



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

C A N T O N A L E E T

B I B L I O T H È Q U E

U N I V E R S I T A I R E

EX
DONO

JEAN
HERBETTE

ancien ambassadeur

1878-1960

D E L A U S A N N E

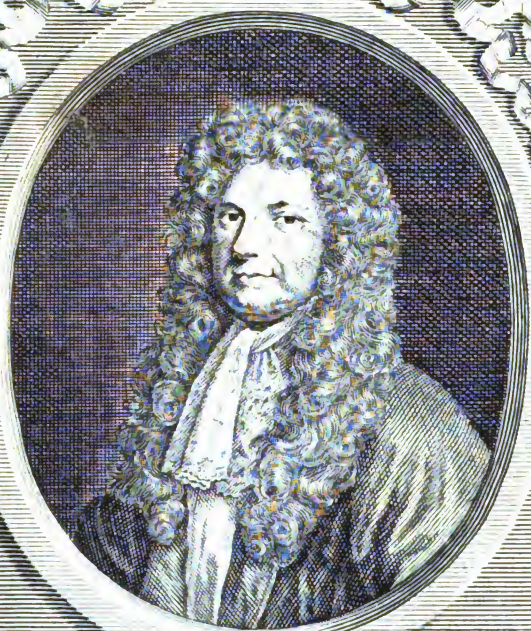
1972



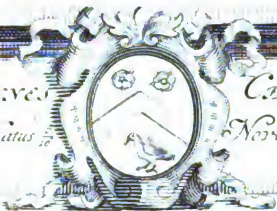
3-6

17340





Johannes
Miles Aatus



CHARDIN
Novembris 1643.

T. Gode Schulpst.

VOYAGES D E

[John] MR. LE CHEVALIER
CHARDIN,
EN PERSE,

ET AUTRES LIEUX
D E L'ORIENT.
TOME PREMIER,

Contenant le Voyage de *Paris* à *Ispahan*,
Capitale de l'Empire de PERSE,

[Goussier] PREMIERE PARTIE,

[Goussier] Qui comprend le *Voyage de Paris en Mingrelie*,
[Goussier] & la *Relation de la Religion des Mingreliens*, par
le P. Dom J. M. ZAMPI, Theatin.

*Extrait d'un grand nombre de belles Figures en Taille-douce, re-
présentant les Antiquitez, & les Choses remarquables du Pais.*



A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.

M D C C X L



3
51436



P R É F A C E.

L'ON est assez convaincu depuis long-tems de l'utilité des *Voyages* ; & sans fatiguer inutilement ici mes Lecteurs par l'ennuyeuse énumération des differens avantages, qu'on en a continuellement tirés, depuis la découverte du *Nouveau Monde*, je me contente de les renvoyer à l'expérience, & à cette prodigieuse quantité de *Relations* qu'on en a régulièrement publiées, depuis plus de deux siècles.

On les reçoit toujours avec plaisir. Elles n'ont point encore rebuté par leur grand nombre ; & si

* 2

la

P R E' F A C E.

la quantité pouvoit former un préjugé légitime du mérite & de la bonté d'une certaine sorte d'ouvrage, il n'y auroit point assurément de meilleure lecture que celle des *Relations*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y en a point qui soit plus généralement du goût du Public. On en est assez convaincu par l'empressement extraordinaire avec lequel il a toujours reçu toutes les *Relations* qu'on lui a présentées, quoi que parmi elles il s'en soit trouvé un grand nombre qui n'étoient nullement dignes de son attention; tant par les fautes dont on les avoit remplies à plaisir, que par le peu d'exactitude avec lequel elles étoient faites.

Il me feroit mal de représenter ici quels sont les avantages des miennes, par dessus les autres. J'en laisse le jugement aux Lecteurs judicieux, auxquels un étalage trop affecté de mes soins & de mes précau-

P R E' F A C E.

cautions pourroit peut-être causer de la défiance. Il me fuffit de les avertir, que les principaux caractères de mes *Relations* font l'exactitude & la fincerité; aiant crû qu'il étoit plus conforme à la Raifon & à l'Equité de rapporter fimplément & naturellement les chofes, telles qu'elles étoient, que d'en imposer impudemment à la bonne foi du Lecteur, en lui faifant des Descriptions agréables, mais chimeriques, de chofes qui n'auroient jamais exifté que dans mon imagination, & dans mes Livres.

Je ne préviendrai point non plus mes Lecteurs fur la fimplicité de mon ftyle. On ne doit point attendre un Langage extrêmement recherché d'un homme qui a paffé prefque toute fa vie dans les Pais Etrangers. C'eft affez, ce me femble, que je ne me fois fervi que d'expressions affez naturelles & affez intelligibles; & c'eft à quoi je me fuis particulièrement attaché.

P R E' F A C E.

L'extrême passion que j'ai toujours eu pour les *Voyages*, m'en a fait entreprendre deux aux *Indes Orientales*.

Je partis de *Paris* pour le premier en 1664. & je n'y retournai qu'en 1670. ayant resté environ six années entieres dans l'*Orient* ; mais la plûpart du tems en *Perse*, où mes affaires m'attachotent plus particulièrement. J'avois rapporté de ce *Voyage* autant ou plus de *Memoires* qu'aucun des autres *Voyageurs*, qui m'avoient précédé dans cette route , & je savois plus de *Persan* que tous ceux qui jusqu'alors avoient fait quelque Description de ce grand Royaume. Néanmoins, ne me croyant pas encore assez instruit pour en faire imprimer des *Relations* suffisamment circonstanciées , je me contentai de publier simplement un Recueil de divers Evenemens, dont j'avois été spectateur, auquel je donnai le titre de *Couronnement de Soliman III.*

Roi

P R E' F A C E.

Roi de Perse. Cette piece détachée du corps de mes *Memoires* fut imprimée à *Paris*, chez *Claude Barbin*, en 1671. in 12. Il n'y a point eu d'autre *Relation* de mon *premier Voyage*.

Je commençai le *second* en 1671. & ne l'achevai qu'en 1677. La forte envie que j'avois de bien connoître la *Perse*, & d'en donner des *Relations* exactes & fideles, me fit employer tout ce temps à étudier, le plus assidûment qu'il me fut possible, la langue du Pais; à connoître avec exactitude les Mœurs & les Coutumes de ses peuples; à frequenter & suivre régulièrement la Cour; à y converser avec les Grands, & avec les Sçavans; & enfin à y examiner soigneusement tout ce qui pouvoit meriter la curiosité de nôtre *Europe*, par rapport à un grand & vaste Pais que nous pouvons appeller *un autre Monde*, soit par la distance des Lieux, soit par la

* 4

di-

P R E' F A C E.

diversité des Mœurs & des Manieres. En un mot, je pris tant de soin & tant de peine à m'instruire de ce qui regarde la *Perse*, que je puis dire sans exageration, que je connois, par exemple, *Isphahan*, mieux que *Londres*, quoique j'y sois établi depuis plus de vingt-six ans; que je parle le *Persan* avec autant de facilité que l'*Anglois*, & presque aussi aisément que le *François*; que j'ai vû presque tout ce grand Empire, l'ayant entierement traversé dans sa longueur & dans sa largeur, & ayant parcouru ses *Mers Caspienne* & *Oceane* d'un bout à l'autre, & ses Frontieres en *Armenie*, en *Iberie*, en *Medie*, en *Arabie*, & vers le fleuve *Indus*; & qu'à l'égard du peu d'endroits où je n'ai point été moi-même, je m'en suis tellement informé, que je croirois, par maniere de dire, m'y reconnoître, si j'y étois soudainement transporté. C'est ainsi que j'ai ramassé
les

P R E F A C E.

les matériaux, dont sont composées les *Relations* de mon *second Voyage* ; & voici quel est l'ordre que je leur ai donné.

Elles sont divisées en X. Volumes.

Le I Volume contient une espece de *Journal* de ce qui m'est arrivé , & de ce que j'ai rencontré de plus remarquable dans mon *Voyage* , depuis *Paris* jusqu'en *Mingrelie*.

Le II. continue ce *Journal* de *Mingrelie* à *Tauris*.

Le III le continue de *Tauris* à *Ispahan*.

Ces trois premiers Volumes contiennent la *Relation* entiere de mon *Voyage de Paris à Ispahan*. Cette *Relation* , qui commence au mois d'Août 1671. & finit avec l'année 1673. avoit déjà vu le jour. Je la fis imprimer à *Londres* , chez *Moses Pitt*, en 1686. in folio , sous ce titre : *Journal du Voyage du Chevalier Chardin en Perse* , &

P R E' F A C E.

aux Indes Orientales, par la Mer Noire & par la Colchide. On la rimprima d'abord à *Amsterdam* en deux differens endroits, savoir chez *Abraham Wolfgang* en 1. Vol. in 12. & chez *Jean Wolters & Tsbrand Haring*, aussi en un Volume in 12. On la reimprima encore l'année suivante à *Lyon*, chez *Thomas Amaulry* en 2. Vol. in 12. mais avec quelques changemens. Le plus considerable est qu'on en chargea toutes les marges d'Argumens, dans lesquels on me fait parler assez souvent tout autrement que je ne devois naturellement le faire, & où l'on me fait quelquefois contrarier ce que j'avois rapporté dans le corps de l'ouvrage. Enfin la voici pour la cinquieme fois; mais retouchée en tant d'endroits, & si considerablement augmentée, qu'on peut en quelque façon la regarder comme un nouvel ouvrage. Je n'en donnerai point d'autre Preuve que la *Relation de la Religion des Min-*
gre-

P R E' F A C E.

greliens, du Pere Dom *Joseph Marie Zampi*, Préfekt des *Theatins* Missionnaires en *Mingrelie*, que je donne ici * tout au long, au lieu que je n'en rapportois que quelques Extraits dans ma premiere Edition. Ces différentes augmentations ne sont pas moins dignes de la curiosité du Public, que ce que je lui avois déjà donné ; & si mon Ouvrage a merité le jugement avantageux qu'en porta l'illustre Monsr. *Bayle*, dans ses mois de Septembre & d'Octobre de l'année 1686. des *Nouvelles de la Republique des Lettres*, lorsque je le mis au jour, j'ose croire qu'on le recevra maintenant avec d'autant plus d'agrément & de satisfaction, que je le donne ici dans un beaucoup meilleur état. On ne fera peut-être pas fâché de savoir que cette premiere partie a été traduite en *Anglois*, en *Flamand*, & en *Allemand*. La Traduction *Angloise* a

* 6 été

* p. 152. du Tome I.

P R E' F A C E.

été imprimée à *Londres* chez *Moses Pitt.* en 1686. in folio. La *Flamande*, l'a été à *Amsterdam*, chez *Sander vande Jouwer*, en 1687. in 4. Et l'*Allemande*, à *Leipsik*, chez *Thomas Fritsch*, en 1687. aussi in 4.

Le IV. Volume contient une Description Générale de l'Empire de *Perse*, de son Gouvernement, de ses Forces, de ses Loix, & des Mœurs & des Coutumes de ses Habitans.

Le V. contient une Description des Arts & des Sciences des *Persans*, de leur Industrie & de leur Habileté, tant dans la Mécanique, que pour tout ce qui regarde la vie civile.

Le VI. contient la Description de leur Gouvernement Politique, Militaire, & Civil.

Le VII. contient la Description de la Religion qu'ils professent, tirée tant de leur Culte public, que de leurs Livres les plus authentiques,

P R E' F A C E.

ques, dont on donne des Extraits fidèles.

Le VIII. contient une Description particuliere de la Ville d'*Ispahan*, capitale de l'Empire de *Pers*, enrichie de seize Planches, ou Tailles douces, des plus beaux Edifices & autres Monumens de cette grande Ville, dessinez sur les lieux par le Sr. Grelot.

Le IX. contient la *Relation* d'un *Voyage* particulier, que je fis en 1674. d'*Ispahan* à *Bandar-Abassi*, port célèbre des *Persans*, dans le voisinage d'*Ormus*. On trouvera dans ce Volume, entre les autres curiositez, les magnifiques Ruines de *Persépolis*, cette ville si fameuse des anciens *Perses*, gravées en vingt-deux Planches & décrites fort exactement, avec des Remarques pour faire mieux entendre ces admirables Mazures, qui sont un des plus beaux Restes de l'Antiquité.

Et le X. enfin, contient le second *Voyage*, que je fis en 1674.

P R E' F A C E.

d'*Ispanhan* à *Bandar-Abassi*, & diverses particularitez de la Cour de Perse, dont je n'avois point encore eu lieu de parler.

Tel est le plan de mes *Relations*, & c'est pour la premiere fois que j'en publie les sept derniers Volumes. Délivré desormais du soin de les faire imprimer, je vais m'appliquer incessamment à la publication de ma *Géographie Persane*, de mon *Abregé de l'Histoire de Perse*, tiré des *Auteurs Persans*, & de mes *Notes sur divers Endroits de l'Ecriture Sainte*. Ces *Notes*, dont la pensée me vint dans l'Esprit dès mon premier *Voyage en Orient*, & que j'appellai dès lors mon ouvrage favori, par le plaisir avec lequel j'y travaillois, & par l'utilité que j'esperois que la Religion en pourroit tirer; ces *Notes*, dis-je, sont des manieres de Découvertes sur un fort grand nombre de Passages, dont l'intelligence dépend particulièrement de la connoissance des Mœurs

P R E F A C E.

Mœurs & des Coutumes des *Orientaux* : Car on fait que l'*Orient* est comme la scene de tous les faits Historiques de la *Bible*. La langue de ce Livre divin, sur tout de l'*Ancien Testament*, étant *Orientale*, elle est aussi très-souvent toute hyperbolique, toute figurée dans les discours les plus communs, & pleine aussi de toutes sortes de figures dans les pieces écrites en vers, & dans les Propheties; d'où il suit naturellement qu'on ne sauroit bien entendre les *Écrits sacrez*, sans connoître les choses d'où ces figures sont prises, telles que sont les proprietés naturelles & les mœurs particulieres d'un Pais. Je remarquai cela d'abord, à mon premier Voyage. Je m'appercevois de jour en jour que je trouvois en divers passages des *Livres Saints* plus de justesse & plus de beauté qu'auparavant, parce que j'avois devant les yeux les choses naturelles, ou morales, auxquelles ces passages fai-

P R E' F A C E.

faisoient allusion. J'observois d'ailleurs, en lisant les différentes *Traductions* que la plûpart des Peuples du Monde ont faites *de la Bible*, que chacun, pour rendre l'*Original* plus intelligible, emploioit des expressions qui accommodoient les choses aux lieux où il se trouvoit; ce qui alteroit d'ordinaire le sens, & le rendoit souvent plus obscur, & quelquefois même absurde. Enfin, en consultant les *Commentateurs* sur ces sortes de Passages, j'y découvrois de grandes méprises, & je m'appercevois, qu'en mille endroits, ils dévinoient, ou marchaient à tâtons. Ce fut là ce qui me fit former le dessein de faire des *Notes* sur ces Endroits de l'*Ecriture*, me persuadant qu'elles pourroient être également agréables & utiles. Des personnes doctes, à qui je communiquai mon Projet, m'encouragerent beaucoup par leur approbation. Elles me pressèrent même beaucoup plus de
l'exe-

P R E' F A C E.

l'exécuter promptement , lorsque je leur eus fait entendre qu'il n'en est pas de l'*Asie* comme de notre *Europe* , où l'on change plus ou moins ce qu'on appelle les *Modes* , soit pour les Habits , soit pour les Bâtimens , soit pour toute autre chose. En *Orient* , il n'en est pas ainsi. L'on y est constant presque en tout & partout. Les Habits y sont coupez & façonnez encore aujourd'hui , comme ils étoient il y a plusieurs siècles ; ce qui fait croire , qu'en cette Partie du Monde , les Formes extérieures des choses , les Mœurs , les Habitudes , les manières même de parler , étoient à peu près les mêmes il y a deux mille ans , qu'elles y paroissent encore aujourd'hui , à la réserve peut-être de ce que les *Revolutions de Religion* y peuvent avoir apporté de changement , ce qui n'est pas fort considérable.

Mais sans arrêter ici plus longtemps

P R E' F A C E.

tems le Lecteur sur ce sujet , il en trouvera diverses Preuves dans mes *Relations* , dont il est tems de lui laisser commencer la Lecture.



Avis

Avis au Relieur pour placer les Figures.

Figure Num.	XXII.	p. 147.
	XXIII.	p. 154.
	XXIV.	p. 242.

Tome V.

Figure Num.	XXV.	p. 63.
	XXVI.	p. 68.
	XXVII.	p. 85.
	XXVIII.	p. 94.

Tome VI.

Figure Num.	XXIX.	p. 68.
	XXX.	p. 173.
	XXXI.	p. 179.
	XXXII.	p. 199.
	XXXIII.	p. 292.

Tome VIII.

Figure N ^o .	XXXIV.	p. 47.	} NB. que ces Nu- mero XXXIV. & XXXV. sont com- posez chacun de deux Pièces qui se colent l'une au bout de l'autre, de la maniere dont les renvois gravez sur la Planche le marquent.
	XXXV.	p. 47.	
	XXXVI.	p. 47.	
	XXXVII.	p. 47.	

Fig. N ^o .	XXXVIII.	p. 73.
	XXXIX.	p. 82.
	XL.	p. 132.
	XLI.	p. 139.
	XLII.	p. 169.
	XLIII.	p. 175.
	XLIV.	p. 175.

Fi-

Avis au Relieur pour placer les Figures.

Figure Num.	XLV.	p. 181.
	XLVI.	p. 210.
	XLVII.	p. 220.
	XLVIII.	p. 220.
	XLIX.	p. 226.

Tome IX.

Figure Numero	L.	p. 21.	
	LI.	p. 26.	
	LII.	p. 51.	} NB. que ces N o. LII. & LIII. sont composez chacun de deux Pieces qui se colent l'une au bout de l'autre, ainsi que les ren- vois gravez sur la Planche le marquent.
	LIII.	p. 51.	
	LIV.	p. 51.	
	LV.	p. 52.	
	LVI.	p. 55.	
	LVII.	p. 55.	

LVIII. & LVIII.* p. 57. NB. que ces 2. No.
ne forment qu'une

Seule Bande de 4. Pieces qui se doivent coller l'une au bout
de l'autre, ainsi que l'indiquent les renvois sur les Planches.

	LIX.	p. 57.	} NB. que ce No. est composé de deux Pieces, qui se colent l'une au bout de l'autre se- lon les renvois.
	LX.	p. 75.	
	LXI.	p. 75.	
	LXII.	p. 81.	
	LXIII.	p. 85.	
	LXIV.	p. 91.	
	LXV.	p. 91.	
	LXVI.	p. 92.	
	LXVII.	p. 95.	
	LXVIII.	p. 101.	
	LXIX.	p. 107.	
	LXX.	p. 109.	
	LXXI.	p. 110.	

FL

**Avis au Relieur pour placer
les Figures.**

- Figure No. LXXII. p. 110.
LXXIII. p. 111.
LXXIV. p. 117. NB. que ce No. est
de deux Pieces à
coller l'une au bout de l'autre selon les renvois.
LXXV. p. 135.
LXXVI. p. 175. NB. que ce No. est
de deux Pieces à co-
ler selon les renvois.
LXXVII. p. 206.
LXXVIII. p. 234. NB. que ce No. est de
deux Pieces à coller
selon les renvois.



VOYA-



VOYAGE

DE MONSIEUR LE CHEVALIER CHARDIN

DE PARIS A ISPAHAN.



JE partis de Paris, pour retourner aux Indes, le 17. Août 1671. quinze mois justement après en être revenu. J'entrepris pour la seconde fois ce grand Voyage, tant pour étendre mes Connoissances sur les Langues, sur les Mœurs, sur les Religions, sur les Arts, sur le Commerce, & sur l'histoire des Orientaux, que pour travailler à l'établissement de ma fortune.

Le feu Roi de Perse m'avoit fait son Marchand par des Lettres patentes l'an 1666. & m'avoit chargé de faire faire plusieurs bijoux de prix, dont Sa Majesté avoit de sa propre main dessiné les modelles. *Madame Lescot,*

Tome I.

A

Né-

2 VOYAGE DE PARIS

Négociante fameuse par son esprit, & par la hardiesse de ses entreprises, encore plus que par les grands biens qu'elle avoit amassés, m'excitoit, de concert avec feu mon Pere, à executer ma Commission : & m'offrirent tous deux d'être de moitié avec moi. Monsieur *Raisin*, Lyonnais, fort honnête homme, & mon associé au précédent voyage, s'engagea de nouveau dans ce commerce. Quatorze mois durant nous fîmes chercher dans les plus riches païs de l'Europe, de grandes pierres de couleur, de grosses perles, & le plus beau corail travaillé. Nous fîmes faire de riches ouvrages d'orfèvrerie, des montres & des horloges curieuses ; & parce que nôtre fonds n'étoit pas encore employé, nous fîmes passer en Italie douze mille Ducats d'or. Mon Associé se rendit à Livourne avant moi par la voye de Genes ; je m'y rendis à la fin d'Octobre par Milan, Venise, & Florence.

Le 10. Novembre nous nous embarquâmes sur un Vaisseau d'un Convoi Hollandois qui alloit à Smirne. Ce Convoi étoit composé de six Vaisseaux Marchands & de deux Vaisseaux de guerre. Sa charge montoit à trois millions de livres ou environ, non compris les effets que les Passagers, les Mariniers, & les Capitaines même cachent & ne déclarent point, pour n'être pas obligez d'en payer les droits de Fret, de Douane, & de Consulat. Nous touchames Messine, Zante, & plusieurs autres Isles de l'Archipel. Nous eûmes à celle de Micone un différend considerable avec un Corsaire Livournois, pour un de ses gens qui s'étoit sauvé à nôtre bord en nageant un mille.

mille. Il le falut rendre. Le Corsaire nous envoya dire qu'il venoit nous combattre, si nous ne lui rendions son Matelot. Nous ne trouvâmes pas que la chose en valût la peine.

Il y a d'ordinaire quarante Vaisseaux de Corsaires Chrétiens dans l'Archipel, tant de Majorque, que de Ville-franche, de Livourne, & de Malthe. Ces Vaisseaux sont petits la plupart, & assez mal avituaillez; mais équipés de gens que la misere, & une longue habitude à faire du mal, ont rendu déterminez, & cruels. Il n'y a point de maux imaginables qu'ils ne fassent aux Habitans des Isles de cette Mer, où ils peuvent aborder; quoi que ces Habitans soient tous Chrétiens, & que plusieurs reconnoissent le Pape.

Je ne saurois oublier la réponse, qu'un de ces Corsaires, nommé le Chevalier de *Témerricourt*, fit en ce tems-là au Marquis de *Prailly*, frere du Maréchal d'Humieres, qui montoit un Vaisseau de Roi nommé le *Diamant*. S'étant rencontrés à l'Isle de *Millo*, le Marquis invita le Chevalier, & la conversation s'étant tournée sur ceux qui font le *Cours*, il lui dit, comme me raconterent peu de tems après des Gentilshommes qui étoient présens, *Chevalier, les viols, les meurtres, les sacrileges que tu commets journellement, tes Blasphemes; en un mot, tes actions impies & barbares, ne te font-elles point craindre? Peux-tu esperer d'aller en Paradis? Ne crois-tu pas qu'il y ait un Enfer? Moi, répondit le Chevalier, point du tout; Je suis Lutherien, je ne crois rien de tout cela: Voilà l'esprit des Corsaires, & voici une autre particularité qui les regarde.*

Pendant que nous attendions le vent au port de *Micone*, il arriva deux grands Vaisseaux de guerre Venitiens. Ils y entrèrent de nuit. L'Amiral en jettant l'ancre, tira des fusées du haut de son grand mats. Cela s'appelle faire la *roquette*, du mot Italien *rocquetta* qui signifie fusée; c'étoit pour avertir les Corsaires Chrétiens, qui pouvoient être au port, de se retirer avant le jour. Il y en avoit alors deux. Ils firent voile le lendemain matin, & allèrent donner fonds derriere un Cap, à une lieuë de là seulement. L'Amiral étoit un noble Venitien, Chef d'Escadre. J'allai lui faire visite, & lui ayant demandé la raison de ces fusées, il me dit, qu'il avoit ordre d'en user ainsi, parce que la République s'étant engagée au Grand Seigneur dans le Traité de Candie, de chasser de l'Archipel les Corsaires Chrétiens, & d'en prendre autant qu'il se pourroit; mais qu'ayant d'ailleurs reçu plusieurs services de ces Corsaires, durant la dernière guerre qu'elle a eu contre le Turc, elle usoit de ce ménagement, afin de satisfaire la *Porte*, sans agir pourtant contre les Corsaires. Que dans cette vûe les bâtimens maritimes de la République avoient ordre de se faire toujours connoître dans l'Archipel, afin que les Corsaires Chrétiens s'éloignassent d'eux, ou ne les aprochassent pas de si près, qu'on ne pût faire semblant de ne les pas voir. De jour, ajouta-t-il, nous nous faisons assez connoître par nos Pavillons, mais de nuit, lors que nous entrons dans un Port, nous faisons tirer des fusées, & envoyons même quelquefois des Officiers à terre pour savoir s'il y a des Corsaires Chré-

Chrétiens au Port, & les faire avertir de se retirer.

J'arrivai à *Smirne* le 7. Février 1672, après trois mois de Navigation. Nous effuyâmes en cette longue traversée un rude froid, & de fortes tempêtes. Nous manquâmes de vivres, & nous ne pouvions faire ce Voyage avec plus de risque, & plus de souffrances.

Je ne m'arrêterai point à faire la description de *Smirne*, n'y ayant rien observé, non plus que dans tout l'Archipel, qui ne se trouve dans les relations de *Spon*, & d'autres Voyageurs savans, & exacts, qui y ont été depuis moi. Je me renfermerai à en rapporter quelques points de Commerce, & d'Histoire, dont ils n'ont point parlé.

Je commence par celui des Anglois comme le plus considerable. Il est conduit par une Compagnie Royale, établie à Londres, laquelle se gouverne d'une maniere très-prudente, & qui ne sauroit manquer de réussir. Il y a près de cent ans qu'elle subsiste, ayant été établie vers le milieu du Règne d'Elizabet; Règne fameux pour avoir entr'autres choses produit diverses Compagnies de Commerce, & particulièrement celles de Hambourg, de Russie, de Groenland, des Indes Orientales, & de Turquie, qui toutes durent encore. Le commerce étoit alors en son enfance, & rien ne marque mieux l'ignorance de ce tems-là, à l'égard des Païs un peu éloignez, que l'Association que faisoient ces Marchands; car ils se mettoient plusieurs ensemble, pour s'entre-conduire & pour s'entr'aider. Cette Compagnie qui regarde le Négoce de Levant, est d'une espece particuliere. Ce n'est point une

6 VOYAGE DE PARIS

Société, où chacun fournisse une somme qui s'unisse en masse. C'est un Corps qui n'a rien de commun, que l'octroi & le privilège de négocier en Levant. Il se donne le nom de Compagnie réglée. Il n'y entre que des Marchands de race, ou des gens qui en ont fait l'apprentissage. On donne pour être reçu en ce Corps environ 120. écus, si l'on est moins âgé de 25. ans, & le double, si on l'est plus. La Compagnie ne commet à personne son pouvoir, ni la direction entière de ses affaires. Elle se gouverne par elle-même, à la pluralité des voix. Celui qui fait affaire négocier pour porter huit écus d'imposition par an, a sa voix aussi forte que celui qui en fait pour cent mille. Cette Assemblée ainsi Démocratique, envoie les vaisseaux, leve les taxes sur les Marchandises, présente l'Ambassadeur que le Roi envoie à la Porte, élit les deux Consuls de la Nation à Smirne, & à Alep, & empêche l'envoi des Marchandises qu'elle ne juge pas propres en Levant. Elle est présentement composée d'environ trois cens Marchands, & elle élève en Turquie beaucoup de jeunesse de bonne maison, qui apprend le commerce sur le lieu. Ce commerce monte à six ou sept cens mille livres sterling par an, & consiste en étoffes de laine travaillées en Angleterre, & en argent, qu'on charge tant en Angleterre, qu'en Espagne, en France, & en Italie; en échange de quoi on raporte des laines, & des cottons filez, des galles, de la soye crüe & ouvrée, & quelques autres denrées de moindre valeur. La Compagnie ayant reconnu, que l'envie que l'intérêt fait naître d'ordinaire entre les gens de

de même profession, étoit capable de les ruiner, qu'elle leur faisoit hauffer, ou baiffer le prix des Marchandises, pour courir sur le marché l'un de l'autre, qu'elle met en querelle les Marchands avec les Consuls, les Consuls avec l'Ambassadeur, & qu'elle fait faire mal-à-propos de certaines épargnes qui attirent des avanies, & de rudes vexations: La Compagnie, dis-je, ayant reconnu ces maux, y a fort sagement remédié; car le drap d'Angleterre, dont les Anglois portent en Turquie environ vingt-mille pieces par an, & la plupart des autres Marchandises, leur sont envoyées avec un tarif du prix auquel ils les doivent vendre. On leur en envoie un autre, pour celles qu'on leur ordonne d'acheter, & ainsi il n'arrive point que les Marchands se causent aucun dommage, dans la vûe de leur profit particulier.

Pour éviter les autres desordres, la Compagnie donne pension à l'Ambassadeur Anglois qui reside à la *Porte*, aux Consuls, & à leurs Principaux Officiers, comme sont le Ministre, le Chancelier, le Secretaire, les Interpretes, les Jannissaires, & autres. Ces Officiers ne peuvent lever aucune somme sur les Marchands, ni pour raison de droits, ni sous prétexte de présens, ou de dépenses extraordinaires. Quand il en faut faire, ils avertissent les Deputez de la Nation qui sont deux Marchands constituez pour agir au nom des autres. Ces Deputez examinent & resolvent avec l'Ambassadeur, ou le Consul, ce qu'il faut donner, les voyages qu'il faut faire à la *Porte*, & ce qu'il y a à traiter. Ce n'est pas que l'Ambassadeur, ou le Consul, ne puis-

8 VOYAGE DE PARIS

sont agir seuls; mais ils en usent ainsi pour leur décharge, & même dans les affaires, ou importantes, ou extraordinaires, ils assemblent toute la Nation. Aussi-tôt que la résolution est prise, les Deputez avertissent le Trésorier de fournir ce qui est nécessaire, soit argent, soit nippes, ou curiositez. Ce Trésorier est établi par la Compagnie même; il fournit pour tout cela, satisfait ponctuellement à tous les frais, payant aussi exactement les gages de chaque Officier. Ainsi, l'Ambassadeur, & les Consuls, n'ont uniquement qu'à veiller à la sûreté de la Nation Angloise, & au bien de son commerce, sans être distraits par leurs propres intérêts. Il y a beaucoup d'autres beaux réglemens dans cette Compagnie pour la manutention de son trafic en Levant; aussi se fait-il avec un honneur & un profit tout autre que celui des Nations voisines. Cette Compagnie a ici plus de vingt maisons: & ceux qui en sont entretiennent tous des chevaux de prix. On fait que ceux de la Natolie, dont Smirne est une des plus fameuses villes, sont des plus beaux du monde.

Les Hollandois font aussi beaucoup d'affaires à Smirne, & même plus qu'aucune autre Nation de l'Europe; mais ils en font peu ailleurs, & tout leur commerce dans les autres villes du Levant ne va pas loin. Leur principal profit est à voiturer en Europe les Armeniens, & leurs Marchandises, & à les ramener. Ils gagnent aussi beaucoup sur leur argent, dont la Turquie est toute pleine. Cet argent est de bas aloi, & de plus notablement mêlé de pieces fausses. Il-consiste en écus, demi-

demi-écus, testons, & pieces-de quinze sols. Les écus & les demi-écus sont la plus part au coin de Hollande. Les Turcs les appellent *Aslani*, comme qui diroit des Lions, à cause que de chaque côté il y a un Lion marqué dessus. Les Arabes par sottise, ou autrement, ont pris le Lion pour un chien, & ont nommé ces pieces *abou-Kelb*, comme qui diroit des chiens. Les quarts sont presque tous faux, & les meilleurs n'ont que moitié de fin. Cependant les Turcs ont si peu de discernement & de connoissance, qu'ils estiment davantage cette monnoye que celle d'Espagne. Ils appellent les écus d'Espagne *Marsillies*, parce que les Marseillois ont été les premiers qui en ont porté de grandes sommes en Turquie.

Les Etats entretiennent un Resident à la *Porte*, auquel ils donnent quatre mille écus d'appointement. Ce Resident a de plus la moitié du revenu des Consulats Hollandois de Levant, qui quelquefois monte à beaucoup, y ayant eu un Consul Hollandois à Smirne qui tira en un an cinquante mille écus de droits. Lors que j'y arrivai, le Consul avoit de grands differens avec les Marchands; il les accusoit de le tromper; il en prenoit leurs livres à témoin; il vouloit qu'ils fussent vûs, & les Marchands n'y vouloient entendre en aucune manière. Le Resident n'ayant osé juger ce different, les parties s'en remirent aux Etats. Cependant de peur que la venue du Convoi ne fît de nouvelles affaires, les Marchands & le Consul s'accordèrent de ses droits de Consulat à dix mille cinq cens écus, pour tout ce que le Convoi avoit apporté, & pour tout ce qu'il emporteroit.

A 5

Les

Les François sont en grand nombre à Smirne, & dans tout le Levant. On en trouve en tous les Ports de Turquie qui sont sur la mer Méditerranée, & non seulement de Marchands, mais de toute sorte de professions. Il y a peu d'Arts mécaniques dont l'on ne trouve quelque ouvrier parmi eux & il n'y manque pas sur tout de teneurs d'Auberge & de cabaretiers. Ils sont presque tous Provençaux; mais le négoce qu'ils y font est si peu de chose, qu'un Marchand seul en chaque lieu pourroit faire toutes leurs affaires. A Smirne, par exemple, ils sont plus de cent Marchands, & cependant la vérité est, qu'il y a eu des années qu'il ne venoit pas de France quatre cens mille livres d'effets pour eux tous. Plusieurs d'entr'eux n'ont pas cinq cens écus de fond. Ils sont tous fort peu d'accord, & entretiennent fort bien la division en leur commerce. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il diminué, & s'il cause en général plus de dommage que de profit. Ceux qui en connoissent bien la nature, & les maximes, disent que c'est cette desunion qui les ruine en Levant, & que si l'on compare l'état présent avec l'état passé du négoce qu'ils y font, on trouvera qu'il est plus misérable, & plus stérile que jamais. On ajoute, que les Provençaux ont eu en Turquie des fortunes, & des rencontres de tems si favorables, qu'on ne peut assez s'étonner qu'ils n'aient pas rempli leur païs de richesses en ces tems heureux. Un de ces tems-là commença environ l'an 1656, & dura treize ans, pendant lesquels ils faisoient un commerce, sur lequel ils gagnoient d'entrée quatre vingts & nonante pour cent.

Ce

Ce commerce, qui au fond étoit extrêmement inique, est celui des pieces de cinq sols, qui a tant fait de bruit en son tems. Les Turcs, qui les appelloient *Timmins*, prirent les premières à dix sols la piece, ou six par écu. Elles demeurèrent quelque tems à ce prix, & tomberent après à sept sols & demi. Ils ne vouloient point d'autre monnoye. Toute la Turquie s'en remplissoit, & l'on n'y voyoit plus guere d'autre argent, parce que les François l'emportoient. Cette bonne fortune les aveugla si fort, qu'ils ne se contentèrent pas du grand gain qu'ils faisoient, ils en voulurent davantage, ils se mirent à alterer les pieces de cinq sols, & ils en firent faire d'argent bas à Dombes premièrement, puis à Orange, & à Avignon. On en fit de pires à Monaco, & à Florence, & enfin on en monnoya en des Châteaux écartez dans l'Etat de Genes, & en divers autres lieux, qui n'étoient que de cuivre argenté. Les Marseillois, pour débiter leur monnoye, la rabaissoient eux-mêmes, & la donnoient en paiement, & aux changeurs à moindre prix que le cours. Les Turcs furent long-tems sans s'apercevoir de la tromperie qu'on leur faisoit, quoi qu'elle fût si grossière, & si importante; mais enfin ils s'en aperçurent, & elle les irrita si fort, qu'ils firent par tout de grandes avanies aux François, les traittant de faux Monnoyeurs, quoi que les Hollandois & les Genoïs y eussent autant de part. Ils envoyerent des Changeurs dans tous les ports du Levant, pour visiter l'argent qu'on apportoit, & décrierent cette monnoye, à la reserve du vrai coin de France, qu'ils reduisirent à cinq sols piece: & du

coin de Florence, de Monaco, & de Dombes, dont l'aloi étoit le plus haut, qu'ils réduisirent à quatre sols. Mais enfin ils décriront tout le coin altéré sans exception, & ne laisseront de cours qu'aux bonnes pieces de cinq sols, dont en peu de tems l'on ne vit plus paroître, parce qu'elles valoient intrinsequement plus que leur cours. Tous les Marchands Europeans, excepté les Anglois, étoient chargez, quand cela arriva, de grosses sommes de ces *Timmins*. Leurs Magazins en étoient remplis, il en venoit des Vaisseaux chargez, & on commençoit d'en fabriquer par tout. Le décri de cette monnoye causa beaucoup de perte à ceux qui en faisoient trafic, plusieurs y ayant perdu ce qu'ils avoient gagné, & quelques-uns davantage.

Les Anglois furent les auteurs du décri. Si cette monnoye eût continué d'avoir cours, leur négoce étoit ruiné, car il consiste particulièrement en achat de soye. Or les Négocians des *Timmins* faisoient hausser le prix des soyes, ne se souciant pas à quel prix ils les achetaient, pourvu qu'on prît leurs pieces de cinq sols en paiement. J'en ai vu à plus de cinquante marques différentes; les plus communes avoient pour coin d'un côté une tête de femme avec ces mots autour, *Vera virtutis imago*, & de l'autre l'Ecu de France, avec ceux-ci, *Currens per totam Asiam*.

Je ferai ici deux remarques; la première que c'est une chose bien surprenante, qu'en tout l'Empire Ottoman, le plus grand Empire du monde, on ne batte point de monnoye d'argent, que des demi-sols, qu'ils appellent

ac.

accha, terme generique pour signifier l'*argent monnoyé*, que les Europeans ont corrompu en celui d'*aspres*; monnoye si petite, & si mince, qu'elle se perd entre les doigts. C'est pourtant là la monnoye originaire, & pour ainsi dire unique, des Turcs, avec quoi ils comptent & supputent au thresor, aux bureaux des Finances, & à leurs Chambres des Comptes. Ils font de deux sortes d'*aspres*, la courante, ou réelle, qui vaut demi-sol, ou cent vingt à l'Ecu, & l'entiere, qu'ils appellent l'*immaculée*, qui vaut neuf deniers. Je n'ignore pas qu'on bat en Egypte une autre monnoye d'argent, qui vaut dix-huit deniers, qu'on appelle *para*, ou *paré*, terme qui signifie *partie de tout*. Mais, outre que ce n'est qu'en Egypte qu'on en bat, il y en a si peu qu'on ne s'en apperçoit presque pas dans le cours. Remarquez que le nom d'*Accha* signifie *blanc* en langue Turquesque, de même que celui d'*Aspron* en Grec, duquel les Europeans ont formé celui d'*Aspres*. C'est donc comme nôtre ancienne monnoye en France, appelée *blancs*, de la couleur du metal, de laquelle il ne reste plus que le nom, l'argent, à force de se multiplier parmi nous, ayant absorbé ces petites monnoyes. Quant aux monnoyes d'or on en bat en Egypte & seulement là. Cè sont des Ducats & demi Ducats du poids & de la forme de ceux d'Allemagne, qu'on appelle *Saltanins*, comme qui diroit, *Reaux*, ou *Imperiaux*, qui ont cours à cent trente sols, tantôt plus, tantôt moins; car le cours en est assez mal réglé. Les especes qu'on voit le plus en Turquie sont pour l'or, les Ducats de Venise, qu'on estime par-dessus tous, & ceux d'Al-

lemagne; & pour l'argent, les pieces de huit & les *Dallers* & *Rixdallers*.

Ma seconde remarque, c'est qu'il n'y a pas de gens au monde plus aisés à tromper, & qui aient été plus trompez que les Turcs. Ils sont naturellement assez simples, & assez épais, gens à qui on en fait aisément à croire. Aussi les Chrétiens leur font sans cesse une infinité de friponneries, & de méchans tours. On les trompe un tems, mais ils ouvrent les yeux, & alors ils frappent rudement, & se payent de tout en une seule fois. On appelle ces amandes qu'ils font payer, *Avanies*, terme qu'on prétend tirer du nom d'*Avany*, qui se donne en Perse aux Courriers de la Cour, & qui veut dire, *des gens qui prennent tout ce qu'ils trouvent*, parce qu'effectivement ces Courriers prennent sur leur route des chevaux à toute sorte de gens, quand ils en ont besoin, ou qu'ils en rencontrent de meilleurs que celui qu'ils montent, sans s'informer qui l'on est. Cette méchante coutume vient de ce qu'en tout ce grand Royaume il n'y a point de postes établies comme dans nos païs. Ces *avanies* ne sont pas toutes des Impositions injustes, & il en est de cela comme des Confiscations si frequentes aux Douanes. La plupart des Ministres Ottomans & leurs Officiers devorent le peuple. La *Porte* souffre cela, & exhorte à la resipiscence. Si les plaintes cessent, le mal est étouffé; si elles redoublent, la *Porte* envoie couper la tête à l'accusé, & confisque son bien. Avec cela le peuple est vangé, le trésor est accru, la justice est faite, & l'exemple est donné.

Les Marseillois disent, que ce sont les *avanies*

nies qui ont ainsi affoibli le commerce des François en Levant; aussi en ont-ils payé pour des sommes immenses. Entre toutes celles dont j'ai ouï parler, il y en a une que l'on n'oubliera jamais, & qui leur fut faite du tems que *Monsieur de Séfſy* étoit Ambassadeur de France à la *Porte*, & voici comment la chose arriva.

Il prit envie à son Excellence de se faire Fermier du Grand Seigneur, & de prendre la Ferme des Douannes de Constantinople, & de Smirne. Au bout de six mois *Monsieur de Séfſy* se trouvant en arriere de cent-mille francs, demanda à en être déchargé, ce qu'on lui accorda par grace, à condition de payer ce qu'il devoit : mais comme il n'avoit point d'argent, les Turcs obligèrent la Nation Françoisë à payer pour lui. Aussi disoit-il aux Marchands qu'il n'avoit pris les Douannes, que pour le bien du commerce des François, & pour empêcher les differens qui naissent journellement entr'eux & les Turcs, à l'occasion des Douannes. Les Marchands ne manquoient pas de bien répondre, & de se défendre par de bonnes raisons; mais ce fut en vain, il fallut qu'ils paiaissent les cent-mille francs : & comme ils n'avoient point d'argent eux mêmes, ils furent reduits à en emprunter des Juifs à vingt-cinq pour cent pour six mois. J'ai ouï assurer à des gens qui le savoient bien, que ces cent-mille francs furent remboursés si tard, que l'interêt monta à trois fois autant que le capital; de maniere que cette avanie coûta près de cent cinquante mille écus à la Nation.

Ils en paierent deux autres durant l'Ambassade

sade de *Monsieur de la Haye*, le Fils, qui coûtèrent deux cens-mille francs. J'ai aussi ouï conter à divers Marchands, qu'un de ses prédécesseurs prit quinze ans durant, cinq-cens écus sur chaque Voile Françoisse qui venoit à Constantinople, pour le prétendu remboursement d'une dépense de six cens écus, qu'il disoit avoir faite pour le commerce de la Nation, & que lors que les Marchands lui représentoient qu'il s'étoit cent fois remboursé de cette somme, il répondoit, *Je rendrai mes comptes, je ne prens que ce qui m'est dû.*

Les Venitiens tiennent un Consul à Smirne. Celui que j'y trouvai étoit un Vieillard de plus de soixante & dix ans nommé *Luppozzuoli*, lequel venoit de se marier, pour la septieme fois, à une jeune Grecque, qui étoit grosse : le bon homme le contoit d'un air gai & satisfait à ceux qui l'alloient voir.

Les Genoïs y tiennent aussi un Consul. Il y a là pourtant peu ou point de Marchands de ces Nations, sur tout de Genoïs, pour lesquels il n'y a rien à faire en Levant. Ils ne s'y étoient établis que pour le négoce des piéces de cinq sols, à cause du grand profit qu'on y faisoit ; aussi dès que ce négoce fut défendu, leurs principaux Marchands se retirèrent. Il n'en demeura que deux ou trois à Smirne, & pas un à Constantinople. Leur Compagnie de Levant commença à se dissoudre, & il n'y a pas de doute, que tout cet établissement des Genoïs se seroit entièrement dissipé, par le rappel de leur Resident à la *Porte*, & de leur Consul à Smirne, s'ils n'avoient été retenus de faire ce rappel par deux considérations : l'une que les Turcs ne per-

permettent jamais aux Nations établies chez eux de s'en retirer tout à fait : l'autre que cette entière retraite auroit découvert trop manifestement le pauvre motif de la République, dans une entreprise qui lui avoit coûté beaucoup, & qui avoit donné une occasion à la France, de faire éclater le mécontentement qu'elle avoit de sa conduite. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de lire trois ou quatre pages, pour s'instruire plus particulièrement de ce fait.

J'en commencerai le récit, en disant que les Genoïs ont autrefois été très-puissans au Levant. Qu'ils ont été maîtres de beaucoup d'Isles dans l'Archipel, de diverses Côtes de Mer en Grece, & de plusieurs villes sur la Mer noire. *Pera* même, à présent un Fauxbourg de Constantinople, étoit à eux. L'histoire des Siècles passez raconte assez au long, de quelle façon, & en quel tems ils perdirent tout cela, sans qu'il soit besoin de le redire ici. La guerre de Candie qui arriva l'an 1645. leur fit venir l'envie de rentrer en commerce avec les Etats du Grand Seigneur ; s'imaginant qu'ils s'empareroient du grand négoce, que les Venitiens y faisoient avant la guerre. Pour faire plus sûrement & plus promptement réussir ce dessein, ils eurent recours à la recommandation du Roi de France, comme le plus ancien Allié de l'Empire Ottoman, & le plus considéré. Le Conseil du Roi, qui avoit alors bien d'autres choses en tête que le commerce, accorda aux Genoïs la recommandation qu'ils desiroient. Il ne s'aperçût pas de divers dommages qui en revenoient clairement à la Nation Française, dont

18 VOYAGE DE PARIS

dont le plus confiderable étoit, le prejudice que cela faisoit aux Capitulations, qu'ils prétendent avoir faites avec la *Porte*, & dont la principale est; *Que les Nations Europeanes qui voudront s'établir au Levant, n'y pourront negocier que sous la Baniere & Protection de France.* Mr. de la Haye le Pere étoit alors Ambassadeur de France en Turquie, il donna toute sorte d'aide à la négociation des Genoïs; mais cependant elle ne réussit point, parce qu'elle ne fut pas, dit-on, assez vivement poursuivie.

Ils la reprirent l'an 1664. excités par les grands profits qui se faisoient au négoce des pieces de cinq sols, comme je l'ai dit. Ils ne pouvoient pas s'attendre alors que la France sollicitât en leur faveur, comme elle fit la premiere fois, parce que les choses avoient bien changé, soit à l'égard du commerce en general, soit à l'égard du commerce de Levant en particulier, & ils voyoient bien au contraire que leur entreprise seroit desagréable à la France; mais ils pensoient que ce Royaume se fût tellement brouillé avec le Turc, par le secours donné contre lui aux Venitiens, & à l'Empereur, que son opposition, ou sa recommandation, seroit de peu d'efficace. Ils rechercherent l'assistance de l'Angleterre, & de l'Empire, & ils se contenterent à l'égard de la France, d'y donner une simple information de leur dessein. Leur Resident dit au Roi, qu'il s'étoit établi à Genes une Compagnie de Levant, que la Republique avoit dessein d'envoyer un Ambassadeur à la *Porte*, & qu'elle esperoit que S.-M. voudroit bien favoriser sa négociation.

Le

Le Roi lui repondit seulement, *Qu'il souhaitoit à la Republique toute sorte de bons succès.*

Cette réponse augmentant l'incertitude que les Genoïs avoient déjà, de la reception qu'on leur feroit à Constantinople, & de la maniere dont le Grand Seigneur les voudroit traiter; ils envoyerent incognito le Marquis Durazzo, un des principaux Interressez en la Compagnie, pour s'assurer de tout, & pour traiter secrettement avec le Vizir. Ce Gentilhomme vint avec le Comte de Leslé Ambassadeur Extraordinaire de l'Empereur, & comme étant de sa suite. Il vit le Grand Vizir, negocia avec lui, & obtint avec l'entremise de cét Ambassadeur, & de l'Ambassadeur d'Angleterre, qui appuyerent fortement sa Négociation, que les Genoïs auroient des Capitulations semblables, à celles des Anglois, & des Hollandois. L'Envoyé ayant parole du Grand Vizir au nom de Sa Hauteffe, retourna à Genes, & fit rapport de ce qu'il avoit traité avec le Divan. Les Genoïs firent aussi-tôt preparer deux grands Vaisseaux pour aller à Constantinople, & ils y envoyerent le même Marquis Durazzo en qualité d'Ambassadeur.

La premiere negociation de ce Marquis avec le Vizir n'avoit pas été si secrette, que les François qui étoient au Levant ne l'eussent incontinent apprise. Le dessein des Genoïs les troubla. Ils apprehenderent que ce nouvel établissement ne fût dommageable à leur commerce: cela fit qu'ils écrivirent en France, que leur negoce souffriroit beaucoup de diminution, si les Genoïs s'établissoient en Turquie, qu'il falloit les en empêcher.

On

On se refolut de le faire, & on donna des ordres pour cela à l'Ambassadeur de France à la *Porte*, qui étoit alors *Monsieur de la Haye le Fils*.

Il ne faisoit que de revenir d'Andrinople pour d'autres affaires, lors qu'il reçût l'ordre de s'opposer à l'établissement des Genoïs. Il envoya aussi-tôt demander permission d'y retourner; car en Turquie aucun Ambassadeur ne peut sans congé aller à la Cour. Le Grand Vizir n'y étoit pas: il étoit allé vers la Thesalie pour presser le Siege de Candie. Le *Caimacan*, qui est comme un Lieutenant de Grand Vizir, ayant eu des avis secrets de l'ordre que l'Ambassadeur de France avoit reçu, fit réponse, qu'il ne pouvoit lui accorder la permission qu'il demandoit, sans avoir auparavant le consentement du Grand Vizir.

L'Ambassadeur vit bien que c'étoit un refus qu'on lui donnoit. Il envoya un Gentilhomme à Andrinople avec des instructions, pour représenter aux Ministres, que par les Capitulations que l'Empereur de France avoit avec le Grand Seigneur, la *Porte* s'étoit obligée à ne recevoir en Turquie aucune Nation d'Europe, que sous la Baniere Françoisse: qu'ainsi c'étoit contrevenir à ces Capitulations que de traiter avec les Genoïs, & que si le Traité se concluoit, il se retireroit. Tout ce que le Gentilhomme de l'Ambassadeur représenta, & ce qu'il communiqua de ses instructions, fut envoyé au Grand Vizir, & examiné au lieu où il étoit. La réponse qu'eut l'Ambassadeur fut tout-à-fait rude & incivile: il ne s'en faut pas étonner, le Grand Vizir étoit encore plein de l'affront, que les François.

çois lui avoient fait recevoir en Hongrie ; elle contenoit. *Que la Porte étoit ouverte pour se retirer de même que pour venir, que l'Empereur de France n'avoit pas droit de vouloir empêcher le Grand Seigneur de faire la paix avec de vieux Ennemis, & de leur accorder des Capitulations, lors qu'ils les lui venoient demander, & qu'il devoit suffire à Sa Majesté d'être reconnu à la Porte pour Empereur, & pour premier Prince de la Chrétienté, sans prétendre lui rien prescrire pour les autres.*

L'Ambassadeur Genoïs arriva à Constantinople, pendant qu'on travailloit ainsi à empêcher sa reception. Il n'en fut pas surpris ; ayant eu des nouvelles sur sa route qui lui faisoient apprehender quelque chose de semblable. On lui donnoit avis que le Resident de Genes en France, ayant fait savoir au Roi, que ses Maîtres envoioient le Marquis Durazzo à Constantinople en qualité d'Ambassadeur, le Roi avoit répondu ; *Je souhaite bon voyage à l'Ambassadeur de la République ; mais je ne sai pas ce que le Nôtre aura fait à la Porte sur ce sujet.* J'ai vû bien des gens qui ont crû, que si le Grand Vizir n'eût pas été piqué contre les François, pour les raisons que j'ai marquées, & n'eût pas eu quelque sorte d'aversion personnelle pour l'Ambassadeur, les Genoïs n'auroient point été reçûs en Levant ; parce que la Porte ne considéroit pas assez un intérêt de commerce, pour l'accorder au préjudice des Capitulations avec la France, qui sembloient lui en avoir ôté la liberté.

Après avoir demeuré douze jours à Smirne, je me remis en mer pour passer à Constantinople, où j'arrivai le 9. Mars. J'y débar-

barquai sans peine, sans risque, & sans frais, beaucoup de choses précieuses que j'avois avec moi, & en si grande quantité, que deux chevaux ne les pouvoient porter. Monsieur de Nointel, Ambassadeur de France, me dit, que je fisse mettre son nom, & des fleurs de Lys sur mes Caisses, & qu'il les envoyeroit querir comme appartenantes à lui. Cela se fit, & avec la plus grande facilité du monde. Il envoya un Interprète dire au Douanier, qu'il étoit venu deux Caisses sur le Vaisseau Flamand, arrivé le jour précédent, qui lui appartenoient, & qu'il le supplioit de les laisser passer. Le Douanier donna l'ordre pour cela, qui fut aussi-tôt exécuté. L'Interprète alla au Vaisseau Hollandois, fit débarquer les deux Caisses, & les fit porter à l'Hôtel de l'Ambassadeur, qui eut la bonté de me les envoyer le même jour.

Les Ambassadeurs, les Résidens, & les Envoyez, qui sont à la *Porte*, ont le privilège de faire entrer & sortir ce qu'ils veulent, en disant seulement, qu'il est à eux, sans que la Douanne en prenne connoissance. On peut dire que cette honnêteté & générosité des Turcs n'a point sa pareille en toute l'Europe.

Lors que j'arrivai à Constantinople, Monsieur de Nointel se préparoit à aller trouver le Grand Seigneur à Andrinople, pour renouveler les Capitulations. L'affaire étoit d'importance, & faisoit éclat par tout, parce qu'elle duroit depuis sept ans, & que les Turcs négligeoient fièrement l'Ambassadeur, malgré la guerre qu'ils venoient de déclarer à la Pologne. Voici l'origine des diffé-

ferens, qui regnoient alors entre la France & la Turquie.

Au commencement du Regne de Mahomet IV. qui est aujourd'hui Empereur des Turcs, & qui parvint à l'Empire à l'âge de sept ans, l'an 1648. l'Etat étoit gouverné par des Femmes, & par des Eunuques, qui remplissoient les premières Charges comme il leur plaisoit. Les Turcs demeurent d'accord, que la Cour Ottomane ne fut jamais si corrompue, & dans un si étrange dérèglement de conduite. Presque tous les mois on voyoit un nouveau Grand Visir, auquel après quelques jours de Ministère on ôtoit la charge, & souvent la vie. C'est la coutume de Turquie, qu'à l'avenement d'un Grand Vizir, tous les gens de condition le vont voir, & lui font un Présent. Les Ambassadeurs particulièrement y sont comme obligez. *Monsieur de la Haye*, le Pere, qui étoit alors Ambassadeur de France à la *Porte*, voyant les fréquens changemens de Grand Vizir, qui arrivoient en ce tems-là, crût que durant tout le bas âge de Sa Hauteſſe, les choses n'iroient point autrement, & qu'ainsi la visite & les présens qu'il faisoit à chaque nouveau Grand Visir, étoient visite & présens perdus, puisqu'on en changeoit presque tous les mois, & quelquefois plus souvent. De façon qu'il prit la résolution de regarder tranquillement ces changemens de premier Ministre, sans faire de visite, ni de présent à aucun.

Il arriva peu après, que *Cuperly Mahomet Pacha* eut le Sceau de l'Empire, c'est-à-dire, qu'il fut fait Grand Vizir. L'Ambassadeur crût, que la fortune de celui-ci ne seroit pas
meil-

meilleure que celle de ses prédécesseurs, & qu'elle n'auroit aussi qu'une fort courte durée ; mais il se trompa, & la chose réussit tout autrement. Ce Grand Vizir se maintint dans la charge jusques à sa mort, qui arriva l'an 1662.

Dès qu'il y fut entré, chacun lui fit sa visite, & les présens accoutumés ; entr'autres les Ministres Etrangers, excepté l'Ambassadeur de France. On dit à celui-ci plusieurs fois d'en faire autant, & même on l'en pressa ; mais le desir d'épargner un présent à la Nation le retint : néanmoins voyant enfin, que Cuperly s'établissoit à la Cour sur la ruine de plusieurs Grands, & que selon toutes les apparences, il seroit quelque tems Grand Vizir : il l'alla voir, & lui fit son present. Ce fut là véritablement une visite, & un present perdus, car le Vizir indigné de la négligence, & du peu de considération qu'il avoit témoigné pour lui en cette importante rencontre, avoit formé le dessein de s'en vanger sur lui, & même sur toute la Nation Française. C'est là au vrai la source & l'origine de la mauvaise correspondance qu'il y a eu entre la France & la Turquie, durant tout le Ministère de ce Vizir, qui a été de douze années, & depuis même sous le Ministère de son fils qui lui succéda. De maniere que la dureté de la *Porte* envers les trois derniers Ambassadeurs de France, *Monsieur de la Haye* le pere, *Monsieur de la Haye* le fils, & *Monsieur de Nointel*, & les diverses avanies qui ont été faites aux François pendant vingt ans, se doivent rapporter originaiement à un chagrin personnel, non-obstant les raisons sur quoi on les a fondées
dans

dans la fuite ; dont les principales & les plus justes étoient , l'entreprise sur Gigeri , & les secours donnez à l'Empereur , & aux Venitiens.

Le Vizir ne fut pas long-tems à chercher l'occasion de faire éclater son ressentiment. Il s'en presenta bien-tôt une , telle qu'il la pouvoit souhaiter pour un si mauvais dessein. C'étoit le tems de la guerre de Candie ; la France avoit assisté secrettement les Venitiens dès le commencement de la guerre , & l'on tient que *Monsieur de la Haye* eut ordre , d'avoir un commerce secret avec les Venitiens , & de leur faire savoir les desseins des Turcs. Il arriva l'an 1659. qu'un François , qui se faisoit appeller Vertamont , & qui avoit un emploi assez honorable en Candie dans les Troupes Venitiennes , alla demander congé au Capitaine Général d'aller voir Constantinople. Le Capitaine Général lui fit expédier un passeport , & le chargea d'un gros paquet de Lettres pour l'Ambassadeur de France. Le François , qui n'avoit point d'autre dessein que de se faire Turc , se présenta au Caimacan de Constantinople , lui dit qu'il avoit quitté le Camp des Chrétiens , parce qu'il vouloit abjurer leur Religion pour embrasser le Mahometisme ; au reste qu'il avoit un paquet de Lettres de grande importance à mettre entre les mains du Grand Vizir. Le Caimacan le fit aussi-tôt conduire à Andrinople , où étoit la Cour en ce tems-là. Ce perfide déserteur ne se contenta pas de renier la Foi , il découvrit au Grand Vizir le commerce de l'Ambassadeur de France avec les Venitiens , & lui dit que le paquet de Lettres , qu'il lui remettroit , le lui feroit connoître fort clairement.

Le Grand Vizir avoit eu des soupçons de ce commerce caché, & il en devenoit comme assuré, par les choses qu'il entendoit dire à ce Renegat. On peut juger à quel point il s'emporta contre l'Ambassadeur de France, irrité comme il étoit, & de plus naturellement inhumain & sanguinaire. Il se posséda néanmoins, & témoigna dans cette rencontre plus de retenue & de modération, qu'il n'y avoit lieu d'en esperer.

Monsieur de la Haye qui avoit su le dessein de Vertamont, & ce qu'il alloit faire à la Cour, & qui d'ailleurs connoissoit le naturel du Grand Vizir, la disposition de son esprit ennemi, & l'importance de ce qui se passoit; ne douta point que le paquet intercepté ne lui fût une grande affaire. Il en communiqua avec ses Interpretes, & ses Secretaires. Celui des chiffres prit une telle épouvante, qu'il résolut de s'enfuir, sachant que le Grand Vizir sur un pareil sujet d'une Lettre en chiffres interceptée, avoit fait mourir sous le bâton un Interprete des Venitiens. Il dit à *Monsieur de la Haye*; *Monseigneur je suis craintif de mon naturel, & je déclare à Votre Excellence, que dès que je sentirai le bâton, il n'y a point de secret que je ne revele; faites moi caber ou évader.* L'Ambassadeur le fit conduire en un lieu secret & bien assuré, & se prépara à ce qui en arriveroit. Il étoit au lit travaillé de la pierre, tellement qu'il ne put aller à Andrinople, lors qu'il reçut ordre de s'y rendre. Il fit dire au Caimacan, qui lui envoya cet ordre de la part du Grand Vizir, qu'il étoit au lit, & qu'il lui étoit impossible de se mettre en chemin, mais qu'il enverroit son Fils en sa place.

Tout

Tout ce que le Grand Vizir avoit trouvé, dans le paquet du Capitaine Général des Vénitiens, étoit écrit en chiffres; on avoit en vain appelé les Renegats, & les Interpretes qui étoient à la Cour Ottomane: aucun n'avoit été capable de rien déchiffrer. Cela irritoit toujours de plus en plus le Grand Vizir. *Monsieur de la Haye* le Fils le trouva en cette méchante humeur, lors qu'il arriva à Andrinople, & lui ayant répondu, peut-être, avec un peu plus de fermeté, que la circonstance ne le requeroit; Cuperly, que la passion emportoit, le fit outrager en sa personne, & le fit emprisonner en une Tour qui est attachée aux murailles d'Andrinople, en disant; *Qu'il ne fallait pas endurer dans le Député d'un Ambassadeur, quoi que son Fils, ce qu'il faudroit endurer dans l'Ambassadeur même.* Le Grand Vizir ne fit aucun outrage aux Marchands, ni aux Interpretes, qui étoient venus avec *Monsieur de la Haye*. Il n'en fit point non plus au Secrétaire, ni au Chancelier. Il se contenta de les faire menacer de grands tourmens, & de la mort, s'ils ne déchiffroient les Lettres du Capitaine Général; mais ils ne souffrirent rien, & ils en furent quittes pour beaucoup de crainte. Un des Interpretes, nommé *Fournetti*, en devint tellement malade, qu'il l'est encore après tant d'années, & qu'apparemment il ne guerira jamais.

La Cour Ottomane étoit alors à Andrinople, comme je l'ai dit, & elle se préparoit à la guerre de Transilvanie. *Monsieur de la Haye* le Pere, aprenant que le Grand Vizir étoit prêt à partir pour y aller, & craignant qu'il ne partît sans élargir son Fils, comme

VOYAGE DE PARIS

il arriva en effet, fit un effort sur son mal, & entreprit d'aller à Andrinople; *Madame de la Haye*, sa Bru, l'animant à ce voyage, & lui représentant sans cesse, que s'il n'agissoit lui-même promptement pour la delivrance de son Fils, il couroit risque de le perdre; que le Grand Visir étoit cruel & irrité, & qu'il falloit l'adoucir.

Un mois avant son départ, il avoit fait un coup hardi, & qui merite qu'on le raconte. Voici ce que c'est. Peu avant la venue de Vertamont à Constantinople, il arriva un François nommé Quiclet, avec sa Femme, & un autre François nommé Poulet, qui aimoit assez cette Femme, pour l'avoir voulu accompagner en toutes ses courses. Ce Quiclet étoit grand déchiffreur, homme de Lettres, mais de peu de jugement. Il avoit servi au déchiffrement sous des Ministres d'Etat, & des Ambassadeurs. Il étoit gueux autant presque qu'on le peut être. Une je ne sai quelle mauvaise étoile l'avoit conduit à Constantinople. On dit qu'ayant appris les récompenses, que le Grand Vizir promettoit à qui déchiffreroit les Lettres du Capitaine Général; la Femme de ce misérable alla dire à des gens de Monsieur de la Haye. *Son Excellence refuse de prêter de l'argent à mon mari; mais s'il veut, il en peut avoir du Grand Vizir tant qu'il voudra.* Je ne sais pas assurément, si la chose est comme on me l'a racontée; mais quoi qu'il en soit, *Monsieur de la Haye*, qui savoit la grande envie qu'avoit Cuperly d'apprendre ce que contenoient ces Lettres interceptées, qui apprehendoit qu'il n'y eût des choses qui le perdissent, & tous les François du Levant,
& qui

& qui savoit la pauvreté du déchiffreur François; l'envoya querir, le mena sur une terrasse du Palais qui regarde le jardin, & après lui avoir fait faire quelques tours, l'entretenant de discours qu'on n'a point sûs, il fit signe à des gens apostez qui lui firent sauter la terrasse; d'autres gens postez aussi à l'endroit où il tomba, voyant qu'il n'étoit pas mort de sa chute, l'acheverent, & l'ensevelirent secrètement.

L'Ambassadeur de France étant allé à l'Audience du Grand Vizir, ce Ministre fit apporter d'abord les Lettres interceptées, & lui dit de les expliquer. *Monsieur de la Haye* lui répondit, que tout le monde savoit que les Ambassadeurs & les Ministres des Princes de la Chrétienté, ne s'écrivoient l'un à l'autre qu'en chiffres, de quelque matiere que ce pût être, & néanmoins qu'ils ne s'entendoient point eux-mêmes aux chiffres: qu'ils avoient des Secretaires qui les composoient, & les expliquoient; que depuis six mois il avoit envoyé en France celui dont il se servoit pour cela; toutesfois que si le Grand Vizir vouloit qu'il emportât les Lettres à son logis, il travailleroit à les déchiffrer, & que s'il en pouvoit venir à bout, il lui feroit savoir ce qu'elles contenoient. Le Grand Vizir ayant entendu cette réponse, ne fit que sourire à l'Ambassadeur, & aussi-tôt il se leva sans lui rien dire. Peu de jours après il partit pour Transsilvanie, laissant *Monsieur de la Haye le Fils* en prison, mais un peu moins resserré, & *Monsieur de la Haye le Pere* sans aucune sorte de réponse.

Le Grand Seigneur n'alla pas à cette guer-

re de Transilvanie, il demeura à Andrinople. L'Ambassadeur s'y tint pendant toute l'absence du Grand Vizir, pensant obtenir de sa Hauteſſe l'élargiſſement de ſon Fils; mais perſonne n'oſoit en parler ſans l'ordre du Grand Vizir. Ce Miniſtre termina promptement la guerre, & revint victorieux à Andrinople. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, on lui parla de *Mefſieurs de la Haye*. Il répondit avec une feinte ſurpriſe, *Et quoi ces Mefſieurs ſont-ils encore ici ?* Cela vouloit dire, *qu'ils pouvoient s'en aller*: en effet le Fils fut auſſi-tôt élargi, & l'un & l'autre s'en retournerent à Conſtantinople, ſans avoir vû le Vizir.

Auſſi-tôt qu'on fût en France l'affaire que ce premier Miniſtre avoit faite à *Monsieur de la Haye*; le Cardinal envoya un Gentilhomme au Grand Vizir, pour empêcher qu'elle n'eût de mauvaiſes ſuites. Cuperly, dont la haine étoit accruë par la vengeance, & qui haïſſoit *Mefſieurs de la Haye* à mort, vouloit les renvoyer, & obliger ce Gentilhomme à prendre la place de l'Ambaſſadeur. Il le lui fit dire, s'engageant de faire agréer la choſe en France; mais ce Gentilhomme ne voulut point y entendre, & il ſ'en excuſa fort honnêtement. On dit qu'il plût beaucoup au Grand Vizir, en tout ce qu'il traita avec lui. Je ſuis fâché de ne ſavoir pas ſon nom, pour en faire honneur à ce récit.

Le compte que ce Gentilhomme rendit de ſa Négociation, fit rappeler *Monsieur de la Haye*. On ne lui envoya point de Succéſſeur; mais on lui manda, de laiſſer pour Réſident en ſa place, un Marchand François établi à Conſtantinople depuis pluſieurs années, nommé

mé *Monsieur Roboly*. La France n'y eut point d'autre Ministre , jusques vers la fin de l'an 1665.

Le Roi , qui gouvernoit alors par lui-même , avec beaucoup d'éclat & de succès , s'étoit déjà bien vengé des insultes faites à la famille de son Ambassadeur , & des avanies qu'on mettoit journellement sur ses sujets en Turquie , en donnant de puissans secours aux ennemis de l'Empire Ottoman ; mais tout cela augmentoit journellement la mauvaise intelligence entre les deux Empires , & les choses étoient venues à un point , qu'il falloit , ou rompre tout-à-fait , ou renouer l'Alliance. La considération du Négoce de Levant fit prendre le dernier parti : on se résolut d'envoyer un Ambassadeur à Constantinople , pour renouveler les Capitulations. *Monsieur de la Haye le Fils* étoit alors à Paris , à solliciter de l'emploi , & plusieurs années d'arrérages , dûs à la succession de son Pere , mort en cette ville quelques années auparavant. Comme il savoit mieux que personne , que l'Ambassade de Constantinople étoit lucrative , & avec combien d'éclat & d'autorité elle s'exerçoit , il la sollicita puissamment , & pour l'obtenir avec plus de facilité , il offrit aux Ministres de quitter ce qui lui étoit dû.

Les gens qui faisoient pour lui à la Cour , alleguoient en sa faveur son experience aux affaires de Turquie , & son courage tel qu'il le falloit pour négocier avec les Turcs , & ils disoient d'un autre côté , qu'il étoit de l'honneur du Roi , que *Monsieur de la Haye* allât en Ambassade à Constantinople : que cela humilieroit extrêmement le Vizir , parce qu'il

seroit obligé de faire honneur à une personne, que son Pere avoit outragé & haï. On entendoit parler de Cuperly Mahammed Pacha, qui étoit décédé l'an 1662, après avoir établi son fils en sa place. Je ne sai comment ce conseil, tout mauvais qu'il étoit, fut embrassé; si ce n'est en disant, qu'on étoit toujours dans le dessein de faire venir les Turcs à la raison par force. La suite des affaires fit voir quelque chose de semblable.

Monsieur de la Haye arriva à Constantinople au mois de Novembre 1665. Il fit une entrée pompeuse, & il se conduisit durant les cinq années que dura son Ambassade, avec autant de hauteur qu'on le pouvoit attendre d'un Ministre ferme, qui soutient le caractère d'Ambassadeur d'un Roi puissant & redouté. Il ne parloit d'autre chose, dans les visites qu'il faisoit aux Ministres du Divan, que de la grandeur du Roi son Maître, & de la puissance de ses Armes. Cela déplût fort au Vizir, qui s'imagina, que c'étoit une insulte qu'on lui venoit faire, & au Grand Seigneur, jusques dans sa Cour; & dans cette prévention, il traita l'Ambassadeur avec un mépris assez outrageant. Lui ayant accordé Audience, il le reçût avec beaucoup de fierté & de dédain sans le regarder, & sans se lever de sa place, selon la coutume ancienne, & selon qu'il se pratique envers les Ambassadeurs de l'Empire, & de toutes les têtes Couronnées. Il ne se contenta pas de cela, il lui reprocha en termes aigres, les secours que la France avoit envoyez en Hongrie, & en Candie, & l'entreprise de Gigery. *Monsieur de la Haye* dissimula, croyant qu'à la sortie le Vizir lui se-

seroit les civilitez accoustumées; mais il fut trompé: le Vizir le congedia, avec la même indifférence qu'il l'avoit reçu.

L'Ambassadeur ayant fait réflexion sur l'affront, que le Vizir lui avoit fait à cette Audience, lui en envoya demander une autre, à condition qu'il le recevrait debout, & sans lui faire de reproches. Le *Raisquitab* qui est le Grand Chancelier de l'Empire, & le *Kiaïa* du Vizir, qui est comme son Maître d'Hôtel, répondirent à l'Interprete, qu'il assurât son Maître que le Vizir le recevrait comme il devoit. L'Ambassadeur s'étant fié à cette parole fort équivoque, alla à l'Audience du Vizir; mais il y fut reçu comme la première fois. Ce qui fâcha si fort *Monsieur de la Haye*, qui ne s'attendoit point à ce nouvel outrage, qu'il dit au Vizir, que l'Empereur de France l'ayant envoyé à la Porte, pour confirmer l'amitié entre les deux Empires, il n'avoit pas voulu compter pour Audience celle qu'il lui avoit donnée, parce qu'il ne lui avoit pas fait les honneurs dûs à l'Ambassadeur du plus grand, & du plus puissant Monarque de la Chrétienté; & qu'il lui déclaroit avoir ordre de lui rendre les Capitulations, & de s'en retourner en France, sur le Vaisseau même qui l'avoit amené, s'il ne le traitoit convenablement à la grandeur de son Maître. Le Grand Vizir s'irrita de ce discours, & répondit avec quelques injures. L'Ambassadeur s'emporta aussi de son côté, & prenant des mains de l'Interprete les Capitulations, il les jeta contre les genoux de ce Ministre, & se levant aussi-tôt, il sortit sans rien dire, & sans rien attendre: mais on l'arrêta à la porte de

l'Antichambre. Le Vizir fit en même tems appeller le *Mouftà, Vani Effendi*, Précepteur du Grand Seigneur, & le *Captan Bacha*, & délibéra avec eux de ce qu'il falloit faire dans une rencontre de cette importance. La résolution fut, qu'on en informeroit le Grand Seigneur. Sa Hauteſſe étoit à la chaffe à vingt lieues de Conſtantinople, ce qui fut cauſe que la réponſe fut trois jours à venir, pendant lesquels *Monsieur de la Haye* demeurera arrêté dans un appartement du Palais du Vizir.

Pendant ce tems, le *Captan Pacha* fit dire de la part de ce Miniſtre à *Monsieur de la Haye*, que s'il vouloit baiſer ſa veſte, lors qu'il lui donneroit Audience, comme avoit fait le Comte de Leſſé, Ambaſſadeur de Sa Majeſté Imperiale, il le recevroit debout, & lui feroit les mêmes honneurs qu'il avoit faits, à ce Comte. L'Ambaſſadeur lui répondit, qu'il ne ſe régloit ſur les exemples de perſonne, lors qu'ils étoient préjudiciables à la grandeur de l'Empereur de France. Le *Captan Pacha* lui fit demander, ce qu'il pouvoit trouver à redire, ſi l'exemple du Comte de Leſſé ; *puſque ſon Maître étoit l'Empereur des ſept Rois* ; qualité que prend l'Empereur auprès des Turcs, à cauſe qu'il s'élit par ſept Electeurs. Après beaucoup de Négociations de part & d'autre, & après que la réponſe du Grand Seigneur fut venue, il fut arrêté entre le Grand Vizir, & l'Ambaſſadeur, qu'il ſortiroit quand il lui plairoit, que les deux Audiences qu'il avoit reçues ſeroient oubliées, & qu'on lui en donneroient une, avec les civilitez & les cérémonies accoutumées.

Je

Je remarque ici sur le titre de *Bacha*, que j'écris indifferemment, par B, & par P, & que nous prononçons nous autres Européens communément par B, *Bassa*; au lieu que la prononciation Orientale panche plus au P. Le B. & le P. ont la même figure dans l'Alphabet des Mahometans, & l'oreille s'y méprend aisément. L'Etymologie de ce terme écrit par B. veut dire en notre langue *la tête du Roi*, écrit par P. *le pied du Roi*.

Cette Audience se donna au mois de Janvier 1666. Le Grand Vizir, pour n'être pas obligé à se lever quand l'Ambassadeur seroit introduit, le fit entrer dans un Salon particulier, & l'y alla trouver. Il y entra fort civilement, & alla joindre l'Ambassadeur avec un visage riant, en lui tendant la main. *Monsieur de la Haye*, qui étoit bien aise de voir les choses rajustées, répondit convenablement à ses civilitez, & le complimenta, comme s'il ne l'avoit pas encore vu. L'Audience se passa en honnêteté. L'Ambassadeur, & les personnes qui l'accompagnoient, furent régalingées de parfum, de Caffé, de Sorbet, & de vingt-quatre vestes. Le mois suivant il eut Audience de Sa Hauteffe, & la chose se passa à l'ordinaire, c'est-à-dire, en civilitez; n'étant point la coutume qu'on parle d'affaire au Grand Seigneur.

Monsieur de la Haye avoit ordre de demander le renouvellement des Capitulations, & la liberté de négocier aux Indes par la Mer rouge. Le Grand Vizir ne voulut accorder ni l'un ni l'autre, aux conditions qu'on demandoit. Il partit de Constantinople au mois de Mars avec le Grand Seigneur, s'en alla à An-

drinople, où il laissa Sa Hauteſſe, & delà paſſa en Candie. *Monsieur de la Haye* ſe rendit à Andrinople, & eut des Conférences avec le Caimacan, ſur les choſes dont j'ai parlé; mais ce Miniſtre n'oſant rien conclure ſans la participation du Grand Vizir, *Monsieur de la Haye* revint à Conſtantinople ſans avoir rien avancé.

Le Traité des Génois, dont j'ai parlé, arriva peu de tems après, qui acheva de brouiller les affaires; & d'irriter les Eſprits; car d'un côté les Genoïs furent reçus malgré les proteſtations & les menaces de l'Ambaſſadeur, & de l'autre l'Ambaſſadeur employa dans les plaintes qu'il en fit, des termes qui offenſèrent les Miniſtres. Ils lui avoient écrit, comme je l'ai raporté, *Que le Roi ſon Maître ne devoit point ſ'oppoſer à la reception de qui que ce ſoit, que le Grand Seigneur voudroit agréer, & qu'il devoit ſuffire à Sa Majeſté d'être reconnu à la Porte pour Empereur, & pour premier Prince de la Chrétienté.* *Monsieur de la Haye* fit réponſe, *Qu'à l'égard de ces grands titres, l'Empereur de France n'en étoit redevable qu'à Dieu & à ſes armes victorieuſes; ce qui fut trouvé fort mauvais, parce que ce ſont ces mêmes titres, que le Grand Seigneur ſ'attribuë particulièrement, & que les Turcs croient qu'ils ne peuvent convenir qu'à Sa Hauteſſe.* Les Miniſtres firent dire à *Monsieur de la Haye*, *que jamais aucun Ambaſſadeur ne ſ'en étoit ſervi, & que le Divan n'en permettoit l'uſage à perſonne.*

Les Négociations ſe paſſoient ainſi en ai-
greurs, entre les François & les Turcs, & ils ſe faiſoient l'un à l'autre, tout le mal
qu'ils.

qu'ils pouvoient. Les François envoyoi-
ent de grands secours en Candie, qui en retar-
doient la Conquête, les Turcs faisoient de
grandes avanies aux Marchands François.
Leurs plaintes, qui augmentoient tous les
jours, obligerent le Roi à envoyer ordre à
Monsieur de la Haye, de s'en revenir en Fran-
ce, sans traiter du renouvellement des Capi-
tulations, à moins qu'il n'en fût recherché
par les Ministres de la *Porte*. Cet ordre lui
fut rendu à la fin de l'année 1668, & il lui
déplût extrêmement. Néanmoins il ne laissa
pas d'aller voir le Caimacan de Constantino-
ple, lui disant, qu'il avoit reçu ordre du Roi
son Maître de s'en retourner: qu'il attendoit
pour cela les Vaisseaux que Sa Majesté lui
envoyoit, & le congé de la *Porte*, & qu'il le
supplioit d'écrire à la Cour pour le lui faire
venir au plutôt.

La Cour étoit alors à Larisse en Thessalie,
car sa Hautesse s'étoit renduë là, pour être
plus proche de Candie, & pour en hâter la
conquête. Le Caimacan, qui est comme un
Lieutenant de Grand Vizir, demanda à *Mon-
sieur de la Haye*, s'il venoit un autre Ambassa-
deur en sa place: il fit réponse, qu'il n'en ve-
noit point; mais que l'Empereur son Maître
lui avoit commandé de laisser un Secrétaire,
ou un Marchand François pour Resident,
comme étoient les Representans des Hollan-
dois & des Genoïs. Le Caimacan lui deman-
da, pourquoi il ne venoit point d'Ambassa-
deur? il lui répondit, que c'étoit une chose
qu'il ne lui pouvoit déclarer en public. Le
Caimacan ayant connu à cette réponse, qu'il
avoit quelque chose de secret à lui dire, lui

B. 7.

donna

donna Audience en particulier, & ce fut alors que l'Ambassadeur lui découvrit, que les raisons qui obligeoient l'Empereur de France à le rappeler, & à ne vouloir plus tenir d'Ambassadeur à la *Porte*, étoient entr'autres, que la dignité d'Ambassadeur de France n'y avoit pas été considérée & respectée comme elle devoit être; qu'on n'avoit eu aucun égard aux plaintes, ni aux prières, que sa Majesté faisoit faire depuis trois ans; qu'on n'avoit pas voulu renouveler les Capitulations, ce qui étoit au grand dommage des Marchands François, auxquels on faisoit payer cinq pour-cent de Doüanne, au lieu que les Anglois, les Hollandois, & les Genoïs, ne payoient que trois pour cent; qu'on avoit reçu ces derniers en Turquie contre ses remontrances, & ses protestations, & que depuis trois ans on avoit fait payer aux François pour deux cens mille livres d'avanies. *Monsieur de la Haye* ajouta, que si sur ces griefs, on vouloit avoir égard aux justes mécontentemens de l'Empereur son Maître, il croyoit que sa Majesté s'en contenteroit, & ne le rappelleroit point. Le Caimacan répondit à *Monsieur de la Haye*, qu'il écriroit tout cela au Caimacan de la *Porte*, qui est un autre Lieutenant de Grand Vizir, qui est toujours auprès de la personne du Grand Seigneur, & qu'il feroit à propos que son Excellence écrivît aussi, pour donner plus de poids & de force à cette négociation. La réponse du Caimacan de la *Porte* à *Monsieur de la Haye* fut, qu'il donneroit avis au Vizir de tout ce qu'il lui avoit écrit, & lui feroit savoir sa réponse le plus promptement qu'il pourroit.

Tan:

Tandis que l'Ambassadeur attendoit cette réponse, il arriva quatre Vaisseaux du Roi à Constantinople, qui étoient envoyez pour le ramener. Cette Escadre fit d'abord peur aux Turcs; mais *Monsieur d'Almeras* qui la commandoit, ayant demandé avec empressement mille quintaux de biscuit, dès qu'elle fut à l'ancre; les Turcs ne l'apprehenderent plus, la voyant sans biscuit, & reduite à ne pouvoir subsister long-tems, si l'on vouloit lui en refuser.

La réponse du Grand Vizir à *Monsieur de la Haye* arriva au mois de Mars 1669. & contenoit une permission d'aller à la Cour. Il s'y rendit au mois d'Avril. Je passerai par-dessus les motifs & le but de ce voyage: ce n'est pas que je n'en aye assez entendu parler à Constantinople; mais parce que cela est différent de ce que *Monsieur de la Haye* en dit dans la Relation, qu'il donna au Roi à son retour à Paris, de laquelle j'ai tiré presque tout ce détail. Il dit là dedans qu'il n'avoit autre but que d'obtenir son congé. Je ne dirai rien par la même raison de ce qu'il fit à la Cour Ottomane, d'où il écrivit à *Monsieur d'Almeras*, qui étoit demeuré à Constantinople avec ses quatre Vaisseaux, de venir prendre à *Volo*, Port de mer dans le Golfe de Sallonique, un Ambassadeur Turc, que le Grand Seigneur envoyoit en France.

Ce Turc s'appelloit *Saliman*: il étoit *Mutasar Aga*, c'est à dire, Huissier du Grand Seigneur. Quand on l'envoya au Roi, c'étoit un homme à quinze *aspres* de gages par jour, c'est-à-dire, sept sous & demi. Il arriva en France à la fin de l'année 1669. & en partit l'an-

40 VOYAGE DE PARIS

l'année suivante au mois d'Août. Tout Paris l'a vû, & ceux qui l'ont observé, l'ont reconnu aussi fier, aussi brutal, & pourtant aussi rusé qu'aucun Turc qu'il y ait au monde. Les Provençaux qui étoient en Levant l'appelloient l'Ambassadeur de *Monsieur de la Haye*, & ils osoient assurer, que *Monsieur de la Haye* avoit fourni l'argent pour son équipage. La vrai-semblance qu'ils mettoient en avant pour le prouver, c'est que l'équipage de Soliman étoit bien éloigné de la magnificence de celui des Ambassadeurs Turcs. *Monsieur de la Haye* se défendoit des atteintes qu'on lui faisoit sur cet équipage, en disant que Soliman Aga n'avoit pas eu le tems de s'équiper. On lui en donnoit une autre plus forte, savoir que le nom d'Ambassadeur ne s'étoit point trouvé dans les dépêches de Soliman. Il répondit à cela, que pendant que Soliman attendoit à la Cale Saint Nicolas, proche de Cerigo, que Monsieur d'Almeras le vînt prendre; le Grand Vizir s'assura de la prise de Candie, & que n'ayant plus à ménager la France, ni à craindre ses secours, ce Ministre changea les titres, les instructions, & les dépêches de Soliman; retirant les premières, & lui en envoyant d'autres. Mais qu'il est très-vrai, que Soliman Aga lui avoit été nommé, & donné pour Ambassadeur: que pour preuve de cela, le Grand Seigneur lui donna la Veste & le Sabre, qu'il donne à ses Ambassadeurs, & que la Forteresse de Napoléon de Romanie le salua avec le canon, à son arrivée.

Monsieur de la Haye revint à Constantinople au mois de Juillet, & trois mois après il reçut ordre de s'embarquer, s'il pouvoit, sur les

les Vaisseaux de Monsieur d'Almeras ; mais que si le Caimacan l'en empêchoit , il déposât à l'instant le caractère d'Ambassadeur , afin que les Turcs ne pussent pas se glorifier , & prendre avantage , d'avoir un Ambassadeur de France ; qu'ils pussent mal-traitter selon leur caprice. Les Vaisseaux étoient partis , comme j'ai dit , quand cet ordre arriva ; ainsi *Monsieur de la Haye* n'en pouvoit exécuter la première partie , & pour l'autre il s'en excusa , en écrivant en France , que les Turcs avoient pour lui beaucoup de considération , de retenuë & de respect.

Cette excuse , qui ne fut point du tout agréée , fit rappeler *Monsieur de la Haye*. Les Provençaux qui étoient déchaînez contre lui , mandoient sans cesse en France , que tant qu'il seroit Ambassadeur à la *Porte* , les Capitulations ne se renouvelleroient point , & que le passage aux Indes par la Mer rouge , ne se pourroit obtenir ; parce que le Vizir avoit une vieille haine contre sa personne. On les crût , & il fut résolu qu'on retireroit *Monsieur de la Haye* , & qu'on enverroient Monsieur de Noailles en sa place. C'étoit un Conseiller du Parlement de Paris , homme de probité , savant , & curieux , qui avoit voyagé par curiosité jusqu'à Constantinople ; mais qui étoit de beaucoup trop doux pour négocier en Turquie. On voulut d'abord ne lui donner que la qualité de Résident , mais ses amis , & particulièrement la Compagnie de Levant , lui firent donner celle d'Ambassadeur. Cette Compagnie jugeant du goût , & des égards des Turcs , par ceux des Européens , représenta aux Ministres , que s'agissant de renou-

veller

veller avantageusement les Capitulations, d'établir une Compagnie en Levant, d'obtenir la liberté du Commerce de France aux Indes par la Mer rouge ; le Grand Seigneur feroit beaucoup plus de choses pour un Ambassadeur que pour un Résident.

Monsieur de Nointel partit de France au mois d'Août 1670. avec l'Ambassadeur Turc, Soliman Aga, & arriva à Constantinople au mois d'Octobre suivant. Le Roi lui donna pour le porter, quatre Vaisseaux, commandez par Monsieur d'Aplemont. J'ai ouï dire à des gens bien éclairez, que l'on s'en prenoit à tort à *Monsieur de la Haye*, & qu'on se trompoit en s'imaginant que c'étoit, ou à l'égard de sa personne, ou par le manquement de sa conduite, que les Turcs ne renouvelloient point les Capitulations : la suite des affaires a justifié cela, & a montré, qu'il en falloit jeter la faute sur divers contre-tems, où cet Ambassadeur s'étoit trouvé, & particulièrement sur les puissans secours que la France envoyoit en Candie, lors même qu'elle demandoit au Grand Seigneur des graces bien considerables, & des avantages tout particuliers.

Monsieur de Nointel fit une belle entrée à Constantinople, mais les Turcs en trouverent l'éclat hors de saison, & peu convenable aux circonstances du tems, & des affaires. La Cour Ottomane étoit à Andrinople. *Monsieur de la Haye* obtint sans difficulté congé de se retirer, & il s'embarqua au mois de Décembre, sur le Vaisseau que montoit Monsieur d'Aplemont. Ce Vaisseau, & les autres de l'Escadre furent arrêtez devant les Châteaux,

reaux, au sujet de deux Esclaves, qui s'étoient jettez dessus. Il s'y en étoit sauvé en tout près de cent, de toutes sortes de Nations, & dans ce nombre le Chevalier de Beaujeu, qui étoit prisonnier aux sept Tours. Le Caïmacan envoya demander ces deux Esclaves à Monsieur de Nointel, & Monsieur de Nointel les alla demander aux Capitaines des Vaisseaux ; mais ils répondirent, qu'ils ne les avoient point. *Monsieur de la Haye* fut obligé d'écrire des Dardanelles la même chose au Vizir, qui fit semblant d'être satisfait de cette excuse, & envoya ordre aux Châteaux de laisser passer les Vaisseaux du Roi.

Peu de tems après le départ de *Monsieur de la Haye*, Monsieur de Nointel alla à Andrinople. Il y reçût tous les honneurs accoutumés, il demanda aussi-tôt Audience, & la vouloit avoir, avant que de faire savoir ce qu'il venoit traiter à la Porte ; mais il fallut qu'il le déclarât auparavant. C'est une Loi en Turquie, que les Ambassadeurs, avant que de voir le premier Ministre, ou le Grand Seigneur, envoient dire à celui-là le sujet de leur venue, ce qu'ils demandent, & les choses qu'ils ont ordre de négocier. La même Loi s'observe en tout l'Orient. Monsieur de Nointel savoit bien cela ; mais on avoit mis dans ses Instructions, qu'il traitât d'affaire lui-même avec le Grand Vizir, & ne lui communiquât les ordres du Roi, qu'en plein Divan, & qu'il en parlât aussi au Grand Seigneur. On lui avoit ordonné d'en user ainsi, parce qu'on étoit prévenu en France, que sa Hautesse n'avoit aucune connoissance des duretez du Vizir pour la Nation ; que le Divan n'en

la-

savoit rien non plus ; que ce Ministre refusoit de renouveler les Capitulations aux conditions que le Roi demandoit, par un pur principe de haine qu'il portoit aux François ; qu'il falloit donc se tirer de ses mains, & de son absoluë dépendance. On est sujet en toutes les Cours de l'Europe, à prendre des mesures tout à fait fausses sur les affaires de Turquie, marque certaine, que le genie, & la politique des Turcs ne nous sont pas encore bien connus. Celles-là étoient fausses assurément. Monsieur de Nointel fit tout ce qu'il pût pour executer son ordre. Il fut quelque tems à ne vouloir rien déclarer, & après il ne vouloit déclarer qu'une partie de sa Commission ; mais voyant qu'il ne pouvoit avoir Audience, il fut obligé de s'ouvrir entièrement, & de délivrer un Mémoire des demandes, qu'il avoit à faire à la *Porte*.

Il le mit entre les mains de l'Interprète du Vizir, nommé *Panajoti*. C'est un Grec, homme de grand esprit, & qui sait plusieurs langues de l'Europe, entr'autres la Latine, & l'Italienne, dont il se sert avec beaucoup de lumière, & de force, soit pour écrire, soit pour parler. Ce Grec a une parfaite fidélité pour le Grand Vizir, & l'on voit bien, qu'il a un attachement tout entier aux intérêts de la *Porte*, au préjudice des Chrétiens. Il en use ainsi, soit qu'il apprehende la sévérité des Turcs, sur ceux qui les trahissent ; soit que les devoirs de la naissance, ou la servitude des sujets en Turquie, l'aient obligé à tenir une pareille conduite. Il a le titre de premier Interprète, & de Secrétaire de l'Empire Otto man. La République de Genes l'a fait
No-

Noble Genoïs, en récompense des bons offices, qu'il rendit au Marquis *Durazzo* son Ambassadeur. Il étoit Interprète de l'Empereur d'Allemagne, avant que de l'être du Grand Vizir. Il avoit mille écus de pension, & l'on dit qu'il les reçoit encore tous les ans secretement. Cependant il a travaillé plus qu'aucun autre, à la dernière paix faite entre les deux Empires, & qui n'a pas été assez honorable à celui d'Allemagne. Il a négocié aussi celle de Candie, & il s'y est si bien conduit pour la satisfaction du Grand Vizir, que ce Ministre lui donna au moment de la ratification le revenu de l'Ile de *Micone*, en l'Archipel, qui est de quatre mille écus par an. Je me suis un peu étendu, en parlant de ce *Panaïoti*, parce qu'il est fort connu de ceux qui ont affaire à la *Porte*, & qu'il traite de la part du Vizir avec tous les Chrétiens qui y viennent, de quelque qualité qu'ils soient, & pour quelques intérêts que ce puisse être.

Les demandes de l'Ambassadeur contenoient environ trente Articles, dont voici les principaux.

Premièrement, que la Porte ne pût recevoir en ses Etats aucune Nation de l'Europe, outre celles qui y sont déjà établies, que sous la Banière Française, & que les Italiens particulièrement, qui voudroient venir en Turquie, excepté les Vénitiens, & les Genoïs, seroient tenus de prendre la Banière de France, & la protection de l'Ambassadeur du Roi. Les Turcs donnerent ce privilège aux François, dans les premières Capitulations qu'ils firent avec eux, du tems de François premier. Ils en jouïrent jusqu'au commencement de ce siècle, qu'il

ac-

arriva je ne sai quel différent, pour des Corsaires étrangers, qui croisoient avec la Banière Françoisë, le long des côtes d'Egypte; à l'occasion dequoi la Porte retrancha cet Article des Capitulations, dans un renouvellement qui s'en fit alors: mais depuis il fut rétabli, & le privilège une autre fois accordé. Voici en quels termes il est couché.

Toutes les Nations de l'Europe, qui n'ont point d'Agens publics à la Porte, ni d'Alliance & Confederation avec le Grand Seigneur; lesquelles viendront en Levant sous la Banière Françoisë, y seront reçues, & jouiront des mêmes avantages que les François. Les Turcs ne veulent point reconnoître ces dernières Capitulations. Ils se servent des précédentes, & disent outre cela, quant aux dernières, que le mot viennent n'est pas exclusif, qu'il oblige bien la Porte à recevoir les Etrangers, qui viendront en Turquie avec la Banière Françoisë; mais qu'il n'ôte pas la liberté au Grand Seigneur, de les recevoir s'il veut, sous d'autres Banières.

Secondement, que les François ne payeroient que trois pour cent de Dattanne, conformément aux Anglois, aux Hollandois, & aux Genoïs.

En troisième lieu, que le Grand Seigneur accorde aux François la liberté de trafiquer aux Indes, par ses pais & terres, & notamment par le canal de la Mer rouge, sans payer d'autres Droits, que ceux d'entrée.

En quatrième lieu, que le Grand Seigneur fit rendre aux Religieux Catholiques Romains de la Terre sainte, les Lieux saints, dont les Grecs les ont chassés l'an 1638.

En cinquième lieu, que le Roi de France fût re-

reconnus à la Porte, seul Protecteur des Chrétiens.

En sixième lieu, que tous les Chrétiens du rite Romain, qui sont dans l'Empire Ottoman, fussent reconnus & considerez, comme étant sous la protection de sa Majesté.

En septième lieu, que les Capucins François qui sont à Constantinople, pussent relever une Eglise à Galata, que le feu avoit entièrement consumée, il y a environ quinze ans.

En huitième lieu, que toutes les Eglises des Chrétiens Romains, qui sont dans l'Empire Ottoman, pussent à l'avenir être réparées, & rebâties, autant de fois qu'il seroit nécessaire, sans qu'il fût besoin d'en demander la permission.

En neuvième lieu, que tous les François qui étoient esclaves en Turquie, fussent mis en liberté.

Les autres demandes étoient moins importantes chacune en particulier, mais le nombre les rendoit considérables. La Porte les traita d'exorbitantes, & même de ridicules, & les Ministres crurent, ou firent semblant de croire, que l'on cherchoit un prétexte de rompre avec sa Hauteffe. Le Vizir envoya demander à l'Ambassadeur, s'il avoit des Lettres de l'Empereur de France, pour le Grand Seigneur, ou pour lui, qui continssent les demandes, insérées dans le mémoire qu'il avoit présenté de la part de Sa Majesté; parce qu'il ne croiroit jamais, que l'Empereur de France eût donné ordre, de faire à la Porte, des propositions aussi étranges, & aussi éloignées du droit, & de la justice, que celles que l'on faisoit en son nom; s'il ne les voyoit contenues bien expressément dans une lettre signée de Sa Majesté. Monsieur de Nointel, qui ne
s'at-

s'attendoit pas à cette demande, dit qu'il avoit des Lettres de créance, de l'Empereur son Maître, pour le Grand Seigneur, & pour le Grand Vizir, & que cela devoit suffire, parce que Sa Majesté n'écrivoit jamais d'affaires elle-même : Qu'ainsi la *Porte* étoit mal fondée de mettre en compromis l'intention de l'Empereur de France, à cause qu'il ne la montroit pas écrite, ou signée de la main de Sa Majesté. L'Ambassadeur avoit raison. La difficulté que faisoit le Vizir étoit une pure chicane; mais quoi que Monsieur de Nointel pût dire, & alleguer au contraire, on ne lui accorda point d'Audience, qu'après avoir promis de faire venir une Lettre du Roi, qui contiñt nettement, & clairement, les mêmes choses qui étoient dans son Mémoire, & de la faire venir en six mois.

C'étoit à la fin de Fevrier de l'an 1671. que Monsieur de Nointel donna cette parole. Le jour suivant le Grand Vizir lui envoya dire, qu'il lui accordoit l'Audience pour le lendemain, & que deux jours après le Grand Seigneur la lui donneroit aussi; mais à condition qu'il n'y parleroit d'aucunes affaires. L'Ambassadeur fut reçu du Vizir assez froidement. Il tint à ce Ministre plusieurs discours, qui pour être trop longs, & étendus pour les Turcs, ne faisoient aucun effet. Le Vizir y répondit presque toujours par un *oui* ou un *non*. Monsieur de Nointel s'étendoit particulièrement sur la grandeur du Roi, & sur ses forces. Le Grand Vizir, qui prenoit ces veritez pour de secretes menaces, répondit. *Oui, l'Empereur de France est un grand Monarque, mais son épée est encore neuve* : Il vouloit dire

quq

que le Roi n'avoit fait jusques-là, aucun exploit digne de tant d'éloges; mais il en parloit en homme bien mal-informé, de ce qui se passoit entre les Princes Chrétiens. Monsieur de Nointel reçût encore d'autres semblables réponses. J'en marquerai deux, dont voici la première, qui regarde l'ancienneté de l'Alliance, qu'il y a entre la France & la Turquie. L'Ambassadeur en parlant de sa durée, dit, *que les François étoient vrais amis des Turcs.* Le Vizir répondit en souriant, *Les François sont nos amis, mais nous les trouvons par tout avec nos ennemis.* L'autre étoit encore plus mortifiante, la voici.

L'Ambassadeur sur le point de sortir, fit dire au Vizir, *qu'il avoit ordre de l'Empereur son Maître, de lui recommander fortement l'affaire de la Mer rouge; que Sa Majesté l'avoit extrêmement à cœur, & desiroit fort que la Porte lui donnât contentement là-dessus.* Se peut-il faire, répondit seichement le Vizir, *qu'un Empereur aussi grand que vous dites qu'est le vôtre, ait si fort à cœur une affaire de Marchands.*

L'Ambassadeur ne fut pas plus satisfait de l'Audience qu'il eut du Grand Seigneur. Après qu'il eut fait sa reverence, on le conduisit au bout de la sale vis-à-vis de Sa Hautesse; à qui il fit sa harangue, qui dura près d'un quart d'heure. Elle ne servoit de guere, car l'Interprète n'en expliqua que le sens au Vizir, & en peu de paroles, & le Vizir le dit en deux mots au Grand Seigneur. Monsieur de Nointel parla ensuite d'affaires à Sa Hautesse. Cela étoit contre la coutume, contre ce qu'avoit demandé le Vizir, & contre la

parole, qu'il prétendoit qu'on lui en avoit donnée. Le Grand Seigneur écouta attentivement tout ce que dit l'Interprète, & répondit, en tournant les yeux vers le Grand Vizir, qui est toujours proche de sa personne en de pareilles rencontres; que *l'Ambassadeur s'adresse à notre Lala*. Ce mot *Lala* signifie *Tuteur* & aussi *Pere* dans un sens figuré, mais dans le propre il signifie *Pere nourricier*, celui qui nous élève ou nous donne l'éducation. Les Turcs s'en servent pour signifier un homme, qui a pour un autre un soin, & une affection paternelle. C'est la coutume, que les Ambassadeurs, au sortir de l'Audience du Grand Seigneur, dinent au Divan, ils mangent avec le Grand Vizir, & les Gentilshommes de leur compagnie mangent avec *les Vizirs du Banc*, qui sont les plus grands Seigneurs de l'Empire. Monsieur de Nointel voulut encore là parler d'affaire. Son procédé impatienta le Vizir, & porta ce Ministre à en user un peu incivilement avec lui. Il lui imposa silence, & lui dit, *Monsieur l'Ambassadeur, tenez-vous à ce que vous avez promis : nous saurons dans six mois si nous sommes amis ou ennemis.*

Voilà le début de Monsieur de Nointel, & le succès de son premier voyage à Andrinople. Il en revint au mois de Mars 1671, & écrivit en France ce qu'il avoit fait à la *Porte*, & en quels termes il étoit demeuré avec le Grand Vizir. On vit bien à la Cour, que ce Ministre se joüoit de l'Ambassadeur & des François. On mit en délibération si on romproit avec la *Porte*, ou si l'on dissimuleroit un traitement si déraisonnable. Cependant pour

pour ne rien entreprendre legerement , dans une affaire de cette importance ; on ordonna à Monsieur d'Oppede , premier President d'Aux , d'assembler à Marseille tous les Négocians du Levant , & les autres gens éclairer dans les affaires de Turquie , & de prendre leur sentiment , sur ce que beaucoup de gens faisoient entendre au Conseil ; *Que la France se pouvoit passer du négoce du Levant , au moins durant plusieurs années , & qu'elle pouvoit aisément faire par mer tant de mal aux Turcs , que le Grand Seigneur pour l'arrêter , seroit contraint d'accorder au Roi tout ce que Sa Majesté demandoit.* L'avis de l'Assemblée pris à la pluralité des voix fut , *Que ces propositions étoient vraies : qu'il y avoit en Provence assez de marchandises du Levant , pour en fournir la France dix ans durant : & que si le Roi envoyoit seulement dix Vaisseaux dans les mers de Grece , & particulièrement aux Dardanelles , la famine seroit dans peu à Constantinople , & il s'y seroit un soulèvement en faveur des François.*

Les Provençaux ne doutèrent point alors , qu'on ne fit bien-tôt la guerre au Grand Seigneur. Ils écrivirent en tout le Levant ce qui s'étoit passé à Marseille , & mandoient avec assurance , que le Roi faisoit équiper cinquante Vaisseaux pour les envoyer contre les Turcs. Monsieur de Nointel reçût plusieurs Lettres de Marseille , qui lui assuroient la même chose. Ces nouvelles furent en un instant répandues dans Constantinople , dans Andrinople , & en tous les Ports du Levant. J'ai ouï assurer que le Grand Vizir en fut troublé , & tous les Ministres. Il envoyoit demander aux autres Ambassadeurs , & aux

Residens de la Chrétienté, s'il étoit vrai que le Roi de France leur voulût faire le guerre, & se préparât à cela. Les réponses qu'il recevoit étoient; qu'à la vérité Sa Majesté faisoit équiper des Vaisseaux, mais qu'ils n'avoient point d'avis qu'on les voulût employer contre la Turquie; qu'on disoit presque généralement, que c'étoit contre les Hollandois qu'on les préparoit, & qu'ils croyoient que c'étoit la vérité. Ces réponses diminuerent la crainte des Turcs, & ils la perdirent bientôt entierement, à l'arrivée d'une barque Francoise, qui parut au bout de deux mois à Constantinople. On la croyoit d'abord barque d'avis, chargée d'ordres pour l'Ambassadeur, & pour tous les François; mais ils furent bien surpris, quand demandant au Patron, où étoit l'Armée navale de France destinée contre les Turcs, il leur dit, qu'il n'avoit point entendu parler d'Armée navale, qu'on n'équipoit point de Vaisseaux à Toulon, & qu'il ne savoit ce qu'on lui vouloit dire.

Le premier Septembre le Grand Vizir écrivit à Monsieur de Nointel. Il lui mandoit, *que le terme de six mois, qu'il avoit pris pour faire venir une Lettre du Roi son Maître, étant expiré; il desiroit savoir si elle étoit venue, ce qu'elle contenoit, & quels ordres il avoit de Sa Majesté.* L'Ambassadeur répondit de bouche à celui qui lui rendit cette Lettre, *Que la réponse de l'Empereur de France n'étoit point encore venue, que c'étoit tout ce qu'il pouvoit mander alors au Grand Vizir; n'étant pas résolu de faire réponse à une Lettre, qui ne donnoit pas à son Maître les titres qui appartiennent à Sa Majesté Imperiale.* Monsieur de Nointel en usa ainsi,

ainfi, parce que le Vizir ne donnoit au Roi dans fa Lettre, & sur le deffus, que le titre de *Craul*, qui est moins grand chez les Turcs que celui de *Padcha*, quoi que tous deux signifient un Souverain. Ils se servent du dernier terme pour nommer le Grand Seigneur, & ils s'en sont toujours servis aussi pour nommer le Roi de France. Le mot de *Padcha* est Persan. Le mot de *Craul* est Esclavon, & c'est le titre que les Polonois donnent à leur Roi. En France on explique le mot de *Padcha* par celui d'Empereur.

Le parti qu'on prit au Conseil de France sur les affaires du Levant, après la tenuë de l'Assemblée de Marseille, ne répondit pas à ce qu'on avoit lieu d'attendre, en suite de l'avis de cette Assemblée. Le Roi qui vouloit bien-tôt déclarer la guerre aux Hollandois, ne voulut pas entreprendre celle de Turquie, où il auroit fallu employer une bonne partie de son Armée navale. Il se résolut de temporiser, & de faire encore un effort pour accommoder les choses, & n'être point obligé de rompre avec les Turcs. Monsieur de Lyonne écrivit au Vizir, *Que l'Empereur de France s'étonnoit, qu'il refusât de donner créance à son Ambassadeur : que la Porte n'avoit jamais jusqu'alors mis en doute la verité, & la fidelité des propositions des Ambassadeurs de France : que Sa Majesté Imperiale ne s'expliqueroit point par d'autre canal que celui de Monsieur de Nointel, & que si le Grand Seigneur, & ses Ministres refusoient de lui donner créance, ils lui donnassent congé de s'embarquer sur le Vaisseau qui portoit cette Lettre à Constantinople.* On envoya Monsieur d'Hervieu Interprète de Monseigneur le

Dauphin, & à présent Consul à Alep, pour la rendre lui-même au Grand Vizir, & on le chargea aussi des derniers ordres du Roi à l'Ambassadeur. Il partit de Marseille au mois de Septembre, & il n'arriva à Constantinople qu'à la fin du mois de Février suivant, sur un Vaisseau du Roi nommé le Diamant, commandé par le Marquis de Pruilly. Le mauvais tems l'empêcha de faire plutôt qu'en quatre mois, le voyage de Malthe à Constantinople.

Dès que ce Vaisseau fut arrivé là, & que Monsieur de Nointel eut vû les ordres du Roi, il écrivit au Grand Vizir, *Que la réponse de Sa Majesté étoit enfin arrivée, après avoir été cinq mois sur mer, & qu'il n'attendoit pour la lui communiquer, que la permission de se rendre à la Cour.* Le Vizir lui fit réponse, *Qu'il pouvoit venir quand il lui plairoit, qu'il seroit le bien venu.* Il mit sur le dessus de la Lettre, selon les anciennes coûtumes, à l'Ambassadeur de l'Empereur de France, au lieu qu'à la précédente il avoit mis, à l'Ambassadeur du Roi de France, comme nous l'avons observé. Le même jour que l'Ambassadeur reçût cette Lettre, le Caimacan lui envoya dire, *qu'il avoit ordre du Grand Vizir, de fournir à son Excellence trente chariots, douze chevaux, & mille écus pour son voyage, qu'il lui envoyeroit tout cela promptement.* Il n'y manqua pas, l'argent fut apporté le lendemain, & les chariots, & les chevaux furent amenez le jour que l'on voulut partir.

Voilà l'état & la situation où étoient les affaires, & l'Alliance de France avec la Turquie, lors que j'arrivai à Constantinople au mois de Mars 1672.

L'Am-

L'Ambassadeur partit de Constantinople le 29. Mars. Il avoit avec lui l'Abbé de Noin-tel son frere, un Gentilhomme, un Confes-seur, un Maître d'hôtel, un Secrétaire, trois Interprètes, deux Janissaires, & les moindres Officiers en nombre suffisant. Outre cela, il y avoit en sa compagnie Monsieur d'Her-vieu, qui avoit apporté la Lettre de Mon-sieur de Lyonne pour le Vizir : un Directeur de la Compagnie de Levant, qui devoit trait-ter avec ce Ministre, des conditions du com-merce de la Mer rouge : deux Religieux Es-pagnols, Commissaires de la Terre Sainte, qui sollicitoient la restitution des Lieux Saints de la Palestine, que les Grecs leur avoient enlevez par l'autorité de la *Porte*, il y a en-viron trente ans : un Marchand de Marseille qui avoit aussi des affaires à la *Porte* ; & qua-tre Gentilshommes François & Italiens, qui comme moi faisoient le voyage par curiosité seulement. Le Caimacan donna un Chaoux à l'Ambassadeur, pour lui faire avoir par tout des logemens, & pour faire garder à sa per-sonne, & à sa suite, le respect que les Turcs perdent aux moindres occasions, quand ils ne sont retenus d'aucune crainte. Nous fûmes six jours en chemin. On compte cinquante lieues de Constantinople à Andrinople. Le chemin est beau & uni, par des plaines & des campagnes très-belles. On trouve sur la rou-te quantité de beaux villages, & de beaux lo-gemens publics.

Nous allâmes loger à demi lieuë d'Andri-nople dans un lieu fort agréable, où l'air est bon & doux, plus qu'en aucun autre de la *Romanie* ; car c'est ainsi que l'on appelle au-

jourd'hui *la Thrace*. Il est situé sur la rivière d'*Hebre*, que l'on nomme à présent *Mariza*, & on le nomme *Bosna-koi*, c'est-à-dire, *village de Bosneens*. Dix jours après notre arrivée, *Panaiotti*, cet Interprète du Vizir, dont j'ai parlé, vint de la part de ce Ministre visiter l'Ambassadeur, & savoir de lui les intentions du Roi son Maître, touchant le renouvellement des Capitulations. Cet Interprète commença à négocier avec Monsieur de Nointel, en lui disant, que le sentiment du Vizir étoit, que lui & l'Ambassadeur ne se vissent point, jusqu'à ce que les affaires fussent conclues, & terminées ; de peur qu'il ne survint entr'eux de ces différens, qui bien que légers, rompent, ou arrêtent la Négociation, & en empêchent le succès. *Panaiotti* ajouta, comme pour confirmer l'opinion du Vizir, qu'en Turquie les affaires ne se faisoient jamais bien que par un tiers, que le Vizir, & l'Ambassadeur ayant réciproquement à conserver la gloire, & les intérêts de deux grands Empires, nul des deux ne voudroit commencer à se relâcher de ses prétentions : qu'il étoit fort facile qu'une Négociation en personne aigrît l'esprit du Vizir, & celui de l'Ambassadeur ; mais qu'une Négociation conduite par leurs Interprètes, ne pouvoit si facilement produire de mauvaises dispositions dans l'un, ni dans l'autre. Enfin le Vizir le prioit d'agréer qu'il ne lui donnât Audience, que pour remettre dans ses mains de nouvelles Capitulations. Monsieur de Nointel souhaitoit toute autre chose ; mais il fallut suivre le sentiment du Vizir, & se résoudre à traiter par Interprètes. *Panaiotti* prit copie de la

Let-

Lettre que Monsieur de Lyonne écrivoit au Grand Vizir, & le Mémoire des conditions auxquelles Sa Majesté vouloit seulement renouveler les Capitulations, à ce que disoit l'Ambassadeur, & s'en alla en faisant mille protestations à l'Ambassadeur de le bien servir en sa Négociation. Il lui dit particulièrement, qu'il se faisoit un si grand honneur d'avoir à ménager le renouvellement des Capitulations entre le Grand Seigneur, & l'Empereur de France, qu'il n'y avoit point de moyens au monde, qu'il n'employât pour le faire conclurre à la satisfaction de sa Majesté très-Chrétienne. Le tems a découvert, que cette protestation étoit entièrement trompeuse, & que *Panaïoti* n'avoit pas pour les intérêts de la France, de meilleurs mouvemens que le Grand Vizir.

Ce Ministre lut le Mémoire de l'Ambassadeur, & le donna à examiner au Divan. Il n'étoit pas si long de moitié que celui qu'on avoit présenté au premier voyage, & ne contenoit qu'onze chefs. Cependant le Vizir le trouvoit encore exorbitant. Il se récrioit sur les points les plus considérables, disant, que jamais la *Porte* ne les accorderoit : sur les autres il disoit, cela se pourra accorder, l'on tâchera de passer sur un tel obstacle, & de lever telles difficultez. Ainsi il donnoit nettement le refus d'une partie des demandes qu'on lui faisoit, & ne donnoit parole de l'autre que fort incertainement. Le Vizir en usoit ainsi, pour découvrir par les réponses de l'Ambassadeur, s'il étoit vrai qu'il eût ordre de ne relâcher rien de son Mémoire. Il le fit tomber dans son piège, & il découvrit ainsi qu'il avoit des ordres secrets.

A la fin du mois d'Avril, ces deux Religieux Commissaires de la Terre Sainte, dont j'ai parlé, furent fort consternez d'un bruit qui se répandit parmi nous, qu'ils ne devoient pas s'attendre, comme ils faisoient, à rentrer dans les Lieux Saints, dont les Grecs les ont dépossédez; parce que le Vizir ayant déclaré, qu'il accorderoit la diminution des droits de Douïanne, & le commerce de la Mer rouge, à condition qu'on ne parleroit point de la Terre Sainte, on lui avoit répondu, *qu'il falloit garder ce point pour le dernier*. Comme cette affaire est assez curieuse, j'en rapporterai ici les principaux passages; & cela délassera le Lecteur, qui pourroit être fatigué du long détail des Négociations de France à la Porte Ottomane, pour un renouvellement d'Alliance.

Le Royaume de Jerusalem fut conquis par les Chrétiens l'an 1099. & perdu l'an 1177. Un Roi de Syrie nommé *Nezer-Salab-el-din Joseph* le reconquit, en chassa tous les Chrétiens Occidentaux, particulièrement les Chevaliers, n'y laissant que les Chrétiens Orientaux, Syriens, Armeniens, Georgiens, & Grecs. Peu de tems après, & dans le treizième siècle, un des Rois de Naples de la maison d'Anjou, acheta du Roi de Syrie les Lieux Saints de la Palestine. Le marché fut secret, le Roi de Syrie apprehendant, que les Princes Mahometans ses voisins, ne lui en fissent une infamie, & qu'ils ne le querellassent sur cette vente. Les Moines Franciscains furent envoyez par le Roi de Naples, pour prendre possession des Lieux Saints. Ils y furent laissez, & confirmez par les Sultans d'Egypte,

gypte, & par les Empereurs Turcs qui conquièrent la Palestine.

Ces Religieux avoient les clefs & la jouissance de tout ce que la dévotion Chrétienne a consacré à Jerusalem, à Bethlehem, à Nazareth, & aux autres lieux de la Terre Sainte. Les Chrétiens d'Orient, qui sont en grand nombre en ce pays-là, ne laissoient pas d'avoir des chapelles en plusieurs de ces Lieux Saints, comme en l'Eglise bâtie sur le Sepulcre de Jesus-Christ, & en celles qui sont situées aux endroits où il naquit, & fut crucifié. Les Papes qui employent tout pour attirer les Grecs à leur Communion, ordonnèrent aux Cordeliers de leur donner toute sorte de liberté dans ces Lieux Saints, & de leur permettre d'y bâtir des Chapelles, d'y tenir des lampes, & des cierges, & d'y parer des Images & des Autels.

Les Cordeliers disent, que cette liberté qu'eurent les Grecs dans leurs Eglises, fit naître en leur esprit le dessein de s'en rendre maîtres. Ceux-ci le nient avec grande assurance. Tant y a que ces derniers vinrent l'an 1634. à la Porte, & produisirent d'anciens titres de possession du mont Calvaire, de la grotte de Bethlehem, & d'autres lieux. Les Cordeliers furent citez au Divan. Ils y comparurent avec les Ambassadeurs des Princes de la Chrétienté, qui étoient alors à la Cour de Turquie. L'affaire y fut plusieurs fois plaidée en présence du Grand Vizir. Tous les Chrétiens qui ont Alliance avec la Porte, s'intéressèrent dans le procès, aussi bien les Protestans, que les Catholiques Romains. Il y fut fait de grosses dépenses de part & d'autre.

Enfin les Grecs le gagnèrent, & furent mis en possession des Saints Lieux, comme ils le demandoient.

Le Grand Vizir, qui prononça en leur faveur, étant mort au bout de deux ans, les Européens demandèrent que le procès fût revû. Cela fut fait, & entièrement à l'avantage des Cordeliers, qui furent remis en possession de ce que les Grecs leur avoient ôté : mais ils ne le gardèrent que deux autres années ; car après ce tems, un autre Grand Vizir favorable aux Grecs, leur fit recouvrer ces mêmes Lieux Saints, dont ils avoient mis hors les Cordeliers, quatre ans auparavant. Les Latins ont depuis fait de grands efforts, pour-en reprendre la possession, mais ils ont tous été inutiles, le Divan s'est roïdi contre les sollicitations, les promesses, & les offres, & a toujours constamment répondu ; qu'il n'étoit pas juste, que les Grecs, qui sont les sujets du Grand Seigneur, & qui lui payent de tribut huit cens mille écus par an, fussent privez de la garde d'une partie des Lieux-Saints de la Palestine, qui est du Domaine de l'Empire Ottoman. Les Cordeliers n'ont pas laissé pour cela de renouveler les sollicitations, les requêtes, & les offres d'argent ; autant de fois qu'ils ont trouvé de bonnes occasions de le faire. L'an 1665. le Comte de Leslé employa au nom de l'Empereur ; tous les soins imaginables pour faire rentrer les Cordeliers en leur bien ; il conjura, il donna, il promit ; mais il ne pût rien obtenir. Quatre ans après le Baile *Molino* au nom de la République de Venise ; fit la même chose. Les Cordeliers n'eurent plus alors d'espérance ; que dans le Ro-

de

de France. Ils députerent deux Religieux à Sa Majesté, qui lui présenterent des Lettres de recommandation de Rome, d'Espagne, & de la plupart des Princes Romains, pour employer son credit à faire rentrer les Latins dans les Lieux Saints, d'où les Grecs les ont chassés. Le Roi très-Chrétien n'avoit pas besoin qu'on lui recommandât une telle affaire, pour s'y employer vivement : son zèle ardent pour l'Eglise Romaine l'en sollicitoit assez. Sa Majesté écrivit à Monsieur de la Haye, son Ambassadeur, de faire entrer l'affaire de ces Religieux dans les conditions du renouvellement des Capitulations. Monsieur de la Haye & Monsieur de Nointel en suite leur protesterent diverses fois, qu'ils avoient ordre exprès de ne point traiter avec la *Porte*, & de ne point renouveler les Capitulations, si l'on ne remettoit les Cordeliers en possession des Lieux Saints qu'ils ont perdus. Cependant on fût à la fin du mois d'Avril, comme j'ai dit, qu'on pourroit abandonner cette affaire, parce qu'on ne vouloit point arrêter un grand Traité, pour se conserver la garde de quelques simples Chapelles.

Ces deux Religieux m'ont conté, qu'à leur arrivée à Constantinople; *Monsieur de la Haye* leur ayant dit, qu'il savoit bien sûrement, que la *Porte* ne renouvelleroit point les Capitulations, aux conditions que le Roi son Maître demandoit, à cause que le seul recouvrement des Lieux Saints, que Sa Majesté vouloit absolument obtenir, étoit une chose que la *Porte* n'actorderoit jamais. Ils lui avoient fait cette réponse, qui renfermoit un bon conseil pour le bon succès de leur affaire.

Si Votre Excellence a ordre positif touchant ce recouvrement, & si elle sait d'autre part que la Porte n'y consentira jamais, ne faites au Grand Vizir aucune autre demande, que celle-là n'ait été accordée: déclarez à ce Ministre, que vous ne traiterez point, qu'il ne nous ait donné parole de nous restituer ce que les Grecs nous ont pris; si Votre Excellence tient cette voye, il arrivera, ou que le Vizir accordera la demande, ou qu'il la refusera: s'il l'accorde, le plus grand empêchement au renouvellement des Capitulations sera ôté: s'il la refuse, la rupture sera glorieuse pour le Roi de France: elle ne paroitra point intéressée: toute l'Europe admirera la piété, & le grand Zele de Sa Majesté: il n'y aura personne qui ne soit forcé de reconnoître que le seul égard de la Religion, l'a porté à rompre avec les Turcs.

Ces bons Peres me racontoient cela avec une ardeur qui est assez ordinaire dans les Moines Espagnols. Ils concevoient comme la plus belle action de l'Univers, qu'on fît la guerre à l'Empire Ottoman, pour l'obliger d'ôter aux Chrétiens de Jerusalem, ses propres sujets, la garde de cinq ou six petites Eglises; & de la donner à des Moines étrangers, qui n'étant pas contents d'y pouvoir entrer à toute heure, vouloient en avoir les clefs pendues à leur cordon.

A la mi-Mai, Monsieur de Nointel voyant que le Grand Seigneur, & le Grand Vizir, étoient prêts de partir pour la Pologne, & que la Négociation n'étoit pas fort avancée, il alla voir le *Reizquitab*. On peut comparer son Office à celui de Chancelier. L'Ambassadeur eut trois Conférences avec lui, avant que

que de terminer le Traité. On le vit comme conclû à la troisiéme, qui fut le 26. Mai, & le renouvellement fait aux conditions suivantes.

Que les François ne payeroient à l'avenir que trois pour cent de Doüanne.

Qu'ils auroient le commerce libre aux Indes par la Mer rouge, moyennant cinq pour cent de Doüanne, qu'on payeroit à l'entrée des ~~Portes~~ du Grand Seigneur, sans payer rien davantage, ni au passage, ni à la sortie.

Que les Capucins François rebâtiroient à Galata leur Eglise de Saint George, que le feu avoit consumée, & que cette Eglise, celle des Jesuites qui est au même lieu, & toutes les autres, appartenantes aux François, qui sont dans l'Empire Ottoman, seroient sous la Protection du Roi.

Que l'Ambassadeur seroit reconnu Protecteur de l'Hôpital des Chrétiens Europeens, qui est à Galata, & y pourroit faire dire la Messe.

Que les Esclaves François qui sont en Turquie, & qui y pourroient être à l'avenir, seroient mis en liberté; à condition qu'ils n'eussent point été pris, ou sur des Voiles, ou en des Armées, ou devant des places ennemies de la Porte.

Voilà tout ce qui se devoit changer, ou ajouter dans les nouvelles Capitulations. L'Article concernant les Nations étrangères, y devoit être mis tel qu'il se trouvoit dans les anciennes.

Dès que les choses eurent été acceptées & accordées réciproquement, le plus ancien Interprète de l'Ambassadeur de France dit à Monsieur de Nointel de ne s'en aller point, que le Chancelier n'eût dressé le modèle des nouvelles Capitulations. Ce conseil étoit bon, mais

mais l'Ambassadeur crût *Panaïoti* l'Interprète du Grand Vizir, qui lui dit que c'étoit offenser le Chancelier, & lui faire un affront, que de ne se pas fier à ce qu'il disoit de bouche, & de le lui demander par écrit: qu'il engageoit sa parole, & demuroit caution de celle du Chancelier. Monsieur de Nointel se laissa persuader. Il revint au logis joyeux, & satisfait, avec cet air & cette gayeté que donne le bon succès des affaires. Il nous dit en se mettant à table. *Messieurs, les Capitulations sont renouvelées: il en faut faire la fête, & boire ce renouvellement.* Nous y bûmes tous, à la reserve de son premier Interprète, qui dit, *Monseigneur, je ne croi rien de fait, jusqu'à ce que les Capitulations soient entre les mains de Votre Excellence.*

Le Chancelier avoit promis d'envoyer le modèle sur le soir, afin de l'examiner, & qu'en suite il seroit mis au net; cependant il n'en fit rien. L'Ambassadeur ne s'en étonna pas. Il l'envoya querir le lendemain; mais il fut bien surpris de voir, que l'Article des Nations étrangères n'obligeoit point de la manière qu'il le prétendoit, celles qui n'ont point d'établissement à la *Porte*, de venir sous la Banière de France. Monsieur de Nointel commença alors à craindre qu'on ne l'eût trompé. Il se mit en colère, & envoya à l'instant son second Interprète dire au Chancelier, que si cet article ne se mettoit comme il l'entendoit, il n'acceptoit point les nouvelles Capitulations. Son premier Interprète lui dit de bien penser à l'avance qu'il faisoit faire: qu'il se gardât bien de mettre le marché à la main des Turcs, comme il faisoit, & qu'il ne

ne s'engageât pas si brusquement à rompre avec la *Porte*, pour un seul Article, & de peu d'importance. Monsieur de Nointel passa outre. Il envoya faire au Chancelier le message que j'ai dit. Ce Ministre fit réponse, qu'il le raporterait au Vizir.

Le 29. l'Ambassadeur alla chez le Chancelier, qui lui dit; *Que la France ne devoit pas demander à la Porte une chose qu'il n'étoit plus en son pouvoir de lui accorder, parce que le Grand Seigneur s'étoit engagé aux Anglois, aux Venitiens, aux Hollandois, & aux Genoïs, que tous les Etrangers qui viendroient en Turquie, sous leurs Banières, y seroient traittez de même qu'eux: qu'ayant accordé cela pareillement, à l'Empereur, & nommément pour les Villes Anseatiques Imperiales, pour les sujets de la Maison d'Autriche, & pour les Italiens, Sa Hautesse ne pouvoit plus sans violer sa foi, accorder aux François ce qu'ils demandoient, savoir de ne donner entrée que sous leur Banière, aux Etrangers qui n'ont point d'établissement à la Porte.* Le Chancelier ajouta, que ce qu'il representoit à Son Excellence, étant d'une notoriété publique, & d'une consequence convainquante, il la supplioit de n'insister pas davantage sur ce point. Monsieur de Nointel répondit, en protestant de ne renouveler point, si l'on n'accordoit cet Article en la maniere qu'il le demandoit. Le Chancelier répondit, qu'il feroit rapport de cette protestation au Vizir, & lui feroit savoir sa réponse. L'Ambassadeur lui dit, qu'il l'obligeroit beaucoup d'en aller parler à l'heure même à ce Ministre, si sa commodité le lui permettoit; qu'il attendroit son retour. Le Chancelier y consent.

sentit. Il alla parler au Vizir, & revint avec cette réponse. *Le Grand Vizir m'a ordonné de dire à Votre Excellence, que vous lui fîtes donner parole, il y a un mois; que pourvu qu'on accordât à l'Empereur de France la diminution des droits de Douanne, & le commerce par la Mer rouge, Sa Majesté Imperiale, se contenteroit quant au reste, des choses raisonnables, & justes; que sur cette parole, il vous avoit accordé au nom du Grand Seigneur ces deux points, & les autres graces que vous savez; mais qu'après présent voyant que vous ne lui tenez pas parole, il vous déclare bien expressément, qu'il retire la sienne, & ne vous veut accorder rien du tout.* Cette réponse fut un coup de foudre. Monsieur de Nointel, & ceux qui étoient avec lui en furent tout interdits. On voulut reprendre, & renouer le Traitté, mais il ne fut pas possible, encore qu'on fît connoître sur le champ, qu'on se déportoit du point contesté. Le Chancelier répondit, qu'il n'avoit ordre du Vizir, que de dire ce qu'il avoit dit, & qu'il ne pouvoit traiter davantage. L'Ambassadeur repliqua, qu'il avoit une Lettre du premier Ministre de France pour le Vizir, qu'il ne vouloit que la remettre en ses mains, & après prendre congé. Le Chancelier répondit, que pour le congé, c'étoit une chose facile, & que pour la Lettre du premier Ministre de France, le Grand Vizir ne se soucioit pas de la voir.

Monsieur de Nointel revint au logis dans un chagrin qu'il est aisé de concevoir. Il dit aux personnes de son Conseil, qui étoient l'Abbé son frere, le Directeur de la Compagnie du Levant, & ses deux premiers Inter-
pré-

prêtes, que la Nation Angloise, & la Hollandoise avoient dépensé chacune quarante mille écus, au renouvellement des Capitulations qu'elles ont avec la *Porte*; qu'il en falloit donner autant aux Ministres du Divan pour renouveler celles de France. Les Interprètes eurent ordre de porter parole de cette somme aux Ministres, mais cela ne produisit encore rien. Les Ministres ne s'émurent seulement pas. Il y a beaucoup d'affaires à la *Porte* qui se font par argent: il y en a d'autres qu'aucune somme ne sauroit faire avancer. Telle fut par exemple l'affaire des deux Commissaires de Terre Sainte qui étoient, comme j'ai dit, avec nous à Andrinople: ils offrirent cent mille écus au Vizir pour rentrer en possession des Lieux Saints, qu'on leur a ôtez, & en vouloient encore dépenser autant à faire des presens au Grand Seigneur, & aux Ministres de la *Porte*; mais leur argent ne leur servit de rien, le Divan fut incorruptible.

Je dirai en passant, à propos de ces Religieux, que l'on ne doit pas être surpris des grandes offres qu'ils faisoient. Ils m'ont assuré que la dévotion qu'ont les Espagnols pour les Lieux Saints est si grande, qu'ils fourniroient eux seuls des tresors pour les ravoir. Ils m'ont assuré aussi, que la dépense ordinaire de la Terre Sainte se monte à cent mille livres par an, dont le tiers va en presens qu'il faut faire aux Turcs, & que chaque Gardien, qui est Triennal, en fait à sa venue pour dix mille écus.

Le troisiéme Juin, jour du départ du Grand Seigneur pour la Pologne, l'Ambassadeur se ren-

rendit de fort grand matin au Camp, au Quartier du Vizir, dans le dessein d'obliger en quelque sorte ce Ministre, à lui donner l'Audience qu'il lui refusoit depuis son arrivée, & à recevoir la Lettre de Monsieur de Lyonne. Il mena même avec lui Monsieur d'Hervieu, afin que comme c'étoit lui qui l'avoit apportée, il la rendît; mais le Grand Vizir n'étoit pas au Camp : il étoit allé conduire au premier logement la Sultane Mere, ce qui obligea Monsieur l'Ambassadeur d'aller au Quartier du Chancelier, où il l'attendit sept heures entieres, tantôt en une tente, & tantôt en une autre, parce que le Camp se levoit. Un peu après midi la nouvelle vint, que le Grand Vizir étoit à la ville. Le Chancelier l'alla trouver, & lui dit que l'Ambassadeur de France l'attendoit au Camp pour le voir, & savoir sa dernière volonté. Le Vizir lui dit de faire entendre à Son Excellence, qu'Elle ne prit pas la peine de l'attendre, parce qu'il prenoit congé de sa Femme, de sa Mere, & de sa Famille, & qu'il n'iroit que de nuit au Camp : que Son Excellence y laissât un de ses Interprètes seulement, & qu'il lui donneroit réponse. La réponse que le Grand Vizir donna, fut, *qu'il communiqueroit au Grand Seigneur, & au Divan ce que l'Ambassadeur demandoit, mais que cela ne se pouvoit si-tôt faire, à cause de la marche : que son Excellence pouvoit cependant retourner à Constantinople pour y attendre la resolution du Grand Seigneur : qu'il écriroit au Caimacan de donner un passeport au Vaisseau du Roi qui y étoit, & qu'au reste sans qu'il se fioit à la Foi de l'Ambassadeur, il l'auroit fait arrêter à Andrinople; de peur qu'il ne se*

se retirât sans congé. L'Interprète avoit ordre de demander au Grand Vizir des Commandemens pour des affaires particulieres de négoce en divers lieux du Levant. Ce Ministre les fit expedier le lendemain , en la manière que l'Interprète les demandoit.

Voilà le succès du second voyage de Monsieur de Nointel à la *Porte*. Les Turcs avec beaucoup d'assurance , donnoient aux François le tort de cette rupture. Ils disoient que même la diminution des droits de Doüanne n'étoit pas justement prétenduë ; parce que s'il y avoit des Nations qui n'en payoient pas tant , comme les Anglois , les Hollandois , & les Genoïs , il y en avoit aussi qui en payoient plus , comme les Allemans & les Venitiens , & que si les premiers qui ne payoient que trois pour cent , en eussent autrefois payé cinq , les François auroient eu quelque droit de demander du rabais ; mais que la *Porte* qui est libre de faire faveur à qui il lui plaît , ayant traité d'abord avec ces derniers venus , à des conditions plus avantageuses , que celles qu'elle a accordées à ses premiers Alliez ; elle n'étoit pas obligée de changer à son préjudice , les conditions du commerce qui étoit entr'eux depuis si long-tems. Pour les autres demandes du Roi , ils disoient , que ce n'étoit la plupart que des grâces , qu'on n'avoit pas raison de prétendre ; puisque bieh loin de les avoir méritées de la *Porte* , on l'avoit toujours traversée dans ses plus importantes entreprises. Ils ajoûtoient , qu'on avoit fait ces demandes le marché à la main , en menaçant & en agissant en Maîtres , les François qui étoient au Levant ne parlant que

que de brûler Constantinople, de faire la guerre au Grand Seigneur, de saccager ses Îles, & ses Ports de Mer. Que les Vaisseaux qui avoient amené Monsieur de Nointel à Constantinople, donnoient ouvertement retraite aux Esclaves de toute sorte de Nations, qui s'y venoient jeter, & que les Ambassadeurs de France n'entretenoient les Grands dans les visites qu'ils leurs faisoient, que des forces de Sa Majesté, & de la puissance de ses Armes. C'est ainsi que parloient les Turcs. Les autres Nations disoient, que les Turcs n'avoient pas tant de tort, & même qu'ils avoient montré en cette occasion, de n'être pas si barbares qu'on le dit; n'ayant témoigné aux François qui étoient en Levant, ni à l'Ambassadeur de Sa Majesté, aucun ressentiment violent, des grands & éclatans secours, qu'on a donnez plusieurs fois à leurs ennemis: de la guerre qu'on a portée dans les pays qui sont sous leur protection: & des insultes & des menaces qu'on leur a faites jusques dans leur Cour. Mais tout cela ne se disoit, que dans l'ardeur de voir arriver quelque grand accident, qui obligéât la France d'employer contre les Turcs ces merveilleux préparatifs de guerre, dont la plupart de ses Voisins étoient effrayez.

Après avoir rapporté tout de suite la Négociation de Monsieur de Nointel à la *Porte*, je toucherai quelque chose de celles de Monsieur *Witzosky* Internonce de Pologne, & du Chevalier *Quirini* Baile de Venise, dont l'un venoit de partir d'Andrinople quand j'y arrivai, & l'autre y demeura tout le tems que j'y fus.

Le

Le Vizir fit donner à l'Internonce de Pologne à son départ 1700. écus pour payer ses dettes , & pour s'en retourner , & outre cela sept chariots , & un Chaoux. Le Pacha de *Silistrie* eut ordre de le faire aller par la frontière de Tartarie , & de mander aux Tartares de le retenir , jusqu'à ce qu'ils fussent que l'Envoyé Turc qui étoit en Pologne , eût passé les frontieres , & fût entré en Turquie. Le *Divan* fit tout ce qu'il pût pour ajuster les affaires avec cet Internonce , & pour éviter d'entrer en guerre avec son Maître. La *Porte* avoit des desseins du côté de Perse , & de la Mer rouge , & ce ne fut que par force , qu'elle se tourna vers la Pologne. Le sujet du différent étoit , la protection que le Grand Seigneur a donnée aux Cosaques. La Pologne demandoit que Sa Hauteffe retirât publiquement cette protection , de même qu'elle l'avoit donnée publiquement , en envoyant à *Dorofensko* , fameux Général de ces Rebelles de Pologne , un Etendard , des Lettres patentes & les autres marques de dignité , avec lesquelles les Bassas sont investis en Turquie. C'étoit afin que les Cosaques , étant intimidés par ce rebut d'éclat , se soumissent sans combattre à Sa Majesté Polonoise , & qu'elle rentrât plus facilement dans la possession de l'Ukraine , qui est son bien particulier , & le patrimoine de ses Ancêtres.

Sous le Regne du Roi Cazimir , Monsieur *Ratzienski* étoit venu demander la ratification du Traité de *Costchin* , qui s'observoit entre la Pologne & la Turquie , & d'autres choses. La *Porte* répondit , qu'elle ratifieroit purement & simplement , sans parler des Cosaques.
Mon-

Monsieur *Ratzienski* mourut à Andrinople durant sa Négociation. Son Secrétaire, qui étoit ce Monsieur *Witzosky*, fut pourvû par le Roi Successeur de Cazimir de l'Internonciature, & reçût ordre de représenter que l'Ukraine, étant le bien particulier du Prince qui régnoit alors, Sa Majesté avoit double intérêt de chercher à y rentrer. La *Porte* répondit, qu'elle n'empêcheroit point que Sa Majesté Polonoise n'y rentrât, & qu'elle pouvoit faire ce qu'elle voudroit contre les Cosaques, mais que le Grand Seigneur considéreroit sa gloire, & ne pouvoit retirer ouvertement la protection qu'il leur avoit ouvertement accordée. Monsieur *Witzosky*, qui étoit un homme violent, ne voulut point accepter ce moyen d'accord, ni tous les autres qu'on lui proposa. Il dit hautement en plein *Divan*, *Que quand le Roi son Maître, les Sénateurs, & la République, seroient d'avis d'accepter une simple ratification, il les empêcheroit de le faire, par le pouvoir qu'il en avoit, en qualité de Gentilhomme Polonois.* Le Vizir voyant tant de fierté, & entendant dire, que le Roi de Pologne s'étoit avancé avec une armée à *Leopold*, il se prépara à la guerre.

Lors que le Roi & le Senat sûrent que le Grand Seigneur se tournoit vers eux, & qu'au printems assurément ils l'auroient sur les bras en Pologne, ils furent tous, & surpris, & confondus. L'Internonce lui-même ne savoit où il en étoit. Trompé par les bruits qu'on faisoit courir de la revolte des Arabes, & du saccagement de la Mecque, comme aussi par les assurances, qu'on dit, que Monsieur de Nointel lui donnoit, que Sa Majesté très-Chrê-

Chrétienne envoyoit cinquante Vaisseaux dans l'Archipel, il avoit toujours écrit à la République de tenir bon, & de ne se relâcher en rien, parce qu'inafailliblement le Grand Seigneur auroit bien-tôt de plusieurs côtez, de grandes guerres sur les bras.

La Pologne eût bien voulu alors n'avoir point détourné Sa Hauteſſe de ses desseins d'Asie. Elle envoya un Interprète à la Porte. Cet Interprète arriva le 23. Mai avec huit hommes de suite, six semaines après le départ de l'Internonce : on lui assigna un logis, & treize francs par jour pour sa dépense. Les Lettres qu'il apportoit étoient du Grand Chancelier, adressées au Grand Vizir. Elles contenoient, *Que la Pologne étoit surprise d'apprendre, que le Grand Seigneur se préparoit à lui faire la guerre : qu'elle n'en savoit pas le sujet, & n'en avoit point donné d'occasion : que si la Porte vouloit ratifier le Traitté de Koetchin, le Roi y étoit tout disposé, & qu'il envoyeroit un Ambassadeur Extraordinaire ; que si elle persistoit dans le dessein de lui faire la guerre, Sa Majesté étoit prête à se défendre ; mais qu'elle protestoit que les Polonois n'étoient point les Violateurs de la Paix.*

L'Interprète fut renvoyé au bout de huit jours, avec des Lettres qui portoient, que la Pologne pouvoit envoyer un Ambassadeur Extraordinaire, & qu'il seroit le bien venu. Cependant l'Armée du Grand Seigneur, & le Grand Vizir à la tête, ne laissa pas de marcher vers Silistrie.

La Négociation du Chevalier *Quirini* n'eut rien de particulier. Il vint à Andrinople au mois de Decembre 1671. & en partit à la fin de Mai suivant. Il avoit ordre de faire de

particulieres instances pour la liberté des prisonniers faits à la guerre de Candie. Il obtint après des peines & des dépenses extrêmes, qu'on échangeeroit les vingt-huit principaux, avec autant de Turcs. L'échange se fit à *Castel Tornese* en Morée. Quant au reste des prisonniers, au nombre de mille ou environ, le Grand Vizir dit au Baile de Venise, que les Galères Ottomanes étoient presque sans Chiorne, & que d'en ôter mille hommes tout d'un coup, ce seroit les trop affoiblir; sur tout en un tems, où l'on en avoit tant de besoin, pour porter en Pologne, par la Mer noire, des hommes, & des munitions. Cependant il lui promit, que lors que la Campagne seroit finie, il en feroit relâcher 250. & chaque année autant, jusqu'à ce qu'ils fussent tous délivrez.

Les Venitiens font tant de dépense à la *Porte*, qu'on peut dire, qu'ils achètent tout ce qu'ils obtiennent, & même qu'ils l'achètent fort cherement. Il n'y a point d'homme d'importance à la Cour, & au *Divan*, à qui ils ne fassent tous les ans des presens considérables. La République, qui n'a point de voisin plus à craindre que le Turc, n'épargne rien pour entretenir la paix avec lui. Elle lui paye tribut de plusieurs Isles de l'Archipel, comme Zante, & Cerigo, elle souffre, elle dissimule ses caprices, ses insultes, sa tyrannie, & afin de prévenir les differens, & les guerres qui naissent toujours entre de puissans Voisins, autant qu'on les peut prévenir par la sagesse de la conduite; cette République envoie pour Ambassadeurs à Constantinople, les plus vieux, & les plus experimen-
tez

tez de ses Senateurs. Les Bailes de Venise sont ordinairement des gens, qui ont été Ambassadeurs en toutes les Cours de la Chrétienté : qu'on a employez en des Traitez de paix, & de guerre, & en des Négociations : gens enfin qui n'ignorent rien de la Politique de tous les Princes du monde, & des adresses des plus habiles Ministres, dans l'art de cacher son interieur, & de découvrir celui d'autrui. Les Bailes ont des ordres libres de dépenser, & de donner autant qu'ils jugent qu'il le faut faire. Ils demeurent ordinairement trois ans à Constantinople, & pendant ce tems-là ils amassent plus de cent-mille écus, du moins ils le peuvent faire; car la République ne leur demande point de compte. Elle en use ainsi pour deux raisons. La première est, pour balancer par le gain les peines de l'Ambassade de Constantinople, qui naissent du risque, & des fatigues du voyage, de la mauvaise humeur, & du peu de considération des Turcs. La seconde est de récompenser couvertement ces Bailes, qui souvent se sont épuisez en Ambassades dans l'Europe.

J'ai ouï dire à Monsieur *Quirini*, en des Visites que j'ai eu l'honneur de lui faire, que la Politique des Turcs passoit de beaucoup celle des Européens : qu'elle n'étoit point renfermée en des maximes, & des règles, qu'elle consistoit toute dans le bon sens, sur lequel elle étoit uniquement fondée, & sur les mouvemens duquel elle se régloit uniquement. Que cette Politique n'ayant ni art, ni principes, étoit comme inaccessible, & qu'il avoüoit de bonne foi, que la conduite du Vizir étoit un abîme pour lui, qu'il n'en pouvoit sonder le

jugement, la prévoyance, la pénétration, le secret, l'artifice, & tous les détours. Il assuroit, que s'il avoit un Fils, il ne lui donneroit point d'autre école de Politique que la Cour Ottomane, où il ne se lassoit point d'admirer le Vizir, qui sans parler, sans écrire, sans se remuer beaucoup, gouvernoit un des plus puissans Empires du monde, & en étendoit les limites en plusieurs lieux.

Durant le séjour que j'ai fait à Andrinople, j'ai eu l'honneur de me trouver plusieurs fois en conversation avec cet Ambassadeur de Venise; & comme on s'entretenoit encore alors communément de la guerre de Candie, j'en appris de lui, & d'autres personnes éminentes de la Cour, bien des particularitez mémorables. Voici celles que j'ai crû les plus dignes d'être rapportées.

Un des principaux Commandemens de la Loi de Mahomet, est le Pelerinage de *la Meque*, & de *Medine*, qu'elle appelle par excellence *Heger Haramin*, c'est-à-dire, *la visite des villes sacrées*. Il n'y a qu'une extrême pauvreté qui en puisse légitimement dispenser, & il est ordonné à ceux à qui la maladie, ou l'emploi, ou d'autres empêchemens, ne permettent pas d'aller à ce pelerinage, de le faire faire par Procureur; c'est-à-dire, d'envoyer dans ces lieux de dévotion, un homme exprès, qui fasse tout ce qu'on y feroit soi-même, si l'on y pouvoit aller.

Les Empereurs Ottomans s'acquittent fort exactement de ce devoir, tant pour eux, que pour leur famille. Ils envoient tous les ans des presens considérables à ces Villes, dont ils se disent par honneur *Seigneurs & Protecteurs*.

teurs. Ces presens s'envoyent quelquefois par mer. On les chargea l'an 1644. sur un gros Gallion, qui les devoit porter au Caire. Beaucoup d'Eunuques, & diverses femmes du Serrail étoient avec les Envoyez du Grand Seigneur, pour faire le pelerinage, & il y avoit encore quantité de Passagers & de Soldats. Ce Gallion partit de Constantinople, avec plusieurs autres Voiles auxquels il ser-voit de *Conserve*. Il fut attaqué proche de Rhodes par les Galères de Malthe, & fut pris après un rude combat. Les Galères ne le purent mener droit à Malthe, à cause qu'il faisoit eau de tous côtez, pour les grands coups de *Courriers*, qu'il avoit reçûs au combat. Elles relâcherent avec peine en un Port de l'Isle de Candie. On le radouba là le mieux qu'il se pût, & l'on prit toutes les peines imaginables de le mener à Malthe, mais ce fut en vain: il alla à fond. On estimoit un million ce qu'on en avoit déchargé dans les Galères.

La nouvelle de cette prise mit le Grand Seigneur en furie. Il menaçoit d'exterminer tous les Chrétiens qui étoient à Constantinople: les Ambassadeurs, & les Ministres étrangers comme les autres. Il en vouloit à toutes les Nations, parce, disoit-il, que les Galères de Malthe étoient montées de Chevaliers, & de Soldats, de tous les pays de la Chrétienté.

Monsieur *Soranzo* Ambassadeur de Venise à la Porte Ottomane, recourut promptement aux Ministres du Divan. Il crût détourner sûrement l'orage de dessus sa tête, & bien appaiser le Grand Seigneur, en lui fai-

sant représenter, qu'il n'y avoit aucun Chevalier de Malthe sujet de la République. Les Ambassadeurs d'Angleterre, & de Hollande, firent remontrer la même chose; ainsi toute la foudre sembloit devoir tomber sur Monsieur de la Haye le Pere, alors Ambassadeur de France : & sans doute il eût senti rudement la brutalité des Turcs, & l'emportement du Grand Seigneur, si *Givan Capigi Bachy* Grand Vizir ne l'eût garanti. Ce premier Ministre, homme de très-grand esprit, de rare mérite, & de la plus illustre naissance de Turquie, ayant eu six Grands Vizirs de sa maison : ce Ministre, dis-je, prit la défense de l'Ambassadeur de France, des François, & de tous les Chrétiens qui étoient à Constantinople, excepté les Venitiens. Il fit entendre à Sa Hautesse, que les Venitiens étoient les plus coupables, pour avoir permis aux Galères de Malthe, de radoubler le Gallion dans leurs Ports au lieu de l'arrêter. Il fit tourner ainsi contre Candie toute la colère du Grand Seigneur, qui résolut d'y porter la guerre. Cette résolution fut fort secrète, & pour l'exécuter secrètement aussi, on ne fit paroître de colère que contre Malthe. Le Grand Seigneur publia la guerre contre cette petite Ile, & ordonna à la Milice de se tenir prête à la fin du mois de Mars 1645.

L'Ambassadeur de Venise n'épargna ni industrie, ni présents, pour pénétrer cette publication de guerre, & découvrir si elle étoit sincère, & ne couvroit point le dessein d'une entreprise contre la République. L'Ambassadeur de France l'assuroit, qu'il y avoit de la dissimulation, & lui donna plusieurs fois avis, qu'on

qu'on en vouloit à Candie. Il n'en fit aucun compte, & se laissa prévenir des assurances du contraire, que le Grand Vizir lui donnoit de tems en tems.

L'Armée Ottomanne, au nombre de 80. Vaisseaux, & d'autant de Galères, commandée par Issouf Captan-Pacha, partit de Constantinople à la fin d'Avril, fit descente en Candie, & en dix jours prit la Canée. Ceux qui ont connu ce Général disent, que c'étoit un grand Capitaine, & qu'il auroit pris l'Ile en peu de tems, si on lui eût laissé la vie, & la conduite de cette guerre. Le Grand Seigneur s'étant mis en tête, qu'Issouf avoit de grands trésors, & qu'on se pourroit passer de lui pour conquérir le reste de Candie, le fit étrangler à Constantinople peu de jours après son retour. Sa Hauteſſe perdit beaucoup à sa mort, & ne trouva point ces trésors qu'elle s'étoit imaginée. Les années suivantes la *Porte* renvoya d'autres Armées en Candie sous différens Généraux. Les succès qu'ils ont eus, sont trop connus pour en parler.

Ce n'est pas tant à la force de cette Ile, ou à la foiblesse des Turcs, qu'on doit imputer la longueur de cette guerre, qui dura vingt-quatre ans entiers, qu'aux révolutions étranges qui arriverent dans la Cour Ottomanne presque au commencement de cette entreprise, & aux guerres qui se firent en Transilvanie, & en Hongrie, & qui durèrent jusqu'à l'an 1665. Le Prince qui entreprit la conquête de Candie étoit Ibrahim, âgé pour lors de trente-deux ans. Il étoit parvenu à l'Empire quatre ans auparavant, contre ses esperances, & celles de tout le monde, car il avoit été tenu

en une rude prison durant le Regne d'Osman , & de Murat ses Freres , & ce dernier après avoir fait étrangler ses deux plus jeunes Freres , comme il le vit proche de sa fin , il commanda qu'on étranglât aussi Ibrahim le seul frere qui lui restoit ; mais ce cruel commandement ne fut point executé , parce que Murat n'avoit point de fils , & qu'Ibrahim étant demeuré seul de la famille Ottomane , c'étoit aussi l'unique Héritier de l'Empire. Il est bon de remarquer , que ce qui avoit porté Murat à laisser la vie à Ibrahim , & à l'ôter à ses freres , bien que plus jeunes , c'est qu'Ibrahim n'avoit point d'esprit , & que paroissant tout-à-fait incapable de régner , on ne pouvoit craindre de revolte en sa faveur. Dès qu'il fut sur le Trône , il s'abandonna à toutes sortes d'impuretez , & de crimes ; ses débauches , ses extorsions , & ses cruautés le rendirent odieux , & insupportable à tous ses sujets. Il prenoit sans aucune distinction les biens des Mosquées , & des particuliers , & souvent il ôtoit la vie à ceux qu'il croyoit riches , pour avoir plus aisément leurs biens ; & tout cela pour fournir aux excessives dépenses de ses plaisirs , & au grand luxe de sa Cour. La Milice étoit mal payée. Elle se souleva pour déposer Ibrahim au mois d'Août 1648 , & pour mettre sur le Trône Mahamed son Fils aîné , âgé seulement de sept ans , & douze jours , après quoi elle étrangla Ibrahim.

J'ai déjà rapporté , que dans les premières années du Regne de Mahamed l'Etat étoit gouverné par des Femmes , & par des Eunukes qui en remplissoient , comme bon leur sem-

sembloit, les premieres Charges; & particulièrement celle de premier Ministre, jusqu'au tems qu'on la donna à *Cuperly Mahamed Pacha*, qui entreprit la guerre de Transilvanie. Son Successeur, qui étoit aussi son fils, commença celle de Hongrie, laquelle ayant été terminée par la paix l'an 1665. comme je l'ai dit, il s'attacha deux ans ensuite à cette conquête de Candie, où il trouva une bien plus longue, & plus vigoureuse résistance qu'il n'avoit pensé.

Si Candie eût tenu encore un hiver contre les Turcs, on ne doute point que le Grand Vizir n'eût été contraint de lever le siège, & qu'il ne fût arrivé de grands soulèvemens dans l'Empire. Les plus vieux Jannissaires étoient morts à ce siège: aucun n'y vouloit plus aller: tous les Turcs murmuroient de cette guerre: ils disoient qu'on alloit faire échouer contre une roche les forces Ottomannes, par un aveuglement étonnant: le Peuple de Constantinople vouloit mettre sur le Trône un Frere du Grand Seigneur: Sa Hauteſſe étoit sollicitée de faire mourir le Vizir, afin d'appaïser par ce sacrifice la colere du peuple, & de la Milice. L'un ou l'autre de ces changemens suffisoit pour faire lever le siège.

Le Grand Vizir savoit tout cela. Il étoit au desespoir de ne pouvoir finir cette guerre. Il craignoit fortement d'y laisser l'honneur, & la vie. On dit qu'il s'arrachoit les poils de la barbe. Il est certain qu'il gagna alors une maladie incurable, & difficile à nommer. C'étoit un certain saisissement de cœur, ou abattement d'esprits, causé par la crainte, l'affliction, & l'épouvante. Les Medecins lui

ordonnoient contre ce mal l'usage du vin pur. Il en buvoit journellement, & ne se sentoît remis que par ce secours.

Lors que la nouvelle de la reddition de Candie fut portée au Grand Seigneur, Sa Hauteſſe ne la put croire, & quand elle en fut aſſurée, elles s'emporta à des excès de joye, qui étoient extravagans. Elle & toute ſa Cour repétoient ſouvent ces mots, *Les Franks ont eu pitié de nous.*

Les Turcs ſe glorifioient à la priſe de Candie, d'avoir vaincu toute la Chrétienté; parce qu'il y avoit à ce ſiège des Soldats, & des Volontaires, de tous les endroits de la Chrétienté, & ils diſoient qu'il avoit duré trois ans, parce que toute la Chrétienté s'y étoit trouvée, & qu'elle y avoit fait ſes plus grands efforts.

Le plus utile préparatif que fit le Vizir pour le ſiège de Candie, fut de faire ſon *Kiaija*, c'eſt-à-dire, l'Intendant de ſa maiſon, Grand Tréſorier de l'Empire. Il connoiſſoit la véritable amitié que ce Seigneur avoit pour lui, & qu'au beſoin il n'épargneroit pas ſa vie. Cette prévoyance fit le gain de la place; & le ſalut du Vizir. Le Grand Tréſorier ne laiſſa jamais manquer le Camp de rien. On y trouvoit des moutons à un écu tant qu'on en vouloit. Les Marchez y étoient remplis de toutes les choſes néceſſaires à la nourriture, & au vêtement. Les munitions y paſſoient à quelque prix, & à quelques riſques que ce fût, parce que l'argent y abondoit.

Dans le Mémoire que ce Tréſorier donna au Divan, des dépenses extraordinaires faites
en

en Candie, les trois dernières années du siège; il y avoit 700 mille écus dépensez en dons faits aux deserteurs ennemis, qui se faisoient Turcs, ou s'en alloient hors de l'Isle: à récompenser les beaux exploits des Soldats: à payer les têtes des Chrétiens. On donnoit sept francs & demi de chacune. Ce Mémoire marquoit, qu'on avoit tiré cent mille coups de Canon contre la Place: & qu'il étoit mort devant sept Pachas, soixant Colonels que Capitaines, 10400 Janissaires, sans les autres Milices, & les Troupes des Provinces, dont la paye n'est point couchée sur l'Etat.

Le jour que le Grand Vizir entra dans Candie, le Chevalier Molino, que la République avoit envoyé pour traiter de paix avec la Porte, étoit à son côté. Le Grand Vizir lui dit, que l'Isle de Candie étoit beaucoup au Grand Seigneur; Monsieur Molino lui répondit, qu'elle coûtoit aussi beaucoup à la République, & qu'il y étoit mort cent mille hommes, sans compter les François. Le Vizir lui demanda pourquoi la place ne s'étoit pas rendue plutôt, y ayant long-tems qu'ils n'étoient plus en état de tenir. L'Ambassadeur répondit, que le Roi de France avoit empêché de le faire, en promettant d'envoyer de puissans secours, & de déclarer la guerre au Grand Seigneur.

Le Baile Molino arriva en Candie au printemps de l'an 1669. Il se tenoit aux *Gozes* de l'Isle. Il envoya offrir au Grand Vizir, les *Grabuses*, & *Spina Longa*, la *Suda*, & *Tine*, Isles de l'Archipel; *Chissa*, & d'autres places de Terre ferme, les frais de la guerre, & cin-

quante mille écus de tribut par an pour la ville de Candie, que la République tiendrait de l'Empire. Le Grand Vizir fit réponse, que le Grand Seigneur avoit plus son honneur en considération, que tous les autres biens; qu'il ne vouloit autre chose que ce morceau de roche, que Sa Hautesse attaquoit depuis vingt quatre ans.

Ce fut le Capitaine Général Morosini qui fit la Trêve avec le Vizir. Il la fit à l'insu du Chevalier Molino, & sans lui en rien communiquer. Ce procédé pensa coûter la vie à Monsieur Morosini à Venise. Les grandes sommes d'argent, qu'il fit couler pendant une nuit, le sauverent. Ce Capitaine Général ne songea en traitant à aucun intérêt, qu'à celui de l'Etat. Il ne se mit en peine ni de celui de la Religion, ni de celui du Commerce. Il s'appliqua tout entier à ce qui regardoit l'Isle de Candie, & la guerre, & accorda avec le Vizir, que tout le reste seroit remis en l'état, auquel il étoit avant la rupture. C'est ce qui fut cause que Monsieur Molino eut tant de peine à faire rebâtir à Galata, faubourg de Constantinople, l'Eglise des Venitiens que le feu avoit consummée, & il fit tant d'efforts en cette affaire pour lever les obstacles, qui survenoient de tous côtez, qu'il y mourut en la peine; mais par bonheur l'ouvrage étoit presque achevé. Il demanda plusieurs choses au Grand Seigneur, particulièrement la diminution des droits de Douanne, que les Venitiens payent, mais il ne l'obtint point. Le Grand Vizir lui dit, *Monsieur Molino, l'Alliance qu'il y a entre la Porte & la République, est une Alliance*

Rance ancienne, & la Porte la confidere par son ancienneté, plus que par aucun autre égard; si l'on y change quelques Articles, ce sera une Alliance nouvelle, dont les Turcs ne feront plus tant d'estime, & qu'ils respecteront beaucoup moins. De plus, si vous demandez des graces au Grand Seigneur, Sa Hauteſſe vous pourra demander auſſi quelque choſe. Monsieur Molino entendit bien-tôt ce que cela vouloit dire, il ne parla plus de diminution de Droits, ni de changement aux Capitulations anciennes.

Je viens de donner une trop belle idée de la conduite du Grand Vizir, pour ne rien dire de plus particulier de ſa perſonne; mais comme c'eſt de ſon Pere, qui étoit auſſi Grand Vizir, qu'il tenoit ſa fortune, & ſa gloire, je dirai auparavant & en peu de mots, ce que fut de plus mémorable, ce Vizir ſi renommé.

Il s'appelloit *Caperly Mahamed Parba*. Le Caprice des Femmes, & des Eunuques, qui gouvernoient durant le bas âge de Mahamed quatriéme, le fit Grand Vizir. Il ne penſoit à rien moins, qu'à cette haute dignité, lors qu'elle lui fut offerte, mais dès qu'il en fut revêtu, il ſe mit à enviſager le changement, & le meurtre de pluſieurs Grands Vizirs ſes Prédeceſſeurs, dont l'Etat changeoit preſque tous les mois, & il crût que pour ſe conſerver la vie, & l'emploi, il falloir qu'il fît mourir ſes Envieux, & ſes Competiteurs, & qu'il entreprît des guerres, afin de tenir toujours le Grand Seigneur éloigné de Conſtantinople, & de ſe voir toujours occupé à la tête d'une Armée.

Il commença par le Serrail, où il fit étrangler plusieurs Eunuques, & s'étant rendu Maître en peu de tems de la crédulité, & des affections de son jeune Prince; il lui persuada que pour être Maître absolu de l'Empire, & n'être point sujet aux séditions, & aux intrigues, & pour empêcher la Milice de faire des attentats pareils à celui qu'il avoit fait sur son Pere; il falloit que Sa Hauteſſe s'éloignât de la Capitale, où le peuple étoit mutin, & où les Janissaires ſont les Maîtres, & qu'elle se défit de tous ceux qui avoient osé déposer son Pere, & tremper leurs mains parricides dans son sang. Suivant ce projet, *Caperly* fit étrangler *Delly Uſſein Paſcha*, renommé pour le plus vaillant Capitaine de l'Empire, qui avoit été Général en Candie. Il mena la Cour à Andrinople, & il entreprit la guerre de Transilvanie, parce que celle de Candie l'eût tenu trop éloigné de la personne du Grand Seigneur, qui n'étoit pas encore en âge de marcher à la tête de ses Armées.

Cette guerre de Transilvanie fut courte, & glorieuse au Grand Vizir, par la défaite du Prince Ragotsky, & par la prise de Waradin, quoi qu'elle lui coûtât le sang des meilleures Troupes Ottomannes, & de leurs plus braves Officiers. Il revint Victorieux à Andrinople, & quoi qu'il eût fait la paix avec l'Empereur, il se mit à faire des apprêts pour recommencer la guerre contre lui en Hongrie. Il étoit sur le point de se mettre en Campagne l'an 1662. lors qu'il mourut, mais il eut le pouvoir avant sa mort, de faire recevoir en sa place son fils unique, *Akmat Paſcha*, quoi qu'il n'eût pas atteint l'âge de tren-

te ans ; ce qui est une action extraordinaire, & sans pareille dans l'Histoire de la Monarchie Ottomane.

Il n'y a peut-être jamais eu de Grand Vizir plus capable de gouverner l'Empire Ottoman, qu'*Akmet Pacha*. Il avoit la taille haute, un peu chargée d'embonpoint : les yeux grands, & ouverts : le visage bien formé : le teint blanc, & uni : son air étoit modeste, grave, affable, & engageant. Il ne se peut voir de Turc, ni d'homme plus civil. Il étoit d'un naturel beaucoup plus doux, & moins sanguinaire que son Pere. Il n'étoit point Tyran, & haïssoit à mort les vexations. La justice, & l'équité paroïssoient en tout ce qu'il faisoit. Il ne se laissoit point conduire à l'intérêt ; & soit qu'il n'eût pas beaucoup d'attachement aux biens ; soit que les siens, qui étoient très-grands, remplissent tous ses desirs, l'on ne voyoit pas qu'il les recherchât, comme font les autres Turcs. On dit même une particularité, qui fait beaucoup à sa gloire ; c'est que de tous les gens qui lui ont fait des présens, pour aller à leurs fins, aucun d'eux n'y est parvenu ; ainsi il arrivoit toujours, qu'on n'obtenoit ni graces, ni emplois de ce Ministre, quand on les lui demandoit le présent à la main. Son esprit étoit étendu, pénétrant, couvert : sa mémoire heureuse, & facile : son jugement juste, & appliqué. Il alloit droit aux choses. Il parloit peu, & modestement ; mais avec un discernement, & une connoissance qu'il n'est pas facile de représenter. Les commencemens de son Ministère furent glorieux, & avantageux à l'Empire Ottoman : toutes les suites le furent encore davantage.

C4

Ce grand homme ayant vû les beaux succès, qu'avoit eus la conduite de son Père au gouvernement de Turquie, tâcha d'abord de le suivre, d'aussi près qu'il se peut. Il commença la guerre contre l'Empereur, que son Pere avoit projetée, & qu'il alloit entreprendre. Il marcha à Bude avec une Armée de soixante mille hommes, assiégea Neuhausel, qu'il prit l'an 1663: fit lever le siège de Canise, & emporta le Fort de Serein au commencement de l'année suivante. Dans le dessein de continuer ses progrès, & d'aller droit à Vienne, il fit faire un pont sur la Riviere de Raab: douze mille Turcs l'avoient déjà passée, & toute l'Armée en alloit faire autant; mais elle en fut empêchée par celle de l'Empereur, qui fortifiée du secours des Alliez de l'Empire, & particulièrement des François, tailla en pieces la meilleure partie de ces douze mille Turcs, donna la fuite au reste, & gagna cette célèbre bataille, qu'on a appelée *la bataille de St. Godard*, du nom du Bourg près duquel elle se donna.

Le Grand Vizir repara la perte de cette bataille, par un Traité de Paix, qu'il fit aussi glorieux, & aussi avantageux, que s'il l'avoit gagnée; & voyant la passion qu'avoit le Grand Seigneur de revoir Constantinople, il l'y mena, si bien accompagné, qu'il n'y avoit nul soulèvement à craindre, & il y demeura jusqu'au commencement de l'an 1666. qu'il entreprit de terminer la guerre de Candie, à quoi il s'employa trois ans, comme je l'ai dit. Deux ans après il commença la guerre de Pologne, & il suivit toujours de fort près la grande maxime de son Pere, qu'un
gros

premier Vizir devoit se maintenir à la tête d'une Armée.

Nous partîmes d'Andrinople le 9. Juin, & revînmes à Constantinople le 15. Le 17. au point du jour, Monsieur de Nointel alla *incognito* voir le Caimacan, & lui demander un passeport pour le Vaisseau du Roi. Le Caimacan fit réponse, qu'il n'avoit point reçu d'ordre du Vizir de lui en donner, & qu'il ne le pouvoit faire. L'Ambassadeur fut fort surpris, & fort touché. Il conta au Caimacan la dureté du Vizir pour lui. Le Caimacan fit semblant de s'intéresser dans l'injustice du traitement qu'on faisoit à l'Ambassadeur. Il convint ensuite avec son Excellence, d'envoyer chacun un homme & des Lettres au Vizir. Le Caimacan manda à ce Ministre, tout ce que l'Ambassadeur lui avoit dit, & représenté. Monsieur de Nointel lui écrivit des plaintes de son manquement de parole. Il le conjura de n'outrir pas sa patience qui étoit à bout, de lui déclarer entièrement la dernière résolution de la *Porte*, & de lui envoyer particulièrement le congé du Vaisseau du Roi.

Les Exprès qu'on chargea de ces Lettres partirent séparément. Celui du Caimacan partit le 18. Juin: celui de Monsieur de Nointel le lendemain. L'Exprès du Caimacan trouva toute la Cour auprès de Silistrie, d'où il retourna à Constantinople le 9. Juillet. Dès qu'il fut arrivé, son Maître envoya querir le premier Intespréte de l'Ambassadeur, & lui dit: Le Vizir n'a point donné de réponse à mon Exprès, & il l'a renvoyé, en lui disant, qu'il me feroit savoir par une autre voye, les

VO-

volontez du Grand Seigneur. Le Courier de l'Ambassadeur n'étoit pas revenu le 20. Juillet, lors que je partis : je ne sai quelle réponse il rapporta.

A la fin du mois de Juin, l'Ambassadeur fit demander un passeport pour le Directeur de la Compagnie du Levant, de qui j'ai parlé, un pour moi, une permission de faire venir du vin, & une autre d'entrer à Sainte Sophie. Le Caimacan fit réponse, qu'il ne pouvoit accorder rien du tout à l'Ambassadeur, jusqu'à ce qu'il fût les intentions du Vizir : qu'il sentoît beaucoup de repugnance à lui refuser ces bagatelles, mais qu'au terme où étoient les choses, entre le Grand Vizir, & l'Ambassadeur, il se rendroit criminel de donner des passeports à son Excellence : que dès qu'il en auroit la permission, il feroit connoître la bonne volonté qu'il avoit pour la Nation Françoisé.

Ce refus me donna beaucoup d'inquiétude, parce qu'il sembloit confirmer des bruits, qui couroient, que le Grand Vizir vouloit faire arrêter l'Ambassadeur, & tous les François. Je me voyois avec un grand fonds : c'étoit la charge de deux chevaux, comme je l'ai dit. Le bagage de mon Camarade, & le mien en chargeoit encore quatre. Cela ne nous permettoit pas de penser seulement à fuir, ou à se cacher. Trois autres considérations augmentoient mon inquiétude, & ma peine. La première, que quelque chemin que je prisse, pour passer par terre en Perse, je ne pouvois de trois mois être hors de la Turquie, & que pendant ce tems-là la *Porte* auroit tout le loisir d'envoyer ordre aux extrémités de son Empire

pire les plus reculées, d'arrêter les François ; si elle se portoit à cette violence contre eux. La seconde est , que rien de tout ce que je portois de précieux, n'avoit passé à la Doüianne , & que si l'on venoit pour cela à me rechercher à Constantinople , ou en d'autres villes de Turquie, je ne pouvois esperer aucun secours de l'Ambassadeur. La troisième, qu'à cause des chaleurs , il ne se feroit de Caravane pour aller en Perse , qu'au mois d'Octobre.

En ce fâcheux embarras , Dieu dont j'ai toujours senti le secours en mes plus grands besoins , me fit voir un chemin tout prêt, pour me tirer sûrement de Constantinople. Le Grand Seigneur a une Forteresse à 20. milles du Tanais, vis-à-vis de l'endroit où ce grand Fleuve entre dans les Marais Meotides. Cette Forteresse s'appelle *Azac*. La *Porte* y envoie tous les ans un nouveau Commandant avec des gens , & de l'argent. Il y va par mer tant parce qu'il n'y a que 1300. milles par cette voye , qu'à cause du risque qu'il y a par terre de tomber entre les mains des Tartares , des Cosaques, ou des Moscovites. La *Saïque* (c'est une sorte de Vaisseau Turc) où s'embarque le Commandant , n'est point exposée à la visite des Doüanniers, comme sont tous les autres bâtimens qui vont en la Mer noire. Ce qui est dessus se peut dire libre, & il n'y a que le Commandant Turc, qui ait droit d'en prendre connoissance. Cette *Saïque* touche *Cassa*, Ville, & Port célèbre dans la *Tartarie Crimée* ; d'où il part tous les ans au mois de Septembre, & d'Octobre , des Vaisseaux qui vont en *Mingrelie*, ou *Colchide*, qui n'est qu'à sept

sept ou huit jours de marche, avant que d'entrer sur les terres de Perse. Il n'y a pas de route plus courte, pour aller de Constantinople en Perse, ni qui puisse être plus aisée; car on pourroit faire le voyage en trois semaines, tout par mer, à quelques soixante lieues près; néanmoins il n'y a pas de route moins pratiquée, ni plus inconnue, à cause des dangers qu'on y court, & je ne pûs trouver à Constantinople un seul homme qui l'eût faite. J'en trouvois un grand nombre qui me disoient ce que j'en rapporte, & qu'ils avoient été aux Ports de Mingrelie, où il y a toujours beaucoup d'Arméniens, & de Georgiens sujets de la Perse, qui leur disoient, qu'il n'y avoit que six ou sept jours de marche de là chez eux.

Les dangers de cette route qui empêchent qu'on ne la prenne, sont de deux sortes: premièrement la Mer noire est fort orageuse, & la plupart des Vaisseaux y périssent, faute d'art, & faute de bons Ports; d'ailleurs les Peuples qui habitent les Païs entre la Mer, & les États de Perse, sont d'un fort méchant naturel, gens sans Religion, & sans Police. Ainsi je n'aurois eu garde de songer seulement à la route de Colchide, quelques appas qu'elle eût pour moi, soit pour la curiosité, soit pour la facilité, & la brièveté du chemin; si le passage de la Turquie ne m'eût paru d'un danger encore plus redoutable, dans les fâcheuses circonstances que j'ai rapportées. Ce qui me pouvoit le plus à prendre la voye de la Mer, étoit cette *Saïque d'Azac*, qui me paroissoit un moyen comme infailible, pour sortir de Constantinople, sans beaucoup de peines, &
sans

sans aucun risque ; mais la Mer noire , cette mer si renommée par ses naufrages , & le peu d'expérience des Turcs dans la Navigation , me faisoient trembler. Je voyois tout le risque auquel je m'exposois , & combien ce voyage étoit hasardeux : mais il ne m'effrayoit pas encore tant que les dangers , dont j'ai parlé , & que je courrois en attendant davantage à Constantinople , ou en passant par terre en Perse.

Le peril de la Mer noire étoit à la verité plus grand ; car il y alloit de tout , mais il étoit plus incertain. Le peril de Turquie étoit moindre , il ne s'agissoit pas de la vie , ni de perdre entièrement le bien ; mais il étoit plus mal-aisé de l'éviter : Enfin je me résolus de prendre la Mer noire , & me préparai à m'embarquer.

Un de mes amis , à qui je communiquai ma résolution , me fit avoir l'assistance d'un Marchand Grec , qui alloit en Colchide , qu'on appelle ordinairement la *Mingrelie* , & qui s'embarquoit sur la *Saïque* , préparée pour *Azac*. C'étoit un très-honnête homme. Mon ami avoit quelque pouvoir sur sa personne , & sur ses affaires. Il lui recommanda de me servir de toutes ses forces , sur peine de perdre entièrement son amitié , s'il y manquoit. Le Marchand Grec s'engagea à le faire , & le fit effectivement avec grande affection , avec beaucoup d'affiduité , & avec assez de bonheur. Il s'employa d'abord à louer des chambres pour moi dans la *Saïque* , sans dire pour qui c'étoit. Il se chargea d'embarquer peu-à-peu ce que j'avois. Il me donna les avis , & les lumières nécessaires pour être con-

considéré sur le Vaisseau , & pour être bien traité à Caffa, où il falloit aller. Entr'autres avis, il me dit de me faire recommander à l'Officier qui alloit à *Azac*, & de prendre un passeport du Grand Seigneur. La recommandation ne me donnoit pas de peine, mais le passeport me desespéroit, parce qu'il m'avoit déjà été refusé.

Je découvris ma peine à Monsieur de Nointel, le suppliant très-humblement de trouver bon, que je me servisse des Lettres de recommandation que j'avois de l'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à Paris lors que j'en partis, pour celui de la même Nation à Constantinople, & que j'obtinsse par son moyen un passeport en qualité d'Anglois. Monsieur de Nointel en fit d'abord quelque difficulté, mais il y consentit à la fin, lui ayant fait connoître l'importance de mon voyage. Il fit dire, & écrire par son Secrétaire à l'Ambassadeur d'Angleterre, qu'il étoit fort content que son Excellence s'employât pour moi. L'Ambassadeur le fit de la meilleure grace du monde, & avec chaleur, mais sans succès; car le Caimacan étant sur le point de signer le passeport, il eut un avis secret de prendre garde à ce qu'il faisoit, parce que le passeport qu'on lui demandoit, étoit pour des François, qu'on faisoit passer pour Anglois. Cet avis gâta tout: il mit mal l'Ambassadeur d'Angleterre, avec le Caimacan, qui se plaignoit de la surprise, & avec Monsieur de Nointel, qu'il accusoit de l'avis donné au Caimacan.

Le 19. Juillet, le Marchand Grec, qui me devoit conduire en Mingrelie, me vint dire

dire que nôtre Saïque avoit été remorquée à l'embouchure de la Mer noire, & qu'elle n'attendoit que le vent pour partir. Je voulois m'aller embarquer à l'heure même, mais mes amis ne trouverent pas bon que je le fisse, avant que le Vaisseau eût mis à la voile, à cause que je pourrois, disoient-ils, être reconnu pour François. Je me tins donc trois jours durant chez Monsieur le Comte Sinibaldi Fieschi, Résident de Genes, dans une maison de campagne qu'il a sur le Bosphore, & quatre autres jours dans un beau Monastère de Grecs, qui est au bout du Canal, du côté de l'Europe, vis-à-vis le port où nôtre Vaisseau attendoit le vent.

Le Bosphore de Thrace est assurément un des beaux endroits du monde. Les Grecs ont appelé *Bosphores*, ces détroits, ou manches, qu'un Bœuf peut traverser à la nage. C'est un Canal de 15. Milles de longueur, & d'environ deux de largeur, en des endroits plus, & en d'autres moins. Ses rivages sont des montagnes couvertes de maisons de plaisance, de bois, de jardins, de parcs, d'agréables vûes, de beaux déserts, avec mille sources d'eau par tout. L'aspect de Constantinople, quand on le voit de dessus ce Canal, à deux mille d'éloignement, est incomparable, & c'est à mes yeux, comme à ceux de tout le monde, la plus charmante perspective qui se puisse rencontrer. La promenade du Bosphore est aussi la plus agréable, & la plus divertissante qu'on puisse faire sur l'eau. Le nombre des Barques qui s'y promènent durs les beaux jours est fort grand. Le Résident de Genes m'a dit plusieurs fois, qu'un
jour

jour il prit plaisir à compter les Bateaux qui passèrent devant son logis, depuis midi jusqu'à Soleil couché, & qu'il en avoit compté près de 1300.

Il y a quatre Châteaux sur le Bosphore, bien munis de Canon, vis-à-vis l'un de l'autre: deux à 8. milles de la Mer noire: deux tout proche de l'embouchure. Ces derniers ont été bâtis il n'y a que 40. ans, pour empêcher l'entrée du Canal aux Cosaques, aux Moscovites, & aux Polonois, qui auparavant venoient avec des Barques faire des courses jusqu'à la vûe de Constantinople. On s'en sert de prison, & des deux autres aussi, pour des gens pris à la guerre & pour des personnes de marque dont on veut tirer quelque jour du service. Le Fanal, ou la lanterne, qui montre l'entrée du Canal, en est dehors à quelque deux milles. C'est pour servir de Phare aux vaisseaux la nuit, & leur faire connoître la route qu'il faut tenir. Ils la reconnoissent de jour à une colonne de Marbre blanc, qui est du même côté que le fanal, sur une haute roche qui fait un Îlet; car ce rocher, qu'on tient être une de ces Isles flottantes, dont les Poëtes ont conté tant de fables, sous le nom des Isles Cyanées; ce rocher, dis-je, est Isolé, c'est-à-dire, environné de la mer de tous côtez. On l'appelle *la colonne de Pompée*, & on prétend qu'elle fut élevée pour monument des victoires de ce Grand Consul Romain sur Mithridate, qui étoit Roi de cette partie de la Mer noire. La structure en doit être d'une solidité merveilleuse, puis que les tempêtes & les bourrasques qui la batent continuellement depuis tant

tant de ficcles , ne l'ont pas ébranlée , & c'est ce qu'elle a de plus remarquable ; car d'ailleurs , la colonne n'est pas fort haute , & le pied-d'estal ne paroît pas avoir autant de diamètre que l'art le requiert.

Le 17. à la pointe du jour je m'embarquai , nôtre Vaisseau étant déjà à la voile. Plus de 80. Bâtimens de différentes grandeurs , se mirent en Mer en même tems. Il y avoit en tout deux cens hommes sur le nôtre. Le Commandant d'Azac & sa suite , au nombre de vingt personnes , cent Janissaires , trente Matelots , & cinquante Passagers. J'avois trois loges : mon Camarade & moi en tenions deux , nôtre bagage occupoit la troisième , nos gens couchoient sur la couverture. Ces loges sont fort étroites , & fort incommodes. Les nôtres étoient à la prouë. Il y en avoit trente dans la Saïque , avec la chambre du Capitaine qui étoit spacieuse , & fort propre. Dix personnes y pouvoient coucher fort aisément. Ce qu'il y a de bien incommode sur les Bâtimens Turcs , c'est qu'il y faut faire provision de toutes les choses nécessaires à la vie , jusqu'au bois , & à l'eau : le reste est supportable. Chacun a la liberté de faire sa cuisine deux ou trois fois le jour. Le foyer est sur la couverture à la poupe. Lors que l'on veut faire cuire quelque chose , on y porte un trepié , du bois & de l'eau. J'ai vu par fois seize , & dix-huit marmites ensemble sur le foyer. Les commoditez sont en dehors du Bâtiment à la poupe , en maniere de cages , qui s'ôtent & s'attachent comme on veut.

Les Saïques n'ont qu'une couverture , & que

Tome I.

E

deux

deux Mats avec le Beupré, savoir l'arbre de Mestre, & celui de Mezanne. Ces mats ne peuvent porter chacun que deux voiles, & ordinairement ils n'en portent qu'une. Il n'y a point d'échelles accommodées aux Aubans, ni ailleurs; horsmis une petite, qui est attachée au haut du grand mats, & qui tombe tout du long. Les mats n'ont point de hune. Le Beupré n'en a point non plus, & il ne peut aussi porter qu'une voile. On connoît assez delà que les Matelots Turcs ne montent point aux mats, pour embrouiller, ou pour étendre les voiles; aussi n'est-il pas nécessaire, parce que les vergues sont toujours en bas sur la couverte. Lorsqu'on veut prendre le vent, on délie la voile, & on tire en haut la vergue où elle est attachée. Les voiles de Trinquet se lient aux vergues, chaque fois qu'on s'en veut servir, & quand la voile est attachée, on monte la vergue par une poulie, qui est au haut du Trinquet. On peut ainsi juger de tout cela, que l'envergure de ces Bâtimens est assez mal entenduë. L'emmaturation ne l'est pas mieux.

On ne se sert sur ces Bâtimens, ni de pompe pour vider l'eau, ni de moulinets pour tirer les Ancres. On vuide l'eau avec des seaux, & voici comment les Ancres se tirent. Il y a à la prouë deux poulies assez petites, sur lesquelles le cable de l'Ancre passe: vingt, ou trente hommes prennent ce cable, & le tirent de toute leur force, jusqu'à ce que l'Ancre soit en haut. Quand un Bâtiment chargé entre dans le port, on le met sur quatre Ancres: deux sont attachées à la prouë, & deux à la poupe. Voilà ce que j'ai observé de

de plus particulier, sur la construction de ces fortes de Vaisseaux, & sur la manœuvre des Turcs.

Leur Navigation n'a ni art, ni sûreté. Leurs plus habiles Pilotes, Turcs, ou Grecs, n'ont que l'expérience toute simple, sans aucun fondement de règles. Ils ne se servent point de Carte, & n'observent point exactement, comme nos gens de mer, le chemin qu'ils font, pour connoître chaque jour, par cette observation, combien ils sont proches du lieu, où ils veulent parvenir. Ils entendent fort mal la Bouffole, & savent seulement que la fleur de Lis se tourne toujours vers le Nord. Lors qu'ils veulent faire voyage, ils attendent un bon vent & un beau tems. Quand il est venu, ils ne se mettent pas aussi-tôt en mer, ils attendent huit ou dix heures, pour s'assurer du tems & du vent. Ils se conduisent par les terres, dont ils sont presque toujours à vûe. Quand il s'agit de golphoyer, ils se conduisent par le Compas. Ils savent par rapport, ou par expérience, de quel côté il faut qu'ils aient le Nord pour arriver au lieu où ils vont, cela seul les guide, ils n'en savent pas davantage. S'ils faisoient de longs voyages en pleine mer, pas un n'échapperoit d'une tempête, bien leur en prend qu'ils se tiennent toujours proche de terre, & proche des Ports. Lors que le vent est rude ils vont à flot, ils plient les voiles, & se laissent conduire aux vagues. Si le vent est contraire, ils ne s'efforcent point d'y résister, ils virent le bord, & retournent plutôt au lieu d'où ils sont partis, que de soutenir la violence d'une grosse mer contraire. Ce qui les perd, c'est quand le vent les pousse

à la Côte ; car lors qu'ils sont ainsi battus, ils vont échoïer bien vite, ne sachant ce que c'est que de bordoyer , & de se tenir à la Cape.

J'ai ouï dire à de vieux Capitaines Turcs, qu'il y a 1500. Bâtimens sur la Mer noire, & que tous les ans il s'en perd cent. Le lieu où les naufrages sont plus à craindre sur cette mer est l'entrée du Bosphore.

Cette entrée est étroite. Il y souffle souvent des vents opposez , & il en sort presque toujours un qui repousse les vaisseaux : & qui même lors qu'il est violent les fait échoïer à la Côte , laquelle est toute de rochers escarpez. Il s'y est brisé tant de Galères , & tant de Vaisseaux, qu'on n'en sauroit dire le nombre. Il y a peu de tems que dix-sept Galères y perirent en un même jour , & l'année dernière trente-six Saïques y perirent aussi en un même jour, qui étoit celui de *St. Dimitre*, comme les Grecs le nomment. Je marque le jour, parce qu'il est tenu des Grecs & des Turcs pour funeste sur la mer. Aussi est-ce l'ordre constant de la marine Turquesque, de ne se mettre en mer que le jour de *St. George*, qui est à la fin d'Avril , & d'être rentré dans le port celui de *St. Dimitre*, qui arrive au commencement d'Octobre ; leçon prise des Grecs, qui ayant eu de tout tems une vénération particulière & extrême pour ces deux Saints, quoi que le premier soit tenu pour fabuleux, avoient marqué les saisons de la navigation par leur Fête. Les Portugais à leur imitation marquent celles des Indes Orientales par les Fêtes de Noël & de la Passion ; la première à partir de Goa pour Lisbonne , l'autre à partir

tir de Lisbonne pour Goa. Une chose qui marque bien notablement le nombre des naufrages, qui se font à l'embouchure de la Mer noire, c'est que les villages qui en sont proche, sont tout édifiez de débris ; les habitans n'y employant pas d'autre charpente. Et ce qui fait horreur à rapporter, c'est qu'on assure, que ces Barbares allument des faneaux durant les tempêtes sur les plus dangereux écueils de leur côte, afin que les navires, seduits par ces feux trompeurs, viennent y faire naufrage. Il n'y a point de doute que les fréquens orages, qui en toutes saisons s'élevent sur la Mer noire, ses flots courts & entre-coupez, son lit étroit & serré, les mauvaises côtes, dont elle est ceinte en partie, ne soient la principale cause des divers naufrages qui s'y font ; mais il n'y a point de doute aussi, que de bons Pilotes & de bons Matelots sauveroient la moitié des Bâtimens qui s'y perdent.

Le 3. Août, au matin, nous arrivâmes à Cassa, après huit jours de Navigation, durant lesquels nous eûmes toujours fort beau tems, & peu de vent. Nous reconnûmes, le cinquième jour, la pointe de la Chersonnese Taurique. Les Grecs appelloient Chersonnese, ce que les Latins ont nommé Peninsule, & que nous appellons presqu'Isle ; & ils ont nommé cette presqu'Isle-ci Taurique, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scythes du Mont Taurus. Les Géographes modernes l'appellent la *Tartarie Crimée*, du nom de *Crim*, que les Turcs & les Tartares donnent à ce Pais, qui est un terme corrompu de celui de *Cimmerien*, le premier nom qui lui fut

donné. Ils l'appellent aussi la *Tartarie Pré-copense*; comme qui diroit la *Tartarie de villes*, pour distinguer les Tartares de cette presqu'Isle, qui demeurent la plupart en des villes, surtout durant l'hiver, d'avec les autres Tartares de l'Europe, qui habitent hors de la presqu'Isle, lesquels on appelle *Nogayes*, & aussi *Hordes*, ou *Hordou*, mot qui signifie *Assemblée*, & dont les Turcs & les Persans se servent ordinairement, pour dénoter le Camp d'une Armée, ou d'une Cour. De manière qu'en Perse c'est le terme commun pour dire *le lieu où est le Roi*; comme, par exemple, *Hordou der Sisabon*, est, *la Cour est à Ispahan*. Le País de ces deux sortes de Tartares, Pré-copenses, & Nogayes, est ce que nous appelons la petite Tartarie, ou la Tartarie mineure, pour la distinguer d'avec les Tartares d'Asie, qui habitent au delà du Palus, ou Marais Meotide, à l'Orient de la mer Caspienne, & jusqu'à la Chine. Il faut observer sur ce mot *Tartares*, que les Orientaux disent & écrivent *Tatar* & non pas *Tartares*, comme nous faisons.

Pour revenir à la Chersonnese Taurique, ou presqu'Isle Précopense, elle tire à l'Orient & à l'Occident, ayant environ deux cent cinquante lieues de circuit, savoir trente-cinq lieues de long, que je prens du Septentrion au Midi, & cinquante-cinq lieues où elle a le plus de largeur. Il y a des Géographes qui lui donnent plus de circonference, & qui affirment qu'elle est plus grande que la Morée, qui est le Peloponnese d'autre fois. L'Istme qui la joint au continent n'est large que d'une lieue. Les Côtes de cette presqu'Isle Précopense,

penſe , à conter de la partie la plus avancée en la mer, juſques à Caffa , ſont des rivages hauts , & des montagnes élevées , couvertes de bois & de villages. Au compte des Pilotes , il y a par la Mer noire ſept cent cinquante milles de Conſtantinople à Caffa. Je ne ſai comment ils comptent , ni comment cela ſe peut accorder avec ce qui arrive très-ſouvent , que des Saïques font le voyage en deux jours & deux nuits juſte. Au compte que j'en ai fait , il n'y a pas plus de deux cens lieuës. Notre vaiſſeau en jettant l'ancre tira deux coups de canon. Le Commandant qui étoit deſtiné pour Azac , fit faire une décharge de Mouſqueterie à toute la Soldateſque. Enſuite il alla à terre avec des Officiers qui l'étoient venu recevoir de la part du Pacha. La ville & le port ſont fort libres. On y entre & on en ſort ſans demander permiſſion. On n'y viſite point les Bâtimens. Dès qu'un vaiſſeau jette l'ancre , il y vient pluſieurs bateaux qui portent à terre ceux qui y veulent aller.

Caffa eſt une grande ville , bâtie au bas d'une coline ſur le rivage de la Mer. Elle eſt plus longue que large. Sa longueur s'étend à peu près du Midi au Septentrion. Elle eſt entourée de fortes murailles. Il y a deux Châteaux aux deux bouts , qui avancent un peu dans la mer , ce qui fait que quand on regarde la ville de deſſus un vaiſſeau , elle paroît bâtie en demi-lune. Le Château du côté du Midi eſt ſur une éminence qui commande les environs. Il eſt fort grand , & le Pacha y demeure. L'autre eſt plus petit , mais il eſt bien muni d'Artillerie. La mer en baigne le côté qui la regarde. Ces Châteaux ſont fortifiés

d'un double mur, & la ville auffi. On compte quatre mille maifons dans Caffa, 3200. de Mahometans Turcs & Tartares, 800. de Chrétiens, Grecs & Armeniens. Les Armeniens y font en plus grand nombre que les Grecs. Ces maifons font petites, & toutes de terre. Le *Bazars*, (on appelle ainfi les lieux de marché,) les places publiques, les Mosquées, & les bains en font auffi bâtis. On ne voit dans la ville aucun édifice de pierre, fi l'on en excepte huit anciennes Eglifes un peu ruinées, qui ont été bâties par les Genoïs. Cette ville de Caffa eft très ancienne, mais l'on n'en fait pas bien l'origine. Strabon dit qu'elle a été renommée de toute antiquité, & qu'elle étoit puiffante du tems de la République d'Athènes. Il en eft parlé dans les guerres des Romains contre Mithridate, Roi de Pont, de qui elle embraffa les intérêts; mais il faut que la guerre, ou quelque autre calamité, l'eût tout-à-fait détruite; car on trouve que les Grecs la fondèrent de nouveau dans le cinquième fiécle; & la nommerent *Theodofia*, du nom de l'Empereur Theodofe, alors régnant, & qu'ils la fortifierent, & en firent un des plus confiderables remparts de l'Empire contre les Cofaques & contre les Tartares, que l'on appelloit *Huns* en ces tems-là. Mais les Tartares ne laiffèrent pas de s'en rendre à la fin les Maîtres, & de toute la prefqu'Ifle où elle eft fituée. Ce fut alors que fon nom lui fut changé & qu'elle prit celui de *Caffa*, qui vient de *Caffer*, terme originairement Arabe, lequel fignifie *infidelle* dans toutes les langues des Mahometans. Les Tartares lui donnerent ce nom, pour fignifier que c'étoit le boulevard des

des Chrétiens, qu'ils appellent communement *Cassers*, ou *Infidèles*, comme nous autres Chrétiens les appellons par retaliation. Cela arriva dans le douzième siècle, le tems de la Guerre sainte, & de la grande foiblesse des Empereurs d'Orient. Les Genoïs, qui étoient alors puissans sur mer, remarquant la décadence de l'Empire Grec, qui ne se pouvoit défendre, ni contre les Turcs, ni contre les Tartares, crurent qu'en secourant cet Empire contre leurs invasions, ils pourroient s'emparer d'une partie des conquêtes, que ces Barbares avoient faites dans la Mer noire. Ils y réussirent effectivement avec beaucoup de bonheur; car y ayant envoyé des Flotes fort puissantes pour ce tems-là, ils leur enlevèrent plusieurs Places sur le bord de cette Mer, tant du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe, & particulièrement cette ville de Cassa, qu'ils conquièrent l'an 1266. sous le regne de Michel Paleologue. Ils en jouirent pendant deux siècles & plus; mais la puissance des *Ottomans* étant augmentée, durant ces siècles-là, dans toute l'Asie, & dans l'Europe, sans qu'on en pût arrêter le cours, & Constantinople même ayant été réduite sous leur joug, les Genoïs furent contraints d'abandonner tout ce qui étoit dans la Mer noire. Cassa leur fut ôtée l'an 1474. sous l'Empire de Mahomet second du nom. Des Auteurs disent que ce fut seulement l'année suivante.

Le terroir de Cassa est sec & sablonneux. Les eaux n'y sont pas bonnes, mais l'air y est très-sain. Il y a fort peu de jardins autour, & il n'y croît point de fruit. On en apporte en très-grande abondance des villages voisins,

E 5

mais

mais il n'est pas bon. Je ne fais s'il y a ville au monde, où les autres alimens soient meilleurs, & à plus bas prix qu'à Caffa. Le mouton y a un goût excellent. La livre n'en coûte que quatre deniers. Les autres viandes, le pain, le fruit, la volaille, le beurre, se vendent à proportion encore moins. Le sel s'y donne, pour ainsi dire : en un mot tout ce qui est nécessaire à la vie n'y coûte presque rien. Ainsi c'étoit à juste titre qu'on nommoit cette ville autrefois *le Grenier de la Grece*, de même que l'on appelloit Messine, *le Grenier de Rome*, n'y ayant point de lieu plus propre à faire de grands magasins de provisions. Il faut pourtant remarquer que le poisson frais y est rare, & que l'on n'en pêche aux environs du port que de petits, & encore en de certains tems seulement, comme en Automne, & au renouveau. Presque tous les Turcs, & tous les Tartares, qui sont là, portent de petits bonnets de drap, doublez de peau de mouton. Mais comme le bonnet est dans toute l'Asie la plus ordinaire coëffure des Chrétiens, ceux de Caffa sont obligez d'attacher aux leurs une petite pièce de drap, comme en Allemagne les Juifs en ont à leur manteau. C'est pour les distinguer des Mahometans.

La rade de Caffa est à l'abri de tous les vents, excepté du Nord & du Sud-Ouest. Les Vaisseaux y sont à l'ancre assez proche du rivage, à dix ou douze brasses, sur un fond limonneux qui est bon & bien assuré. Il s'y fait un grand commerce, & plus qu'en aucun port de la Mer noire. Pendant quelque quarante jours que j'ai été là, j'y ai vû arriver & j'en ai vû partir plus de quatre cents voiles,
sans

sans conter les petits Bâtimens qui vont & viennent le long de la côte. Le commerce le plus considérable, est celui de poisson salé, & de *Caviar*, qui vient du Palus Meotide, & qui se transporte dans toute l'Europe, & jusques aux Indes. La pêche de poisson, qui se fait dans ce Marais, est incroyable, pour son peu d'étenduë. La raison que les gens du Pais rendent de la multitude presque infinie de poissons qu'on y prend, c'est que l'eau de ce Palus étant limonneuse, grasse, & peu salée, à cause du Tanais qui se jette dedans, elle attire, disent-ils, le poisson non seulement du Tanais, & de la Mer noire, mais encore de l'Hellespont, & de l'Archipel, & le nourrit & l'engraisse en peu de tems. J'ai vu cent personnes assurer, qu'il s'y prend ordinairement des poissons qui sont longs de vingt-quatre à vingt-six pieds, qui pèsent huit & neuf cens livres chacun, & dont on fait trois à quatre quintaux de *Caviar*. Le *Caviar* est fait des œufs de ce poisson, & on l'estime beaucoup plus que le poisson même, à cause du grand trafic que l'on en fait. Je n'ai point vu de ces gros poissons en vie à Caffa; mais je ne laisse pas de croire ce que l'on en dit par les pièces de poisson que j'y ai vues, & par la merveilleuse quantité qu'on en transporte en mille lieux. La pêche de ce poisson, qu'on tient être l'*Esturgeon*, se fait depuis Octobre jusqu'en Avril, de cette maniere; on le chasse dans des espaces entourez de pieux & on l'y tue à coups de dard. C'est peut-être le limon de cette eau Meotide, qui lui a fait donner le nom de Marais; car d'ailleurs elle seroit mieux nommée Lac, puisqu'elle porte

des vaisseaux, qu'elle ne hausse ni ne baisse, & qu'elle communique incessamment avec un grand Fleuve & avec la Mer.

Outre le transport de Caviar & de poisson, le plus important qui se fasse à Caffa, est de bled, de beurre, & de sel. Cette ville fournit de cela Constantinople, & quantité d'autres lieux. Le beurre de Caffa est le plus excellent de Turquie. Les Venitiens ont souvent demandé permission de venir négocier en cette ville, on la leur a toujours refusée. L'an 1672. le Chevalier Quirini fit de grandes dépenses pour l'obtenir, & il l'obtint en effet, mais le Doüannier de Constantinople la fit revoquer. Voici comme la chose arriva.

Tous les Europeans ont dans leurs Capitulations qu'ils ne payeront aucune Doüanne, qu'aux lieux où ils débarqueront leurs Marchandises. En vertu de cet Article, les Venitiens ne vouloient payer à Constantinople aucun droit de celles qui étoient dans un petit vaisseau venu exprès pour aller à Caffa. Le Doüannier le prétendoit. Le Chevalier Quirini obtint du *Defterdar* un ordre au Doüannier de ne prendre point de connoissance, de tout ce qui pouvoit être sur le vaisseau Vénitien, destiné pour Caffa. Le *Defterdar* est le grand Trésorier de l'Empire. Il a toutes les Doüannes en son département. Le Doüannier ayant vû cet ordre, écrivit au Visir, que le Négoce des Venitiens à la Mer noire seroit très-dommageable au Grand Seigneur & à la Porte; que le dommage particulier de Sa Hauteffe étoit tout visible, en ce que les Marchandises qui sont propres pour la Mer noire,

&c.

& qui viennent de Venise, payent deux fois la Douïanne, savoir en entrant à Constantinople, & en sortant : qu'il en étoit de même des Marchandises qu'on apportoit de cette mer, & que les Venitiens transportent, & que le Grand Seigneur perdrait tout cela, si les Venitiens avoient la liberté d'y aller ; parce qu'en vertu de leurs Capitulations ils ne doivent payer aucune Douïanne, que là où ils déchargent des Marchandises. Qu'outre cela, de permettre aux Venitiens l'entrée de la Mer noire, c'étoit ouvrir aux Princes Chrétiens une nouvelle voye de communiquer, & de se lier avec ceux qui confinent à cette mer, qui sont tous ennemis de la *Porte*. Qu'il y avoit enfin à considérer que cette permission ruineroit une infinité de gens de mer, sujets du Grand Seigneur, Turcs, & Chrétiens, parce que comme il y a beaucoup plus de sûreté dans la Navigation des Européens, qu'en celle des Turcs, les Venitiens deviendroient les voituriers de la Mer noire, & que chacun voudroit s'embarquer avec ses Marchandises sur leurs Vaisseaux. Le Grand Visir comprit bien tout cela. Il ordonna au Gouverneur de Constantinople, de ne point laisser aller le vaisseau Venitien à la Mer noire.

Le 30. mon conducteur Grec fit transporter mes hardes, mon bagage, & tout ce qui m'appartenoit, de dessus le vaisseau qui m'avoit apporté à Caffa dans un autre qui chargeoit pour la Colchide. Il alla dire au Douïanier de Caffa, qu'il y avoit deux *Papas Francs* sur le vaisseau d'Azac, qui se vouloient embarquer sur un autre, pour aller en Mingrelie, que ces *Papas* avoient des bagatelles avec

E 7

eux,

eux , comme des livres , & autres choses de nulle valeur pour l'usage d'un Couvent , & que si la Douane les vouloit visiter , elle envoyât un homme au vaisseau. Les Chrétiens Orientaux , & les Turcs appellent *Papas* toute sorte de gens , qui sont dans le Ministère Ecclesiastique , soit qu'ils vivent dans le celibat , ou qu'ils soient engagez dans le mariage : Mon conducteur nous faisoit donc passer pour *Papas* , mon associé , & moi.

Nôtre Grec faisoit acroire , que nous allions trouver les Missionnaires Italiens qui sont en Colchide , & que nous étions de leurs confreres. Le Douanier envoya à l'heure même visiter nos hardes. Nôtre conducteur vint avec lui. J'ouvris deux coffres devant le Garde. Il mit la main dedans celui où il n'y avoit que des livres , des papiers , & des instrumens de Mathematique , & n'ayant senti au fonds , que des choses pareilles à celles qu'il voyoit au dessus , il se mit à rire , & demanda à l'homme qui l'avoit amené , si cela valoit bien la peine d'être porté d'Europe en Mingrelie. Je n'en donneroie pas cinq sols , répondit finement le Grec , j'ai dit au Douannier que ces *Papas* n'avoient que des bagatelles , vous voyez que c'est la vérité. Là-dessus il se tourna de mon côté , & me dit , *Padri* donnez un *asiani* à cet honnête homme , pour sa peine d'être venu ici visiter vos hardes , & préparez-vous à aller sur le vaisseau de Mingrelie. Je tirai avec un peu de façon cette pièce qui vaut quarante sols , en homme qui n'en a pas beaucoup , & qui en serre cinq ou six comme un trésor. Je la donnai au Garde. Il témoigna d'abord qu'il n'en

n'en vouloit point. Il prit pourtant la pièce, après qu'on lui eut dit que c'étoit pour payer le bateau, & qu'il ne la devoit pas refuser. Il s'en alla à l'instant même. Mon conducteur l'accompagna, & entendit le rapport qu'il fit au Douïannier, que nous n'avions que des livres, des papiers, & de certaines choses de cuivre & de bois qui ne valloient pas le port.

Au bout de deux heures mon fidele Grec revint. Il nous dit, que pour achever de nous mettre à couvert des Douïanniers, il falloit donner à l'Ecrivain du vaisseau, autant que j'avois donné au Garde de la Douïanne, parce que l'Ecrivain tient une note exacte de ce qu'on débarque, & la donne tous les soirs au Douïannier, à qui elle sert de controle : je lui dis qu'il fit tout ce qu'il trouveroit à propos. Il appella en même tems l'Ecrivain, & lui dit ; Tu vois que le Garde de la Douïanne n'a rien trouvé dans les coffres des *Papas francs*. Ils en ont encore un plein de livres, & cinq ou six caisses de tableaux pour leur Eglise. Ils ne les ont pas ouvert, parce que l'air gâte la peinture, & que les tableaux sont bien empaquetez. Je te supplie de prendre cette piece qu'ils te donnent, & de ne mettre sur ton mémoire que les deux coffres qui ont été vifitez sans marquer rien du reste. L'Ecrivain promit de faire ce qu'on lui demandoit, & n'y manqua pas. Il nous laissa emporter tout ce que nous avions, & nous dit de nous en aller *au nom de Dieu*. Nous mîmes tout nôtre bagage en deux bateaux, & le fîmes porter dans le navire qui étoit en charge pour la Mingrelie. Personne ne nous de-

demanda rien. Les gens de la Douïanne & ceux du vaisseau où nous étions venus, & de celui où nous nous embarquâmes, crurent de bonne foi que nous étions *Papas*, & que tout ce que nous avions étoit de fort petite valeur : Que les sacs que je leur disois être des provisions, en étoient remplis, & qu'il n'y avoit autre chose là-dedans. Il y a de certaines adresses qu'on ne sauroit marquer, qui sont absolument nécessaires pour bien passer la Turquie, & avec lesquelles on la passe sûrement & facilement. On évite les avanies & les mauvais traitemens, & l'on se tire bien des Douïannes, qui au fond ne sont pas fort rudes. Mais après tout il y faut du bonheur : & c'est-à-dire, qu'avec une conduite sage & formée sur le genie des Turcs, il faut encore le secours des conjonctures favorables.

Le 25. Août le vaisseau sur lequel j'étois venu à Caffa, partit pour la Forteresse d'Azac. Trois Saïques de sa grandeur l'accompagnèrent. Le nouveau Commandant qui y alloit n'avoit voulu partir qu'après le retour du Courrier qu'il avoit envoyé à cette Forteresse, pour savoir si elle étoit en trêve avec les Moscovites, & s'il n'y avoit point de Corsaires qui croïssent sur le Palus Meotide. Les gens de Caffa content 450. milles par mer de cette ville à Azac. Il y a moins par terre. On y va fort à l'aise en 12. ou 13. jours. Le détroit du Palus Meotide, je veux dire le Canal qui est entre ce Palus & la Mer noire, a cinq lieues. Les Anciens appelloient ce Canal, *Bosphore Cimmerien*. Les Modernes l'appellent *Détroit de Caffa*, & aussi *Bonche*
do.

de S. Jean. Les grands vaisseaux qui vont à Azac s'arrêtent à Palestra, qui est à 40. milles de la Forteresse, & à 20. du Tanais; parce que plus avant il y a de trop bas fonds pour eux. La Forteresse d'Azac est à 15. milles du fleuve. Il y a du danger pour le monde, & pour l'argent qu'on y envoie; car les Moscovites donnent quelquefois fortement dessus, soit par mer, soit par terre. Les Commandans de cette Forteresse, font toujours des trêves avec le voisinage, mais elles ne durent pas; parce que de part & d'autre il y a tous les jours des occasions, & des sujets de rompre. Les Turcs ont deux petites Fortereses, où ils entretiennent garnison, à l'embouchure du Tanais & sur ses bords. Ils ferment cette embouchure avec une grosse chaine, & empêchent ainsi les Moscovites, & les Circassiens d'aller en course avec de grandes barques sur le marais & sur la mer. Avant que ces deux Fortereses fussent bâties, & cette chaine mise en travers, ces peuples descendoient le Tanais avec leurs bâtimens, & croisoient de tous côtez. Présentement ce passage est fermé pour leurs grosses barques. Ils font quelquefois de nuit, & à force de gens, passer des bateaux légers par dessus la chaine, mais c'est rarement qu'ils s'y hazardent, à cause du risque qu'il y a d'être coulez à fond, par le canon des deux Fortereses. Il y en avoit une autrefois à trois lieues du Marais, nommée *Tana*, du fleuve Tanais: elle est à present ruinée, & ce n'est point Azac, comme quelques-uns le prétendent, qui en est à quinze lieues. Ce large fleuve du Tanais a environ quatre-vingt lieues

lieuës de longueur, & l'on rapporte que les bouches ou sorties, par où il se décharge dans la Mer, sont de vingt cinq à trente lieuës. Les Anciens l'appelloient *Orxentes*, les gens du pays, qui d'un côté sont les Moscovites & les Cosaques, & de l'autre les Tartares, le nomment *Don*, ou *Ton* & *Ten* selon la manière différente de ces peuples à prononcer le *T.* & le *D.* lettres s'y aisées à confondre dans les langues Orientales; mais de quelque façon qu'il faille écrire *Don* ou *Ton*, il est clair que c'est de ce terme, que les Grecs ont fait celui de *Tanaïs* dont ils nomment ce grand fleuve.

Le 30. notre vaisseau se mit en mer, & fit voile vers un lieu appelé *Donsta*, c'est-à-dire, *les Salines*. Ce sont de grands marais de sel sur la plage, à 50. milles de Caffa. Nous y arrivâmes le 31. au matin, & aussi-tôt tout l'équipage se mit à charger du sel. Il n'étoit gardé de personne. On assure qu'il s'en charge là tous les ans 200. vaisseaux, & qu'il s'en pourroit faire deux fois autant s'il en étoit besoin. Ces salines s'entretiennent sans dépense. On fait entrer l'eau de la mer en ces marais, dont le fonds est de terre grasse & dure. Elle s'y congele, & fait un sel blanc qui a toutes les bonnes qualitez, & entr'autres celle de bien conserver l'humeur des chairs salées. On paye 40. sols par jour pour chaque homme qu'on employe à charger le sel, sans autre information de ce qu'il en emporte. A un mille du rivage il y a une habitation de Tartares. J'y fus avec quelques uns de mes gens faire des provisions, & ne vis en tout ce lieu-là que dix ou douze mai-
sons.

sons avec une petite Mosquée ; mais il y avoit autour une grande quantité de pavillons ronds & quarrés , qui étoient pour la plûpart de dix à quatorze pieds de diametre , bien fermés par tout , & des charrêtes couvertes & fermées qui servent aussi de maisons. Les plus beaux de ces pavillons sont assez propres. Ils sont faits de bâtons ronds croisez les uns sur les autres , couverts en dehors de gros feutres grisâtres , bien tirés & étendus , & garnis aussi de feutres par dedans , mais qui sont plus fins & faits de diverses couleurs. Ils ont une porte faite de même , & une petite ouverture au haut par où le jour entre , & la fumée sort comme par une trape laquelle se ferme avec un feutre , quand on veut , ou toute , ou à moitié : le plancher est couvert de tapis & quelques uns de ces pavillons en sont aussi tendus tout à l'entour. Chaque ménage a un pavillon semblable , & deux autres , l'un fait d'une grosse serpillière de laine qui sert pour le bétail , & pour les chevaux , l'autre comme le premier , mais bien moins propre , & beaucoup plus grand. Celui-ci a au milieu une fosse ronde de cinq pieds de profondeur , & large de deux. On y fait cuire tous les vivres. Les esclaves logent en ce pavillon. On y tient le bagage , & les provisions de la famille. Les pays voisins , à la réserve de ceux qui sont sous la domination actuelle du Turc , ou du Persan , habitent en des Cabanes faites comme ces Pavillons des Tartares , excepté qu'elles sont bien plus grandes , car ce sont des enclos de 15. à 20. pieds de diametres , & de plus il n'y a ni fenestres ni cheminées. On fait le feu au milieu : Le
jour

jour entre par une porte ou deux, & par un soupirail à la cime, qui sert aussi à évaporer la fumée, comme je l'ai déjà observé. Les Tartares enferment leurs grains & leur fourrage, comme font tous les païsans de l'Orient, en de profondes fosses qu'ils appellent *Amber*, c'est-à-dire, *magazins*; qu'ils couvrent si uniment, qu'il ne paroît pas qu'on ait remué la terre, de sorte qu'il n'y a que ceux qui les ont faites qui les puissent reconnoître. J'ai vu de ces fosses, dont l'on se servoit de pere en fils sans que l'humidité y eût pénétré jamais, ni donné aucune odeur de moisi ou de rance aux grains renfermés. Les Tartares font ces fosses, ou dans leurs pavillons, ou à la campagne, & comme je l'ai dit, ils rétablissent la surface de ces fosses si semblable au terrain d'alentour, que l'on ne s'apperçoit point du tout des endroits où l'on a creusé la terre. Lors qu'ils veulent changer de séjour, ils le font promptement, & sans beaucoup de peine, leurs pavillons étant en moins de demi heure détendus & chargés. Leurs voitures ordinaires sont des bœufs & des chevaux qu'ils nourrissent en quantité. La Religion de ce peuple est la Mahometane, mais fort mêlée de superstitions, & d'opinions ridicules, sur le sortilege & la divination.

Le 2. Septembre avant le jour, il se leva un vent contraire si fort, que nous fûmes contrains de retourner à Caffa, parce que la plage où nous étions est mal assurée. Nous fîmes ce retour en dix heures.

Le 7. à minuit nous nous remîmes en mer avec un assez beau-tems. Il ne dura pas. Le matin il fit un furieux orage qui nous jeta dans

dans la crainte de perir. Ce qui me caufoit le plus d'apprehenfion eft, que nôtre vaiffeau étoit furieufement chargé. Non feulement les marchandifes le rempliffoient, mais il y en avoit encore douze pieds de haut fur le tillac. L'orage ne dura pas, graces à Dieu, & ce qui nous fâuva, c'eft que le vent fut toujours favorable.

La charge de nôtre vaiffeau confiftoit en fel, en poiffon, en caviar, en huile, en bifeuit, en laine, en fer, en étain, en cuivre, en vaiffelle de cuivre & de fayance, en toute forte de harnois, & toute forte d'armes; en inftrumens d'agriculture, en draps, & en toiles de toutes les couleurs, en habits tout faits pour hommes & pour femmes, en couvertures de lit, en tapis, en cuir, en bottes & fouliers, enfin en tout ce qui eft de plus néceffaire aux humains. Il y avoit de la mercerie, des épiceries, des aromates, des drogues, des onguens de toutes fortes. C'étoit, pour ainfi dire, une petite ville que ce vaiffeau, on y trouvoit de tout. Nous étions cent perfonnes deffus.

Le 8. au matin nous découvrîmes les Côtes qui bordent le Canal du marais Meotide. Ce font de hautes terres, nous en étions à trente milles. Les Turcs, par la raifon de l'étenduë de ce fameux Marais, lui donnent le nom de Mer, & parce que fes eaux ne font que peu mêlées de celles de la Mer, ils le nomment *la Mer bleuë*. Le foir nous nous trouvâmes proche du Cap *Cuodos*, que *Ptolomée* appelle *Corocondama*. Il avance beaucoup dans la mer. Les terres en font fort hautes, & fe voyent de fort loin. De Caffa
juf-

jusqu'à ce Cap nous fîmes canal. De là jusqu'en Mingrelie nous navigâmes toujours proche de terre.

Il y a six-vingt milles de Caffa au Canal du marais Meotide. Le país entre deux est soumis aux Turcs, & habité par les Tartares; mais habité en peu d'endroits, car presque toute cette côte est déserte. Du canal du Palus Meotide, en Mingrelie, il y a six cents milles de côtes. Ce sont toutes montagnes belles, couvertes de bois, habitées par les Circassiens. Les Turcs appellent ces peuples *Cherkés* & *Kerkes*. Les Anciens les nommoient communément *Zageens*, & aussi *habitans des montagnes*; ce qui revient à la dénomination de *peng-dagui*, que quelques Géographies Orientales donnent à ce peuple; c'est-à-dire, *les cinq montagnes*, le nombre certain mis pour l'incertain. *Pomponius Mela* les nomme *Sargaciens*; ils ne sont ni sujets, ni tributaires de la *Porte*. Leur climat est assez mauvais, froid, & humide. Il ne croît point de froment chez eux. On n'y recueille rien de rare. C'est pour cela que les Turcs laissent ces grands Païs aux gens qui y naissent, ne valant pas la peine d'être conquis, ni posséder. Les Vaisseaux de Constantinople, & de Caffa, qui vont en Mingrelie, jettent l'ancre en passant, en plusieurs lieux des ces côtes. Ils demeurent un jour ou deux en chacun, & pendant ce tems, on voit le rivage bordé de ces barbares demi nuds & avides, qui y fondent à troupes de leurs montagnes, avec un air de brigands. On négocie avec les Cherkés les armes à la main. Quand quelques-uns d'eux veulent venir au vaisseau, on

on leur donne des ostages, & ils en donnent de même, lors que quelques gens du vaisseau veulent aller à terre, ce qui arrive rarement, parce qu'ils sont de très-mauvaise foi. Ils donnent trois hommes en ostage, pour un. On leur porte de toutes les mêmes choses qu'on porte en Mingrelie, leur pays étant encore plus misérable. On prend d'eux en échange des personnes de tout sexe, & de tout âge, du miel, de la cire, du cuir, des peaux de *Chacal*. C'est un animal semblable à un Renard, mais beaucoup plus grand, du *Zerdava*, peau qui ressemble à la Martre, & d'autres animaux qui sont dans les montagnes de Circassie. Voilà tout ce qu'on trouve chez ces peuples. Le Change se fait en cette sorte. La Barque du vaisseau va tout proche du rivage. Ceux qui sont dedans sont bien armés. Ils ne laissent approcher de l'endroit, où la Barque est abordée, qu'un nombre de Cherkes semblable au leur. S'ils en voyent venir un plus grand nombre, ils se retirent au large. Lors qu'ils se sont abouchés de près, ils se montrent les denrées qu'ils ont à échanger. Ils conviennent de l'échange, & le font. Cependant il faut toujours être bien sur ses gardes; car ces Cherkes sont l'infidélité & la perfidie même. Il leur est impossible de voir l'occasion de faire un larcin sans en profiter.

Ces peuples sont tout à fait sauvages. Ils ont été autrefois Chrétiens, à présent ils n'ont aucune Religion, non pas même la naturelle; car je compte pour rien quelques usages superstitieux, qui semblent venir des Chrétiens, & des Mahometans leurs voisins. Ils habitent en des cabanes de bois, & vont presque

que nuds. Chaque homme est ennemi juré de ceux d'alentour. Les habitans se prennent esclaves, & se vendent les uns les autres aux Turcs & aux Tartares. Les femmes labourent la terre. Les Cherkes, & leurs voisins, vivent d'une pâte faite d'un grain fort menu semblable au mil. Ceux qui ont trafiqué le long de ces côtes, racontent mille manières barbares de ces peuples. Il n'y a pas toutefois beaucoup de sûreté à croire tous les rapports qu'on fait d'eux, & du dedans de leur païs, car personne n'y va : & tout ce qu'on en fait, est par le canal des esclaves qu'on en emmène, qui sont des sauvages, dont tout ce qu'on peut apprendre est fort incertain. C'est ce qui m'a empêché d'y marquer plus de lieux que je n'ai fait dans ma Carte de la Mer noire, qui est à l'entrée de ce volume, ayant mieux aimé laisser l'espace des Circaffiens, & des *Abcas* vuide, que de le remplir sur la foi de gens si rudes, qui ne savent pas distinguer pour l'ordinaire le Nord d'avec le Midi.

Les *Abcas* confinent avec les Cherkes. Ils occupent cent milles de côtes de mer entre la Mingrelie & la Circassie. Ils ne sont pas tout-à-fait si sauvages que les Cherkes, mais ils ont le même naturel pour le larcin & le brigandage. On négocie avec eux avec les précautions que j'ai marquées. Ils ont besoin de toutes choses comme leurs voisins, & n'ont, comme eux, à donner en échange que des créatures humaines, des fourrures, des peaux de dain, & de Tigre, du lin filé, du buis, de la cire, & du miel. *Procope* nomme ces peuples *Abasques* dans son *histoire de la guerre contre les Perses*.

Le

Le 10. Septembre nous arrivâmes à Isgaour. C'est une rade de Mingrelie assez bonne pendant l'Été. Les vaisseaux qui viennent négocier en Colchide s'y tiennent. Il y en avoit sept grands quand nous y arrivâmes. Notre Capitaine fit d'abord mettre le sien sur quatre ancres, deux à prouë, & deux à poupe, & mit à terre les mats & les vergues. Isgaour est un lieu desert, & sans habitations. On y fait des hutes de ramée, à mesure qu'il y vient des Marchands, & lors qu'on se croit en sûreté contre les Abcas, ce qui n'arrive pas souvent. Hors de là il n'y a pas une maison.

Avant que d'entrer dans l'Histoire des travaux que j'ai soufferts, & des dangers que j'ai courus en Mingrelie, je ferai la description du païs & des lieux circonvoisins, sans y mêler rien de douteux, & dont je ne sois très-bien informé.

La Colchide est située au bout de la Mer noire. Du côté d'Orient, elle est enfermée par un petit Royaume qui fait partie de la Georgie; lequel est appelé *Imirette* par les gens du païs, & par les Turcs *Pachatchouc* ou *Pacha kontchouc*, comme qui diroit *petit Prince*; du côté du Midi par la Mer noire, du côté d'Occident par les Abcas, du côté du Septentrion par le Mont Caucase. Sa longueur est entre la mer & les montagnes. Sa largeur s'étend dès Abcas à ce Royaume d'Imirette. Le *Corax* & le *Phase*, fleuves fameux dans les anciens Historiens, à présent nommez *Codours* & *Rione*, lui servent là de bornes. Le premier la sépare d'avec les Abcas. Le second d'avec l'Imirette. La lon-

Tome I.

F

gueur

gueur de la Colchide est de cent dix milles au plus. Sa largeur est de soixante. Ce que je sai non seulement de tous les gens du païs qui en conviennent, mais aussi pour l'avoir traversée d'un bout à l'autre. Elle étoit autrefois couverte contre les Abcas du côté du Septentrion, par un mur de soixantes milles de long; mais il y a long-tems qu'il est détruit : les forêts sont aujourd'hui sa défense, & sa plus grande sûreté. Les Habitans du Caucase composent cette Nation belliqueuse, si renommée sous le nom des *Huns*, laquelle est aujourd'hui séparée en differens petits peuples. Ceux qui confinent avec la Colchide, sont premièrement les *Allanes*, dont le païs faisoit il y a long-tems la frontière Septentrionale de l'Arménie, entre le mont Caucase & la Mer Caspiene, où l'on assigne le païs des Amazones. C'est une Nation renommée, qui se joignoit d'ordinaire aux Perses, contre les Romains, durant les sept premiers siècles du dixième. Les autres sont les *Suanes*, les *Gigues*, les *Caracioles* ou *Cara-cherkes*, peuples plus barbares que leurs noms; qui toutefois ne sont pas beaucoup changez, comme le remarqueront aisément les gens versez dans l'Histoire ancienne, où l'on voit que les *Allanes* sont nommez *Alains*, les *Suanes*, *Tzaniens*, les *Gigues*, *Zechiens*, & les *Caracherkes*, *Caracioles*. Ces *Cara-cherkes*, comme les appellent les Turcs, c'est-dire, *Circassiens noirs*, sont les Circassiens Septentrionaux. Les Turcs les appellent ainsi, quoi que ce soit le plus beau peuple du monde, à cause des brouillards & des nuages qui couvrent sans cesse leur païs. Ils ont été autrefois

Chrè-

Chrétiens. On le voit à quelqu'unes de leurs manières, & à de certaines cérémonies qu'ils observent dans leur païs; mais à présent ils sont sans Religion. Ils vivent de brigandages, & sont pires que les bandits les plus déterminez: ils vont presque nuds: ils ne savent aucun art liberal, & n'ont presque rien d'humain que la parole. Ils sont de plus grande taille que les autres peuples, ayant l'air & la voix si féroces, qu'on n'a pas de peine à remarquer que leur esprit & leur cœur le sont pareillement. Ils sont peur quand on les regarde, & sur tout quand on les connoît, & qu'on est bien averti que ce sont les plus résolus assassins, & les plus hardis voleurs du monde. Ces païs ont tous leur idiome assez distinct, mais de même génie, participant de l'Esclavon, ou du Georgien, selon qu'ils s'approchent de la Chersonese ou du Phase.

L'ancien Royaume de Colchos n'étoit pas un si petit Royaume, car il s'étendoit d'un côté jusqu'au Palus-Meotide, & de l'autre jusqu'à l'Iberie. Sa ville capitale nommée Cholcos, étoit à l'embouchure du Phase sur la rive Occidentale, & c'est ce qui fait qu'on donne le nom de Colchide à la Mingrelie, parce que la Mingrelie se termine à ce fleuve du côté d'Orient. Nos Géographes modernes veulent qu'il y ait une ville nommée *Fasso* au même endroit où étoit Cholcos, mais c'est ce que je puis assurer être faux.

Tous les Orientaux appellent la Colchide *Odische*, & les Cholches *Mingrels*. Je n'ai pu trouver l'Étymologie de ces deux mots, ni m'assurer, autant que j'aurois voulu, de

l'origine de cette Nation ; que Diodore le Sicilien & d'autres Auteurs font sortir de l'Égypte, & être une Colonie de Sesostris, ce qui n'est pas fort vrai-semblable. Le país est assez inégal. Il a des colines & des montagnes, des vallées & des plaines, ce qui fait une grande diversité, il s'élève insensiblement du bord de la mer. Il est presque tout couvert de bois, & horsmis les terres labourées, qui ne sont pas en grande quantité, tout est bois épais & hauts ; les arbres se multiplient-là si fort, que si l'on n'ôtoit soigneusement les racines qui s'étendent dans les champs labourés, & dans les grands chemins, le país deviendrait en moins de rien une si épaisse forêt, qu'il ne seroit pas possible de s'en tirer. L'air est assez tempéré pour le chaud, & pour le froid. Il n'est point sujet aux orages, aux éclairs, & au tonnerre. Il produit rarement la grêle ; mais il est fort incommode & fort mauvais ; à cause de son extrême humidité. Il y pleut presque continuellement. En Été l'humidité de la terre, échauffée par l'ardeur du Soleil, infecte l'air, cause souvent la peste, & toujours des maladies. Cet air est insupportable aux Étrangers. Il les accable d'abord d'une maigreur hideuse, & les rend, en un an de tems, jaunes, secs, & débiles. Les naturels du país en sont moins mal-traités durant leur vie, mais il y en a peu qui la poussent à soixante ans.

J'attribue à cette temperature d'air l'hydropisie, qu'on peut dire être la maladie épidémique des Mingreliens, laquelle ils combattent non seulement par l'exercice continuel qu'ils font à cheval, étant sans cesse par voyes & par

par champs, sans s'arrêter plus de trois ou quatre jours en un lieu; mais aussi en mangeant beaucoup de sel, & en se tenant toujours autour du feu. J'y attribue aussi la vermine dont le país est fort affligé, tant les hommes, que les bêtes. Les Cochons sur tout, sont pour la plupart couverts de poux, & ils leur entrent jusques dans la peau. Enfin il faut aussi attribuer à l'air de Mingrelie, que les bêtes venimeuses n'y ont que peu ou point de venin.

La Colchide abonde en eaux. Elles sortent des montagnes du Caucase, & s'écoulent dans la Mer noire. Les principaux fleuves sont le *Codonrs*, qui est le *Corrax* dont j'ai parlé, le *Socom*, qui est, je croi, le *Tersten* d'*Arian*, & le *Thassiris* de *Ptolomée*; le *Langur* appelé des Anciens *Astolphe*, le *Cobi*, qu'*Arian* nomme *Cobo*, lequel avant que d'entrer dans la mer, se joint à un autre fleuve de même grandeur appelé *Cianiscari*, & qui est le fleuve *Cianée*. Le *Tachur*, qu'*Arian* appelle *Sigame*, le *Sebeniscari*, c'est-à-dire, le fleuve Cheval, qu'on nomme ainsi, à cause de la rapidité de son cours, & que les Grecs par la même raison nommèrent *Hippus*, & l'*Abascia* à qui *Strabon* donne le nom de *Glaucus*, *Arian* celui de *Caries*, & *Ptolomée* celui de *Caritis*. Ces deux fleuves se mêlent avec le *Phase* à vingt milles de l'endroit où il se décharge dans la mer. J'ai rapporté exprès les noms anciens & nouveaux des fleuves de Mingrelie, parce que tous les Historiens Géographes, principalement *Arian*, & plusieurs modernes, les placent mal. Outre ces fleuves il y en a encore d'autres petits. Je n'en parle point; par-

ce qu'avant qu'ils entrent dans la mer, ils se perdent dans ceux que j'ai nommez. Ces fleuves ont tous des guez, que les gens du païs connoissent, & où ils les traversent; aussi n'y ai-je point vû de ponts, & il n'y a de bateau que sur quelques-uns; cependant ces fleuves sont rapides. Les gens du païs, pour rompre la force du courant, ont coûtume de se mettre plusieurs ensemble en guayant, & d'avancer ferrez l'un contre l'autre, & en s'appuyant encor à de longs bâtons qu'ils coupent exprès.

Le terroir de la Colchide est mauvais, & produit peu de fortes de grains & de légumes. Les fruits sont presque sauvages. Ils n'ont point de goût. Ils engendrent des maladies. Il en croît en Colchide de presque toutes les espèces que nous avons en France. Il y a aussi des melons fort gros; mais ils ne valent rien du tout. Ce qui y vient bien c'est le raisin, qui est par tout en grande abondance. La vigne croît autour des arbres, & monte à la cime des plus hauts. J'ai vû de si gros sèps, qu'à peine pouvois-je les embrasser. On taille la vigne tous les quatre ans une fois. Le vin de Mingrelie est excellent. Il a de la force, & beaucoup de corps. Il est agréable au goût, & bon à l'estomach. On n'en peut guère boire de meilleur en aucune part de l'Asie. Si les gens du païs savoient faire le vin comme nous, le leur seroit le meilleur du monde; mais ils n'y apportent aucun des soins nécessaires. Ils creusent de gros troncs d'arbres, & s'en servent de cuve. Ils foulent là dedans le raisin. Ils en prennent en même tems le jus, & le versent dans de grandes pitar-

rarres , ou urnes de terre , qui sont enterrées dans leurs maisons , ou tout proche. Ces vases tiennent chacun deux ou trois cens pintes. Quand le vase est plein , ils le bouchent d'un couvercle de bois , & mettent de la terre par-dessus. Ils couvrent ces urnes de la même manière que j'ai dit , que les Orientaux couvrent les fosses où ils serrent leurs grains.

La terre est si humide en Mingrelie dans le tems des sémences , que pour ne pas trop amolir celle où l'on sème le bled & l'orge , on ne la laboure point. On ne fait que jeter le grain dessus , il vient fort bien de cette manière , prenant racine un pied en terre. Les Mingreliens disent , que s'ils labouroient la terre qui porte l'orge & le bled , elle seroit si molle , que le moindre vent abattrait les tuyaux , & qu'ils ne s'y pourroient tenir droits. Ils labourent la terre , & ils sèment les autres grains avec des focs & des coutres de bois , tirant néanmoins des sillons aussi profonds qu'on feroit avec des coutres & des focs de fer , à cause que la terre est fort molle & fort humide , ainsi que je l'ai dit. Comme ces peuples sont paresseux & lâches au delà de l'imagination , ils s'excitent & s'entretiennent à l'ouvrage en chantant & en hurlant si fort qu'ils s'entr'étourdissent. Il est vrai que c'est une habitude presque universelle dans tout l'Orient de s'animer au travail par le chant ; & ce qui marque que cela naît de paresse d'esprit , aussi-bien que de mollesse de corps , c'est qu'on observe , que cette habitude est la plus forte du côté du Midi : aux Indes , par exemple , les Mariniers ne sauroient remuer une corde qu'en chantant , ni la prendre même

me qu'au milieu du chant. Les chamcaux & les bœufs ont accoutumé d'être menez au chant, & selon que leur charge est pesante il faut chanter plus fort & plus constamment.

Le grain ordinaire des Mingreliens est le *Gom*. Ce grain est menu comme la coriandre, & ressemble assez au millet. On le sème au printems de la même manière qu'on fait le ris. On fait un trou en terre avec le doigt, on met un grain dans ce trou, & on le couvre. Ce grain produit un tuyau de la grosseur du pouce, & de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a un épi qui a plus de trois cens grains. Le tuyau de *Gom* ressemble assez aux canes de sucre. On le cueille au mois d'Octobre, & aussi-tôt on le pend à des clayes élevées & exposées au Soleil. C'est pour le faire sécher. Après qu'il a été vingt jours sur ces clayes, on le serre. On ne le bat qu'à mesure qu'on le veut faire cuire, & on ne le fait cuire qu'aux heures du manger. Il est insipide & pesant. Il se cuit fort vite, & en moins de demie heure. Lors que l'eau où on l'a jetté commence à bouillir, on le remue doucement avec une petite pelle de bois, & pour peu qu'on appuye dessus, il se met en pâte. Quand tous les grains sont dissous, & la pâte bien pétrie, on diminue le feu, & on laisse ébouillir l'eau, & sécher la pâte dans le chauderon dans lequel on l'a fait cuire.

Cette pâte est fort blanche. On en fait qui l'est autant que la neige. On la sert avec de petites pelles de bois faites exprès. Les Turcs appellent ce pain *Pasta*, les Mingreliens le nomment *Gom*. Il se met en morceaux avec les doigts sans peine. Sa qualité est froide.

ex-

extrêmement , & laxative ; il ne vaut rien froid , ni réchauffé. Les Circaffiens , les Mingreliens , les Georgiens tributaires de Turquie , les Abcas , les habitans du Caucase , tous ceux qui habitent les côtes de la Mer noire depuis le détroit des Palus Meotides jusques à Trebisonde , ne vivent que de cette pâte. C'est leur pain , ils n'en ont point d'autre. Ils y sont si fort accoutumés , qu'ils le préfèrent au pain de froment. Je l'ai remarqué dans la plupart de ces pays-là. Je ne m'en étonne pas ; car moi-même , quand la nécessité m'eut obligé à vivre de cette sorte de *Pudding Anglois* , car on peut fort bien le comparer à notre *plain-pudding* , j'y pris tant de goût , que j'eus après de la peine à le quitter pour reprendre le pain ordinaire. Je m'en trouvois fort bien , & j'en avois le corps mieux disposé qu' auparavant. J'ai vû en Armenie , & en Georgie , beaucoup de grands Seigneurs , Turcs , & Georgiens , entr'autres le Prince de Tessis , & le Pacha d'Acalzické , qui faisoient venir de ce grain , & en mangeoient par délices. Il faut boire du vin pur lors qu'on en mange , pour corriger & temperer sa qualité froide & laxative , & c'est ce que ces *Gomiphages* ne manquent pas de faire.

Outre ce *Gom* , il y a en Mingrelie du millet assez abondamment , un peu de ris , du froment , & de l'orge en fort petite quantité. Les gens de condition seulement mangent par délices du pain de blé , le menu peuple n'en goûte jamais.

Les viandes ordinaires du pays sont du bœuf & du cochon. Le cochon y est en très-grande abondance , & fort bon , on n'en mange

F 5 point

point de meilleur en aucun lieu du monde. Il y a aussi du chevreau, mais qui est maigre, & n'a point de goût. La volaille y est fort bonne, mais fort rare. Lors que j'y étois, on n'en trouvoit presque point, à cause de la guerre qui avoit fait des ravages par tout le pays. Il n'y a point de poisson que le salé qu'on apporte de Turquie, du Thon, & peu d'autre en certain tems de l'année. La venaison, qui se mange en Mingrelie, est de Sanglier, de Cerf, de Biche, de Dain, & de Lièvre; elle est très-excellente, on n'en peut manger de meilleure. Il y a aussi des Perdrix, des Faisans, des Cailles en quantité, quelques oiseaux de rivière, des Pigeons sauvages, qui sont fort bons, & gros comme les plus gros Poulets de grain. J'en ai vu vider à qui on tiroit huit ou dix glands tout entiers; j'en étois tout étonné. Les Mingreliens prennent ces Pigeons avec des rets. On en prend beaucoup dans l'Automne, l'Hyver ils se retirent au mont Caucase.

La Noblesse de Mingrelie ne s'occupe qu'à la chasse. Elle chasse principalement avec des oiseaux de proie qu'on apprivoise, & dont on se sert ensuite. On peut dire assurément, qu'il n'y a point de pays au monde si abondant que la Mingrelie en oiseaux de proie, Laniers, Autours, Hobereaux, & autres. Ils font leurs nids dans le mont Caucase. Les petits, dès qu'ils sont éclos, se viennent jeter dans les forêts qui sont au dessous. On en prend en quantité, & on les apprivoise en cinq ou six jours.

De tous leurs vols d'oiseau le plus divertissant est celui du Faucon sur la Grue. Ils prennent

nent l'oiseau de rivière & le Faisan avec l'Epervier. Ils ont, comme on a en Perse, & en Turquie, un petit tambour à l'arson de la felle. Ils battent dessus pour épouvanter le gibier, & pour le faire lever de l'eau à ce son; alors on lâche l'Epervier dessus. Quand on prend des Herons, on leur ôte les plumes qu'ils ont sur la tête pour en faire des aigrettes, & on les laisse envoler. Les gens du pays assurent, qu'il leur en revient d'autres en leur place tout aussi belles que les premières. Comme on fait lever le gibier hors de l'eau par le son du tabourin, on le fait de même sortir des bois; car ce son effraye les bêtes fauves, & les fait courir dans la plaine, où l'on les tire. Les Mingreliens ne manquent pas de chiens pour chasser, mais ils aiment mieux prendre les bêtes à la Course. L'Epaule droite est le droit du Seigneur; la gauche celui de la Dame; le reste se mange avec les Chasseurs.

Outre les oiseaux que j'ai nommez, & qui se trouvent en Mingrelie, on y en voit d'étranges en forme & en plumage, inconnus en nos quartiers. Il y vient beaucoup d'Aigles, & de Pelicans. Le mont Caucase produit tout cela, & une infinité de bêtes féroces, des Tigres, des Leopards, des Lions, des Loups, des *Chacals*; ce dernier animal est une espèce de Renard. Il ne lui ressemble pas mal, excepté qu'il est plus gros, & qu'il a le poil plus épais, & plus rude. C'est, dit-on, l'Hiène des Anciens. En effet, il déterre les morts, & il dévore les animaux & les charognes. On enterre les morts en Orient sans bière, & dans leurs suaires. J'y ai vu en plusieurs endroits fou-

ler de grosses pierres sur les fosses, uniquement à cause de ces bêtes, pour les empêcher de les ouvrir, & de dévorer les cadavres; mais ce n'est pas seulement aux morts à qui le Chacal en veut. Il fait aussi la guerre aux vivans, se jettant sur tout ce qui n'est pas capable de lui résister, comme les enfans. Ce qui est surprenant, c'est l'adresse avec laquelle cet animal perce dans les maisons, & se glisse dans les tentes, d'où il entraîne les habits, quand il ne trouve pas d'autre chose, sur tout les bas & les souliers. Cet animal-là a un cri qui effraye; car c'est un hurlement acre, & perçant, & qu'il traîne comme un chat qui miaule. Comme ces animaux vont d'ordinaire en troupes, ils hurlent aussi toujours ensemble, s'entre-répondant, dans une manière d'accord, l'un faisant la haute, & l'autre la basse; ce qui paroît fort épouvantable les premières fois qu'on l'entend. L'Asie, & l'Afrique sont tourmentées de ces animaux, que l'on appelle *Dabul* en Afrique. Quelques uns croient que c'est l'animal que l'on appelle en Latin *Crocota*, & en Grec *Cycissa*, & que l'on prenoit autrefois pour un Chien sauvage; la Mingrelie, entre les autres pays de l'Orient, est couverte de ces *Chacals*, & de Loups. Ils assiégent quelquefois les maisons, & font des hurlemens épouvantables. Le pire est, qu'ils font de grands dégâts dans les troupeaux, & dans les haras. Le Préfet des Théatins, qui sont en Mingrelie, m'assura qu'en une semaine les loups lui mangèrent trois chevaux, & un poulain tout proche de son logis.

Il y a quantité de chevaux en Mingrelie,
&

& d'assez bons. On en entretient beaucoup, parce qu'ils ne coûtent rien à nourrir. Dès qu'on est descendu de dessus, on leur ôte selle & bride, & on les mène paître. On ne les ferre point. On les nourrit du seul pâturage.

La Mingrelie n'a ni villes, ni bourgs, elle a deux villages seulement sur le bord de la mer, toutes les maisons sont éparées çà & là dans le pays, il est difficile de faire mille pas sans en trouver trois ou quatre l'une proche de l'autre. Il y a neuf ou dix Châteaux, le principal s'appelle *Rues*, c'est où le Prince de Mingrelie se retire. Ce Château a un mur de pierre; mais si mal fait & si mince, que les moindres pièces de campagne le perceroient. Il y a du canon dedans. Les autres Châteaux n'en ont point. Voici comme ils sont faits. Au milieu d'une esplanade, dans un bois fort épais, on bâtit une tour de pierre, haute de trente ou quarante pieds, capable de tenir 50 ou 60 personnes. Cette tour est le donjon, & le lieu fort du Château. On y serre toutes les richesses du Seigneur, & de ceux qui se réfugient chez lui. Proche de cette tour, il y en a cinq ou six plus basses, faites de bois, qui servent de magasins pour les vivres, & pour retirer dans un assaut les femmes & les enfans. Outre cela, il y a dans l'esplanade plusieurs Cabanes faites les unes de charpente, les autres de branches d'arbres, les autres de cannes, & de roseaux. L'espace est fermé par une haye fort épaisse, & par le bois, qui est si épais par tout, qu'il est impossible d'aborder ces retraites que par le chemin taillé, & fait exprès, qui y conduit. Quand on

apprend que l'ennemi est proche, on rompt le chemin, & on le couvre d'arbres, tellement qu'il est comme impossible de le forcer. Les Colchéens ne se tiennent dans ces Châteaux que quand ils ont peur de l'ennemi; dès que le danger est passé, ils retournent à leurs maisons.

Les maisons de Mingrelie sont toutes de charpente: comme on est par tout proche des bois, on bâtit à fort bon marché. Les maisons des pauvres gens n'ont point d'étages, celles des Nobles en ont un seulement. Le bas a toujours des estrades pour se coucher, & pour s'asseoir, à cause de la grande humidité de la terre. Les gens de qualité sont assis sur des tapis, les autres sur des bancs. Les maisons sont fort incommodes, & fort sales, elles n'ont ni cheminées ni fenêtres. Le feu s'y fait au milieu. Le jour y entre par la porte. Elles n'ont point de fondement, les voleurs s'y glissent aussi sans peine. Ils font un trou sous la première poutre qui est au rés de chauffée, & qui porte les autres, & ils se fourrent par là dans le logis. Dès qu'on remue, ils sortent avec la même facilité. Cet inconvenient oblige les paisans à n'avoir qu'un grand lieu pour chaque famille. Ils retirent dedans tout ce qu'ils ont, excepté le grain, & quelquefois le vin. Ils y habitent tous ensemble, & ils y enferment la nuit leur bétail. Les maisons du Prince, & des Seigneurs, ont de grandes cours au devant, pour donner les audiences, & juger les differens; mais ces cours, ou ce qu'on appelle ainsi, ne sont qu'une esplanade, entourée de haye, ou de palissades tout au plus.

Le

Le sang de Mingrelie est fort beau, les hommes sont bien faits, les femmes sont très-belles. Celles de qualité ont toutes quelque trait, & quelque grace qui charme. J'en ai vû de merveilleusement bien faites, d'air majestueux, de visage, & de taille admirables. Elles ont outre cela un regard engageant, qui caresse tous ceux qui les regardent, & semble leur demander de l'amour. Les moins belles, & les âgées, se fardent grossièrement, & se peignent tout le visage, sourcils, joues, front, nez, menton. Les autres se contentent de se peindre les sourcils. Elles se parent le plus qu'elles peuvent. Leur habit est semblable à celui des Persanes. Leur coiffure ressemble fort à celle des femmes d'Europe, à la frisure près. Elles portent un voile, qui ne couvre que le dessus, & le derrière de la tête. Leur esprit est naturellement subtil & éclairé. Elles sont civiles, pleines de ceremonies, & de complimens; mais du reste, les plus méchantes femmes de la terre; fières, superbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques. Il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en œuvre pour se faire des Amans, pour les conserver, & pour les perdre.

Les hommes ont toutes ces mauvaises qualités, encore plus que les femmes. Il n'y a point de malignité à quoi leur esprit ne se porte. Ils sont tous éleveés au larcin. Ils l'étudient, ils en font leur emploi, leur plaisir, & leur honneur. Ils content avec une satisfaction extrême les vols qu'ils ont faits. Ils en sont loüez, ils en tirent leur plus grande gloire. L'assassinat, le meurtre, le menson-

ge,

ge, c'est ce qu'ils appellent les belles actions. Le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste, & semblables vices, sont des vertus en Mingrelie. L'on s'y enlève les femmes les uns aux autres. On y prend sans scrupule en mariage sa tante, sa nièce, la sœur de sa femme. Qui veut avoir deux femmes à la fois, les épouse, beaucoup de gens en épousent trois. Chacun entretient autant de concubines qu'il veut, les femmes & les maris sont réciproquement fort commodes là dessus. Il y a entr'eux très-peu de jalousie. Quand un homme prend sa femme sur le fait avec son galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon, & d'ordinaire il ne prend pas d'autre vengeance. Le cochon se mange entr'eux trois. Ce qui est surprenant, est que cette méchante Nation soutient que c'est bien fait d'avoir plusieurs femmes & plusieurs concubines, parce qu'on engendre, disent-ils, beaucoup d'enfans qu'on vend argent comptant, ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres. Cela n'est rien toutefois au prix d'un sentiment tout à fait inhumain qu'ils ont, que c'est charité de tuer les enfans nouveaux nez, quand on n'a pas le moyen ou la commodité de les nourrir, & ceux qui sont malades quand on ne les sauroit guerir. Leur raisonnement est, que l'on soustrait par-là ces innocentes créatures à une misère qui les feroit beaucoup languir, & qui les engloutiroit enfin. Voilà comme raisonne ce peuple barbare, qui n'a ni pudeur, ni humanité. Je crains, à dire le vrai, qu'en cet endroit on ne manque de foi pour l'histoire, & que les véritez que je raconte ne passent pour des exagérations.

gérations. Je proteste qu'elles sont très-certaines, & les faits que je rapporterai le justifieront suffisamment.

Les Gentilshommes du païs ont pouvoir sur la vie & sur les biens de leurs sujets, ils en font ce qu'ils veulent. Ils les prennent, soit femme, soit enfant. Ils les vendent, ou ils en font autre chose, comme il leur plaît. Chaque païsan fournit à son Seigneur tant de grain, de bétail, de vin, & d'autres denrées, selon son pouvoir. Ainsi, la richesse est selon le nombre de païsans, & c'est par là qu'elle se compte. Chacun est obligé, outre cela, de défrayer son Seigneur, un, deux, ou trois jours l'année; ce qui fait, que tant que l'année dure, la Noblesse va de côté & d'autre, mangeant ses païsans, & quelquefois ceux d'autrui, ce qui est la source d'une infinité de querelles qui dégénèrent la plupart en guerres ouvertes. Le Prince fait la même vie; de manière qu'on est presque toujours assez empêché de savoir où il est. Il mene avec lui toute sa famille, femmes, enfans, domestiques, & ses Hôtes, comme les Ambassadeurs, & d'autres étrangers considérables, lorsqu'il y en a; ce qui compose un furieux train, à cause que son bagage est porté à pié par des hommes, & par des femmes, qu'on voit courir demi nuds, chargés sur la tête, & sur les épaules. Les Mingreliens tiennent que cela fait plus d'honneur que d'être suivi à cheval; ce qu'ils pourroient faire, car il ne manque pas de chevaux en ces lieux-là, comme je l'ai déjà dit. Le Prince leve ses tributs dans le cours de cette visite annuelle, recevant d'une autre part des présens, où il n'a point de tri-

tributs à lever. Il juge aussi les procès, & autres differens, chemin faisant. On lui donne les requêtes lorsqu'il passe, & souvent il juge l'affaire sur le champ, sinon il assigne les parties au lieu où il doit passer la nuit.

La maniere de presenter sa requête en ces occasions, est de se planter au beau milieu de la route en face du Prince; & lorsqu'il est tout proche, le suppliant met un genou en terre, & donne son papier. Le Prince ne manque point de le prendre, & de le donner au Vizir, qui le lit tout haut. Le Demandeur, & ses assistans, se mettent aussi-tôt à jeter de grands cris. Ils gemissent, levent les mains au ciel, frappent la terre de leurs bâtons, & levent de la poussiere en l'air, pour émouvoir le Prince, qu'ils appellent *mon Empereur, mon Dieu, mon Seigneur*, & divers autres noms sacrez. Le Défendeur, & ses adherents, dès qu'ils comparoissent, jettent de pareils cris de leur côté, & c'est à qui les poussera plus haut. On produit les témoins de part & d'autre, & puis le Prince donne son jugement décisif. Tout cela se passe chemin faisant, comme je l'ai observé; car le Prince ne s'arrête point; mais il va fort lentement, pour qu'on puisse mieux le suivre. Quand les paisans de divers Seigneurs sont en different, leurs Maîtres les accordent. Quand les Seigneurs sont eux-mêmes en different, la force en décide, celui qui est le plus fort gagne sa cause. Voici comment ils s'y prennent. Ils fondent à main armée sur les bestiaux de leur ennemi, sur ses Vassaux, sur ses maisons, sur ses terres, pillant, brûlant, abattant tout; & enfin, lors qu'ils ne savent plus

plus à quoi s'en prendre, ils arrachent les vignes, les meuriers, & les autres arbres aussi utiles. Que si les parties viennent à se rencontrer durant ces actes d'hostilitez, ils se combattent d'une maniere sanglante. Le plus foible & le plus maltraité ne manque jamais de recourir au Prince, qui sans cela ne prendroit point connoissance de la querelle. Il mande l'accusé par une personne de consideration, selon la qualité des parties, & accommode le différent; mais ces sortes de pacifications ne durent d'ordinaire que jusques à une occasion favorable de se venger.

Il n'y a point de Gentilhomme en Mingrelie, qui n'ait querelle, c'est pour cela qu'ils sont toujours armez, & qu'ils ont toujours autant de gens auprès d'eux qu'ils en peuvent entretenir. Lorsqu'ils montent à cheval, ils sont armez de toutes pièces, & leurs gens aussi, ils ne se couchent jamais que l'épée au côté. Quand ils s'endorment ils se couchent sur le ventre en mettant leur épée dessous.

Les armes du país sont la lance, l'arc, la flèche, le sabre droit, & non courbé, la masse d'armes, & le bouclier; il y en a peu qui se servent d'armes à feu. Ils sont bons Soldats, & montent bien à cheval. Ils manient la lance avec beaucoup d'adresse. Ils apprennent aux enfans à tirer de l'arc dès l'âge de quatre ans, à quoi ils deviennent si adroits qu'ils tirent les Oiseaux les plus légers en volant.

Leur habillement est particulier, ils ont peu de barbe, hormis les Ecclesiastiques. Ils se rasent le sommet de la tête en couronne, & laissent croître jusques sur leurs yeux le reste
de

de leurs cheveux, aussi coupez en rond. Ils se couvrent la tête d'une petite calote de feutre fort fin, découpée, & taillée sur les bords en plusieurs croissans. L'hiver ils portent un bonnet fourré. Ils sont si gueux, & si misérables, que pour ne point gâter à la pluie leur calote, ou leur bonnet, ils le mettent dans la poche lorsqu'il pleut, & vont ainsi tête nue. Ils portent sur le corps de petites chemises qui leur tombent sur les genoux, & qu'ils enferment dans un pantalon étroit. Il n'y a guère d'habillement au monde plus laid que le leur. Ils portent une corde de plusieurs brâsses en ceinture; c'est pour attacher les personnes & le bétail qu'ils enlèvent à leurs voisins, ou qu'ils prennent à la guerre. Les Grands ont des ceintures de cuir large de quatre doigts, couvertes de plaques d'argent, & chacun attache à la sienne un couteau, & la pierre à éguiser, un fusil à faire du feu, trois bourses de cuir pleines, l'une de sel, l'autre de poivre, la troisième d'aleines, de fil, & d'éguilles. Les pauvres gens vont presque nus, leur misère est sans pareille, ils n'ont la plupart qu'un méchant feutre pour se couvrir. Ils mettent ce feutre, assez semblable à la chlamide des Anciens, en passant la tête dedans; & ils le tournent comme ils veulent du côté que vient le vent ou la pluie; car il ne couvre qu'un côté du corps, & ne descend que jusqu'aux genoux. On en fait de fins qui résistent à l'eau, & ne sont pas si pesans que les communs, lesquels assomment, sur tout quand ils sont mouillez. Qui a une chemise, & un méchant caléçon, est trop riche, presque tous vont nus pieds; les souliers des

Col-

gen
ge,
de l



Colchéens font d'une semelle de peau de buffle, qui n'est point préparée. Cette semelle s'attache aux pieds, avec une courroye de même peau qu'on lace par dessus. On n'a pas le pied moins mouillé dans ces sortes de sandales, qu'il si on l'avoit tout nud. La figure à côté représente cet habit, & la chaussure des Mingreliens, lorsque la neige est épaisse sur la terre.

Presque tous les Mingreliens, hommes & femmes, même les plus grands, & les plus riches, n'ont jamais qu'une chemise, & qu'un calceçon à la fois. Cela leur dure du moins un an. Pendant ce tems ils ne les lavent pas trois fois; mais une, ou deux fois la semaine, ils les font secoüer sur le feu pour les nettoyer de la vermine, dont ils sont toujours pleins. Je n'ai rien vû de sale & de dégoûtant comme cela. C'est ce qui fait que les Dames de Mingrelie ne sentent guère bon. Les Prochois toujours d'elles fort épris de leur beauté, mais dès que j'avois été un moment à leurs côtés, la méchante odeur qu'elles rendoient, étouffoit l'amour qu'elles m'avoient donné.

Les Grands mangent assis sur des tapis à la façon des Orientaux. Leur nape est, ou de toile peinte, ou de cuir, & souvent ils n'ont qu'une planche. Les gens du commun s'assèyent sur un banc, on en met devant eux un autre de même hauteur qui sert de table. Toute la vaisselle est de bois, les gobelets en sont aussi. Les gens de qualité ont un peu d'argenterie. C'est la coûtume de ce Pais sauvage, que tout le monde sans distinction, soit de l'un, soit de l'autre sexe, mange ensemble,

ble, le Roi, & toute sa suite, jusqu'à ses palefreniers. La Reine, ses femmes, ses filles, ses domestiques, & tout ce qui est à son service, jusqu'au dernier laquais. Ils mangent dans des cours, lorsqu'il ne pleut point. On se range en rond, ou par files, & l'on se met plus haut ou plus bas, selon sa qualité. Quand il fait froid, on fait de grands feux dans la cour où l'on mange. Le chauffage ne coûte rien là, car ce n'est que bois, comme j'ai dit. Lors qu'on est assis pour manger, quatre hommes, dans les grandes maisons, apportent sur les épaules une grande chaudiere de *Gom*, ce grain cuit, dont j'ai parlé. Ordinairement, un gueux, à demi nud, en sert avec une pelle de bois, à chacun un morceau, qui pèse bien trois livres. Deux autres serviteurs, un peu moins mal-faits, apportent un chauderon de ce grain plus blanc que l'autre. On n'en sert qu'aux personnes de condition. Les jours ouvriers, on ne donne que cela au commun du logis. Les maîtres ont un peu de legume ou de poisson sec rôti, ou un peu de viande. Les jours de fête, ou lors qu'on traite qu'un, on tue, ou un cochon, ou un bœuf, ou une vache, à moins qu'on ait de la venaison. Aussi-tôt que l'animal est égorgé, ils l'habillent, & le mettent au feu, sans sel, & sans sauce, dans cette grande chaudiere, où ils font cuire leur pâte. Lors que la viande a un peu bouilli, ils la tirent de dessus le feu, jettent le bouillon, & la servent ainsi demi-cruë, sans aucun assaisonnement. Le maître du logis a toujours devant lui une fort grande portion de viande. On lui sert aussi la plupart des legumes, tout le pain, toute la volaille,

aille , & tout le gibier. Il en envoie à ses hôtes , & à ceux qu'il veut caresser. On porte tout à la bouche avec les doigts , & si salement , qu'il n'y a qu'une grande faim qui pût porter à manger à la table de ces barbares , les moins honnêtes gens de nôtre Europe. Quand on a commencé à manger , il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde. Chez les gens du commun ce sont des femmes , ou des filles , qui le font. C'est la même incivilité parmi eux de demander du vin , & d'en refuser ; il faut attendre qu'on en présente , & le prendre quand il est présenté. On ne donne pas moins de demi-septier à chaque coup : le tour se fait trois fois dans les repas ordinaires. Aux fêtes , & aux banquets , les conviez , & les personnes considérables , boivent jusqu'à ce qu'ils soient yvres.

Les Mingreliens , & leurs voisins , sont de très-grands yvrognes. Ils surpassent en cela *les Français* , & tout le Nord. Ils ne mé-
~~ritent~~ jamais leur vin. Hommes , & femmes , ~~les~~ le boivent pur. Lors qu'ils sont échauffés , ils trouvent les coupes de chopine trop petites. Ils boivent dans les plats & avec la crèche. J'ai logé , près de Cotatis , chez un Gentilhomme des plus grands buveurs du pays. Pendant que j'étois chez lui , il fit un festin à trois de ses amis. Ils s'échauffèrent tous quatre si fort à boire , depuis dix heures du matin , jusqu'à cinq heures du soir , qu'ils burent une charge & demie de vin : une charge de vin pèse 300. livres. Dans les festins de ces peuples , c'est une coutume pratiquée de tout le monde de se lever de table , & d'aller à ses besoins autant de fois qu'on en est pressé.

pressé. On s'y remet sans jamais laver ses mains. Ils excitent à boire autant qu'ils peuvent les conviez , & leurs amis , & c'est sur tout à table qu'ils observent des civilitez , & se font des complimens. Leurs entretiens d'homme à homme sont des contes de vols , de guerre , de combats , d'assassinats , & de vente d'esclaves. Ceux qui se font avec des femmes sont assez deshonnêtes ; car elles se plaisent à tous les discours d'amour , de quelque lubricité , & de quelque effronterie qu'ils soient mêlez , & elles n'ont point de honte des mots les plus sales. Leurs enfans apprennent ces mots & ces discours aussi-tôt qu'à parler. Ils n'ont pas dix ans , que tout leur entretien avec les femmes sont plus deshonnêtes qu'on ne l'oseroit dire. L'éducation des enfans est sans exagération la plus méchante du monde en Mingrelie. Le pere les élève au larcin , la mere les forme à la turpitude.

J'ai observé ci-dessus que les femmes dans ce pays-là sont pleines de complimens & de cérémonies. Les hommes le sont aussi. On salue les gens au-dessus de soi en mettant le genou en terre , & c'est comme en usent , tant les femmes , que les hommes. Lors que celui qui vient faire un message est de considération , ou qu'il est envoyé par une personne distinguée , on lui étend un tapis à terre , au devant de la personne à qui le message s'adresse. Il y ploye le genouil , & se tient appuyé dessus tout le tems de sa visite , comme je l'ai rapporté. La même chose se pratique , lors que l'on apporte quelque bonne nouvelle.

C'est une coutume fort universelle , en ces pays

païs Septentrionaux, dont je fais la description, de ne délivrer aucune chose à son supérieur, présent, requête, ou message, que le genou en terre. On ne lui parle guere non plus qu'en cette posture. C'est ce qu'on appelloit *l'adoration*, à la Cour des Empereurs Grecs; d'où cette sorte de respect passa chez les Princes Chrétiens de la Mer noire, vers la fin du bas Empire. Les Empereurs s'en formalisoient, prétendant, qu'encore que ces Princes fussent souverains en leurs petits Etats, ils étoient néanmoins Vassaux de l'Empire, & qu'en cette qualité, ils devoient non seulement s'abstenir des ornemens propres & particuliers aux Empereurs, lesquels ils se donnoient la liberté de porter; mais aussi, n'exiger point la genuflexion, & les autres suprêmes respects qu'ils se faisoient rendre.

La langue des Colcheens est dérivée de l'Iberien, ou du Georgien, lequel on croit dérivé du Grec. Elle est distinguée en idiome littéral, & idiome vulgaire. Il n'y a gueres de monumens de l'idiome littéral restans, que dans le texte de la Bible, dont même l'on ne trouve que le Nouveau Testament, & dans la Liturgie, écrits l'un & l'autre en Lettres majuscules. Ainsi c'est proprement une langue morte que cet ancien Colcheen, où l'étude seule peut faire entrer. Les Ecclesiastiques n'y entendent pas même l'Office, quoi qu'ils le disent ou doivent dire chaque jour.

La Mingrelie est aujourd'hui fort peu peuplée, elle n'a pas plus de vingt mille habitans. Il n'y a que trente ans qu'elle en avoit 80. mille. La cause de cette diminution vient de ses guerres avec ses voisins, & de la quan-

Tome I.

G

tité

tité de gens de tout sexe , que les Gentils-hommes ont vendus ces dernières années. Depuis long-tems , on a tiré tous les ans par achat , ou par troc , douze mille personnes de Mingrelie. Tout cela va entre les mains de Mahometans , Persans , & Turcs ; n'y ayant qu'eux qui les viennent querir. On en emmène trois mille tous les ans à droiture à Constantinople ; on les a en troc de draps , d'armes , & d'autres choses que j'ai dit , qu'on apporte en Mingrelie. Il y vient tous les ans quelques douze voiles de Constantinople & de Caffa ; & plus de soixante felouques de Gonté , d'Irissa , & de Trebifonde. Ce qu'elles chargent en Mingrelie , outre les esclaves , c'est de la soye , du lin en fil & en toile , de la semence de lin , des peaux de bœuf , des Martres , du Castor , du buis , de la cire , & du miel. Le miel de Mingrelie est fort bon. Il y en a de deux sortes , du roux , & du blanc : le blanc n'est pas en si grande quantité que l'autre ; mais il est beaucoup meilleur & plus doux ; le sucre raffiné ne l'est pas plus : c'est un manger fort délicat. Il est ferme sous la dent. Outre le miel domestique , il y en a un sauvage , qui se trouve dans les trous , & dans les fentes des arbres ; il est fort abondant. Les vaisseaux de Caffa l'emportent pour la Tartarie , où l'on en fait avec du grain un breuvage tout à fait violent. Les Turcs font un grand profit sur ce qu'ils emportent de Mingrelie , ce qu'ils achètent un écu ils le revendent quatre. Leur grand profit est sur les esclaves.

C'est une chose qui n'est pas croyable que l'inhumanité des Mingreliens , & cette cruauté dénaturée qu'ils ont tous pour leurs com-
pa-

patriotes , & que quelques-uns ont pour leur propre sang. Ils ne cherchent que l'occasion de s'emporter contre leurs vassaux pour avoir quelque prétexte de les vendre avec leurs femmes & leurs enfans. Ils enlèvent les enfans de leurs voisins , & en font la même chose : ils vendent même leurs propres enfans , leurs femmes & leurs meres ; & cela , non par provocation , ou motif de vengeance , mais uniquement , par l'impulsion de leur naturel dépravé. On m'a montré plusieurs Gentilshommes qui ont été dénaturez jusqu'à ce point. Un d'eux vendit un jour douze Prêtres. L'Histoire de cette méchanceté a une particularité étrange , & elle merite bien d'être rapportée comme un exemple sans pareil. Ce Gentilhomme devint amoureux d'une Demoiselle. Il résolut de l'épouser , quoi qu'il eût déjà une femme. Il demanda la Demoiselle , & l'obtint. C'est la coutume en Mingrelie d'acheter les femmes. On les achete selon la condition , selon l'âge , selon la beauté. Le Gentilhomme ne savoit où prendre ce qu'il avoit promis pour obtenir sa maîtresse , & ce qu'il lui falloit pour la nôce , qu'en vendant des gens. Ses sujets qui aprirent son dessein s'enfuirent , & emmenèrent leurs femmes & leurs enfans. Réduit au desespoir , il s'avisa de cette perfidie tout à fait outrée. Il invita douze Prêtres à venir chez lui dire une Messe solennelle , & faire un sacrifice. Les Prêtres y allèrent bonnement. Ils n'avoient garde de penser qu'on les voulût vendre aux Turcs , ne s'étant jamais rien vû de pareil en Mingrelie. Le Gentilhomme les reçut bien , leur fit dire la Messe , leur fit immoler un

G 2

bœuf,

bœuf, & les en traita ensuite. Quand il les eut bien fait boire, il les fit prendre par ses gens, les fit enchaîner, leur fit raser la tête & le visage, & la nuit suivante il les mena à un vaisseau Turc, où il les vendit pour des meubles & des hardes; mais ce qu'il en tira ne suffisant pas encore pour payer sa maîtresse & pour faire sa nôce, ce tigre prit sa femme, & l'alla vendre au même vaisseau.

Tout le commerce de Mingrelie se fait par échange, à des foires qu'on tient de côté & d'autre successivement, où l'on se pourvoit de ce qui est nécessaire, comme à des Marchez. On donne marchandise pour marchandise. L'argent n'a point de prix arrêté entre le peuple. Celui qui a cours, sont les piastres, les écus de Hollande, & les *abassis*, qui sont des pièces faites en Georgie au coin de Perse, de la valeur de dix-huit sols chacune. Le Prince de Mingrelie, qui mourut il y a vingt ans, avoit commencé à faire battre monnoye. Cela ne dura pas, à cause du peu d'argent qu'on apporte dans le país, & parce que le país n'en produit point du tout. Il ne produit non plus ni or, ni autre metal. Je ne sais ce qu'est devenu ce gravier, & ce sablon d'or, que les Anciens disent qu'on y recueilloit avec des toisons, & qui a donné sujet à la fable de la Toison d'or. On n'en trouve en Colchide, ni dans les montagnes, ni dans les rivières, & de quelque côté que l'on se tourne, il n'y a pas moyen d'accorder là dessus l'antiquité avec le tems présent.

La Mingrelie entière n'a que quatre mille hommes d'armes. A la verité ce sont presque tous gens de cheval. Il n'y a que trois
cens

cens pictons avec cette Cavalerie. Ces soldats ne sont point distribuez en Régimens, ni en Compagnies. Chaque Seigneur & chaque Gentilhomme mène ses gens au combat sans ordre, sans rang, sans Officiers, il s'en fait suivre toujours, aussi bien en fuyant qu'en chargeant l'ennemi.

Les guerres des Mingreliens, & de leurs voisins, ne sont proprement que des courses & des pillages; & lors qu'ils attaquent l'ennemi, ils le font fort impetueusement: car ils ne manquent pas de courage & de résolution. S'ils mettent l'ennemi en fuite, ils le suivent & courent tout son país; brûlent; pillent par tout, emmènent toute sorte de personnes, & après ils se retirent avec la même impetuosité. Ils prennent le plus de prisonniers qu'ils peuvent, de sorte que dès qu'ils ont abattu quelqu'un de cheval, ils sautent à bas du leur, lient le vaincu de la corde que j'ai dit qu'ils portent en ceinture, & le donnent à garder à leurs valets. Celui qui a pris un prisonnier a sur lui pouvoir de vie & de mort, il en peut faire tout ce qu'il veut. D'ordinaire il le fait esclave, & le vend aux Turcs. Lorsque ces peuples sont assaillis, ils se présentent au passage de quelque rivière, & mettent de la Mousqueterie en embuscade, tâchant d'empêcher le passage à l'ennemi. Si l'ennemi les force, ils s'enfuient, & se retirent dans les bois, laissant le país à sa merci. De cette sorte, les guerres de ces peuples ne durent gueres: en moins de quinze jours cela est fini, l'ennemi est retiré; il a ravagé tout le país.

Les Entrées du Prince de Mingrelie mon-

tent tout au plus à vingt mille écus par an. Elles proviennent des Doüanes de ce qu'on apporte dans le païs , & de ce qu'on en emporte , des gens qu'il vend , & des avanies qu'il fait. Il met tout ce revenu dans ses coffres , car il ne dépense pas un denier. Ses Vassaux le servent sans gages ; & son domaine lui fournit tant de vivres pour toute sa maison , qu'il en a de reste. Il envoie souvent au Roi de Perse des Faucons , & de toute sorte d'oiseaux de proye. Le Roi lui envoie pour cela des brocards d'or & de soye , des tapis , des armes , de la vaisselle , & plusieurs autres choses , dont un Prince gueux , comme celui de Mingrelie , peut avoir besoin. Il entretient un pareil commerce avec le Cam de Georgie. Sa Cour , dans les fêtes solennelles , est de deux cens Gentilshommes ; dans les autres jours , il y en a environ six-vingt. Son train est de trois cens personnes , sans les Gentilshommes. Celui de la Princesse est de cent personnes d'un & d'autre sexe. Aux grandes fêtes , elle a une Cour de plus de soixante Dames bien faites & bien vêtues.

La Religion des Colcheens a , je croi , été autrefois la même que celle des Grecs. Des Historiens Ecclesiastiques disent qu'une esclave convertit à la Foi de Jesus-Christ , le Roi , la Reine , & les Grands de Colchide , du tems de Constantin le Grand ; qui envoya à ces nouveaux convertis des Prêtres & des Docteurs , pour les baptizer , & pour les instruire des mystères du Christianisme. La Tradition Armenienne donne à cette esclave le nom de *Nine*. D'autres disent qu'ils doivent la con-

connoissance du Christianisme à un *Cyrille*, que les Esclavons appellent en leur langue *Chinsil*, qui vivoit environ l'an 860. Les Mingreliens montrent sur le bord de la mer, en un lieu nommé *Pigivitas*, proche du fleuve *Corax*, une Eglise qui a trois nefs, & qui est fort grande. Ils assurent que St. André prêcha à l'endroit où cette Eglise est bâtie. Je l'ai vûe de loin ; c'est un ancien bâtiment, autant qu'on le peut juger, d'un mille de distance. Le *Catholicos* y va une fois en sa vie faire l'huile Sainte, que les Grecs appellent *mirone* ; on dérive ce terme de *mouron*, qui est le baume blanc d'Arabie. Je n'ai discouru de Religion avec aucun Mingrelien, n'en ayant trouvé aucun qui fût ce que c'est que Religion, que Loi, que peché, que sacrement, & que service divin. Tout ce que j'ai remarqué sur cela, est que les femmes allument quelquefois de petites bougies & les attachent à la porte de leur logis, ou d'une Eglise, font bruler en même tems un grain d'encens, & se tournent vers le soleil, en faisant de grandes inclinations de Corps, & des signes de Croix, de la tête aux pieds.

Comme je n'entendois point la Langue des Mingreliens, ni des Georgiens, pour pouvoir m'instruire de leur Créance en leur conversation, & que je ne trouvai personne parmi eux qui en fût parler d'autre ; je croi que je ne saurois faire mieux pour bien donner à connoître quelle est leur Religion, que de rapporter la *Relation* que m'en a donnée le Pere *Dom Joseph Mariezampi*, Italien, Mantouan, Préfet des Theatins, Missionnaires en Colchide, écrite de sa main, qui n'a jamais été

imprimée , & qu'il n'a pas même finie. Ce Pere , qui m'en fit présent pendant que j'étois avec lui , avoit été vingt-trois ans sur les lieux quand il se mit à la composer. Ainsi , il n'en devoit ignorer , ni le Culte , ni la Créance ; & j'ai lieu de croire qu'il l'aura fait de bonne foi. La voici traduite mot pour mot.

P R É F A C E.

JE crains que le Lecteur , en lisant ce petit Ouvrage , ne se trouve autant trompé que les Espions du Roi Saül , qui étant allez par ordre de ce Prince , pour se saisir de David , ne trouverent que son phantôme dans son lit au lieu de sa personne. On croira trouver parmi ces Peuples le veritable Christianisme , & l'on n'y en trouvera que l'ombre , & la figure , couverte de beaucoup de superstitions.

Les Mingreliens , dès la naissance de l'Eglise , reçurent la Foi Chrétienne , selon les rites des Grecs , par de très-saints Docteurs , de même que les autres Nations d'alentour , & ils la conserverent pure pendant une longue suite d'années , jusqu'à-ce que ceux qui la cultivoient dignement parmi eux étant venus à manquer , ils la confondirent avec d'autres Cérémonies , & avec des rites des Juifs ; s'étant éloignez , en vrais Grecs qu'ils sont , de la Sainte Eglise Catholique Romaine.

Depuis cela , ces malheureux , qui au commencement marchaient dans le chemin du Ciel , sont tombez , faute de Pasteurs habiles , dans l'abyssme d'une si épaisse ignorance , qu'ils se trouvent aujourd'hui dans un aveuglement pro-

prodigieux. On ne fait parmi eux ce que c'est que Foi ni Religion ; & la plupart regardent la vie future comme une fable , & une invention humaine. Mais le pire , & ceci est un malheur que nous devons pleurer , comme autrefois le triste Jeremie pleuroit sur la pauvre Jerusalem, c'est que leurs Prêtres, leurs Evêques , & leur *Catholicos* , ou Patriarche ; ne savent point quelle est l'obligation de leurs charges ; & ne savent même ni lire ni écrire, si loin d'eux est la connoissance du culte Divin ! Leurs Prêtres, ou *Papas* , (car c'est ainsi qu'ils les appellent ,) uniquement attentifs à les tromper , ne font profession que de savoir prédire les choses futures , feignant de les trouver dans leurs livres ; & ces misérables aveugles les croient , comme s'ils étoient des Anges , parce qu'ils sont obligez de vouloir tout ce que leurs Prêtres veulent.

De là il arrive que quand ils sont dangereusement malades , ils ne consultent point de Médecin ; mais qu'ils appellent le *Papas* ; non qu'ils veuillent se confesser ou faire qu'il prie Dieu pour le salut de leur ame ; c'est de quoi ils ne s'embarrassent gueres ; mais afin de savoir de lui si son livre porte qu'ils mourront , ou ne mourront point de cette maladie ; & pour quel sujet elle leur est venue. Ce *Papas* commence gravement à feuilleter, & refeuilleter son Livre , & il dit ensuite au malade : *qu'il y a une telle Image , qui est en colere contre lui , & qui le veut faire mourir ; qu'il faut pour l'appaiser lui offrir un chevre , ou une vache , ou un bœuf , ou quelqu'autre victime , ou de l'argent , afin qu'elle ne le tue point !* Les pauvres malades , de peur de mourir,

promettent au Prêtre ce qu'il veut , & ils le donnent. Mais il le prend pour lui-même , & ceux qui le donnent en font la dupe. Tel est la Science de ces *Papas* , qui succent le sang de ces infortunez Mingreliens , qu'ils abusent avec leurs superstitions.

Ce fut pour remédier à leur déplorable état , que nôtre St. Pere le Pape Urbain VIII. touché d'une compassion vraiment paternelle , & brûlant , comme un digne Pasteur , du zèle de ramener au bercail ces Brebis égarées , leur destina en 1632. quelques Peres Theatins , fort zelez pour le salut des ames ; lesquels , s'étant exposez à mille & mille dangers sur la mer , furent pris par les Turcs , conduits à Constantinople , avec beaucoup de peril pour leur vie ; & enfin délivrez par le crédit du Roi très-Chrétien , qui y intervint.

Mais ce n'étoit pas là la premiere mission des Theatins faite en Mingrelie. Car déjà six ans auparavant , le même St. Pere dont nous vous venons de parler , y en avoit envoyé d'autres , lesquels y poserent les premiers fondemens de cette mission , savoir les Rev. Pere *D. Pierre Avisitabil* , homme de sainte vie , & *Jaques de Stefani* , homme aussi de sainte vie , avec quelques autres , que Sa Sainteté chargea de Lettres pour le *Dadian* , ou Prince souverain d'*Odiſſe* , qui est la Mingrelie , pour le *Meſſe* , ou Roi d'*Imirette* , pour le Prince des *Barrielliens* , & pour celui des *Cacketiens* , qui sont des parties de la Georgie , situées entre la Mingrelie & la Perse. Tous ces Princes reçurent nos Peres favorablement , & particulièrement *Taimoras Cas* , Prince du pais de *Gori* , dans la Georgie , où ils

ils fondèrent leur première habitation ; & dans la suite des tems , y ayant succédé de nouveaux sujets , d'une vertu singulière , & d'une rare prudence , ils s'étendirent dans le pays de *Gurielle* , & dans celui de l'*Odisée* , ou *Mingrelie* , quoi qu'avec des travaux & des souffrances incroyables.

C H A P I T R E I.

En quel tems les Colchéens reçurent la Foi de Jesus-Christ, & qui furent les premiers qui la planterent dans leur Pais.

COMME les *Colchéens* sont en général plusieurs Peuples presque uniformes dans les saintes Cérémonies , savoir les *Abcas* , les *Circassiens* , les *Alanes* , les *Soanes* , & autres ; j'ai crû , qu'avant que de venir au particulier des *Colchéens* , il étoit nécessaire d'avertir le Lecteur du nom particulier de ces Peuples , qui ne font presque qu'une Nation. On tient par tradition que le glorieux Apôtre St. André prêcha la Foi aux *Abcas* ; qu'il fut en *Scythie* , qu'il passa en *Grece* & en *Epire* , puis chez les *Sydianes* , & chez les *Suidiens* ; & que pour certain il s'arrêta enfin chez les *Abcas* , qui font une partie de la *Colchide*. Ce qui porte davantage à le croire ainsi , est une ancienne Eglise à trois nefs , bâtie dans un village de cette Province , appelée *Piccota* , en l'honneur de ce Saint , laquelle est Métropole de toute la *Colchide* ; où chaque Catholique , ou Patriarche , va une fois en sa vie , avec tous ses Evêques , & y fait la sainte Hui-

le, qu'ils appellent *Mirone*. Le Prince y va aussi, & toute sa Cour. Cette Eglise s'appelloit premierement *Sainte Marie de Picciola*; mais la dévotion qu'ont ces peuples pour Saint André, qu'ils tiennent qui l'a fait bâtir, a prévalu, & ils lui ont donné son nom.

On raconte que devant cette Eglise, il y a une colonne de marbre, de laquelle, par un jugement de Dieu, sortit un torrent d'eau bouillante, lors que ce Saint Apôtre y fut mis à mort; duquel torrent plusieurs personnes ont arrêté le cours par l'invocation de ce Saint: d'où vient que depuis ce miracle, les peuples eurent une grande vénération pour ce Saint, & qu'en passant devant cette Colonne ils s'agenouillent, & la baissent. Ce que j'en dis, je le sai d'un de nos Peres, le Pere *Christofle Castelli*, qui fut avec un *Catholicos* à *Picciola*, & qui vit la vénération, (quoi que barbare,) que ces peuples avoient pour cette Colonne, pour ce Saint, & pour la croix qu'il porte sur la poitrine.

Quant à la conversion des Iberiens & des Georgiens, nous lisons dans *Baronius*, sous l'an 100. qu'ils se convertirent à la foi Chrétienne par la prédication de Saint Clement, Pape, lors qu'il fut relegué dans l'Isle de Chersonese par l'Empereur Trajan. Je trouve l'opinion du Reverend Pere T. *Thomas de Jesus*, Carme, mieux fondée. Il dit au livre. 4. de la conversion de toutes les Nations chap. 9. folio 190. que la conversion des Iberiens fut l'ouvrage d'une femme Esclave, de laquelle le Martyrologe fait mention le 15, Decembre, sous le nom de *Chrétienne*, avec

avec le titre glorieux d'Apôtre des Iberiens ou Georgiens qui l'appellent *Sainte Ninone*. *Nicephore* parle de cette Sainte au Livre 8. chap. 34. *Thomas de Jesus*, que nous venons de citer, dit qu'elle vécut toujours saintement en l'état d'Esclave, jeunant, priant, & s'exerçant en la piété; ce qui lui attiroit l'admiration de ces barbares, à qui elle répondoit, lorsqu'ils lui demandoient pourquoi elle se mortifioit tant, qu'*Elle se plaisoit dans ce genre de vie, & qu'Elle adoroit son Dieu Jesus-Christ crucifié.*

La nouveauté de ce nom attira leur admiration, & ils commencerent à avoir de la vénération pour cette femme, qu'ils ne considéroient point auparavant. Il arriva qu'un jour, selon la coutume du pays, que quand il y a quelque Enfant malade, les meres le portent chez leurs voisins, pour y chercher du remède; Il arriva, dis-je, qu'une Mere, ayant en vain porté le sien dans plusieurs maisons, elle alla chez cette Esclave, avec peu d'espérance néanmoins qu'elle le pût guerir, parce qu'on ne faisoit aucun cas d'elle. L'Esclave lui répondit qu'elle ne savoit point de remède; mais que le Dieu qu'elle adoroit étoit assez puissant pour rendre aux malades leur première santé; sur quoi prenant l'Enfant entre ses bras, elle le couvrit de son *Cilise*, fit sa priere, & le lui rendit après entièrement guerir. Quelque-tems après la Reine, qui souffroit depuis long-tems de cruelles douleurs, ayant ouï parler de cette cure miraculeuse, & étant pleine de foi, fut trouver l'Esclave, & recouvra sa santé par son moyen. Cette guerison miraculeuse

G. 7. l'ayant

l'ayant portée à se faire Chrétienne, elle exhorta son mari à faire la même chose. Il le lui promit; mais ne l'effectuant point, il arriva, un jour qu'il étoit à la chasse, qu'il fut surpris d'une si horrible tempête, & d'une si grande obscurité, qu'il ne pouvoit voir ceux même qui étoient avec lui. Il en fut étonné, & se souvenant de la promesse qu'il avoit faite à sa femme de se faire Chrétien, sans l'avoir exécutée, il promit à Dieu dans ce moment-là, qu'il le feroit sans délai, s'il le délivroit du peril où il étoit. Aussitôt l'obscurité se dissipa, & l'air devint serein. Etant revenu vers sa femme, il lui raconte ce qui s'étoit passé, fait appeller l'Esclave, qui après avoir tout ouï, & fû la volonté du Roi, l'exhorte à détester ses Idoles, à se faire baptizer, à adorer le véritable Dieu, Jesus-Christ crucifié, & à lui élever un temple. Ce Prince exécuta tout exactement. Il abjura ses Idoles, il exhorta tous ses sujets à en faire de même, & il se mit à construire un Temple magnifique sur plusieurs Colonnes. Mais comme on en eut élevé deux, & qu'on vouloit en élever une troisième, il ne fut jamais possible de la dresser; & tous ceux qui y travailloient, & ceux qui étoient présens, se retirèrent tout à fait étonnez & confus. L'Esclave resta seule la nuit dans l'Eglise, & obtint de Dieu par ses prieres que la colonne se dresseroit & placeroit d'elle même au lieu où elle étoit destinée. Les Ouvriers étant tous revenus le matin, ils furent extrêmement surpris de voir la colonne en place. Cela servit au peuple à le confirmer davantage dans la foi Chrétienne.

tienne. Le Roi, qui s'appelloit *Bacurie*, envoya des Ambassadeurs à l'Empereur Constantin pour lui donner part de sa conversion. Ce Prince en fut ravi de joye, & lui donna des Prêtres & des Ministres pour instruire le peuple dans les mystères de la foi; & le Prince étant allé lui-même au bout de quelque-tems à Constantinople, l'Empereur le reçut fort honorablement, le fit Comte du premier Ordre, Duc des Confins de la Palestine, & Général de deux corps de ses Armées, qu'on appelloit les troupes des *Arcieriens*, & des *Scutariens*. Mais, par l'intrigue de *Rustic*, & de *Jean*, tous deux Ducs de l'Empire, qui étoient jaloux de la gloire de *Bacurie*, il périt. Dieu ne laissa pas ce crime impuni, car il permit qu'une Armée Imperiale de 50000 hommes fût défaite par 30000 Perses, & que *Rustic* & *Jean* eussent la tête tranchée.

Le Cardinal *Baronius*, sous l'an 523. veut que les Colchéens aient embrassé le Christianisme durant le Pontificat d'Hormisdas, & sous l'Empire de Justin, qui fit beaucoup de caresses à ce Roi *Bacurie* (dont nous avons parlé,) lorsqu'il fut à Constantinople pour se faire baptizer, l'appellant son fils, lui donnant le titre d'Empereur d'Asie avec la Couronne & la Robe blanche Imperiale.

L'opinion de *Tarcagnotte*, au Livre 5. de son Histoire, que les Colchéens, & les Armeniens, reçurent en même tems le baptême, du tems du Pape Jules, & de l'Empereur Constantin, n'est pas vrai-semblable; parce que les Armeniens se firent Chrétiens lorsque l'Archevêque Gregoire, cette éclatante lumière de l'Arménie, brilloit; & du-

durant le regne de Tiridate, sous l'Empire de Constantin.

Nous lisons dans *Baronius*, que les Colchéens se maintinrent toujours dans la pureté de leur foi : mais, qu'ayant été instruits des Cérémonies des Grecs par Saint Cyrille, & par Methodius, son frere, que l'Empereur Michel leur avoit envoyez, & s'étant unis à des Patriarches Grecs ; ils étoient tombez tous ensemble dans l'ignorance. Ils sont cependant aussi constans dans le Christianisme qu'ils étoient au commencement, quoi qu'environnez de Turcs, de Persans, de Tartares, & de Juifs. *Cobade*, Roi de Perse, voulut avec une puissante Armée les obliger à changer de Religion ; mais ils combattirent avec tant de courage sous la conduite de leur Roi *Gargene*, qui n'étoit pas moins grand Capitaine que bon Chrétien, qu'avec le secours de l'Empereur Justin, ils remporterent la victoire.

Aiton, Armenien, qui vivoit en 1282. dit que ces peuples sont résolus de mourir plutôt l'épée à la main, que de se faire Mahométans. C'est *Ramuzio* qui le rapporte ainsi au Livre de ses Navig. 1^{er} Par. chap. 21.

Ketnane, Reine des Cachetiens, mere de *Taimoras Can*, qui fut le premier qui donna une habitation à nos Peres en ce pais-là, a été célèbre de nos jours par la constance avec laquelle elle souffrit le Martyre. Cette Princesse, ayant été envoyée par son fils en Perse, à *Scia Abas*, pour traiter une paix avec lui, expira enfin sous la rigueur des tourmens, après que ce barbare l'eut cruellement fait souffrir dans une prison, durant un long-tems.

tems. Les Peres Augustins, qui demeurent à Ispahan, en ont décrit le glorieux martyre.

Ce même *Taimoras Can*, après avoir soutenu plusieurs guerres contre le Persan, son Ennemi, a perdu son Royaume pour la querelle de la foi. Ce Prince aimoit beaucoup nos Peres, qui pour le faire entrer de plus en plus dans leurs interêts, & lui marquer leur reconnoissance, lui firent présent de quelques paremens d'or & de soye.

Comme il discouroit un jour de la foi avec nôtre Pere D. *Jaques de Stephani*, qui lui parloit avec une liberté Apostolique, il en fut si irrité, que portant sa main à son épée, il lui dit, *Vous êtes trop obstinez, vous autres Franks; je défendrai ma créance cette épée à la main contre tous ceux qui me diront qu'elle n'est pas la véritable.* Ce pauvre Pere fut obligé de se taire.

CHAPITRE II.

Du Catholicos, Chef des Ecclesiastiques.

LES Georgiens, & les Imiretiens s'étant faits de la Communion Grecque, comme nous l'avons observé, l'élection du Catholicos dépendoit des Patriarches Grecs, les plus proches du Roi des Georgiens Imiretiens; & c'étoit, ou ceux de Constantinople, ou ceux d'Alexandrie, qui les nommoient. Mais aujourd'hui, le Roi des Imiretiens est le maître absolu de cette élection; & de nos jours il a fait Catholicos de toute la Georgie & de toute l'Odissee un *Bere*, ou Moine, nom-

nommé *Ginacelle*. Ces peuples reconnoissent ce Catholikos pour leur Souverain Patriarche, ne conservant plus aucune déference pour les Patriarches Grecs. Nous en vîmes un exemple, lorsque le Prince d'Odissée, *Lavandadian*, donna une Eglise à nos Peres sous le titre de *Saint George*. Quelques Moines Grecs, qui se trouverent en ce pais-là, en furent extrêmement indignez, & en écrivirent au Patriarche de Constantinople, qui se plaignit, par des lettres qu'il adressa au Prince, & au Catholikos, de ce qu'ils avoient accordé cette Eglise aux Franes, ce qui étoit tacitement vouloir devenir d'une même communion avec eux; & qui leur ordonnoit de la leur ôter; à faute de quoi, il seroit obligé de proceder par excommunication contre eux. Mais, ni l'un, ni l'autre ne s'en soucia; & cela ne fit qu'augmenter le mépris qu'ils faisoient de ces sortes de Lettres.

Ce Catholikos exerce sa juridiction dans *l'Odissée*, dans le pays des *Imiretiens*, des *Gurielliens*, des *Abcas*, & des *Soanes*. Son Eglise Metropolitaine est à *Picciota*, proche les *Abcas*, sous le nom de *St. André*, ou de *St. Marie*; nous en avons parlé ci-dessus.

Son revenu consiste en pain, en vin, & en plusieurs sortes de denrées, que chaque famille des ses Vassaux, qui sont en grand nombre, est obligée de lui donner. Son occupation perpetuelle, est de visiter son Diocèse. Mais ce n'est point pour instruire, & pour assister les ames, qui sont confiées à ses soins; ou pour visiter ses Eglises, & pour savoir comment se gouvernent ses Evêques, & les

Ces Papes ; ou pour examiner de quelle manière se fait le service Divin. Ces soins l'occupent fort peu ; mais ses visites , qu'il fait toujours accompagné de plus de deux cens personnes , toutes fort avides de bien comme lui , sont pour sucer le sang de ces misérables , en mangeant leur bétail , & leur ôtant des mains ce qu'ils ont , jusqu'à un sol. Il faut observer que ce pays est également pauvre & superbe au dernier degré.

La Sainteté de ce Catholicos , que ces peuples estiment si fort , consiste dans son affiduité en oraison , non seulement , le jour , mais aussi beaucoup plus la nuit ; étant obligé d'être presque continuellement dans l'Eglise , & d'y vaquer à la prière la plus grande partie de la nuit. Ils considèrent aussi son abstinence au manger , & au boire , ne buvant point de vin pendant le Carême. Aussi quand un Bere devient Catholicos , il commence une vie nouvelle , passant les jours & les nuits dans l'Eglise , s'abstenant de vin , & de la plupart des mets ordinaires , les jours de jeûne , & particulièrement la semaine Sainte.

Ils sont si ignorans qu'à peine peuvent-ils lire leur Breviaire & leur Missel , ce qui les rend opiniâtres & entêtés de leurs Ceremonies.

Je n'aurois jamais fait si je voulois ici m'étendre sur la Simonie du Catholicos. Il ne consacre point d'Evêque qu'il n'en tire cinq cens écus. Il ne confesse que pour une bonne somme d'argent ; de manière que le Vizir du Prince , qui ne lui avoit donné une fois que cinquante écus pour s'être confessé , voulant le faire une autrefois qu'il étoit malade ,
le

le Catholicos lui refusa la confession , lui disant qu'il devoit auparavant songer à le satisfaire pour la confession précédente. Il ne célèbre jamais qu'il ne soit assuré d'avoir cent écus ; & plus , quand c'est à des funeraillcs.

CHAPITRE III.

Des Evêques de Mingrelie.

LA Mingrelie seule a six Evêques, celui des *Dandrelliens* , qui confine avec les *Abcas* ; celui des *Moquariens* ; celui des *Bedielliens* , qui habitent le long de la Mer noire ; celui des *Saiselliens* ; celui des *Scalingscheliens* ; & celui des *Scoindeliens* , qui sont vers le Royaume d'Imirette , & les monts du Caucase. Ces Evêques mettent entierement à part tout soin des ames. Ils ne visitent point les Eglises de leurs Dioceses , & ils en laissent les Curez dans une si grande ignorance , qu'ils tombent d'erreurs en erreurs. Ils ne se soucient point si l'on baptise les enfans , ni si un homme épouse deux femmes , ni ce que devient leur fruit. Ce qui fait que des meres dénaturées , envers leurs propres enfans , les enterrent tous vivans dès qu'elles en sont accouchées , ou leur ôtent la vie d'une autre maniere ; sans craindre d'en être punies , soit par le Prince , qui ne s'en met point en peine , soit par la sollicitation des Moines , que nos Peres en ont souvent avertis sans grand succès. Le soin de ces Evêques , c'est d'être journellement en fête , s'enivrant plus ou moins , selon qu'ils ont d'excellens vins , & en abondance , avec une grande

de quantité de vivres. Ils vont habillez magnifiquement ; & pour subvenir à ce luxe, ils tirent jusqu'au sang de leurs Vassaux, & puis ils vendent aux Turcs ces pauvres misérables, qui sont ainsi envoyez dans le seminaire du Diable. Tel est l'usage du pays. Ils s'abstiennent fort exactement, comme font les Grecs, de manger de la Chair, après quoi ils n'ont plus nuls scrupules de conscience, s'imaginant que pourvu qu'ils satisfassent à cette obligation, ils ne sont plus obligez à rien, & que par là ils accomplissent tous les autres préceptes ; comme aussi en allant quelquefois la nuit, ou le matin, adorer Dieu dans leur Église Cathedrale. Ces Prelats ont un grand soin de leurs Eglises Episcopales. Ils les tiennent fort propres, & les ornent de figures, à la Grecque, revêtues d'or, de Perles, & d'autres choses précieuses, avec quoi ils croient appaiser la colère de Dieu. Ils ne se confessent point quand ils ont péché ; mais ils pensent qu'en offrant de l'or ou quelque pierre précieuse aux Images, leurs péchez sont effacez. Ils pensent aussi qu'en faisant cela ils ne sauroient manquer de passer pour Saints dans l'esprit des Séculars, de même qu'en gardant un rigoureux Carême, lequel consiste chez eux à s'abstenir de manger du poisson, & de boire du vin ; qui est ce que font la plupart ; & à ne manger qu'une fois le jour sur le tard ; ce que les Séculars font de même.

Comme il y en a plusieurs entre ces Evêques qui ne savent pas lire, ils apprennent une Messe par cœur, qu'ils disent, sur tout, quand on fait des funerailles. Mais ce n'est pour-

pourtant qu'après s'être bien fait payer auparavant ; ne faisant aucune fonction Episcopale que pour de l'argent , à l'exemple de leur Supérieur , le Catholique.

Leur habit est magnifique , comme je l'ai observé. Ils le portent court , à peu près comme les Séculiers , fait de velours couleur d'écarlate , avec des chaînes d'or au cou , & aux mains. On les distingue encore à leur longue barbe & à leur calotte noire , qui leur couvre les oreilles. Ils montent de bons , & beaux chevaux de guerre , où ils vont quand le Prince les y mande ; étant les Chefs & principaux Commandans de leurs Vassaux , lesquels sont obligés de se fournir d'armes. Ils investissent & combattent l'Ennemi sans ordre , & sans discipline. Ils vont à la chasse des Cerfs & des Sangliers ; & avec le Faucon ils volent le Faisan & d'autres sortes d'Oiseaux. Plusieurs Moines ont le titre & le revenu d'un Evêché , à eux accordé par le Prince , sans être consacrez. Mais consacrez ou non , ils ne laissent pas de faire des Prêtres pour de l'argent.

CHAPITRE IV.

Des Moines & des Nones.

OUTRE les Evêques , il y a une espece de Prélats qu'ils appellent *Cinasuari* , qui sont à peu près comme nos *Abbez*. Ils ont leurs Eglises propres , ils sont riches , & ils vivent comme les Evêques.

Pour les *Moines* , il n'y en a que de l'Ordre de *St. Basile* , lesquels , comme dit *St. Jérôme* ,

ème, (Epit. à Eustoc.) étoient autrefois de trois fortes. Les uns s'appelloient *Cenobites*, parce qu'ils vivoient en commun comme nos Religieux d'aujourd'hui. Les autres *Anachoretés*, qui habitoient dans les Deserts, & qui s'occupoient à la priere. Et les derniers *Remothés*, lesquels demeuroient deux ou trois ensemble à la Campagne, vivant en commun de ce qu'ils gagnoient par leur travail; Gens avides des biens de la terre, & peu attachez à ceux du Ciel. Ces Moines affectoient tous de jeûner, & de faire de bonnes œuvres; à l'envi l'un de l'autre. *Cassian*, dans le 7. Chap. du X. Livre de ses Collations, parle d'une quatrième espece de ces Moines, qu'il appelle *Sarabites*, fort peu differente de la troisième espece.

Les Moines, que l'on voit aujourd'hui en Mingrelie, sont de la troisième espece. Ils viennent du mont *Athos*, & sous le prétexte d'amasser des aumônes pour *Jerusalem*, ils s'arrêtent dans le pays, sous la protection du Prince, qui leur donne quelque une de ses Eglises particulieres. Quelques uns se retirent dans la maison d'un Moine Georgien, nommé *Nicéphore Irbachi*; mais qu'on appelle communément le Moine *Nicolas*, des premières familles de Georgie; homme de soixante dix-ans, qui a le titre d'*Archimandrite*, ou Abbé, & à qui on donne encore celui de *Gievarismans*, c'est-à-dire *Pere de la croix*. Le peuple en fait une grande estime, & les Princes de Mingrelie s'en servent de Vizir & d'Ambassadeur, entendant fort bien la politique, & ayant été plusieurs fois à *Jerusalem*. Il a parcouru toute l'Europe. Il a vû l'Espagne,

gne, la France, l'Angleterre, la Pologne, & l'Italie, où nos Peres, l'ont toujours logé. Il fait plusieurs langues, outre la Georgienne & la Mingrelienne; savoir, la Grecque, la Turque, l'Arabe, la Ruffienne, la Francoise, l'Espagnole, & l'Italienne. Il a fait profession de la foi Catholique entre les mains du Pape Urbain huitieme. Il estime beaucoup nos Peres.

Ces Moines ne mangent jamais de chair. Ils sont vêtus d'une étoffe de laine noirâtre. Ils portent la barbe longue, & les cheveux longs. Ils jeûnent & ils prient très-exactement; mais du reste, ils ne s'embarassent point du salut de ce miserable peuple, disant rarement la Messe, parce qu'ils prétendent de grandes aumônes pour la dire.

Les Mingreliens font leurs parens *Beres*, ou Moines, de cette maniere. Ils leur mettent sur la tête lorsqu'ils sont encore enfans une Calotte noire, qui leur couvre les oreilles. Ils leur disent de s'abstenir de chair, parce qu'ils sont *Beres*, chose qu'ils observent inviolablement, sans savoir du tout ce que c'est que d'être *Bere*. Ils les donnent en suite à d'autres *Beres* pour les élever. Ceux qui les donnent à élever à des Moines Grecs y réussissent le mieux.

Il y a plusieurs sortes de *Nones*, ou *Religieuses*; les unes sont des filles, qui ayant atteint l'âge Nubile, ne se soucient point de mariage; les autres sont des servantes, qui après la mort de leurs maitres, se font *Beres*, avec leurs maitresses. D'autres sont des veuves, qui ne veulent point se remarier. D'autres

tres sont des femmes, qui après avoir trop goûté du monde, l'abandonnent quand elles viennent sur l'âge. D'autres sont des femmes répudiées, comme fit *Tamar*, Princesse d'une rare beauté, que le Roi d'Imirette répudia, pour épouser la fille de *Taymoras can*. D'autres enfin se font Nones par pauvreté; & celles-ci vont demander l'aumône dans les Eglises, qu'on leur donne plus libéralement en considération de leur habit. Elles sont vêtues de noir, la tête couverte d'un voile de la même couleur, & elles ne mangent jamais de viande. Elles ne gardent pas la Cloture, mais vont par tout où elles veulent. Elles ne sont pas non plus engagées pour toujours dans cette vie Monastique; mais elles la peuvent quitter quand il leur plait. ♦

CHAPITRE V.

Des Papas, ou Prêtres Mingreliens.

DIEU seul fait l'état déplorable où sont ces malheureux *Papas*, pour l'incertitude où ils doivent être sur leur sacerdoce. Car ils sont ordonnez par des *Beres*, ou Evêques, qui peut-être ne sont point baptisez; ou bien, qui sont baptisez, mais pas consacrez: & ces Prêtres eux-mêmes quelquefois ne sont pas baptisez; ce qui rend la validité de leur sacerdoce fort douteuse. Le nom de *Papas* est un nom générique. Le Prêtre qui n'a point d'Eglise s'appelle *Koscessi*; le Chapellain *Ochdelli*, le Curé *Kandalachi*; mais en commun, tous s'appellent *Papas*.

Ces Prêtres sont en très-grand nombre,
Tome I. H étant

étant tous de pauvres gens qui ne subsistent que des droits de leur Prêtrise. Il ne faut pas être fort savant pour être promu à l'Ordre; il suffit de savoir lire, ou d'apprendre par cœur quelque Messe, qu'on dit toujours le reste de sa vie. Les Evêques n'examinent point les sujets qui se présentent pour être reçus aux Ordres, étant souvent plus ignorans qu'eux; & comme chaque ordination leur vaut du moins le prix d'un bon cheval, quelque ignorant qu'on soit, on est ordonné sans peine.

Ces Prêtres ne sont point obligés à garder la chasteté; au contraire, selon l'usage des Grecs, ils épousent, avant de recevoir l'ordination, une fille vierge. Mais ce qui leur est particulier, c'est qu'après la mort de la première, ils en peuvent prendre une seconde, & puis une troisième, & puis une quatrième. Cependant, comme cela est contre les Canons, & les statuts de St. Basile; il faut avoir dispense de l'Evêque, qui l'accorde toujours, en lui payant le double de ce qu'il faut pour toute autre sorte de dispense.

Ces misérables Prêtres sont très-peu considérés des Séculars; car ils sont obligés de cultiver non seulement leurs propres terres, comme des Païsans, mais aussi celles de leurs Maîtres ou Seigneurs, dont ils portent aussi les hardes sur leurs épaules dans les voyages, en étant maltraités de plus en toutes occasions, comme des malheureux esclaves qu'ils sont. La cause du peu de respect que l'on a pour eux, est leur ignorance, leur gourmandise, & l'ivrognerie à laquelle ils s'abandonnent à la table des Séculars, où ils vont chercher à manger. Ils sont si pauvres qu'ils ne
sont

sont couverts d'ordinaire que d'une chemisette de grosse toile, & d'un petit habit court, de grosse laine, au travers duquel on leur voit la chair. Ils sont aussi mal chauffez que vêtus; & ils ne sont differens d'avec les seculiers, qu'en ce qu'ils ont la barbe & les cheveux coupez en forme de guirlande. Un Prêtre n'est respecté en Mingrelie, que quand il dit la Messe, après laquelle les assistans lui demandent tous la *Sandoba*, c'est-à-dire la *benédiction*. Quand on est à table, on donne à boire au Prêtre le premier; & personne ne boit qu'il ne lui ait dit *Sandoba Patorii*, c'est-à-dire *Benissez nous, Monsieur*. Il répond *Gbinda Gomert*, c'est-à-dire, *Dieu vous benisse*. Les Mingreliens sont encore grand cas des Prêtres quand ils sont malades; car alors ils croient tout ce que les Prêtres leur disent. Ils les font venir, & les prient de voir dans leur livre s'ils doivent mourir, ou non, de la maladie qui les tient allitez; & quelle en est la cause. Ces *Papas* feuillettent, & refeuillettent leur livre, & à la fin ils leur débitent la première fausseté qui leur vient à l'esprit: Ils leur disent qu'ils sont malades, parce qu'une telle image est en colere contr'eux, & que pour expier leurs péchez, & pour se rendre l'Image propice, il faut tuer un veau, ou un bœuf, ou offrir à l'image une tasse, ou une piece de drap de soye; à faute de quoi ils mourront. Les malades promettent avec serment de le faire.

CHAPITRE VI.

Quelques remarques.

LES Prêtres, & les Beres, ou Moines, portent, comme j'ai dit, le même habit que les Seculiers, & ne se soucient gueres de l'habit prescrit anciennement aux Ecclesiastiques. C'étoit une longue robe qui descendoit jusqu'aux talons, & qu'on appelloit *un habit à la Caracalle*, parce que l'Empereur Antonin, appelé *Caracalla*, en apporta la mode chez le peuple Romain. Nôtre Clergé s'en sert encore aujourd'hui pour le *decorum* de son état. *Bede*, dans son 7. Liv. de *Rebus Anglor.* chap. 7. & *Baronius*, sous l'an 213. disent, que cet habit dans le commencement n'étoit point noir, mais rouge, tel qu'on le porte aujourd'hui à la Cour du Pape, & que le Clergé commença à le porter, comme *Baronius* l'observe sous l'an 393. Or on donna cet habit au Clergé pour le parer, à cause de la bonne vie qu'il menoit. Les Prêtres Mingreliens, qui ne cherchent point tant d'ornemens, se contentent d'un habit à la séculière, imitant en cela les Ecclesiastiques Hebreux, desquels *Becanus* dit, au Chap. 5. des Annales du Nouveau Testament. *Levita non habent sacrum ornamentum, solum Sacerdotes & Pontifices utebantur illo, nisi eo tempore quo in tabernaculo vel templo ministrabant.* C'est la même chose des Prêtres Mingreliens, qui hors des fonctions sacerdotales, paroissent tout déchirez & en guenilles. Ils portent les cheveux longs, & la barbe fort longue, comme
le

le faisoient les Ministres de l'ancienne Loi, suivant le commandement de Dieu, Levitique chap. 19: 27. *Neque in rotundum attondebitis comam, neque radetis barbam.* Mais pourquoi Dieu fit-il cette défense, la coutume de se raser étant si ancienne dans l'Eglise? Saint *Isidore*, dans le Livre qu'il a fait des Divins offices, dit que celui qui quitte le monde pour se consacrer à Dieu se doit raser la tête en rond, & plus il monte dans la dignité de Prélat, plus il se doit faire la couronne grande, comme nous le voyons dans les Evêques, & principalement dans le Pape; cela étant une marque de Sacerdoce & du Royaume de Dieu. Nous lisons encore dans les Revelations d'*Ezechiel*, chap. 6. qu'il est bien séant de se raser la barbe, y étant commandé au Nazaréen de se raser après le tems de sa consécration. La barbe rasée étoit anciennement une marque de Noblesse, tous les Empereurs Romains se faisoient raser; & *Dion* reprend *Adrien* d'avoir porté de la barbe le premier entre les Empereurs Romains. L'Ecriture veut même qu'on se rase la tête, & la barbe, au tems de l'affliction. Isa. chap. 7. & 15. Gen. 45. & 40. Ezech. 5. Job pleurant ses pertes se rasa, & adora Dieu, prosterné contre terre. Les Mingreliens pareillement se rasent tout le visage & même les sourcils quand ils pleurent leurs morts.

Nous dirons que Dieu défend à ses Ministres Hebreux de se raser, non pas qu'il y ait du mal à le faire, mais afin qu'ils ne fussent pas semblables aux Egyptiens & aux autres Idolâtres leurs voisins; qui voyant que leurs Dieux aimoient la figure ronde, comme la

plus parfaite, s'en faisoient une sur la tête, & même ils bâtissoient tous leurs Temples en rond. Ils se faisoient aussi raser la barbe en rond, & particulièrement les Prêtres d'Isis, & de Serapis, qui se rasoient de cette manière non seulement la barbe, mais tout le corps.

Bede, Liv. 5. de son Histoire, chap. 22. prouve qu'il est bon de porter la Couronne que portent nos Ecclesiastiques, & dit qu'elle représente la Couronne d'Epines qu'on mit sur la tête du Sauveur durant sa passion, & qu'elle est la marque du Chrétien, aussi bien que le signe de la croix. *Nicene* Evêque de Trêves nâquit avec cette Couronne. Dieu, au 19. chap. du Levitiq. commande aux Prêtres, *ne corrumpant effigiem barbae suae*. De même les Prêtres Mingreliens laissent croître leur barbe, sans jamais en ôter un poil. *Diogene* disoit qu'il portoit la barbe pour ne pas oublier qu'il étoit homme. *Artemidore* dit, *filios tantum ornamenti Patribus, quantum ori barba decoris addit*. *Diogene*, voyant un homme sans barbe, lui dit : *Numquid naturam accusas quod te virum, non autem mulierem, fecit*. Dieu défend chap. 6. 5. du Levit. de se couper les cheveux. C'est ce que les Mingreliens, semblables en tout aux Prêtres de l'ancienne Loi, observent exactement.

CHAPITRE VII.

Des Eglises de Mingrelie.

A PRES avoir parlé des Temples spirituels, qui sont les Ecclesiastiques, *Templum Dei quod estis vos* ; il nous reste maintenant

nant à parler des materiels, qui sont de quatre sortes. Les premiers sont de petites Eglises, ou Chapelles, que les Mingreliens ont presque tous chez eux, dans lesquels ils vont faire un peu de priere : Ils les appellent *Sa Giovani*, ou le Calvaire. Les autres sont celles que les Princes ont dans leurs Palais, & qui ont le même nom de *Sa Giovani*. Les troisièmes sont les Paroisses, & les quatrièmes sont les Cathedrales. La plus belle Eglise de toutes, est celle des Mequariens. Ces Eglises sont toutes bâties vers l'Orient, comme étoit le Temple de Salomon. Ils y ont leur *Sancta Sanctorum*, avec un Autel rond, où ils disent la Messe. Elles sont ornées de grandes Images de cuivre doré, ou argenté, garnies de perles, ou d'autres pierres Turquesques, la plupart fausses. Parmi ces Images, on voit celle de la Vierge, à la Grecque; celle du Pere Eternel de même; le Crucifix; celles de plusieurs Saints Peres Grecs, & autres; lesquelles toutes ils couvrent de Rideaux de soye. Entre toutes ces Images celle de St. George est l'objet de leur plus grande dévotion. Il y a toujours devant une grande quantité de bougies allumées. On pourroit encore ajouter une cinquième sorte de Temples, aux autres ci-dessus raportez, savoir leur *Marana*, ou Cave, où leurs Papas vont quelquefois célébrer, pour être plus enflammés de l'amour Divin.

Les Eglises de la seconde sorte sont bâties, la plupart de pierre, & les autres de bois; mais taillées de sculpture au dedans avec des *consoles* couvertes de lames de cuivre, ou d'ais minces de bois de chêne peint. Les Chapel-

les ont leur *Sancta Sanctorum*, & leurs Autels, pour y dire la Messe à la Grecque, avec leurs Rideaux de soye, quelques-uns brodez d'or. On y voit les Portraits du Prince, de la Princesse, & des Saints, comme dans les autres, & chacune a son Chapellain entretenu, *Papa*, ou *Bere*, pour en avoir soin. Le Prince y vient souvent; & quand il y vient, on y dit la Messe: on y fait aussi la Priere durant le Carême.

Les Eglises de la troisième sorte sont faites, partie de pierre, partie de bois. Ils ont soin de les bâtir dans un lieu élevé pour conserver les peintures contre l'humidité. Elles sont environnées de plusieurs gros & grands arbres, dans des enclos de murailles de pierre, ou de pieux. Les racines de ces arbres sont consacrées aux Images; ce qui fait qu'on ne les taille jamais, personne n'osant y toucher, de peur d'attirer contre lui la colère des Images. On enterre les morts dans l'enceinte de ces murailles, mais jamais dans l'Eglise. On voit devant la porte un petit porche, où les femmes se tiennent, quand elles vont à l'Eglise; ce qui n'arrive que le jour de Pâques. Il n'y a que la seule Princesse qui ait droit d'entrer dans l'Eglise; ce qui est selon les rites Grecs. Ce petit Porche sert aussi de Sepulture pour quelques Nobles, & cela, comme dit *S. Augustin* Ser. 22. aux Freres dans le desert, *ut Ingredientes, & Egrescentes, mortis admoneantur, & sic ad Deum convertantur*. Les portes de ces Eglises sont toujours fermées à clef, & le Prêtre, qui demeure proche, ne les ouvre jamais qu'au tems de la Messe, ou de quelque enterrement. Il y a
une

une petite chambre au dessus, où ils mettent la Cloche, quand il y en a; mais la plupart des Eglises n'ont point de Cloches, & ne se servent que d'une tablette de bois d'un pied en quarré, & fort mince, sur laquelle ils frappent pour appeller le peuple à l'Eglise. Ils offrent aux Images, qui sont pendues dans leurs Eglises, des bois de cerf, des machoires de sanglier, des plumes de faisan; des arcs, & des carquois, afin qu'elles leur soient favorables à la chasse. Il y a au milieu de l'Eglise deux Guirlandes, faites de cordons de soye, ou rouge, ou blanche, avec des houpes pendantes, qui servent pour la cérémonie du mariage, comme nous le verrons ci-après; & tout proche, contre le mur, pend la boîte, où est le *Mironne*, ou la sainte Huile. On y voit aussi une méchante Bannière déchirée, dont ils se servent dans leurs Processions, & un fort long Cor de cuivre, plus long que nos trompettes, dont ils sonnent avant les Processions, pour assembler le peuple dans l'Eglise. Il a un son assez haut, à la maniere Judaïque, mais qui n'est point agreable. Nombr. chap. 10. *Cumque increpueritis tubis, congregabitur ad te omnis turba ad ostium Tabernaculi fœderis.* On voit de plus, dans ces Eglises, de gros Livres rongez de la poussiere & des souris. Ce sont des Pseautiers. J'ai honte de parler du peu de soin que ces *Papas* ont de leurs saintes Images. La tigne, les vers, les rats, tout conspire à les rendre pitoyables. Ils ont soin toutefois de quelques-unes, qu'ils ornent, comme nous l'avons dit, de beaux draps de soye, & de perles. Le pavé de leur Eglise n'est quelquefois pas plus pro-

pre qu'une écurie. Les *Courtines* de leur *Sancta Sanctorum* sont toutes déchirées & tachées de vin, parce qu'ils s'en servent quelquefois de purificateur. Leurs paremens, qui sont d'une étoffe grossière, & mal travaillée, sont pendus sur une corde dans un coin, & dans un autre, il y a une burette pour y mettre du vin. L'Autel est au milieu de l'Eglise, fait en rond, soutenu d'un pied de pierre, sur lequel il y a des Purificateurs sales & puans, une tasse de bois qui fait mal au cœur, laquelle sert de Calice, une petite planche qui sert de patene, & quelques vieilles guenilles, au lieu de napes. Au milieu de l'Autel il y a une petite Image, devant laquelle ils célèbrent; mais jamais ils ne le font qu'ils n'ayent à la main leur encensoir, lequel n'est que de fer. Je passe le reste sous silence, pour ne pas ennuyer le Lecteur, qui croira, s'il lui plaît, qu'il y en a beaucoup plus que je n'en ai écrit. Il faut observer que tout cela doit s'entendre des Eglises Paroissiales des *Papas*.

Les Eglises des Evêques sont faites de pierre tendre, blanche comme le marbre, mais différemment taillées. Elles ont des Porches au devant, de la même fabrique, ornés de peintures & de plusieurs inscriptions Georgiennes. Elles sont fort propres & fort nettes au dedans. On y voit en peinture la vie de Jesus-Christ nôtre Seigneur, & les Images de leurs Saints Grecs. Leurs Psautiers sont bien écrits, & bien couverts, de peur que la poussière ne les gâte, avec des garnitures, des fermoirs, & diverses figures d'argent. Leurs Images ont des Cadres presque de la grandeur d'un

d'un homme. Les unes sont d'argent & les autres de cuivre. Il y en a plusieurs autres qui ont de petits Cadres ordinaires, représentant l'Image de la Vierge, & celle de St. George, qu'ils ont en grande veneration. Ils ont au milieu de l'Eglise un Lustre de cuivre qui porte beaucoup de bougies. Ils ont aussi plusieurs grosses torches. Leur *Sancta Sanctorum* est fort propre, avec de larges *courtines*, & un Calice d'argent. Plût à Dieu que les Evêques eussent soin de leurs Troupeaux, comme de leurs Eglises ! Les pauvres Mingreliens marcheroient dans les sentiers de la Verité & du Salut. Mais toute la perfection, & la sainteté de ces Evêques, consiste à ne pas manger de viande, à jeûner rigoureusement le Carême, à être assidus à l'oraison la nuit, ou le matin, selon le tems, & à tenir leurs Eglises en fort bel état ; du reste, ils ne font scrupule de rien. Les *Betes* observent religieusement les mêmes choses. Leurs Eglises ont des Clochers avec de bonnes cloches dedans. Il y a quelques-unes de ces Eglises qui sont fort anciennes, comme on le voit à l'épaisseur des murailles, & à l'architecture de pierre. Mais aujourd'hui on n'en fait plus de cette belle architecture, ni de pierres. On fait les Eglises de bois simplement.

CHAPITRE VIII.

Des Cloches qu'ils appellent Zanzaluchi. De la Tablette sacrée, qu'ils appellent Ora, dont ils se servent au lieu de cloche, & de la Trompette appelée Oa.

LES Cloches sont rares, & petites en Mingrelie, à cause de la cherté du métal. Il y en a deux dans les Eglises des *Beres*, mais il n'y en a qu'une dans celles des *Papas*, & dans les Chapelles du Prince. On ne se sert pas des cloches seules dans l'Orient. *Jean Corona* dit au Chap. 24. de ses Histoires qu'on appelloit le monde à l'Eglise avec un instrument qui s'appelle *Bois* ou *Tablette*, nom qui lui est toujours resté, comme on le voit par les saints Canons, *ch. dolent de consec. dist. 1.* & par le septième Synode, où en racontant les miracles de St. Anastase, martyrisé l'an 627. il dit que ses reliques étant aportées à Césarée, les habitans vinrent au devant, *Sacra ligna pulsantes.*

Le *Bois sacré* est une planche mince, large d'une paume, & longue de cinq, ou environ, dont on se sert pour assembler les fidèles à l'Eglise, quand ils n'ont point de cloches: mais ceux qui en ont, battent premièrement ce Bois sacré, & ensuite sonnent la cloche. Je demandai un jour à un *Bere* pourquoi ils ne sonnoient pas la cloche la première? Il me répondit, que c'étoit l'usage des premiers Chrétiens; & que le son de ce bois faisoit sou-venir du bois de la Croix. Que lors qu'on
l'en-

l'entend, chacun en fait le signe, & louë Dieu. Et que, parce que ce son est foible, on se sert de la Cloche, laquelle avertit que le Bois sacré a précédé. Un autre me dit, que ce Bois sacré signifioit la chute de nos premiers Parens, Adam & Eve; & que les fidèles en entendant le son, faisoient pénitence, & demandoient pardon à Dieu de ce péché; de même que le son de la cloche les faisoit souvenir de la miséricorde de Dieu envers l'homme dans son incarnation, & de la nouvelle qu'en apporta l'Ange à la Vierge Marie.

On ne sonne de la Tronquette, appelée *Oa*, que pour les Processions, ou pour les assemblées, & les affaires de la Paroisse, à l'imitation des Juifs, Nomb. chap. 16. 2. *Quando autem est congregandus populus, simplex tubarum clangor, & non concisè ululabunt: filii autem Aaron Sacerdotis clangent tubis.* Ils en sonnent quelquefois fortement, quand on a dérobé quelque chose de grand prix à l'Eglise, afin, disent-ils, que le son épouvante le voleur, comme si c'étoit la voix de Dieu; & qu'il ait un remords de conscience, pensant que l'Image le châtierait. Ezech. 33. 5. *Sonum buccinae audivit, & non se observavit, sanguis ejus in ipso erit: si autem se custodierit, animam suam salvabit.*

CHAPITRE IX.

Des Images.

CEs peuples ont une très-grande vénération pour les Images qu'ils appellent *Caté*; & quiconque ne les a gueres pratiquéz

croiroit d'abord, en voyant avec quelle ardeur ils les adorent, qu'il n'y a point de dévotion Chrétienne au monde, qui soit aussi enflammée. Mais il est certain que leur dévotion à cet égard tient bien plus du Judaïsme, & du Paganisme, que du Christianisme. Car ils n'adorent point les Images comme des représentations de Jesus-Christ, de la Vierge, & des Saints, qui sont dans le Ciel, comme la vraie Eglise de Christ, Auteur de vérité, nous apprend à le faire; mais ils rendent honneur à la figure matérielle de l'Image, & cela, ou parce qu'elle est belle, ou parce qu'elle est bien parée, ou parce qu'elle est d'un riche métal, ou parce qu'elle est célèbre pour être la plus cruelle, & celle qui tue le plus les hommes: celles-ci, ils les adorent par crainte. C'est de là que la plupart des Images sont faites d'argent, quelques unes étant de vermeil doré, & couvertes de pierres précieuses, parmi lesquelles il y en a pourtant beaucoup de fausses, ainsi qu'il s'en voit dans les Eglises les plus renommées, comme celle de St. George. Le culte qu'ils rendent à celles qui sont dans les Eglises principales, comme dans celles des Evêques, & dans celle du Prince est incroyable. En passant par la rue qui conduit aux Images, ils se mettent de fort loin à les adorer, par des prosternemens, par des signes de croix, & enfin en faisant trois fois le tour de l'Eglise.

D'autres, étant arrivez à l'entrée de la porte de l'Eglise, baissent la terre en s'inclinant trois, ou quatre fois, font plusieurs signes de croix; puis derechef se prosternent profondément en terre, se battent la poitrine, & après
font

font leurs requêtes à l'Image. La première & principale de ces Requêtes , est qu'elle ait à tuer leurs Ennemis , & ceux qui les ont volez ; & pour dernière marque de veneration , le serment qui se fait dessus en jugement est décisif. L'on n'en appelle point , & la crainte qu'ils ont des Images est si grande , qu'il y a bien des gens qui ne veulent jamais jurer dessus ; même dans les cas les plus certains. A la vérité ceux-là sont rares , car généralement parlant ils font assez souvent de faux sermens : mais ceux-ci prennent garde de ne jurer que sur les Images qui ont l'air le plus doux , qui ont la réputation de n'être pas cruelles , & qu'ils croient être les mieux intentionnées pour eux. Tout ce respect-là ne vient point de l'amour qu'ils ayent pour Dieu , & pour ces Images dans l'attente des biens spirituels , & de ceux de la vie future ; car ils ne croient point d'autre vie que celle-ci : cela vient de la peur qu'ils ont d'être tué , de tomber malades , d'être volez , & d'être ruinez par leurs Seigneurs , ou vendus aux Turcs. C'est de là , que quand ils sont volez , ils vont à l'Image , à laquelle ils ont le plus de dévotion , avec une offrande composée de deux petits pains , & d'une petite bouteille de vin ; & étant devant l'Image , le *Papas* tourne l'offrande autour de la tête de celui qui la fait. Ensuite parlant à l'Image , comme s'il parloit à son Camarade , ou à son égal , car telle est leur maniere de prier , il lui dit. *Tu sais que j'ai été volé , & que je ne puis avoir le Larron dans mes mains. Je te prie donc par ce présent , que je te fais , de le tuer , & de l'aneantir*, (en disant ces paroles , il prend un bâton , le plante

te

te en terre devant l'Image, & le frappe avec un maillet, ou telle autre chose, jusqu'à ce qu'il soit entierement enfoncé) *Et de lui faire comme j'ai fait à ce bâton.* Ayant fini cette belle priere, il sort de l'Eglise avec le *Papas*, & ils vont boire & manger ensemble le present fait à l'Image. Ils prient toujours pour la mort de leurs ennemis, & que tout ce qui leur appartient perisse, maisons, terres, & bétail. Lors qu'ils sont malades ils appellent d'abord le *Papas*, auquel ils croient comme à un Ange, pour en savoir la cause. Ce *Papas*, comme nous l'avons déjà observé, après avoir bien tourné les feuillets de son Livre, forge un mensonge, comme, que telle Image est en colere; sur quoi on l'envoie aussi-tôt pour lui faire des oraisons: on lui porte un present: & on lui en promet bien d'autres, si le malade guerit: Mais, quand ils sont gueris, ils n'accomplissent gueres le vœu, disant qu'ils ne faisoient le vœu qu'afin que l'Image ne les tuât point.

Les Images sur lesquelles les Larrons apprehendent le plus de jurer, crainte de mort, sont St. George, de la famille *Mozimolle*, du village de *Ketas*, appelée *Tuara Anghelos*, & celle de St. *Jobas*, dans le village de *Pudaz*. Ils disent que cette Image là étoit au commencement dans une Eglise proche d'un marais, où il y avoit beaucoup de Grenouilles qui l'étourdissoient, dequoi étant fatiguée, elle s'enfuit sur le haut d'une Montagne. Ils la croient si terrible, que tous ceux qui s'en approchent sont frapés de la mort sur le champ; ce qui fait que quand les Mingreliens, y vont faire leurs oraisons, ils les font de bien loin, en lui

lui jettant leurs présens, & ils s'enfuient aussi tôt. Un *Papas* y va célébrer la messe deux ou trois fois l'année; ce qu'il fait avec grande frayeur, & quand il va recueillir les aumônes pour cette Image, il recommande fort de ne pas jurer dessus, soit justement, soit injustement, de peur d'exciter son courroux.

Entre les Images redoutées de St. George, il y a celle de *Scheliffa*, au pié du mont Caucaïse, & le fameux St. George des *Ifforiens*, fort reveré des Mingreliens, des Georgiens, des Abcas, & de tous les Païs circonvoisins. Il y en a encore plusieurs autres; mais celles dont nous avons parlé sont dans le plus grand crédit. Chacun vante & exalte l'Image de sa paroisse à l'envi. Ils disent, par exemple, qu'elle a du courage & de la valeur martiale. Les Mingreliens vont en procession avec leurs Images amasser des aumônes; & quand il s'en fait de considerable en un lieu, chaque *Papas* y porte son Image pour lui faire donner l'aumône.

Un Gentilhomme, appelé *Ramazza*, étant un jour tombé malade dans un tems où il étoit défendu de manger de la viande, après plusieurs exhortations que son Medecin lui fit d'en manger, & convaincu de la nécessité, & de la raison, qu'il y avoit à le faire, s'y résolut à la fin. Mais comme il en mangeoit un jour, il vint un *Papas* qui lui apportoit de la part du Catholikos son Image pour le guerir. Il fit aussi-tôt couvrir le plat où étoit la viande, de peur que l'Image ne la vît. Il fit entrer le *Papas*, fit le signe de la croix, dit plusieurs belles paroles à l'Image, & puis la renvoya, avec des complimens pour le Catho-
li-

licos, & recommença à manger sa viande. Cette dévotion pour les Images vient des Grecs, aussi bien que cette severe interdiction de chair en certains tems. Et pour la mieux recommander, ils peignent la Cene dans leurs Tableaux, comme faite avec du poisson, & non pas avec l'Agneau Paschal; parce qu'il y en a beaucoup parmi eux qui veulent que Jesus-Christ n'ait jamais mangé de chair. Un Prêtre Mingrelien disoit en discourant : chacun fait qu'au tems de la *Kareba*, c'est-à-dire de l'Annonciation, on ne mange que du poisson. Or l'année de la dernière Cène de Jesus Christ, il arriva que l'Annonciation tomboit justement, au samedi saint. Et comme nôtre Seigneur, s'étant assis à table, avec ses Apôtres, se mit à les exhorter, & le fit si long-tems, que la minuit vint, avant qu'ils se fussent mis à manger, sur quoi, ayant consulté s'ils ne pourroient point alors manger de la viande, au lieu de ce poisson froid, qui étoit servi devant eux; & qu'ayant été arrêté qu'ils le pouvoient; il arriva, sur le champ, qu'un grand Poisson fut transformé en un Agneau, lequel ils mangerent. Ce *Papas* tenoit, au contraire des autres, que Jesus Christ avoit mangé de la viande. Du reste les Mingreliens n'honorent point nos Images & n'en font point de cas. Un Mingrelien nous disoit un jour : Pourquoi vos Images ne sont-elles pas plus fortes que les nôtres? puis que vos épées & vos étoffes sont plus fortes que celles des autres Nations, vos Images devroient être aussi plus vigoureuses. Plaisante bouffonnerie.

CHA-

C H A P I T R E X.

Des Reliques des Saints.

CEs peuples ont beaucoup de Reliques, qui leur sont venues premièrement du tems que la foi Chrétienne florissoit chez eux, & leurs Princes s'allioient avec les Empereurs de Constantinople, qui leur faisoient don de beaucoup de reliques; secondement par plusieurs Prélats dudit lieu qui leur en donnoient aussi, pour les entretenir dans leur dévotion; troisièmement, quand les Turcs prirent Constantinople, il y eut plusieurs Sts. Prélats, qui pour se soustraire à la tyrannie Mahometane, s'enfuirent en Mingrelie, & se disperserent dans les pays voisins. On raconte qu'alors il vint dans la Colchide un Archevêque qui emportoit avec lui un morceau de la vraie croix de la grandeur d'une Paulme, (c'est un peu plus de huit pouces de pied françois,) & une chemise, qu'on dit être de la Sainte Vierge. Nos Peres l'ont vüe. La toile en est de couleur tirant sur le jaune, parsemée de fleurs çà & là, brodées à l'aiguille. Elle a huit paulmes Romaines de long, & quatre de large avec des manches courtes, longues d'une paulme, le cou en étant étroit. Je l'ai vüe aussi dans l'Eglise de *Copis*, où elle est gardée; & où j'ai vüe encore une main couverte de chair sèche, dans un reliquaire d'or, enrichi de bijoux, qu'on dit être la main de *Ste. Marine*, & une autre main de *St. Quirice*, & plusieurs autres ossemens enchassés dans de l'or, ou dans de l'argent. La Chemise, dont j'ai

j'ai parlé, est dans une cassette d'ébene, ornée d'ouvrages à fleurs d'argent, dans laquelle il y a de plus un petit Cadre, contenant quelques poils de la barbe du Sauveur, & des Cordes dont il fut soüeté. La Cassette est scelée du seau du Prince. Quand on nous montra ces Reliques, on les jetta sur un tapis, où nous les primes & touchames, avec autant de respect, & de dévotion, que les Mingreliens les manient avec peu de façon; estimant plus le peu d'or ou d'argent qu'il y a aux chasses que les reliques mêmes, à cause de la quantité qu'ils en ont. Quant à leurs Livres de Liturgie, ils en ont plusieurs, en grand volume, & en gros Caractères, en langue Georgienne; & les Evêques renouvellent les leurs, en le récrivant chacun une fois en leur vie. *Claude Rota*, Religieux Jacobin, dans la Légende qu'il a faite de l'assomption de la Vierge, dit que le grand *Damascene*, & *St. Germain*, Archevêque de Constantinople, rapportent que l'Imperatrice Pulcherie, du tems de l'Empereur Maximin, fit faire une Eglise en l'honneur de la Vierge, dans la rue dite *Balteme*; où l'Empereur ayant convoqué *Juvenal*, Archevêque de Jerusalem, & les autres Evêques de la Palestine, qui étoient à Constantinople, à l'occasion du Concile de Calcedoine, il leur tint ce langage. *Nous avons appris que le corps de la Ste. Vierge a été enterré au champ de Gethsemane. Nous voulons avoir ce corps sacré à la garde de nôtre ville Capitale, & pour cet effet qu'il soit transféré ici avec toute la solennité possible.* A quoi *Juvenal* répondit; *l'Ecriture sainte porte que ce corps a été élevé dans la gloire, & on ne voit*
dans

dans son tombeau que ses habits, & les linceuls dont son corps sacré fut enseveli. Ce Prélat envoya à Constantinople ces sacrées reliques, lesquelles on donna à l'Eglise dont nous venons de parler, où elles furent mises en garde.

Ils disent que dans l'Eglise des *Bédielliens* il y a aussi un morceau de la vraie croix, des poils de la barbe de Jesus-Christ, des Cordes dont il fut lié & fouëté, & des langes dont la Vierge l'envelopa étant enfant. La manière indecente avec laquelle les Mingreliens traitent ces Reliques est une chose qui fait horreur ; n'ayant pour elles ni reverence, ni crainte. Ils ne craignent que leurs Images, qui ont des ornemens ; lesquels pourtant ils voleroient s'ils pouvoient le faire.

CH A P I T R E X I.

Des habits Sacerdotaux des Papas.

Saint Jérôme, Liv. 4. sur Ezech. dit que l'Eglise a prescrit deux sortes d'habits pour les Ministres ; les uns dont ils se servent ordinairement, & les autres lorsqu'ils exercent les fonctions de leur Ministère. Les Reverends Peres Mingreliens ne se servent pas des premiers, allant habillez presque tout comme les Séculiers ; ni des seconds, n'étant gueres mis, lorsqu'ils célèbrent, que comme ils sont ordinairement ; ce qui vient de leur grande misere & pauvreté, qui ne leur permet pas d'avoir d'autre habit d'Autel qu'une méchante guenille déchirée sur les épaules. Leurs Prélats ont plus de paremens ; comme la chemise, qu'ils appellent *quarti*,

quarti, laquelle n'est pas de toile, mais de taffetas; l'étole, qu'ils appellent *Olare*, mais qu'ils ne passent pas en croix sur l'estomach avec le cordon; deux manipules, ou plutôt deux bouts de manche, qu'ils appellent *Sanctavi*; la Chasuble, dite *pittoni*; & le pluvial, qu'ils nomment *Basmachy*. Ces paremens sont à la Grecque, faits de soye, brodez d'or, chez les Evêques, les Abbez, & les Moines. Mais, pour les *Papas*, ou Prêtres, leur extrême pauvreté les réduit pour tout parement, ou habit Sacerdotal, à se servir de quelque guenille déchirées en guise de pluvial. Il y en a plusieurs qui disent la messe avec une simple chemise de toile qu'ils mettent sur leurs habits. Ils ne célèbrent jamais nuds pieds, selon le précepte de l'Apôtre aux Ephes. chap. 6. v. 15. *Calceati pedes in preparatione Evangelii pacis*, lequel ils observent inviolablement, ayant leur *Chiapola*, ou Sandales ordinaires, ou quelques vieux fouliers, qu'ils gardent dans l'Eglise pour ce sujet-là; ou faute de cela, ils mettent une planche devant l'Autel, sur laquelle ils se tiennent les pieds en célébrant. Ils ont de plus, conformément aux rites Grecs, leur Calice appelé *Barze-mi*; avec sa cueillere, dite *Lagari*; la patene, qu'ils appellent *Pesenin*; l'Etoile, nommée *Camara*; le voile, ou *Daparna*; la nape, ou *Bercheli*; le Missel, ou *Saccarebi*, comme ils les appellent; mais le Calice, la cueillere, la patene, & l'Etoile, qui devroient être d'argent, ou de Cuiyre, ou d'étain, au moins, ne sont souvent que de bois sale & puant, chez les pauvres & misérables *Papas*. Même, si le *Papas* se rencontre chez quelque Séculier,

lier, qui veuille avoir la Messe, il la lui va dire dans sa *Marane* ou Cave, comme il la fait par cœur. Ainsi il n'a point besoin de Livre. Il prend un gobelet, de ceux dans lesquels on boit ordinairement, qui lui sert de Calice, un plât tout gras pour Patene. Il fait cuire vîtement sous la Cendre un petit pain pour servir d'hostie; & pour du vin, il ne lui en manque pas, puis qu'il est dans la Cave. Pour Autel il prend un ais, ou quelque planche sale, & couverte de poussiere, il n'importe; & dit la Messe là-dessus; se faisant prêter auparavant, par quelqu'un du Logis, une chemise, ou quelque autre chose semblable, qu'il se met sur le dos, au lieu de paremens. Il ne se soucie point de napes, ni de purificateires, parce que ses mains lui servent de purificateire. Quand ce vient à l'Evangile, il tire de sa poche un petit Livre écrit en Georgien, qui est une manière de breviaire, que la plupart portent tout déchiré, les feuillets mêlez, l'écriture souvent toute effacée, & où quelquefois il manque plus de la moitié des feuilles. Le Prêtre cependant, sans perdre contenance, dit la Messe avec ce Livre, tel qu'il est, dont il tourne les feuilles, pendant qu'il dit l'oraison qu'il cherche, parce qu'il fait toute la Messe par cœur. D'ailleurs, il ne se soucie point de pierre sacrée sur l'Autel, ni de nape. Au reste, tout ceci s'entend seulement des Prêtres, car les Evêques, les Abbez, & les Moines, ont dans leurs Eglises en fort bon état les choses requises pour célébrer la Messe, de même qu'on les trouve aussi dans les Eglises des Princes.

CHA-

CHAPITRE XII.

De la Messe.

ILs disent la Messe en langue Géorgienne literale, qui est aussi peu entenduë de leurs Ecclesiastiques que la langue Latine l'est de nos Païsans. Les Maisons des Prêtres sont toujours loin de l'Eglise, parce que les Eglises sont bâties en des lieux reculez. Lors qu'on demande la Messe à un Prêtre, en la payant; ce qui se fait en lui donnant ou deux ou trois Toises de corde, ou une peau de Chevre ou de Brebis, ou un dîner, ou quelque autre chose, il la dit. Quelque-tems qu'il fasse, pluye, ou vent, il va à l'Eglise, portant les paremens dans un Sac de peau; le vin dans un pot, ou dans une petite Callebasse; un petit pain cuit sous la braise, marqué au milieu d'un fer, contenant des Caracteres Georgiens, & une bougie. La personne qui fait dire la Messe fournit ces choses.

Le Prêtre s'achemine à l'Eglise avec tout cela. Lorsqu'il en est proche, il commence à dire ses *Oremus*. Etant arrivé à la porte, il met bas ses ustancilles, bat du bois sacré, & sonne quelques coups de cloche. Ce n'est pas pour faire venir du monde; car les Mingreliens ne vont point à l'Eglise, sinon dans des jours solennels. Cela fait, le Prêtre entre dans l'Eglise, allume sa bougie du feu qu'il a apporté avec lui, tout cela sans discontinuer ses prieres qu'il va toujours disant à haute voix. Il se revêt de ces misérables ornemens. Il se met la Chasuble pliée sur les épaules, comme

comme nous faisons quand on nous donne l'ordination de Prêtrise, s'il en a une, autrement il s'en passe. Il prépare ensuite l'Autel, en étendant quelque toile dessus, pour servir de nape: met du côté de l'Evangile, son petit bassin ou plat, qui lui sert de patene: de celui de l'Épître un gobelet au lieu de Calice: & au milieu le pain qu'il doit consacrer appelé, *Sabisqueri*, disant toujours l'office. Cela fait il verse du vin dans le Calice en quantité. Il prend le pain de la main gauche, & de la droite un petit couteau, avec lequel il le coupe à l'endroit de la marque, & en met autant qu'il faut dans le petit plat. Il prend après l'étoile nommée *camara*, qui est faite de deux demi-Cercles, & la met en suite sur le pain posé dans la patene; ce qu'il y a de trop de pain, il le met à part. Il couvre ensuite la patene d'un linge blanc, & d'un autre il couvre le vin. Cela fait, il se retire un peu à côté de l'Autel, laisse tomber la Chasuble par derriere, & dit le *Pater noster*, après lequel il lit l'Épître, & puis de suite l'Evangile, & avec le Missel à la main va au milieu de l'Eglise chanter le *Credo*, & lire quelques oraisons pour l'offertoire. En suite, revenu à l'Autel, il prend le voile qui couvroit la patene, & le met sur sa tête; puis il prend cette patene de la main gauche, & la porte au front, & de la droite le Calice qu'il appuye contre l'estomach, & va ainsi à pas lents vers le peuple au milieu de l'Eglise, faisant la procession à l'entour, & chantant une hymne, que l'on appelle *Chambique*. Le peuple, (quand il y en a,) dès qu'il voit approcher le Prêtre, se jette en terre avec de profondes

inclinations ; & quand il passe, il invoque le nom de Dieu , en faisant paroître la plus grande dévotion , encensant les especes , les suivant , & accompagnant avec des bougies allumées à la main. Cette procession faite, le Prêtre retourne à l'Autel ; y remet premièrement le Calice , & après la patene ; prend le voile qu'il a sur la tête , & le tient à la main devant l'*Oblata* , (ce sont les especes) & fait quelques prieres. Ensuite, à voix haute , en forme de chant , il dit les paroles de la consecration premièrement sur le pain , après sur le vin , prend l'étoile , la porte aux quatre coins de la Patene , & du Calice aussi , comme en forme de croix ; & en fait quelques signes sur l'*Oblata*. Après quoi , il prend de la main droite le Pain consacré , qu'il élève sur la tête , en disant quelques Oraisons ; lesquelles finies , il fait trois signes de croix avec ce Pain , & le met dans sa bouche & le mache. Il boit le Vin , tenant le Calice serré de ses deux mains , & s'il reste des miettes du Pain sur la Patene , il les prend de la main , & les met dans sa bouche , & ainsi en mangeant le Pain , & tenant le Calice dans les mains , il se tourne vers le peuple & lui dit *sciscit* , c'est-à-dire *tremblement*. Puis il remet en suite chaque chose à sa place , éteint la bougie , si elle n'est pas finie ; car elle ne dure pas quelquefois la moitié de la Messe ; se déshabille , remet ses ornemens dans son sac de peau , & retourne chez lui.

Cette maniere de dire la Messe est véritablement de très-saints rites , instituez par saint *Basile* , par saint *Gregoire de Nazianze* , & par d'autres Saints , & approuvée du Pape ; mais
elle

elle est dite par des ignorans Mingreliens, sans dévotion, & sans reverence ; gens que Dieu fait s'ils sont baptisez, ou s'ils sont vraiment ordonnez ; à cause de la grande ignorance, & de la grande négligence des Evêques, qui n'ont aucun soin de leurs Paroisses. Ils célèbrent la Messe quand on leur donne quelque chose, & si on ne leur donne rien pour la dire, ils ne la disent point. Durant le tems du grand Carême, ils ne célèbrent jamais que deux jours la semaine ; le Samedi, & le Dimanche ; parce que ce sont les jours que le Catholikos, les Evêques, & les Moines, jeûnent, ne faisant qu'un seul repas le jour après Vêpres. Or s'ils disoient la Messe ces cinq jours-là qu'ils jeûnent, ils romproient le jeûne, qu'ils estiment consister à ne manger qu'une fois le jour, au soir ; sans qu'il soit permis de porter rien à la bouche auparavant. Observez que si un Prêtre, qui va pour dire la Messe dans une Eglise, la trouve fermée, il dit la Messe à la porte y attachant sa bougie. Quand plusieurs Prêtres veulent dire la Messe dans une Eglise, ils ne disent pas chacun la sienne à part, cela n'étant pas en usage parmi eux ; mais ils en disent une tous ensemble, ce qu'ils font sans respect, entremêlant l'Office de toute sorte de discours differens.

CHAPITRE XIII.

Du Baptême.

DEs qu'un Enfant est né, le *Papas*, ou Prêtre, lui fait un signe de Croix sur le front ;

front; & huit jours après, il l'oint avec l'Huile sainte, qu'ils appellent *Mirone*. Le Baptême ne se fait que long-tems après, quand l'Enfant a deux ans ou environ; ce qui se fait de cette maniere. Le *Papas* va dans la *Marana*, ou Cave, qui sert d'Eglise, s'assied sur un banc, faisant asseoir sur un autre vis-à-vis le Parrain avec l'Enfant: A côté du Prêtre, il y a un plat, avec de l'huile de noix, & un baquet, ou cuve, ou autre vase de bois, pour servir de Fonts à l'Enfant. Il demande le nom, puis il allume une petite bougie, & se met à lire un long-tems; & quand il est presque à la fin, il ôte sa calote, ou son bonnet, continuë à lire encore un peu; puis se retourne, lit, & après avoir bien lû, demande qu'on apporte l'eau; & comme il arrive souvent qu'elle n'est pas chaude, quand il la demande, il faut qu'il attende. L'eau apportée est versée dans le baquet, & le Prêtre prend l'huile de noix, la verse dans l'eau, en disant quelques prières, & en chantant. Le Parrain cependant, ayant deshabillé l'Enfant, le met tout nud dans le baquet, & le lave par tout avec ses mains. Le Prêtre n'y touche point; ne prononce aucunes paroles durant cette fonction, mais dès qu'elle est achevée, il prend une corne, où il y a du *Mirone*, ou de la sainte Huile, si dure qu'elle ressemble à de vieux onguent; en coupe un peu avec un petit morceau de bois; & le donne au Parrain, qui en oint l'Enfant au front premierement, puis au nez, aux yeux, aux oreilles, à l'endroit des mammelles, au nombril, aux genoux, aux chevilles des pieds, aux talons, aux jarrets, aux fesses, aux reins, aux cou-

des,

des, aux épaules, & au sommet de la tête; sans que durant toute cette action, le *Papas* ouvre seulement la bouche. Le Parrain remet en suite l'Enfant dans la cuvette, prend un peu de Pain beni, le donne à l'Enfant, avec du Vin, & s'il en mange & boit, ils disent que c'est un bon signe, & qu'il sera fort & gaillard; puis il le remet entre les mains de la Mere en lui disant par trois fois, *Vous me l'avez donné Juif & je vous le rends Chrétien.* L'Enfant étant ensuite bercé pour l'assoupir, on le laisse un peu dormir; puis il est lavé avec d'autre eau, non pas par le Parrain, mais par une autre personne, laquelle ne laisse pas de contracter parentage avec la Mere de l'Enfant; mais pas si grand que le Parrain; car il faut observer que le Parrain d'un Enfant est tenu le Parent de sa Mere au degré de Frère ou de Sœur, tellement qu'à toute heure, ou en tout tems, il peut entrer par tout chez elle comme dans sa propre maison. Il faut remarquer que les Prêtres administrent le Baptême sans habits Sacerdotaux, de quoi ils ne se soucient gueres, aussi ne baptiseroient-ils jamais, si ce n'étoit pour y faire grand'chere; faisant consister cette Cérémonie sacrée dans un Banquet solennel, qui dure tout le jour; d'où vient que quand quelques-uns n'ont pas le moyen de donner au moins un Cochon, ils ne font point baptiser leurs Enfants. C'est ce qui fait qu'il arrive souvent, que les enfans de ces pauvres gens meurent sans Baptême.

Les riches au contraire, ne se contentent pas de faire tuer plusieurs Cochons; mais pour rendre le repas splendide, ils font tuer des bœufs & d'autres bêtes, conviant tous

leurs parens & amis au festin, qui dure toute la nuit, jusqu'à ce que la plupart soient bien yvres. Il semble que les Mingreliens aient formé leur maniere de baptiser sur le rituel des Grecs, qui administrent trois Sacremens à même tems ; à savoir le Baptême, la Confirmation, & l'Eucharistie. Car en lavant l'Enfant ils donnent le Baptême ; & ils lui donnent la Confirmation, en l'oignant d'Huile ; & l'Eucharistie en lui donnant du Pain béni, & du Vin. Mais je croi que cette façon de donner du Pain & du Vin à un Enfant est plutôt à l'imitation des Juifs, qui donnoient du vin & du lait à l'enfant, comme dit *St. Jérôme ch. 55.* sur ces paroles : *emite vinum & lac.* Les Mingreliens suivoient à la vérité les rites Grecs dans les tems passez, mais ils les ont fort corrompus dans la suite en plusieurs choses. Quelques *Papas* ; des plus savans, m'ont conté, que pour plus de dignité, ils lavoient aussi l'enfant dans le vin, & non pas dans l'eau. S'ils n'étoient pas trop ignorans, on les appelleroit *Lutheriens*, parce que Luther étant un jour interrogé sur la matiere du Baptême, il répondit que c'étoit dans toute sorte de choses qu'on pouvoit laver, comme dans du lait, & dans du vin ; ainsi que rapporte *Bellarm. du saint Baptême chap. 2.* Il arriva un jour qu'on fit venir un *Papas* pour baptiser un enfant fort malade. Ce *Papas*, trouvant l'enfant moribond, ne le voulut jamais baptiser, disant qu'il ne vouloit pas ainsi employer inutilement son Huile sainte ; comme si le Baptême consistoit dans l'Onction. Cet enfant étant mort sans être baptisé, il vint un autre *Papas*, ami de la maison, pour

vi-

visiter la famille sur son affliction, & sur la perte qu'on avoit faite. Le Pere lui dit les larmes aux yeux, que ce qui le fâchoit le plus dans la mort de son Enfant, c'étoit qu'il n'avoit point reçu le Baptême, parce qu'ayant appelé un tel *Papas*, pour le baptiser, il avoit refusé de le faire, de peur, disoit-il, de perdre son Huile sainte. Ce *Papas*, l'arrêtant, lui répondit : *Ne sachiez-vous pas que ce Papas est un avare ? ne pleurez point, consolez vous, je le baptiserai moi : un peu d'huile n'est pas si grand' chose.* Cela dit, il tire son cornet de dessous sa veste, en prit un peu d'Huile, & en oignit cet Enfant mort, comme on fait dans l'administration du Baptême. Telle est la stupidité & l'absurdité de ces Reverends *Papas*. Je laisse à considerer au Lecteur si ces enfans sont bien baptisez : C'est pourquoi nos Peres ne manquent point de baptiser *sub conditione* tout autant d'enfans qu'ils rencontrent, sous prétexte de leur donner des remèdes, ou de les caresser.

Les noms qu'ils donnent à leurs enfans, sont donnez à l'occasion de quelque accident qui survient, à l'imitation des Juifs, comme nous voyons dans la personne de Benjamin, qui fut appelé *Fils de douleur*, à cause de celle que souffrit Rachel sa mere en le mettant au monde, *Gen. ch. 35. v. 18.* Ainsi les Mingolien appellent leurs enfans *Objeca*, c'est-à-dire, *Vendredi*, quand ils naissent ce jour-là ; *Guanisa*, c'est-à-dire, *tard venu*, quand ils viennent au monde à la fin du jour ; *Prevalisa*, c'est-à-dire, *Février*, parce que c'est le tems de sa naissance, & ainsi des autres. Il y en a fort peu qui ayent le nom de quelque

Saint ; parce , disent-ils , qu'il n'est point permis de donner à un homme ordinaire le nom d'un Saint , de peur qu'il ne le deshonne , de la maniere que faisoit un soldat qui n'avoit point de cœur , & qui portoit le nom d'Alexandre. Ce Prince , comme nous le lisons dans sa vie , que nous a laissée *Plutarque* , lui dit en courroux , *Ou porte toi en Alexandre , ou change de nom*. Ainsi , les Mingreliens , en ne prenant point de nom des Saints Chrétiens , c'est comme s'ils disoient , *Nos actions ne sont pas des actions de Chrétiens ; & pour ne nous point attirer de reproches , nous n'en porterons point les noms*. Saint *Augustin*. ch. 70. sur saint *Jean* , dit , *Christianum castitatis & integritatis nomen est* ; mais ces peuples sont extrêmement éloignez de ces deux perfections. Il faut observer encore , qu'à quelque âge qu'ils soient parvenus , on ne laisse pas de les appeller toujours *filz* ou *enfant de tel* ; selon l'usage de l'Écriture , *puer centum annorum*. Quant au reste , la Forme du Baptême en leur langue est telle.

*Natelis — Ighebts sacalitos Mamisata amin.
Dazizata amin. Dazuliza Zininda sata
Amin.*

Il n'y a que fort peu de Prêtres qui sachent ce Formulaire du Baptême. Quelques *Beres* le savent. Ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est qu'il arrive fort souvent que des gens se font rebaptiser.

On ne fait point ici d'article *du Creme* , parce que les Mingreliens n'en ont jamais ouï parler ; outre que , selon les rites des Grecs , ce n'est pas le Prêtre qui en oint , mais le Parrain ,

rain , comme nous l'avons observé ci-dessus dans le Baptême.

CH A P I T R E XIV.

De l'Eucharistie.

ILs consacrent comme ils peuvent dans le Sacrement de l'Eucharistie , sans s'obliger comme les Grecs à consacrer toujours en pain levé. Ils font un petit pain rond d'un peu plus d'une once pesant , composé de farine , d'eau , de bled , & de vin , sur lequel ils apposent la marque qui est ici dessous.



Le pain , ainsi marqué , s'appelle *Sebisqueri* avant la consecration , & après la consecration *Nazeroba sazerebeli*. Ils appellent *nazili* le viatique qu'ils donnent aux malades ; & les Prêtres le conservent dans une petite bourse de toile , ou d'autre étoffe , qu'ils portent toujours attachée à la ceinture , comme nous le diront plus bas.

Arcudius Concord. Eccles. lib. 3. dit , qu'il est vrai-semblable qu'au teys des Apôtres on consacroit tantôt avec du pain levé , tantôt avec du pain azyme. Les Latins imitent Jesus-Christ , qui consacra avec du pain azyme ; mais pour les Mingreliens , ils consacrent indifferemment toute sorte de pain. La composition de

leur pain Eucharistique, avec de la farine, du sel, du vin & de l'eau, est à la Judaïque, parce que Dieu anciennement commandoit qu'il y eût du sel dans tous les Sacrifices, *Lev. 2. Quidquid obtuleris sacrificii sale condies.* Ce n'est pas la coutume de ces Prêtres de mettre dans le Calice un peu d'eau avec le vin. J'en ai pourtant vu quelques-uns qui y en mettoient ; & ayant un jour demandé à un *Papas*, pourquoi il ne mettoit point d'eau dans le Calice ? il me répondit, *qu'il y en mettoit quelquefois quand le vin étoit trop fort ; mais qu'il avoit déjà assez à faire à porter le vin, le feu, la bougie, & le sac des ornemens, sans porter encore de l'eau.* Je lui demandai de plus ce qu'il feroit si le vin étoit du vinaigre ? il me répondit, qu'il consacrerait avec, mais qu'il ne le feroit pas avec de l'eau de vie, parce qu'elle n'étoit plus vin. Ces Prêtres, pour imiter les Grecs, qui après la consécration, & immédiatement avant la Communion, ont coutume de verser dans le Calice un peu d'eau bouillante, en mémoire du sang & de l'eau chaude, qui sortit du côté de Jésus-Christ mort ; ces Prêtres, dis-je, prennent une cuillère de fer qu'ils font chauffer à la bougie qui leur sert de cierge, ils y mettent en suite un peu d'eau, & la jettent ainsi chaude dans le Calice, & communient ensuite. Ils ne savent pourquoi ils pratiquent cette Cérémonie : ils disent que c'est leur usage, mais pourtant ils ne le font pas tous constamment.

Je me suis informé bien des fois avec toute sorte d'Ecclesiastiques touchant la forme de la Consécration ; mais sans en avoir jamais trouvé qu'un seul, lequel étoit un peu moins igno-

ignorant que les autres , qui me l'ait sù dire. Il me dit que les paroles de la Consécration de la chair , dite *marquerit* , étoient telle : *Migbet Chiamet esse ars cors chiemit quentuis cbate cbili missa tevebelat Zodoat* ; & celles de la Consécration du sang , dit *Magnaint* , les suivantes ; *Suta Misganqua vesta esse ars Siseli cbiemit quentuis chante cbiti zodoat*. Jedemandai un jour à un de ces Reverends hommes , si après avoir ainsi consacré le pain & le vin avec les paroles susdites , le pain & le vin étoient véritablement le Corps & le Sang de Jesus-Christ ? Il me répondit en souriant , comme si je lui eusse dit une plaisanterie , (le terme Italien de l'original est *una facetia* .) *Qui mettra Jesus-Christ dans le pain ? comment y pourroit-il venir ? comment peut-il être aussi renfermé dans un si petit morceau de pain ? pourquoi voudroit-il quitter le ciel pour venir en terre ? on n'a jamais vu rien de semblable*. Je lui demandai de plus , si la Messe seroit bonne , en cas que le Prêtre eût oublié les paroles de la Consécration ? il me répondit , *pourquoi non ? mais le Prêtre qui oublie les paroles fait un grand péché*. A l'égard du point de l'intention , ils ne savent ce que c'est , comme gens qui célèbrent par coutume , & pour quelque émolument ; & par conséquent , c'est à savoir si la Consécration qu'ils font est valide ou non ? je m'en remets aux Docteurs.

Pour ce qui est du *Nazili* , ou Viatique , pour les malades , les Mingreliens font comme les Grecs , en le consacrant une fois seulement l'année , le jour du Jeudi saint , en mémoire de la Cene de nôtre Seigneur. Mais au lieu que les Grecs le conservent dans un

Ciboire d'or ou d'argent, ou dans quelqu'autre vase décent, comme le rapporte *Baronius*, & *Arcudius concord. Eccles. liv. 3. de la Sainte Eucharistie*. Ces Prêtres Colcheens le mettent dans une bourse de toile, ou de peau, qui d'ordinaire est grasse & sale; la portant toujours attachée à la ceinture, & par tout où ils vont, & quelque chose qu'ils fassent; même là où ils se comportent avec le moins de reverence & de respect, ni plus ni moins que si c'étoit une piece de chair. Et comme ils sont souvent yvres, ils se roulent alors à terre avec cette bourse à la ceinture, sans y avoir nul égard. Quand ils se deshabillent & se couchent ils la mettent sous leur chevet avec leurs habits, ou en un autre endroit. Quand il se presente quelque malade qui demande le Viatique, ils le lui portent, ou bien s'ils ne se soucient pas d'en prendre la peine, ils l'envoient par celui-là même qui les est venu avertir, soit homme, ou femme, ou enfant. Et parce que ce *Nazili*, ou Viatique, qu'il envoie, est quelquefois un peu trop dur, selon qu'il est vieux fait; pour le faire avaler au malade, on le prend avec les mains pour le casser & reduire en petits morceaux, sur un plat, ou sur une pierre; sans se mettre en peine des miettes qui en tombent, & de celles qui s'attachent aux mains, & le mettant dans un peu de vin le donnent à boire au malade, en priant l'Image de ne le pas tuer. Quand ces gens boivent ainsi ce Viatique pulverisé, il en reste d'ordinaire la plus grande partie attachée à leur barbe, qu'ils portent fort longue & fort épaisse; mais cela ne leur fait point de peine; ils s'essuyent avec la main, ou avec la

man-

manche de leur chemise, ou avec quelqu'autre chose.

Peu de gens prennent ce Viatique, parce qu'on le tient de mauvais augure dans la maison du malade. C'est pourquoi, au lieu de le lui donner à prendre, on le jette dans le vin en une bouteille, ou petite calebasse, que l'on met dans un coin; & l'on observe ce qu'il devient; sur quoi on juge du succès de la maladie. Car si le *Nazili* va au fonds de la calebasse, c'est mauvais signe, & que le malade mourra; s'il nage au-dessus, c'est signe du contraire. Ce *Nazili* est fait de farine, de vin, & de sel. Il n'y a point d'eau comme au pain Eucharistique, parce, disent-ils, que s'il y'en avoit il ne dureroit pas toute l'année. Or savoir si ce composé est matière propre à consacrer, & s'il est vrai pain, c'est de quoi je me rapporterai au jugement des Savans. A la fin de l'année, les Prêtres qui ont du *Nazili* de reste, le portent sur l'Autel, & le laissent là; où les souris le mangent. Ainsi se consume ce saint Viatique; & telle est la révérence en laquelle ils l'ont, & avec laquelle ils s'en servent: d'où il est facile de juger quelle est leur Foi & croyance sur le sujet du Saint Sacrement.

CHAPITRE XV.

De la Penitence.

Ces peuples ont le Sacrement de la Penitence qu'ils appellent *Gandoba*. Ils appellent les péchez *Zoggia*, la contrition *Zodua*, l'attrition *Sinanuli*. Ils savent tout cela; mais

ocependant ils ne se confessent point, non plus les Seculiers que les Ecclesiastiques; non pas même à l'article de la mort: & si quelqu'un entr'autres se resout à se confesser, il faut que *babeat in bonis* pour payer le Confesseur. Il arriva un jour qu'un Seigneur nommé *Patazoluchia* s'étant confessé au Catholico, il lui donna cinquante écus, mais comme il voulut se confesser une autrefois, le Catholico ne voulut point recevoir sa confession, disant, *qu'il lui avoit trop peu donné la premiere fois.* On conte d'un autre Gentilhomme, que s'étant confessé à un Evêque, il lui fit présent d'un cheval & de plusieurs autres choses. Cet Evêque retournant chez lui avec ce présent rencontra le fils de ce Gentilhomme, & le remercia de ce que son pere lui avoit tant donné. *Comment*, lui dit ce fils, *mon Pere a fait de si grands péchez, & il ne donne pas plus de chose à son Confesseur? j'en suis honteux; mais je réparerai sa faute, & je vous promets de vous envoyer bien d'autres choses.* C'est qu'il croyoit que ceux qui font de plus grands péchez, sont aussi obliger à faire des présens plus considerables au Confesseur. Il y a donc très-peu de gens en ce pays qui se confessent, & j'aurois presque dit personne. Et si quelqu'un le fait, ce qu'il fait, est plutôt un sacrilege, qu'une véritable confession; car il ne se confesse que de ce qu'il lui plaît, & cache la plus grande partie de ses péchez. De là vient, que quand ils font quelque méchante action, qu'ils trouvent eux-mêmes être un grand péché, ils la cachent, mais ils l'expient; selon ce que l'on tient communément chez eux, que quand on fait un grand péché il faut faire

faire une bonne œuvre pour l'expier.. Leur bonne œuvre, c'est de consacrer une Image, ou de faire des présents à des Images, comme des draps de soye, ou de l'argent, avec quoi ils croient que leurs péchez sont effacez, sans autre confession.. Cette erreur est originaire des Grecs. Les Evêques pratiquent la même chose, & tout le Clergé dans tout l'Orient : ce qui vient de ce que les anciens Canons suspendant des Ordres, pour toujours, les Clercs qui vivent en adultère, ils ne se confessent point, de peur de se découvrir leurs péchez les uns aux autres, ou de se rendre suspects, & ensuite d'être privez de leurs benefices. Ils auroient raison de craindre les suites de la Confession, si ces Canons parloient du Tribunal interieur de la Confession; mais ils ne parlent que de l'exterieur.

A présent, ces Reverends Ecclesiastiques, au lieu de se confesser, vont se laver dans la riviere, avant que de célébrer la messe, & prétendent satisfaire avec cela au précepte de la Confession. Et semblablement quand ils doivent faire le sacrifice dit *Sanctus*, où assistent plusieurs *Papas*, ils vont tous se laver auparavant au fleuve; & durant une semaine ils s'abstiennent de voir leurs femmes, avec quoi ils s'imaginent & se flattent qu'ils ont autant fait que s'ils s'étoient confessez. Une autre raison qu'ils ont de ne se pas confesser, c'est que, tant les Evêques, que les Prêtres, ne gardent point le seau de la Confession, mais qu'ils parlent devant un chacun de ce dont l'on s'est confessé, s'en entretenant, même souvent, en présence du Penitent.

Les Mingraliens se persuadent d'ailleurs, que

que pourvu que l'on ait son Confesseur, ou *Monzguary*, comme ils l'appellent, il n'importe pas de se confesser du tout ; c'est pourquoi ils ont tous chacun le leur. Ils vont donc à quelqu'homme d'Eglise, Evêque, ou *Bere*, ou Prêtre, il n'importe, qui soit renommé pour sa vertu, pour son savoir, & pour être bon Chrétien. Ils lui portent un présent, chacun selon ses moyens, & le prient de vouloir être leur Confesseur. Quant à lui, il reçoit le présent, & accepte la charge d'être leur Confesseur ; mais ils ne se confessent néanmoins jamais : & s'il arrive qu'ils tombent malades, ils envoient bien guérir ce Confesseur, ou bien ils s'en font porter chez lui, mais ils ne se confesseront pas pour cela. Le plus de service qu'il leur rende, c'est de leur faire de l'eau benite, avec laquelle il les aspergera, puis de laver quelque Image avec de l'eau qu'il donne à boire au malade, en disant quelques oraisons. Les Confesseurs ont par droit, lors que leurs Penitens meurent, le cheval dont il s'est servi le dernier, ses habits, & tout ce qu'il avoit sur lui quand il l'est venu voir.

Ils font bien davantage, ces pauvres gens aveuglez par la cupidité insatiable de leurs ignorans Evêques. Ils vont, quand ils sont en santé, trouver, ou le Catholico, ou un Evêque, ou leur Confesseur, & se font donner par écrit l'absolution, tant des péchez qu'ils ont commis par le passé, que de ceux qu'ils commettront durant leur vie. Ces Ignorans-là leur accordent, & leur délivrent un acte d'absolution de tous leurs péchez commis & à commettre sans confession préalable ; mais com-

comme ces fortes d'absolutions coutent bien cher, il n'y a que les riches qui en obtiennent. Le Patriarche de Jerusalem en donna une au Prince qu'il acheta beaucoup. Quand quelqu'un a cet Acte d'Absolution, & qu'il est malade à la mort, on le lui met à la main, & ils croient que cela suffit pour être sauvé sans confession, ni autre ceremonie, ayant l'absolution de ses péchez entre ses mains. Telle est l'ignorance de ce miserable peuple, qui ne se confesse point. Quand on leur parle de se confesser, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, ils répondent qu'ils n'ont point de péché. C'est qu'ils ne savent ce que c'est que péché, & en quoi il consiste, n'ayant personne qui le leur enseigne. Il arrivera quelquefois qu'un homme prêt de mourir formera un acte de repentance de ses péchez en général, sur tout s'il a quelque Religieux qui le lui suggere; mais ils meurent la plupart comme des bêtes. A quoi il faut ajoûter que les Prêtres ignorent la forme de l'absolution, & qu'ils ne savent faire autre chose auprès d'un malade, que de prier l'Image, qu'elle ne le tuë point, & qu'elle ne soit pas en colere.

CHAPITRE XVI.

De l'Extrême-onction.

JE n'ai jamais pû decouvrir que le Sacrement de l'Extrême-onction fût en usage parmi ce Peuple. Je me suis trouvé chez plusieurs d'entr'eux à l'heure de leur mort, auprès desquels étoient des Prêtres, mais ils ne leur ad-

administroient point ce Sacrement. J'ai aussi interrogé là-dessus plusieurs de leurs Clercs, tant Moines, que Prêtres; mais ils m'ont tous répondu que l'onction de l'huile sainte ne s'administre que dans le Baptême, duquel ils font consister toute l'essence dans l'onction de cette huile, que le Catholikos fait comme nous l'avons observé ci-dessus. Il y a pourtant quelques Gens, qui étant malades, font appeller un *Bere*, lequel benit un peu d'huile de noix, ou d'olive, & en oint les malades, mais cela n'est pas l'extrême-onction, ni les Saintes Huiles.

CHAPITRE XVII.

De l'Ordre & du Celibat des Prêtres.

LES Evêques Mingreliens ont conservé la mémoire du Sacrement de l'Ordination, à cause du gain qu'ils en tirent; car un Catholikos ne consacre point d'Evêques à moins de cinq-cens écus: Un Evêque n'ordonne point un Prêtre que pour le prix d'un bon cheval; mais je n'ai jamais pu savoir de quelle manière ces gens sont promus aux Ordres.

La Loi du Celibat a toujours été en grande estime chez les Grecs, & chez les autres Orientaux; & afin qu'il ne se commît rien de deshonnête entre les Ecclesiastiques, ils ont permis à leurs Prêtres de se marier une fois en leur vie, avec une fille vierge, avant que de prendre les Ordres sacrez; laquelle étant morte ils seroient obligez de vivre en veuvage. Mais ce Reverend Clergé de Mingrelie, fai-

faisant toujours mine de suivre les Rites Grecs, a trouvé moyen d'éluder la force de cette Loi austere; car la même fille qu'un homme, qui se veut faire Prêtre, épouse avant son Ordination; il l'épouse de nouveau après l'ordination, sans dispense de l'Evêque; prétendant que l'ordination rompt le mariage. Or si cette femme meurt, ils prétendent, qu'ayant pu se marier par dispense depuis leur ordination, ils le peuvent faire encore; & sur cela ils passent à de secondes nœces, & puis à de troisiemes, & à de quatriemes, & tant qu'ils veulent; les Evêques ne leur en refusant jamais la dispense, mais la leur vendant bien cher; car il faut observer que la dispense pour de secondes nœces coute à un Prêtre le double de ce que la premiere lui a couté, celle pour de troisiemes nœces lui coute le triple, & ainsi de suite; avec quoi l'Evêque, qui ne songe qu'à tirer de l'argent, leur donne la dispense sans difficulté, & sans s'informer si la femme est vierge ou non, si elle est veuve, ou femme repudiée. Mais s'il arrivoit qu'un Prêtre prît une seconde femme sans dispense de l'Evêque, il seroit déclaré irregulier, on lui raseroit la barbe & la Couronne, & il seroit dégradé de la Prêtrise; car il faut observer, qu'ils ne croient pas que ce Sacrement imprime de caractère indelebile, bien loin de là ils réordonnent les Prêtres degradez, comme s'ils n'avoient jamais reçu les ordres. Ils agissent à cet égard de même qu'à l'égard du Baptême, que plusieurs se font redonner par des *Beres*, comme si le premier qu'ils avoient reçu n'étoit pas assez bon. Il arriva un jour qu'un Prêtre appercevant un jeune garçon qui

lui.

lui enlevoit un cochon, il lui tira un coup de fronde qui le tua. Il fut aussi-tôt déclaré irregulier, rasé, privé de son Eglise, & de son Benefice; mais au bout de quelque tems ses amis, & les présens qu'il fit, l'ayant mis dans les bonnes graces du Catholikos, on lui rendit son benefice; sur quoi on l'ordonna de nouveau, tout comme s'il n'avoit jamais été Prêtre.

CHAPITRE XVIII.

Du Mariage.

LE Sacrement de Mariage, qu'ils appellent *Gorghini*, se peut appeller en ce País, *un contract de vente*, parce que les parens de la femme font marché avec celui qui la recherche, de la lui donner à certain prix, lequel est toujours bien plus grand pour une fille Vierge, que pour une veuve. Le marché étant conclu, l'homme se met par tous moyens à amasser ce dont il est convenu. Il prend les Enfants de ses Vassaux, ou Tenanciers, lesquels sont non seulement ses Sujets, mais comme ses Esclaves. Il les mene vendre aux Turcs afin d'avoir de quoi payer sa femme, laquelle demeure cependant toujours avec ses parens comme auparavant, mais où son futur Epoux a la liberté de l'aller voir de tems en tems; d'où il arrive quelquefois qu'elle est grosse avant les Epousailles. Quand le mari a amassé ce qu'il a promis, le pere de l'Epouse prépare un festin solennel qui dure jusqu'au lendemain, où sont conviez ses parens & ses amis, & ceux qui ont traité le Mariage. L'Epoux,

poux, accompagné aussi de ses parens & de ses amis, y vient apporter ce qu'il a promis de donner pour avoir sa Maîtresse, qu'il délivre à son Pere, ou à ses parens les plus proches, avant que de se mettre à table. Ils lui montrent en même tems le trousseau qu'ils ont préparé pour l'Epousée, lequel est d'ordinaire équivalent au prix que l'Epoux donne pour avoir sa femme. Ce trousseau consiste en meubles & utensiles de maison, en bétail, en habits, & en quelques Esclaves pour la servir ; mais qui appartiennent au mari, aussi bien que le reste, à la reserve des habits & bijoux de l'Epousée. Après le souper, qui ne finit qu'au jour, l'Epouse, accompagnée de ses plus proches parens, des Conviez, & des Amis, est menée chez son Epoux avec les dons que son Pere & ses Parens lui ont faits, & à son Mari, selon leurs facultez. Ils font tout ce chemin en chantant, & en sonnant des instrumens. Cependant, deux de ceux qui ont traité le mariage, prennent les devants, allant à toute bride au Logis de l'Epoux, annoncer la venue de l'Epouse. On leur y présente aussitôt un flacon de vin, du pain, & de la viande ; & eux, sans mettre pied à terre, prennent le flacon, & en caracolant dans les Cours, & à l'entour du Logis, ils répandent le vin, en faisant des vœux pour une bonne paix entre les Epoux. Ils mettent ensuite pied à terre, mangent un peu, puis s'en retournent au devant de l'Epouse. Quand elle est arrivée au Logis de son Accordé, on la mene dans la sale, où toute la famille a coutume de se rassembler, & où elle est alors rassemblée. Les amis entrent les premiers, puis les parens, puis

puis l'Accordée, qui en entrant fait le salut accoutumé, qui est de ployer le genou en terre. Après, elle s'avance au milieu de la sale, où est un tapis étendu, & dessus une cruche de vin, & un chaudron de cette pâte cuite qui sert de pain. Elle renverse la cruche de vin d'un coup de pied; & prend à mains pleines de cette pâte, qu'elle jette à gros morceaux, par toute la sale. Cette cérémonie faite, on passe dans une autre chambre, où le festin est aprêté. C'est-là la Noce, chacun s'y assied selon son rang. On boit, on mange, on chante, & on passe ainsi tout le jour, & toute la nuit suivante, jusqu'à ce qu'on soit si yvre qu'on ne puisse plus demeurer assis. La Noce dure ainsi d'ordinaire trois ou quatre jours, sans que les nouveaux mariez couchent encore ensemble, parce que la cérémonie du mariage n'est pas encore faite. Elle se fait toujours en secret, & sans en dire jamais le jour; de peur, disent-ils, que les *Magares* ou Sorciers, ne jettassent quelque sortilege sur les Epoux. Du reste, la cérémonie s'en fait en tout tems, soit de jour, soit de nuit, dans la Cave, ou à l'Eglise; non pas dedans, mais à la porte seulement.

Le Prêtre est là avec les Mariez, & le Compere, ou Parrain, qu'ils appellent *Megorghini*. Le Prêtre tient en main une bougie allumée, & se met à lire. Il y a tout joignant sur une table, deux Couronnes faites de fleurs naturelles, ou faites de soye, avec des houpes pendantes de diverses couleurs; une longue tavayolle, ou toillette, avec une aiguille & du fil, pour coudre ensemble les Mariez; & une coupe de vin avec des morceaux de pain.

Le

Le Parrain met la tavayolle sur la tête des Epoux, & les cout tous deux ensemble par leurs habits. Le Prêtre cependant continue toujours sa lecture sans s'arrêter. Le Compere prend ensuite les deux couronnes, les met sur la tête des Epoux, & de tems en tems, selon que le Prêtre lit certaines oraisons, il les change, & rechange, mettant sur la tête de l'Epouse, la couronne qui étoit sur la tête de l'Epoux, & sur l'Epoux celle qui étoit sur la tête de l'Epouse; & cela par trois ou quatre fois. Le Prêtre ayant fini la lecture, le Parrain prend le pain & la coupe, rompt le pain en morceaux dont il met le premier dans la bouche de l'Epoux, & le second dans celle de l'Epouse, & ainsi l'un après l'autre jusqu'à six fois; il prend ensuite le septième morceau pour lui, & le mange. Il leur donne de même à boire la coupe l'un après l'autre, à chacun trois fois, & boit le reste; & puis ils s'en vont en paix.

Cette tavayolle, ou toillette, sous laquelle les mariez sont debout, est pour marquer la pudicité & l'humilité; ce qui vient des cérémonies des Juifs, comme nous le voyons en Rebecca *Gen.* 24. & comme le remarque *Saint Ambroise*, Ep. 2. Livre d'Abrah. Chap. dernier. *Isidore* Liv. des Offices. La couture des Epoux par leurs habits se faisoit anciennement avec deux fils tors ensemble, desquels l'un étoit blanc, & l'autre rouge; & c'étoit pour signifier l'union conjugale, qu'on ne doit jamais rompre par la répudiation, ou par la séparation; comme le remarque *Jacques Bannus* dans son *Traité de la Religion Chrétienne* Liv. 20. chap. 146. Mais ces peuples Mingreliens,

liens, en font la couture d'un simple fil, avec quoi ils représentent fort juste le peu de durée de leur union conjugale, se séparant, & se repudiant fort légèrement. On voit fort souvent entr'eux un mari avoir deux femmes, & quelquefois une troisième; la première servant de femme de chambre à celle qu'il prend ensuite : ce qui est une ancienne erreur des Juifs. Le pain & le vin dans le mariage, est une cérémonie fort ancienne parmi les Chrétiens; parce que les nouveaux mariez-reçoivent la Communion immédiatement après la benediction nuptiale. Mais ces peuples, qui ont perverti l'usage & le sens de tous les véritables rites des Chrétiens, ont encore corrompu le sens de celui-ci, en donnant toute une autre Interprétation. Et cela parce qu'ils font la cérémonie du mariage à toute heure du jour, aussi bien après dîner, que devant, auquel tems ils ne peuvent plus recevoir la Communion. Un Prêtre me dit un jour, que ce vin & ce pain, que les mariez beuvoient & mangeoient ensemble, signifioient qu'ils devoient être également maîtres du boire & du manger; que la toilette dont ils se couvroient la tête, marquoit le lit nuptial; & que le Parrain mangeant & buvant ce qui en restoit contractoit parenté avec les Epoux par cette action, & que c'étoit à lui à ajuster & composer tous les differens qui survenoient entre les nouveaux mariez; lesquels aussi ont une si grande confiance en ce Parrain, que leur maison lui est ouverte & libre comme la sienne propre; & que quand le mari le trouveroit seul enfermé avec sa femme, il n'en auroit aucun soupçon; tant est grande la pri-

privauté avec laquelle ils vivent ensemble.

Quant à la foi conjugale, ils ne la gardent qu'autant qu'il leur plaît, comme nous l'avons observé, & particulièrement les Grands; comme on l'a vû dans la personne du Roi d'Imirette, qui repudia *Tamar* sa première femme, laquelle se maria après peu de tems, avec un autre Seigneur, pour prendre la fille de *Taimuras Can*, Prince de Caket; & dans celle de *Dadian*, Prince de ce país de Mingrelie, qui repudia sa première femme, qui étoit du país des Abcas, de la famille de *Taraffia* qui est la Souveraine, après lui avoir fait couper le nez & les oreilles, sur quelques faux soupçons, & prit à femme la femme de son Oncle, encore vivant, de la maison des *Libardiens*, l'enlevant par force d'entre ses bras. J'en pourrois encore donner bien d'autres exemples. Et le pis est que l'habitude de repudier ainsi sa femme est en usage, particulièrement parmi le menu peuple. Il y en a qui ont deux ou trois femmes dans une même maison. D'autres les ont dans des lieux differens, afin qu'en quelque part qu'ils aillent, ils se trouvent toujours avec leurs femmes. Après tout, la plupart du monde en général se contente d'une femme épousée, si ce n'est dans le cas de sterilité, ou que la femme fût une querelleuse éternelle; car pour lors, ils disent que Dieu n'a point fait ce mariage, & qu'il ne veut point qu'il dure, parce que Dieu fait toutes choses bien. Qu'ainsi, puisque la femme est de méchante humeur, ou qu'elle ne fait point d'enfans, qui sont des choses méchantes, c'est un signe que Dieu

n'a pas fait ce mariage ; & par conséquent qu'il le faut rompre , & épouser une autre femme.

CHAPITRE XIX.

De l'Office Divin.

LES Offices Divins, & toute la Liturgie sont en Langue Georgienne, ancienne & literale, fort differente de la Langue Vulgaire qu'ils parlent ordinairement. Les caracteres sont aussi differens, en ayant de deux sortes : les uns appartenant à la Langue Vulgaire, dont ils se servent en tout ce qui regarde les affaires civiles ; & les autres avec lesquels ils écrivent la Sainte Ecriture, les Offices Divins, & tout ce qui appartient à la Religion ; ce qui fait qu'il n'y a que peu de gens qui l'entendent, & la sachent lire. Ils ne l'entendent pas même entre les Prêtres, qui pour reparer ce défaut, apprennent une Messe par cœur, laquelle ils disent en tout tems & pour tous sujets. Ce ne sont pas seulement les Prêtres, qui ne savent ni lire ni entendre l'Ecriture Sainte, ce sont aussi les Evêques ; de quoi le peuple reçoit un très-grand préjudice ; parce que, faute d'entendre l'Ecriture, ils tombent dans de grossieres erreurs ; non seulement dans les choses de la foi, mais encore dans celles qui regardent les mœurs, étant très-certain, selon *Saint Hilaire, de Synodis*, que toutes les heresies sont venues de l'Ecriture mal entenduë. Il y a fort peu de Mingreliens qui sachent lire & écrire. Les femmes en savent beaucoup davantage. Il y en a même

me quelques-unes qui se mêlent de faire les Docteurs, & de parler de ce qui les passe; ce qui leur fait dire mille choses mal à propos. On peut fort justement leur appliquer ce que disoit autrefois *Saint Basile* au Chef de cuisine de l'Empereur Valens, *tuum est de pulmentis cogitare, non dogmata Sacra & Divina decoquere*. Les Prêtres chantent rarement l'Office, ou pour mieux dire ils ne le chantent presque jamais; mais seulement les Evêques, & les *Beres*, ou Moines, le font quelquefois le matin, ou le soir, sur tout dans le Carême. Alors ils ont de coutume de faire deux Chœurs, entre lesquels il y a un Lecteur, qui prononce à haute voix ce qu'il faut chanter. Ils changent de ton de tems-en-tems à la maniere Grecque. Il faut observer qu'ils chantent ainsi, soit qu'ils soient beaucoup, soit qu'ils soient peu, quand ce ne seroit qu'un seul; ce qui vient qu'ils n'ont point de connoissance de la Musique, n'ayant qu'un chant desagréable, & mal accordant.

Le Chant est fort ancien parmi les Chrétiens, quoique de tout tems il y ait eu divers hérétiques qui l'avoient en horreur, comme entr'autres Julien l'Apostat, au rapport de *Rufin* Liv. 10. chap. 31. de son Histoire; mais les Chrétiens en dépit de lui chantoient à haute voix. Moïse avec tout le peuple d'Israël, hommes & femmes, chanta la victoire qu'il remporta au passage de la Mer rouge, où les Egyptiens furent noyez *Exod.* 15: 1, 20. *Saint Basile* Ep. 63. dit que de son tems on chantoit communément dans l'Eglise, dans tout l'Orient; mais l'Eglise de Laodicée ordonna qu'il n'y auroit que les Chantres qui chante-

roient les Pseaumes dans l'Eglise. *Le Concile d'Agat. ch. 21.* ordonne que chaque jour on chanteroit des Hymnes, d'où l'on connoît la nécessité, ou plutôt l'ancienneté du chant dans l'Eglise. Ces peuples de Mingrelie faute de Maîtres pour les enseigner, ont changé l'usage du chant, & en abusent en chantant les Hymnes, & la Messe même dans leurs maisons particulieres, & dans leurs Caves; contre la défense de Dieu; *Deuteron. 12. vide ne offeras holocausta tua in omni loco quem videris, sed in loco quem elegerit Dominus ut ponat nomen suum ibi.*

CHAPITRE XX.

Du signe de la Croix, & de la maniere de prier.

COMME les Mingreliens n'ont point de Caractere qui soit propre & particulier à leur langue, ils se servent du Caractere Georgien, pour écrire tant l'Ecriture Ste. que les autres choses appartenant à la Religion; ce qui fait qu'ils savent presque tous le Georgien. Ils font le signe de la Croix comme les Grecs, portant la main du côté droit à l'Epaule gauche: Et en disant ces mots *Zachelita mamizata*, c'est-à-dire *au nom du Pere*, ils mettent la main à la tête; puis disant *d'azizesta*, c'est-à-dire *du Fils*, ils la descendent à l'estomach; & puis disant *dazalisminda zata*, c'est-à-dire *du St. Esprit*, ils la mettent premierement à l'épaule droite, & après à la gauche. Ils se servent de ces termes-ci pour

pour dire la Ste. Trinité, *Mama*, Pere, Zeda, fils *Zulisminda*, St. Esprit, *Sameba erti Gomeri*, trois personnes & un seul Dieu. Ils font cette profession de bouche, mais ils n'entendent point le sens. Ils font donc, comme je l'ai dit, le signe de la croix à la Grecque, portant la main premierement à la droite, & ensuite à la gauche, pour confirmer par là leur heresie, que le St. Esprit est moindre, & qu'ainsi il le faut mettre à la gauche; abusant ainsi du mystere de la Ste. Trinité, démontré en Isaïe chap. 40. *qui appendit, tribus digitis molem terra.*

On peut dire que tous ceux qui croient & confessent la Ste. Eglise Romaine, font le signe de la croix en portant la main de l'épaule gauche à la droite, pour montrer qu'ils sont passez de la malediction à la benediction; au lieu que ceux-ci, qui se sont retirez de la Ste. Eglise Romaine, ont passé de la benediction à la malediction. Il y en a peu, & peut-être pas un, qui sache que le signe de la Croix, qu'ils font, soit le signe du Chrétien. Ils croient que ce signe, c'est de manger du cochon; Et veritablement, si c'étoit là le signe du Chrétien, les Mingreliens meritoient à juste titre le nom de Chrétiens; n'y ayant point de nation au monde qui mange tant de chair de pourceau que celle-là. Il est quelquefois arrivé à nos Reverends Peres d'expliquer le mystere de la très Ste. Trinité à quelques uns, qui sembloient y prendre assez de plaisir. Il y en avoit entr'eux qui le comprenoient comme il paroissoit, tant aux applaudissemens qu'ils donnoient à leurs démonstrations, qu'à diverses questions qu'ils leurs faisoient dans le

discours. Mais tout d'un coup ces étranges Mingreliens se mettoient à demander à ces Peres s'ils étoient Chrétiens? S'il y avoit des Chrétiens dans leur Pais, & si l'on y mangeoit bien du cochon? Comme aussi s'il y avoit du vin, & si nous en buvions, estimant que l'essence du Christianisme consistoit à boire du vin, par opposition aux Mahometans qui n'en boivent point. Ils font toujours le signe de la Croix, avant que de manger; & s'il y a un Prêtre à la table, ils ne boiront point, sans lui demander la benediction auparavant, en lui disant, *Sandoba Patona*, c'est-à-dire, *benissez Monsieur*. A quoi il répond *Guida Gomert*, c'est-à-dire, *Dieu vous benisse*. Ils ont ainsi souvent demandé la benediction à nos Peres, non seulement à table, mais en les rencontrant en chemin: & c'est la coutume de ce peuple, quand ils rencontrent quelques *Beres*, ou Prélat, d'arrêter leur cheval, pour lui demander la benediction.

Ils font encore le signe de la Croix quand ils vont se battre, quand ils entendent sonner la cloche, ou le bois sacré, pour dire la Messe, & quand ils éternuent: C'est alors la coutume que ceux qui sont présens leur disent *Scalobà*, c'est-à-dire *la grace de Dieu*, ou bien, *Dieu vous assiste*, & eux se mettant la main au front, & pliant le genou, comme pour se prosterner, répondent *A fascemi rozeba*, qui veut dire, *je vous rends mille graces*. Quand ils vont en voyage, & qu'ils passent devant quelque Eglise, ils s'arrêtent à la porte, & sans entrer dedans, ils font le signe de la Croix, & se tournant aux quatre coins, ils disent à cha-

chaque tour *Dideba Gomers*, c'est-à-dire, *Dieu soit loüé*, & continuent leur chemin.

Voici leur maniere extérieure de prier Dieu. Premièrement, quand ils se lavent la face le matin, ils invoquent, & ils louent le nom de Dieu en disant *Dideba Gomers*, & autres semblables éjaculations. Après être habillez, ils sortent de la chambre, & en se tournant vers l'Orient, ils font deux ou trois signes de Croix, repetant les mêmes choses, & puis ils font une inclination de tête, avec quoi leur priere est finie. Les Chrétiens prioient ainsi anciennement, tournez vers l'Orient, & *St. Basile*. Liv. du St. Esprit Chap. 27. dit que les Apôtres l'avoient enseigné aux Chrétiens. Il faut observer que les Mingreliens prient toujours debout, ce qui n'étoit point en usage dans toute l'Eglise ancienne, mais tantôt les Chrétiens prioient debout, & tantôt à genoux, comme le remarque *Baronius*, sous l'an 58. Ils prient aussi la tête découverte, ainsi que les Gentils, qui adoroient leurs Dieux étant couverts, au rapport de *Plutarque*. *St. Paul* enseigne dans l'*Ep. aux Cor.* qu'il faut prier découvert. Ils mettent en priant la main au front, & en même tems ils font une profonde inclination : Après que leurs prieres sont commencées, ils font trois fois le tour de l'Eglise, en maniere de procession, toujours en priant ; ce qui est une pratique des anciens fidèles, comme nous le lisons dans *St. Jérôme* *Ep.* 7. 12. & 22. Au reste, leurs prieres sont un discours familier avec l'Image devant laquelle ils s'arrêtent, ou à laquelle ils se sont d'abord adressez, lui disant *de leur donner une bonne santé, une bonne recolte, qu'elle leur fasse*

trouver le larron qui les a volez, & autres choses semblables. Mais ce qu'ils leur demandent principalement & avec une grande ardeur, c'est qu'elle détruise leurs ennemis, & leur donne la mort.

CHAPITRE XXI.

Des Sacrifices.

LES Mingreliens ont des Sacrifices, qu'ils appellent *Oquamiri*, qui sont de trois sortes. Dans les premiers, on tuë des bœufs, des vaches, des veaux, ou d'autres bêtes semblables; & on ne le sauroit faire sans un Prêtre, lequel étant venu fait quelques oraisons sur l'animal qu'on doit immoler. Il le brûle, jusqu'à la peau, en cinq endroits, avec une bougie; qu'il tient allumée. Ensuite, il mène la victime à l'entour des personnes pour le salut desquelles se fait le Sacrifice; & puis on l'immole, on la tuë, & on la cuit, ou toute entière, ou la plus grande partie. Lors qu'elle est cuite, on la met sur une table posée au milieu de la sale. Les gens de la maison, & les conviez; se rangent à l'entour, ayant une bougie allumée à la main; celui pour qui on a immolé la bête, se met à genoux devant cette chair, ayant aussi une chandelle allumée à la main: & le Prêtre fait ses oraisons. Quand elles sont finies, celui qui offre le Sacrifice, & ses Parens avec lui, jettent un peu d'encens sur du feu qui est sur une tuile, ou autre chose, à côté de la victime: & le Prêtre, coupant un morceau de la chair, la tourne sur la tête de celui, ou de ceux qui en font l'of-

l'offrande, & leur en donne à manger. Alors tous les assistans s'aprochent tout à l'entour d'eux, tournent leurs bougies à l'entour de leurs têtes : & puis les jettent dans le feu où est l'encens. Cela fait, ils prennent tous leurs places. Le Prêtre est assis seul. Une bonne partie de la victime lui appartient; car, de ce qui est cuit, il a les intestins entiers; & de ce qui est crû, il a la tête, les pieds, & la peau; Et c'est là son payement pour la Messe qu'il aura dite, pendant que la chair étoit à cuire. Chacun des assistans peut manger de cette chair tant qu'il veut, mais sans emporter rien de ce qu'on en a mis devant lui. Il n'y a que le Prêtre seul, qui puisse emporter outre sa part ce qu'il ne peut manger de ce qu'on lui a servi.

Dans les seconds Sacrifices, où l'on immole seulement du menu bétail & des Cochons, le ministère du Prêtre n'est pas nécessaire, non plus que les bougies, & que l'encens. On les fait pour la prospérité de sa famille, & de ses parens. Cependant on ne laisse pas d'y inviter presque toujours le Prêtre, qui dit la Messe, & est du festin en récompense.

Dans les troisièmes, ils offrent du sang, de l'huile, du pain, & du vin. Ce sont les Sacrifices des morts. Ils tuent sur leurs tombeaux, qui sont faits de bois de noyer, des veaux, des agneaux, & des pigeons, & répandent dessus l'huile & le vin mêlez ensemble. Outre ces Sacrifices, ils en font un de vin seulement à table tous les jours; car la première fois qu'ils veulent boire, soit chez eux, soit chez leurs amis, ils prennent une

K 5

coupe



coupe pleine de vin ; & avant que de la boire , ils saluent toute la compagnie , un à un , en faisant des vœux à haute voix , pour la prospérité , & le bonheur de chacun. Après , ils se mettent à invoquer le nom de Dieu : & puis en penchant la coupe , ils répandent un peu de vin , ou à terre , ou dans une autre tasse , & l'offrent à Dieu , à l'exemple du Roi David , qui offrit ainsi l'eau de la citerne de Bethléem , qu'il avoit si ardemment désirée de boire , sans en vouloir goûter. *Paralip.* II. 18.

Tous les autres Sacrifices sont aussi à l'exemple des Juifs ; car les deux premiers sont des Sacrifices pacifiques , & le troisième est une Libation. Ils font un autre Sacrifice de vin en l'honneur de *St. George*. C'est qu'au tems des vendanges , ils emplissent une pitarre d'environ vingt flacons , ou plus , ou moins , du meilleur vin , qu'ils offrent à *St. George* , en le mettant à part. Ils l'ouvrent & le boivent au tems ordonné , qui est à la *S. Pierre* , mais pas devant ; & ils boivent plutôt de l'eau que d'y toucher avant ce tems-là. Lorsqu'il est expiré , le chef de la maison prend de ce vin dans un petit vase , le porte à l'Eglise d'*Iffori* , qui est celle de *St. George* , y fait son oraison ; puis revient chez lui avec ce vase , entre dans la cave avec sa famille , & ils prient tous ensemble autour du tonneau consacré , ayant mis dessus auparavant un pain fait avec du fromage & des ciboules , ou des poireaux. Ils tuent après , ou un veau , ou un chevreau , ou un cochon , dont le pere de famille verse le sang autour du tonneau , & après avoir encore prié , ils vont boire & manger.

Les

Les Mingreliens font divers autres *Oquamiri*, ou Sacrifices de pitarres, ou grands vases de vin, à divers Saints, dont ils ne boivent qu'au tems prescrit. L'un de ces Sacrifices, qu'on appelle *Samicangiara*, est en l'honneur de *St. Michel* l'Archange. Un autre est en l'honneur de *St. Quirice*. Un autre est appelé *Sangoronti*, & se fait en l'honneur de Dieu. Dans le premier Sacrifice de ces trois là, ils tuent un petit cochon, & un coq. Dans le second, ils offrent un petit cochon, & un pain, & invitent des Etrangers à l'un & à l'autre; mais personne n'est invité au troisième. Ceux de la maison y assistent, & y mangent seuls ce qu'ils ont sacrifié, qui est toujours quelque piece de menu bétail.

Enfin, ils ont par-dessus tout cela encore beaucoup d'autres Sacrifices durant l'année, que je passe sous silence, pour n'être pas trop long: & parce qu'ils sont tous semblables en manieres & en Oraisons; leurs Oraisons ne se faisant qu'en beuvant ou en mangeant. Quand le jour d'un de ces Sacrifices est venu, ils disent qu'un grand jour est venu. Mais ce jour-là n'est pas grand à la gloire & à l'honneur de Dieu, puis qu'ils ne l'employent point à aller à l'Eglise, à entendre la Messe, à prier, à faire de bonnes œuvres; mais parce qu'ils le passent à boire & à manger, en priant Dieu qu'il les benisse, & qu'il extermine leurs ennemis. Que s'ils vont à la Messe, ils font d'abord un peu de reverence à l'Image, avec un demi signe de croix, la priant comme ils font à l'ordinaire; après quoi ils caquettent, rient, chantent, & bouffonnent comme s'ils étoient dans la rue.

CHAPITRE XXII.

Des Fêtes.

LES Fêtes de ces gens sont de différentes classes. Ils observent celles de la première en s'abstenant de tout travail, comme de cuire, du pain; & en allant à la Messe; Et celles-là sont le jour de Noël, qu'ils appellent *Christe*: le premier jour de l'an, qu'ils appellent *Kalende*: l'Annonciation, qu'ils nomment *Karebat*: le Dimanche des Rameaux, qu'ils appellent *Bajoba*: Pâques, ou *Tanapa*: & le Dimanche suivant, auquel ils donnent le même nom. Aux Fêtes de la seconde classe, ils travaillent jusqu'à l'heure de la Messe, que plusieurs vont à l'Eglise pour y faire la Procession. Dans cette classe sont les Fêtes qu'ils appellent *Zcaricorchia*, qui est l'Epiphanie, auquel jour ils vont en Procession à la Rivière, en mémoire du Baptême de Jesus-Christ au Jourdain à pareil jour: *Pertoba Mersoba*, mots qui signifient *Oraison pour les yeux*, qui est la St. Pierre: *Marifina*, ou l'Assomption de la Vierge: *Gigi picchioani*, le jour des Cendres: & *Piavarisa magleba*, l'Exaltation de la Croix. Les Fêtes de la troisième classe, desquelles ils ne font pas grand cas, & où ils travaillent tout le long du jour, sont *Tavisqueta*, la Décolation de St. Jean Baptiste: *Perit Zolaba*, la Transfiguration: *Gniercoba*, le jour du miracle du Bœuf de St. George: *Cipias soba*, qui est la Fête & la Foire de *Siporias*, lieu de notre habitation. Outre ces Fêtes, il y a plusieurs jours dans l'an-

l'année , que ces peuples superstitieux observent avec soin , chacun selon sa devotion particulière ; étant d'eux-mêmes assez portez à s'abstenir du travail. Un de ces jours est le premier Lundi de l'année , & de chaque mois , qu'ils appellent *Archali tutasca* , Lundis nouveaux.

Mais le jour , que l'on observe le plus solennellement en Mingrelie , est le premier jour de l'an ; parce qu'ils croient que de ce jour-là dépend le bonheur des autres durant tout le cours de l'année. Les Ministres , & les Courtisans , qui ont quelque charge auprès du Prince , vont à la Cour le jour de devant , passent la nuit aux environs du Palais ; & le lendemain matin s'étant tous assembles , le Grand Maître de la maison porte la Couronne du Prince couverte de pierreries. Le Maître de la Garderobe porte dans un bassin les plus beaux Joyaux. L'Echançon la plus belle Coupe. Le Chef de Cuisine la plus grande Marmite. Le Grand Ecuyer meine le plus beau Cheval. Le Chef des Pasteurs le plus beau Bœuf. Et ainsi chacun , selon son office , porte , ou conduit ce qu'il a de plus considerable en sa charge. Ils vont tous en forme de procession au Palais du Prince ; & derriere vont tous les Prêtres , & les Evêques , revêtus de leurs habits Pontificaux , portant les Images dans leurs mains , & chantant à haute voix *Kyrie Eleyson*. Ils se rendent au Quartier du Prince , où est la Princesse , & plusieurs Seigneurs , & Dames , somptueusement vêtus , ayant tous un cierge à la main , lesquels se rangent sur une ligne pour voir passer la Procession , & chacun touche à tout

ce qui est porté & mené dans la Proceſſion, à meſure qu'elle paſſe devant lui, la Couronne, les Joyaux, la Marmite, le Bœuf, &c. croyant fermement que quiconque ne touche pas bien chaque choſe, ne ſera pas heureux cette année-là. Ils chantent le *Kyrie Eleyſon*, attachant à toutes les portes du Palais une branche de Lierre, & en tous les endroits où ils paſſent. Le peuple, à l'imitation du Prince, fait par tout des Proceſſions ſemblables, chacun portant, ou menant, quelque choſe de ce qu'il a de plus beau, & attachant à ſa porte des branches de lierre. C'étoit autrefois une choſe infame parmi les Chrétiens d'orner ainſi les maiſons de branches d'arbre, comme le remarque *Tertul. de la Couronne du Soldat chap. 3. à la fin. Chriſtianus nec domum ſuam Laureis infamabit. Martin Braccar.* dans la ſomme qu'il a faite des Synodes Grecs, nous apprend qu'il fut défendu aux Chrétiens de parer leurs maiſons le jour des Calendes, avec des branches de Laurier, de Lierre, ou d'autres arbres. *Gregoire III.* le défendit à Rome : & il y a un Canon qui veut que tous ceux qui obſervent les Calendes de Janvier faſſent trois ans de penitence. Le ſixième Concile général renouvella cette peine. *Tertullien, chap. 15. de Idol.* dit, que Dieu a défendu de couronner les portes des Fidèles : & qu'il en a connu un que Dieu punit ſévèrement pour l'avoir fait ; parce que ces ſortes de pompes étant bannies du Chriſtianiſme, les gens n'avoient pas laiffé de couronner ainſi leurs portes. Mais parce qu'il y en avoit qui avoient bien de la peine à ſ'en empêcher, comme l'obſerve le même *Tertul. plures jam*

in-

invenies Ethnicorum fores, sine lucernis & Lan-
reis, quam Christianorum, on introduisit que
 ce qui se faisoit superstitieusement par les
 Gentils ; fût sanctifié par les Chrétiens à
 l'honneur de la véritable religion. *Baro-*
nins dans ses Notes sur le Martyrologe Cal.
Jan..

Le jour de l'Epiphanie, qu'ils appellent
Schar coresbia, ils se mettent à manger une
 poule de bon matin, & à boire copieusement,
 en priant Dieu de les benir. C'est d'ordinaire
 comme ils commencent le jour de toutes les
 Fêtes, après quoi ils vont à pied, ou à che-
 val, à l'Eglise. Le Prêtre, vêtu de ses hail-
 lons Sacerdotaux, les mène de là en Procef-
 sion à la plus proche rivière, en cet ordre.
 Premièrement marche un homme portant la
 Trompette dont nous avons parlé, dont il
 sonne de tems en tems. Il est suivi d'un au-
 tre, qui porte une Bannière, laquelle en quel-
 ques Eglises est toute déchirée, & en d'autres
 en assez bon état. Après celui-ci, il en vient
 un autre, qui porte un plat d'huile de noix,
 & une courge, ou calebasse, sur laquelle sont
 attachées cinq bougies, en forme de croix ;
 & après lui, un autre, avec du feu & de l'en-
 cens. En cet équipage, ils courent à la rivie-
 re aussi vite qu'ils peuvent, & sans ordre,
 chantant *Kyrie eleyson*. Ils vont toujours si
 vite, qu'ils sont souvent obligés d'attendre
 long-tems le Prêtre, qui pour être d'ordinaire
 quelque vieillard ne sauroit aller si vite.
 Le pauvre Prêtre étant arrivé, tout crotté,
 & d'ordinaire tout en sueur, ils le saluent
 avec des huées, en se moquant de lui d'être
 demeuré derrière, ayant laissé passer sa Pro-
 ces-

cession. Là-dessus ils se mettent à faire des railleries; & lui, sans s'en soucier, se met à lire quelques prières sur l'eau: & après avoir lû, il brûle l'encens, verse de l'huile dans l'eau, allume les cinq bougies qui sont attachées à la calebasse, laquelle il fait flotter sur l'eau comme une nasselle. Après il met une croix dans l'eau, & avec quelque goupillon, il asperge les assistans, qui courent vîtement se laver le visage, après quoi chacun s'en retourne, emportant une bouteille de cette eau chez soi.

Ils font une Fête qu'ils appellent *Marfoba*, pour le mal des yeux, le jour de *Ste. Agnès*, le 21. de Janvier, dans une Eglise, dite *Moyse & Aaron*. Ceux qui y vont, portent chacun leur présent, les uns un peu de cire, d'autres de la corde, d'autres du fil, qu'ils mettent à la main du Prêtre, qui le leur tourne sur la tête, & puis ils l'offrent à l'Image, afin qu'elle les préserve du mal des yeux.

Ils font une Fête le Jeudi de la Septuagesime, qu'ils appellent *Caponoba*, auquel jour ils tuent un bon chapon pour la prospérité de la famille, selon l'institution de toutes leurs Fêtes, qui ne consistent qu'à bien boire & bien manger. Le Lundi de la Sexagesime, ils s'abstiennent de chair, ne mangeant que du fromage, & des œufs, jusqu'au jour de la Quinquagesime inclusivement. Ils disent qu'ils font ce Jeûne pour leurs morts. Le Lundi suivant, ils commencent le Carême, & ils fêtent ce jour-là.

Ils font la Fête des quarante Martyrs, qui étoit le 10. Mars. Et comme c'est en Carême, pendant lequel ils ne mangent ni chair
ni

ni poisson, ils mangent du poisson ce jour-là, parce que c'est une Fête solemnelle. Les *Beres* ont coûtume de chanter dans les Eglises plusieurs Hymnes à la loüange des saints Martyrs, & pendant qu'ils chantent, ils mettent au milieu de l'Eglise un Seau plein d'eau dans lequel il y a une Croix quarrée, sur laquelle ils mettent dix Chandelles allumées de chaque côté, qui font quarante en tout. La Priere faite, le plus ancien *Bere* va au Seau, y fait une profonde reverence; après quoi, il prend une des bougies, & l'éteint dans l'eau, & les autres en font de même, jusqu'à ce que toutes les Chandelles soient éteintes.

Ils solemnisent le jour de l'Annonciation, & le Dimanche des Rameaux, comme celui des quarante Martyrs, en mangeant du poisson ces jours-là. De plus, le Dimanche des Rameaux, le Prêtre bénit des branches de buis, d'olive, ou quelques fleurs, & les distribue au peuple; mais cela n'est pas général, quelques-uns le faisant, & d'autres non. C'est la coûtume du pais de fêter dans le lieu où une Image doit passer, en s'abstenant de travail. Les habitans revêtus de leurs meilleurs habits vont au devant de l'Image, & lui présentent, qui, une corde, qui un peu de cire, ou de fil, que le Prêtre fait tourner autour de l'Image, & puis autour de la tête de l'offrant; & là où l'Image passe la nuit, on s'abstient de tout travail dans cette maison, & dans tout le village, ou bourg. Il y en a plusieurs lesquels se sentant la conscience chargée de quelque vol, font un présent à l'Image, en implorant sa misericorde, afin qu'elle leur par-

pardonne , & qu'elle ne se courrouce point contre leur famille. D'autres , qui ont volé quelque cheval , quelque vache , ou autre chose semblable , appréhendant la punition , ne veulent point que l'Image vienne loger chez eux ; & pour cela , ils s'accordent avec ceux qui la portent , & l'ont en leur charge , moyennant un présent , qu'ils ne l'apporteront point chez eux , mais qu'ils la porteront loger ailleurs. Sur quoi , ces Prêtres , ou autres , qui portent l'Image , lesquels sont gens fourbes & adroits , remarquant la crainte dans laquelle est le voleur , ne l'en quittent pas à bon marché ; car faisant semblant que l'Image veut quelque chose de bien plus considérable , parce que le péché est grand , (quoi qu'au fond ce soient ceux qui l'ont en garde qui ne se veulent pas contenter de peu de chose pour changer de logis) ils se font donner à peu près ce qu'ils veulent. Ainsi triomphent-ils de ces misérables , ne disant pas un mot de vrai. La Fête de l'Image de *St. George* se fait vers la mi-Carême.

Le Samedi saint , le Prêtre va par les maisons pour les benir , ce qu'il fait en aspergeant les salles & les chambres d'eau benite , sur quoi on lui donne pour son droit un fromage ou des œufs.

Le jour de Pâques , le *Papas* , avec d'autres Prêtres de sa paroisse , passe toute la nuit dans l'Eglise. Minuit étant venu , il commence à sonner la cloche & à battre le bois sacré , & de tems en tems ils sonnent tous. Quand le point du jour approche , ils sonnent de la trompette nommée *Oa* ; Et cette nuit là , tant les hommes , que les femmes ,
se

se levent & s'ajustent le mieux qu'ils peuvent, & se mettent en chemin avant le jour, pour aller à l'Eglise, prenant avec eux des œufs rouges, ou d'autre couleur. Mais quoi que ce soit avant le jour, les hommes ont déjà pour la plupart fait leurs dévotions ordinaires, qui consistent à manger & à boire copieusement, mangeant quelques poules & beuvans à être demi yvres. En cet état, ils se rendent à l'Eglise, avec tout le reste, au lever de l'Aurore. Là le Prêtre donne à chacun une bougie, faite de toille cirée seulement, plus ou moins grosse, selon la qualité; mais à la Cour, c'est le Prince qui distribue lui même les bougies de sa main à tous ceux qui sont venus à l'Eglise, & aux Evêques mêmes. Après cela, les femmes, séparées des hommes, se mettent en haye, hors de l'Eglise, sous le porche, leurs bougies allumées, & puis le Prêtre, ou le plus digne *Bere*, monte au clocher, & annonce au peuple par trois fois, en criant de toute sa force, la resurrection de J. C. par ces paroles, *Isminde Isminde Ocazo Ctis omadiri Ctiso Tenfi zeliso oria galto qualdga Christi Dga gbigbarodes*; & le peuple lui répond *Mardi Macarebels*. En même tems, chacun jette quelques pierres contre la muraille. Cela fait, ils font trois fois la procession autour de l'Eglise, en l'ordre suivant. La trompette, qui sonne de tems en tems, va devant: la banniere la suit: après vient le Prêtre: puis le peuple, les principaux les premiers. Les femmes ne vont point à la procession, mais elles demeurent en haye au milieu du porche devant l'Eglise. Le Prêtre chante avec tout le

le peuple l'Hymne suivant, qu'ils savent tous, parce qu'il est court.

*Ad Gomaza senza
Christe Maseovarfa
Angelosi ugualoth
Zeth satha scina
Da evens masghirs
Given que Canusa
Tzeda Sinindis galiza
Di deba scenda*

Ils repetent cet Hymne plusieurs fois. Après la procession, ils disent la Messe à laquelle ils assistent avec aussi peu de dévotion, & d'attention, que s'ils étoient dans une place, discourant, badinant, riant, & se donnant des œufs l'un à l'autre. La Messe étant finie, ils font de nouveau trois fois la procession autour de l'Eglise, comme nous l'avons dit chantant d'autres prières. Ils s'inclinent en suite, puis sortent de l'Eglise, font un tour devant la porte, & s'en vont au nom de Dieu, se donnant les bonnes fêtes les uns aux autres. A la Cour c'est la coutume de porter au Prince; à la fin de la Messe, un agneau rôti dans un bassin, lequel le met en pièces avec ses mains, & le distribue lui-même à toute sa Cour, donnant à chacun un morceau; & c'est là leur communion paschale.

Le Lendemain de Paques, qui est le lundi, ils font la fête pour les morts en cette maniere. Le matin, de fort bonne heure, ceux à qui il est mort durant l'année quelque proche parent, vont à sa sepulture, portant avec eux un agneau, mais il ne faut point que

que ce soit d'autre animal, afin de le faire benir, & de le sacrifier. Le Prêtre, étant debout sur la sepulture, le benit en disant quelques Oraisons, & tout aussi-tôt il l'égorge, & en répand le sang sur la sepulture du défunt, pour le repos de son ame. Cet abus s'est presque entièrement aboli entre les Mingreliens de la paroisse de *Siporias*, proche de laquelle nos Peres Theatins ont leur Eglise. Et cela, à force de leur faire connoître que cette pratique étoit une ceremonie Judaïque, & non pas Chrétienne. L'agneau étant tué, on en donne la tête & les pieds au Prêtre, & on apporte le reste chez soi, pour le faire cuire. A l'heure de diner, ou un peu plus tard, ils se rendent tous à l'Eglise, faisant porter avec eux sur une charette de quoi faire le festin, à savoir leur table à manger, une chaudiere de leur pâte, un panier plein de pain fait avec des œufs & du fromage, des œufs durs de différentes couleurs, & des fromages. Un autre panier où est la viande. Deux gros flacons de vin, plus ou moins. Ils mettent tout cela sur la sepulture, le Prêtre y donne sa benediction, & on lui donne pour sa part des œufs, du fromage, & du pain. C'est la coutume aussi de lui donner par famille quelques aunes de toille, ou une ou deux chemises. Ceux particulièrement à qui il est mort quelque parent cette année-là sont plus liberaux que les autres, & font present au Prêtre de telles choses. Ils vont tous en suite dans un pré, qui est devant l'Eglise, où ils se divisent en deux bandes, chacune se mettant à une table. Le Prêtre est à une table à part. Avant qu'on mange, il donne sa benediction

diétion à haute voix. Ils se présentent les uns aux autres à manger & à boire, & s'en envoient d'une table à l'autre ; Et vers la fin du repas, une troupe se leve, & va en chantant saluer l'autre, qui lui répond en lui envoyant à boire & à manger. L'autre table se leve ensuite, & va saluer la première, où l'on fait les mêmes civilitez. Sur le soir, les femmes d'un même quartier dansent & chantent ensemble à leur mode, jusqu'à la nuit, qu'ils s'en vont tous chez eux au nom de Dieu.

Le jour de l'Ascension, qu'ils appellent *Amegleba*, ils font chez eux leur dévotion accoutumée, en tuant des porcs, ou des poules & en faisant bonne chère. Chacun allume sa bougie & met un grain d'encens dans le feu priant Dieu de leur faire voir un autre jour semblable, & qu'il multiplie & benisse les abeilles afin qu'elles fassent beaucoup de cire & de miel. Le jour de la Pentecôte, ils font aussi la fête de tous les Saints, qu'ils célèbrent à leur manière de manger tout le jour ; ce qu'ils font extraordinairement ce jour-là, parce que le lendemain commence le jeûne de *St. Pierre*.

A la Fête de ce St. laquelle ils appellent *Petroba*, ils font dès minuit leurs dévotions ordinaires, en mangeant des cochons de lait, ou des poules ; & lors qu'ils entendent la trompette, & la cloche, ils vont à l'Eglise. Le Prêtre dit la Messe. Ils portent ce jour-là dans des paniers du pain, des poires, & des noisettes sur la sepulture des morts, où le Prêtre se rend après la Messe, & donne la Bénédiction aux viandes & aux personnes, lesquelles lui donnent chacun l'aumône : après
quoi

quoi plusieurs vont chez eux boire & manger, & les autres le font, ou dans l'Eglise, ou proche les sepultures. Ils font tous, avant que de se retirer, un demi signe de croix devant l'Eglise. Il faut remarquer qu'ils ne mettent point leurs bœufs à la charuë les Dimanches, ni ne les font travailler à autre chose.

Le jour de l'Assomption de la B. V. lequel ils appellent *Marafina*, ils en commencent la fête au point du jour, par leurs dévotions accoutumées de boire & de manger. Leur repas est d'une jeune poule de l'année, laquelle ils oignent d'huile de noix, aussi de la même année. Ils ne commencent qu'en ce tems-là à manger des noix nouvelles, & des poules de l'année; & comme ils n'en mangent pas plutôt, ils n'en vendent point non plus avant ce jour-là: disant qu'ils ne peuvent vendre de jeune volaille & de noix nouvelles avant les prières de la *St. Pierre*. Ces prières consistent à demander à Dieu de multiplier leurs poules, & ce sont particulièrement les femmes qui font ces prières-là. Ils benissent aussi en ce même jour les champs & les prez; ce qu'ils font en prenant trois feuilles de ce grain qui leur sert de pain, avec une petite branche de fraizier, & un peu de cire dont ils font une maniere de rameau, qu'ils font benir par le Prêtre dans l'Eglise, & qu'ils portent ensuite dans un champ ensemencé, où ils le plantent au beau milieu; croyant que cela préserve sûrement les champs de tonnerre, de grêle, & d'autres tels desastres. Ils font en le plantant quelques courtes oraisons, recommandant le champ à Dieu & à l'Image; & en-

enfin, ils font un long repas dans ce champ même ; car sans repas ils ne croient pas qu'aucune dévotion soit utile ou efficace.

Ils ont une fête, appelée *Elioba*, qu'ils célèbrent en l'honneur de *St. Elie* Prophe-te, lequel ils invoquent quand ils ont besoin de pluie, & pour avoir une bonne recolte ; & pour l'obtenir plus sûrement ils tuent des chevres en l'honneur du Saint. C'est ce jour-là que l'on immole dans l'Eglise de *Siporias* Paroisse de nos Peres, une chevre que le Prince de Mingrelie y a fondée à perpetuité pour cette fête, avec du pain, & du vin, à suffisance. Douze Prêtres se rendent dans l'Eglise, & y disent la messe ensemble ; après quoi, ils mangent ensemble de même la chevre, & le reste, jusqu'à ce qu'ils soient bien yvres presque tous. Cette fête est au 30. Juillet.

Le 14. Septembre il y a une autre fête à *Siporias*, avec une foire appelée *Sipiaffoba*, qui dure depuis le lundi jusqu'au Dimanche. Ils portent ce jour-là dans l'Eglise du lieu l'Image de *St. George*, & celle des *Saiselliens*, tous avec des couronnes sur la tête. Comme il se trouve à cette fête un grand concours de peuple à cause de la Foire, & beaucoup d'Etrangers qui sont la plupart des marchands Armeniens, Georgiens, & Juifs, il s'y fait un grand trafic de toute sorte de denrées, de nipes, & d'étoffes, que l'on troque contre des denrées du païs ; ce qui produit beaucoup de présens à ces Images, de la part de ceux qui viennent seulement pour les prier. Mais ces présens ne sont pas de conséquence, ne consistant ordinairement qu'en corde, en ci-
re,

re, & en fil. Quelquefois on leur donne aussi de l'argent. Il n'y a presque personne dans tout le païs qui ne vienne à cette Fête. Il y a des années que les Images emportent plus de dix charettes chargées de présens. Les Prêtres sont pour lors bien occupez à dire la Messe; mais comme, *more Græcorum*, il ne s'en peut dire qu'une par jour dans une Eglise, ils se trouvent quelquefois plus d'une douzaine à dire la Messe, qu'ils disent tous ensemble, encore que les uns viennent après les autres, & quelquefois lors que la Messe est à moitié dite.

Le 21. d'Octobre ils font la Fête du miracle que *St. George* fit dans leur pays, en faveur d'un Payen étranger, qui étoit venu de plus de cent lieuës loin, dont voici l'histoire. Du tems que l'Eglise Grecque étoit unie avec la Latine, & que ce glorieux Martyr faisoit beaucoup de miracles; ce Payen, à qui on les racontoit, n'en pouvoit rien croire. Et comme les Chrétiens l'exhortoient à n'être pas obstiné, mais à croire ce que des gens lui en assuroient, il leur dit; je croirai les miracles que vous me racontez de vôtre Saint, si, avant demain, il me fait apporter chez moi un tel de mes bœufs, qu'il leur marqua. Sur quoi le Saint fit que la nuit suivante, ce bœuf se trouva porté de plus de cent lieuës loin dans cet endroit-là, qui est celui où est l'Eglise qui lui est consacré au village des *Issoriens*, & où ce Payen à la grande consolation des Chrétiens reçut le Baptême. On tua le bœuf, & on le partagea au peuple, qui étoit accouru en foule voir cette aventure miraculeuse. Les Mingreliens, pour conser-

ver la mémoire de ce miracle, fait au tems que la foi florissoit chez eux, obligent tous les ans un peu avant la fête, un de ceux qui aspirent à la Prêtrise, de dérober un bœuf, le plus beau qu'il peut trouver, pour & au nom de St. George; qui, à ce qu'ils tiennent, enleve un bœuf tous les ans, à pareil jour, & le pose au même lieu en mémoire de cet ancien miracle. Ce qui fait que quinze jours auparavant, il faut bien garder ses bœufs, parce que chacun sous le nom de St. George en dérobe où il peut, & toujours les plus beaux, en disant *si St. George dérobait bien un bœuf, nous en pouvons bien dérober aussi*. Sur quoi chacun pense pouvoir dérober impunément. Il y a plusieurs Grecs, & quelques uns de nos Pères, qui ont pris soin de découvrir de quelle maniere se faisoit ce faux miracle du bœuf, ou pour mieux dire cette fourberie, veillant pour cela toute la nuit, & rodant à l'entour de l'Eglise. Ils ont trouvé qu'on l'y fait entrer, à l'entrée de la nuit, & qu'on le tire de dedans avec des cordes. La plupart des Evêques savent la fourberie, & que ce prétendu miracle annuel est une pure imposture; mais ils y conviennent, pour entretenir la dévotion du peuple, lequel, (chose qu'il faut observer) n'a garde de s'approcher de l'Eglise la nuit du miracle, parce qu'on lui fait accroire qu'il mourroit, & que le Saint tuë quiconque approche de son Eglise en ce tems-là. Il n'y a que celui qui a volé le bœuf, & ceux qui le font entrer qui sachent le Mystère.

Cette Eglise de Saint George est dans le village des *Issariens*, proche de la Mer noire,
dans

dans l'Evêché de *Bediel*. Les peuples des environs l'ont en très-grande vénération, jusqu'aux Barbares mêmes. De sorte que les plus proches voisins de ce lieu, qui sont les *Abras*, les *Alanes*, les *Gighes*, & autres Infidèles, n'osent l'aller piller, quoi qu'ils sachent bien qu'elle est fort riche, même en bijoux & en argent; les portes de cette Eglise étant couvertes de plaques d'argent, sur lesquelles les Images, tant du Saint, que de ses miracles, sont faites en bosse. Personne cependant, comme je dis, n'ose voler cette Eglise, de peur que le Saint ne les tue cruellement. Cette crainte vient, entre les autres choses, de ce qu'il y a dans cette Eglise de certaines piques, un pieu de fer à deux pointes, en forme de flèches, si grosses & si pesantes qu'un homme n'en sauroit porter une. Or ils croient que le Saint se sert de ces armes, & que c'est avec cela qu'il tue sur le champ quiconque fait un vol. La frayeur qu'ils ont de ces armes est telle que quand le Prêtre de cette Eglise en porte quelque une dehors, ceux qu'il rencontre lui font autant d'honneur & de reverence que si c'étoit l'Image même du Saint, tant ils ont peur d'être tuez de ces armes.

La veille de la Fête, le Prince accompagné du *Catholicos*, des Evêques, & de toute la Noblesse, se rend à l'Eglise, & visite dedans, pour voir s'il n'y a point de bœuf caché, & puis il la ferme, apposant lui-même son seau sur la porte; & le matin il revient avec la même compagnie, reconnoît son seau, ouvre la porte de l'Eglise & y trouve le bœuf qu'ils disent que le Saint a derobé cette nuit-

là, & y a mis. Là-dessus tout le monde fait retentir l'air d'acclamations. Aussi-tôt un jeune homme, destiné à cet Office, ayant une coignée à la main aportée exprès, & qui ne sert à autre chose, traine le bœuf hors de l'Eglise, le tuë, & le coupe en plusieurs parts. Le Prince prend la premiere : & la seconde & la troisieme s'envoyent par des Couriers, l'une au Roi d'Imirette, & l'autre au Prince de Guriel. On en donne ensuite aux Seigneurs de Mingrelie, aux Ministres du Prince, & aux *Beres*, qui ne le mangent pas, parce qu'ils ne mangent pas de viande, mais qu'ils distribuent à leurs Officiers & à leurs domestiques. Il y a beaucoup de gens qui mangent de cette chair sur le champ, avec grande ardeur, & dévotion, ni plus ni moins que si c'étoit la communion. D'autres la salent & la font secher au feu, esperant d'être gueris de leurs maladies s'ils en mangent lorsqu'ils sont allitez. Quand on tuë le bœuf, on observe soigneusement comment il est fait, & ses mouvemens, pour en tirer des augures. Par exemple, si le bœuf ne veut pas se laisser prendre, s'il se démene & bat des cornes, ils disent qu'il y aura guerre cette année-là. S'il est crotté, c'est signe de fertilité, & d'abondance. S'il est mouillé, c'est qu'il y aura beaucoup de vin. S'il est roux, cela présage mortalité parmi les hommes & les chevaux ; mais c'est un bon signe, s'il est d'autre couleur. Et quoi que tous les ans ils soient trompez à ces prédictions, ils sont toujours aussi superstitieux & aussi crédules que d'avant.

Quant à la fête de Noël, ils disent, comme

me nous, ce jour-là une Messe à minuit. Mais c'est plutôt un festin qu'une Messe ; car comme ils ont tous un jeûne durant l'Avent, tant les Séculars, que les Ecclesiastiques ; & que ce jeûne chez eux dure près de quarante jours, ils sont tous fort foibles & fort affamés. C'est pourquoi ils se mettent tous à minuit à tuer des poules & des chapons, à boire & à manger, jusqu'au jour, en priant Dieu de leur faire voir d'autres Noël's ; ce qu'ils appellent faire leurs prières, & commencer les dévotions. Le matin, demi-ivres qu'ils sont, ils vont à l'Eglise en portant avec eux des paniers pleins de pain fait aux œufs & au fromage, du raisin, des pommes, des noix, des noisettes, & d'autres vivres, qu'ils déposent chacun sur sa sépulture, & vont entendre la Messe. Lors qu'elle est finie, & que le Prêtre est deshabillé, il s'en va l'encensoir & le Livre à la main, prier de sépulture en sépulture, sur les fosses & sur les alimens qu'on a apportez. Chacun cependant allume sa bougie, & met deux grains d'encens dans son encensoir, après quoi il donne un pain au Prêtre. Quelques uns portent de plus des pigeons à la sépulture, dont ils répandent le sang sur la fosse à l'intention des morts.

CHAPITRE XXIII.

Des Saints Lieux qu'ils ont à Jerusalem.

CETTE Nation a sa Chapelle à Jerusalem, où l'on fait l'Office en leur langue, mais à la manière Grecque. Cette Chapelle

renferme le trou dans lequel fut planté la croix de Jesus Christ. Les Cordeliers en avoient premièrement la possession. Mais le Sultan d'Egypte la leur ôta, pour la donner à ces peuples, en récompense des services qu'ils lui ont rendus dans plusieurs guerres. Il y avoit autrefois quarante sept lampes allumées dans cette Chapelle; mais ces gens sont à présent si pauvres, qu'il n'y en a plus aujourd'hui. Ils ne souffrent pas que des Catholiques y disent la Messe, mais seulement qu'ils y fassent leurs prières. Ils ont un autre lieu en garde conjointement avec les Grecs, appelé communément *la prison du Sauveur*; lequel est sous un portique vers l'Orient, avec une Citerne taillée dans le roc vif, qui n'est pas bien profonde. Ce lieu touche à la principale muraille de l'Eglise. Il est de forme carrée, assez obscure, faisant face au mont Calvaire. Ils prétendent que Jesus-Christ attendit en cet endroit, ayant sa croix sur les épaules, que le trou où l'on devoit la planter fût fait. Ces deux Nations de Grecs & de Mingreliens, à cause de leur commune pauvreté, n'entretiennent qu'une lampe en cet endroit. Il y a un Commissaire de Terre Sainte, député par le Patriarche de Jerusalem pour ramasser des Aumônes pour les Saints Lieux susdits, tant dans l'*Odisse*, ou Mingrelie, que dans le pays d'*Imirrette*, qui est la Georgie, & dans le pays de *Guriel*. Ce Commissaire, qui est toujours un *Bere*, est à présent le *Sieur Nicolas Nicephore*, Moine Grec de l'ordre de Saint Basile, ayant le titre de *Jovarisnama*, c'est-à-dire, *Pere de la Croix*. Il peut, comme le Patriarche de Je-

Jerusalem , donner à un chacun *la Sandoba*, c'est-à-dire, la benediction , ou l'Indulgence pleniere ; ce qu'il fait moyennant cinquante écus par personne. Ces peuples s'imaginent, que par le moyen de ces Indulgences , ils sont absous de tous péchez , tant faits , qu'à faire , durant leur vie. C'est pourquoi , tous ceux qui en ont le moyen , prennent ce *Sandoba*, écrit en Georgien , avec quoi ce Député amasse beaucoup d'argent , qu'il envoie ensuite aux autres *Beres* à Jerusalem.

CHAPITRE XXIV.

Des Commandemens de l'Eglise.

IL est tout-à-fait inutile de traiter ce sujet, car ces peuples vivent selon l'instinct naturel, & selon les commandemens de leur Prince. S'il mange de la viande les jours de jeûne, ils en mangent de même, disant que ce n'est pas un péché, puis que le Prince le fait semblablement, s'il répudie sa femme, ou s'il en prend deux à la fois , chacun le fait aussi. Pour ce qui est d'aller à la Messe les jours de Fête , on a vû comment ils n'observent aucunes Fêtes , & que seulement le Dimanche ils s'abstiennent un peu du travail. Ainsi ils ne vont gueres à la Messe ce jour-là ; & ceux qui y vont, entrent dans l'Eglise, font un demi-signé de croix, invoquant le nom de Dieu & de la B. Vierge , & puis sortent de l'Eglise , se tenant devant à discourir , & laissent dire la Messe au Prêtre. Cela se passe communément ainsi , excepté le jour de l'Annonciation , celui du Dimanche des Rameaux,

248 VOYAGE DE PARIS

meaux, & celui de Pâques, que les hommes se tiennent dans l'Eglise, parce que les femmes sont dehors. Ils ne laissent pas de même de parler & rire comme s'ils étoient dans un marché. Ils ont un peu plus de respect à la Messe des *Beres*, & à celles où le Prince assiste

Ici finit la Relation du Pere *Zampy*. Je n'y ajoûterai autre chose, sinon que tout ce que j'ai pû remarquer dans les cérémonies religieuses, & dans la créance des Mingreliens, est entièrement conforme à ce qu'il en rapporte.

Il faut que je dise un mot de leur deuil. C'est un deuil de desespérez. Lors qu'une femme perd son mari, ou un proche parent, elle déchire ses habits, elle se dépouille nue jusqu'à la ceinture, elle s'arrache les cheveux, elle s'enleve avec les ongles la peau du corps & du visage, elle se bat le sein, elle crie, hurle, grince des dents, écume, fait la furieuse, & la possédée, dans un excès épouvantable. Les hommes témoignent leur douleur d'une manière aussi barbare : ils déchirent leurs habits : ils se font raser la tête & le visage : & ils se bâtent la poitrine.

Le deuil dure 40. jours, étant furieux les dix premiers, comme je viens de dire, & diminuant après successivement. Durant ces dix premiers jours, les Proches du Mort, & une quantité d'hommes & de femmes, de toutes conditions, viennent le pleurer. Cela se fait en cette manière. Ces personnes se rangent en ordre autour du Cadavre, & déchirées ;

rées; comme j'ai dit, elles se battent des deux mains la poitrine, criant *Vaib, Vaib*. Les cris & le coups sont mesurez, & rendent un son effroyable. Tout cela forme une affreuse image de desespoir, qu'on ne peut regarder sans fremir. Il arrive tout d'un coup qu'on n'entend rien. Le deuil s'arrête & se tient dans un profond silence: & puis tout d'un coup il fait un grand cri, & se rejette dans ses premiers emportemens. Le dernier jour, qui est le quarantième, comme j'ai dit, on enterre le Mort. On fait un festin à tous ses proches, à tous ses amis, à tous ses voisins, & à tous ceux qui sont venus le pleurer. Les femmes mangent à part, hors du lieu où sont les hommes. L'Evêque dit la Messe, & après prend de droit tout ce qui servoit à la personne du Mort; son Cheval, ses habits, ses armes, son argenterie, s'il en a, & les autres choses de cette sorte. Les deuils ruinent les maisons en Mingrelie: cependant, on est obligé de les faire solennellement. L'Evêque dit une Messe des Morts, par force, pour le grand profit qui lui en revient. On vient pleurer le Mort par force, afin de vivre quarante jours aux dépens de ce qu'il a laissé. Lors qu'un Evêque meurt, c'est le Prince qui lui fait dire la Messe des Morts, le quarantième jour du deuil, & qui prend tous ses biens, hors les immeubles.

Voilà ce que j'ai appris en Colchide sur la nature du pays, sur les mœurs, & sur la Religion des habitans. Leurs voisins vivent, & sont comme eux, presque en toutes choses; si ce n'est que ceux qui sont plus proches de Turquie & de Perse, ont les mœurs plus

L 5 . dou-

douces , & les inclinations plus équitables ; au lieu que ceux qui sont plus proches des Tartares & de la *Scythie*, ont les mœurs plus barbares , & n'ont ni idée, ni extérieur de Religion, & n'observent aucunes Loix. J'ai parlé des *Abcas* & des peuples qui habitent au bas du Mont Caucase & j'en ai dit tout ce que j'avois appris. Je dirai à présent ce que j'ai vû, & ce que j'ai ouï de plus remarquable des autres païs voisins de Mingrelie. Ces païs sont la Principauté de *Guriel*, & le Royaume d'*Imirette*.

Le païs de Guriel est petit. Il confine du côté du Septentrion avec l'*Imirette*, & du côté d'Orient, avec la partie du Mont Caucase que tiennent les Turcs. Il a du côté d'Occident la Mingrelie, & au Midi la Mer noire. Il s'étend le long de cette mer, depuis le fleuve du Phase, jusqu'à un autre fleuve qui passe à un mille de Gonie, Château tenu par les Turcs, éloigné du Phase de quarante milles seulement. Le païs de *Guriel* ressemble en tout à la Mingrelie, quant à sa nature, & quant aux mœurs des habitants. L'on y a la même Religion, les mêmes coutumes, & les mêmes inclinations à l'impureté, au brigandage, & au meurtre.

Le Royaume d'Imirette est un peu plus grand, que les païs dont je viens de parler. C'est l'Iberie des Anciens. Il est enfermé entre le Mont Caucase, la Colchide, la Mer noire, la Principauté de *Guriel*, & la Georgie. Sa longueur est de six-vingt miles, sa largeur de soixante. Les peuples du Mont Caucase, avec qui il confine, sont les *Georgiens*

giens & les *Turcs* au Midi, & au Septentrion les *Ossi* & les *Caracioles*, que les *Turcs* appellent *Caracherkes*, c'est-à-dire, *Circassiens noirs*, pour les raisons que j'ai dites. Ce sont ces *Caracioles*, ou *Circassiens noirs*, que les Européens ont appellez *Huns*, & qui firent tous ces ravages en Italie & dans les Gaules, dont parlent les Historiens, & entr'autres *Cædrenus*. La langue qu'ils parlent est mêlée de *Turc*.

L'*Imirette* est un país de bois & de montagnes comme la Mingrelie; mais il y a de plus belles vallées, & de plus délicieuses plaines. On y trouve plus facilement du pain, de la viande, & des légumes. Il y a des minières de fer. L'argent y a cours. On y bat monnoye. On y trouve des Bourgs. Quant aux mœurs; & aux coûtumes, c'est aussi la même chose qu'en Mingrelie. Le Roi a trois bonnes Fortereffes, une appellée *Scander*, située sur le bord d'une vallée, & deux dans le Mont Caucase, nommées *Regia* & *Scorgia*; toutes deux de très-difficile accès, étant bâties en des lieux que la nature a ingénieusement fortifiez. Le *Phase* passe devant. Le Prince avoit, il n'y a pas long-tems, une autre Forteresse bien plus importante appellée *Corotis*, du même nom que tout le país d'alentour, qui est peut-être celui que *Ptolomée* appelle la *Region Cotasene*. Les *Turcs* en sont à présent les Maîtres.

Le Royaume d'*Imirette* a long-tems tenu sous lui les *Abcas*, les *Mingreliens*, & les peuples de *Guriel*, après qu'ils eurent tous quatre ensemble secoué le joug des Empe-
reurs

reurs de Constantinople premièrement , & puis des Empereurs de Trebisonde , dont l'Histoire remarque qu'ils se faisoient honneur du titre de *Rois du fleuve de Phase*. Ces peuples se desunirent le siècle passé , & depuis leur revolte ils ont toujours fait la guerre entr'eux. Les plus proches des Turcs ont recherché son assistance. Il les a d'abord protégés , & enfin il les a tous rendus tributaires l'un après l'autre. Le Tribut du Roi d'Imirette est de quatre vingts enfans , filles & garçons , âgez de dix à vingt ans. Celui du Prince du Guriel est de quarante six enfans de même sorte. Celui du Prince de Mingrelie est de soixante milles brasses de toile de lin faite dans le país. Les Abcas avoient aussi été mis sous le tribut , mais ils l'ont payé peu de fois , & à présent ils ne le payent point. Le Roi d'Imirette , & le Prince de Guriel , envoient eux-mêmes leur tribut au Pacha d'Akalzike. Un Chaoux vient prendre celui du Prince de Mingrelie. Lorsque je passai à Akalzike , on disoit que les Turcs vouloient se mettre en possession de ces país-là , & y mettre un Pacha : ne sachant point d'autre moyen de remédier aux guerres continuelles qui les détruisent & les dépeuplent notablement. Les Turcs ne se sont pas souciez auparavant d'en prendre possession , parce qu'il est comme impossible d'y observer le Mahometisme , par la raison que ces país n'ont rien de meilleur que le vin & le cochon , dont la Loi Mahometane défend l'usage ; joint que l'air y est mauvais , qu'il n'y a point de pain , & que le peuple y est épars , de façon qu'en quelque lieu qu'on pût

pût bâtir des Fortereſſes , chacune ne pourroit contenir dans le devoir que ſept ou huit maiſons. C'eſt pour ces conſidérations qu'ils ont laiffé ces Provinces en leur ancien état , & qu'ils ſe ſont contentez qu'elles leur ſerviſſent de pepinière d'eſclaves. Ils en tirent ſept ou huit mille chaque année. Des égards & des obſtacles à peu près ſemblables , empêchent apparemment les Turcs d'incorporer à leur Empire les vaſtes plaines de Tartarie & de Scythie , & les païs immenſes du mont Caucaſe. Si les peuples qui les habitent étoient ramaffez dans des villes & en des lieux forts , on auroit bien-tôt trouvé la voye de les reduire , & de les tenir ſous le joug : Mais le moyen d'y tenir des gens qui changent de lieu tous les mois , & qui courent leur païs toute leur vie. Je ne dois pas oublier que tous ces païs-là , qui ne payent aujourd'hui tribut qu'au Turc , le payent de tems en tems à la Perſe , ſelon que les Monarques Perſans ſavent ſe faire craindre en y envoyant des armées. *Abas* le Grand tira ce tribut exactement , & même ſans peine , durant tout ſon regne , qui parvint juſqu'à l'an 1627. Et ce tribut conſiſtoit auſſi en Enfans d'un & d'autre ſexe , de même que la Colchide le payoit à la Perſe dans les premiers âges du monde. Chofe fort remarquable que dans tous les ſiècles , ces regions maritimes de la Mer noire ayent produit de ſi beau ſang & en ſi grande quantité.

Le Prince de Mingrelie , qui regne aujourd'hui , eſt le huitième , depuis qu'elle ſ'eſt revoltée de la domination d'Imirette. Ils s'appellent tous *Dadian* , comme qui diroit *Chef*
de

254 VOYAGE DE PARIS &c.

de la *Justice*, de *Dad* mot Persien qui signifie *Justice*, d'où la première race des Rois de Perse a été appelée *Pich-Dadian*, c'est-à-dire, la première *Justice*; pour nous marquer que ce furent les premiers hommes que les peuples de ce grand país établirent pour leur administrer la *Justice*, & maintenir chacun en la jouissance de son bien. Le Roi d'Imirette se donne le titre de *Meppe*, c'est-à-dire, *Roi*, en Georgien. Le *Meppe* & le *Dadian* se disent tous deux descendus du Roi & Prophete David. Les anciens Rois de Georgie s'en disoient descendus aussi, & le Kan de Georgie en ses Titres se dit de même issu de ce grand Roi par Salomon son fils. Le Roi d'Imirette se donne un autre Titre encore bien plus fastueux, dans les Lettres qu'il fait expédier. Il se qualifie *Roi des Rois*.

Fin du premier Tome.



VOYAGES

DE
MR. LE CHEVALIER
CHARDIN,
EN PERSE,
ET AUTRES LIEUX
DE L'ORIENT.
TOME SECONDE,
Contenant le Voyage de PARIS à ISPAHAN.
SECONDE PARTIE,
Qui comprend le Voyage de MINGRELIE
à TAURIS.

Enrichi d'un grand nombre de belles Figures en Taille-douce, &c. représentant les Antiquitez, &c. les Choses remarquables du Païs.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.
M DCCXL

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1207 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637



VOYAGE

DE MONSIEUR LE

CHEVALIER CHARDIN

DE PARIS A ISPAHAN.



Es que nôtre vaisseau eut pris port à la rade d'*Isgaour*, comme j'ai dit, j'allai à terre avec le Marchand Grec qui me conduisoit. J'espérois d'y trouver des maisons, un peu de vivres, & quelque secours : cette esperance n'étoit pas mal fondée, puisque je voyois sept vaisseaux dans le port ; mais je fus fort trompé, je ne trouvai rien de tout cela. La plage d'*Isgaour* est toute couverte de bois. On y a une esplanade à cent pas du rivage, un endroit qui en a deux cens cinquante de long, & cinquante de large, c'est là le grand marché de la Mingrelie. Il y a une rue qui a de chaque côté une centaine de petites cabanes faites de branches d'arbres attachées les unes aux autres. Chaque Marchand en prend une. Il y couche & y tient boutique des choses seu-

Tome II.

A 2

le-

4 VOYAGE DE PARIS

lement qui se peuvent vendre en deux ou trois jours. Celles qu'on a achetées, & celles qu'on ne voit pas apparence de vendre incessamment se gardent dans le vaisseau, à cause du peu de sûreté qu'il y a à terre. Il n'y avoit autre chose en ce marché, ni pas une maison de païsan aux environs. Mon Conducteur dit à quelques gens qui étoient venus au marché d'apporter le jour suivant du *Gom*, c'est ce grain dont l'on se sert au lieu de pain, du vin, & d'autres provisions. Ces païsans le promirent, mais ils n'en firent rien. Je fus bien surpris & bien affligé de n'en point trouver, car les nôtres alloient finir, & de ne voir en ce marché que des esclaves enchainez, & qu'une douzaine de gueux, nuds, l'arc & la flèche à la main, & qui faisoient peur. C'étoient les Doüaniers. Mais ma surprise & mon affliction augmentèrent fort, apprenant que les Turcs, & le Prince de Gurriel venoient en Mingrelie, que chacun prenoit les Armes, & commençoit la guerre en pillant les maisons de ses voisins, & en enlevant les personnes & le bétail par tout où ils en rencontroient. J'avois fait un grand fonds sur les Missionnaires Théatins, qui sont en Mingrelie, lors que je pris la résolution d'y venir. Je m'assurois qu'ils auroient une maison où l'on pourroit être en sûreté, & qu'ils me feroient promptement passer en Perse. Leur maison est à quarante milles d'Isaour par terre. Par mer il y en a cinquante cinq. J'envoyai au Préfet de la Mission un Exprès, avec une lettre où je lui mandois que j'étois venu en Mingrelie, & que j'allois en Perse pour des affaires d'importance. Que j'étois chargé
pour.

pour lui de lettres de recommandation de l'Ambassadeur de France, du Résident, de Gènes, du Custode des Capucins de Grece, & du Facteur des Théatins à Constantinople, & que je le suppliois instamment d'envoyer quelqu'un qui me donnât les ouvertures nécessaires pour faire mon voyage. Je pensois faire marché en argent avec l'Exprès ; mais il le falut faire en toile. Mon Conducteur accorda avec lui à deux pièces de toile bleue, à condition qu'il seroit de retour en deux jours & demi. Ces deux pièces coûtoient quatre francs à Caffa. Je retournai au vaisseau fort triste & fort affligé de me trouver dans un pays où il n'y avoit aucuns vivres à acheter, où l'argent n'avoit point de cours, & où l'on ne trouvoit point de logis pour demeurer. Tant d'esclaves, de tous âges, d'un & d'autre sexe, les uns enchaînez, les autres attachez deux à deux, ces Doüaniers, & leur air brigand & assassin, m'avoient rempli l'imagination de frayeur. Je fis ferme pourtant, & m'efforçai autant que je pûs de dissiper toutes ces craintes.

Je n'en parlai ni à mon Camarade, ni à mes gens. Je leur dis qu'on m'avoit promis des vivres, mais qu'il étoit bon néanmoins de ménager autant qu'il se pourroit le peu qui nous en restoit.

Le bruit de guerre, dont j'ai parlé, n'empêcha point les marchands de nôtre vaisseau de se débarquer le lendemain avant jour. Ils allèrent à terre, prirent chacun une cabane, & y portèrent des marchandises.

Le 18. à midi mon Conducteur vint au vaisseau, m'apporter la réponse du Préfet des

Théatins. Elle étoit courte. Il me mandoit que dans deux ou trois jours il seroit au vaisseau avec une barque, & qu'il me serviroit de tout son pouvoir.

Le 19. sur le soir un nombre de païsans, qui se fauvoient, passèrent par Isgaour, & y donnèrent une furieuse alarme, racontant que les Abcas, que le Prince de Mingrelie avoit appellez à son secours contre les Turcs, pilloient & brûloient tout, & emmenaient les gens & le bétail, & qu'ils n'étoient pas loin du port. Chacun en un instant se mit à charger ce qu'il pût dans les barques des vaisseaux. Il étoit tard, les vaisseaux sont à près d'un mille de terre. On n'y pût faire que deux voyages. Chaque Capitaine fit porter deux pièces de canon en terre. On les dressa aux avenues du marché, & toute la nuit on y fut sous les armes. Je ne puis exprimer la grande affliction où un si malheureux, & un si subit accident me jetta. Je ne me sentoie point de fermeté à tenir contre. Ce qui me desespéroit, c'est que le Capitaine parla d'abord d'aller négocier chez les Abcas, & chez les Cherkes, & puis de retourner à Caffa. C'étoit pour être trois mois sur mer, & ne se retirer qu'à la fin de l'année. Le reculement de ma fortune que cette proposition me mettoit devant les yeux, le danger de perir, le manquement de vivres, l'impossibilité apparente d'en recouvrer; tout cela, dis-je, que je voyois distinctement, n'étoit pas néanmoins ce qui faisoit ma plus grande peine. C'étoit de voir le bien de mes amis, que je croyois échappé de la Mer noire, & de la Turquie, exposé de nouveau à courir tous ces dangers, &

& moi réduit à effuyer les reproches & le mépris des gens , à m'entendre imputer pour fautes , les accidens inopinez , & pour imprudence , les mauvaises rencontres du tems. Mon accablement augmenta par l'abatement de mes valets & par leurs imprécations , l'un contre la destinée , l'autre contre le païs où nous étions , l'autre contre les gens qui m'avoient mis en tête la Mer noire ; en un mot , j'étois en une si profonde angoisse , que j'y devois abîmer. Dieu néanmoins m'en tira par sa grace. Il me fortifia le courage. Je rassermis mes gens , mais leur patience ne duroit pas , c'étoit toujours à recommencer ; car la faim que nous souffrions les rejettoit de tems en tems dans leurs emportemens brutaux.

Le 20. tous les gens de nôtre vaisseau & des autres qui étoient à la rade se rembarquèrent. Ils aimèrent mieux abandonner des laines , du sel , de la fayence , & d'autres pareilles marchandises , que de s'exposer à être pris des Abcas , qu'on les assuroit être proches. Ils l'étoient en effet ; car à dix heures du soir nous vîmes tout le marché en feu , & le lendemain matin des gens y étant allez , ils ne trouvèrent plus que des cendres , & des restes d'embrasement.

Dès que nôtre monde fut à bord , je tâchai d'acheter d'eux du biscuit , du ris , du beurre , des oignons , & des légumes seches. Personne n'en vouloit vendre , apprehendant qu'il ne fallût retourner à Caffa ; toutefois , à force d'argent , je tirai de divers marchands soixante livres de biscuit , un peu de légumes , huit livres de beurre , & douze livres de ris. C'étoit bien peu pour six personnes , le bon

8 VOYAGE DE PARIS

ménage le fit durer plus long-tems que je ne croyois. Il y avoit dans nôtre vaisseau du poisson sec en abondance, nous ne mangions presque d'autre chose. J'étois merveilleusement content quand j'avois fait faire à mes gens un repas sans pain, je comptois cette abstinence pour une aventure de jour heureux.

Le 27. voyant que le Préfet des Théatins n'étoit point venu, & ne sachant ce que je devois attendre de sa part, j'exposai à mes gens le besoin qu'il y avoit qu'un d'eux l'allât trouver, parce qu'il n'y avoit que lui qui nous pût garantir des maux qui nous menaçoient, & nous tirer de ceux que nous endurions, & qui redoubloient chaque jour. Nôtre manquement de vivres, & leur desespoir, les persuadèrent plus que toutes mes raisons. Un d'eux s'offrit à aller trouver les Théatins. Il y avoit alors à nôtre vaisseau une barque d'*Anarguie*, c'est un village sur le bord de la mer qui n'est qu'à vingt milles de *Sipias*, lieu où demeurent ces Religieux. Cette barque étoit venue charger du sel. Le valet que j'envoyois se mit dedans. Je lui donnai quatre ducats d'or, de l'argent, de la mercerie, & le chargeai de toutes les lettres que j'avois pour le Préfet des Théatins. J'en usois ainsi, afin que la recommandation de tant de personnes, les unes de qualité, les autres de ses amis, le poussât à nous secourir dans la peine extrême où nous étions. Je la lui mandai fort amplement, le conjurant de m'aider s'il le pouvoit. Je lui mandois aussi que l'homme que je lui envoyois avoit de l'argent, dont je le suppliois de se servir, que je ne désirois de

de lui que sa peine, de laquelle encore je ne manquerois pas de lui tenir compte.

Le 4. d'Octobre au matin le valet que j'avois envoyé revint, amenant avec lui le Préfet des Théatins. J'ai déjà dit qu'il se nomme Don Marie Joseph Zampi, & qu'il est de Mantouë. Je courus le saluer & l'embrasser. Voici la première chose qu'il me dit. Dieu pardonne, Monsieur, aux gens qui vous ont conseillé de venir ici, le mal qu'ils ont attiré sur vous. Vous êtes arrivé dans le plus méchant & dans le plus barbare pays du monde; & le meilleur parti que vous puissiez prendre, est de vous en retourner à Constantinople par la première commodité. La joye que le Pere nous avoit causée par sa venue nous fut ôtée par ce discours. Je le menai dans ma cabane, & là avec mon Camarade nous délibérâmes de ce qu'il falloit faire. Nous le remerciâmes d'abord de la peine qu'il avoit prise de venir de si loin. Il me dit qu'il seroit venu au tems qu'il avoit promis, mais que la guerre & l'irruption des Abcas avoient rendu les chemins si dangereux, qu'il n'avoit osé s'exposer. Je lui dis ensuite, que le discours qu'il m'avoit tenu, en me faisant l'honneur de m'embrasser, me desespéroit, & que je le suppliois de me dire s'il ne venoit pas nous prendre, & nous emmener en sa maison. Il me répondit, qu'il étoit venu pour nous servir en tout ce qu'il pourroit, qu'il nous meneroit chez lui si nous le désirions; mais qu'il étoit bien-aise de nous faire connoître la nature du pays où nous voulions passer. Qu'il n'y avoit point de pain, & que dans le tems présent on n'y trouvoit aucuns vivres, que

A 5

l'air

l'air y étoit mal-sain , & le peuple si méchant , que cela n'étoit pas concevable. Je lui dis que nous avions une Lettre de recommandation pour le Prince de Mingrelie. Il me re-pliqua , que ce Prince de Mingrelie étoit tout aussi méchant , un aussi grand brigand , & aussi franc voleur que ses sujets. Il nous conta là-dessus qu'il y avoit trois ans , que revenant d'Italie , il apportoit beaucoup de présens pour ce Prince , pour la Princesse sa femme , pour le Visir , & pour les principaux de la Cour , qu'il leur distribua , donnant presque tout ce qu'il avoit ; que bien loin d'être contents , le Prince envoya enlever le peu qu'il avoit gardé ; & qu'encore qu'il soit son Medecin , & de tous les Grands , le Visir le fit mettre peu après dans un cachot , la chaine au col , & les fers aux pieds , pour avoir de l'argent , & qu'il ne se retira des mains de ce Tigre qu'en lui donnant 40. écus. Ce que je vous dis , Messieurs , ajouta-t'il , n'est point du tout pour vous renvoyer , c'est seulement pour vous informer du danger où vous vous jetez , en mettant le pied en Mingrelie. Si vous y voulez venir après ces avertissemens , je ferai tout de mon mieux pour bien conserver vos personnes & vôtre bagage , & pour vous faire passer sûrement en Perse.

Je ne délibérerai point sur ce que ce Pere nous représenta. Les maux dont on me menaçoit en Mingrelie étoient maux à venir , & j'espérois je ne sai sur quoi de les éviter. Ceux que je souffrois étoient présens , j'en avois l'imagination remplie & le cœur abatu. Je représentai au Pere Zampi que quelques malheurs qui nous pûssent arriver en Mingrelie , ils seroient

roient toujours moindres que ceux qui nous arriveroient en retournant à Caffa, & qu'ils nous feroient infailliblement perir. Je lui fis remarquer que nous n'avions ni provisions, ni vivres, que le vaisseau où nous étions étoit vieux, qu'il s'emplissoit journellement d'esclaves d'un & d'autre sexe, & de tous âges, de sorte qu'on ne pouvoit déjà plus se remuer dessus. Qu'il y venoit depuis le matin jusqu'au soir grand nombre d'Abcas & de Mingreliens qui l'emplissoient de vermine, & y apportoit une infection qui ne manqueroit pas d'engendrer la peste: que le vaisseau ne feroit de deux mois voile pour Caffa; que ce feroit alors la saison des tempêtes, & le tems que la Mer noire, cette mer si orageuse & si dangereuse, est le plus travaillée de bourrasques: Que supposé que nous arrivassions à Caffa, & s'il vouloit à Constantinople, ce ne pouvoit être de quatre mois, après quoi nous serions à recommencer, c'est-à-dire, à rechercher un chemin pour passer la Turquie, & à courir derechef le risque de ses avanies & de ses douânes. Qu'enfin, durant toutes ces courses, nous serions tant de fois exposés à perir, qu'il valoit autant en courir le risque en Mingrelie, où il ne pouvoit être plus grand; mais où il pouvoit ne durer guères, n'y ayant que quatre journées de chemin à faire pour être en país de sureté.

Le Pere Zampi ne rejetta aucune de mes raisons. Nôtre passage ne pouvoit que lui faire du bien en son particulier & à sa mission. Il ne parla plus que de nous emmener, & nous tirer entièrement du vaisseau. La barque dans laquelle mon valet l'avoit amené,

étoit longue comme une felouque, mais plus large & plus profonde, on l'avoit fretée pour aller & venir. Nous nous y embarquâmes avec tout nôtre bagage, & pour cent écus de denrées que nous achetâmes au vaisseau. Le Pere Zampí en fit l'achat. Je l'en avois supplié, parce qu'il savoit ce qui étoit de débit en Mingrelie, où comme j'ai dit, l'argent n'a point de cours que comme une marchandise. Nôtre bagage ayant été embarqué avant midi, nous fîmes voile à l'heure même. J'étois ravi de joye de me voir hors du vaisseau; dont je ne pouvois plus sentir la puanteur, ni voir la vie & le commerce infame qui se faisoit dessus. C'étoit un Cloaque & un cachot d'esclaves, tous les soirs on enchainoit les hommes deux à deux, & les garçons aussi. Le matin on leur ôtoit les chaines, c'étoit un bruit qui ne me laissoit point reposer, & un objet qui m'enfonçoit toujours dans la tristesse. On ne manquoit pas tous les matins de voir du feu en terre. C'étoit un signal qu'il y avoit des gens qui amenoient vendre des esclaves, ou d'autres marchandises. On y envoyoit la barque. Ceux qui vouloient venir au vaisseau se mettoient dedans avec leur marchandise, venoient à bord & faisoient leur trafic. La guerre de Mingrelie fut favorable à nos marchands; car les Abcas leur apportent à vendre le butin qu'ils avoient fait. Il vint un jour à nôtre vaisseau un Abcas de qualité, ayant une suite de sept ou huit hommes qui sembloient tout-à-fait être les plus grands fripons du monde. Il amena trois esclaves. Ses gens étoient chargez de butin, entr'autres choses ils avoient un cadre d'Ima-
ge

ge tout d'argent. Je leur fis demander où étoit l'Image, ils répondirent qu'ils l'avoient laissée dans l'Eglise, & n'avoient osé l'emporter de peur qu'elle ne les tuât.

Nôtre vaisseau avoit quarante esclaves lors que j'en sortis. Le Capitaine, & les marchands, Turcs, & Chrétiens, les avoient troquez contre des armes, des hardes, & d'autres denrées. Ils donnoient de ce que l'on vouloit, & le comptoient deux fois plus qu'il ne leur avoit coûté. Les hommes âgez depuis 25. ans jusqu'à 40. ne leur revenoient qu'à 15. écus, & ceux qui étoient plus âgez à 8. ou 10. Les belles filles d'entre 13. à 18. ans à 20. écus, les autres à moins; les femmes à 12. les enfans à 3. ou 4. Un marchand Grec, qui avoit une chambre près de la mienne, acheta une femme & son enfant à la mamelle, douze écus. La femme étoit de 25. ans, elle avoit les traits du visage admirablement beaux, & un vrai tein de lys. Je n'ai jamais vû de plus beaux tetons, de gorge plus ronde, de tein plus uni: cette belle femme faisoit tout ensemble envie & compassion. Je disois en moi-même en la regardant tristement: Malheureuse beauté, vous ne me feriez ni compassion ni envie, si j'étois en un autre état, & si je ne me trouvois moi-même sur le point de tomber en de plus grandes miseres, s'il s'en peut de plus grandes que celle d'esclave. Ce qui me surprenoit, c'est que ces misérables créatures n'étoient pas abatuës, & ne paroissoient pas sentir le malheur de leur condition. Dès qu'on les avoit achetées on leur ôtoit les lambeaux dont elles étoient couvertes. On les vêtoit de ling^e & d'habits

A 7 neufs,

neufs, & on les faisoit travailler. On employoit les hommes & les garçons au service du vaisseau, les femmes & les filles à coudre. Ils paroissoient tous bien satisfaits de l'habillement & de la nourriture qu'on leur donnoit. Le travail étoit leur grande peine, il falloit souvent que le bâton les y portât. Ayant considéré durant plusieurs jours leur naturel paresseux aux uns & aux autres, au delà de ce qu'on peut se l'imaginer, il m'entra dans l'esprit ce que je n'avois pu jusquelà y mettre, savoir que les Serrails fussent des prisons si paisibles & si délicieuses qu'on le disoit. Je compris alors, que des créatures paresseuses à tel excès que ces femmes Mingrelienes, que je voyois n'avoir pas de plus grand plaisir que d'être assises, la tête panchée sur les genoux tout le jour entier, à moins qu'on ne les forçat de travailler; que ces sortes de femmes, dis-je, ne se pouvoient pas trouver mal à leur aise dans de beaux logis avec de spacieux jardins, où on leur donnoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, sans les mettre à rien faire. Il est vrai que ce n'est que les plus belles femmes que l'on traite ainsi. On fait au contraire travailler les autres continuellement, & on les y force avec le bâton, comme je l'ai dit. Il me vint aussi dans l'esprit qu'il falloit que du tems des Républiques de Grece, les femmes Mingreliennes & Circassiennes n'eussent pas la même estime de beauté au dessus des Grecques qu'elles ont à présent, puis qu'on ne lit pas qu'autre que Jason soit venu chercher des femmes en cette partie du monde, au lieu qu'on y accourt à présent de tous les en-

endroits de l'Orient ; & que le prix qu'on donne pour ces femmes, les peut faire passer raisonnablement pour des vraies Toisons d'or.

Nous eûmes assez bon vent. Notre petite barque alloit à voile & à rames. Je m'entretins avec le Pere Zampi, durant le voyage, des moyens qu'il falloit tenir pour ne point tomber entre les mains des ennemis, & n'être ni pillé, ni assassiné des Mingreliens. La conversation se tourna ensuite sur les personnes dont je lui avois envoyé les Lettres. Il me dit que celle de l'Ambassadeur de France étoit le duplicata d'une qu'il lui avoit écrit l'année passée, pour avoir des attestations de la Religion des Colchéens : Il me la donna à lire. Je la lus, & je fus surpris, que nous ayant été donnée pour Lettre de recommandation, nous n'y fussions pas seulement nommez. J'apprehendai qu'il ne vint à la pensée du Pere Zampi, que l'Ambassadeur n'avoit pas pour nous autant de bienveillance & de considération que je tâchois de lui faire croire. Cela m'obligea à lui montrer la Lettre qu'il nous avoit fait l'honneur de nous donner pour le Prince de Mingrelie : en voici la Copie.

TRES-ILLUSTRE PRINCE,

L'Empereur de France, mon Maître, m'ayant commandé d'appuyer de sa protection vos intérêts à la Porte Ottomane dans toutes les occasions qui s'en présenteront, j'ai bien de la joye d'avoir le moyen non seulement de vous en assurer par cette Lettre, mais encore de ce que les Sieurs Char-

Chardin & Raïfin, qui en sont les porteurs, vous donneront les mêmes assurances de ma part. Vous m'obligerez de les croire, & par la considération que je fais de leurs personnes, de les appuyer & de les protéger en tout ce qui dépendra de votre autorité, pendant qu'ils séjourneront en votre Cour, & lorsqu'ils voudront sortir de vos Etats pour passer en Perse. J'espère que vous leur accorderez volontiers cette grace, & que vous y ajouterez celle de me croire,

TRES-ILLUSTRE PRINCE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

De NOINTEL,

Ambassadeur pour sa Majesté très-Chrétienne
l'Empereur de France à la Porte Ottomane.

Sur le minuit nous arrivâmes à l'entrée du fleuve *Astolphe*. Les Mingreliens l'appellent *Langur*. C'est un des grands fleuves de Mingrelie. Nous nous arrêtâmes-là, & envoyâmes à *Anarghie* deux de nos mariniers prendre langue des ennemis, & voir si les gens n'avoient point fui, & ce qu'ils faisoient. *Anarghie* est un village à deux milles de la mer. C'est le plus considérable endroit de Mingrelie. Il est grand de cent maisons; mais elles sont si éloignées les unes des autres, qu'il y a deux milles de la première à la dernière. Il y a toujours dans ce village des Turcs, qui achètent des esclaves, & des barques pour les emmener. On dit qu'il est bâti à l'endroit où étoit autrefois une grande ville nommée *Heraclee*.

Le

Le 5. avant le jour, ces deux Mariniers revinrent. Ils firent rapport que les Abcas n'avoient point fait de courses proche d'Anarghie, qu'ils n'en avoient pas approché plus près de 15. milles, & que tout étoit-là à l'ordinaire. Le Pere Zampy fit promptement ramer, afin d'arriver de bonne heure au village, & de tout débarquer sans être vûs de personne. Tout cela réussit à souhait, nous allâmes loger chez un païsan des mieux accommodés du lieu; nous avions beaucoup de coffres, le plus grand étoit plein de livres. Le Pere Zampi me conseilla de l'ouvrir dès que nous serions au logis, & de le tout vuidier, faisant semblant de chercher quelque chose, afin que les gens chez qui nous allions, ne s'imaginassent pas qu'il y avoit des tresors dans ces coffres, & publiassent que nous étions Religieux, & que nous n'avions que des livres. Je suivis cet avis, & m'en trouvai bien. Les gens du logis demeurèrent étonnez de ne voir dans un si grand coffre que des livres, & je juge qu'ils se figurèrent quelque chose de pareil dans les autres.

Le 9. un Théatin laïc nous vint voir. C'étoit le Médecin & le Chirurgien de toute la Mingrelie. L'accès que son art lui donnoit chez le Prince & chez tous les Grands, lui avoit merveilleusement enflé le cœur. Il ne considéroit ni Peres, ni Préfect, & ses actions, & ses discours avoient un faste insupportable. Je le reçus, & le traitai comme sa vanité le désiroit. Il me donna mille assurances de protection & de secours, & me promit fort de nous apporter des nouvelles du départ des Abcas dès qu'il en seroit bien assuré. Il n'y man-

manqua point, il vint le 13. nous donner cette bonne nouvelle. Il nous dit que le jour précédent il s'étoit trouvé chez le Prince lors qu'on la lui avoit apportée. Il nous conta aussi que les Abcas avoient emmené douze cens personnes, beaucoup de bétail & beaucoup d'autre butin, qu'ils avoient saccagé la maison d'un sujet des Théatins, & pris trois de leurs esclaves. Que le Prince avoit envoyé deux Gentilshommes au Prince des Abcas, lui faire des plaintes, & des menaces sur sa perfidie, de ce qu'étant venu en Mingrelie sous promesse & serment de la défendre contre les Turcs, il avoit employé ses troupes à la saccager & à la piller, & s'en étoit après retourné sans rien faire en sa faveur. Après qu'il m'eut bien conté des nouvelles, il dit au Pere Zampi que nous pouvions tous aller en leur maison à Sipias, & que le Prince & le Catholico lui avoient ordonné de me dire & à mon Camarade que nous étions les bien venus, & qu'ils nous donneroient des hommes & des chevaux pour nous mener en Georgie. Nous résolûmes de partir le lendemain.

Pendant que je demeurai à Anarghie je ne souffris point de disette, on trouvoit des volailles, des pigeons sauvages, des cochons, & des chèvres. Mes gens troquoient cela contre de la toile, des éguilles, de l'encens, des peignes, & des couteaux. Ils avoient les denrées à assez bon marché. Le vin étoit en abondance, c'étoit le tems de vandange, je ne manquois que de pain. Il y avoit à Anarghie une Dame de qualité qui s'étoit depuis peu retirée-là. Elle étoit veuve, son mari avoit été Visir du Prince. Le Pere Zampy me mena

mena chez elle. Je lui fis un présent de ces menues denrées. Elle pour m'en récompenser, & pour en attirer d'autres, m'envoyoit tous les jours un pain de demi livre, avec quelque autre régale. Un jour c'étoit du sanglier, un autre jour un pain de cire, un autre un morceau de miel, un autre un faisan, & m'envoyant cela elle me faisoit toujours demander quelque bagatelle, couteaux, ciseaux, ruban, papier, ainsi elle se faisoit payer de ses présens au double. Un jour elle me vint voir, & me fit beaucoup de caresses, & encore plus de demandes. Ce commerce me déplaisoit, je l'entretenois néanmoins, pour avoir du pain, ne sachant où en recouvrer ailleurs.

Le Pere Zampy me faisoit passer pour Capucin. Il disoit que j'allois trouver les Capucins qui sont en Georgie. Que je m'étois travesti pour n'être pas reconnu en Turquie, & pour passer avec plus de facilité. Afin d'appuyer ce déguisement il m'avoit exhorté à m'habiller misérablement, & à faire le pauvre en toutes occasions. Je jouois assez bien mon personnage, mais la conduite de mes valets empêchoit qu'il n'imposât. Ils rompoient mes mesures par la cuisine qu'ils faisoient. Ils achetoient tout ce qui se trouvoit bon à manger, quelque prix qu'on en vouloit. En un mot ils se payoient avec excès des disettes passées; & cette dépense faisoit penser aux gens, que je n'étois pas si pauvre qu'on disoit.

Le 14. deux heures avant jour nous partîmes d'Anarchie, nous fîmes deux lieues remontant le fleuve Astolphe, après quoi nous dé-

débarquâmes nôtre bagage, & le mîmes sur six petites charrettes. Des provisions que le Pere Zampy avoit achetées, en remplissoient deux autres. Ces huit charrettes chargées firent un furieux éclat. On n'a pas accoutumé en Mingrelie de voir tant de bien à la fois. En moins de deux jours tout le país fut informé qu'il étoit arrivé des Europeans qui avoient plein huit charrettes de bagage. On contoit cette nouvelle avec des particularitez qui nous attirèrent beaucoup de malheurs, comme je dirai. Nous fîmes quatre lieues & demie par terre, & nous arrivâmes à *Sipias* au coucher du Soleil.

Sipias est le nom de deux petites Eglises, dont l'une est Paroisse de Mingrelie, & l'autre appartient aux Théatins. Elle leur a été donnée avec le clos où les deux Eglises sont enfermées. Ce clos est grand, ils y ont bâti plusieurs corps de logis de charpente à la façon du país. Les uns ont un bas, & un étage, les autres n'ont que le bas. Chaque Religieux a un de ces logemens pour demeurer, de manière qu'ils sont tous séparés. Les plus petits logis sont remplis de leurs esclaves, & de deux familles de Païsans de leurs sujets.

Les Théatins vinrent en Mingrelie l'an 1627. Il y furent reçus comme Medecins. Le Prince qui regnoit alors étoit puissant, on lui représenta que c'étoit le bien & l'avantage de son país, qu'il s'y établit des gens qui savoient un art si utile à la conservation de la santé. Il leur fit accueil, & il leur donna la maison qu'ils ont, des terres, & quantité de Païsans pour les labourer, & pour entretenir leur

leur famille de vin & de grain. Vingt-&-un an auparavant les Jesuites de Constantinople avoient envoyé deux de leurs confreres en ce pais-là; mais ils y moururent si-tôt que cela fit peur aux autres, aucun d'eux n'y a plus voulu retourner. Les Théatins avoient les années passées des maisons en Tartarie, en Georgie, en Circassie, & Imirette. Elles se sont toutes détruites, ils ont abandonné ces lieux, voyant qu'on n'y vouloit pas recevoir la Religion Romaine, & que la Medecine dont ils faisoient profession les accabloit. Ils m'ont assuré plusieurs fois qu'ils auroient il y a long-tems laissé pareillement celle de Colchide, pour les mêmes considérations; mais qu'ils s'y tenoient pour l'honneur de l'Eglise Romaine, qui se faisoit une gloire d'avoir des gens par toute la terre, & pour l'honneur de leur Ordre en particulier, qui n'ayant plus que cette seule mission au monde, déchéroit d'estime s'il ne la pouvoit entretenir.

Il y avoit quatre Théatins à Sipias. lors que j'arrivai, trois Prêtres & un Laïc. Les Prêtres exerçoient la Medecine, le Laïc la Medecine & la Chirurgie. Il avoit été dans le monde Chirurgien de profession. Les Théatins disent que le profit spirituel qu'ils font dans ce pais-là est de baptiser les enfans, n'y en ayant point qui soient baptisez, ou qui ne le soient mal. Hors cela, ils avoient qu'ils ne font rien auprès des Mingreliens, qui bien loin, disent-ils, d'embrasser le rit Romain, croient que les Europeens ne sont pas Chrétiens, parce qu'ils ne leur voyent pas observer tant de jeûnes, ni si rudes qu'eux, & qu'ils ne craignent pas les Images. Les propres
 esclaves

esclaves des Théatins ne veulent pas communiquer avec eux dans les cérémonies Religieuses ; & ils m'ont dit qu'ils n'avoient jamais pû en élever aucun à servir la Messe. Je leur ai vû plusieurs fois baptiser des enfans , ils donnent le Baptême à tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons , où ils n'étoient venus de long-tems , & où ils ne se souvenoient point d'avoir administré ce Sacrement. J'ai demeuré plusieurs jours avec le Préfet des Théatins en divers lieux de Mingrelie , & j'ai vû plusieurs fois la manière dont il baptisoit les enfans. Lors qu'on lui en amenoit quelque'un malade pour le voir , il faisoit venir de l'eau , disant qu'il avoit besoin de se laver les mains. Il les lavoit , & sans les essuyer , il touchoit du bout du doigt le front de l'enfant , en faisant croire que c'étoit pour reconnoître sa maladie.

Il baptisoit les enfans qui se portoient bien , secouant sur eux ses mains en les lavant , comme par manière de badinerie. La première fois que je lui vis faire cela , je remarquai qu'il parloit entre ses dents , sourioit & me regardoit. Je lui demandai ce qu'il faisoit : Je viens de baptiser ces enfans , me dit-il , c'est leur bonheur que nous soyons venus dans cette maison. Je lui demandai quel nom il leur avoit donné : Je ne leur en donne point , répondit-il , car souvent je ne sais si je baptise mâle ou femelle , le nom n'est pas nécessaire , il suffit de jeter une goutte d'eau sur l'enfant , & de faire mentalement la forme du Baptême. Au reste , les Théatins sont très-misérables en Mingrelie , on les pille , on les mal-traite , on n'a pour eux ni respect ,

respect , ni considération ; sinon quand la maladie , ou quelque blessure réduit à avoir besoin de leur assistance.

Le 18. la Princesse de Mingrelie vint chez les Théatins. Le Préfet l'alla promptement recevoir. On appelle les Princesses de Mingrelie , & celles des païs voisins , *Dedopale* , c'est un mot Georgien qui signifie *Reine*. Elle étoit à cheval , elle avoit environ huit femmes & dix hommes à sa suite , avec des gens à pied autour de son cheval. Ce train étoit fort mal vêtu & fort mal monté , elle dit au Préfet qu'elle avoit appris que la provision qu'on leur envoie tous les ans de Constantinople étoit venue , & qu'il y avoit des Européens dans sa maison , qui avoient apporté un grand bagage. Qu'elle s'en réjouissoit , & desiroit les voir pour leur dire qu'ils étoient les bien venus. On m'appella aussi-tôt pour la saluer. Le Pere Zampi me dit qu'il lui falloit faire un présent , que c'étoit la coutume de payer de quelque don les visites du Prince & de la Princesse. Je lui dis que j'e la suppliois de vouloir bien attendre que je lui en portasse un à son Palais. Elle accepta le délai. On lui avoit dit que je parlois Turc & Persan. Elle fit venir un esclave qui savoit bien le Turc , & me fit mille questions sur ma qualité , & sur mon voyage. Je disois que j'étois **Capucin** , & je parlois & j'agissois toujours **en Religieux** ; mais il ne me parut pas que Sa **Majesté** le crût , car la plupart de ses questions étoient sur l'amour. Elle me faisoit demander si je n'en sentois point , si je n'en avois jamais senti. Comment il se pouvoit faire qu'on n'eût point d'amour , & qu'on se passât
de

de femme. Elle pouffoit cet entretien avec un merveilleux plaisir , toute sa suite s'épanouissoit là dessus ; pour moi qui me desespérois , j'eusse voulu que la Princesse & sa suite eussent été bien loin de moi. Je craignois à tout moment qu'elle ne fît piller le logis , ayant demandé à trois reprises de voir ce que j'avois apporté , & la provision des Théatins. On la leur envoie annuellement de Constantinople , comme j'ai dit ; consistant en dandrées de plusieurs sortes. Ils sont obligez d'en faire part au Prince & à la Princesse , au Visir & aux principaux Gentilshommes du païs. Le Pere Zampi lui promet de lui porter le lendemain le présent accoutumé , & que je lui en porterois un aussi , elle s'en alla graces à Dieu avec cette assurance.

Le 19. au matin elle m'envoya inviter à dîner , j'y fus avec le Pere Zampi & un autre Théatin. Elle étoit à une maison à deux miles seulement de la nôtre. Elle ne demouroit pas avec le Prince , il ne la pouvoit souffrir , & la haïssoit à mort. On la lui a fait épouser par force. Je la trouvai dans un plus bel ajustement qu'elle n'étoit le jour précédent. Elle étoit fardée , & s'efforçoit bien de paroître belle. Elle avoit des habits de brocard d'or , & des pierreries à sa coiffure , son voile étoit tout-à-fait galant , & fait d'une façon particulière. Elle étoit assise sur des tapis , ayant à ses côtes neuf ou dix femmes de chambre. Ses Filles d'honneur étoient , disoit-on , retirées en une Forteresse à cause de la guerre. La sale étoit remplie de Gredins demi nuds , qui composoient sa Cour. On me demanda le présent que j'avois apporté pour

la Princesse avant que de me faire entrer, un valet le portoit. Il le donna à ses gens. Il consistoit en pâtes de Genes, en rubans, en papier, en éguilles, en étuis de couteaux & de ciseaux assez jolis. Tout cela avoit coûté quelque 23. ou 24. francs : mais il en valoit plus de soixante en Mingrelie. La Princesse en fut fort contente. Elle me fit entrer après l'avoir vû. Il y avoit un banc proche d'elle, sur lequel cet esclave qui parloit Turc me dit de m'asseoir : elle me dit d'abord qu'elle me vouloit marier à une de ses amies, & qu'elle ne vouloit point que je sortisse de son país, qu'elle me donneroit des maisons, des terres, des esclaves & des sujets ; elle me recommença en suite le discours de la première fois, mais il ne dura guère, car on la vint avertir que le dîner étoit prêt.

La maison où elle logeoit étoit au milieu de cinq ou six autres, chacune à cent pas de distance, sans enceinte de haye ou de mur. On voyoit au devant une estrade de bois d'environ 18. pouces de hauteur, couverte d'un petit dome. On étendit des tapis dessus. La Princesse s'y assit, ses femmes se mirent à quatre pas d'elle sur d'autres tapis. Ce nombre de Gredins qui faisoient sa Cour s'assirent en rond sur l'herbe, il y en avoit environ cinquante. Pour les Théatins & pour moi il y avoit deux bancs proche de l'estrade, l'un nous servoit de siège, l'autre servit de table. Quand la Princesse fut assise, son garde-nape étendit devant elle une longue toile peinte, & mit sur un bout le Buffet, qui consistoit en deux grands facons & deux petits, en quatre plats & huit tasses de diverses grandeurs, en un bas-

fin & une cueillere à pot, & en une écumoire, & tout cela d'argent. D'autres valets mettoient au même tems devant tous ceux qui étoient là assis, des planches de bois pour servir de table. On en mit une aussi devant les femmes. Dès que tout cela fut rangé, on apporta au milieu de la place deux chauderons, un très-grand porté par quatre hommes, & qui étoit plein de *Gom* commun, un autre plus petit, porté à deux, plein de *Gom* blanc. J'ai dit que ce *Gom* est une pâte, dont les Mingreliens se nourrissent, comme nous faisons de pain. Deux autres hommes apportèrent sur une siviére un cochon bouilli tout entier, & quatre autres hommes chacun une grande cruche de vin. On servoit de tout cela à la Princesse, puis à ses femmes, puis à nous, puis à la suite. On servit de plus à la Princesse un bassin de bois, où il y avoit du pain, & des herbes fortes pour exciter l'appetit, & un grand plat d'argent dans lequel il y avoit deux volailles, une bouillie, une rotie, toutes deux avec une méchante sauce dont je ne pûs jamais manger. La Princesse m'envoya une partie du pain & des herbes, & me fit dire que je demeurasse à souper, & qu'elle feroit tuer un bœuf; c'étoit un pur compliment. Un peu après elle m'envoya deux morceaux de volaille, & me fit demander pourquoi il ne venoit pas en Mingrelie de ces ouvriers Europeens qui travailloient si bien les métaux, la soye, & la laine, & pourquoi il ne venoit que des Moines de quoi l'on n'avoit que faire, & que l'on ne desiroit point. Je fus bien étonné de cette question. La Princesse parloit tout haut Mingrelien, son esclav

ve me raportoît aussi tout haut sa pensée en Turquesque. Ainsi je laisse à penser la confusion dont cette demande couvroit les pauvres Théatins qui étoient là. A dire le vrai, j'y pris beaucoup de part, je répondis pour eux & pour moi, à qui cela s'adressoit pareillement, me disant Capucin, que les artisans d'Europe ne travailloient que pour le gain, & qu'ils y en trouvoient assez à faire pour n'avoir pas envie d'en aller chercher ailleurs; mais que les Religieux avoient en vûe la gloire de Dieu, & le salut des âmes, & qu'il n'y avoit que ces grands intérêts qui pussent porter les Européens à quitter leur país pour venir si loin.

Le repas dura deux heures. Quand il fut à la moitié, la Princesse m'envoya une tasse de vin, & me fit dire que c'étoit le vin de sa bouche & la tasse où elle beuvoit. Elle me fit trois fois ce même honneur. Elle étoit fort surprise de voir que je mettois de l'eau dans le vin, disant n'avoir jamais vû faire cela. Elle & ses femmes le buvoient pur, & en quantité. A la fin du repas elle m'envoya demander si je n'avois point apporté d'épiceries & de porcelaines. Elle me fit faire six ou sept messages purement pour me demander de semblables choses. Je jugeai de là que cette Gueuse, si j'ose nommer ainsi une Princesse souveraine, ne me caressoit que par intérêt. Toutes mes réponses furent des refus. Elle s'en fâcha à la fin, & dit qu'elle vouloit envoyer visiter mes hardes; je répondis, que ce seroit quand il lui plairoit. Je fis cette réponse ayant peur que le refus, & la résistance, n'échauffât son avidité, & pour cacher

aussi l'épouvante où me jettoit sa menace. Elle me fit réponse qu'elle disoit cela en riant, je fis semblant de le croire ; cependant dès qu'on fut hors de table je suppliai un des Théatins qui m'accompagnoit, d'aller en diligence avertir mon Camarade de ce que m'avoit dit la Princesse, afin qu'il se préparât à tout événement. Après dîné elle me parla encore de Mariage, & me dit qu'elle me feroit voir en peu de jours la femme qu'elle me vouloit donner, je lui répondis comme auparavant, que les Religieux ne se marioient point. Ayant dit cela je fus congédié. La Princesse aperçut par malheur en lui faisant la reverence, que sous la méchante robe que je portois j'avois du linge plus blanc & plus fin que celui qu'on a en Mingrelie. Elle s'approcha de moi, me prit la main, me retroussa la manche jusqu'au coude & me tint quelque tems par le bras, s'entretenant bas avec une de ses femmes. J'étois en verité embarrassé au dernier point, l'action de cette Dame ne me donnoit point de joye. Elle avoit beau me sourire, la peur ne me quittoit point ; ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de n'entendre point ce qu'elle disoit, & de voir néanmoins à son geste qu'elle parloit de moi avec application. Cependant je n'étois jusques là que déconcerté. Voici ce qui me jetta en une extrême consternation. La Princesse s'approcha du Pere Zampi, & lui dit ; *Vous me trompez tous deux. Je veux que vous reveniez ensemble Dimanche matin, & que ce nouveau venu me dise la Messe.* Le Pere voulut répondre ; mais la Princesse tourna le dos, & on nous dit de nous en aller.

Je

Je revins au logis fort pensif & fort triste. Le discours que m'avoit tenu la Princesse me faisoit beaucoup apprehender, que son avidité ne la poussât à me jouer un méchant tour. Le Pere Zampi m'avertissoit de l'attendre comme une chose infaillible. Je m'y préparai donc ; & dès la nuit suivante, nous enterrâmes ce que nous avions de plus précieux. Je fis creuser dans la chambre d'un Pere Théatin une fosse profonde de cinq pieds, & y mis une caisse de montres & d'horloges garnies de pierreries & une de Coral. Cela fut si bien enterré, qu'il ne paroïssoit point du tout qu'on y eût remué la terre. J'allai après dans l'Eglise pour un semblable dessein. Le Pere Zampi me conseilloit d'ouvrir la fosse d'un Théatin enterré six ans auparavant, & de confier à ses cendres une petite cassette que je voulois cacher. Dieu, qui savoit ce qui alloit bien-tôt arriver à cette fosse, m'empêcha de suivre l'avis. J'aimai mieux creuser à un coin de l'Eglise, derrière la porte. J'y fis faire un trou profond, comme dans la chambre, & j'y mis cette cassette, qui contenoit 12. mille ducats d'or. Je cachai ensuite dans le toit de la chambre où je logeois, un sabre & un poignard de pierreries, & d'autres bijoux. Ce toit étoit couvert de paille. Nous retinmes près de nous mon Camarade, & moi les choses de grand prix & de peu de poids ; & pour ce qui n'étoit pas de si grande valeur, nous le donnâmes à garder aux Théatins.

Le 23. je connus le bien que m'avoit fait la Princesse en me menaçant de faire visiter mes hardes. C'étoit un Dimanche, j'en avois passé une partie en prières & à gémir dans le senti-

ment des malheurs qui m'accabloient, & des dangers dont j'étois environné, sans voir de porte ouverte pour en sortir. Je metenois si sûrement esclave que je n'osois prier Dieu pour la liberté. Je me renfermois à lui demander un bon maître, & dans le choix j'aimois mieux les fers des Turcs qu'une femme Colchéene, & sur tout de la main de cette nouvelle Medée. Quand nous eûmes diné, on vint dire au Préfet qu'il y avoit deux Gentilshommes à la porte qui le demandoient. Ces deux Gentilshommes étoient de leurs voisins. Ils étoient à cheval couverts de chemises de maille, & fort armez. Ils avoient avec eux une trentaine d'hommes, à pied, & à cheval, tous armez aussi. Le Préfet ne s'étonna point de les voir en cet état avec tant de suite, parce qu'on étoit en tems de guerre. Ces deux Gentilshommes dirent au Préfet qu'ils s'étoient arrêtés à la porte pour discourir avec lui, & avec les Européens qui étoient venus de nouveau. Sur cela ils mirent pied à terre. Le Préfet m'appella & mon Camarade. Nous allâmes les trouver. Je n'avois garde de pénétrer leur mauvais dessein; mais je le connus bien-tôt, car dès que nous les eûmes abordés, ils nous firent saisir par leurs gens. Ils dirent en même tems au Préfet, & aux autres Théatins qui les étoient venus saluer, de se retirer, & que s'ils remuoient on les tueroit. Le Préfet, saisi de peur, s'enfuit. Les autres ne nous voulurent pas abandonner; & le frere Laïc nous servit vivement. Il se sacrifia pour nous, l'épée nuë qu'on lui mit sur le col, ne le pût faire retirer de nos côtes. Nos valets furent incontinent saisis. Un d'eux vou-

voulut faire résistance, & se servir d'un grand couteau qu'il portoit à la ceinture. Il fut jeté par terre à coups de lance. On le lia, & on l'attacha à un arbre.

Ces assassins déclarèrent après qu'ils vouloient voir ce que nous avions. Je répondis qu'ils en étoient les maîtres; que nous étions de pauvres Capucins, dont tout le bien consistoit en livres, en papiers, & en méchantes hardes. Qu'ils ne nous fissent point de violence, & qu'on les leur montreroit. Je n'avois point d'autre parti à prendre que celui-là, étant saisi & lié; & ces assassins s'étant rendus maîtres du logis, & des gens qui y étoient. Cette voye me réussit assez bien, graces à Dieu. On me délia, & on me dit d'ouvrir la porte de notre chambre. C'étoit un prémiér étage, il n'y avoit que ce qu'on vouloit bien qui fût vû. Nous avions retenu sur nous nos bijoux les plus précieux, comme j'ai dit. Mon Camarade avoit cousu les siens dans le colet d'un gros just-au-corps fourré qu'il portoit. Pour moi j'avois fait des miens deux petits paquets. Je les avois cachetez, & je les tenois dans le coffre où étoient mes livres. Je n'osois les porter sur moi ayant peur d'être ou assassiné, ou dépouillé, ou pris pour être vendu: Je dis au frere Laïc, & à mon Camarade, de tirer ces deux Gentilshommes à part, & de les amuser en négociation, de leur offrir un peu d'argent; & ainsi de me donner le tems de tirer du coffre ces deux paquets précieux, & de les cacher en quelque lieu. Ils le firent. J'entrai dans notre chambre, & je fermai la porte sur moi. Les gens se doutèrent de mon dessein. Ils en avertirent les

Gentilshommes qui vinrent eux-mêmes à la porte, elle étoit bien fermée par dedans, j'entendis mon Camarade qui crioit d'embas que je prisse garde à moi, & qu'on m'observoit par les fentes, cela me fit tirer promptement mes deux paquets du toît où je les cachois, dans la crainte qu'on ne m'eût vû faire. Je les mis dans ma poche; & voyant que ces assassins enfonçoient la porte, je me jettai de la chambre en bas par une fenêtre qui donnoit sur le jardin. Dans une nécessité moins pressante je n'eusse pas fait ce saut pour aucune chose; car c'étoit pour se tuer; mais un esprit saisi de crainte ne craint rien que l'objet de sa première frayeur. Je courus au bout du jardin, & je jettai ces deux paquets dans des broussailles. J'étois si troublé, que j'observai mal l'endroit où je les mis. Je retournai aussi-tôt à la chambre. Je la trouvai pleine de ces voleurs, dont les uns violentoient mon Camarade, & les autres frapoint à grands coups de masse d'armes sur mes coffres pour les rompre. Je pris courage, sachant qu'il n'y avoit dedans rien de fort considérable. Je leur fis dire de prendre garde à ce qu'ils faisoient, que j'étois envoyé du Roi de Perse; & que le Prince de Georgie tireroit une furieuse vengeance de la violence qu'ils me faisoient. Je leur montrai là-dessus le Passeport du Roi de Perse. Un des Gentilshommes le prit, & le voulut déchirer, disant qu'il ne craignoit, ni ne respectoit aucun homme au monde. L'autre l'arrêta & le retint, l'écriture d'or, & le seau doré, lui imprimèrent du respect. Il me fit dire d'ouvrir mes coffres, & qu'on ne me feroit aucun mal; mais

mais que si je résistois davantage on m'ôteroit la tête de dessus les épaules. Je voulus repliquer au lieu d'obéir. Il pensa m'en coûter cher. Un des soldats tira l'épée, & la leva pour me la décharger sur la tête. Le frere Laïc lui arrêta le bras. En même tems j'ouvris les coffres, & ce fut un pillage étrange. Tout ce qui plût à ces Messieurs fut enlevé.

J'étois appuyé contre une fenêtre pendant ce pillage. J'en détournois les yeux pour ne pas accroître ma douleur. Comme je le tenois sur le jardin, j'y apperçus deux soldats qui remuoient les broussailles, aux endroits où il me sembloit que j'avois caché mes deux paquets de bijoux. Je courus tout furieux à cet endroit. Un Pere Théatin me suivit, & les deux soldats se retirèrent, je ne sais pourquoi, quand ils nous virent entrer. Je me mis aussi-tôt à chercher les deux paquets. Le trouble où j'étois m'empêchoit de bien reconnoître l'endroit où je les avois mis. Je ne les trouvai point, & je crus certainement qu'on les avoit découverts & emportez. On peut juger par la valeur de ces deux paquets, qui étoient de vingt-cinq mille écus, quel desespoir me saisit. Je serois mort sur l'heure sans le secours de Dieu. Il me soutint par sa bonté, & me maintint toujours en un reste de présence d'esprit. Cependant mon Camarade, & le frere Laïc m'appelloient avec de grands cris. Je sortis du jardin, & courus à la chambre. Comme j'y allois deux soldats me saisirent. Ils me tirèrent en un coin, & me prirent ce que j'avois dans mes poches, qui n'étoit pas grand' chose. Après, ils me

prirent les mains , & me les voulurent lier. Je criai, je résistai, je fis signe qu'ils me menassent à leurs maîtres , & je fis dire à ces chefs d'assassins qu'il ne me falloit point lier pour m'emmener , ni pour me tuer ; que quelque chose qu'ils voulussent faire de moi , j'étois disposé à le souffrir. Ils répondirent qu'ils vouloient nous mener au Prince puisque nous étions Ambassadeurs. Je repliquai que nous y irions sans être liez , & que nous esperions qu'il nous feroit Justice ; que nous avions pour lui des Lettres pour lesquelles il auroit sûrement de la considération. Il étoit tard , la nuit aprochoit. Le Château du Prince étoit à quinze milles. On nous relâcha , & on n'emmena que ce valet qui avoit voulu faire résistance. Je le rachetai dix piastras quinze jours après.

Dès que je fus hors des mains de ces voleurs , je m'en allai au jardin. Le Pere , qui m'y avoit suivi , lors que j'allois pour prendre les deux paquets de pierreries que j'y avois cachez , comme j'ai dit , avoit conté à tout le logis le grand malheur que je croyois m'être arrivé. Personne ne doutoit que ces soldats ne m'eussent observé , ne m'eussent suivi , & n'eussent pris ce que j'avois caché dans les broussailles. Un de nos valets , Armenien , nommé *Allaverdi* , (je le nomme parce que plusieurs de mes amis l'ont vû à Paris au retour de mon premier voyage , & parce qu'il fit alors un coup de fidelité qui merite beaucoup de louange.) Cè valet , dis-je , me suivit , & je fus tout étonné que je le vis se jeter à mon col le visage couvert de larmes. Monsieur , me dit-il , nous sommes ruinéz.

La

La crainte & le malheur commun nous faisoient ainsi tous oublier ce que nous étions. J'étois si transporté que je le pris d'abord pour quelque Mingrelieu, qui me venoit égorger. Quand je l'eus reconnu, je fus touché de sa tendresse. Je lui commandai de ne pas pleurer. Mais, Monsieur, me dit-il, avez-vous bien cherché? J'ai tant cherché, lui répondis-je, que je suis tout-à-fait assuré de mon malheur. Il ne se contenta point de cela. Il voulut que je lui montrasse l'endroit où j'avois mis les paquets, & que je lui contasse comme j'avois fait en les cachant, & en les cherchant ensuite. Je le fis par complaisance pour ce pauvre garçon qui nous témoignoit tant d'attachement. J'étois si prévenu que sa recherche étoit peine perdue que je n'y daignai pas assister. Il étoit nuit, ma douleur me possédoit & me troubloit tellement, que je ne puis dire ce que je fis, où j'allai, ni ce que je sento. Mais enfin, je fus tout étonné de me sentir une autrefois prendre au col par ce pauvre garçon, qui à même tems me fourra dans le sein les deux paquets que je croyois perdus. On peut juger le changement que fit en mon ame cet agréable retour. La vérité est, que la consolation qu'il me donna, ne vint point d'avoir recouvré 25. mille écus que je croyois perdus, mais de voir le soin que Dieu prenoit de moi, sa bonté, sa présence, & son secours. Cette vûe me remit tout en un moment. L'état présent ne me donnoit plus de peine, ni l'avenir d'inquiétude, & reconnoissant manifestement que Dieu seul pouvoit m'avoir ainsi préservé, je conçûs cette assurance de ne pouvoir perir,

qui m'a soutenu depuis dans toutes les détresses où je suis tombé.

Ayant sauvé ces deux riches paquets , je faisois peu de compte de ce qu'on pouvoit avoir pris dans mes coffres. J'allai à ma chambre, & je dis à mon Camarade l'heureux recouvrement que j'avois fait. Je le trouvai redonnant quelque ordre à ce pauvre lieu. Ce qu'on en avoit emporté étoient des habits, des armes, de la vaisselle de cuivre, du linge, & d'autres bagatelles. Nous demeurâmes d'accord de ne point faire savoir le recouvrement des deux paquets perdus, afin qu'on crût que nous n'avions plus rien à perdre : cela fit un bon effet. Les gens des Théatins crurent que nous étions entièrement dépouillés ; cependant tout ce que nous avions perdu ne valoit, grâces à Dieu, que quelque quatre cens écus.

Le 24. au matin, le Préfet des Théatins, & le frere Laïc, me menèrent au Catholicos, & au Prince demander Justice. Ils voulurent que je portasse à chacun un présent. J'alléguai en vain qu'il n'y avoit pas de rapport entre faire des présens, & dire qu'on avoit été pillé, dépouillé, & assassiné. La coutume l'emporta, je présentai au Catholicos un étui de couteau, de cueuiller, & de fourchette d'argent, & un chapeau qu'il m'avoit fait demander. Je lui montrai le commandement & le passe-port du Roi de Perse, & au Prince aussi. Je ne rendis point au Prince la Lettre de l'Ambassadeur de France, les Théatins ne l'ayant pas trouvé à propos. Ni l'un ni l'autre ne me donnèrent aucune satisfaction. Le Prince me dit, que dans le tems de guerre où l'on étoit

étoit alors il n'étoit pas Maître de la Noblesse ; qu'en un autre tems il m'auroit fait bonne & prompte justice, qu'il feroit son possible pour me faire restituer ce qu'on m'avoit pris. Le Catholicos me tint le même langage, & au lieu de remède, il se mit à nous donner des consolations. Ils nommèrent pourtant chacun un Gentilhomme pour aller de leur part demander ce qu'on nous avoit pris.

Ce que j'opérai de plus considérable en cette courvée, fut de découvrir que le Dadian, ou Prince, étoit de part-dans l'action du jour précédent, & qu'il avoit touché le tiers du vol. Cette découverte me servit à connoître encore mieux la nature du pais où j'étois, & à me faire paroître plus inévitables les dangers qui nous menaçoient. Les deux Gentils-hommes nommez pour nous servir vinrent coucher chez nous. Il fallut leur faire un présent à leur arrivée. Ils firent semblant de bien courir pour nôtre service le lendemain & le jour suivant ; leurs courses ne produisirent rien, ils revinrent le 26. au soir nous dire qu'ils n'avoient rien avancé, & qu'ils ne pouvoient continuer leur poursuite, parce qu'on avoit nouvelle que les Turcs étoient entrez en Mingrelie, brûloient & saccageoient tout, & que cela les obligeoit à se rendre promptement près de leurs Maîtres.

J'étois dans une si grande disposition de souffrir, que cette nouvelle ne m'épouvanta pas davantage. Les Théatins s'en desespéroient, prévoyant que cette incursion des Turcs les alloit achever. Nous nous préparâmes tous à la fuite. Nous entendîmes sur la minuit deux coups de canon. C'étoit le signal que

la Forteresse de *Rus* donnoit de l'approche des ennemis. A ce signal, tout le monde se mit à fuir, emportant & emmenant dans les bois & dans les lieux forts tout ce qu'ils pouvoient.

Le 27. à la pointe du jour, nous nous mêmes à fuir comme les autres. Je ne touchai à rien de ce qui étoit ou enterré, ou caché dans les toits, & en d'autres lieux. Je le tenois beaucoup plus en sûreté que ce que nous emporterions. Les Théatins avoient pour toute voiture une charrette à bœufs & deux chevaux. La charrette portoit tout le bagage du logis & deux enfans, le frere Laïc montoit un des chevaux, & mon Camarade l'autre. Il étoit malade, cela rendoit nôtre fuite plus difficile, & plus lente. Deux Peres Théatins & moi suivions à pied la charrette. Les esclaves & tous les gens de la maison nous accompagnoient. Il n'y étoit resté qu'un Pere pour la garder. Il y avoit mille choses ~~dedans~~ dans qu'on ne pouvoit emporter faute de voiture. J'y laissai mes livres, la plûpart de mes papiers, & mes instrumens de Mathématique; m'imaginant que ni les Turcs ni les Mingreliens ne s'en voudroient pas charger. Le Pere, qui demouroit à la garde du logis, fuioit dans les bois prochain, dès qu'il entendoit les ennemis, & revenoit le soir au logis. J'ai dit que les guerres des Mingreliens & de leurs voisins, ne sont proprement que des courses & que des pillages, qu'elles ne durent guères, & qu'en peu de jours les ennemis se retirent: voilà pourquoi on laisse toujours une personne ou deux en chaque maison pour empêcher que les voisins n'en viennent

nient piller les grains, le vin, & d'autres choses qu'on ne peut emporter. Ces personnes sont quelquefois surprises par l'ennemi, mais cela arrive rarement, parce qu'ils sont au guet, & que les bois sont tout proche, épais, & fort propres à se cacher.

C'étoit une compassion la plus grande du monde de voir tout ce pauvre peuple s'enfuir. Les femmes étoient chargées d'enfans & de paquets, les hommes l'étoient de bagage. L'un chassoit du bétail, l'autre tiroit une charrette pleine de meubles. On en voyoit sur les chemins, épuisez de force, & mourans. On voyoit de vieilles gens, & de petits enfans, qui ne pouvoient marcher, & qui imploroient du secours avec des gemissemens pitoyables. C'étoit des cris, une desolation, & des miseres, dont il n'y a que le cœur de ces barbares qui ne se fonde pas. Il est vrai pourtant que je n'en étois point touché; non point par dureté, mais faute de compassion; mes propres malheurs l'ayant tellement épuisée, qu'il ne m'en restoit plus pour ceux d'autrui. Le lieu où nous-nous retirâmes étoit une Forteresse dans les bois comme celles que j'ai décrites. Le^e Seigneur du lieu s'appelloit *Sabatar*. C'étoit un Georgien qui s'étoit fait Mahometan, & puis étoit revenu au Christianisme. Il passoit pour moins fripon, & moins brigand que les autres. Nous arrivâmes chez lui, après avoir fait cinq lieues, dans des bouës & des fanges profondes, dont je croiois que la charrette ne se pourroit jamais tirer: Il la falut décharger & recharger vingt fois. Je ne dirai point que je fus prêt deux fois de la voir piller, & d'être

tre dépouillé & tué , parce que je courois tous les jours ce risque. Quand nous fûmes arrivés à la Forteresse, celui à qui j'ai dit qu'elle appartenoit nous reçût bien. Les Peres Théatins lui dirent que j'étois une personne qu'on n'obligeoit point sans avantage. Il nous logea dans le four ~~en~~ une petite & méchante cabane, où nous n'étions guères plus à couvert que dans la cour : car il y pleuvoit de tous côtez. C'étoit pourtant une grande faveur de l'avoir, & de n'être point mêlé avec une infinité de misérables tous les uns sur les autres. La Forteresse étoit pleine de gens lors que nous y arrivâmes. Il y avoit huit cens personnes presque tous femmes & enfans.

Avant que de continuer le recit de mes disgraces, je parlerai du sujet de l'irruption des Turcs, & je dirai ce que j'ai appris des dernières guerres des Mingreliens, & des peuples du païs d'Imirette & de Guriel, où leurs formidables Voisins, le Turc, & le Persan, se sont mêlez. On y verra des aventures, qui ne sont peut-être pas indignes de l'Histoire; & c'est assurément quelque chose d'également remarquable & étonnant, que des Etats si petits, & si peu considérables, produisent continuellement des révolutions si tragiques. On ne m'accusera pas d'avoir outré la méchanceté des peuples qui les habitent, quand on lira cet endroit de l'Histoire, & la simple rélation que j'en ferai en les représentant tels qu'ils sont, me justifiera peut-être dans l'esprit de mes lecteurs.

Le plus fameux Prince qu'ait eu la Mingrelie, depuis qu'elle s'est revoltée contre le Roi d'Imirette, a été *Levan Dadian*, Oncle

cle de celui qui regne aujourd'hui. Il étoit vaillant & généreux. Il avoit beaucoup d'esprit, assez d'équité, & de bonheur en toutes ses entreprises. Il fit la guerre à ses voisins & les vainquit tous. C'eût été sans doute un excellent Prince, s'il fût né dans un meilleur pays; mais la coutume qu'on a dans le sien de prendre plusieurs femmes, & même des proches parentes, fit qu'il s'emporta à des excès qui le rendirent indigne de toute sorte d'Eloges.

Il demeura orphelin presque au sortir de l'enfance : son Pere en mourant lui donna pour Tuteur son frere, qui étoit Oncle paternel du Pupile. Il s'appelloit *George*, & il étoit Prince Souverain de *Libardian*, pais qui s'étend fort avant dans le mont Caucase. George s'acquitta fidelement de la tutelle de son Neveu. Il l'éleva bien, & gouverna sagement la Mingrelie durant sa minorité.

Levan, âgé de 24. ans, épousa la fille du Prince des Abcas, dont il eut deux fils. C'étoit une très-belle Princesse, & pleine d'esprit. On l'accuse de n'avoir pas été fidele épouse; c'étoit peut-être pour se venger de l'infidélité que son mari lui faisoit tous les jours ouvertement. Entre les femmes dont il devint amoureux, étoit celle de George, son Oncle, qui avoit été son Tuteur, & à qui il avoit tant d'obligation. Cette Dame s'appelloit *Darejan*, d'une famille considérable nommée *Cbilaké*. Comme elle étoit extrêmement belle, mais méchante & ambitieuse au delà de ce qu'on pourroit imaginer, elle ne se contenta pas de violer la fidélité conjugale,

&

& d'entretenir deux ans durant un commerce incestueux avec le Prince son Neveu; elle lui persuada de plus, au bout de ce tems, de l'enlever, de l'épouser, & de repudier sa femme. Levan fit tout cela. Il enleva cette adultère de la maison de son mari. Il l'épousa, & huit jours après il renvoya sa femme honteusement, & sans suite, au Prince des Abcas, son Pere; après lui avoit fait couper le nez, les oreilles & les mains. Le sujet qu'il prit pour excuser une cruauté si étrange, fut de l'accuser d'adultère avec le Vizir, qui se nommoit *Papona*; & pour le mieux persuader, il fit mettre ce Vizir à la bouche d'un canon, au même tems qu'il mutiloit sa femme. Tout le monde assure pourtant qu'entre elle & le Vizir il ne s'étoit rien passé de criminel, & que ce fut seulement à la haine & à la jalousie de *la Chilaké*, que Levan sacrifia son Epouse, & son Ministre.

L'amour de cette méchante femme s'étoit fait immoler ces importantes victimes: son ambition en eut encore de plus précieuses. Levan empoisonna lui-même les deux fils qu'il avoit eus de la Princesse sa femme. La *Chilaké* le portant à cette incroyable inhumanité, afin que les enfans qu'elle auroit de lui regnassent sûrement.

Le Prince George aimoit sa femme, toute adultère & toute scelerate qu'elle étoit. Son enlèvement le jetta dans un furieux desespoir. Il en fit le deuil durant quarante jours, selon la coutume du pays, de même que si elle eût été morte; après quoi il prit les armes, & se jetta sur les terres du Prince son Neveu. Levan étoit vaillant; il avoit de bonnes troupes, & Geor-

& George fut contraint de se retirer dans ses montagnes , où il mourut bien-tôt de regret & de douleur.

Le Prince des Abcas voulut aussi venger l'outrage & l'affront qu'il avoit reçu en la personne de sa fille ; mais ce fut avec aussi peu de succès. Il assembla ses forces , commença la guerre contre le Prince Mingrelien , & bien que les suites ne fussent pas à son avantage , il ne voulut jamais faire de Paix ni de Trêve avec lui ; & ne finit la guerre que quand il fût la mort de ce barbare Gendre.

Un troisième ennemi , encore plus redoutable , mais aussi peu heureux s'éleva contre Levan. C'étoit son propre frere , nommé *Joseph* , qui entra si avant dans le juste ressentiment de son Oncle George , & du Prince des Abcas , qu'il se résolut de les venger , en faisant assassiner le Coupable. Il aposta un Garde , Abcas de Nation , pour faire l'assassinat. L'Echanson du Prince étoit de la partie , & le complot étoit fait de cette sorte. Joseph devoit se trouver à dîner au Palais , le Garde Abcas devoit être debout derrière le Prince , la lance à la main , & quand le Prince auroit porté à la bouche une de ces grandes tasses de vin , que les Mingreliens boivent à la fin du repas , l'Echanson devoit faire signe à l'Abcas , qui dans ce moment lui auroit passé la lance dans le corps. Ce complot alla jusqu'au point de l'exécution , & échoua-là ; la justice de Dieu voulant que les crimes de Levan fussent ses assassins & ses bourreaux , qui le tinssent long-tems sans l'achever. Il aperçut le signe que l'Echanson faisoit ; & comme inspiré il se jeta de sa place en bas , de façon

façon que la lance ne le toucha point : Cependant l'Abcas échappa, mais l'Echanfon fut saisi, mis à la torture, & écartelé après avoir confessé tout ce qu'il savoit de la conspiration. Le Prince Joseph eut les yeux crevez, & mourut peu après, laissant un fils qui est aujourd'hui le Prince de Mingrelie.

Levan eut trois enfans de son incestueuse union, deux fils & une fille, qui portèrent chacun l'iniquité de leurs peres; car ils furent tous trois paralitiques. On fit tout ce qui se peut imaginer pour leur guérison, mais tout fut inutile; leur maladie épuisa l'art des Medecins du pays, des Théatins, & d'un habile Medecin Grec, que le Prince fit venir de Constantinople. Le Cadet & la fille moururent âgés de vingt ans ou environ, le fils aîné nommé Alexandre vécut davantage, & même il se maria, & eut un enfant. Sa femme étoit fille du Prince de Gurriel. Il en eut un fils un an après son mariage, & peu après il décéda, son pere Levan étant encore vivant.

Levan mourut l'an 1657. Après sa mort, la Chilaké eut le crédit de mettre en sa place un fils qu'elle avoit eu avec son premier mari, mais dont on assure pourtant que Levan étoit le Pere. Ce jeune Prince, qui s'appelloit *Vomeki*, ne regna pas long-tems. Le Viceroy de cette partie de Georgie qui est sous la domination de Perse, le déposa de la Principauté, dont il revêtit le légitime héritier de Levan, après avoir envahi la Mingrelie, & le pays d'Imirette. Comme cette invasion est un incident naturel & nécessaire en ce recit, j'en dirai en peu de mots le sujet.

Le

Le feu Roi d'Imirette , qui s'appelloit Alexandre , & qui mourut l'an 1658. eut deux femmes : la première étoit fille du Prince de Gurriel , & s'appelloit *Tamar* , qu'il repudia pour ses adultères , après en avoir eu un fils & une fille. Le fils qu'on nomme *Bacrat Mirza* est aujourd'hui Roi d'Imirette. La fille est Princesse de Mingrelie , celle-là même dont j'ai tant parlé , qui vouloit me voler , & me marier. La seconde femme d'Alexandre s'appelloit *Darejan* , une jeune Princesse , fille du grand & célèbre *Taymurazkan* dernier Roi Souverain de Georgie. Il n'en eut point d'enfans , & il la laissa veuve après quatre ans de mariage. On parle de sa beauté & de ses traits comme d'une merveille. Dès que son beau-fils Bacrat fut sur le Trône , elle le sollicita de l'épouser. Bacrat n'étoit âgé que de quinze ans : les charmes de la beauté ne pouvoient pas faire encore de si grandes impressions sur son cœur , & les mauvaises mœurs de son pays ne l'avoient pas tout-à-fait corrompu. Il eut horreur de la proposition , & n'y répondit que par des dédains. Darejan voyant qu'elle ne pouvoit se maintenir sur le Trône , y mit incontinent une jeune personne de douze ans , sa parente , qu'on nomme *Sistan Darejan* , qui est fille de *Datona* frere de *Taymurazkan*. Bacrat l'épousa âgé de quinze ans , comme j'ai dit. Darejan s'assuroit de gouverner toujours l'Etat , & de tenir le Roi & la Reine continuellement en tutelle. Bacrat , tout jeune qu'il étoit , s'aperçut du dessein de sa belle-mere , & un jour il lui en témoigna du mécontentement. Darejan dissimula , & contenta Bacrat sur l'heure , l'assu-

rant

rant qu'elle ne vouloit garder aucune autorité. Ce Prince a le naturel bon & simple, il crût Darejan, & lui redonna facilement sa confiance, ne pensant à rien moins, qu'à la trahison qu'elle méditoit contre lui. Elle fit semblant d'être malade, & envoya supplier le Roi de la venir voir. Il y alla bonnement. Des gens qu'elle avoit apostez dans sa chambre, s'en saisirent dès qu'il fut entré, & le lièrent. Elle le fit mener aussi-tôt dans la Forteresse de Cotatis, qui est la principale Place du país, dont le Commandant étoit sa créature. Elle s'y rendit incontinent après, manda tous les Grands qu'elle avoit gagnez & en qui elle s'assuroit, & délibéra cinq jours avec eux de ce qu'elle feroit du Roi. Les uns lui conseilloyent de le faire mourir, & les autres de lui arracher les yeux. L'avis des derniers fut suivi, & Bacrat fut aveuglé. Cela arriva huit mois après le mariage de ce pauvre Prince, qu'on dit même qu'il n'avoit pas consommé.

Entre les Seigneurs qui étoient du parti de Darejan, il y en avoit un qu'elle aimoit éperduément, & qui s'appelloit *Vactangle*. Elle l'épousa & le fit couronner Roi dans la Forteresse. Cela irrita les autres Seigneurs, qui se crurent tous offensez de la préférence. Ils se retirèrent du parti de Darejan, se joignirent au parti contraire, prirent les armes & appellèrent à leur secours les Princes de Gurriel & de Mingrelie, offrant de donner le Royaume à celui des deux qui viendrait le premier les secourir. Vomeki Dadian vint d'abord avec toutes les forces de son país, & il se rendit bien-tôt maître de tout ce qui tenoit pour Darejan, à la reserve de la Forteresse

resse de Cotatis. On y mit le siège , mais comme faute d'artillerie on ne gaignoit rien sur les assiégés , que la liberté d'aller & devenir ; on eût été long-tems à les reduire , sans l'adresse d'un Seigneur du país nommé *Ottia Checaizé*. Il fit par un tour d'esprit , ce qu'on ne pouvoit faire par force. Il alla à la Forteresse avec un feint desespoir causé par le Prince de Mingrelie , fit accroire à Darejan qu'il en étoit poussé d'une manière à n'avoir plus de refuge assuré : qu'il venoit se jeter à ses pieds , lui demander pardon , & sa protection contre ce Prince. Darejan donna dans le piège. Elle crût tout ce qu'*Ottia* lui disoit , & que l'ardeur qu'il lui témoignait pour ses intérêts étoit véritable. Elle l'admit à son Conseil grossi de puis peu de l'Evêque de Tiflis , & du Catholikos de Georgie , que le Viceroy de ce país là lui avoit envoyé , dans la crainte que ceux en qui elle se confioit , ne lui fissent quelque trahison. Ce Transfuge les leurra pourtant , tout éclairez qu'ils étoient. Il dit en leur présence à Darejan , que dans l'état des choses , il n'y avoit point d'autre voye pour chasser le Prince de Mingrelie , pour lui ôter ce qu'il avoit pris , & pour regner sûrement que d'avoir recours au Turc : qu'il falloit qu'elle envoyât son mari à Constantinople , demander du secours , & faire confirmer son Couronnement : que le Royaume d'Imirette étoit tributaire de la Porte , & que le Grand Seigneur avoit le droit & les forces qu'il falloit , pour le pacifier & pour y mettre un Roi. Darejan fut charmée de l'avis ; & lors que celui qui le donnoit s'offrit de l'exécuter en partie , & de conduire

re Vaſtangle à Conſtantinople , elle ſe jettâ à ſes pieds , ne trouvant pas que des paroles exprimaffent aſſez la reconnoiſſance dont elle avoit le cœur plein. Vaſtangle ne prit avec lui que deux hommes , afin d'aller plus vîte , & plus ſecretement. Son Guide , le ſin Ottia Checaizé , le fit ſortir de la Fortereſſe à l'entrée de la nuit ; & tirant par des chemins détournés pour aller aux Affiégés , il le mit dans leur camp en moins d'une heure. Le Prince de Mingrelie lui fit à l'inſtant arracher les yeux , & envoya cette nuit-là même faire ſavoir à Darejan , qu'il tenoit ſon mari priſonnier , & qu'il l'avoit fait aveugler. Cette nouvelle la ſurprit tellement , qu'elle en perdit le courage , & la reſolution , & peu après elle rendit la Fortereſſe , qui fut pillée. On aſſure que le Prince de Mingrelie en emmena un fort riche butin , & entr'autre douze charettes de vaiffeſſe , & de meubles d'argent. Les Rois d'Imirette avoient amaffé , à ce qu'on dit , une ſi grande quantité d'argenterie , que dans leur Palais preſque tout étoit d'argent maſſif , juſqu'aux gradins , & aux marche-pieds. Cela n'eſt pas difficile à croire d'un païs qui eſt bon & de commerce , voiſin des païs qui étoient autrefois les plus riches , & où il paroît que la monnoye n'étoit pas alors en uſage , n'étant encore à préſent que fort peu pratiquée. Le Prince de Mingrelie emmena auſſi avec lui le Roi & la Reine d'Imirette , la méchante Darejan , & le malheureux Vaſtangle ſon mari , & il renvoya honnêtement au Viceroi de Georgie , les deux Prélats qu'il avoit envoyez à cette Princeſſe , pour lui ſervir de Conſeillers.

Le

Le Viceroy de Georgie se nomme *Chanavar-
ran*. Il est du sang Royal des derniers Souve-
rains de ce païs-là ; mais il s'est fait Mahome-
tan pour en pouvoir être Viceroy sous le Per-
san. Il n'a que deux femmes légitimes, qui
toutes deux sont Chrétiennes ; dont l'une s'ap-
pelle *Marie*, & est sœur de *Levan* Prince de
Mingrelie, celui par qui j'ai commencé cette
histoire. Dès qu'elle eût appris comment la
détestable *Chilaké* avoit exclus le légitime hé-
ritier, en faveur du fils qu'elle avoit eu avant
qu'elle fût mariée à *Levan*, elle pressa le
Prince son mari de prendre en main le droit
de son Neveu, & de le mettre en possession
de la Principauté, dont il étoit le vrai & le
légitime héritier. Le Viceroy de Georgie ne
voulut pas d'abord agir par la force dans cette
affaire. La Mingrelie est tributaire du Grand
Seigneur : il ne pouvoit y porter la guerre à
l'insû du Roi de Perse, & sans son consente-
ment, & il ne savoit comment l'obtenir. Il
en eut bien-tôt une occasion favorable ; car
dès que le Prince de Mingrelie fut entré dans
le Royaume d'*Imirette*, comme je le viens
de dire, *Darejan* qui est la parente du Vice-
roi Georgien, & qui a été élevée chez lui,
Vactangle son Epoux, & les Grands de leur
parti, lui envoyèrent offrir de donner le
Royaume à *Archyle* son fils aîné, s'il vouloit
venir en chasser le Mingrelien. Le Viceroy
fit savoir cette offre au Roi de Perse, & l'assu-
ra qu'il ajoûteroit ce Royaume, & la Min-
grelie à son Empire, s'il vouloit lui permet-
tre seulement de les conquérir. Sa Majesté
lui en envoya son consentement. Il rassembla
aussi-tôt ses forces, & marcha vers l'*Imirette*.

Tome II.

C

Com-

Comme il entroit dans le païs, il eut nouvelles qu'un Grand de Georgie s'étoit soulevé, & que prenant l'occasion de son absence, il se préparoit à ravager le païs. Il rebroussa chemin, mena ses forces contre le Rebelle, le défit, & le fit mourir, & après retourna vers l'Imirette.

Les Grands de ce Royaume qui l'appelloient, avoient assemblé quatre mille hommes. C'est une grande armée pour un païs aussi borné que celui-là. Elle grossissoit tous les jours de gens dont les uns redoutoient sa puissance, & les autres étoient charmez de sa valeur. Il ne trouva presque aucune résistance en Imirette, & en Mingrelie. Le Prince Vomeki se retira chez les Soïanes, dans les lieux du mont Caucase qui sont inaccessibles à la Cavalerie. Ainsi le Prince Georgien ne fit que piller. Il emporta un très-riche butin de l'un & de l'autre païs. On dit que c'est là qu'il a amassé une bonne partie de la vaisselle d'or & d'argent dont sa maison est remplie. Il établit Prince de Mingrelie son Neveu petit-fils de Levan, à qui la Principauté apartenoit de droit, & le fiança à une de ses Nièces qu'il lui devoit envoyer; ensuite il fit couronner Roi d'Imirette son fils aîné nommé *Archyle*; mais il ne savoit de quelle manière se défaire de Vomeki. Car il ne vouloit pas laisser ce fugitif dans les montagnes où il s'étoit retiré, appréhendant qu'après son départ il n'en descendît, & ne donnât de la peine aux Princes nouvellement établis. Un Grand d'Imirette nommé *Kotzia* le tira de peine. Il écrivit aux Soïanes, que le Viceroi de Georgie vouloit absolument se défaire de Vo-

Vomeki, qu'il leur donneroît de grandes recompenses s'ils le tuoient; mais qu'il alloit leur porter la guerre, s'ils refusoient de lui donner cette satisfaction. Les Soïanes firent ce qu'on voulut. Ils tuerent Vomeki, & envoyèrent sa tête au Prince Georgien. Il se retira après cette exécution, emmena avec lui les deux Princes d'Imirette aveugles, Bacrat & Vactangle, afin que ni eux ni leurs amis, ne pussent rien entreprendre en leur faveur après son départ, & laissa à Cotatis les Princesses leurs femmes. Ce fut à la considération de son fils le Roi d'Imirette qu'il fit cette inhumaine séparation. Ce jeune Roi étoit devenu si éperdument amoureux de la femme de Bacrat, qu'il vouloit l'ôter à son mari, & l'épouser.

Après le départ du Viceroi de Georgie, plusieurs Grands d'Imirette conspirèrent contre le nouveau Dominateur. Les uns en étoient maltraittez, d'autres ne pouvoient endurer le grand pouvoir de Kotzia, que son pere lui avoit donné pour premier Ministre, non-plus que sa fierté & ses duretez pour eux. Ils écrivirent au *Pacha d'Acalziké*, (c'est un pays de la domination du Turc qui confine avec l'Imirette,) qu'ils s'étonnoient de le voir regarder avec une si grande indifférence, le Viceroi de Georgie saccager un Royaume & une Principauté tributaires des Turcs, se les assujettir, en emmener prisonniers les légitimes Souverains, & mettre à leur place des personnes de son sang. Qu'ils le supplioient de leur faire savoir si c'étoit la *Porte* qui les abandonnoit au caprice des Persans, ou si c'étoit la crainte de leurs forces qui lui lioit

les mains en une affaire où il y alloit de l'honneur & de l'intérêt du Grand Seigneur. Le Pacha leur fit réponse qu'il avoit mandé à la Porte l'invasion faite par le Viceroy de Georgie, qu'il attendoit d'heure à autre des ordres, & que dès qu'il les auroit reçus il leur en feroit savoir ce qui seroit nécessaire. Peu après il leur écrivit que ces ordres étoient venus, & qu'aussi-tôt que les Troupes que les Pachas d'Erzerum & de Cars, (ce sont des Provinces de l'Arménie,) avoient ordre de lui envoyer, seroient jointes aux siennes, il iroit les délivrer du joug des Georgiens : cependant qu'ils se tinssent prêts à se joindre à lui avec le plus de gens qu'ils pourroient assembler, & qu'ils fissent tuer *Kotzia*, de peur que ses forces, sa prudence, & son crédit, n'arrêtassent l'entreprise ; & afin que sa mort laissât sans aucun conseil le nouveau Roi d'Imirette.

Les principaux Conjurez étoient le Grand Maître de la maison du Roi, & l'Evêque Janatelle. Ils mirent de leur complot un Gentilhomme de Cotzia. Ils lui promirent la fille du Grand Maître en mariage, & de lui faire donner par le Pacha Turc les terres de Kotzia son Maître, s'il vouloit le tuer. Ce perfide accepta le parti, il assassina de nuit ce Seigneur, pendant qu'il rendoit une médecine.

Ce coup hardi découvrit la conspiration, fit prendre les armes à tous les Grands d'Imirette, hâta la marche du Pacha d'Acalziké, & jetta le Roi dans un trouble & dans une consternation extrême. Il en donna promptement avis à son Pere le Viceroy de Georgie, qui

qui lui envoya aussi-tôt des instructions , & des Conseillers , & l'assura qu'il iroit dans peu de tems le soutenir avec une armée. Le Pacha d'Acalziké ne lui donna pas le tems de l'attendre : il entra dans l'Imirette avec tant de vitesse que le jeune Prince eut beaucoup de peine à éviter ses coureurs , & à se sauver lui troisième. Il alla trouver son Pere , où peu de jours après être arrivé on leur apporta nouvelle , que le Pacha d'Acalziké avoit mis garnison dans la Forteresse de Cotatis , Place capitale d'Imirette , comme je l'ai dit , & qu'il étoit Maître de tout le país. Cela fit rebrousser chemin au Viceroi de Georgie , n'osant rien entreprendre contre les Turcs sans les ordres du Roi de Perse.

Ceux que le Pacha avoit reçus du Grand Seigneur portoient , que puisque les peuples d'Imirette & de Mingrelie n'employent leur liberté qu'à s'entre-détruire , il leur ôtât le plus de lieux forts qu'il pourroit. Le Pacha avoit tenu son ordre fort secret , & s'étant adroitement fait mener dans la Forteresse de Cotatis , il s'en rendit Maître , & y mit garnison. Après il fit venir tous les Gentils-hommes du país , & leur fit prêter serment de fidélité au nouveau Roi qu'il leur donna. C'étoit le fils du Prince de Gurriel. Il étoit *Bere* , c'est-à-dire , Moine de l'Ordre de S. Basile. Il quitta l'habit monastique , & fut couronné Roi.

Pendant que le Pacha dispoisoit ainsi du petit Royaume d'Imirette , le Prince de Mingrelie le vint trouver , & lui dit qu'il venoit lui apporter sa tête , & la soumettre à l'ordre du Grand Seigneur. Qu'il étoit , & vouloit

être Tributaire de la Porte, que le Prince de Georgie en l'établissant, n'avoit fait que lui rendre le patrimoine de ses Ancêtres, qui lui appartenoit de droit. Le Pacha fut apaisé par cette soumission, & par les grands présens que ce Prince lui apporta. Il le confirma dans la Principauté, & après retourna à Acalziké, emmenant avec lui la méchante Darejan, & la Reine d'Imirette que le malheureux Archile n'avoit pû emmener.

Cela arriva l'an 1659. & le Pacha Turc n'eût pas plutôt le dos tourné, que les Grands d'Imirette, emportez de leur perfidie & légèreté naturelle, refuserent d'obeir à leur nouveau Roi. Ils envoyerent des gens au Viceroy de Georgie porter leurs plaintes contre lui, & le conjurer de leur renvoyer Bacrat tout aveugle qu'il étoit. Le Prince Georgien apprehenda que cette requête ne fût un artifice de leur perfidie, & pour s'en assurer il fit réponse, que si les Grands d'Imirette étoient véritablement irrités contre leur nouveau Maître, & bien résolus de le chasser, qu'ils l'aveuglassent, & qu'ayant cette assurance il leur renverroit Bacrat. La condition fut acceptée, & on l'exécuta ponctuellement de part & d'autre. Les Grands d'Imirette creverent les yeux à leur Roi, & le renvoyerent au Prince de Guriel son frere. Celui de Georgie leur renvoya Bacrat, après l'avoir fiancé à une de ses Nièces, sœur de celle qu'il avoit donnée au Prince de Mingrelie.

Ce Prince étoit jeune, & Bacrat étoit privé de la vuë. Leurs principaux Officiers les gouvernoient. Ceux d'Imirette & de Mingrelie avoient des querelles ensemble. Ils y en-
ga-

gagerent leurs Maîtres, & les obligèrent à se faire la guerre. Le Mingrelien fut vaincu, & pris prisonnier avec sa femme. Il n'y avoit que deux mois que le Viceroi de Georgie la lui avoit envoyée, & on fit courir le bruit dans la suite, qu'il n'avoit pas encore consommé le mariage avec cette jeune Princesse. Elle est fort belle & fort bien faite. J'ai vu de très-belles femmes en son pays, mais je n'en ai pas vu de plus charmante. Elle est assurément coupable de tout ce qu'on peut sentir pour elle; car on diroit à ses yeux passionnez, tendres & mourans, qu'elle ne regarde que pour demander de l'amour, & pour donner de l'esperance. En un mot tout son air & ses discours tendent les bras aux gens. Ce Janatelle, Evêque, que j'ai dit qui est un des plus considérables Seigneurs d'Imirette, en fut épris dès qu'il la vit. Il est riche. Il lui fit des présens, & la gagna si bien, qu'encore aujourd'hui elle est toute à lui, & presque aussi publiquement que si elle étoit sa femme. L'artifice dont il se servit pour retenir toujours en Imirette cette belle prisonnière, est rare & tout-à-fait plaisant. Il en rendit amoureux le Roi son Maître, le pauvre aveugle Bacrat, par les merveilleux recits qu'il lui fit de la beauté de cette jeune Princesse, & quand il l'eut enflammé, il lui representa qu'il la devoit épouser. Votre Majesté, lui dit-il, a perdu sa femme, le Pacha d'Acalziké l'a emmenée, & Dieu sait ce qu'il en a fait. La Nièce du Viceroi de Georgie, à qui on vous a francé est un enfant, quand pourrez-vous vous marier effectivement avec Elle? Que Votre Majesté épouse la Princesse de Mingre-

lie, c'est la sœur de la femme qu'on vous destine, & que vous avez acceptée, la cousine germane de celle que les Turcs vous ont enlevée, & de plus elle est très-belle : vous n'en pouvez pas épouser une autre qui ait tant de beauté, & tant d'esprit. Le Roi suivit bonnement le conseil sans penser qu'il faisoit une affaire pour son Conseiller, beaucoup plus que pour lui. La Princesse y donna les mains de tout son cœur.

On savoit que le Prince de Mingrelie l'aimoit extrêmement, & qu'il ne consentiroit jamais à la céder au Roi d'Imirette. On chercha donc un prétexte pour la lui ôter avec quelque apparence de justice, & voici quel il fut. Le Roi d'Imirette avoit sa sœur avec lui : elle étoit veuve alors comme je l'ai dit : on lui proposa de la faire Princesse de Mingrelie en la place de celle qui l'étoit, pourvu seulement qu'elle fît surprendre le Prince couché avec elle. Une sœur de Roi, jeune, artificieuse, & assez bien faite, n'a pas grand' peine à débaucher un Prince jeune, simple, & captif. On surprit ces deux personnes au lit ; & on les fit épouser à l'heure même ; & dans le même tems le Roi d'Imirette épousa la Princesse de Mingrelie. Ces beaux mariages ainsi faits, on mit en liberté le Mingrelien, & on lui rendit son pays, après lui avoir fait jurer sur toutes les Images, de ne point répudier sa nouvelle épouse, & de n'en point épouser d'autre de son vivant.

Dès qu'il fut de retour en son pays, l'ardeur de la vengeance le transportant, il reclama également le Turc, & le Persan. Il envoya des Ambassadeurs au Viceroy de Georgie, & au Pacha d'Acalziké, se plaindre de
l'in-

l'invasion que le Roi d'Imirette avoit fait dans son païs, & de l'enlèvement de sa femme. Le Pacha étoit déjà dans une extrême colére de la perfidie du peuple d'Imirette, de leur rebellion, & de l'indigne traitement qu'ils avoient fait au Roi qu'il leur avoit donné. Le Prince de Guriel frere de ce Roi infortuné, lui en demandoit fortement la vengeance. La cruelle Darejan l'animoit de tout son pouvoir à la prendre dans toute la rigueur que meritoient tant de méchancetez. Elle étoit admirablement belle, comme je l'ai dit, sa beauté donnoit de grands secours à ses raisons. Le Pacha lui promit de remettre sur le Trône d'Imirette elle & son mari, qui étoit comme on a dit, prisonnier en Georgie, si elle l'en pouvoit retirer. L'Archevêque de Gori l'avoit en garde. Darejan eut l'adresse de le faire enlever & amener à Acalziké. Dès qu'il y fut arrivé, le Pacha les mena tous deux avec lui en Imirette. Il y fit des saccagemens & des maux horribles. Le Roi & la Reine s'enfuirent à une Forteresse nommée *Ratchia*, qui est dans les montagnes en un lieu inaccessible à des armées. Le Pacha mit sur le Trône Darejan & son mari, & leur fit prêter serment par tous les Grands & par tout le peuple, il prit des otages & s'en retourna avec un grand nombre d'esclaves, mais fort peu d'autre butin; parce que c'étoit la troisième fois en cinq ans, que ce païs avoit été pillé, ravagé & désolé, par les peuples voisins, & par les Persans.

La méchante Darejan étoit destinée à se perdre par un excès de confiance, un Grand de ses sujets ayant leurré sa crédulité, l'avoit

jettée, comme je l'ai raconté, dans le plus misérable état où une femme de sa qualité puisse tomber : un autre par la même voye lui fit faire la fin la plus tragique du monde. C'étoit ce perfide même, qui avoit tué Cotzia, premier Ministre de ce pais-là, en trahison ; & il s'appelloit aussi *Cotzia*. L'assassinat qu'il avoit commis l'avoit rendu puissant. Il n'étoit point allé rendre hommage au Pacha ; parce qu'il étoit de la faction contraire à Darejan, & qu'il apprehendoit d'être immolé. Il écrivit à cette Princesse après le départ des Turcs, & lui manda que Bacrat & ceux à qui ce Prince se laissoit gouverner, l'avoient tellement outré par mille mauvais tours, qu'il seroit leur ennemi toute sa vie. Que si elle vouloit s'engager à le remettre en grace avec le Pacha, à lui rendre toutes ses terres qu'elle avoit confisquées, & à lui donner celles du Grand Maître de la maison de Bacrat, il lui livreroit ce Prince & la Princesse sa femme. Elle promit tout. Le Traître vint se rendre à elle. La Princesse voulut bien lui donner les plus certaines marques de reconciliation, d'amitié, & de confiance, qui soient en usage en ces pais-là entre hommes & femmes. Elle l'adopta, & lui donna le bout du teton à succer. C'est une coutume non seulement de la Mingrelie, de la Georgie, & de l'Imirette, mais aussi des autres pais voisins d'adopter de cette manière les personnes qu'on ne peut s'unir par alliance. Le Traître ayant ce gage de la foi de Darejan écrivit à Bacrat de venir avec toute sa faction, & qu'il la lui mettroit entre les mains avec son mari morts ou vifs. Le jour que Bacrat :

de-

devoit paroître, le perfide Cotzia se mit au lit, dit qu'il étoit malade, envoya supplier Darejan de le venir trouver pour apprendre une nouvelle de grande importance qu'il venoit de recevoir, & qu'il ne pouvoit dire qu'à sa Majesté même. Elle y vint avec ses Demoiselles seulement. Pendant qu'elle étoit auprès du lit du Traître, des gens apostez en grand nombre se jettèrent sur elle. Ses filles la couvrirent d'abord, mais elles furent bien-tôt écartées. Il y'en eut une qui prit la Princesse entre ses bras, & la poussant dans un coin ne la voulut jamais quitter. Les assassins les poignarderent toutes deux. Cotzia se leva aussi-tôt, & alla avec sa troupe au logis du mari de Darejan; c'étoit un aveugle qui ne pouvoit que se laisser conduire. Il fut pris. Cotzia le fit lier & garder jusqu'à la venue de Bacrat. Lorsque ce Prince fut arrivé, il demanda incessamment le captif, & l'entendant approcher; *Traître*, lui dit-il, *tu m'as fait arracher les yeux; je te vais arracher le cœur*: en disant cela il se fit mener proche de ce malheureux, & à tâtons lui donna plusieurs coups de poignard. Ses gens l'achevèrent, & mirent son cœur entre les mains de ce sanguinaire Aveugle, qui pendant plus d'une heure le tint en le pressant, & le déchirant, avec un emportement de rage inoui.

Ces barbares Tragedies arrivèrent l'an 1667. Depuis ce tems jusqu'à l'an 1672. il en est arrivé cent autres en ces mêmes Païs, toutes pleines de turpitude & d'inhumanité. Je les passe sous silence, parce que ce sont de trop horribles histoires: je dirai seulement que le Traître Cotzia fut tué aussi en trahison, &

que peu après ses assassins le furent aussi à la bataille de Chicaris; qui est un grps village à la vûe de Scander Forteresse d'Imirette, où l'armée de ce pais, & celle du Prince de Mingrelie se rencontrèrent; & qu'il y a une Providence toute visible dans les histoires modernes de ces méchans peuples, en ce que Dieu y fait de rudes & brièves justices; les assassins y sont presque toujours assassinez, & avec des circonstances qui font bien connoître que c'est Dieu qui s'en mêle, & qui employe ainsi les uns pour punir les autres.

L'an 1672. le Pacha d'Acalziké voyant que la guerre ne finissoit point entre ces deux petits Souverains de Mingrelie & d'Imirette, ni par ses accommodemens, ni par ses remontrances, ni par ses ordres, resolut de les exterminer, & de donner à d'autres leurs Pais. Il avoit entre ses mains le véritable & légitime Héritier de Mingrelie: Car lors que Vomeki Dadian fut établi Prince en ce pais-là, la femme d'Alexandre, fils de Leyan, ayant peur que l'ambitieuse Chilaké, mere de Vomeki, ne fit mourir le fils d'Alexandre, elle s'enfuit & l'emporta avec elle. Cette Princesse étoit sœur du Prince de Guriel, qui appréhendant aussi que cette furie de Chilaké ne lui fit la guerre, s'il retiroit ce petit enfant, conseilla à sa sœur de le porter au Pacha d'Acalziké. Elle le fit, & ce jeune enfant a été élevé en cette ville d'Acalziké auprès des Pachas. L'on ne l'a point fait changer de Religion. On s'est contenté de lui donner une éducation qui lui laissât une forte teinture des coutumes & des mœurs des Turcs. Le Pacha d'Acalziké resolut donc de mettre ce jeune Prince

en

en Mingrelie, parce que le païs lui appartenoit de droit, comme on a dit, & parce qu'on pouvoit esperer qu'il le gouverneroit bien, & qu'il le purgeroit des habitudes abominables dont il est tout couvert. Voilà le sujet de la venue des Turcs en Mingrelie. Le Prince de Gurriel joignit son armée à celle du Pacha. Il étoit ravi qu'on allât faire son Neveu Prince. Cette entreprise offroit mille biens à son esperance. Le Pacha vint d'abord en Imirette, se rendit maître du païs & de la personne du Roi Bacrat. La Reine son Epouse ne fut point prise: son Evêque Janatelle donna quinze mille écus au Pacha pour avoir la liberté de se retirer avec elle où il voudroit, & afin qu'on ne brûlât rien sur ses terres. Quand le Pacha fut à Cotatis il envoya dire au Dadian, j'ai dit que c'est le titre qu'on donne au Prince de Mingrelie, de lui venir rendre obéissance. Le Dadian sachant le changement de maître qu'on vouloit faire en Mingrelie, refusa d'obeir, & s'enferma dans la Forteresse de Ruchs. Carzia son Visir s'enfuit à Lexicom, qui est une Principauté dans les montagnes habitées des Souïanes, & manda de là aux Abcas de venir au secours du Dadian. Ils vinrent en Mingrelie, mais au lieu de secours ils pillèrent les lieux où ils passèrent, & se retirèrent après comme j'ai dit. Le Pacha ayant attendu vainement pendant un mois que le Dadian vint se rendre & recevoir ses ordres, envoya son armée en Mingrelie. Ce fut le bruit de la marche de cette armée qui m'obligea à fuir.

Le 27. avant jour, le Préfet des Théatins nous laissa pour aller à sa maison tâcher d'em-

porter un peu de vaisselle & de provisions qui y étoient restées. J'avois fait dessein de l'accompagner pour un semblable sujet, mais il partit deux heures avant jour. En entrant dans son logis il le trouva plein de Coureurs du Pacha, & du Prince de Guriel, qui le maltraitèrent fort à coups de bâton & de masses d'armes. Ces Coureurs vouloient qu'il leur ouvrît l'Eglise, disant qu'il y avoit caché les biens du logis. Le Préfet en avoit adroitement jetté la clef dans les broussailles lorsqu'il avoit apperçu ces troupes, & quelque violence qu'on lui fît, il nia toujours qu'il l'eût, & ne la voulut jamais donner. Enfin les Turcs ayant quelque considération pour son caractère, ils ne lui ôtèrent qu'une partie de ses habits, & n'emportèrent que les choses légères, & de quelque valeur, qu'ils trouverent dans la maison, sans toucher ni à mes livres, ni à mes papiers.

Le 29. un Gentilhomme de Mingrelie y vint de nuit avec une trentaine de gens, & y mit tout en pièces. Il découvrit presque toute ma chambre dans la pensée que j'y avois caché beaucoup de choses. Il emporta ce qui me restoit de vaisselle, mes coffres, & mes gros meubles, & enfin tout ce que les Turcs & moi y avoient laissé pour être de trop petit de prix & trop pesant : il vint de nuit comme j'ai dit. Ce Tigre n'ayant point de lumière, fait du feu de mes papiers & de mes livres, après en avoir arraché les couvertures parce qu'elles étoient dorées & armoriées. Car j'avois fait relier fort curieusement mes meilleurs livres en partant de Paris : il n'en resta pas un.

Le 30. au matin j'appris ce saccagement avec
une

une douleur que je ne puis exprimer. Le soir un Chiaoux Turc vint à la Forteresse où j'étois, & fit savoir qu'il venoit de la part du Pacha. Sabatar (j'ai dit que c'étoit le nom du Gentilhomme à qui elle appartenoit) sortit dehors pour recevoir son message. Il portoit que le Lieutenant du Pacha qui étoit devant la Forteresse de Ruchs s'étonnoit, de ce qu'il ne venoit point se soumettre à lui & lui rendre l'hommage, puisque la Mingrelie appartenoit au Grand Seigneur : que le Pacha avoit ordonné d'en bien user avec ceux qui se joindroient aux Turcs, mais de traiter en ennemis ceux qui refuseroient de le faire : que s'il vouloit sauver ses biens, savoir, son Château & tout ce qui étoit dedans, il eût à aller recevoir promptement les ordres du Pacha. Sabatar fit réponse qu'il reconnoissoit le Pacha pour son Seigneur, & que de cœur il étoit Turc, & non Mingrelieu, qu'il avoit résolu d'aller trouver le Pacha dès qu'il avoit appris qu'il devoit venir, qu'à présent qu'il entendoit que son Lieutenant étoit à Ruchs, il iroit le lendemain matin recevoir ses ordres.

Le 31. ce Gentilhomme avec trente hommes armés alla trouver le Lieutenant du Pacha, il lui porta un présent de quatre esclaves, d'une tasse d'argent, de quantité de soye, de cire & de rafraichissemens. Il arriva le soir au camp, il y trouva plusieurs Seigneurs de Mingrelie, qui comme lui s'étoient venus rendre de peur d'être assiégés, & de voir le saccagement tant de leurs Châteaux que de leurs terres. Le Lieutenant du Pacha lui dit que l'ordre que son Maître avoit reçu du
Grand

Grand Seigneur portoit de détruire tous les lieux forts de Mingrelie, mais que toutefois il vouloit bien conserver ceux des Seigneurs qui se montreroient obéissans. Que le Grand Seigneur ôtoit la Principauté à Levan qui étoit à Ruchs, & la donnoit au jeune Prince qui avoit été élevé à Acalziké, qu'il falloit qu'il lui fit serment de fidélité, qu'il donnât un de ses enfans pour ôtage de sa foi, & fit un présent au Pacha. Le présent que Sabatar convint de faire fut de dix jeunes esclaves d'un & d'autre sexe, & de trois cens écus ou en argent, ou en soye.

Le premier d'Octobre Sabatar revint amenant une sauvegarde du Turc pour son Château, & pour toutes ses terres. Il fut sur pied toute la nuit à amasser le présent qu'il devoit porter. Il fit savoir à tous ceux qui s'étoient réfugiés en sa Forteresse que les Turcs y avoient donné sauvegarde, moyennant vingt cinq esclaves, & 800. écus, il leva cela sur tous les gens qui s'y étoient retirés. De chaque famille où il y avoit quatre enfans il en prenoit un, c'étoit le plus pitoyable spectacle du monde, de voir arracher les pauvres enfans des bras de leurs meres, les lier deux à deux, & les mener au Turc. Je fus taxé à 20. écus.

Sabatar ne porta de tout cela au Lieutenant du Pacha que ce qui avoit été accordé entr'eux : il s'appropriâ le reste. Ses femmes, ses enfans, & tout le Château, jettèrent bien des cris lors qu'ils le virent partir & emmener son plus jeune fils. Les enfans que l'on donne en ôtage au Turc ne sont pas moins ses esclaves, ils ne sortent jamais de ses mains.

on

On les envoya d'ordinaire à Constantinople grossir la multitude des jeunes garçons bien faits qu'on élève dans le Serrail. Le Lieutenant du Pacha reçut le présent & l'otage, & retint Sabatar avec lui. Il somma trois fois le Dadian de se rendre, ce Prince n'en fit rien. Sa Forteresse étoit bien gardée par des Suanes que son Visir y avoit envoyez, & qui en étoient plus Maîtres que lui-même. Le Visir lui mandoit tous les jours de tenir bon, & qu'il étoit prêt d'aller fondre sur l'ennemi. Enfin les Turcs après avoir demeuré quatre jours devant Ruchs, & après avoir fait plus de deux mille esclaves & beaucoup de butin se retirèrent. Ils n'avoient point d'Artillerie, c'est ce qui les empêcha d'attaquer la place. Ils emmenèrent tous les Seigneurs de Mingrelie qui étoient venus se rendre, & qui avoient prêté serment au nouveau Prince. Le Catholicos étoit de ceux qui avoient prêté serment, le Pacha manda qu'on le fit Visir du nouveau Prince, & qu'on l'envoyât en son nom au Prince des Abcas demander en mariage la Princesse sa fille.

On croyoit que la venue du Turc en Mingrelie rétablirait l'ordre, & ramènerait la paix en faisant mettre bas les armes. Cela n'arriva point, ils vinrent, ils pillèrent & ils mirent le pays en plus de troubles qu'il n'étoit auparavant; car ils le divisèrent en deux partis, dont l'un s'étoit engagé par serment & par otages à un nouveau Prince, & l'autre demeurait attaché à l'obéissance de l'ancien. Cette partialité mettoit à chacun les armes à la main. Voyant les choses en ce misérable état, si éloignées d'accommodement, je pris
la

la résolution de passer en Georgie de quelque manière , & à quelque risque que ce pût être. J'en courois tant tous les jours en Mingrelie , que je ne doutois point que je n'en fusse bientôt accablé. Levan menaçoit d'engloutir les Châteaux, les biens & les terres des Seigneurs , qui avoient été rendre obéissance aux Turcs. Sabatar étoit encore avec eux , ses fils qui commandoient dans son Château étoient les plus grands assassins du monde , & des fripons achevez. Je perissois tous les jours d'angoisse & de disette. C'étoit une affaire que d'acheter une poignée de grain & une livre de viande , j'essuyois dans mon four toutes les injures du tems comme en rase campagne. Le desespoir de mes valets m'accabloit , enfin je me sentoient mourir. Cela me porta à tout hasarder pour me tirer de Mingrelie , tandis que j'avois encore assez de force pour le faire. Je fis chercher par tout des guides , je promis , je conjurai , je donnai , rien ne me servit , personne ne me voulut conduire. Des armées occupoient , disoit-on , tous les passages d'Imirette , pays entre la Mingrelie & la Georgie par où il falloit de nécessité passer ; que c'étoit être fou que de s'y présenter , & qu'il étoit assuré qu'on y feroit fait esclave. Voilà toutes les réponses qu'on me donnoit. Je proposois de faire le tour ou par le mont Caucase , ou par le bord de la mer , aucun ne me vouloit conduire.

C'est une chose incroyable combien les Mingreliens ont peur de mourir ou de se perdre ; il n'y a point de récompense qui les puisse porter à courre un danger connu quelque petit qu'il soit. Enfin je fus réduit à pren-

prendre la voye de la mer & de la Turquie, c'est-à-dire, à faire un tour de septantelieuës. Je vins à Anarghie, village, & petit port, dont j'ai parlé. J'y trouvai une Felouque de Turcs, je la fretai pour Gonié. Dès que j'eus donné les arrhes je retournai à la maison des Théatins & au Château de Sabatar, pour me préparer au voyage.

Le 10. Novembre assez matin je partis de ce Château étant convenu avec mon Camarade des voyes que je tiendrois pour le tirer de Mingrelie, s'il plaisoit à Dieu de me donner un heureux voyage. J'emportai avec moi cent mille livres en pierreries, & huit cens pistoles en or, avec le peu de hardes qui m'étoit resté. Les pierreries étoient enfermées dans une selle faite exprès pour cacher des bijoux, & dans un oreiller. Je pris un valet pour m'accompagner, celui-là même que j'avois racheté d'esclavage. C'étoit un fripon caché, un traître dont la méchanceté ne m'étoit pas bien connue. On ne me conseilloit pas de l'emmener crainte d'avanie & de quelque méchant tour, qu'il avoit tout l'air de me jouer. Je n'étois pas moi-même bien résolu à m'en charger, mais la fortune vouloit que je le prisse, & je ne pûs l'empêcher. Les raisons qui me portèrent à l'emmener plutôt qu'un autre, c'est qu'il souffroit son mal en desespéré & en furieux, & que je craignois que le desespoir & l'ivrognerie à quoi il étoit sujet ne nous fit découvrir en Mingrelie. Le Pere Zampi Préfet des Théatins m'accompagna comme il avoit toujours fait. Le Frere Laïc me voulut conduire à Anarghie. Nous marchâmes à pied le Préfet & moi, parce qu'on ne

ne pût trouver qu'un cheval de loüage, quel-
qu'argent qu'on offrit pour en avoir, sur le-
quel je mis mes hardes & mon valet. Le
Frere Laïc étoit à cheval, il pleuvoit à verse
depuis deux jours, le Frere pensa se noyer à
une lieuë du Château dans un fossé large &
débordé, où son cheval tomba, & dont nous
le retirâmes à grand' peine & demi mort. Je
ne dirai point les fatigues que j'eus ce jour-là
& les suivans : je fus obligé d'aller en divers
lieux à pied, en une saison de pluye, dans
des bois pleins d'eau & de fange, où j'en avois
d'ordinaire par dessus les genoux ; je dirai seu-
lement, qu'on ne peut au monde avoir plus
de peines que j'en eus. J'étois épuisé, en
verité, il ne me restoit que le courage & la
résolution de tout faire & de tout souffrir,
pour sauver le bien qu'on m'avoit confié. Le
soir nous arrivâmes à Anarghie percez de pluye
jusqu'aux entrailles. Anarghie est à six lieuës
du Château de Sabatar.

Le 12. je devois m'embarquer, mais j'en fus
empêché par une nouvelle qu'on eut que des
Barques de Circaffiens & d'Abcas croisoient
sur les côtes de Mingrelie. Cela étoit vrai,
elles avoient enlevé des Barques du Païs, &
une entr'autres où j'avois intérêt. L'indici-
ble ennui que ces retardemens me caussent
ne venoit pas tant de ce qu'ils me tenoient
en des dangers & en des maux continuels,
que de ce qu'ils sembloient me menacer de
n'en sortir jamais.

Le 19. on vint donner avis au Pere Zampi
que le jour précédent, de nuit, on avoit en-
foncé la porte de son Eglise, pris ce qui y
étoit, ouvert le sepulchre qui étoit dedans,
&

& emporté tout ce qu'un Pere Théatin , demeuré au logis pour le garder comme on a dit , avoit enfermé dans ce tombeau ; qu'on avoit foui par tout , & qu'il ne restoit rien d'entier que la muraille. On peut croire l'épouvante que je pris à cette nouvelle , ayant laissé plus de sept mille pistoles enterrées en cette Eglise. Je dépêchai aussi-tôt à mon Camarade. On ne le trouva point au Château ; il étoit déjà allé à la maison des Théatins , pour savoir quelle part nous devions prendre à la mauvaise aventure laquelle il avoit aprise aussi-tôt que moi. Il m'écrivit , que graces à Dieu , l'on n'avoit point touché à nôtre argent , & qu'il l'avoit trouvé au même état où nous l'avions mis en terre. Cette nouvelle me releva merveilleusement le courage , je la regardai comme une nouvelle marque de l'assistance dont le Seigneur me favorisoit , & j'allai encourager les Turcs , qui m'avoient loué leur Felouque , à partir incessamment.

Le 27. je partis d'Anarghie. Ma Felouque étoit grande. Il y avoit près de vingt personnes, la moitié esclaves, & le reste Turcs. Je n'y avois laissé embarquer tant de gens qu'afin de me pouvoir défendre des Corsaires qui couroient la côte. Après une heure de Navigation, nous arrivâmes à la Mer. Le *Langur*, que nous descendîmes, est rapide. On le descend très-vîte. Mais il faut l'avoir bien pratiqué, quand on descend sur ce fleuve, avec des Barques chargées, parce qu'il y a quantité de bas fonds, où elles s'ensablent. Je demeurai tout le jour sur le bord de la mer, le Patron de la Chaloupe m'en pria, il attendoit

doit encore deux esclaves qui devoient arriver sur le soir.

Pendant que je demeurai à Anarghie je fus invité à deux baptêmes, j'y fus pour voir la manière dont les Mingreliens l'administroient. Je trouvai que le Pere *Zampi* l'avoit décrite assez justement dans sa Relation. La voici comme je la vis chez un voisin du logis où je demurois. Il envoya querir le Prêtre sur les dix heures du matin. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il entra dans la cabane où l'on garde le vin, il s'assit sur un banc, & sans autre habit que le sien ordinaire, il se mit à lire dans un livre à demi déchiré, gros comme un Nouveau Testament in 8°. L'enfant n'étoit pas encore devant lui quand il commença la lecture. Le Pere, & le Parrain, l'amenerent au bout d'un quart d'heure. C'étoit un petit garçon de cinq ans. Le Parrain apporta une petite bougie & trois grains d'encens. Il alluma la bougie, & l'attacha à la porte de la cabane, & elle fut brûlée avant que l'enfant fût baptisé. On n'en ralluma point d'autre. Les trois grains d'encens furent mis sur un peu de feu, & consumez. Le Prêtre durant cela étoit occupé à sa lecture, il la faisoit vite & bas avec fort peu d'application, car il parloit à tous venans qui lui demandoient quelque chose. Le Pere, & le Parrain, alloient & venoient durant tout ce tems, & l'enfant aussi qui ne faisoit que manger. Après une grande heure de lecture, on aprêta un baquet plein d'eau tiède. Le Prêtre versa dedans une petite cueillerée d'huile de noix, & dit au Parrain de deshabiller l'enfant. Quand cela fut fait, on le mit tout nud dans

le baquet. Il y étoit debout sur ses pieds. Le Parrain le lava d'eau par tout le corps. Quand il l'eut bien lavé, le Prêtre tira d'une bourse de cuir, qu'il avoit pendue à la ceinture, la grosseur d'un pois de *myrrhe*. J'ai déjà dit qu'on appelle ainsi l'huile d'onction. Il le donna au Parrain, & il en oignit l'enfant en presque tous les endroits du corps. Au sommet de la tête, aux oreilles, au front, au nez, aux joues, au menton, aux épaules, aux coudes, au dos, au ventre, aux genoux, & aux pieds. Le Prêtre lisoit toujours cependant, & sa lecture ne finit que lors que le Parrain r'habilla l'enfant. Dès qu'il fut habillé, le Pere apporta du pain, du vin, & un morceau de cochon bouilli. Il lui en donna à manger, puis il en presenta au Parrain, au Prêtre, aux invitez, & à tout le logis. Cela fait chacun alla se mettre à table, d'où il n'y eût presque personne qui ne sortit yvre.

J'ai vu aussi célébrer la Messe en ce même lieu. Elle se célèbre avec la même inapplication, & la même irrévérence, & tout comme on l'a dit au Traité de la Religion des Mingreliens. Il m'arriva un jour d'en voir une plaisamment interrompue. J'allois avec un Théatin au Château de notre retraite. Nous passâmes devant une Eglise. On y disoit la Messe. Le Prêtre qui la célébroit entendit que nous demandions le chemin à des gens qui étoient sur la porte. *Attendez*, nous cria-t-il de l'Autel, *je m'en vais vous le montrer*. Un moment après il vint à la porte, en recitant sa Messe entre les dents; & après avoir demandé d'où nous venions, & où

où nous voulions aller, il nous montra le chemin, & s'en retourna à l'Autel.

Le 28. de fort bon matin nous-nous mêmes en mer. Le tems étoit clair & serain. Nous découvrîmes les hautes terres de Trebifonde d'un côté, & celles des Abcas de l'autre; & assez facilement, parce que la Mer noire commençant à tourner des côtes des Abcas, Anarghie se trouve assez avant dans le cercle qu'elle forme de ces côtes-là à Trebifonde.

La Mer noire a environ 200. lieues de longueur, tirant Est & Ouest juste; ce qui ne fait pas la moitié tant d'étendue qu'*Herodote* lui en assigne. Car voici comme il en donne la mesure. *Il y a, dit-il, depuis l'embouchure du Pont-Euxin, jusqu'au Phase, qui est la plus grande longueur de cette Mer, neuf jours & huit nuits de navigation; c'est-à-dire onze mille cent stades.* Cela fait quatre cens soixante deux lieues, de quinze au degré astronomique. Je ne sai comment excuser cet Auteur d'un si terrible mécompte, si ce n'est en supposant que ses mesures soient prises terre à terre, comme on parle, sur la Mer méditerranée, comme c'étoit la coutume des Anciens de naviguer. Ils n'osoient s'éloigner de terre jusqu'à la perdre de vue, de peur de s'égarer & de faire naufrage. Or à compter de cette manière, la longueur du Pont-Euxin, depuis le fleuve du Danube jusqu'à celui de Phase, qui en marquent les deux bouts, il y a bien le double d'espace, ou de navigation. Les Géographies des Arabes se méprennent aussi beaucoup à la longueur de cette Mer, en la marquant de 1200. milles. Sa plus grande largeur est Nord & Sud du Bosphore avec
le

le Boristhene environ trois degrez. Cet endroit est le bout occidental de la mer. La partie opposée n'est pas la moitié si large. L'eau de cette mer m'a paru moins claire, moins verte, & moins salée que l'eau de l'Océan, ce qui vient, je croi, des grands fleuves qui s'y déchargent, & de ce qu'elle est resserrée en elle-même comme dans un cû de sac, de manière qu'on la nommeroit mieux un lac qu'une mer ; de même que la mer Caspienne, avec qui elle a aussi cela de commun que toutes deux n'ont point d'Isles, & qu'elles sont toutes deux fort orageuses. Il ne faut donc point chercher dans la couleur des eaux de la Mer noire la raison de sa dénomination, puis qu'elles sont plus blanches au contraire que celles des autres mers. On l'a ainsi dénommée à cause du danger que l'on court à naviger dessus, les tempêtes y étant plus ordinaires, & plus furieuses qu'ailleurs. Dans le même sens que les Arabes ont nommé le détroit qu'il faut surmonter pour entrer dans la Mer rouge, *Babelmandeb*, c'est-à-dire, *Porte funeste* : *Porte de malheur*, à cause des fréquens naufrages qui y arrivent. La Mer noire portoit premierement le nom d'*Afkenas*, du petit-fils de *Japhet*, mais les Grecs changerent ce nom en celui d'*Euxin*, ou *Pont-Euxin*, terme qui signifie *intraitable*, & qui ne souffre personne, à cause des fréquentes & furieuses tempêtes qu'il y a sur cette Mer, comme je l'ai observé. Les Turcs pour la même raison la nomment *Cara Denguis*, c'est-à-dire, *Mer furieuse*. *Cara*, qui en Turc signifie proprement *noir*, signifiant aussi *dangereux*, *furieux*, *effroyable* ; & servant ordinairement

d'épithete en cette langue aux forêts épaisses, aux fleuves rapides, & aux montagnes aspres & élevées. Ainsi il y a beaucoup de fleuves qu'ils appellent *cara-son*, eau noire, pour dire que ces fleuves sont sujets à des débordemens, & qu'ils causent beaucoup de dommage en se débordant. Ce qui fait que la violence des tempêtes est plus grande & plus dangereuse sur cette Mer que sur les autres, c'est premièrement, que ses eaux n'ont qu'un lit étroit, & n'ont point d'issuë. L'ouverture du Bosphore ne se devant compter pour rien en ce raisonnement, tant elle est étroite. Quand donc les eaux sont émuës par la tempête, ne trouvant point à s'écouler, & étant repoussées, elles s'élèvent haut & en tourbillon, battant un navire de tous côtez d'une vitesse & d'une force insupportable. Secondement, c'est que cette mer n'a que des rades dont la plupart ne sont point abriées, & où l'on est plus mal qu'en pleine mer. J'ajoute au sujet du nom de *Cara denguis*, que les Turcs donnent à cette Mer, que c'est le même qu'elle a en Grec *Maurothalassa*, & ainsi ils appellent *Ak denguis*, Mer blanche, la *Propontide*, que les Grecs appellent *Asprothalassa*. Les Arabes appellent la Mer Euxine *Babar Bontos*, Mer de Pont.

Toute la Mer noire est sous la domination du Grand Seigneur, on n'y navige que par sa permission, & on y est ainsi en sûreté des Corsaires, qui sont, à mon avis, le plus grand danger de la mer.

Le vent nous ayant été contraire tout le jour, nous ne fîmes que 18. milles. Nous entrâmes sur le soir en un fleuve nommé
Kelm-

Kelmbel. Il est plus profond, & il est presque aussi large que le *Langur*, mais il n'est pas si rapide.

Le 29. deux heures avant le jour, nous partîmes à la clarté de la Lune, nous arrivâmes à midi au fleuve *Phase*, & nous le remontâmes environ un mille, jusques à des maisons, où le Patron de la Felouque vouloit se débarquer avec quelques marchandises.

Le fleuve de *Phase*, que l'on tient être le *Phison*, un des quatre grands fleuves du Paradis terrestre, a sa source dans le mont Caucase. Les Turcs l'appellent *Fachs*. Les gens du pais le nomment *Rione*, comme je l'ai observé. *Procope* s'est mépris à cette double dénomination, & il a crû que c'étoient deux fleuves differens, au lieu que ce n'en est qu'un. Je l'ai vû à *Cotatis*. Il court là rapidement dans un lit étroit, & souvent il y est si bas, qu'on le passe à gué. Son lit, à l'endroit où il se décharge dans la mer, qui est éloigné de quatre-vingts dix milles de *Cotatis*, a un mille & demi de largeur, & de fond, plus de soixante brasses. Plusieurs petits fleuves qui se déchargent dedans le grossissent à ce point-là. Il court d'Orient en Occident. L'eau en est fort bonne à boire, quoi qu'elle soit trouble, épaisse & de couleur de plomb. *Arian* dit que c'est à cause de la terre qui y est mêlée. Il dit encore, & d'autres Auteurs le disent aussi, que tous les navires faisoient eau au *Phase* sur l'opinion que l'eau de ce fleuve étoit sacrée, ou parce que c'est la meilleure eau du monde. Ce fleuve a, à son embouchure, plusieurs petites Isles, qui paroissent fort délicieuses,

étant toutes couvertes de bois, & divers Islets, en remontant ; ce qui en rend la navigation comme impossible aux grands Vaisseaux, qui sont obligez de s'arrêter à trois ou quatre milles de l'embouchure. Sur la plus grande de ces Isles, on voit du côté d'Occident les ruines d'une Forteresse que les Turcs ont bâtie. Ce fut le Sultan Murat qui la fit construire l'an 1578. ou, pour mieux dire, le Généralissime de ses armées, nommé Mustafa, du tems des grandes guerres entre les Turcs & les Persians. Cet Empereur Turc avoit entrepris de conquérir les côtes Septentrionales & Orientales de la Mer noire. Son entreprise n'alla pas au gré de ses desseins. Il fit remonter le Phase à ses Galères. Le Roi d'Imirette avoit dressé de grosses embuscades au lieu où le fleuve est le plus étroit. Les Galères de Murat y furent défaites ; une coula à fond, & les autres prirent la fuite. La Forteresse du Phase fut prise l'an 1640. par l'armée d'Imirette, grossie de celles des Princes de Mingrelie & de Gurriel. On l'a rasée ; il y avoit dedans 25. pièces de canon. Le Roi les fit mener à son Château de Cotatis, où elles sont aujourd'hui, ayant ainsi repassé entre les mains des Turcs lors qu'ils prirent le Château. J'ai fait le tour de l'Isle de Phase pour tâcher d'y découvrir ces restes du Temple de Rea, qu'*Arrian* dit qu'on y voyoit de son tems. Je n'en ai trouvé aucun vestige. Cependant les Historiens assurent qu'il étoit encore en son entier dans le bas Empire, & qu'il avoit été consacré au culte de Jesus-Christ du tems de l'Empereur Zenon. J'en cherchai aussi de cette grande ville nommée *Sebaste*, que les Géogra-

graphes ont placée à l'embouchure du Phafe ; mais il faut que les ruines même de cette ville se soient perduës , comme celles de Colchos ; car je n'en aperçûs rien. Tout ce que je remarquai là, de conforme à ce que les Anciens ont écrit de cet endroit de la Mer noire , c'est qu'il y a beaucoup de Faisans. Et qu'ils sont plus gros , plus beaux , & d'un goût plus exquis , qu'en aucun endroit du monde , à ce qu'il me sembla. Il y a des Auteurs & entr'autres *Martial* , qui disent que les Argonautes apportèrent de ces oiseaux en Grece qu'on n'y avoit jamais vûs auparavant , & qu'on leur donna le nom de *Faisans* , parce qu'on les avoit pris sur les bords du *Phafe*. Ce fleuve separe la Mingrelie de la Principauté de Guriel , & du petit Royaume d'Imirette. Anarghie n'en est éloignée que de 36. milles. La côte est par tout un terrain bas , sablonneux , chargé de bois si épais , que la vue a peine de découvrir à six pas dedans.

Le soir , je fis mettre en mer avec un vent tout-à-fait favorable. A minuit nous passâmes devant un port qu'on appelle *Copulette*. Il appartient au Prince de Guriel.

Le 30. après midi , nous arrivâmes à Gonié. Du Phafe là , il y a 40. milles. Toute cette côte sont des terres extrêmement hautes ; & des rochers les uns couverts de bois , les autres nuds. Elle appartient au Prince de Guriel , dont le pais s'étend jusqu'à un fleuve qui n'est qu'à demi mille de Gonié.

Gonié , que *Calcbondyle* nomme *Gorea* , est un grand Château quarré , bâti de pierres dures & brutes , d'une masse extraordinaire. Il est situé au bord de la mer sur un fonds sa-

blonneux. Il n'a ni fossez ni Fortifications. Ce ne sont que quatre murailles, avec deux portes ; l'une à l'Orient, qui donne sur la mer, & l'autre au Septentrion. Je n'y ai vû que deux pièces de canon. Des Janissaires en assez petit nombre le gardent. Il y a dedans trente maisons, ou environ, petites, basses, assez incommodes, & faites de planches. Dehors, tout proche, est un village qui a autant de maisons. Presque tous les habitans sont mariniers ; &, si l'on en croit les gens du païs, c'est ce qui a fait donner à cette contrée le nom de *Lazi*, *laz* en Turc voulant dire proprement *un homme de mer*, & dans le langage figuré, *une personne rude, grossière & sauvage*. Mais pour moi je suis d'avis que le nom de *Lazi*, que ce peuple porte, ne vient point de la langue Turquesque ; mais que c'est leur ancien nom. On les appelloit autrefois *Laziens*, & leur Païs *la Lazique*, comme on le peut voir dans les Histoires Grecques, & particulièrement dans celle de *Procope*, de la guerre contre les Perses, où il en fait souvent mention, & qui marque si bien leur Païs au même endroit où est *Gonid*, que l'on n'en sauroit douter. *Agathias* le représente considerable & puissant par la multitude des hommes, l'abondance des richesses, la situation commode pour recevoir de toutes parts les munitions nécessaires. Il dit encore que depuis la frequentation des Romains chez les *Laziens*, on y avoit admiré l'observation de la Justice & la Politesse des mœurs. Mais tout cela a changé entierement de face depuis les conquêtes des Turcs. Au reste, les *Laziens* d'aujourd'hui sont la plupart Mahometans.

tans. Il est vrai que les Chrétiens de Georgie & d'Arménie fréquentent fort leur pays, mais ils ne s'y arrêtent pas non plus que les Trebifontains, qui sont les plus proches voisins des Laziens.

Il y a à Gonié une Doüanne, qui a la réputation d'être très-rude. Elle ne l'est pas tant néanmoins qu'on me le faisoit appréhender. Les gens du pays y ont un assez bon parti; mais véritablement c'est un coupe-gorge pour les Européens. On n'a là aucune considération, ni pour la qualité des personnes, ni pour les Passeports du Grand Seigneur, ni pour les appuis qu'on peut avoir à la Porte. On prétendrait en vain tirer des secours de tout cela. Ceux qui commandent en cette extrémité de l'Empire, se croyant si éloignés du Grand Seigneur, que sa main ne sauroit atteindre jusqu'à eux.

Dès que notre Felouque eut pris terre, mon valet s'y précipita avec un emportement de joye tout-à-fait extravagant. Il levoit les yeux au ciel, il baisoit la terre, il faisoit mille imprécations sur la Mingrelie, & mille vœux pour le pays des Turcs. Un moment après il entra dans le Château, me laissant là, dans un tems où j'avois plus besoin de lui que jamais. J'eus lieu de croire qu'il alla dire ce qu'il s'imaginoit que j'étois; car lors que le Doüanier & le Lieutenant du Gouverneur vinrent pour visiter ce qu'on débarquoit de la Felouque, & en prendre les droits; ils me firent d'abord connoître qu'ils savoient que j'étois Européen, les malheurs que je publois m'être arrivés en Mingrelie, & le dessein que j'avois de passer à Acalziké. Cela me surprit

extrêmement, & je vis bien que j'étois trahi. Je ne me troublai point pourtant, & Dieu me fit la grace d'avoir l'esprit présent. J'étois bien sûr que mon valet ne savoit point distinctement qui j'étois. Je l'avois pris à Constantinople, il avoit vu que je frequentois particulièrement les Ambassadeurs & les Ministres Europeans, que j'en étois honorablement traité : & que le reste du tems je ne faisois que lire & écrire. Il devoit s'être persuadé que j'étois un voyageur curieux. Je l'avois instruit à dire aux Turcs que j'étois Marchand, & qu'étant venu en Mingrelie à dessein d'acheter des oiseaux de proie pour l'Europe, les gens du pais m'avoient tout volé, & que j'allois demander justice au Pacha d'Acalziké. Je me tins ferme sur cette avance, parce que je ne savois pas d'autre meilleur déguisement, & que je ne voulois pas en le changeant témoigner à mon valet que je m'aperçusse de sa trahison, ni même que je m'en défiassé seulement. Le Douanier me fit plusieurs questions. J'y satisfis assez bien. Il commanda qu'on visitât mes hardes, on n'y trouva rien. Il y avoit entr'autres une selle de cheval avec une niche sous le pomeau, faite pour cacher quelque chose de précieux. Elle étoit pleine & pesoit beaucoup. Ce poids la rendoit suspecte, d'autant plus que les selles à la Turque sont fort légères. Les Gardes la manièrent & la tâterent de tous côtez ; mais n'y sentant rien que du crin, & de la bourre, ils la laissèrent.

Des huit cens pistoles dont je m'étois chargé, j'en portois la moitié sur moi. L'autre étoit dans une besace fermée d'un cademat, avec.

avec quelques bagatelles qui n'étoient pas de prix ; mais que je savois bien que les Turcs prendroient, si leurs yeux tomboient dessus. J'avois resolu en partant de Mingrelie de donner cette besace à garder aux Mariniers quand nous prendrions terre à Copolette ; ce Port ici proche dont j'ai parlé. On ne visite point leurs hardes & rarement fouille-t-on les Felouques. Le bon vent fit passer ce lieu-là sans s'y arrêter, c'est ce qui empêcha que je n'exécutasse ma résolution ; car il y auroit eu de l'imprudence à le faire dans la Felouque à cause des Passagers qui y étoient.

Les Gardes de la Doüanne bien avertis de ce que j'avois, allèrent dans la Felouque & trouvèrent cette besace. Ils demandèrent à qui elle étoit. J'eus d'abord qu'elle étoit à moi, mais qu'il n'y avoit rien dedans qui dût Doüanne. Le Doüannier me dit de l'ouvrir, je répondis que je le ferois volontiers dans la maison, mais non pas sur le bord de la mer devant tant de gens. Le Doüannier me mena chez lui. Le Lieutenant du Gouverneur y vint aussi. Il prend un pour cent, & le Doüannier cinq. Ils prirent de moi 22 pistoles en or, & tout ce qui leur plut de ces bagatelles qui étoient dans la besace, entr'autres une paire de pistolets qui étoient mes seules armes, à la vérité il me la paya, mais à moitié de valeur. Il me dit ensuite de loger chez lui. Je lui répondis qu'il se moquoit de moi de m'offrir son logis après m'avoir pris injustement la doüanne de l'argent que j'avois, puisque l'or & l'argent n'en doivent point. Il me répondit que j'étois mal informé, qu'il ne m'avoit point fait d'injustice,

qu'à Gonié tout payoit douïanne sans rien excepter ; qu'au reste en m'offrant sa maison c'étoit une faveur qu'il me faisoit. Je le remerciai , & lui dis que s'il m'en vouloit faire une extrême , dont je lui serois toujours obligé , c'étoit de me donner le moyen d'aller trouver le Pacha d'Acalziké. . Que tout Gonié alloit apprendre qu'on m'avoit trouvé un sac d'or ; & que je ne doutois point , que pour avoir ce qui m'en restoit , on ne me tuât dans les montagnes où je devois passer. Que j'étois seul , étranger , & sans défense ; lui-même m'ayant ôté les armes qui me restoient ; qu'il eût donc la bonté de me donner quelque secours. Il me répondit que je ne prisse point de terreur panique. Que graces à Dieu , j'étois dans le païs des fideles , (les Turcs se donnent cet épithète) où je ne devois apprehender ni vol , ni meurtre. Qu'il étoit caution de ma vie , & de mon bien. Que je misse mon sac d'or sur la tête , & le portasse sans aucune apprehension. Qu'au reste , le droit chemin d'Acalziké étoit étrangement rude ; qu'il en falloit faire les deux premières journées à pied , les chevaux ne pouvant aller dans les sentiers étroits & aspres de ces montagnes ; que le lendemain matin il me donneroit des gens qui porteroient mon bagage , & me conduiroient à la première traite ; & que de là il me feroit conduire à l'autre , & ainsi de suite jusqu'à Acalziké.

Après m'avoir dit cela , il m'offrit pour la troisième fois de venir passer la nuit chez lui. Il m'en pressa même beaucoup. Il me faisoit cette offre de fort bonne foi , & pour mon bien

bien comme je connus depuis. Plût à Dieu que j'en eusse alors aperçû quelque chose ; mais je n'avois garde de prévoir ce que le destin me préparoit. Je craignois que ce ne fût pour visiter plus exactement mes hardes, & ma selle, qu'il ne lui prît envie de fouiller sur moi. J'y avois un gros sac d'or, comme j'ai dit, & des perles cachées en trois endroits.

Il étoit presque nuit quand je sortis de chez le Doüannier, qui étoit aussi Gouverneur du territoire de Gonié. Mon valet avoit fait porter mes hardes au lieu où étoient allé loger les gens venus avec moi. C'étoit une méchante chaumière percée de tous côtez, sale & puante autant qu'il se peut. J'y reçûs bien des complimens de condoléance, si j'ose parler ainsi, & à dire le vrai, je croi, qu'à mon valet près, qui avoit profité de la prise des 22. pistoles, tous les gens qu'il y avoit-là en étoient fâchez. Chacun me blâmoit de ne lui avoir pas donné mon sac à garder. Je contrefaisois bien le dolent & l'affligé, mais au fond du cœur j'étois ravi d'en être quitte à ce prix, & ne souhaitois que de voir le retour du Soleil pour me tirer du coupe-gorge où j'étois.

Pendant que je mangeois un morceau de biscuit, un Janissaire vint dire à mon valet que le Lieutenant du Commandant le demandoit. Le Commandant du Château n'y étoit pas. Son Lieutenant faisoit la charge. Mon valet y alla, & une heure après le même Janissaire me vint querir de la même part. Je trouvai le Lieutenant à table avec mon valet tous deux yvres. Il me fit d'abord boire &

manger par force, & après il medit, que tous les Chrétiens, gens d'Eglise, qui passaient par Gonié, étoient obligez de donner à son maître deux cens ducats; que j'étois de ces gens-là, & que je devois payer cette somme. Je lui dis que j'étois Marchand, & qu'il se méprenoit. Que j'avois payé la douïanne, bien que contre justice; & que le Douïannier m'ayant laissé libre, il n'avoit point à connoître de ce que j'étois; qu'au reste si je devois payer quelque chose au Gouverneur, cela se feroit le lendemain, & que la nuit n'étoit pas le tems d'une telle discussion. Je voulois sur cela me lever & sortir. Deux Janissaires m'arréterent, le Lieutenant me fit rassoir, me fit boire à toute force, & me tint deux heures à m'alleguer mille impertinences; entr'autres que le bien des Chrétiens appartenoit de droit aux Turcs, que les Maltois avoient pris deux de ses freres, qu'à un homme comme moi, vingt pistoles de bien suffisoient. Je me trouvois en une méchante occurrence, j'avois affaire à des gens yvres, mon valet au lieu de m'aider étoit à table avec mon juge, & à son tour disposoit de moi, étant mille fois plus mon maître en effet que je n'étois de droit le sien. Je voyois sa perfidie sans oser rien dire de peur de pis. Je le tirai à part, & lui dis de ne perdre pas l'occasion d'augmenter le ressentiment que j'avois de la fidélité avec laquelle il m'avoit servi, qu'il n'y avoit que lui qui pût accommoder l'affaire, que je lui donnois pouvoir d'offrir jusqu'à vingt ducats pour cela. Mon dessein étoit dans cette fausse confiance, qui ne me pouvoit faire que du bien, de retenir la méchanceté de ce
 trait

traître, & de l'empêcher d'aller à l'extrémité. Après je me mis à supplier, à menacer ouvertement, à remontrer que personne ne viendrait plus à Gonié, si l'on apprenait que l'on y traitât les passans avec tant de violence & tant d'injustice. Le Lieutenant me dit en riant, que Gonié n'étoit pas son bien, qu'il n'avoit plus qu'un an à y demeurer, qu'il se soucioit peu qu'après son départ il n'y vînt pas un homme, & que le Château abîmât, qu'il se servoit de l'occasion sans égard à l'avenir; enfin la chose alla si loin, que le Lieutenant, ne pouvant m'obliger de lui donner ce qu'il demandoit, il envoya querir mes hardes. Mon traître de valet donna la main à ce beau coup. Le Lieutenant me dit de tirer l'or qui étoit dedans. Je n'en voulus rien faire, & je lui répondis que je ne donnerois jamais un sol à quelque extrémité où il se pût porter, parce que je ne lui devois rien; que je ne pouvois m'opposer à sa violence; qu'il prît tout ce qu'il voudroit; mais que je savois bien les voyes de me le faire rendre. Gevaleur fit venir des chaines & un carcan, cela m'ébranla un peu, à dire le vrai, parce que j'avois affaire à des soldats que l'or qu'ils avoient vû, & le vin dont ils étoient souls portoient à tout faire. Un d'eux s'approcha de moi, & me dit, *Plus on pile l'ail, plus il sent mauvais*. Cela vouloit dire, plus on tarde à accommoder une affaire, plus elle se rend difficile. Mon valet prononça en même tems que j'eusse à payer cent ducats. Pour couper court, je les donnai, & quatre encore aux Janaisaires qui avoient servi de sergens. Le bien que j'avois sur moi, & en mon

giste , le lieu où j'étois , & cent autres bonnes considérations me firent ployer. En un autre état , je ne me fusse pas rendu à des menaces. Je n'eusse point eu peur des chaînes , & je me fusse tiré d'affaire quitte , ou du moins à peu de perte. Le Lieutenant me contraignit , en lui comptant les cens ducats , de jurer sur l'Evangile que je les lui donnois de bon cœur , & que je n'en parlerois à personne. Il y eût une nouvelle contestation là-dessus , qui fut aussi aspre que l'autre. Je ne voulois point jurer cela , parce que je voulois effectivement m'en plaindre : & je voulois d'ailleurs m'assurer pour l'avenir par la résistance présente. Ce voleur cependant , s'obstinoit à ne vouloir les cent ducats qu'à cette condition. Il falut que je fisse le serment en sa présence tel qu'il voulut , & que je le priasse même d'accepter l'argent.

Le lendemain de bon matin , qui étoit le premier Decembre , les Gardes de la Doüanne vinrent à mon méchant giste , & m'observèrent toujours , jusqu'à mon départ. Ils avoient ordre de revisiter ma selle & de me fouiller. Ils appellèrent mon valet , & le lui dirent le plus civilement , & le plus honnêtement qu'ils pûrent. Ils la visitèrent donc derechef. Je tremblois à mourir pendant qu'elle étoit dans leurs mains. Ils ne manioient rien qui ne diminuât leur desffiance. Le poids seul l'entretenoit. Voyant qu'ils s'y arrêtoient trop , je leur dis que j'avois fait faire cette selle , pour servir de bât , en cas de besoin , & qu'à cause de cela , elle étoit si lourde. Ils se payèrent de cette échapatoire. Je remarquai ensuite qu'ils me vouloient fouiller ,

lèr , car ils me tiroient à part l'un après l'autre , & me disoient que si j'avois quelque chose que la Doüanne n'eût pas vû , je leur fisse un présent , & qu'ils ne me découvriroient pas. Mes amis , leur répondis-je , ne cherchez point de détour pour me fouiller ; si vous le voulez faire , faites le hardiment. J'ouvris ma veste en disant cela , & leur présentai aussi mes poches. Cette bravade me sauva. Les Gardes crurent que j'eusse été moins hardi , si j'eusse eu sujet de craindre. Ils ne me fouillèrent point. J'allai avec eux chez le Doüannier , & lui dis , en feignant de pleurer , & d'être mortellement triste , que pour n'être pas venu coucher chez lui j'avois été dépouillé d'une partie de mon or. Je te l'avois bien dit , me répondit-il ; je me doutois de ce qui t'est arrivé. Après , il me pressa fort de lui dire ce qu'on m'avoit pris , & qui avoit fait le coup , m'assurant que j'en aurois sûrement justice , & qu'il me le feroit rendre. Je lui répondis qu'on m'avoit menacé de mort , si je le disois. Cela étoit vrai , & j'avois , outre cela , une si forte envie d'être hors de Gonié , & desirois si passionnément de partir , que je n'avois garde de commencer un procès. Je conjurai le Doüannier de me tenir sa parole. Il le fit , & me donna deux hommes pour porter mes hardes jusqu'au soir , & un Turc pour m'accompagner jusqu'à Acalziké. Il commanda à ces deux hommes d'apporter un billet de ma main pour assurance que je serois bien arrivé à la première traite , & il donna au Turc un passeport en forme d'ordre , pour servir dans tout le chemin. En voici la traduction.

Gar-

Gardes des Chemins, Prevôts, Juges, Baillifs, menez de traite en traite à l'heureuse Porte d'Assan Pacha, Jean son Changeur. Donnez-lui pour de l'argent des chevaux & des hommes, autant qu'il en demandera. Sa personne, & ses bardes, sont un dépôt qu'on donne en garde à tous les habitans des lieux où il passera, on en répondra sur la vie.

Le Doüannier me dit, en mettant ce billet entre les mains du Turc qui me devoit conduire, qu'il me faisoit passer pour Changeur du Pacha, & que je misse un turban blanc, & mon valet aussi, afin d'être respectez. Je le fis, & partis sur les huit heures du matin, ravi & transporté de me voir hors d'un si méchant & si dangereux lieu, en pais libre, & où je n'avois presque plus rien à craindre. Je commençai alors à respirer & à reprendre quelque tranquillité d'esprit. Il y avoit cinq mois que j'étois en des agitations & des angoisses horribles. Les avanies, le naufrage, l'esclavage, le mariage, la perte des biens, de la liberté, & de la vie; ces effroyables idées me déchirèrent l'esprit tour à tour en tout ce tems-là, durant lequel d'ailleurs mille maux réels l'avoient tenu dans l'abattement le plus grand où l'on puisse être. J'en revenois ce jour-là, & je sentoís avec un plaisir qu'on ne peut dire, mon cœur se remettre au large & rentrer dans son mouvement paisible. Je montois le mont Caucase avec une légèreté qui surprenoit mes crocheteurs. Qu'on est léger quand on n'a pas le cœur chargé! Je le dis simplement, sans exagération, & sans figure, il me sembloit qu'on m'avoit ôté une montagne de dessus le corps, & que j'allois voler.

Je

Je fis quatre lieuës toujours dans les rochers, & après je passai en bateau le fleuve dont j'ai parlé qui separe le païs de Gurriel & le païs du Turc.

Le 3. je fis cinq lieuës à pied, & trois hommes portoient mes hardes. Nous passions souvent si proche de ces précipices affreux, que j'en étois épouvanté. Nous ne fîmes que monter, & en ces cinq lieuës nous ne fîmes pas deux milles de chemin droit.

Le 4. je demurai dans un village habité par des Turcs & des Chrétiens, où j'étois arrivé le jour précédent, la pluye, la neige & le vent qu'il faisoit ne nous ayant pas permis d'en sortir.

Le 5. & le 6. je fis onze lieuës. J'avois des chevaux, mais je puis assurer que je ne fis pas trois lieuës dessus, il falloit à tout moment mettre pied à terre, à cause des passages difficiles, roides, & escarpez, où les chevaux pouvoient à peine tenir le pied.

Le 7. & le 8. je fis 16. lieuës, les 4 premières à monter & à descendre. Les huit suivantes par un chemin uni, mais qui serpente toujours. Nous étions arrivez sur le Mont Caucase. Nous fîmes les quatre dernières lieuës en descendant continuellement. A la moitié de la descente on voit sur plusieurs pointes & sommets, des masures de Châteaux & d'Eglises. Les gens du pays disent qu'il y en a eu là beaucoup, que les Turcs ont détruites. Quand on est au bas du mont, on entre en une belle Vallée, large de trois milles, fertile & abondante, & fort remplie de villages. Le fleuve *Kur* passe au milieu.

On

On fait que l'Asie est divisée par une chaîne de montagnes d'un bout à l'autre, dont les trois plus hautes parties ont été nommées. *Taurus*, *Imaus*, & *Caucase*. La première est la plus avancée dans l'Asie, & on appelle toute cette chaîne en général le mont *Taurus*. Je dis en général, parce que chaque partie a son nom particulier connu par chaque Nation qui en est proche. La dernière partie est la plus proche de l'Europe, entre la mer Noire & la mer Caspienne, la Moscovie & la Turquie. Beaucoup d'Auteurs confondent ces trois parties. *Pline*, entr'autres, & *Quinte-Curce*, qui mettent le Caucase dans les Indes. *Strabon*, qui parle de cette montagne dans le Livre onzième de sa *Geographie*, dit que quoi que ces Auteurs s'accordent tous en cela, on ne doit pas néanmoins les en croire; parce qu'ils n'en ont usé ainsi que par flatterie, afin de mieux louer *Alexandre*, à qui il étoit sans doute bien plus glorieux d'avoir poussé ses conquêtes jusqu'au delà des montagnes des Indes, que d'avoir simplement traversé les montagnes voisines du *Pont Euxin*. Je croirois que cette méprise seroit une faute de Géographie que *Quinte Curce* auroit faite de bonne foi; comme lors qu'il fait venir le *Gange* du Midi, & qu'il prend le *Jaxartes*, pour le *Tanaïs*. Je le croirois, dis-je, si dans le livre sixième il ne mettoit pas le mont *Caucase*, entre l'Hircanie & le fleuve de Phase.

Pour revenir à la description du Mont *Caucase*, c'est la montagne la plus haute, & la plus difficile à passer que j'aye vûe; & on le peut juger par ce que j'en ai dit. Elle est pleine de rochers & de précipices affreux. On a beau-

beaucoup travaillé en plusieurs endroits à y caver des sentiers. Elle étoit toute couverte de neige, lors que je la passai ; & il y en avoit presque par tout plus de dix pieds de haut. Il falloit en plusieurs endroits que mes conducteurs fissent chemin avec des pèles. Ils avoient à leurs pieds une manière de sandales propres pour aller sur la neige, que je n'ai vûe qu'en ce pais-là. La semelle a la forme & longueur d'une raquette sans manche, mais pas tant de largeur ; le rezeau est aussi plus lâche, & le bois est tout rond. Cette chaussure les empêche d'enfoncer dans la neige, car elle n'y entre pas plus d'un travers de doigt. Ils courent fort vite avec, & ne laissent que de légères traces, & fort incertaines de la route qu'ils ont tenuë, parce que cette chaussure n'a ni devant ni derrière. Le haut du *mont Caucase* est perpetuellement couvert de neige, & pendant les huit lieuës de chemin qu'on fait à le traverser, il est inhabité. Je passai la nuit du 7. au 8. au milieu de la neige. Je fis couper des sapins, je me couchai dessus, & fis faire grand feu. Lors que nous arrivâmes au haut du Mont, les gens qui me conduisoient firent de longues oraisons à leurs Images, afin qu'elles leur fissent la grace qu'il n'y eût point de vent. En effet, s'il y en eût eu d'un peu fort, nous aurions sans doute été ensevelis dans la neige ; car elle est mouvante & menuë comme la poussière : le vent l'emporte, & en remplit l'air. Graces à Dieu, il ne fit presque point de vent. Les chevaux enfonçoient si avant en des endroits, que je croyois souvent qu'ils n'en sortiroient pas. J'allai presque toujours à pied

à pied & sûrement. Je ne fis pas huit lieues à cheval en traversant ce Mont affreux, qui est de trente six lieues. Je croyois les deux derniers jours être dans les nuës, & je ne voyois pas à vingt pas de moi. Il est vrai que les arbres, dont tout le haut du Mont est couvert, empêchent fort la vûe des' étendre. Ces arbres sont des sapins. Je n'y en vis point d'autres ; de quoi je fus bien fâché. Car comme je m'imaginois d'être sur la plus haute montagne du monde, ou du moins sur la plus haute de l'Asie, j'aurois bien voulu reconnoître ce que disent des Naturalistes, que sur le sommet des montagnes de la plus grande exaltation, les feuilles des arbres sont toujours au même état, à cause que les vents, & les nuées, qui les pourroient faire tomber, sont toujours au dessous, sans jamais monter si haut. C'est ce que je n'ai remarqué nulle part. Je ne me suis pas aperçu non plus que l'air n'y soit pas vital, comme ils le prétendent. Il est vrai qu'il est très-subtil, & très-sec ; mais je croi qu'on y vivroit comme dans les airs plus mêlez, & que la cause qu'on n'y trouve point d'habitans, vient uniquement du commerce, & de la correspondance, qu'il seroit trop difficile d'avoir delà avec le reste du monde. En descendant cette affreuse montagne, je voiois les nuages se mouvoir en bas sous mes pieds à perte de vûe. J'eusse crû être en l'air, si je n'eusse senti que la terre me portoit.

Le Mont Caucase est, jusques vers le haut, fertile & abondant en miel, en bled, & en *Gom*. J'ai parlé de ce grain, en faisant la description de la Mingrelie. Il l'est encore

en

en vin, en fruits, en cochons, & en gros bétail. Il y a par tout de très-bonnes eaux. On y trouve plusieurs villages. La vigne y croît autour des arbres, & s'éleve si haut, qu'on n'en peut souvent aller cueillir le fruit. On faisoit vendange quand j'y passai. Je trouvois le raisin, le vin nouveau, & le vieux admirablement bon. Le vin y est à si bon marché, qu'en des endroits, l'on en donne le poids de 300. livres pour un écu. Les Villageois n'en pouvant vendre autant qu'ils en peuvent faire, ils laissent le raisin pourrir sur les ceps sans le cueillir. Les Païsans habitent dans des cabanes de bois. Chaque famille en a quatre ou cinq. Ils font un grand feu au milieu de la plus grande, & se tiennent tous autour. Les femmes moulent le grain à mesure qu'on a besoin de pain. Ils font cuire la pâte dans des pierres rondes, d'un pied de diametre, ou environ, & creuses de la profondeur de deux ou trois doigts. Ils font bien chauffer la pierre, ils mettent le pain dedans, & ils le couvrent de cendres chaudes, & de charbons ardens par dessus. Il y a des lieux, où on le fait cuire dans la cendre même. On balie bien un endroit du foyer, on y met le pain, & on le couvre de cendre & de charbon ardent, par dessus, comme d'autre. Avec tout cela la croûte ne laisse pas d'être assez blanche, & le pain fort bon. Ils gardent le vin comme l'on fait en Mingrelie. Je logeois tous les soirs au logis d'un Païsan qui me louoit des chevaux, ou des porteurs. Le Turc qu'on m'avoit donné me faisoit servir promptement, & bien; autant que le lieu le permettoit. On nous

nous donnoit des poules, des œufs, & des legumes; le vin, le pain, & le fruit regorgéient: car chaque maison voisine apportoit une grande cruche de vin, un panier de fruit, & une corbeille de pain, pour sa part de nôtre défray. On ne me demandoit point à compter, & mon conducteur m'empêchoit même de donner gratuitement quelque chose.

Je mangeois avec une avidité de loup, & ne pouvois me rassasier que pour deux ou trois heures. On peut penser en quelle inanition j'étois tombé en Mingrelie, durant trois mois, que je n'y avois pas eu de pain, & que j'y avois été sous le fleau de la disette, & de la crainte des plus grands maux. J'étois revenu graces à Dieu à la sûreté, & à l'abondance; & du détestable pays, où je ne pouvois avoir à manger pour de l'argent, en un pays où l'on me donnoit à manger pour rien. Il faut avoir été en ces extrêmités, pour concevoir le plaisir qu'on sent par un si heureux changement.

Les habitans de ces Montagnes sont la plupart Chrétiens du Rit Georgien. Ils ont le teint fort beau, & j'ai vu parmi eux de très-beaux visages de femmes. Ils sont infiniment mieux accommodés que les Mingréliens, & les autres peuples du Mont Caucase, qui ne sont point sous la domination Ottomane.

Le 9. je fis cinq lieues dans la Plaine dont j'ai parlé. Le terroir en est propre au labourage. On voit sur les colines, dont elle est bordée, une fort grande abondance de bétail. Le soir j'arrivai à Acalziké.

ACALZIKE' est une Forteresse, bâtie dans

dans le Mont Caucase, située en un lieu enfoncé entre vingt tertres, ou environ, de dessus lesquels on pourroit aisément la battre de tous côtez. Elle a un double mur & des tours. Les uns & les autres sont à creneaux à l'antique. Cette Forteresse a peu d'artillerie. Il y a tout joignant un Bourg bâti sur ces tertres, & ces éminences. Il est gros de 400. maisons au plus, presque toutes neuves & construites depuis peu. Il n'y a rien-là d'antique que deux Eglises d'Armeniens. Ce Bourg est peuplé de Turcs, d'Armeniens, de Georgiens, de Grecs, & de Juifs. Les Chrétiens y ont des Eglises, & les Juifs une Synagogue. Il y a aussi un petit Caravanse-rai neuf, qui est bâti de bois, comme presque toutes les maisons du lieu. Le fleuve *Kar*, qui a sa source dans le Mont Caucase, a quelque douze lieues de ce bourg, passe proche. *Strabon* en met la source dans l'Arménie. *Ptolomée* la marque en Colchide. Et *Pline* la fait sourdre des montagnes de Tartarie, qui sont au dessus de la Colchide, & qu'il nomme *Coraxici*, à cause de ce fleuve *Corax* qui en sort, & qui va se décharger, comme j'ai dit, dans la Mer noire. Ces sentimens, qui semblent divers, peuvent néanmoins être vrais, & être de plus la même chose; parce que l'Arménie a embrassé la Colchide, & parce que la Colchide a été un grand Royaume autrefois, comme je l'ai déjà remarqué. Le Pacha d'Acalziké loge dans la Forteresse. Les principaux Officiers, & la Milice, se tiennent dans les villages qui en sont proche. L'Histoire de Perse porte que cette Forteresse a été construite par les Georgiens, & que les

Turcs

Turcs la prirent sur eux à la fin du dernier siècle. Ils y ajoutèrent de nouveaux ouvrages, de même qu'à une autre Forteresse à trois journées de celle-ci, nommée *Temame*.

Le 13. à deux heures après minuit, je partis d'Acalziké. Nous marchions vers l'Orient. Au bout de trois lieues, la Plaine d'Acalziké s'étreffit, & les montagnes s'approchent, de façon qu'elle n'a plus que demi lieue de largeur. Il y a là un fort Château des Turcs, bâti sur une roche à la droite du fleuve *Kur*. Cette roche est ceinte en bas d'un double mur; & autour, il y a une petite ville comme Acalziké, qui occupe le terrain qui est entre la Forteresse & la Montagne opposée. Ce lieu s'appelle *Usker*. Il y a un Sangiac, de la Milice, des Gardes, & une Doïanne. J'avois beaucoup de peur d'y être arrêté & examiné; mais, grâces-à-Dieu, on me laissa passer sans me dire rien du tout. Le *Voiturin*, qui me conduisoit, étoit de *Gory*, ville de Georgie. Le Commandant de la Garde lui demanda s'il étoit de ce lieu-là. Il répondit que oui. On le laissa passer, & ceux qui le suivoient, sans autre information. Le Kan de Georgie, & le Pacha d'Acalziké entretiennent bonne correspondance. Elle est cause du bon traitement que les Turcs font aux Georgiens. Deux lieues au de-là d'*Usker*, on passe une montagne, qui sépare de ce côté-là la Perse de la Turquie. Nous allâmes le long de cette montagne après l'avoir passée. Il y a beaucoup de villages dessus. Le *Kur* court au bas, & l'on y voit, en plusieurs endroits, des ruines de Châteaux, de Fortereses, & d'Eglises. Ce sont des vestiges de la grandeur des

des Georgiens, & des conquêtes des Turcs, & des Persans. Après avoir fait dix lieuës, & marché jusqu'à la nuit, nous nous arrêtâmes à un petit village.

Le 14. nous ne fîmes que quatre lieuës. Le chemin étoit fort rude en ces montagnes. On y rencontre des pas extrêmement difficiles, & qui ne se peuvent forcer, & des ruïnes de beaucoup de Fortereſſes. Nous nous arrêtâmes dans la Plaine de *Surham*, à un gros village proche de la Fortereſſe, à qui on donne le même nom de *Surham*. Cette Plaine est très-belle, couverte de petits bois, de villages, de colines, de maisons de plaifance, & de petits Châteaux de Seigneurs Georgiens. Tout le païs est labouré. En un mot c'est un très-bel endroit.

Le 15. je fis dix lieuës, neuf en cette Plaine, & l'autre au passage d'une montagne peu haute, qui la sépare de *Gory*. Je ne vis de tous côtez que beaux villages, que belles terres toutes cultivées, & que des endroits fort fertiles. On laisse à main droite, avant que de monter la montagne, une grande ville presque toute ruinée, & dont il n'y a plus que cinq cens maisons habitées. Autrefois, à ce qu'on dit, il y en avoit douze mille. Il y a un Evêque, & une grande Eglise, bâtie du tems de la liberté des Georgiens.

La nuit me prit en descendant la montagne, & avant que d'arriver à *Gory*, j'allai droit au logis des Capucins Italiens, Missionnaires de la Congrégation de *propaganda Fide*. J'avois des Lettres de recominandation pour eux. Ils avoient, il n'y avoit que trois ans, un hospice à *Cotatis*, & ils pensoient de là s'é-

Tome II.

E

tendre

tendre aussi en Mingrelie, & s'y bien établir. Les continuelles guerres de ces Pais, & les brigandages qui s'y exercent perpetuellement, sans que le Roi se soucie, ou, pour mieux dire, puisse y apporter du remede, les ont obligez à se retirer en Georgie. Ainsi, il se rencontroit heureusement qu'ils étoient fort capables de me donner le conseil, & les secours dont j'avois besoin. Je me fis d'abord connoître à eux. Je leur dis, que le Roi de Perse m'avoit envoyé en France pour son service, que j'avois ses ordres, & un commandement adressé à tous les Gouverneurs de son Empire, par lequel Sa Majesté leur commandoit de me considérer, & de me rendre tous les bons offices dont j'aurois besoin. Je leur contai ensuite, qu'ayant choisi la voye de la Mer noire, & de la Mingrelie, pour retourner en Perse, j'y avois été surpris de la guerre, & que j'y avois essuyé mille malheurs; de sorte que ne voyant aucun moyen, de transporter seurement les choses que j'avois apportées pour le Roi, je les avois laissées à la garde de mon Camarade, & que j'étois venu en Georgie chercher de l'assistance; que je les suppliois de toute mon affection de me donner le meilleur conseil qu'ils pourroient, & de prendre dans mes peines la part que la charité, & d'autres considérations les obligoient d'y prendre. Ces bons Peres furent touchés de mes malheurs, & des risques que couroit le bien, & la personne que j'avois laissée en Mingrelie. Ils m'assurèrent de faire en cela tout ce qu'il leur seroit possible, dès qu'ils en auroient ordre de leur Préfet, sans la participation duquel ils ne pouvoient agir,

agir, qu'il étoit à *Tiflis*, la Capitale de Georgie, & la Cour du Prince, à deux petites journées, & que je ne pouvois mieux faire que de l'aller trouver. Ils me dirent tant de raisons pour m'obliger à y aller, que je m'y résolus sur le champ, & qu'à l'heure même on loüa des chevaux. Le Supérieur ordonna à un Frere Laïc, nommé *Ange de Viterbe*, de se préparer à m'accompagner.

Ce Frere Laïc étoit très-bon & très-honnête homme, habile Médecin & Chirurgien. Son habileté, & le bonheur qu'il a eu en Georgie, & en Imirette, de guerir diverses maladies, & diverses playes qu'on tenoit incurables, l'ont mis par tout ce païs-là, fort en estime & en considération. Il sait bien la langue de ces Païs, & il les a parcourus de tous côtez. Il a beaucoup de courage, de patience, d'humilité, & de bon sens. Je ne pouvois donc avoir un meilleur Camarade de voyage. Il me fit compagnie de la meilleure grace du monde, & lui ayant témoigné que sa personne me seroit d'un grand secours, & d'une grande consolation en retournant en Mingrelie, il me dit, que je n'avois qu'à lui obtenir du Pere Préfet l'obédience pour cela, & qu'il viendrait très-volontiers.

Le 16. je partis de Gory avec ce bon Religieux. Nous fîmes sept lieuës, la plupart le long du fleuve de Kur. Le chemin en étoit beau par des plaines fertiles, où il y a quantité de villages. On y rencontre une ville presque toute ruinée nommée *Cali-cala*. On passe au milieu. Elle est à quatre lieuës de Gory.

Le 17. je fis un peu plus de six lieuës. Le

E 2

che-

chemin étoit uni, mais un peu pierreux en des endroits. A la moitié de la traitte, nous passâmes vis-à-vis de l'Eglise Patriarchale de Georgie, qui est située sur le bord du *Kur*. La moitié de cette Eglise est ruinée, l'autre paroît de loin entière & fort belle. On dit qu'il y a dedans une partie de la Couronne d'Epines, une pièce de la Tunique, & une pièce de la robe du Prophète Elie. Je n'ai pas vu ces Reliques : des Capucins m'ont assuré qu'ils les avoient vues. J'arrivai à *Tiflis* sur le soir, la neige qui tomba tout le jour fort épaisse, m'empêcha d'arriver plutôt. Le Frere Laïc qui m'accompagnoit me mena au logis des Capucins. Je n'avois point de tems à perdre, ainsi dès mon arrivée, je contai au Préfet quel en étoit le sujet. Mes lettres de recommandation me faisoient connoître. Je n'avois besoin que de leur bien faire entendre les grands dangers, que couroit ce que j'avois laissé en Mingrelie, & de quelle importance il étoit, d'aller à toutes risques s'efforcer de le tirer de là. Je dis au Préfet, qu'il y avoit à mon avis deux voyes différentes pour le faire, qui avoient chacune leurs sûretés, & leurs perils. La premiere étoit de me faire connoître au Prince de Georgie ; lui montrer les ordres du Roi son Maître ; & lui demander du secours pour tirer de Mingrelie ce que j'y avois, & qui étoit pour Sa Majesté. La seconde étoit d'aller en ce pais-là secrettement, sans se découvrir, ni dire ce qu'on y alloit faire. Je ne fis point appercevoir au Préfet le penchant que j'avois pour cette seconde voye, de peur de prévenir son jugement. Il me demanda du tems pour me dire son avis, & il me

me supplia que je voulusse bien faire part de tout ce que je lui avois exposé aux Religieux de la maison ; parce que la plupart, qui avoient été en Mingrelie, & en Imirette, pourroient avoir de bonnes lumières pour mon affaire. Il me promit qu'il leur commanderoit le secret par la sainte Obédience. Je contentai le Préfet. Je fis aux Religieux la même relation que je lui avois faite, les conjurant de me donner leurs avis, & tout le secours possible, dans le malheur où j'étois encore engagé.

Le 18. après midi le Préfet me mena dans sa chambre avec tous les Religieux. Il m'éta la les réflexions qu'il avoit faites sur mon affaire, & toutes les pensées qui lui étoient venues sur cela. Les Religieux firent la même chose. Ils arrêtoient presque tous à tenter la voye cachée, & à ne se point faire connoître ; en un mot, à aller secrètement en Mingrelie. Ils me dirent, que si l'on communiquoit l'affaire au Prince de Georgie, il me donneroit assurément l'aide nécessaire, qu'il enverroit des gens, & tireroit aparemment tout ce que j'y aurois laissé, parce qu'il étoit fort craint, & fort respecté en ce pais-là, & en Imirette. Mais que ce moyen seroit d'un éclat furieux, qui me perdrait peut-être ; qu'on pourroit me dresser à mon retour quelque partie pour m'assassiner, & enlever tout ce que j'aurois ; que les lieux, où il me falloit passer, étoient tous pais de brigands & d'assassins les plus déterminez du monde ; que les Georgiens étoient très-perfides & méchans, & qu'il en falloit tout apprehender ; qu'il n'y avoit pas beaucoup d'années, qu'un Patriarche de Moscovie, passant en Georgie, y avoit été

volé, & qu'on avoit accusé le Prince d'avoir secrettement fait faire le coup, pour avoir les richesses que portoit ce Patriarche; qu'il falloit considérer encore, que le Prince de Georgie n'étoit pas parfaitement obéissant aux ordres du Roi de Perse; & qu'après tout, supposé qu'il fit office de bonne foi & avec sincérité, il falloit mettre en considération qu'il attendroit de grands présens, & qu'on ne pourroit jamais le contenter, ni sa famille, qui étoit merveilleusement affamée, pour des gens de leur condition.

Je fus ravi que les Capucins prissent mon vrai sentiment, & pensassent presque tout ce que j'avois pensé. Nous résolûmes que je partirois secrettement avec le Frere Ange qui m'avoit accompagné. Qu'on diroit que j'étois Théatin, que j'étois venu de la part de ceux de Colchide, réduits par la guerre à la dernière misère, demander de l'assistance aux Capucins, & qu'ils envoient un de leurs Compagnons les querir & les emmener. Dès que cela eut été arrêté, je me préparai au voyage. Je tirai de ma selle, & de mon oreiller les bijoux que j'y avois cachez. Je les enfermai dans une Cassette avec tout ce que j'avois apporté, & le mis sous la garde du Préfet. Nous pensâmes ne trouver jamais de chevaux à louer, parce que personne ne vouloit aller en Mingrelie. Enfin, à force d'argent, nous gagnâmes deux *Voiturins*, en nous rendant garans de leurs chevaux & de leurs hardes, s'il en arrivoit faute.

Le 20. je partis avec le *Frere Ange*, & un Georgien créature des Capucins, qui étoit de Cotatis, & qui avoit été mille fois en Colchide,

chide, & par tout aux environs. Le Préfet me le donna pour le besoin qu'on pourroit avoir d'une personne de confiance. Nous n'étions que cinq hommes avec quatre chevaux. Le *Frere Ange*, & moi, en montions deux, les deux autres portoient les provisions. Nous disions par tout que nous allions chercher les Théatins de Mingrelie. Je donnai congé à mon valet avant que de partir de *Tiflis*. Ce fripon m'avoit fait mille méchans tours, & tenté plusieurs fois ma perte. J'ai dit ce qu'il me fit à Gonié. Les Capucins me conseilloient de l'emprisonner jusqu'à mon retour pour en faire justice. Le sentiment des graces que Dieu venoit de me faire, me porta à lui pardonner entierement. Je m'imaginai que j'irriterois le Ciel, si dans le même tems qu'il déployoit sa clémence sur moi, je me fusse arrêté à faire punir ce malheureux. Je le payai entierement du tems qu'il m'avoit servi, & le laissai aller, après lui avoir néanmoins étalé toutes ses trahisons que je savois, & l'avoir exhorté à l'amendement. La bonté que j'eus pour lui ne le toucha point. Il se desespera de ce que je lui donnois congé, & il laissa même paroître des marques de la rage qu'il en avoit, assez fortes pour me porter à en craindre quelque chose de funeste. Je fus tenté de le faire mettre aux fers. Je n'avois qu'un mot à dire; les Capucins l'auroient fait faire d'un signe d'œil, ayant assez de crédit à *Tiflis*. Je n'en fis rien, la fatalité qu'il y a en toutes les choses m'en empêcha. J'étois entierement porté à la miséricorde; j'en attendois, j'en demandois trop pour n'en point faire. Dieu l'eut agréable. On verra dans la

fuite de quelle manière il me le fit connoître, en un très-dangereux piège que m'avoit tendu ce traître.

Je fus de retour à Gory le 21.

Le 22. nous partîmes & allâmes coucher à six lieuës de Gory, à un village qui est sur le chemin d'Acalziké par lequel j'avois passé en venant.

Le 23. nous partîmes à la pointe du jour, & d'abord nous laissâmes à gauche le chemin d'Acalziké. A midi nous arrivâmes à une petite ville nommée *Alj*. Elle est à 9. lieuës de Gory située entre des montagnes. Deux lieuës par-de-là, nous y passâmes un pas étroit qui se ferme d'une grande porte de charpente. C'est la séparation de la Georgie d'avec le Royaume d'Imirette. Nous fîmes encore une lieuë, & nous nous arrê tâmes à un petit village.

Le 24. nous fîmes sept lieuës dans les montagnes. Elles étoient pleines de neige & il en tomboit à gros flocons. Ces montagnes, qui sont du mont Caucase, sont couvertes de bois de haute futaye. Nous nous y pensâmes perdre, car la neige couvroit toutes les traces, & faisoit méconnoître le chemin. Nous logeâmes à un village nommé *Colbaure*. Ce village a quelque deux cens maisons : elles sont toutes sur une ligne, & si éloignées l'une de l'autre, qu'il y a plus d'une lieuë de la première à la dernière.

Le 25. nous ne fîmes que trois lieuës. Le mauvais tems, la neige, le froid, & l'obscurité d'air qu'il faisoit en ces hautes montagnes, nous empêchèrent d'aller plus avant. Nous logeâmes dans un village de trente maisons.

Le

Le 26. l'air fut plus clair, la neige cessa, & le froid ne fut pas si rude. Nous fîmes six lieues toujours dans ces montagnes couvertes de bois. Le chemin y étoit allez égal. Les montées & les descentes n'étoient pas rudes. Nous logeâmes à un petit village qui est sur le bord d'un grand fleuve.

Le 27. nous passâmes en bateau ce fleuve, & fîmes trois lieues en un pais semblable à celui que nous avions passé les jours précédens. Nous descendîmes de la montagne dans une grande & belle vallée à perte de vue, & logeâmes à un village, appelé *Sesano*. Cette vallée a presque par tout une lieue de largeur. Elle est fort fertile, & fort agreable, & arrosée de belles eaux. Elle s'étend jusqu'en Mingrelie. C'est le plus beau pais d'Imirette. Les montagnes, dont elle est ceinte, sont couvertes de bois & de villages, car la plupart des terres de ces montagnes sont labourées, & ont des vignobles en quantité. Nous trouvâmes en cette vallée un air doux comme au printems, & peu de neige.

Sesano est proche du Château d'une vieille Dame Tante du Roi d'Imirette, qui étoit malade quand nous passâmes-là. Elle sût qu'il étoit arrivé un Capucin au village, & elle l'envoya aussi-tôt querir pour s'en faire traiter. On prend en ces lieux-là tous les Missionnaires pour Médecins, parce qu'ils se mêlent tous de donner des remèdes. Le Frere alla trouver la Dame, esperant d'en tirer quelque secours pour notre entreprise. Deux heures après qu'il m'eut quitté, je fus bien surpris de voir arriver à cheval un Capucin de Gory avec un Guide. Le sujet de sa venue

E s étoit

étoit pour m'avertir , que ce valet , à qui j'avois donné congé , étoit venu de *Tiflis* à *Gory*, avoit découvert tout ce qu'il savoit de mon entreprise ; en jurant de me perdre , & qu'il étoit parti sans qu'on fût où il étoit allé. Cet avis ne me surprit pas beaucoup. Je me défiois de quelque chose de semblable. Je suppliai le Capucin de demeurer avec moi. Je lui rendis mille remerciemens , & je loüai autant que je pus le grand zèle , & l'extrême affection que la Communauté témoignoît avoir pour mes intérêts d'une manière si ardente. Véritablement il ne s'en pouvoit donner de plus fortes marques.

Le 28. nous fîmes cinq lieuës dans la plaine dont j'ai parlé. Elle est par tout remplie de villages & de bois , & les terres y sont si grasses , que nos chevaux avoient beaucoup de peine à s'en tirer. Après deux lieuës de marche , nous laissâmes sur la droite la Forteresse de *Scander*. Les gens du pais l'appellent *Scanda* , & disent qu'Alexandre le Grand l'a bâtie. On fait que les Orientaux appellent ce Conquerant *Scander*. Ils assurent qu'il a bâti seize places auxquelles il a donné son nom. Celle-ci pourroit être une des seize , & celle dont *Quinte Curce* parle au livre 7. Sa situation me le fait croire , car elle est située au pied de la montagne. Elle n'est pas considérable. Il n'y a que deux tours quarrées , sans enceinte , avec quelque logement autour , & cela ne paroît pas avoir une si grande antiquité. *Procopé* , qui en fait mention , la nomme *Liands*. Elle est fameuse dans l'histoire des guerres continuelles qu'il y a eu entre les Romains & les Perses depuis le 7. siecle de

de la fondation de Rome jusqu'au Mahometisme, pour avoir été cent fois prise par ceux-là & reprise par ceux-ci, détruite & rebatie successivement.

A une lieüe de *Scander* nous passâmes *Chicariss*. C'est un village de cinquante maisons. Il passe pour ville en *Imirette*, quoi qu'il n'ait point de murailles, & rien de plus que les autres villages. Nous logeâmes à une lieüe de là.

Le 29. & le 30. nous y demeurâmes. Nos Voiturins ne vouloient point marcher. Les nouvelles de la guerre, dont chaque passant les entretenoit, leur faisoient perdre courage. Ils disoient qu'on les vouloit mener à la mort, ou à l'esclavage. Ils nous donnoient des peines extrêmes. Je les supportois patiemment. J'exhortois mes deux Capucins à faire de même. Je leur représentois que je m'étois bien mis en tête en partant de *Tiflis*, qu'on ne pourroit sans bien du courage, & une patience extrême, venir à bout de ce que j'entreprendois, & surmonter les grands obstacles qui s'y opposeroient infailliblement. Qu'il falloit ménager doucement nos gens, & les pousser à force de promesses, & de bons traitemens. Que quand on les auroit une fois fait entrer en Mingrelie, & qu'ils ne pourroient plus reculer, le soin de leur salut les feroit alors agir comme nous voudrions. Nous appellâmes ces Voiturins, & le Georgien que le Pere Préfet m'avoit donné. Nous leur dîmes qu'il n'y avoit rien à craindre, que nous en étions bien informez, que nous avions comme eux une vie, & d'autres biens à conserver. Que nous leur avions répondu de leurs

chevaux & de leurs personnes. Un d'eux parlant pour les trois me dit de leur donner un écrit, par lequel je m'engageasse de les rachetter si on les prenoit esclaves durant ce voyage, ou de donner fix vingts écus à leurs femmes s'ils y mouroient. Je leur accordai cela volontiers, & leur fis de grandes promesses. Cela les disposa à continuer l'entreprise.

Le 31. nous nous mêmes en chemin. Il faisoit fort mauvais tems, & le chemin étoit très-rude. Nous passâmes trois fleuves assez larges, & assez rapides, & au soir nous arrivâmes à *Cotatis*. Nous allâmes loger à la maison de l'Evêque *Janatelle*. Il n'y étoit pas, on nous y reçût bien néanmoins. Les Officiers connoissoient le *F. Ange*, & savoient que le maître du logis l'honoroit d'une bienveillance particulière.

Cotatis est un Bourg, bâti au bas d'une colline, sur le bord du fleuve de Phase: les historiens Grecs du 6. siècle le nomment *Coteze*, & ils en font une place importante. Il n'a présentement que 200. maisons. Celles des Grands & le palais du Roi, sont autour à quelque distance. Ce Bourg n'a ni fortifications, ni murailles. Il est par tout ouvert, hormis aux endroits où le fleuve & la montagne l'enferment. De l'autre côté du fleuve, vis-à-vis du Bourg, & sur une colline plus haute que celle au bas de laquelle il est situé, est la forteresse de *Cotatis*, dont j'ai parlé en racontant les dernières révolutions d'*Imirete*. Je n'ai pas entré dedans. On la voit pleinement de la colline opposée. Elle a des tours, un donjon, & un double mur, qui paroît haut & fort.

Dès

Dès que je fus arrivé à *Cotatis*, je m'informai des nouvelles. Celles qui étoient vraies, & dont chacun nous assura, étoient que le nouveau Prince de Mingrelie, & le Prince de Gurriel s'étoient retirez, voyant que les Turcs ne vouloient plus tenir la campagne. Que la plupart des Gentilhommes, qui leur avoient prêté serment, les abandonnoient, & que le Visir du *Dadian* se préparoit à descendre des montagnes avec une armée. Qu'aussi-tôt que ce Visir avoit appris la retraite de ces deux Princes & des Turcs, il avoit envoyé 800. hommes au *Dadian*, lui avoit écrit de sortir de sa forteresse, & d'ammasser le plus de gens qu'il pourroit. Qu'il avoit fait publier une Amnistie pour tous ceux qui se rejoindroient à lui. Enfin, qu'il étoit venu à *Cotatis*, où le Roi d'Imirette l'avoit joint avec les Grands de son pais, & qu'ils étoient allez fondre tous ensemble sur le pais du Prince de Gurriel. Ils lui en vouloient fortement, parce qu'il étoit en effet cause de l'incursion des Turcs, & de tous les ravages qui se firent en cette guerre. Les armées avoient passé le *Phase*, il n'y avoit que trois jours; ainsi la circonstance étoit assez favorable pour mon entreprise, n'y ayant plus lieu de craindre de rencontrer des troupes.

Le premier Janvier 1673. je m'arrêtai à *Cotatis* par des égards de dévotion. Pendant que nous dinions, mes deux charitables Capucins & moi; ayant mes voiturins & mon guide à table avec nous, selon la coutume du pais, que les maîtres & les valets mangent ensemble, je vis entrer ce fripon de valet, dont j'ai parlé, avec un Armenien d'*Acalzi-*

ké, & un Prêtre de *Cotatis*, qui lui étoit venu montrer le logis. Je ne fus pas beaucoup surpris de sa venue, car la crainte que j'en avois m'y faisoit penser à toute heure. Je ne fis pas semblant de l'épouvante que j'en pris. Je crus qu'il s'étoit fait Turc, lui voyant un turban blanc à la tête. Ce fripon entra avec un air égaré & furieux, & s'assit auprès de mes gens sans attendre qu'on le lui dît. Cette insolence m'offensa encore plus, & je lui demandai d'où il venoit si échauffé. Il me répondit, qu'il venoit d'*Acalziké*, & qu'il avoit fait le voyage en deux jours. Je lui demandai si le chemin étoit si facile, & si les montagnes étoient si peu chargées de neige, qu'il eût pû les traverser en deux jours. Le chemin est le plus méchant du monde, me répondit-il, & les montagnes sont couvertes de neige, comme celles que nous avons passées en venant de *Gonié*. Vous le verrez, car il faut que vous veniez à *Acalziké*, j'ai ordre du Pacha de vous y mener. Cela sera, repliquai-je, si tu as plus de force pour m'y contraindre que moi pour t'en empêcher; car je n'ai rien à faire à *Acalziké* & je n'y veux point aller. Mon Garçon, continuai-je, tu es mal conseillé. Croi-moi, cesse de te donner de la peine à me procurer du mal, parce que Dieu ne permettra pas que les desseins que tu as de me nuire réussissent. Je t'ai payé à *Tifflis* de tout ce que tu pouvois prétendre; si tu n'en étois pas content, tu devois exposer là tes prétentions.

Je tins ce discours pour essayer de ramener ce traître. Il me répondit, que *Tifflis* étoit un lieu d'injustice, qu'à *Acalziké* on lui feroit

roit raison. Je lui dis que sans aller si loin pour un différent de peu d'importance, il se trouveroit assez de gens à Cotatis capables de le juger. Je parlois avec la plus grande douceur qu'il m'étoit possible. Ce coquin n'en fut point touché, il se tourna d'un air furieux vers son camarade, & lui dit d'aller chercher les Turcs. Celui-là sortit aussi-tôt, mais ce n'étoit qu'un artifice pour m'épouvanter; car je connus ensuite, qu'il n'y avoit point de Turcs, qui attendissent qu'on les vînt querir. Je fus pourtant extrêmement épouvané & je me crus perdu. Le Prêtre de Cotatis ignoroit ce qui se passoit, parce que je parlois en Turc qu'il n'entendoit pas. Il s'informa du *Frere Ange* quel étoit le sujet du différent. Le Frere le savoit à peu près, il le conta à ce Prêtre. Je lui fis dire ensuite l'offre que je faisois à ce coquin de me remettre de toutes ses prétentions, à ce qu'en jugeroient des gens d'honneur, & la mechanceté avec laquelle il vouloit me forcer d'aller à Acalziké.

Le Prêtre & plusieurs Georgiens, accourus au bruit qui se faisoit, s'interessèrent dans l'équité de mon offre, ils presserent ce misérable de l'accepter; & plus on le pressoit, plus il faisoit l'insolent, & usoit de menaces. J'en fus poussé à bout, je sortis hors de moi. Traître, lui dis-je, c'est donc une pure méchanceté qui te meut. Jeterépons, qu'avec l'aide de Dieu, tu ne me meneras point à Acalziké. En disant cela, je me jettai sur lui l'épée à la main. On me retint le bras, & le perfide, sur qui je voulois décharger le coup, prit la fuite en desordre, & tout tremblant. Je n'étois pas fort assuré après cela, je vou-

lois

lois m'enfuir. Le Maître d'hôtel de *Janatelle* me retint & m'assura, que je n'avois rien à craindre dans la maison de son maître, & qu'assurément les Turcs ne m'y viendroient point prendre. Je tins conseil avec mes deux Capucins sur ce qu'il falloit faire. Nous résolûmes que le Frere Ange partiroit le lendemain matin pour continuer le voyage en Mingrelie, & que le Pere *Justin de Livourne*, (c'est le nom de ce Capucin qui m'étoit venu trouver, comme j'ai dit,) & moi, demeurerions sur les lieux. La principale raison étoit, qu'il ne se pouvoit trouver de chevaux, ni à acheter, ni à louer. Nous savions qu'on n'en pourroit non plus trouver en Mingrelie; cela m'obligea de demeurer, & d'envoyer des chevaux à vuide, afin que mon camarade s'en pût servir.

Le 2. le *F. Ange* partit, avec tous les chevaux, & tous les gens que j'avois pris à *Tiflis*. Je retournai à *Chicaris* qui est à huit lieues de *Cotatis* avec le Pere *Justin*. Nous choisîmes ce lieu pour y attendre le succès du voyage du *Frere Ange*, parce qu'il étoit tout contre une maison de campagne de *Janatelle*, où il étoit avec la Reine. Nous en pouvions tirer de l'assistance en cas de besoin.

Le 5. cet Evêque, & cette Princesse nous envoyerent dire de les venir voir. Nous y allâmes & nous dinâmes avec eux ce jour-là, & plusieurs autres ensuite, que nous y fîmes visite. C'en est pas un grand honneur, puis qu'il s'étend jusqu'aux moindres de leurs sujets & de leurs valets. La Reine est une très-belle personne, comme j'ai dit, mais son air la gâte.

gâte tout; il est libre jusqu'à l'effronterie; ses actions & ses discours ont de l'impudence, il n'y a rien de moins retenu. L'impureté paroît en tout ce qu'elle dit; mais cela n'est ni vice, ni sujet de scandale en son pays, parce que la dissolution y est un mal commun. Son Evêque *Janatelle* la dévore des yeux. Jamais amour impur n'a été plus découvert & moins retenu. Il ne faut que regarder ces amans pour connoître, où ils en font l'un avec l'autre. On sert la Reine d'Imirette comme la Princesse de Mingrelie; mais sa table est mieux garnie de vaisselle d'argent, & son train est beaucoup moins misérable.

Le 8. un Gentilhomme que le Roi d'Imirette avoit envoyé à *Tiffis* arriva chez *Janatelle*, & alla rendre compte à la Reine du succès de sa négociation. On l'avoit envoyé pour emprunter huit mille écus sur la couronne Royale qu'on offroit de mettre en gage. Cette couronne est d'or garnie de pierres, elle peut valoir quatre mille pistoles. Personne ne voulut prêter d'argent dessus. Le Prince de Georgie apprenant le besoin qu'en avoient le Roi & la Reine d'Imirette, leur envoya un présent, savoir, au Roi trois chevaux, des armes, & mille écus en argent; & à la Reine des étoffes de brocard d'or & d'argent, de satin, de taffetas, & cinq cens écus. Ce Prince en use ainsi pour entretenir leurs Majestez dans la résolution qu'elles ont prise d'adopter un de ses fils.

Le 12. je fus voir le Roi. On l'avoit ramené de l'armée à cause d'une indisposition qui lui étoit survenue. Il nous fit beaucoup d'honneur & de caresses, nous fit asseoir au-
près

près de lui, & nous entretint avec grandefamiliarité. Il se plaignit au Pere *Justin*, de ce que lui, & ses compagnons, avoient quitté Coratis. Le Pere en jetta la cause sur ces guerres continuelles, qui leur avoient causé beaucoup de dommage. J'en ai bien du déplaisir, répondit le Roi, mais je n'y puis remédier. Je suis un pauvre aveugle, l'on me fait faire ce que l'on veut. Je ne m'ose ouvrir à qui que ce soit, je me défie de tout le monde, & je m'abandonne néanmoins à tous, n'osant offenser personne, de peur de me faire assassiner par quelqu'un. Ce pauvre Prince est jeune, & bien fait de corps. Il a toujours le haut du visage couvert d'un mouchoir, pour recevoir l'humeur qui coule des trous de ses yeux, & cacher à ceux qui l'approchent un si hideux objet. Il a l'esprit fort doux, il aime la raillerie & les plaisanteries. Il dit au Pere Justin, qu'il falloit qu'il se mariât en son pays. Le Pere lui répondit, qu'il ne pouvoit, & qu'il étoit dans le même vœu que les Evêques & les Moines d'Imirette, qu'il ne pouvoit avoir de femme. Nos Evêques & nos Moines, interrompit ce Prince, avec un grand éclat de rire, en ont chacun neuf, outre celles de leurs voisins.

Le 16. à la pointe du jour, étant encore au lit, je fus agréablement réveillé par mon Camarade. Il me conta, que le *Frere Ange* avec les gens & les chevaux, que je lui avois envoyez, étoient arrivez le 9. à *Sippias*, où ils l'avoient trouvé en un extrême ennui, & au dernier desespoir de n'avoir point eu de mes nouvelles depuis mon départ, & de ne pouvoir trouver à aucun prix, ni hommes, ni

nichevaux, pour passer en Georgie. Qu'ayant appris mon heureuse arrivée à *Tiffis*, & que j'étois proche de *Cotatis* à l'attendre, il en avoit eue une joye incroyable; qu'il s'étoit aussi-tôt préparé au voyage, tirant de terre, de dedans les bois, & des toits du logis la moitié de ce que nous y avions caché. Qu'il avoit attendu jusqu'au onzième à partir pour laisser reposer les chevaux, & qu'il étoit parti ce jour-là; laissant un de nos valets, le plus fidele de tous, à la garde de ce qu'il n'avoit osé apporter, pour ne pas tout risquer en un coup. Après qu'il m'eut fait ce recit, il me dit, ne vous effrayez point de ce que je vais vous raconter; car, graces à Dieu, tout va bien. Samedi 14. nous arrivâmes heureusement à *Cotatis* sur les 8 heures du soir. Le *Frere Ange* me mena au logis de *Janatelle*. Je n'ai appris qu'hier les menaces que le valet, à qui vous avez donné congé, vous y vint faire le premier jour de l'an. Si j'avois sù cette aventure, je ne m'eusse jamais arrêté à *Cotatis*. Le *F. Ange*, & nos gens, n'y pensant plus, me supplièrent le Dimanche au matin de demeurer-là jusqu'à midi, & de les laisser un peu refaire de leurs-fatigues. Je le leur accordai, & leur fis bien préparer à dîner. Etant à table, je vis entrer ce fripon de valet avec vingt Janissaires armez. Où est mon maître, s'écria-t-il, tout furieux. Il m'a voulu tuer, & m'a manqué; mais sûrement je ne le manquerai pas. Il vous cherchoit, en disant cela. Mais ne vous trouvant point, il entra dans une autre chambre, dans la pensée que vous y seriez caché. Je le suivis, je me jettai à ses pieds les larmes aux yeux, & lui

lui dis ces mêmes paroles. Mon ami, que t'ai-je fait, que tu me veuilles perdre? Si mon Camarade t'a maltraité, ou ne t'a pas satisfait, je n'en suis point coupable, demande tout ce que tu voudras, je te le donnerai sur le champ; seulement fai retirer les Turcs que tu as amenez. Soit, répondit ce perfide, je les vais emmener & je viendrai aussi-tôt vous trouver.

En disant cela, il rentra dans la sale, & dit aux Janissaires, en leur montrant le *Frere Ange*, prenez cet homme-là, & allons au Commandant de la Forteresse. En même tems le pauvre Frere fut saisi & emmené. Les Janissaires regardoient de tous côtez pour dérober quelque chose. Ils se jetterent sur les feutres qui nous servoient de manteaux. Ils n'ont emporté que cela, ils n'ont pris aucunes de mes armes, & ce qui est un effet tout visible du soin de Dieu, ils n'ont point touché aux sacs que j'ai apportez, où il y a pour cinquante mille écus en or & en pierreries. Au moment que je vis les Janissaires hors du logis, j'envoyai un valet suivre le *F. Ange*, & je conjurai les voiturins de nous enfuir incessamment. Nous sellâmes, & chargeâmes en un instant, & prîmes la fuite. Dieu m'a aidé enfin, & par sa grace & bonté je suis arrivé avec toutes les choses dont je me suis chargé en *Mingrelie*. Ce que les Janissaires ont pris vaut à peine deux pistoles.

Je ne parlerai point ici des sentimens de joye & de reconnoissance que ce recit me donna, parce qu'ils sont inconcevables, & ce n'est pas ce que le lecteur veut savoir. Le *Pere Justin* alla aussi-tôt chez *Janatelle* se plain-

plaindre à la Reine , & à lui de l'entreprise des Turcs dans sa maison , & les conjurer de travailler à la délivrance de *Frere Ange*. Le Pere revint à midi , & nous assura qu'on avoit envoyé à cet effet deux Gentilshommes au Commandant de la Forteresse. J'eusse voulu partir alors tant j'avois peur des Turcs, quoique sans aucun fondement. Il fallut reposer les chevaux. L'après-midi , mon Camarade en loua pour retourner en *Mingrelie*, prendre ce qui y étoit resté, & moi je me préparai pour aller à *Tifflis* avec tout ce qu'il avoit apporté.

Le 17. mon Camarade , & moi, prîmes chacun nôtre route, lui vers *Mingrelie* avec cinq hommes & quatre chevaux, moi vers *Tifflis* avec le Pere *Justin*, trois hommes & trois chevaux. Je retournai par le même chemin que j'étois venu.

Le 22. j'arrivai de nuit à *Gori*. J'y demeurai deux jours pour changer de l'or , & pour aider au Pere *Justin* à se préparer à retourner à *Cotatis*, tant pour porter de l'argent à mon Camarade & l'accompagner de là à *Tifflis*, que pour travailler à la délivrance de *Frere Ange*, en cas qu'il fût encore prisonnier.

Le Pere *Justin* partit le 25. au matin pour ce sujet , & moi à même tems pour *Tifflis*. J'y arrivai, graces-à-Dieu , le 26. après midi, avec un Pere Capucin, que le Superieur de *Gori* m'avoit donné, ne me voulant pas laisser aller seul.

Le 6. Fevrier au soir, mon Camarade arriva à *Tifflis* avec les valets que j'avois laissez en *Colchide*, un Pere Théatin & le *Frere Ange*.

Dès

Dès que je les eus tous embrassez, ce Frere me tira à part pour me compter la suite de son aventure. Vous avez fû, me dit-il, de quelle manière vôtre perfide valet me fit prendre par des Janissaires. Le Commandant de la Forteresse de *Cotatis* les lui avoit donnez. Il avoit dit à ce Commandant, que vous lui deviez trois cens écus, que vous étiez Ambassadeur. Que vous alliez en *Mingrelie* querir beaucoup de richesses, que vous y aviez laissées, & qu'en vôtre personne il pourroit faire une prise qui l'enrichiroit à jamais. Ce traître pressoit les Janissaires, qui me menoient à la Forteresse, de me lier & de me maltraiter, mais ils eurent au contraire de la considération pour mon habit. Il y avoit parmi eux un Renegat *Italien*, qui me fit traiter fort doucement. Je cheminois le plus lentement que je pouvois, & j'amusois ces Coquins pour donner tems à vôtre Camarade de s'enfuir, car je me doutois bien qu'il prendroit ce parti. Lors qu'ils m'eurent mené devant le Commandant, il demanda à ce fripon, qui m'avoit fait prendre, si j'étois son maître. Il répondit que non, qu'il ne l'avoit point trouvé, mais qu'assurément je savois où il étoit. Le Commandant m'interrogea là-dessus. Je lui dis, que je ne savois où vous étiez, & que lors que je vous avois laissé vous aviez dessein d'aller à *Tiflis*. Le Commandant me fit ensuite beaucoup de questions sur vôtre qualité, & me dit qu'il falloit que je payasse les trois cens écus qu'on disoit que vous deviez. Je répondis que vous étiez un pauvre Religieux, qui aviez pris la charge de me donner avis du miserable état de ceux qui sont en *Mingrelie*.

Lie. Que l'ayant appris, j'étois allé les visiter ; pour le reste, que je ne vous connoissois pas davantage, & n'avois point d'argent. Que tout le monde à *Cotatis* depuis le Roi jusqu'au moindre de ses sujets savoit que je faisois profession de pauvreté.

Le Commandant me fit fouiller sur cela. On me trouva la ceinture que vous m'aviez donné à porter, où il y avoit encore quelque sept pistoles. Je n'avois rien que cela, & par une conduite de Dieu tout-à-fait merveilleuse, votre Camarade, ne m'avoit donné aucuns bijoux à serrer, comme vous lui aviez écrit de faire. Le Commandant ne voyant que ce peu d'argent dit à votre valet : Où sont les richesses dont tu m'as rempli l'idée, m'amènes tu ce pauvre homme pour te moquer de moi ? tu es un fripon, je te vais faire mourir à coups de bâton. Seigneur, répondit-il, tout tremblant, ces richesses sont entre les mains du Camarade de mon maître qui est demeuré chez *Janatelle*. Chien que tu es, repliqua le Commandant, que ne me l'as-tu amené ? Disant cela, il le renvoya, avec les mêmes Janissaires, qui m'avoient conduit à la Forteresse, & leur commanda expressément d'amener votre Camarade. J'eus toute la crainte imaginable qu'ils ne le trouvassent. Elle fut changée en une extrême joye, lors que les Janissaires retournerent & dirent au Commandant que l'homme s'en étoit fui. Il s'emporta alors contre votre valet. Ce scelerat paroissoit agité de crainte & de rage. Il ouvroit les yeux, & appercevoit que Dieu l'avoit confondu, en ne prenant pas votre Camarade avec tout ce qu'il avoit. Je contai
là-

là-dessus au Commandant les méchans tours que ce traître vous avoit faits, & avec quelle libéralité & quelle bonté vous en aviez usé avec lui au payement de ses gages.

Le soir, le Commandant me fit souper avec lui. Il apprit que j'étois Médecin, & il crut aussi-tôt sentir du mal. Je lui fis quelques remèdes, & à quelques soldats de la Forteresse. Il me donna en garde au Renégat Italien. Votre valet disoit qu'il me falloit mettre aux fers, de peur que je ne me sauvasse. Ce coquin songeoit mille méchancetez pour me faire maltraiter. Le lendemain, la Reine & *Janatelle* envoyerent deux Gentilshommes au Commandant demander ma délivrance, étant leur Médecin, & du Roi aussi. A midi il en vint deux autres d'un grand Seigneur du pays. Sa femme étoit fort malade. On lui avoit dit, que j'étois dans la Forteresse pour dettes. Il envoya supplier le Commandant de me laisser sortir, offrant de payer mes dettes. Il n'y avoit rien de plus clair que je ne devois rien. Il fallut donner toutefois 25. écus au Commandant; avec cela, je fus relâché, malgré les criailleries du valet, qui lui disoit de ne me laisser point aller, & que vous me racheteriez mille écus plutôt que de me laisser-là. On me mena au logis du Seigneur à qui je devois ma délivrance. J'envoyai de là à *Chicaris* demander de vos nouvelles. Je sùs que vous étiez retourné à *Tifflis*, & votre Camarade en *Mingrelie*. Peu de jours après le Pere *Justin* arriva à *Chicaris*, il y apprit le lieu où j'étois, il me vint trouver; nous rendimes de votre argent les 25. écus avec quoi l'on m'avoit tiré de prison, & après
nous

nous nous retirâmes à *Chicaris*. Au bout de deux jours v^{otre} Camarade y arriva avec tout ce que vous aviez de reste en *Mingrelie*. Il nous conta le chemin qu'il avoit pris sans voir *Cotatis*. Qu'il avoit passé le *Phase* dans un bateau à six lieues de cette ville-là; que les Barteliers lui avoient dit, que ce méchant homme qui nous tendoit tant de pièges, leur avoit donné deux écus afin de l'avertir de son passage. Que cet enragé étoit gardé de quatre Janissaires, qui avoient ordre du Commandant de ne le pas laisser fuir. Ce Commandant lui veut faire tenir ce qu'il lui a promis. Vous voyez, ajouta-t-il, que tout est heureusement arrivé ici, & que Dieu a confondu ce scelerat dans sa méchanceté, sa justice ne permettra pas, sans doute, qu'il sorte des mains du Commandant T^{urc}, sans en recevoir quelque châtiment.

Il étoit tard. Toutefois, mon Camarade, & moi, ne pûmes aller souper, qu'après nous être bien entretenus de l'heureuse issue de nos travaux, & de tous ces malheurs, dont ce que j'ai raconté, n'est en vérité qu'une partie; & qu'après avoir dit à Dieu par des soupirs ardens ce que nous sentions pour ses infinies bontés, pour son tout-puissant secours, & pour sa délivrance miraculeuse. Nous n'en attendions point de semblable, lors que nous étions dans l'angoisse. En effet qui eût osé, espérer de tout sauver, lors que de tous côtés nous étions en danger de tout perdre? Les jours suivans nous fîmes le compte de ce que nous avions perdu en ce funeste voyage. Nous trouvâmes que cela ne se montoit qu'à environ un sur cent, de ce que nous avions

Tome II.

F

con-

conservé & heureusement apporté à *Tiflis*, sans rien de rompu, ni de gâté.

LA GEORGIE (j'entens tout le país ainsi appelé, qui est soumis à la Perse) confine aujourd'hui du côté de l'Orient à la *Circassie* & à la *Moscovie*, du côté de l'Occident à l'*Arménie* mineure, du côté du Midi à l'*Arménie* majeure, du côté du Septentrion à la Mer noire & à cette partie de la *Colchide* qu'on appelle *Imirette*: & c'est-là, à mon opinion, tout le país que les Anciens appelloient l'*Iberie*. La *Georgie* s'étendoit autrefois depuis *Tauris* & *Erzerum*, jusqu'au *Tanaïs*, & s'appelloit *Albanie*. Elle est resserrée comme l'on voit. C'est un país où il y a beaucoup de bois & beaucoup de montagnes, qui renferment quantité de Plaines belles & longues, mais qui ne sont pas larges à proportion. Le milieu de la *Georgie* est plus plein & uni que le reste. Le fleuve *Kur*, que la plupart des Géographes appellent *Cyre*, & aussi *Corus*, passe au milieu. Il a sa source dans le Mont *Caucase*, à une journée & demie d'*Acalziké*, comme l'on a dit. Il se jette dans la Mer *Caspienne*. Ce fleuve a un avantage par-dessus tous les autres fleuves de Perse, c'est qu'il porte bateau un assez long espace de país; ce qu'on ne voit faire à aucun autre, & qui est fort particulier & fort remarquable en un Empire de si grande étendue. C'est sur ce fleuve *Kur* que *Cyrus*, le fameux Conquerant de Perse, ayant été exposé en son enfance sans y être submergé, il en prit son nom de *Cyrus*, au rapport des anciens Historiens, auxquels je croi qu'il faut d'autant plus ajoûter foi en ce point, que dans
tous

tous ces Païs dont je viens de parler, on appelle communément ce fleuve *Kur*, *Cha-bab-menſou*, c'est-à-dire, *le fleuve du Roi Bahmen*. Ce nom de *Bahmen* est un de ceux que les Chroniques de Perse donnent au Roi *Cyrus*.

J'ai vû de vieilles Géographies Persiennes, qui mettent la *Georgie* dans l'*Armenie* majeure. Les modernes en font une Province particulière, qu'ils appellent *Gurgistan*, & qu'ils divisent en quatre parties. L'*Imirette*, dont nous avons tant parlé; le Païs de *Guriel*, où l'on comprend tout ce qui est dans le Gouvernement d'*Acalziké*; le Royaume de *Caket*, qui s'étend fort loin dans le Mont *Caucaſe*; & qui est proprement l'ancienne *Iberie*; & le *Carthuel*, qui est la *Georgie* Orientale: & que les anciens Géographes nommoient *Albanie Aſiatique*. Le Royaume de *Caket* & le *Carthuel* sont dans l'Empire de Perse. C'est ce que les Persans appellent le *Gurgistan*. Les *Georgiens* ne se donnent point d'autre nom que celui de *Carthueli*. Ce nom n'est pas nouveau. On le trouve, quoi qu'un peu corrompu, dans les écrits de plusieurs anciens Auteurs, principalement dans St. *Epiphane*, qui en parlant de ces Peuples les nomme toujours *Cardiens*. On dit que ce sont les *Grecs* qui leur ont donné celui de *Georgiens*, du mot *Georgoi*, qui en leur langue signifie *laboureur*. D'autres gens veulent que ce nom vienne de celui de St. *George*, le grand Saint de tous les Chrétiens du Rit Grec; mais c'est une fautive étymologie, puis qu'on trouve le nom de *Georgiens* dans des Auteurs bien plus anciens que St. *George*, comme *Pline* entr'autres, & *Pomponius Mela*.

Toute la *Georgie* a peu de villes , comme nous l'avons observé. Le Royaume de *Caket* en a eu plusieurs autrefois. Elles sont maintenant toutes ruinées , à la réserve d'une nommée aussi *Caket*. J'ai ouï dire, étant à *Tiflis*, que ces villes avoient été grandes & somptueusement bâties , & c'est l'idée que l'on en conçoit quand on regarde tant ce qui n'en a pas été tout-à-fait détruit, que les ruïnes même. Ce sont les peuples Septentrionaux du Mont *Caucase* , ces *Alanes* , *Suanes* , *Huns* , & ces autres Nations célèbres pour leur force & pour leur courage , & au rapport de beaucoup de gens , c'est aussi une nation d'*Amazones* par qui ce petit Royaume de *Caket* a été ravagé. Les Amazones en sont proche au dessus , du côté du Septentrion. La Géographie ancienne & la moderne en conviennent. *Ptolomée* place leur país dans la *Sarmatie Asiatique* , qui est à présent nommée *Tartarie* , à l'Occident du *Volga* entre ce fleuve & les monts *Hippiques* , & c'est là justement la partie Septentrionale du Royaume de *Caket*. *Quinte Curse* dit en un même sens , que le Royaume de *Talestris* étoit proche du fleuve de *Phase*. *Strabon* est du même avis , en parlant des expéditions de *Pompée* & de *Cannidius*. Je n'ai vû personne en *Georgie* , qui ait été dans le país des *Amazones* ; mais j'ai ouï beaucoup de gens en compter des nouvelles : & l'on me fit voir chez le Prince un grand habit de femme d'une grosse étoffe de laine , & d'une forme toute particuliere , qu'on disoit avoir servi à une Amazone , qui fut tuée auprès de *Caket* , durant les dernières guerres. On pourra avoir bien-tôt des nouvelles de ces

ces célèbres Guerrieres ; car les Capucins de *Tiflis* me dirent , qu'il iroit au printems deux Missionnaires en leur païs ; la Congregation ayant ordonné , qu'on y en envoyât. J'eus une fois à ce sujet un entretien assez long avec le fils du Prince de *Georgie*. Il me dit , entr'autres choses , qu'au-dessus de *Caket* , à cinq journées de chemin , vers le Septentrion , il y avoit un grand peuple qu'on ne connoissoit presque point , & qui étoit continuellement en guerre avec les Tartares qu'on surnomme *Calmac* , ce sont ceux que nous appelons *Calmouques*. Que tous les divers peuples , qui habitent le Mont *Caucase* , sont toujours en guerre ensemble : & qu'on n'avance rien à faire la paix ou des traitez avec eux ; parce que ce sont des peuples sauvages , qui n'ont ni Religion , ni Police , ni Loix. Ceux qui sont des plus proches de *Caket* y font souvent des courses. Cela oblige le Viceroi , qui est le fils aîné du Prince de *Georgie* , de s'y tenir toujours pour repousser ces Barbares.

Je rapportai à ce jeune Prince ce que les histoires Grecques & Romaines racontent des *Amazones* ; & après avoir discoursu quelque tems sur ce sujet ; son avis fut que ce devoit être un peuple de *Scythes* errans , comme les *Turcomans* , & les *Arabes* , qui déferoient la souveraineté à des Femmes , comme font les *Achinois* , & que ces Reines se faisoient servir par des personnes de leur sexe , qui les servoient par tout. Nous comprenions aisément qu'il falloit qu'elles allaissent à cheval , comme des hommes , & qu'elles fussent armées , parce qu'en Orient toutes les femmes montent à cheval comme les hommes , & que même

même quelques-unes y montent aussi-bien, & que les Princesses y portent le poignard au côté. Mais pour la mutilation au sein & d'autres particularitez, qu'on raporte des *Amazones*, nous le mêmes parmi ces contes, dont la menteuse Grece a eu l'impudence de remplir ses histoires, selon le langage d'un Poëte Latin.

La Province de *Carthuel* a quatre villes seulement, *Gory*, *Suram*, *Aly*, & *Tiffis*. Nous ferons ailleurs la description de *Tiffis*. *Gory* est une petite ville, située dans une Plaine entre deux montagnes; sur le bord du fleuve *Kar*; au bas d'une éminence, sur laquelle il y a une Forteresse qui est gardée par des Persans naturels. Elle a été bâtie durant les dernières guerres de *Gurgistan*, il y a quarante ans, par *Rustan Can*, Général de l'armée Persienne. Un Augustin Missionnaire, qui étoit alors à *Gory* en fit le plan. Cette Forteresse n'est pas de grande défense. Sa principale force vient de sa situation. Sa garnison est de cent hommes. La ville, qui est au bas, est petite. Les maisons sont bâties de terre, & les *Bazars* aussi. Les habitans sont tous marchands & assez riches. On trouve là abondamment, & à bon marché, tout ce qui est nécessaire à la vie. On dérive le nom de *Gory* d'un terme qui signifie *cochon*, parce qu'il y est abondant & excellent.

Suram n'est proprement qu'un Bourg la moitié plus petit que la ville de *Gory*; mais la Forteresse, qui est proche, est grande & bien construite. Elle a aussi cent hommes de garnison. Proche de *Suram*, il y a une contrée dite *Sémaché*. Ce nom, qui est Georgien, signifie

de *trois Châteaux*. Les gens du pais disent , que *Noé* vint habiter en cette contrée, après qu'il fut sorti de l'Arche, & que ses fils y bâtirent chacun un Château. Je ne dis rien d'*Aly*, parce que j'en ai parlé autre part.

La temperature d'air est bonne en *Georgie*. L'air y est sec , très-froid durant l'hiver, & fort chaud durant l'été. Le beau tems n'y commence qu'au mois de Mai, mais il dure jusqu'à la fin de Novembre. Il y faut arroser les terres , autrement elles sont steriles. Mais étant arrosées elles produisent abondamment toute sorte de grains, de legumes, & de fruits. La *Georgie* est un pais fertile autant qu'il se peut. On y vit délicieusement & à bon marché. Le pain y est aussi bon qu'en lieu du monde. Les fruits y sont excellens, il y en a de toutes sortes. Aucun endroit de l'Europe ne produit des poires & des pommes qui soient ni plus belles ni de meilleur goût; ni aucun lieu d'Asie de plus excellentes grenades. Le bétail y est en abondance & très-bon, tant le gros que le menu. Le *Gibier* est incomparable. Il y en a de toutes sortes, principalement de volatil. Le Sanglier y est en aussi grande quantité, & aussi délicat qu'en *Colchide*. Le commun peuple ne vit presque que de *Cochon*. On en voit par toute la campagne: à dire le vrai, il ne se peut rien manger de meilleur que cette viande. Les gens du pais assurent, qu'on n'en est jamais incommodé quelque quantité qu'on en mange. Je croi que cela est vrai, car quoi que j'en mangeasse presqu'à tous les repas, il ne m'a jamais fait de mal. La mer Caspienne, qui est proche de la *Georgie*, & le *Kur* qui la traverse,

128 VOYAGE DE PARIS

se, fournissent tant de poisson de mer & d'eau douce, qu'on peut bien assurer, qu'il n'y a point de país où l'on puisse en tout tems faire meilleure chere qu'en celui-là.

On peut bien assurer qu'il n'y en a point aussi où l'on boive tant de vin, ni de plus excellent. Les vignes croissent autour des arbres comme en *Colchide*. On transporte toujours de *Tiflis* une grande quantité de vin en *Arménie*, en *Medie*, & à *Ispahan*, pour la bouche du Roi. La charge de cheval, qui est de 300. pesant ne coûte que huit francs : je parle du meilleur vin : car d'ordinaire on a le commun pour la moitié. Tous les autres vivres sont à proportion. La *Georgie* produit de la soye en quantité ; mais pas la moitié tant que la plupart des Voyageurs l'ont écrit. Les gens du país ne la savent pas fort bien travailler. Ils la portent en *Turquie*, à *Arzerum*, & aux environs, où ils ont beaucoup de commerce.

Le sang de *Georgie* est le plus beau de l'Orient, & je puis dire du monde. Je n'ai pas remarqué un visage laid en ce país-là, parmi l'un & l'autre sexe : mais j'y en ai vu d'Angeliques. La nature y a répandu sur la plupart des femmes des graces, qu'on ne voit point ailleurs. Je tiens pour impossible de les regarder sans les aimer. L'on ne peut peindre de plus charmans visages, ni de plus belles tailles que celles des *Georgiennes*. Elles sont grandes, dégagées, point gâtées d'embonpoint, & extrêmement déliées à la ceinture. Ce qui les gâte, c'est qu'elles se fardent, & autant les plus belles, que celles qui le sont moins. Le fard leur tient lieu d'ornement.

ment. Elles s'en servent de parure, de même qu'on fait chez nous de bijoux & de beaux habits.

Les *Georgiens* ont naturellement beaucoup d'esprit. L'on en feroit des gens savans & de grands maîtres, si on les élevoit dans les Sciences & dans les Arts: mais l'éducation qu'on leur donne, étant fort méchante, & n'ayant que de mauvais exemples, ils deviennent très-ignorans, & très-vicieux. Ils sont fourbes, fripons, perfides, traitres, ingrats, superbes. Ils ont une effronterie inconcevable à nier ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils ont fait; à avancer & à soutenir des faussetez; à demander plus qu'il ne leur est dû; à supposer des faits, & à feindre. Ils sont irreconciliables dans leurs haines, & ils ne pardonnent jamais. A la vérité ils ne se mettent pas facilement en colere, & ne conçoivent pas sans sujet ces haines qu'ils gardent toujours. Outre ces vices de l'esprit, ils ont ceux de la sensualité les plus sales; savoir l'yvrognerie, & la luxure. Ils se plongent d'autant plus avant dans ces saletez, qu'elles sont communes, & nullement deshonnêtes en *Georgie*. Les gens d'Eglise, comme les autres, s'enyvrent, & tiennent chez eux de belles esclaves, dont ils font des Concubines. Personne n'en est scandalisé, parce que la Coûtume en est générale, & même autorisée. Le Préfet des Capucins m'a assuré d'avoir ouï dire au *Catholikos*, (on appelle ainsi le Patriarche de *Georgie*) que celui qui aux grandes Fêtes (comme *Pâques* & *Noël*) ne s'enyvre pas entierement, ne passe point pour Chrétien, & doit être excommunié. Les *Georgiens* sont outre cela extrême-

mement usuriers. Ils ne prêtent guere que sur gages ; & le moindre intérêt qu'ils prennent est de deux pour cent par mois. Les femmes ne sont , ni moins vicieuses , ni moins méchantes. Elles ont un grand foible pour les hommes , & elles ont assurément plus de part qu'eux en ce torrent d'impureté qui inonde tout leur país. Pour le reste , les *Georgiens* ont de la civilité & de l'humanité , & de plus , ils sont graves & moderez. Leurs mœurs , & leurs coùtumes , sont un mélange de celles de la plûpart des peuples qui les environnent. Cela vient , je croi , du commerce qu'ils ont avec beaucoup de diverses nations ; & de la liberté que chacun a en *Georgie* de vivre dans sa Religion & dans ses coùtumes , d'en discourir , & de les défendre. On y voit des *Armeniens* , des *Grecs* , des *Juifs* , des *Turcs* , des *Persans* , des *Indiens* , des *Tartares* , des *Moscovites* , & des *Europeans*. Les *Armeniens* y sont en si grand nombre , qu'il passe celui des *Georgiens*. Ils sont aussi les plus riches , & remplissent la plûpart des petites charges , & des bas emplois. Les *Georgiens* sont plus puissans , plus superbes , plus vains , & plus fastueux. La difference qu'il y a entre leur esprit , leurs mœurs , & leur créance , a causé une forte haine entr'eux. Ils s'abhorrent mutuellement ; & ne s'allient jamais ensemble. Les *Georgiens* particulierement ont un mépris extrême pour les *Armeniens* ; & les considèrent , à-peu-près , comme on fait les *Juifs* en *Europe*. L'habit des *Georgiens* est presque semblable à celui des *Polonois* ; ils portent des bonnets pareils aux leurs. Leurs vestes sont ouvertes sur l'estomach , & se ferment avec des

des boutons & des gances. Leur chaussure est comme celle des *Persans*. L'habit des femmes ressemble entièrement à celui des *Persanes*.

Les logis des Grands, & tous les lieux publics, sont construits sur le modèle des édifices de *Perse*. Ils bâtissent à bon marché, car ils ont le bois, la pierre, le plâtre, & la chaux en abondance. Ils imitent aussi les *Persans* en leur façon de s'asseoir, de se coucher, & de manger.

La Noblesse exerce sur ses sujets un pouvoir plus que tyrannique. C'est encore pis qu'en *Colchide*. Ils font travailler leurs paysans des mois entiers, & tant qu'ils veulent sans leur donner ni paye ni nourriture. Ils ont droit sur les biens, sur la liberté, & sur la vie de leurs Vassaux. Ils prennent leurs enfans, & les vendent, ou les gardent esclaves. Ils vendent rarement le monde au dessus de vingt-ans, sur tout les femmes. La Créance des *Georgiens* est à-peu-près semblable à celle des *Mingreliens*. Les uns & les autres la reçurent aussi en même tems; savoir dans le *XII^e siècle*, & par le même organe d'une femme d'*Asie*, qui s'étoit faite Chrétienne à *Constantinople*. Enfin, les uns, comme les autres, ont perdu tout l'esprit du Christianisme. Ainsi ce que j'ai dit des *Mingreliens*, qu'ils n'ont rien de Chrétien que le nom, & qu'ils n'observent, ni ne connoissent presque aucun précepte de la loi de *Jésus-Christ*, n'est guère moins véritable du peuple de *Georgie*. Les *Georgiens* toutefois gardent mieux le jeûne, & font de plus longues oraisons. Les Missionnaires envoyèrent à *Rome*, pendant

dant que j'étois à *Tiflis*, une Relation de l'état de leur Mission, qu'ils me firent voir. Il y avoit dedans une aventure assez plaisante. Je la rapporterai, parce qu'elle fait à mon sujet & qu'elle y vient assez à propos. Il y avoit à *Gory* une femme de mauvaise vie qui tomba malade, & qui crût en mourir. Elle envoya querir un Prêtre, se confessa, lui déclara toutes ses débauches, & lui fit après de grandes protestations de ne plus souffrir d'hommes que son mari. Le Prêtre lui dit, Madame, je vous connois trop pour le croire. Il vous sera assurément impossible de rompre le commerce que vous avez avec tant de Galans. Mais ce que je vous demande, c'est, que vous n'en entreteniez que deux, ou trois, au plus, avec ma permission, & à la condition que je vous imposerai. La femme indignée de la proposition de son Confesseur le chassa, & à l'heure même fit venir un Capucin, à qui elle conta ce qui venoit d'arriver, & lui fit après sa confession. La même Relation ajoute, que les Prêtres ordonnent aux Penitens, qui se confessent d'avoir pris le bien d'autrui, de le leur donner, & non de le rendre aux propriétaires; de manière qu'il ne se fait jamais de Restitution.

Il y a plusieurs Evêques en *Georgie*, un Archevêque & un Patriarche; qu'ils appellent *Catholiques*. Le Prince, quoique Mahometan de Religion, remplit les Prélatures, & y met ordinairement ses Parens. Le Patriarche est son Frere. Les Gentilshommes s'arrogent le même pouvoir chacun sur ses terres, non seulement en donnant les benefices mais aussi en emprisonnant & en punissant les gens d'Eglise,

glise, tout comme les autres, & sans distinction. On se sert d'eux à toute sorte de corvées, & on enleve leurs enfans; & non contents de disposer ainsi de ce qui est plus cher aux hommes que la vie, je veux dire leurs enfans, on prive ces pauvres gens d'un bien qui n'est pas moins précieux, à savoir la liberté. Car on les vend pour esclaves aux Mahometans comme je l'ai observé.

Les Eglises de *Georgie* sont un peu mieux entretenues que celles de *Mingrelie*. On en voit dans les villes d'assez propres, mais à la campagne elles sont fort sales. Les *Georgiens*, comme les autres peuples Chrétiens, qui les environnent au Septentrion, ou à l'Occident, ont une coutume assez étrange de bâtir la plupart des Eglises sur le haut des montagnes en des lieux reculés & presque inaccessibles. On les voit; & on les salue en cet éloignement, de trois ou quatre lieues; mais on n'y va presque jamais: & l'on peut bien assurer, que la plupart ne s'ouvrent pas une fois en dix ans. On les bâtit; & ensuite on les abandonne à l'air, à ses injures, & à ses oiseaux. Je n'ai jamais pu découvrir le motif de cette extravagance. Tous ceux à qui je l'ai demandé m'ont toujours fait des réponses extravagantes. *C'est la Coutume*. Les *Georgiens* sont prévenus, que quelques péchez qu'ils aient commis, ils en obtiennent le pardon en bâtissant une petite Eglise. Je croi pour moi, qu'ils l'édifient en des lieux inaccessibles, pour éviter de les orner & de les entretenir. J'ai observé ci-dessus que *St. George* est le grand Saint de ces Chrétiens-là. Ils l'appellent *Mar-Gergis*, & ils le font natif de Capadoce, fils d'un Patriar-

triarche Syrien, & martyrisé sous Diocletien. Les Mahometans ne rendent pas moins d'honneur qu'eux à ce Saint; & ils en font une légende à peu près semblable, où l'on voit entr'autres miracles de *saint George*, qu'il rendit la vie au bœuf d'une pauvre Vieille, chez qui il étoit allé loger. Histoire, ou fable, pareille à celle que les Mingreliens racontent de ce Saint, touchant un bœuf transporté la nuit d'un lieu à un autre, qui en étoit à plus de cent lieues, comme je l'ai rapporté au traité de la Religion des Mingreliens.

Tant de Relations & d'histoires ont décrit la conquête que les Perses ont faite de la *Georgie*, que je m'abstiendrois d'en parler, si les Auteurs s'accordoient, & s'ils avoient été bien informez. Voici brièvement ce que j'en ai trouvé dans les histoires de *Perse*.

Le Grand *Ismaël*, (que nos Historiens, ont surnommé *Sopby*,) après la conquête des pays qui sont à l'Occident de la mer *Caspienne*, de la *Medie*, & d'une partie de l'*Arménie*; & après qu'il eût chassé les Turcs de tous ces lieux, fit la guerre aux *Georgiens*, quoi qu'il en eût reçu de puissans secours dans le commencement de son règne. Il la fit avec succès, les ayant réduits à lui payer tribut & à lui donner des Otages. La *Georgie*, outre ses Royaumes de *Caket*, & de *Carthuel*, avoit divers Roitelets, appelez *Eristaves*, comme qui diroit *seignateurs*, qui étoient toujours en guerre ensemble. Ce fut la cause, ou du moins le moyen, qui contribua le plus à la ruine des *Georgiens*. Ils payerent le tribut durant tout le règne d'*Ismaël* & de son successeur *Tahmas*, qui fut un Prince de grand cœur,
&

& assez heureux à la guerre. *Luarsab* régnoit de son vivant en cette partie de la *Georgie*, qu'on nomme *Carthuel*, qui est, comme j'ai dit, la *Georgie Orientale*, & celle qui confine avec la *Perse* du côté d'Orient. Ce Roi laissa deux fils & leur partagea son Royaume. L'ainé s'appelloit *Simon*. L'autre se nommoit *David*. Ils furent tous deux mécontents du partage, & dans la guerre qu'ils se firent, ils demandèrent tous deux du secours à *Tabmas*. La demande du Cadet arriva la première. *Tabmas* lui fit réponse, qu'il lui donneroît tous les Etats du Roi son pere, s'il se vouloit faire Mahometan. *David* accepta le parti. Il embrassa la Religion Mahometane, & s'alla rendre à l'armée *Persane*, qui étoit entrée dans le païs, & forte de trente mille chevaux. On l'envoya à *Tabmas*, qui séjournait alors à *Casbin*. Dès qu'il eut ce Prince *Georgien* en son pouvoir, il écrivit à *Simon* la même chose qu'il avoit écrite à son frere; savoir, de se faire de sa Religion, & de le venir trouver, s'il vouloit avoir le domaine de ses Ancêtres. *Simon*, se sentant pressé des armes du *Persan*, se rendit, mais sans vouloir renoncer à sa créance. *Tabmas*, devenu maître des Princes & du païs de *Georgie*, envoya l'ainé prisonnier au château de *Genghé*, proche la mer *Caspienne*, & fit l'autre Gouverneur de la *Georgie*; lui changeant son nom de *David* en celui de *Daoud-Can*, qui marquoit sa profession Mahometane. Il se fit ensuite prêter serment de fidélité par les Grands Seigneurs *Georgiens*, & emmena leurs enfans & ceux de *David* comme des Otages.

Les *Georgiens* secouèrent le joug des *Persans*

sans après la mort de *Tahmas*, comme faisoient la plupart des provinces de *Perse*; & ils furent en liberté pendant le règne d'*Ismaël* second, qui ne dura que deux ans, & pendant les quatre premières années de celui de *Mahomet*, surnommé *Koda-bendé*, c'est-à-dire, *serviteur de Dieu*; lequel envoya une armée en *Georgie* pour les remettre sous l'obéissance. *Daoud-Can* s'enfuit à son approche. Son frere *Simon* prisonnier, comme j'ai dit, proche la mer *Caspienne*, prenant cette occasion de rentrer en son bien se fit Mahometan, & fut fait *Can de Tiffis*, sous le nom de *Simon-Can*.

Le Roi de *Caket*, nommé *Alexandre*, mourut sous le règne de *Mahomet Koda-bendé*, laissant trois fils & deux filles. L'ainé se nommoit *David*; Prince que son Courage & ses Malheurs ont rendu illustre par tout le monde, sous le nom de *Taimuras-Can*, que les Persans lui donnerent. Il étoit en ôtage à la Cour de *Perse* quand son pere mourut, y ayant été mené par le Roi *Tahmas*, comme l'on a dit. Il fut élevé avec *Abas le Grand*, étant à-peu-près de même âge, avec beaucoup de magnificence & beaucoup de soin. On l'avoit imbu des mœurs des *Persans*, meilleures assurément que celles des *Georgiens*. Dès que son Pere fut mort, sa Mere, belle & sage Princesse, nommée *Ketavane* par les *Georgiens*, & *Mariane* dans les Histoires de *Perse*, écrivit à *Koda-bendé*: Sire, mon mari est mort, je vous supplie de m'envoyer mon fils *Taimuras* pour régner en sa place. Je vous envoie son frere pour être en ôtage en la sienne. *Taimuras* fut renvoyé, après qu'on lui eût fait prêter serment de Feudataire & de Vassal.

Le

Le Roi de *Carthuel*, ce *Simon*, dont nous avons parlé, mourut au commencement du règne d'*Abas le Grand*, laissant la couronne à *Luarzab* son fils aîné encore jeune, sous la tutelle de son premier Ministre; homme de grand sens, mais d'extraction basse, nommé *Mebrou* par les *Georgiens*, & par les *Persans*, *Morad*, qui étoit aussi Gouverneur de *Tifflis*, & qui avoit une autorité comme absolue sur le Royaume. *Mebrou* avoit une fille fort belle, dont *Luarzab* devint passionnément amoureux, & dont il se fit passionnément aimer. Il n'y avoit pas moyen, quoi que fit le pere, d'empêcher ces Amans de se voir. Un jour les ayant surpris enfermez ensemble, il dit au Prince. *Sire, ne deshonnez ni ma fille, ni ma maison. Si elle plaît à vôtre Majesté, épousez-la. Si vous ne la voulez pas épouser, ne soyez plus seul avec elle.* *Luarzab* lui fit serment de n'avoir jamais d'autre femme, & sur son serment *Mebrou* la laissa vivre avec le Prince, comme avec son mari. Le mariage ne se fit point pourtant, par l'empêchement de la Reine, & des Dames du païs, qui protestèrent de ne faire jamais les submissions de sujettes à une personne de basse naissance. *Luarzab*, bien aise apparemment de cette opposition, dit à *Mebrou*, qu'il ne pouvoit épouser sa fille. Les *Georgiens* sont fort vindicatifs. Je l'ai observé. On conseilla au Roi de prévenir *Mebrou*, & de le faire mourir pour l'empêcher de se venger. Le Roi y consentit. On résolut de l'enivrer, & de le tuer ensuite dans le premier festin que feroit sa Majesté. *Mebrou* fut averti du complot au moment qu'il alloit s'exécuter. Il étoit demi yvre, un Page du
Roi,

Roi, qui étoit de ses Créatures, lui dît en lui présentant la coupe, & faisant semblant de s'incliner par respect; *Seigneur on va vous tuer*. Il ne se troubla point. Il se leve en rendant la coupe comme pour aller faire de l'eau. Cela se pratique sans indécence en ces pays, où les festins durent des demi-journées. Il court droit à son écurie, prend un bonnet & une casaque de Palfrenier qu'il y trouva, & sans être aperçu de ses gens, met un filet au meilleur cheval de son écurie, saute dessus & s'enfuit. Il conduisit si bien sa fuite qu'elle ne fut point découverte, & eut un heureux succès. Il s'alla jeter aux pieds d'*Abas le Grand*, qui retournoit à *Isphahan* victorieux de *Chirvan* & de *Chamaky*, pays voisins de la *Georgie* & de la mer *Caspienne*. Il raconta au Roi comment il avoit servi *Luarzab*, & le feu Roi son pere, & comment il l'en vouloit recompenser; savoir en lui ôtant la vie, après lui avoir débauché sa fille unique sous promesse de mariage. Il dit au Roi, que sa Majesté *Persane* étant le véritable Monarque de la *Georgie*, il lui demandoit justice & la restitution de ses Biens.

Mebrou avoit imaginé un moyen encore plus sûr de se vanger de *Luarzab*, c'étoit de donner de l'amour à *Abas* pour la sœur de ce Prince, une des plus belles personnes de *Georgie*, & de qui la beauté a été célébrée par tous les Poètes *Persans*. On chanté encore aujourd'hui en *Perse* les chansons qui ont rendu sa beauté renommée plus qu'aucune de son tems, lesquelles sont un joli Roman d'elle & d'*Abas*. Son nom de baptême étoit *Darejan*. La Fîction *Persane* lui donna celui de *Pehry*.

Pebry. *Mebrou* en parloit à toutes occasions à *Abas* avec tout l'artifice capable de l'enflammer. *Abas* l'envoya demander à *Luarzab* par un Ambassadeur, & puis par un autre. Le premier fut renvoyé avec de belles promesses, & le second en lui disant, que la Princesse étoit accordée avec *Taimuras* Roi de *Caket*, qui étoit devenu veuf. *Abas* plus enflammé par les refus, renvoye un troisième Ambassadeur à *Luarzab*, le chargeant de lui demander sa sœur, avec toute sorte de promesses ou de menaces, & il écrivit en même tems à *Taimuras*, de n'épouser point la sœur de *Luarzab*, & de le venir trouver. *Luarzab*, irrité de ces instances répétées & hantaines, outragea l'Ambassadeur pour toute réponse, afin qu'on ne lui en envoyât plus à ce sujet. C'étoit environ l'an 1610. *Abas* n'étoit pas en état d'exécuter ses projets contre la *Georgie*. Il étoit en guerre avec les Turcs. Il dissimula & chargea un Missionnaire *Carme*, qu'il envoyoit en Europe, pour y animer les Princes Chrétiens à la Guerre contre le Turc, de passer par la *Georgie*, & d'exhorter *Taimuras* sur tout à ne se joindre point aux Turcs, & à ne rien faire en leur faveur contre les Persans. *Taimuras* trop credule, ou trop craintif, fit ce qu'on vouloit; & il s'en repentit bien-tôt; car l'an 1613. *Abas* partit d'*Ispahan* à dessein de faire la guerre en *Georgie*. Ce Prince, qui entre ses grandes qualitez avoit extraordinairement celles d'artificieux & d'homme composé, traitoit cette guerre comme une Intrigue amoureuse. Il disoit que la sœur de *Luarzab* l'aimoit, & le vouloit. Qu'elle lui avoit envoyé des lettres par sa Confidente.

denté. Il disoit encore qu'elle lui avoit été promise, & que *Luarzab* étoit un perfide, & un injuste. Cependant il faisoit ses préparatifs pour autre chose que pour combattre un Rival; & tout le monde voyoit bien, que ce Prince vouloit reduire les *Georgiens* sur le pied de ses sujets. Il avoit beaucoup de *Georgiens* dans ses troupes. Il donnoit pension à plusieurs grands Seigneurs en *Georgie*, & *Mebron* en débauchoit tous les jours qui s'engageoient à lui. Il avoit deux fils de *Taimuras* en otage, & un frere & une sœur de *Luarzab*. Enfin, il avoit même fait rendre Mahometans quelques Princes du sang Royal de *Georgie*, pour avoir des Gouvernemens, & de grandes Charges. Il se persuada qu'il viendrait à bout des *Georgiens* en mettant de la division entr'eux; chose aisée, sur tout parmi des peuples vindicatifs. Il écrivit à *Taimuras*, que *Luarzab* étoit un ingrat, un rebelle, & un insensé, indigne de régner, à qui il avoit résolu d'ôter la Couronne: & que s'il vouloit le prendre ou le tuer il lui donneroit le Royaume. Il écrivit la même chose à *Luarzab* touchant *Taimuras*; & ordonna à même tems à *Lolla-beg*, Général de son armée, qui étoit vers la *Medie*, d'entrer en *Georgie* avec trente mille chevaux, & d'y mettre tout à feu & à sang.

Luarzab & *Taimuras* furent conseillez de s'unir. Ils se virent & ils vinrent à se communiquer les Lettres d'*Abas*. Y trouvant tous deux leur perte résoluë, ils se donnerent la foi de perir, ou de se sauver tous deux ensemble: & pour rendre l'union plus étroite & plus forte *Luarzab* donna effectivement sa sœur, l'admirable *Darejan*, à *Taimuras*, qui étoit

Veuf,

Veuf, comme je l'ai dit. *Abas* en pensa enrager, quand on lui en donna la nouvelle. Il vouloit égorger de sa main les deux fils de *Taimuras*, & les autres ôtages de *Georgie*. Il juroit de faire tout mourir. Enfin il se réduisit à hâter sa marche pour punir plutôt les Rois qui l'avoient offensé.

Taimuras sentant approcher l'armée Persane, voulut se préparer à la défense. Il découvrit qu'une partie des Grands de son Royaume inclinoient à se rendre. Il envoya sa mere à *Abas*. Cette Princesse s'étoit faite Religieuse, aussi-tôt que son malheur l'avoit rendue Veuve. J'ai remarqué au discours de la Religion des *Mingreliens*, qui est la même que celle des *Georgiens*; que se faire Religieuse en ce pais-là, c'est seulement porter l'habit de Religieuse, sans faire de Vœux, & sans quitter sa demeure accoutumée. *Mariane*, ou *Ketavane*, (car elle étoit appelée de ces deux noms) avoit pris cet habit pour être plus retirée, & plus libre en sa Dévotion. Elle partit avec un grand Train, & de magnifiques Présens. Elle fit tant de diligence, qu'elle trouva *Abas* encore à *Ispahan*. Elle se jeta à ses pieds & demanda pardon pour son fils. Elle fit toutes les soumissions qu'elle crût capables d'appaîser le Roi.

Cette Princesse étoit alors assez âgée; cependant il est certain qu'elle étoit encore belle. *Abas* en devint amoureux, ou feignit de le devenir le jour qu'il la vit. Il lui dit de se faire Mahometane, & qu'il l'épouserait. Cette Princesse attachée à la Chasteté, & à sa Religion, encore plus qu'elle ne haïssoit la Clôture des Reines Persanes, refusa le Roi avec
une

une vertu & une fermeté inébranlable , & tout-à-fait merveilleuse en une Georgienne. *Abas* , irrité de ce refus , ou le prenant pour prétexte ; (car on tient qu'il ne vouloit épouser *Ketavane* , que par un dessein de vengeance contre *Taimuras* ,) envoya la Princesse prisonniere en une maison écartée , & fit faire Eunuques & Mahometans ensuite ses deux petits-fils , que *Taimuras* avoit envoyé en otage , comme on a dit. Il partit après pour la *Georgie*. *Ketavane* demeura en prison plusieurs années , & après fut transférée à *Chiras* ; où elle souffrit enfin un cruel martyre , l'an 1624. bien du tems après qu' *Abas* eut conquis toute la *Georgie*. Il écrivit alors à *Iman-Kouli-Can* , Gouverneur de cette ville , de faire *Ketavane* Mahometane , à quelque prix que ce fût , & d'en venir aux derniers tourmens , si les promesses , les menaces & même les coups ne le pouvoient faire. *Iman-Kouli-Can* montra l'ordre à la Princesse , croyant qu'il opéreroit , mais ce fut sans succès. Les tourmens n'eurent point non plus sur cette Ame véritablement heroïque & sainte. Elle souffrit le bâton , le fer , & le feu , & mourut sur les charbons ardens , où l'on la tourmentoit ; ayant enduré pour *Jesus-Christ* un martyre de huit années , d'autant plus cruel qu'on le changeoit , & qu'on le renouvelloit tous les jours. Son corps fut jeté à la voirie. Les Augustins , qui étoient alors à *Chiras* , l'enleverent de nuit , l'embaumerent , le mirent dans un Cercueil , & l'envoyerent secrètement à *Taimuras* par un de leurs Compagnons.

Pour retourner à la guerre de *Georgie*. *Abas* étant

étant entré en ce païs-là avec son armée, conduite par *Mebrou*, & grossie de *Georgiens*, dont le nombre augmentoit tous les jours; l'esperance & les promesses attirant les uns, la crainte ou des desirs de vengeance poussant les autres; *Luarzab* se résolut de combattre, & esperoit de renfermer les Persans dans les bois, & les y défaire. *Abas* crût lui-même d'y être perdu, & qu'on l'avoit trahi, car son armée étant avancée environ 25. lieues dans le païs, *Luarzab* sépara ses troupes en deux, & ferma le passage par de grands Abatis de bois; en sorte que l'armée Persane ne pouvoit ni avancer, ni retourner sur ses pas. *Abas* paroissant consterné, & *Mebrou* craignant qu'il ne lui ôtât la vie, comme à un traître, lui dit, *Sire, je vous tirerai d'ici en trois jours sur ma tête.* Il tint parole. Il fit faire un chemin de traverse dans le bois par l'Infanterie; & laissant le Camp, qui étoit bloqué par les *Georgiens*, il prit seulement la Cavalerie. *Abas* voulut la mener lui-même, & ayant passé par les bois, il se jeta sur le Royaume de *Caket*, & y fit de grandes cruautés: jusques-là qu'il fit abattre les arbres qui nourrirent les vers à soye, afin que le païs qui tire de là sa plus grande commodité fût détruit sans ressource. Quand *Luarzab* entendit ces nouvelles, il se crut perdu. Il s'enfuit en *Mingrelie*. *Abas*, qui savoit bien que sa conquête étoit mal-assurée, tant que les Rois de *Georgie* seroient en liberté, écrivit à *Luarzab* en ces mots. *Pourquoi fuyez-vous, c'est à Taimuras. que j'en veux, à cet ingrat, ce perfide, ce rebelle. Venez vous rendre à moi. Je vous confirmerai la possession du Royaume de Georgie;*
mais

mais si vous ne venez pas, je la ruinerai entièrement, & j'en ferai un desert.

Luarzab, en considération, & pour l'amour de son peuple, alla se rendre à Abas. Le Roi le reçût en ami, & avec mille bons traitemens, le remit sur le Trône dans toute la Pompe, & toute la Solemnité possible. C'étoit pour mieux tromper les Georgiens, & s'en rendre maître sans coup ferir. Il lui fit de beaux Présens, & entr'autres celui d'une Aigrette de pierreries, qu'il lui recommanda de porter toujours, sur tout quand il le viendrait voir. *C'est l'enseigne Royale*, lui dit-il, *Je veux que vous l'ayez toujours à la tête, afin que le monde sache que vous êtes Roi.* Le jour qu'Abas devoit partir de Tiflis, il dit à Luarzab, *Je m'arrêterai à six lieues d'ici, & je ferai passer mon armée devant. Ne voulez vous pas m'y accompagner?* C'étoit un piège pour tirer doucement le pauvre Roi Georgien de sa ville Capitale. Il alla avec lui ne se défiant d'aucun mauvais tour. Abas commanda à un fameux Filou, qui étoit dans ses Gardes, le plus adroit du monde à ce métier, de voler l'Aigrette de Luarzab. Cela fut fait: & Luarzab étant venu voir le Roi, Sa Majesté lui dit; *Luarzab, où est votre Aigrette? ne vous ai-je pas recommandé de porter toujours cette Enseigne Royale?* Sire, dit Luarzab, *on me l'a volée, j'en suis au desespoir. Je la fais chercher depuis hier par tout mon monde; sans la pouvoir trouver.* Comment, dit le Roi en colere, *dans mon Camp on vole le Roi de Georgie? Qu'on me fasse venir le Grand Prevôt, le Gues, le Président du Conseil de justice.* C'étoit-là le second artifice avec lequel on se devoit saisir
du

du malheureux *Luarzab* sans coup ferir. On le prit. *Abas* n'osoit le faire mourir, de peur d'exciter une revolte en *Georgie*. Il l'envoya en *Masanderan*, c'est l'*Hircanie*, esperant que le mauvais air du pais le feroit mourir ; mais voyant qu'il y résistoit , & qu'il ne mourboit point, il le fit transferer à *Chiras* ; & enfin il le fit mourir à l'occasion de ce que je vais dire.

Le Grand Duc de *Moscovie* avoit été long-tems sollicité par les Princes *Georgiens*, partisans de *Luarzab*, d'interceder pour lui auprès d'*Abas*. Il envoya une grande Ambassade uniquement pour ce sujet. Le Roi de Perse, qui avoit un esprit & une activité incroyable, donna ordre au Gouverneur de *Chamaki*, ville sur la Mer Caspienne , par où les Ambassadeurs de *Moscovie* entrent en *Perse*, de découvrir si cet Ambassadeur ne venoit que pour les affaires de *Luarzab* : & si le *Moscovite* prenoit tant d'interêt en cette affaire, qu'il y eût quelque rupture à apprehender. On lui manda, que l'Ambassadeur ne venoit effectivement que pour cela ; que c'étoit un grand Seigneur , & que ses instructions étoient fort pressantes. *Abas*, qui ne vouloit nullement ni donner la liberté au Prince *Georgien*, ni la refuser au Grand Duc de *Moscovie*, écrivit au Gouverneur de *Chiras* de se défaire de *Luarzab* captif, d'une manière que sa mort parût un simple accident. Cela fut executé : & la nouvelle en fut apportée à *Abas*, deux jours avant l'arrivée de l'Ambassadeur de *Moscovie*. Le Roi se la fit donner en public, & en fit fort le surpris & le fâché. *Ah mon Dieu*, dit-il, c'est dommage, & comment est-il

*il mort ? Sire , répondit le Courrier , il étoit allé à la pêche , & en jettant le rets , il est tombé dans l'étang & s'est noyé. Je veux , dit le Roi , qu'on fasse mourir tous ses Gardes , pour n'avoir pas eu plus de soin de lui. L'Ambassadeur de Moscovie eut audience ; après le festin , & qu'on l'eut bien fait-boire , le Roi le fit approcher de sa personne , & lui dit , Et bien , Monsieur l'Ambassadeur , que desire le Roi des Russes mon Frere ? L'Ambassadeur se mit à exposer sa commission ; mais dès qu'il eut lâché le nom de *Luarzab* ; Je crois , répondit le Roi , que vous savez le malheur qui est arrivé à ce pauvre Prince. J'en ai un extrême regret. Plût à Dieu qu'il ne fût pas mort , je ferois de tout mon cœur ce que desire vôtre Maître.*

Le frere de *Luarzab* fut fait Gouverneur de *Georgie* en sa place , s'étant auparavant fait *Mahometan*. On l'appelloit d'un titre Persan joint à un titre *Georgien*, *Bagrat-Mirza*, c'est-à-dire, *Prince Royal*. *Abas* laissa aussi une armée en *Georgie* pour s'opposer à *Taimuras*. Ce Prince fit d'abord la guerre avec les petits secours qu'il tiroit des Turcs , & des Princes Chrétiens , voisins de la Mer noire , sur les terres desquels il se retiroit , selon le besoin de ses affaires ; mais voyant que cela ne le rétablissoit point , il alla à *Constantinople* & implora le secours du Turc. Il l'obtint. Une grande armée Turque fut envoyée en *Georgie* , qui défit plusieurs fois les troupes Persannes , & rétablit *Taimuras* en son Royaume de *Caket*. Il n'y demeura pas long-tems ; & dès que les Turcs furent retirez , *Abas* retourna en *Georgie*. Il en changea la face. Il y fit bâtir des

des Fortereſſes qu'il remplit de *Persans* naturels. Il en emmena plus de quatre vingt mille familles, dont il mit la plupart en *Mazenderan*, païs ſur la Mer Caſpienne, & que j'ai dit être l'*Hircanie*, en *Arménie*, en *Medie* & en la Province de *Perſe*; & il transporta en leur place des *Persans* & des *Armeniens*. Il mêla la douceur à ſes ſévérités pour eſſaier ſi elle tiendrait mieux ce peuple en bride. Il fit un accord avec les *Georgiens*, qu'il confirma par ſerment pour lui & pour ſes ſucceſſeurs; *Que leur pays ne ſeroit point chargé de taxes; Que la Religion n'en ſeroit point changée; Qu'on n'y abbattroit point d'Eglises, & qu'on n'y bâtiroit point de Mosquées; Que leur Viceroy ſeroit toujours Georgien, de la race de leurs Rois, Mahometan néanmoins, dont un des fils, celui qui voudroit changer de Religion, auroit la charge de Gouverneur, & Grand Prevôt d'Iſpahan, juſqu'à ce qu'il ſuccedât à ſon Pere.*

Abas mourut l'an 1628; & dès que *Taimuras* fut ſa mort, il entra en *Georgie*, & fit ſoulever les *Georgiens*, qui tuèrent leur Viceroy, & tous les *Persans* qui pouvoient leur reſiſter. Il ſe rendit maître des places fortes, à la reſerve de *Tiſſis*; mais il ne les garda gueres. *Sefy*, ſucceſſeur d'*Abas*, ſon grand Pere, envoya l'an 1631. une puiffante Armée contre lui, ſous le commandement de *Ruſtan-Can*, *Georgien*, fils de *Simon-Can*, ce Viceroy que les *Georgiens* venoient de tuer. Il étoit Grand Prevôt d'*Iſpahan* à la mort d'*Abas*, & s'appelloit *Cofrou-Mirſa*. Le Roi *Sefy*, qui le connoiſſoit pour fort vaillant, & qui le jugeoit très-irrité, le fit Général de ſon armée, & Viceroy de *Georgie*, à la place de ſon

Pere. Il défit les *Georgiens* en plusieurs rencontres, reprit tout le *Cartbuel*, & une partie du Royaume de *Caket*, & donna la chasse à *Taimuras*, qui fut réduit à se cantonner dans les lieux forts du Mont *Caucase*. Ce Prince, également vaillant & malheureux, tint bon dans ces montagnes durant quelques années, plus comme un Fugitif qui combat pour sa vie, que comme un Roi qui défend sa Couronne; mais ne recevant aucun secours, ni des Turcs ni des Chrétiens, il alla le solliciter en *Moscovie*; & n'y réussissant pas, il se retira en *Imirette*, dont sa sœur étoit Reine, à dessein d'y finir sa vie; ne voyant plus de jour à rentrer jamais dans le domaine de ses Ancêtres. *Chanavas-Can* le prit-là prisonnier, lors qu'il conquit ce petit Royaume d'*Imirette*, & qu'il y établit son fils Roi, comme je l'ai raconté. La passion que *Taimuras* a toujours eue d'être enterré en son pays, l'empêcha de se retirer en *Turquie*, ce qu'il pouvoit facilement; outre qu'il considéreroit, qu'étant si vieux, les Turcs le traiteroient encore moins bien que les *Persans*. *Chanavas-Can*, l'ayant amené à *Tifflis*, écrivit au Roi, que le fameux *Taimuras-Can* étoit en ses mains. Le Roi lui fit réponse de l'envoyer à la Cour. Il étoit fort âgé. La Fatigue & ses Ennuis le firent tomber malade. Le Roi le logea en un de ses Palais avec beaucoup de magnificence; & le fit traiter par ses Médecins avec grand soin. Il mourut l'an 1659. Son corps fut porté en *Georgie*, & y fut enterré avec toute la pompe du pays.

Rustan-Can, ayant ainsi reconquis la *Georgie*,

gie, bâtit la Forteresse de *Gory*, comme l'on a dit. Il rétablit la paix & l'ordre-par-tout, & gouverna avec beaucoup de Douceur & beaucoup de Justice. Il épousa la sœur de *Levan-Dadian*, Prince de *Mingrelie*, quoi qu'elle fut Chrétienne, & qu'elle fût mariée. Son mari étoit Prince de *Guriel*. *Levan* courroucé de ce qu'il avoit conspiré contre lui, lui ôta la Principauté, le fit aveugler, & lui prit sa femme qu'il maria à *Rustan-Can*, sans que les Ecclesiastiques de *Mingrelie* & de *Georgie* s'efforçassent d'empêcher cette monstrueuse union, si j'ose parler ainsi. Cette Princesse s'appelle *Marie*. Nous en avons parlé dans le recit des dernières Revolutions d'*Imirette*. Elle est aujourd'hui femme de *Chanavas-Can*, Gouverneur de *Georgie*.

Rustan-Can mourut l'an 1640. Son corps fut porté à *Com*, où il est enterré. *Chanavas-Can*, parent de *Taimuras*, étoit alors Gouverneur, & Grand Prevôt d'*Ispahan*. *Rustan-Can* n'ayant point d'enfans l'adopta, & l'envoya à la Cour, suppliant le Roi de le considérer comme son fils, & de ratifier l'adoption. Sa Majesté agréa le choix. Elle fit circoncire ce jeune Prince, & lui donna le Gouvernement de la ville. C'est lui qui est presentement Viceroi de *Georgie*. Il est âgé de plus de quatre-vingts ans, & ne laisse pas d'être encore fort vigoureux.

Dès que *Rustan-Can* fut mort, la Princesse *Marie* sa femme apprit, que sur des relations trop avantageuses de sa Beauté, qu'on avoit faites au Roi de *Perse*, Sa Majesté avoit commandé qu'on la lui envoyât. On lui conseilloit de s'enfuir en *Mingrelie*, ou de se cacher.

Elle prit une voye contraire ; car étant bien assurée , qu'il n'y avoit point de lieu dans l'Empire de *Perse* , où le Roi ne la découvrit , elle alla s'enfermer trois jours durant dans la Forteresse de *Tiflis* ; ce qui étoit proprement se livrer à la merci de celui qui la vouloit avoir. Elle se fit voir tout ce tems-là aux femmes du Commandant ; & l'ayant mandé ensuite à son appartement , elle lui fit dire , que sur la foi de ses femmes qui l'avoient vûe , il pouvoit écrire au Roi qu'elle n'étoit pas d'une beauté à se faire désirer , qu'elle étoit âgée , & même un peu contrefaite. Qu'elle conjuroit Sa Majesté de lui laisser achever ses jours dans son païs. En même tems elle envoya au Roi un Present de beaucoup d'or & d'argent , & de quatre jeunes Demoiselles d'une extraordinaire Beauté. Dès que le Present fut envoyé , cette Princesse ne voulut plus voir personne. Elle se jetta dans la devotion faisant de grandes aumônes aux pauvres , afin qu'ils priaissent Dieu pour elle. Au bout de trois mois il vint un ordre du Roi à *Chanavas-Can* de l'épouser. Ce Prince reçût l'ordre avec joye , parce que *Marie* est fort riche , & il l'épousa , quoi qu'il eut déjà une autre femme. Il a toujours une extrême considération pour elle , à cause de ses grands biens. Son premier mari Prince de *Guriel* vit encore ; mais il est fort vieux & fort cassé. Il est en *Georgie*. La Princesse lui a donné une de ses Demoiselles pour le consoler de l'avoir perdue , & le fait entretenir , à la verité assez misérablement. Elle témoigne pourtant d'avoir encore de la tendresse pour lui : car il y a quelques années qu'étant sur les frontières d'I-

d'*Imirette*, elle le manda & le retint huit jours. *Chanavas-Can* en témoignant de la jalousie, la Princesse se mit à l'en railler. Elle lui dit, qu'il avoit bonne grace d'être jaloux d'un pauvre vieillard, aveugle, dénué, misérable, & tout aussi impuissant qu'il l'étoit lui-même.

La plupart des Seigneurs *Georgiens* sont extérieurement dans la Religion Mahometane. Les uns ont embrassé cette créance pour obtenir des emplois à la Cour, & des pensions de l'Etat. Les autres pour avoir l'honneur de marier leurs filles au Roi, ou seulement de les faire entrer au service de ses femmes. Il y a de cette lâche Noblesse qui mène elle-même ses plus belles filles au Roi. La récompense qu'on leur donne est une Pension ou un emploi. La Religion Mahometane est toujours préalablement embrassée. La pension est selon la qualité des personnes; mais d'ordinaire ce n'est pas plus de deux mille écus. Il venoit d'arriver à ce sujet, lors que j'étois à *Tiflis*, une aventure fort pitoyable. Un Seigneur *Georgien* avoit fait savoir au Roi, qu'il avoit une nièce d'une extraordinaire beauté. Sa Majesté commanda aussi-tôt qu'on la lui amenât. Ce méchant homme se chargea lui-même d'intimer l'ordre & de l'exécuter. Il vint chez sa sœur qui étoit veuve, & lui dit que le Roi de Perse vouloit épouser sa fille, & qu'il falloit qu'elle la disposât à cela. La mere ayant fait savoir cette violence à la pauvre Demoiselle, elle pensa se desesperer. Elle aimoit un jeune Seigneur qui demouroit en son voisinage, & en étoit extrêmement aimée. La mere le savoit bien. Elles prirent

réolution de lui faire part de leur malheur. On le lui envoya dire par un domestique. Le Cavalier arriva à minuit. Il trouva la mere & la fille enfermées, qui déploroiert à larmes communes & avec une vive douleur la dureté de leur sort. Il se jetta à leurs pieds, & leur dit que pour lui il ne craignoit rien tant que de perdre sa maîtresse, & que tout le courroux du Roi de Perse ne lui étoit rien au prix de cet accablement. Qu'au reste il n'y avoit qu'une voye de se tirer d'affaire, qui étoit de se marier ensemble à l'heure même, & que le lendemain on déclareroit au perfide Parent, que la Dame qu'on demandoit n'étoit plus fille. Le parti fut accepté, & la mere s'étant retirée, l'Amant essuia les yeux de sa Maîtresse, & fit le mariage en un instant. L'oncle découvrit l'intrigue. On la fit savoir au Roi. Sa Majesté en fut courroucée, & donna des ordres exprès d'envoyer à la Cour la mere, la fille, & le mari. Ces personnes s'étoient cachées. Elles furent çà & là durant quelques mois. Enfin voyant qu'on les serroit de près, & qu'elles ne pouvoient plus échaper, elles se sauvèrent à *Acalziké*, dont le *Pacha* les prit en sa protection.

La crainte qu'on a en *Georgie* de semblables accidens, oblige ceux qui ont de belles filles à les marier le plutôt qu'ils peuvent, & en leur enfance même. Les pauvres gens sur tout marient les leurs de bonne heure, & quelquefois dès le berceau. C'est afin que les Seigneurs dont ils sont sujets, ne les enlèvent pas pour les vendre, ou pour en faire des Concubines. Il est certain qu'ils ont grande retenue pour les personnes mariées, encore que

que ce ne soit que des enfans , & qu'ils ne se portent pas aisément à les arracher de leurs maisons.

Le Royaume de *Caket* obéit à présent au Roi de Perse , comme l'on a dit. *Chanavas-Can* en acheva la conquête. *Archyle* son fils en est Viceroy , s'étant fait Mahometan pour le devenir. Nous avons parlé de lui , & de l'amour qu'il avoit pour *Sistan-Darejan* femme du Roi d'*Imirette* , en racontant les dernières révolutions de ce petit Royaume. *Sistan-Darejan* étoit demeurée prisonnière à *Acalziké*. Les *Pachas* l'y traitoient avec beaucoup de respect. *Archyle* avoit toujours pensé à elle , depuis qu'il l'avoit perdue de vue. Son Pere opera tant par ses Presens , & par ses Intrigues auprès du *Paoba* , qu'il la relâcha l'an 1660. Elle fut amenée en triomphe à *Tifflis*. *Archyle* l'épousa aussi-tôt , & acquit par ce mariage le droit au Royaume de *Caket* , dont il étoit déjà Viceroy de fait ; car cette Princesse est fille de *Taimuras-Can* , & sœur d'*Heracle* , le seul fils que ce Prince infortuné a laissé capable de lui succéder , tous les autres ayant été rendus aveugles. Cet *Heracle* s'est retiré en *Moscovie* avec sa Mere. On dit que le Grand Duc leur entretient un train sortable à leur qualité. Il y a une aventure de cet *Archyle* Viceroy de *Caket* digne de curiosité. Il avoit été fiancé durant sa jeunesse à une fille des premières Maisons de *Georgie*. La Demoiselle s'attendoit fort d'être sa femme , étant une chose inouïe en ce pais-là de rompre un Contrat de mariage. Lors qu'elle fût qu'il épousoit *Sistan-Darejan* , elle lui envoya demander satisfaction , du meurtre qu'il commettoit sur son

bonheur ; C'est ainsi qu'on appelle en *Georgie* l'affront qu'on fait à une accordée, de la laisser pour se marier à une autre. Elle prétendit en tirer raison par la Justice ; mais cette voye n'ayant pû réussir, à cause de l'autorité & du rang de sa partie, elle vint à la tête de quatre cens hommes presenter le combat à son infidèle. Il le refusa, & lui fit dire qu'il ne se vouloit point battre contre une fille ; qu'au reste elle ne fît pas de bruit davantage, autrement qu'il publieroit les faveurs que *Sizi* (c'est un jeune Seigneur de la Cour) s'étoit vanté d'avoir reçues d'elle. La Demoiselle, outrée davantage qu'on ajoûtat au mépris la calomnie, tourna ses ressentimens contre *Sizi*. Elle l'appella en duel, & n'ayant pû l'y attirer, elle luy dressa une embuscade, où elle le mit en fuite, le poursuivit, & lui tua plus de vingt hommes. Elle avoit un frere. Il prit la querelle contre *Sizi*. Le Prince & toute la Cour firent mille efforts pour les ajuster, mais cela ne s'étant pû faire, on leur permit de vider leur différent par les armes. C'est une coûtume en *Georgie*, que quand la Justice ne sauroit éclaircir une querelle entre des Gentilshommes, ni l'ajuster, on leur permet de se battre en champ clos. Les parties se confessent & communient, & ainsi preparez à la mort ils entrent dans la lice. On appelle cela *aller au tribunal de Dieu*, & les *Georgiens* soutiennent, que cette voye de remettre directement à Dieu la punition d'un crime est très-bonne & très-équitable ; quand la Justice humaine ne peut connoître si l'accusé est coupable, ou si l'accusateur le charge faussement. *Sizi* & sa partie arrivez au rendez-vous, une trou-



troupe de soldats les séparèrent , comme ils mettoient les armes à la main : & la Demoiselle étant morte , peu après , de honte & de douleur , l'autorité du Prince obligea son Frere à s'ajuster avec *Archyle* , & avec *Sizi*.

Avant que de passer au recit de ce qui m'est arrivé à *Tifflis* , il en faut faire la description , quoi que la figure qui est à côté puisse suffire à en donner une idée assez distincte.

Cette ville est une des plus belles de Perse , encore qu'elle ne soit pas fort grande. Elle est située au bas d'une montagne , dont le fleuve *Kur* lave le pied du côté d'Orient. Ce fleuve , qui est le *Cyre* , où un bras du *Cyre* , a sa source dans les montagnes de *Georgie* , & se joint à l'*Araxe* , vers la ville de *Chamaky* , à un lieu nommé *Paynard* , d'où ils se rendent conjointement dans la mer. La plupart des maisons , bâties du côté du fleuve , sont sur la roche vive. La ville est entourée de belles & fortes murailles , excepté du côté du fleuve. Elle s'étend en longueur du Midi au Septentrion , ayant une grande Forteresse du côté du Midi , située sur le penchant de la montagne , & dans laquelle il n'y a que des *Persans* naturels , soit pour soldats , soit pour habitans. La place d'armes , qui est au-devant , sert aussi de place publique , & de marché. Cette Forteresse est un lieu d'asile. Tous les criminels , & les gens chargez de dettes , y sont en sûreté. Le Prince de *Georgie* est obligé de passer au milieu , lors qu'il va , selon la coutume , recevoir hors des portes de la ville les lettres & les présens du Roi ; parce que quand on vient de *Perse* à *Tifflis* , l'on n'y sauroit entrer que par la Forteresse : mais l'on

peut bien assurer, que le Prince n'y passe jamais sans craindre qu'on ne l'arrête, & que le Gouverneur n'ait un ordre secret de se saisir de sa personne. Les *Persans* ont fort judicieusement établi la coutume parmi les Viceroy de *Georgie*, & les autres Gouverneurs des Provinces de leur Empire, d'aller ainsi recevoir hors de la ville tout ce que le Roi leur envoie; parce que c'est un moyen facile de se saisir de leurs personnes sans peine & sans risque. Cette Forteresse de *Tifflis* fut bâtie par les Turcs l'an 1576. après qu'ils se furent rendus Maîtres de la Ville & de tout le pais d'alentour, sous le commandement du fameux *Mustafa Pacha*, leur Généralissime, auquel *Simon-Can*, qui étoit alors Roi du Pais, ne pût résister. *Mustafa* conseilla à *Soliman* de faire bâtir diverses Fortereses en *Georgie*, sans quoi il ne pourroit jamais tenir le pais sous son joug; ce que *Soliman* pratiqua. Et en effet la plupart des Fortereses de la *Georgie* ont été construites par les Turcs. *Mustafa* éleva plus de cent canons sur le rempart de celle-ci, dont il donna le commandement à un *Bassa* nommé *Mahamet*. Pour revenir à la ville de *Tifflis*, elle a plusieurs Eglises. L'on en compte jusqu'à quatorze. C'est beaucoup en un Pais où il y a très-peu de dévotion. Six sont tenues & sont servies par les *Georgiens*. Les autres appartiennent aux *Arméniens*. La Cathédrale, qui s'appelle *Sion*, est située sur le bord du fleuve, & toute construite de belles pierres de taille. C'est un ancien bâtiment fort entier, semblable à toutes les anciennes Eglises qu'on voit en Orient, qui sont composées de quatre nefs, & dont le

mi-

milieu est un grand dome soutenu de quatre gros pilastres , & couvert d'un clocher. Le grand Autel est au milieu de la nef opposée à l'Orient. Le dedans de l'Eglise est rempli de plates peintures à la Greque faites depuis peu, & par de si mauvais peintres, qu'on a toutes les peines du monde à reconnoître ce qu'ils ont voulu représenter. L'Evêché joint l'Eglise. Le *Tibilele* y demeure. On appelle toujours de ce nom les Evêques de *Tiffis*. Après la Cathedrale, les principales Eglises de Georgie sont *Tetrachen*, c'est-à-dire, *ouvrage blanc*, qui a été bâtie par la Princesse *Marie*, & *Anguescat*, c'est-à-dire, *l'image d'Abagare*. Les *Georgiens* appellent *Abagare Angues*, & tiennent que le portrait miraculeux, que la tradition assure qu'il reçut de *Jesus-Christ*, a été long-tems en cette Eglise. On l'appelle aussi l'Eglise du *Catholicos*, parce que le palais de ce Prelat y est joint, & qu'il ne va presque jamais ailleurs faire ses prieres ni officier. Cette Eglise est située sur le bord du fleuve, & en parallele avec l'Evêché. Les *Georgiens* avoient encore une belle Eglise au bout de la ville du côté Meridional. Le Prince la prit il y a quelques années pour en faire un magasin de poudres. A la verité elle ne servoit plus ; car long-tems avant, la foudre en avoit abatu une partie. Le Prince la fit refaire de nouveau, & ce magasin porte toujours son ancien nom d'Eglise de *Metek*, c'est-à-dire, *de la rupture*. On lui donna ce nom, à cause qu'un Roi de *Georgie* la fonda pour penitence, d'avoir sans sujet rompu la paix avec un Prince de ses voisins.

Les principales Eglises des *Armeniens* sont

Pacha-vanc, c'est-à-dire, le monastere du *Pacha*. L'Evêque *Armenien* de *Tifflis* demeure dans ce Monastere. On le nomme ainsi, à ce que racontent les *Armeniens*, parce qu'un *Pacha* fugitif de *Turquie*, qui se fit Chrétien en cette ville, le fit bâtir. *Sourph-nichan*, c'est-à-dire proprement, *Signe rouge*, & dans l'usage, *sainte Croix*. *Bethkem*, ou *Bethlehem*, *Norachen*, ou *Pouvrage neuf*, & *Mognay*. *Mognay* est le nom d'un village d'*Armeniens* proche d'*Irvan*, où l'on a gardé long-tems un Crane qu'on assuroit être de *St. George*. Or parce qu'on a transporté une partie de ce Crane en cette Eglise, on lui a donné le nom du lieu d'où on l'a tiré.

Il n'y a point de Mosquée à *Tifflis*, quoi que cette ville appartienne à un Empire *Mahometan*, & qu'elle soit gouvernée, avec toute la Province, par un Prince qui l'est aussi. Les *Persans* ont fait ce qu'ils ont pû pour y en bâtir; mais ils n'en ont pû venir à bout. Le peuple se soulevoit aussi-tôt, & à main armée abattoit l'ouvrage, & maltraittoit les ouvriers. Les Princes de *Georgie* étoient au fond bien-aisés des seditions du peuple, quoi qu'ils témoignassent fort le contraire; parce que n'ayant abjuré la Religion Chrétienne, que de bouche, & pour avoir une Vice-Roiauté, ils ne peuvent qu'à contre-cœur donner les mains à l'établissement du *Mahometisme*. Les *Georgiens* sont mutins, legers, & vaillans, comme l'on a dit. Ils conservent un reste de liberté. Ils sont proche des *Turcs*. Tout cela empêche les *Persans* d'en venir aux extrémitez, & conserve à la ville de *Tifflis* & à toute la *Georgie* une heureuse liberté de garder

der presque toutes les marques exterieures de sa Religion. Tous les clochers des *Eglises* ont des Croix à leurs pointes , & plusieurs cloches que l'on sonne. Tous les jours on vend la viande de cochon en public & à découvert , comme les autres viandes , & le vin au coin des rues. Il faut que les *Persans* aient le chagrin de voir tout cela. Mais ils ne sauroient encore y remedier.

Ils ont construit depuis quelques années une petite Mosquée dans la Forteresse , joignant le mur qui la separe de la grand' place de *Tiffis*. Ils la bâtirent en cet endroit , pour accoutumer le peuple à la vûe des Mosquées & des Prêtres , qui du haut de l'édifice appellent à la priere. Les *Georgiens* ne purent empêcher la construction de la Mosquée , parce qu'ils n'osoient entrer les armes à la main dans la forteresse , où l'on faisoit bonne garde ; mais dès que le Prêtre monta dessus pour faire la confession de foi , & la Convocation accoutumée , le peuple s'amassa sur la place , & jetta tant de pierres sur la Mosquée , que le Prêtre fut contraint d'en descendre bien vite , & depuis cette mutinerie on n'y en a plus fait remonter.

Il y a de beaux bâtimens publics à *Tiffis*. Les *Bazars* , ce sont les lieux de marché , sont grands , bâtis de pierres , & bien entretenus. Les *Caravanserais* , qui sont les demeures des étrangers , sont de même. Il y a peu de bains dans la ville , parce que chacun va aux bains d'eau chaude qui sont dans la forteresse. L'eau de ces bains est minérale , sulphurée , & très-chaude. Les gens qui s'en servent pour des incommoditez &
des

des maladies, ne sont pas en moindre nombre que ceux qui y vont pour la netteté du corps. Les magasins sont encore bien bâtis & bien entretenus. Ils sont situez sur une Butte, proche de la grande place.

Le palais du Prince fait aussi sans contredit un des plus beaux ornemens de *Tiflis*. Il a de grands Salons qui donnent sur le fleuve, & sur les jardins du Palais, qui sont fort grands. Il y a des Volières remplies de grand nombre d'oiseaux de différentes especes, un grand Chenil, & la plus belle Fauconnerie que l'on puisse voir. Au-devant de ce palais, il y a une place carrée, où il peut tenir près de mille chevaux. Elle est entourée de boutiques, & aboutit à un long *Bazar*, vis-à-vis la porte du palais. C'est une belle perspective, que la place & la façade du palais vûe du haut de ce bazar. Le Viceroy de *Caket* a un palais au bout de la ville, qui merite bien aussi d'être vû & considéré.

Les dehors de *Tiflis* sont ornez de plusieurs maisons de plaisance, & de plusieurs beaux jardins. Le plus grand est celui du Prince, il a peu d'arbres fruitiers; mais il est rempli de ceux qui servent à l'embellissement des jardins, & à y conserver l'ombre, & la fraîcheur.

Il y a une habitation de Missionnaires Capucins à *Tiflis*, comme je l'ai dit. Le Prefet des Missions, que cet Ordre a en *Georgie*, & de celles qu'elle espere d'y avoir, & dans les pais circonvoisins, y fait sa résidence. Il y a treize ans qu'on les envoya de *Rome*. Le nom de Medecins qu'ils se firent donner, & que tout le monde leur donne, les fit bien re-
ce-

cevoir par tout où ils desirerent de s'établir ; car la Medecine , & sur tout la Chimique , est fort estimée , & très-peu connue dans tout l'Orient. Ils s'établirent premièrement à *Tiflis* , & après à *Gory*. *Chanavas-Can* leur donna une maison , en chacune de ces deux villes , avec la liberté d'y faire publiquement l'Exercice de leur Religion. Ils apporterent à ce Prince des Lettres du Pape , & de la Congregation *de propaganda fide* , & lui firent en leur propre nom de beaux presens , & à la Princesse , au *Catholico* , & aux principaux de la Cour , qu'ils continuent depuis de faire de deux ans en deux ans. Celui d'entr'eux qui fait mieux la Medecine est auprès de la personne du Prince , pour entretenir sa protection , qui est leur unique appui contre les persecutions du Clergé *Georgien & Armenien*. On tâche de tems en tems de chasser ces Missionnaires , selon qu'on entrevoit les efforts qu'ils font d'attirer des gens à leur Religion ; mais comme il n'y a point de Medecins & de Chirurgiens en *Georgie* , ils se rendent necessaires par la pratique de la Medecine & de la Chirurgie , que quelques-uns d'entr'eux entendent fort bien , & exercent avec grand succès. Ils ont permission du Pape de se faire payer de leurs cures , & ils s'en servent utilement , la Medecine les faisant subsister. On les paye ordinairement en vin , en farine , en bétail , & en jeunes esclaves. Quelquefois on leur donne aussi des chevaux. Ils font vendre ce qui n'est pas nécessaire à leur entretien , ou ce qui leur seroit inutile. Sans ce grand secours qu'ils tirent de la Medecine , ils auroient peine à s'entretenir de la pension annuelle ,
que

que leur donne la Congregation, qui n'est que de 18. écus Romains pour chaque Missionnaire, qui sont soixante & douze livres de monnoye de France. Outre la permission dont on vient de parler, ces Missionnaires en ont plusieurs autres, dans le spirituel, & dans le temporel; comme, de dire la Messe, sans personne pour la servir; de la dire en toutes sortes de lieux, & en toutes sortes d'habits; d'absoudre de tous pechez; de se déguiser; d'entretenir chevaux & valets; d'avoir des esclaves; d'acheter & de vendre; de donner & de prendre à intérêt. En un mot, ils ont des Permissions si amples & si étendues, qu'ils prétendent pouvoir faire, & qu'ils font en effet, tout ce qui est permis aux Ecclesiastiques les plus privilegiez. Ces Missionnaires ne font pas néanmoins avec tous ces artifices, & ce relâchement, des progrès sensibles sur l'esprit des Georgiens; car, outre que ce peuple est fort ignorant, & peu occupé du soin de s'instruire, il est si entêté que le jeûne, de la maniere qu'il l'observe, est l'essentiel de la Religion Chrétienne, qu'ils ne croient pas que les Capucins soient Chrétiens, parce qu'ils ont appris qu'en Europe ils ne jeûnent pas comme eux. Cet incroyable entêtement oblige les Missionnaires à jeûner à la Georgienne, & à s'abstenir des animaux, dont les Georgiens ont horreur, comme sont le Lievre, la Tortuë, & d'autres. Ils jeûnent le mercredi, & le vendredi, se réglant sur le vieux Calendrier, & l'on peut dire qu'à l'extérieur ils sont Chrétiens *Georgiens*. Il vint d'abord beaucoup de peuple à leur Eglise de *Tisslis*, attiré par la nouveauté du service, & d'une

pe-

petite musique de quatre ou cinq voix, mêlées avec un luth & une épinette; à présent, il n'y vient plus que cinq ou six pauvres gens, à qui ces Missionnaires font gagner quelque chose. Ils ont dressé une école; mais il n'y a pas plus de sept ou huit petits garçons de pauvres gens qui y viennent; & moins pour être instruits que pour être nourris, comme ces bons Peres le confessoient eux mêmes. Ils m'ont dit souvent, qu'ils n'entrenoient pas leurs Missions par aucun fruit considerable qu'elles fissent, mais *pour l'honneur de l'Eglise Romaine, qui ne seroit pas, disoient-ils, l'Eglise Catholique si elle n'avoit des Ministres en toutes les parties du monde habité.* Au reste, ces Missionnaires n'ont plus dans toute la *Georgie* que les deux maisons dont j'ai parlé. Les guerres d'*Imirette* & de *Guriel*, & les miseres de ces pais leur ont fait quitter divers établissemens qu'ils y avoient. Leur dessein étoit lors que je partis de *Tifflis*, d'aller au mois de Juin à *Caket*, & en divers autres lieux du mont *Caucase*. Leur Mission étoit forte alors de douze personnes; neuf Prêtres, & trois freres Laïcs.

La ville de *Tifflis* est fort peuplée. On y voit autant de sortes d'étrangers qu'en lieu du monde. Il s'y fait beaucoup de commerce; & la Cour est nombreuse & magnifique, digne de la Capitale d'une Province, y ayant toujours beaucoup de Seigneurs de marque. Quant au nom de cette ville, je n'en ai pu savoir l'étymologie. Ce sont les Persans, dit-on, qui le lui ont donné. Il est certain, que les Georgiens ne l'appellent point *Tifflis*, mais *Cala*, c'est-à-dire, *la ville ou la forteresse*;

se; car ils donnent ce nom à toutes sortes de grandes habitations ceintes de murailles. Je croi que parce qu'ils n'ont point d'autre ville murée en tout leur païs, ils ne lui ont pas voulu donner d'autre nom que *Cala*. Quelques Geographes l'appellent *Tebilé-Cala*, c'est-à-dire, *la ville-chaude*, à cause des bains d'eau chaude qu'il y a, ou parce que l'air n'y est pas si froid, ni si rude, que dans tout le reste de la Georgie. Je n'ai pû savoir non plus le tems de la fondation de la ville, quelques Auteurs prétendent, mais peu vrai-semblablement, que c'est l'*Artaxate* des anciens. Je ne crois pas qu'elle ait seulement mille ans d'ancienneté. On trouve dans l'Histoire de Perse, qu'environ l'an 850. de nôtre Ere, un Prince Tartare, nommé *Boga le grand*, ayant envahi le Royaume par l'*Hircanie* & par la *Medie Atropatienne* s'étendit en *Georgie*, où il mit tout à feu & à sang; & que *Tisslis* ayant refusé d'ouvrir ses portes, il y fit jetter des pommes de Pin allumées, qui la mirent aisément en feu, à cause de la combustibilité de ses materiaux; & qu'il y perit plus de 50000. hommes. 350. ans après un autre Prince de la *Tartarie des Usbecs*, fils de *Mahammed*, Roi de *Careclem*, s'en rendit le Maître & y exerça de grandes cruautés. Elle a été en ces derniers siècles deux fois au pouvoir des Turcs. La premiere sous le règne d'*Ismaël* second Roi de Perse, & l'autre sous le règne suivant, *Soliman* s'en étant rendu maître, presque en même tems qu'il prit *Tauris*. Les tables de Perse mettent sa Longitude à 83. degrez & sa latitude à 43. 5. On la surnomme *Dar el Melec*, c'est-à-dire, *ville royale*, parce qu'elle est la Capitale d'un Royaume.

Le

Le 10. le Prefet des Capucins donna nouvelle de mon arrivée au Viceroi. Je l'avois supplié de le faire, dans la vûe, qu'ayant des gens & du bagage, & étant logé chez les Capucins, mon arrivée ne pourroit être cachée à ce Prince, qui fait jusqu'aux moindres choses qui se passent dans *Tifflis*, non plus que les aventures que j'avois eues en *Mingrelie*, que beaucoup de gens racontoient. J'étois bien-aïse d'ailleurs de le voir, & de lui présenter les passeports du Roi de Perse, adressez à tous les Gouverneurs des Provinces, dans lesquels j'étois fortement recommandé. Je ne doutois point que le Prince à la vûe de ces ordres ne me fit fort bon accueil, & ne me donnât l'escorte, dont j'aurois besoin, pour la continuation de mon voyage. *Chanavas-Can*, ayant appris qui j'étois, & que le feu Roi m'avoit envoyé en *Europe* pour son service, il ordonna au Prefet de me dire de sa part, que j'étois le bien-venu, qu'il avoit de la joye de mon arrivée, & que je lui ferois plaisir de l'aller voir le plutôt que je pourrois. Je n'étois ni en état, ni en résolution, de le faire si-tôt. Je voulois attendre que je fusse prêt à partir, pour n'être pas obligé d'aller tous les jours à la Cour. Je priai le Pere *Raphael* de *Parme*, qui est son Medecin, de lui dire, que j'avois reçu avec beaucoup de joye l'honneur qu'il me faisoit, & que je ne manquerois point de lui aller faire la reverence, dès que je serois équipé; mais que je manquois si fort de tout, que je ne pouvois sortir de dix jours. Je ne sai si le Pere *Raphaël* ne raporta pas bien cela au Prince, ou si le Prince n'en crut rien. Quoiqu'il

en

en soit le 12. au matin, il m'envoya dire par un Gentilhomme; Qu'entrant dans une semaine de réjouissance, durant laquelle il faisoit tous les jours festin à sa Cour, il desiroit que j'y vinsse. Je fus surpris & fâché du message. Je suppliai le Préfet, & le Pere *Raphaël*, de faire entendre au Prince, que je ne pouvois encore sortir, & de lui faire agréer que j'attendisse au Dimanche suivant, à recevoir l'honneur qu'il me vouloit faire. Les Capucins me promirent de le faire, & n'en firent rien. Ils allerent au Palais, & revinrent un moment après me dire, que le Prince avoit une extrême impatience de savoir des nouvelles de l'*Europe*. La verité est, que c'étoit eux qui en avoient une extrême de me produire. Ils vouloient montrer l'homme du Roi de Perse, qu'ils disoient être de leur Nation, afin qu'on les considérât davantage. Ils nous supplierent, mon Camarade & moi, de mettre les plus beaux habits, & d'augmenter à leur considération le Présent que nous voulions faire au Prince. Je les contentai en cela, & en tout ce que je pus, étant bien-aise de reconnoître les services si considérables que j'en avois reçus.

Il étoit près de midi, quand nous allâmes au Palais. Le Préfet & le Pere *Raphaël* nous accompagnerent. On attendoit après nous pour servir. Le Prince étoit dans une Sale de 110. pieds de long sur 40. de large, bâtie au bord du fleuve & toute ouverte de ce côté-là. Le plat-fond, travaillé à la *Mosaique*, étoit posé sur quantité de pilliers peints & dorez, de 35 à 40 pieds de hauteur. Toute la Sale étoit couverte de beaux tapis. Le Prin-

Prince & les Principaux étoient assis proche de trois petites cheminées, qui avec plusieurs brasiers échauffoient si bien la sale, qu'on n'y sentoit point de froid. *Ghanavas-Can* se fait saluer la première fois qu'on l'approche, comme fait le Roi de *Perse*. On se met à genoux, à deux ou trois pas de sa personne, & on baisse la tête jusqu'en terre trois fois de suite. Les *Europeans* ont toujours fait difficulté de saluer de cette manière les Princes Orientaux. En effet étant impossible qu'on se prosterne plus humblement, il vaut mieux ne se prosterner ainsi que devant Dieu. On les dispense quelquefois de ce salut, en disant qu'ils sont d'un autre monde, & ne savent pas la civilité du pays. Je saluai le Prince en m'inclinant trois fois, mais sans me mettre à genoux. Deux Gentilshommes servans me menerent après prendre place. Je ne voulois point m'asseoir au dessus des Capucins, quoi que les Gentilshommes me pressassent de le faire, de même que le Maître-d'hôtel, qui étoit debout au milieu de la sale. J'étois bien-aise de leur faire honneur, afin qu'on leur en fit. Le Préfet, qui en étoit ravi, voulut que je me misse au dessus de mon Compagnon.

Pendant que je faisois la reverence, un Gentilhomme qui avoit pris à la porte de la sale les Lettres patentes du Roi de *Perse*, que je tenois en la main, & le Présent que j'avois apporté pour le Prince, & les avoit rangez dans un grand bassin d'argent, mit ce bassin à ses pieds. Il prit la Patente, l'ouvrit, la porta à la bouche & au front, en se levant de son siège, puis la donna à son premier Ministre pour lui en dire le contenu. Après
il

il regarda le Présent avec beaucoup de curiosité & de plaisir. Il consistoit en diverses pièces, savoir :

Une grande Montre , à mouvement de Lune, dans une boëte d'argent cizelé & doré.

Un Miroir de Cristal de roche, monté en argent.

Une Boëte d'or émaillé, à mettre des pilules d'opium; La plupart des Persans prennent de ces pilules plusieurs fois le jour.

Un Etui de Chirurgien garni de toutes pièces, d'un ouvrage tout-à-fait délicat & beau.

Des Couteaux à manches fort curieux & bien travaillez.

Le premier Ministre après avoir lû la Patente, fit tout bas rapport au Prince de ce qu'elle contenoit. Je fus depuis que le Prince & ses fils avoient dit, qu'ils n'en avoient pas vû de plus expresse ni de plus honorable, & qu'ils l'avoient considérée. Tous les Grands en admirerent le caractère doré, & les Moresques dont les marges, qui sont fort grandes, sont embellies. Le Prince la fit copier. En voici la traduction mot à mot.

La Patente est sur une feuille de papier longue de deux pieds & demi, large de treize à quatorze pouces. Elle est écrite en lettres d'or, en lettres bleues, & rouges, & en lettres noires. J'ai marqué en grosses lettres ce qui est écrit en lettres d'or, & j'ai enfermé entre deux crochets ce qui dans l'original est en lettres de couleur. Il faut remarquer sur cela qu'en tous les actes Royaux dans lesquels le nom de Dieu se trouve inséré, comme il l'est en ces Lettres patentes, ce nom est écrit en lettres d'or; & s'il y a joignant le

nom

'CELU

A

J

*Abas se
victoria
du monde
tres va
du de C
Monsi;*

nom de quelque Prophete, ou quelque Saint, & après celui du Roi, on écrit le nom des Saints en lettres bleues, & celui du Roi en lettres rouges. Mais quand le nom de Dieu n'y est pas inferé, ni celui d'aucun Saint, c'est le nom du Roi qui est en lettres d'or, ou bien lors qu'il est inferé après le nom de Dieu, & non auparavant. Ils écrivent en lettres d'or, aussi fin & delié, qu'ils font avec de l'encre; & pour cela, ils broient les feuilles d'or sur un marbre fort long-tems, puis ils ramassent l'or avec un pinceau dans lequel ils trempent la plume comme dans une écritoire; ils font de même du rouge, & des autres couleurs; ce qui fait paroître leurs caractères comme faits au pinceau, plutôt qu'à la plume.

1. Il y a dans l'original *Hou Alla sub han bon*. C'est une sentence *Arabe* prise de l'Alcoran. *Hou* dans ce langage est le nom essentiel de Dieu, & non pas *Alla*, qui signifie *très-haut*. Ce *Hou* est le *Jehova* des *Hebreux*, & signifie *lui* ou *celui-là*. Il signifie encore *est*, ou *celui qui est*, par où l'on entend l'Etre incréé, & existant de soi-même. On trouve ce nom dans l'Alcoran, en une infinité d'endroits; & il paroît que l'Impositeur, qui a composé ce livre, faisoit allusion au passage du 3. Chap. de l'Exode: *Celui qui est m'a envoyé*. Les Mahometans mettent ce mot *Hou* au haut de leurs lettres, de leurs arrêts, de leurs ordonnances, de leurs requêtes, & de presque toutes leurs Ecritures. Ils y ajoutent quelquefois *Alla taàalla*, c'est-à-dire, *Celui qui est, c'est, le Dieu très-haut*; & ils laissent au dessous beaucoup de blanc; ce qu'ils font, di-

Tome II.

H

*ient-

sent-ils, pour marquer que les attributs de Dieu, c'est-à-dire les perfections de sa Nature, & ses qualitez sont inexprimables, & que nul homme n'est capable de les énoncer. La sentence au dessous de celle-là que j'ai traduite ainsi, *La Royauté est donnée de Dieu*, est tirée de ces mots du Deuteronomie chap. 1. vers. 17. *Le Jugement appartient à Dieu.*

2. Ces mots doivent se rapporter au bas de la Patente après ceux-ci, *étant un arrêt d'en haut élevé par-dessus toutes choses*, comme voulant dire, que Dieu est encore par-dessus. Les Persans ont cette façon de ne mettre jamais dans un acte le nom de Dieu au bas de la feuille. Ils le mettent tout au haut, à côté, & laissent du blanc à l'endroit où il doit se rapporter. Ils se font de cette circonspection une grande affaire, & croient que ceux qui y manquent, manquent aussi au respect qu'on doit à Dieu. Ils ont le même égard pour le nom du Roi & des principaux Ministres, dans les écritures juridiques, dans les requêtes, & dans les actes publics. Ils ne les inferent jamais dans le corps de l'écrit, mais au haut de la page à côté droit.

3. Ce mot *Prophetique*, mis au haut par la raison qu'on vient de marquer, est relatif à celui qui est au bas de la Patente, *la Ste. finie*, pour signifier que la Supputation du tems, qui commence à la fuite de *Mahomet*, de la *Mecque* à *Medine*, est une Epoque d'institution sainte; & qu'elle a pris son origine, & son commencement, au tems que cet homme, qu'ils appellent par excellence le *Propheste*, commença sa mission.

4. Pour peu de connoissance qu'on ait de
la

la Religion & des coûtumes des Mahometans, on reconnoit bien cette Invocation, puisqu'ils commencent par-là toutes leurs actions & toutes leurs prieres. Les plus fameux Professeurs des langues Orientales disent, qu'il la faut ainsi traduire : *Au nom de Dieu souverainement misericordieux.* En effet le mot Arabe *Rabmen*, qui signifie *Clement*, est un attribut de Dieu incommunicable, & dont on ne se sert qu'en parlant de la Clemence Divine. Tous les Mahometans croient, que cette invocation couvre de grands mysteres, & renferme une infinité de vertus. Ils l'ont toujours à la bouche. Ils la font en se levant, en s'asseiant, en prenant un livre, un instrument, une plume. En un mot, ils sont persuadés de ne pouvoir rien faire qui leur réussisse, s'ils ne commencent par cette invocation. Ils assurent, que *Salomon* & *Adam* la faisoient avant que de rien commencer. Elle se trouve dans l'Alcoran au haut de chaque chapitre. Il est clair, que c'est encore une imitation du debut des Juifs, & des Chrétiens en leurs prieres ; ceux-là les commençant toujours par dire, *Nôtre aide soit au nom de Dieu qui a créé le ciel & la terre* ; & les autres par ces mots, *Au nom du Pere, du Fils, & du St. Esprit.*

Nous parlerons ailleurs du sceau qui est appliqué sur cette Patente, & de ce qui est gravé dedans. La figure de dessous s'appelle *Nichan*, c'est-à-dire *signal*, & aussi *paraphe*. Tous les Souverains Mahometans en mettent de pareils dans leurs Lettres patentes & l'appellent d'un nom commun *Togra*, terme venu de l'Hebreu dans la même signification, savoir

H 2-

pour

pour dire une figure qui contient le nom & les titres d'un Prince Souverain en lettres majuscules; ainsi c'est toute autre chose que nos chiffres, qui ne contiennent d'ordinaire que les premières lettres du nom, & que nos *paraphes*. *Togra* est aussi le titre du Secrétaire de ce *paraphe*, & pareillement de quiconque le fait bien former; ce qui n'est pas commun. On a tiré ici les lettres du *paraphe* à la règle, mais dans l'original la figure est faite des queue des lettres, que le Secrétaire tire si droites, & si égales, qu'on les prend pour des lignes faites à la règle & au compas. Tout ce *paraphe* est en lettres de couleur, excepté les mots qui signifient *Seigneur du monde*, & ceux que j'ai traduits *commande absolument*, lesquels sont en lettres d'or. Le terme que j'ai traduit *Seigneur du monde*, est *Sakeb Kera-nat*, qui signifie littéralement *Seigneur des conjonctions favorables*, dans le même sens que nous disons *le maître de la Fortune*; car *Keranat* signifie *la conjonction de plusieurs Planètes en un des Signes du Zodiaque*. Ils tiennent pour grande conjonction celle de Jupiter avec Saturne en trine aspect, qui n'arrive que tous les 240. ans. Pour une plus grande, ou rare, celle de ces deux astres dans le signe du Bélier, parce qu'elle n'arrive qu'une fois en 950. ans; & pour plus grande encore celle de toutes les Planètes dans ce signe, laquelle n'arrive qu'à des milliers de siècles de distance. On n'en a, disent-ils, observé que deux, l'une au Déluge, l'autre à la grande Invasion de toute l'Asie par le renommé *Ganguiscan*, Roi de la grande Tartarie; aussi cette conjonction est toujours le présage formidable,

&

& l'avant-coureur des plus grands malheurs. Ces mots qui sont *Zels Zouzoumis* sont de l'ancien Turc encore en usage en la petite Tartarie. Ils signifient proprement *mes paroles*, ou *je parle*. C'est *Tamerlan* qui commença de mettre ces mots en ses *Patentes*, que les Rois de Perse ont retenus. Les douze noms qui sont au milieu du paraphe sont les noms des douze Chefs, ou Pontifes, véritables & légitimes successeurs de *Mahomet*, selon la créance des Persans.

5. On distingue en Perse les Gouverneurs en grands, & en petits. La *Medie* & la *Georgie*, par exemple, sont de grands Gouvernements, la *Caramanie* & la *Gedrosie* sont de petits. On appelle *Begler-beg*, qui signifie *Seigneur des Seigneurs*, le Gouverneur d'un grand Gouvernement. Celui d'un petit se nomme *Kan*. On appelle aussi communément ces grands Gouverneurs *Arkondaulet*, c'est-à-dire, *Seigneurs de l'Empire*, du mot Hebreu *arki*, qui signifie *Prince*, d'où les Grecs avoient fait apparemment le titre d'*Arkontes*, que leurs Républiques donnoient aux Grands Magistrats, & d'où nous avons fait le mot d'*Archi*, comme *Archimandrite*, *Archidiacre*.

6. *Deston*, *Tahem-ten-ten*, & *Feribours*, sont les noms d'anciens Heros Persans; ou, si l'on veut, d'anciens Geans, à qui la fable, ou le Roman, a donné l'être. Ce sont les *Alcides* & les *Thésées* des Persans; & comme l'*Alcide* des Grecs avoit plusieurs noms, celui des Persans en a plusieurs aussi. Le plus commun, & qui est toujours à la bouche, est celui de *Rassem*.

7. *Ardevon* est le nom d'un ancien Geant, ou Heros, qui, au dire des Persans, conquiert toute l'Asie, & établit en Perse le siege de son Empire. Leurs Histoires n'ont gardé la mémoire d'aucun de ses faits; mais leurs Romans en supposent une infinité qui sont tout-à-fait fabuleux.

8. Il y a dans l'original *qui dénoient toute sorte de nœuds*.

9. On n'est en lieu du monde plus sottement superstitieux dans l'Astrologie judiciaire qu'en Perse. J'en parlerai amplement ailleurs, me contentant de dire ici, que les Persans mettent les gens de plume, les livres, & les écritures sous *Mercur*, qu'ils appellent *Attared*; & qu'ils tiennent, que les gens qui sont nez sous cette Planette, ont l'esprit fin, penetrant, éclairé & subtil.

10. *Caagon* est le nom d'un ancien Roi de la *Chine*. Il n'y en a point eu dans tout l'Orient dont la memoire soit plus vénérable. Il semble par ce qu'on en raconte, qu'il ait été illustre particulièrement dans la paix, & plus grand dans l'administration de la justice, qu'au maniment des armes. Les Rois de l'Orient se donnent son nom, comme les Empereurs Romains se faisoient appeller *Cesars*. Il a encore en Persien la même signification qu'*Auguste* en François, car lorsque les Persans veulent exprimer quelque chose de grand & de royal, ils disent *Caagoni*. Voilà tout le fin de la figure; je croi qu'on n'aura pas de peine à l'entendre, ni tout le langage de cette Patente, quoi que l'hyperbole, & la metaphore, y soient furieusement outrées.

11. Le

11. Le terme que j'ai traduit *la fleur des Negocians* signifie proprement *l'exquis, le choix, l'élite, ou le plus excellent*. Les Persans usent ordinairement de cet épithète pour toute sorte de conditions de gens, grands Seigneurs, Ministres étrangers, Marchands, & gens de métier même.

12. Il y a au Persan, *ni par des douceurs importunes, ni par des demandes hautaines*.

13. Le mot que j'ai traduit *animer*, signifie proprement *arroser*.

14. Ces mots *en dignité & en vertu* ne sont point dans la Patente. Je les ai mis à la place de ceux qui y sont, qui signifient *le seau de grande qualité ressemblant au Soleil*.

15. Ces mots se rapportent aux paroles *commande absolument* qui sont au dessous du paragraphe. Elles sont appelées ici *l'ordonnance du Seigneur du monde*. Tamerlan s'est servi le premier de ces mots hautains, ou arrogans, dans lesquels les Princes Mahometans conviennent qu'est renfermé le plus grand titre-que l'on puisse donner à un Prince souverain. C'est ce que les Persans appellent *Sahab Coran*, ou *Sahab Queironi*, qui veut dire, *Seigneur des victoires*, & qui a été composé à l'imitation du *Dominus Sabaoth*, ce nom de Dieu, le plus ordinaire chez les Hebreux. Le Grand Seigneur & le Roi des Indes s'en servent comme le Roi de Perse. Chacun soutient qu'il lui convient seulement & en fait son plus glorieux Titre. On les peut interpreter aussi *Maître du siècle*, mais l'autre traduction est plus claire & plus intelligible, & decouvre plus pleinement le sot orgueil qui y est contenu.

On dit que les Titres amples & superbes dont les Persans se servent viennent des Tartares, & sont d'un usage moderne, tellement que l'on ne s'en servoit point avant le Mahometisme; mais que tout le monde, & les Rois même, commençoient leurs Actes & leurs Lettres comme faisoient les Romains, *Un tel à un tel.*

16. On parlera ailleurs plus amplement de la maniere que les Persans marquent le tems. Il suffit de dire ici pour l'intelligence de la datte, que le mois de *Cheval* est le dixième; & que les Arabes ont donné des épithètes à tous les mois, comme au premier celui de *sacré*, au septième celui de *louable*, au neuvième celui de *benit*, à celui-ci ils ont donné l'épithète d'*honorable*. Par la *Ste. Fuite* il faut entendre la sortie de *Mahomet* de la ville de la *Mecque*, ou comme disent les Mahometans, de la Religion idolatre. Le mot d'*Hegire* qu'on a traduit *fuite* vient d'un verbe qui signifie *fuir*, & aussi *se retirer*. Ainsi l'*Hegire* des Mahometans est la même chose que l'*Exode* des Hebreux; & sans doute *Omar* avoit cet *Exode* en vûe, lors qu'il établit l'*Epoque* Mahometane, à tems de la sortie de *Mahomet* de la *Mecque*, qui étoit le lieu de l'Arabie, où il y avoit plus d'idoles & de culte idolatre.

17. Dans l'original il y a *hambager*, c'est-à-dire, *faisant ensemble*.

18. On vient de dire que les Arabes ont donné des épithetes aux mois, les Persans en ont donné aux villes principales de leur Empire. *Ispahan* & *Casbin* sont surnommées, *siège de la Monarchie*. *Cachan* est surnommée de-

demeure des fidèles; Candahar, retraite de sûreté. Acheref a eu le surnom d'annoblie, à cause qu'Abas le Grand y fit bâtir un grand & somptueux Palais, & qu'il y faisoit sa plus ordinaire résidence, quand il étoit en la Province de Mazenderan. Cette Province est nommée Tabar estaan dans les Actes publics, à la Chambre des Comptes, & à la Chancellerie; mais dans le discours familier on l'appelle Mazanderoon. Tabar estaan signifie lieu ou place de coignées. Les Persans ont ainsi nommé cette Province pour signifier qu'elle est pleine de bois; parce que là où il y a beaucoup de bois, il faut beaucoup de coignées pour le couper. Je remarquerai aussi, que jamais les Persans ne parlent de leur Empire sans le qualifier de quelque titre glorieux, comme par exemple les benits Royaumes, les Royaumes heureux, les Royaumes de spacieuse étendue, ainsi qu'il se voit dans cette Patente.

19. L'empreinte du Cachet, qui est au bas de la datte en la traduction, est au dos de la Patente, mais tout en bas aussi. C'est le Sceau du premier Ministre, qui s'appelloit *Mabomet Mebdy*. Les Persans ne mettent point d'ordinaire leurs dignitez dans leurs sceaux, ni aucun titre, capable de les faire connoître. Je ne l'ai vû faire qu'aux Officiers des Chambres des Comptes, dans les fonctions de leurs charges, & non dans les autres occasions; car il faut observer que tous les Orientaux ont divers sceaux ou cachets. Il y a seulement leur nom, celui de leurs peres, qui leur sert de surnom, à la façon des Hebreux, & celui de leur race, quand elle a l'honneur d'être descendue de *Mabomet* par *Fathmè* sa fille. Les Ma-

H 5.

ho-

hometans ne reconnoissent point d'autre Noblesse, que d'être originaires de cette souche-là.

J'avois joint à la Patente du Roi de Perse, un billet de recommandation du Grand Maître de son Hôtel. Je voulus que le Viceroi le vit, étant bien assuré qu'il opereroit encore plus que la Patente même. Cela arriva en effet, & je sùs depuis que c'étoit particulièrement à ce Billet, que je devois les offices & les honneurs que je reçûs à *Tifflis*; en voici la traduction.

Les Commis des Gouverneurs, les Fermiers Royaux, les Officiers des villes, les Receveurs des peages, & les Prevôts des grands chemins auront ¹ l'honneur de savoir que Messieurs Chardin & Raisin, Marchands ² François, la fleur des Marchands, ayant apporté à la très-haute & sublime Cour, des raretez couvertes de pierrieres, dignes de la ³ garderobe des ⁴ Esclaves du ⁵ Distributeur des biens temporels, on les a chargez d'en apporter d'autres, & donné ordre exprès de faire faire en leur país plusieurs ouvrages pour le service de ces Esclaves. On les a honorez pour cet effet d'une Patente au sein ⁶ sacré: & c'est pour cet emploi qu'ils voyagent. Il faut donc absolument que par tout où ils arriveront, on leur porte tout Respect, & qu'on leur donne toute l'aide raisonnable qu'il sera necessaire. Il faut absolument encore se bien garder de leur faire de la peine, ni de témoigner en quelque maniere que ce soit, qu'on attende, ou qu'on desire des droits d'eux, parce que s'il venoit aux oreilles des Esclaves du Seigneur des humains, qu'on a eu quelque prétention sur eux, il naîtroit de ce rapport un mauvais fruit. Ecrit au mois de
Cha-

Chaval l'ennobli 1076. de la Ste. fuite, à laquelle soit honneur & gloire.

A la marge il y avoit :

L'intention de ce billet est de faire connoître à ceux à qui il s'adresse, qu'il en faut user avec les Porteurs selon la teneur de la Patente à laquelle le monde doit rendre hommage.

Les mots du seuu signifient *Maxud* Fils de *Caleb*, les delices des créatures.

1. Il y a au Persan *font honorez de ce qu'on leur fait savoir*. Les Grands de Perse écrivent ainsi aux bas Officiers, particulièrement quand ces Officiers sont de leur dépendance. Ils font cela, afin que la difference que l'autorité & l'emploi met entr'eux, soit toujours entretenue, & que la Communication ne la confonde point.

2. Le terme que j'ai traduit par *François*, est *Frengui*, qui est le nom commun, que les Persans, & les autres Orientaux, donnent aux Chrétiens de l'Europe, nez sous une Domination Chrétienne, excepté les Moscovites, qu'ils appellent *Orons*; & ce nom de *Frengui* est venu ou de *Francus* Prince Gaulois, ou de celui de la nation *Françoise*; parce que ç'a été la première Nation Chrétienne de l'Europe qui soit entrée en commerce avec les Mahometans, comme je l'ai déjà observé. Il y a toute apparence que ce nom de *Freng*, ou *Franc*, pour denoter les Chrétiens de l'Europe, a commencé d'être mis en usage pendant la Guerre sainte, & qu'ainsi c'étoit un nom de Ligue, & non pas de *Nation*. Il y a des Auteurs qui donnent à ce nom de *Franc* une étymologie Arabesque, le tirant de *Ferbenc*, qui signifie *grand esprit*.

3. Le mot, que j'ai traduit par *Garderobe*, est *Sercar*. Il signifie précisément *Chef d'ouvrage*, & aussi *Magasin*. Le Roi, & les Grands de Perse, ont chez eux des manufactures de toutes sortes d'arts & de métiers. Ils les appellent *Carconé*, c'est-à-dire, *maison de travail*, ou proprement *laboratoire*. C'est comme la Galerie du Grand Duc de *Florence*, ou les Galeries du *Louvre*. On entretient là-dedans un grand nombre d'excellents Maîtres, qui ont pension & leur nourriture toute leur vie. On leur fournit les matières pour travailler. On leur fait des présens, ou on leur hausse leur paye à chaque belle pièce qu'ils rendent.

4. C'est par faste qu'ils s'expriment en ces termes, *dignes de la Garderobe des Esclaves du Roi*, comme pour dire, que celle de Sa Majesté est remplie de tant de bijoux rares & précieux, qu'on ne peut rien apporter qui soit digne d'y être mis. L'éloquence Persanne se sert beaucoup de ce tour de langage en toutes sortes de sujets : ainsi en parlant d'un Ambassadeur qui a fait la révérence au Roi, ils disent *qu'il a baisé les pieds des Esclaves du Roi*. Pareillement, pour dire qu'un Prince a fait une grande action, ils disent, *les Esclaves de ce Prince ont fait une grande action*, façons de parler qui ne font pas mal connoître la vanité des Orientaux. Je les tiens tirées de l'*Alcoran*, que les Mahometans disent être *la source de la véritable éloquence*. On y voit beaucoup d'expressions semblables ; comme par exemple, en parlant des ouvrages de Dieu, ils les appellent *les ouvrages des Anges*. *Les Anges créèrent le Ciel & la Terre*, cela exprime mieux, disent les Ma-

Mahometans , la puissance de Dieu , parce que si les Anges ont bien tant de puissance que de créer des mondes , combien en doit avoir celui dont ils sont seulement les serviteurs ? Au reste , tous les Orientaux sont de véritables Esclaves , leurs Souverains ayant droit sur leur vie & sur leurs biens , sur leurs femmes & sur leurs enfans. Mais bien loin que cette condition leur fasse horreur , ils s'en glorifient. Les grands Seigneurs même se font un honneur d'être appelez des *Esclaves* ; & *Cha-couli*, ou *Coulom-cha*, qui signifie *Esclave du Roi* , est un aussi honorable titre en Perse que celui de Marquis en France.

5. *Valineamet* , que j'ai traduit *distributeur des biens temporels* , est un nom composé. *Vali* signifie un *Lieutenant souverain* & absolu , qui a le même pouvoir au lieu où il est établi , que celui dont il tient l'Empire. Les Persans appellent souvent leur Roi *Vali Iron* , pour donner à entendre qu'il est en Perse , qu'ils nomment *Iron* , le véritable Successeur , le Vicaire , & le Lieutenant d'*Ali* , auquel Dieu donna la Seigneurie de tout le monde après la mort de *Mahomet*. *Neamet* vient d'*Inam* , qui signifie *présent* , *faveur* , *grace temporelle* , *largesse de biens*. Ainsi par le nom de *Vali-Neamet* , qui est le plus ordinaire que les Persans donnent au Roi , en parlant à Sa Majesté , ils entendent qu'il est au monde le Lieutenant de Dieu , pour distribuer de sa part aux hommes tous les biens de la fortune , & comme le Canal par lequel le Ciel communique ses libéralitez à la Terre.

6. Il y a au Persan *Moubarec-Nisban*. On

H 7

a dit

a dit que le *paraphe*, dans lequel sont écrits les noms des douze premiers Successeurs de *Mahomet*, s'appelle *Nichan*. *Moubarec* signifie proprement *benit*.

Je ne dis rien au Viceroy en le saluant, & lui aussi ne me dit mot, & ne fit pas le moindre signe. Un moment après qu'on eut servi, il m'envoya sur une assiette d'or la moitié d'un grand pain, qui étoit devant lui, & me fit dire par l'Ecuyer tranchant qui me l'apporta *que j'étois le bien-venu*. Un peu après il m'envoya demander en quel état étoit la guerre des *Turcs* avec les *Polonois*? Au second service, il nous fit verser du vin de sa bouche, dans la tasse où il beuvoit. Le vin étoit dans un grand flacon d'or émaillé. La tasse étoit d'or garnie au dessous de rubis & de turquoises. Le Gentilhomme qui nous versa à boire nous dit de la part du Prince *de nous réjouir & de manger plus que nous ne faisons*. Au troisième service le Prince nous fit encore plus de caresses, il nous envoya une partie du roti qu'on avoit servi devant sa personne, savoir un Faisan, deux Perdrix, & un quartier de Biche, & nous fit dire *que le vin faisoit trouver le Gibier bon, toutefois qu'il avoit commandé qu'on ne nous pressât pas de boire*. Je recevois tous ces honneurs avec de profondes inclinations, & sans rien répondre. Les Capucins faisoient de même. C'est la coutume chez les Persans, de ne point autrement répondre à ces sortes de faveurs.

Je ne dirai point l'ordre ni la magnificence de ce festin. Je dirai seulement, qu'on y bût beaucoup, qu'il y avoit une prodigieuse quantité de viandes, & que l'on servit gras
&

& maigre, à la considération du Patriarche & de l'Evêque qui étoient-là, & qui font abstinence toute leur vie. Nous nous levâmes de table, après y avoir demeuré trois heures. D'autres conviez s'étoient déjà retirez. Cependant l'on n'avoit pas encore desservi le rôti. Nous fîmes une grande reverence au Prince en nous retirant. Il m'envoya dire encore une fois *que j'étois le bien-venu*, & nous fit conduire au logis.

Le 14. le Prince m'envoya deux grands flacons de vin, deux Faïsans, & quatre perdrix. Le Gentilhomme qui conduisoit le Présent me dit, que le Prince lui avoit donné ordre de s'enquerir *si j'avois besoin de quelque chose, & si les Capucins avoient soin de me bien divertir; & de me dire, que si je trouvois bon le vin qu'il m'envoyoit, j'en envoyasse prendre tous les jours à sa sommellerie.* Je répondis, en suppliant le Gentilhomme d'affurer le Prince, *que mes hôtes ne me laissoient manquer de rien, & que nous boirions ensemble à sa santé le vin qu'il m'envoyoit.* On n'en pouvoit boire de meilleur qu'étoit celui-là. Nous en fîmes grande chere le soir, avec un Chirurgien *Polonois*, & deux *Syriens*, qui étoient au service du Prince, qu'on envoya prier à souper.

Le 16. le Prince me fit inviter à la nôce de sa nièce, qu'il marioit au Palais. J'y allai à cinq heures avec le Préfet, & le Pere *Raphaël*. La cérémonie du Mariage étoit presque achevée quand nous arrivâmes. Elle se faisoit dans le grand Salon, où l'on avoit diné le Dimanche précédent. J'avois beaucoup d'envie de la voir, mais parce que la sale étoit remplie de Dames, on n'y laissa entrer nuls autres.

tres hommes, que le Prince, & ses proches Parens, le *Catholico*, & les Evêques.

C'est seulement depuis que les Georgiens ont été soumis à la Perse, qu'ils ont interdit à leurs femmes le commerce des hommes, & cette interdiction n'est encore que dans les villes ; car à la Campagne, & aux lieux où il n'y a point de Mahometans, elles vont sans voile, & ne font nulle façon de voir des hommes, & de leur parler. Mais comme les costumes des Mahometans, s'étendent de plus en plus en Georgie avec leur Religion, on voit aussi peu-à-peu la liberté des femmes s'éteindre, & ce beau sexe obligé par bienséance de faire bande à part. Le festin de la nôce se fit sur une terrasse du Palais, entourée d'estrades élevées de deux pieds, & profondes de six. La terrasse étoit couverte d'un grand Pavillon, dressé sur cinq colonnes de vingt-deux pieds de haut, & de cinq pouces de diamètre environ. La doublure étoit faite de brocard d'or & d'argent, de velours, & de toile peinte, si adroitement & si proprement mêlées, qu'aux flambeaux cela paroissoit un lambris de fleurs & de moresques. Au milieu de cette espèce de salon étoit un grand bassin d'eau. Il n'y faisoit point froid pourtant, car la nombreuse assemblée, & de grands brasiers allumés, l'échauffoient si fort, que la chaleur commençoit à incommoder lorsque j'en sortis. Le plancher étoit couvert de beaux tapis, & tout le lieu éclairé de quarante grands flambeaux. Les quatre qui étoient proche du Prince étoient d'or. Les autres étoient d'argent. Ces flambeaux pèsent ordinairement quarante livres la pièce. Le pied
à quel-

à quelque 15 pouces de diamètre. La branche, haute d'un pied & demi, porte un godet rempli de suif pur, qui entretient la lumière à deux méches. Ces sortes de flambeaux rendent beaucoup de clarté.

La figure qui est ici à côté peut donner une idée assez distincte de l'ordre de ce festin. Les conviez étoient rangés sur les estrades. Le Prince étoit au fond sur une estrade plus élevée que les autres, & couverte d'un dais fait en dome. Son fils & ses frères étoient à sa droite, les Evêques à sa gauche. Le Marié étoit entr'eux. Le Prince me fit asseoir avec les Capucins immédiatement après les Evêques. Il y avoit plus de cent personnes à ce festin. Les joueurs d'instrumens étoient au bas. Un peu après que nous fumes placés, le Marié entra mené par le Catholico. Aussi-tôt qu'il eut pris sa place, les parens du Prince lui vinrent faire un Compliment & un Présent. La plupart des conviez firent la même chose, chacun à son rang. C'étoit une espèce de Procession. Cela dura demi-heure. Les présens qu'on lui faisoit, étoient en monnoye d'or & d'argent, & en petites tasses d'argent. Je voulus savoir au juste à combien montoient les présens qu'on lui fit, mais selon que j'en pus juger, c'étoit peu de chose & ils ne montoient pas à plus de deux cens écus.

Cependant on servit le soupé en cette manière : Premièrement, on étendit des nappes devant tous les conviez, & en trois endroits dans le placitre. Ces nappes étoient de la largeur des estrades, ensuite on apporta le pain. Il y en avoit de trois sortes, de mince.
com-

comme du papier, d'épais d'un doigt, & de petit sucré. Les viandes étoient en de grands bassins d'argent couverts. L'on n'en fait point de si grands en Europe. Le plat & le couvercle pèsent ordinairement 50 ou 60 marcs. Ceux qui apportoit les plats dans la sale les rangeoient sur une nappe à l'entrée, d'autres Officiers les portoient devant les Ecuiers tranchans, qui en remplissoient des assiettes creuses, qu'ils faisoient présenter aux conviez. On en portoit aux Princes, puis aux autres en leur rang. On servoit premièrement une même viande à tout le monde, puis une autre & ainsi de suite. Le festin fut de trois services, chacun d'environ soixante de ces grands plats bassins. Le premier étoit de toutes sortes de *Pilo*, c'est du ris cuit avec de la viande. On en fait de plusieurs couleurs & de plusieurs goûts. Le jaune est cuit avec du sucre, de la canelle & du Safran. Le rouge est cuit avec du jus de grenade. Le blanc est le plus naturel & le meilleur. Ce *pilo* est un fort bon manger, fort délicat & fort sain.

Le second service étoit de pâtez, d'étuvées, de fricassées douces & aigres, & de semblables ragoûts. Le troisième étoit de roti. Tous les trois services étoient mêlez de poisson, d'œufs & de légumes pour les Ecclesiastiques. L'on nous servit gras & maigre. Au reste on servoit & desservoit avec un ordre & un silence merveilleux. Chacun faisoit son devoir sans parler. Trois Européens à une table font plus de bruit que cent cinquante personnes, qui étoient dans la sale de ce festin.

Ce

Ce qu'il y avoit de plus admirable, après ce bel ordre, étoit le buffet. Il étoit composé d'environ 120 vases à boire, tasses, coupes, & cornes, soixante flacons, & douze brocs. Les brocs étoient presque tous d'argent. Les flacons étoient d'or lisse, ou émaillé. Les tasses & coupes étoient les unes d'or lisse, d'autres d'or émaillé, d'autres couvertes de pierreries & d'autres d'argent. Les cornes étoient garnies comme les plus riches tasses. Ces cornes sont de diverse grandeur. Les plus ordinaires sont hautes d'environ huit pouces, & larges de deux en haut, fort noires & fort polies. Il y en a même qui sont de Rhinoceros & de bêtes fauves, au lieu que les communes ne sont que de bœuf & de mouton. L'usage de s'en servir à boire, & de les enrichir est de tout tems chez les Orientaux. Je ne fais pas combien le festin dura; car je n'attendis point la fin. Je fais seulement que nous étant retirez à minuit l'on n'avoit pas encore levé le roti. On ne bût pas d'abord, ce ne fut qu'au troisième service qu'on s'échauffa, & on le fit d'une manière étonnante. On beuvoit les santez en cette façon. On donnoit aux huit personnes les plus proches du Prince, quatre à droit, quatre à gauche, huit tasses de même grandeur, & de même façon, pleines de vin. Ils se levoient & se tenoient debout jusqu'à ce qu'ils eussent bû. Ceux du côté droit beuvoient les premiers à la fois. Ceux du côté gauche faisoient raison, puis tous huit se rasseioient & l'on portoit les mêmes huit tasses aux plus proches, & ainsi de suite jusqu'à ce que la santé eût fait le tour. Après on en recommençoit une nouvelle avec

avec huit tasses plus grandes. La coutume du païs est de boire les santez des Grands les dernières avec les plus grandes coupes. C'est afin d'enivrer plus fortement les conviez, les engageant par respect & par considération à boire jusqu'à ce qu'ils soient enivrez. On bût de cette façon pendant les deux dernières heures que je fus au festin, & à ce que je fûs depuis, jusqu'au lendemain matin. Les premières tasses ne tenoient pas plus d'un verre ordinaire. Les dernières que je vis vuides, tenoient seulement trois demi-septiers. Cependant ce n'étoit-là que celles de moyenne grandeur. Les Capucins & moi étions exempts de boire, & à la vérité si j'eusse autant bû que mes voisins, je serois mort sur la place; mais le Prince eût assez de considération pour commander qu'on ne nous portât point de santez. Il y avoit du vin, de l'eau, & une tasse d'or devant nous. On nous donnoit à boire seulement quand nous en demandions. Lors qu'on commença les santez, les Instrumens commencèrent de sonner. Ils étoient mêlez de voix. Le concert en plaisoit beaucoup à l'assemblée. Elle en paroissoit ravie: pour moi, je n'y trouvois rien d'agréable, il me sembloit au contraire rude & malconcerté. Le Prince qui s'en divertissoit fort, & en qui la gayeté operoit, fit dire au Préfet de faire apporter son épinette. Lui & son compagnon penserent enrager de la fantaisie du Prince. Ma présence étoit la principale cause de leur déplaisir, parce qu'ils apprehendoient, que je ne fisse une relation désavantageuse pour eux, de la lâche complaisance qu'ils avoient témoigné en cette rencontre, & qu'un Préfet des

des Missions se fût prostitué jusqu'à faire le métier d'un violon devant un Prince Mahometan , dans une assemblée d'Infidèles & d'Hérétiques , de Clercs & de Séculars , qu'on pouvoit appeller , en l'état où le vin les avoit mis , une troupe d'yvrognes. Quand l'Épinette eut été apportée , on la posa sur un carreau au milieu de la sale. Le Préfet fut obligé d'en jouer ; & le Prince lui ayant fait dire de chanter & de jouer tout ensemble , il se mit à chanter le *Magnificat* , le *Te Deum* , le *Tantum ergo* ; & puis des chansons , & des airs de Cour , en Italien , & en Espagnol , parce que l'air des hymnes ne réjouissoit pas assez le Prince. L'épinette étoit fort mal accordée. Le Préfet en jouoit par dépit , & étant tout blanc , & tout cassé d'âge , & de fatigues , on peut juger que son concert étoit un fort méchant divertissement. Il fit pourtant celui du Prince pendant deux heures. Durant ce tems-là , le premier Maître d'hôtel , qui étoit Mahometan de naissance , s'approcha de moi & me demanda , si l'usage des instrumens étoit permis en nôtre Religion ? Je lui dis qu'il l'étoit. Il me repliqua , que la créance Mahometane le défendoit bien expressément. Nous eûmes un entretien de demie heure sur ce sujet , dans lequel ce Seigneur me confirma ce que j'avois appris il y a long-tems , que les Instrumens de Musique sont défendus par Mahomet ; & qu'encore que l'usage en soit universel dans toute la Perse , il ne laisse pas d'être illicite. Il me dit encore , que les Instrumens étoient sur tout prohibez dans la Religion , n'y ayant que la voix de l'homme avec laquelle Dieu vouloit être loué.

loué. Durant cet entretien un Evêque Georgien se mit à discourir sur le même sujet avec le Pere *Raphaël*. Je ne sai pas tout ce qui y fut dit, car je n'entendois pas leur langage, & ce Pere ne me le voulut pas expliquer. Il me dit seulement, que cet Evêque se scandalisoit de voir le Préfet divertir l'assemblée en un festin, de la même sorte dont il prétendoit louer Dieu à l'Eglise. Le Pere *Raphaël* ajouta, qu'il avoit un sensible déplaisir de l'autorité que le Viceroi avoit prise sur eux, d'obliger leur Préfet à jouer du luth, & à chanter par tout où il lui en prénoit envie; mais que leur sûreté dépendoit si entièrement de ses bonnes grâces, qu'ils n'osoient presque lui refuser aucune chose. Nous nous retirâmes à minuit, comme j'ai dit, après avoir pris congé du Prince avec une grande reverence. Il me demanda avant que de me laisser aller, comment se portoit le Roi d'Espagne son parent, & bûit à sa santé dans une tasse garnie de pierreries. Il voulut que les Capucins, & moi, buissions la même santé dans cette riche coupe. Je ne sai s'il fit cela par faste, ou pour honorer le Préfet, qu'il savoit être sujet de S. M. Catholique.

Le 17. faisant réflexion sur cette qualité de parent du Roi d'Espagne que le Prince s'étoit donnée, & trouvant que cela ne revenoit pas mal à ce que disent plusieurs Auteurs, que les Espagnols sont originaires d'*Iberie*; je demandai aux Capucins, comment le Prince entendoit cette Parenté? Ils me répondirent, que *Clement VIII.* ayant traité *Taymuras* en des Lettres qu'il lui écrivoit, de Parent de
Pbi-

Philippe second, & les *Iberiens* & les *Espagnols* de Freres, *Taymuras* depuis, & ses successeurs après lui, s'étoient entêtez de cette imaginaire Parenté. Ils me conterent sur ce sujet beaucoup de choses de l'orgueil & du faste des Georgiens, & du Viceroy en particulier, & me montrèrent la copie d'une Lettre qu'il écrivit il y a deux ans au Roi de *Pologne*. J'en infere la traduction dans ce Journal, parce que c'est une piece authentique, propre à faire connoître, que l'Orgueil des Georgiens est grand, & peu déguisé, & parce que l'amas de titres fastueux, dont elle est remplie, decouvre pleinement, que les nations Orientales sont, sans comparaison, plus vaines que toutes les autres.

*La louange, la gloire, & l'adoration, doivent être rendues à Dieu qui est tout puissant, qui a créé & qui conserve toutes choses, qui n'est ni produit ni engendré, exempt de tous maux, Iné-
fable, Clement envers tous, tant les morts que les vivans, qui commande de plein pouvoir aux plus grands & aux plus petits, & qui les gouverne avec Clemence: Le très-haut & très-puis-
sant Prince le Roi des Georgiens, des Listimé-
riens, des Listameriens, des Litiens, des Mes-
sulétiens, des Cheviens, des Chevouratiens,
des Suanes, des Offi, des Bualtiens, des Cir-
cassiens, des Tusciens, des Psianetiens, des Fi-
diciens, des Jalibusiens, des peuples qui sont au
deçà & au delà des très-hautes Montagnes & de
tous les lieux habitez qui s'y trouvent: Seigneur des
trois grands Tribuns (Le terme Georgien est E-
ristave, Eri signifie peuple, Tava signifie Chef ou
Prince) & du St. siege de Schette, ville capitale
de toutes les Provinces que Dieu par sa grace nous a
don-*

données en heritage, Roi d'Iberie, de Mucranie, de Sabatian, de Triallet, de Taschire, de Somette, de Chianchie, de Schianvande, & de plusieurs autres Royaumes qu'il possède tous avec une Autorité établie & absolue, & sur lesquels il a une pleine puissance; qui est descendu de Jessé, de David, de Salomon, & qui par la grace & par la puissance de Dieu, est comblé de prospérités, le Vainqueur des Vainqueurs, l'invincible, le Roi des Rois, le très-haut Seigneur Chanavas-can: A vous Jean Casimir qui êtes comblé d'Honneur & qui en pouvez remplir les hommes, qui êtes fameux dans la paix & bien édifié dans la vertu, qui par la miséricorde & par la puissance de Dieu êtes Auguste, heureux, né sous une Constellation favorable, très-grand en magnificence, qui faites toujours le bien, qui par votre rare mérite êtes très-digne du Trône, & de la Couronne, très-puissant Souverain, Vainqueur des Vainqueurs, victorieux des ennemis, célèbre exterminateur des Rebelles, Prince né Chrétien & élevé dans la Religion Chrétienne, Renommé en faits d'armes, Roi héréditaire de Pologne, de Gothie, de Vandalie, de Lithuanie, de Russie, de Prusse, de Mazovie, de Livonie, de Samots, de Chiovie, de Ciarnacovie & de plusieurs autres Royaumes & Provinces: Serenissime Seigneur dont la renommée est répandue par tout où va le Soleil. A vous, dis-je, grand Roi de Pologne, sans égal, très-profond en sagesse & en toute sorte de science, & très-illustre par les justes éloges qu'on vous donne pour avoir appris toutes les plus belles Langues. Nous vous saluons de toute notre affection, & vous souhaitons avec autant d'ardeur, que l'engagement, de notre bien-veillance

le

le desir, un parfait contentement, une longue paix, & des prosperitez multipliées. Nous rendons graces infinies à Dieu, Createur du Ciel & de la terre, d'avoir appris l'état de vôtre santé, par les Lettres qu'on nous a rendues de la part du très-Illustre & très-excellent Seigneur Jean Leszczunski, Comte de Leszno, Grand Chancelier de vôtre Royaume, & Lieutenant General en la haute Pologne. Nous prions toujours sa divine bonté de nous faire apprendre par fois que vôtre parfaite santé continue, que vous goûtez sans chagrin les fruits d'une heureuse paix, & que vous jouissez d'une parfaite félicité. Vôtre bon serviteur Burbibug-danbec, Officier de vôtre Royaume, Gentilhomme non moins illustre en fidélité qu'en noblesse, est venu ici en qualité d'Envoyé de vôtre Royale Majesté, pour renouveler la paix, & ratifier l'amitié, & la bonne correspondance qu'elle a avec le bien-heureux Roi Sultan Soliman, de qui la grandeur est élevée jusqu'au Ciel, & affermie sur toute la terre, Prince très-haut, Suprême, Incomparable, Infini en puissance, accoutumé de se faire adorer par force de ses plus redoutables ennemis, de qui l'Univers ne tire pas moins de richesses que de la mer, & qui est digne de plus de loüanges qu'il n'est possible aux hommes d'en donner: Monarque de Perse, de Parthe, de Medie, d'Hircanie, du Golphe Persique & des Isles qu'il contient, de Caramanie, d'Aracofie, de Margiane & d'autres innombrables Principautez & Seigneuries. Vôtre dit Envoyé a passé sur nos terres, sans y avoir souffert aucune incommodité, ni reçu nul déplaisir. Il part à présent pour s'en retourner mûssant l'aide & le secours de Dieu vers vôtre Royale Majesté. Je la supplie par la

bienveillance & l'amitié que nous nous portons mutuellement, que ce bon sujet & mon domestique, soit aussi bienvenu auprès d'elle, qu'il l'a été près de son predecesseur. A la Royale de Tiflis le 25. Mars, l'an 1671. de la naissance de Jesus Messie.

Le 20. je suppliai le Préfet & le Pere *Raphael* de rendre graces au Prince des honneurs qu'il m'avoit faits, & de le prier de me donner un Officier pour me conduire jusqu'à *Iri-van*, ville capitale de l'*Armenie majeure*. Le Prince agréa le remerciement, & la demande. Il chargea les Capucins de me dire, qu'il aimoit fort les *Europeans*, & qu'il auroit souhaité que je demeurasse plus long-tems à Tiflis, pour me le faire encore mieux connoître : mais qu'il n'osoit m'arrêter, non pas même de désir ; puisque j'avois des ordres du Roi à executer : que je pouvois continuer mon voyage quand je voudrois : qu'il y avoit toutes sortes de sûreté sur ses terres, & qu'ainsi je n'avois point besoin d'escorte ; toutefois qu'il me donneroit si je voulois, un de ses Officiers. Ces Peres me dirent en suite, qu'il les avoit fort entretenus de la passion qu'il avoit de voir des *Europeans* s'établir en *Georgie*, & qu'il leur avoit ordonné de me dire, que s'il y en venoit pour le commerce, il leur accorderoit toutes les Exemptions, & tous les Avantages qu'ils desireroient. Que son territoire s'étendoit jusqu'à la Mer noire, & qu'ayant beaucoup d'autorité en *Perse*, & étant fort considéré en *Turquie*, les *Europeans* qui voudroient passer de leur Pais aux Indes, ne pourroient prendre de meilleure route que par ses Etats, & qu'il s'assuroit que si on la prenoit une fois, l'on n'en tiendrait point d'autre à l'avenir. Je dis aux
Pe-

Peres , qu'il falloit remercier fortement le Prince de la bienveillance qu'il avoit pour les gens de nôtre païs , & lui faire entendre que je ne manquerois pas d'en donner avis à nôtre Compagnie des Indes , & que s'il vouloit lui faire l'honneur de lui en écrire , j'envoyerois sûrement la Lettre ; qu'au reste il me feroit une extrême faveur de me donner une personne de sa maison pour me conduire jusqu'au plus proche Gouvernement , dont je ne manquerois pas de rendre compte au Roi & aux Ministres , lors que je serois arrivé à Ispahan.

Le 24. le *Tibilelle*, j'ai dit qu'on nomme ainsi l'Evêque de *Tiflis*, me vint voir. Il me dit , que le Prince l'avoit chargé de me dire , qu'ayant fait réflexion sur ce que je lui avois fait représenter , d'écrire à la Compagnie Francoise pour un établissement de commerce , & de passage en Georgie , il avoit été sur le point de le faire , pour l'informer de ce qu'il y a à profiter à la marchandise en ce Païs ; mais qu'il s'étoit retenu , parce qu'étant Vassal du Roi de Perse , il apprehendoit que sa Majesté lui fît un crime d'avoir écrit sans son ordre à des Etrangers pour affaires ; & que je pouvois rapporter sûrement , que si la Compagnie vouloit envoyer des Commis en ses Etats , ils y trouveroient à bon marché beaucoup de marchandises propres pour l'Europe , & y recevraient tout le bon traitement possible. Je répondis au *Tibilelle* ; en le suppliant d'assurer le Prince , que je m'acquitterois soigneusement de sa commission. Ce Prelat demeura un quart d'heure dans ma chambre. Je lui fis Présent en sortant d'un beau Chapelet de corail. C'est la coûtumè de payer ainsi con-

tent les visites des gens de qualité. Les Capucins furent bien-aïses & de la visite que j'avois reçue, & de la maniere dont je l'avois payée; parce que l'Evêque de *Tiflis* n'étoit encore jamais venu chez eux.

Le 25. le Prince m'envoya un Regal de vin, & me fit dire, qu'il avoit nommé un Persan de sa maison pour me conduire, & qu'il avoit commandé qu'on lui expediât une lettre d'ordre, que je pouvois donc me disposer à partir au premier jour.

Le 26. le Pere *Raphael* me fit passer deux heures avec une vieille femme, qui exerçoit la Medecine, à l'aide d'une infinité de secrets; & me fit charger mes tablettes de quelques uns qu'il avoit ouï vanter. Les voici.

Pour guerir l'hydropisie, il faut donner demi dragme de suc de racines de pois chiches, & reiterer le remede de deux en deux jours, jusqu'à la guerison du mal.

Pour arrêter le flux d'urine, il faut donner à manger trois jours durant des peaux intérieures de gésier de chapon roties. Il en faut donner cinq par jour.

Contre la morsure du Scorpion, il faut prendre une poule en vie, lui plumer le croupion, & l'appliquer sur la playe. Il arrive qu'elle en tire le venin & en meurt. Dès qu'on la voit en convulsion il en faut prendre une autre & s'en servir de la même maniere, & ainsi consecutivement tant qu'on voye que le remede n'attire plus de venin.

Pour la jaunisse, il faut faire un lit de ris cuit, y coucher le malade, & le bien couvrir, ou bien il faut lui donner le bain de lait, il fait le même effet.

Pour

Pour les Douleurs externes des Jointures, comme la Sciatique, il faut donner, ou la decoction, ou le parfum de trois dragmes d'hellebore.

Pour les douleurs internes de quelque sorte qu'elles puissent être, il faut donner des potions de Momie.

A toutes sortes de Chutes, de Brisures, & de Playes; il faut pareillement donner la Momie en breuvage, envelopper le malade en une peau de vache, & lui tirer du sang. Il faut penser la playe avec la poudre de l'herbe qu'on appelle en François *bouillon* & en Latin *Taxus barbatus*.

Pour les Catharres & fluxions à la tête & à la gorge, il faut employer le parfum d'ambre jaune.

Pour la Dyssenterie, il faut donner une infusion de feuilles & de fruits de Myrthe, ou bien du sang de Lievre rôti infusé dans du vin.

Pour guérir les Hemorroïdes, il faut broyer des feuilles de Plantin & en saupoudrer la partie.

Aux douleurs de Reins, il faut se servir des feuilles & de la graine de Guimauve en decoction.

A la Gravelle, il faut aussi la decoction de Guimauve.

A l'ulcere des Reins, le Lait.

Pour guérir la Pleuresie, il faut prendre deux galettes fort minces de farine ordinaire, les faire bien bouillir dans de l'eau, avec de l'Alum de roche, & avec l'herbe qu'on appelle en François *Garance*, & en Latin *Rubia tinctorum*; & puis les appliquer sur le côté, une devant, l'autre derrière, les plus chaudes.

des qu'on pourra les souffrir. Le remede se doit reïterer journellement jusqu'à la guérison.

Contre la Toux, il faut user de la racine de *Cynaglossum*, qu'on nomme en François *langue de Chien*.

Un remede assez ordinaire en ce païs-là pour guerir les fievres, dont l'accès prend en froid, est de faire des emplâtres avec de la graisse de queue de mouton, de la canelle, du cloud de Girofle, & du Cardamome, & de les mettre aux Paroxysmes, sur le front, sur l'estomach, & sur les pieds. Quand le froid est passé, on leve ces emplâtres, & l'on en applique d'autres au front, & à l'estomach, faites avec des feuilles de Chicorée, de Plantain, & de l'herbe appelée *Solatum*. On prend ensuite un Cochon de lait, on le coupe en deux, & on l'applique aux pieds. Le malade est pendant toute sa maladie nourri de pain, & de creme d'amande, sans lui donner rien de cuit.

Le Pere *Raphael* m'a assuré qu'il a vû en ce païs-là guerir des fievres froides, en menant le malade au fort du frisson sur le bord de l'eau, & le plongeant dedans. On aura de la peine à croire cela; &, à dire le vrai, il me paroît tout-à-fait extravagant, à force de me paroître dangereux. L'on remarque toutefois que la difference des Climats & des temperaments de chaque païs, fait produire des effets bien differens aux remedes, de manière qu'un remede qui tue en un païs, pour ainsi dire, n'émeut pas seulement en un autre.

Le soir, le Secretaire du Chancelier du Prince m'amena l'Officier qui me devoit conduire

duire à *Irvan*. Il lui mit en main , en ma-
 presence , la lettre d'ordre pour cette com-
 mission. En voici la traduction.

D I E U.

*On charge sous de rigoureuses peines le noble
 Seigneur ¹ Emin-aga , de faire exécuter exacte-
 ment la teneur de la patente que le feu Roi , le-
 quel a été ici-bas le maître de la ² Fortune, &
 qui presentement est au ³ Ciel , a donnée à Mes-
 sieurs Chardin & Raïfin , Européans , Fran-
 çois , en vertu de laquelle les ⁴ Juges des places,
 les Prevôts des grands chemins , les Receveurs
 des péages , & toute sorte d'Officiers de l'Empi-
 re , sont obligez de leur faire honneur , & se doi-
 vent bien garder d'exiger d'eux nul droit que ce
 soit.*

*Le dit Emin-aga s'appliquera à les conduire
 à la benite ville d'Irvan , sans qu'ils reçoivent
 en chemin aucun dommage ou déplaisir , afin que
 rien ne les empêche d'aller contents au Palais de
⁵ l'appui du genre humain. Les gens à qui l'on
 montrera ce commandement prendront garde de
 n'y contrevenir aucunement. Fait au mois de
⁶ Zialcadé le sacré , l'an de l'Hegire 1083.*

1. *Emin* a la même signification que *Mir* ,
 & c'est tout un. Ils signifient *Seigneur* , *noble* ,
vaillant , *Chef de famille* , ou *Tribut*. On peut
 voir au *Deuteronome Chap. 2. vers. 10.* que ce
 nom est très-ancien en quelques-unes de ces
 significations. Il signifie proprement *effroya-
 ble* en Hébreu.

2. A rendre mot pour mot , il eût fallu
 mettre *maître de la Conjonction*. Les Persans
 dans l'entêtement qu'ils ont pour l'*Astrolo-*

gie judiciaire croyent, que les victoires, & toutes les bonnes fortunes, viennent de la conjonction de deux Astres benins; & sur cette vûe ils disent, qu'on est Maître des conjonctions, lors qu'on n'a que de la prospérité & du bonheur.

3. Il y a proprement au Persien *dont le Ciel est le nid*. Les sectateurs d'*Ali* tiennent les Rois de Perse pour Saints, en qualité de successeurs de *Mahomet*, & de Lieutenants de Dieu. Et ils ont pour Article de Foi, que ces Rois vont au Ciel par une destination nécessaire, & aussi naturelle que les oiseaux se rendent à leur nid.

4. *Homal*, que j'ai traduit par *Juges*, veut dire *petits Regens*, ou *Gouverneurs subalternes*. On comprend sous ce nom le *Daroga*, qui est le Gouverneur & Lieutenant criminel; le *Mustanfi*, qui est l'Intendant; le *Cheic-el-islam*, qui est le Lieutenant civil; le *Visir*, qui est le Receveur général; & le *Kelouster*, qui est le Prevôt des Marchands.

5. L'une des plus ordinaires qualités que les Persans donnent à leur Roi, est *Alem-penba*, qui signifie *le soutien & la baze du monde*.

6. Ce mois est le 11. de l'année.

Jedonnai une pistole au Secrétaire du Chancelier pour le droit qu'il a sur les expéditions de cette nature. Ce droit n'est pas réglé, on le paye à proportion de l'avantage qu'on reçoit de l'expédition, & à proportion aussi de la figure qu'on fait & de la qualité qu'on a. Mon conducteur me fit d'abord entendre qu'il n'avoit point de cheval, & il fallut que je lui donnasse cinq pistoles pour en acheter un.

Je

Je connus bien que c'étoit une pure adresse pour me tirer cet argent d'avance, craignant que quand je serois à *Iriuan*, je ne fusse assez mal-honnête pour le récompenser d'une bagatelle, ou ne lui donner rien du tout. Les Persans n'ont pas beaucoup de reconnoissance ; & les Georgiens sur tout sont ingrats. Les plus grands bien-faits ne font gueres d'impression dans leur cœur. Ils les oublient ; & ils font de mauvais tours à ceux à qui ils doivent leur avancement, aussi librement qu'à des inconnus. C'est pour cela qu'ils ont accoutumé de se faire payer par avance, & ils le font avec assez peu de honte, n'en connoissant point à demander récompense pour le plus petit service qu'ils fassent.

Le 28. je partis de *Tiflis* sur les 11. heures du matin. Le Chirurgicalien Polonois, dont j'ai parlé, & quelques Georgiens avec qui j'avois fait connoissance, me conduisirent à la traite. Le Conducteur alloit devant pour empêcher que les Receveurs de certains petits droits, qu'on prend pour tous les chevaux de charge qui sortent de la ville, ne demandassent rien à mes gens. On appelle ces sortes de conducteurs *Mehemandaar*, mot qui signifie, *celui qui a soin d'un bête*. On en donne aux Envoyez, aux Ambassadeurs, & à tous les étrangers de consideration. Leur devoir est de faire donner eux-mêmes des logemens, des vivres, & des voitures, aux personnes qu'ils mènent ; en un mot, de les décharger du soin du voyage. Ce sont comme des Maîtres d'hôtel, ou pourvoyeurs des gens qu'ils conduisent ; car on se sert en tout & par tout de leur ministère. On les envoie à l'emplette, com-

me on leur fait porter aux Ministres les paroles qu'on ne veut pas prendre la peine de leur porter en personne. Ces Conducteurs sont bien payez de leur voyage, aussi est-ce une récompense qu'une telle commission. Les villages où ils passent leur font des présens, afin qu'ils levent moins rigoureusement ce qu'ils font donner pour le défray des gens qu'ils conduisent, & qu'ils ne fassent point de dégât. Ils prennent en leur protection les Marchands qui les veulent suivre, & outre qu'ils les assurent des vols, ils les exemptent de peages & de Doüanes. Cela leur vaut encore quelque chose. Leur plus grand gain est le présent qu'il leur faut faire en les renvoyant.

J'eus beaucoup de joye de me voir heureusement hors de *Tiflis*. J'apprehendois d'y avoir du déplaisir par deux raisons. La première étoit, que le Prince m'ayant fait dire deux ou trois fois, qu'il avoit grande envie de voir ce que je portois au Roi, je refusai constamment de le montrer, allegant pour excuse que j'avois ordre de Sa Majesté de ne l'ouvrir que devant elle. On a remarqué ci-dessus, que ce Prince n'est, ni si entierement sujet du Roi de Perse, ni si soumis à ses ordres que les autres Vicerois ou Gouverneurs de son Empire, & que les Georgiens sont fort perfides, & fort avides du bien d'autrui. J'apprehendai, que si je faisois voir au Prince les bijoux de prix que j'avois: leur beauté & leur valeur ne le tentassent de me les faire enlever, ou que d'autres gens ne m'assassinassent pour les avoir. Cette consideration m'empêcha de les montrer.

Le second sujet de défiance que j'avois,
c'est

N^o VI.



c'est que les Capucins pour me faire de l'honneur, dans la vûe de s'en faire à eux-mêmes, m'avoient fait passer pour fort riche & puissant, de sorte qu'il couroit un bruit par toute la ville que j'avois des sommes immenses. Le Douïanier s'en étoit ému, & il prétendoit des droits de moi. Ces droits n'étoient pas ce qui m'inquiétoit; car, outre que c'étoit peu de chose, la Patente du Roi m'en exemptoit pleinement. Je craignois que ce ne fût une voye dont le Prince se pût servir pour voir malgré moi, ce que je portois. Voilà ce qui me faisoit craindre, & ce qui me fit insister d'avoir un Officier pour me conduire, parce que dans mon raisonnement cela rendroit le Viceroy plus responsable de tout ce qui me pourroit arriver, & que ce Conducteur assureroit ma personne & mon bien. La plus grande partie de ma peur fut dissipée, dès que je me vis tout-à-fait hors de *Tiflis*; & je conçus aussitôt une bonne esperance du reste de mon voyage. Je fis ce jour-là deux lieues au passage de la petite montagne, qui est au Midi de la ville, & je couchai à un gros village, nommé *Sogan-lou*, c'est-à-dire, *lieu d'oignons*, bâti sur le fleuve *Kur*.

On va voir à quelque distance une maison Royale qu'on appelle *Sefy-abad*, c'est-à-dire, *l'habitation de Sefy*, qui étoit ce Roi de Perse qui commença à regner l'an 1627. Elle est située sur le haut d'une colline, accommodée en larges terrasses, avec des canaux & des cascades par tout. C'est un lieu charmant au printems, par l'émail & par le parfum des fleurs; & les saisons suivantes, par l'abondance des fruits délicieux. En voici le dessein.

Le 1. Mars je fis huit lieues en une belle plaine. Le chemin y est assez droit, & tire au Nord-Est. J'arrivai à trois heures à un village de cent cinquante maisons, nommé *Kaprikent*, c'est-à-dire, *le village du pont*, parce qu'il y en a un fort beau tout proche de là, construit sur un fleuve qu'on nomme *Tabadi*. Ce pont est situé entre deux montagnes, qui ne sont séparées que par le fleuve. Il est soutenu par quatre arches inégales en hauteur & en largeur. On les a faites d'une forme irrégulière, à cause de deux grandes masses de roche qui se sont trouvées dans le fleuve, sur lesquelles on a fondé autant d'arches. Celles des deux bouts sont creuses, ouvertes d'un & d'autre côté, & servent à loger des passans. On y a accommodé de petites chambres & des portiques, qui ont chacun une cheminée. L'arche qui est au milieu du fleuve est percée de part en part, & a deux chambres aux bouts, & deux grands balcons couverts, où l'on prend le fraix avec plaisir durant l'Été. On y descend par deux degrez qu'on a menagés dans l'épaisseur de l'arche. Joignant ce beau pont on trouve un *Caravanserai*, qui commence à tomber & à se ruiner. La structure en est magnifique. Il y a plusieurs chambres sur l'eau, dont chacune a un balcon. Je n'ai point vu de plus beau pont, ni de plus beau *Caravanserai*, en toute la Georgie.

Les *Caravanserais* sont de grands bâtimens, faits pour donner le couvert aux voyageurs. Il faut concevoir que dans l'Asie il ne se voit pas à beaucoup près tant de monde étranger dans les villes, & sur les chemins, qu'il se fait en Europe. On en peut donner plusieurs rai-

raisons. Premièrement, l'Asie n'est pas si peuplée sans comparaison que l'Europe; j'entens cette partie que les Catholiques Romains, & les Protestants, en possèdent, qui est l'endroit le plus peuplé de l'Univers, si ce n'est peut-être la Chine. Secondement, les Nations de l'Orient habitent un meilleur air que nous. Elles ne sont pas pressées de tant de besoins; ce qui fait aussi que ces peuples sont moins actifs, moins inquiets, & moins curieux que nous ne sommes; & par conséquent, ils ne se soucient pas tant de commerce. C'est à tout cela que j'attribue qu'il n'y a point d'hôtelleries en Orient, ni sur les chemins, ni dans les villes, ni de maisons garnies; comme aussi à la coutume que les femmes ne se laissent point voir aux hommes; ce qui oblige ceux qui en ménent en voyage, de les tenir toujours en particulier, hors de la vue du monde. Ainsi il faut porter en voyageant de quoi se coucher, & de quoi se faire à manger. Mais comme on ne se sert point de châlits, de tables, ni de sièges en ces pays Orientaux, à cause que l'on mange, & que l'on couche à terre sur des tapis, le bagage est facile à porter. Deux chevaux portent celui de deux ou trois hommes fort facilement. De cette manière, il ne faut que du couvert en voyage, & c'est pour le donner commodément que ces *Caravanserais* sont faits. On n'en trouve gueres sur les grands chemins dans l'Empire du Turc, parce qu'on n'y voyage qu'en grandes troupes d'environ mille personnes ensemble, qui portent chacun leur tente, comme à l'armée; mais il y en a par tout dans l'Empire de Perse. Il n'y en a point non plus dans

les villes en celui du Mogol , par une raison différente ; c'est que l'air y étant chaud en tout tems on aime mieux se loger à l'air , soit à l'ombre des arbres , soit sous des portiques , que dans des chambres. En Perse les *Caravanserais* des villes , & ceux de la campagne , sont faits presque de même sorte , si ce n'est que ceux des villes sont communément à double étage. Ce sont de grands édifices carrez , pour la plupart , de quelque vingt pieds de haut , avec des chambres tout du long sur une ligne , comme les dortoirs des Moines , voutées & élevées de quatre ou cinq pieds du rez de chaussée , n'ayant gueres plus de huit piez en carré , & étant toutes sans fenêtres ; de sorte que le jour n'y entre que par la porte. Chaque chambre a un petit vestibule de même largeur , ouvert sur le devant de quatre ou cinq pieds de profondeur , avec une petite cheminée à côté , dont la couverture est en dome ; & , outre ce double logement , un relais , ou corridor , régné tout du long des chambres , étant de même hauteur & de même profondeur. Les Persans appellent ces corridors *Maatabe*. Derrière les chambres sont les écuries , bâties tout à l'entour de l'Edifice , comme des allées. On y trouve des deux côtez , des portiques élevez & profonds encore plus que les relais des chambres , avec de petites cheminées au fonds de dix en dix pieds , pratiquées dans la muraille. C'est où logent les valets , quand il fait mauvais tems , & où ils font la cuisine ; car quand il fait beau , ils la font sur le devant des chambres , & on atache les chevaux dans la cour le long du relais ou corridor.

for, chacun le sien devant soi. Le milieu de la cour est d'ordinaire marqué, ou par un grand bassin d'eau vive, ou par un perron carré, ou hexagone de vingt à trente pieds de diametre, & haut de six à huit pieds. Les Persans appellent aussi ces perrons *maatab*, c'est-à-dire *exposez à la Lune*. Ils en ont de même dans leurs jardins, dans les cours de leurs logis, & souvent il y a de grands arbres plantez à côté, qui y entretiennent le fraix & l'ombre. Ces *Caravanserais* sont couverts en terrasse. Les entrées sont des portiques, avec des boutiques d'un & d'autre côté, où l'on vend les plus communs alimens. Ils sont de la hauteur de l'édifice, fermés par de hautes portes, dont les linteaux sont de charpente faits d'une pièce. Quelques uns n'ont seulement de chaque côté qu'une chambre voutée, avec un balcon. Je ne m'étendrai pas davantage sur la figure de ces édifices, parce que j'en donnerai un dessein à la fin de ce volume.

On ne trouve rien dans ces sortes d'hôtels que les quatre murailles. Chacun en entrant se met dans la première chambre qu'il trouve vuide, du côté qu'il lui plaît. Il y demeure tant de jours qu'il lui plaît, & puis il s'en va sans qu'on lui demande rien. Les gens riches donnent au valet du Concierge quelques sols en sortant, autant qu'il leur plaît; car on ne sauroit rien demander pour le louage, à cause que ces édifices sont des œuvres pies, comme on parle; c'est-à-dire, des fondations charitables pour le service des Voyageurs; dont le concierge & les valets sont rentez pour en avoir soin. Le Concier-

ge vend d'ordinaire ce qu'il faut pour les chevaux , & les plus communes choses pour la vie , comme du pain , du vin , dans les endroits où il est en abondance , du beurre , des laitages , des fruits , & des volailles , & de quoi faire le feu. On va querir la grosse viande ou au premier village , ou à des camps des Pastres dans la campagne voisine. Voilà quels sont les gites communs des Voyageurs en Orient , principalement dans toute la Perse .

Quant aux *Caravanserais* des villes , ils sont de deux sortes. Les uns pour les Voyageurs , & pour les Pelerins , dans lesquels on loge aussi sans payer . Les autres pour les Marchands , & ceux-ci sont d'ordinaire plus beaux , & plus commodes ; ayant des portes aux Chambres qui ferment bien ; mais comme la plupart sont occupez par des Marchands négocians actuellement , on y paye le gîte tant par chambre ; & ce gîte n'est d'ordinaire que d'un sol ou deux par jour . Mais il y a par dessus cela le droit d'entrée qui est plus considérable , & le droit de ce qu'on vend dans le *Caravanserai* , qui se payent à tant par balle , & qui sont plus ou moins importans selon la nature du négoce. Le droit d'entrée s'appelle *feretolphe* , c'est-à-dire le *Cadenat* . Ces *Caravanserais*-ci appartiennent les uns au domaine , les autres à des particuliers ; & il faut observer que dans toutes les villes , chaque *Caravanserai* est particulièrement destiné , ou aux gens de certain Pays , ou aux marchands de certaines marchandises. Ainsi , lorsqu'on veut savoir des nouvelles de quelqu'un qui est de *Medie* , ou de *Bactriane* , ou de *Caldée* , on n'a qu'à aller aux *Caravanserais* , où les Caravanes de ces lieux

lieux viennent loger ; ou bien lors qu'on veut acheter quelque chose aux Magasins comme des étoffes des Indes , du drap , du Lapis , & d'autres choses : on s'en va dans les *Caravan-serais* où l'on en vend.

On appelle ces Edifices de divers noms. En Turquie on les nomme communément *Han* , ou *Can* ; en Tartarie , & aux Indes *Serai* ; en Perse *Caravanserai*. *Carvan* , que nous disions *Caravane* , veut dire une troupe de Voyageurs qui font leur chemin ensemble ; & c'est ce qu'on appelle en Perse *Cafilé* , c'est-à-dire compagnie de revenans , ou retournans , les Voyageurs étant appelez des retournans par bon augure. *Seray* , qui est un terme de l'ancien Idiome Persan , signifie Palais , grand logis , d'où est venu le mot de *Sernail* , pour dire le Palais des femmes du Roi ou des Grands. Ainsi *Caravanserai* veut dire Hôtel , ou Palais de Caravanes. Les Persans disent que les Palais & les Hôtelleries s'appellent du même nom , pour faire souvenir les hommes qu'ils sont Voyageurs sur la terre ; sur quoi je me souviens d'un conte que j'ai lu dans un Auteur Persan , d'un Derviche , ou Religieux Mahometan , qui voyageoit en Tartarie. Etant arrivé dans la ville de *Balk* , il s'en alla loger dans le Palais Royal , le prenant pour un *Caravanserai*. Il y entre , & ayant regardé de tous côtez , il se va placer sous une belle galerie , met bas son petit sac , & son petit tapis , qu'il étend , & s'assit dessus. Des Gardes l'ayant aperçu en cette posture , lui crièrent de se lever , lui demandant en colesse qu'est ce qu'il prétendoit faire ? Il répondit qu'il prétendoit passer la nuit dans ce *Caravanserai* : les Gardes se mirent à crier plus fort , qu'il

qu'il s'en allât & que ce n'étoit pas ici un Caravanserai mais le Palais du Roi. Le Roi, qui se nommoit *Ibrahim*, étant venu à passer là-dessus, il se mit fort à rire de la bevûe du *Derviche*, & l'ayant fait appeller, lui demanda comment il avoit si peu de discernement, de ne reconnoître pas un Palais d'avec un Caravanserai. Sire, se mit à dire le *Derviche*, que *V. M.* daigne souffrir que je lui demande une chose. Qui a logé premièrement dans cet édifice-ci, après qu'il a été fini? Ce sont mes Ancêtres, répondit le Roi. Après eux, Sire, qui est-ce qui y a logé, reprend le bon homme; c'est mon Pere, repondit le Roi: & après lui quis en a été le Maître? moi, repliqua le Roi. Et de grace, Sire, qui en sera le maître après vous? ce sera mon fils, répond le Prince. Ah! Sire, reprit le bon *Derviche*, un édifice qui change si souvent d'habitans, est une hôtellerie, & n'est pas un Palais.

Le 2. nous fimes neuf lieuës dans des montagnes fort âpres, & fort difficiles à traverser. Nous employâmes douze heures à les faire, quoi que nous allâssions assez bon train. Nous arrivâmes sur le soir à un gros village nommé *Melik-kent*, c'est-à-dire *village Royal*, qui est bâti sur une pointe de ces hautes montagnes. Cette pointe est le mont que *Chaleondyle* appelle *Periardé*.

Le 3. nous fimes huit lieues dans ces montagnes, où nous étions engager, & où l'on ne fait que monter & descendre. Nous couchâmes à *Gbincar*, village aussi gros que *Melik-kent*.

Le 4. nôtre traite fut de trois lieues seulement. Nous arrivâmes avant midi à un bourg
de

de trois cens maisons, nomme *Dilyjan*. Il est situé sur un fleuve qu'on appelle *Acalstapha*, au bas d'une haute & affreuse montagne, laquelle, aussi bien que les autres que nous avons passées les jours précédens, fait partie du mont Taurus. Nous fumes fort incommodez des neiges & du froid en ces hautes montagnes. Il y a par tout abondance d'eaux, & ça & là de petites plaines fort fertiles. On ne sauroit croire la bonté des terres & le nombre des villages qu'on y voit. Il y en a sur des pointes si élevées que les passans les entrevoient à peine. La plupart sont habitez par des Chrétiens Georgiens & Armeniens; mais non pas confusément : ces peuples étant si ennemis l'un de l'autre, & ayant tant d'antipathie, qu'ils ne peuvent habiter ensemble, ni dans les mêmes villages. On ne trouve en toutes ces montagnes, ni *Caravanserais*, ni lieux publics. On loge chez les païsans assez commodément, & l'on y trouve à boire & à manger avec abondance. Je n'y manquois de rien, car mon Conducteur prenoit les devans à la moitié de la traite, & quand j'arrivois au village, j'y trouvois un grand logis, & des écuries vuides, grand feu allumé, & le souper prêt. Le premier jour du voyage je voulus payer l'hôte. Mais mon Conducteur m'en empêcha, disant que ce n'étoit point la coutume, & que je lui donnasse plutôt ce que je voulois donner à l'hôte. Cela fit que les jours suivans je faisois seulement donner quelque chose en cachette aux gens chez qui j'avois logé. On voyage bien commodément avec de tels Conducteurs. Ils sont servir fort diligemment. La nuit ma chambre

bre étoit gardée par des gens du village, qui faisoient sentinelle, tant pour exécuter ce que l'on leur commandoit, que pour veiller à sa seureté, quoi qu'il n'y eut aucune chose à craindre.

La plupart des maisons de ces villages sont proprement des Cavernes; car elles sont creusées en terre, & le toit n'arrive pas même au niveau de la campagne. Les autres sont bâties de grosses poutres jusqu'au comble qui est fait en terrasse & couvert de gasons. Ils laissent une ouverture au milieu, c'est par où la lumière entre, & par où sort la fumée: on bouche ce trou quand on veut. Ces sortes de Cavernes ont cela de commode qu'elles sont chaudes en Hyver & fraiches en Eté, & qu'elles ne sont point sujettes à être percées par les voleurs. L'Hyver la neige couvre tellement ces villages qu'on ne les reconnoît que quand l'on est dedans, ou à leur fumée, qui ne paroît pourtant pas de fort loin; soit parceque le bois qu'ils brûlent n'en fait pas beaucoup, ni ne la fait pas épaisse, soit à cause que la subtilité de l'air la dissipe incontinent..

Le bourg de *Dihjan*, & tout le país qui est autour, à six lieuës loin, au Nord, & au Sud; & fort avant, à l'Orient, & à l'Occident, appartient à *Camchi-can*, & s'appelle le país de *Casac*. Il relève de la Perse, & dépend de ce Royaume; de la même maniere que la Georgie, c'est-à-dire qu'il est toujours gouverné par ses Princes naturels de pere en fils. *Abas* le grand a conquis tous ces país, en même tems que la Georgie. Les peuples de *Casac* sont des montagnards fiers, & farouches. Ils descen-

descendent originairement de ces *Cosaques*, qui habitent dans les montagnes, au Nord-Est de la mer *Caspienne*.

Le 5. nous fîmes cinq lieues au passage de cette affreuse montagne, dont l'on a parlé. Il y a deux lieues du bourg de *Dilyjan*, qui est tout au pied, jusqu'au haut, une autre de plaine au sommet, & deux de descente. Je pensai mourir de la fatigue de cette journée. J'étois travaillé d'une cruelle Dyssenterie, qui m'obligeoit de mettre pied à terre à chaque quart d'heure. Deux hommes me soutenoient, un troisieme menoit mon cheval. Toute la montagne étoit épouvantablement chargée de neige. On ne voyoit autre chose au haut. On n'y apercevoit pas un arbre, ni une plante. Le chemin étoit un sentier étroit de neige durcie par les pieds des chevaux & des voyageurs. Dès qu'on mettoit le pied hors d'un sentier, on enfonçoit jusqu'à demi corps dans la neige. On ne peut passer cette montagne lorsqu'il en tombe, ou quand il vente, parce qu'alors la piste est perdue & qu'il est impossible de trouver le chemin. Il s'y perd toutes les années beaucoup de gens, & d'animaux. Ces neiges ne se fondent jamais, la montagne en est perpétuellement couverte.

Elle separe la *Georgie* de l'*Arménie*. Je m'en fusse douté, après l'avoir traversée, quand je ne l'eusse pas sù, trouvant un tout autre pais; car, au lieu qu'au delà, on voyoit de fort hautes montagnes, avec peu de plaines entre deux, & le pais tout couvert de bois, & fort peuplé, ici l'on appercevoit de grandes plaines, avec de petites colines également cou-
ver-

vertes de neige, sans autre bois que les arbres plantez autour des villages. Nous logeames à *Kara-kéchihs*; c'est un gros Bourg, situé au bas de la montagne, que nous venions de passer, & sur le bord du fleuve *Zengui*. Ce fleuve arrose une partie de l'*Arménie majeure*.

En faisant la description Geographique des païs où j'ai passé je ne m'arrête à aucun Auteur, soit ancien, soit moderne; les trouvant, & opposez l'un à l'autre, & tous fort obscurs & confus. *Strabon* a dit la même chose des Geographes qui l'avoient précédé; & quiconque voudra comparer ceux qui l'ont suivi, soit avec les anciens, soit entr'eux, en fera le même jugement. J'en donnerai pour exemple, la *Chaldée*, ou *Affyrie*. On l'étend à présent presque jusqu'à la mer *Méditerranée*; au lieu qu'*Herodote*, *Pline*, *Strabon*, *Ptolomée*, & les autres plus célèbres Geographes des Anciens, la renferment entre l'*Arabie deserte*, & la *Mésopotamie*.

J'ai remarqué une conduite dans le Gouvernement de Perse, qui m'a fait croire depuis, qu'encore que les Auteurs ayent marqué différemment les bornes & les situations des païs, ils peuvent néanmoins tous avoir écrit juste, & comme les choses étoient de leur tems; c'est qu'on agrandit les Gouvernemens, ou qu'on les resserre, selon qu'un Gouverneur plaît, ou qu'il est nécessaire: & alors, la Province qui donne le nom au Gouvernement, n'a plus les mêmes limites & la même situation qu'auparavant. Je veux donc tracer l'étendue, & la situation des païs où j'ai passé, comme je les trouvois; & s'il faut que je sui-
ve

ve des Auteurs, ce sera seulement ceux de la Geographie Perſienne.

Il y en a parmi eux, qui diviſent l'*Armenie* en trois parties. La première, qu'ils appellent proprement de ce nom; la ſeconde qu'ils nomment *Turcomanie*; la troiſième qu'ils nomment *Georgie*: Mais la plûpart la ſéparent ſeulement en deux, ſavoir en *haute*, & *baffe*. La *baffe*, qu'on appelle tantôt *petite*, quelquefois *Occidentale*, & communément *mineure*, eſt ſous la domination du Turc. La *haute*, qu'on nomme quelquefois *Orientale*, quelquefois *grande*, & d'ordinaire *majeure*, eſt une Province de Perſe. On aſſigne pour limites à la *petite Armenie*, la *grande Armenie* du côté d'Orient, la *Syrie* au Midi, la *Mer noire* à l'Occident, la *Cappadoce* au Septentrion; & on place la *grande Armenie*, entre la *Mefopotamie*, la *Georgie*, la *Medie*, & l'*Armenie mineure*. Cette ſituation ſ'accorde en partie avec celle de ces anciens Geographes, qui renferment l'*Armenie mineure*, entre la *Cappadoce* & l'*Euphrate*; & l'*Armenie majeure*, entre l'*Euphrate* & le *Tygre*; mais elle ne convient pas, comme on voit, avec celle de quelques Auteurs, qui mettent la *Syrie*, les rivages de la mer *Mediterranée*, & les bords de la mer *Caspienne* en *Armenie*, & qui en font *Edeſſe* la ville capitale. Les Auteurs ne ſont pas d'accord non plus ſur la dénomination de ce païs; les uns tirant le nom d'*Armenie*, d'*Armene Rhodien* ou *Theſſalien*; les autres avec plus de raiſon d'*Aram*, nom Hebreu, qui ſignifie *haut* & *élevé*; ſoit parce que ce païs eſt fort haut, & que les plus hautes montagnes de l'Orient en font partie, ſoit qu'*A-*
ram,

ram, petit-fils de *Noé*, l'ait eu en partage, & lui ait donné son nom. *Hayton*, qui en étoit Roi, derive ce nom d'*Arménie*, d'*Aram-Noé*. Quelque peu de certitude qu'il y ait de cette étymologie, j'aimerois mieux y ajouter foi, qu'à un point d'Histoire qu'il rapporte de l'*Arménie*; savoir, que ce fut en cette Province, que *Salmanazar* logea la plupart des Juifs, qu'il fit prisonniers à la conquête de la *Palestine*. L'Écriture Sainte appelle l'*Arménie*, *Ararat*, par tout où elle en parle. C'est un des plus beaux & des plus fertiles pays de l'*Asie*. Sept grands fleuves l'arrosent; & c'est la raison, à mon avis, qui oblige la plupart des Interprètes du Vieux Testament à y placer le Paradis terrestre. Quoi qu'il en soit, l'*Arménie* est illustre d'ailleurs par beaucoup de grands événemens. Il n'y a point d'autre Royaume où il se soit donné de plus sanglantes batailles, ni en plus grand nombre qu'en celui-ci. Il a eu ses Rois particuliers à diverses reprises, mais ils ne savoient pas se maintenir; & les Historiens font foi, que tous les célèbres Conquerans qu'on a vus en *Asie* l'ont soumis à leur Empire, chacun à leur tour. Il a été le théâtre des dernières guerres entre les Turcs & les Persans. Les Turcs combattoient pour l'avoir tout entier; mais enfin ils se contenterent de le partager avec les Persans, de sorte toutefois qu'ils en ont eu la plus grande part.

Le 6. je continuai le voyage, demi mort que j'étois, du froid, & de la dysenterie. L'espérance que j'avois de trouver à *Irivan* les secours nécessaires pour ma guérison, me faisoit avancer chemin, malgré les douleurs qui

qui m'accabloient. Nous fîmes quatre lieues, & arrivâmes à *Bichni*, qui est un bourg assez considérable, situé au bas d'une Montagne sur le fleuve *Zengui*. Nous logeâmes en un beau Monastere d'*Armeniens*, bâti entre le bourg, & la montagne. Ce Monastere est une ancienne fondation de 7 à 800. ans. L'Eglise, qui est encore entiere, & bien entretenue, est toute de pierre & extrêmement massive. Le Cloître est bâti à la façon du país. Il est ceint de murs hauts & épais de pierre de taille. On voit proche de ce Monastere des ruïnes de tours, de châteaux, & de remparts, en si grande quantité, que cela donne beaucoup d'apparence à ce que les gens du lieu content, que *Bichni* a été une des fortes places d'*Arménie*. Je logeai au Couvent. Les Moines me reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils me mirent au plus bel appartement, mais il n'y eut jamais moyen de tirer d'eux une volaille pour me faire du bouillon, parce qu'on étoit dans le Carême. Mon Conducteur eut besoin de toute son autorité, & fut même obligé de lever le bâton pour me faire donner des œufs. Sur le soir, il me prit envie de boire du *Cabulé*, ou *Caffé*, comme nous le prononçons, & mon Conducteur m'en apporta de cuit avec du sucre. J'en bûs quatre petites tasses, le plus chaud que je pûs; & après je me couchai devant un bon feu, & me fis bien couvrir. Dieu en ses grandes misericordes donna de la force à ce foible remede; &, pour tout dire, je dormis sans interruption toute la nuit, & me trouvai le matin presque entièrement guéri de ma maladie.

Le 7. je partis à la pointe du jour, après avoir fait un petit présent au Monastere. Je fis neuf lieues dans des plaines couvertes de neige comme le jour précédent. On a beaucoup de peine, & on court grand risque à voyager dans ces neiges. Le mal est; que tout le jour, les rayons du Soleil, qui donnent dessus, causent aux yeux, & au visage, une ardeur cuisante, qui affoiblit fort la vue, quelque précaution qu'on prenne, en mettant, comme font les gens du pais, un mouchoir clair de soye verte, ou noire, devant les yeux; ce qui ne fait tout au plus que diminuer le mal. Le danger est, que quand on rencontre des Passans, il faut disputer à qui entrera dans la neige; car le sentier est si étroit, que deux chevaux n'y peuvent passer de front. Quand la rencontre est égale l'on en vient d'ordinaire aux mains, autrement le plus foible cede. On décharge les chevaux, & on les fait entrer dans la neige, où ils enfoncent jusqu'au ventre pour donner passage aux autres. Mon Conducteur obligeoit tous ceux que nous rencontrions de décharger, ce qui me fut un fort grand soulagement. Nous passâmes par beaucoup de villages & de bourgs, & à l'entrée de la nuit nous arrivâmes à *Iri-van*.

Il est difficile de dire au vrai la route qu'on tient de *Tifflis* à cette ville, parce que l'on ne fait que tourner, que monter, & que descendre, la plus grande partie du chemin. Je remarquai pourtant qu'on tire au Sud-ouest.

De *Tifflis* à *Iri-van* il y a 48 lieues.

Iri-van est une grande ville, mais laide, & sale, dont les jardins & les vignes font la plus gran-



بروان



grande partie, & qui n'a nuls beaux bâtimens. Elle est située dans une plaine entourée de montagnes de toutes parts. Deux fleuves passent à côté, le *Zengui* au Nord-ouest; le *Queurk-boulak* au Sud-ouest. *Queurk-boulak* signifie *quarante Fontaines*. On dit que ce fleuve a autant de sources. Il n'a pas un long cours. On n'en dira pas davantage de la situation de la ville, & on ne parlera point de sa figure, le plan qui est à côté suffit pour en donner l'idée.

La Forteresse pourroit passer pour une petite ville. Elle est ovale, ayant quatre mille pas de tour, & quelques huit cens maisons. Il n'y demeure que des Persans naturels. Les *Armeniens* y ont des boutiques, où ils travaillent, & trafiquent le long du jour; le soir ils les ferment, & s'en retournent à leurs maisons. Cette Forteresse a trois murailles de terre, ou de briques d'argile à creneaux, flanquées de tours, & munies de remparts fort étroits, selon l'ancienne manière de fortifier, & ainsi sans regularité, à la façon de l'Orient. Il eût même été difficile de faire l'ouvrage regulier, parce que la Forteresse s'étend au Nord-ouest, sur le bord d'un épouvantable précipice, large & escarpé, de plus de cent toises de profondeur, au fond duquel passe le fleuve. Cet endroit imprenable & inaccessible n'a point d'autres fortifications que de terrasses garnies d'Artillerie. Deux mille hommes sont entretenus pour la garde de la Forteresse. Elle a autant de portes que de murs; & elles sont toutes revêtues de fer, & munies de barrières, de herfes, & de corps de garde fortifiez. Le Palais du Gouverneur

de la Province est dans la Forteresse sur le bord du précipice , dont on vient de parler. Il est beau, & fort grand, & tout-à-fait délicieux en Eté.

Proche de la Forteresse, à mille pas seulement , du côté du Nord , il y a une butte qui la commande. On en a fortifié le haut d'un double mur & d'Artillerie. On y peut loger deux cens hommes. Ce fortin s'appelle *Quentchy-cala*.

La ville est éloignée de la Forteresse d'une portée de canon. L'espace d'entre deux est rempli de maisons & de marchez, mais la construction en est si mince, qu'en un jour tout cela se peut enlever. Il y a plusieurs Eglises dans la ville. Les principales sont l'Evêché, nommé *Ircou-yerize*, c'est-à-dire *deux visages*, & *Catovike*. Ces deux Eglises sont du tems des derniers Rois d'*Arménie*. Les autres ont été bâties depuis. Elles sont petites, enfoncées en terre, & ne ressemblent pas mal aux Catacombes.

Proche de l'Evêché, il y a une vieille Tour, bâtie de pierres de taille, dont j'ai mis le dessein ici à côté. Je n'ai pû savoir, ni le tems auquel elle a été construite, ni par qui, ni à quel usage. Il y a au dehors des inscriptions dont le caractère est semblable à l'Armenien, mais que les Armeniens ne sauroient pourtant lire. Cette tour est un ouvrage antique, & tout-à-fait singulier pour l'Architecture, comme on le peut voir ici. Elle est vuide & nue par dedans. On voit au dehors & tout autour plusieurs ruïnes, disposées de façon qu'on diroit qu'il y a eu là un Cloître, & que cette tour étoit au milieu.

Au





Au devant , il y a un grand marché ; & tout auprès une vieille Mosquée bâtie de brique , & à présent fort ruinée. On l'appelle la Mosquée de *Deuf-Sultan* , du nom du fondateur. A trois cens pas de là est le grand *Maydan*. On appelle en Asie *Maydan* toutes les grandes places. Celle d'*Iriuan* est carrée. Elle a 400 pas de diametre , & elle est entourée d'arbres. C'est le lieu des Caroufels , des Courses , de la Lute , du Manége , & de tous les exercices un peu forts , qui se font à pied & à cheval.

Il y a beaucoup de Bains dans la ville , & dans la Forteresse , & beaucoup de Caravan-ferais. Le plus beau de tous est proche du château à 500 pas seulement. Le Gouverneur d'*Armenie* l'a fait bâtir depuis peu d'années. Le portail a 80 pas de profondeur & forme une belle gallerie , qui est remplie de boutiques où l'on vend toutes sortes d'étoffes. Le corps de l'édifice est carré. Il contient trois grands logemens & 60 petits , avec de grandes écuries & avec beaucoup d'amples Magazins : Au devant il y a un marché entouré de boutiques où l'on vend toutes sortes de provisions de bouche , & à côté une belle Mosquée & deux cabarets à Cahvé.

L'élevation d'*Iriuan* est de 41. degr. 15. minutes. La longueur est de 78. degrez 20. minutes. L'air qu'on y respire est bon , mais un peu épais & fort froid. L'Hiver y dure longtemps. Il y neige encore quelquefois au mois d'Avril. Cela oblige les païsans d'enterrer les vignes au commencement de l'hiver , & ils ne les déterrent qu'au printems. Le païs est assez agréable & très fertile. Les fruits de

la terre y viennent en abondance , sur tout le vin , qui est fort bon & à bon marché. Les Armeniens tiennent par tradition que *Noé* planta la vigne tout proche d'*Iriuan* ; & il y en a même qui marquent l'endroit , & qui le montrent à une petite lieuë de la ville. Son terroir produit toute sorte de denrées , & on les y donne à vil prix. Les deux fleuves qui passent à côté , & le lac dont on parlera , lui fournissent de très-beau poisson , entr'autres des Truites , & des Carpes , merveilleusement bonnes. Elles sont renommées en tout l'Orient. J'en ai vû de trois pieds. On mange aussi à *Iriuan* quantité de Perdrix.

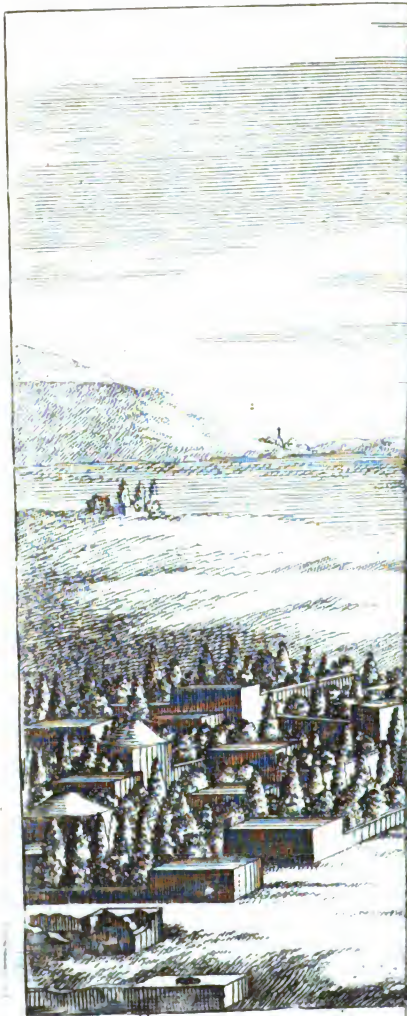
Le lac d'*Iriuan* est à trois petites journées au Nord-Ouest ; les Persans l'appellent *Deria-chirin* , c'est-à-dire , *lac doux* , & les Armeniens *Kiagar-conni-sou* , qui signifie la même chose. On a ainsi nommé ce lac , parce que son eau est tout-à-fait douce. Il a 25. lieuës de tour & beaucoup de profondeur. On y prend de neuf sortes de poisson ; les belles Truites & les belles Carpes qu'on mange à *Iriuan* viennent de ce lac. Il y a une petite Ile au milieu , où l'on voit un Monastère fondé depuis environ 600. ans , dont le Prieur est Archevêque , & prend la qualité de Patriarche , refusant ainsi de reconnoître le Grand Patriarche des Armeniens. Nos Cartes ne marquent point ce lac , & c'est une chose surprenante que tous les Voyageurs de Perse n'en fassent nulle mention. On peut juger à ce manquement , que les Auteurs s'étoient peu étudiez à rechercher les singularitez des pais par où ils passaient. Le fleuve *Zengui* , dont on a parlé , a sa source en ce lac. Il traverse
une

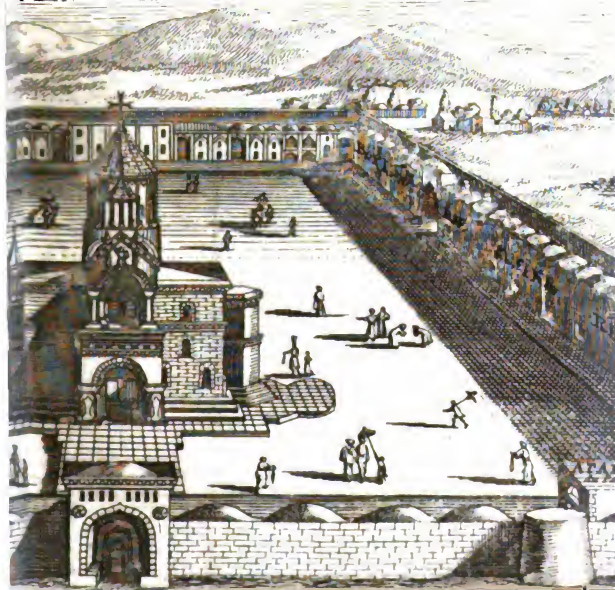
une partie de l'*Arménie*, & s'unit avec l'*Araxe* proche de la mer *Caspienne*, où ils se jettent tous deux. Il y a plusieurs autres Lacs dans cette partie de l'*Arménie*, & dans celle de la *Medie*, qui en est la plus proche, dont les Cartes ne font nulle mention. Mais ils ne sont ni si grands que celui-là, ni si poissonneux, y en ayant même quelques-uns dans lesquels on ne trouve point du tout de poisson.

Iriuan, au compte des Arméniens, est la plus ancienne peuplade du monde ; car ils rapportent que *Noé* & toute sa famille y habitèrent, & avant le *Deluge*, & après qu'il fut descendu de la montagne, où l'*Arche* s'étoit arrêtée ; & même que c'étoit le *Paradis terrestre*. Tout cela est fort mal fondé, & avancé par des gens également ignorans & superbes. Il y a des Auteurs qui disent qu'*Iriuan* est la ville que *Ptolomée* appelle *Terva*, & qu'il fait la Capitale d'*Arménie*. D'autres tiennent que c'est la Royale *Artaxate*. L'histoire des Turcs la nomme *Eritze*. Celle d'*Arménie*, qu'on voit dans le célèbre Monastère des trois *Eglises*, dit que cette ville s'appelloit autrefois *Vagar-Chapat* ; que les Rois y tenoient leur Cour ; qu'elle fut bâtie par un des premiers Princes du païs, qui s'appelloit *Vagar* ; & que c'est de là qu'elle fut nommée *Vagar-chapat*, c'est-à-dire, mot pour mot, *ville-Vagar*. Ce qui doit rendre ces Antiquitez assez suspectes, est que la même Histoire rapportant l'étymologie d'*Iriuan*, la fait venir d'un verbe Arménien, qui signifie *voir*, & dit qu'on donna ce nom à cette ville, parce que son territoire fut le premier lieu que *Noé* découvrit en descen-

dant de la montagne d'*Ararat*. Cependant chacun fait que la langue Armenienne est une langue moderne, & qui n'étoit pas connue il y a 700. ans. On ne trouve rien dans l'histoire de Perse sur l'origine d'*Irvan*. Je ne la crois pas édiflée avant les conquêtes des Arabes en Armenie, & ce qui me le fait croire, est que ni dans la ville, ni aux environs, on ne voit aucune trace de grande antiquité. Les Turcs s'en rendirent maîtres l'an 1582. & bâtirent la Forteresse que l'on y voit. Les Persans la prirent l'an 1604. & la fortifierent pour soutenir le canon. L'an 1615. elle essuya un siège de quatre mois. Le rempart résista à la batterie des Turcs quoi qu'il ne fût que de terre, & ils furent obligez de se retirer. Ils y retournerent après la mort d'*Abas* le Grand, & emporterent la place; mais ils ne la garderent pas long-tems. *Sefy* la reprit l'an 1635. & depuis elle n'a plus été assiégée.

A deux lieues d'*Irvan* est le célèbre Monastère des *trois Eglises*; le Sanctuaire des Chrétiens Armeniens, si j'ose parler ainsi, & le lieu pour lequel ils ont le plus de dévotion. J'en ai fait faire un dessein en grand, comme on le peut voir à côté, & j'y ai fait joindre le Plan Géométrique, & un petit Profil de la principale Eglise, afin qu'on se puisse plus aisément former une idée distincte de ce Monastère. Les Armeniens l'appellent *Ecs-miazin*, c'est-à-dire, *la descente du fils unique engendré*, ou *le fils unique engendré est descendu*; & ce nom, disent-ils, a été donné à ce lieu, parce que Jesus-Christ s'y fit voir clairement à *St. Gregoire*, qui en fut le premier Patriarche. Les Mahometans le nomment *Utch-clissie*,





cliffie, c'est-à-dire, *trois Eglises*, à cause qu'outre l'Eglise du Convent il y en a deux autres assez proche, & qu'en tout-elles sont au nombre de trois. La premiere & la principale, qui s'appelle *Ecs-miazin*, comme l'on a dit, est un bâtiment fort massif & fort obscur. Il est tout de grosses pierres de taille. Les Pilastres, qui ont septante deux pieds de hauteur, sont de lourdes masses de pierre. Le Dome & les voutes en sont aussi. Le dedans de l'édifice n'a aucuns ornemens de sculpture ni de peinture. Les Chapelles sont du côté de l'Orient. Il y en a trois tout au fond de l'Eglise. Celle du milieu est grande & a un Autel de pierre, à la façon des Chrétiens Orientaux assez bien orné. Celles des côtez n'ont point d'Autel, mais une fers de Sacrificie, & l'autre de trésor. La raison pour laquelle on n'y trouve point d'Autel, c'est que dans la creance des Armeniens, de même qu'en celle de tous les autres Chrétiens de l'Orient, l'on ne célèbre les saints mystères de la Communion Eucharistique qu'une fois le jour en une Eglise, & lors seulement qu'il s'y trouve quelque fidèle pour y participer; ainsi il n'est pas nécessaire d'y avoir plus d'un Autel en chaque Eglise.

Les Moines du lieu font voir dans la Sacrificie plusieurs paremens, fort beaux & fort riches, des Croix & des Calices d'or, & des Lampes & des Chandeliers d'argent d'une extraordinaire grandeur. La plupart de ces richesses sont des liberalitez Papales, & des témoignages de la credulité de Rome, autant que de la dissimulation des Armeniens. On voit dans le trésor plusieurs chasses d'argent

& de vermeil doré. Les principales Reliques du lieu sont, au raport des Moines, qui en ont la garde, le haut du corps de *Ste. Repsi-me*, un bras & une cuisse de *Ste. Caiane*, un bras de *St. Gregoire*, surnommé *l'illuminateur*, à cause qu'il convertit l'Armenie, une côte de *St. Jacques* Evêque de Jerusalem, un doigt de *St. Pierre*, & deux doigts de *St. Jean Baptiste*. Les Moines de ce Monastère affirment, que le corps de ce Saint est dans l'Eglise d'un Couvent de leur Ordre proche d'*Erzerum*: que *Leonce* Evêque de *Cesarée* le donna à leur premier Patriarche, & qu'après avoir été trois cens cinquante ans à *Echs-miazin*, il en fut transporté au lieu où l'on a dit qu'il est à present. Les Moines d'*Echs-miazin*, qui sont les grands Docteurs des Arméniens, sont si ignorans qu'ils ne savent pas même, à ce que je leur ai entendu dire, qu'il y ait des Histoires qui raportent, que le corps de *St. Jean Baptiste* fut réduit en cendres par le commandement de *Julien l'Apostat*. Je ne dirai rien des autres Reliques qu'on dit qu'il y a en ce thresor, parce qu'elles sont de Saints peu connus; j'ajouterai seulement que les gens du Convent assurent qu'ils ont eu durant long-tems les deux cloux dont on attachait les mains sacrées de *Jesus-Christ* à la croix, que l'on garde à present, l'un à *Diar-bekre*, & l'autre en *Georgie*; & qu'*Abas* le Grand a tiré de leur thresor la vraie lance & la tunique sans couture, & en a enrichi celui des Rois de Perse à *Ispahan*.

Au centre de l'Eglise, il y a une grande pierre de taille, carrée, de trois pieds de diametre, & de cinq pieds d'épaisseur. Les Ar-
me-

meniens tiennent comme article de Foi, que c'est l'endroit où St. *Gregoire* leur Apôtre vit *Jesus-Christ*, un Dimanche au soir, étant en oraison, & où il parla à lui. Ils assurent que *Jesus-Christ* fit autour de ce Saint avec un rayon de lumiere, le dessein de cette Eglise d'*Echs-miazin*, & qu'il lui commanda de faire bâtir l'Eglise sur la figure même qu'il avoit tracée. Ils ajoutent, qu'au même tems, la terre s'ouvrit à l'endroit où est cette pierre: que Nôtre Seigneur jetta par là dans l'abîme les Diables qui étoient dans les Temples d'Arménie, & y rendoient des Oracles, & que St. *Gregoire* fit aussi-tôt couvrir cette ouverture d'un marbre. Ils ajoutent qu'*Abas* le Grand enleva ce marbre, qu'il le mit au thresor Royal de Perse, & qu'il fit mettre en la place la pierre dont on a parlé. Je me suis soigneusement enquis de ce fait à *Ispahan*, j'en ai demandé des nouvelles à des Intendans même du Thresor Royal; mais je n'ai pû découvrir qu'on en eût aucune connoissance. La tradition Armenienne fait mention d'une autre particularité sur le centre de cette Eglise, que je veux encore rapporter ici bien qu'elle me paroisse aussi fabuleuse que le reste, savoir que c'est le propre endroit où *Noé* bâtit cet Autel, & offrit ce sacrifice dont il est parlé au 8. Chapitre de la Genese.

Le grand Clocher a été nouvellement rebâti. Il y a six Cloches, la plus grosse est de 1200. pesant. Un des petits Clochers fut abattu il y a 40. ans, & depuis on ne l'a point fait relever. Les Moines disent que c'est faute d'argent. Il est certain qu'ils sont fort pauvres. Le premier Monastere de cette Eglise

fut bâti par *Nierfes* 29^e. Patriarche d'Arménie. Les Tartares le ruinerent, & si l'on en veut croire la Chronologie du lieu, il a été cinq fois abatu à rès-de-chauffée. Il est à présent bâti de brique. L'appartement du Patriarche est exposé au Levant. Il y a dans le Couvent des logemens pour tous les étrangers qui le viennent visiter, & pour 80. Moines. Ils ne font d'ordinaire que douze ou quinze. Les Patriarches d'Arménie sont obligés de résider à ce Couvent : mais, à dire le vrai, l'avarice, l'envie, & l'ambition, dont ils sont possédés en ce siècle, leur font tant d'affaires qu'ils employent leur tems à courir la Perse & la Turquie. Le Patriarche d'Arménie a quelque vingt Evêchez sous lui.

Les deux autres Eglises, qui sont proche d'*Echs-miazin*, s'appellent, l'une *Ste. Caiane*, l'autre *Ste. Repsime*, du nom de deux Vierges Romaines qu'on dit qui s'enfuirent en Arménie, durant la neuvième persécution, & qui furent martyrisées au même lieu, où ces Eglises sont bâties. *Ste. Caiane* est à la droite du Monastère à 700. pas seulement. *Ste. Repsime* est à la gauche à 2000. pas. Ces deux Eglises sont demi-ruinées, & il y a long-tems qu'on n'y fait plus le service.

Dans le territoire d'*Irivan*, qui s'étend à plus de 20. lieues de tous côtez, il y a vingt & trois Couvents d'hommes, & cinq de femmes. Ils sont tous pauvres & mal entretenus, & la plupart n'ont que cinq ou six personnes, que la misère occupe incessamment du soin de subsister, & qui ne disent l'office que les jours consacrez. Un des plus considérables est *Coner-wirab*, nom Armenien qui signifie, *Egli-*

Eglise sur le puits ; & il lui a été donné , dit-on , à cause que l'Eglise est bâtie sur un puits , où l'histoire d'Armenie rapporte , que St. *Gregoire* fut jetté. & fut conservé , étant nourri de la même maniere que *Daniel* le fut en la fosse des Lions. Ce Monastère est sur les confins du territoire d'*Iriuan* , au Midi d'*Echs-miazin*. Les gens du pais disent qu'on voit là les ruïnes d'*Artaxarte*. Ils appellent cette ville *Ar-dachbat* , du nom d'*Artaxerxes* , que les Orientaux nomment *Ardecher*. Ils disent encore , qu'on voit parmi ces ruïnes , celles du Palais de *Tiridate* , qui fut bâti il y a 1300. ans. Ils disent de plus , qu'il y a une face du Palais qui n'est qu'à demi ruinée , qu'il y reste quatre rangs de Colomnes de marbre noir de neuf chacun : que ces colomnes entourent un grand Monceau de marbres ouvrez , & que les colomnes sont si grosses que trois hommes ne les sauroient embrasser. On appelle tout le lieu où est cet amas de ruïnes *Tael-terdat* , c'est-à-dire , le Trône de *Tiridate*. Je ne parlerai point des autres Couvents , ni des particularitez que les Armeniens en racontent , ni des Reliques qu'ils disent que l'on y montre , parmi lesquelles ils mettent la *Véronique* , le corps de St. *Thomas* , & de St. *Simon* , parce que tout cela est fade , pour ne pas dire ridicule.

Ce seroit ici le lieu de traiter amplement de la Creance des Armeniens & de leur Culte ; mais c'est une matiere que j'aime mieux laisser de côté. Je dirai seulement que ceux qui leur ont enseigné premierement la Theologie étoient des Grecs , & des *Euty-chéens* , qui leur expliquèrent la procession du

St. Esprit , comme les Grecs la tiennent, savoir , qu'elle est non du Pere & du Fils , mais du Pere par le Fils ; & l'Incarnation , comme le font les *Eutychéens* , qui soutiennent qu'il n'y a qu'une nature en *Jésus-Christ* ; ainsi ils sont toujours demeurez engagez dans les sentiments des *Monophysites* , qu'on appelle en Orient *Jacobites* , sans les entendre du tout aujourd'hui , parce qu'ils sont très-ignorans. Du reste, ils sont Chrétiens Orthodoxes, faisant le Service Divin comme on le faisoit dans le quatrième siècle , sans qu'ils y aient rien changé du tout , en lisant la parole de Dieu , & en chantant les Pseaumes en leur propre langue , sans rendre de culte scandaleux aux Images. Quand le mystère Eucharistique se célèbre parmi eux , c'est pour toute l'Eglise conjointement , Prêtres & peuple qui communient tous d'un même pain simple & ordinaire , & d'un même Calice de vin pur , jusques aux Enfans mêmes.

Le Clergé Armenien consiste en un Patriarche , des Evêques , des Prêtres , & des Moines qui sont de l'Ordre de St. *Basile* seulement , n'y en ayant d'aucun autre Ordre. Le Patriarche , qu'ils appellent *Califfé* , c'est-à-dire , *Successeur* , & aussi *Pontife* ; & les Evêques , qu'ils appellent *Vertabiet* , sont pris d'ordinaire d'entre les Moines qu'ils appellent *Oppiga*. Je dis qu'ils sont pris d'ordinaire , car il arrive quelquefois qu'un Prêtre Séculier est fait Evêque , selon qu'il a de l'ambition & des moyens. Car il faut observer que cette dignité ne s'obtient que par argent. Desordre lamentable , dans lequel se trouve aujourd'hui cette ancienne Eglise d'Orient.

Le

Le Patriarche achette son office du bras Mahometan , & puis il vend le Sacerdoce à qui plus lui en offre. On reconnoit les Evêques de l'ordre Monachal au bâton Pastoral , & à ce qu'ils sont assis en prêchant. Ils passent pour plus doctes que les autres Ecclesiastiques , & l'on se rapporte principalement à leurs décisions en matiere de Religion. Ces Moines n'ont jamais pouvoir de faire d'autres fonctions Ecclesiastiques que de dire la Messe. Ils n'ont point de tems réglé pour faire le Noviciat , y en ayant qui sont jusqu'à huit ans dans le Couvent avant que de recevoir l'habit. Le jour qu'on le leur donne , on leur fait une croix à la tête , en coupant un floquet de cheveux aux quatre coins , & on les sequestre quarante jours , durant lesquels ils doivent passer en jeûnes & en prieres , que pour mieux garder on les oblige de ne parler à personne , de ne pas voir la clarté du Soleil , & de ne manger qu'une fois le jour ; & après ces quarante jours , ils sont deux ans à s'abstenir de viande , & puis ils vivent comme les autres Religieux.

Quand les cheveux qu'on leur a coupez en croix à la tête sont revenus , on ne les coupe plus , mais on leur fait une couronne ; & comme tous les Armeniens sont d'opinion que cette couronne , qu'on leur dit être faite en memoire de la couronne d'Epines , est autant la marque du Chrétien , qu'aucune autre marque extérieure qu'ils puissent porter , ils portent tous la couronne à la tête , tant les Laïques , que les gens d'Eglise. Les Clercs séculiers sont tous de l'ordre de Prêtrise , il n'y en a point d'autres. On les appelle *Derder*. Le
ma-

mariage leur est permis comme aux Laïques ; mais les sept premiers jours qu'un Prêtre est marié, il ne lui est pas licite de dire la Messe non plus que de voir sa femme les sept jours suivans celui qu'il l'a dite. Mais ensuite il vit toujours avec elle. Ils appellent tous les Ecclesiastiques d'un mot generique *Baron-ther*, qui signifie *Ministre*, & *Docteur*, revenant à celui de *Rabi* chez les Juifs.

J'ai déjà remarqué que les Armeniens se sont toujours tenus à leur culte ancien. C'est une chose merveilleuse, ou si vous voulez miraculeuse, que quoi qu'ils soient depuis quelques onze siècles sous la domination Mahometane, qu'ils soient pauvres, & qu'ils soient ignorans, comme on peut s'imaginer que le doivent être des gens reduits dans une telle servitude ; néanmoins leur foi est à toute épreuve. Ils la maintiennent sans en vouloir embrasser d'autre, se conservant également & contre les vexations des Mahometans leurs Souverains Maîtres, & contre les Missions de l'Eglise Romaine, qui depuis plus de deux siècles, travaille par ses Missionnaires, Prêtres, & Moines, à les attirer dans sa Communion. On ne peut dire les Artifices & les dépenses, que la Cour de Rome a faites pour cela, mais inutilement ; car dès que ceux qui se font de sa Religion en Europe, sont de retour chez eux, ils sont plus Armeniens que jamais ; & ils se mettent de nouveau à maudire le Pape *Leon*, comme celui qu'ils prétendent avoir rompu l'union qui étoit entre les Eglises d'Orient & d'Occident, & tous ses successeurs ; & à detester toutes les opinions de l'Eglise Romaine, qui sont contraires aux leurs.

teurs. La principale pratique qu'on fait jurer à Rome aux Prêtres Armeniens de bien garder, c'est de mettre de l'eau dans le vin du Calice, mais c'est par où ils commencent toujours à rentrer dans leur Communion; & quoi qu'on pût faire, on ne reduiroit jamais un Prêtre Armenien à mêler volontairement de l'eau dans le Calice.

Cependant, à parler humainement, c'est l'Education simplement qui attache les Armeniens, & tous les autres Chrétiens de l'Orient, à la Religion Chrétienne. Car ils ne sont jamais capables de dire pourquoi ils sont Chrétiens. Ils apprennent dans leur enfance à dire *Christous*; à faire le signe de la Croix; & à jeûner; ce qu'ils font toute leur vie, s'imaginant que c'est être fort bon Chrétien, que de pratiquer cela régulièrement, parce qu'on ne leur a pas appris autre chose, si ce n'est à aller à l'Eglise, quand ils sont dans leur propre pays, ou en des lieux où ils ont l'exercice de leur Religion. Leurs jeûnes sont longs, fréquents, & rudes, s'abstenant de chair & de poisson, d'œufs & de beurre, de lait & de fromage; & ne faisant qu'un repas par jour, au coucher du Soleil. Le vin leur est aussi interdit aux jours de jeûne par leurs anciens Canons, mais la plupart du monde ne laisse pas d'en boire, & des Ecclesiastiques même: Aussi ne pourroient-ils pas autrement supporter de si rudes mortifications. Voici quels sont les tems de leurs jeûnes. Premièrement, tous les mecredis & les vendredis de l'année, excepté depuis Paques à l'Ascension, qui est le tems de toute l'année, où ils font le plus de jouissance, à cause de la Resurrection de

Nô-

Nôtre Seigneur. Secondement ils font les dix jeûnes suivans, chacun d'une semaine, excepté le dernier.

1. Celui d'après le premier dimanche de la Trinité, qu'ils appellent jeûne de penitence.

2. Le jeûne de la Transfiguration.

3. Le jeûne de la Nôtre Dame d'Août, dont le dernier jour ils ne s'abstiennent que de viande.

4. Le jeûne de la Croix, qui vient en Septembre, lequel ils observent comme le précédent.

5. Un jeûne de Penitence après le 13. Dimanche de la Trinité.

6. Un autre semblable après le 21. Dimanche.

7. Le jeûne de l'Avent.

8. Celui de Noël, dont ils ne commencent pas la fête à minuit, mais le matin comme les autres fêtes, jeûnant la vigile du matin au soir.

9. Un jeûne de penitence avant le Carnaval, qui dure quinze jours.

10. Le grand Carême qu'ils commencent dès le lundi.

Outre ces jeûnes d'obligation, qui emportent la moitié de l'année, il y en a trois autres de dévotion, chacun de cinquante jours. Le premier est de Pâques à la Pentecôte: le second de la Trinité à la Transfiguration. Le troisieme du vingtieme dimanche de la Trinité à Noël. Ceux qui les observent exceptent le Samedi & le Dimanche, auxquels ils ne font que s'abstenir de viande. Il y a un autre petit jeûne de dévotion, qui est de l'Ascension à la Pentecôte. Je me souviens qu'ayant l'honneur d'entretenir feu Monsieur le Grand Duc

Duc sur les Religions des peuples de l'Orient. S. A. S. se mit à dire : *Je voi que ces Chrétiens-là ont été bien chargez de jeûnes ; les Mahometans bien chargez de Prières ; & nous autres Catholiques Romains de beaucoup de fêtes.*

A douze lieues d'Irivan , à l'Est , on voit le Mont célèbre , où presque tous demeurent d'accord que s'arrêta l'Arche de Noé , encore que personne n'en ait de preuve solide. Quand l'air est serain , ce Mont n'en paroît pas à deux lieues , tant il est haut & grand. Je crois pourtant en avoir vû de plus élevez ; & si je ne me trompe , l'endroit du Caucase , que je passai en venant de la Mer noire à Acalziké , est plus haut que le mont dont nous parlons. Les Turcs l'appellent *Agridag* c'est-à-dire la Montagne élevée ou massive. Les Armeniens & les Persans le nomment communément *Macis*. Les Armeniens tirent ce nom de *Mas* ou *Mesech*, fils d'*Aram*, qui a donné à leur Nation , disent-ils , la denomination & l'origine. Les Persans le font venir d'*Axis*, mot de leur langue qui signifie *cheri*, *bien aimé* ; & ils veulent qu'on ait ainsi appelé ce Mont , à cause du choix que Dieu en fit pour le faire servir de port heureux à l'Arche qui portoit le genre humain. Voilà des Etymologies tirées de force , autant qu'aucune autre , & ce sont bien celles-là qu'on peut comparer au son des cloches. Ce mont a encore deux autres noms dans les livres Persans , savoir *Cou-Noub*, c'est-à-dire *Mont-Noé*, & *Sabat-toppus*, c'est-à-dire *heureuse butte*. L'Ecriture Sainte ne lui donne point de nom particulier. Elle dit simplement que l'Arche de Noé s'arrêta sur la montagne d'*Ararat*,
qui

qui est l'Armenie, comme l'on dit. Ce sont ces montagnes qui sont si célèbres dans les Auteurs Grecs & Latins, qu'ils disent être partie du mont *Taurus*, & qu'ils appellent *Gordiens*, *Cordéens*, *Gordueniens*, *Cardiens*, *Curdes*, & *Carduches*; chaque Auteur changeant ainsi le nom en le voulant tourner selon l'inflexion de sa Langue.

Les Armeniens ont dans leurs Traditions que l'Arche est encore sur la pointe de ce mont *Macis*. Ils ajoutent que jamais personne n'a pu monter jusqu'au lieu où elle s'arrêta. Ils croient cela fermement sur la foi d'un miracle, qu'on dit être arrivé à un Moine d'*Echmiazin*, nommé *Jagues*, qui depuis fut Evêque de *Nizibe*. On conte que ce Moine prévenu de la commune opinion que ce mont étoit sûrement celui où l'Arche s'arrêta après le deluge, fit dessein de monter au sommet, ou de mourir dans l'entreprise. Qu'il parvint à la moitié; mais qu'il ne pût jamais passer outre; parce qu'après avoir monté tout le jour, il étoit la nuit, pendant son repos, reporté miraculeusement au même lieu d'où il étoit parti le matin: Que cela continua long-tems de la sorte, & qu'enfin Dieu exauça les vœux de ce Moine, & voulut bien remplir une partie de ses desirs: Que pour cela il lui envoya par un Ange une piece de l'Arche, en lui faisant dire de ne se plus fatiguer vainement à monter la montagne, parce que Dieu en avoit interdit l'accès du sommet aux hommes. Voilà leur Conte, sur lequel je dirai deux choses. La première, qu'il ne s'accorde pas avec le recit des anciens Auteurs, comme *Joseph*, *Berosé*, & *Nicolas de Damas*, qui assurent, que

que de leur tems on montrait des restes de l'Arche, & qu'on prenoit comme un preservatif salutaire la poudre du bitume dont elle étoit enduite. La seconde, qu'au lieu qu'on fait passer pour miracle que personne n'ait jamais pû monter au sommet de ce mont, je tiendrois plutôt pour un grand miracle si quelqu'un y montoit; car ce mont n'a nulle habitation, & du milieu en haut il est perpétuellement couvert de neiges qui ne fondent jamais; de maniere qu'en toute saison il paroît comme quelque prodigieux monceau de neige. Ce que je rapporte de ce mont fera sans doute trouver étrange à ceux qui ont lû le voyage du *P. Philippe*, Carme déchauffé, qu'il se soit avisé de dire, que *le Paradis terrestre y est en quelque plaine que Dieu conserve de froid & de chaud*. Ce sont les termes de son traducteur. La pensée me paroît tout-à-fait plaisante; & je croirois que l'Auteur y a entendu raillerie, s'il ne disoit fort sérieusement en ce livre, beaucoup de choses, qui n'ont pas plus de vraisemblance.

Au pied du Mont, il y a dans un village de Chrétiens, un Monastere nommé *Arakilvanc*, c'est-à-dire *le Monastere des Apôtres*. Les Armeniens ont grande dévotion pour ce lieu, croyant que *Noé* y fit sa premiere demeure, & les premiers sacrifices après le Déluge. Ils disent qu'on y a trouvé les corps de *St. André* & de *St. Mathieu*; & que le crane de cet Evangeliste est resté dans l'Eglise du Monastere. Ils content cent autres particularitez de ce lieu, & de tout ce territoire, dont ils font leur terre sainte: mais elles sont toutes si éloignées du vrai-semblable, qu'on mériteroit en les rap-

rapportant l, d'être accusé de conter des songes, ou des contes faits à plaisir.

J'allai descendre à *Iriuan* au logis d'un Armenien de mes amis, nommé *Azarie*. C'est un homme que ceux de sa nation ont fort persécuté; pour avoir été à Rome se faire Catholique Romain & Disciple de la *propaganda*, & pour avoir tâché d'établir les Capucins à *Iriuan*. Je le trouvai indisposé & au lit. Il se leva néanmoins pour aller donner nouvelles de mon arrivée. Il craignoit qu'on ne lui fit une affaire s'il le remettoit au lendemain. Il alla au Palais; mais il ne pût voir le Gouverneur, qui étoit retiré dans l'appartement de la Princesse sa femme. Un Eunuque fit le message.

Le 8. au matin le Gouverneur m'envoya visiter & me fit dire que j'étois le bien-venu. Le Sr. *Azarie* se chargea d'aller de ma part le remercier très-humblement, & lui faire savoir qui j'étois. Le Gouverneur lui témoigna qu'il avoit grande envie de me voir au plutôt, & une partie des bijoux que j'avois apportez. Il lui demanda ensuite combien de gens j'avois avec moi, & lui ordonna de s'informer où j'aimerois mieux loger, dans la forteresse, ou au Caravanserai qu'il a fait bâtir, & de le lui faire savoir promptement. Je choisis le Caravanserai, parce qu'il n'y a point de lieu plus seur, & parce qu'on n'y manque jamais de compagnie, à cause qu'il y a des Marchands de tous les endroits de l'*Asie*, & qu'il y aborde chaque jour des voyageurs. Le Gouverneur me fit donner un des plus grands appartemens.

Le 9. de bon matin, je m'y en allai, & je
fus

fus occupé tout le jour à m'y établir. A midi, un officier du Gouverneur m'apporta une ordonnance de l'Intendant pour prendre tous les jours à l'office du pain, du vin, de la viande, des truites, du fruit, du ris, du beurre, du bois, & d'autres denrées nécessaires pour six personnes. La quantité de chaque chose est réglée, on ne l'augmente, ni diminue jamais : mais la portion qu'on donne pour une personne est si grande, que deux s'en peuvent fort bien nourrir.

Le 10. le Gouverneur m'envoya dire avec tant d'empressement de l'aller voir, & de lui porter une partie de mes bijoux, que je ne pus différer. Je le trouvai en un grand cabinet, fort propre, & bien éclairé. L'Intendant de toutes les monnoyes de Perse, qui faisoit alors la visite à *Iriwan*, étoit avec lui, & quatre autres Seigneurs du País. Il me fit beaucoup de caresses, répéta trois fois que j'étois le bien-venu, & fit servir des confitures, & de l'eau de vie de *Moscou*. Je lui présentai d'abord la Patente du Roi & celle du grand Maître, desquelles on a parlé. Il en fit beaucoup d'état, & passa une heure à me demander les nouvelles de l'*Europe*, tant des dernières guerres, & de la présente disposition des Etats Chrétiens, que des sciences, & des nouvelles decouvertes. Il en passa une autre à considerer les pierreries & les bijoux que je lui faisois voir, dont il raisonnoit en homme qui s'y connoissoit fort bien. Il m'aprit que dans les Poëtes Persans, les Emeraudes de vieille roche sont appellées *Emeraudes d'Egypte*, & qu'on tient qu'il y en avoit une mine en *Egypte*, qui est à present perdue. Il mit à
part

part tout ce qui lui agréa, & tout ce qu'il crût pouvoir agréer à la Princesse sa femme, & me retint à diner. Le diné fini il m'honora encore demi-heure de tems de sa conversation, & ensuite il me donna congé, commandant en ma présence à un Officier d'aller au Caravanserai dire au Concierge, qu'on eût soin de bien veiller à ma sûreté, & à ma satisfaction. Il eut encore la bonté de dire à cet officier qu'il le faisoit mon *Mehemander*. On me dit qu'un *Mehemander* est comme un Gentilhomme servant, & qu'on en donne à tous les étrangers de condition pour avoir soin d'eux. Le Gouverneur lui commanda de ne me laisser manquer de rien, & de me faire porter de ses offices tout ce que je voudrois manger. Le soir il m'envoya un régal d'eau de vie de *Moscou*.

Ce Gouverneur est *Becler-beg*, c'est-à-dire *Seigneur des Seigneurs*. On appelle ainsi les Gouverneurs des grands Gouvernemens, pour les distinguer des autres, qu'on appelle *Can*, comme on l'a déjà dit. Il a aussi le titre de *Serdar*, ou Général d'armée. C'est un des principaux Seigneurs de Perse, & un des plus judicieux & des plus fins Politiques qu'il y ait. Il s'appelle *Sefi-couli-can*. Ce nom signifie le *Duc esclave de Sefi*. Il a eu les plus beaux Gouvernemens de l'Empire du tems du feu Roi : mais, par une intrigue de femmes, il fut disgracié trois ans avant la mort de ce Prince. Celle qu'il a épousée est du sang Royal du côté de sa Mere. Cette Princesse, au commencement du règne du Roi d'aprèsent, mit son mari dans les bonnes grâces de S. M. dont il obtint peu de tems après le Gouver-

ver-

vernement d'*Iriuan*; Gouvernement le plus considérable du Royaume, & du plus grand revenu : car il produit trente deux mille Tomans par an, qui sont près de cinq cens mille écus. Les avanies, les présens, & les voyes indirectes de s'enrichir en produisent encore deux cens mille. Ce Seigneur est sans doute le plus riche de toute la Perse, & le plus heureux. Le Roi l'aime, la Cour le revere, & ses deux fils sont les uniques Favoris de S. M. Les peuples de son Gouvernement le cherissent & le respectent beaucoup, parce qu'il est populaire, qu'il fait justice, & qu'il est moins concussionnaire que les autres. Il merite toute sa fortune; car outre ces bonnes qualitez, il a du savoir, & il aime les Arts & les Sciences.

Le 11. ce Seigneur m'envoya querir pour aller à la nôce du frere de son Intendant, où il étoit. Je le trouvai fort gai & fort content. Il avoit reçu à porte ouvrante un ordre du Roi par un *Coulom-cha*, qui étoit venu d'*Ispahan* en treize jours. Cet ordre étoit pour une affaire importante. Plusieurs Sultans qui sont des Seigneurs de Contrées, & des Gouverneurs de places fortes ayant refusé de recevoir ses ordres, & ayant fait porter contre lui beaucoup de plaintes au Roi & aux Ministres: Lui de son côté avoit fait représenter ses droits, S. M. avoit prononcé en sa faveur, & lui avoit envoyé un ordre de se faire obéir. Le *Coulom-cha* devoit executer cet ordre, & faire faire satisfaction au Gouverneur.

Coulom-cha signifie *esclave du Roi*. Ce n'est pas que ceux qui portent ce nom ne soient libres, comme les autres sujets naturels, mais

ils le prennent pour marque du parfait dévouement qu'ils ont au Souverain , & parce qu'ils y ont été élevez dès le bas âge. Ces Esclaves du Roi ont à la Cour de Perse à peu près le même emploi, que les Gentilshommes ordinaires ont à celle de France. Ce sont la plupart des enfans de qualité qu'on engage fort jeunes au service , tant pour l'émolument qu'ils en tirent , que pour leur faire avoir de bonne heure entrée à la Cour. Il y a des Seigneurs qui y mettent leurs fils dès l'âge de cinq ans. Le Roi leur donne des appointemens selon la qualité de leur famille, ou selon le service qu'elle rend au Roi ; car cela tient lieu de récompense aux Parens. La paye ordinaire est de vingt tomans par an , avec la nourriture. Vingt tomans font 900 francs. La nourriture prise en argent monte à 500 francs. On l'augmente d'ordinaire , à mesure que ceux qui la reçoivent grandissent & servent bien , ou à proportion de la bienveillance que le Roi leur porte. Ils sont assidus à la Cour, on les employe à exécuter les ordres d'importance. On les envoie porter aux Gouverneurs les présens du Roi. On en prend pour remplir les charges.

Les ordres pressans se portent en Poste. On appelle les Courriers *Tchapars*. Ce mot vient d'un participe de la langue Turque qui veut dire *galloppant* , d'où vient le mot de *tchappon* , qui dans la même langue signifie un *courreur*. Ces *Tchapars* font beaucoup de diligence , quoi qu'ils ne trouvent pas toujours des chevaux quand ils en ont besoin. Il n'y a point de Postes établies en aucun endroit de l'Orient. En Perse, les Courriers
du

du Roi, & des Gouverneurs, prennent des chevaux par tout où ils en trouvent, & ils ont permission de démonter les gens sur les grands chemins. Les Régens des lieux où ils passent sont aussi obligez de leur en fournir. C'est un tout-à-fait mauvais ordre que celui-là, car les petites gens, qui n'ont pas la force ou le courage de résister sont obligez, ou de donner quelque argent à ces Courriers, ou de mettre pied à terre, laisser emmener leurs chevaux, & courir après. Ils n'en osent prendre aux gens de considération, aux Officiers du Roi, & aux Etrangers qui vont à la Cour; & ils n'ont garde de le faire, crainte de quelque méchante suite. Ils prennent d'ordinaire des chevaux aux villages où ils passent. Ils n'ont pouvoir de s'en servir qu'une traite. On envoie après eux un valet pour les ramener.

Ces Courriers sont fort reconnoissables à leur équipage. Ils portent un manteau lié derrière eux, & une petite besace qui passe dans le pommeau de la selle & s'attache aux arçons. Ils ont le poignard, l'épée, & le carquois au côté, & un bâton à la main. Ils se passent le corps dedans l'arc, & ont une grande écharpe qui fait deux tours au cou, passe en croix sur le dos & sur l'estomach, & s'attache à la ceinture. Quand on les aperçoit de loin, ceux qui se sentent gens à être démontez, s'enfuient & se cachent, ou composent pour quelque argent, ou leur donnent leurs chevaux. Ces Courriers vont d'ordinaire deux à deux, & quand ce sont des personnes de qualité, il est plus difficile de se tirer de leurs mains, parce qu'il n'y a point à com-

poser avec eux, & parce qu'ils frappent du bâton & de l'épée, lors qu'on leur fait résistance; sachant bien qu'ils seront approuvez, ce qui est une violence que les autres Courriers n'osent faire.

Une des principales dépenses extraordinaires que les Grands sont obligez de faire, est lors que le Roi leur envoie des ordres, ou des présens, par un *Coulom-cha*, ou par quelqu'autre personne de qualité; car il faut qu'on l'habillement, à son arrivée, & qu'à son départ, on lui fasse un présent convenable à l'emploi & au credit qu'il a. Il faut de plus qu'on le regale & qu'on le divertisse bien tout le tems de son séjour. Le *Coulom-cha*, dont je viens de parler, couta au Gouverneur d'Irivan, à ce que j'ai sçu, 400. tomans, qui sont dix-huit mille livres, sans la dépense du logement & de la nourriture. Fort souvent même, le Roi taxe le présent qu'on doit faire à la personne qu'il envoie; & quand cela arrive, on est obligé de le payer d'abord comme une dette, & de faire encore des libéralitez au double du présent. On en use avec ces Envoyez selon leur famille, leur mérite, & leur credit à la Cour. On a égard à tout cela; & lors qu'on sait que l'Envoyé, ou ses parens, approchent la personne du Roi, on lui fait un traitement bien plus honnête, à dessein qu'il en fasse une bonne Relation. Je me souviens à ce propos, que l'an 1669. lors que le Roi donna au fils du premier Ministre la charge de Colonel des Mousquetaires, S. M. lui en fit porter par ses orfèvres les expéditions & l'habit Royal, pour les récompenser de quelques bijoux qu'ils avoient faits fort à son

son gré, & qu'il taxa à 300 Tomans le présent que le Colonel leur devoit faire. Les quatre principaux d'entr'eux porterent ces expéditions, & cet habit : & au lieu de 300 Tomans, ils en eurent 400. qui sont dix-huit mille livres, & un autre regal en étofes.

Je demeurai trois heures à la nôce, & me retirai après le dîner, où il n'y avoit que neuf personnes, outre le Marié & son Parrain, qui étoient magnifiquement vêtus, & qui avoient au Turban des aigretes de pierreries. Le maître de la maison, ses freres, & ses fils, étoient debout au bas de la sale, avec plusieurs Officiers du Gouverneur. Chacun des Conviez étoit servi en entrant d'un grand bassin de Confitures seiches & liquides, sur de petites assietes de porcelaine. Les bassins étoient de bois peint & doré, on ne peut rien voir de plus propre. Le festin se fit dans une sale basse, assez petite pour une telle fête, élevée de deux pieds, ouverte sur une Cour qu'on avoit accommodée en lice, & qui étoit couverte de tentes, où je trouvai en entrant des Lutteurs & des Gladiateurs qui divertissoient la Compagnie. Les Lutteurs sont nuds, à un petit calçon près, fait de cuir, qui n'a que la largeur nécessaire, pour couvrir devant & derriere, les parties que la pudeur permet le moins d'exposer, & qui est serré tout ce qui se peut. Ils ont le calçon, & tout le corps oints d'huile mêlée de poudre de *banna*, ce qui les fait paroître peints en Orangé. C'est afin qu'on ait moins de prise sur eux. Les Lutteurs sont par tout en Orient mis de même, & c'étoit la même chose dans les premiers tems du monde, entre ceux qui

combattoient à la lutte & au pugilat, pour des prix considérables. La Victoire consiste à mettre son ennemi plat à terre à force de corps. Ce qu'ils font d'ordinaire, après que le combat a duré tant de tems qu'il n'en peut plus, en l'élevant & puis l'abbatant sur le dos tout de son long. Un des invitez contoît d'un maître de lutte fort fameux, qu'il avoit réduit son art à 365. tours, qu'il enseignoit à ses disciples, en gardant un pour lui qu'il appelloit *le tour dérobé*, par allusion aux cinq jours surnuméraires du Calendrier solaire dont les mois sont chacun de 30 jours, lesquels cinq jours les Persans appellent *les jours dérobez*. Un Lutteur, qui avoit été son Prevôt, s'étant rendu fameux par son art, en devint si insolent, que de lui faire un défi devant le Gouverneur de la Province, se confiant en sa vigueur & sa force. Le Maître Lutteur, qui sentoît bien la superiorité de son ingrat disciple à cet égard, mais qui se confioit en son coup de reserve accepte le défi. Le Viceroi voulut être présent au duel, & il en donna le jour & le lieu. Les assauts ordinaires s'étant passez à l'admiration de l'assemblée, le maître Lutteur prit subitement son adversaire par le milieu du corps, & le jetta par dessus sa tête à la culbutte. Les spectateurs en grand nombre, qui avoient tous fait des vœux pour lui contre son arrogant disciple, poussèrent de grandes acclamations. Celui-ci s'étant rendu selon la coutume, alla se jeter à genoux devant le Viceroi, criant que son ennemi ne lui avoit jamais montré ce tour. Cela est vrai, répondit le maître Lutteur, je le gardois pour une telle occasion,

sion, d'un suffisant disciple qui défie son Maître; selon la maxime des sages, de ne donner jamais à son ami un avantage dont il se puisse prévaloir en devenant ennemi.

Le divertissement de la lutte ayant duré une heure on fit retirer les acteurs, & la Cour ayant été couverte aussi-tôt de gros feutres & de beaux tapis par dessus, on fit venir la grande bande de Musiciens, & celle des Danseuses, qui furent plus de deux heures sur la Scène sans ennuyer. Le Gouverneur passa le tems à les voir, & à s'entretenir avec l'Envoyé du Roi, & avec l'assemblée, & particulièrement à me faire conter de nouvelles de l'Europe.

Les Gouverneurs des grandes Provinces ont leur train composé des mêmes sortes d'Officiers que celle du Roi; ayant, entre autres, leur bande de Musiciens & leur bande de Danseuses. La Danse étant un exercice deshonnête dans l'Orient, on n'y a point l'habitude de danser, soit pour se divertir, soit pour se donner bonne grace; mais on y a la Danse comme un art, ou comme une profession pour divertir le monde, semblable à la profession du Théâtre dans l'Europe: avec cette différence néanmoins, que dans l'Orient l'art de la Danse est non seulement deshonnête; mais même infame, sur tout à l'égard des femmes, parce que les Danseuses sont aussi constamment femmes publiques. La Danse n'est exercée dans la Perse que par des femmes, de même que le jeu des instrumens ne l'est guere que par les hommes. Pour ce qui est du chant, les hommes d'ordinaire sont les meilleurs Chanteurs, tirant une grande voix.

du fond de l'estomach , qu'ils font rouler avec beaucoup de force & beaucoup d'éclat. Les Danseuses chantent aussi , mais elles ne le font , ni si bien que les hommes , ni si agréablement même. Mais en revanche elles ont une agilité de corps incomparable , faisant des tours & des sauts si légèrement , que souvent elles échapent aux yeux , passant en cela les meilleurs Baladins & Danseurs de corde. Je les ai vû se détordre le corps en plus de postures , que l'on ne fait ces hommes de bois que les peintres appellent *manequins* : car entr'autres elles se renversent le corps en terre jusqu'à toucher de la tête les talons , & marchent en cette posture sans s'aider des mains. Elles dansent sur une main & sur un genouil en cadence , & elles entremêlent leur Danse de cent tours d'agilité surprenans. Les femmes en Orient portent comme les hommes des Pantalons , qui leur couvrent la cheville du pied ; ainsi quelques tours qu'elles fassent , & de quelque manière qu'elles portent le corps , on n'en voit rien à découvert que le visage , les mains , & les pieds , lesquels sont toujours tenus aussi propres que les mains , & sont souvent ornez de bagues comme les mains.

Les Musiciens , & les Danseuses , sont les Mimes , ou les Comédiens des Orientaux ; ou pour mieux dire , ce sont leurs *Opera* ; car on n'y fait que chanter des Vers , & la Prose n'entre point dans leurs chants. On ne fait point de fête en Perse & aux Indes sans les y appeler. Les Danseuses sont mandées à tous ces grands festins qu'on appelle *Megelex* , c'est-à-dire , *assemblée* , & à toutes les Audiences des

des Ambassadeurs, sinon la Troupe entiere, au moins les deux tiers; car, tour-à-tour, plusieurs sont exemptées de fonction, sous prétexte d'incommodité. Les pièces qu'elles représentent sont toujours des sujets amoureux.

Les plus nouvelles Actrices ouvrent la Scene, qui commence par la description de l'amour, dont elles dépeignent les apas & l'enchantement, & représentent ensuite les passions, & la fureur, ce qu'elles entremêlent d'épisodes, qui contiennent des portraits de beaux garçons & de belles filles, vifs & touchans au delà de ce qui se peut imaginer; & c'est là d'ordinaire le premier acte. On voit au second la troupe séparée en deux chœurs, représenter l'une les poursuites d'un amant passionné, l'autre les rebuts d'une fiere maîtresse. Le troisième contient l'accord des Amans, & c'est là-dessus que les Actrices se passent, & qu'elles épuisent la voix & les gestes. Les Chanteurs & les Joueurs d'Instrumens sont debout aux endroits passionnez, & s'approchent d'elles plus ou moins, quelquefois jusqu'à crier dans leurs oreilles pour les animer, avec quoi elles sont mises comme hors d'elles-mêmes, & transportées; mais c'est-là aussi, où les yeux & les oreilles, en qui il reste quelque pudeur sont obligez de se détourner, ne pouvant soutenir ni l'effronterie, ni la lasciveté de ces derniers actes. Cependant cela ne blesse point la vertu Persane, chez qui la continence passe pour un défaut, & même pour un péché; leur Religion enseignant que les hommes sont obligez de pratiquer l'acte de mariage, dès qu'ils en sont capables. Néan-

L 5 moins

moins comme parmi ces Actrices, & ces Musiciens, il y a toujours des gens qui connoissent tout le monde, elles assaisonnent leurs pièces au gout de ceux qui les font venir, ou qui les doivent payer. Mais c'est s'être déjà trop étendu sur un tel sujet.

Les Danseuses vont par troupes, comme je l'ai observé. Celle du Roi, par exemple, est de vingt quatre, qui sont les plus fameuses Courtisanes du pais. Elles ont une Supérieure, qui est d'ordinaire une des vieilles de la bande, mais sans demeurer pourtant ensemble; au contraire, elles sont d'ordinaire répandues dans les quatre coins de la ville. La fonction de cette Supérieure est de les assembler, & de les mener où l'on demande la troupe, de prévenir les querelles que la jalousie ou l'intérêt fait naître entr'elles, ou de les apaiser, de les protéger aux occasions d'insulte, d'avoir l'œil sur leur conduite, & de les châtier lorsqu'elles manquent à observer l'économie de leurs bandes; ce qui se fait par le fœiet, & en cas de recidives, la Supérieure les fait casser, & mettre hors de la troupe. Enfin, elle a le soin de leur faire apporter leurs gages, & celui de prendre garde que leurs habits soient riches, leurs meubles propres, & leur train en bon ordre, selon qu'il est réglé dans leur emploi. Le train de ces Danseuses est de deux filles, un laquais, un cuisinier, & un palefrenier, avec deux ou trois chevaux. Quand elles suivent la Cour, elles en ont quatre de plus pour leur bagage; car en Orient il faut porter tout avec soi, comme on fait aux armées. Un des chevaux porte deux grands coffres, un au-

autre deux grandes valises, le troisième est pour la cuisine, & le quatrième pour la nourriture & la cure des autres chevaux. Il n'y a point de tente dans leur équipage, parce qu'on leur en fournit, ou de logement, durant leur route. Leur paye est de dix-huit cens francs par an, avec une certaine quantité d'étoffes pour leurs habits, & une ration de tout ce qu'il faut pour la nourriture d'eux & de leur train. Il y en a qui ont jusques à neuf cens écus, le Roi haussant leur paye, selon que les personnes lui plaisent; mais tout cela n'est que la moindre partie de leurs émolumens, y en ayant entre elles qui emportent quelquefois plus de cinquante pistoles d'un lieu où elle n'aura pas été gardée vingt-quatre heures, tant la débauche est desordonnée en Perse, & jettée dans la profusion. Le Roi leur fait souvent des presens considerables, selon que leur danse, & d'autres attrait, le touchent. Les grands Seigneurs en font de même. Je me souviens, qu'étant l'an 1665. en Hircanie, où j'étois aller trouver *Abas* second, je vis un soir à la Cour deux de ces Danseuses, qui avoient chacune pour plus de dix mille écus de pierreries sur elles; & comme j'étois dans l'admiration de les voir si superbement parées, elles m'invitèrent de voir leur quartier. J'y fus le lendemain avec mon Interprete, car je ne savois pas encore parler Persan, & avec un Chirurgien François. Leur appartement étoit fort riche & somptueux, & comme les parfums font la grande volupté des pais chauds, il y en avoit dans tout & par tout chez ces Courtisanes.

Une chose commune entr'elles, c'est de les

appeller d'un nom qui marque le prix auquel elles se donnent par visite, *la dix tomans*, *la cinq tomans*, *la deux tomans*. Un *toman* vaut quinze écus de nôtre monnoye : il n'y en a point qui se donne à moins d'un *toman*, & quand elles ne le valent plus, on les met hors de la troupe, & on en met une autre à leur place. Cependant, il n'y a presque point de ces femmes, qui se retire riche de cet infame métier ; parce qu'elles achettent à leur tour le plaisir qu'elles ont vendu, à quoi elles s'appauvrissent, de maniere qu'il ne leur reste de tout ce gain deshonnête, qu'un repentir de l'acquisition, lequel est plus grand que le regret de l'avoir dissipé. Les troupes des Danseuses des Provinces ne sont d'ordinaire que de sept ou de huit filles.

En Perse, les femmes publiques sont plus reconnoissables qu'en pais du monde, quoi qu'elles aillent vêtues & voilées comme les autres. Mais, outre que leur voile est plus court, & moins clos, leur contenance & leur port les fait connoître au premier regard. Leur nombre n'est pas fort grand dans les Provinces, mais à *Ispahan*, la ville Capitale, il est excessif. On me disoit, l'année 1666. que j'y étois, qu'il y en avoit quatorze mille d'enregistrées ; car comme elles payent tribut, & font un Corps, qui a son Chef, & ses Officiers, on les enregistre ; & le tribut que l'on en tire monte à deux cens mille écus. On m'a assuré qu'il y en a une fois autant d'autres qui ne veulent pas être enregistrées, pour n'être pas connues, & que les Officiers sont bien aises de n'enregistrer pas, parce qu'on leur en fait payer beaucoup davantage. Cepen-

pendant , quoi que cette abominable profession soit si étendue , il n'y a pas de païs , je croi , où les femmes se vendent si cherement ; car durant les premieres années de leur debauche , on n'en sauroit jouir à moins de quinze ou vingt pistoles ; ce qui est incomprehensible , quand on considere , qu'en Perse la Religion d'un côté , permet à chacun d'acheter des filles esclaves , & d'avoir autant de Concubines qu'on en veut , ce qui devoit diminuer le prix des femmes publiques ; & que de l'autre , la jeunesse manie peu d'argent , & est mariée d'assez bonne heure. Il en faut attribuer la cause à la luxure de ces païs chauds , dont l'éguillon est plus perçant que dans les autres ; & à l'art de ces créatures , qui est une espece d'enforcellement. On leur attribue avec beaucoup de justice la ruine des gens d'épée , & de toute la jeune Noblesse qui suit la Cour. On dit communément dans le païs , que quiconque est épris d'une Courtisane , ne la peut quitter que quand elle le chasse ; ce qui arrive lors qu'elles ont mis leur Amant au dernier écu. J'ai vû des gens de bon sens & de probité même , si enfonchez dans ces malheureux engagemens , qu'ils ne croyoient pas possible qu'ils s'en tirassent. Ils disent pour excuse qu'ils sont charmez & enforcelez , & ils croyent fermement que quand ils s'efforceroient de rompre leurs chaînes , ils n'en pourroient venir à bout , & qu'il n'y a que celle qui les y a mis qui puisse les en délivrer. On connoît ces esclaves d'Amour à des brûlures qu'ils portent sur le corps , & particulièrement aux bras. Ils les font avec un fer rouge , qu'ils se mettent sur la chair si-fort ,

que la brûlure enfonce l'épaisseur d'une pièce de trente sols, ce qu'ils font au tems que leur passion est la plus ardente, pour témoigner à leur Maîtresse, que le feu de leur amour les rend insensibles au feu même. Plus on se fait de ces marques, plus on passe pour amoureux. Il y a des gens qui s'en font en tous les endroits du corps, particulièrement aux reins.

C'est la coutume d'envoyer l'argent à ces fortes de femmes en les envoyant querir. Lorsque c'est seulement pour les faire danser, on s'adresse à la Supérieure, à qui on envoie d'ordinaire deux pistoles pour chacune autant que l'on en veut, six, sept, ou huit : & selon qu'elles dansent bien, on leur fait un présent de plus. Quand c'est par débauche qu'on en fait venir quelqu'une, il faut lui envoyer son prix réglé. Elle vient à cheval, avec une ou deux servantes, & un laquais, & elle emporte par-dessus cela du lieu où elle entre tout ce qu'elle peut. Il me souvient qu'étant en Hircanie, comme je l'ai dit, il y vint un Sultan de la frontiere, (qui est, comme qui diroit chez nous, un Lieutenant de Roi de Province,) lequel ayant ouï parler d'une Courtisane, lui envoya le lendemain deux chevaux, & cinq écus, la priant de venir à son logis. Il pensoit que c'étoit un gros présent ; mais la Demoiselle lui fit réponse qu'il ne la connoissoit pas, qu'elle ne sortoit point de chez elle à moins de trente écus. Il lui en renvoya dix, on les refusa de même. Il en renvoya quinze, & puis vingt, avec le même succès. Ces refus n'ayant fait qu'irriter son desir, il dit à ses amis, voila une creature qui fait bien la rencherie : il n'y a pas d'apparence

rence de l'aller enlever , nous nous ferions une affaire ; mais il la faut pourtant rendre plus traitable. Sur cela, il lui envoya les dix pistoles. Elle vint, & étant entrée, le Sultan lui demanda si elle avoit reçu ses dix pistoles. Je les ai données à mes servantes, répondit elle ; car pour moi je ne me donne pas pour si peu. Je suis venue par considération pour vous. Le Sultan dit , qu'il ne vouloit sinon qu'elle chantât & dansât devant ses amis. Il la tint dans cet exercice jusqu'à minuit, sans lui donner à boire, ni à manger, quoi qu'ils fissent grand' chere ; & après, il la mena dans un cabinet, où il la tint avec ses amis, tour à tour, jusqu'au jour. Le matin venu elle se croyoit hors d'affaires. Mais le Sultan, ayant fait assembler tous ses gens dans sa sale, depuis son maître d'hôtel, jusqu'au pallefrenier, il y mena la Demoiselle, & lui dit : *Ma belle, je suis un pauvre petit Gouverneur, qui n'ai pas moyen de donner dix pistoles pour une nuit ; mes gens seront de part de la dépense, mais il faut aussi qu'ils soient de part du plaisir.* Ils la garderent tout le jour & la nuit suivante. Elle fit grand bruit de ce traitement qui pensa causer une grosse affaire au Sultan ; mais comme il vit que la chose se pouvoit contre lui, il la conta au Roi avec un tour burlesque, & qui le tira de peine, avec autres dix pistoles qu'il fallut donner pour avoir gardé la Courtisane deux nuits au lieu d'une.

Les Prostituées qui payent tribut , se tiennent dans des Caravanserais dont elles se sont emparées, personne ne voulant demeurer en telle compagnie ; & celles qui n'en payent pas, demeurent dans leurs propres maisons, car on

on ne fait ce que c'est que de Locataires en Perse, ni de portion de maison, & encore moins de logis garnis. Il y a de plus à *Isfahan* un Quartier qui en est tout plein, qu'on appelle le *Quartier des déconvertes*, ou *Dévoilées*. C'étoit autrefois la coutume dans cette ville Royale, que dès que le soir étoit venu, ces Prostituées, comme des bandes de Corbeaux, se répandoient dans toute la ville, & sur tout dans les Caravanserais, allant chercher pratique; & ce qui étoit de plus infame, c'est qu'on prostituoit des garçons de même tout publiquement, les promenant en tous endroits dans un ajustement particulier. *Saroutaki*, Grand Visir, au commencement du regne d'*Abas* second, lequel étoit un vieux Eunuque de sens & de courage, interdit par de sévères loix cette prostitution contre nature; & après lui, *Calife Sultan*, qui lui succéda dans le Ministère, & qui fut son Emule, en fit d'autres contre les femmes publiques, qui leur défendoit de se produire d'elles-mêmes, & d'aller nulle part sans y être mandées: & comme il jugea que l'usage du vin étoit la source de ces abominables excès, il défendit d'en vendre sous de sévères peines, en execution desquelles on vit empaler de ces prostituteurs de garçons, & précipiter du haut d'une tour une femme qui prostituoit ses filles propres, laquelle on fit en suite manger aux chiens. On esperoit alors de voir le pays repurgé, mais il se trouva que les plus sévères châtimens ne corrigeoient autre chose que le scandale public, & l'effronterie avec laquelle les crimes les plus abominables alloient la tête levée.

Après

Après tout ce que je viens de rapporter, qui se pratique en Perse touchant les femmes publiques, il ne sera pas mal à propos de traiter du Mariage, tel qu'il est établi dans cette Nation-là.

Je dirai auparavant que la Loi Mahometane recommande & enjoint l'acte du mariage, comme une obligation à laquelle l'homme fidèle est tenu, & elle défend le célibat & la continence, qu'elle regarde comme un vice, & un péché contre l'intention & le but de la Nature. Les Persans enseignent sur ce sujet, qu'il est bien vrai, que depuis *Jesus-Christ*, jusqu'à *Mahomet*, le célibat étoit libre, & même loué, & agréable à Dieu, parce que le Prophète de l'Alliance ou la Religion de cetems-là étoit né d'une Vierge, & avoit vécu dans le célibat; mais que depuis l'établissement d'un autre Culte, par un Législateur nouveau, Dieu ne veut plus être servi par la continence, mais qu'il veut au contraire que tout homme pratique l'acte de mariage, de sorte que *Jesus-Christ* même lors qu'il reviendra au monde, vers la fin des siècles, avec *Mahammed Mehdi*, le douzième *Iman*, ou successeur de *Mahammed*, pour détruire l'Antechrist; *Jesus-Christ*, dis-je, se mariera & aura plusieurs femmes. Ils alleguent sur ce sujet un passage de leur Livre sacré, qui porte, *qu'au jour du Jugement, la terre sur laquelle un homme vivant en célibat avoit accoustumé de coucher, se levera contre lui, & dira: Quel crime avois-je commis, qu'un homme ennemi de la Nature m'ait foulée, moi qui travaillois incessamment à la génération & à la production des Etres.* C'est le texte de cette Religion char-

charnelle & brutale; & comme le Commentaire va toujours plus loin que le texte, les Docteurs Persans enseignent sur celui-ci des choses abominables : comme, qu'il faut donner une femme à un garçon dès qu'il ressent la pointe de l'aiguillon charnel : que c'est un péché de résister à l'amour : & que c'est une œuvre méritoire au contraire de soulager les passions amoureuses ; & il y en a de si brutaux que de dire, qu'on peut éteindre son feu avec le premier objet qu'on rencontre, une femme avec son fils, un homme avec sa fille ; ce qui fait horreur, & ce qu'aussi la plupart des Persans détestent eux-mêmes. Il faut leur donner la gloire d'être les moins brutaux de tous les Mahometans sur le péché de la chair, ce qui paroît en deux cas fort importants. Le premier, c'est qu'au lieu que les Mahometans des autres Sectes tiennent permis le péché contre nature, les Turcs entr'autres qui usent de cette permission dans une grande étendue, les Persans le condamnent, & leur Magistrature le punit quelquefois ; & bien qu'il y ait parmi eux quelques Casuistes trop relâchés sur ce sujet, cependant le plus grand nombre est contre cette infame volupté. Le second cas est en ce qu'ils ne permettent point aux gens non Mahometans d'épouser plusieurs femmes, ni de prendre des Concubines, de manière que quand un homme & une femme, tous deux Chrétiens, ou Gentils, par exemple, seroient d'accord de vivre ensemble, par le contrat d'un bail, comme les Mahometans, & iroient à la justice pour en faire passer l'acte, elle ne l'accorderoit pas, comme on fait en Turquie, mais renverroient les parties.

ties honteusement. Ils disent pour raison de ce procédé, que les Religions ont toutes leurs austéritez, & leurs voluptez, qu'il ne faut pas séparer. Que la Religion Chrétienne permet de boire du vin à plaisir, & de toutes sortes, mais ne permet qu'une femme ; au lieu que la Religion Mahometane permet tant de femmes qu'on veut, mais interdit le vin jusqu'à une goutte. On enferme les filles dans les Serrails jusqu'à ce qu'on ait occasion de les marier ; mais pour les jeunes hommes, on leur donne une fille esclave, ou une Concubine dès qu'ils sollicitent pour en avoir.

Les Persans ne sauroient comprendre, qu'il y ait des personnes qui volontairement, & par choix, vivent en chasteté. Ils répondent hardiment à ce que nous leur contons qui s'observe dans plusieurs pays Chrétiens sur ce sujet : qu'il y a là quelque énigme dont nous leur cachons le sens, & qu'il ne se peut faire que l'on se passe de femme, à moins que de tomber dans les crimes contre Nature. *Les Européens, disent-ils, ne sont-ils pas faits comme les autres hommes, & ne mangent-ils pas comme eux ? s'ils ne se servent point des femmes, il faut qu'ils fassent pis que cela.* Je me souviens là-dessus, que logeant à Ispahan chez les Capucins, un Seigneur savant, & honnête homme, de la Province de Bactriane, qui nous faisoit visite, se mit à dire au Supérieur, nommé le P. *Raphael du Maus. Padri, on dit que vous autres n'avez point de femmes, mais que vous vivez à la Turque entre vous : (cela veut dire se servir des garçons) Est-il possible que vous soyez habituez à ce vilain Crime ? Mon Dieu, répondit le* Pere,

Pere, bien loin de là, nous faisons vœu de ne toucher jamais de femme. Quoi repliqua le Persan, vous vivez sans toucher des femmes? Oui, dit le Pere. Mais, Padri, reprit ce Seigneur fort serieusement, vivez vous aussi sans manger? Vrayement, poursuivit-il, nous ne trouvons pas plus difficile de vivre sans besoin de manger, que de vivre sans besoin de femme. Cette comparaison est sans doute outrée, mais il ne faut pourtant pas en juger précipitamment; car nous ne sommes pas constitués comme il faut pour en bien juger. Les pays chauds sont sujets à une luxure, dont l'ardeur est, grâces à Dieu, inconnue chez nous, & les alimens de ce pays-là y font d'un si grand suc, que quelque sobriété qu'on y garde, & en quelque mortification qu'on y vive, on n'arrache jamais l'aiguillon de la chair.

Nonobstant ce que je viens de dire, la Fornication est tenue pour péché chez les Mahometans, & l'usage des femmes prostituées prohibé par leur Religion; & regardé comme infame, ou du moins comme fort deshonnête, par les gens graves & reglez. Les Villes en sont pleines néanmoins, & les gens estiment les plus réguliers, & les plus saints, s'en servent. Vous voyez tous les soirs en vous promenant dans les Colleges, ou dans les grandes Mosquées, des femmes publiques couvertes de leur voile les unes suivies de leur servante, d'autres seules, entrer dans les petits logemens des Prêtres, & des Regens, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On ferme la porte aussi-tôt, jusqu'au lendemain, qu'elles se retirent au point du jour,

ou

ou plus tard, sans que personne s'en offense : & la même chose se voit dans les Caravanse-rais chez les Marchands étrangers. Comment accorder tout cela ? Voici comme les Persans le font. Ils vous disent premierement que les femmes prostituées sont en état de péché, dont elles ne sortent point qu'en faisant penitence, & quittant leur vie déréglée, & que c'est pour cela qu'elles sont chargées de tribut ; or les femmes prostituées sont réputées infidelles en ce qu'elles font une profession défendue par la Religion. Ils disent secondement, que tout commerce avec une femme publique est un péché ; mais qu'il n'y a qu'à l'épouser pour rendre ce commerce licite. Or c'est ce que font les gens scrupuleux. Ils prennent une Courtisane pour femme à louage par un bail d'une heure, d'une nuit, d'un jour, d'une semaine, ou pour ce qu'on veut, comme je m'en vais dire plus amplement qu'il se pratique en Perse ; & avec cette précaution, ils prétendent jouir d'une femme publique en bonne conscience, croyant qu'un tel mariage est bon & licite, autant qu'aucun autre. Ils appellent cela *Sike Koudim*, termes qui signifient mot à mot, *j'ai fait le Contrat de jouissance*, c'est-à-dire, *je me suis marié*.

Pour venir maintenant au point du mariage des Persans, il faut observer qu'eux, avec tous les autres Mahometans, qui suivent les dogmes d'*Aly*, prennent des femmes en trois façons : ou en les achetant, ou en les louant, ou en les épousant. Ils tiennent pour licites ces trois mariages d'union, leur Religion l'enseigne ainsi, & la loi Civile reconnoît pour éga-

également légitimes les enfans qui en viennent ; de façon que si un homme a de son Esclave un fils, avant que d'en avoir de son Epouse, le fils de l'Esclave est reconnu pour l'ainé, & jouit des droits d'ainesse, à l'exclusion de celui de la femme légitime, fût-elle Princesse, & du sang Royal. C'est pour cela, qu'en Perse, la qualité & la Noblesse ne se tire que du Pere.

Les femmes Esclaves s'appellent *Canizé*. La Loi permet d'en avoir autant qu'on en peut nourrir, & la Police, ni Ecclesiastique, ni Civile, ne prend point connoissance du traitement qu'on leur fait, parce que dans tout l'Orient chacun a un Souverain pouvoir sur son Esclave. Quiconque a des filles Esclaves, s'en sert à tous les usages qu'il lui plait, & non seulement est le maître de ce qu'on appelle leur honneur, mais aussi de leur vie. Ce n'est point en Orient un deshonneur à une Esclave de servir de femme à son maître ; au contraire, c'est le plus grand honneur, & la meilleure fortune qui lui puisse arriver ; car dès qu'on s'en sert au lit, on lui donne un appartement séparé des autres Esclaves. On l'habille bien. On lui donne des servantes. On lui fait pension ; & si elle engendre des enfans, on lui augmente tous ces avantages, & elle n'est plus regardée comme Esclave, mais comme mere d'un legitime heritier de la maison.

Les femmes à louage s'appellent *Montaa* d'*Amoad*, qui signifie *Concubine* & aussi *servante*. On en prend tout autant qu'on veut, pour le tems qu'on veut, & pour le prix qu'on accorde. A Isphahan, qui est la Capitale

tale de Perse , on en louë de belles , & de
 jeunes , pour quatre cens cinquante livres
 l'année , avec l'entretien d'habits , de nourri-
 ture , & de logement. Cette sorte de Ma-
 riage est un Contrat purement civil , mais
 qui se passe par devant le juge , & qui est bon ,
 licite , & honnête , comme tous les autres
 Contrats de Mariage. On le renouvelle au
 bout du terme , si les parties en sont d'accord ;
 & l'on est libre de le rompre avant qu'il soit
 achevé , & de renvoyer la femme qu'on a
 louée ; mais il faut lui donner en la renvoyant
 tout le gage contenu dans le Contrat. Lors
 qu'une femme à louage quitte un homme ,
 elle ne peut licitement se louer , ni se laisser
 toucher à un autre , qu'après quarante jours.
 Ce terme s'appelle *les jours de purification*.
 Ceux du veuvage au contraire sont au nom-
 bre de cent trente ; & bien que la loi Maho-
 metane soit si favorable à l'incontinence , com-
 me je l'ai rapporté ci-dessus , elle traite d'a-
 bominables les femmes , qui après la mort de
 leurs maris , ne s'abstiennent pas de la com-
 pagnie des hommes durant ce tems-là. Ceux
 qui savent la Loi Ceremonielle Mosaique ,
 reconnoissent aisément que les Mahometans
 ont pris des Juifs cette ordonnance , qu'ils
 ont modifiée. La Loi des uns & des autres
 se ressemble fort au sujet du Mariage , tant
 pour l'obligation , dont ils croient qu'elle
 est à l'égard de tout le monde , que pour le
 traitement , qu'on doit faire aux femmes.

Les femmes légitimes s'appellent *Nekaa*.
 La Religion Mahometane permet d'en épou-
 ser quatre ; cependant on n'en épouse gueres
 qu'une , par deux raisons. La première , le
 mau-

mauvais ménage que la multiplicité des femmes légitimes fait dans un logis ; car chacune veut y commander , & leur mutuelle jalousie entretient toujours la maison en desordre. L'autre, l'œconomie, ou épargne, le mariage en Perse étant de grande dépense, & où souvent l'on se ruine, de sorte qu'il n'y a gueres que les gens accommodez qui s'y engagent : les autres se contentent de Concubines ou d'Esclaves. Les gens de condition se marient d'ordinaire dans des familles de leur qualité ; & si leur concupiscence ne peut se contenter de l'Epouse qu'ils ont prise, malheur qui ne leur manque jamais d'arriver, ils se servent des femmes Esclaves : la paix de la famille n'en est nullement troublée, parce que l'Epouse est toujours Dame & Maîtresse. Au reste, qu'elle en soit contente, ou non, ses parens n'y prennent jamais de part. Il n'y a d'ordinaire que les gens de moyen état qui prennent des femmes à louage : & ils le font pour pouvoir plus facilement s'en defaire. Les petites gens au contraire en prennent rarement, parce qu'ils n'ont pas le moyen de payer le louage ; & les gens de qualité n'en prennent pas non plus, parce qu'ils ne veulent ni le reste d'un autre, ni qu'on jouisse d'une femme qui leur a servi. S'il arrive par hazard qu'un homme de qualité prenne de l'amour pour une femme, ou publique, ou qui n'est pas de condition à devenir son Epouse, il la louë pour quatre-vingts-dix ans : c'est afin de l'avoir toute sa vie, sans se marier avec elle. Les gens de qualité usent de cet expedient, sur tout lors qu'ils sont mariez à une femme de qualité, ou de grande famille, parce que
les

ses parens se tiendroient outragez, si on lui donnoit une compagne de basse naissance.

On se marie en Perse d'ordinaire par Procureur, à cause que les femmes ne se font point voir aux hommes. La ceremonie du mariage se fait de cette maniere. Les parens des parties s'assemblent au logis de la fille. Son pere, accompagné de ses plus proches, va recevoir le futur époux, l'embrasse, le conduit au lieu où est la Compagnie, & puis il se retire. Il ne doit point assister au Contrat. Cela n'est pas legal, à cause qu'il faut laisser le futur Epoux en pleine liberté. Le Contrat se fait en un lieu particulier, où il n'y a que lui, les Procureurs, & le Prêtre; car c'est d'ordinaire un homme d'Eglise qu'on fait venir pour dresser le Contrat. Ces Procureurs sont à peu près comme en Angleterre les *Trustées* des mariages, qui en gardent les Contrats, & en font executer les clauses. Quand les parties sont de la premiere qualité, c'est le *Cedre*, qui est le grand Pontife, ou le *Cheikelislana*, qui est le Grand Juge Civil, qu'on invite pour cela. Si ce sont personnes de médiocre condition, ils tâchent d'avoir le *Kazy*, qui est le Lieutenant Civil. Et si ce sont de petites gens, ils prennent un *Molla*, ou Prêtre de la Loi. L'Accordée, accompagnée de plusieurs femmes, se rend dans une chambre, ou un cabinet joignant, où la porte est à demi ouverte, mais la portiere en demeure abatuë, en sorte qu'on ne voit personne. Alors les Procureurs des parties, se levent, & celui de l'Accordée se rangeant contre la porte du Cabinet, & y étendant la main dit tout haut; *Moi N. Procureur*

Tome II.

M

reur

reur, autorisé de vous, N. je vous marie à N. ici présent. Vous serez sa femme perpétuelle à tant de doüaire prefix, duquel vous êtes convenus. L'autre Procureur répond ainsi. *Moi N. Procureur autorisé de N. je prens en son nom à femme perpétuelle N. qui lui a été baillée pour telle, par N. son Procureur ici present, à condition de tant de doüaire prefix duquel on est convenu.* En suite, le Ministre, ou quiconque est là pour dresser le Contrat, se leve, & approchant la tête de la portiere du cabinet, dit à l'Accordée *Ratifiez vous la promesse que N. vôte Procureur, vient de faire en vôte nom.* Elle répond, *Oui.*

Après il demande la même chose à l'Accordé, & dresse le Contrat, y met le seau, & le fait mettre à l'Assemblée comme témoins & en suite donne le Contrat au Procureur de l'Accordée. Le Contrat se garde par la femme pour sureté de son doüaire : plus de seaux il y a & mieux c'est, mais il faut qu'il y en ait au moins dix.

Il n'y a autre difference dans la ceremonie des Mariages à tems, qu'on contracte avec les femmes à louäge, sinon que les Procureurs des parties font les promesses en autres termes. Voici ce qu'ils disent : *Moi N. en vertu de la procuration authentique que j'ai de N. je la donne à N. afin qu'il en ait l'usage, pour un tel terme, & à tant de prix.* Et l'autre, *Moi, N. en vertu de la procuration authentique que j'ai de N. je prens, en son nom, N. à femme, je la prens aux conditions qu'on vient de marquer ; je la prens sur mon ame.*

Les petites gens font moins de façons à leur contrat, & ne prennent point de Procureur ;
la

la femme entre voilée avec ses parentes, dans le même lieu où sont les hommes, & tous étans assis, l'homme lui dit :

Moi N. Procureur de moi-même, je prens vous N. à femme perpetuelle à tant de doüaire prefix : je vous prens pour telle sur mon ame.

Ce sont les femmes qui traitent les mariages. Dès que les articles en sont accordez, l'Epoux en assigne le doüaire sur le plus liquide de son bien : & ensuite envoie l'anneau de mariage, & les présens à son Accordée. Ils consistent en habits, en bijoux, & en argent comptant. L'Accordée lui renvoie des galanteries, comme des mouchoirs brodez, des toillettes, des calottes faites à l'aiguille, & d'autres nipes semblables, que souvent elle a faites elle même.

La Noce se fait chez l'Accordé, & dure dix jours. Le dixième, on lui envoie en plein jour ce qu'on appelle le trousseau de l'Accordée. Il consiste en ses hardes, & bijoux, & quantité de meubles, en Esclaves, & en Eunuques, selon sa qualité. C'est sa Dot, on ne lui donne autre chose en la mariant. Des Chameaux le portent, ou d'autres bêtes de charge, au son de plusieurs instrumens. Ses Esclaves, ou Eunuques, sont montez dessus, ou vont à cheval : & il arrive souvent qu'on emprunte des meubles, & du train : & qu'on envoie des coffres, qui sont vuides, tout cela par faste, pour donner dans la veüe, & pour éblouir les gens. La nuit on conduit la Mariée. Si c'est une fille de qualité elle est montée en *Cagiavat* ; c'est une maniere de *Cunes*, ou berceau ; un Chameau en porte deux, un de chaque côté. Si

M 2

elle

elle est de mediocre condition, on la mène à Cheval, ou à pied. Des joueurs d'instrumens commencent la marche, un nombre de domestiques suivent, chacun un cierge à la main : les femmes viennent en suite, portant aussi chacune un cierge alumé. Elle est voilée du haut jusques en bas, & a de plus sur la tête un autre voile, plissé comme une jupe, fait de brocard, ou de toile d'or, ou de toile de soye, qui la couvre jusqu'à la ceinture, & qui couvre tellement sa taille, & sa façon, qu'un Lix ne découvreroit pas comment elle est faite. C'est pour empêcher, dit on, que les jalouses & envieuses ne jettent des enforcellemens sur sa personne. Deux femmes la menent par le bras, quand elle est à pied, & quand elle est à cheval, un Eunuque le mène par la bride. Une heure après être arrivée au logis du Mari, & quand le festin de la Nôce est achevé, les Matrones la menent à la chambre nuptiale, la déshabillent à la chemisette & au caleçon près, & la mettent au lit. Peu après le Marié est conduit au même lieu, ou par des Eunuques, ou par des vieilles femmes, & il n'y a point de lumière lors qu'il y entre.

De cette maniere un homme ne voit sa femme, que quand il a consommé le Mariage, & souvent il ne le consomme que plusieurs jours après que son Epouse est chez lui; la belle fuyant, & se cachant parmi les femmes, ou ne voulant pas laisser approcher le mari. Ces façons arrivent souvent entre les personnes de qualité, parce qu'à leur avis cela sent la débauchée de donner si-tôt la dernière faveur. Les filles du sang Royal en usent

par-

particulièrement de la façon, il faut des mois pour les réduire, & pour leur mettre en tête que leur mari est digne de les toucher. On conte de la fille d'*Abas le Grand*, qui fut mariée à un de ses Generaux d'armée, qu'elle fut long-tems sans vouloir regarder son mari en face. Ce Seigneur s'en plaignit au Roi, lui disant, *que S. M. lui avoit donné une tigresse, & non pas une femme, qu'il n'en oisoit approcher : & qu'elle avoit mis deux fois le poignard à la main contre lui.* Abas ne pût s'empêcher d'en rire, & demanda au Général *combien il avoit d'Esclaves blanches dans son Serrail ?* Le Général répondit au Roi *qu'il y en avoit environ quarante cinq.* Faites les coucher l'une après l'autre avec vous, lui dit le Roi, je suis sur de cette voye pour réduire votre femme. Le Général n'y manqua point. La Princesse s'emporta fort contre cet étrange procédé, demandant *si c'étoit la foi Conjugale.* Et voyant que son mari continuoît, malgré son courroux, elle alla s'en plaindre à son pere, en disant *qu'elle venoit lui demander justice de l'audace de son mari, qui forçoit toutes ses Demoiselles, & ses Esclaves.* Le Roi lui répondit avec un visage irrité, *que c'étoit par son ordre qu'il en usoit ainsi, & en même tems la renvoya, lui commandant bien expressément, d'inviter elle même la nuit suivante son mari de venir coucher avec elle.* La Princesse le fit, & elle vécut depuis fort bien avec son Epoux. L'on fait à ce propos une assez plaisante histoire d'une des Concubines de *Sesfy*, dernier Roi de ce nom. C'étoit une très-belle personne. Le Roi l'aimoit infiniment, ce qui l'avoit rendu fiere, & lui faisoit prendre la liberté de

parler quelquefois trop hardiment au Roi. Un jour, *Sefy*, qui étoit cruel de son naturel, se fâcha si furieusement contre elle, qu'il voulut la faire mourir. Mais la mort ne paroissant pas un assez rude châtiment à sa colere, voici comment il la punit. Il lui ôta premièrement ses femmes, ses Eunuques, & ses meubles; ensuite, il fit brûler tous ses habits, & piler ses pierreries, & ses bijoux, dans un mortier, dont-il faisoit jetter devant elle les morceaux dans un étang; & enfin, pour comble de disgraces, il lui fit épouser un vilain negre, qui étoit un deses Cuisiniers. La Dame infortunée fut envoyée chez lui avec une seule femme de chambre qu'on lui laissa. La femme de chambre qui étoit belle, & majestueuse, comme sa maîtresse, se mit au devant d'elle, lorsque ce hideux mari en pensa aprocher, & tirant un poignard lui dit, *O bien de Negre, si tu la touches seulement du doigt, je te mettrai ce poignard dans le cœur.* Le pauvre cuisinier se retira fort vite, & l'aventure ayant été rapportée au Roi, l'action lui plut. Il revint à lui, il maria la Dame à un Colonel, & lui renvoya des habits & des meubles selon sa qualité.

Il arrive dans les mariages des petites gens quelque chose de fort contraire; car si l'homme a été obligé de promettre un doüaire qui excède son bien, pour faire consentir les Parens de la femme; il ferme la porte du logis lors qu'on la lui amene, & dit qu'il n'en veut point à si haut prix. Il se fait alors un débat entre les parens des deux côtez, & ceux de la femme sont obligez de rabatre quelque chose pour la lui faire prendre, parce que ce seroit
le

le dernier deshonneur pour eux & pour elle de la remener à la maison.

Il semble que cette façon d'épouser une femme sans l'avoir vûe auparavant, ne devroit produire que des mariages malheureux, mais cela n'est point, & même l'on peut dire en général que les mariages sont plus heureux dans les païs, où l'on épouse les femmes avant que de les avoir vûes, que dans ceux où elles sont vûes & fréquentées ; ce qui peut provenir de ce que ne voyant point les femmes d'autrui, on en a nécessairement plus d'attachement pour la sienne. On ne peut pas dire pourtant que les Persans se marient sans savoir du tout à qui ; car la mere & les parentes, ou les autres personnes à qui l'on se rapporte du choix d'une femme, en font si souvent & si nettement le portrait, qu'on peut suffisamment juger sur leur rapport, si l'original plaira, & si l'on pourra s'en accommoder. De plus on ne tient les filles enfermées, même celles des Grands Seigneurs, qu'après qu'elles ont passé sept ou huit ans. Elles paroissent dans le logis jusqu'à cet âge : c'est afin qu'elles se fassent à la vûe du monde, & afin que le monde les observe. Ainsi il arrive quelquefois qu'on a vû petite la femme qu'on épouse après.

La Religion Mahometane tient le divorce licite, de quelque manière qu'il se fasse, & pour quelque sujet que ce soit. Il suffit qu'une des parties soit dégoutée de l'autre, & qu'elles se veuillent démarier, fût-ce d'ailleurs les plus sages & les plus honnêtes gens du monde, ils font divorce. On prend Acte de la séparation devant un Juge, ou devant un

homme d'Eglise. Cet acte s'appelle *Talaac*, c'est-à-dire, *Lettre de divorce*, & dès qu'il est fait, les parties ont la liberté de se marier à qui bon leur semble. Le mari, à la dissolution du mariage, est obligé de donner le Doüaire à sa femme, si c'est lui qui la repudie; mais si c'est la femme qui a recherché la séparation, elle ne le peut prétendre. Les Mahometans tiennent aussi pour licite, le renouvellement des mariages dissous, & qu'on peut les dissoudre & les renouveler jusqu'à trois fois, ce qui est pris positivement des Juifs; mais que s'il arrive, après un triple divorce, que l'homme & la femme veuillent se réjoindre encore, ils ne le peuvent faire qu'à cette étrange condition; c'est qu'auparavant la femme épouse un autre mari, habite quarante jours avec lui, & qu'après elle s'en sépare. Mais néanmoins on regarde cela comme une turpitude parmi les Mahometans, de retourner avec une femme qu'on a répudiée trois fois, & les Persans, généralement parlant, usent rarement de cette ample liberté, qu'ils ont de se démarier. La bourgeoisie s'en prévaut quelquefois, mais les gens de qualité aimeroient mieux mourir, que de repudier leurs femmes, & ils leurs ôteroient plutôt la vie que de leur accorder le divorce. Le menu peuple n'en vient presque jamais-là non plus. Ils sont trop simples & trop grossiers pour se démarier, & il leur en coûteroit trop, à cause du Doüaire qu'il faut rendre en repudiant. Il se fait quelquefois à ce sujet parmi la populace une injustice criante; c'est que se voulant défaire de leur femme, sans leur donner le Doüaire, ils la traitent si mal, qu'elle

qu'elle est obligée de demander le divorce, & de tout sacrifier à sa Liberté. Au reste, la Justice ne connoît que rarement des differens qui arrivent entre le mari & la femme, des mauvais tours qu'ils se peuvent faire, & des sujets qu'ils ont de se séparer. Le lien où les femmes sont renfermées est sacré, sur tout chez les gens de condition. C'est un crime pour qui que ce soit de s'enquerir seulement de ce qui s'y passe. Le mari y exerce une pleine puissance, sans la participation de personne. On assure qu'il s'y fait de cruelles executions, & bien étranges, & que le poison y dépêche bien des personnes, qu'on croit être mortes naturellement.

J'ajoute ici que les degrez défendus chez les Persans sont presque les mêmes que parmi les Juifs; Mere, & belle-mere, sœur, & belle-sœur, tante, & nièce. On peut épouser la femme de son frere, mais cela arrive fort rarement. Les autres Mahometans ont une indulgence execrable sur ces degrez prohibez, & quand *le grand Mogor* défunt, pere d'Aurang-Zeb Roi des Indes à présent régnant, devint si étrangement passionné pour sa propre fille, qu'on le raconte en ce pais-là; il trouva force Casuistes, qui lui dirent, *un homme peut manger du raisin de la vigne qu'il a plantée.*

Le 12. je donnai congé à l'Officier du *Candé Georgie*, qui m'avoit conduit à *Irvan*. Je lui fis présent de huit pistoles, & le chargeai d'une Lettre pour le Pere *Raphaël de Parme*, dans laquelle je lui mandois le bon service que cet Officier m'avoit fait, le priant d'en faire rapport au Prince, & de lui en faire mes

très-humbles remerciemens. C'est la coûtume de donner à ces conducteurs de telles Lettres de décharge. S'ils revenoient sans cela auprès de leur Maître, ce seroit une faute dont on ne manqueroit pas de les punir.

Le 13. je fus au Palais une partie du jour, & dînai avec le Gouverneur : le 14. & le 15. j'y dînai aussi. Il me faisoit beaucoup de caresses à dessein que je lui fisse bon marché de ce qu'il vouloit avoir. Il n'est pas concevable combien de bassesses font ces grands Seigneurs Persans, quand il s'agit de quelque intérêt, avec des gens sur qui ils n'ont point d'autorité. Ils ne se font point une honte d'employer les supplications pour en tirer ce qu'ils veulent : ils flattent : ils louent : ils promettent. Rien n'est trop bas pour eux de ce qui les peut conduire à leurs fins ; & quand ils y sont arrivés, ils ne regardent plus les gens. On est sujet en Perse, quand on y a des affaires, à y éprouver tous les jours de ces retours d'inégalité.

Le 16. je fus voir le Patriarche d'Armenie. Il se nomme *Jacques*. C'est un vieillard tout blanc, qui a un port fort venerable, mais c'est un esprit leger ; & toute sa conduite justifie les accusations que sa Nation fait contre lui, de manquer de jugement, & d'être plein d'ambition. Il étoit logé à l'Evêché, & avoit la ville pour prison. Les méchantes affaires qu'il s'étoit faites, lui avoient attiré ce malheur. Voici le sujet de celles qu'il avoit alors sur les bras, dont il m'entretint longtemps. Le Clergé Armenien est fort Simoniaque, comme je l'ai observé ci-dessus, aussi bien que celui des autres Sectes de l'Orient.

Ce

Ce qu'il vend le plus cher , ce sont les saintes Huiles , que les Grecs appellent *Myrone*. La plupart des Chrétiens Orientaux s'imaginent que c'est un baume physiquement salutaire , contre toutes les maladies de l'ame ; & il y a d'entieres Communions Chrétiennes , qui croient que la grace de la regeneration , & de la remission des péchez , se communique par l'usage de ces huiles , disant que dans le baptême , par exemple , c'est l'huile , & non pas l'eau , qui est la matière prescrite. Le Clergé entretient le peuple en cette pernicieuse créance , pour l'avantage qu'il en tire , vendant bien cher chaque onction de cette huile. Le Patriarche a seul le droit de la consacrer. Il la vend aux Evêques & aux Prêtres. Il y a quelque douze ans que celui de Perse se mit en tête d'empêcher les Ecclésiastiques Armeniens de tout l'Orient , de se pourvoir des saintes Huiles ailleurs que chez lui. Ceux de Turquie s'en fournissent depuis long-tems à Jerusalem , auprès du Patriarche Armenien qui y reside , & qui est le Chef de tous les Chrétiens Armeniens de l'Empire Ottoman. *Jacques* prétendoit , que les Armeniens de Turquie , ne devoient aller chercher l'huile Sainte à Jerusalem , que dans le tems que la guerre entre le Turc & le Persan les empêchoit de venir à son siège ; & il crût qu'en faisant quelque dépense à la Cour du Grand Seigneur , il obtiendrait aisément un ordre de la *Porte* , en vertu duquel les Ecclésiastiques Armeniens de cet Empire seroient obligez de venir prendre en Perse les saintes Huiles comme autrefois. Il falloit le consentement de cette Couronne ici , pour en-

treprendre une affaire de telle importance. *Jacques* l'obtint facilement , & alla ensuite à la *Porte* , où ayant dépensé beaucoup , & demeuré bien du tems , il obtint enfin tout ce qu'il souhaitoit.

Le Patriarche Armenien de *Jerusalem* , Prélat plus fin & plus habile aux affaires de *Turquie* , ne se remua point de son siège , tandis que l'autre négocioit à la Cour du *G. S.* Il le laissa dépenser & s'épuiser , & se fit voir seulement quand *Jacques* pensoit retourner en *Perse*. Il n'eut pas de peine à faire reconnoître au *Divan* l'intérêt du *G. S.* en cette affaire , & le dommage que sa Hauteffe se faisoit , d'obliger les *Armeniens* de son Empire , d'aller en *Perse* querir les saintes Hui-les , à cause du grand revenu qu'elles produisoient. Le *Divan* cassa l'ordonnance donnée en faveur du Patriarche de *Perse* , & remit les choses comme auparavant.

Jacques , pour son malheur , & pour celui de sa Nation , alla s'obstiner contre sa partie. Il fit revoir le procès , croyant que ses grands presens , & ses sollicitations le lui feroient gagner. Je ne fais point au juste ce qu'il a employé d'argent à cette méchante affaire , on en fait monter la somme à huit cens mille livres. Je fais seulement qu'il en doit cinq cens mille ; qu'il a prises à *Constantinople* , & qu'il a dépensées pour ce beau dessein. Il emprunta premièrement des *Armeniens* tout ce qu'il pût , & lors qu'il vit qu'il n'en pouvoit plus rien tirer , il emprunta des *Turcs*. Enfin il fut généralement décredité , & en même tems obligé de quitter prise , & de se retirer de *Turquie* , où il n'y a rien à faire pour des gens épuis-

épuisez. Le Patriarche crût qu'il obligeroit les Armeniens de Perse qui vont & viennent à Constantinople, de payer ce qu'il devoit aux Turcs. Il les pressa de le faire, & l'obtint en partie. Ils payerent des sommes considérables, dans la vûe de tirer d'affaire leur Patriarche, qu'ils croyoient beaucoup moins engagé qu'il n'étoit effectivement; mais voyant qu'à mesure qu'ils payoient pour lui quelque dette, ils en découvroient de plus grosses, ils ne voulurent plus déboursier d'argent, quelque adresse, & quelque violence qu'on pût employer. Ainsi *Jacques* fit entendre à ses créanciers Turcs, qu'il falloit qu'ils envoyassent des gens avec lui en Armenie, & qu'il les y payeroit. On le laissa aller sur cette parole. Quand il fut chez lui, il trouva les Persans & les Armeniens également irritez de ses dépenses, & de sa folle entreprise. Personne ne lui voulut donner d'argent, & l'on ne voulut point souffrir qu'il touchât au trésor Patriarchal; de manière que deux Commis du Doüanier de Constantinople, venus avec lui pour recevoir le payement de 80. mille livres qu'il devoit à leur Maître, furent obligez de s'en retourner, trouvant le Patriarche entièrement insolvable.

-Le Doüanier voyant sa dette en grand risque, obtint un ordre du G. S. au Gouverneur d'Erzerum, de donner à ses gens qui retournoient en Perse tout le secours nécessaire pour se faire payer. Le Pacha leur donna des Lettres de recommandation pour le Can d'Irivan. Ces Lettres operèrent peu, & comme les longueurs des Cours sont extrêmes en Asie, & que la distance des lieux y retarde

M. 7.

fort.

fort les affaires, ces Commis Turcs furent un an à Irivan sans avancer. Enfin ils reçurent de nouvelles Lettres de recommandation du Grand Visir, du Caimacan de Constantinople, & du Pacha d'Erzerum, pour le Gouverneur d'Irivan. Elles étoient si fortes & si pressantes, que le Gouverneur s'en émut. Il envoya querir le Patriarche, & lui dit, qu'il falloit absolument payer les 80. mille livres. Le Patriarche, qui est effectivement insolvable, fit voir son impuissance au Gouverneur le plus clairement du monde, & le supplia instamment de lui obtenir de la Cour une permission de lever cette somme sur les Eglises de Medie & de Georgie. Il fit plusieurs présens au Gouverneur pour l'obliger à la demander. Le Gouverneur y consentit à la fin. Il la demanda, & l'obtint. Dès qu'elle fut arrivée, *Jacques* envoya des Commissaires pour la faire executer. Le Clergé & les Séculiers Armeniens de ces Provinces, qui sont tout-à-fait pauvres, & continuellement vexés d'avaries, de levées de deniers, d'impôts, & de taxes, ne voulurent point payer celle-ci. Les Gouverneurs de Medie, & de Georgie, ayant pris connoissance du fait, défendirent à leurs sujets Chrétiens d'en payer un sou, & dirent que si le Gouverneur d'Arménie avoit tant de bonté pour le Patriarche, il fit faire la levée dans les Eglises de son Gouvernement. Il fallut donc encore récrire à la Cour sur cette affaire, mais le Gouverneur d'Arménie craignant que le Patriarche ne s'absentât, ou ne voulût aller lui-même à la Cour, il lui ordonna de se tenir à Irivan, & de n'en point sortir sans congé. Voilà où en étoit ce

Pré-

Prélat lors que j'allai le voir. Il faisoit paroître une grande impatience dans l'attente des résolutions de la Cour. Remarquez qu'originaiement les Patriarches Chrétiens de l'Asie recevoient des appointemens des Princes Mahometans, auxquels ils étoient sujets. Il n'y a pas encore un siècle que celui de Constantinople avoit 4000. écus. Mais leur imprudente conduite ayant beaucoup diminué le respect que l'on portoit à leur dignité, cette somme fut rabaisée à 2500. La brigue pour le Patriarchat s'étant animée on offrit au Grand Seigneur de les relâcher pour avoir l'office, & les Concurrens le mettant à l'enchere on offrit un tribut. La chose en est presentement à ce point de Simonie que c'est le plus offrant qui obtient ce Patriarchat, & le Patriarche fait annuellement de si gros présens aux Ministres, qu'ils ne trouvent pas d'avantages à donner sa place à un autre.

Le 21. du mois, qui étoit celui de Mars, quarante-sept minutes après le lever du Soleil, & le premier jour du mois *Zilhajé*, qui est le douzième mois de l'année des Mahometans, laquelle est Lunaire, l'artillerie & la garnison de la Forteresse firent trois décharges, pour annoncer & pour célébrer la Fête du nouvel An. On l'annonce toujours au moment que le Soleil entre dans le Signe du Belier soit de jour, soit de nuit.

Les Persans ont un grand nombre de Fêtes, tant Religieuses, que Civiles; c'est-à-dire de ces Jours consacrez, soit à la commemoration des mystères & des événemens principaux de la Religion, soit à la mémoire des Révolutions importantes. Cependant ils ne

ne gardent & ne célèbrent solennellement que trois Fêtes religieuses ; savoir , le lendemain de leur Carême , qui leur est comme le jour de Pâques aux Chrétiens ; le Sacrifice d'Abraham , & le martyre des fils d'Aly ; & qu'une Fête civile , qui est la solennité du nouvel An. Mais on peut dire que n'en gardant qu'une de cette sorte , ils la célèbrent fort solennellement. Elle dure trois jours , & en quelques lieux , comme à la Cour , jusqu'à huit , commençant , comme je l'ai dit , au point que le Soleil entre dans le Signe du Belier. On appelle cette Fête *Naurus Sultanié* , c'est-à-dire , *le nouvel an Royal* , ou *Imperial* , pour le distinguer du vrai nouvel An , selon l'Epoque présente de la Perse , lequel commence le jour que le faux Prophete *Mahammed* s'enfuit de la Mecque , dans la crainte que le peuple ne le mît en pièces en haine de sa nouvelle doctrine , duquel jour tous les Mahometans du monde comptent leur nouvelle Année. Ce nouvel An de l'Epoque Mahometane , qui , comme je l'ai déjà remarqué , est une Epoque Lunaire , tombe au premier jour du mois de *Maharram* , le premier mois de cette Epoque , laquelle ils appellent l'*Hegire*. Mais pour ne parler à présent que de l'ancienne Epoque qui est Solaire , les Persans font *Gemehid* , quatrième Roi de Perse , le premier instituteur de la Fête du nouvel An ; sur quoi il faut observer que les anciens Perses faisoient fort solennellement les Fêtes des Solstices & des Equinoxes ; mais particulièrement celle de l'Equinoxe Vernal , parce que c'est le retour du beau tems. La Fête duroit huit jours. Le premier jour , le Roi

re-

recevoit les vœux de la foule du peuple ; il donnoit le second aux Savans , & particulièrement aux Astronomes ; le troisième aux Prêtres ; le quatrième aux Magistrats ; le cinquième aux Grands du Royaume ; le sixième à ses Parens ; & les deux autres à ses Femmes & à ses Enfans. On continua en Perse de solemniser ainsi cette Fête jusqu'à l'invasion du Royaume par les Mahometans , qui ayant apporté avec une nouvelle Religion , une nouvelle Epoque , dans laquelle le premier jour de l'an ne tomboit plus à l'Equinoxe du Printems , mais au premier jour du mois Lunaire appelé *Maharram* ; l'ancienne coutume de solemniser le premier jour de l'an diminua d'année en année , & vint enfin à se passer. On ne vouloit pas garder le nouvel an Solaire , par opposition au peuple du pais , qui persistant dans son ancienne Religion Ignicole , faisoit une Fête religieuse du premier jour de l'an , en le consacrant au Soleil , ce qui paroïssoit une Idolatrie aux Mahometans , qui abhorroient toute sorte de réjouissance publique ce jour-là. Et quant au premier jour de l'an Lunaire , on n'en pouvoit pas faire un jour de réjouissance , parce qu'en Perse les dix premiers jours du mois de *Maharram* , le premier mois de l'année Mahometane , ainsi , que je l'ai observé , sont des jours de deuil public , consacrez à célébrer le martyre des fils d'*Aly*. Cela dura de la sorte jusqu'à l'an 475. auquel le Roi *Jelaleldin* étant venu à la Couronne , le jour de l'Equinoxe Vernal , les Astronomes du pais en prirent l'occasion de lui représenter , que c'étoit un coup de la Providence , que son avènement à l'Empire fût ar-

arrivé au premier jour de l'an , selon l'Epoque ancienne , afin de lui faire rétablir la coutume du pais de tems immemorial , de célébrer le commencement de l'année par une Fête ; que cette Fête ne pouvant être fixée au premier jour de l'an Mahometan , parce que ce jour étoit un jour de deuil , & qu'il seroit d'un méchant augure de commencer l'année par la solennité d'un martyr , il s'enfuiroit qu'il la falloit fixer au premier jour de l'an Solaire , qui tomboit toujours au Printems , le plus beau tems de l'année , & le renouvellement de toutes choses ; au lieu que le premier jour de l'année Mahometane tomboit successivement en toutes les saisons , parce qu'elle est Lunaire. Les Astronomes ajoutèrent que s'il rétablissoit cette Fête du nouvel an Solaire , il s'y trouveroit quelque chose de particulier , c'est que selon une ancienne coutume des Perses , qui comptoient les années par le règne de leurs Rois , le premier jour de l'année Solaire se trouveroit être le commencement de son règne. Ce Prince trouva la proposition à son gré , & rétablit l'ancienne Fête du nouvel an Royal , qu'on a solennisée depuis avec beaucoup de pompe & d'acclamations.

On l'annonce au peuple , comme je l'ai dit , par des décharges d'artillerie & de mousqueterie , dans les lieux où il y en a , comme dans la Ville capitale , & aux autres grandes villes. Les Astrologues magnifiquement vêtus se rendent au Palais Royal , ou chez le Gouverneur du lieu , une heure ou deux heures avant l'Equinoxe , pour en observer le moment , ce qu'ils font avec l'Astrolabe sur quelque terrasse

rasse ou plateforme , & à l'instant qu'ils en donnent le signal on fait les décharges : & les instrumens de musique , les Timbales , les Cors , & les Trompettes font retentir l'air de leurs sons. Ce ne sont que chants & qu'alegresses chez tous les Grands & riches du Royaume. A Ispahan , on sonne des Instrumens tous les jours de la Fête devant la porte du Roi , avec des Danses , des Feux , & des Comedies , comme à une Foire , & chacun passe la huitaine dans une joye qui ne se peut représenter. Les Persans entr'autres noms qu'ils donnent à cette Fête , l'appellent *la Fête des habits neufs* , parce qu'il n'y a homme si pauvre & si miserable qui n'en mette un , & ceux qui en ont le moyen en mettent tous les jour de la Fête. C'est le vrai tems de voir la Cour , car elle est plus pompeuse & magnifique , qu'en aucun autre tems ; chacun se parant à l'envi , de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus riche. La promenade se fait chaque jour de la huitaine en lieux differens hors de la ville , où le concours est tout-à-fait grand. Chacun s'envoye des présens ; & dès la veille on s'entr'envoye des œufs peints & dorez. Il y a de ces œufs qui coûtent jusques à trois ducats d'or la pièce. Le Roi en donne comme cela quelques cinq cens dans son Serrail dans de beaux bassins aux principales Dames. J'en ai rapporté quelques-uns de cette sorte. L'œuf est couvert d'or , avec quatre petites figures , ou miniatures , fort fines aux côtez. On dit que de tout tems les Persans se sont donnez des œufs comme cela au nouvel An , parce que l'œuf marque l'origine & le commencement des choses. On ne peut croire

croire la quantité qui s'en débite à cette Fête. Après le moment de l'Equinoxe passé, les Grands vont souhaiter la bonne Fête au Roi, leur *Tage*, ou Bonnet Royal, entête, chargé de pierreries, dans l'équipage le plus leste qu'ils se peuvent mettre; & chacun lui fait son présent, consistant en bijoux, & en pierreries, ou en étofes, ou en parfums, ou en des raretez, ou en chevaux, ou en argent, chacun selon son emploi, & selon ses biens. La plupart donnent de l'or, s'excusant sur ce qu'on ne trouve plus rien dans le monde qui soit assez beau pour entrer dans la Garderobe de Sa Majesté. On lui donne ordinairement depuis cinq cens ducats jusqu'à quatre mille. Les Grands, qui sont en emploi dans les Provinces, font aussi faire leurs complimens & leurs présens. Nul ne s'en exempte, & c'est à qui passera les autres, & soi-même, à l'égard de ce qu'il a fait les années précédentes; de manière que le Roi reçoit de grandes richesses en cette Fête, dont en suite il dépense une partie dans le Serrail, à donner les Etreues à tout ce grand monde qui le compose. Le Roi traite magnifiquement les grands Seigneurs tous les jours de la Fête, depuis dix heures, jusqu'à une heure, qu'il rentre dans le Serrail; & les Grands font la même chose chacun chez soi, où ils passent le reste du jour à recevoir les visites & aussi les présens de ceux qui sont sous leur dépendance; car c'est là l'invariable coûtume de l'Orient, l'inférieur donnant au supérieur, & le pauvre donnant au riche, depuis le laboureur jusqu'au Roi.

Les gens dévots passent, s'ils peuvent, tout le

le premier jour de la fête en dévotion dans leurs logis. Ils se purifient au point du jour, en se lavant tout le corps dans l'eau : puis ils se vêtent d'habits bien nets, s'abstiennent de femmes, font leurs prières ordinaires, & les extraordinaires du jour, lisent l'Alcoran, & leurs bons livres ; tout cela à dessein de se procurer par cette dévotion une heureuse année.

D'autres gens, qui sont adorateurs du siècle, font toute autre chose ; car ils étalent leurs richesses & leurs biens, & se mettent au milieu, passant le jour à les compter, & à les admirer, à se réjouir, & à prendre toute sorte de plaisirs, dans la pensée que c'est un bon augure pour une douce & abondante année. Une chose aide fort à rendre la fête du nouvel an célèbre, autant que solennelle ; c'est qu'on y fait aussi Commemoration de l'inauguration d'*Aly* à la succession de *Mahamed*. Les Mahometans tiennent que ce fut au jour de l'Equinoxe du Printemps que *Mahamed* le proclama son successeur, en présence de son armée ; ce qui fait, qu'au lieu que toutes les fêtes de la Religion sont dans le Calendrier Lunaire, celle-ci seule & unique, est toujours le premier jour de l'an solaire ; ce qui a donné lieu à ce quadrain.

Le Printemps se montre avec une tulipe à la main, qui ressemble à une coupe,

Pour faire une efusion des gouttes de l'aurore sur le tombeau du Roi qui est à Negef, [c'est Ali.]

En ce même nouveau jour, Ali s'étant assis sur le siege de la Prophetie,

Il a rendu la fête du jour de l'an une fête glorieuse.

Le

Le feu Roi *Abas* second avoit ordonné peu avant sa mort qu'on solemnisât toutes les entrées du Soleil dans les douze Maisons , par le bruit des instrumens de musique, comme on dit que les Perses le pratiquoient autrefois. Sa mort prématurée & subite a empêché le rétablissement de cette ancienne pratique.

Le 22. après midi je fus au Palais donner le bon an au Gouverneur. Je lui fis présent d'un poignard, à manche & à gaine d'ivoire, fait au tour garni d'or émaillé. L'ouvrage en étoit antique & fort beau. Le Gouverneur l'admira , & en fut bien content. C'est en Perse une coutume tournée en Loi de n'approcher aucun Grand durant cette fête, sans lui faire un présent. Le Gouverneur me fit asseoir proche de lui, & fit servir la collation en fruits verts & secs, & en excellens vins de Georgie & de Chiras. Le Général des Monnoyes & l'Envoyé du Roi, de qui on a parlé, étoient avec lui. J'y demurai deux heures en conversation.

Le 25. il m'envoya querir, & après plusieurs discours indifferens il me prit en particulier, & me dit, qu'il étoit fâché, pour l'amour de moi, que je fusse venu en Perse, en un tems si misérable: Qu'il n'y avoit rien à faire pour la pierrerie: que le Roi ne l'aimoit point, & n'achetoit rien: Que je ne comptasse nullement sur le tems d'*Abas* second, parce que ce tems-là étoit tout passé, & que j'aurois peine à vendre à la Cour pour trois mille pistoles. Il me dit en suite, que ce n'étoit pas pour m'abatre le courage qu'il me tenoit ce discours, mais afin que je pensasse de bonne heure à ce que j'avois à faire, & ne per-

perdisse point l'occasion de vendre ce que j'avois apporté. Qu'il avoit dessein d'en acheter pour dix mille écus, si je voulois lui en faire un prix raisonnable. Je connus aisément où le Gouverneur battoit avec tout ce discours, & que cet avis, quoi que bon & véritable, venoit plus de son intérêt, que d'aucune part qu'il prit en mes affaires. Je l'en remerciai fort, & lui dis que j'avois ouï parler du changement dont il me parloit; mais que je ne laissois pas d'espérer de vendre, attendant de l'équité de sa Majesté qu'elle considereroit que je n'avois fait ce grand voyage, & apporté tant de pierreries, que par l'ordre du feu Roi son pere : que j'étois néanmoins bien résolu de vendre autant que je pourrois le faire sans perte, & que j'étois si reconnoissant des bontez & des soins qu'il avoit pour moi, que je lui ferois meilleur marché qu'à personne.

Le Gouverneur me fit-là dessus beaucoup de promesses de la faveur de ses fils, & de tout le crédit des amis qu'il avoit à la Cour, m'assurant qu'il me recommanderoit fortement à eux, & il fit apporter en suite tout ce qu'il avoit mis à part. Il me dit qu'il vouloit commencer par la bijouterie, & par les pièces de peu de prix, à m'acheter quelque chose, pour connoître si je lui tiendrois parole. Cette voye ne me plaisoit point. Je lui proposai de traiter de tout en un coup, & de n'en point faire à deux fois, l'assurant qu'il y trouveroit mieux son compte. Après, je le suppliai de commencer par les grosses pièces, mais il n'y eut pas moyen de lui faire accepter ni l'un ni l'autre parti. Il me fut si adroitement manier, qu'il me persuada que
son

son procédé étoit sincere, & qu'il vouloit voir dans les choses où il se connoissoit le mieux, si je vendois cher ou non. Nous fîmes prix de quarante montres de diverses façons. Je lui en fis bon marché pour gagner créance, & pour lui vendre plus de choses. Il m'envoya aussi-tôt à son Trésorier recevoir de l'argent; & pendant qu'on me le comptoit, il y vint, tenant à la main un grand miroir de cristal de roche monté en or, qu'il avoit mis à part parmi ceux que je lui avois fait voir. Il me dit que l'heure étoit bonne, & qu'il falloit encore faire marché de cette pièce. Je la laissai pour cinq cens écus, qu'il me fit compter avec le reste. On a dit que les Persans sont fort infatuez de l'Astrologie Judiciaire, & qu'ils rapportent à l'influence des Astres tous les bons & les mauvais succès. Quand deux Astres, appelez benins, sont en Conjonction, c'est ce qu'ils appellent la bonne heure.

Il n'y a pas de peuple au monde plus superstitieux, ni qui le soit plus sottement, que les Persans, pour un peuple savant & éclairé, comme ils le sont. Ils croient qu'il y a fatalité par tout. Tous les jours de l'année sont à leur dire heureux, ou malheureux; ou, pour parler comme ils font, *noirs* ou *blancs*, & les heures du jour aussi. C'est par là qu'ils ont tant de crainte de l'enchantement & du charme, tant de croyance aux Talismans, & tant de confiance aux amulettes. Ils les composent des passages de l'*Alcoran* & des *Hadis*, qui sont les dits des premiers Successeurs de *Mahammed*, de prieres de leurs Saints, mêlées de termes Cabalistiques; le tout écrit avec de
gran-

grandes circonspections à l'égard du papier, sur tout à l'égard du tems & du lieu.

Ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras, entre le coude & l'épaule, en de petits sacs de soye, ou de brocard de toutes figures, grandes comme un demi-écu, plus ou moins. On les prendroit d'abord pour de petits pelotons. Il y a des gens qui portent jusqu'à sept ou huit de ces sachets cousus sur un ruban en brassilet, & il y en a d'autres qui portent ces sortes de papiers superstitieux en de petites boîtes, ou en de petits étuis, comme ceux des cure-dents, faits d'or ou d'argent, pour les mieux conserver, & aussi afin de n'être jamais obligez de les ôter ni jour ni nuit, pas même en se mettant dans le bain. J'ai vu des gens porter ainsi tout l'*Alcoran*. Comme ils ont de ces *Amulettes* en papier, ils en ont aussi gravées sur des pierres, mais ils n'en ont point en velin, ou parchemin, parce qu'ils réputent les bêtes mortes impures, & tout ce qu'on en tire, comme est la peau dont on fait le parchemin. Enfin il y a des gens qui les enchâssent dans des bagues entre la pierre & le fonds du chaton. Ils appellent les *Amulettes*, *douaa*, c'est-à-dire *vœux*, ou *prieres*, & il faut observer qu'il y en a pour être gardé contre toute sorte de maux, & pour obtenir toute sorte de biens. Par la même superstition ils en attachent au cou des bêtes, & aux cages des oiseaux, quelquefois par douzaines; & enfin, ils en pendent aux choses inanimées, comme aux boutiques, dans la pensée que cela leur fera venir des chalans.

Je traiterai dans la suite de ce Journal des
Tome II. N au-

autres superstitions des Persans à mesure que l'occasion s'en présentera. Je ne parlerai ici que de ces caractères talismaniques, entre lesquels j'en ai vu composer de cette sorte. On prenoit une feuille de papier, longue de plus d'une aune, mais large seulement de cinq à six pouces, laquelle on portoit à quarante personnes, l'une après l'autre, celles du pays que l'on croyoit les plus intégres & les plus dévotes, les priant d'écrire dessus une oraison à leur gré, ce qu'ils croiroient de plus agréable à Dieu & de plus efficace. Chaque oraison n'étoit qu'un ou deux versets de l'*Alcoran*, & des *Hadis*. Quand le papier étoit achevé, on le plioit, & on l'enfermoit, comme je l'ai dit, & on l'attachoit sur soi. Ils donnent pour raison de cette dévotion superstitieuse, que de ces quarante personnes, il y en aura au moins une d'agréable à Dieu, de laquelle l'oraison sera efficace par conséquent, & fera son effet sur celui qui en est muni. Les Moines mandians, & la plupart des gueux qui demandent l'aumône, portent toujours à la main, étendu devant eux, un grand papier carré de deux à trois pieds, sur lequel il y a des prières pour obtenir de Dieu des graces spéciales, au dessous desquelles on voit un grand nombre de seaux appliquez au lieu & en maniere de signature. Ce sont les seaux des plus honnêtes & des plus devots personnages du lieu, qu'on y a fait mettre; en disant que ces gens-là s'unissent de cette maniere à celui qui est chargé du papier où sont ces prières, concourant avec lui à demander à Dieu les graces qu'elles contiennent, & qu'il est impossible que parmi tant de gens de bien, il n'y en ait quelqu'un
d'a-

d'agréable à Dieu, dont le suffrage soit efficace en faveur de celui pour qui il est donné. Quand ces Mandians se veulent arrêter quelque part, ils pendent ce papier sur le devant du lieu où ils s'arrêtent ou gîtent.

Le 27. le Gouverneur me fit l'honneur de me venir voir. Je me fusse bien passé de sa visite, car il m'en couta une boîte d'or de huit pistoles. Je la lui présentai pour satisfaire à la coutume du pays, qui est de payer d'un présent les visites des Grands Seigneurs, comme on l'a dit. Le Gouverneur demeura un quart d'heure dans ma chambre, & après il alla s'arrêter devant celle des gens du Doüanier de Constantinople, qui avoient leur logement proche du m'en. Il alla ensuite chez un Marchand Turc, & chez un Marchand Armenien, qui étoient logez dans le même Caravanserai. On lui faisoit un présent par tout où il alloit. A la verité c'étoit des choses de peu de valeur. Les gens du Doüanier de Constantinople lui donnerent deux ducats, le Marchand Turc un sac de *Cabul* de la valeur de deux écus, l'Armenien deux aunes de Damas. Ce Gouverneur sort de la Forteresse, & vient à la Ville réglément deux fois la semaine, le Vendredi & le Samedi; il visite quelque quartier de la Ville, & y donne les ordres nécessaires; aussi n'y a-t'il rien de mieux policé que tout son Gouvernement. Lors qu'il s'arrête devant un logis, on ne lui fait point de présent si l'on ne veut; mais s'il entre dedans, la coutume oblige de lui en faire. Un Officier qu'on appelle *Receveur des présents* tient compte de tout ce qu'on lui donne de quelque peu de valeur que cela puisse être.

Le 29. & le 30. je dînai avec le Gouverneur, & lui vendis pour cinq cens pistoles de petits bijoux. Nous traitions tête-à-tête, & dès que le marché étoit fait il me faisoit payer comptant. Il gâgnoit sûrement à cette bonne façon de négocier, que jusques-là je n'avois point vûe en Perse; car je lui en faisois beaucoup meilleur marché. Ce jour-là, peu de tems après que je fus de retour au logis, la Princesse sa femme m'envoya querir pour faire le prix de plusieurs bijoux qu'elle avoit choisis. Comme j'étois prêt à monter à Cheval le Général des Monnoyes, & l'Esclave du Roi me vinrent voir, ainsi je ne pus aller au Château ce jour-là. Je n'y voulus point aller les trois suivans, parce que c'étoit les derniers de la Semaine Sainte. J'y fus le 4. Avril. L'Intendant de la Princesse qui étoit un vieil Eunuque, me dit qu'elle s'étoit mise fort en colère de ce que j'avois tant tardé à venir, & que si un homme du país en avoit fait autant, elle lui eût fait donner deux cens coups de bâton sous les pieds. Cela me fit rire & me fit demander par curiosité à l'Eunuque, si la Princesse faisoit quelquefois de telles justices? Elle est, me répondit-il, la plus fiere Dame du monde, & pour la moindre faute, elle fait châtier sévèrement. Quand c'est un homme qui l'a commise, elle l'envoie prendre par des Eunuques. Ils lui lient les mains & les pieds, le mettent dans un sac, le portent dans le Serrail en sa présence, & l'y châtient comme elle l'ordonne, sans le tirer du sac, ni qu'il voye où il est. Je ne savois pas que les grandes Dames de Perse fissent de ces punitions. Je suppliai l'Eunuque,

de

de faire entendre à la Princesse le sujet qui m'avoit retenu au logis, & de l'assurer que je serois toujours prêt à exécuter ses commandemens. Je demurai plus de quatre heures à l'entrée du Serrail, tandis que l'Intendant alloit & venoit. On convint de quatre mille livres de bijoux, & j'en reçûs l'argent le lendemain matin.

Le 3. j'allai voir le Gouverneur & le supplier de me donner congé de partir, étant pressé de me rendre à la Cour. Il me promit de le faire l'après-midi. J'y retournai au point de l'assignation. Il me demanda d'abord, en riant, combien valoit la boîte d'or que je lui avois donnée, lorsqu'il m'étoit venu voir. Je ne savois à quel dessein il me faisoit cette demande. Je lui répondis qu'elle valoit dix pistoles. Vous m'obligerez, me dit-il, de la reprendre & de m'en donner la valeur en clefs, en ressorts, & en cordes de montre. Je fus surpris de la proposition, qui ne me sembla gueres honnête pour un Seigneur de sa qualité. Je lui répondis, que je ferois ce qu'il lui plairoit; & j'ajoutai, que j'avois des outils d'horloger, que j'avois apportez pour les ouvriers du Roi, & que s'il en vouloit je lui en donnerois. Il me prit au mot, m'assurant que je lui ferois un grand plaisir. Ce Seigneur connoît & aime la mécanique, & sait bien remédier à un horloge qui ne va pas juste. Il fit apporter ensuite tout ce qui lui restoit à moi. Je croyois sûrement qu'il en traiteroit, mais à mon grand étonnement il me rendit tout. J'apperçûs alors que j'avois été sa dupe, & qu'il ne m'avoit leurré d'un grand achat, que

pour me faire donner à bon marché ce qu'il vouloit avoir. Je cachai le déplaisir, & le dépit que j'en sentoís, & lui rendis mille remerciemens avec un visage aussi gai, que si j'eusse eu le cœur content. Je le suppliai ensuite de me donner des Lettres de recommandation pour ses fils. Il promit de le faire, & m'invita par deux fois d'aller avec lui à la Campagne, où il alloit le lendemain matin. Je m'en excusai, & l'en remerciai le mieux que je pûs. Je lui demandai en même tems l'agrément pour le *Sieur Azarie*, de me venir accompagner à Tauris. Je le veux bien, répondit ce Seigneur, je lui recommanderai d'être vôtres *Mebemandar* ou conducteur. Cet honnête homme est l'Armenien dont l'on a parlé. Je me retirai après avoir derechef bien remercié le Gouverneur de toutes ses bontez, & lui avoir dit que je ne manquerois point de m'en louer à la Cour. Je ne voulus point le sommer de plusieurs promesses qu'il m'avoit faites; étant sûr que cela ne produiroit rien, parce que selon la coutume du païs, il me les avoit faites, non pas pour les tenir, mais pour me faire faire plus facilement ce qu'il desiroit.

Le 5, le Gouverneur alla au Camp, qu'il avoit fait dresser à une lieuë de la ville, en une grande & belle prairie toujours couverte de fleurs, durant la belle saison. Les deux fleuves qui passent autour d'Irivan y serpentent doucement, & y forment plusieurs petites Isles. Le quartier du Gouverneur, celui de la Princesse sa femme, & ceux des plus considérables personnes qui les accompagnoient, étoient séparés, & chacun dans une Isle.

Ile. Ils communicuoient les uns aux autres par de petits ponts volans. Les Tentes du Gouverneur étoient magnifiques. Il y avoit, en petit, toutes les commoditez d'un Palais, jusqu'aux bains & étuves. Sa maison étoit de plus de cinq cens hommes, sans compter les femmes, & les Eunaques. Les Grands ont coutume en ce Royaume, d'aller ainsi passer le printems à la Campagne. Ils y prennent les divertissemens de la chasse, de la pêche, de la promenade, des exercices à pied & à cheval. Ils y goûtent l'air, & la fraîcheur qu'ils aiment tant. C'est-là le délassement de leur vie; & s'ils n'ont point d'affaires à la ville, qui les obligent de s'y rendre, ils continuent à le prendre, durant l'Eté, dans les plus délicieux endroits des montagnes voisines. Ils appellent cela *Yelac*; c'est-à-dire, *course de Campagne*.

Le 6. l'Intendant du Prince me donna à dîner, le Lieutenant de Roi de la Forteresse étoit au festin. Il est natif de *Dag-estaan*. C'est un grand país tout de montagnes qui est au Nord-Est de la mer Caspie, & confine à la Moscovie. J'eus beaucoup de plaisir à lui ouïr-raconter plusieurs singularitez des mœurs & des manières de son país. Le Roi de Perse y est reconnu pour Souverain Seigneur, mais il n'en est pas absolument le Maître; & les peuples qui l'habitent n'obéissent pas toujours à ses ordres. On dissimule leurs desobéissances, parce qu'il est difficile de les réduire, à cause de l'âpreté, & de la hauteur de leurs montagnes. Ce sont des gens farouches, & des plus barbares de l'Orient. Je crois que ce sont les restes des Parthes. Le soir, ce

Seigneur m'envoya un régal de fruits, de vin, & d'un mouton.

Le 7. le Trésorier me fit un pareil régal qu'avoit fait le Lieutenant le jour précédent. Je payai de petits présens que je fis à ces Messieurs les faveurs que je recevois d'eux. Ils m'avoient rendu service à Irivan, sans avoir osé prendre de moi les droits qu'on est obligé de payer en Perse, aux Officiers des Gouverneurs, de tout l'argent qu'on reçoit à leur trésor, parce que leur Maître avoit défendu de m'en demander rien. C'étoit donc pour m'obliger à leur en donner de gré une partie qu'ils me faisoient tant de caresses, sachant bien que j'étois assez instruit des coutumes du pais, pour savoir, qu'on n'y fait point ces sortes de courtoisies à un étranger par un pur mouvement de générosité. L'après midi je fus au Camp prendre congé du Gouverneur; il me fit mille honnêtetés, & me donna, en me quittant, deux Lettres de recommandation pour ses deux fils aînez, qui sont les uniques Favoris du Roi, comme on l'a dit. Elles étoient à peu près de même teneur. Voici la traduction de celle qui étoit pour l'aîné.

D I E U.

Je prie le Souverain Auteur de tous les biens de conserver en vie, & en santé, le haut & puissant Seigneur, Nesr-ali-bec, mon très-honoré, & très-heureux Fils, le favori & confident de la Majesté Royale.

Nous faisons de très-parfaits vœux au Ciel pour votre heureuse grandeur. Le motif que nous avons de vous écrire cette Lettre, est la
par

part que nous prenons dans les affaires du Seigneur Chardin, qui est arrivé depuis quelque tems en cette ville, & qui en part à présent pour aller en diligence au Palais qui est le ^a refuge de l'Univers. Il faut absolument que vous vous ^b informiez à fonds des intentions qu'il a, & des très-humbles requêtes qu'il veut faire à la très-haute Cour, & que les ayant bien conçues, vous appliquiez votre adresse à les faire répondre favorablement. Nous souhaitons d'être bien particulièrement informez de l'effet qu'aura eu notre recommandation, & de quelle maniere cet Ami illustre aura été reçu & traité. Nous désirons aussi que vous nous donniez des nouvelles de sa santé. Nous prions Dieu de toute notre affection qu'il ait la grace & le bonheur d'être bien reçu de notre grand Roi, à qui je souhaite que tout ^c l'Univers rende hommage, & qu'il puisse avoir en ses affaires un parfait succès. Dieu Eternel vous donne longue vie.

^a Le mot Persan que j'ai traduit par refuge de l'Univers, est Alempenba. Alam signifie le monde entier, la nature Universelle. Et Penba signifie retraite, port, recours, lieu de sûreté.

^b En l'original il y a qu'ils s'informent. Les Orientaux parlant à des personnes qu'ils respectent, se servent pour les designer de la troisième personne du pluriel, & pour se designer eux-mêmes de la troisième personne du singulier. La Langue Sainte ne parle gueres autrement.

^c Il y a dans le Persien que toutes les ames puissent servir à son nom, à son nom. Cette répétition est une figure fort usitée dans toutes les langues Orientales, qui la tiennent indu-

bitablement de la Langue Sainte. Il y en a mille exemples, comme au Pseaume 68. vf. 13 *ils s'en sont fuis, ils s'en sont fuis*, pour dire, *ils s'en sont fuis entièrement*, au Pseaume 87. vers. 5. *l'homme, l'homme*, pour dire, *l'homme parfait*. Les Auteurs Grecs & Latins s'en sont servis de même, & les plus délicats & polis comme *Plaute, Ovide, & Catulle*.

Je fus ensuite prendre congé des Principaux Seigneurs du lieu : & entr'autres du Général des Monnoyes. Ce Seigneur, nommé *Mahamed-chefi*, m'avoit persuadé d'aller à *Isphahan* par la voye d'*Ardevil*, m'assurant que je vendrois quelque chose en cette ville. Je lui promis de le faire, & pris de lui une Lettre de recommandation pour le Gouverneur d'*Ardevil*, qui est son proche parent. Voici ce qu'elle contenoit.

D I E U.

Très-haut, & Très-noble Seigneur, Glorieuse Maïesté, digne d'être appelée Céleste, Elite des Préfets, des Lieutenants & des hommes heureux, Source de grace, d'honneur & de civilitez, Exemplaire de pureté, Modèle de Noblesse, & de beneficence, Cour integre, veritable & fidele, Défenseur de ses intimes Amis & de ses Parents : Mon très-excellent Seigneur & Maître, je prie Dieu très-haut de vous conserver la santé, & de vous prolonger la vie.

Après vous avoir rendu mes respects & mes hommages, je donne avis à vous, Monseigneur, dont l'esprit est net, & brillant, comme le Soleil, que le Seigneur Chardin, le fleur des Négocians Européens, ayant eu dessein

sein d'aller par la ville de Casbin, au magnifique Palais, qui est le refuge de l'Univers, moi qui suis vôtre véritable Ami, l'ai persuadé dans l'intention de vous faire service, d'aller par Ardevil la Sainte. Il a de précieuses marchandises qu'il exposera en la présence de vôtre très-noble personne, je suis sûr qu'elle les acceptera, si elles se trouvent dignes d'elle, & je me promets que vôtre Grandeur commandera à ses gens d'avoir bien soin de ce Noble Etranger. Je me dispose à partir pour Tiflis avec l'aide de Dieu, à la fin du mois Zilhagé prochain, si je puis servir vôtre Excellence en ce país, elle me fera beaucoup d'honneur de me le faire savoir. Je la supplie de croire qu'on me fait un riche présent, lors qu'on me donne des nouvelles de sa santé. Dieu conserve par sa grace vôtre Illustre personne jusqu'au jour du jugement.

Je suis le vrai ami des très-hauts, & très-nobles Seigneurs, *Geonbec, Hiaiabec, & Mahamed-bec*: je me persuade pour mon repos la continuation de leur santé.

Le sceau contenoit un vers dont le sens est tel. *J'ai abandonné mon sort à Dieu, moi Mahamed Chesy sa Créature.*

Sur le dessus de la Lettre, à un coin, il y avoit en petit caractère, *Dieu conserve le bon état de mon ami.*

C'est une politesse incomparable que celle des Lettres Missives des Orientaux, & comme ils nous passent en complimens de paroles, ils le font de même en complimens de manières. La première civilité qu'ils observent dans les Lettres est à l'égard du papier. Ils en ont de sept à huit sortes, du commun

N 6

blanc,

blanc, jaune, verd, rouge & de toutes couleurs : du doré & argenté du haut en bas de la feuille : le plus respectueux est le blanc peint de fleurs d'or, qui sont légèrement marquées, afin que l'encre n'en coule & n'en prenne pas moins. La seconde civilité à laquelle ils prennent garde, est d'écrire le nom de la personne, ou ses titres, en Lettres de couleur, ou en Lettres d'or. La troisième, est de faire une marge de demi feuille & de ne commencer d'écrire qu'aux deux tiers de la feuille. La quatrième, est à l'apposition du sceau, qui tient lieu de signature : le profond respect requiert qu'on appose son sceau au dos de la Lettre, en bas à un coin, & de l'imprimer si fort sur le bout que tout le sceau ne soit pas marqué, mais qu'il en manque une partie ; c'est pour dire, *je ne suis pas digne de paroître devant vous. Je n'ose par respect me montrer qu'à demi en votre presence.* Il y a trois endroits où l'on a coûtume de mettre le sceau aux Lettres ; car d'égal à égal, on le place en bas au coin au côté droit à notre maniere, qui est le côté gauche à la maniere Orientale ; mais si c'est de supérieur à inférieur, comme du Seigneur au sujet, ou du Maître au serviteur, on met son sceau en haut ; & au contraire si c'est d'inférieur au supérieur on met le sceau derriere à demi, comme je l'ai dit. La dernière civilité à laquelle on prend garde dans les Lettres ; est à l'envelope dont la maniere la plus respectueuse est de mettre sa Lettre dans un sac de broderie ; lié par un filet d'or & de soye, avec de petites houpes de même, & d'y apposer le sceau sur de la cire d'Espagne.

Les Persans ont trois pratiques superstitieuses

ses sur leurs Lettres missives, dont ils ne sauroient donner de raison, ou n'en sauroient donner de bonne. La premiere, est qu'ils coupent toujours le coin droit de la feuille avec les ciseaux, de maniere que ce n'est plus un papier carré, & à quatre coins, mais à cinq. Ils disent qu'on rend ainsi la feuille, qui est réguliere, étant carrée, de figure irreguliere en l'écornant, pour témoigner que tous nos ouvrages, & toutes nos actions, sont marquées d'imperfection, & de défaut, & par conséquent sont transitoires. La seconde est, que sur les lettres qu'ils mettent dans une enveloppe de papier, ils écrivent près du cachet trois fois le mot de *Cratin*, qui est un mot sans signification. Il n'y a rien de plus ridicule & de plus fabuleux que la raison que quelques-uns en donnent. Ils disent que *Cratin* est le nom du Chien des *sept Dormans*, desquels ils ont la fabuleuse Legende, comme les Chrétiens Orientaux & les autres qui l'ont prise d'eux: & que ce Chien preside aux Lettres missives. Ils content que ce Chien étoit dans la caverne des *sept Dormans*, où il faisoit le guet pendant les trois siècles qu'ils passèrent à dormir; & que quand Dieu les enleva en Paradis, le Chien s'attacha à la robe d'un de ces Dormans, & fut ainsi enlevé au Ciel. Que Dieu le voyant là, lui dit, *Kratim*, par quel moyen te trouves-tu en Paradis? je ne t'y ai point amené, aussi ne veux-je pas t'en chasser; mais afin que tu ne sois pas ici sans patronage, non plus que tes maîtres, tu presideras sur les Lettres missives, & auras soin qu'on ne vole pas la valise des Messagers pendant qu'ils dorment. La troisié-

me pratique superstitieuse des Persans sur ce sujet, est qu'ils ne donnent jamais les Lettres à la main, en les présentant aux gens qui sont au-dessus d'eux, ou leurs égaux, mais ils les mettent devant eux à leurs genoux, & lors qu'ils les donnent aux porteurs, aux couriers, ou à d'autres gens au dessous d'eux, ils les leur jettent de loin. C'est là leur pratique constante & sans exception ; & les plus crédules & simples n'en sauroient donner de raison. Ils disent sur cette pratique, comme sur les autres, *caada est*, c'est-à-dire, *c'est la coutume*.

Pendant que j'étois encore au camp il arriva un courier du Roi, qui apportoit la réponse de Sa Majesté sur l'affaire du Patriarche. J'appris chez le Gouverneur, qu'on lui mandoit que les Ministres avoient été d'avis, qu'on vendît le trésor d'*Ecsmiazin*, avec tous les ornemens, & les richesses du Couvent, & que de ce qu'on en tireroit on payât les dettes du Patriarche ; & qu'on eût suivi cet avis, sans que les Armeniens représentèrent, que tout cela ne suffisoit pas à beaucoup près pour le paiement de ses dettes ; & que si l'on ôtoit d'*Ecsmiazin* son trésor & ses ornemens, l'on ruineroit un lieu qui attireroit beaucoup de monde en Perse ; & qui produisoit annuellement une grande somme, par la dévotion & le concours des Chrétiens Orientaux ; que sur cela le Roi avoit prononcé qu'on levât en Arménie, sur tous les villages Chrétiens, ce qu'il falloit pour payer les gens du Doüanier de Constantinople, qu'il étoit important de satisfaire. Le Patriarche eut beaucoup de joye de cette nouvelle : Il fit un présent à celui qui

qui la lui apporta : mais ce procédé déplut à toutes les honnêtes gens de la ville ; qui voyoient avec dépit , que ce Prélat étoit insensible à la violence qu'on alloit faire à des milliers de pauvres Chrétiens , pour payer les frais de son ambition mal-reglée.

Le 8. une heure avant le jour , je partis d'*Irvan* , je fis quatre lieuës par des côteaux & des vallées. Le país que je traversai est rempli de villages. Je logeai dans un qui est fort grand & fort beau , nommé *Daivin*.

Le 9. nous fîmes cinq lieuës en un país fort uni & fort fertile. Il est tout environné de montagnes. Celle qu'on appelle *la montagne de Noé* est à droite. Nous allions Sud-Ouest. Nous logeâmes à un village nommé *Kainer*.

Le 10. nous continuâmes cette route , & fîmes huit lieuës. On laisse sur la gauche , à la moitié du chemin , un grand bourg nommé *Sedarec*. C'est comme la capitale d'une contrée d'Arménie , nommée *Charour*. Le Sultan de la contrée demeure en ce bourg. Nous eûmes un fort méchant gîte cette nuit-là. C'étoit un Caravanserai ruiné proche d'un village nommé *Nouratchin*.

Le 11. nous fîmes quatre lieuës sur la même route , & en un país aussi beau , mais moins uni , couvert de pierres & de colines. Nous passâmes un fleuve nommé *Harpasouy* , qui arrose toutes les terres voisines. Il sépare le gouvernement de cette partie d'Arménie , dont *Irvan* est la capitale ; d'avec celui de cette autre partie , dont *Nacchivan* est la capitale.

Le 12. nous arrivâmes à *Nacchivan* , après avoir

avoir fait cinq lieues , en des plaines fort unies , & fort fertiles.

Nacchivan est une grande ville détruite ; ou plutôt c'est un grand & prodigieux amas de ruines , qu'on relève & qu'on repeuple peu à peu. Le cœur de la ville est présentement rebâti & habité , il y a de grands *bazars* ; ce sont , comme l'on a dit , de longues galeries , ou rues couvertes , pleines de boutiques d'un côté & d'autre ; où se vendent toute sorte de marchandises & de denrées. Il y a cinq *Caravanserais* , des bains , des marchez , de grands cabarets à tabac , & à café ; & deux mille maisons , ou environ. Les histoires Persiennes assurent , qu'il y en a eu autrefois quarante mille. Elles disent aussi , qu'avant que les Arabes prissent ce pays , il y avoit ici cinq villes qui avoient été bâties par *Behron-Tchoubin* , Roi de Perse. On voit , sur les dehors de la ville , les ruines d'une grande Forteresse , & de plusieurs Forts , qu'*Abas* le Grand fit détruire , à la fin du siècle passé , ne se sentant pas assez fort pour les garder. Il les fit abatre après avoir pris *Nacchivan* sur les Turcs , & l'avoir aussi ruinée & dépeuplée. Il en usoit ainsi par tout , pour empêcher les Turcs de s'y fortifier , & d'y trouver des vivres. C'est à la vérité un objet pitoyable que cette ville , en l'état où elle est encore à present.

Les histoires de Perse font foi , qu'elle a été une des plus grandes & des plus belles villes d'Arménie , comme on vient de le dire. L'histoire dont on a parlé , qui se garde dans le célèbre Monastère des *trois Eglises* , porte , que cette ville est l'ancienne *Ardaschad* , nommée *Artaxate* , & *Artaxafate* , dans les Histoires

riens Grecs. D'autres Auteurs Armeniens font *Nacchivan* encore plus ancienne , & disent que *Noé* commença de la bâtir , & qu'il y établit sa demeure après le Déluge. Ils rapportent à cette origine l'étymologie du nom de cette ville : car , à leur dire , *Nacchivan* en vieux Armenien , signifie première habitation , ou premier hospice. *Ptolomée* fait mention d'une ville , en cet endroit , qu'il appelle *Naxuane* , ce pourroit être *Nacchivan*. Je croi que c'est la fameuse *Artaxate* , ou qu'*Artaxate* étoit située fort proche ; car *Tacite* dit , que l'*Araxe* passoit proche de la ville ; & nous allons voir qu'il n'est qu'à sept lieues de *Nacchivan*. La hauteur du Pole sur son Horizon est marquée sur les Astrolabes des Persans 38 deg. 40 min. & la long. 81 deg. 34 min. Elle a un *Cam* pour Gouverneur , & elle est capitale d'une partie d'Arménie , comme on l'a dit.

A cinq lieues de *Nacchivan* , au Nord , il y a un grand village , nommé *Abrener*. Ce nom signifie *champ fertile*. Les habitans de ce village , & des sept autres qui sont proche , sont Catholiques Romains. Leur Evêque , & leurs Curez , sont Dominicains. Ils font le service en langue Arménienne.

Ce fut un Dominicain Italien de Boulogne , nommé *Dom Barthelemy* qui rangea cette contrée sous l'autorité du Pape , il y a quelque 350. ans. Plus de vingt autres villages des environs s'y étoient rangés de même ; mais ils retournèrent depuis à l'obéissance du Patriarche Arménien , & à leur première Religion ; & pour ceux qui persistent en celle de Rome , ils se diminuent de jour en jour , par la per-

se-

secution de ce Patriarche, & des Gouverneurs de *Nacchivan*. Ces pauvres gens se sont attirés l'indignation & les violences des Gouverneurs, pour avoir entrepris de se tirer de dessous leur pouvoir & dépendance. Il vint en Perse à ce sujet l'an 1664. un Dominicain Italien, en qualité d'Ambassadeur du Pape. Il en apporta des Lettres au Roi, & de plusieurs Potentats de l'Europe. Il fit des présens à sa Majesté, & en obtint effectivement que ces villages Catholiques Romains enverroient tous les ans au Trésor Royal leurs tailles, & tout ce qu'ils étoient obligés de payer annuellement, sur le pied de ce qui s'en trouveroit couché dans les registres de l'Intendant & Receveur général de Medie: & que moyennant cela, il seroit ordonné à cet Intendant, aux Gouverneurs de *Nacchivan*, & à tous autres gens du Roi, de les reconnoître pour pleinement indépendans de leur juridiction; & de ne faire nulle levée en leur territoire. Ce règlement, qui fit peu de bien alors à ces villages, leur a produit dans la suite beaucoup de maux; & il sera un jour la cause de leur ruïne. Car les Regens de *Nacchivan* irrités de leur procédé, & des plaintes qu'ils firent d'eux à *Abas*, les ont chargés de mille avanies depuis la mort de ce bon Roi, & leur ont fait enlever trois ou quatre fois l'argent qu'ils envoyoient au Trésor Royal; de quoi ces pauvres gens n'ont pû avoir justice, soit par la mollesse du Gouvernement, soit à cause de leur bassesse, & de l'autorité de leurs parties. L'Intendant de Medie a fait pis, car il a envoyé, à la Cour, de faux extraits des registres de cette Province; par lesquels

quels il paroît que ces villages doivent payer dixhuit mille livres annuellement ; qui est justement le double de ce qu'ils prétendent avoir jamais payé. Chaque fois qu'ils portent l'imposition de neuf mille livres au trésor , on leur donne un reçu , dans lequel on met que c'est à bon compte de ce qu'ils doivent payer ; avec quoi on se garde une porte ouverte à l'avanie , & à la chicane , pour les ruiner quand on voudra.

Le Gouverneur de *Nacchivan* n'étoit pas en ville quand j'y arrivai. Son fils , qui tenoit sa place , eut bien-tôt nouvelles de mon arrivée. Il m'envoya inviter à dîner , & me pria de lui faire voir des montres , & quelques bijoux. Je ne fus nullement satisfait de la manière dont il en usa avec moi ; car après m'avoir fait des caresses , & m'avoir donné à dîner , il me laissa avec ses Officiers , qui me forcèrent , en quelque manière , de donner pour cinquante pistoles , des pièces dont j'avois refusé 60 à *Irvan*. On m'eût , sans doute , traité plus mal-honnêtement encore , sans la Patente & les Passeports du Roi que j'avois. Ces sortes de lieux sont des écorcheries pour des étrangers , qui ont la réputation d'avoir du bien. Il y faut toujours payer le passage.

Le 13. nous partîmes de *Nacchivan* , & fîmes sept lieues : à la première lieue nous passâmes sur un fort grand pont , un fleuve , à qui les gens du pais ne donnent point d'autre nom que celui de fleuve de *Nacchivan*. Le pais que nous traversâmes est sec & stérile ; l'on n'y voit que des côteaux pierreux. Nous couchâmes sur le bord du fleuve Araxe , que les Orien-

Orientaux nomment *Aras*, & *Ares*. On le passe à *Esquijulfa*, ou *Julfa la vieille*; ville ruinée, que quelques Auteurs croient être celle que les Anciens appelloient *Arriammene*. On l'appelle vieille, pour la distinguer d'une ville de *Julfa*, qui est bâtie vis à vis d'*Issaban*. On a véritablement raison d'appeller celle-ci vieille, car elle est toute ruinée & abbatuë. On n'y connoît plus rien, excepté la grandeur qu'elle avoit. Elle étoit située sur la pente d'une montagne, le long du fleuve, & sur ses bords. Les avenues, qui sont naturellement difficiles & fortes, étoient gardées par plusieurs Forts. La ville avoit quatre mille maisons, à ce que disent les Arméniens; cependant à en juger par les ruines, il n'y en pouvoit pas avoir la moitié; encore n'étoit-ce la plupart que des trous, & des cavernes, faites dans la montagne, plus propres à retirer des troupeaux, qu'à loger des hommes. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un endroit plus stérile & plus hideux, que celui de *Julfa la vieille*; on n'y voit ni arbre, ni herbe. A la vérité il y a dans le voisinage des endroits plus heureux, & plus fertiles, mais toujours est-il vrai qu'il ne se peut voir de ville située en un lieu plus sec, & plus pierreux. La figure en étoit belle en récompense, ressemblant à un long Amphithéâtre. Il n'y a présentement qu'environ trente familles qui sont toutes Arméniennes.

Ce fut *Abas* le grand qui ruina *Julfa*, & tout ce que l'art avoit contribué à la fortifier. Il le fit par la même raison qu'il ruina *Narchivan*, & les autres places d'Arménie, qui étoient sur la même ligne; afin d'ôter les

vi-

vivres à l'armée Turquesque. Ce fin Politique, & grand Capitaine, voyant ses forces inégales à celles de son ennemi, & songeant aux moyens de l'empêcher de revenir tous les ans en Perse, d'y faire des conquêtes, & de les conserver, résolut de faire un desert des païs qui étoient entre *Erzerum* & *Tauris*, sur la ligne d'*Irvan* & de *Nacchivan*; qui étoit la route que les Turcs tenoient d'ordinaire, & où ils se fortifioient, parce qu'ils y trouvoient des vivres suffisamment pour faire subsister leur armée. Il en transporta donc les habitans & le bétail, il ruina toute sorte d'édifices, il mit le feu par toutes les campagnes, & aux arbres; il empoisonna même plusieurs fontaines, à ce que l'histoire rapporte; & ceux qui l'ont lûe savent que cela lui réussit tout-à-fait bien.

Pour retourner à notre gîte, l'*Araxe* est ce fameux fleuve qui separe l'Armenie de la Medie. Il a sa source dans le mont, où l'on tient que s'arrêta l'Arche de *Noé*; & c'est peut-être de ce mont célèbre d'*Ararat* qu'il tire son nom. Il se rend de là dans la mer Caspienne. Ce fleuve est grand & fort rapide. Il s'enfle, durant son cours, de plusieurs petits fleuves qui n'ont point de nom, & de beaucoup de torrens. On a bâti diverses fois des ponts dessus à *Julfa*, & en d'autres endroits; mais quelque forts & massifs qu'ils fussent, comme il paroît à des arches, qui sont encore entières, ils n'ont pû tenir contre l'effort du fleuve. Il est si furieux, lors que le dégel le grossit des neiges fonduës des monts voisins, qu'il n'y a ni digue, ni autre bâtiment qu'il n'emporte; & à la verité, le bruit de ses eaux,

&

& la rapidité de son cours, étonnent les gens. Nous le passâmes dans un grand bateau, fait pour passer vingt chevaux & trente personnes à la fois. Je n'y laissai passer avec moi que mes gens & mon bagage. Quatre hommes le menoient. Ils remontèrent environ trois cens pas le long du bord, & peu à peu, s'étant engagés dans le fil de l'eau, ils y abandonnèrent la barque, se servant d'un long & fort gouvernail pour l'en tirer, & la faire aborder à l'autre rive. Le courant l'emportoit avec une indicible impetuosité, & lui fit faire cinq cens pas en un instant. Voilà comme les bateliers de l'*Araxe* le traversent. Ils mettent plus de deux heures à aller & venir; à cause des efforts qu'il leur faut faire pour le remonter. L'hiver, que les eaux sont basses, on passe le fleuve sur des chameaux. Le gué est à demi lieuë de *Julsa*, en un endroit où son lit étant fort large, il y court beaucoup plus à l'aïse.

On a dit que l'*Araxe* separe l'Arménie de la Médie. Ce Royaume, qui a tenu autrefois l'Empire de l'Asie, ne fait à présent qu'une partie d'une Province de Perse, que les Persans appellent *Azerbeyan*, ou *Asurpaican*. Cette Province est une des plus grandes de l'Empire de Perse. Elle confine du côté d'Orient à la mer Caspienne, & à l'*Hircanie*; du côté du Midi à la Province des *Parthes*; du côté d'Occident au fleuve *Araxe*, & à la haute Arménie; du côté du Septentrion au *Dagestan*, qui est ce país de montagnes, lequel confine avec les Cosaques Moscovites, comme on l'a dit, & fait une partie du mont *Taurus*. Elle enferme la Médie Orientale, nommée
des

des anciens Auteurs *Azarca*, & la Medie Occidentale, ou mineure, qu'on nomme aussi *Atropatie*, ou *Atropatene*. L'Assyrie est une partie de la haute Armenie. Les Persans disent que cette Province a été appelée *Azer-beyan*, c'est-à-dire, *lieu de feu*, ou *païs de feu*; à cause que le plus célèbre Temple du feu y étoit bâti; qu'on y gardoit un feu que les *Ignicoles* croyoient Dieu: & que le grand Pontife de cette Religion y residoit. Les *Guebres*, qui sont les restes des *Ignicoles*, montrent ce lieu à deux journées de *Chamaky*. Ils assurent, comme une verité constante, que le feu sacré y est encore; qu'il ressemble au feu mineral & souterrain; & que ceux qui vont là par dévotion le voyent en forme de flamme. Ils ajoutent une autre particularité, qui est une bonne plaisanterie, savoir qu'en faisant un trou en terre, & mettant une marmite dessus, ce feu la fait bouillir, & cuit tout ce qui est dedans.

Pour revenir au nom d'*Azer-beyan*, l'Ety-mologie en est juste, car *az* est l'article du Genitif *Er*, ou *Ur*, qui en vieux Persan, comme en la plupart des anciens Idiomes Orientaux, veut dire *feu*; & *Paican* signifie *lien*, ou *païs*. Je n'ignore pas que quelques gens lisent & prononcent, *Assur-paican*, c'est-à-dire, *païs d'Assur*; & disent, que cette grande Province a été ainsi appelée, parce qu'elle contient l'Assyrie, qui, au sentiment de tous les Auteurs, a eu son nom d'*Assur*; mais c'est la même chose à mon avis: car je croi que ce nom d'*Assur* vient de *as Ur*, c'est-à-dire, *du feu*. *Moyse* parlant de *Nimrod*, ce Prince idolatre, qui introduisit le culte du feu, & qui
en.

envahit la *Caldée*, le partage & patrimoine de *Sem*, dit, que les fils de ce Patriarche s'en retirèrent; & qu'*Affur* en étoit un. Or il est assez vrai-semblable que cet *Affur* fut ainsi nommé pour s'être retiré, ou du culte du feu; ou de *Caldée*, qu'on appelloit alors *le pais du feu*; comme il paroît au Chap. 11 de la Genèse, & en tous les anciens Auteurs; qui rapportent unanimement que la *Caldée* s'appelloit *le pais d'Ur*, ou *le pais du feu*. Et *Ptolomée* fait mention d'une ville de ce pais-là, qu'il nomme *Urcoa*, c'est-à-dire, *lieu*, ou *place du feu*; *ga*, par un *a* long, ou double, étant un mot Persan, qui signifie *lieu*, *place*, *endroit*. Les noms anciens ont été si fort changez par la négligence, ou par l'ignorance des Copistes, & par les différences du langage, & de la prononciation des Auteurs, & des Traducteurs, que quand il s'agit de confronter les noms anciens avec les modernes, il ne faut pas rejeter tout ce qui n'a pas une entière ressemblance. Ce qu'on vient de dire, fait voir l'erreur de ceux qui ont écrit, que l'*Azerbeyan* est la partie Septentrionale de la Syrie, & que ce nom d'*Azer-beyan* vient d'une ville nommée *Ardoebigara*, qui étoit la Capitale du pais. Les Persans le divisent en trois parties, *Azer-beyan*, *Chirvan*, & *Chamaky*. *Strabon* ne le divise qu'en deux, au livre 11. qu'il appelle *majeure* & *mineure*. *Ptolomée*, & les autres Géographes célèbres, n'en font aucune division.

Le 14. nous fîmes cinq lieues par un pais plein de colines sur la même route des jours précédens, savoir au Nord-Ouest, laissant à gauche cette grande Campagne, qui a été le
 champ

champ des sanglantes batailles qui se sont données ces derniers siècles, entre les Persans & les Turcs. Les gens du païs y font observer un grand monceau de pierres, comme marquant l'endroit où commença celle qui se fit entre *Selim* fils du Grand *Soliman*, & *Ismaël le Grand*. Nôtre traite se termina à *Alacou*. Les Persans disent que ce lieu a été ainsi nommé d'*Alacou*, ce fameux Prince Tartare, qui conquît une partie de l'Asie, & qui fonda là une ville, que les guerres des Persans & des Turcs ont ruinée.

Le 15. nôtre traite ne fut pas plus longue que le jour précédent, mais le chemin par où nous la fîmes étoit plus uni & plus facile. Nous logeâmes à *Marant*. C'est une bonne ville, composée de deux mille cinq cens maisons; & qui a tant de jardins qu'ils occupent encore plus de terrain que les maisons. Elle est située au bas d'une petite montagne, au bout d'une plaine, qui a une lieue de large, & cinq de long; & qui est la plus belle & la plus fertile qu'on puisse voir. Un petit fleuve, nommé *Zelou-lou*, passe par le milieu. Les gens du païs le tirent en plusieurs ruisseaux, pour arroser leurs terres & leurs jardins. *Marant* est plus peuplée que *Nacchi-van*, & beaucoup plus belle. Il y croît des fruits en abondance, & les meilleurs de toute la Medie. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on cueille de la *Cochenille* aux environs, mais il y en a fort peu; & on ne la peut recueillir que durant huit jours en Été, lors que le Soleil est au signe du Lyon. Avant ce tems, comme l'assurent les gens du païs, elle n'est pas en maturité, & plus tard le ver, dont on

la tire perce la feuille , sur laquelle il croît , & se perd. Les Persans appellent la Cochenille *Quermis*, de *Querm* , c'est-à-dire, *ver*, parce qu'on la tire des vers.

Marant est à 37 deg. 50 m. de lat. & à 81 deg. 15 m. de long. suivant l'observation des Persans. On croit que c'est la ville que Ptolomée appelle *Mandagarana*. Je n'en ai point fait faire de plan, non plus que de la ville de *Nacchivan*, parce qu'elles ne m'ont paru, ni assez célèbres, ni assez belles pour cela. Les Armeniens ont par tradition, que Noé a été enterré à *Marant*, & que ce nom vient d'un verbe Armenien qui veut dire *enterrer*. On voit de *Marant*, quand le tems est serain, le Mont où s'arrêta l'Arche qui sauva ce Patriarche du Deluge. On le voit aussi de *Tauris*, à ce que les gens du pais assurent, lors que le Ciel n'a aucuns nuages.

Le 16. nous fîmes quatre lieues, toujours tournant entre des montagnes qui s'approchent fort en quelques endroits, mais qui ne se joignent nulle part. Nous arrivâmes à dix heures du matin à *Sofian*; c'est une petite ville bâtie en une plaine, où il y a beaucoup d'eaux, & de jardins. Le terroir en est admirablement fertile. Des Auteurs croient que c'est l'ancienne *Sofia* de *Medie*. D'autres tiennent qu'elle a été nommée *Sofian* des *Sofis*, qui y établirent leur demeure, lors qu'Ismaël premier quitta *Ardevil*, & transporta la Cour à *Tauris*.

Le soir le Sieur *Azarie*, cet honnête homme Armenien, dont l'on a parlé, prit les devans avec mes passeports & les Lettres de recommandation, que j'avois prises des Gou-

Ver-

- A. Le Trésor Royal*
B. La Mosquée de Nisbein
C. Le Château du Général Jaffer
D. La Mosquée du Gen Nassein
E. La Mosquée du dernier roi Calife
F. La Mosquée de la Congré
G. La Mosquée ducal
H. Le magasin Royal
I. La Mosquée des quatre tours
L. La Mosquée d'Ali
M. La Mosquée du Maître apprenti
N. La Mosquée des deux tours
O. La Mosquée du Roy du monde
P. Le Grand Hôpital
Q. Un Hermitage
T. L'Hospice des Capucins



TAURI

نمبر ۵



verneurs de *Georgie* & d'*Armenie*. Je le chargeai de les faire voir au *Douannier* de *Tauris*, & de le prier, de ma part, de donner ordre qu'on me laissât passer avec mes gens. Je trouvai le lendemain qu'il s'étoit fort bien acquitté de la commission, & qu'on avoit donné l'ordre aux portes, tel que je le souhaitois.

Ce jour-là 17. nous arrivâmes à *Tauris*, après avoir fait six lieues sur la même route que les jours précédens, par des plaines belles & fort fertiles, où toutes les terres sont labourées, & où l'on voit quantité de villages. Il y a 53 lieues Persiennes, qui sont d'environ cinq mille pas chacune, d'*Irvan* à *Tauris*. On les fait facilement en six jours sur ses chevaux. Les Caravanes y mettent le double. Les Chaméaux ne font d'ordinaire que quatre lieues par jour, & portent six ou sept cens pesant. Les chevaux, & les mulets, qui ne portent d'ordinaire que deux cens vingt, & un homme dessus, font cinq à six lieues.

La figure, qui est ici à côté donne, sans doute, une grande idée de *Tauris*. C'est effectivement une grande & puissante ville, & c'est la seconde de la Perse, en rang, en grandeur, en richesses, en commerce, & en nombre d'habitans. Elle est située au fond d'une plaine, au bas d'une montagne, que les Auteurs modernes veulent être le mont *Oronte*, ou *Baronte*, selon *Polybe*, *Diodore*, & *Ptolomée*. Sa figure est fort irrégulière & difficile à nommer, comme ce plan le fait connoître. Elle n'a ni murs, ni fortifications qui servent. Un petit fleuve, nommé *Spingtcha*, passe au tra-

vers. Il fait souvent de grands ravages, & emporte les maisons qui sont le long de ses bords. Il en passe un autre joignant la ville au Septentrion, qui, depuis le printems jusqu'à l'automne, n'est pas moins large que la Seine l'est à Paris, durant l'hiver. Il s'appelle *Agi*, c'est-à-dire, *salé*, à cause que six mois durant l'eau en est salée, par des torrens qui s'y jettent en passant sur des terres couvertes de sel. On n'y manque pas de poisson. La ville est divisée en neuf quartiers, & partagée comme presque toutes les autres villes de Perse en *Haydar* & *Neamet-olaby*, qui sont les noms des deux factions qui divisoient au 15^e siècle toute la Perse; comme en Italie celles des Guelphes & des Gibelins. Elle a 15 mille maisons & quinze mille boutiques. Les maisons, en Perse sont séparées des boutiques, qui sont la plupart en de longues & larges rues voutées, de 40 à 50 pieds de hauteur. Ces rues s'appellent *basar*, c'est-à-dire, *marché*. Elles sont le cœur de la ville: les maisons sont sur les dehors. Presque toutes ont un jardin. Je n'ai pas vu à *Tauris* beaucoup de Palais & de maisons magnifiques; mais il y a d'aussi beaux *Bazars* qu'en lieu de l'Asie; & il fait admirablement beau voir leur vaste étendue, leur largeur, leurs beaux dômes, & les voutes qui les couvrent; le grand peuple qui y est durant le jour, & la quantité de marchandises dont ils sont remplis. Le plus beau de tous, & où se vendent les pierreries, & les plus précieuses marchandises, est *Octogone*, & fort spacieux. On le nomme *Kaisérié*, c'est-à-dire, *marché Royal*. Il a été bâti environ l'an 850. de l'hégire, par le Roi Hafsien

sen, qui faisoit sa résidence à *Tauris*. Quant aux autres lieux destinez au public, ils ne sont pas moins beaux, ni moins remplis. On y compte trois cens *Caravanserai*. Il y en a de si spacieux, qu'il peut loger trois cens personnes en chacun. Les cabarets à Cahvé, à Tabac, & à ces boissons fortes, qu'on fait avec le suc de pavot; les bains & les Mosquées, répondent bien à la grandeur & à l'éclat de ces autres édifices.

Les Mosquées de *Tauris* sont au nombre de deux cens cinquante. Les principales sont marquées dans le dessein. On ne dira rien de chacune en particulier; parce qu'elles ne sont pas autrement faites que les belles Mosquées de la ville capitale du Royaume, dont l'on trouvera dans ce volume, des descriptions, & des plans. La Mosquée d'*Ali-cha* est presque toute détruite: On en a réparé le bas, où le peuple va à la prière, & la tour qui est fort haute. C'est la première qu'on découvre en venant d'*Iriwan*. Cette Mosquée a été bâtie il y a 400 ans, par *Coja-ali-cha*, Grand Visir de Sultan *Kazan*, Roi de Perse, qui faisoit sa résidence à *Tauris*, & qui y a été enterré. Son sépulcre se voit encore à présent en une grande tour ruinée, que l'on appelle de son nom, *Monar-can-Kazan*. La Mosquée qu'on appelle *le Maître apprenti*, qui est aujourd'hui demi ruinée, a été construite, il y a trois cens vingt ans, par *Emircheik-Hassen*. Celle qui est marquée O dans le plan, est la plus belle de *Tauris*. Tout le dedans & partie du dehors est doré. Elle a été bâtie l'an 878. de l'hégire, par un Roi de Perse nommé *Geoncha*, ou *le Roi du monde*. Celle

des deux tours est petite, mais ses deux tours sont d'une architecture particulière, & fort industrieuse; car elles sont l'une sur l'autre; & celle d'en haut a beaucoup plus de hauteur, & plus de diamètre, que celle d'en bas, qui lui sert de base. Il y a trois hôpitaux dans la ville: ils sont assez propres, & bien entretenus. On n'y loge guère, mais on y donne à manger deux fois le jour, à tous ceux qui y viennent. Les hôpitaux s'appellent à *Tauris*, *Arch-tacon*, c'est-à-dire, *lieux où l'on fait profusion de vivre*. Au bout de la ville, à l'Occident, il y a, sur une petite montagne, un fort joli hermitage, qu'on appelle *Ayn ali*, c'est-à-dire, *les yeux d'Ali*. Les Persans disent que ce Calife, que leur Prophète fit son gendre, a été le plus bel homme dont on ait jamais ouï parler. Et lors qu'ils veulent signifier une fort belle chose, ils disent, *c'est les yeux d'Ali*. Cet hermitage est une des dévotions, & une des promenades des *Taurisiens*.

Au dehors de *Tauris*, au Levant, on voit un grand Château, presque tout détruit, qu'on appelle *Cala-Rachidié*. Il fut bâti il y a 400 ans, par *Cosé-Rachid*, Grand Visir du Roi *Cazan*. L'Histoire rapporte, que ce Roi avoit deux Grands Visirs; parce qu'il étoit prévenu qu'un seul ne pouvoit suffire à toutes les affaires d'un aussi grand Royaume, qu'étoit le sien. *Abas* le Grand voyant ce Château ruiné, & jugeant qu'il étoit situé fort avantageusement pour défendre la ville, & pour la commander tout ensemble, le fit rebâtir, il y a cinquante ans; ses successeurs en ont jugé autrement, & l'ont laissé tomber en ruine.

On

On voit encore en cette ville les restes des principaux édifices & des fortifications que les Turcs y construisirent , durant les divers tems qu'ils en ont été les maîtres. Il y a peu de rochers & de pointes de montagnes joignant la ville , où l'on ne voye des ruines de Forts , & des monceaux de masures. J'en ai visité soigneusement une grande partie , mais je n'y ai découvert aucune antiquité. On n'y déterre que de la brique , & des cailloux. Ce qui reste de plus entier parmi ces édifices , de la construction des Turcs , est une grande Mosquée , dont le dedans est incrusté de marbre transparent , & tout le dehors est fait de parquetterie à la Mosaïque. Les Persans tiennent ce lieu souillé , à cause qu'il a été bâti par les Turcs , dont ils détestent la créance. Entre ces masures , dont l'on a parlé , on fait remarquer , sur les dehors de *Tauris* , au midi , celles du Palais des derniers Rois de Perse ; & à l'Orient celles du Château , où les Arméniens disent que *Cosroes* logeoit , & où il mit en garde la vraie croix , & toutes les autres dépouilles sacrées qu'il emporta de Jérusalem.

La place de *Tauris* est la plus grande place de ville que j'aye vûe au monde ; elle passe de beaucoup celle d'Ispahan. Les Turcs y ont rangé plusieurs fois , trente mille hommes en bataille. Les soirs cette place est remplie du menu peuple , qui vient se divertir aux passe-tems qu'on y donne. Ce sont des jeux , des tours d'adresse , & des bouffonneries , comme en font les Saltinbanques , des luttes , des combats de taureaux & de beliers , des recits en vers & en prose , & des dances de

Loups. Le peuple de *Tauris* prend son plus grand divertissement à voir cette dance; & l'on y amène de cent lieuës loin des loups qui savent bien dancer. Les mieux dressez se vendent jusqu'à cinq cens écus la pièce. Il arrive souvent pour ces loups de grosses émutés qu'on a bien de la peine à appaiser. Cette grande place n'est pas vuide le jour; c'est un marché de toute sorte de denrées, & de choses de peu de prix. Il y a encore une autre grande place à *Tauris*, & c'est celle qui paroît dans le dessein au devant de ce Château détruit, qu'on appelle le Château de *Jaser-Pacha*. C'étoit, à ce qu'on dit, la place d'armes de ce Château: c'est à présent la boucherie. On y tue, & l'on y écorche toutes les grosses viandes qu'on vend en tous les lieux de la ville.

J'ai fait beaucoup de diligence pour apprendre à combien se monte le nombre des habitans de *Tauris*; je ne crois pourtant pas le savoir au juste: mais je pense qu'on peut dire sûrement qu'il va à 550 mille personnes. Plusieurs gens de qualité de la ville m'ont voulu faire accroire qu'il va à plus de onze cens mille.

Le nombre d'étrangers qui se trouve-là en tout tems est aussi fort grand. Il y en a de tous les endroits de l'Asie; & je ne sai s'il y a sorte de marchandise dont l'on ne puisse y trouver Magasin. La ville est remplie de métiers en coton, en soye, & en or. Les plus beaux Turbans de Perse s'y fabriquent. J'ai ouï assurer aux principaux Marchands de la ville, qu'on y fabrique tous les ans six mille balles de soye. Le commerce de cette vil-

le

le s'étend dans toute la Perse, & dans toute la Turquie; en Moscovie, en Tartarie, aux Indes, & sur la Mer noire.

L'air de *Tauris* est froid & sec, fort bon & fort sain; & l'on ne se plaint point qu'il contribue à aucune mauvaise disposition des humeurs. Le froid y dure long-tems, parce que la ville est exposée au Nord, & qu'au sommet des montagnes, qui sont autour, il y a de la neige durant neuf mois de l'année. Le vent y souffle presque toujours au soir, & au matin. Il y pleut souvent, hormis en Eté; & l'on y voit des nuages en toutes les saisons de l'année. La lat. est 38 deg. la long. 82. Il y a abondance de toutes choses nécessaires à la vie, & l'on y vit assez délicieusement, & à fort bon marché. La mer Caspienne, qui n'en est qu'à quarante lieues, lui fournit du poisson. On en prend aussi dans le fleuve d'*Agri*, dont l'on a parlé; mais ce n'est que quand les eaux sont basses. La livre de pain n'y coûte d'ordinaire que deux liards; celle de viande que dix-huit deniers. La volaille, le gibier, les fruits, le vin, & le fourage y sont à aussi bon marché à proportion. Les legumes s'y donnent presque pour rien, particulièrement les asperges. L'Eté il y a abondance de daims, & de gibier d'eau; mais, comme les Persans n'aiment pas le gibier, on tue peu de daims, & d'autres bêtes fauves. Il y a aussi des Aigles dans les montagnes; j'y ai vu vendre un aigle cinq sous par des passans. Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'Epervier; ce vol est quelque chose de tout-à-fait curieux, & fort admirable. La façon dont l'épervier abbat l'aigle,

c'est qu'il vole au dessus fort haut , fond sur lui avec beaucoup de vitesse , lui enfonce les serres dans les flancs , & de ses ailes lui bat la tête en volant noûjours. Il arrive pourtant quelquefois que l'épervier & l'aigle tombent tous deux ensemble. Les éperviers arrêtent aussi les biches de cette sorte , & en rendent la prise fort facile aux chasseurs. Si ceci est remarquable , ce que je vais dire ne l'est pas moins ; c'est qu'on assure , qu'il croît de soixante sortes de raisins aux environs de cette ville. Il n'y en a point en Perse où l'on puisse mieux vivre , ni plus délicieusement , ni à meilleur marché qu'à *Tauris*.

On voit aux environs de la ville de grandes carrières de marbre blanc. Il y en a une espèce qui est transparent. Il se forme , à ce qu'on dit , de l'eau d'une fontaine minérale , qui se congèle peu à peu. Il y a fort proche aussi deux mines considérables , une de sel , & une d'or. On ne travaille plus depuis long-tems à celle d'or , parce qu'on a toujours trouvé que ce qu'on en tiroit rendoit à peine les frais du travail. Le peuple est prévenu qu'il n'y a nul profit à y travailler. Il y a aussi des eaux minérales en quantité. Les plus renommées , & les plus fréquentées sont celles de *Baringe* , à demi lieuë de *Tauris* ; & celles de *Seid-kent* , autre village , qui en est à six lieuës. Ces eaux sont sulfurées. Il y en a de froides & de bouillantes.

Je ne sais s'il y a une autre ville au monde , dont les Auteurs modernes soient plus en dispute , pour en savoir l'origine , & le nom qu'elle avoit dans ses commencemens.

Nous

Nous rapporterons les opinions des plus célèbres d'entr'eux ; mais il est bon d'avertir auparavant , que les Persans appellent cette ville *Tébris* ; & qu'en l'appellant *Tauris*, comme font les peuples de l'Europe, c'est seulement pour suivre l'usage, & afin d'être plus facilement entendus. *Teixera*, *Olearias*, & d'autres Auteurs, soutiennent que *Tauris* est la ville que *Ptolomée*, en la cinquième table d'Asie, appelle *Gabris*, le G ayant été mis pour le T, par un changement facile dans la langue Grecque, comme ils prétendent. *Leunclavius*, *Jove* & *Aython* veulent que ce soit la ville que cet ancien Géographe appelle *Terva*, au lieu de *Teura*, par la transposition d'une des lettres du mot ; mais *Terva* étant placée en Armenie, & étant certain que *Tauris* est en Medie, ces deux noms ne peuvent nullement convenir à une même ville. La ressemblance de nom est sans doute ce qui a trompé ces Auteurs. Le mot de *Tebris* est Persien. Il a été donné à cette ville l'an 1651. de l'*Hegire*, comme nous le dirons plus amplement ; & comme il y avoit alors plusieurs centaines d'années que *Ptolomée* avoit écrit, il faut croire que *Terva* & *Gabris* sont des villes fort différentes de *Tauris*. *Niger* dit que c'est *Tigranoama* ; d'autres Auteurs la prennent pour *Tigranocerta* ; quelques-uns ont opinion que c'est la *Suze* de Medie, si célèbre dans l'Ecriture ; d'autres Ecrivains soutiennent que c'est la ville qui est nommée dans le livre d'Esdras, *Acmetba*, ou *Amatha*. Il y en a qui la mettent en Assyrie, comme *Ptolomée*, & son Interprète ; d'autres la placent en Armenie, savoir *Niger*, *Cedrene*, *Aython*,

& *Jove*, comme on l'a dit. *Marc Paul*, Vénitien, la place au païs des Parthes. *Calcondile* la porte encore plus loin; car il la met en la Province dont *Persepolis* étoit autrefois la Capitale. Enfin c'est une confusion étrange que la multitude d'opinions qu'on a eues là-dessus. La plus raisonnable, à mon avis, est celle de *Molet*, qui a traduit & commenté *Ptolomée*, d'*Ananie*, d'*Ortelius*, de *Golnitz*, de *Teixera*, de *la Valle*, de l'*Atlas*, & de presque tous les autres Auteurs Géographes modernes, savoir que *Tauris* est l'ancienne & la fameuse *Ecbatane*, dont il est fort parlé dans l'Ecriture sainte, & dans les anciennes histoires de l'Asie. *Minadoi*, Auteur Italien, si je ne me trompe, a fait un Traité exprès pour le prouver. J'ajoute sur ce sujet qu'on ne voit pourtant à *Tauris* nuls monumens de son antiquité, ni aucuns restes du superbe Palais d'*Ecbatane*, où les Monarques de l'Asie passoient l'Eté; ni de celui de *Daniel*, qui servit depuis de Mausolée aux Rois de Medie, dont parle *Joséph* au Livre 10. & qu'il assure avoir été encore entier de son tems. Si ces magnifiques & superbes Palais étoient sur pied il n'y a que seize siècles, au même lieu où est *Tauris*, les ruïnes mêmes s'en sont perdues; car parmi toutes celles qu'on voit dans la banlieue de cette ville, il n'y a que de la brique, de la terre & des cailloux, qui sont des matériaux qu'on n'employoit pas anciennement en Medie, à la structure des Palais des Grands.

Les Historiens Persans marquent unanimement le tems de la fondation de *Tauris*, à l'an 165. de l'*Hegire*; mais ils ne s'accordent pas

pas bien des autres particularitez. Quelques-uns en rapportent la fondation à la femme de *Haron Rechid* Calife de Bagdad, nommée *Zebd-el-caton*, nom qui signifie *la fleur des Dames*. Ils racontent, qu'étant malade à la mort, un Medecin Mede la guérit en peu de tems; de quoi la Princesse, ne sachant comment le récompenser, fit dire au Medecin de choisir lui-même la récompense; & que le Medecin demanda qu'on fit bâtir en son païs, une ville en son honneur; ce qui ayant été executé avec beaucoup de soin & de diligence, il nomma cette nouvelle ville *Tebris*; pour marque qu'elle devoit son origine à la Medecine: car *Teb* signifie *Medecine*, & *ris* est le participe de *risten*, qui veut dire *verser, répandre, faire largesse*. Voilà l'opinion de quelques-uns. Celle des autres a quelque chose de semblable. Ils disent que *Halacoukan* Général de *Haron Rechid* ayant été deux ans malade d'une fièvre tierce, dont il desespéroit de guérir, il en fut merveilleusement délivré, dans l'endroit même où est à present *Tauris*, par une herbe qu'il y trouva; & que pour perpetuer la memoire d'une si heureuse guerison, il fit bâtir cette ville, & la nomma *Tebrist*, c'est-à-dire, *la fièvre s'en est allée*; car *teb* signifie aussi fièvre, & *rist* vient du verbe *resten*, qui veut dire *partir, s'en aller*; & que c'est par corruption, ou par adoucissement, qu'on dit *Tebris*, au lieu de *Tebrist*. *Mirza-thaer*, un des plus savans hommes de qualité qu'il y ait en Perse, fils de *Mirza Ibrahim*, Intendant de la Province, m'a donné une autre raison de cette Etymologie; savoir qu'au tems qu'on bâtissoit la ville, l'air y étoit ex-

trêmement bon & favorable contre les fièvres : que cette qualité y attiroit beaucoup de gens, & qu'en vûe de cela on la nomma *Tebris*, comme qui diroit *dissipant la fièvre*. Ce Seigneur m'a assuré qu'il y a au trésor du Roi à *Isphahan*, des medailles avec l'inscription de cette *Zebd-el-caton*, femme du Calife *Haron Réchid*, qu'on trouva à *Maranthe*, ville proche de *Tauris*, avec quantité d'autres d'or & d'argent, au coin des anciens Rois de *Medie*; & qu'il en avoit remarqué avec des figures & des inscriptions Grecques, dont il se souvenoit, que le mot étoit *Dakianous*. Il me demanda si je savois qui étoit ce *Dakianous*. Je lui dis que je ne connoissois point ce nom-là, mais que ce pourroit bien être celui de *Darius*.

L'an 69. de la fondation de *Tauris*, la ville fut presque toute abatuë d'un tremblement de terre. *Montevikel*, Calife de *Bagdad*, de la race des *Abas* qui régnoit alors, la fit relever & agrandir. Cent quatre-vingts dix ans après, le 14. du mois de *Sefer*, un autre tremblement, plus violent que le premier, la ruina toute entière en une nuit. La Géographie Persane conte qu'il y demouroit alors un savant Astrologue de *Chiras*, nommé *Aboutaber*, nom qui signifie *Pere juste*, lequel avoit prédit que le tremblement arriveroit à l'entrée du Soleil au signe du Scorpion, l'an 235. de l'*Hegire*; qui répond au 849. de l'Epoque Chrétienne, & qu'il renverseroit toute la ville : dequoi voyant que le peuple ne vouloit rien croire, il alla faire instance au Gouverneur, d'employer la force pour mettre le monde hors de la ville. Le Gouverneur, qui étoit

étoit aussi Lieutenant du Calife en toute la Province, ayant eu toujours une grande créance en la judiciaire de cet Astrologue, se rendit à ses instances, & n'oublia rien pour faire aller le monde à la campagne; mais comme le peuple persistoit à traiter de vision la prédiction de ce tremblement, & soupçonnoit de quelque méchanceté cachée l'action du Gouverneur, il n'en sortit pas la moitié. Le tremblement arriva justement à l'heure marquée dans la prédiction, & quarante mille personnes en furent accablées. L'année suivante *Emir d'ineveron*, fils de *Mahamed-Roudaniaredi*, Viceroy de Perse, eut ordre du Calife de faire relever la ville plus grande & plus belle qu'auparavant; & de savoir du célèbre Astrologue *Aboutaher*, sous quel ascendant il y falloit travailler. Il marqua celui du Scorpion, & assura que la nouvelle ville n'auroit nuls tremblemens de terre à craindre; mais qu'elle étoit menacée de grands débordemens d'eaux. L'événement, ajoute l'histoire, a vérifié, en toutes manières, la vérité de la prédiction. *Tauris* devint depuis ce rétablissement merveilleusement grande, célèbre, & florissante. On assure que du règne de Sultan *Cazan*, il y a 400. ans, sa largeur étoit, Nord & Sud, depuis *Ayn ali*, ce petit mont dont on a parlé, jusqu'à la montagne opposée, qui s'appelle *Tchurandog*; & sa longueur étoit depuis le fleuve *Agi* jusqu'au village *Baninge*, qui est à deux lieux par delà la ville. L'histoire remarque, pour une preuve du grand peuple, dont cette ville étoit alors habitée, que la peste y étant survenue, il mourut 40. mille personnes en un quartier, sans qu'il y parût.

L'an

L'an 896. de l'*Hegire*, & 1490. de *Jesus-Christ*, les Princes de la race de *Cbeik Sefi*, ayant envahi la Perse, transportèrent d'*Ardevil*, qui étoit leur patrie, le siège de l'Empire en cette ville. *Selim* la prit à composition, l'an 1514. deux ans après que le Roi de Perse, qui ne s'y tenoit pas en sûreté, s'en fut retiré, & eut établi sa résidence à *Casbin*. *Selim* demeura peu à *Tauris*, mais il en emmena de riches dépouilles, & trois mille familles d'artisans, la plupart Armeniens, qu'il établit à Constantinople. Peu après son départ, le peuple de *Tauris* se souleva, & s'étant jetté inopinément sur les Turcs, à la faveur d'une armée Persane, il en fit un furieux carnage, & se rendit maître de la ville. *Selim* mourut sans la pouvoir reprendre; mais son successeur *Soliman* le Grand le fit par le moyen d'*Ibrahim* Bacha Généralissime de ses armées. Il se rendit maître de cette ville puissante, & il y fit faire un grand Château, que l'on assure qu'il munit de trois cens cinquante piéces de canon, & d'une garnison de quatre mille hommes; mais cela n'empêcha pas le peuple de se soulever encore après son départ. Ce même *Ibrahim* Pacha fut envoyé pour tirer vengeance au bout de trois années, à savoir l'an 955. de l'*Hegire*, & 1548. de *Jesus-Christ*. Il la prit d'une manière fort cruelle; car ayant emporté la ville d'assaut, il la donna au pillage à son armée, qui y commit des excès d'inhumanité, & de fureur, auparavant inouïs; En un mot, tout ce qu'on peut commettre de cruauté, par le fer & par le feu. Le Palais du Roi *Tahmas*, & tous les édifices considérables, furent détruits, jusqu'aux fondemens.

Avec

Avec tout cela, cette ville se souleva encore, au commencement du règne d'*Amurat*, & à l'aide de peu de troupes Persannes, fit passer au fil de l'épée dix mille Turcs, qui y étoient en garnison. *Amurat*, effrayé du courage des Taurisiens, envoya une puissante armée sous la conduite d'*Osman*, son Grand Visir, pour les détruire, & pour les assujettir entièrement. L'armée entra dans la ville, & la saccagea. C'étoit l'an 994. au compte des Mahometans, & 1585. au nôtre. On fit réparer ensuite toutes les fortifications que les Turcs y avoient construites auparavant. Dix-huit ans après cette expédition, savoir l'an 1603. *Abas* le Grand reprit *Tauris* sur les Turcs, avec peu de gens; mais avec une adresse, une diligence, & une bravoure, à peine croyables. Il distribua ses plus braves soldats en plusieurs pelotons, qui en même tems surprirent les corps de garde des Turcs, qui étoient aux avenues; & ils les égorgerent tous si promptement, qu'on n'en eut aucune nouvelle à la ville. Ces pelotons étoient suivis d'un gros de cinq cens hommes, déguisez en marchands. Ils entrèrent dans la ville, en disant qu'ils avoient laissé la Caravane à une journée. On les crut, parce que c'est la coutume des Caravanes, qu'à l'approche des grandes villes, les marchands prennent les devans, outre qu'on s'imagina que ces gens avoient été reconnus aux corps de garde. *Abas* les suivoit de près, & dès qu'il les vit entrer il fondit dans la ville à la tête de six mille hommes. Deux de ses Généraux à même tems firent la même chose chacun d'un autre côté. Les Turcs surpris, se rendirent à con-

à condition seulement d'avoir la vie sauve. L'histoire remarque, que le jour de cette expedition, ce grand Roi fit prendre pour la première fois des mousquets à un Régiment qui le suivoit, & qu'en ayant vû l'effet, il ordonna à une partie de ses troupes de se servir toujours d'armes à feu. Les Persans auparavant n'en avoient jamais porté à la guerre.

Pour ne laisser rien à dire sur l'histoire de *Tauris* qui merite tant soit peu d'être sù, il faut rapporter ce que les Auteurs Armeniens en ont écrit. Ils disent que cette ville est une des plus anciennes de l'Asie, & qu'on l'appelloit autrefois *Cha-hastem*, c'est-à-dire, *place Royale*, parce que les Rois de Perse y faisoient leur séjour : & qu'un Roi d'Arménie nommé *Cosroes* changea ce nom de *Cha-hastem* en celui de *Tauris*, qui en Armenien literal signifie *lieu de vengeance*, parce qu'il défit là le Roi de Perse, qui avoit fait assassiner son frere. Le Gouvernement de la Province de *Tauris* est le premier du Royaume, il est attaché à la charge de Généralissime. Il rend trente mille Tomans par an, qui font un million trois cens cinquante mille livres, sans compter le casuel, qui est grand dans les Gouvernemens de l'Asie. Le Gouverneur a titre de *Becler-béc*. Il entretient trois mille hommes de cavalerie, & il a sous lui les Cams ou Gouverneurs de *Cars*, *Oroumi*, *Maraga*, *Ardevil*, & vingt Sultans, qui tous ensemble en entretiennent onze mille.

J'allai loger à *Tauris* à l'hospice des Capucins qui étoient venus au devant de moi. Ils n'étoient que deux, je les priai de tenir mon arrivée secrète. une quinzaine de jours. C'étoit.

soit afin de me remettre en équipage, & mes affaires en bon ordre, comme elles étoient avant ma dérouté de Mingrelie, & pour mettre en si bon état tout ce que je portois au Roi, que je pûsse le montrer en arrivant à la Cour; mais l'on scût incontinent mon arrivée. *Mirzathar* fils de l'Intendant, & Receveur Général de la Province, & reçu en survivance, apprit que les Capucins avoient des hôtes. Il envoya le 22. dire au Supérieur qu'il s'étonnoit qu'il ne fût pas venu lui donner avis de l'arrivée, & de la qualité des Européens qu'il avoit reçus dans sa maison. Le Pere en alla faire des excuses à ce Seigneur, & lui dit de ma part que je n'eusse pas manqué d'aller le saluer si j'eusse pû sortir, mais qu'étois arrivé en assez mauvais état, & qu'en peu de jours je m'acquitterois de ce devoir.

Le 22. ce Seigneur, de qui j'avois eu l'honneur d'être connu à mon premier voyage, vint me voir avec le fils du Can de *Guenjé*. Il me fit force caresses. Il fut deux heures entières assis dans ma chambre à me faire conter les nouvelles de l'Europe, particulièrement pour les Sciences & les Arts. Il eut ensuite la complaisance de me conter la fortune de sa maison, & les emplois de ses frères. Il est l'aîné de trois jeunes Seigneurs, tous dans la fortune, & qui remplissent de belles charges. Son Pere est Intendant & Receveur Général du Domaine du Roi en toute la Province d'*Azerbayan*, comme je viens de le dire. C'est ce *Mirza Ibrahim* dont le livre du *Couronnement de Salciman* raconte divers incidens. Il n'étoit pas alors à *Tauris*; les devoirs de son emploi le tenoient occupé à *Gbir-*

à *Chirvan*, ville proche de la mer Caspienne. Ce *Mirzatbaer* faisoit sa charge en son absence. Il a beaucoup de littérature Arabesque, Persienne, & Turquesque. Un Capucin lui a enseigné durant plusieurs années la Philosophie de nos écoles, & toutes nos Sciences. C'est un Seigneur de grande érudition, & d'un esprit fort adroit & fort civil. Après deux heures d'entretien il me pressa de lui montrer des bijoux & de l'horlogerie qu'il pût acheter. Je n'en avois nulle envie, & je n'étois pas bien en état de le faire, pour les raisons que j'ai dites. Mais il m'en pressa si fort, & de si bonne grace, que je ne pûs le refuser. Je lui fis voir une partie des bijoux de petit prix que j'avois. Il en emporta diverses pièces.

Le soir *Tabmas Bek*, qui fait la charge de Gouverneur d'*Azerbeyan* à la place de *Manfour Can* son Pere, qui est toujours à la Cour, m'envoya visiter par son Orfèvre, & me fit dire que je l'obligerois de l'aller voir le lendemain, & de lui porter des bijoux & des raretez de peu de prix. Je répondis que je n'y manquerois point, en effet j'allai le voir ce jour-là & *Mirzatbaer* aussi.

Le 25. on eut chez ces Seigneurs la confirmation & le détail de la nouvelle, qu'on avoit apprise un mois avant, d'un vol fait le mois de Décembre précédent à la grande Caravane qui va d'*Ispahan* aux Indes par terre. Elle part une fois l'an au mois d'Août, & prend sa route par *Candabar*, qui est dans la Bactriane. Ce vol étoit fort considérable, par le nombre de gens, & par la quantité de richesses qu'il y avoit dans la Caravane, & par les suites qu'il eut. Il se fit à trois journées

nées des frontières de l'Inde par les *Agvan*, peuple à-peu-près comme les Tartares, & qui sont tributaires de la Perse. Ils eurent avis des journées de la Caravane, & ils la surprirent à un passage avantageux pour un tel coup. Ils n'étoient qu'au nombre de cinq cens hommes, mais tous bien montez & bien résolus. La Caravane en avoit deux cens d'escorte, & étoit forte de deux mille personnes, la plupart Indiens. L'escorte ne fit presque point de résistance, & se mit à fuir. La plupart des gens de la Caravane prenant exemple de ceux qui la devoient défendre, prirent la fuite après eux. Il n'y eut en tout qu'onze hommes de tuez, tant on fit peu de résistance. Il ne faut pas s'en étonner, car les Caravanes, & particulièrement celles des Indes, sont composées en parties d'Arméniens, & d'Indiens, gens à qui pour la plupart un bâton fait peur. Les autres qui ont du courage se trouvent seuls & abandonnez, chacun fuit de son côté, & c'est un sauve qui peut, & un desordre étrange. Le vol fut estimé plusieurs millions. On n'en put savoir le compte juste, les Marchands en de pareilles rencontres déguisant la vérité, les uns afin de ne pas perdre leur crédit, les autres de peur qu'on ne découvre qu'ils cachent une partie de ce qu'ils envoient, pour en sauver les droits. Le mémoire qui en fut donné au Roi, signé de plus de soixante intéressez, montoit à trois cens mille Tomans: ce sont treize millions, cinq cens mille livres, & cependant on assure que ce n'étoit là que la moitié de la perte. Le Gouverneur de *Candahar* fut accusé d'avoir eu part au vol, & le Roi l'envoya prendre

dre prisonnier , commandant de l'amener à *Ispahan* sur un Chameau , le carquant au cou, avec un seul valet à son choix. On conte que les voleurs qui firent le coup étoient des montagnards , si sauvages & si ignorans des choses du monde , qu'ils ne connoissoient ni l'or , ni les pierreries. Ils partageoient entr'eux la monnoye d'or & d'argent mêlées ensemble au poids sans distinction de métal , & confondoient les perles fines avec les fausses sans y faire de différence. J'ai peine moi-même à croire cela , & je ne l'eusse pas rapporté si tout le monde ne l'assuroit constamment.

Fin du Tome second.



VOYAGES

DE

MR. LE CHEVALIER
CHARDIN,

EN PERSÉ,

ET AUTRES LIEUX

DE L'ORIENT.

TOME TROISIÈME,

Contenant le Voyage de PARIS à ISPAHAN.

TROISIÈME PARTIE,

Qui comprend le Voyage de TAURIS à
ISPAHAN.

Enrichi d'un grand nombre de belles Figures en Taille-douce, représentant les Antiquitez, & les Choses remarquables du País.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.

MDCCXI.

MANUSCRIPT

1890-1891

Digitized by Google



VOYAGE

DE MONSIEUR LE

CHEVALIER CHARDIN

DE PARIS A ISPAHAN.



E premier Mai, le Lieutenant du Gouverneur, envoya querir le Superieur des Capucins, pour favoir s'il n'avoit nulle connoissance de l'arrivée du Patriarche d'Armenie, dont l'on a parlé, & du lieu où il s'étoit caché. Nous le savions bien tous, mais on n'avoit garde de le dire, sachant à quel dessein on le cherchoit. C'étoit pour l'arrêter, & pour le remener prisonnier à *Irivan*. Il s'en étoit fui six jours auparavant, outré de dépit, & de chagrin, de voir que dans le soin que le Gouverneur prenoit pour payer ses dettes, il n'avoit pas tant en vûe de le tirer d'affaire, que de se ménager une grosse somme d'argent. Ce Gouverneur, suivant l'ordre de la Cour, dont on a rapporté la teneur, avoit envoyé en plusieurs endroits autour d'I-

Tome III.

A 2

riuan,

rivan, lever sur les villages Armeniens de quoi payer les dettes du Patriarche. Les gens commis à cette levée avoient usé de beaucoup de violence dans l'exécution, se faisant donner en chaque lieu le double de la taxe. Le Patriarche apprenoit tout cela, & le souffroit pour le bien qu'il se promettoit d'en tirer. Les premiers deniers étant apportez à *Irivan*, il prétendit les toucher; mais le Gouverneur, bien loin de les lui remettre, n'en voulut donner que la moitié aux gens du Doüannier de Constantinople, de manière que de quarante cinq mille l yres qu'on avoit levées pour son compte, on n'en vouloit appliquer que vingt trois mille au paiement de ses dettes. Il se plaignit de cette injustice, & n'en eut point de satisfaction. Le Gouverneur lui fit ~~ce~~ qu'il devoit se contenter qu'on lui fournit avec le tems de quoi s'acquitter avec le Doüannier de Constantinople, & qu'il n'avoit pas à prendre connoissance de ce qu'on levoit pour cela. Il ne s'en fût pas inquiété peut-être, sans les Cris & les Imprécations qu'on faisoit contre lui. Sa nation s'étoit déchainée contre son procédé. Il résolut de l'appaiser, & de se tirer de l'oppression du Gouverneur d'*Armenie*. Il s'enfuit à dessein d'aller porter ses plaintes à la Cour. Le Gouverneur, dès qu'il apprit sa fuite, envoya des couriers aux Gouverneurs voisins pour le faire arrêter. Il étoit à *Tauris* quand le Courrier arriva. Les Armeniens de la ville le sauverent, non pas en le cachant en quelque lieu secret ou écarté, mais en faisant des présens aux Grands, & comme l'injustice que l'on commettoit en son affaire étoit d'une no-

to-

torieté publique, on lui facilita les moyens d'aller à *Ispahan*.

Le 6. *Rustan-Bec*, Commissaire des guerres, m'envoya donner nouvelles de son arrivée. Il avoit appris chez le Gouverneur où il logeoit que j'étois à *Tauris*. Je fus le voir le même jour & renouveler l'amitié que j'avois contractée avec lui à mon premier voyage. Ce Seigneur est un des plus beaux esprits de la Cour, & des plus vaillans du Royaume : Il est frere du Gouverneur de *Candabar*, celui qu'on accusoit du vol de la Caravane des *Indes*, dequoi l'on vient de parler. Son pere étoit Gouverneur de l'*Arménie*. *Abas* second aimoit fort ce *Rustan-Bec* à cause de son Erudition, de sa Valeur, & de sa bonne Mine. Il y avoit un an, que le Roi lui avoit donné la commission d'aller en *Azerbeyan*, faire la revûe des troupes & des munitions. Il étoit à la fin de sa commission, & je sùs qu'elle lui avoit vallu 35. mille écus. J'eus beaucoup de plaisir à l'entretenir. Il me fit voir des Cartes de cette Province qu'il avoit nouvellement dressées, & m'en promit des copies. Et ayant pris un grand Planisphere, depuis peu imprimé en *Europe*, il m'y fit remarquer beaucoup de fautes. Je soupai avec lui, il ne me laissa aller qu'à minuit.

Le 7. il me fit l'honneur de me venir voir, & de passer toute l'après dinée dans ma chambre.

Le 8. & les trois jours suivans, je retirai de *Tabmas-Bec* & de *Mirzathaer* tout ce qu'ils ne voulurent point acheter, après avoir fait marché de ce qu'ils vouloient avoir. Je ne leur vendis à tous deux que pour mille écus

6 VOYAGE DE PARIS

& sans profit. J'eus beaucoup de peine à conclure le marché, mais je fus payé dès qu'il eut été arrêté. Ils me mirent en compte, le premier la faveur de son Pere auprès du Roi, & l'autre celle de ses freres & de son oncle *Mirza-Sadec* grand Chancelier, & me firent à prendre les Lettres de recommandation qu'ils m'offrirent sur eux, en compensation du profit que je voulois faire. On ne peut croire les caresses, la flatterie, l'engageant & agréable procédé avec quoi les Grands en usent en *Perse* pour leurs intérêts, quelque légers qu'ils soient. Ils agissent avec une si grande apparence de sincérité, qu'il faut bien connoître le génie du pais & de la Cour pour n'être pas leur Duppe.

Le 13. je fus prendre congé de *Rustan-Bec*, qui devoit partir deux jours après pour *Ardevil*. Il me fit la faveur de m'accorder un long entretien sur la conduite que je devois tenir à *Ispahan*, pour avoir un heureux succès. Il me donna beaucoup de bons Avis, & des Lettres de recommandation pour ses Parens, & pour *Cofrou-Can*, Colonel des Mousquetaires. C'est un des plus puissans Seigneurs & des plus confiderez à la Cour. Voici mot-à-mot la Traduction de celle qui étoit pour ce Seigneur.

D I E U.

On mande au plus illustre Seigneur de la terre, & on fait savoir à son cœur très-noble & très-generoux, que le Seigneur Chardin, Marchand François, la fleur des Chrétiens, qui avoit été envoyé en Europe par le feu Roi, lequel a
pre-

presentement sa ^a demeure au Ciel, pour apporter de ce pais de riches Ouvrages de Pierrerie, en est revenu depuis quelques jours & vient d'arriver en cette Royale Ville de Tauris. L'amitié & la confiance que nous avons autrefois contractée ensemble, l'a porté à me communiquer ses affaires. Il m'a témoigné qu'à cause que le grand Roi, qui l'a envoyé en Europe, s'est envolé au Royaume des Esprits, & est devenu Citoyen du Paradis, il desiroit que moi qui suis son intime ami ^b l'adressasse à une personne considerable par la prudence de la conduite, & par la grandeur de la dignité, & qui sût rendre parfaitement de bons offices, afin de s'en servir d'un Canal pour arriver à la presence du Roi très-Noble, très-Haut & très-Saint. Il s'est aussi particulièrement informé à moi, qui suis votre Intime, des grandes & royales Qualitez que vous possédez, & l'ayant charmé par le recit que je lui en ai fait, il m'a découvert un extrême desir d'avoir ^c l'honneur d'être recommandé à la bonté des ^d Esclaves de V. A. Moi, qui en suis le veritable Ami, je le recommande de tout mon cœur à vos Soins glorieux; & tout ce qui concernera ses affaires & ses interêts. Il espere beaucoup de votre Royale faveur, & se fait sûr, que V. A. ayant compris ses besoins par la lettre de moi votre serviteur, Elle fera en sorte que les bijoux précieux qu'il a apportez auront le bonheur d'aller dans les mains benites du Roi très-noble. Une si generense faveur remplira de grandes esperances cet illustre Chrétien & tous les autres Marchands de sa Nation que le commerce attire en ce St. Royaume.

^a Le mot que j'ai traduit par demeure signifie proprement *Aire d'aigle*. Les Persans en

8 VOYAGE DE PARIS

parlant de leurs Rois défunts ajoutent d'ordinaire ces mots *Krel-koldachion*, c'est-à-dire, *dont le Nid est au Ciel*.

^b Il y a dans l'original *l'envoyasse au service*. C'est une Phrase du langage Persan, de dire *mettre un homme au service d'un Grand*, pour dire *le lui recommander si fortement, qu'il ait ses intérêts aussi chers, que s'il étoit son Domestique*.

^c Les Persans, pour dire *avoir l'honneur*, disent être *Annobli*.

^d On a déjà parlé de cette figure de Rhétorique dont les Persans se servent en disant *les esclaves d'un Seigneur*, pour signifier *le Seigneur même*.

Le 18. je pris congé du Lieutenant du Gouverneur & de *Mirzathæer*. Ils étoient tous deux ensemble. L'un & l'autre eurent la bonté de m'offrir un Conducateur. Je les en remerciai fort humblement, & leur dis que s'ils croyoient que j'en eusse besoin pour ma sûreté, je les suppliois d'avoir la bonté de m'en donner. Ils répondirent, que les Passeports du Roi que j'avois étoient une suffisante Escorte, puisque je pouvois en les montrant prendre du monde par-tout où je voudrois, autant qu'il me plairoit; que j'étois en pais de sûreté, & que l'offre qu'ils me faisoient étoit seulement pour témoigner, qu'ils étoient disposés de tout contribuer à mon voyage. Des gens de Qualité qui étoient-là m'ayant dit au même tems, que je n'avois besoin de personne, je me contentai de demander à *Mirzathæer* un Passeport pour les Receveurs de Doüannes & des Peages, afin de n'être pas obligé de déployer
ceux

ceux du Roi. Il me le fit aussi-tôt expédier & le plus honnêtement du monde, comme on le peut voir dans la version que voici.

D I E U.

Aujourd'hui, second jour du mois de Sefer le victorieux, l'an 1084. Le Seigneur Chardin, Marchand, la fleur des Marchands & des Européens, est sur son départ pour la Cour. Il est chargé d'un merveilleux amas de bijoux précieux, & d'autres raretez, dignes du Seigneur du monde; qu'il a eu ordre d'acheter en son pays, & d'apporter aux pieds du trône qui est le vrai St. Siège du Vicaire de Dieu. On donne cet avis à tous Officiers subalternes, Regens, Lieutenants de Roi, Juges civils & criminels, Prevôts de villes & de grands chemins, Receveurs de Droits & de Peages, afin qu'ils sachent, que cette personne est de grande considération; & qu'en conséquence d'un ordre d'en-haut, qu'il a en main, il lui faut fournir partout où il ira toutes les choses dont il aura besoin, lui donner toute l'aide & tout le secours raisonnable qu'il demandera, & faire si bien qu'il arrive avec son Train, non seulement sans nul malheur, & nul mécontentement, mais aussi rempli de satisfaction & d'honneur au Palais du très-haut. Il faut aussi bien prendre garde de ne lui pas faire sentir de quelque manière que ce puisse être, qu'on a quelque prétention sur lui pour nuls droits de peage & de douanne, & s'assurer qu'il faut absolument rendre compte tant de sa personne & de ce qu'il porte, que des moindres dégoûts & mécontentemens qu'on pourroit lui causer.

A côté étoit le Seau , dont la marque est un passage de l'*Alcoran* , qui signifie , *ma Confession de Foi est au nom de Dieu , qui est mon refuge , & de Machammed l'Apôtre de Dieu.*

Le mot que j'ai traduit *Vicaire* , est *Calife* , & signifie proprement *Successeur*. Les premiers Successeurs de *Mahammed* n'avoient point d'autre Titre , & parce que les peuples qui ont suivi sa Loi ont toujours crû , que Dieu l'avoit établi Roi & Prophete Universel , l'avoit créé son Vicaire & son Lieutenant , & lui avoit donné le droit de gouverner tout le monde au Spirituel & au Temporel , ses Successeurs se sont entêtez de ces Titres fastueux ; & ont fait croire , qu'ils leur appartenoient par Droit de Succession : Or comme la race des Rois de Perse qui régne depuis 250 ans prétend tirer son origine de *Ali* , Gendre & successeur de *Mahammed* , ils s'en sont attribué les vaines Qualitez & Prérogatives. C'est la raison de l'épithete de *Vicaire de Dieu* que les Persans donnent à leurs Rois.

Le 20. *Mirzathaer* m'envoya visiter par un de ses domestiques , pour savoir s'il étoit vrai , que je voulusse partir le lendemain seul avec mes gens , & pour me dire , que je devois bien m'en donner de garde ; que j'attendisse compagnie ; qu'il y avoit du danger d'aller seul alors , sur tout étant étranger & chargé de beaucoup de bien , parce que c'étoit la saison que les *Curdes* , les *Sara-nechin* , les *Turcomans* , & tous les autres Bergers , qui habitent en des Tentes à la Campagne , & qui sont la plupart Voleurs , quittent les Plaines à cause de l'ardeur du Soleil , & vont avec leurs trou-

troupeaux & leurs maisons chercher dans les montagnes l'ombre & les pâturages. J'étois véritablement résolu de partir le lendemain, mais je fis réflexion sur l'avis, & je trouvai qu'en effet je hazarderois trop pour gagner sept ou huit jours de tems. Je m'imaginai aussi, que ce Seigneur, en me donnant cet avis, vouloit tacitement se tirer d'affaire, & se déclarer non responsable des mauvaises rencontres que je pourrois avoir. Il me vint encore de plus funestes pensées dans l'esprit, tout cela m'obligea à retarder mon départ.

Le 26. il m'envoya donner avis, que le frere du Prévôt des Marchands partoît dans deux jours, que c'étoit un fort honnête Seigneur, & que si je voulois avoir sa compagnie, il me recommanderoit fortement à lui. Je lui fis rendre mille remerciemens du souvenir & de l'affection qu'il témoignoit avoir pour moi, & lui fis dire, qu'il ne pouvoit me rendre de meilleur office, que de me mettre en de si bonnes mains. Je sùs le soir qu'il l'avoit fait autant bien qu'on le pouvoit desirer. J'eus une extrême joye de ce soin officieux, à cause particulièrement qu'il me desabusoit des réflexions que j'avois faites, sur ce qu'il m'avoit envoyé dire deux jours auparavant.

Le 28. je partis de *Tauris* avec ce Seigneur frere du Prévôt des Marchands. C'est un de ces Esclaves du Roi, dont l'on a parlé. Il avoit quatorze Chevaux & dix Valets. Nous fîmes trois lieues en un pais beau, & uni entre des montagnes, tirant au midi. Nous logeames à *Vaspinge*, grand bourg de six cens maisons. Quantité de beaux Ruisseaux y serpentent

tent de tous côtez. Il est rempli de Jardins & de Saussayes qui sont toutes de *Peupliers* & de *Tyls*; on les entretient pour s'en servir à la structure des Bâtimens.

Le 29. nous fîmes cinq lieuës. Nous passâmes d'abord une petite coline, & marchâmes toujours ensuite par des Plaines admirablement belles, fertiles & couvertes de villages : Celui où nous logeâmes se nomme *Agi-agach*. Ces plaines sont les plus excellens pâturages de la *Medie*, & j'ose dire du monde. Les plus beaux chevaux de la Province y étoient au vert. Il y en avoit quelque trois mille. C'est la coûtume en Perse, de donner l'herbe aux chevaux, trente cinq ou quarante jours durant, depuis *Avril* jusqu'en *Juin*. Cela les purge, les rafraichit, les engraisse, & les renforce. On la leur donne à l'écurie, ou à la Campagne, & l'on ne s'en sert point durant ce tems, ni quelques jours après. Le reste de l'Été on leur mêle l'herbe & la paille coupée fort menu. Voyant ces beaux pâturages, je demandai à ce jeune Seigneur, avec qui j'allois, *s'il y en avoit de meilleurs en Medie, & d'aussi belles & aussi grandes plaines*. Il me répondit, *qu'il en avoit vu d'aussi belles vers Derbent*, (c'est la *Medie Atropatiene*) *mais non pas de plus vastes*. Ainsi l'on pourroit croire avec assez de fondement, que ces plaines sont l'*Hypopotbon* dont parlent les anciens Auteurs, & où ils disent que les Rois de *Medie* tenoient un Haras de cinquante mille chevaux, & que c'est ici aussi où il faut chercher la plaine de *Nyse*, si célèbre par les chevaux *Nysains*. Le Géographe *Etienne* dit que *Nyse* étoit dans le país des *Medes*. Je contai à ce
Sci-

Seigneur les particularitez que les Histoires rapportent de ces chevaux , & particulièrement celle que rapporte *Favorin*, que tous les chevaux *Nysains* étoient *Isabelles*. Il me dit, qu'il ne l'avoit jamais là ni entendu dire. Je m'en suis enquis aussi durant tout mon voyage à plusieurs personnes d'érudition & de qualité, mais sans apprendre qu'il y eût aucun endroit dans la *Medie* ni en toute la Perse, où tous les chevaux naissent de couleur *Isabelle*.

Le 30. nous fîmes six lieuës par un chemin assez uni , qui serpente entre des colines. Après deux heures de marche, nous passâmes proche des ruines d'une grande ville, qu'on dit qu'il y a eu là autrefois , & qu'*Abas* le Grand acheva de détruire. On voit à gauche du chemin de grands ronds de pierre de taille. Les Persans disent, que ces Ronds ou Cercles sont une marque que les *Caons*, faisant la guerre en *Medie*, tinrent conseil en cet endroit; parce que c'étoit la coutume de ces peuples, que chaque Officier qui entroit au Conseil portoit une pierre avec lui pour lui servir de siège. Les *Caons* sont des *Geans* Persans, ainsi nommez de *Kaous* Roi de Perse, fils de *Cobad*, fils de *Cosron*, qui sont des Rois de la seconde race dont les Histoires ont été tournées en Fables comme sont les Romains. *Herodote* raconte quelque chose de semblable d'une armée Persanne, qui alloit contre les *Scythes*. Il dit que l'armée étant en *Thrace*, *Darius* lui montra un lieu, & commanda que chacun y mît une pierre en passant. Ce qui cause le plus d'admiration en considérant ces pierres, c'est qu'il y en a de si gros-

ses , que huit hommes auroient peine à les remuer , & qu'on n'apperçoit point qu'elles ayent pu être tirées que des montagnes voisines , qui sont à six lieues. Nous trouvâmes sur le chemin trois grands & beaux *Caravanserais* , & logeâmes à un village nommé *Caratchiman* , situé au bas d'une coline. Il n'est pas si grand que *Vaspinge* , mais il est aussi beau.

Le 31. notre traite fut de quatre lieues par des colines & par des vallées , toutes admirablement belles & fertiles. Nous passâmes à mi-chemin , à travers un grand village , plein de Saussayes & de jardins , & fort arrosé. On le nomme *Turcman* , parce qu'il y a dans les Campagnes qui l'environnent quantité de troupes de Bergers ainsi nommez. Nous nous arrêtâmes à *Pervaré* , autre village de la grandeur & de la beauté de *Turcman* , & situé de même en un fond au bas d'une coline , le long des bords d'un petit fleuve.

Le 1. *Juin* nous fîmes deux lieues en un pais plain , & uni comme celui que nous avions traversé les jours précédens , & quatre entre des montagnes où le chemin est fort rude & fort difficile. Un petit fleuve , mais fort rapide , passe au milieu. Il va toujours en serpentant ; & l'on est obligé de le passer plusieurs fois pour accourcir le chemin. Nous mîmes pied à terre à *Miana*. C'est un bourg situé au milieu d'une belle & vaste plaine , entouré de montagnes , qui separent sur cette route la *Medie* du pais des *Parthes*. C'est la raison du nom qu'il porte , car *Miané* veut dire proprement *Mitoyen*. Il y a en ce bourg un bureau de *Doñane* , dont les Commis ont la

la réputation de fort tyranniser les petites gens qui y passent. Ils sûrent qui étoit le Gentilhomme avec qui j'allois, & qui j'étois aussi, cela leur ôta même la hardiesse de paroître. Il y a ce bon ordre en Perse, & presque dans tout l'Orient, que les Receveurs de toute sorte de droits, n'ont la permission ni l'autorité de rien demander aux personnes de Qualité, à aucun Officier du Roi, quelque petit que soit son office, ni à un étranger de condition. S'ils avoient l'audace d'en approcher pour s'enquerir seulement de ce qu'ils portent, elle seroit punie de bastonnades.

Le 2. nous fûmes tant de tems à guayer le fleuve de *Miana*, à cause que le pont étoit rompu, & nous trouvâmes si rude la montagne qu'il faut traverser au-delà, que nous ne pûmes faire que trois lieues. Ce fleuve est à un mille du bourg. Il est rapide & large, sur tout où nous le passâmes. On fut plus de deux heures à chercher le guai, & à faire passer les chevaux de bagage, qui passèrent tous bien, graces à Dieu, & cinq heures à traverser la montagne, qui est fort haute & fort roide, & qui fait la séparation entre la *Medie* & la *Parthide*. Ces deux grandes Provinces sont séparées par une chaîne de montagnes, qui est une branche du mont *Taurus*; qui s'étend depuis l'*Europe* jusques à la *Chine*, traversant, comme l'on a dit, la *Moscovie*, la *Circassie*, la *Mingrelie*, la *Georgie*, le pays des *Parthes*, la *Bactriane*, la Province de *Candahar*, & les *Indes*. Au haut de la montagne nous vîmes sur une pointe de roche un grand Château ruiné. Les Persans le nomment le *château de la pucelle*, & disent qu'*Ard-chir*, l'*Artaxerxès*
des

des Grecs le fit bâtir pour servir de prison à une Princesse du sang. *Abas* le Grand le fit ruiner, parce qu'il servoit de retraite à une troupe de Voleurs, qui faisoient les Souverains dans ces montagnes. On y trouve çà & là de longues chaussées, que ce grand Prince a fait faire aux endroits difficiles à passer durant l'hiver. Au bout de nôtre traite nous passâmes sur un beau pont un grand fleuve, nommé *Kesil-heuzé*, c'est-à-dire, *fleuve d'or*, & logeâmes à *Sémélé*. C'est un *Caravanserai*, bâti proche le pont, pour loger les voyageurs qui ne peuvent passer outre.

Ce fleuve de *Kesil-heuzé* est plus grand & plus rapide que celui de *Miané*. Il a sa source dans les montagnes de *Derguesin*, tirant vers la *Medie Apopatiane*, au travers de laquelle il se rend dans la Mer Caspienne, après avoir passé par la célèbre ville d'*Ardevil*. Il sert de bornes à la *Medie* & au païs des *Parthes*. On n'a pàs de peine à reconnoître, quand on l'a passé, qu'on a changé d'air & de païs; car au lieu que la temperature de la *Medie* est assez humide & nebuleuse, qu'elle produit beaucoup de vents & de pluyes, & que le terroir du païs est fertile de soi; quoique quelques anciens Auteurs en aient autrement écrit; l'air du païs des *Parthes* est sec au dernier degré & c'est ce qui fait qu'on n'y voit que rarement durant six mois de l'année ni pluyes ni nuages. Le terrain est sablonneux, & la Nature n'y produit rien toute seule.

Le païs des *Parthes*, qui a tenu à son tour l'Empire de l'Asie, est la plus grande & la premiere Province de la Monarchie Persane. Elle est toute du domaine du Roi, & n'a point

point de Gouverneur, comme la plupart des autres Provinces. Les Persans lui donnent pour limites, à l'Orient la Province de *Corasson*, qui est la *Coromitrene*; au Midi celle de *Fars*, qui est la *Perse* proprement dite; l'*Azerbeijan*, qui est la *Medie*, à l'Occident; le *Guilan*, & le *Mazanderaan*, qui sont l'*Hyrcanie*, au Septentrion. Cette Province a deux cens lieues de longueur, & du moins cent cinquante lieues de largeur. L'air y est très-fec, comme on l'a dit, & le plus sain du monde presque par tout. Elle contient plus de montagnes que de pais plain. Ces montagnes sont nues, & ne produisent (generalement parlant) que des Chardons & de la Bruiere. Les campagnes sont fertiles & agréables aux endroits où il y a de l'eau, mais où il n'y en a point la terre ne produit rien du tout. Cette grande Province a plus de quarante villes, ce qui est beaucoup en Perse, qui n'est pas un Empire peuplé à proportion de son étendue.

• Les Orientaux appellent le pais des Parthes *Arak-agem*, c'est-à-dire, *Arak-persienne*, pour la distinguer de l'Arabie, qu'ils appellent *Arak-arab*. Ils l'appellent aussi *Balad-el-gebel*, c'est-à-dire, *pais de Montagnes*, à cause qu'il y en a beaucoup, comme je le viens de dire. Mon opinion est que ces Scythes, de qui les anciens Auteurs ont écrit que les Parthes tirent leur origine, sont les petits Tartares qui habitent au Septentrion de la Perse, appelez maintenant *Tuz bes*, & autrefois *Bactriens*; & que cet *Arface*, dont les histoires Grecques rapportent qu'il fonda l'Empire des Parthes, étoit du pais de *Tamerlan*, de *Halacou*, & de ces autres Princes Tartares, qui ont fait de si gran-

grandes & fameuses conquêtes en Afie les derniers siècles paffez.

Le 3. nous fîmes quatre lieux, fur la même route que nous avions tenuë depuis nôtre départ de *Tauris*, favoir, au Midi. Nous allâmes toujours en beau chemin. Nous avions des montagnes proche de nous à droite & à gauche. Nous logeames à *Sircham*. C'est un grand Caravanferai proche de trois ou quatre petits villages. Il est situé en un terroir fort sablonneux & fort fec. Les Commis, qui tirent les droits de la traite foraine de la Province, y tiennent leur bureau.

Le 4. nous fîmes sept lieux par des landes & des sablons. Le chemin y serpente un peu à cause de plusieurs buttes & colines de sable. Il ne laisse pas d'y avoir de côté & d'autre à peu de distance d'assez belles & fertiles campagnes, & çà & là des villages qui font une belle vûe. Le fleuve de *Zerigan* arrose toutes ces campagnes. Nous logeames à un grand Caravanferai nommé *Nicbé*, bâti entre cinq grands villages.

Le 5. nôtre traite fut de six lieux par des chemins plus beaux & moins tortus, & sur la même route que le jour précédent. Nous logeames à *Zerigan*. C'est une petite ville qui n'a gueres plus de deux mille maisons. Elle est située en une plaine assez étroite, les montagnes qui la renferment n'étant qu'à demi lieuë l'une de l'autre. Le terroir de *Zerigan* est assez fertile & agreable; l'air y est bon & frais en Eté. Les dehors sont remplis de jardins, & sont assez divertissans; mais le dedans n'a rien de beau & de remarquable que de grandes ruines.

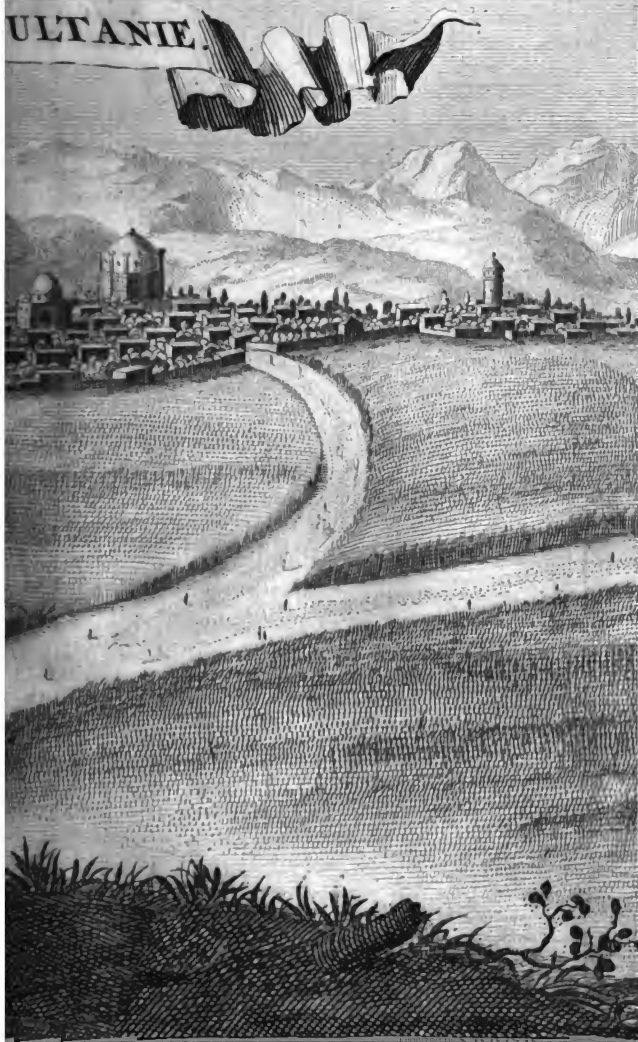
L'hif-



بلطاجينه



ULTANIE.



L'histoire de Perse met la fondation de cette ville sous le règne d'*Ardecbir-bahésou*, plusieurs siècles avant *Jésus-Christ*. Elle remarque qu'elle étoit de vingt mille maisons, ce qui paroît assez vrai-semblable; car à plus d'un mille aux environs, on voit des ruines & des mazures. *Tamerlan* la détruisit entièrement la première fois qu'il y passa, mais la seconde, savoir à son retour de Turquie, il en fit rebâtir une partie, ayant appris qu'elle avoit été long-tems florissante par les Sciences, & qu'elle avoit produit plusieurs grands hommes. Elle est célèbre pour ce sujet dans les Auteurs Orientaux. Les Tartares & les Turcs, qui ont ravagé la Perse, depuis *Tamerlan*, l'ont saccagée & détruite diverses fois, & ce n'est que depuis le commencement de ce siècle qu'on s'est mis à la rebâtir.

Le 6. notre traite fut en un pais le plus beau & le plus agréable qu'on puisse voir, à travers une belle plaine, où le chemin est fort uni & fort droit. Il y a un grand Haras Royal & d'autres du Gouverneur de la Province. On y trouve plusieurs belles eaux qui coulent de source, & qui rendent ce terroir merveilleusement fertile. On y voit tant de villages, qu'on a peine à les compter, & beaucoup de Sauffayes, & de jardins, qui forment d'agréables paysages, & des vûes charmantes. Nous mîmes pied à terre après cinq lieues de marche à un grand Caravanserai, nommé *Queurq-boulag*, qui n'est éloigné que d'une grande portée de canon de la ville de *Sultanie*.

Cette ville est située au bas d'une montagne, comme on le peut voir dans le profil que j'en donne. Elle paroît de loin fort jolie & bien
con-

construite, & fait naître l'envie de la voir de près : mais quand on en approche ce n'est plus la même chose : & elle paroît encore moins belle quand on est dedans. Il y a quelques édifices publics considérables, pour l'architecture & pour la structure, avec trois mille maisons. Les gens du pays disent, que cette ville occupoit autrefois demi-lieuë de terrain du côté d'Occident, plus qu'elle ne fait aujourd'hui : & que les Eglises, les Mosquées & les Tours ruinées, qu'on voit de ce côté-là à cette distance, étoient du corps de la ville. Cela peut bien être vrai, car les Histoires de Perse assurent, qu'elle étoit la Capitale, & la plus grande du Royaume : & il y a peu de villes au monde, où l'on voye de plus vastes ruines. Il y a beaucoup de vivres & à bon marché. L'air y est fort bon, quoi que fort changeant. On remarque qu'en toute saison il change presque à toute heure : car le soir, la nuit, & le matin, il est froid, & durant le jour, il est chaud, d'une extrémité à l'autre. *Sultanie* a 36 deg. 18 min. de latitude, & 48 deg. 5 min. de longitude. Un Sultan en a le gouvernement.

Quelques histoires de Perse portent, que cette ville est une des plus anciennes du pays des Parthes, & qu'on n'en fait point le fondateur. D'autres disent au contraire, que les premiers fondemens en furent jettés sous l'ascendant du Lion, par l'ordre & sous le règne d'*Ergon-can*, fils d'*Abkei-can*, & petit-fils de *Halacou-can*, & que n'ayant pû être achevée durant sa vie, son fils *Jangou-Sultan* la fit achever, au commencement du 14^e siècle, & la nomma *Sultanie*, c'est-à-dire, ville
Roya-

Royale ; car *Sultan* signifie proprement *Roi*, d'où vient *Seltenet*, qui est le terme ordinaire dont les Persans se servent pour dire *Royaume* ou *Monarchie*. Les Monarques de l'Asie, qui ont régné depuis le septième siècle, se faisoient la plupart appeller *Sultans*, d'où nous est venu le mot de *Souldan*, que nos histoires donnent aux derniers Rois d'Egypte, & les Empereurs de Turquie s'appellent *Sultans*. J'ai pourtant oui dire à des gens doctes, que cette ville n'avoit été appelée *Sultanie* ou *Royale*, que depuis le tems que les derniers Rois de Perse, qui se faisoient aussi appeller *Sultans*, y eurent établi leur demeure. Ce fut *Abas* le Grand qui la transporta à *Ispahan*, à la fin du seizième siècle, son Pere *Ismaël Codabende*, y étoit mort, & y avoit été enterré proche de cette grande Mosquée qui paroît si éminente dans le plan. Si cette ville a été construite des ruines de *Tigranocerta*, comme plusieurs Auteurs modernes de l'Europe l'avancent hardiment, on pourroit dire que le nom qu'elle porte a été formé sur son nom ancien : *Certa* en vieux Persan signifiant ville, *Tigranocerta* ne voudroit dire autre chose que ville de *Tigranes*, qui étoit Roi d'Arménie, comme chacun sait. Je ne sais pas cependant comment on peut prendre *Sultanie* pour *Tigranocerta* ; *Tacite* disant que *Tigranocerta* étoit à 37. milles de *Nisibe*, ville que chacun sait être dans la Mésopotamie sur le Tigre, à 25. lieues de *Ninive*. Je le dis encore une fois, la Géographie des anciens Historiens est la plus confuse du monde ; on ne les peut accorder, & ils étoient fort mal informez. Je ne le dirois pas si hardiment, si je

ne

ne voyois que les relations modernes font d'aussi grandes méprises en tout ce qu'elles publient, ou sur des mémoires ou sur le rapport d'autrui. Il n'y en a point dont je ne pusse tirer des exemples de cette vérité. Cette ville a été plusieurs fois détruite ; la première fois par *Cotza Rechid* Roi de Perse, que nos Historiographes nomment *Giausfan*, parce qu'elle s'étoit rebellée, & qu'elle avoit pris les armes contre lui ; en suite par *Tamerlan* ; puis par d'autres Princes Turcs & Tartares. Les prédécesseurs d'*Ismaël Sofy* à commencer de l'an 700. de l'*Hegire*, qui répond au 1300. de l'Epoque Chrétienne, y firent quelque tems leur séjour, & l'on dit que quelques siècles auparavant, les derniers Rois d'Arménie y avoient aussi tenu leur Cour ; & que de leur tems il y avoit plus de quatre cens Eglises. On en voit plusieurs de ruinées, comme je l'ai dit, mais il n'y en a point d'entière, & il n'y habite nuls Chrétiens.

Le 7. nous fîmes six lieues en un pays encore plus beau que celui qu'on a décrit. On traverse un village à chaque mille qu'on fait, & l'on en voit une infinité en éloignement entourez de saussayes, & separez par de belles prairies. Celui où nous logeames est fort beau & fort grand, dit *Hibié*. Il est proche d'un gros bourg entouré de murs & bien peuplé, qu'on nomme *San-cala* : Ce mot abrégé signifie, *château de Hasan*.

Le 8. la lassitude de nos chevaux nous empêcha de passer *Ebber*, qui n'est qu'à deux lieues de *Hibié*. Nous les fîmes à travers ces belles & charmantes campagnes, dont l'on a parlé, tirant toujours droit au Midi. Ce qui rend

rend ces plaines si agréables & si fertiles, est, la quantité d'eaux qui y coulent, & le labour qu'on y fait ; car, comme on l'a dit, le terroir du país des Parthes est de soi-même sec & stérile, mais par tout où on le peut arroser on y fait venir tout ce qu'on veut, & on le rend fort beau & fort bon.

Ebber est une petite ville, à ne compter que les édifices, car elle n'a pas plus de deux milles cinq cens maisons, mais elle a tant de jardins, & ces jardins sont si grands, qu'un homme de cheval est une demie heure à la traverser. Un petit fleuve, qui porte le nom de la ville, passe par le milieu d'un bout à l'autre. On dit que c'est le même que les Anciens appelloient *Baronthe*. La situation en est riante & agréable, l'air y est fort bon, le terrain abondant en fruits, & en autres vivres. Il y a des bâtimens assez bien faits. Les Hôtelleries, les Tavernes, & les places publiques sont belles pour le lieu. Il y a trois grandes Mosquées. On voit au milieu de la ville les ruines d'un château de terre. Elle est éloignée de l'Equateur de 36 deg. 45 min. & des Isles fortunées de 84 deg. 30 min. Cette longitude, & toutes les autres que je marque, sont prises des plus nouvelles tables Persiennes. Un *Darogué*, c'est-à-dire, *Preteur* ou *Recteur*, gouverne *Ebber*. Le *Mirtchecarbacy*, (on appelle ainsi le grand Veneur,) a ses appointemens assignez sur les revenus de cette ville. On appelle ces sortes d'assignations *Tabuit*. On dira amplement ailleurs ce qu'il faut entendre par ce mot.

Les Géographes de Perse disent, qu'*Ebber* a été bâtie par *Kei-rofron*, fils de *Siabonch*; que
Da-

Darab-keibont, ou *Darius l'infortuné*, fit commencer le château ; que *Skender-roumy*, c'est-à-dire *Alexandre le Grand*, le fit achever ; & que cette ville a été autant de fois ruinée & saccagée que toutes les autres dont elle est proche. Cependant il n'y paroît point à présent, tant elle a été bien relevée. Ces Geographes remarquent , que cette ville est des plus anciennes de la Province. Ce pourroit bien être *Vologoo certa*, ou *Messabetba*, ou *Artacana*, dont il est souvent parlé dans les anciennes histoires de Perse.

A *Ebber*, on commence à n'entendre plus parler que Persan dans les villes & à la campagne. Avant que d'arriver-là , le langage vulgaire est le Turquesque , non pas tout à fait comme on le parle en Turquie, mais assez peu différent. D'*Ebber* jusqu'aux *Indes*, on parle Persan, plus ou moins purement, selon qu'on est plus ou moins éloigné de *Cbiras*, où est la pureté de la langue Persanne. Ainsi, c'est un langage tout-à-fait grossier & mauvais, dont on se sert à *Ebber.*, & aux endroits qui en sont proche.

Le 9. nous fîmes neuf lieues par ces admirables plaines , où le chemin est aussi beau & aussi uni , qu'une allée de Jardin. On ne peut voir de plus belles campagnes. Après trois lieues de marche, nous passâmes un gros bourg presque aussi grand qu'*Ebber*, nommé *Parfac*. Plus outre nous laissâmes *Casbin* à gauche, à cinq lieues de nous. Voici la description que j'en dressai l'an 1674. dans un séjour de quatre mois que j'y fis avec la Cour.

Casbin est une grande ville, située en une belle plaine à trois lieues du mont *Alouvent*.
Ce

Ce mont , un des plus hauts & des plus renommés de toute la *Perse*, est une branche du mont *Taurus*, qui passe par les parties septentrionales de la *Parthie*, comme on l'a dit, & la sépare de l'*Hyrkanie*. La longueur de cette ville est du Septentrion au Midi. Elle a été autrefois ceinte de murs. On en voit encore les ruines. A présent elle est ouverte de toutes parts. Elle est composée de douze mille maisons. Elle a six milles de tour, & cent mille habitans, parmi lesquels il faut compter quarante familles de Chrétiens & cent familles de Juifs, tous très pauvres. Les plus beaux lieux qu'on y voye sont l'*Hippodrome*, ou carrière pour la course des chevaux, qu'on appelle *Maydan-cha*, c'est-à-dire, *place Royale*, laquelle est longue de 700. pas, & large de 250. & est faite sur le modèle d'*Ispahan*. Le Palais Royal a sept portes. La principale s'appelle *Alicapi*, c'est-à-dire proprement, *la porte haute ou élevée*. Il y a au dessus une inscription en Lettres d'or dont voici le sens. *Que cette triomphante Porte soit toujours ouverte à la bonne fortune, par la vertu de la confession que nous faisons, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Les jardins du Palais sont beaux, & bien entretenus, & faits en Echiquier. Le Roi *Tahmas* avoit fait bâtir ce Palais assez petit, sur le plan que lui donna un Architecte Turc. *Abas le Grand* le fit tout changer & l'augmenta de beaucoup. Il y a peu de Mosquées à *Casbin*. La Cathédrale qu'on appelle *Métchidgiuma*, c'est-à-dire, *la Mosquée de la congrégation*, est petite. Elle a été fondée par *Haron-Rechid*, Calife de *Bagdad* l'an 170. de l'*Hegire*. La Mosquée Royale

le, qu'on appelle *Metchid-cha*, est une des plus grandes & des plus belles de *Perse*, étant située au bout d'une rue large, plantée de grands arbres, qui commence à la grande porte du Palais du Roi. Cette Mosquée a été bâtie presque toute entière aux dépens de *Tabmas*, & de son vivant; son pere *Ismaël* l'avoit fait commencer, mais ses fondemens n'étoient qu'à rez-de-chaussée, lorsqu'il mourut. Il n'y a pas d'autre Mosquée considérable à *Casbin*. Comme les Persans font la plupart, & presque en tout tems, leurs dévotions chez eux, ne croyant pas que les prières qui se font dans les Eglises, soient plus agréables à Dieu que celles que l'on fait chez soi, ils ne sont pas si empressez à fonder des Mosquées pour son service, que des *Caravanserais* pour l'usage & pour les besoins du public. Après les Mosquées, les plus beaux bâtimens publics sont les *Medrezé*, ou *Colleges*, dont le plus considérable est celui qui porte le nom de *Califé Sulton*, son Fondateur, Grand Vizir de *Perse*, il y a cinquante ans. Il y a aussi en cette ville plusieurs beaux édifices parmi les *Caravanserais*, qui sont les Hôtelleries publiques. Celui qu'on appelle l'*Hôtellerie Royale* a 250. chambres, un grand bassin d'eau, avec de grands arbres au milieu de la Cour, & deux portes qui mènent dans la cour par deux rues de boutiques, où l'on vend les plus précieuses Marchandises. Mais ce qui fait le plus grand ornement de *Casbin*, n'est ni ces Hôtelleries, ni les Bains, ni les *Bazars*, ou places de Commerce, ni les Cabarets à tabac, à cahvé & à plusieurs boissons fortes, dont les Persans font débauche; c'est un grand nom-

nombre de Palais des Grands de *Perse*, qu'ils entretiennent de pere en fils, pour les longs sejours que la Cour Persane fait en cette ville de tems en tems. Il n'y a pas tant de jardins qu'en la plupart des autres villes de la Province, parce que le terroir est sablonneux & sec, & qu'il n'y passe qu'un petit ruisseau, qui est un bras du fleuve *Charoud*, dont l'eau ne suffit pas. On fait venir d'autre eau de la montagne, par des Canaux souterrains, qu'ils nomment *Kerises*. On la reçoit en des caves profondes de trente pieds. Elle est fraiche, mais elle est pesante & fade. Cette disette d'eau est aussi cause que l'air de *Casbin* est pesant, grossier, & mal sain, sur tout en été; ce qui vient de ce que la ville n'ayant point d'eau courante, n'a point d'égout pour emporter les immondices. On dit que les Persans ne font pas passer à *Casbin* le fleuve *Charoud*, de peur que la ville ne devienne plus belle qu'*Ispahan*, & que le Roi n'aimât mieux y demeurer. Malgré cette disette d'eau, la ville jouit d'une grande abondance de vivres, & de toute sorte de denrées; parce que les campagnes d'alentour qui regorgent d'eaux, abondent par même moyen en bétail, en grains, & en fruits. Il y croît le plus beau raisin de *Perse*. On l'appelle *Chaboni*, c'est-à-dire *royal*. Il est doré, transparent & gros comme une petite olive. On en transporte de sec par tout le Royaume. On en fait du vin le plus violent du monde, & aussi le plus délicieux, qui est épais comme tous les vins de liqueur. Cet excellent raisin ne croît qu'à de jeunes ceps. On ne les arrose point, & ils font cinq mois d'été en un terrain sablon-

neux, & sous un ciel brulant sans recevoir une goutte d'eau. Quand la vendange est faite, on laisse aller le bétail dans les vignes pour les brouter, puis on en coupe le plus gros bois, & on ne laisse que de jeunes ceps hauts d'environ trois pieds, qu'on n'a pas besoin, comme on voit, de faire soutenir par des échelas, aussi ne s'en sert-on point. Il croît encore force Pistaches en ce terroir, & l'air y est extrêmement chaud l'été durant le jour, à cause de la haute montagne qui est au Septentrion : mais les nuits y sont alors si fraîches en récompense, que pour peu qu'on s'y expose deshabillé, l'on ne manque point d'en devenir malade. *Casbin* est à 85. degrés & 5. minutes de longitude, & à 36. degrés & 35. minutes de latitude.

La plupart des Chorographes *Europeans*, qui ont traité des villes de *Perse*, disent, que *Casbin* est l'ancienne *Arsacie*, qu'on appelloit *Europe*, avant que les *Parthes* lui eussent donné le nom d'*Arsace*, leur premier Empereur. Que c'est celle que les Grecs appelloient *Ragea*, & que l'Ecriture Sainte appelle *Ragès de Medie*. Quelques uns ont opinion que c'est la *Casbira*, dont parle *Strabon*. Les histoires de *Perse* ne la font pas si ancienne. Celle qui est intitulée *Elbeijon*, c'est-à-dire, l'explication, porte, que *Chapour* fils d'*Ardechir-babecan* l'a fondée, & qu'il lui donna le nom de *Chapour*, comme qui diroit la ville du fils du Roi ; Car *Chae*, signifie Roi, & *pourra* en ancien Persan veut dire fils. De là est venu le nom de *Chapour*, que les Auteurs Grecs prononçoient *Sapores*. L'histoire intitulée *Teduiné* dit que cette ville, qui fut nommée *Chae-*
pour,

pour, n'est pas *Casbin*, & qu'elle n'étoit pas bâtie au même lieu où est présentement *Casbin*; mais à trois lieuës au dessus, vers l'Occident, au confluent de deux fleuves, l'un nommé *Haroud*, dont l'on a parlé, qu'il vient du mont *Alouvent*, & l'autre appelé *Ebberoud*, c'est-à-dire le *fleuve d'Ebber*.

J'ai ouï dire à plusieurs Persans de considération, qu'il y a là en effet quantité de ruines, & que tous les Auteurs sont d'accord que deux bourgs, nommez *Sartché*, qui en sont proche, ont été batis du tems d'*Ardechir-babecon*. Une autre histoire Persanne, composée par un Auteur, nommé *Ambd alla*, porte que le commencement de *Casbin* fut un château, que ce Roi, qu'on vient de nommer, fit bâtir, pour arrêter les courses des *Deilemites*, qui descendoient du mont *Alouvent*, & faisoient des ravages en tout ce territoire. Que ce château étoit situé au même lieu où est maintenant la Place Royale de *Casbin*, & qu'il fut ruiné par les Arabes du tems d'*Osmán*, un des premiers Successeurs de *Mahamed*. Presque toutes les histoires font mention de ce Château, & disent, qu'après qu'il eut été abatu, on le rebatit plus grand qu'auparavant, & qu'il se forma un gros bourg tout alentour. *Moufaelbady-billa*, fils de *Mahamed Mehdy*, Calife de Bagdad, le fit ceindre de murs l'an 170. de l'Hégire, & fit bâtir à mille pas de distance une petite ville, qu'on nomma de son nom *Medine-moussi*. Un grand quartier de *Casbin* porte encore ce nom. *Moubarec-yuzbec*, affranchy du Calife qui avoit le gouvernement de la province, & à qui l'ouvrage avoit été recommandé, en fit bâtir un

autre à pareille distance, & le nomma *Moubarekie*, pour la conservation de son nom. Les Persans quelque tems après appellerent cette ville *Moubarecabad*. *Moubarec* signifie, *benit*, & *abad*, *habitation*.

Haron-Rechid, frere & Successeur de *Moussa elhady*, joignit ces trois petites villes en une par quantité de beaux batimens qu'il fit construire dans le vuide, mit une grosse garnison dedans, & ordonna qu'on entourât de murs & de fortifications toute la place. On commença d'y travailler l'an 190. de l'*Hegire*. *Haron* avoit dessein d'en faire un rampart contre les *Hircaniens* & les *Deilemites*, & un magazin d'armes pour la guerre qu'il méditoit de porter en *Iberie*, & tout ensemble un lieu de commerce. Mais étant mort peu après l'entreprise, & avant que d'en voir la fin, l'ouvrage demeura imparfait. L'an 245. sous le règne du Calife *Muktadis-billa-Moussa*, fils de *Nufa*, qui avoit secoué le joug de ce Pontife, & usurpé l'autorité Royale dans la *Perse*, fit achever ces murs & ces fortifications, & donna à la ville le nom de *Casbin* ou *Casvin*, car on prononce ce nom tantôt par *b* tantôt par *v*, d'un mot qui signifie *châtiment* ou *peine*; parce qu'il faisoit emprisonner dans le château qui y étoit tous les Grands qu'il vouloit punir. On donne une autre raison de cette dénomination, savoir, que cette ville étoit un lieu d'exil. *Acembeg*, Auteur *Armenien*; est d'un avis différent, car il tient que la ville de *Casbin* a été ainsi nommée du Roi *Casbin*.

L'an 364. une partie de la muraille de la ville étant tombée, *Sabeb Calife Ismael*, premier

mier Ministre de *Alié-Fecre-déulet* Roi de *Perse*, fit relever ce qui s'étoit ruiné; & des guerres civiles l'ayant détruite depuis presque toute entière, *Emer Cberifabou-ali Jaser*, eut soin de son rétablissement, & y fit travailler l'an 411. avec tant d'application qu'il n'y paroïssoit plus de ruines deux ans après. L'histoire de *Casbin* fait mention de deux autres furieux desastres, qui lui sont arrivez par des tremblemens de terre. Le premier l'an 460. qui renversa tous les murs & un tiers des édifices. *Kehnon* Prince de la race des *Seljouge* les fit reparer trois ans après, sous l'ascendant de *Gemini*. Le second tremblement, qui ne fit pas tant de mal que le premier, arriva l'an 562. *Mabamed* fils d'*Abdalla-elmegaré* régnoit alors au pais des *Parthes*, & faisoit sa résidence proche de *Casbin*. Il s'y transporta pour voir les dommages du tremblement, & pour les réparer. Et parce que les murailles, qui n'étoient que de terre, ne lui semblerent pas assez belles ni assez fortes pour une si grande ville, il fit abatre ce que le tremblement en avoit épargné, & en fit faire de Brique rouge. Ces murs avoient cent mille & trois-cens pas d'enceinte, & étoient renforcez de Tours à chaque cinq cens pas. Les Tartares & les Turcs ont ruiné entierement ces tours & ces murailles à diverses reprises, & celles qu'on avoit rebaties en leur place, à mesure que quelque nouveau ravage les détruisoit. On en voit les ruines, comme je l'ai dit.

Après tout, *Casbin* s'est rétablie, comme l'on voit, & depuis plus de trois cens ans elle jouit de la paix & de l'abondance par l'a-

avantage de sa situation, qui la rend si propre pour lier le commerce de l'*Hyrkanie*, de l'*Iberie*, & de la *Medie*, avec les Provinces meridionales du Royaume. L'an 955. de l'*Hegire*, le Roi *Tahmas*, desesperant de defendre *Tauris* contre le grand *Soliman*, se retira à *Casbin*, & fit de cette ville la Capitale du Royaume. Il la trouvoit commode en toute saison. Il y passoit l'hiver; l'été il se retiroit à trois ou quatre lieues à la Campagne, & le passoit d'ordinaire sous des tentes au pied du mont *Alouvent*, où il y a beaucoup de lieux frais, d'eaux, & d'ombrage. Ses successeurs ont passé leur vie de la même sorte, jusques à *Abas le Grand*, qui dès la première année de son règne transféra la Cour à *Ispahan*. On allegue diverses raisons de ce changement. Les uns l'attribuent à l'air de *Casbin*, que Sa Majesté, disent-ils, ne trouvoit pas bon; d'autres assurent qu'il fut épouvanté de ce que lui firent savoir les Astrologues, que les astres le menaçoient de plusieurs malheurs s'il demouroit en cette ville. D'autres veulent, qu'il le fit pour executer mieux le dessein qu'il avoit de bâtir une nouvelle ville, s'étant mis en tête, que c'étoit un plus sûr moyen pour éterniser sa mémoire, que toutes les grandes actions qu'il faisoit. Mais ce qui est plus vraisemblable, c'est ce que j'ai ouï dire à un Seigneur, qui a été fort aimé de ce grand Roi, que dès qu'il eût conçu le dessein des grandes conquêtes, qu'il executâ glorieusement vers l'Orient & vers le Midi, il quitta *Casbin* pour *Ispahan*, afin d'être plus proche des pais qu'il vouloit conquerir.

Quoi qu'il en soit, cette ville est bien déchue,

chuë, depuis que la Cour s'en est retirée, & qu'elle a perdu tout ce qui accompagne la pompe d'une grande Cour. Les successeurs d'*Abas* y ont été faire de tems en tems des séjours d'une ou de deux années de suite. Le feu Roi étoit en chemin pour y aller quand il mourut. La ville l'en avoit fait solliciter par des présens & des requêtes; & elle eut tant de joye d'apprendre que S. M. y venoit, qu'elle donna trois cens *Tomans* de Présent, (ce sont treize cens pistoles,) à l'Officier qui lui en apporta le *monch da louc*, c'est-à-dire, la bonne nouvelle. Le principal avantage qui lui revient du séjour de la Cour, est la consommation d'une infinité de denrées que le país produit, & dont il n'y a point de transport, les Provinces voisines n'en ayant nul besoin.

Outre tout ce que l'on a dit qui rend *Casbin* une ville illustre, il ne faut pas oublier qu'il en est sorti plusieurs Auteurs célèbres; entr'autres *Locman*, fameux pour les *Fables* qu'il a composées, & qui ressemblent si fort à celles d'*Esopé*, que de doctes Auteurs tiennent que c'est un même livre. Le Gouverneur de cette ville a titre de *Darogué*. On y en met un nouveau tous les deux ans. Il tire chaque année six cens *Tomans* de ce gouvernement, c'est neuf mille écus. On donne à cette ville dans les Actes juridiques, le surnom de *Da-rel-seltenet*, c'est-à-dire, *siège de la Royauté*; parce que les Rois de *Perse*, qui ont régné le 15 & le 16 siècle y faisoient leur résidence, comme on l'a dit. On lui donne aussi l'épithète de *Gemel-abad*, c'est-à-dire, la belle, ou la glorieuse ville.

Notre traite s'acheva à *Kiaré*, bourg gros de cinq cens maisons. Il y a au milieu un Château de terre situé sur une éminence, & à demi ruiné. C'est un reste des lieux forts de ce pais, qui furent abatus dans le 13 siècle. Les invasions étoient si fréquentes & si subites, & les guerres civiles si longues & si animées, qu'il falloit se fortifier par-tout, & se défendre de toute sorte de gens. On voit de pareils châteaux presque dans tous les bourgs, & dans les grands villages du ressort de *Cashin*.

Le 10. nous ne fîmes que quatre lieuës, en un pais uni & agréable, comme les jours précédens, continuant d'aller droit au midi. Notre manière de voyager étoit telle, particulièrement depuis *Miané*, qui est aux confins de la *Medie*. Nous partions toujours le soir une heure ou deux avant le Soleil couché plus ou moins, selon la traite que nous avions à faire. Nous achevions les traites de cinq ou six lieuës à minuit, ou environ. Les grandes de huit à neuf lieuës nous tenoient presque toute la nuit. On voyage généralement ainsi dans tout l'Orient durant le beau tems, pour être à couvert de l'ardeur du Soleil, qui accableroit à la Campagne les hommes & les animaux. La nuit on marche plus vite, on est plus dispos, les valets vont à pied de tems en tems sans peine, & les maîtres même sont bien-aîsés d'y aller un peu, pour dissiper le sommeil & de petits saisissemens de froid, que la fraîcheur de l'air cause. Tout cela soulage les chevaux. Quand on est arrivé on se met au lit, & on regagne sur le jour pour dormir, ce que l'on avoit perdu la nuit. Un
au.

autre avantage qu'il y a à voyager de nuit est, que les bêtes de charge se reposent tout le tems que la chaleur & les mouches les incommodent, & qu'ils font bien mieux penser, les valets voyant plus clair à les soigner. De plus on trouve plus aisément durant le jour ce qu'il faut pour les hommes & pour les chevaux. Les hôtes des *Caravanserais*, qui ont dormi presque toute la nuit, parce qu'alors ils n'étoient pas employez, sont debout & prêts à tout ce qu'on leur commande. La première chose que font les *Pallefreniers* en arrivant est de promener les chevaux; on leur met après la couverture, & on leur lâche la sangle. Au bout d'une heure ou deux, on leur donne à manger; & les *Pallefreniers* se mettent à dormir. Tout le monde se leve à neuf ou dix heures, & l'on fait un léger repas. Les valets d'étable pensent les chevaux ensuite, & le *Cuisinier* apprête à manger. Le Maître cependant, ou repose de nouveau, ou s'occupe à autre chose. A quatre heures, on donne l'orge, car en tout l'Orient on ne nourrit point les chevaux d'avoine, & l'on selle à même tems on sert le soupé. Pendant que le Maître soupe, le *Cuisinier* nettoye la batterie, & le Valet de chambre ferme les *mastras*. C'est une manière de porte-manteau, où l'on met le lit & les habits, aussi proprement que dans un coffre. Un cheval en porte deux. Les *Domestiques* soupent ensuite, & pendant cela, le Maître s'habille & se botte. Dès que les valets ont mangé, ce qui est bien-tôt fait parmi les *Asiatiques*, le *Cuisinier* enferme la vaisselle, le *Pallefrenier* va tirer la sangle & brider, les autres plient les ta-

pis & font le reste des choses qui sont de leur devoir. On charge après, & l'on s'en va. Ceux qui n'ont pas vû l'Orient auront peine à croire la commodité avec laquelle toute sorte de gens y voyagent. Elle est grande néanmoins, quoique pour ainsi dire, on porte toute une maison avec soi. La raison en est, que les valets ayant chacun leur emploi séparé, tout se trouve fait en un instant. Comme il n'y a non plus de Tavernes que d'Hôtelleries, sur les grands chemins, on porte toujours avec soi de quoi boire & manger, lorsque l'on en a envie, & cela se fait aussi fort commodément dans de petits coffres que l'on appelle *yactan*. Ce sont des boîtes de bois, carrées, de dix-huit pouces de diamètre, & de vingt à vingt deux pouces de profondeur, doublées de feutre, ou de drap par dehors, & de cuir par dedans. Elles tiennent l'une à l'autre comme les besaces que l'on porte en croupe, & l'on les passe sur la selle, sans que cela empêche l'homme d'être assis dessus à son aise. On enferme d'un côté du linge & d'autres utensiles de table & tout ce qu'on veut à manger. De l'autre on met du Caffé, du Sorbet, des Liqueurs, de la glace, & tout ce que l'on veut aussi; & comme l'on ne trouve pas en tous lieux de bonne eau à boire le long du chemin, ce même homme qui a le soin du *yactan*, en porte dans un outre long pendu sous le ventre du cheval, d'où on la tire fort fraîche, sur tout la nuit & le matin.

Nous logeâmes à *Segs-abad*. Ce nom signifie, *l'habitation des chiens*. C'est un bourg grand, comme *Kiaré*. Il est au milieu d'une belle

belle plaine, où il y a quantité de villages. A *Segs-abad*, ni à *Kiaré* l'on ne trouve point de *Caravanserais*: mais il y a en chacun quinze ou vingt grandes maisons, que les propriétaires tiennent ouvertes pour le logement des passans, & qu'ils entretiennent plus nettes que les *Caravanserais*. On y est aussi beaucoup mieux accommodé, mais il en coûte plus, parce que l'hôte n'osant demander de loüage, ni la peine, ce qui n'est pas la coutume; il s'en fait payer sur le fourrage & les denrées qu'il fournit à ses hôtes, qu'il leur vend à discrétion, au lieu que dans les *Caravanserais* tout est taxé.

Le II. notre traite fut de huit lieues. Nous fîmes les deux premières entre des bûches & des colines, où le chemin est raboteux & mal-uni; les autres en une belle plaine, couverte de villages par-tout, & la plupart labourée. On dit, que c'est celle où se donna la bataille entre *Luculle* & *Mitbridate*, & que la défaite de *Crassus* a encore rendue si célèbre dans l'Histoire Romaine. Nous mîmes pied à terre à un *Caravanseraï*, nommé *Koskairon*, un des grands & des beaux qu'on ait jamais bâtis en *Perse*. Il y a tout joignant deux jardins, deux citernes, un bain, & un petit canal, qui en dépendent. C'est une charité de la principale femme d'*Abas* le grand. Elle fonda ce lieu avec un revenu de mille livres pour les gages de quatre valets, qui logeroient dans le *Caravanseraï*, afin de le tenir net & de servir les passans: mais ces mille livres ont été diverties à d'autres usages par l'avarice des Curateurs. C'est ce qui fait, que le *Caravanseraï* est fort sale presque par-tout, & que l'ordure

dure le ruïne. Il a couté, dit-on, quatre mille Tomans à bâtir, c'est cent quatre vingts mille livres. La *Perse* a çà & là des ponts, des chaussées, des hôpitaux, des *Caravanserais*, qui sont des profusions de cette charitable Princesse. Elles ont rendu son nom célèbre; & si l'on en croit la voix publique, elle a dépensé cent mille Tomans à ces œuvres pies, c'est quatre millions & demi. Elle s'appelloit *Heinab Begum*.

Le 12. nous fîmes huit lieues, trois en la belle plaine où est *Koskeiron*, & cinq en un pays enfoncé, où le chemin est un peu tortu & raboteux. Nous arrivâmes deux heures avant jour à *Sava*, & logeâmes au fauxbourg qui est sur le grand chemin.

Sava est une grande ville, située dans une plaine sablonneuse & stérile; à la vûe du mont *Alouvent*. Elle a deux milles de tour, & est ceinte de murs, mais elle n'est gueres peuplée, & horsmis le cœur de la ville le reste se ruïne, faute d'être habité. Les murs aussi sont mal entretenus, & il n'y a rien de remarquable à l'entour. Elle a été belle autrefois, les ruines de plusieurs grands édifices le montrent. Il y passe un petit fleuve & quantité de canaux. Son terroir est sec & sablonneux. Il n'y vient rien qu'à force d'art & de travail. Il y a pourtant grand nombre de jardins. L'air qu'on y respire est échauffé & assez mal sain, sa latitude est de 35 deg. 30 min. sa longitude de 85 degrez. Un *De-rogué* en est Gouverneur.

Les Histoires de *Perse* disent unanimement, que toute la plaine de *Sava* étoit autrefois un marais ou lac salé, pareil à cette plaine qu'on ap-

appelle *la mer de sel*, qui n'est qu'à vingt lieues de cette ville en tirant à l'Orient, & que l'on traverse sur une chaussée de trente lieues, en allant d'*Ispahan* en *Hyrkanie* : mais ces Histoires ne sont pas d'accord du tems que ce marais fut desséché. Les unes portent fabuleusement que ce fut la nuit que nâquit *Mahamed*; Les autres que ce fut *Haly* son gendre, qui en fit miraculeusement écouler les eaux. Celles-ci ajoûtent, qu'il fit ce miracle sans venir sur le lieu, en prononçant seulement une parole, & qu'il le fit à la considération des habitans de *Com*, qui tenoient son parti contre le beau-pere de *Mahamed*. Elles disent aussi, que ce peuple, pour conserver la mémoire d'un si rare événement, bâtit une ville au milieu de ce marais desséché, & en posa la première pierre sous l'ascendant de *Gemini*. Les peuples du Septentrion la ruinèrent au 4. siècle du Mahometisme. *Coja-sebid-el-din* fils de *Melec-Cheref-el-din-Sauvegi* la fit rebâtir quarante ans après, plus grande qu'elle n'étoit avant sa destruction, & la fit entourer de murs & paver de briques rouges. Quelque tems après, *Cojé-chems-eldin* la fit agrandir du côté du Nord, y fit conduire l'eau par dix canaux, & y fit bâtir une grande Mosquée à la partie Occidentale, sur le plan de celle que *Saied-esbac* fils d'*Imam-Moufa Cazem* y avoit fait construire plusieurs siècles auparavant. Tout joignant cette Mosquée est un superbe tombeau de *Bercordar bec*, Grand Maître de l'Artillerie de *Perse*, qui mourut d'hydropisie en cette ville il y a dix ans.

Vis-à-vis *Sava*, à l'Occident, à quatre lieues, est un pèlerinage fameux par la dévotion.

tion des Persans. Ils l'appellent *Echmonil*, c'est-à-dire *Samuel*, & ils croient que ce Prophete y a été enterré. On a bâti sur son tombeau un beau Mausolée au milieu d'une Mosquée magnifique. A l'opposite, savoir au Levant, à neuf lieues de la ville, sous un même parallèle, on voit çà & là des vestiges de la célèbre ville de *Rey*, la plus grande ville de l'*Asie*. Les merveilles que l'on en raconte sont incroyables, néanmoins elles sont généralement assurées par tous les Historiens, & par quelques uns comme par des témoins oculaires. La Géographie *Persane* porte, que du tems du *Calife Mehdy-billa-abou Mahamed-Davanick*, qui vivoit au neuvième siècle du Christianisme, la ville de *Rey* étoit divisée en 96. quartiers, dont chacun avoit 46. rues, chaque rue 400. maisons, & 10. Mosquées; Qu'il y avoit de plus dans la ville 6400. collèges, 16600. bains, 15000. tours de Mosquées, 12000. moulins, 1700. canaux, 13000. Caravanserais. Je n'ose inserer le nombre des maisons, ne pouvant pas croire qu'il y eût seulement la moitié autant d'hommes, & cependant nôtre Géographie est en cela soutenue de tous les Auteurs Orientaux. Les Auteurs Arabes affirment aussi, qu'au troisième siècle du Mahometisme, qui est justement le même tems, *Rey* étoit la ville de l'*Asie* la plus peuplée; & qu'on tenoit, qu'après *Babylone*, jamais ville n'avoit été si considérable, soit en nombre d'habitans, soit en richesses & en biens. Delà lui sont venus les titres superbes qu'elle a dans les Histoires de *premiere des villes*, d'*Epouse du monde*, de *Porte des portes de la terre*, & de *Marché de l'Uni-*

l'Univers. L'origine de *Rey* n'est pas moins considerable. La Chronique des *Mages* en fait *Cbus*, petit-fils de *Noé*, fondateur. Elle ajoute qu'il en posa la premiere pierre sous l'ascendant du *Scorpion*. La commune opinion est, qu'elle a été fondée par *Houcheing-pichdadi*, comme qui diroit *premier Justicier*. Les Orientaux donnent ce nom à tous les Rois de Perse de la premiere race, parce qu'ils furent les premiers Gouverneurs & Legislateurs dont ils ayent eu connoissance. *Houcheing* étoit le second Roi de cette race. *Manoutcher*, cinquième Roi après *Houcheing*, l'agrandit considerablement. Elle subsista en sa splendeur jusqu'aux conquêtes des premiers Mahometans, qui la détruisirent. *Mehdy billa*, surnommé *Mansour*, ou le *Victorieux*, troisième Calife de Babylone, la releva plus grande, & plus peuplée qu'auparavant, & ce fut sous ses successeurs qu'elle parvint à cette puissance dont nous avons parlé. Sa dernière ruine arriva par des guerres civiles, au tems que les Tartares étendirent leurs incursions dans le país des Parthes. La Religion Mahometane étoit alors divisée en Sectes comme elle l'a toujours été. Celle des *Chia*, qui étoit celle des Persans, & celle des *Sunnis*, que les Turcs suivent, partageoient le país. Ces deux partis se firent la guerre soixante ans durant, & la Secte des *Chia* ayant succombé, à cause du secours des petits Tartares; qui sont *Sunnis*, la Secte victorieuse se partagea en deux autres opinions, qu'on appelle du nom de leurs auteurs, *Chafai*, & *Hanifei*, qui sont encore aujourd'hui en vigueur parmi tous les Mahometans *Sunnis*. Ces guerres,

res, jointes aux incursions des Tartares, détruisirent la puissante & fameuse *Rey*, & la reduisirent à rien, avant la fin du sixième siècle de l'époque Mahometane. Soixante ans après *Facre-eddin*, Prince Parthe, ayant fait la paix avec *Cazan-Can*, Roi de Perse, de la race des Tartares, essaya de rebâtir cette malheureuse ville, mais il n'en pût venir à bout. *Ptolomée* l'appelle *Raqnaja*; les autres Auteurs Grecs l'appellent, comme lui, de noms qui paroissent formez sur celui de *Rey*. Sa latitude est de 35 deg. 35 min. & sa longitude de 76 deg. 20 minutes. Le terroir en est fertile & agréable, & produit beaucoup de bons fruits. L'air en est mal sain, il jaunit la peau, & il donne la fièvre, & cependant on dit que le monde y vivoit aussi long-tems qu'ailleurs. Cela est merveilleux & donna lieu à ce Distique Persan, *J'ai vu en songe l'ange de la mort nud en chemise, qui s'ensuyoit de Rey au point du jour, crainte du mauvais air.*

Cette ville a produit beaucoup de savans hommes, & a renfermé dans son sein durant plusieurs siècles les plus grandes richesses de l'Orient. On dit que durant sa splendeur cent lampes de toute sorte de métaux éclairaient toute la nuit plusieurs petites Mosquées & 500. les plus grandes.

Le 13. nous fîmes six lieues en un pays beau & uni. Le chemin y serpente à cause du fleuve, qui y serpente aussi, & des canaux qu'on conduit en divers endroits de la plaine pour arroser la terre. Nous passâmes un grand pont & plusieurs petits, & logeâmes en un grand Caravanserai, bâti en rase campagne proche de quatre autres plus petits. On le nom-

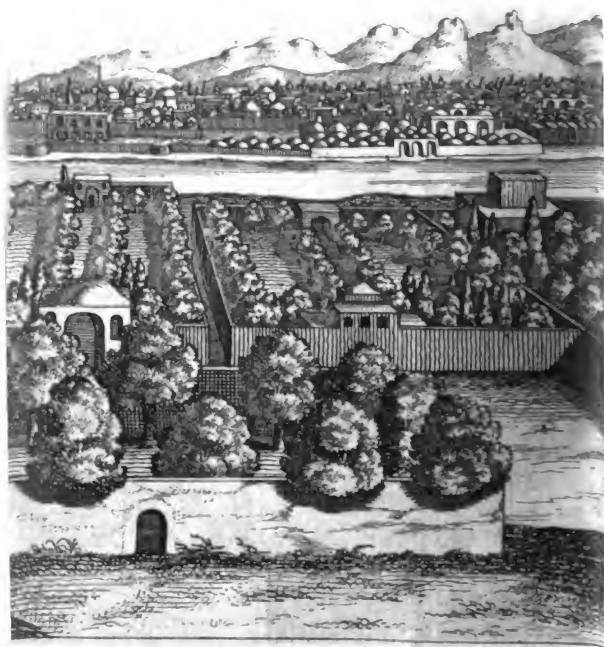
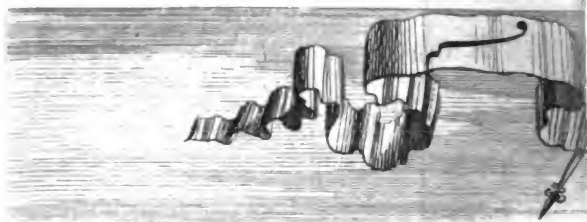
nomme *Jaser-abad*, c'est-à-dire, *l'habitation de Jaser*, du nom d'un grand Seigneur de Perse, qui a fait bâtir les premières hôtelleries qu'il y a eu en ce lieu.

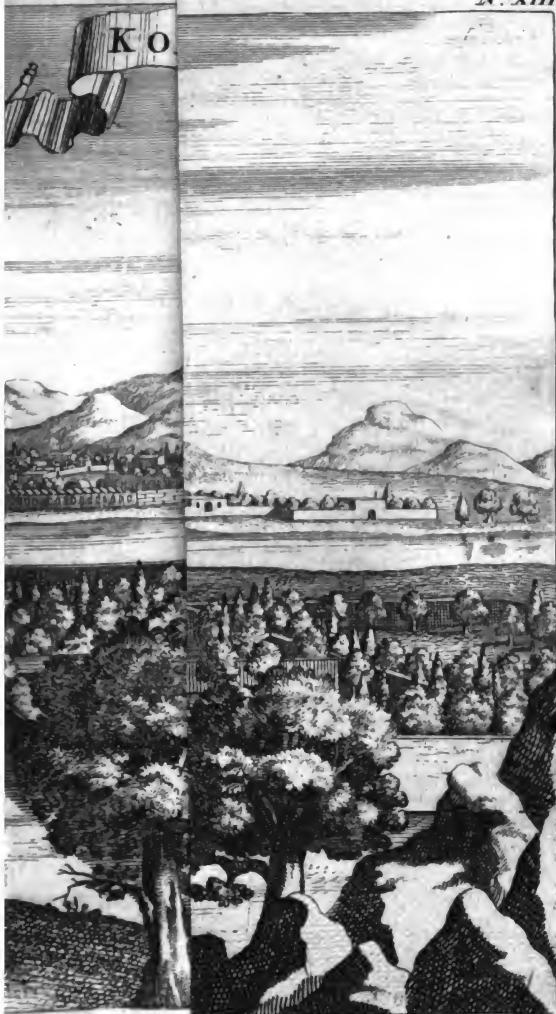
Le 14. nous fîmes cinq lieues dans la plaine dont l'on a parlé. Nous passâmes à mi-chemin le long d'un petit mont nommé *Coubtelisme*. *Coub* signifie *montagne*, *telisme* est ce que nous disons *talisman*. Ce mont a quelque chose de fort particulier en soi, que je n'avois pû croire jusqu'à ce jour. C'est qu'à mesure qu'on s'en approche, il montre une nouvelle forme, & paroît d'une grandeur, & d'une figure différente. Le sommet, ou la pointe est toujours en face, & l'on diroit qu'elle tourne de même côté, & à mesure qu'on se tourne pour la regarder. J'ai regardé ce mont de toutes parts avec le même succès. Cet enchantement naturel peut venir, à mon avis, des diverses vûes & perspectives sur lesquelles on regarde ce petit mont, la nature y ayant fait quelque chose d'approchant à ce qu'on voit en ces Tableaux ingénieux, qui présentent divers objets à ceux qui les regardent sur divers points de vûe. Il est d'une terre noirâtre mouvante, semblable à ces terres brûlées qu'on voit au bas des montagnes qui jettent du feu. Il paroît de près plein de creux & de détours, qui semblent faits exprès. Je me suis informé de plusieurs gens du pays si ce mont jettoit du feu, mais je n'ai trouvé personne qui eût ni vû, ni oui dire qu'il en jettât. C'est une prévention publique, que ceux qui veulent y monter s'y perdent, & enfoncent dans la terre, comme on fait dans l'eau; & l'on conte, qu'un jour *Abas* le Grand y fit

y fit aller un valet de pied avec un fallot allumé sur l'épaule ; que le fallot s'éteignit bien-tôt , & que l'homme ne parut plus. Ce mont est à gauche quand l'on va à *Com*.

En approchant de cette ville, nous voyions de toutes parts de petits Mausolées , & de petites Mosquées, où sont enterrez des petits fils & des descendans d'*Aly*. Les Persans appellent tous les premiers descendans de ce Calife *Imam zade*, c'est-à-dire, *filz d'Apôtres*. Ce sont les Saints des Persans. Il y en a une infinité d'enterrez en ce Royaume. On en compte quatre cens quarante quatre autour de *Com*. Nous terminâmes nôtre journée en cette ville à dix heures du soir, & j'y pensai terminer ma vie par un malheur tout-à-fait imprévu. J'avois mis pied à terre à la porte du Caravanserai, & tenois mon cheval par la bride, attendant que mon pallefrenier le vint prendre. Un cheval de main qui étoit devant moi, & que je ne voyois pas, me sentant à sa queue, me donna de toute sa force des deux pieds dans l'estomach ; si j'eusse été un peu plus loin le coup m'eût crevé sans doute. Je ne tombai point, la tête de mon cheval me soutint, mais je fus plus de demi quart d'heure prêt d'étouffer, & sans pouvoir reprendre haleine. Dieu en ses grandes miséricordes eut pitié de moi, & fit que j'échappai de ce rude coup. Je m'en sentis pourtant seize semaines, mais sans que cela m'empêchât d'agir, presque à l'accoutumée.

Com est une grande ville située en une plaine le long d'un fleuve, & à demi lieuë d'une haute montagne. Sa figure est un carré long, sa longueur prend de l'Orient à l'Occident, com-





comme on le peut voir dans le plan qui est à côté. Elle a quinze mille maisons au dire des gens; car je ne les ai pas comptées. Elle est ceinte d'un fossé, & d'un mur flanqué de tours à demi ruinées. Elle est entourée de jardins. Il y en a de grands de l'autre côté de l'eau. On voit en un des plus beaux qu'il y ait le Mausolée de *Rustan-can*, Prince de la race des derniers Rois de Georgie, qui embrassa la Religion Mahometane pour avoir le gouvernement de ce Royaume-là. Ce jardin est une des plus ordinaires promenades de la populace de *Com*. Il y a deux beaux quais le long du fleuve, aussi longs que la ville, & au bout à l'Orient un fort beau pont. Il y a aussi de beaux & de grands *Bazars*, où se tiennent les marchez en gros & en détail. *Com* n'est pourtant pas un lieu de grand commerce. On en transporte des fruits frais & secs, principalement des Grenades, beaucoup de Savon, des Lames d'épée, & de la Poterie blanche & vernissée. Il ne se fait point en toute la Perse de meilleur Savon, ni de plus excellentes Lames d'épée qu'en cette ville. Ce que la Poterie blanche, qu'on en transporte, a de particulier, est qu'en Été l'eau s'y rafraichit merveilleusement bien & fort vite, par le moyen de la transpiration continuelle. Les gens qui veulent boire frais, & délicieusement, ne se servent d'un même pot que cinq ou six jours tout au plus. On l'humecte d'eau rose la première fois, pour ôter la senteur de la terre, & puis on le pend à l'air plein d'eau & un linge mouillé autour. Un quart de l'eau transpire en six heures de tems la première fois, puis moins, de jour en jour, tant qu'à

qu'à la fin les pores se bouchent par la matière crasse & épaisse qui est dans l'eau & qui s'arrête dans ces pores. Dès que la transpiration est empêchée dans ces pots, l'eau s'y empuantit, & il en faut prendre de neufs. Il y a en cette ville quantité de profondes caves où le peuple va puiser l'eau à boire. La plupart de ces caves ont quarante à cinquante marches de descente, & fort hautes. L'eau en est aussi fraîche, quand on la tire, que celle qui est à la glace. Elle sort par des fontaines qui se ferment au robinet. C'est un grand regal que cette eau, durant l'Eté, qui est furieusement chaud à Com, & aux environs. Cette ville a quantité de beaux Caravanserais & de belles Mosquées. La plus belle, est celle où sont enterrez les deux Rois de Perse derniers morts.

Voici le dessein de cette célèbre Mosquée, dont l'on parle par tout l'Orient. Elle a quatre Cours, comme le dessein le montre. La première est plantée d'arbres & de fleurs, comme un jardin. C'est un carré long. L'allée du milieu est pavée & séparée des parterres par une ballustrade. Il y a deux terrasses carrelées aux deux côtez. Elles sont de la longueur de la Cour, & hautes de trois pieds. Sur chacune il y a vingt Chambres voutées de neuf pieds en carré, une cheminée, & un portique. A l'entrée de cette Cour, il y a à gauche une de ces profondes caves, dont l'on a parlé, & à droite une voliere. Le lieu est tout-à-fait recreatif. Un canal d'eau claire, qui en fait le tour, sort d'un bassin d'eau qui est à l'entrée, & se rend dans un autre qui est au bout. Dix Distiques en lettres d'or, sur le haut

3

haut du portail, font l'inscription de ce Mausolée: En voici la traduction.

La datte du Portail du Tombeau de la très-venerable & pure Vierge de Com, sur qui soit le salut.

Au tems de l'heureux règne du Roi Abas second, soutien du monde, de qui les jours soient augmentez.

Cette Porte de Misericorde a été ouverte à la face des peuples. Quiconque jette les yeux dessus perd l'idée du Paradis.

Quiconque a traversé ses cours, dont l'aspect réjouit les cœurs, ne les a point passées vite comme le vent.

Massoum, Vicaire du Grand Pontife; des sages avis duquel le Soleil apprend à régler son mouvement, a fait faire par Aga Mourad, l'un de ses Substituts, ce Portail, dont la hauteur & l'excellence surpasse le Trône céleste.*

C'est l'entrée du Palais Royal de la très-venerable Vierge pure, qui tire son extraction de la maison du Prophete.

Heureux & glorieux le fidèle, qui par reverence prosternera sa tête sur le seuil de cette porte, à l'imitation du Soleil & de la Lune.

Tout ce qu'il demandera avec foi de dessus cette porte, sera comme la fleche qui atteint le but. (c'est-à-dire, Il sera exaucé.)

Certes, jamais la fortune n'embarrassera les entreprises de celui qui pour l'amour de Dieu a élevé ce Portail à la face du peuple.

O fidèle, si tu demandes en quelle année a été construit ce Portail, je te réponds, de dessus le Portail, de Desir demande tes desirs.

Pour

* Ce nom signifie Desir.

Pour entendre ce dernier Distique, il faut savoir, qu'au lieu que dans nôtre Alphabet, il n'y a que sept lettres numerales, ou qui servent de chiffre, comme l'*V* qui vaut cinq, l'*X* dix, *L* cinquante, l'alphabet chez tous les Orientaux a l'usage des nombres Arithmetiques; ainsi par un jeu d'esprit, à quoi il faut beaucoup d'imagination, ils marquent l'année d'une chose par des mots qui y ont du rapport, & qui sont composez des lettres qui fassent juste en leur valeur d'Arithmetique le nombre des années de leur Epoque. Celles-ci font 1061 ans. Je vai en produire un autre exemple.

Le feu Roi de *Perse* fit faire une tente, qui coûta deux millions. On l'appelle la *maison d'or*, parce que l'or y reluit par tout. J'en donnerai ailleurs la description. On peut juger quelle riche piece c'est, tant par le prix qu'elle coute, que par le nombre des Chameaux qu'il faut pour la porter, qui est de 280. L'Antichambre est faite d'un velours à fond d'or, dont la corniche est ornée de vers qui finissent ainsi; *Si tu demandes en quel tems a été fait le trône de ce second Salomon. Je te dirai, Regarde le trône du second Salomon.* Les Lettres de ces derniers mots, prises pour chiffres, font 1057. ans. Cela tient du *galimatias* en nôtre langue, mais dans les langues Orientales cela a sa beauté & ses graces.

La seconde Cour n'est pas si belle que la premiere: mais la troisième ne l'est pas moins. Elle est entourée d'appartemens, chacun à deux étages, d'une Terrasse, d'un Portique, & d'un Canal, tout de même que
la

la première. Au milieu il y a un grand bassin. Quatre gros arbres en marquent les coins, & le couvrent de leurs feuillages. On entre de cette troisième cour dans la quatrième, par un escalier de marbre de douze marches. Le Portail, qui est au haut, est tout-à-fait magnifique. Il est revêtu en bas de marbre blanc transparent, semblable à du Porphyre, & à de l'Agathe. Le haut, qui est un grand demi-Dôme, est peint de moresques d'or & d'azur, appliquez fort épais. Cette quatrième cour a des chambres en bas, & aux côtes, avec des terrasses, & des portiques, comme les trois autres. Ce sont les logemens des gens d'Eglise, des Regens, & des Etudiens qui vivent des rentes de ce lieu sacré.

En face, est le corps de l'édifice. Il consiste en trois grandes chapelles sur une ligne. Celle du milieu a une entrée de 18. pieds de profondeur, tout à-fait magnifique. C'est un portail de ce beau marbre blanc, dont l'on a parlé. Le haut, qui est aussi un grand demi-Dôme, est incrusté par dehors de grands carreaux de fayance, peints de moresques, & par dedans, tout doré & azuré. La porte, qui a douze pieds de hauteur, & six de largeur, est de marbre transparent. Les valves, ou battans, sont tout revêtus d'argent, avec des appliques rapportées, de vermeil doré, de cizelé, & de lisse, qui font une Mosaïque tout-à-fait riche & curieuse. La Chapelle est octogone, couverte d'un haut Dôme. Le bas, à la hauteur de six pieds, est revêtu de grandes tables de Porphyre ondé, & peint de fleurs, tirées avec de l'or & des

Tome III.

C

cou-

couleurs, dont la vivacité & l'éclat sautent aux yeux. Le haut est de moresques d'or & d'azur, admirablement vives & éclatantes, & inscrites de sentences & d'aspirations mystiques sur l'amour divin. Le fond du Dome est fait tout de même. Ce Dome est fort gros & admirablement beau, incrusté en dehors comme le portail. Au dessus, s'élève une grande éguille, ou *Colophon*, surmontée d'un croissant, dont les pointes sont alongées & renversées de la maniere que la figure les représente. Ce *Colophon*, qui est d'une notable grosseur, est composé de boules de diverses grosseurs, posées l'une sur l'autre, & paroît d'en bas avoir plus de vingt pieds de haut, avec le croissant. Le tout est d'or fin. Les Persans disent, que tout est massif. S'il est véritable, cela vaut des millions. Quoi qu'il en soit, cet ornement ne peut être que de très-grand prix. Voici quelques unes des inscriptions dont j'ai fait mention.

Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.

Dieu, & c'est assez.

Toute louange, non rapportée à Dieu, est vaine, & tout le bien, qui ne vient pas de lui, n'est qu'une ombre de bien.

Le Devôt ne doit pas aimer Dieu en vûe de la récompense. L'amant qui se plaint d'être séparé de son objet, & voudroit vivre toujours dans l'union, & la jouissance, n'est pas véritable amant, puis qu'il ne se resigne pas au bon plaisir de ce qu'il aime.

Le comble du plaisir, est d'être uni à l'objet, qu'on aime. Je ne travaille pour moi à autre chose, qu'à me jeter à corps perdu dans cet abyme.

Au

Au milieu de cette Chapelle, est le tombeau de *Fathmé*, fille de *Moussa-Cazem*, un de ces douze Califes, que les Persans croient avoir été les légitimes Successeurs de *Mahomed*, après la mort d'*Aly* son gendre *Mouza-Cabem* étoit le septième en ordre. Ce tombeau est long de huit pieds, large de cinq, & haut de six, revêtu de carreaux de fayence, peints de Moresques, & couvert d'un drap d'or, qui tombe jusqu'en bas. Il est fermé d'une grille d'argent, haute de dix pieds, & massive, distante de demi pied du tombeau, & couronnée aux coins de quatre grosses pommes de fin or. C'est afin que le peuple ne fouille pas le tombeau par ses baisers & ses atouchemens, car on tient le tombeau même une chose sainte. Des lès de velours vert, tendus sur la grille en dedans, en interdisent la vûe au peuple : & ce n'est que par faveur, ou pour de l'argent, qu'on le voit. Le plancher est couvert de tapis de laine fort fins. On en étend par dessus de soye & d'or, aux grandes fêtes. Au dessus du tombeau, à dix pieds de hauteur, pendent plusieurs vases d'argent qu'on appelle *Candil*. C'est une espece de lampe. Il y en a du poids de soixante marcs. Ils sont autrement faits que les lampes des Eglises, comme on le peut voir dans les figures qui sont à côté. On n'y allume jamais de feu, & même il n'y en peut tenir, ni aucune liqueur, parce qu'ils n'ont point de fond. Je ne saurois dire la signification du mot de *Candil*, mais je croi que c'est de ce terme qu'est venu celui de *Candilaphty*, duquel les Chrétiens Grecs appellent ceux qui entretiennent le luminaire dans les Eglises,

& qu'est aussi venu le mot *chandelle**, Jequel se trouve en presque toutes les langues de l'Europe dans une même signification. Les Mahometans appellent *Candilgi* ces mêmes officiers que je viens de dire, que les Grecs appellent *Candilaphty*.

A la grille, il y a des inscriptions suspendues. Elles sont en Lettres d'or, sur des velins épais, de la grandeur d'une feuille de grand papier. Ces inscriptions contiennent des éloges de la Sainte & de sa famille. Celle qui est en face en entrant, est la prière qu'ont accoutumé de faire tous ceux qui viennent en pelerinage à ce sepulchre. Le Pelerin, en entrant, baise trois fois le seuil, & la grille, & se tenant debout, le visage tourné au tombeau, il vient un *Molla*, de ceux qui sont là jour & nuit en service, qui lui fait dire mot à mot cette prière. Le Pelerin, après la prière faite, baise derechef la grille, & le pas de la porte; puis donne au Prêtre quatre ou cinq sous, plus ou moins, selon ses moyens, & se retire. S'il demande acte de son pelerinage, on lui en expédie un authentique, l'expédition coute quatre francs, ou demi pistole. Ces sortes d'actes s'appellent *Hiaret namé*, c'est-à-dire *Patente de Pelerinage* ou *de Voyage*; *Hiaret* venant de *Har*, qui veut dire *aller*, *voyager*. On met tout l'argent, que les Pelerins, & les autres devots donnent, en un petit coffre de fer, semblable à un tronc, qui est à l'entrée de la chapelle. On l'ouvre tous les vendredis, & ce qui s'y trouve est distribué aux gens d'Eglise, qui servent ce lieu consacré. Il seroit long, & peut-être ennuyeux, d'insérer ici la Traduction

duction de toutes les inscriptions dont l'on a parlé; voici seulement celle des deux principales Oraisons qu'on fait dire aux Pelerins.

Au nom de Dieu, clement & misericordieux.

JE visite ma Dame, & Maitresse, Fathmé, fille de Moufa, fils de Dgafer, sur qui soit le salut & la paix éternellement. Et dans l'ardeur où je suis de m'approcher de Dieu par son intercession, je l'invoque pour moi, pour mon pere, & ma mere, & pour tous les vrais fidelles.

Au nom de Dieu, souverainement misericordieux, je te souhaite le salut éternel, ô Apôtre de Dieu. Je te souhaite le salut éternel, ô favori de Dieu. Je te souhaite le salut éternel, ô Elu de Dieu. Je te souhaite le salut éternel, ô le meilleur, & le plus parfait de tous les hommes, Mahamed, fils d'Abd-alla. Que Dieu te donne sa misericorde, sa grace, & ses benedictions, & à toute ta famille. Je te souhaite le salut éternel, ô Prince des fidelles. Je te souhaite le salut éternel, ô Seigneur & Chef des vrais Vicaires de Dieu. Je te souhaite le salut éternel, ô toi qui es la Verité même. Je te souhaite le salut éternel, & la misericorde, & les benedictions de Dieu, ô (Ali) qui es le véritable Baume pour les playes du peché. Je te souhaite le salut éternel, ô vierge très-pure, très-juste, & immaculée, glorieuse Fathmé fille de Mahammed l'Elu, femme d'Ali le bien-aimé, mere des douze vrais Vicaires de Dieu d'illustre naissance, & je le souhaite aussi, & la misericorde de Dieu, & ses benedictions, à ta mere

la très-precieuse, très-pure, & très-grande Khadidgé. Je vous souhaite le salut éternel, & la miséricorde de Dieu, & ses bénédictions, ô Hassan, & Heusseïn, véritables Directeurs de la voye de verité, flambeaux célestes de la nuit obscure du monde, grands étendards de la vraie piété, irréprochables témoins de Dieu contre le monde, Seigneurs de tous les jeunes hommes qui sont dans la gloire du Paradis. Je te souhaite le salut éternel, ô Fathmé, fille de Moussa, Vierge sainte, vertueuse, juste, directrice de verité, pieuse, sanctifiée, digne de toutes nos louanges, qui aime souverainement les fidèles, & qui en est souverainement aimée : Fille sans tâche, & exempte de toute impureté. Dieu veuille prendre son plus grand plaisir en toi, t'avoir pour agréable, & t'affermir dans le Paradis, qui est ta demeure, & ton refuge éternel. Je te suis venu rechercher, ô Dame, & maîtresse de mon ame, dans la vûe de m'approcher de Dieu très-bont, par cet acte de piété, & de son Apôtre & de ses Saints enfans. La miséricorde de Dieu soit sur lui & sur eux éternellement. J'abhorre, & je déteste mes pechez, dont j'ai fait un malheureux fardeau qui m'accable, & je fais mes efforts pour briser le jong de l'enfer. Daigne m'accorder ton intercession, ô Sainte Vierge, au jour que les bons seront séparés d'avec les méchants. Sois moi propice alors ; car tu es d'une race, & sortie de parens, qui ne laissent tomber dans le malheur nul de ceux qui les aiment, qui ne refusent jamais rien à quiconque les vient prier, qui détournent toute sorte de mal de dessus ceux qui les chérissent, & de qui les ennemis au contraire ne sauroient jamais prosperer. O Dieu très-bont, les Saints

Doc-

Docteurs de la race de ton Prophete, sur qui tous soit la misericorde éternelle, ta paix & ton salut, nous ont véritablement annoncé & enseigné, que quiconque visitera dévotement Fathmé de Com aura le Paradis pour son partage. Je suis l'homme, & mon Dieu, qui la viens visiter de cette façon, persuadé que je suis de sa grandeur, & de son excellence, & de celle de ses glorieux Ancêtres, purs & nets de péché, sur qui tous soit la misericorde & la paix. O Dieu, fais grace à Mahammed & à la famille de Mahammed. Rens utile à mon salut la visite que je fais à cette Sainte Vierge; confirme-moi dans la grace de son amour. Ne permets point que je sois jamais privé de celle de son intercession, & couronné moi de la gloire du Paradis, comme tu lui as promis de le faire, parce qu'à toi est la Souveraine puissance.

JE VISITE ma Dame & Maitresse Fathmé fille de Moufa fils de Dgafar. La paix soit sur eux & leur soit souhaitée éternellement de tous les fidèles croyans, que la dévotion porte à s'approcher de Dieu par leur intercession.

Au nom de Dieu, clement & misericordieux. Le salut soit sur Adam, l'Elu de Dieu. Le salut soit sur Noé, Prophete de Dieu. Le salut soit sur Abraham, l'intime Ami de Dieu. Le salut soit sur Moïse, la Bouche de Dieu. Le salut soit sur Jesus, l'Esprit de Dieu. Le salut soit sur toi, ô la meilleure des creatures de Dieu. Le salut soit sur toi, ô Elu de Dieu. Le salut soit sur toi, Mahammed, fils d'Abdalla, Seau & dernier des Prophetes. Le salut soit sur toi Prince & directeur des fidèles, Aly, fils d'Abitaleb, Vicaire des Apôtres du Seigneur des humains. Le salut soit sur toi, Fathmé, Dame

des femmes du monde. Le salut soit sur vous deux, ô petits fils du Prophete de misericorde, & Seigneur des jeunes hommes habitans du Paradis. Le salut soit sur toi, Ali, fils de Heusein, Seigneur des hommes pieux, Joye des yeux des Saints glorifiez. Le salut soit sur toi, Dgafar, fils de Mahammed le juste. Le salut soit sur toi, Moufa, fils de Dgafar le pur. Le salut soit sur toi, Ali, fils de Moufa l'agréé. Le salut soit sur toi, Mahammed, fils d'Ali le cheri. Le salut soit sur toi, Ali, fils de Mahammed le conseiller fidele. Le salut soit sur toi, Hagan, fils d'Ali. Le salut soit sur toi, Lumiere & Soleil du monde, dernier Apôtre, & sur l'ami de tes amis, & sur le Vicaire de tes Vicaires. Le salut soit sur toi, fille de l'Apôtre de Dieu. Le salut soit sur toi, fille de Fathmé, & de Khadidghe. Le salut soit sur toi fille du Directeur des fideles & l'ami de Dieu. Le salut soit sur toi, fille de la race de Hassan, & de Heusein. Le salut soit sur toi, fille de l'ami de Dieu. Le salut soit sur toi, Tante de l'ami de Dieu. Le salut soit sur toi, fille de Moufa, fils de Dgafar. La misericorde de Dieu, ses benedictions, & le salut soient sur vous tous. Dieu vous fasse connoître tous l'un l'autre dans le Paradis. Dieu veuille nous assembler dans votre compagnie, nous abreuver au bassin de notre Prophete, & nous donner à boire de la coupe de votre ayeul, par la main d'Ali, fils d'Abitaleb. Les benedictions de Dieu soient sur nous tous. Je prie Dieu qu'il nous remplisse d'allegresse & de joye, qu'il nous assemble dans la troupe de votre ayeul Mahammed, sur qui soit la misericorde & la paix de Dieu, & qu'il ne nous prive pas de votre connoissance, car il est un tuteur tout puissant. Je
m'a-

m'approche de Dieu à l'ombre de vôtre bienveillance, détestant vos ennemis, je lui fais l'offrande de moi même, me dévouant pour sa victime, sans honte & sans orgueil, & de tout mon cœur je confesse que tout ce qu'a prêché Mahammed est la vérité, & j'y donne les mains: C'est pourquoi nous demandons vôtre assistance, ô Seigneur nôtre Dieu, vôtre compassion, & la gloire du jour du jugement. O Fathmé, intercede pour moi, parce que tu es en estime auprès de Dieu, & que tu as du pouvoir au ciel. O Dieu, je te prie que tu me fasses avoir une heureuse fin, & ne m'ôte rien de ce que je possède. Certes il n'y a point de pouvoir, & de force, que par la faveur de Dieu très-haut & très-grand. O Dieu, exauce-moi, & aye mon pèlerinage agréable, par ta libéralité, ta faveur, ta miséricorde, & ta clémence. Fai miséricorde à Mahammed, & à sa famille, & leur donne le salut & la paix, O Etre souverainement miséricordieux.

Au reste le tombeau de cette *Fathmé* a été rebâti trois fois. Son pere l'amena à Com, à cause de la persécution que les Califes de Bagdad faisoient à sa famille, & à tous ceux qui tenoient *Haly* & ses descendans pour seuls légitimes Successeurs de *Mahammed*. Elle fit faire de beaux édifices en cette ville & y mourut. Le peuple croit que Dieu l'enleva au Ciel, & que son tombeau ne renferme rien, & n'est qu'une représentation.

Dans les chapelles des côtez sont les tombeaux des deux derniers Rois de Perse. Les Portails n'en sont ni si hauts, ni si larges, que le Portail de *Fathmé*; mais les battans des portes sont tout de même revêtus de lâmes

d'argent. Elles font d'égal diametre, l'une & l'autre au bout d'une galerie, large de douze pieds, & longue de trente cinq. A l'entrée il y a comme une Sacristie, où on garde les ornemens & les meubles. La Chapelle où est enterré *Abas*, est un Dodecagone irrégulier; l'autre où est enterré *Sefy*, est un Carré irrégulier aussi. Les sacristies, les galeries, & les Chapelles sont couvertes de riches tapis. Ceux des Chapelles sont d'or & de soye. Il ne se peut rien voir de plus beau & de plus magnifique que ces Mausolées. Le bas est incrusté de grandes tables de porphyre, peintes d'or & d'azur; les voutes sont d'une Architecture ingenieuse & delicate, tout est peint de riches moresques avec des couleurs vives jusqu'à éblouir. L'or & l'azur est par tout appliqué si épais, qu'on diroit que c'est du rapport. Le Dome est percé en bas d'un double rang de vingt quatre fenêtres. Il y en a une fort grande à fleur de terre, qui donne sur un jardin, & une autre petite à l'opposite, qui donne sur la grande Chapelle; le Vitrage est de glaces de cristal peint d'or & d'azur, enchassées en argent massif. De belles sentences en prose & en vers, & écrites en caractères d'or & de couleurs, composent un>Listeau au dessous du cintre. En voici un échantillon.

Le Roi, qui ne rend pas justice, est comme la nuée qui ne donne point de pluie.

Le Riche sans charité ressemble à l'arbre sans fruit;

Et le pauvre sans patience au fleuve sans eau.

L'homme pieux sans chasteté est comme une chandelle sans lumière.

E

•
•

•

•

•

•

Et la femme sans pudeur comme une viande sans sel.

L'homme Religieux, qui ne méprise pas le monde, ressemble à la terre sterile & infructueuse.

Je renvoye le Lecteur aux desseins qui sont à côté pour prendre une idée plus nette de ces superbes tombeaux, & je me contenterai d'en dire encore ce qu'ils ne peuvent faire connoître. Le tombeau d'*Abas* est haut de quatre pieds, large de quatre, & long de huit. Les trois *candils*, ou lampes, qui pendent au-dessus, sont de fin or massif, la grande est de vingt quatre marcs, les autres sont de douze chacune. Elles tiennent à des verges d'argent qui tombent du fond du Dome. Le tombeau revêtu de briques fayencées est couvert de ce riche brocard de Perse, qui coute huit à neuf cens livres l'aune, le plus précieux qu'on puisse voir, & d'une housse d'écarlate par dessus avec une crépine d'or. Ces housses sont attachées en bas au tapis de pied, avec un Lacet de soye, qui passe en des anneaux d'or massif. Les Agraffes & les crochets des coins sont de même metal.

La gallerie du tombeau d'*Abas* a une frise qui régne tout autour, partagée en cartouches d'azur, où est écrit en gros caractères d'or, l'éloge fameux de *Haly*, le grand Saint, la grande Idole des Persans, fait par le docte *Hafan-Cazy*. J'en insere la traduction, parce que c'est une pièce d'Eloquence, où l'on peut voir non seulement le génie de la Poësie Persienne, mais aussi le transport de la dévotion Mahometane. La pièce est en sept chants par distiques. Le premier est tout sur *Mahomet*, les six autres sur *Ali*.

Chant premier.

Je te salue, Créature glorieuse, dont le soleil est l'ombre. Chef d'œuvre du Seigneur des humains. Ciel de Majesté & de Puissance. Grand Astre de la Justice & de la Religion.

Infailible Expositéur des 1 quatre livres. Conducteur des huit 2 mobiles. Gouverneur des 3 sept parties. Chef des Fidèles.

4 Docteur dans la science infuse des Prophetes. Royal Heros, célébré 5 par les douze successeurs; quand même le voile seroit ôté, ma persuasion n'augmenteroit pas. Lumière de Dieu illuminante. Ame de la Prophetie. Guide des vrais Croyans.

Premier objet de Dieu, dans la vûe d'envoyer ses ordres en terre, & un Ambassadeur. Centre des secrets divins, touchant tout le passé, & tout l'avenir, qui as fait resplendir la confession,

1 Le Pentateuque, le Psautier, l'Evangile, l'Alcoran. Les Mahometans croient que ces quatre livres sont les seuls, qui ayent été & qui doivent jamais être la Règle de la Foi.

2 Les cicux des Planetes du premier mobile.

3 Les sept Climats, ancienne division de la terre.

4 Il y a dans l'original Docteur dans la science des Prophetes qui ne savoit pas leur A. B. C. Les Mahometans disent, que Mahammed étoit si ignorant dans les sciences humaines que même il ne savoit pas lire. C'est pour conclure avec plus de vraisemblance, que ce qu'il savoit étoit surnaturel.

5 Les douze héritiers & successeurs de Mahammed, dont le dernier a été enlevé au ciel, & doit venir confondre le règne des infidèles.

sion d'un Dieu dans les tenebres de l'erreur, comme le Soleil est précédé par l'Aurore, avant qu'il soit monté sur l'horison, même à travers une nuit obscure.

Archetype des choses créées. Instrument de la création du monde. Le plus relevé de la race d'Adam. Ame des grands Apôtres & Envoyez.

Tu es ce Seigneur, par lequel un verset de l'Alcoran promet l'accomplissement des desirs. Tu es ce Soleil, par lequel un autre verset dit qu'on verra la Souveraine beauté. Lumière des yeux. Couronne de la Prophetie. Idole de l'Ange Gabriel.

Tu es dans le monde un monde de vertu & de dignité. Tu es sur la terre un soleil de Majesté & de grandeur.

La mer n'est riche & liberale que des dons de tes mains bien-faisantes. L'Ange trésorier du Ciel fait sa moisson dans les fertiles jardins de la pureté de ta nature.

** Moÿse, le fendeur de la mer, est le portier du trône de ta justice. Jesus, le Monarque du quatrième Ciel, fait la garde devant le voile du trône de ta Gloire.*

Ce Peintre incompréhensible qui a tiré tout d'un seul coup de pinceau † Koun-fikoun, n'a ja-

** Les Mahometans aiment à faire aller ensemble Jesus & Moÿse. Isa, Moussa, signifient, selon la cadence des termes, le soufflé de Jesus, & la main de Moÿse, prétendant que le premier operoit ses miracles par l'organe de son soufflé, & le second par celui de sa main.*

† Que la chose soit & la chose fut. Verset de l'Alcoran du genre sublime, qui avec cet autre,

jamais fait un si beau portrait que le globe de ton visage.

Depuis ta descente dans le berceau, jusqu'au dernier jour de ta vie, les 6 Anges, qui enregistrent les paroles, n'entendirent jamais de toi aucun mot qui ne donnât du ravissement à Dieu.

Nul homme en quelque état que ce soit ne peut tant ressembler à Dieu que toi : mais si Dieu pouvoit avoir une image qui le représentât tel qu'il est, ce ne pourroit être que toi, cet Ambassadeur qu'il a envoyé en terre en sa grande clemence.

Heureux & Saint l'homme, qui croit tout ce que Dieu a dit dans l'Alcoran, au sens marqué par son Prophete dans le livre de ses sentences ; si l'on veut le comparer à quelque être relevé, on ne peut trouver de plus parfait exemplaire que Mahammed.

Chant second.

Homme inenarrable qui n'as point d'égal que Mahammed le Prophete élu. Dieu a assigné sur 7 ton amour le donaire des Dames du Paradis.
Le

par lequel Dieu est introduit faisant cesser le Déluge, Terre englouti les eaux, sont comtez les plus éloquens, ils sont indubitablement imitez du verset 3. de la Genese, que la lumiere soit faite, & la lumiere fut faite.

6 Les Mahometans tiennent, que tout homme a deux Anges inspecteurs, dont l'un écrit le bien qu'il fait, & l'autre le mal.

7 Les Persans disent, qu'Aly étoit le plus bel homme qui fût jamais, & que sa beauté étoit inconcevable, à cause de quoi les Peintres couvrent d'or

Le premier mobile ne lanceroit point la balle du Soleil par la sarbatane du Ciel, si ce n'étoit pour servir l'Aurore dans l'amour extrême qu'elle a pour toi.

Qu'est-ce que la puissance des Astres, & du Destin, en comparaison de la tienne? Et qu'est-ce que la lumière du Soleil comparée avec celle de ton esprit? Le Destin ne fait qu'exécuter tes ordres. Le Soleil est lumineux des rayons de ta connoissance.

Quand la nombreuse troupe de ta Majesté va en sa pompe, on voit la ⁸ Sphere liée à la main du chef, qui la conduit comme une clochette au cou d'un mulet.

Qu'Hercule ne nous parle plus de la force de son courage: car comment souffriroit-on une mouche piaffer sur les ailes du grand Phenix de l'Occident.

Si Hercule avoit vu la valeur de ton bras dans une action, assurément l'oiseau de son ame auroit de peur rompu la cage de son corps pour s'enfuir.

La mer immense de ton mérite jette des vagues par dessus le Ciel. Et sur cette mer de vertu les tempêtes de l'adversité ne font pas plus de desordre, que des fétus dans l'eau.

Si l'on pese ta gloire à la balance des sens relevez, les plus hautes montagnes mises en contre-poids

d'ordinaire son visage d'un voile, & ne le représentent point. Ce que le Poète dit ici d'Aly, signifie, que les bien-heureuses dans le Ciel mettent leur plus grande félicité à être aimées de lui.

⁸ La Fortune: le sens est, tu fais tourner le monde à ton gré comme un Mulet la clochette qu'il a à son cou.

poids ne paroissent pas plus que des semences de lentille.

Dans la grande carrière du bonheur, où l'emportement de ceux qui courent, les fait ressembler à des chevaux, qui prennent le mors aux dents, & jettent bas leur maître.

Et fait qu'à force de coups d'éguillons ils se piquent l'artere, surquoi l'Ange de la mort vient en funeste Médecin leur prendre le bras de l'ame.

Tu sortiras de cette rude carrière comme le Soleil sort de l'Orient. On portera devant toi l'étendard honorable de la Majesté suprême, & derrière toi les dépouilles marques de la victoire.

Et si dans cette course, tous les habitans du monde étoient chacun aussi brave qu'Hercule, le plus intrepide d'eux n'auroit pas le courage de tenir un moment devant toi.

Dieu formera un corps ⁹ Aerien, qui criera de sa part à haute voix Victoire, Victoire. Il n'y a de brave qu'Aly. Il n'y a point d'épée semblable à ¹⁰ Zulfagar l'épée à deux pointes de ce Heros.

Chant troisième.

Toi, de la pureté duquel le Ciel de l'impeccabilité tire son éclat. Le Soleil s'est fait une couronne de gloire de l'ombre de ton parasol.

Jesus, le grand Chymiste, se servoit de la terre

⁹ La Renommée.

¹⁰ Zulfagar est le nom de l'épée d'Aly. Les Mahometans disent, qu'elle s'ouvroit en deux au bout comme une fourche.

re du portail de ta prudence pour souffre rouge*, dont il composoit le Takfir, & la ¹¹ pierre Phale, avec quoi il connoissoit tout & guerissoit tout.

Le peintre éternel a peint beaucoup d'images, & mis beaucoup d'idées au jour dans le dessein de produire ton beau visage, mais il en a trouvé peu qui approchassent de sa beauté.

Le Faucon de ton parasol ayant étendu ses ailes, a trouvé les ¹² Oiseaux du septième Ciel nichez sous la grosse plume de son aile gauche.

Quiconque a ¹³ scellé son cœur de ton amour a trouvé que son cœur est devenu une mine de pierreries.

Le tout puissant Créateur de toutes choses, a admiré au sixième jour de la création, cette supériorité d'excellence que tu as par dessus toutes ses créatures.

Au mémorable jour de ta victoire, la sueur de ta main fut à tes ennemis un déluge profond, qui les engloutit comme la mer.

Toi,

* Souffre rouge est l'or pur, terme chymique des Orientaux. Les Turcs disent aussi agréablement, que sagement, que le véritable souffre rouge, c'est l'agriculture.

¹¹ Pierre de divination. Les Mahometans disent ; que du tems de Jesus-Christ, la Médecine étoit en vogue, & au plus haut degré d'excellence, & que Dieu lui donna tant de secrets en cet art, que même il ressuscitoit les morts, & pénétrait dans les pensées.

¹² C'est-à-dire les plus grands Prophetes.

¹³ Figure prise de la coutume de Perse, de sceller les mines avec les sceaux du Roi & de ses Officiers parce que les mines appartiennent en propre au Roi.-

Toi, Vantour de la constellation celeste , vois sur le sang comme une canne sur l'eau.

Froid Poète , qui compare à la mer la sueur de la main de ton Heros. Tu es bien étonné de la pensée qui te vient que la mer à qui cette sueur ressemble est la mer ¹⁴ bleüe.

Quiconque a levé la main du besoin vers le portail de ta beneficence , il l'a toujours ramenée à lui pleine de ce qu'il desiroit.

O , Divin Hôte , qui abreuves les Saints au bassin du Paradis. Pour dire quelque chose à ta louange , il faut dire que la nature n'est riche & n'est ornée que par toi.

Mille & mille ans durant , le Ciel considerant le prix de ta pure essence , a vû l'eau du bassin du Paradis bourbeuse en comparaison.

Tant Dieu , que Mahammed , ont toujours trouvé ton opinion la plus juste. L'un t'a donné l'épée à deux pointes , l'autre une ¹⁵ pucelle incomparable.

Si ton être parfait n'eût été dans l'idée du Créateur , Eve seroit éternellement demeurée fille , & Adam garçon.

Chant quatrième.

Grand Saint , qui es la véritable maison de Dieu , comme le Prophete l'enseigne dans le livre de ses sentences. Tu es aussi le ¹⁶ Kebleh du monde & de la Religion , l'ame du monde de Mahammed.

Ta

¹⁴ Le Ciel.

¹⁵ Fathmé.

¹⁶ Lieu vers lequel il se faut tourner quand on prie Dieu. Ainsi Jerusalem étoit le Kebleh des Juifs , comme la Mecque l'est des Mahometans.

Ta bouche est le trésor des sens sublimes. Tu as posé la bouche sur la source de l'entendement & des sciences qui est la ¹⁷ bouche de Mahammed.

Tu es le Pontife, qui as été trouvé seul digne d'entrer dans le sanctuaire du grand Prophète, & seul capable de tenir ferme sur le marche-pied de Mahammed.

Les cœurs que ton épée victorieuse amène continuellement à la véritable Religion, sont les fleurs dont la vapeur de l'Océan de ta puissance couvre le jardin de Mahammed.

Depuis que la Sphere de la Loi a été illuminée d'Astres divers, la Lune n'avoit jamais paru si claire & éclatante, que depuis que tu as pris l'empire du Ciel de Mahammed.

L'Ange messager de la vérité, Gabriel, baise tous les jours le seuil de ta porte, parce que c'est le seul chemin pour aller au trône de Mahammed.

Ta grandeur au dessus de la possibilité humaine est une comparaison impossible, mais si elle se comparoit, ce ne seroit qu'à la puissance & à l'autorité de Mahammed.

O Souverain Roi, quoi que pour célébrer tes louanges je m'étudie sur ce que fit une fois le sage Hassan dans le tems de Mahammed.

Je n'oserois me vanter de louer ta Majesté, après que Dieu même en a fait l'éloge, par la bouche de Mahammed.

L'É

¹⁷ Allusion au baiser que les Mahométans disent, que leur Prophète donna à *Aly*, lors qu'il le constitua publiquement son successeur & héritier. C'est une profane imitation de la manière dont *Jésus-Christ* donna le St. Esprit à ses Apôtres.

L'énarration de ton essence ne peut sortir de la langue des hommes mortels , si l'on en excepte ce qu'en a dit Mahammed.

Ce n'est pas de même de l'énarration de nos besoins , mais elle est inutile pour toi. Tu sais ce qui en est , & tu sais aussi que je suis l'esclave dévoué de la maison , & de la famille de Mahammed.

Mon ame desire de s'envoler , pressée des obligations que j'ai aux hommes , fais moi quelque faveur qui me délivre de l'obligation que je fais contraint d'avoir aux hommes , je t'en conjure par l'ame de Mahammed.

Ne détourne pas tes regards misericordieux & favorables de dessus mon visage. O l'Amour de mon cœur , jette un regard tendre sur moi , ô cœur du Cœur de Mahammed !

Chant cinquième.

Ministre , spécialement élu de Dieu pour maître des fidèles , tu es l'ame du Prophete de Dieu , on ne te doit point donner d'autre nom , ô Maître des fidèles !

Ton bras toujours victorieux a amené sous son joug les têtes des plus fiers Heros du siècle , ô Maître des fidèles !

Les trésors que la nature cache , & ceux dont elle couvre l'Univers sont sans éclat & sans prix , lorsque tu fais tes Liberalitez , ô Maître des fidèles !

Le brillant rubis se couvre de terre dans le creux de la miniere , honteux de n'être pas assez beau pour être mis en ton trésor , ô Maître des fidèles !

Je ne dirai point quelle difference il y a du
Ze-

Zephir du printems au doux souffle de ta bouche, qui rafraichit l'ame & le cœur, ô Maître des fidèles !

Tout ce que Jesus faisoit avec son haleine, étoit un Emblème, & puis c'est tout. C'étoit un emblème qui signifioit les miracles que devoient operer les paroles de ta bouche, ô Maître des fidèles !

Comment pourroit un esprit court & confus, comme le mien, représenter l'excellence & le prix de ta Majesté, ô Maître des fidèles !

L'Esprit Universel avec ses connoissances sublimes, ne sauroit encore arriver au portail de ta merveilleuse Essence, ô Maître des fidèles !

S'il y avoit un lieu plus exalté que le très-haut Trône de Dieu, je dirois que c'est-là ta place, ô Maître des fidèles !

Pour te louer dignement, il faudroit dépeindre ta merveilleuse Essence, mais par cela même, il est impossible de te louer dignement, ô Maître des fidèles !

Tu es tout ce que tu merites d'être ; mais qui comprend ton merite, que ton Dieu, ô Maître des fidèles !

Nous mandions tous comme des pauvres gueux à la porte de ta beneficence, & les Rois de la terre se trouvent entre ces Mandians, ô Maître des fidèles !

Le prix de tes faveurs surpasse la capacité de l'entendement humain. Le poids de ta Majesté, & de ta gloire, est trop pesant pour les épaules humaines, ô Maître des fidèles !

Chant sixième.

Etre d'une puissance inconcevable, les commandemens de la Providence s'exécutent par ton
com-



commandement. Le grand tour de la Sphere Celeste, n'est pour toi qu'un tour de main.

Le Soleil, à l'ombre, & sous les auspices de qui roule la nature, n'est qu'un rayon de l'éclat de l'agraffe de ta Ceinture.

La Fontaine éternelle, dont l'Océan visible n'est pas seulement une goutte, est elle même une simple goutte de la mer de tes Largeesses.

L'esprit humain qui divise le monde en quatre parties, n'est pas davantage auprès de toi qu'un grain de poussière. Il divise ses connoissances en dix degrez: mais combien de ces degrez faudroit-il pour être un canton de ta science?

18 L'Intendant du college de la création, l'Ange Gabriel, avec tout son art & toute sa science, n'est qu'un petit écolier auprès de toi.

Les versets de l'Alcoran, qui assurent les hommes de la miséricorde & de la faveur de Dieu, ont été envoyez du Ciel en considération de toi.

C'est une petite loüange pour ton ineffable pouvoir, que de l'appeller le Zenith de la puissance, vu que le Zenith n'est pas davantage que le Nadir du pouvoir de ton Portier.

Ces deux Astres qui sont les yeux du monde, sont deux globes qui n'ayant pas été jugez assez beaux pour entrer dans la structure de ta maison, ont été posez aux avenues.

Le fameux Oiseau qui est posé sur la voute de ton Palais, élève de terre les neuf voutes des ciens comme un grain de bled.

Tout

19 Dans la Théologie Mahometane, Dieu a créé le monde par le ministère des Anges: ce qui est tiré de la Théologie des Juifs.

Tout ce qu'enferme l'abyssme de la Prédestination, ses merveilles & ses prodiges, n'est produit en lumière & ne se manifeste que par ton commandement.

L'humble esclave de ta grandeur, le pauvre Hassen, s'employe nuit & jour tous les ans, tous les mois, dans le païs d'Amul à chanter tes loüanges.

Dévotement prosterné le visage contre terre, à la porte de ton glorieux Palais, il expose à tes yeux un cœur malade dont il te demande la guérison.

Peut-on cacher sa maladie à la vûe d'un remède salutaire? Certainement il n'est pas judicieux de cacher sa maladie à la vûe d'un remède infailible & Souverain.

Chant septième.

Glorieuse ville de Nedgef, depuis que tu es devenuë le domicile du Soleil de la foy, ton territoire est devenu plus honorable que le Païs de Zemzen & Mecque la Sainte.

Nedgef est le véritable ²⁰ Kabeh des gens qui cherchent la verité, parce que l'aimant de la Religion y fait son domicile.

Lequel est aussi le Soleil de la pure Creance, le Maître des fidelles, le Gouverneur du Royaume de l'amour de Dieu, le Chef des Citoyens de la Babylone céleste.

O des-

¹⁹ Le puits d'*Abraham*, dont il est parlé dans la *Genese*, avec l'eau duquel les *Pelerins* de la *Mecque*, sont obligez de se purifier un nombre de fois.

²⁰ La maison d'*Abraham* à laquelle l'*Alcoran* commande d'aller en pelerinage une fois en la vie.

O destructeur de l'herésie, tu es le Secrétaire des commandemens de l'inspiration divine, le Juge des choses commandées ou défendues.

Si ton idée, la plus noble dans le sens divin, n'étoit dans le monde, le monde ne seroit qu'une figure imparfaite & sans sens.

Supreme Majesté, qui as augmenté l'éclat du Trône suprême, toutes les créatures proserent incessamment ton nom avec éloges.

Le Soleil est moindre qu'un atome dans le Ciel des assemblées où tu es honoré, & les atomes sont plus grands que le soleil sur la terre des lieux où tu as fait des miracles.

La Couronne des ²¹ Gemchid est sombre, & ternie, devant l'aigrette de ton turban. Le trône de Fereydon est un banc de bois en comparaison de ton siège.

La gloire de Salomon, qui étoit la gloire de la terre, étoit peu de chose auprès de toi, parce que ce n'étoit qu'un emprunt de la gloire perdurable de ton valet Selmon.

L'infailibilité de la Prédestination dépend de ta conduite. Elle a la modestie de ne mettre jamais le pied devant le tien.

C'est un péché de te comparer à un homme, car quelle comparaison y a-t-il d'un Diamant de la première eau, avec une motte de terre?

L'esprit ne peut trouver d'homme pareil à toi, qu'en se tournant vers Mahammed. C'est là notre foi très-ferme, & très-claire, & je n'en dis pas davantage.

On crie à haute voix sur la porte du Paradis à ceux qui visitent ta Hauteesse. Vous qui avez fait

²¹ Anciens Rois de Perse de la première race & Monarques de l'Orient.

N.º XVI.

EMIER

Fait penitence & êtes devenus gens de bien, recevez votre salaire en entrant ici pour jamais.

Le Mausolée de Sefy premier n'est pas moins superbe que celui d'*Abas*. La lampe qui pend au-dessus est de fin or massif. Le tombeau qui est de même forme & de même grandeur que celui d'*Abas*, est une pièce tout-à-fait rare & merveilleuse. C'est un ouvrage d'ivoire, d'ébène, de bois de Brésil, de camphre, d'aloës & d'autres bois de senteur. L'ouvrage est de rapport fait à la mosaïque, & repercé sur un fond de brocard d'or à champ d'or. Les pièces qui composent cet ouvrage, sont tenues & attachées avec de petites rivures d'or fin. Les enchâssures, les crochets, les goupilles, les gons, les fermoirs, en un mot tout ce qui joint les pièces l'une à l'autre, (car cet ouvrage se peut tout démonter) sont de fin or massif. Le pied qui supporte le Tombeau a un listeau au milieu de deux frises, sur lequel est écrit en caractères d'or de rapport le 62. Chapitre de l'*Alcoran*; dont voici la traduction.

Chapitre de l'Assemblée.

Au nom de Dieu clément & miséricordieux.

Tout ce qui est dans les Cieux, & sur la terre, célèbre la grandeur de Dieu, Roi très-Saint, & très-sage, sans égal (en puissance.) Il a envoyé au Peuple de la Mecque un Apôtre pris d'entr'eux, pour leur révéler ses témoignages, (les versets de l'Alcoran) pour les purifier, & pour leur enseigner la vraie Foi & les véritables

Tome III.

D

con-

connoissances, parce qu'assurément ils étoient auparavant dans un manifeste égarement. Les autres hommes n'ont point été favorisez d'une pareille grace; mais Dieu, sans égal en puissance, & en sagesse, fait couler à son gré l'abondance infinie. L'Exemple de ceux qui ont porté le Vieux Testament en leurs mains, mais qui ne l'ont pas porté en leurs œuvres, semblables à un âne qui porte une charge de livres, est un funeste exemple pour les gens faux trompeurs, qui ont falsifié les anciens témoignages de Dieu (l'Evangile & le Vieux Testament) & il leur doit apprendre, que Dieu ne conduit point les faux trompeurs. Di leur, O vous, qui vous êtes rendus Juifs, si vous croyez être les amis de Dieu préférentiellement aux autres hommes, desirez la mort, desirez la si vous êtes véritables (en vos paroles:) Mais ils n'ont garde de la desirer à cause de ce que leurs mains ont commis. Or Dieu connoît les injustes. Di leur, la mort que vous fuyez vous attrapera, puis vous retournerez à celui qui fait également ce qui est caché & ce qui est découvert. Il mettra devant vous toutes vos actions. O vous vrais Croyans, lorsqu'on appellera à la priere le Vendredi; Courez célébrer les loüanges de Dieu, & laissez-là vos affaires. C'est en cela que consiste le vrai Bien, si vous avez l'esprit de le connoître. Quand vôtre priere sera achevée, allez à ce qu'il vous plaira; mais ne recherchez que dans l'abondance de Dieu la subvention de vos besoins, & ayez toujours Dieu en l'esprit, peut-être que (par-là) vous serez rendus heureux. Pour ceux qui attirent par le gain, ou par le divertissement, l'ont laissé là pour y courir, di leur: Ce qui est chez Dieu vaut

vaut mieux que le gain & le divertissement ,
& Dieu est assurément le meilleur pourvoyeur
de nos besoins.

Le Tombeau de *Sefy a*, comme celui d'*Abas*, un Poëlle de ce riche brocard de Perse, le plus riche qu'on fasse en lieu du monde, & un autre par-dessus de fine écarlate avec une crépine d'or autour. Cette seconde couverture est attachée au tapis de pied par un lacet qui passe en des anneaux d'or, comme au Tombeau d'*Abas*. Les pulpîtres qui sont vis-à-vis sont plians, & faits de bois de senteur. Il y a tout proche en des niches quantité de livres de Loi, enfermez en des sacs de brocard d'or. En vérité, il ne se peut rien voir de plus beau & de plus magnifique. La propreté, & une certaine modestie, y sont tout-à-fait bien mêlées avec la pompe & la richesse. Je n'ai rien vû en Perse qui m'ait tant agréé.

Toute la vaisselle appartenant à ces Chapelles est d'or & d'argent. Elle consiste en de grands flambeaux de cinquante & de soixante marcs la pièce, en plats bassins, où l'on donne à manger aux pauvres, en crachoirs, en réchauds, en péles à feu, en cassolettes, en boîtes à suif, & à parfum. La vaisselle d'or ne sert qu'aux fêtes. Le soir on allume dans les mausolées & les galeries plusieurs flambeaux qui brûlent jusqu'au jour. On en fait brûler aussi dans la Chapelle du milieu, & à l'entrée. On en allume deux fort grands qu'on charge sur autant de gueridons. Huit Prêtres sont gagez & entretenus pour y lire tour à tour l'*Alcoran* de jour & de nuit. Ce qu'ils

D 2

font

font avec un merveilleux air de dévotion, sans détourner aucunement les yeux sur le monde qui va & vient. Ils observent, afin de se mieux captiver, de branler la tête, tantôt devant & derriere, tantôt à droite & à gauche; à mouvement réglé, prétendant que cette agitation les rend plus attentifs. Douze autres Prêtres font la même fonction au Tombeau de *Sefy*, & vingt-cinq autres au Tombeau d'*Abas*. Au reste, je dois observer qu'encore que ces Mausolées soient ornez, servis, & entretenus, comme contenant les cendres de ces Rois de Perse, qui sont les deux derniers morts; il n'est pas sûr, néanmoins, que ces Monarques y aient été enterrez; car c'est une des superstitions de ce País, de cacher les vrais sepulchres des Rois. Et pour cet effet d'envoyer tout à la fois, lors qu'on les enterre, six cercueils, ou douze, à autant de differens Tombeaux de Saints ou de Saintes, en divers lieux del'Empire, sans qu'on sache dans lequel de tous est le corps, ni si ce cercueil que l'on met dans la fosse, sur laquelle on bâtit le Mausolée le contient plutôt que les autres.

Derriere les Chapelles, & à côté, il y a des Cours fort jolies, des Apartemens fort propres, bien meublez, & bien entretenus, & de petits Jardins tout-à-fait agreables. A gauche, il y a un grand Cimetiere de quinze cens pas en carré. On y voit une infinité de Mausolées vieux & nouveaux. On apporte des corps de tous les endroits de la Perse en ce Cimetiere, qui est veneré comme une terre sainte. A côté droit de l'édifice il n'y a rien qu'un haut mur de brique, bien large & bien épais;
il

il sert de digue contre les débordemens du fleuve de *Com*, qui coule au pied.

Les Persans appellent ce célèbre lieu *Masfouma*, c'est-à-dire, *l'innocente*, ou, *la pure*, à cause de la pretendue Sainte qui y est enterrée, qu'ils nomment communément ainsi. Ce mot de *Masfouma*, dans la Théologie Mahometane, veut dire *une personne qui a acquis une Sainteté habituelle, & qui ne pèche jamais*. Le lieu a trois mille deux cens *tomans* de revenu, c'est cent quarante quatre mille livres, favoir quinze cens *tomans* pour le Tombeau d'*Abas*, mille pour celui de *Sefy*, sept cens pour celui de *Fathmé*. Ce revenu s'emploie à l'entretien de l'édifice, pour reparer ce que le teins y use, ou aux meubles, à l'entretien des luminaires, & à celui de plusieurs Ecclesiastiques, & d'un grand nombre de Regens, d'Etudians, & de pauvres. On y distribue tous les jours des vivres à tous venans, & aux gens gagez. Trois grands Seigneurs de Perse ont la cure ou l'intendance du lieu, & de tout ce bien legué; chacun d'une Chapelle & de son revenu. Leur titre d'office est *Turbedar*, c'est-à-dire, *Garde de sepulchre*; & ils nomment les Lecteurs, que l'on appelle *Akond*, terme abrégé de *Natocoun*, qui dénote particulièrement le Ministre, lequel, par le devoir de son office, chante tous les Vendredis les loüanges de *Mahammed* & de ses compagnons: les *Muazims*, qui marquent du haut de la Mosquée les heures de la priere: le *Kandilgi*, qui a le soin du luminaire: le *Kamy*, qui est le balayeur, & qui arrose aussi la Mosquée: & l'*Abkech*, qui a soin de l'eau pour les ablutions. Celui qui est à present Curé de la Cha-

pelle de la Sainte , est un illustre Vieillard qui a été *Courtchibachi* , c'est-à-dire , *Colonel des Courtches* , qui est un corps de Milices gros de trente mille hommes. Il est aussi Gouverneur de *Com*.

Cette ville a beaucoup d'autres édifices fort beaux & somptueux. C'est un agreable lieu , à la chaleur près , qui y est excessive. L'Eté , le fleuve qui y passe , n'est qu'un petit ruisseau de source , au dégel il se grossit si fort des eaux qui tombent des montagnes , que quelquefois il remplit non seulement tout son lit , qui est aussi large que celui de la *Seine* à *Paris* , mais qu'il entre encore bien avant dans la ville. On l'appelle communément *le fleuve de Com*. Son vrai nom est *Jonhadgan*.

La longitude de cette ville est de 85 deg. 48 min. la latitude de 34 deg. 30 min. L'air y est bon , mais extrêmement chaud , comme je l'ai dit. On y brûle l'Eté , & il n'y a pas de lieu en Perse où le Soleil soit plus ardent. Il y a abondance de toute sorte de vivres & de fruits , particulièrement de pistaches. Le peuple y est fort traitable , & fort civil.

La plupart des Topographes veulent que *Com* soit la même ville que *Ptolomée* appelle *Gauna* , ou *Guriana*. Son Traducteur dit que c'est celle qu'il nomme *Choama* ; quelques autres veulent que ce soit , ou *Arbacte* , ou *Hecdatompille*. Plusieurs histoires de Perse portent que cette ville est fort ancienne ; qu'elle a été bâtie par *Tahmous* , sous l'ascendant de *Gemini* : qu'elle avoit douze mille coudées de tour ; & qu'elle étoit aussi grande que *Babylone*. Il n'y a point de doute qu'elle a été fort grande ; car on voit tout autour beaucoup

coup de ruïnes, & de vestiges d'habitations : mais il est fort douteux qu'elle soit si ancienne que *Tahmous*. D'autres histoires Persiennes en marquent l'origine au premier siècle du Mahometisme, & portent que du tems de *Mahammed* il y avoit là sept grands villages ; & que l'an 83. de l'hegire, *Abdalla Saydan*, Calife, étant venu en ce país avec une armée, il joignit ces sept villages l'un à l'autre par de nouveaux bâtimens ; qu'il les enferma d'un mur, & en fit une ville ; & que cette ville crût tellement dans la suite, qu'elle étoit grande deux fois comme Constantinople. *Moufa*, fils de cet *Abd-alla*, vint de *Basra* à *Com*, & y apporta les dogmes de *Haly*, qu'on appelle la religion des *Cbia*, ou l'*Imamisme*. Elle y a toujours été professée jusqu'au martyre, & le peuple n'y en a jamais souffert d'autre. *Temur-leng*, qui étoit d'une créance contraire, détruisit entierement la ville. On en releva peu à peu une partie, mais elle n'a commencé de refleurir qu'en ce dernier siècle, & seulement depuis que le Roi *Sefy* y a été enterré. *Abas* second, son fils, & son successeur, y releguoit les disgraciez, afin (disoit-il) qu'ils y priaissent Dieu pour sa personne, & qu'ils lui rendissent grâces de la vie qu'il leur avoit laissée. *Soliman*, à present régnant, en a usé ainsi envers ceux qu'il a voulu punir par l'exil, & c'est particulièrement le grand nombre d'illustres exiliez, qui a rétabli & remis la ville au point où on la voit aujourd'hui. L'an 1634. les grosses eaux en ruïnerent mille maisons, & il n'y a que trois ans qu'un même accident faillit à la perdre toute entière. Deux mille maisons & tous

les anciens bâtimens en furent renversez. Son nom se prononce par une double *m*, comme si l'on écrivoit *Comm*. Elle est surnommée *Darel mouveheldin*, c'est-à-dire, *la demeure des gens pieux*. Son Gouverneur a titre de *Darogué*.

Le 15. nous demeurâmes à *Com* à faire reposer nos chevaux, & nous en partîmes le 16. à six heures du soir. Nous fîmes quatre lieuës dans de belles plaines, unies autant qu'il se peut, fertiles, & remplies de villages. Le terroir de *Com* paroît pourtant assez sec. Nous trouvions par tout qu'on fouloit le grain, la moisson étant déjà faite. Nous logeames à *Cassem-abad*, Bourg de trois cens maisons, qui est du domaine de la Mere du Roi.

Le 17. nous fîmes cinq lieuës à travers la plaine. Nous la trouvames durant tout le chemin couverte de sables mouvans, seiche, sans villages, & sans eaux. Nous logeames en un lieu dit *Abchirin*, c'est-à-dire, *candouce*, parce qu'il y a là une source de belle eau, & des citernes, au milieu de six Caravanserais.

Le 18. nôtre traite fut à *Cachan*, nous y arrivames, après avoir fait sept lieuës, entrant vers le midi comme les jours précédens par cette plaine dont l'on a déjà parlé. Au bout de deux lieuës, nous trouvames le terroir beau, & fertile, couvert de grands villages. Nous en traversâmes plusieurs, & à moitié chemin nous laissames proche & sur la gauche, une petite ville nommée *Saron*, située au pied d'une montagne.

La ville de *Cachan* est située dans une grande

کاشان N



de plaine, proche d'une haute montagne. Elle a une lieuë en longueur, & un quart de lieuë en largeur : Sa longueur est de l'Orient à l'Occident. Quand on la regarde de loin elle ressemble à une demi-lune, dont les cornes regardent ces deux parties. Le plan qui est à côté n'en represente pas bien la grandeur, ni la figure, ayant été pris hors de la perspective. Ce qui empêcha qu'on ne le prît, aussi bien qu'on a fait les autres, fut l'indisposition de mon Peintre, qui s'étant trouvé extraordinairement fatigué tous ces jours-là, n'eût pas la force de sortir du Caravanserai où nous étions logez. Tout ce qu'il put faire fut de monter sur la terrasse, & de prendre le plan en ce lieu-là.

La ville n'a point de fleuve, mais plusieurs canaux tirez sous terre, beaucoup de profondes sources, comme il y en a à *Com* & des citernes. Elle est ceinte d'un double mur flanqué de tours rondes à l'Antique, & elle a cinq portes, une à l'Orient nommée la *porte Royale*, parce qu'elle est proche du Palais Royal, qui est hors des murs : Une à l'Occident, nommée la *porte Fieu*, parce qu'on sort par là pour aller droit à un grand village, qui porte ce nom, lequel est à demi lieuë de la ville. Une entre l'Occident & le Septentrion, appelée la *porte de la maison de Melic*, à cause qu'elle est proche d'un jardin de plaisance, qui a été bâti par un Seigneur de ce nom. Les deux autres portes sont opposées au Sud-est & au Nord-est. Celle-là se nomme la *porte de Com* : L'autre la *porte d'Isphan*, parce qu'on sort par là pour y aller. Il y a en tout dans la ville & dans les faubourgs,

qui sont plus beaux que la ville, six mille cinq cens maisons, à ce que l'on assure, quarante Mosquées, trois Colleges, & plus de deux cens Sepulchres des Descendans de *Haly*. La principale mosquée est tout contre le grand marché. Elle a une tour qui lui sert de clocher, faite de pierre de taille. La mosquée, & la tour, sont des restes de la splendeur des premiers Mahometans qui envahirent la Perse.

Les maisons de *Cachan* sont bâties de terre & de briques. Il y en a peu de belles; mais les *Bazars*, & les Bains, sont des lieux fort jolis, bien bâtis, & bien entretenus. Il y a aussi plusieurs *Caravanserais*. Celui qu'on appelle Royal, qui est hors la ville joignant la porte qui regarde l'Orient, est le plus beau de *Cachan*, & de toute la Perse. En voici la représentation à côté. Il est carré, chaque face ayant par dedans deux cens pas Geometriques, & deux étages avec une avant-chambre, ou relais, en bas, qui régné le long des faces, élevé à hauteur d'homme sur la cour, & à quatre pouces du niveau des chambres. Il est profond de huit pieds, revêtu de marbre blanc fin transparent presque comme du Porphire. Les étages des côtes ont quinze Apartemens de même figure. Les deux autres n'en ont que dix, & un grand au milieu, qui a cinq chambres. Les autres Apartemens consistent en une chambre de quinze pieds de long & dix de large, haute, voutée, avec une cheminée au milieu, & un portique carré ou avant-chambre sur le devant, qui est de dix pieds d'espace, couvert en demi-dome, où l'on a pratiqué une cheminée

de

... ..

de chaque côté: c'est le logement des Valets. Les seconds étages sont faits comme ceux d'en-bas, à un balustre près de quatre pieds de haut, percé à jour, qui régné tout-autour. On voit dans la partie Geometrique du Plan un hexagone au milieu de l'entrée, dont chaque face est une grande boutique, où l'on vend toute sorte de provisions de bouche, du bois & du fourage. L'entrée est sous un haut & magnifique Portail revêtu de parqueterie, comme tout le bâtiment, & sur les côtez régné un Corridor ou Portique, où l'on peut loger de jour aussi commodément, & avec plus de plaisir, que dans le Caravanferai. Le bassin d'eau qui est au milieu de la Cour est élevé de cinq pieds: ses bords sont larges de quatre; pour la commodité de ceux qui veulent faire leurs prieres dessus, après y avoir fait leurs Purifications.

Ce qui ne paroît point dans le Profil, savoir le derriere de ce beau Palais de Caravane, est encore très-digne d'être vû, & rapporté en ce lieu. Il consiste en de grandes écuries, avec des places pour les valets, & le bagage, qui sont à peu-près de même symetrie comme les appartemens que j'ai représentez; au moins quant à la forme & à la grandeur: en magasins: en plusieurs départemens pour le logement des Pauvres & des Païsans, qui apportent vendre leurs denrées: & en de grands jardins qui sont derriere ce beau Caravanferay. C'est Abas le grand, qui a fait bâtir ce grand logement, au frontispice duquel on lit ce distiche.

Le monde est un Caravanferay: & nous sommes une Caravane.

D 6

Dans

Dans un *Caravanferay* n'élevez point de *Caravanferay*.

C'est pour dire que nous ne devons point nous promettre d'habitation stable & solide dans ce Monde, qui n'est qu'un lieu de passage.

Tout proche est le Palais Royal, & vis-à-vis, un autre qui est destiné au logement des Ambassadeurs; l'un & l'autre avec de fort beaux jardins qui sont derriere, ont été faits par ce grand Monarque. Au milieu est la place des Carousels & des autres exercices. Toute la richesse & la subsistance de *Cachan* vient des manufactures de toute sorte d'étoffes de soye & de brocards d'or & d'argent. Il ne se fait en aucun lieu de la Perse plus de satin, de velours, de taffetas, de tabis, de brocard uni, & à fleurs de soye, & de soye mêlée d'or & d'argent, qu'il s'en fait en cette ville & aux environs. Un seul bourg de ce territoire a mille maisons d'ouvriers en soye. Ce bourg s'appelle *Aron*, il paroît de loin comme une bonne ville, aussi est-il grand de deux milles maisons & de plus de six cens jardins. Il est à deux lieues de *Cachan*.

La ville de *Cachan* a l'air bon, mais extrêmement chaud. On y étouffe en Été. La chaleur qu'on y sent, vient de sa situation, car elle est proche d'une haute montagne opposée au midi, dont la reverberation échauffe si fort le lieu qu'on y brûle durant la Canicule. Une autre incommodité encore plus grande, & fort dangereuse, est le grand nombre de Scorpions qu'il y a en tout tems dans ce pays-là, particulièrement lorsque le Soleil est dans le signe du Scorpion. On en menace fort les Passans. Néanmoins je n'en ai point

point vû, graces à Dieu, toutes les fois que j'y ai passé, & je n'ai point appris qu'il en arrivât de grands accidens. On dit que les Astrologues d'*Abas* le Grand firent l'an 1623. un Talisman pour en délivrer la ville, & que depuis ce tems-là il y en a moins qu'auparavant. Il ne faut gueres ajoûter de foi à ce conte, ni à un autre qu'on fait, savoir, que les Passans, qui s'arrêtent à *Cachan*, étant soigneux de dire en entrant dans leur logis ; *Scorpions, je suis étranger, ne me touchez point*, nul ne les approche. Ce qui est certain c'est que leur piquure est très-dangereuse. Elle a donné lieu à une imprecation assez ordinaire dans la bouche des Persans, *Que le Scorpion de Cachan puisse te piquer à la main*. Tout le monde y tient toujours prêts plusieurs remedes souverains contre cette piquure, & contre celle de certaines araignées, qui sont plus grosses que le pouce, dont cette ville n'est pas moins incommodée. La latitude de la ville est de 35. deg. 35. m. La longitude de 86. degrez. On y trouve peu de bétail & de volaille; mais en récompense il y a une grande abondance de grains & de fruits. On en transporte à *Ispahan* les premiers melons, & les melons d'eau, qu'on y mange, & tant que la saison des fruits dure on y en porte une grande quantité.

Plusieurs Auteurs Europeens tiennent *Cachan* pour cette même ville, que d'anciens Auteurs Grecs nomment *Ambrodux*, ou celle qu'ils appellent *Ctesiphonte du pais des Parthes*. Les Historiens Persans disent, qu'elle doit son origine à *Zeballe-caton*, femme de *Haron-*

rechid, Calife de *Bagdad*. Ils remarquent que cette Princesse étoit fille, lors qu'elle entreprit de faire bâtir cette ville; & que ce fut pour cela, qu'elle en fit poser la première pierre sous l'ascendant du signe qu'on appelle la Vierge. Elle lui donna le nom de *Casan*, en l'honneur de *Casan*, son ayeul, petit-fils de *Haly*, qui étoit enterré là, & qui y étoit mort. Le changement de nom est venu d'une erreur de ponctuation. Les gens versez aux langues Orientales savent, que cette méprise, qui est facile, change la Lettre S. en une qu'on nomme *chin* & qui a la même force que nôtre *ch*. *Tamerlan* s'étant rendu maître de cette ville, l'épargna par un pur caprice, dit-on, & ne la fit point détruire, comme il fit presque toutes les autres en Perse. Elle est surnommée *Darelmoumenin*, c'est-à-dire, le séjour des fidèles, ou à cause que les descendants de *Haly*, & ses premiers sectateurs, s'en firent un azile & une retraite durant les persécutions des Califes, qui ne voulurent point embrasser ses dogmes, & tinrent pour la créance contraire; ou parce qu'il y a un grand nombre des descendants de ce Pontife qui y sont enterrez. Leurs fosses se sont confondues parmi celles qui étoient à l'entour; les mausolées élevez dessus ayant été abattus par les Turcs, & par les Tartares, qui envahirent la Perse, & qui firent de ces édifices un sacrifice à l'honneur de leurs Saints, les grands ennemis & les persécuteurs de ces descendants de *Haly*. On recherche ces fosses depuis que ce Calife est redevenu le maître en ce pais-ci, & l'on peut juger combien on se peut tromper en cette recherche.

On

On en reconnut une l'année 1667. qui couvrit toute la ville de confusion. Car on vérifia que la fosse, sur laquelle cent ans auparavant, on avoit bâti un grand tombeau, dans la créance qu'un descendant de *Haly* y étoit enterré, étoit le sepulchre d'un prédicateur *Tuzbec*. Le peuple outré d'avoir veneré durant un siècle un lieu à son avis digne de toute son execration, alla en furie raser le mausolée, creusa le terrain qui étoit dessous, & à l'entour, & en fit une voirie. Mais ce qui est arrivé depuis, est bien digne de remarque; c'est qu'un des plus grands docteurs de Perse a fait un traité, par lequel il prétend prouver qu'il n'y a jamais eu là de *Tuzbec* enterré. Le peuple indigné de nouveau, de se voir le jouet des fantaisies de ses Pasteurs, a laissé là ce lieu comme indifférent, & l'on n'y va plus, ni pour le reverer, ni pour le salir. Le Gouverneur de *Cachan* a titre de *Darogué*, comme ceux des autres villes de la Parthide. Un Seigneur de mes amis, nommé *Rustanbec*, frere de plusieurs Gouverneurs de Province, avoit le Gouvernement de cette ville, la première fois que j'y passai. Les deux années de son gouvernement finies, elle étoit si satisfaite de sa conduite, qu'elle envoya des Députés au Roi supplier Sa Majesté de le continuer deux autres années en charge. Elle fit même des présens pour cela aux Ministres. On rejetta la demande, parce que ce n'est pas la coutume d'accorder de telles prolongations.

Le 19. la lassitude de nos chevaux fatiguez nous obligea de demeurer à *Cachan*. Nous en partimes le 20. & fîmes sept lieues. Les deux

deux premières furent à travers la plaine où cette ville est bâtie. Les autres furent au passage d'une montagne assez haute, mais assez facile à passer. Nous trouvâmes au haut un fort grand & fort beau *Caravanserai*, & plus avant un grand lac, qui est le réservoir des neiges fondues & des pluies des environs. On en fait descendre l'eau dans la plaine de *Cachan* à mesure qu'on en a besoin.

Abas le grand a fait bâtir de fortes digues à l'entour, pour le rendre capable de tenir plus d'eau, & pour l'empêcher de la répandre. Il a fait faire là aussi plusieurs chaussées pour la facilité du passage. Après avoir descendu la montagne, on entre dans une vallée profonde fort étroite qui a une lieue de longueur. Tout cet espace est rempli d'habitations, de vignobles, & de jardins, si fort serrez, qu'il semble que ce soit un village d'une lieue de long. Plusieurs beaux & clairs Ruisseaux y coulent de source, & y entretiennent l'Été une admirable fraîcheur. On ne peut trouver un plus charmant & agréable endroit dans le tems chaud. Le soleil s'y fait si peu sentir que les roses n'étoient pas encore ouvertes alors. Les bleds & les fruits y étoient tout verts, & à demi murs; cependant il y avoit déjà un mois qu'on avoit fait la moisson, & qu'on mangeoit des fruits à *Cachan*. Nous logeâmes au bout de cette belle vallée au *Caravanserai* qu'on y a bâti, & que l'on nomme *Carou*.

Des Auteurs modernes de nos païs ont écrit que cette vallée est l'endroit où *Darius* rendit l'esprit. Cela n'est pas sans vrai-semblance, à cause que l'Histoire remarque que *Bessus* &

& *Nabarzanes* se séparèrent après avoir commis sur ce Prince infortuné le lâche assassinat que chacun fait, que l'un tira vers l'*Hircanie*, l'autre vers la *Bactriane*; & *Cachan* est justement le lieu où l'on se rend pour aller en ces deux Provinces.

Le 21. nous fîmes huit lieuës, deux au bas des montagnes entre lesquelles est la vallée dont l'on vient de parler, & six en une belle plaine où l'on voit quantité de villages. Il y a aussi plusieurs *Caravanserais* sur le chemin. Nous mîmes pied à terre dans un qui est grand & beau, nommé *Aga-kemal*, du nom d'un fort riche Marchand, qui l'a fait bâtir, & plusieurs autres édifices publics aux environs d'*Ispahan*.

Le 22. notre traite ne fut que de cinq lieuës en cette belle plaine où est le Caravanserai d'*Aga-kemal*. Nous les fîmes si vite, que nous arrivâmes à neuf heures du soir à *Montchacoun*. C'est un gros village de cinq cens maisons, où il y a plusieurs *Caravanserais*, & des jardins, & des eaux, en abondance.

Le 23. nous partîmes plus tard que nous n'avions fait les jours précédens, afin de ne pas arriver à *Ispahan* avant jour. Nous fîmes les neuf lieuës, dont nous en étions éloignez, dans de belles plaines, & tirant toujours au midi, comme en nos précédentes traites. Nous passâmes tant de *Caravanserais* & de villages, en approchant de cette grande ville, que nous crûmes être dans ses faubourgs, deux heures avant que d'y arriver. Nous y entrâmes à cinq heures du matin le 24^e. jour de Juin tous en bonne santé, graces à Dieu, après

après avoir fait 134^l lieues Persanes depuis *Tauris*.

Etant arrivez à *Ispahan*, nous allâmes loger, mon Associé, & moi, au Couvent des Capucins, qui est presque au cœur de la ville, & peu éloigné du Palais Royal. J'y trouvai un sac de Lettres, qui m'étoient adressées de presque toutes les parties du monde. Celles de *Constantinople* m'apprenoient le détail de la Campagne des Turcs en Pologne. L'année précédente, ayant passé, sans presque aucune opposition, le grand fleuve de *Niefter*, ils en ravagerent les plus belles Provinces, & prirent cette célèbre Forteresse de *Caminiak*, qui étoit le boulevard de la Pologne. On me mandoit, entre les autres choses, que l'armée Ottomane avoit passé le *Danube*, sur un pont, long de cinq cens pas Géométriques, construit par les soins & aux dépens du Prince de Moldavie; & parce que la fabrique n'en plût pas au Grand Seigneur, il dépouilla ce pauvre Prince de sa Principauté, & le condamna à une amende de cent cinquante mille écus.

Mes Lettres des Indes contenoient la Relation du Voyage de Monsieur de la Haye, Viceroi de Madagascar, qui étoit parti de *la Rochelle*, avec une Escadre considérable, au commencement de l'année 1670. On l'avoit envoyée sur les mémoires de Monsieur *Carron*, Directeur Général de la Compagnie Françoisse, pour executer de grands desseins; &, entr'autres, pour se saisir de *Banca*, petite Isle, située à l'Orient de celle de *Sumatra*, & assez proche de *Batavia*. Cette petite Isle de *Banca*, qui est deserte, n'étoit tenue
de

de personne avant cetems-là. Monsieur *Carron* la jugeoit un lieu propre pour être le Magasin principal de la Compagnie Françoisse aux Indes, & il projettoit de s'en emparer à l'imprevuë; mais les Hollandois, qui veillent avec grand soin pour la domination qu'ils ont fondée en ce pais-là, donnerent juste dans le dessein de cette Flotte Françoisse, dès qu'ils la virent équiper. On publia vainement en France qu'on la destinoit pour les Indes Occidentales: ils ne furent point les duppes de ce prétexte: ils dépêcherent l'un sur l'autre trois Vaisseaux d'avis à *Batavie*, avec ordre au Conseil de prendre possession de *Banca*. ce qui fut executé avant même que Monsieur *de la Haye* arrivât aux Indes. Son voyage fut long; & pour son malheur, il alla relâcher à *Madagascar*, où s'étant entêté de faire la guerre aux peuples de l'Isle, à la sollicitation des François qui y étoient établis, il y perdit six mois de tems & près de mille hommes, qu'on pouvoit employer plus utilement ailleurs; car il ne gagna rien contre ces Negres; mais au contraire il les irrita si fort, que depuis ils ne voulurent plus de paix, ni de commerce, avec les François, & qu'enfin ils les chassèrent de toute l'Isle.

Monsieur *de la Haye* passa de *Madagascar* à *Surat*, & s'y arrêta jusqu'au commencement de l'an 1672. qu'il en partit avec Monsieur *Carron*, contre les avis duquel il avoit ordre de ne point agir. La Flotte étoit forte alors de six grands Navires & de quatre Flottes. Elle relâcha à *Goa* le 21. Janvier, & y trouva le grand Breton autre Navire du Roi avec deux

deux Flottes. Ces treize Bâtimens tirèrent vers *Ceylan*, & arriverent le 21. de Mars à la *Baye de Cotyari*, communément dite la *Baye de Trinc-male*, qui est étroite, mais bonne, à huit degrez trente minutes de latitude Nord, regardant le Nord-Est, & ayant bon fonds. Les Hollandois y avoient bâti une petite Forteresse à une lieuë du rivage. Dix hommes seulement en faisoient toute la Garnison, ils l'abandonnerent dès qu'ils apperçurent la Flotte Française.

Monsieur de la Haye ayant mouillé l'Ancre, envoya des Députés au Roi de *Candy*, le légitime Seigneur de toute l'Isle de *Ceylan*, qui lui en renvoya d'autres; & après plusieurs allées & venues, on conclut un traité, par lequel ce Prince Indien donnoit au Roi de France la *Baye de Trinc-male*, & la Forteresse que les Hollandois y avoient abandonnée. Le contract de Donation fut expédié en bonne forme, & on prit possession de la Baye & du Fort aux décharges de canon, & avec les autres cérémonies accoutumées. Peu de jours après, on commença de bâtir une Forteresse à l'entrée de la Baye & une autre au dessus du rivage.

Pendant ces Négociations, la maladie se répandit violemment dans la Flotte. C'étoit pour la plupart une fièvre ardente. Les Européens appellent les maladies qu'on prend en *Ceylan* le *mal de la Cannelle*, parce que la forte odeur de ce bois leur enflame les humeurs. Plusieurs en moururent, la plupart en guerirent; mais ceux-ci se trouverent saisis de la disette au sortir de la fièvre; car les vivres manquerent sur la Flotte au mois d'Avril,

vril, nonobstant le bon menage du Viceroy, qui faisoit acheter tous les vivres, & les faisoit revendre, ne permettant à personne de s'en pourvoir chez les gens du pais, de peur de dissipation. La viande la plus commune de *Trinc-male* est le Buffle, mais on n'en mange guere, à cause d'une propriété qu'a la chair de cet animal fort particulière, & encore plus étrange; c'est qu'elle engendre des abcès aux mêmes endroits & aussi douloureux, qu'on dit que le sont ceux qu'on gagne avec les femmes débauchées, mais ce qu'il y a de fort particulier c'est que rien ne les peut guerir que l'abstinence de la chair qui les cause. On envoya trois bâtimens à la côte de *Coromandel* charger des vivres; mais ces Vaisseaux ayant été pris à leur retour par les Hollandois, la Flotte se trouva reduite à un si grand manquement de vivres, qu'encore que les deux Forteresses qu'on faisoit bâtir ne fussent pas achevées, l'on fut contraint de les abandonner pour ne pas perir de faim. On y laissa trois cens cinquante hommes pour continuer le travail avec un grand vaisseau nommé *le St. Jean*.

Le prétexte dont les Hollandois se servirent pour colorer la prise de ces trois bâtimens, fut qu'ils portoient des vivres à leurs ennemis. Ils appelloient ainsi le Roi de *Candy* & les habitans de *Trinc-male*. Ils offrirent quelque tems après de les rendre, & presserent même Monsieur de la Haye de les recevoir, ou d'en prendre d'autres à son choix dans la Flotte Hollandoise. On ne savoit pas encore dans les Indes que la France avoit déclaré la guerre à la Hollande, mais la nouvelle

velle en étant venue peu après aux Hollandois, ces Navires furent jugés de bonne prise & la Flotte Hollandoise étant allée à *Trinc-male*, elle enleva le Navire, prit les deux Forts & fit tous les François prisonniers.

Mr. de la Haye arriva le 22. Mai sur la côte de *Coromandel* à la vûe de *St. Thomé*. C'est une petite place du Roi de *Colconde*, que les Portugais, qui l'ont tenue près d'un siècle, avoient assez bien fortifiée pour le pays. Les murs sont de pierre de taille, fort hauts, & fort épais, avec des bastions réguliers, mais sans autres fortifications. Le Viceroy envoya au Commandant de la Place lui demander des Vivres pour de l'argent. Il fit refus d'en vendre, s'excusant sur le nombre des Navires de la Flotte, que l'on ne pouvoit, disoit-il, fournir de Viçtuailles sans en dépourvoir la Ville. On ne sait si cette réponse étoit sincere, ou donnée plutôt à la suggestion des Hollandois, qui faisoient face par tout à cette Flotte, & qui la suivoient par tout, avec une autre Flotte. Le Viceroy, qui n'avoit plus de vivres, se voyant ainsi refusé, fit canonner la ville de telle force, qu'au bout de quatre heures on y vit arborer un pavillon blanc. L'on envoya là-dessus une chaloupe à terre avec ordre de demander si l'on rendoit la Ville. Le Commandant répondit qu'il n'y songeoit pas, mais qu'il étoit prêt de donner des vivres pour de l'argent autant qu'on en voudroit. Le Viceroy renvoya dire au Commandant, que puisqu'il avoit fallu le pousser à coups de Canon à une chose qui étoit si équitable, il prétendoit qu'on lui en payât les fraix.

fraix. Le Commandant demanda combien on avoit tiré de coups, & à quel prix on les mettoit? On lui répondit qu'on en avoit tiré cinq mille trois cens, & qu'on vouloit vint écus de chacun. Le Commandant, pour gagner du tems, & pour penser à loisir à la résolution qu'il devoit prendre, dit qu'il ne pouvoit rien faire, que par l'ordre du Gouverneur de la Province; qu'il alloit lui en écrire; & qu'il feroit savoir sa réponse au Viceroi.

Mr. *de la Haye*, vit bien qu'on ne vouloit que temporiser. Il envoya dire au Commandant qu'il attendroit trois jours la réponse du Gouverneur de la Province; mais que si elle ne venoit dans ce tems-là, il prendroit la Ville. Il n'y manqua point. Il fit descente le troisième jour au soir, avec deux cens hommes, & deux pièces de campagne. Il se campa, avec cinquante hommes, vis à vis d'une des portes de la ville, sous des Palmiers qui le couvroient, & il envoya un Officier, avec le reste de la troupe à l'autre côté de la ville. Mr. *Carron* demeura avec lui sans commandement. Le lendemain, à l'aube du jour, il fit battre la porte. Toute la ville accourut sur les remparts de ce côté-là. C'étoit ce que Mr. *de la Haye* demandoit. Il donna le signal aux cent cinquante hommes qui étoient de l'autre côté, qui aussi-tôt attachèrent les échelles, & se logerent sur les bastions de leur attaque, sans trouver de résistance; & descendirent dans la ville, où les habitans les trouverent, comme s'ils y étoient tombez des nues. La garnison, toute effrayée, se jetta en bas des murailles, tant la foule étoit grande

de aux portes, & prit la fuite. Ainsi la place fut prise en deux heures, & sans perte de plus de vint hommes.

Il y a un incident remarquable dans cette partie du Voyage de Mr. de la Haye. Il avoit été informé, à ce qu'on assure, de la bouche du Roi son Maître, qu'il déclareroit la guerre aux Hollandois l'an 1671. Le Roi le lui dit ainsi à son départ, l'an 1670. & même, qu'il ne l'envoyoit aux Indes, que dans les vûes de cette guerre-là. Mais en arrivant à *Surat*, à la fin de 1671. il trouva des Lettres qui l'informoient *que la guerre avoit été différée pour des raisons importantes; mais que c'étoit pour peu de tems, & qu'on lui manderait en bref quand la déclaration s'en devoit faire.* En effet, on lui expédia deux paquets en Août & en Septembre 1671. par lesquels on lui donnoit avis certain que la guerre se déclareroit contre les Hollandois au printems suivant: J'avois fait moi même l'expédition de ces paquets, peu avant mon départ de Paris, m'ayant été apportez par Mr. Berrier de la part de Mr. Colbert. Mr. de la Haye venoit de partir de *Surat*, quand ces Lettres y arrivèrent. On étoit d'avis de les lui envoyer par une barque expresse, & c'étoit assurément ce qu'il falloit faire; mais Mr. Blot, un des Directeurs de la Compagnie, s'imaginant qu'il n'y avoit rien de pressé, dit qu'il n'étoit pas besoin de faire cette dépense, & qu'il y avoit un vaisseau Indien, appartenant au Courtier de la Compagnie Françoisse, qui alloit à la Côte de *Malabar*, par qui on les enverroit. L'esprit d'épargne prévalut. Les paquets furent donnez au Vaisseau Indien. Mais voyez
la

la fatalité ! les Corsaires *Malabares* rencontrèrent ce vaisseau, le prirent, & au bout de six mois, les paquets de la Cour de France, ouverts, & à demi déchirez, tomberent entre les mains des Marchands François de cette Côte, & furent renvoyez ainsi à *Surat* en Février 1673. plus d'un an après qu'ils y avoient été reçus de France. On ne doute point que s'ils eussent été rendus à tems, Mr. de la Haye n'eût détruit aisement la Flotte Hollandoise qui couvroit *Ceylan*, & qui étoit toute la force de la compagnie Hollandoise, & qu'il n'eût ensuite conquis ce que cette Compagnie tient dans cette belle Isle. Il eut cent fois envie de se jeter sur cette Flotte Hollandoise, & il disoit de tems-en-tems à Mr. Carron, Mr. *Je sai que nous avons présentement la guerre en Europe avec les Hollandois, & vous voyez que nous n'aurons jamais une plus belle occasion de la commencer aux Indes.* Mr. Carron l'arrêtoit, en disant nous n'en avons point encore l'ordre, il faut l'attendre, ou des avis certains que la guerre est déclarée en France. Il est vrai que vous détruirez cette flotte Hollandoise, mais il en reviendra incontinent une autre de *Batavia* dont nous serons accablez. Mr. Carron parloit prudemment à son ordinaire; mais il se méprenoit pourtant en cette rencontre. Les Hollandois n'avoient point d'autre Flotte à *Batavia*; & si celle de *Ceylan* eût été défaite, la Flotte Angloise de dix navires qui arriva à la fin de l'année sur cette côte de *Coromandel*, & celle de Mr. de la Haye agissant de concert, auroient bouleversé la Compagnie Hollandoise, sur tout dans la consternation où les nouvelles de leur Pays la jetterent. **Mais**

Dieu en avoit autrement ordonné, & ce fut la Flotte Françoisse avec toute son entreprise qui alla à rien.

J'employai le jour de mon arrivée à *Isfahan*, & le jour suivant à recevoir les visites de tous les Européens du lieu, de plusieurs Persans, & Armeniens, avec qui j'avois fait amitié à mon premier voyage, & à prendre conseil sur mes affaires. La Cour étoit fort changée de ce que je l'avois vûe à mon premier voyage, & dans une grande confusion. Presque tous les Grands du tems du feu Roi étoient, ou morts, ou disgraciez. La faveur se trouvoit dans les mains de certains jeunes Seigneurs, sans générosité, & sans merite. Le premier Ministre, nommé *Cheic-ali-cân*, étoit depuis quatorze mois dans la disgrâce. Trois des premiers Officiers de la Couronne faisoient sa Charge. Le pis pour moi étoit qu'on parloit de la lui rendre & de le rétablir; parce qu'étant d'un côté fort ennemi des Chrétiens & des Européens; & qu'étant, d'un autre, inaccessible aux recommandations & aux présens; ayant toujours fait paroître durant son emploi, qu'il n'avoit rien plus à cœur que de grossir le trésor de son Maître, je devois craindre qu'il ne l'empêchât d'acheter les pierreries que j'avois apportées par l'ordre exprès du feu Roi son Pere, & sur les desseins qu'il m'en avoit donnez de sa propre main. Cette considération me fit résoudre à faire incessamment savoir au Roi mon retour. Ma peine étoit au choix d'un Introduceur auprès du *Nazir*, qui est le grand & suprême Intendant de la Maison du Roi, de son bien, de ses affaires, & de tous ceux qui

qui y sont employez ; je veux dire qui je prendrois pour me donner les premières entrées. On me conseilla le *Zerguer bachy*, ou Chef des Joüalliers & des Orfevres de Perse. D'autres me propoisoient *Mirza Thaer*, Contrôleur Général de la Maison du Roi. J'eusse mieux fait de me fier à la conduite du premier ; je le reconnus ainsi dans la suite ; mais parce que je connoissois de longue main ce Contrôleur Général, ce fut à lui à qui je résolus de me remettre.

Le 26. le Supérieur des Capucins prit la peine de l'aller voir de ma part. Je le suppliai de lui dire qu'une indisposition m'empêchoit de l'aller saluer, mais que les bontez qu'il avoit eûes pour moi, il y avoit six ans, me faisoient prendre la liberté de m'adresser à lui pour me produire au *Nazir* ou Surintendant, sûr que j'étois de n'y pouvoir aller par un meilleur canal ; que je le suppliois très-humblement de représenter à ce Ministre l'ordre que j'avois eu du feu Roi d'aller en mon Pais faire faire de riches ouvrages de pierres, & de les apporter moi même ; ce que j'avois fait d'une manière à oser me persuader qu'il n'étoit pas possible de faire mieux. J'ajoutai à cela de grandes promesses de récompense, comme je savois qu'il falloit faire. La réponse que j'eus de ce Seigneur, fut que j'étois le bien venu : que je pouvois compter sur lui, & qu'il rempliroit tout de son mieux l'attente que j'avois en ses bons offices ; mais que je devois faire compte que le Roi avoit peu d'amour pour la pierrerie, que la Cour étoit extrêmement dénuée d'argent, & que, pour mon malheur, le premier Ministre, bom-

me si contraire à ces sortes de dépenses, & se dégagé de tout intérêt, rentroit en grace. Qu'il me faisoit dire cela, non pour me décourager, mais afin de me disposer à donner à bon marché, à faire bien des présens, à prendre bien de la peine, & à avoir beaucoup de patience: qu'au reste il feroit savoir ma venue au Naxir, de la meilleure manière qu'il pourroit, & que j'esperasse en la clemence de Dieu. Les Persans finissent toujours leurs délibérations par ces mots, comme pour dire que Dieu donnera les ouvertures aux affaires qu'on est en peine de faire réussir.

En même tems, j'appris une nouvelle, qui confirmoit ces avis. C'est que le jour précédent, le Roi s'étant enivré, comme il avoit de coutume de faire presque tous les jours, depuis quelques années, il se mit en fureur contre un joueur de Luth, qui à son gré n'en jouoit pas bien, & commanda à *Nesr-ali-beg*, son favori, fils du Gouverneur d'Iravan, de lui couper les mains. Le Prince, en prononçant cette sentence, se jeta sur une pile de carreaux pour dormir. Le Favori, qui n'étoit pas si yvre, ne reconnoissant nul crime dans le Condamné, crut que le Roi n'y en avoit point trouvé non plus, & que ce cruel ordre étoit une pure fougue d'yvresse. Ainsi, il se contenta de reprimander sévèrement le joueur de Luth de ce qu'il ne s'étudioit pas mieux à plaire à son maître. Le Roi s'éveilla au bout d'une heure, & voyant ce Musicien toucher du luth, comme auparavant, il se souvint de l'ordre qu'il avoit donné à son Favori contre lui, & s'étant fort emporté contre ce jeune Seigneur, il commanda au
Grand

Grand Maître de leur couper à tous deux les mains & les pieds. Le Grand Maître se jeta aux pieds du Roi pour avoir la grace du favori. Le Roi, extrêmement indigné, & tout furieux, cria aux Eunuques & aux Gardes d'exécuter sa sentence sur tous les trois. *Cheic-ali-can*, ce grand Vizir hors de charge, se trouva là pour le bonheur de ces malheureux. Il se jeta aux pieds du Roi, en les embrassant, & le supplia de leur faire grace. Le Roi s'arrêtant un peu, lui dit : *tu es bien temeraire d'esperer que je t'accorde ce que tu me demandes, moi qui ne saurois obtenir de toi, que tu reprennes la charge de premier Ministre.* Sire, répondit le suppliant, *je suis vôtre Esclave. Je ferai toujours ce que V. M. me commandera.* Le Roi s'appaîsa là-dessus, fit grace à tous ces condamnés, & le lendemain matin, envoya à *Cheic-ali-can* un *Calaat*. On appelle ainsi les habits que le Roi donne par honneur. Il lui envoya outre l'habit, un Cheval, avec la selle, & le harnois d'or, chargé de pierreries, une épée, & un poignard de même, avec l'écritoire, les patentes, & les autres marques de la charge de premier Ministre.

Ce Seigneur avoit été, comme je l'ai dit, quatorze mois dans la disgrâce, & durant ce tems-là il n'y avoit point eu de premier Ministre; chose dont l'on n'avoit point d'exemple en Perse. Trois des principaux Officiers de la Couronne faisoient sa charge. Il alloit de tems-en-tems à la Cour, le Roi ne l'ayant ni exilé, ni chassé de sa presence. La cause de sa disgrâce étoit, qu'il ne vouloit point boire de vin, s'en excusant toujours sur sa

vieillesse, sur la dignité de premier Ministre, sur le nom de *Cbeic* qu'il porte, lequel revient à celui de *Beat*, & marque un homme consacré à une étroite observance de la Religion, & enfin sur le pelerinage qu'il avoit fait à la Mecque, qui l'engageoit à vivre plus purement. Le Roi le voyant seul, ferme à ne vouloir point boire de vin, le maltraitoit souvent de paroles : il lui donna même une fois quelques coups pour cela. Il lui faisoit jeter des pleines tasses de vin au visage, sur la tête, & sur les habits, & lui faisoit dans l'ivresse mille indignitez de cette nature. Mais hors de là, il le consideroit infiniment pour le parfait dévouement qu'il avoit aux intérêts de l'Etat, pour sa vertu, & ses grandes qualitez. En effet, c'est un Ministre fort sage, tout plein d'esprit, & fort integre. Sa Religion est coupable plus que son naturel des duretez qu'il a pour les Chrétiens. C'est elle qu'il faut accuser des rigueurs avec lesquelles on les maltraite; sans les emportemens de zèle aveugle qu'elle lui inspire, les Chrétiens auroient sujet, comme les Mahometans, de bénir son Ministère. Il est vrai que ceux-ci même ne le benissent pas tous; car il empêche le Roi de faire des prodigalitez, & de dissiper ses Trésors comme ses Devanciers, ce qui ne plaît guères à la Cour, qui est pauvre d'ordinaire, quand le Roi n'est pas liberal. Ce Ministre étoit âgé de cinquante-cinq ans. Sa taille étoit bien prise, & fort belle, & son visage aussi. Il avoit la physionomie la plus avantageuse du monde. Un calme perpetuel, & une douceur engageante, régnoient dans ses yeux & sur son visage; & bien loin d'y

ap-

appercevoir aucunes de ces marques d'un esprit occupé, qui couvrent celui de la plupart des grands Ministres, on y voyoit briller toutes celles d'un esprit débarassé, tranquille, & qui se possède parfaitement : de manière qu'à le regarder sans le connoître, on ne l'eût jamais pris pour un homme d'affaires. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher de fort près, & de pénétrer dans son interieur, disent des choses merveilleuses de sa modération & de sa modestie. Ils assurent qu'il y avoit aussi peu d'orgueil dans son esprit, & de presumption dans son cœur, que de fierté sur son front, ou de vanité dans ses manieres. Cela est d'autant plus croyable qu'on ne voioit aucun luxe dans ses habits, point de pompe dans sa maison, nulle profusion à sa table.

Le 27. ce Ministre revêtu de l'habit que le Roi lui avoit envoyé, alla lui baiser les pieds, & reçût ensuite les complimens de toute la Cour sur son rétablissement dans la première charge de l'Empire.

Le 30. il traitta le Roi. Le Regal dura vingt-quatre heures. Le Prince y alla à huit heures du matin. Tout le chemin entre le Palais Royal, & celui de ce Ministre, étoit couvert de brocard d'or & d'argent, & bordé par ses Officiers, & ses Domestiques, rangez en haye, tenant chacun une pièce du magnifique Présent qu'il faisoit à Sa Majesté ; qui consistoit en étoffes de laine, de soye, & d'or ; en vaisselle d'or, d'argent, & de porcelaine ; en harnois de chevaux, en selles, & en houpes ; en or, & en argent monnoyé. Quand le Roi fut à six pas de la porte du logis, le

premier Ministre, qui l'y attendoit, fit jetter à ses pieds quelques mille livres en or, en argent, & en cuivre monnoyé. Cette maniere pompeuse de recevoir le Prince s'appelle *Pich-endas*. *Pich* signifie *devant*, *endas* est le verbe *répandre* & aussi *étendre*. On n'use de ce faste que pour le Souverain, non plus que de celui de couvrir les ruës d'étoffes. Il faut toutefois remarquer qu'on n'en couvre qu'un côté, l'autre est bien balié, bien arrosé, & tout parsemé de fleurs, sur tout lors que le lieu & le tems en peuvent fournir. Les étoffes, & l'argent qu'on jette, sont pour les valets de pied du Roi. Quelquefois, le Seigneur même qui fait la fête, rachette d'eux les étoffes. *Cheic-ali-can* en usa ainsi, afin de les gratifier davantage, sachant bien qu'ils ne les vendroient pas à beaucoup près ce qu'il leur en fit donner. Cet usage d'étendre des tapis sur le chemin au passage des Rois & grands Princes, est une des plus anciennes coûtumes de l'Orient, & des plus universelles. On en trouve le précepte dans les *Porans*, qui sont les premiers livres de Religion & de Science des *Brachmanes*.

Lors que quelque Grand traite le Roi, il l'invite seul, lui laissant le choix de la Compagnie qu'il veut avoir. Le Roi se rend sur les huit ou neuf heures du matin au Palais où il est invité, qui est meublé le plus somptueusement qu'il se peut. Dès qu'il y est entré, l'Hôte lui fait un présent qui est toujours fort considerable. La salle où le Roi est introduit se trouve couverte d'une magnifique collation de confitures seches & liquides, de biscuits & de masse-pains, de sorbets, & de toutes

tes fortes de liqueurs , aigres & douces. On met devant sa personne, & devant les principaux Seigneurs qu'il a amenez , de grandes & riches cassolettes , qui brûlent jusqu'à tant qu'on en soit entêté , & qu'on les fasse emporter. Cependant les Musiciens, & les Danseuses de la Cour, sont dans un lieu proche, attendant que le Roi en veuille prendre le divertissement. Les Musiciens du Roi sont toujours, non seulement les plus habiles du Royaume à chanter & à toucher des instrumens, mais ce sont aussi d'ordinaire les meilleurs Poètes du pais. Ils chantent leurs propres pièces, comme on le disoit d'*Homere* & des autres Poètes Grecs de son tems. Elles sont, pour la plupart, à la louange du Roi, & sur plusieurs actions de sa vie, que la flatterie est ingenieuse à exalter quelque dignes de blame ou d'oubli qu'elles soient. Les chansons rouloient ce jour-là sur la rehabilitation du premier Ministre, si j'ose me servir de ce mot. J'en vis une toute pleine de pointes assez fines & assez spirituelles. Le refrain des couplets étoit : *Lui à l'écart, tous les hommes ont paru égaux. Le Soleil cherchoit au ciel sans succès un autre astre, pour être l'astre Polaire.* Allusion ingenieuse au titre d'*Ivon medary*, qu'on donne au premier Ministre, qui signifie *le Pole de la Perse*. Sur les onze heures on sert un dîner assez léger. Toutes les viandes y sont de haut assaisonnement, c'est de la pâtisserie, du roti, des ragoûts. Tout ce qu'on rotit en de pareils Festins est d'ordinaire farci à l'allemande, comme nous parlons. Après le dîner, le Roi se promene dans les appartemens & dans les jardins de la maison, ou

se repose, ou se divertit à voir des chevaux, à en monter, à tirer de l'arc, & à d'autres pareils exercices. Il entre aussi, s'il vent, dans l'appartement des femmes. Lors qu'il y va, le Maître de la maison ne le suit point sans son ordre exprès. Les seuls Eunuques de la maison l'accompagnent; & bien loin que le Maître en prenne de la jalousie, il s'en fait beaucoup de gloire, tant le préjugé & la coutume a de pouvoir sur l'esprit de ces gens-là; qui étant d'ailleurs jaloux de leurs propres freres, à qui ils défendent l'entrée de leur Serrail, sont prévenus qu'il ne peut leur arriver plus d'honneur, ni plus de bonne fortune, que lors que le Roi y entre. La raison qu'ils en rendent, est que leurs Rois sont des personnes sacrées & saintes de toute autre sorte que le reste des hommes, & qu'ils portent par-tout le bonheur & la bénédiction. Il ne faut pourtant pas supposer que lors que le Roi entre dans ces lieux-là il s'y passe quelque obscenité. On assure, au contraire, qu'il n'y en a nul exemple, mais qu'il arrive quelquefois, que prenant goût à la beauté, ou à l'esprit, de quelque fille qu'il y verra, il la demande au Maître de la maison. On n'a garde de la refuser; car on compte pour un grand coup de fortune d'avoir une fille dans le Serrail du Roi, par laquelle on puisse faire appuyer ses intérêts, & les avancer.

Sur les quatre heures, on sert une Collation de fruits; & dès que la nuit est venue, on donne les divertissemens des feux d'artifice, d'escrimeurs, & de baladins, qu'on prépare toujours en grand nombre. La maison, & les jardins sur lesquels la maison donne, ont

ont des illuminations qui representent mille sujets divers , & qui sont si brillantes , que l'éclat du plus beau jour ne l'est pas tant. On ne sert le souper que quand le Roi le demande , & c'est toujours sa cuisine qui aprête ce repas au gré , & sur les ordres de son Maître d'hôtel. C'étoit autrefois la coutume , que la personne qui traittoit le Roi , fournissoit au premier Maître d'hôtel tout ce qu'il demandoit pour faire le souper. *Abas* le Grand changea cette coutume , y ayant reconnu trop de friponnerie pour la souffrir. Les Ecuyers de cuisine n'avoient jamais assez , & faisoient emporter deux fois plus de choses qu'ils n'en employoient pour le Festin. Ce Roi ordonna , que quand on le voudroit traiter , on donneroit à son premier Maître d'hôtel , pour le repas du souper , douze *tomans* seulement , qui sont cinquante-quatre pistoles. Au reste , le Maître du logis ne s'assied jamais au Festin : il est toujours debout proche du Prince à le servir , & lors qu'il se retire , il le reconduit jusques dans le Palais Royal , comme il a été l'y prendre. On appelle en Persan ces sortes de Fêtes *Mageles*, terme qui signifie proprement & primitivement *conversation*.

Le premier Juillet , le Contrôleur général envoya querir le Supérieur des Capucins. C'étoit pour lui demander de mes nouvelles , & pour me faire savoir qu'il avoit parlé de moi au *Nazir* , qui me mandoit de l'aller voir le plutôt que je pourrois ; qu'il me connoissoit de mon premier voyage ; & qu'il savoit le sujet de celui-ci , & les commissions que le feu Roi m'avoit données ; & qu'il feroit son possible pour

me procurer un heureux succès, autant que l'intérêt du Roi le pourroit permettre.

Le 6. Juillet, tout ce que j'avois apporté étant en état d'être montré, j'allai à l'hôtel du *Nazir*, un peu avant midi. C'étoit l'heure à laquelle il avoit coûtume de revenir de chez le Roi. J'avois grande envie de mener avec moi le Supérieur des Capucins, pour me servir d'Interprète, ne me sentant pas trop fort de mon Persan pour un début de cette importance; & parce aussi qu'il y a des choses qu'il est plus à propos en Orient de faire dire par tierce personne, que de les dire soi-même. Je le suppliai de me faire ce bon office, & tâchai de l'y engager par toutes sortes de raisons; mais ce fut en vain. Il s'excusa sur ce qu'il n'alloit plus chez les Grands comme auparavant, à cause qu'ils n'avoient plus nulles considérations pour les Européens; autrement qu'il me rendroit avec joye le service que je lui demandois; l'ayant fait pour des gens qu'il considéroit beaucoup moins. Ce que disoit ce bon Pere étoit vrai dans le fonds; cependant le vrai motif de son refus, c'est qu'il croyoit que le Roi ne m'achetteroit rien. J'allai donc seul, avec mon associé, & deux François, l'un Orfèvre, l'autre Horlogeur du Roi, qui tous trois ne savoient pas un mot de Persan; mais seulement du Turquesque, que je savois aussi. J'eus le bonheur de trouver le *Nazir* avec peu de gens, & en assez bonne humeur. Après les saluts, le *Nazir* nous fit asseoir tous quatre au bout de la salle, vis-à-vis de lui, à quelques dix pas de distance; & un peu après, il m'envoya demander par un Secrétaire si nous étions ceux dont

dont le Contrôleur Général lui avoit parlé. Je répondis que c'étoit nous-mêmes. Il remarqua que je ne m'étois point servi d'Interprète pour répondre , & il s'informa du Secrétaire si je parlois la langue du pays ? Le Secrétaire lui répondit , que je lui avois parlé Persan. Sur cela , il m'envoya prendre seul , & me fit asseoir à deux pas de lui. Un moment après , il me dit : *Vous êtes le bien venu* , & il me le dit encore deux autres fois ; non pas de suite , mais à intervalles de cinq ou six minutes , pendant quoi il s'entretenoit avec le grand Veneur qui étoit proche de sa personne. Au bout d'un quart d'heure , il envoya prendre par un Eunuque les papiers que je tenois à la main , c'étoit la Patente , & les Passports du feu Roi , & la Lettre de recommandation du *Nazir* , son Oncle , dont j'ai donné la traduction ci-dessus. Après qu'il eût tout lu , il me demanda quelles choses j'avois apportées. J'en avois le Mémoire en Persan. Il se le fit donner par l'Eunuque , car en ce Pays-là , il faut demeurer à sa place , sans en bouger , & quand quelqu'un se remue chez les Grands , soit qu'il soit debout , soit qu'il soit assis , on dit d'abord , *Voilà un Fon , ou un Franc* ; c'est qu'ils ont observé que les *Francs* , ou Européens , gesticulent & se remuent naturellement. Le *Nazir* ayant lu le Mémoire , me dit , *qu'il le feroit voir au Roi , & lui présenteroit requête sur mon sujet*. Je me levai pour me retirer , mais il me fit rasseoir , & me retint à dîner.

Le *Nazir* , ou grand Surintendant , s'appelle *Negef-couli-bec*. C'est un Seigneur actif , vigilant , laborieux , expéditif autant qu'on puisse

110 VOYAGE DE PARIS

puisse l'être , & un très-excellent Ministre. On ne peut assez louer la facilité qu'il y a à l'aprocher , & le soin qu'il prend d'expedier bien vîte toute sorte d'affaires. Il étoit premier Maître d'hôtel , lors que son Oncle , le feu grand Surintendant , mourut , qui n'ayant point laissé d'enfans , ce Neveu-ci fut pourvu de sa charge. Sa famille est nombreuse. Il a cinq Freres , & autant de fils , tous hommes faits , mais encore peu établis , ce qui excuse en quelque maniere l'insatiable avidité de bien dont il est possédé. Il prend par tout où il le peut faire à petit bruit ; & si la crainte qu'il a du Roi ne le retenoit , ce seroit le plus grand concussionnaire du monde. Hors de cet esprit d'avarice , c'est un assez honnête homme.

Au sortir de chez ce Seigneur , j'allai faire visite au *Zerguer-bachy* , qui est le Chef des Orfèvres & des Joüalliers du Royaume , & l'Intendant de tous les ouvrages d'or , d'argent , & de pierreries , qui se font pour le Roi. Il met le prix à toutes celles que l'on vend à la Cour , sur lesquelles il a un droit de deux pour cent , de même qu'il a droit d'un pour cent sur ce que l'on en vend dans la ville. Il est aisé de juger là-dessus combien sa faveur m'étoit nécessaire en cette rencontre. J'avois été déjà deux ou trois fois pour le voir , mais sans le rencontrer. Je lui demandai pardon de n'avoir pas assez cherché l'occasion de le saluer , lui disant , entre les autres choses , que je savois bien que le succès de mon affaire dépendoit de lui. Il me répondit , qu'il eût été bon que je lui eusse fait voir en particulier ce que j'avois apporté pour le Roi , avant que de voir le *Nazir* , parce que nous aurions

COR-

conferé sur le prix, avec quoi il auroit mieux sçû comment le mettre. Toutefois, qu'il n'y avoit rien de gâté pour cela; que le *Nazir* & lui étoient bien amis, & se confioient l'un à l'autre; que pour lui, il n'avoit jamais donné sujet à aucun Marchand de se plaindre de son procédé; qu'il ne m'en donneroit pas non plus; & qu'il ne tiendrait pas à lui que je ne vendisse tout. Je le remerciai fortement, l'assurant que je ne manquerois point à la reconnoissance. C'est une chose qu'il ne faut jamais oublier de dire en Perse, *Je ne prens de dons de personne*, me répondit-il, *pour les services que je leur rends, je suis homme de bien; Je me contente de mon droit de deux pour cent sur ce que l'on vend.* En disant cela, il me fit donner le Cahvé, & des fleurs, & s'entretint avec moi jusques bien avant dans la nuit. Les Grands en Perse se font de fête plus qu'en lieu du monde pour produire les ehoses qui plairont au Roi, mais il faut prendre garde à bien choisir son Introduceur; car si je me fusse adressé à cet homme-là, par exemple, le *Nazir*, qui est le *voyant du Roi*, c'est-à-dire, son grand Ministre, & son principal Agent, & Surintendant, en auroit été indigné, prétendant qu'il faut lui porter droit tout ce qu'on a dessein de faire voir au Roi.

Le 7. à trois heures du soir, je fis porter dans un coffre chez le *Nazir*, tous les bijoux spécifiés dans le memoire que je lui avois délivré le jour précédent. Il étoit chez le Roi qui l'avoit envoyé querir. Il revint à cinq heures. Le Président du Divan, un des principaux Officiers de la Couronne, le Chef des Orfèvres, & plusieurs autres Seigneurs de la Cour

NIZ VOYAGE DE PARIS

Cour étoient avec lui. Il vit tout pièce à pièce , le confronta sur le mémoire , & ayant tout fait remettre dans le même coffre , il fit appliquer le sçeau sur la serrure , & l'envoya à la Garderobe. Il fit tout cela d'un air négligent , & avec une indifférence fort grande ; mais elle étoit affectée , tant à cause de la compagnie qui étoit présente , qu'afin que je ne pusse prendre aucun avantage en discernant le moins du monde ce qu'il trouvoit de plus beau & de mieux fait. Je ne fus ni surpris , ni découragé de cette façon de faire , connoissant la maniere des Persans dans ces sortes d'occasions , & l'adresse & la facilité qu'ils ont de se composer selon que leur intérêt le demande. Après que ce Seigneur eut expédié quelques affaires , il me demanda si je n'avois apporté que ce que je lui avois fait voir. Je lui répondis , qu'il me restoit quelque bijouterie que j'avois laissée chez moi , ne la jugeant pas digne d'aller à la vûe du Roi. *Apportez moi , me dit-il , tout ce que vous voulez vendre dans ce Royaume : il faut que Sa Majesté en ait la première vûe , & si vous en usez autrement , vous vous ferez une affaire , & à moi aussi.* Je répondis , que j'apporterois sans faute le lendemain matin tout ce qui me restoit.

Ce jour là 8. je fus chez ce Seigneur à sept heures du matin. Il étoit déjà sorti. Un de ses Officiers m'attendoit , & me mena par son ordre dans un appartement du Palais Royal , qu'on appelle *Chiraconté* , ou la maison du vin. Il étoit-là en Conseil avec le premier Ministre & plusieurs autres Grands de la Cour. J'y demeurai près de trois heures à me promener dans le beau jardin au milieu duquel cet ap-
par-

partement est situé , après quoi on me mena dans une sale ouverte sur ce jardin & basse presque à rez de chaussée. Le *Grand Vizir*, & le *Nazir* y étoient assis, accoudés sur le ballustre. Une foule d'Officiers, & de domestiques, étoient dehors debout à côté, & à distance propre à recevoir leurs ordres. Ceux qui me menerent proche du ballustre me dirent de faire la reverence, & d'entrer. Le premier Ministre, dès que je l'eus salué, me demanda où j'avois appris à m'habiller si bien à la *Persane*, & à parler le langage *Persan*. Après ces questions obligeantes, on me fit entrer dans la salle, & on me fit asseoir proche de ces grands Seigneurs, mais au milieu de la Salle, & hors de rang. Le *Nazir* me demanda si je savois lire toutes les langues de l'Europe, & à même tems il me presenta une Lettre pliée, & cachettée à nôtre maniere, avec la suscription en François en me demandant si je l'interprêteroie bien. Je répondis que j'en donnerois le sens nettement. Sur cette réponse, il me dit de l'ouvrir. Je le fis & la lus en *Persan*. Le premier Ministre étoit attentif à la Lecture. Dès que je l'eus finie, il se leva & sortit.

Le *Nazir* demeura, & me demanda où étoient les bijoux qui me restoient. Je les lui fis voir, & il les retint, les faisant coucher sur le mémoire. Il me dit ensuite d'un air enjoué, *avez-vous senti la faveur que je vous ai faite, de vous faire saluer le Grand Vizir? Je l'ai entretenu du sujet de vôtre venue, ajoûta-t-il, & j'en ai aussi parlé à sa Majesté, vous en aurez, avec la Grace de Dieu, un heureux conseil.* Il sortit après avoir commandé à un Se-

Secrétaire de coucher en Persan la Lettre que je venois de lire. Elle étoit d'un Capitaine de la Compagnie des Indes Orientales de France, qu'un accident avoit revêtu du Caractère d'Ambassadeur pour les affaires de cette Compagnie. Je veux croire qu'on ne sera pas fâché qu'avant que d'en dire le sujet, j'inferre ici quelques particularitez sur l'établissement de cette Compagnie.

Peu de Gens en ignorent le tems, qui fut l'an 1664. tems mémorable en France, par tant de belles constitutions à l'accroissement des Sciences & des Arts, que la bienveillance du Prince y a fait fleurir, plus qu'en nul endroit du monde. Mr. *Colbert*, Ministre éclairé & vigilant, dont le Roi se servoit pour cela, avoit à cœur les manufactures & le commerce, par dessus toutes choses. Celui des Indes Orientales, comme le plus important, fut le premier résolu. Mais parce qu'on ne savoit comment le mettre en train, sans étrangers qui le connussent bien, & qui l'eussent exercé sur les lieux; on résolut d'engager des Hollandois autant qu'il se pourroit, & à quelque prix que ce fût. Mr. *de Thon*, qui avoit été les années précédentes Ambassadeur en Hollande, fut chargé de l'affaire, & il fut fait Directeur de la Compagnie. On engagea en Hollande plusieurs sujets qui avoient servi la Compagnie Hollandoise aux Indes, mais pas en aussi grand nombre, ni de tant de capacité que les grands appointemens qu'on offroit donnoient lieu de l'espérer; à la reserve, néanmoins, de Mr. *Carrou*, homme illustre, & de grandes vûes dans le commerce. C'est de lui même que je tiens les

pié-

pièces que je vais rapporter, que j'ai traduites assez mot à mot de son Hollandois, la langue en laquelle il écrivoit uniquement alors, ne sachant pas encore le François.

A Son Excellence Mr. de Thou, Comte de Meslay, &c. Directeur de la Compagnie des Indes Orientales de France.

MONSIEUR,

J'ai appris avec admiration l'entreprise de notre grand Monarque, touchant le commerce des Indes Orientales, qui est le même dessein que le Roi *Henri le Grand*, de Glorieuse mémoire, avoit conçu, & qu'il avoit résolu l'an 1609. & lequel commençoit même de s'exécuter par un Marchand d'Amsterdam, très-habile, & très-experimenté, nommé *Isaac le Maire*, lorsque la mort de sa Majesté l'arrêta. Cela fait beaucoup à la gloire du Roi, de vouloir exécuter le dessein formé par ses glorieux Ancêtres, il y a plus de 50. ans; lequel s'il avoit eu l'effet attendu en son tems, la France seroit à présent maîtresse des lieux où se recueillent les épiceries, lesquels sont dans la possession de la Compagnie de Hollande, mais qui étoient alors en celle des naturels du país. Ce fut l'an 1615. que cette Compagnie Hollandoise s'appropriâ l'isle d'*Amboyna* où croît le *Girofle*. Elle fit la même chose de *Benda*, où croît l'arbre qui porte la *Muscade* & le *Macis* l'an 1621. Et elle a conquis depuis, en 10. ans cette partie de l'Isle de *Ceylan*, où croît la *Cannelle*, à com-

mencer de l'an 1635. jusqu'en l'an 1644. inclusivement. Cette Compagnie, avec ces quatre épiceries, fait un négoce dans les Indes & dans l'Europe qui produit des gains si immenses, que quand elle ne négocieroit que de cela, il lui suffiroit pour s'entretenir & se maintenir. Comme au contraire, si elle étoit privée de la possession de ces épiceries, elle ne pourroit subsister, & beaucoup moins s'agrandir; l'expérience montrant assez dans les Anglois, & dans les Portugais, que le commerce du poivre, des toiles, des soyes, du salpêtre, de l'indigo, des drogues, & de tout le reste qu'ils apportent en Europe, ne leur sauroit donner de fort considérables profits.

Cela m'oblige à conjecturer (sauf le sentiment des gens plus habiles & plus pénétrants) que la Compagnie François ne pourra faire des profits dignes de son établissement. Elle n'en sera pas privée tout-à-fait, mais bien loin de pouvoir être comparez avec ceux de la Compagnie de Hollande, ils seront peut-être moindres que ceux des Anglois à présent, & des Portugais aussi. Ces deux Nations se raffinent depuis long-tems dans le Commerce qu'ils font aux Indes, par l'émulation respective, & par celle des Hollandois qui négocient aussi avec eux par tout où ils sont. Or les François arriveront là-dessus & feront la quatrième Nation qui se trouvera au marché. Elle sera obligée de prendre le chemin des autres dans son commerce, n'y ayant que ce chemin-là, & apparemment donc elle n'y réussira pas mieux.

Il y a un autre inconvenient, c'est que le gros du Négoce se devra faire avec l'Or & l'Ar-

l'Argent qu'on transportera annuellement de France aux Indes, à moins d'avoir le Commerce libre à la Chine & au Japon, qui est ce que je voudrois rechercher principalement, & sur tout. Le moyen de l'obtenir, est d'envoyer une honorable Ambassade au nom du Roi au Grand Cham des Tartares & Roi de la Chine : Et ensuite, à l'Empereur du Japon. Il y a beaucoup d'apparence, & de lieu d'espérer, qu'on obtiendra d'eux ce commerce, pourvu que les Envoyez se comportent sagement & prudemment. Il faudra dresser leurs instructions avec bien du conseil & de l'attention, & qu'on les exécute & suive très-promptement. Il faudra aussi faire exercer le Commerce dans le Japon par des François de la Religion Reformée : (on ne prend garde à la Religion dans les Européens en nul endroit des Indes qu'au Japon) & si l'on fait le contraire, il est à craindre que le Commerce du Japon ne se puisse, ni obtenir, ni entretenir. On a vu ce qui est arrivé aux Espagnols, & aux Portugais, pour avoir voulu, contre la défense qui leur avoit été faite, étendre & planter la Religion Romaine parmi les Japonois. Ce fut pour cela qu'ils furent bannis ; les Espagnols l'an 1616 ; les Portugais l'an 1639. sur peine des biens & de la vie, sans pouvoir jamais y retourner ; à quoi les Portugais ayant contrevenu, s'imaginant de se relever de cet Arrêt par voye d'instance & de supplication, toute l'Ambassade & l'Equipage fut mis à mort au nombre de 95. hommes, & le Navire, & tout ce qui étoit dedans fut mis en feu : ce qui arriva l'an 1640. Il faudra donc que le Commerce du

du Japon s'exerce par gens non Romains, & aussi que les Vaisseaux qui y iront soient destituez de toutes les marques & les enseignes de la Religion Romaine.

Si la Compagnie Françoisse obtient le Négoce du Japon, elle est bien dans ses affaires, & envoye de grands profits : & en ce cas, il faudra faire tous les ans une cargaison pour la Chine, la plupart en Argent. Il faudra emporter de la Chine une autre cargaison en soyes & en étoffes selon l'assortiment prescrit d'entre trois à cinq millions de livres. Cette cargaison sera vendue au Japon Argent comptant à 60. ou 70. pour cent de profit ; & de ce provenu, il en faudra tirer le fonds d'un nouvel achat à la Chine, savoir environ quatre Millions, & le reste sera employé dans les Indes à l'achat du poivre, des toiles, & des autres marchandises, qu'on demandera. On pourra, entr'autres, faire emplette de soyes, & d'étoffes de soye de la Chine, & de Bengale, pour l'Europe ; car elles rendent au moins cent pour cent. La Chine en peut fournir autant qu'on veut : & le Japon en consumer autant qu'on y en portera ; & ce négoce est tout ce qui peut enrichir la Compagnie Françoisse, pourvu qu'il soit concédé librement, exercé sagement, & aidé de la bénédiction du Ciel.

Les Portugais, du tems qu'ils étoient en la fleur de leur Commerce, emportoient annuellement du Japon dix Millions comptant. Les Chinois en emportoient cependant à même tems douze ; & les Hollandois trois. Cela fait 25. Millions en Argent comptant ; & cependant pour ces grandes traites, l'Argent

n'é-

n'étoit point plus rare au *Japon*, ni les soires plus cheres à la *Chine*. Il est vrai que ce grand Empire a été ruiné par la guerre & les ravages des Tartares ; mais il sera toujours à mon avis très-facile d'y employer 3. à 4. Millions, & d'année à autre davantage. Ce Négocio exempteroit d'envoyer tous les ans de l'Argent de France aux Indes, soit à l'achat de ce qu'il faut annuellement rapporter en Europe, soit à suppléer ce qui pourroit manquer par fois au gain des trois Millions proposé de faire par an au *Japon* ; à moins que le commerce de la *Chine* n'augmentât en Capital, en sorte que le gain attendu allât toujours au delà de la somme marquée : & il ne faudroit emporter d'Argent de France que pour le commerce du *Sud*, ce qui n'est pas considerable. En attendant le mouvement de cette rouë de négoce, la Compagnie Françoisise doit être bien attentive à ses affaires en ces commencemens, & avoir un grand Capital pour ce Négocio de la *Chine* au *Japon* : pour le Négocio du *Sud* : pour les frais & pour les avances nécessaires à s'établir dans les places de commerce & dans les entrepôts. La Compagnie en a besoin d'un proche de la Ligne Equinoctiale pour le Négocio du *Nord*, & d'un, ou de deux sur la côte des *Indes*, pour le Négocio du *Sud*. A l'égard de celui du *Nord*, l'Isle de *Banca* paroît la plus propre. On pourroit l'avoir par voye d'achat du grand Mataram Roi de l'Isle de *Java*. Il lui faudra envoyer un Ambassadeur pour cela. Cet achat seroit une affaire fort avantageuse pour la Compagnie, parce qu'apparemment, le poivre, le ris, & toute sorte de provisions de
bou-

bouche y afflueront de tous côtez , & plus qu'à *Batavia* , où toutes ces denrées ont toujours été portées de dehors jusqu'à présent ; & parce que les Chinois , Gens de si grand service , & si dociles , qui habitent dans le territoire de *Batavia* , se viendront infailliblement jeter parmi les François , pour se délivrer des insupportables charges & impôts mis sur eux depuis quelques années en ça , par la Compagnie de Hollande , avec une extrême rigueur.

Les entrepôts & rendez-vous à la Côte des Indes pour le Négoce du *Sud* , pourroient être ; l'un à la Côte de *Malabar* , l'autre à la Côte de *Coromandel*. Il y a sur cette côte-ci une place nommée *St. Thomé* qu'on pourra avoir sans grande difficulté. Cependant comme l'établissement du Négoce, dans les quartiers du *Sud*, est une grande & importante entreprise , & que le succès dépend d'une sage conduite , il est nécessaire d'envoyer promptement une députation au *Grand Mogol*. Cette députation établira les affaires en ces quartiers-là , & l'on aura en arrivant le commerce libre à *Surat* , à la Côte de *Coromandel* , & à *Bengale* , les trois principaux endroits du commerce. Le poivre & la *Cassalinga* s'acheteront sans peine assez abondamment à la Côte de *Malabar* , sur tout si l'on en hausse tant soit peu le prix.

Au reste , il faut commettre l'exécution de tout cela à gens déjà expérimentez , tant dans le commerce , que dans la connoissance de ces païs-là. Ils pourront tracer les voyes aux François , leur degrossir le travail , & les mettre en train ; après quoi , ceux-ci pourront

ront suffisamment bien & sagement conduire le Négoce proposé. On pourra s'étendre plus amplement sur cette matière, de voix, ou par écrit, & marquer les lieux en particulier où il faudra s'établir ; ce que je viens de dire n'étant que le projet & le plan sur lequel je pense que la Compagnie de France doit bâtir : & sur lequel elle peut raisonnablement attendre la benediction du Ciel. Je recommande V. E. à sa protection, & je demeure &c.

A Paris le 19. Mai 1665.

Amplification du sujet.

AYant eu l'honneur d'être entretenu le 31. du passé par Monsieur *Colbert* & par V. E. sur les voyes les plus propres de mettre en train le Négoce de la Compagnie : & sur la ferme résolution du Roi de la maintenir de tout son pouvoir, & de la couvrir de sa Royale protection ; j'ai appris, entr'autres choses, ce que j'avois déjà ouï dire en Hollande, que la Compagnie a dessein de faire peupler l'Isle de *Madagascar* avec l'aide de Sa Majesté : d'y envoyer un nombre de gens de guerre & d'ouvriers, & de s'en servir d'entrepôt & de rendez-vous. Ce dessein est à la verité bien concerté. Les Vaisseaux, qu'on envoie aux Indes, pourront se fournir promptement & abondamment de vivres en cette Isle, & apparemment la Compagnie en tirera les autres avantages qu'elle s'en promet, & qui pour n'avoir pas été recherchez par la Compagnie Hollandoise, ne lui sont pas connus, ni à moi non plus. Cependant, sauf l'opinion de

Tome III.

F

V. E.

V. E. l'Isle de *Madagascar* est un peu éloignée des quartiers du Sud, savoir de la Côte de l'*Inde*, de celle de *Malabar*, de *Bengale*, de *Surat*, de *Coromandel*, & de *Perse*: & l'on pourroit bien, à ce qu'il me semble, trouver une autre place plus propre vers ces quartiers du Sud, qu'on pourroit fortifier plus facilement & mieux, parce qu'elle seroit de petite étendue.

Monseigneur *Colbert* m'a fait aussi connoître que le dessein de la Compagnie est d'établir son commerce premièrement dans les quartiers du Sud, ce qui étoit bien mon avis aussi; & je trouve qu'on ne sauroit mieux commencer que par l'envoi de deux petits vaisseaux, de 400. tonneaux chacun, à la *Chine*, & au *Japon*, pour demander la liberté du commerce, & pour le mettre en train, après en avoir eu la permission; car il se passera à cela au moins deux ans, & peut-être plus.

Ces Navires, outre les envoyez du Roi, & les présens pour ces pais-là, devront avoir pour commencement de négoce, une petite cargaison, consistant en draps, en ras de *Châlons*, en étamines, en Sergettes, en perpeuanes, & en toute autre sorte de Serges, le tout assorti de couleurs rouge, violet, incarnat, cramoisi, bleu celeste, & autres semblables couleurs, avec un peu de noires, un peu de blanches, & un peu de gris de perle, le tout pour environ 50000 livres. Il faudra y charger aussi pour environ 25000, d'ambre jaune, & de quincaillerie de la sorte, demandée à la *Chine*, & au *Japon*, & que les *Hollandois* y envoient depuis quelques années, pour autres 25 mille livres de poivre, que
les

les vaisseaux iront acheter à la Côte de *Malabar* : & 250000 livres d'argent comptant.

Cette somme, qui monte à 350000 livres, sera employée en soyes, & en étoffes de soye, propres pour la *France*, & non pour le *Japon*; parce qu'il n'est pas permis de porter aucunes Marchandises au *Japon* qu'après avoir eu audience de l'Empereur, & après en avoir obtenu la liberté du Négoce. Il faut donc que le vaisseau qui ira premièrement au *Japon*, aille à vuide, & ne serve que pour l'Ambassade de Sa Majesté, sans être chargé, ni de Marchandises, ni de Marchands. Il n'y a point d'endroit au monde où la politique, & le point d'honneur soient si scrupuleux. On s'y arrête beaucoup moins dans le reste des Indes. Ce sera une très-bonne affaire pour la Compagnie que la liberté du Commerce à la *Chine* & au *Japon*. Celui du *Japon* pourra être fait avec tout ce qu'on y portera de la *Chine*, avec des soyes, & des étoffes de soye, de *Bengale*, & de *Tunquin*, & avec un assortiment de toute sorte d'étoffes de laine faites en France.

Les présens du Roi pour les Empereurs de la *Chine* & du *Japon*, seront composez de toute sorte d'armes à feu, des plus curieuses de l'Arsenal: de fins & beaux draps les plus exquis qu'on pourra trouver: des plus fines serges, & de quelques riches brocards de soye. Il faudra faire entendre que tout cela est du fruit du païs. On pourra envoyer encore quelques pièces rares par l'usage & par l'invention. Il faudra, entr'autres, qu'il y ait dans le présent pour le *Japon*, trois machines de la nouvelle invention pour éteindre

le feu. On en trouve à Amsterdam, & elles seront agréables au Japon, parce que les maisons y sont assez sujettes à l'incendie; plus trois Marbres en forme de Bassins, cizelez sur le bord, aux armes de l'Empereur du Japon. Un bassin sera de Marbre blanc, l'autre de Marbre rouge, l'autre de Marbre blanc & noir. On se sert de ces bassins au Japon à se laver les mains: & il n'y en a point d'autres que d'un Marbre vert sombre, mêlé de brun. Il les faudra semblables à la figure qui est à la marge: & les enfermer soigneusement dans des caisses de bois pour empêcher toute sorte d'accidens. On ne doit pas faire difficulté de prendre cette peine & de faire cette dépense pour le Japon, parce que les étrangers n'y payent nulle sorte de droits ni d'impôts de tout le commerce qu'ils y font, soit d'entrée, soit de sortie, quelque opulent & riche que ce commerce puisse être. Ils sont obligez seulement d'aller tous les ans une fois faire la reverence à l'Empereur & à ses Ministres, & leur faire quelques présens, petits dans le fonds, quoique proportionnez néanmoins à leur commerce. C'est un honneur pour les Nations étrangères que cette visite; car les vaisseaux de l'Empire sont obligez à la même chose; mais cette visite & ces présens annuels ne se feront pas au nom du Roi, mais au nom de ses Sujets négocians au Japon.

Les Lettres pour ces Empereurs seront écrites en caractères d'or, non sur du parchemin, mais sur de grand papier fort épais, lequel doit être fin pourtant & uni le plus qu'il se pourra. La Lettre sera mise en une boîte
d'or

d'or garnie d'un cercle de Diamans , & la boîte enfermée en un sac carré de drap d'or très-riche & cousu d'or trait ; Le sac en une boîte d'argent de même forme, en laquelle il entre bien justement & sur laquelle il y ait une chasse gravée des deux côtez , & on mettra enfin cette boîte d'argent en une Cassette de bois marbré & poli , le plus beau qu'on pourra trouver. Il faut que la Lettre ait toutes ces parures , & quant à la forme , il la faut d'une bonne grandeur , & de la longueur du papier , prenant bien garde de ne la plier point la moitié , en sorte que le haut & le bas portassent l'un sur l'autre.

Il faudra donner à l'Envoyé des Instructions amples , exactes , & précises , & l'engager à les suivre dans la dernière exactitude ; car tout dépend absolument de la conduite & des déportemens de l'Envoyé. Cela se peut observer dans les Ambassades faites au Japon , l'une de la part du Roi d'Espagne l'an 1624. par deux Chevaliers de la Toison d'or ; & l'autre de la part de la Compagnie de Hollande l'an 1628. & dans l'Ambassade faite à la Chine de la part de la même Compagnie l'an 1656. il ne fut point donné d'audience aux Ambassadeurs Espagnols ni aux Hollandois au Japon : & il ne fut rien octroyé à ceux-ci à la Chine ; tout cela pour avoir voulu agir à leur fantaisie , & s'être écartez de leur instruction. Les Ecclesiastiques de la Religion Romaine sont fort estimez & considérez à la Cour de la Chine. Ils pourront aider beaucoup aux affaires de la Compagnie Françoisse & les mettre en bon chemin. Au reste , comme d'une part la négociation est difficile , & de l'autre qu'il

qu'il faut prendre les *Monçons* à point nommé pour le voyage, le retardement d'un mois, ou de vingt jours seulement, en cette occurrence, entraîne la perte d'une année. Et comme il peut arriver d'ailleurs que la négociation languisse & soit retardée en ces Cours par des accidens, soit de maladie, ou de mort du Roi, & d'autres, qu'on ne sauroit prévoir; il est très-nécessaire de se hâter, & Votre Excellence voit sans doute fort clairement que le plutôt qu'on mette la main à l'œuvre, ce sera le meilleur, afin qu'on puisse semer à loisir pour recueillir ensuite une ample moisson; jusqu'à ce que l'on puisse avoir le fruit attendu & désiré, il faut faire compte qu'il se passera beaucoup de tems malgré nous. C'est tout-à-fait mon avis que si ce commerce de la *Chine* & du *Japon* réussit à souhait, il rendra beaucoup plus de profit que celui de tout le *Sud*. Il y a grande quantité de cuivre au *Japon*, & qu'on peut avoir à 6 ou à 7 sols la livre au plus: il peut servir de Lest aux navires destinez pour le retour: & être vendu ici quinze sous la livre.

L'envoi qu'on fera à la *Chine*, doit prendre port en la riviere de *Nanquin*, située entre les 30 & 31 degrez de latitude *Nord*. On y peut cingler à pleines voiles jusqu'à quatorze lieues de la ville. Il seroit meilleur de prendre port en la riviere de *Pekin*, car elle est plus haute & plus proche de la Cour; mais elle a moins de fonds. Le dernier Ambassadeur de la Compagnie de Hollande ne sachant où il valoit mieux aborder alla jeter l'ancre à *Canton* située vers le 20. degré, mais il échut assez mal, parce que *Canton* est une
Pro-

Province remplie de Tartares. Cependant c'est un país où il semble que l'on pourroit faire un débit considérable d'étoffes de laine; chose qu'il faudra observer dans la suite,

Pour exercer ce commerce de la *Chine* & du *Japon*, qui est en effet si utile & si nécessaire: & celui des país des *Malays* & de tout l'*Ouëst*, & particulièrement des *Moluques*, de la Côte de *Ceram* & des quartiers qui en dépendent, & où croît le poivre de *Bantam*, de *Palinbang*, de *Jamby*, de *Benjar-massing*, de *Solor*, de *Timor*, tous lieux situés à l'*Ouëst*; pour exercer ce commerce, dis-je, il sera fort nécessaire d'un rendez-vous propre; qu'on ne sauroit mieux choisir qu'en l'Isle de *Banca*. La Compagnie de Hollande s'est mille fois repentie de n'avoir pas fortifié cette Isle, & de n'en avoir pas fait la Capitale de sa résidence & de ses forces: & cela à cause des grandes guerres & des sièges qu'elle a soutenus à *Batavie* contre le Roi de *Bantam* d'un côté, & contre celui du *Grand Mataram* de l'autre, qui ne la laisseront jamais paisible & en repos. Il y a de très-beaux & bons endroits en cette Isle de *Banca* pour l'ancrage des vaisseaux, & pour en bâtir, & pour en radouber. Le bois propre pour cela se tirera de la Côte de *Java*, & on tirera de là, & de plusieurs autres endroits, tout ce qui sera nécessaire pour les ateliers. Il y faudra bâtir des logemens, & une Forteresse, afin d'être en sûreté. L'Isle de *Banca* est presque toute couverte de bois. Il faudra en couper une partie, défricher la terre, & la planter de quelques milliers de Cocotiers. Cet arbre de Coco est d'une extrême utilité, & fait beaucoup de profit.

fit. La Compagnie reconnoîtra avec le tems la bonté de cette Isle à l'égard de sa situation, & de tous les avantages qu'on en tirera. Il y faudra établir des Officiers habiles & de mérite. Il y a présentement à Amsterdam un certain *Vander-muyden*, qui a été Conseiller ordinaire des Indes & Gouverneur de Ceylan. On y attend l'Été prochain un nommé *Coyet*, qui a été aussi Conseiller des Indes & Gouverneur de *Formose*. Ces deux hommes rendroient de grands services à la Compagnie. Il y a encore en Hollande un *Denis des Maîtres*, qui a servi la Compagnie de Hollande en qualité de Marchand, & quelques Pilotes très-experimentez dans les mers des Indes, à la connoissance des côtes & des marées, & des endroits perilleux, de laquelle dépend souvent la conservation des navires. Il seroit fort nécessaire d'attirer de ces sortes de gens, & de se fournir pour ce long voyage de gens qui l'ayent fait plusieurs fois; parce que comme l'on ne doit pas donner bataille contre un ennemi puissant, sans des soldats courageux & des Officiers experimentez & sages; il ne faut point non plus entreprendre ce grand ouvrage, ou en espérer d'heureux succès, si l'on n'a des gens pour les conduire douez d'experience & de capacité. J'ai appris il y a déjà du tems que la Compagnie a pris à son service un Hollandois, nommé *Mr. de Ligne*. Il a une grande connoissance de tous les quartiers du Sud, & est habile homme d'ailleurs. Il est bien desirable que la Compagnie engage beaucoup de telles gens à son service, pour le bien & le profit de ses affaires, parce qu'il y a beaucoup de lieux aux Indes, & tous im-

por-

portans, où il faut s'établir. Je veux croire que quand ils sauront que je suis au service de la Compagnie Françoisse, ils se résoudront plus facilement à y entrer.

Il faut avoir un grand soin des marchandises & des victuailles, prenant très-exactement garde que rien ne manque aux emballages & aux futailles ; car autrement les unes & les autres se gâtent, & il arrive que les marchandises, pour être endommagées, ne rapportent aucun profit, & que les victuailles pour être gâtées rendent le monde malade & le font mourir, avec quoi la Compagnie tombe dans l'inconvenient d'un cavalier démonté. Un bon cavalier a un soin particulier de son cheval : & ne lui plaint pas l'avoine. La Compagnie doit faire de même envers les matelots, & les soldats, & le reste du commun qui la sert. C'est le cheval qui tire la charruë, on ne sauroit rien faire sans lui. La Compagnie de Hollande l'a bien appris à ses dépens, & avec de grandes pertes, durant plus de cinquante ans qu'il lui a fallu pour remédier aux défauts de son établissement, & pour redresser toutes choses. Les hommes sont chers aux Indes, parce qu'il coûte beaucoup à les y passer : & parce qu'on n'y en peut trouver de frais ; les Indiens ne sont nullement propres à naviger sur des vaisseaux Européens : & ils sont de plus grands voleurs & meurtriers. La Compagnie de Hollande ne s'en sert jamais.

Il faut observer soigneusement d'avoir toutes les barriques & pipes neuves, pour mettre l'eau deux fois au moins, remplies & rafraichies de nouvelle eau une fois par semaine ; sans cela l'eau devient noire, & cause de grandes mala-

dies. Il faut observer aussi que toutes les pipes d'eau , de vin , de vinaigre , d'huile , de bœuf , de lard , & de chair , & généralement toutes celles qu'on enferme au fond de calle , soient des futailles fortes , neuves , & reliées de cercles de fer. Les cercles de bois se rompent durant les chaleurs , & ce qui est dedans se perd , comme on en a fait plusieurs & fort dommageables épreuves. Il faut encore plus prendre garde que les ancres , les cables & les cordages ne soient ni affoiblis , ni endommagés , ni étouffés , en les estivant. Egards qui semblent de peu d'importance , & dont cependant l'inobservance peut causer de grands retardemens , & d'autres malheurs , par la raison qu'un petit accident empêche souvent un grand exploit. La Compagnie doit les considérer tous , & d'autant plus que les cargaisons de ces navires seront riches , & les équipages nombreux. Je croi , & l'apparence le dit , qu'on aura en Hollande plus commodément , & à meilleur prix , tout ce qu'il faudra pour l'équipage des navires.

J'ai parlé ci-dessus des Lettres qu'il plaira au Roi d'écrire aux Indes. Voici un modèle pour celle de Sa Majesté à l'Empereur de la Chine.

Au grand Empereur des Tartaries Orientale & Occidentale , Roi de la Chine , un perpétuel accroissement de bonheur , & longue vie , souhaite le Roi de France & de Navarre.

J'ai appris avec joye l'accroissement de votre Empire , & les Triomphes que vous avez remportés sur vos ennemis depuis quelques années. Moi , qui marche sur les traces de mes Ancêtres , Rois de mes Royaumes , Prin-
ces

ces très-glorieux, renommés par tout le monde, j'ai une inclination particuliere de faire connoissance avec V^{otre} Majesté, célébrée dans tout l'Univers. C'est ce qui m'a porté à vous offrir ma bonne affection, & à vous faire connoître le desir que j'ai de faire tout ce qui pourra donner du contentement à V^{otre} Majesté. J'envoye expressément pour cela à V^{otre} Majesté le porteur de cette Lettre, N. N. mon Envoyé, avec les présens ici marquez, le tout comme un signe de ma cordiale affection; ils consistent en J'assûre V^{otre} Majesté que je serai ravi qu'il y ait quelque chose dans mes Royaumes qui lui puisse être agreable, & qu'il n'y a rien que je ne fasse très-volontiers pour entretenir une longue correspondance & alliance entre les Royaumes de V^{otre} Majesté & les miens. C'est en cette vûe que je prie V^{otre} Majesté d'accorder à mes Sujets un libre accès & un libre commerce dans ses Etats avec ses Sujets, sans nul trouble & nul empêchement. Je lui ouvre de tout mon cœur toutes les portes des miens, afin que Sa Majesté en fasse transporter tout ce qu'elle trouvera de propre & d'utile à son service. Ecrit en mon Palais du Louvre.

A Paris.

(L. S.) Le grand Sceau. Le Roi,

LOUIS.

Instruction pour N. N. Envoyé du Roi de France, au Grand Cham, Empereur de Tartarie, & Roi de la Chine, suivant laquelle il se conduira pour l'exécution des ordres qui lui ont été donnez.

F. 6.

Sa.

Sa Majesté ayant agréé & trouvé bon les très-humbles propositions, & très-instantes prières, qui lui ont été faites par les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, d'aider & de favoriser leur commerce de sa Royale protection; & ces Directeurs lui ayant représenté en particulier le desir qu'ils ont d'établir leur commerce à *la Chine*, si la liberté leur en étoit octroyée par le Roi de ce pais-là; Sa Majesté a trouvé bon de la faire demander par une expresse députation, afin de l'obtenir plus aisément du Roi de *la Chine*, & avec plus d'avantages: & afin aussi de donner plus de poids & plus de credit au commerce de la Compagnie. C'est à ce dessein que Sa Majesté a fait choix de votre personne pour vous envoyer en son nom au Roi de *la Chine*, avec sa Lettre Royale, & les présens qui sont mentionnez dedans. Vous la delivrerez avec toute sorte de respect & de reverence par les voyes qui vous seront ouvertes & montrées quand vous serez à *la Chine*.

Vous ferez votre voyage d'ici aux Indes, suivant l'instruction qui vous sera donnée pour cela par la Compagnie, & vous le poursuivrez de là à *la Chine* lorsqu'elle vous l'ordonnera. Vous ferez vos efforts d'aller à la hauteur de *Macau*, place Portugaise, située entre le 19. & le 20. degré de latitude au dessous du Tropique du Nord. Vous chercherez là des Pilotes Chinois, & tâcherez d'attirer en votre compagnie tous les hommes qui connoissent par experience la côte de la *Chine*, & qui vous pourront conduire à la riviere de *Nanquin*. S'il ne vous est pas possible d'en

d'en rencontrer de tels , ou pas assez pour vous confier sur eux du succès de votre voyage , vous monterez plus haut jusqu'au 23. degré vers la riviere de *Chincheu*. Les Hollandois y seront apparemment établis. Vous trouverez infailliblement en chemin beaucoup de vaisseaux Hollandois , & de bâtimens Chinois , qui vous fourniront le moyen de faire sûrement votre route , jusqu'en la dite riviere de *Nanquin* , car il y a toujours des gens sur ces bâtimens avec qui vous pourrez parler.

Il pourra arriver , qu'avant d'être à la hauteur de *Macau* , vous soyez rencontré par les vaisseaux du fameux Pirate *Jacquinn*. On dit qu'il fait sa retraite dans la grande Isle d'*Aynan* , & qu'il a de nouveau une autre puissante armée de mer. Vous vous garderez de cingler droit où vous verrez plusieurs voiles , ou de les attendre si elles viennent à vous. Vous les éviterez le plus qu'il vous sera possible en continuant pourtant votre route. Vous ne devez point avoir peur d'un , ni de deux , ni de trois navires ; mais vous devez cependant être toujours sur vos gardes , vous mettre en défense & en bon ordre , à toutes occasions. Si vous rencontrez des vaisseaux Hollandois , & que vous ayez besoin de quelques munitions de navire , vous les pourrez demander , en offrant de les payer raisonnablement. Vous leur cacherez soigneusement votre dessein , & leur direz seulement , *nous allons vers le Nord reconnoître ce qui s'y peut faire.*

Etant arrivé , Dieu aidant , en la riviere de *Nanquin* , vous ferez voile avec toutes les circonspectiions possibles pour éviter les mauvais

accidens. Les fables vous retiendront à environ quinze lieues de la ville, & là les pecheurs Chinois viendront en grand nombre à votre bord. Vous en louerez un, celui que vous jugerez le plus propre, & vous envoyerez avec lui deux de vos gens du commun, au Gouverneur de la ville, avec une Lettre en François, & la traduction en Chinois. Vous lui manderez qu'il est arrivé en ce lieu un Envoyé exprès de la part du Roi de France, avec des Lettres & des Présens pour le grand Empereur de la Chine : & qu'il lui plaise d'envoyer au plutôt quelqu'un à la Cour savoir l'état des affaires, afin de pouvoir ensuite travailler à executer la députation en toute la diligence & en la manière convenable, suivant les ordres de l'Empereur. Il faudra attendre patiemment la réponse, étant toujours sur vos gardes & en défense, ne laissant pas entrer trop de monde à la fois dans vos vaisseaux. Agissez cependant avec toute sorte de courtoisie & de civilité envers un chacun, & que vos gens qui iront par la ville faire emplette des choses nécessaires, en usent de même, se gardant de toute surprise & mauvaise aventure. S'il y a, par exemple, vingt ou trente Chinois à bord d'un vaisseau par visite, ou pour curiosité, & qu'il y en voulût entrer davantage, vous leur ferez dire qu'ils prennent la peine d'attendre que les autres en soient sortis, & qu'alors on les recevra volontiers. Il pourroit arriver aussi que le Gouverneur de la ville, ou le Viceroi de Province, vous priveroient de quelques effets, & vous feroient en cela quelque injustice, fondez sur ce méchant prétexte, que vous ne se-

riez

riez pas encore en la protection de son Roi. Il faudra vous servir de toute vôtre prudence en ces facheuses rencontres : ne refusez pas tout à plat , & n'accordez pas aussi tout ce qu'on demandera. Il faudra faire de nécessité vertu , vous tenant content d'avoir essuyé ces importunités , non comme vous auriez voulu , mais comme vous-aurez pû. Vous prierez toujours & sans cesse le Gouverneur & les autres Magistrats d'accélérer l'arrivée de vôtre expedition de la Cour selon leur pouvoir , & de vous donner les passeports nécessaires pour aller sûrement avec vos gens à *Pekin* , qui est la résidence du *Grand Cam*.

Le Gouverneur de *Nankin* vous fera conduire , & remettre entre les mains du Chancelier du Royaume à *Pekin*. Vous le supplierez d'abord de vous permettre par grace de porter en personne aux yeux de l'Empereur la Lettre & les Présens de Sa Majesté , avec toutes les solemnitez accoustumées , & de vous procurer une favorable audience. Quand le jour en sera venu , & que vous serez devant l'Empereur , vous lui déclarerez que vous êtes envoyé expressément de la part du Roi vôtre Seigneur , pour savoir l'état de sa santé , & pour lui souhaiter un règne long & heureux. Vous lui présenterez ensuite vos services , & vous supplierez très-humblement Sa Majesté de vouloir répondre favorablement à la Lettre du Roi vôtre Seigneur. Il est indubitable , qu'avant vôtre audience , vous aurez assez de tems de vous entretenir avec diverses personnes , pour en tirer le plus de lumières que vous pourrez , vous le ferez particulièrement avec les Ecclesiastiques Romains , qui sont en
cette

cette Cour-là , & fort estimez & considerez. Vous avez pour eux des Lettres de recommandation des Prélats de Paris. Vous les engagerez de tout v^{otre} pouvoir à vous aider en v^{otre} dessein.

Après avoir délivré la Lettre & les Présens du Roi , vous en ferez d'honnêtes au Chancelier de l'Empire , & aux autres Ministres qui vous pourront servir , à chacun à proportion de son emploi , & selon la coutume du pais. Vous ne manquerez point de gens qui vous conseilleront justement , à qui , & comment , il en faut faire ; parce que tous les Chinois , & particulièrement les Marchands , ravis de v^{otre} venue dans le regard du négoce lucratif qu'ils espéreront de faire avec les François , s'intéresseront dans la liberté que vous enverrez demander. Ils vous conseilleront droitement ce qu'il faudra faire pour l'obtenir le plutôt , & le mieux , & rechercheront sincèrement v^{otre} amitié. Vous serez honnête , civil , & affable à tous , selon que v^{otre} expérience vous aura déjà enseigné de l'être , & particulièrement aux gens qui sont au change : & à ceux qu'on vous aura donnés pour escorte en chemin , & pour gardes à la Cour , faisant vos efforts d'obliger tout le monde à publier le mérite de v^{otre} personne , & de v^{otre} nation. Et il faut pour cela tenir sévèrement en devoir toute v^{otre} maison , & les autres gens qui dépendent de vous.

Après avoir eu audience de l'Empereur , & lui avoir fait vos présens , & aux Grands de la Cour , vous solliciterez le Chancelier d'obtenir de sa Majesté , l'Oc^{troi} , & la liberté demandée dans v^{otre} Lettre : & parti-
cu-

culièrement celle de vendre les marchandises, & d'employer le Capital que la Compagnie vous aura donné. Quand vous l'aurez obtenue, vous vous en servirez : & votre soin principal doit être d'observer très-exactement quelles manufactures de France sont les plus demandées, & quelles sortes de marchandises sont le plus de débit à la Chine & ce qui peut y donner le plus de profit. Vous emploierez ensuite votre Capital en marchandises, savoir les deux tiers en fine soye crue, blanche, par assortiment, vous informant toujours soigneusement s'il n'y en a pas de meilleure sorte que celle qu'on vous montrera ; car il est certain que s'il n'y a pas des gens fort-connoisseurs commis à cet achat, on ne vous présentera pas d'abord de la meilleure sorte. La Province de *Nanquin* produit la meilleure soye de la *Chine*, mais elle n'est pas toute d'une sorte. Vous emploierez l'autre tiers en étoffes de soye, savoir en *Peling* blanc, simple, demi-double, & triple, presque tout ouvré, & peu d'uni. Les étoffes de *Nanquin* se vendent presque toutes par assortiment, tant pour l'usage du pays, que pour le Négoce du *Japon*. Elles consistent en *Pelings*, *Limbées*, *Panghsils*, *Gielems*, & *Armosin*. Les Hollandois n'apportent de tout cela que des *Pelings* en leur pays, parce que c'est ce qui donne le plus de profit. Vous apporterez néanmoins cent pièces des sortes nommées pour servir de montre, & à même dessein, quatre-vingt ou cent livres de soye de *Bogi*, de soye de *Poil*, de soye à coudre, & de soye à broder ; & pas plus de chacune, parce que votre Cargaïson ne sera pas portée au.

au *Japon*, mais apportée en France. Il ne se fait ni velours, ni Brocards, ni Damas, ni Satin, ni Pous de soye en la Province de *Nanquin*. Les Portugais en ont établi des manufactures dans celle de *Canton*, vers le Sud. On en pourroit apporter pour servir de montre. Le *Picol* de soye qui est de 125. livres poids de Hollande, se vendoit de mon tems à la *Chine* 200. piastres. La premiere sorte, c'est environ 4. livres 15. sous la livre; la seconde sorte 4. livres 5. sous; & la troisieme sorte 3. livres 10. sous la livre. Sur ce pied la soye de *Nanquin* assortie, coute 4. francs la livre, & se vend au moins sept francs au *Japon*. Il est fort important en l'achat des soyes ouvrées, & des étoffes de soye, d'acheter tout au poids à raison de la bonté. Les unes & les autres donnoient autrefois soixante & quatre vingt pour cent de profit au *Japon*. Les étoffes simples coûtent 4. francs 10. sous à 5. francs la pièce. Les entieres coutent entre 7. a 8. francs. Les doubles entre 12. & 15. Tout consiste à avoir égard au poids, & à la qualité de la soye. Il faut agir avec d'autant plus de circonspection en ce premier-achat, que ce sera la leçon où la Compagnie étudiera ici ce négoce, & où les Chinois observeront notre capacité.

Votre négoce de vente & d'achat doit être exécuté avec toute la diligence possible, pour ne perdre point de tems: & quand il sera achevé, vous ferez demander votre congé à l'Empereur par le Chancelier. Vous le supplierez très-humblement de remercier sa Majesté, de l'assurer que les Agens de la Compagnie ne manqueront pas de revenir l'année pro-

prochaine , & toutes les années ensuite avec un grand fonds d'argent & de marchandises : & de requérir humblement en vôtre nom la bien-veillance & la protection de sa Majesté pour nôtre Nation.

Enfin tenez un journal exact & juste de tout ce qui se passera sur mer , & sur terre , tant soit peu remarquable. Donnez le à tenir à quelque sujet capable , curieux , & desireux d'apprendre , qui fasse toutes les recherches possibles , & mette tout par écrit. Il seroit bon de laisser à *Pekin* , deux ou trois jeunes, hommes d'esprit, prudens , & de bonnes mœurs pour apprendre le Chinois. Il en faut avoir permission du Chancelier , & l'on laisse à vôtre discernement les termes de la demande & le tems de la faire. Il sera bien le mois d'Octobre avant la fin de vôtre négociation ; c'est le tems que les vents du Nord commencent à souffler, vous vous en servirez pour vous rendre au lieu qui vous aura été marqué à vôtre départ des Indes pour la Chine. Dieu veuille donner sa benediction à vôtre voyage & à vos affaires.

Quand le commerce aura été octroyé au Japon , & qu'il y sera établi, les navires qu'on y enverra se devront rendre environ la my-mai, vers la ligne, pour pouvoir être à la fin de Juin à la *Chine* , & partir de là au commencement d'Août pour le *Japon* ; car c'est là le meilleur tems : & si on ne le prend pas , la navigation est sujette à beaucoup de fatigues & à beaucoup de dangers.

Au Souverain, & Très-haut Empereur & Regent du Grand Empire du Japon, dont les sujets sont très-soumis & obéïssans. Le Roi de France souhaite une longue & heureuse vie, & beaucoup de prospérité en son Règne.

Plusieurs guerres, que mes Ancêtres, les Rois de France, ont faites, & plusieurs victoires qu'ils ont remportées, tant sur leurs voisins, que sur les Royaumes éloignez, ayant été suivies d'un grand repos dont je jouïs à présent; les Marchands de mes Etats, qui négocient en toute l'Europe, ont pris occasion de me supplier très-humblement, de leur ouvrir le chemin de voyager, & de négocier dans les autres parties du monde, comme font les autres Nations de l'Europe. Leur supplication m'a été d'autant plus agréable qu'elle est appuyée & du desir des Princes & Seigneurs mes sujets, & de ma propre curiosité, d'être exactement informez des mœurs & des costumes des grands Royaumes hors de l'Europe, dont nous n'avons rien sù jusqu'ici que par les relations de nos voisins qui voyagent en Orient. J'ai donc résolu, pour satisfaire, & à ma propre inclination, & aux prières de mes sujets, d'envoyer mes Députés en tous les Royaumes de l'Orient. J'ai choisi pour envoyer à Votre Haute & Souveraine Majesté *François Carron*, qui fait la langue Japonnoise, & qui a eu plusieurs fois l'honneur de faire la révérence à Votre Majesté, & d'en avoir audience. C'est pour cela que

que je l'ai fait venir exprès en mon Royaume : & parce qu'il est, comme je le sai fort bien, de bonne extraction, déchu de sa fortune à la vérité par le malheur des guerres ; mais rétabli par moi en son premier état, & élevé en honneur & en dignité, pour être plus digne d'aborder V^{otre} Haute & Souveraine Majesté, avec le respect convenable. Je l'ai choisi d'ailleurs, de peur qu'un autre, pour ne savoir point les sages ordonnances, & coutumes, établies par V^{otre} Majesté, ne commît quelque chose contraire à leur intention, & ne vînt ainsi à déplaire à V^{otre} Majesté : & qu'ainsi mes Lettres & ma demande vous soient présentées par ledit *François Carron* avec les solemnitez requises, & soient par-là mieux reçues de V^{otre} Majesté : & afin aussi qu'il lui fasse connoître ma bonne affection, & le franc desir que j'ai d'accorder à V^{otre} Souveraine Majesté ce qu'elle me demandera, en reconnoissance de l'octroi des demandes que je lui fais ; lesquelles consistent en ce que les Marchands de mes Royaumes & Etats, unis en corps de Compagnie, aient le commerce libre en tout l'Empire de V^{otre} Majesté, sans trouble, ni empêchement. Je vous envoie le présent ici marqué bien que ce soit chose de peu de valeur. Je souhaite qu'il soit agréable à V^{otre} Souveraine Majesté & qu'il se trouve en mes terres quelque chose qui lui soit utile, je lui en laisse volontiers toutes les portes ouvertes & libres.

A Paris la 24. Année de mon Règne.

(L. S.) Le grand Sceau. Le Roi

• LOUIS.

Is.

Instruction pour François Carron, Envoyé du Roi de France & de Navarre, à l'Empereur du Japon, pour lui délivrer la Lettre & le présent de Sa Majesté: & suivant laquelle il se conduira pour l'exécution des affaires projetées, & qui lui sont commises.

LA Compagnie vous donnera une Instruction pour votre voyage aux Indes, & pour ce que vous ferez vers le Sud. Quand vous en aurez rempli tous les ordres, vous en partirez à la *Mossoum*, pour pouvoir être à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, sous la ligne. Vous prendrez de là votre route à la *Chine*, droit au lieu de l'établissement de la Compagnie; non pour y prendre aucunes marchandises, mais pour apprendre seulement l'état de ses affaires: & afin d'en faire rapport au *Japon*; car il est fort nécessaire que si l'on a obtenu la liberté du Négoce à la *Chine* on le fasse savoir aux Ministres du *Japon*.

Vous irez de là au Nord chercher le *Japon*. Vous prendrez garde sur toutes choses de n'aborder à aucune place hors d'une extrême nécessité, & du peril de la vie: & vous rendrez à la baye de *Nangasaky* située à 33 degrés 40 minutes. Vous y entrerez sans crainte jusqu'à demi-lieuë de la ville. Il est infailible qu'avant d'arriver à la dite Baye, il viendra à votre bord des barques de la garde des côtes. On vous demandera d'où est le Navire, & à qui il est. Vous répondrez que le vaisseau vient de France avec une Lettre & des Envoyez exprès du Roi de France, pour le haut & Souverain Empereur du *Japon*: & qu'il leur plaise de vous montrer l'ancrage,

ge, & d'aller ensuite faire rapport de v^{otre} arrivée au Gouverneur de la ville: prendre ses ordres & vous les apporter, parce que vous vous réglerez dessus parfaitement. La chose paroîtra nouvelle & rare, & vous saurez promptement ce que vous aurez à faire. Si l'on ne vous mène pas d'abord chez le Ministre de l'Empereur, établi audit lieu en qualité d'Agent, & d'Intendant des affaires étrangères, à cause que vous êtes l'Envoyé d'un Roi; on députera à v^{otre} bord des gens de qualité pour Commissaires. Ils auront grand train, & plusieurs Interprètes, vous ferez couvrir de tapis le lieu où vous les recevrez, & les ferez asseoir dessus. Ces Commissaires vous interrogeront, & feront écrire mot à mot toutes vos réponses, & tous vos discours. Leurs demandes seront quelles affaires vous amènent? d'où vous venez? quel est v^{otre} pays? de quel Royaume vous êtes? à quel dessein vous êtes venu? & ce que vous avez apporté? Il faudra répondre que vous venez du Royaume de France: que vous êtes envoyé du Roi de France, avec une Lettre & un présent pour les porter (après la permission nécessaire) au très-haut & Souverain Empereur du Japon: que vous avez apporté des victuailles & les choses nécessaires pour v^{otre} voyage seulement: que toute v^{otre} commission & v^{otre} ordre consiste uniquement à demander, à la façon accoutumée dans le Japon, audience de l'Empereur, afin de pouvoir délivrer en la forme requise, & avec les solennitez accoutumées, la Lettre & le présent de v^{otre} Roi à sa Haute & Souveraine Majesté du Japon.

Ces

Ces Commissaires vous interrogeront ensuite fort amplement sur diverses choses, & sur celles mêmes dont ils seront instruits, & feront écrire vos réponses comme auparavant : entr'autres quel païs est la France ? quelle est son étendue ? quels ses limites : ce qu'il y croît : si le Roi en est Souverain absolu : quelles armées il entretient ? contre qui il fait la guerre ? qui sont ses alliez, quelle est la police, quelle est la Religion, quelles les coutumes de son Royaume ? & cent questions semblables. Davantage quelle personne vous êtes, vous, son Envoyé, de quelle qualité, & condition, & quel est votre emploi ? si vous avez des charges ? Quelle sorte de Lettre est celle du Roi ? Comment elle est écrite, comment elle est cachettée, comment elle est empâquetée, & de quelle façon vous la gardez ?

Il vous sera fait bien des semblables questions, tant par les Ministres de *Nangasacky*, que par ceux de la Cour, & par d'autres personnes considérables. Il faut que vous preniez fort garde à vos réponses : qu'elles soient non seulement toujours prêtes en votre mémoire ; mais encore que vous en teniez registre pour l'uniformité, en sorte qu'il ne se trouve pas la moindre variété en vos discours. Les Japonnois observent naturellement les étrangers de fort près, & sur tout depuis la surprise qu'on leur fit l'an 1628. qu'un Ambassadeur Hollandois leur en fit accroire. La Compagnie de Hollande l'avoit envoyé pour féliciter l'Empereur de son avènement à l'Empire. Il dit qu'il étoit Envoyé du Roi de Hollande : & là-dessus, il reçut le traitement
& les

& les honneurs qu'on fait-là à l'Ambassadeur d'un Roi ; mais celui-ci ayant mal-gardé son caractère, & s'étant équivoqué dans ses réponses, parce qu'enfin la vérité ne se déguise pas long-tems aisément ; il fut reconnu pour Ambassadeur de la Compagnie, & on le renvoya avec deshonneur, & sans lui vouloir donner audience. Il faut donc que vous agissiez avec bien de la prudence, & bien de l'attention, pour ne tomber en aucun des pièges qu'on tendra à votre langue, & afin que le respect dû au Roi, votre Seigneur, soit maintenu, & que ses demandes soient accordées.

Vous répondrez sur tous ces articles franchement & sans déguisement : que la *France* est le premier & le plus considérable Royaume de l'Europe ; le plus grand, & situé dans le plus heureux climat, le plus fertile, & le plus riche, qui fournit de plusieurs choses toute l'Europe, à chacun selon ses besoins, qu'il a ses limites à l'*Espagne*, d'un côté, à l'*Allemagne*, d'un autre, & à l'*Italie* de l'autre, étant flanqué de deux grandes mers, l'une la *Méditerranée*, l'autre celle qui entoure l'*Angleterre*.

Que la France a une si grande puissance qu'elle tient en bride toute l'Europe, & tous ses voisins en balance, sans s'agiter pour cela extraordinairement, qu'elle entretient toujours cinquante mille hommes bien équipés, tant de Cavalerie, que d'Infanterie : qu'elle en peut lever trois fois autant dans les nécessitez pressantes, qu'elle est gouvernée par un Roi Souverain, qui a pouvoir sur la vie & sur les biens de ses Sujets, de quelle quali-

té qu'ils soient ; lequel dès son Enfance a fait diverses guerres contre ses voisins , principalement contre l'*Espagne* , l'*Italie* , & l'*Allemagne* , qu'il a encore envoyé de puissantes armées de trente à quarante mille hommes en *Hongrie* , en *Pologne* , en *Moscovie* , & en *Suede* , les unes pour attaquer , les autres pour défendre , selon l'interêt de la France. Que ce grand Prince est à présent en paix avec tout le monde , l'ayant faite & acquise par la puissance de ses armes , & par sa sage politique. Que son Royaume est une école de Sciences , d'Arts , de Loix , & de coutumes auxquelles presque toute l'Europe se conforme , & où on envoie de toutes parts la Noblesse s'instruire & s'élever.

Vous direz sur l'article de la Religion , que celle des François est de deux sortes : l'une , la même que celle des Espagnols , l'autre la même que celle des Hollandois : que Sa Majesté ayant appris que la Religion des Espagnols est désagréable au *Japon* , elle a ordonné qu'on y envoie de ses sujets qui professent la Religion des Hollandois. Que c'est ce qui s'exécutera ponctuellement : & que les François ne seront jamais convaincus de vouloir contrevenir aux commandemens de l'Empereur. Ils feront une objection , savoir , si le Roi de France dépend du *Pape* , comme le Roi d'Espagne , & d'autres : vous répondrez , qu'il n'en dépend point , le Roi de France ne reconnoissant personne au dessus de lui , & qu'il est facile de voir la nature de la dépendance que Sa Majesté a au *Pape* , en ce qui arriva il y a deux ans , pour un outrage fait à Rome en la personne de l'Ambassadeur de Sa Majesté.

jesté. Car le *Pape* ne l'ayant pas fait réparer assez tôt, Sa Majesté envoya une armée en Italie, dont tous les Princes, & le *Pape* même, ayant été effrayez, le *Pape* lui envoya un *Légat à latere*, chargé de supplications très-humbles & très-instantes; auxquelles Sa Majesté ayant égard rappella ses troupes déjà campées sur les terres du *Pape*. Qu'ainsi le Roi n'est pas seulement très-souverain & absolu dans ses Etats; mais qu'il fait encore la Loi à plusieurs autres Potentats, étant un jeune Prince, âgé de vingt-cinq ans, vaillant, sage, & puissant, plus que tous ses Ancêtres; & de plus si curieux, qu'outre une particuliere connoissance de toute l'Europe, il recherche avidement de savoir la constitution des autres païs du monde.

Voilà les plus particulieres questions qui vous seront faites, auxquelles il faut que vos réponses soient toujours égales, & que vous ajustiez dessus tous vos discours, & tout ce que vous ferez, sans varier aucunement dans la substance de vos paroles.

Vous serez conduit à terre, & logé, pendant que les couriers dépechés à la Cour porteront les nouvelles de votre venue. Vous aurez grand soin alors que tous vos gens se comportent sagement, civilement, & humblement avec les Japonnois, & de vous conduire en toutes choses comme le Gouverneur vous prescrira. S'il arrivoit que vous ne fussiez pas tout-à-fait logé & traité à votre aise, n'en témoignez ni incommodité, ni chagrin: & pensez toujours que c'est de l'Empereur que vos aises & vos commoditez doivent venir. Vous garderez vos plus beaux habits, & que

vous n'aurez jamais mis au *Japon*, & ceux de votre suite, pour quand vous serez à la Cour, & pour le jour de l'audience. Dès que vous y arriverez vous ferez chauffer vos gens avec de petits escarpins de cuir, & des pantouffles. Les planchers des maisons sont couverts de tapis au *Japon*, c'est pourquoi il faut ôter ses souliers en y entrant, & en avoir sans cartiers afin de les quitter plus facilement.

Dès les premiers ordres qui viendront de la Cour à votre sujet, & peut-être avant, on vous demandera à voir la Lettre du Roi, & on en voudra faire la traduction par écrit. Vous ne le refuserez point, & délivrerez une copie de la minute qu'on vous en a donnée. La cassette, où sera la Lettre du Roi, doit être enfermée dans le plus beau de vos coffres; ou en quelque beau cabinet. Vous le porterez en la haute place de votre chambre, sur quelque estrade, ou quelque pied haut élevé. Vous n'en devez jamais approcher la tête couverte. Ce n'est point la coutume du *Japon* d'être couvert près des gens de qualité & des gens de mérite, comme on fait assez souvent en Europe. Il faudra suivre en cela la coutume du pays, & sur tout, quand on ouvrira le cabinet, ou le coffre, où sera la cassette de la Lettre; quand on la regardera, & quand on la remuera. Si les Japonnois ne vous donnent personne pour la remuer & apporter quand vous le direz, vous choisirez deux Officiers des plus honorez de votre suite, qui tête nue, & les bras étendus la prendront des deux mains & la porteront là où vous ordonnerez. On mettra cette cassette dans une caisse qu'on emballera bien : & on la fera porter

ter seule dans un *Palanquin*, qui est une sorte de brancard, en vous menant à la Cour. Faites toujours marcher ce brancard devant vous, & le suivez incessamment. C'est pour témoigner vôtre respect envers la personne du Roi vôtre Seigneur, & de sa Lettre : & pour exciter les Japonnois à en user de même, comme ils ne manquent point de faire aux Lettres & aux Ambassadeurs des Rois. Si vôtre commission & cette Lettre étoient pour feliciter d'un mariage : pour des affaires d'Etat : pour offrir assistance, ou pour la demander, ou même pour une simple congratulation, comme on a dit que les Hollandois en envoyèrent faire une l'an 1628. il faudroit observer bien d'autres cérémonies : aller avec plus de train & d'appareil, qu'il n'en sera apparemment nécessaire en cette occasion ; parce qu'il ne s'agit que d'une liberté de Négoces pour un Corps de Marchands : & les Marchands sont beaucoup moins estimez au Japon qu'en Europe : & cependant les Japonnois, selon toutes les apparences, ne vous recevront pas si simplement. Mais s'il arrivoit néanmoins au contraire, que le defrai ne fût ni à vôtre gré, ni assez splendide, il vous faut abstenir très-particulièrement d'en rien témoigner, & recevoir & prendre toutes choses avec tous les remerciemens possibles, & tout le contentement apparent que vous pourrez demontrer : & à même tems vous ferez acheter sous main ce dequoi vous ne pourrez vous passer. Ayez soin jusqu'au scrupule de témoigner en toutes rencontres des civilitez & affabillez extrêmes aux Commissaires qui vous meneront, & à ceux qui vous garderont

à la Cour. Suivez toujours leur conseil, lors même qu'il est le plus contraire à votre humeur, & à toutes les maximes, & les lumières du raisonnement d'Europe. Leurs mœurs & leurs coutumes ont mille choses toutes opposées aux nôtres : ils les estiment, & ils méprisent au contraire ce que nous suivons. L'unique moyen d'être respecté & considéré parmi eux, c'est de se faire à leurs manières, comme une longue expérience l'a montré.

● Les Présens du Roi pour l'Empereur sont spécifiés exactement dans la Lettre du Roi à l'Empereur. Vous vous informerez de ceux que vous devez faire aux Ministres, & aux autres personnes de qualité. Vous trouverez assez de gens qui vous conseilleront justement ce que vous leur devez présenter : & ils ne vous diront point d'en trop faire, les Officiers étant taxés en ce qu'ils reçoivent des étrangers, & ne se hasardant jamais à prendre par dessus. Vous composerez ces présens des étoffes de laines, qu'on vous aura données pour cela. Lors que vous serez mené à l'audience de l'Empereur, & que vous approcherez de sa personne, on sera bien aise, & on vous en estimera beaucoup, si vous ôtez votre épée & la donnez à garder à un de vos gens, avant qu'on vous dise de le faire, comme il arriveroit assurément qu'on vous le diroit. Vous n'aurez rien sur la tête, pas même une calotte, tout le tems que vous verrez le visage de l'Empereur. Ce sera un grand Seigneur qui vous présentera à Sa Majesté, savoir celui qui sera de garde ce jour-là. Il sera à genoux proche des Présens & de la Lettre, au milieu de l'espace qui vous séparera de

de l'Empereur. Il recevra vos paroles, & les lui portera, vous lui direz le commandement que vous avez reçu du Roi, d'assurer de sa bonne volonté & affection, Sa Majesté Imperiale, à qui vous souhaitez une longue & heureuse vie, & toute sorte de prosperitez en son regne. Vous la supplierez de vouloir favorablement octroyer les demandes contenues dans la Lettre du Roi votre Seigneur; & de vouloir prendre en sa protection la nation Françoisé qui viendra au *Japon*. Il pourra arriver que l'Empereur aura avec vous un peu d'entretien, il sera court, sans doute, & s'il a des demandes à vous faire, ce sera par l'entremise du Seigneur qui vous aura mené à l'audience. Ils en usent de même avec toutes sortes d'Ambassadeurs, non par mépris, mais par honneur; & c'est ainsi qu'ils l'expliquent. Votre audience vous sera donnée à la nouvelle, ou à la pleine Lune, parce qu'alors tous les Rois, les Princes, & autres Grands du *Japon* viennent à la Cour voir l'Empereur, & lui faire la reverence.

Après votre audience, vous irez saluer les Ministres du Conseil, qui auront quelque influence en votre négociation. Vous leur ferez des présens: vous les supplierez de vous aider à avoir une favorable & prompte réponse, à la Lettre de sa Majesté. On ne vous fera point languir après. Elle vous sera apportée avec des présens de sa Majesté. Vous recevrez le tout avec beaucoup de reverence & de respect: & ferez porter toujours la Lettre de sa Majesté comme la Lettre du Roi votre Maître. Vous reconnoîtrez, à votre retour, par des présens réciproques ceux qu'on

vous aura faits en chemin en allant à la Cour; ne faisant profusion de rien, & ne demeurant redevable de rien. Vous en userez de même envers le Gouverneur de *Nangasacky*, quand vous y serez de retour: & vous le supplierez très-instamment de favoriser la Nation Françoisse qui viendra au *Japon*, supportant ses ignorances des manieres & coutumes du pais: & les lui faisant enseigner le mieux qu'il se pourra. Vous partirez ensuite, & si le tems le souffre, vous passerez par la *Chine*, pour voir ce que fait la Compagnie. Ne vous exposez pas néanmoins aux vents & tempêtes qu'il fait sur la côte de la *Chine* durant la *Monsson* du Nord. Allez en suite, supposé que le libre commerce du *Japon* ait été obtenu, comme l'on espere, à la côte de *Fava*, prendre terre à *Bantam*, pour vous transporter de là au grand *Mataram*.

Sur ces Mémoires, la Compagnie fit aller par terre à la Cour de *Perse*, & à celle du grand *Mogol*, trois Envoyez, qui se joignirent à deux Députez du Roi, mais sans caractère, pour préparer ses voyes. Voici la teneur de la Lettre dont ils étoient chargez pour le Roi de *Perse*, comme je l'ai tirée de la traduction qui en fut faite en Persan.

Très-Haut, très-Excellent, très-Puissant, très-Invincible Empereur de Perse, nôtre très-Honoré, & très-Cher ami; Nous avons eu beaucoup de joye de voir plusieurs de nos sujets resolu de faire savoir à vôtre Hautesse l'établissement d'un Commerce qu'ils ont dessein de porter dans ses Etats; en quoi la plupart des Grands de Nôtre Royaume s'interessent & prennent part. Nous
ne

ne doutons point que V. H. ne conçoive que c'est une entreprise dont nos Sujets & les siens pourrout remporter beaucoup de fruit. Quant à nous, elle nous est d'autant plus agreable, que c'est un moyen de renouveler l'amitié qu'il y a eu d'ancienneté entre les Empereurs de Perse vos Prédecesseurs, & les Rois nos Dévanciers. C'est pour vous faire paroître combien nous estimons la continuation de cette bonne amitié, & combien nous avons à cœur que vous favorisiez les Marchands de cette Compagnie, qu'ayant appris, qu'avec les Députés qu'elle envoie vers V. H. pour lui représenter leurs intentions, quelques Gentils-hommes se sont joints, curieux de voir Votre Cour; Nous les avons chargez de vous en faire les Instances, nous persuadant qu'ils auront près de V. H. toute sorte de favorable accès. Nous finissons en priant Dieu pour la continuation de sa grandeur & prospérité.

A juger de cette Lettre sur nos idées, & sur nos manieres, il n'y a assurément rien à redire, mais la civilité de cet autre monde, à qui elle s'adressoit, y trouva deux défauts. Le premier d'être à cachet volant. Ces Souverains en Orient ont des cachets de diverses grandeurs : les plus grands comme un écu, les plus petits comme une pièce de cinq sols; les uns, & les autres, de différentes figures; carrez, ronds, ovales; mais les plus petits ne s'appliquent qu'aux Lettres & aux ordres qui s'adressent à personnes de moindre rang, ou aux Sujets. On sait cela depuis long-tems à Vienne, à Venise, à Rome, en Pologne, & en Moscovie, par le commerce reciproque; aussi toutes les Lettres, qu'on écrit de ces

G f. Pays-

Pays-là , au Roi de Perse , sont au grand feu & ce feu enfermé dans une boîte d'or ; car c'est une autre civilité de l'Orient de mettre les lettres dans de riches boîtes , ou dans des sacs dont l'étoffe est plus ou moins riche , selon la qualité des gens à qui elles sont adressées.

Le second défaut, que la Cour de Perse trouva à la Lettre du Roi de France , c'est qu'elle étoit *envoyée par occasion seulement* , ou par voye d'ami , comme on parle entre les négocians ; c'est-à dire , par *deux Gentils-hommes curieux de voyager* , & non pas par un Ambassadeur exprès. On excusa néanmoins tout cela , en disant , pour le premier point , que le *Roi de France* écrivoit ainsi à cachet volant à l'*Empereur* , au *Pape* , & au *Grand Seigneur* même ; & pour le second , que le Roi n'avoit osé envoyer un Ambassadeur , parce qu'il falloit passer par les Etats du Turc , mais qu'il en enverroit dans peu de tems par mer.

Ces excuses furent reçues. *Abas* second , qui aimoit particulièrement les Européens , & qui avoit une forte passion de contracter d'étroites liaisons avec nos Princes , pour se rendre plus redoutable au *Grand Seigneur* , & au *Grand-Mogol* , reçût fort bien ces Députez , & les combla d'honneur & de caresses. On en trouve les particularitez dans le troisième volume de Mr. *Tavernier* ; mais , ~~on~~ y renvoyant le Lecteur , je suis bien aise de l'avertir , que ce n'est pas par aucune estime que je fasse des pièces ; bien loin de là , je n'en regarde la plus grande partie , que comme un indigne recueil de débauches & d'aventures de petites gens , la plupart Hollandois , publié par esprit de

de flatterie, ou par complaisance pour l'animosité que l'on avoit en France contre cette Nation, lors que cette rapsodie se mit sous la presse.

Pour revenir à l'établissement de la Compagnie Françoisse en *Perse*, je trouvai deux de ces cinq Députez à la Cour de *Perse* l'an 1666. l'un de la Compagnie, l'autre du Roi, nommé *Mr. de Lalain*; & je puis dire que ce fut pour leur bonheur, parce que la Cour de *Perse* n'ayant pas eu de bonnes informations en faveur de cette Compagnie, elle étoit résolue d'attendre l'arrivée de ses Vaisseaux avant que d'accorder aux Députez aucune de leurs demandes: mais ce que je représentai au Roi & aux Ministres fut écouté, & ils obtinrent tout ce qu'ils demandoient.

Il y a lieu de croire que la Compagnie Françoisse ne connoissoit point du tout le Négoce de *Perse*, quand elle l'envoya demander par des Députez; car ses premiers Directeurs étant arrivez dans les Indes pour la première fois l'an 1668. & ayant de là mieux considéré les avantages de ce Négoce de *Perse*, ils jugerent qu'ils n'étoient pas assez considérables pour y envoyer leurs vaisseaux & ils n'y en envoyèrent point. D'autres Directeurs étant arrivez aux Indes l'an 1672. à savoir *Mrs. Baron, Gueston, & Blot*, on parla d'y en envoyer. Il faut observer que de ces trois Messieurs, il n'y avoit que le dernier qui entendît le commerce. *Mr. Baron* avoit été pris pour faire une Ambassade au *Grand Mogol*, & il en avoit la commission & les instructions. *Mr. Gueston*, pensant qu'il n'acqueroit ni gloire, ni profit, à demeurer à *Surat*, se mit en tête une

expedition semblable. Les Capucins de *Perse* lui en fournirent l'occasion, en renouvelant les instances qu'ils faisoient depuis longtemps à ce que la Compagnie envoyât un Ambassadeur & des presens en *Perse*, qui dégageât la foi des promesses que depuis six ans ils faisoient à cette Cour sur ce sujet. Les Agens de la Compagnie à *Ormus*, & à *Ispahan*, faisoient les mêmes instances, en représentant, qu'il y alloit de l'honneur de la Nation de faire des présens au Roi & aux Ministres de *Perse*, en récompense de l'exemption des *Doüanes* qu'il avoit accordées, & dont on avoit joui aux occasions. Mr. *Gaeston* crût qu'il y avoit-là de quoj justifier son entreprise ; de sorte que malgré les avis & les remontrances des Marchands de la Compagnie, qui lui représentoient que le Négocce de *Perse* ne valoit pas les fraix, il se fit Ambassadeur de son Chef sans Lettre de créance & sans instructions, attendant de s'en faire à lui-même quand il seroit sur le lieu ; car il ne parut jamais qu'il se fût déterminé sur ce qu'il devoit demander, ni traiter en *Perse*.

Il s'embarqua à *Surat* au commencement de Mars 1673. emportant avec lui de beaux présens pour le Roi & pour les Ministres, & beaucoup de Marchandises pour fournir aux fraix du voyage ; mais il emmena peu de suite, & pas un homme capable d'aucune négociation. Il arriva en vingt jours à *Ormus*, d'où étant parti avec précipitation, sans faire les provisions pour un si grand & si rude voyage que celui d'*Ormus* à *Ispahan*, qui est de plus d'un mois de marche, il tomba malade dès les premiers jours avec tout son monde. On le

Il conjuroit de s'arrêter , & de se donner quelques jours de repos , mais c'étoit en vain , il vouloit faire ses journées en Messager , plutôt qu'en Ambassadeur. Les Gouverneurs des lieux où il passoit lui offrirent des brancards , mais il n'en voulut pas entendre parler non plus , craignant la dépense , tout autant que le retardement. Un autre mal pour lui & pour sa suite , c'est qu'on ne le put porter à suivre le régime du Pays.

Il arriva donc à *Chiras* plus mort que vif , & presque tout son monde de même. Plusieurs ne releverent jamais du lit. Il eût la douleur de voir mourir le premier de tous son fils unique le douzième jour de son arrivée , & il mourut lui même le dernier au bout de quinze jours.

Les Missionnaires Carmes , dans la maison desquels il étoit mort , prétendant qu'il avoit ordonné en mourant qu'on se conduisît par leur conseil , furent d'avis que cette troupe délabrée , parmi lesquels il n'y avoit aucun homme de mine , ni d'expérience , s'en retournât en laissant les présens en dépôt à *Chiras* dans un endroit sûr. Ils disoient pour leurs raisons , que ne se trouvant dans les papiers du défunt , ni Lettre de créance , ni instructions , ni mémoires , ni projet pour l'Ambassade , c'étoit une vraie folie de s'aller exposer à une Cour habile & éclairée comme celle de *Perse* , & de dépenser vint cinq à trente mille écus en se rendant la risée des Nations. C'étoit un bon avis , mais il ne fut pas suivi. L'Interprète de la Compagnie , un Marchand François , né & élevé à *Ispahan* , lequel étoit en effet l'ame & l'esprit mou-

vant de l'Ambassade, ne trouvant pas son compte à l'avis des Carmes, porta un Capitaine de Navire, & un Commis, qui étoient les plus considérables de la Troupe, à s'opposer à cét avis. Après plusieurs débats, on convint de s'en remettre à l'opinion des Capucins d'*Ispahan*, quoi qu'il fallût bien trois semaines pour en être informé. Ces bons Peres Capucins s'étoient trop fait de fête d'une Ambassade Françoisse pour la laisser évanouir, ou la remettre à une autrefois. Leur Supérieur, homme de savoir & de conduite, nommé le Pere *Raphaël du Mans* écrivit, *qu'on n'avoit qu'à venir, que le manquement de Lettres, d'ordres, & d'instructions importoit peu; parce que cela se suppléeroit, & qu'on n'auroit pas un succès moins heureux que le Défunt l'auroit pu avoir.*

Ces encouragemens plurent beaucoup à la petite troupe Françoisse de Chiras. Les Chefs, ce Capitaine de Navire, & ce Commis, dont j'ai parlé, s'étoient déjà accoutumés à mettre les habits du défunt, & à être traitez en Ambassadeurs, & ils en trouvoient le traitement trop doux pour refuser le présent que leur en faisoit la fortune. Le Capitaine, se trouvant être Neveu de Mr. *Berrier*, fut choisi pour représenter l'Ambassadeur. Le Commis fut établi pour la seconde personne. Je ne puis m'empêcher de rapporter un incident fort plaisant dans ce recit; c'est que l'Interprète, dont j'ai parlé, qui étoit leur guide, & leur Directeur absolu, fut sur le point de se faire lui-même l'Ambassadeur, plutôt que de produire deux tels personnages à une Cour si fine, & si polie, que celle de Perse. Il est
vrai :

vrai qu'il avoit assez de mine & assez d'esprit pour en soutenir le Caractere , mais il n'osa le prendre, venant à faire reflexion combien ce seroit une pièce burlesque de le voir à la tête d'une Ambassade , lui sujet du país , né parmi les Armeniens , qui en sont les plus bas sujets , & qui servoit cette Compagnie depuis le commencement en qualité d'Interprète , qui est un office de serviteur. Il m'a avoué plusieurs fois que ce qui l'empêcha uniquement de hazarder le paquet , c'est qu'il ne pût se déterminer s'il s'habilleroit à la Françoisé , ou à la Persane. Si je m'habille , disoit-il , à la Persane , qui est mon habit naturel , cela sera absurde , & ridicule , de voir un Persan natif , & habillé à la Persane , Ambassadeur François , avec une suite de François , habillez à leur façon ; & si je m'habille à la Françoisé , les enfans courront après moi , & toute l'Ambassade passera pour une mascarade. Des Europeans de toutes nations donnent assez souvent en Orient de pareils exemples d'imprudence & d'irregularité.

Lors que cet Ambassadeur fut proche d'*Ispahan* , il écrivit une Lettre au *Nazir* , ou grand Surintendant , pour lui en donner avis , & c'est la Lettre qui a donné lieu à cette digression. Il mandoit qu'à l'arrivée de feu Monsieur *Gueslon* , & de lui , à *Bandar-Abassi* , ils lui avoient dépeché un Exprès pour l'en informer , & pour le supplier de leur faire donner un hôtel près de la Cour pour y loger , à quoi n'ayant point eu de réponse , & étant arrivez près de la ville , il renouvelloit ses instances , pour savoir la volonté du Roi touchant le jour qu'il devoit faire son entrée , &c.

& touchant le lieu où il mettroit pied à terre.

Le soir je fus chez le *Nazir*, & j'y rencontrai l'Interprète de la Compagnie François, ce même Marchand dont je viens de parler. Le *Nazir* lui dit, qu'il avoit présenté requête au Roi pour l'Ambassadeur François, & que Sa Majesté avoit ordonné de lui donner un hôtel, & de lui faire tous les autres honneurs qu'on a accoutumé de faire aux Ambassadeurs. Il faut observer que les Orientaux appellent *Ambassadeurs* tous ceux qui viennent de la part d'un Souverain, sans distinction de titre, ni de caractère, comme parmi nous.

Le 9. j'allai saluer *Mir-ali-bec*, & *Nesr-ali-bec*, les favoris du Roi, fils du Gouverneur de l'Arménie, & leur rendre les Lettres de recommandation que j'avois de leur Pere. Ils me promirent toute sorte de secours, mais ils n'en firent rien, comme je le reconnus dans la suite. J'allai rendre visite ensuite ce jour-là, & le suivant, à plusieurs autres personnes de grande qualité, que j'avois connues à mon premier voyage, & particulièrement à tous ceux pour qui j'avois des Lettres de recommandation.

Le 11. le *Nazir* m'envoya plusieurs Cavaliers, pour m'amener à son hôtel, quand il seroit de retour de chez le Roi. Il y avoit fait assembler les plus habiles Joüalliers de la ville, Mahometans, Armeniens, & Indiens, au nombre de dix-huit à vingt. Le Chef des Orfèvres étoit assis au dessus des Joüalliers Mahometans. Les Armeniens, & les Indiens, étoient dans une autre salle, séparée de celle-ci par un balustre, avec des chassis de verre.

Le

Le *Nazir* étant entré , fit apporter tous mes bijoux. Ce que le Roi en avoit choisi , étoit dans un grand bassin d'or de la Chine à gaudrons. Je fus frappé comme d'un coup de foudre, en jettant les yeux sur ce que le Roi avoit mis à part , qui n'étoit pas le quart de ce que j'avois apporté. Je devins pâle & immobile. Le *Nazir* l'aperçut , & en fut touché. J'étois assez proche de lui. Il se pencha vers moi , & me dit assez bas. *Vous vous affligez que le Roi n'ait agréé qu'une petite partie de vos bijoux. Je vous proteste d'avoir fait plus que je ne devois , pour lui donner envie du tout , & pour lui en faire prendre au moins la moitié ; mais je n'y ai pu réussir , parce que vos grandes pièces , comme le sabre , le poignard , & le miroir , ne sont pas bien faits à la mode du pays. Remettez vous , toutefois , vous vendrez , s'il plaît à Dieu.* Ces mots , prononcez tendrement , me firent revenir de la consternation où j'avois été jetté sans m'en appercevoir. Je fus bien surpris & bien affligé que le *Nazir* l'eût reconnu. Je me composai le mieux que je pûs , sans pourtant trop déguiser le déplaisir que j'avois , & qui étoit si juste , voyant que les grandes peines que j'avois prises quatre ans durant , bien loin de faire ma fortune , & de me combler d'honneur , comme le feu Roi de *Perse* me l'avoit promis , ne devoient me produire que de la perte & de nouveaux soins.

Le Chef des Orfèvres prit devant lui le bassin où étoit ce que le Roi avoit mis à part , & commençant par les petites pièces , il me demandoit tout bas le prix de chaque bijou l'un après l'autre , & puis il le faisoit estimer aux
Joual-

Jouïalliers , premierement aux Mahometans , puis aux Armeniens , puis aux Indiens , à chaque corps à part. Les Négocians en *Perse* , qui traitent quelque marché devant le monde , n'employent jamais la parole , pour se dire le prix : ils le font entendre avec les doigts , en se donnant la main sous un bout de la robe , ou sous un mouchoir , en sorte qu'on n'en puisse voir le mouvement. Fermer la main qu'on prend , c'est dire *mille* : prendre le doigt étendu marque *cent* , & plié par le milieu *cinquante*. On marque le nombre en pressant le bout du doigt , & la dizaine en pliant le doigt. Et lors qu'on veut marquer plusieurs mille , ou plusieurs cens , on repete l'action & le manieement de la main ou des doigts. Cette maniere est aisée & sûre pour exprimer sa pensée sans être entendu. On s'en sert par tout en Orient , & principalement dans les Indes , où elle est universelle.

A une heure après midi , on servit le dîné qui fut grand & propre , & le dîné fait , le *Nazir* donna congé à tous les priseurs , après avoir pris leur estimation par écrit. Ensuite , m'ayant fait asseoir près de lui , il me dit , *qu'il y avoit une si grande difference du prix que je demandois , à celui que les priseurs avoient mis , qu'il n'y auroit pas moyen de faire affaire , si je ne rabattois du moins la moitié : qu'il m'avoit dit , & fait dire , de considérer le rabais dans lequel la pierrerie étoit tombée , parce que le Roi ne s'en soucioit point , & la pauvreté de la Cour , qui n'étoit pas capable de m'en acheter pour un sou : que le tems du feu Roi étoit passé , & que sans ses sollicitations auprès du Roi , il n'auroit pas seulement regardé mes bijoux ;*
qu'ain-

qu'ainsi, je ne devois pas m'attendre à de grands gains, comme je pouvois en avoir fait autrefois; qu'il étoit surpris des prix excessifs que j'osois mettre aux choses, & qu'à considérer ce que les Arméniens les avoient estimées, eux qui alloient & venoient continuellement en Europe, & qui savoient fort bien le cours que les pierreries y avoient, il trouvoit que je voulois gagner deux sur un. Le Nazir mêloit son discours de tant d'honnêteté, & de protestations de me vouloir faire du bien, qu'à ne point mentir, je donnai dans son piège, & pris tout ce tour d'adresse pour une ouverture de cœur. Je me mis à lui parler aussi fort naïvement. Je le remerciai premièrement de toutes ses bontez, protestant de m'en souvenir éternellement. Je lui dis ensuite, qu'à la vérité, je ne faisois pas mon compte de perdre sur mes pierreries, ayant fait un si long & si pénible voyage, à travers tant de risques, & de dépenses, par l'ordre, & pour le service d'un Grand Roi; mais qu'aussi, je ne me flattois nullement de l'espérance de grands gains, & qu'en vérité je me contenterois qu'ils allassent à vingt-cinq pour cent. Il me prit au mot, & si vite, que je reconnus en même tems que je m'étois trop avancé. Il me dit, „ que „ vingt-cinq pour cent étoit un gain trop raisonnable pour me le refuser, que je déclarasse donc fidèlement & sur ma foi le prix „ d'achat de chaque chose, & qu'on me le „ donneroit avec ce profit. “ J'eusse bien voulu reculer appréhendant quelque tromperie, mais je ne vois pas de lieu pour le faire. Je répondis, que si l'on me donnoit des assurances de me tenir parole, je déclarerois le prix.

prix d'achat & avec serment si on le desiroit. Le *Nazir* me dit, „ qu'il me connoissoit assez, pour me croire, sans que j'en jurasse, „ & que pour lui il juroit sur *Aly*, c'est le „ Grand Saint de la secte Persane, sur l'*Alcoran*, sur Dieu, & sur la Religion, de me „ tenir sa parole. “ Le Chef des Orfèvres l'interrompit, en disant, *que j'avois tort d'exiger des sermens d'un Nazir de Perse*. D'autres Seigneurs, qui étoient présens, se récrièrent aussi là-dessus. Je répondis que je ne les exigeois nullement, que sa simple parole me suffisoit. Sur cela, il me fallut déclarer au vrai le prix d'achat de chaque chose, par un nouveau mémoire. On me conseilloit de n'y être pas si exact, mais j'en rejettai la proposition.

Quand le Chef des Orfèvres & le *Nazir* eurent vû ce nouveau mémoire, ils se récrièrent étrangement sur une partie des articles, & me dirent que je mettois plusieurs bijoux beaucoup plus qu'ils ne valoient. Ce discours me surprit, & m'échauffa. Je ne pûs m'empêcher de dire que c'étoit avec grand tort qu'on revoquoit mon serment en doute, après avoir juré de me croire sur ma simple parole. Le *Nazir* termina le différent, en disant, *qu'il présenteroit requête au Roi pour cette affaire*, & en faisant une infinité de protestations, qu'il ne tiendrait point à ses soins, que je ne vendisse; mais que je songeasse à baisser le prix de mes bijoux. Je me levai en remerciant fort ce Seigneur de ses bontez, & notamment, d'avoir été huit heures occupé de mon affaire, ce que je comptois pour une extrême faveur. Il prit goût à ce remerciement,

ciment , qui étoit exactement véritable ; car il étoit alors plus de cinq heures du soir.

Le 12. le *Nazir* m'envoya querir de grand matin. J'y fus vite, croyant que c'étoit pour mes bijoux qu'il me faisoit venir, mais je fus trompé ; c'étoit pour voir un diamant brute de soixante & dix carats que le Roi vouloit acheter. Il étoit égrisé, & avoit déjà toute sa forme. Le *Nazir* me dit que le Roi voulant acheter ce Diamant, lui avoit ordonné de me le montrer, pour savoir s'il ne manquoit rien à l'eau & à la netteté. Je lui dis que je ne me connoissois pas assez en Diamans pour donner mon avis sur une si grande pierre, mais que mon Associé étoit un fort habile connoisseur. Il le jugea de la première eau & parfaitement net. Il appartenoit au Prévôt des *Armeniens* de *Julfa*, qui est le fauxbourg d'*Ispahan*, où ils habitent. Le Roi l'acheta trois mille cent cinquante Tomans comptant ; c'est quelque cinquante mille écus. Cette pierre eût valu en Europe cent mille écus. C'est le plus beau Diamant qu'on puisse voir de ce poids.

L'après-midi je retournai chez le *Nazir*. Il me dit, *qu'il n'avoit osé parler au Roi de mon affaire, parce que le prix que je mettois à mes bijoux étoit excessif*. Il recommença ensuite les mêmes protestations, & les mêmes remontrances, qu'il m'avoit faites les jours précédens. J'étois indigné outre mesure d'un tel procédé, qui me paroissoit indigne, & bas, au delà de l'expression. Je n'en tirois pourtant nul mauvais augure, connoissant le génie du país. Je dis au *Nazir* pour toute réponse, que j'étois au desespoir qu'il ne voulût
croi-

croire ni ma parole , ni mon serment. Il s'emporta à ce mot & demanda brusquement , *est-ce que vous êtes Prophète pour qu'on soit d'obligation de croire vôtre parole ?* Il me prit une si forte envie de rire de cette plaisante repartie que je ne pûs m'en empêcher. Le *Nazir* se retournant vers la Compagnie , d'un air irrité , dit en me montrant de la main , *Par Dieu , les Frangui sont tout-à-fait extravagans : ils prétendent que leur parole soit un Oracle , comme s'ils n'étoient pas des hommes pécheurs.* Je répondis sans m'effrayer qu'effectivement nous étions des hommes ; mais qu'en nos païs , comme c'étoit une friponnerie de donner de fausses paroles dans le commerce , on ne pouvoit faire un plus grand affront à un négociant que de l'en accuser.

Le 13. je fus de nouveau chez ce Seigneur. Il m'avoit ordonné de venir tous les jours le voir ; c'est qu'en effet il avoit tous les jours quelque chose à faire avec moi , quelques bijoux à acheter ou à vendre , pour lui , & pour ses amis. Il me proposa de troquer tout ce que j'avois apporté contre des Diamans ou de la soye. Je le refusai , en disant qu'étant obligé de passer aux Indes , le païs des Diamans & de la soye , l'argent me feroit plus avantageux. J'avois besoin de beaucoup de précautions , pour me donner garde des pièges du *Nazir* , qui ne manquoit point chaque jour de m'en tendre quelque nouveau. Entre les Diamans qu'il m'offroit , il y avoit une pierre de cinquante six carats , dont le Roi avoit fait présent à sa Mere , qui en étoit dégoutée , & la vouloit vendre. On l'estimoit quarante mille écus.

Com.

Comme on déservoit le dîné, le Prevôt des *Armeniens* & l'Interprète de la Compagnie Française vinrent trouver le *Nazir*. Il dit au Prevôt, *que le Roi avoit commandé de lui payer son Diamant comptant, & de lui donner calate*. On appelle ainsi les habits que le Souverain donne par honneur aux gens à qui il en veut faire extraordinairement : & il dit à l'Interprète, *que le Roi avoit commandé de préparer un logement pour l'Envoyé de la Compagnie : qu'il en pouvoit choisir un lui-même dans le quartier qu'il aimeroit le mieux, & qu'on le meubleroit de la garde-robe du Roi*. L'Interprète répondit que l'Envoyé ne souhaitoit que la maison seulement, & qu'il avoit assez de quoi la meubler. Le *Nazir* commanda en même tems à deux de ses Officiers d'aller avec l'Interprète lui faire ouvrir toutes les maisons du Roi dans le quartier où l'Envoyé désiroit loger. Il choisit celui où demeurent les Capucins, afin d'avoir le Supérieur de ce Couvent, qui étoit son grand Conseil, toujours près de lui, pour la règle de sa conduite.

Le Roi a plus de trois cens maisons dans *Ispahan*, qui lui appartiennent en propre, ayant été dévolues à ses Prédecesseurs, & à lui par droit de succession, ou par confiscation, ou en paiement. Ces maisons, qui sont toutes grandes & belles, comme l'on peut penser, le Roi n'ayant rien à démêler avec de petites gens, sont presque toujours vuides & se détruisent faute d'entretien, & de suffisantes réparations. On les donne aux Ambassadeurs & aux Etrangers de considération qui viennent à *Ispahan*. Les Commissaires des quartiers

tiers où elles sont situées ont les clefs de ces maisons & sont chargez de les tenir nettes.

Le 13. au point du jour un Orfevre du Roi me vint avertir de la part du Chef des Orfevres, que le *Nazir* m'enverroit querir le même jour, ou le lendemain, & me rendroit tout ce qu'il avoit marchandé pour le Roi, & pour lui-même, & pour ses amis, mais que je n'en témoignasse, ni surprise, ni déplaisir, & fîsse bonne mine; parce que c'étoit une feinte pour me faire baisser les prix, & qu'on ne laisseroit pas passer huit jours sans tout reprendre. Je fis remercier le plus fortement qu'il me fut possible le Chef des Orfevres de l'obligation que je lui avois d'une si particulière faveur; mais je l'avois encore bien plus grande au *Nazir*, car c'étoit par son mouvement que l'avis m'étoit donné, comme je l'appris dans la suite. C'est-là un bon échantillon de la fidélité des Ministres d'Etat dans l'Orient. On peut dire en quelque sens que tout ce qui se fait dans ces pays-là est une tromperie réciproque.

Sur les dix heures j'allai chez le *Nazir* à mon ordinaire. Après le dîné, il me fit assiseoir proche de lui, & me dit fort haut afin que la Compagnie, qui étoit fort grande, l'entendît; *Que le soir précédent le Roi ayant su par sa bouche, que je tenois mes bijoux à si haut prix, il s'étoit mis fort en colère, & lui avoit ordonné de me rendre tout; sur quoi il avoit très-humblement supplié S. M. de daigner considérer que je n'avois apporté cela que par l'ordre du feu Roi son Pere; que ce Grand Prince ayant eu tant de bonté pour moi, S. M. qui étoit l'Heritier de sa generosité, autant que de sa*
Cou-

Couronne, pouvoit me faire sentir la sienne. Que c'étoit bien peu de chose au plus Grand Roi du monde d'acheter d'un étranger quelques galantries un ou deux mille pistoles au-dessus de leur valeur. Qu'il lui avoit représenté de plus qu'il conviendrait bien à S. M. d'en user ainsi quand ce ne seroit que pour sa gloire, & qu'il lui avoit allégué plusieurs autres raisons semblables, mais que le Roi bien loin de lui accorder la grace qu'il demandoit pour moi s'étoit irrité contre lui, & lui avoit défendu de parler davantage de mes affaires : Qu'il étoit marri de ce fâcheux changement, mais que j'en étois cause. Que ce qu'il pouvoit faire désormais pour moi étoit d'acheter lui-même mes pierreries & de me payer partie en argent partie en marchandise, brocards, turquoises, soye, ou diamans, à mon choix. Je vous parle franchement, me dit-il, & l'affection que j'ai pour vous est si grande qu'elle me porte à vous la découvrir ainsi à nud. On ne peut exprimer avec quel sérieux le Nazir disoit tout cela. J'aurois crû faire un crime en y entendant finesse, s'il ne m'en eût fait avertir lui-même. Je tâchai donc pareillement de bien jouer mon personnage, sur tout ayant devant les yeux tant de Seigneurs, la plupart aussi fins & aussi rusez que le Nazir.

Je lui répondis par bien des remerciemens, de s'être exposé au courroux du Roi pour un Marchand étranger. Que son affection m'étoit un nouveau motif d'agir rondement avec lui ; mais que je lui protestois d'avoir dit la vérité, & que je tenois le Roi un Prince trop équitable, pour vouloir que les risques, les peines, & les dépenses d'un voyage de sept ans ne me produisissent que des pertes. Qu'en

un mot, je ne pouvois donner mes pierreries pour moins que ce qu'il avoit eu la bonté de me promettre. Qu'au reste, il lui plût de me permettre de lui dire, que le Roi les eût prises sans doute, s'il lui eût dit qu'elles étoient à bon marché, comme elles l'étoient en effet. *Comment*, reprit-il, en élevant sa voix, *pouvois-je faire moins ? Dois-je mentir au Roi pour vous obliger, & mangerai-je son sel en perfide serviteur ? De plus, n'ai-je point une tête à perdre ? & si je n'avertis Sa Majesté de la cherté des choses, peut-il manquer qu'il ne le sache, & qu'en venant à le savoir, il ne me l'envoie ôter de dessus les épaules.* Je fus deux heures vis-à-vis de ce Ministre à pousser la contestation sans aucun succès, & je m'étonnois qu'un si grand Ministre, ayant tant d'affaires à traiter, & de si importantes, eût tant de tems de reste pour jouer un personnage si peu sortable à sa dignité ; mais tout est geste & fiction, à force d'art & de finesse, dans ces Cours Orientales, comme je l'ai souvent observé.

Ce même jour, un Ambassadeur de Moscovie fit son entrée à *Ispahan*. Tout le monde jugeoit à voir son train que ce n'étoit qu'un pur Marchand, qui venoit principalement pour acheter & pour vendre, comme il vient souvent de Moscovie, de Tartarie, & de divers autres Païs voisins, de grands Marchands, revêtus du caractère d'Ambassadeurs, pour être francs de droits, pour aller avec plus de sûreté & de facilité, & pour faire leur commerce plus avantageusement ; mais on découvrit des choses dans la suite, qui firent juger que celui-ci étoit venu négocier aussi des affaires d'Etat. Il avoit pour environ deux cens

cin-

cinquante mille écus de marchandises, consistant en draps, en laiton, en vif argent, en or monnoyé, & en fourures. Tout son train consistoit en neuf miserables Moscovites de si mauvaise mine, & si pauvrement vêtus, qu'on les eût pris pour des gueux de l'Hôpital. Le prétexte de sa venue étoit de rendre une Lettre de civilité du Grand Duc au Roi de Perse, en donnant avis que le *Czar* lui devoit envoyer en peu de tems un Ambassadeur Extraordinaire. Ces sortes de Marchands Ambassadeurs sont traitez & considerez comme tous les autres Ambassadeurs sans distinction ; leurs Marchandises passent pour leur bagage. On les defraye, on les loge, & on les conduit en venant & en retournant aux dépens du public ; mais il faut qu'ils fassent en récompense tant au Roi & à ses Ministres, que par tout où ils passent, des présens qui soient à peu près aussi considerables que leur dépense. Le Maître des Cérémonies alla par ordre du Roi recevoir cet Ambassadeur Moscovite à la tête de cinquante Cavaliers fort lestes, la plupart gens de la Cour. Le Prévôt des Armeniens de *Julfa* y étoit aussi, suivi de sept ou huit des principaux Marchands de sa nation. On le logea dans leur Quartier, dans une maison qu'on avoit meublée exprès. Il y fut traité trois jours par le Roi, & au bout de ce tems, on lui ordonna soixante *abassis* par jour pour son entretienement, ce qui fait dix-huit écus de nôtre monnoye.

Le 14. le Roi fit donner deux cens bastonnades sur le derriere au Capitaine de la porte du *Haram* ; c'est cette partie du Palais Royal où demeurent les Femmes, que les Turcs

appellent *le Serrail*, & dont l'accès est interdit à tout autre homme qu'au Souverain. Ce Capitaine, homme déjà d'âge, de qualité, & de réputation, étoit ainsi traité pour avoir souffert que quelques valets des Eunuques, qui en ont la garde, approchassent jusqu'à la vûe de la troisième porte, jusqu'où l'on ne permet à nul homme d'approcher. La première porte du Serrail est gardée par des Huissiers du Roi : quiconque a affaire au Palais, & les gens de qualité y passent librement. La seconde porte est gardée par le Capitaine de la porte avec plusieurs Domestiques & plusieurs Gardes, & il n'y a que les Officiers de la maison du Roi qui y puissent passer, à moins d'être mandez exprès. La troisième est gardée par des Eunuques, & de celle-ci il n'est pas permis d'en approcher à vûe. Veritablement il faut être tout dessus pour la voir ; car elle est reconnée dans un détour fait exprès, afin qu'on ne puisse la découvrir.

Le même jour le premier Ministre ayant fait savoir au Roi, que de jeunes Seigneurs s'étant enyvrez, avoient fait du desordre proche du Palais Royal : il fit enjoindre à tous soldats & Officiers d'ouvrir le ventre sur le champ à tout homme qu'ils trouveroient yvres dans les ruës, excepté ceux qui auroient une permission de boire du vin scellée du petit sceau. Le Roi en fit donner aussi-tôt à tous les Grands qui avoient accoustumé d'être de ses débauches.

On dit en Perse, *ouvrir le ventre*, comme on dit chez nous *pendre*, ou *couper la tête*, parce que le plus commun genre de supplice est d'ouvrir le ventre, ce qu'on fait en enfonçant

çant un large poignard dans le ventre au côté gauche , & le tirant en rond jusqu'au dos ; supplice , qui n'est pas si subit que la décollation.

Le 15. ayant dîné chez le *Nazir* , comme à l'ordinaire , avec plusieurs gens de qualité , il se fit apporter tout ce qu'il avoit de pierres à moi , & me fit asseoir proche de lui : puis me dit : *Voilà vôtre marchandise ; si vous voulez la vendre , mettez y un prix raisonnable ; tout ce que le Roi a mis à part a été estimé mille quatre-vingt sept tomans seulement , encore vous a-t-on fait faveur à l'estimation. Si vous voulez le donner pour onze cens (c'est quelques cinquante mille livres) je présenterai requête au Roi pour la lui faire prendre à ce prix : vous baiserez ses pieds sacrez , vous aurez un habit Royal , un cheval , & des passeports pour voyager , & pour trafiquer dans tout l'Empire , sans payer , ni doüanes , ni droits , sinon emportez là ; mais songez bien à la résolution que vous allez prendre , car la chose le merite. Si vous suivez mon conseil , vous ne balancerez point à la donner. Toute la compagnie prit aussi-tôt la parole , & me dit , que je devois contenter le Roi & le *Nazir* , & qu'en d'autres affaires je pourrois gagner davantage. Il eût fallu bien de pareils discours pour m'émouvoir. Je répondis , que le *Nazir* m'ayant obligé de donner mes bijoux à vingt-cinq pour cent de profit au delà de ce qu'ils me coûtoient , en quoi je souffrois déjà beaucoup de perte , considérant les frais d'un si long voyage , & m'ayant engagé là dessus la parole du Roi , j'esperois qu'on me la tiendrait. Que le Roi & le *Nazir* pouvoient faire de moi , & de tout ce que*

H 3

j'a-

j'avois, ce qu'il leur plairoit, mais que je ne pouvois me relâcher au dessous de l'accord. Le *Nazir*, qui n'avoit pour but avec tous ces gestes, que d'imposer aux gens qui étoient autour de lui, & par leur moyen à la Cour, & particulièrement à son Maître, s'emporta contre ma réponse, jusqu'à me dire des injures : Que j'étois indigne des bontez qu'il avoit eûes pour moi, & du bien qu'il avoit pensé de me faire. Mais voyant que sur quelque ton qu'il le prît, il ne gagnoit pas davantage, il me dit de tout emporter, & à même tems, il se mit à déchirer les mémoires, avec un dépit si apparent, si trompeur, si bien imité, que j'avois toutes les peines du monde de m'empêcher de rire. Je repris mes bijoux, je les mis dans une cassette que je fis emporter, & puis je me mis à remercier ce Seigneur de ses bontez, dans l'application qu'il avoit eüe à mon affaire, & à lui faire plusieurs discours propres pour ceux qui nous écoutoient ; après lesquels il me donna congé.

Comme j'allois sortir, le *Mehemandar-bacbi*, qui est l'Introducteur des Ambassadeurs, entra. Le *Nazir* lui dit, qu'il l'avoit envoyé querir pour lui faire savoir les volontez du Roi sur le sujet de l'Envoyé de la Compagnie Française, qui étoient qu'il l'allât prendre le dix-huitième, sur les neuf heures du matin, au lieu où il étoit hors de la ville, & qu'il l'amenât à la maison qu'on lui avoit préparée, en se faisant accompagner d'une cinquantaine de Cavaliers, du Prevôt des Armeniens, & de sept ou huit des principaux Marchands de la nation.

Le même jour, le Clergé de *Julfa*, ce
grand

grand fauxbourg d'*Ispahan*, la demeure de tous les Chrétiens Arméniens, qui est de l'autre côté du fleuve au Midi; alla, le Patriarche en tête, présenter requête au premier Ministre, pour être déchargé de l'impôt mis sur les Eglises de ce lieu-là. Ils esperoient que ce Ministre feroit répondre favorablement à leur requête, mais ils furent trompez. Il leur dit, qu'il falloit qu'ils payassent l'impôt dont leurs Eglises avoient été chargées, ou qu'ils les abatissent. Il est de six mille écus par an pour dix Eglises. Le Grand Visir à present dans le Ministère le fit imposer il y a deux ans.

Le 18. l'Envoyé de la Compagnie François fit son entrée. Son train consistoit en douze Gardes avec leur Capitaine vêtus d'une livrée, & six Officiers. Ce qui rehaussoit son train, étoient plusieurs valets de pied, gens du pays, fort bien couverts. L'Introducteur des Ambassadeurs l'alla prendre, accompagné de vingt Cavaliers Persans, du Prevôt de *Julfa*, & des principaux Marchands Arméniens. Tous les François d'*Ispahan* & beaucoup d'autres Etrangers lui firent cortège jusque dans l'Hôtel qui lui avoit été préparé, où il fut traité trois jours durant par les Officiers du Roi. Ils servirent le dîné en cette maniere. On étendit devant toute l'assemblée des napes de brocard d'or, & on mit dessus, tout du long, du pain de trois ou quatre sortes, fort bon & fort bien fait. On apporta aussi-tôt onze grands bassins de cette sorte de mets, qu'on appelle du *pilo*, qui est du ris cuit avec de la viande. Il y en avoit de toutes couleurs, & de toute sorte de goûts, au

sucre, au jus de grenade, au jus de citron, au safran. Chaque plat pesoit plus de quatre vint livres, & eût seul suffi à rassasier toute l'assemblée. Dans les quatre premiers il y avoit douze poulardes en chacun. Dans les quatre suivans un agneau en chacun. Dans les autres il n'y avoit quedumouton. Avec ces bassins, on servit quatre marmittes plates, si grandes, & si pesantes, qu'il falloit aider à décharger ceux qui les portoient. L'une étoit pleine d'œufs farcis, une autre de potage aux herbes, une autre étoit remplie d'herbages, & de viande hachée, la dernière l'étoit de poisson frit. Tout cela étant sur la table, on mit devant chacun une grande écuelle, haute quatre fois comme les nôtres, remplie de sorbet aigre-doux, & une assiette de salades d'hyver & d'Eté, & puis des Ecuyers tranchans se mirent à servir de chaque plat dans des assiettes de porcelaine, à tous les conviez. Nous, François, habituez en Perse, fîmes bonne chere à ce festin, mais les nouveaux venus se repurent d'admiration de la magnificence du service, qui étoit tout d'or fin, & qui surement valloit plus d'un million. L'Introducteur des Ambassadeurs ne voulut ni manger, ni boire, & répondit toujours aux diverses instances qu'on lui en fit, qu'étant là seulement pour prendre garde qu'il ne manquât rien à l'Envoyé, il n'étoit pas séant qu'il mangeât. Après le diné, ce Seigneur m'entretint de mes affaires, & me dit au bout d'un entretien assez long, *qu'avec l'aide de Dieu, j'aurois à la fin satisfaction de la Cour.* Il se retira dès que les Ecuyers de Cuisine eurent remporté toute la vaisselle, suppliant

pliant fort l'Envoyé de lui faire savoir tous ses besoins, afin de les lui procurer promptement. Il lui présenta aussi un *Mehemandar*, ou *garde hôte*, & lui dit qu'il le lui bailloit de la part du Roi, afin de le servir en tout ce qu'il lui commanderoit.

Le 21. la nuit, le Roi étant en débauche, & yvre autant qu'on le peut-être, fit présenter du vin au Grand Vizir *Cheic-ali-can*. Ce Ministre le refusa comme il avoit toujours fait, au peril de sa fortune, & même de sa vie. Le Roi voyant sa fermeté, dit à l'Echanson de lui jeter le vin au nez : cela fut fait aussitôt qu'il fut dit. Le Roi s'étant levé en même tems alla tout contre ce Ministre, & l'envisageant d'un air moqueur lui dit. *Grand Vizir, je ne puis souffrir davantage que tu gardes ici ton sens rassis, tandis que nous sommes tous yvres. Un homme yvre, & un homme qui ne boit point, passent mal leur tems ensemble : si tu veux te divertir avec nous, & nous faire trouver du plaisir avec toi, il faut que tu boives autant que nous avons fait.* *Cheic-ali-can* se jeta aux pieds du Roi, entendant cet ordre. Le Prince voyant qu'il se vouloit excuser sur la Religion, lui dit ; *ce n'est pas de vin que j'entens que tu t'enyvres, boi du Coquenar.* C'est une infusion de suc de pavot beaucoup plus enivrante & entêtante que le vin. Ce Ministre ne put s'en défendre. Il en bût plusieurs coups, & fut bien-tôt yvre, & abattu. Il se laissa tomber sur des carreaux. Le Roi éclata de joye de le voir en cet état, & durant deux heures ne fit qu'en rire & en railler avec ses favoris aussi yvres que lui. Il commanda ensuite à un d'eux d'apporter une

tasse de vin à ce Ministre, s'imaginant qu'il le boiroit sans savoir ce que c'étoit. On le leva sur son seant, mais il ne se remuoit non plus qu'un mort. Le Roi, toujours riant, lui crioit : *Grand Vizir, voila ce qui te fera revenir.* Ce Ministre aprenant le lendemain les indignitez que son Maître lui avoit faites, & l'état abominable dans lequel il avoit été forcé de se jetter, ne voulut voir personne, & se tint caché tout le jour à digerer sa confusion & son ennui. Le Roi, qui le sût, lui envoya un habit Royal, & lui fit commander de venir au Palais à l'accoutumée.

Le même jour l'Introducteur des Ambassadeurs alla voir l'Envoyé de la Compagnie Françoisé, pour lui offrir de la part du Roi l'entretien accoutumé durant son séjour à *Ispahan*, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour entretenir leur table & leur écurie. On en use ainsi avec tous les Ambassadeurs & les Envoyez, & il est à leur liberté de se faire donner leur subsistance, ou aprêtée dans la Cuisine du Roi, ou crue & en denrées, ou la valeur en argent. L'Envoyé remercia le Roi de cette offre, comme tous les Européens ont coutume de faire par un esprit de générosité à la maniere de leur País. C'étoit sur ce modele que l'Envoyé se régloit.

Le 23. le *Nazir* lui envoya de la part du Roi, une assignation pour recevoir des Pourvoyeurs du Roi, en une, ou plusieurs fois, à sa volonté, les denrées suivantes.

Soixante quintaux de ris.

Soixante quintaux de farine.

Douze quintaux de beurre.

Vint moutons.

Deux.

Deux cens volailles.

Mille œufs.

Six vint quintaux de bois.

Soixante quintaux d'orge.

Quatre cens sacs de paille broyée.

Pour peu qu'on ait lû des Rélations d'Orient, on fait que la paille broyée & l'orge y sont la nourriture ordinaire des chevaux, comme dans l'Europe l'avoine & le foin, & aussi que toutes les denrées se comptent au poids, non à la mesure. L'Envoyé fut obligé d'accepter ce présent qui valoit environ cent Louis d'or. Les Pourvoyeurs demanderent à ses gens s'il en aimoit mieux la valeur en argent. Il leur avoit commandé de prendre les denrées mêmes : une partie fut donnée aux Capucins.

Le 24. le *Nazir* m'envoya dire par un Domestique de venir chez lui, & d'apporter toutes les pierreries qu'il m'avoit renduës. Je fis semblant de n'entendre pas bien l'ordre. Je fus à son Hôtel. Il étoit chez le Roi, d'où étant revenu à midi, il me fit asséoir assez proche de sa personne, & me fit diner avec lui. Il me demanda après, où étoit ce qu'il m'avoit rendu. Je répondis qu'il étoit dans mon logis. Il se tourna sans me rien dire davantage, & se mit à parler d'autres affaires avec des personnes qui étoient autour de lui. Au bout d'un quart d'heure, il se retourna négligemment vers moi, & comme sans dessein, & arrêtant ses yeux sur les miens il me demanda si j'étois revenu. Je ne voulus pas le contraindre à plus d'explication. Je me levai, & j'allai en hâte querir tout ce que je savois qu'il vouloit avoir. Il le reçût, &

H. 6

après

après m'avoir laissé plus d'une heure à attendre, il me dit de revenir le lendemain & qu'il penseroit à moi.

Le 28. étant à la Cour, j'appris que le Grand Vizir y avoit reçu du Roi, le soir précédent, un affront encore plus rude que tous les autres. C'étoit dans le vin comme à l'ordinaire. On a observé que ce Ministre est tout blanc & fort venerable. Il porte la Moustache courte, & le poil des jouës, & du menton, assez long, parce qu'il fait profession d'une étroite observance de la Religion Mahometane, qui enseigne que la bienveillance est d'en user ainsi; mais les Persans Originaires de Georgie, sur tout les gens de Cour, & les gens d'Epée, portent au contraire le poil des jouës & du menton fort court, & la moustache si longue, qu'ils pourroient pour la plupart la retrousser sur l'oreille. Le Roi ne voyant que son premier Ministre suivre une autre mode, les fumées du vin lui troublant l'esprit, il commanda de lui faire la barbe à la mode de la Cour. Le Valet de Chambre qui rase le Roi, se mit en devoir d'exécuter ce bizarre commandement, le Grand Vizir lui dit tout bas de ne pas couper le poil si proche de la peau qu'on pût la voir. Le Barbier fut assez malheureux, & assez mal avisé, pour lui obéir. Il lui en couta le poing. Le Roi le lui fit couper sur le champ parce qu'il n'avoit pas exécuté son commandement avec assez d'exaétitude. Il lui en pensa même couper la vie. Le premier Ministre fut percé jusqu'au fonds du cœur d'un affront si sanglant. Il se troubla, & ne put se posséder. La patience & la retenue lui échaperent. Il sortit
de

de devant le Roi sans en demander congé, comme c'est la coutume, & se retira chez lui, accablé du plus cuisant ennui qu'il pût ressentir, à ce qu'il témoigna à ses amis.

Le Roi revenu à lui, le lendemain matin, ne voyant point ce Ministre venir à l'heure accoutumée, jugea d'abord quelle en étoit la cause. Il se souvenoit de l'Injure qu'il lui avoit faite. Il l'envoya querir. Le premier Ministre n'avoit pas encore digéré l'amertume de cette insulte. Il répondit à l'Officier, qui faisoit le message, qui étoit un homme de qualité : *Il vaudroit bien mieux que le Roi envoyât querir ma tête, que ma personne ; non que je sois las de souffrir, mais parce que les affronts qu'il me fait rejaillissent sur Sa Majesté même, & la deshonnorent ; & c'est proprement cette honte là que je ressens, & qui me perce le cœur. Sa gloire, pour laquelle seule j'ai du ressentiment, m'intéresse contre moi-même, & je me hais parce que Sa Majesté m'outrage, & que je suis l'occasion que ses sujets, ses voisins, & les étrangers, chez qui les continuels opprobres qu'elle me fait sont publics, ont moins de vénération & de respect pour sa personne, que je ne le voudrois. Ces égards, Seigneur, m'ont rendu la vie pesante & ennuyeuse, & si le Roi me l'envoyoit ôter, j'en benirois l'ordre & le moment.* Tout ce discours fut rapporté au Roi mot à mot. Il en considéra le bon sens & la vérité, & ayant envoyé une seconde fois querir ce Ministre, il lui tendit la main, & lui promit de réparer les injures qu'il avoit faites à sa dignité, en offensant sa personne. Le Ministre, ménageant ce bon moment, se jeta aux pieds du Roi, & encore ému de la grande agitation qu'il venoit de

ressentir, lui dit, *qu'il étoit son Esclave & sa Creature, & si pleinement dévoué à Sa Majesté, qu'il ne pouvoit sans un déplaisir mortel voir qu'il outrageât sa propre gloire, ruinât sa santé, & risquât sa vie dans les excès du vin, comme il faisoit continuellement.* Il poussa le discours avec tant de force & de tendresse, que le Roi lui promit avec serment de ne boire plus comme auparavant.

Le premier Août les Agens de la Compagnie Hollandoise obtinrent d'être déchargés de la moitié de la soye, qu'elle est obligée par contract de prendre du Roi tous les ans. Pour mieux faire entendre en quoi consiste ce contract, je ferai en peu de mots la relation de l'établissement de cette Compagnie en Perse.

Ceux qui ont lû l'histoire des derniers siècles, savent les grandes vûes sur lesquelles les Illustres Princes d'Orange portèrent les Hollandois à aller aux Indes, dont la principale étoit de combattre les Espagnols dans la source de leur puissance, afin de leur enlever ces immenses richesses, par le moyen desquelles ils accabloient les Provinces Unies, & y renvoyoient tous les ans contr'elles de nouvelles forces. L'entreprise étoit glorieuse, sage, & utile, s'il y en eût jamais. Elle fit bien voir que l'argent est le nerf de la guerre; car dès que l'Espagne se vit attaquée dans ces Païs-là, où elle n'entretenoit, ni armées, ni flottes, ne s'imaginant pas d'y être jamais assaillie, elle se confondit, & ses forces se diminuèrent. Les grands avantages qu'il y a au négoce des Indes attachèrent extrêmement les Hollandois à cette entreprise. Ce Peuple,

naturellement fin & intelligent , né pour le commerce , & qui a les plus favorables dispositions pour le trafic , considerant les grands profits qu'il tireroit des Indes en s'y établissant , ou par des Contrats , ou par des Conquêtes , y mit tous ses soins & y fit tous ses efforts. On peut dire qu'ils y ont réussi au delà de leur attente ; car apparemment ils ne s'imaginoient pas au commencement , ni même durant plusieurs années , de devenir les Maîtres de ce que les Indes Orientales ont de meilleur. C'est ce qui fit qu'ils ne formerent pas d'abord une Compagnie. Ils laisserent faire de leur mieux tous les particuliers qui voulurent y envoyer des vaisseaux ; mais lors qu'ils eurent bien connu le commerce du païs , & qu'ils se virent en train de prendre racine aux Indes , ils s'unirent ensemble , & formerent ce Corps de Marchands associez , qui a été nommé *la Compagnie des Indes Orientales*. Elle s'établit en *Perse* l'an 1623. & durant plusieurs années son commerce n'étoit pour la plûpart qu'un troc avec le Roi. La Compagnie déchargeoit ses vaisseaux dans les magasins du Roi , qui prennoit la plus grande partie des marchandises , & leur donnoit en paiement des denrées du Païs , comme entr'autres des laines , des tapis , des foyes , & des brocards. Cette permutation devint fort onereuse aux Hollandois. On alloit toujours baissant le prix de leurs marchandises , & haussant celles du Roi. On leur en donnoit de mauvaise qualité , & d'ordinaire plus de celles-là. Enfin , comme c'étoit tous les ans quelque nouvelle avanie , ils envoyerent l'an 1652. un de leurs Conseillers des Indes , nommé

mé *Cunens*, en Ambassade en *Perse*, avec de beaux Présens pour le Roi & pour les Ministres. Le Grand Visir eût, entr'autres choses, onze cens ducats d'or, plusieurs raretez, & plusieurs étoffes d'Europe. Cet Ambassadeur cependant fit un Traité desavantageux pour sa Compagnie. Il contenoit que les Hollandois auroient tous les ans pour un million de marchandises franches de droits, en quelque lieu du Royaume qu'ils voulussent les transporter, mais que s'ils en apportoit d'avantage ils en payeroient les droits accoutumez; & qu'à l'encontre ils seroient obligez de prendre du Roi tous les ans six cens bales de soye cruë, du poids de deux cens seize livres chacune, à vingt-quatre *romans*, qui font quelque onze cens livres la bale, & le tout environ six cens cinquante mille livres. C'est là le Traité de Commerce qu'il y a entre le Roi de *Perse* & la Compagnie Hollandoise; Traité dont cette Compagnie s'est toujours plaint, comme dommageable & onereux, parce que la soye qu'ils reçoivent, ne vaut pas sur le lieu la moitié de ce qu'ils la payent. De leur côté ils rendent tant qu'ils peuvent la pareille au Persan, apportant souvent pour plus de deux millions de marchandises, qu'ils font passer pour n'en valoir qu'un. Ils gagnent les Officiers à force de présens, afin de faire passer du clou de girofle pour du poivre, des toiles fines pour des grosses, & deux bales pour une. Cela n'est pas difficile en *Perse*, où la friponnerie est un mal commun. La Compagnie envoya l'an 1666. un autre Ambassadeur en *Perse*, nommé *Laireffe*. Il n'avoit point d'autre commission que d'assurer
le

le Roi des respects de la Compagnie, lui demander la continuation de sa bien-veillance, & se plaindre du Gouverneur de la Province de *Perse*, qui faisoit beaucoup de méchants tours à ses Commis, & à leurs voituriers. Le Général de *Batavia* chargea le Directeur qui étoit à *Bandar-abassi*, de dresser les instructions de l'Ambassadeur. Cela fut exécuté; les présens qu'il fit au Roi, & aux Ministres, valoient environ dix mille écus. Ils consistoient en deux Elephans, en oiseaux rares, en draps, en brocards, en porcelaines, en bijouteries, en cabinets du *Japon*, & en or monnoyé un peu de chaque sorte. Cet Ambassadeur fut reçu, traité, & expédié parfaitement bien.

Le feu Roi, qui vivoit encore, ne pouvoit concevoir qu'une Compagnie de Négocians lui envoyât un Ambassadeur avec des présens si considérables, sans quelque dessein particulier. Il s'informa plusieurs fois quelles demandes l'Ambassadeur avoit à faire, & pourquoi il étoit venu. Quand il reconnut, qu'en effet, c'étoit seulement pour lui témoigner le respect & la reconnoissance de ses Maîtres; ce généreux Prince y prit tant de goût, que si l'Ambassadeur avoit eu tout l'esprit & toute la hardiesse qu'un tel emploi demande, il auroit pu dans ce bon moment obtenir de très-considérables avantages pour ses Maîtres. Il fut expédié vite & avec beaucoup d'honneur, & eût outre les présens ordinaires d'habits & d'étoffes, un cheval, & une épée de Turcoises, de la valeur de quatre cens pistoles.

Pour revenir présentement au sujet de cette

te digression , les Hollandois de *Perse* , considérant l'an 1673. qu'il ne leur étoit point venu de Navires depuis deux ans , à cause de la guerre , & craignant qu'il n'en vint point non plus cette année ici , crurent qu'ils ne se devoient point tant charger de soye , mais garder au contraire le plus d'argent comptant qu'ils pourroient. Ils représenterent donc aux Ministres qu'ils ne pouvoient prendre de soye cette année , & qu'ils n'y étoient pas obligez , parce que le traité portoit qu'ils en prendroient six cens balles à l'encontre d'un million de Marchandises qu'ils apporteroient franches de Douïannes : qu'il étoit clair là-dessus , que n'ayant point reçu de Marchandises , ils ne devoient point prendre de soye. Ils disoient de plus qu'ils ne le pouvoient faire n'ayant pas de quoi la payer. Après bien des contestations , on convint qu'ils n'en prendroient que trois cens balles.

Le 7. étant tombé malade , le *Nazir* me fit l'honneur de m'envoyer visiter par un Secrétaire , qui me dit fort civilement de sa part , que si je desirois d'être vû des Médecins du Roi , il m'enverroit celui que je voudrois : il ajouta que son Maître lui avoit particulièrement commandé de me dire d'envoyer prendre à son hôtel toutes les choses dont j'aurois besoin.

Les jours suivans , j'eûs l'honneur d'être visité de plusieurs personnes de marque , & entr'autres d'un des freres du Grand Maître , de celui du Gouverneur de *Candabar* , & du Chef de l'Arsenal d'*Ispahan*. Celui-ci , voyant que je beuvois de l'eau de saule , m'en envoya un flacon , qui tenoit environ vint pintes.

Le

Le 11. il arriva deux Courriers l'un sur l'autre avec de méchantes nouvelles , savoir que les deux tiers de *Metched* capitale du *Corasson*, qui est la *Choromitbrene*, la moitié de *Nichapour*, autre grande ville de la même Province, & une petite ville proche de *Nichapour*, avoient été renversées par un tremblement de terre. Ce qui touchoit le plus les Persans & particulièrement les Dévots, étoit le dommage arrivé à la Mosquée de *Metched*, dans laquelle est le tombeau d'*Iman Reza*, Mosquée magnifique & fameuse dans tout l'Orient. Le Dome en étoit tout abattu, mais le reste de l'édifice restoit, dit-on, assez entier. Le Roi envoya aussi-tôt en Poste une personne de qualité, pour reconnoître plus exactement le dommage. Il fit partir peu après deux autres Seigneurs pour porter ses ordres aux Officiers de la Province dans une si grande calamité.

Le 15. l'Introducteur des Ambassadeurs, & le Receveur des présens qu'on fait au Roi, se rendirent au logis de l'Envoyé de la Compagnie Françoisse. Le premier, pour s'enquérir à fond de la part du premier Ministre du sujet de sa venue, & des demandes qu'il étoit chargé de faire. Le second, pour voir les présens qu'il avoit apportez pour le Roi, les reconnoître, & en faire l'Inventaire. Le Receveur des présens s'appelle *Peskis Nuviez*.

Le 16. il arriva un Envoyé du Bassa de *Basra*, sous le titre de *Salem Chaoux*, c'est-à-dire, *heraut de Paix*, ou pour traduire plus juste, *huissier de Paix*, avec un Arabe de qualité, nommé *Mirhagez*, c'est-à-dire, selon le sens du mot, *Prince des santifiez*. On donne
ce

ce nom aux Chefs de ces grandes Caravanes de Pellerins, qui vont à la Mecque, ville de l'*Arabie Petrée*, qui avec les pais d'alentour, à vint lieuës de distance, fait la Terre Sainte des Mahometans. Le dessein de ces Envoyez étoit de supplier le Roi de lever une défense qu'il avoit fait publier d'aller à la Mecque par la voye de *Basra*. C'étoit à cause des vexations & des avanies que les Arabes faisoient aux Pelerins Persans sur cette route-là. Le Bassa de *Basra*, & ce *Mirhagez* souffroient beaucoup de cette défense, les péages que les Pelerins ont coûtume de payer étant fort grands, & le nombre des Pelerins allant quelquefois à dix mille personnes chaque année. Les Lettres du Bassa portoient qu'il avoit fait châtier exemplairement ceux qui avoient molesté les Persans, & qu'il avoit mis son ordre pour les bien traiter à l'avenir, qu'ils en seroient très-satisfaits. *Mirhagez* venoit lui-même confirmer ces assurances, enrolles les Pelerins, & traiter avec eux de tous les droits qu'ils payeroient, de *Basra*, à la *Mecque*, à aller, & à revenir. En effet dès qu'il eût obtenu ce qu'il demandoit, il fit dresser un grand pavillon dans le vieux marché de la ville, & fit publier que toutes les personnes, d'un & d'autre sexe, qui voudroient faire le pelerinage, vinssent se faire enroller, & qu'il traiteroit avec chacun à un prix fort honnête.

Le 18. me trouvant en bonne santé, graces à Dieu, je montai à cheval, & allai remercier le *Nazir* de la bonté qu'il avoit eue pour moi. J'eus sept accès de fievres, trois fort violens, quatre assez doux. Je n'usai de nuls

au-

autres médicamens que de deux legeres Médecines, & de deux remédes. On me faisoit faire une si grande diette qu'en vint quatre heures je ne prenois que trois ou quatre onces de ris cuit, dans du lait d'amande. On me laissoit boire à discretion, & je beuvois furieusement. Mon breuvage étoit d'eau d'orge, & d'eau de saule, mêlées ensemble.

J'attribuai ma guerison à l'eau de saule, car elle est extrêmement rafraichissante, & fort agréable à boire. On l'appelle *Arac bid*, *Bid* veut dire saule, *Arac* signifie une liqueur extraite par l'alembic, & c'est le nom qu'on donne ordinairement en Perse à l'eau de vie, & à tous les autres extraits. On fait boire en Perse de cette eau de saule, ou pure, ou mêlée d'eau commune, dans toutes les fièvres. Les Européens entendus à la Médecine, qui connoissent le temperament de ce pays-là, disent que c'est un excellent remede pour les guerir.

Environ ce tems-là, on eût nouvelles de l'arrivée des Portugais dans le sein Persique, avec une flotte, mais qui n'étoit composée que de petits vaisseaux. Ils faisoient courir le bruit qu'ils étoient venus pour aller assiéger *Mascate*, ville de l'*Arabie*, proche d'*Ormus*, avec laquelle ils sont depuis long-tems en une guerre, qu'on peut dire qui se fait des deux côtez de Turc à More; mais il s'en falloit beaucoup que leur flotte ne fût capable de former un tel siège. Tout ce qu'ils firent fut de croiser sur les barques & les autres petits bâtimens Arabes, dont on dit qu'ils firent pour quelques quarante mille livres de prises. Ils vinrent ensuite au port de *Congue*, & y

eu-

eurent plusieurs démêlez avec les Persans pour des vaisseaux Arabes , qui étoient dans ce port. Ils y prirent le Présent, qu'on a accoutumé de leur faire tous les ans , pour le droit qu'ils ont sur la moitié de la Douane de ce Port. Ils allerent de là à *Babrin*, Isle célèbre du Golphe Persique, pour la pêche des perles, qui s'y fait. Cette pêche étoit autrefois entre les mains des Portugais, qui ont pour cela de vieilles prétentions sur tous ceux qui y pêchent. Ils en tirèrent un petit Présent, & reprirent ensuite la route de *Goa*. On faisoit courir le bruit qu'ils vouloient aussi aller à *Basra*, où ils ont de pareilles prétentions, & de même datte, mais ils n'en firent rien : ils savent que pour tirer de là quelque chose, il faut bien du courage & plus de force qu'ils n'en ont.

Les Portugais ont été durant quelque cent ans les Maîtres de presque toutes les Indes. Ils possédoient , non seulement tout ce que possèdent les divers peuples de l'Europe, qui pour la sûreté de leur Commerce ont fait des conquêtes en ces vastes Païs , mais encore plusieurs Isles, plusieurs Côtes de mer, beaucoup de Villes, & beaucoup de Fortereffes, qui ont été reprises par les anciens possesseurs. Les Isles d'*Ormuz*, de *Kichmiche*, de l'*Arequé*, & de *Babrin*. La Côte Persane du Golphe, les Ports, & les Fortereffes d'*Abas* & de *Congue*, sur cette Côte-là, sont des biens qu'ils avoient, & qu'ils ont perdus : & quoi qu'ils n'eussent d'autre droit dessus que celui de conquête & de possession, toutefois ils maintiennent toujours ce droit, & ils le font valoir dans les occasions. Ce fut entre l'an

10. & l'an 25. du siècle passé qu'ils perdirent les Isles & les Ports que l'on vient de nommer, & comme ils conserverent long-tems après *Masate*, ville maritime de l'Arabie, à quarante lieues d'*Ormuz*, & que pour la conserver ils avoient un fort grand besoin du commerce de la Perse, ils firent un accord avec le Roi cette année-là (1625.) au moyen duquel ils lui remirent tout ce qu'ils tenoient encore sur la Côte de son Royaume, à condition d'avoir le droit de la pêche des Perles qui se fait à *Babrin*, & la moitié de la Douane de *Bandar-congue*, qui est un Port à trois journées de chemin d'*Ormuz*. Les Persans, en accordant de si avantageuses conditions aux Portugais, les menageoient par politique, pour en tirer du secours dans le besoin, contre les Anglois & les Hollandois, s'ils venoient à se brouiller ensemble. Cet Accord a été tenu tant que les Portugais ont gardé *Masate*; mais dès qu'ils l'eurent perdu, ce qui arriva l'an 1649. les Persans ne leur tinrent plus rien de bonne foi. Ils les frustroient de presque tout leur droit, & ne leur donnoient que ce qu'ils vouloient, qui souvent n'alloit pas à cinq mille écus l'an, de plus de soixante mille qu'il leur devoit être fait bon. Enfin ces dernières années, le Viceroi de *Goa* ayant envoyé un Ambassadeur à la Cour de Perse, il fut convenu que l'on payeroit aux Portugais quinze mille écus par an dans le Port de *Congue*, & que moyennant cette somme ils renonceroient à toutes prétentions sur la Côte de Perse. Cependant, comme le point de la pêche des Perles n'est point mentionné dans ce Traité, les Portugais prétendent

dent toujours en être les Seigneurs, & que les pêcheurs sont obligés de prendre leurs passeports, lesquels ils font payer environ une pistole la pièce ; mais fort peu de barques en prennent. On compte qu'il y en a environ mille d'entretenues à cette pêche.

Le 20. l'Envoyé de la Compagnie François se presenta au Divan une Requête, dont voici la teneur.

D I E U.

*Requête du plus humble de vos serviteurs,
l'Envoyé de la Chambre generale des
Indes Orientales de France.*

„ Il ^e supplie très-humblement, avec toute l'instance possible, qu'on considere le long-tems qui s'est écoulé depuis son arrivée dans le ^d Siège de la Monarchie, & que par faveur on y ait égard. L'ardent desir de cet humble serviteur, est qu'on le fasse venir à l'audience, afin qu'il ait l'honneur & la gloire de baiser les pieds du très-Noble Lieutenant des ^e Prophetes, qu'il puisse exposer le sujet de sa venue, & qu'il soit après congédié. Le ^e tems propre d'aller de Perse aux Indes par mer s'avance. Les vaisseaux qui ont amené le suppliant au ^e St. Port Abas, y restent inutiles : ils perdent beaucoup à l'attendre. Ainsi plutôt on l'expediera, plus ses affaires, & celles de ses Maîtres y gagneront. Voilà la Requête que son pressant besoin l'a obligé de presenter. Vos ^e commandemens sont par-dessus tout.

^e C'est la coutume en Perse de traiter par
Re-

Requêtes avec le Roi & avec les grands Ministres. Ces Requêtes s'appellent *Arzé*, ou *Arizé*, c'est-à-dire, *Proposition*.

^b J'ai observé en un autre endroit que les Orientaux donnent le titre d'*Ambassadeur* à tout homme qui est envoyé d'un Souverain à un autre, quand il ne seroit chargé que de rendre une Lettre; & la raison, à mon avis, pourquoi ils en usent ainsi, est de faire croire au peuple que leur Roi est reveré dans tout l'Univers, & que de toutes parts on lui rend hommage par des Ambassadeurs & par des Présens.

^c Dans la langue Persane on parle toujours à la troisième personne, quand on veut parler civilement, & au lieu du pronom relatif on employe des termes de soumission, comme *bendé*, c'est-à-dire, *Serviteur*, *Esclave*, & *Donagon*, c'est-à-dire, *priant*, pour dire *un qui prie toujours pour vous*.

^d C'est-à-dire, à *Ispahan*, & les Persans donnent cette épithète à toutes les Villes où les Rois font leur séjour.

^e Les Persans tiennent que c'est la volonté de Dieu que le monde soit gouverné par des Prophetes, ou par leurs Lieutenans, ou Vicaires, en leur absence; & c'est dans ce sens que leurs Rois s'appellent par honneur *Lieutenans*, ou *Vicaires de Mahamed*, d'*Aly*, & des *Prophetes en général*.

^f *Maussom* est le mot Persan, que j'ai traduit le tems propre à aller de Perse aux Indes par mer: c'est le mot dont les Orientaux se servent pour signifier les saisons propres à naviguer d'un lieu à un autre. Ceux qui ont lû la Topographie des Indes, savent que les vents

y soufflent constamment de certains côtes par semestre. Ainsi, depuis Octobre, jusqu'en Mai, par exemple, ils soufflent favorablement pour ceux qui veulent toucher la côte Orientale des Indes ; mais durant les autres mois ils leur sont contraires.

8 Toutes les Requêtes, les Placets, & les Mémoires qu'on présente en Perse, sont toujours conclus par ces mots *amr-ala*, dont le sens, comme les Persans le donnent, est, *la réponse que vous ferez à ma requête réglera mes desirs.*

Le 24. fut un jour d'affliction pour tous les Chrétiens d'*Ispahan*, sur tout aux Armeniens, par la revolte de leur Chef, ou Gouverneur, nommé *Aga Piri Calentar*, c'est-à-dire, *Prévôt* de ce grand fauxbourg d'*Ispahan*, où ils habitent. C'étoit un demi-savant, qui ayant lu *Avicenne*, & d'autres Philosophes Arabes, & des Controversistes Mahometans, n'avoit pas su résoudre leurs objections, de sorte que ce fut l'aveuglement & l'esprit d'erreur qui le seduisirent, plutôt que l'amour du monde, ni la volupté. Ses amis disoient que c'étoit l'opprobre de *Jésus-Christ*, selon le langage de l'Ecriture, c'est-à-dire, le mépris & les rebuts attachez à la profession du Christianisme, dans les Etats Mahometans. Quinze jours avant son apostasie, il alla trouver le *Nazir*, & l'ayant supplié de l'écouter en particulier, il lui fit présent d'une bourse de six cens ducats d'or, & lui dit, *qu'étant depuis long-tems Mahometan d'esprit & de cœur, il desiroit de faire profession ouverte du Mahometisme ; mais qu'ayant à craindre l'aver-*
sion de toute sa nation, & le desespoir de sa fa-
mille,

mille , en abjurant leur Religion de son propre mouvement , comme aussi que les Facteurs qu'il avoit en Europe avec de grands biens , n'en prissent occasion de les garder , & de ne revenir jamais , il croyoit nécessaire , & il souhaittoit de tout son cœur , que le Roi lui dit de se faire Mahometan , afin que son changement pût passer pour une violence. Le Nazir l'embrassa , & lui promit toutes les choses du monde. C'est ce que ses plus proches parens m'ont conté ; quoi qu'il en soit , voici comme son changement arriva. Il avoit fait un an auparavant un beau présent de fruits au Roi , pour lequel on lui avoit envoyé un habit Royal , il y avoit huit jours , & étant allé vêtu de cet habit , & suivi par honneur des plus considerables gens de sa Nation , comme c'est la coûtume , pour remercier le Roi de cette grace , le Roi le fit approcher de lui , & lui dit : *Aga Piri , j'apprens que tu as lû nos livres de Science & de Religion. D'où vient que connoissant presentement la verité , tu ne te fais pas Mahometan ?* Il baïsoit la tête le visage tourné vers le Roi. Le premier Ministre s'approcha de lui , & lui dit fort haut : *Le Roi vous ordonne de vous faire Mahometan : il faut le contenter.* C'étoit le signal que ce perfide attendoit. Il répondit fermement , & sans être troublé : *La volonté du Roi soit faite : je me déclare Mahometan.* On le mena incontinent aux pieds du Prince , & après y avoir fait les trois prostrations accoûtumées , on lui fit prononcer à haute voix la confession de foi Mahometane. Le Roi dit ensuite au Grand Pontife , qui étoit là présent , de le faire *sunnet* : cela vouloit dire , de le circoncire ; & pour conclusion , il com-

manda au *Nazir* de lui faire donner un habit Royal de la sorte qu'on donne aux Gouverneurs de Province, avec un cheval, & le harnois de pierreries.

Les avantages de l'esprit, & les biens de la fortune, dont Dieu avoit favorisé ce malheureux Apostat, rendent sa desertion encore plus criminelle; car c'est un des plus riches Marchands du païs, qui possède plus de deux millions de livres, sans avoir ni enfans, ni freres. Les Mahometans triompherent de sa conquête, disant qu'on ne pouvoit attribuer sa conversion à aucun motif humain, ni à l'ignorance; mais que c'étoit l'ouvrage de la Verité toute seule. Pour lui, il voulut faire accroire à ses parens que le Roi l'avoit menacé de mort s'il n'abjuroit, mais il n'y a rien de moins vrai, & personne n'ajouta foi à ses lâches excuses.

Tous les *Armeniens*, le Clergé; & le Patriarche, qui étoient à lors à *Ispahan* furent consternez de ce malheureux accident. Ils craignoient qu'on ne leur fit quelque violence, qui emportât les plus foibles du Troupeau; mais, grâces à Dieu, on ne leur en fit nulle. Le premier Ministre les envoya quêrir, & leur dit, que le Roi avoit un grand zele pour leur conversion, & que pour lui, il compteroit pour le plus grand bonheur de sa vie, que dans le tems de son Ministère, ils voulussent embrasser la véritable Religion. Ils répondirent, en tremblant, que S. M. ayant un Monde d'Esclaves Mahometans, sa bonté pouvoit laisser vivre dans la Religion du Prophete Jesus les plus bas de ses Esclaves, & leur laisser leurs Eglises, où ils ne faisoient rien plus souvent & avec plus d'ardeur
que

que de prier Dieu pour la vie de S. M. & pour celle de ses Ministres. Ils firent aussi entendre que s'ils se rendoient Mahometans, il arriveroit que leurs Facteurs qui étoient en Europe ne retourneroient point, ce qui feroit perdre à l'Etat des richesses immenses; de plus que les Princes Chrétiens ne les laisseroient plus trafiquer dans leurs Etats. On ne les pressa pas davantage sur cette matière.

Les Missionnaires ayant appris toutes ces démarches, firent insinuer au Patriarche qu'il devoit implorer le secours des Princes Chrétiens en faveur de sa Nation & il y prêta l'oreille. On m'en demanda mon avis. Je ne voulus pas lui ôter l'espérance qu'il avoit de ce côté-là. Je me contentai de dire à ceux qui entroient dans le dessein, qu'ils prissent bien garde aux conséquences de leur députation, si elle venoit à être sue, soit par l'interception de leurs Lettres, soit par quelque faux frere, soit même par l'Office que les Princes Chrétiens pourroient faire auprès du *Roi de Perse* par des Lettres, ou par des Ambassadeurs, qui pourroient leur nuire, plutôt que de leur servir. Les Missionnaires faisoient dire aux Armeniens par l'Envoyé de la Compagnie Française, que si le *Pape* prioit le *Roi de France* de les protéger, il n'y manqueroit point. Ainsi il ne s'agissoit que de la recommandation du *Pape*; mais on faisoit entendre au Patriarche, que pour l'avoir, il falloit reconnoître sa souveraine autorité, & s'y soumettre. Le Patriarche répondit que s'il ne falloit que cela pour sauver sa Nation du Mahometisme, il s'y soumettroit. Après plusieurs conférences, il fut résolu que le Pa-

triarche écrivoit au *Pape*, à la *Congrégation de la Propaganda*, au *Roi de France*, & au *Pere Confesseur*, ce qui fut executé peu de jours après.

Les Lettres du Patriarche étoient touchantes & pressantes. Il y mettoit en termes clairs qu'il reconnoissoit la Monarchie du *Pape*, & soumettoit sa personne, & son Troupeau, à l'autorité de l'Eglise Romaine; mais qu'au nom de Dieu on lui donnât des secours prompts & efficaces. Cette députation ne produisit rien pour les *Armeniens*, car les *Augustins* & les *Carmes*, jaloux & indignez de n'y avoir point eu de part, écrivirent à Rome qu'ils ne voyoient que des motifs humains dans toute cette menée. Les grands Marchands du lieu ayant appris tout ce qui s'étoit passé, en furent fort irrités, craignant que si la Cour en étoit informée elle ne s'en vengeât sur eux. En effet, ils ont sujet de tout apprehender sous le Ministère de ce Grand Vizir *Cheic-ah-can*; car c'est un Mahometan outré, qui hait furieusement la Religion Chrétienne: jusques-là qu'il croit que le pays-même est pollué & dans un état d'impureté, par le séjour que les Chrétiens y font; à cause de quoi il voudroit en chasser tous les habitans Chrétiens, sans en excepter les Etrangers.

Les principaux Marchands de *Jalsa* prirent cette occasion pour presser leur Patriarche de travailler à la reformation du Clergé, & sur tout à celle de la vie débordée des Religieuses, dont la dissolution étoit devenue d'une notoriété publique, & d'un scandale-étrange; car elles ne se contentoient pas de se prostituer elles mêmes, elles faisoient métier de

con-

corrompre les autres, & de menager les plus infâmes intrigues. On trouva le desordre trop général & trop enraciné pour y remédier; c'est pourquoi on renvoya les Religieuses chez leurs parens, & on sécularisa le Monastere. Il avoit soixante ans de fondation. Les Carmes m'ont assuré que c'étoient eux qui en avoient dressé le plan & les constitutions.

Le 25. je terminai enfin, graces à Dieu, mon affaire avec le *Nazir*. Le Chef des Orfevres en conclut le marché. Je ne dirai point les fourberies, les ruses, les disputes, les menaces, les promesses, dont l'on me fatigua durant dix jours, & notamment ce jour-là, pour me faire baisser les prix de ce peu que le Roi vouloit avoir. J'étois si las de toutes les méchantes manieres, dont le *Nazir* se servoit pour arriver à ses fins, que j'en avois honte pour lui, & doutois souvent s'il agissoit par feinte ou tout de bon. Je lui dis à la fin que plutôt que de le voir s'exhaler en cris & en aigreurs contre moi, je le suppliois de me rendre mes bijoux. *Qu'en ferez vous*, me repartit-il brusquement? *j'empêcherai bien que vous n'en vendiez pour un sou, ou que vous les emportiez aux Indes.* Je lui répondis que je ne craignois rien de pareil de son équité. Ce qui le fâchoit le plus, comme il disoit, c'est que je me tenois toujours à l'accord, sans en démordre. Il s'étoit mis si fort en colere une heure avant que de conclure, qu'on eût dit qu'il m'alloit dévorer, & j'eusse appréhendé de méchantes suites de cette grande irritation, si je n'avois bien sù les façons de faire des Persans dans de pareilles occasions.

Ce que j'avois le plus de peine à soutenir,

c'étoit les reproches des personnes de la Cour qui étoient là avec lui, qui s'imaginant, qu'à la maniere des Marchands Orientaux, je n'aurois pas dit la verité d'abord, trouvoient fort étrange que je me tinssé toujours à mon premier mot, & ils attribuoient cela les uns à obstination, les autres à une envie de gagner excessivement. Le *Nazir* voyant qu'il ne réussissoit par aucune voye, fit mine de me rendre tout. Il l'envoya querir & me le fit délivrer. Comme je le recevois, on le vint querir de la part du Roi. Il sortit, en disant un mot à l'Oreille au Chef des Orfevres. Celui-ci, qui étoit, comme je l'ai observé, un bon vieillard, honnête homme, me tirant dans une chambre particuliere, me dit, *il est tems de finir cette affaire. Je suis las moi même de ces feintes ontrées. Relachez un peu de vôtre droit, quelque juste qu'il soit, & ne pensez pas le Nazir à bout. Considérez qu'il peut vous faire vendre d'autres pierreries. Si on vous laisse les grands ouvrages que vous avez, où les porterez vous? Quel autre Roi que le nôtre peut vous les acheter? Croyez moi, & me laissez terminer le différent en le partageant entre vous. Il vous faut, à vôtre compte, quelques dix sept cens tomans. Le Nazir ne vous en veut donner que douze cens. Je conclurai le marche à quinze cens, (c'est quelques sept mille pistoles)* J'avois si grande envie de faire affaire, que je fus ravi de la proposition; mais il falloit se contenir, & faire encore le difficile. Je répondis au Chef des Orfevres en le remerciant des peines qu'il prenoit pour mes intérêts; mais que le *Nazir* avoit de fort méchantes manieres, s'emportant jusqu'à me dire des injures.

jures. *Ne prenez pas garde à cela , me répondit-il , avec un geste de rebut & de mépris , poc y edy , c'est-à-dire , à traduire honnêtement ces mots il a maché de l'ordure , & cela signifie que l'on a tout à fait mal parlé. L'action & la réponse de ce Seigneur me donnerent une grande envie de rire. Je repartis que ce qu'il vouloit me rabattre étoit la moitié du profit que l'on m'avoit promis , & que l'autre s'en iroit en droits , cinq pour cent au Thrésor en recevant l'argent , deux pour cens , à lui pour son droit , & ce qu'il faudroit donner au *Nazir* , qui monteroit à plus de deux pour cent. Le Chef des Orfevres me répondit qu'on m'exempteroit des cinq pour cent , & enfin après quelques reparties de part & d'autre je me rendis.*

Au bout d'une heure le *Nazir* revint. Le Chef des Orfevres se mit à le supplier tout haut de s'avancer à un prix raisonnable , & de sacrifier un milier de pistoles en considération des peines que j'avois prises , qui en meritoient beaucoup plus. Le *Nazir* , qui pouffoit encore la feinte , s'emporta contre lui , & lui demanda , *s'il vouloit être Caution que mes bijoux valussent cela , & pourquoi c'étoit , que ne les ayant estimés que cinquante mille francs , il lui disoit d'en donner septante. J'ai estimé la Marchandise , répondit le Chef des Orfevres , selon le cours qu'elle a présentement dans la ville , & non selon sa véritable valeur. La ruine du Négoce , arrivée depuis la mort du feu Roi , a diminué de moitié la valeur de la pierrerie. J'ai agi sur le pié de cette diminution ; sans égard à la beauté , au choix , au rare assemblage des pierres que je vous laisse à*

considérer. Il y eut encore quelques paroles de part & d'autre, sur le présent que je prétendois du Roi. Enfin, le Chef des Orfèvres me prit la main, & regardant le Grand Maître, lui dit : je donne votre parole à Aga Charadin pour quinze cens tomans avec un habit Royal. (On a dit en plusieurs endroits qu'on appelle ainsi les habits que le Roi donne) Et un Cheval, lesquelles choses il accepte pour plein Et juste paiement des pierreries que le Roi prend de lui.

Le Nazir me fit donner sur le champ deux pièces de dixhuit sols pour arres, & m'ayant fait signe de m'approcher de lui, il me dit d'un visage gai & serain, changé en un instant du blanc au noir, comme on parle; *Tout sujet de contestation est à présent ôté. Nous vivrons bons amis à découvert. J'ai été obligé d'en user avec vous comme j'ai fait, pour l'avantage du Roi, dont j'ai l'honneur d'avoir les biens en maniment. Si j'agissois autrement, je volerois son pain que je mange. Outre cela, j'ai une tête à perdre : mais je vous aime, Et vous le connaîtrez dans la suite. Après cet obligeant discours il me demanda, si je voulois être assigné sur le fermier Général des Domaines du Golphe Persique. Vous y aurez beaucoup d'avantage, me dit-il, puisque vous devez passer aux Indes, car cet argent sera tout porté à Bandar-abassi Et vous n'aurez qu'à l'embarquer. J'avois déjà fait réflexion sur l'assignation que je devois demander. Elle m'étoit véritablement fort avantageuse à Bandar-abassi, mais je craignois que quand je serois là à cinquante journées de la Cour, on ne me fit quelque chicane, ou quelque avanie, soit pour retarder mon paiement,*
soit

soit pour avoir un présent. Je demandai d'avoir mon assignation sur les Hollandois, ce que le *Nazir* m'accorda sans réplique, de quoi je me sentis fort obligé. Je sortis de chez lui assez tard, fort satisfait du succès, & louant Dieu de n'avoir pas été aussi malheureux que chacun le croyoit. Le *Nazir* me dit en sortant, qu'encore que nous eussions fait marché, que je ne laissasse pas de le venir voir tous les jours, sur tout à l'heure du dîner.

Peut-être que j'aurai été ennuyeux en rapportant ainsi au long ma négociation avec le *Nazir*. Je l'ai fait, parce que ces sortes de Narrations font mieux connoître aux gens intelligens le génie du pays, que les plus exactes descriptions ne sauroient faire. On procède avec autant de mesquinerie & de bassesse dans tous les Etats Orientaux, & j'ai vu bien pis que cela à la Cour du *Grand Mogol*, quoi que ce soit le centre pour ainsi dire de toutes les richesses du monde.

Le 26. le *Nazir* commença la Noce de son fils aîné, qui étoit premier Maître d'hôtel, avec une fille du *Divan begbi*, ou Président du Divan, une des plus grandes charges du Royaume, nommé *Mahamed Hassen*, homme fort avide de bien, & grand Tyran. Il déchiroit les Chrétiens, les Juifs, & les Gentils qui tomboient dans ses mains, & il n'y avoit point de droit, pour clair & bien établi qu'il pût être, qu'il n'oprimât pour de l'argent. Il étoit du reste plein d'esprit & de feu, & fort bien fait de sa personne.

La Noce dura quatorze jours. Les trois premiers, les Parens seuls furent traités : plusieurs Seigneurs de la Cour le furent le qua-

trième : les Favoris du Roi le cinquième , & le sixième les Généraux d'armée : le septième les deux Pontifes , & les plus considérables Ecclesiastiques. • Le premier Ministre fut traité le huitième , & le Roi le lendemain. Le dixième fut pour le Chancelier & pour les Secrétares d'Etat. Le onzième pour les principaux Lettrés. Et les quatre derniers jours on invita d'autres gens notables ; de manière qu'il n'y eût personne de considérable à la Cour & dans la ville qui ne fût à la Noce. On dit qu'elle couta au *Nazir* quatre cens mille livres , la plupart en présens faits aux Invitez. Ceux qu'il fit au Roi valoient vingt mille écus. Ce jour là même , il eut la bonté de penser à moi ; Il m'envoya un regal de fleurs , de confitures , & de fruits , les plus beaux qu'on puisse voir.

Le 31. *Zael-can* , Gouverneur de la Ville & de la Province de *Candabar* , fut amené à *Ispahan* , accusé d'être complice du vol d'une Caravane qui alloit aux Indes riche de plusieurs millions. On le donna en garde au *Kelontar* , ou Prevôt de la ville , qui est comme le Lieutenant Civil. Le prisonnier n'avoit qu'un seul Valet , & étoit au Carcan , lequel en Perse est fait de trois pièces de bois carrées mises en triangle , dont l'une est presque du double plus longue que les deux autres. Le Cou du Criminel est enfermé dans ce triangle , & sa main au bout de la plus longue pièce dans un demi cercle de bois qui y est cloué.

Le 1. de Septembre le *Nazir* me delivra mon ordonnance de comptant , sur les Hollandois , qui étoit en ces mots.

DIEU.

D I E U.

„ Commandement du Roi du monde, adres-
 „ sé à ses hôtes de la Nation Europeane,
 „ portant injonction à eux de payer à bon
 „ compte, & sur le tant moins des foyes,
 „ qui leur ont été vendues & délivrées à *Pan*
 „ *du Pourcean*, la somme de quinze cens *To-*
 „ *mans*, monnoye de *Tauris*, aux Seigneurs
 „ *Chardin & Raisin*, Négocians Europeans,
 „ la fleur des Négocians & des Europeans,
 „ en payement de bijoux & pierreries cou-
 „ chées au dos de ce sublime commandement.
 „ Ces bijoux & pierreries ayant été présen-
 „ tées par l'entremise du très-haut & très-ex-
 „ cellent le voyant de la maison du Roi à Sa
 „ Majesté, dont les regards ont la vertu de
 „ la Chymie, elle les a agréés & elle a com-
 „ mandé par un ordre sublime & absolu de
 „ les acheter. En execution de ce Saint Com-
 „ mandement, la fleur de la Noblesse, favori
 „ de la très-haute Majesté, le Chef des Or-
 „ fevres a été commandé pour estimer ces
 „ bijoux & pierreries, avec l'avis des plus ha-
 „ biles Joüalliers & des meilleurs connois-
 „ seurs de la Royale ville d'*Ispahan*. Ils les
 „ ont appréciés à onze cens quatre vingt six
 „ *Tomans*, & vingt huit *Abassis*; mais comme
 „ lesdits Aga *Chardin & Raisin*, n'étoient point
 „ contens de cette évaluation & la rejettoient,
 „ faisant voir qu'à compter sur le pied de
 „ l'achat, & d'un profit honnête ils ne pou-
 „ voient donner lesdits bijoux moins de quin-
 „ ze cens *Tomans*; il a été arrêté en consé-
 „ quence de l'ordre du Roi très-haut, qui est
 „ intervenu là-dessus, que sans avoir d'égard

„ à l'estimation des Joüalliers , on donnât
 „ cette somme aux vendeurs afin qu'ils fus-
 „ sent satisfaits à plein. Il a été ordonné en-
 „ suite que ces bijoux & pierreries fussent ap-
 „ portées au trésor Royal , & délivrées au
 „ haut & Majestueux Seigneur sublime &
 „ honorable au delà de toute comparaison ,
 „ accompli dans les devoirs de l'amitié , fa-
 „ vori du Roi très-grand , appui du plus glo-
 „ rieux trône de la terre , Pelerin des No-
 „ bles & sacrez ^e saints lieux , le ^e Chef &
 „ Surintendant du ^e Palais des femmes du
 „ très-haut & très-excellent Monarque , afin
 „ qu'il les reçoive & en réponde suivant l'en-
 „ dossement de cette présente ordonnance.
 „ On doit savoir que tout cela a été exécuté
 „ très-exactement , & que la dépense faite à
 „ cet achat a été approuvée & passée en comp-
 „ te. Fait au mois de *Gemadi* , le premier , l'an
 „ mille quatre vingt quatre. “

Au dos de l'Ordonnance , qui étoit sur une grande feuille de papier , au milieu de la feuille étoit le mémoire des bijoux , la qualité & le prix au haut , & aux côtes étoient les contrescins des principaux Ministres qui ont l'Intendance des biens du Roi. Celui du premier Ministre étoit le premier en ces mots.

D I E U.

*Par ordonnance du Roi très-grand
 contresigné de l'endossement du très-haut , très-
 heureux , & très-^e chery Lieutenant de l'Etat ,
 Cheic-ali-can , très-excellent , très-glorieux ,
 & très-éclatant , éminentissime confident du Roi
 des*

des Rois très-clement & très-bon, appui & premier Ministre du plus grand des Royaumes de la terre élevé au dessus de toute grandeur.

Sous la signature, tout contre, étoit le sceau & le paraphe du premier Ministre. Ce paraphe s'appelle *Togra*, comme celui du Roi. C'est un lacs de plusieurs Lettres Arabesques qui composent cinq mots en cette langue, lesquels signifient, *il faut se munir du secours de Dieu très-haut dans toutes les affaires temporelles.*

La seconde signature étoit celle du *Nazir*, en ces mots, *contresigné de l'endossement du très-haut, très-heureux & très-cheri Seigneur Negef-couli-bec, suprême Intendant des biens Royaux, Lieutenant du Roi, favori de S. M. Grand Voyant de sa Maison Royale.*

A la moitié de la page sur le bord à côté droit, étoit le sceau & le contrefein de *Mirza Kebir*, Contrôleur Général du Domaine, en ces mots, *Cette Ordonnance a passé par la plume du Contrôleur des Finances.*

A côté gauche, & aussi sur le bord, étoit le sceau & le contrefein de *Mirza-casem*, Contrôleur des Registres de la Chambre des Comptes en ces mots : *Cette Ordonnance a été vûe.*

Sous ces contrefeins, il y'en avoit trois autres. Le premier d'*Ismaël-bec*, *Nazir*, ou Contrôleur de la Chambre, en ces paroles, *Cette Ordonnance a été homologuée au bureau du Nazir.* L'autre de *Mahammed Jaser*, premier Officier de la Chambre des Comptes, en ces mots-ci, *Cette Ordonnance a été insérée dans les registres du Domaine.* Le troisième
de

de *Mirza-aboul Hassein*, Receveur Général qui étoit ainsi : *Cette Ordonnance a été insérée.*

^a C'est une des douze années, qui composent l'Epoque dont l'on se sert en *Perse* dans tous les Bureaux des Finances. Les Tartares l'ont introduite dans tous les païs où ils ont porté leurs Sciences, ou leurs armes, comme on le trouvera expliqué plus amplement dans les volumes suivans, au traité de l'Astronomie des Persans.

^b On spécifie toujours dans les Contrats, que les payemens se feront *monnoye de Tauris*, parce que cette grande ville est en réputation de fabriquer les espèces à plus juste titre, que les autres; mais ce n'est qu'une formalité, la monnoye des autres villes de *Perse* ayant cours tout de même.

^c Les lieux saints des Mahometans sont les villes de la *Mecque*, & de *Medine*. Ils les appellent *haraminué cherifin*, c'est-à-dire, *sacrez & Nobles*.

^d Le terme original est *richs fefid*, c'est-à-dire, *barbe blanche*. On se sert de cette figure par tout en *Perse* pour dénoter la personne principale & plus éminente d'un lieu, celle qui gouverne les autres, comme un pere de famille dans sa maison, un Capitaine dans sa Compagnie, un Bailli dans le bourg où il commande, & le Chef d'une Caravane. Ce qu'il y a d'absurde dans cet usage, est de donner ce titre à des gens qui n'ont & ne sauroient avoir de barbe comme l'Officier désigné en cet endroit, qui est un Eunuque; mais on fait bien plus, car on le donne aussi à des femmes & à des filles de condition. Cette figure est prise de la déference que les Orientaux,

taux , plus que nuls autres peuples du monde , ont eû de tout tems pour les vieillards.

* L'appartement des femmes en Perse s'appelle *Haram*, c'est-à-dire, *un lieu sacré, dont l'entrée est interdite & défendue*.

† Le mot que j'ai traduit par *cheri*, signifie proprement, *qui fait sa charge au contentement du Roi*.

Le *Nazir* me délivra cette ordonnance toute expédiée. S'il m'eût fallu la faire passer moi-même, je n'en fusse pas venu à bout dans un mois, ni pour cinquante pistoles. Comme il m'avoit fait sentir en plusieurs rencontres qu'il ne vouloit point perdre ses faveurs, je lui fis connoître que je sentoie bien celle-ci. Il m'en fit une autre le même jour, qui fut de me faire vendre pour sept mille écus de bijouterie aux Grands qu'il avoit invitez. Il avoit gardé tout ce que j'avois de petit prix, & par une vilainie incroyable dans un homme de sa qualité, il le faisoit porter à vendre en mon nom dans les grandes maisons, & lors qu'on lui faisoit un assez bonne offre de quelque bijou, il me l'achetoit incontinent, à moins que ce qu'on lui en offroit. C'est pour cela qu'il me disoit souvent de ne rien vendre de ce que le Roi avoit vû, de peur qu'il ne le redemandât ; mais je reconnus bien-tôt son intrigue.

Le 3. qui étoit le jour qu'il traittoit le Roi : j'allai chez lui de bon matin pour en voir les apprêts. Son hôtel est tout proche du Palais Royal. On avoit sablé le chemin pour où le Roi devoit venir, dont un côté étoit couvert de brocards d'or & de soye, étendus, & l'autre

tre parsemé de fleurs. Il ne se peut rien voir de plus propre & de plus magnifique que l'Appartement où il traita le Roi. Il donne sur un jardin qui n'est pas fort grand, mais qui est fort beau, au milieu duquel il y a un grand bassin d'eau, incrusté de marbre blanc transparent, dont les bords sont perçez pour des jets, à quatre doigts l'un de l'autre. A l'entour du bassin, on avoit étendu des tapis de soye & d'or, & mis des carreaux d'une fort riche broderie pour s'asseoir. Le grand fallon, au milieu duquel est un autre bassin carré, dont le centre est marqué par quatre jets d'eau, étoit couvert de riches tapis de soye & d'or, les plus beaux qu'on puisse voir, & garnis tout autour de carreaux de même façon, mais plus riches d'étoffe & d'ouvrage. Aux quatre côtes du bassin, on voyoit quatre Cassolettes de Vermeil doré d'une extraordinaire grandeur, entre huit cassettes carrées d'ivoire, garnies d'or émaillé, pleines de senteurs. Toute la sale étoit couverte de grands bassins de confitures, & le tour des bassins d'eau de senteur, de bouteilles d'essences, de liqueurs, de vin, & d'eau de vie de plusieurs sortes. Le soir, il y eut un grand feu d'artifice tiré au milieu du jardin. On ne fait jamais de festin au Roi de *Perse*, sans lui donner un feu d'artifice pour divertissement. Le Roi passa toute la nuit au festin, à boire, à tirer de l'arc, & à d'autres exercices. Ses Favoris l'ayant loué de la force de son bras, il prit tant de plaisir à ces loüanges, que pour montrer mieux combien il les meritoit, il prit des tasses d'or émaillé épaisses d'un écu blanc, & les pressant d'une main il les plia en deux.

deux l'une après l'autre. Cela est presque incroyable. Véritablement ce Prince a une taille & un port d'homme aussi fort & robuste qu'on puisse voir. Il se fit emporter à la pointe du jour, ne pouvant se tenir à cheval, ni sur les pieds, à force de lassitude, & de bonne chère. Les Grands qui avoient été de la fête étoient si las, & si yvres, que la plupart ne se pouvant tenir à cheval en retournant chez eux, se firent coucher en chemin sur des boutiques. Le *Nazir*, qui en fut averti sur le champ, envoya poser des sentinelles à l'entour, afin que personne n'approchât d'eux, & ne les vît dans un état si sale & si indigne de leur qualité.

Le 4. l'Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales de France présenta requête au *Nazir*, pour avoir audience du Roi; & le sixième, par l'avis de ce Ministre, il en présenta une semblable au Grand Vizir, dont voici la traduction.

D I E U.

Requête d'une personne qui fait des vœux pour vous de tout son cœur, l'Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales de France.

„ Il représente avec tout l'empressement
 „ au très-haut Seigneur, magnifique en titres,
 „ très, inébranlable baze du Royaume, très-digne
 „ Lieutenant suprême, excellent, noble, magnanime,
 „ l'élû de la Couronne, le favori du très-haut & très-puissant
 „ Maître du Monde; que depuis son arrivée en
 „ la Royale ville d'*Isphahan* il a reçu d'extrêmes.

„ mes faveurs & liberalitez de V^ôtre Gran-
 „ deur , & des autres Hauts & Puissans Sei-
 „ gneurs de la Cour , particulièrement du
 „ *Nazir*, & Grand Surintendant de la Mai-
 „ son du Roi , qui lui a fait fournir tout ce
 „ qui est nécessaire à la ^a subsistence d'un E-
 „ tranger de sa qualité. Comme son très-
 „ haut & très-puissant Roi est en guerre avec
 „ le Roi de ^b Hollande, ce qui rend la Na-
 „ vigation dangereuse, & que le Suppliant a
 „ plusieurs demandes à faire à cette Cour,
 „ baze & appui du Ciel, il supplie que par fa-
 „ veur on le fasse venir en la Royale assem-
 „ blée des audiences, qui est l'image du Pa-
 „ radis, & qu'on fasse savoir son état & ses
 „ requêtes au très-haut & très-noble Monar-
 „ que, à qui le Ciel sert de ^c marche-pied.
 „ Le Suppliant se promet de la bonté de V^ô-
 „ tre Grandeur, qu'il rendra bien-tôt les Let-
 „ tres & les présens dont il est chargé, pour
 „ celui de qui les regards ont la même force
 „ & vertu que la Chymie: qu'il en aura un
 „ favorable accueil; & qu'ensuite il exposera
 „ à V. G. qui est la vraye source de la No-
 „ blesse, le sujet de sa venue.
 „ Les Commandemens de V^ôtre Gran-
 „ deur regleront ses desirs.

^a Les mots Persans signifient, *la sustentation de cet atome a été faite de la part des Ministres. Hospitalité* en Persan s'appelle *la Nourriture de l'Etranger*.

^b Le Gouvernement Républicain est incon-
 nu en *Perse*, & plus avant, jusqu'au-bout du
 monde. On n'y connoît que le Gouverne-
 ment Despotique, & on n'y sauroit conce-
 voir

voir ni l'administration de la Souveraine puissance par plusieurs hommes égaux, ni même cette sainte & heureuse autorité des Loix qui sert de barrière contre la Tyrannie. On est accoutumé dans tout l'Orient au joug d'un homme dont le caprice est la Souveraine Loi, & qui fait & défait à son gré sans raison & sans sens. Les Hollandois, pour ne pas offenser ces manières, parlent toujours de leur pays comme d'une Monarchie, à la façon des autres pays, & lors qu'ils envoient quelque Ambassadeur en Perse, les Lettres sont faites au nom du Gouverneur de *Batavia*, ou au nom du *Prince d'Orange*. Les premières Ambassades qu'ils ont envoyées aux Indes étoient toutes au nom des Princes d'Orange & avec leurs Lettres.

* *Sepeher recab*, que j'ai traduit par *à qui le Ciel sert de marche-pied*, signifie aussi *monté sur le Ciel*: *recab* veut dire proprement *étrier*.

Le premier Ministre étoit mal satisfait de l'Envoyé, qu'il voyoit s'attacher uniquement au *Nazir*, sans s'adresser à lui. Cependant il ne laissa pas de répondre favorablement à sa Requête. Il dit à l'Interprète *qu'il emploieroit ses offices auprès du Roi en faveur de la Compagnie Française*.

Le 9. le *Nazir*, avec un de ses freres, & un des Favoris du Roi, allerent le matin chez le Prévôt de *Julfa*, qui s'étoit fait Mahometan. Beaucoup d'Ecclésiastiques des plus considérables de la ville s'y étoient rendus. C'étoit pour le circoncire. Un Chirurgien domestique du Grand Pontife fit l'opération dans un Cabinet joignant la grande salle, où étoit l'assem-

l'assemblée. On lui donna le nom de *Mahammed Piri* à sa circoncision. On le fit entrer au bain immédiatement après ; & au sortir, on le vêtit d'habits blancs neufs. Pendant qu'on faisoit cette cérémonie, l'assemblée pouffoit des actions de grâces au Ciel pour la conversion d'un si illustre Neophyte, & mille vœux pour celle de tous les Chrétiens de *Perse*, & pour l'exaltation du Mahometisme. Au bout de deux heures, on donna un grand diner à la Compagnie. Il fut apporté de la Maison d'*Agazaman*, Intendant de la Mere du Roi, parce que la famille du Converti n'étant pas encore Mahometane, ce qu'on y eût appreté eût été pollué. Cet *Agazaman* lui donna sa fille en mariage un mois après. La circoncision est fort douloureuse dans les gens avancés en âge, qui sont d'ordinaire quinze jours, ou trois semaines, avant que de pouvoir marcher.

Le 14. j'allai voir le *Cedre*, ou Grand Pontife, qui m'avoit envoyé querir plusieurs fois pour la Princesse sa femme, qui vouloit acheter des bijoux. Il y a deux grands Pontifes en *Perse* ; l'un établi sur les biens leguez par les Rois, qu'on appelle *Pontife du Domaine* ; l'autre, établi sur les biens leguez par les Particuliers, qu'on appelle *Pontife des Royaumes*. C'étoit le Pontife du Domaine qui m'avoit envoyé querir & à qui j'avois à faire.

Ce Seigneur, après avoir vû pièce à pièce, avec beaucoup de plaisir, tous les bijoux que je lui avois apportez, les fit ranger l'un contre l'autre dans un grand bassin d'argent, & alla lui-même les porter à la Princesse sa femme dans le Serrail. Je voulois prendre congé &

& me retirer, mais il me fit attendre; & afin que je ne m'ennuyasse point, il commanda à deux Officiers de me faire voir son Palais. On achevoit de le bâtir : deux cens ouvriers y travailloient encore continuellement, mais on voyoit bien que ce seroit un des beaux édifices d'*Ispahan*. Selon la supputation des Architectes, il ne devoit revenir qu'à quatre cens millefrancs, mais j'ai sù depuis qu'il a beaucoup plus coûté. Je parle seulement de la partie habitée par les hommes; l'autre partie, qui est l'appartement des femmes, ayant plus coûté encore, & étant plus grande & plus magnifique. Pendant que je me promenois par le logis, on m'apporta du sorbet, du café, & des confitures, & on me traita en tout avec un excès d'honnêteté, je dis pour le pais même, où l'on fait mieux caresser & flatter qu'en pais du monde. J'en étois fort aise, moins pour le plaisir de ce doux traitement, que pour l'esperance que j'en concevois que la Princesse m'achetteroit des bijoux; car en Perse, on ne fait jamais rien qu'à dessein & par intérêt. Au bout de deux heures, les Eunuques me rapportèrent dans deux bassins, tout ce que j'avois montré au Pontife, dont l'un contenoit ce que la Princesse vouloit avoir, & que je laissai dans leurs mains après leur avoir donné le mémoire des prix. Comme je montois à cheval, le Pontife me fit rappeler, & m'ayant fait asseoir proche de lui, il me mit sur le discours de l'Europe, & particulièrement de nos Sciences & de nos Arts Mécaniques. A une heure de nuit, il me donna congé, & des gens pour me conduire.

Le 15. dès la pointe du jour, on fit vüider
la

la Place Royale de toutes les boutiques & de tous les revendeurs qui y étoient d'ordinaire, afin de rendre plus magnifique l'Audience, & la Fête, que le Roi vouloit donner le lendemain à tous les Ambassadeurs & Envoyez qui étoient à la Cour. On la balaya, & on en ferma toutes les avenues, afin que personne n'y pût passer. Le premier Ministre fit en même tems donner avis à tous les Ambassadeurs, par le *Mehemandar bacby*, ou *Garde-bôte général*, qui est l'Introduit des Ambassadeurs, de se préparer avec leurs Présens pour avoir audience. L'Envoyé de la Compagnie Française, ou, pour mieux dire, son Conseil, fut bien surpris du dessein du Roi, de donner audience à tous les Ambassadeurs à la fois, & particulièrement, ayant eu avis qu'un Agent de la Compagnie Angloise, qui étoit à *Ispahan*, devoit aussi avoir audience, & qu'il avoit de longue main ménagé secrètement les Ministres pour la préseance sur lui. Il presenta incontinent des Requêtes au *Nazir*, & au *Grand Visir*, pour empêcher qu'on ne lui fit cette injure, dans lesquelles il representoit, *que le droit de la Nation Française étoit d'avoir la préseance sur toutes les Nations Chrétiennes tant en Orient qu'en Occident*. Ces Requêtes ayant été examinées dans le Conseil des Ministres, elles furent répondues au gré de l'Envoyé. Le *Nazir* me le dit au sortir de chez le Roi, & me chargea d'en porter la nouvelle de sa part à l'Envoyé, & de lui dire que c'étoit lui seul qui avoit tenu bon en sa faveur. L'Ambassadeur Moscovite alleguoit pour raison de préseance, la vaste étendue des Etats de son Maître, que tous les Prin-

ces

ces Chrétiens appelloient *Grand* par excellence, en quoi ils témoignoit, disoit-il, de le reconnoître au dessus d'eux. L'Agent Anglois disoit qu'ayant une Lettre du Roi d'Angleterre à rendre, au lieu que l'Envoyé François n'avoit qu'une Lettre de la Compagnie François, une Lettre de Roi devoit aller devant celle d'un Corps de Marchands. Je trouvai toute la maison de l'Envoyé François occupée à délivrer aux Bourgeois du Quartier les présens qu'elle devoit faire; & voici en quel ordre cela se fait. Le *Piskis Naviez*, ou Receveur des Présens, fait savoir au grand Prevôt & Gouverneur de la ville, qu'il lui faut un tel nombre de gens, un tel jour, en tel endroit, pour porter les Présens d'un tel Ambassadeur. Le Gouverneur envoie chercher le Commissaire du Quartier, & lui donne ses ordres conformément, & le Commissaire les délivre aux principaux Bourgeois du Quartier. Le mot Persan pour dire *Bourgeois* est *Ket-Koda*, qui signifie *Image de Dieu*, parce qu'un bon Chef de Famille représente dans sa maison la conduite de Dieu dans l'Univers. Ces Bourgeois, au nombre de huit ou dix, prennent un homme de chaque boutique du Quartier, autant qu'il en faut, & se transportent avec un Commis du Receveur des Présens au logis de l'Ambassadeur, où ils reçoivent ses Présens selon le mémoire, & les confignent à ces porteurs. Chacun en prend une pièce & s'en va. Cinquante hommes portent souvent à l'Audience ce qu'un seul homme porteroit facilement. On en use ainsi pour l'honneur de la personne qui fait le Présent, parce que cela le fait paroître plus

considérable ; & pour la grandeur du Roi, parce que les peuples en voyant les Présens qu'on lui apporte, jugent qu'il est fort considéré des Nations étrangères. Le Présent est ainsi gardé par les porteurs jusqu'au lendemain matin, qu'ils se rendent au lieu qu'on leur a assigné, chacun avec la pièce qu'on lui a mise en main. Il arrive quelquefois que le Présent est même huit ou dix jours dans leurs mains. Il sembleroit que dans la confusion que fait une troupe de cinq ou six cens hommes du plus petit peuple, (car on en employe quelquefois autant à porter un Présent) on devoit perdre toujours quelque chose, mais cela n'arrive jamais, & le compte se trouve très-juste. C'est une chose impossible en Perse que de dérober au Roi ; & comme disent les Persans, *la mer même est obligée de rendre ce qu'elle lui prend.*

Les Anglois furent promptement informez de la résolution qu'on avoit prise en faveur des François. Leur Interprète, homme d'intrigue, bien venu chez les Ministres, & qui n'épargnoit rien en de pareilles occasions, fit tant par ses allées & venues, que les Grands étant assemblez le soir chez le Roi, l'affaire de la préseance fut derechef mise sur le tapis & fort contestée : à la fin il fut résolu qu'on en feroit à deux fois, que l'Audience seroit donnée le lendemain aux Moscovites, & que les François & les Anglois seroient remis à huitaine. Le premier Ministre fit régler le différent de cette maniere, disant entr'autres choses : *Le Moscovite est notre voisin, & notre ami, & le Commerce est établi entre nous d'ancienneté & sans interruption : nous nous envoyons*
des

des Ambassadeurs reciproquement presque toutes les années, mais nous connoissons à peine les autres. La puissance de leurs Rois peut être aussi grande qu'on le dit, mais elle est si loin de nous qu'à peine en avons-nous des nouvelles. Il faut menager les voisins à quelque prix que ce soit.

Le 16. sur les huit heures du matin on vit la Place Royale arrosée de bout en bout, & ornée comme je vais le dire. A côté de la grande entrée du Palais Royal, à vingt pas de distance, il y avoit douze Chevaux des plus beaux de l'écurie du Roi, six de chaque côté, couverts de harnois les plus superbes & magnifiques qu'on puisse voir au monde. Quatre harnois étoient d'Emeraudes, deux de Rubis, deux de Pierres de couleur mêlées avec des Diamans, deux autres étoient d'Or émaillé, & deux autres de fin Or lisse. Outre le harnois, qui étoit de cette richesse, la selle, c'est à dire le devant & le derriere, le pomeau & les étriers, étoient couverts de pierreries assorties au harnois. Ces chevaux avoient de grandes housses pendantes fort bas, les unes en broderie d'Or & de Perles relevée, les autres de Brocard d'or très fin & très épais, entourées de Houpes & de Pommettes d'or parsemées de perles. Les Chevaux étoient attachés aux pieds & à la tête avec de grosses Tresses de soye & d'or, à des Cloux d'or fin. Ces Cloux sont longs de quinze pouces environ, & gros à proportion, ayant un gros Anneau à la tête par où l'on passe le licou, ou les entraves. On ne peut en verité rien voir de plus superbe, ni de plus Royal, que cet équipage, à quoi il faut joindre douze Couvertures de velours d'or frizé, qui servent à

couvrir les Chevaux de haut en bas, lesquelles étoient en parade sur le balustre qui régné le long de la face du Palais Royal. On n'en peut voir de plus belles, soit qu'on considère la richesse de l'étoffe, soit qu'on regarde l'artifice & la finesse du travail.

Entre les Chevaux & le Balustre on voyoit quatre Fontaines hautes de trois pieds, & grosses à proportion, tout comme celles dont on se sert à Paris à garder l'eau dans les maisons. Deux étoient d'or, posées sur des trepieds, aussi d'or massif, deux autres étoient d'argent, posées sur des trepieds de même metal. Tout cõtre, il y avoit deux grands Seaux, & deux gros Maillets, des plus gros qu'on puisse voir, tout cela aussi d'or massif jusqu'au manche. On abreuve les Chevaux dans ces Seaux, & les Maillets sont pour ficher en terre les Cloux auxquels on les attache. A trente pas des Chevaux, il y avoit des Bêtes farouches dressées à combattre contre des jeunes Taureaux. Deux Lions, un Tygre, & un Leopard, attachez, & chacun étendu sur un grand Tapis d'écarlate, la tête tournée vers le Palais. Sur les bords des Tapis il y avoit deux Maillets d'or, & deux Bassins aussi d'or, du diametre des plus grandes cuvettes rondes. C'est pour donner à manger à ces belles bêtes, lors qu'on les fait paroître en public. Il faut remarquer que toute la Vaiselle d'or, qui est chez le Roi, est de ducat, comme je l'ai éprouvé. Vis-à-vis le grand Portail, il y avoit deux Carosses à l'Indienne, fort jolis, attelés de bœufs, à la façon de ce pais-là, dont les Cochers, aussi Indiens, étoient vêtus à la mode de leur pais. A côté droit,

droit , il y avoit deux Gazelles , (c'est une espèce de biches , de poil tout blanc , avec des cornes droites comme une flèche , & fort longues ;) & à côté gauche , étoient deux grands Elephans , couverts de houffes de brocard d'or , & chargez d'anneaux aux dents , & de chaines & d'anneaux d'argent aux pieds , & un Rhinoceros. Ces animaux étoient l'un près de l'autre sans aversion & sans peine , quoi que les Naturalistes disent au contraire , que l'Elephant & le Rhinoceros ont une invincible antipathie , qui les tient perpétuellement en guerre. Aux deux bouts de la Place , on promenoit en lesse les Taureaux & les Beliers , dressez au combat ; & il y avoit là aussi des troupes de Gladiateurs , de Lutteurs , & d'Escrimeurs , tout prêts à venir aux mains au premier signal qui leur en seroit donné. Enfin , il y avoit en huit ou dix endroits de la Place , des brigades des Gardes du Roi rangez sous les armes.

La Salle préparée pour donner l'Audience , étoit ce beau & spacieux Sallon bâti sur le grand Portail du Palais , qui est le plus beau Sallon de cette sorte que j'aye vû au monde. Il est si haut élevé , qu'en regardant en bas dans la Place , les hommes ne paroissent pas hauts de deux pieds , & regardant au contraire de la Place dans le Sallon on ne sauroit reconnoître les gens. J'en ai mis la figure dans la description d'*Ispahan*. Le Roi y étant entré sur les neuf heures , & toute la Cour , au nombre de plus de trois cens personnes , on vit entrer dans la Place , par le coin Oriental , l'Ambassadeur des *Lesqui*. C'est une Nation tributaire de la Perse , qui habite un Pais

de montagnes , aux confins du Royaume , vers la Moscovie , proche de la mer Caspienne. L'Ambassadeur étoit un jeune Seigneur , fort beau & fort bien couvert. Il n'avoit que deux Cavaliers à sa suite , & quatre valets de pied , qui marchaient autour de lui. . Un Aide des Cérémonies le conduisoit. Il le fit descendre de cheval à cent pas environ du grand Portail , & le mena fort vite au Sallon où étoit le Roi. Le Capitaine de la porte qu'on appelle *Ichic agasi bachi* , le prit là , & le conduisit au baiser des pieds du Roi. On appelle ainsi le salut que lui font ses sujets , & les étrangers qui ont l'honneur de l'approcher de quelque qualité qu'ils soient. *Pabons* est le terme Persan , qui signifie *baiser les pieds*. On l'appelle aussi *Zemin bons* , c'est-à-dire , *baiser la terre* , à *Ravi zemin* , c'est-à-dire , *le visage en terre*. Ce salut se fait en cette sorte. On mène l'Ambassadeur , ou autre , à quatre pas du Roi vis-à-vis de lui , où on l'arrête , & on le met à genoux , & on lui fait faire trois fois un prosternement du corps & de la tête en terre , si bas , que le front y touche. L'Ambassadeur se relève après , & délivre la Lettre qu'il a pour le Roi au Capitaine de la porte , qui la met dans les mains du premier Ministre , lequel la donne au Roi , & le Roi la met à côté droit sans la regarder. On mène ensuite l'Ambassadeur à la place qui lui est destinée.

Celui de *Moscovie* parut un quart d'heure après. Il entra du même côté , amené sur les Chevaux du Roi par l'Introduit des Ambassadeurs ; car cet Ambassadeur Moscovite étoit un si grand misérable qu'il n'entretenoit pas un Cheval. L'Introduit mit pied à ter-

à terre, à cent cinquante pas du Palais, & dit à l'Ambassadeur de descendre aussi de Cheval. Je ne fai si le Moscovite avoit été informé que l'Ambassadeur *Lefqui* n'étoit descendu de Cheval que beaucoup plus proche de l'entrée, ou que par grandeur, & pour l'honneur de son Maître, il voulût passer & aller plus avant; tant y a, qu'il fit résistance, & donnant des talons à son Cheval il le fit avancer trois ou quatre pas malgré l'opposition des Valets de pied de l'Introducteur, qui avoient mis la main à la bride de son Cheval pour le retenir. On l'arrêta alors tout à fait, & comme il faisoit encore résistance, & vouloit avancer, les valets de pied donnerent de leurs bâtons sur le nez du Cheval pour le faire reculer, & l'Ambassadeur fut forcé de descendre. Il mit donc pied à terre, avec deux de ses gens, qui le suivoient à Cheval, savoir son Interprete, & son Intendant. Les autres Domestiques, au nombre de neuf ou dix, alloient à pied, en assez pauvre équipage, pour une telle décoration. L'Ambassadeur étoit vêtu d'une robe de satin jaune, & par dessus d'une grande veste de velours rouge fourrée de martre, qui pendoit jusqu'en terre. Il avoit un bonnet aussi de martre, couvert de velours cramoisi, fort haut, brodé de petites perles sur le devant, avec deux tresses de perles, qui tomboient du derriere sur le dos, jusqu'à la ceinture. C'étoit un Vieillard tout blanc, de bonne mine & fort vénérable. Son Interprete marchoit à sa gauche portant la Lettre du *grand Duc* dans un sac de Velours cachetté. On le conduisit au baiser des pieds du Roi comme l'on avoit fait

l'Ambassadeur des *Lesqui*, & on le plaça vis à vis de lui à la gauche. L'Envoyé de *Basra* vint en suite. On le fit descendre à l'entrée de la place Royale, & on le mena dans le même ordre à l'audience du Roi. *Basra*, que les Européens appellent aussi *Balsura*, est cette ville célèbre au fonds du Golphe de *Perse*, à l'endroit où le *Tygre* & l'*Euphrate* se rendent dans la Mer.

Les Présens de ces Ambassadeurs étoient cependant au bout de la place, près de la Mosquée Royale. C'est toujours là qu'en est l'entrepôt, & d'où on les fait marcher, lors que le Roi donne audience dans ce salon sur la place Royale. Les dévôts disent qu'en faisant venir les présens du côté de l'Orient, & de devant la Mosquée, on veut témoigner que Dieu est la source & le Donateur de tous les biens temporels, tellement que tout ce que les hommes reçoivent de bien, est un présent de Dieu. On fit passer ces présens un quart d'heure après que les Ambassadeurs eurent pris séance. Ceux de l'Ambassadeur de *Moscovie* passoient les premiers, portez par soixante & quatorze hommes, consistant en ce qui suit.

Une grande Lanterne de Cristal, peinte.

Neuf petits Miroirs de Cristal, peints sur les bords.

Cinquante Martres Zibelines..

Six vint aunes de drap rouge & vert.

Vint bouteilles d'eau de vie de *Moscovie*.

Le Présent de l'Ambassadeur des *Lesqui* consistoit en cinq beaux jeunes garçons, vêtus de brocard, en une chemise de maille, & en une armure de Cavalier complète.

Ce-

Celui de l'Envoyé de *Basra* étoit une autruche, un jeune Lyon, & trois beaux Chevaux Arabes.

Il pensa arriver alors une plaisante bêtise : c'est que les gens qui avoient été chargez le jour précédent du Présent de l'Envoyé de la Compagnie Française, comme l'on a dit, n'ayant pas sù que l'audience de cet Envoyé avoit été remise à une autrefois, l'avoient apporté dans la place, & s'étoient mis à la suite des autres. Le Receveur des Présens s'apercevant de cette lourde méprise, fit charger ces Porteurs de coups de bâton, en leur commandant de reporter le tout jusqu'à la huitaine.

Dès que les Présens eurent passé, les Tambours, les Trompètes, & plusieurs autres instrumens commencerent à joüer. C'étoit le signal pour les jeux & pour les combats; & au même instant, les Lutteurs, les Gladiateurs & les Escrimeurs, se prirent ensemble. Les Geoliers des bêtes féroces les lâcherent sur de jeunes Taureaux, qu'on tenoit assez proche, & les gens qui gouvernent les Boucs, & les Taureaux, dressez à s'entre-battre, les mirent aux prises. C'est un Carnage, plutôt qu'un Combat, que ce que les bêtes féroces font avec les Taureaux. Voici comment. Deux hommes tiennent la bête féroce par la lesse, à l'endroit du cou. Le Taureau, dès qu'il l'apperçoit venir, se jette à la fuite; la bête le poursuit, & si vite, qu'en trois ou quatre sauts, elle l'attache & l'acquiesce. Les Geoliers, qui ont ces bêtes en garde, se jettent alors sur le Taureau, lui abattent la tête à coups de hache, & donnent

K 5 son

son sang à la Bête. La raison pourquoi on ne laisse pas la Bête & le Taureau se battre jusqu'à la mort, & qu'on se ruë ainsi sur le Taureau, c'est que le Lyon étant le hieroglyphe des Rois de *Perse*, les Astrologues & les Devins disent qu'il seroit de mauvais augure que le Lyon qu'on lance sur le Taureau, n'en fût pas entierement le Vainqueur, peu après l'avoir attaqué. Le spectacle de ces diverses sortes de combats dura jusqu'à onze heures. Ceux qui suivirent étoient plus divertissans, & plus naturels. Le premier fut de trois cens Cavaliers environ, qui parurent des quatre côtes de la place, fort bien montez, & vêtus aussi richement & aussi galamment qu'il se puisse. C'étoit la plûpart de jeunes Seigneurs de la Cour, qui avoient tous plusieurs Chevaux de main. Ils s'exercerent une heure au mail à Cheval. On se partage pour cet exercice en deux troupes égales. On jette plusieurs boules au milieu de la place, & on donne un mail à chacun. Pour gagner, il faut faire passer les boules entre les pilliers opposés, qui sont aux bouts de la place, & qui servent de passe. Cela n'est pas fort aisé, parce que la bande ennemie arrête les boules, & les chasse à l'autre bout. On se moque de ceux qui la frappent au pas du Cheval, ou le Cheval étant arrêté. Le jeu veut qu'on ne la frappe qu'au galop, & les bons joueurs sont ceux, qui en courant à toute bride, savent renvoyer d'un coup sec une boule qui vient à eux.

Le second spectacle, fut des Lanceurs de Javelot. On l'appelle *Girid-bas*, c'est-à-dire le jeu du dard, & voici comme on s'y exerce.

Dou-

Douze ou quinze Cavaliers se détachent de la troupe, & ferrez en un peloton vont à toute bride, le dard à la main, se présenter pour combattre. Une pareille Troupe, qui se détache, les vient rencontrer. Ils se lancent le dard l'un à l'autre, & puis se rendent à leur gros, d'où il se fait un autre pareil détachement, & ainsi de suite tant que le jeu dure. Parmi cette belle Noblesse, il y avoit une quinzaine de jeunes *Abyssins* de dix huit à vint ans, qui excelloient en adresse à lancer le dard ou le javelot, en dextérité à manier leurs Chevaux, & en vitesse à la Course. Ils ne mettoient jamais pied à terre pour ramasser des dards sur la lice, n'y n'arrêtoient leurs Chevaux pour cela; mais en pleine course ils se jettoient sur le côté du Cheval, & ramassoient des dards avec une dextérité & une bonne grace qui charmoit tout le monde.

Tous ces exercices, qui sont les Carroufels des *Persans*, finirent à une heure après midi, après le congé donné aux Ambassadeurs. Le Roi ne leur dit point une parole, & ne les regarda pas seulement. Il passa le tems à voir les jeux, les combats, & les exercices, qui se faisoient dans la place, à entendre la symphonie qu'il y avoit dans le salon, composée des meilleures voix, & des plus excellens joüeurs d'instrumens qui soient à ses gages, à discourir avec les Grands de son Etat qui étoient dans l'assemblée, & à boire & manger. Dès que les Ambassadeurs furent entrez, on servit devant tout le monde une collation de fruits verds & secs, & de confitures sèches & liquides de toutes sortes. Ces collations sont servies ordinairement dans des

bassins, plus grands que ceux dont l'on se sert dans nos païs, faits de bois lacré & peint fort délicatement, contenant vint cinq ou trente assiettes de porcelaine. On sert de ces bassins devant chaque personne, & quelquefois deux ou trois, selon l'honneur que l'on lui veut faire. Au bout du Sallon, vis à vis de l'entrée, il y avoit un buffet, garni d'une part de cinquante grands flacons d'or de diverses sortes de vins; quelques uns de ces flacons émaillés, les autres couverts de pierreries, & quelques uns de perles; & de l'autre de soixante à quatre vingt coupes, & de plusieurs soucoupes de même sorte. Il y a de ces coupes qui tiennent jusqu'à trois chopines, elles sont larges & épatées, montées sur un pied haut de deux doigts seulement. On ne peut voir en lieu du monde rien de plus pompeux, de plus riche, & de plus brillant. Les Ambassadeurs ne burent point de vin: on servit seulement à celui de *Moscovie* de l'eau de vie de son païs. Je m'étonnai qu'on ne donnât point de vin à cet Ambassadeur, puisque le Roi en beuvoit à longs traits, & la plupart des Grands. J'en demandai le sujet à un Seigneur qui étoit là présent. C'est par grandeur, me répondit-il, & pour garder d'avantage le respect de la Majesté Royale; & puis, ajouta-t-il en riant, on se souvient de ce qu'un de ses Compatriottes fit à une célèbre audience qu'il eut du feu Roi. Je demandai aussi-tôt ce que c'étoit. Il me répondit que l'an soixante-quatre, deux Ambassadeurs extraordinaires de *Moscovie* étant à l'audience du Roi, ils burent si fort qu'ils s'enyvrent jusqu'à perdre la connoissance. Le Roi bût à la santé de leur

leur Maître, & voulut qu'ils fissent raison dans une coupe d'environ deux pintes. L'Ambassadeur, qui étoit le second en rang, ne pouvant digerer tant de vin, fut pressé de vomir, & ne sachant où rendre gorge, il prit son grand bonnet de martre, qu'il remplit à moitié. Les Moscovites portent comme l'on fait des bonnets hauts & larges. Son Colleague, qui étoit au dessus de lui, & le Secrétaire de l'Ambassade, qui étoit au dessous, desesperez d'une si vilaine action, faite sous les yeux du Roi de *Perse*, & de toute la Cour, lui firent quelques reproches, & le presserent du coude pour l'obliger à sortir. Lui yvre, ne sachant ce qu'on lui vouloit dire, ni ce qu'il faisoit, mit son bonnet sur sa tête qui lui couvrit à l'instant le visage & les habits d'ordure. Le Roi, & toute l'assemblée, firent un éclat de rire, qui dura demie heure, pendant que les Compagnons de ce salle Moscovite le forçoient à coups de poing de se lever & de sortir. Le Roi ne s'en facha nullement ; il rompit seulement l'assemblée, & dit en se retirant, *que les Moscovites étoient les Tusbecs des Frانس*. Il vouloit dire, que comme entre les Mahometans, il n'y a point de nation si sale, si mal aprise, & si rustique que les *Tusbecs*, qui sont les *Tartares* du fleuve *Oxus*, il n'y en avoit point non plus parmi les *Europeans* qui eussent ces vilaines qualitez plus que les *Moscovites*.

A midi, on servit le diné. Chaque invité n'eut qu'un bassin, mais d'une grandeur au-dessus de tous ceux dont on se sert dans nos païs. Il y a dans ces grands plats du *pilo* de cinq ou six sortes, au Chapon, à l'agneau,

aux poulets, aux œufs farcis avec de la viande, aux herbes, au poisson fallé, & par dessus, du roti de plusieurs façons, en quantité. Quinze hommes sans exagération épuiseroient sur un tel plat la plus ardente faim. Le plat qu'on servit devant le Roi fut apporté & posé devant lui sur une Civiere d'or. On servoit avec chaque plat, une grande écuelle de sorbet, une assiette de sallade, & de deux sortes de pain. Le Roi se retira sans dire un mot aux Ambassadeurs, & sans tourner seulement la tête de leur côté. Celui des *Lesqui* sortit le premier, & trouva ses Chevaux au même lieu où il avoit mis pied à terre. L'Ambassadeur de *Moscovie* le suivoit de si près qu'il le vit monter à Cheval : il prétendit qu'on lui amenât son cheval au même endroit. L'Introducteur des Ambassadeurs, qui le reconduisoit, lui dit qu'il avoit ordre de le faire monter à cheval à la même place où il étoit descendu, & que la coutume étoit d'en user ainsi. Le Moscovite allegua l'exemple du *Lesqui*, & protesta de se ressentir de l'affront qu'on lui faisoit. Il menaça, il tempêta durant un quart d'heure, frappant des pieds, & retroussant son bonnet avec un étrange emportement ; mais après tout, il fut contraint d'avancer à pied, & d'aller prendre ses Chevaux au lieu où il les avoit laissez. Voilà comment les Persans en usent, pour faire honneur à leur Religion, & les égards qu'ils ont pour ceux qui la professent. Ils avoient sacrifié à un *Moscovite*, qui paroissoit n'être qu'un simple Marchand & n'avoir d'autres intérêts en *Pers* que ceux de son petit commerce particulier,

lier, les Envoyez des Compagnies de France & d'Angleterre, & cela sur des vûes de politique que l'on a remarquées ; ils sacrifierent par un semblable égard, le rang du *Moscovite*, à l'Envoyé des *Lesqui*, qui font leurs Tributaires, des montagnars à demi sauvages. Ils ménagerent pourtant les honneurs entre ces Envoyez, faisant mener l'Ambassadeur de *Moscovie* par l'Introducteur des Ambassadeurs, & l'autre par un aide de ces cérémonies seulement, & faisant passer les présens du *Moscovite* les premiers. Mais il est facile de voir, que dans ce partage d'honneurs, le *Lesqui* avoit les plus essentiels ; car il fut mis à la droite du Roi, & quand l'Ambassadeur de *Moscovie* voulut s'en plaindre ; on lui répondit qu'on avoit donné la droite au *Lesqui*, parce qu'il étoit venu le premier. A dire le vrai c'étoit parce qu'il étoit Mahometan.

Sur le soir, l'Introducteur des Ambassadeurs alla rendre visite à l'Envoyé de la Compagnie Françoisse, pour l'assurer qu'en peu de jours le Roi lui donneroit audience. Il envoya aussi-tôt querir le Supérieur des Capucins pour parler pour lui. Ce Pere représenta le tort qu'on faisoit à l'Envoyé, en lui préférant, d'un côté, un *Moscovite*, un *Lesqui*, & un Député de *Basra*, & de l'autre en mettant en compromis le droit de la préférence que la Nation Françoisse a sur l'Angloise. L'Introducteur répondit avec force bonnes paroles à la façon du païs ; car les Courtisans Persans ne se fâchent ni ne s'échauffent jamais, quelque sujet qu'on puisse leur en donner. C'est ce qui faisoit dire assez agréablement à un Ambassadeur de Portugal, en parlant

lant d'eux, *que jamais les Persans ne vous parlent mal : & jamais ils ne vous font de bien.*

Le 18. j'arrêtai le prix de onzemille francs de bijoux avec le *Nazir*. Je faisois mon compte de lui en donner trois mille, tant pour son droit de deux pour cent de ce que j'avois vendu au Roi, qu'en reconnoissance de ses bons offices; mais je fus bien étonné de voir qu'il en prétendoit huit mille. Il me le fit dire par son premier Secrétaire, & par le Chef des Orfevres. Il remarquoit de la place où il étoit de quel air je recevrois cette proposition. Je dis à ces Messieurs, avec les exagérations ordinaires du País, que le *Nazir* pouvoit prendre tout mon bien, parce que je ne pouvois assez le payer de ses bontez, mais qu'ayant beaucoup perdu dans l'affaire que j'avois faite avec le Roi, je ne pouvois lui donner ce qu'il demandoit, sans me ruiner entièrement. On use de ces figures en Perse dans le langage ordinaire, & aux plus légères occasions, & c'est la coutume qu'un homme à qui l'on ôte un sou, crie *qu'on met le feu à sa Maison*. Le Chef des Orfevres, branlant la tête à cette réponse, me dit tout bas, „ c'est en vain que vous pensez vous en „ tirer par des paroles, la personne à qui vous „ avez affaire ne s'en paye pas. C'est un „ homme qui pour un sou dépouilleroit un „ gueux des ruës; à présent sur tout, qu'il „ est épuisé par les grandes dépenses qu'il a „ faites à la nôce de son fils. C'est pourquoi, „ faites un effort, songez que le *Nazir* vous „ a servi, & qu'il peut vous faire du bien en- „ core en. ce qui vous reste à vendre. “ On
peut

peut juger combien ce discours m'importunoit. Le bien que ce Seigneur me pouvoit faire me ténait au cœur, & je songeois aussi qu'il me pouvoit faire du mal pour peu que l'envie lui en prît. Je dis au Chef des Orfèvres de supplier le *Nazir* d'agréer quatre mille francs que je lui donnois de bon cœur. Il n'en fut pas content, & me fit reparler encore, pour m'obliger à prendre cinq mille livres, pour les onze de pierreries qu'il avoit à moi. Comme il vit que j'y résistois il me dit d'un grand sens froid qu'il ne pouvoit ni ne vouloit me forcer, que je reprisse mes pierreries, & que je les emportasse.

Je fus bien empêché de la manière dont j'en devois user, étant poussé d'un côté de reconnoissance & de crainte, & de l'autre ne pouvant me résoudre à faire de si grands présents. Comme j'étois dans ces doutes, le Chef des Orfèvres me tira à part, & me dit de ne pas perdre l'amitié du *Nazir* pour une centaine de pistoles, & qu'il étoit en grande faveur auprès du Roi. Enfin, je me résolus de perdre, & je suppliai le Chef des Orfèvres d'accommoder donc l'affaire à cinq mille francs de présent. Cela fut fait & à même tems le *Nazir* fit venir deux mille écus, & me les fit compter devant lui. Il me fit cent caresses ensuite, me conviant de suivre le Roi au voyage qu'il alloit faire à *Casbin*, qui est l'ancienne *Arsacie*, me promettant que le Prince me donneroit pension & me défrayeroit. Il me dit après, d'aller chez l'Envoyé de la Compagnie Française, & de lui dire de sa part qu'il avoit lû au Roi la Requête qu'il avoit présentée pour avoir le pas sur l'Agent
An-

Anglois , & qu'il l'avoit appuyée de si bonnes raisons que le Prince avoit répondu qu'il donneroit audience aux François les premiers : mais le succès ne suivit pas la promesse ; car il la donna aux deux Envoyez à même tems comme on le verra dans la suite.

Le 19. la Princesse, Tante du Roi, & femme du Grand Pontife, m'envoya par six hommes quatre grands bassins de confitures, avec des pots de sorbet, des pains de sucre ambré, des massépains, & d'autres douceurs pareilles. Je fus agréablement surpris de ce beau régal, si galant & si parfumé. J'étois bien empêché quel remerciement je ferois à la Princesse. Le jour suivant, l'Eunuque dont elle se servoit pour me parler se chargea de le faire. Je croi qu'il s'en acquitta bien, car les Eunuques sont pour la plupart de fines langues, douces, flatteuses, & insinuanes, qui savent merveilleusement bien trouver le chemin du cœur.

Le 20. j'allai visiter le Chef des Orfèvres, & lui porter cinq cens écus pour son droit de deux pour cent. Il s'en contenta, & il me dit entr'autres choses, que pour lui il haïssoit les fourberies des Persans ; qu'il prenoit ce qui lui apartenoit ; & qu'il n'en desiroit pas davantage.

Le 21. l'Envoyé de la Compagnie Française eût audience du Roi, au même endroit, & presque tout de la même manière, qu'on l'avoit donnée le 16. aux autres Envoyez. Il fut amené sur les huit heures par l'Introducteur des Ambassadeurs, qui le fit descendre de cheval à cent cinquante pas du Palais Royal. L'Introducteur marchoit devant lui. Il avoit son second, & son Chirurgien, & son Inter-
prète

prête à ses côtes, celui-ci tenant à deux mains, dans un sac de broderie d'or, la Lettre qu'on avoit contrefaite au nom de la Compagnie pour le Roi de *Perse*. Après venoient deux Domestiques, ses douze Gardes, & plusieurs valets de pied, gens du pais, vêtus à leur façon, en fort bel équipage. On fit asseoir l'Envoyé sur un grand Perron, qui est sous le grand Portail à gauche. L'Introduit leur alla querir ensuite l'Agent de la Compagnie d'Angleterre, qu'il amena de la même manière: il étoit suivi de son second, & de deux Commis, de quatre Interprètes, & de dix valets de pied, tous bien vêtus à la façon du pais. On le fit asseoir sur le Perron opposé à celui où étoient les François, & tout vis-à-vis. *Mirbages*, cet Arabe, Capitaine des Caravanes de Pelerins qui vont à la *Mecque*, par la voye de *Basra*, fut amené ensuite par un aide des cérémonies.

Sur les deux heures, on mena à l'audience ces Envoyés, le François le premier, chacun avec son Interprète & deux personnes de sa suite, & un quart d'heure après on fit passer leurs présens. Celui du François consistoit en ce qui suit.

Une Chaîne d'émeraudes & de Diamans.

Une bague d'émeraude.

Un anneau, fait d'un rubi ballet.

Une boîte de portrait, de diamans & d'émeraudes, avec le Portrait du Roi en émail, rapporté derriere.

Deux grands lustres de cristal.

Quatre miroirs de cristal de cinq pieds de haut, trois avec la bordure de cuivre doré, l'autre avec la bordure de cristal.

Un

Un tableau du Roi de France , à grandeur de corps , en un cadre de bois doré.
 Une bourse d'Ambre gris , du poids de cinquante huit onces.

Deux bouteilles d'essence de Girofle.

Quatre pièces de brocard d'or , de vingt aunes chacune.

Trois pièces de satin.

Cinq marcs de dentelle d'or & de soye.

Sept pièces de toile blanche des plus fines qu'on fasse aux Indes , de quatre aunes & demie la pièce.

Six pièces de Tapisserie de soye & d'or , de la Savonnerie.

Deux mille trente trois aunes de drap de Paris.

Quatre Lunettes d'aproche de trois pieds de longueur.

Trois cens six pièces de Porcelaine de la *Chine* , de diverses grandeurs.

Soixante & dix livres de Thé.

Quatre grands bassins remplis de bougies blanches de *Goa*.

Quatre fusils Damasquinez , d'un ouvrage fort beau & fort délicat.

Deux paires de pistolets , de même ouvrage.

Quatre Canons de nouvelle invention , sur leurs affuts.

Deux Coulevrines Cizelées , avec les armes de la Compagnie sur l'embrasure.

Cinquante balles de poivre , du poids de cent trente livres chacune.

Le Présent des Anglois venoit après , consistant en ce qui suit.

Vingt pièces de Drap d'Angleterre.

Qua-

Quarante Tocques, ou Turbans, de soye & d'or de divers prix.

Quarante pièces de Satin de diverses fortes.

Trente pièces de Taffetas.

Vingt pièces de Taffetas rayé d'or & d'argent.

Douze pièces de Damas.

Quarante étuis de couteau & de fourchette à manche d'ambre.

Le Présent de *Mir-bagez* suivoit, consistant en cinq beaux chevaux Arabes, & en un harnois complet de vermeil doré, avec la housse de drap d'or.

Après ces présens, on en fit passer deux autres, l'un du Gouverneur de *Jaron*, que son fils présenta. C'étoient six beaux chevaux, trente pièces d'Indiennes les plus fines, vingt pièces de brocard d'or. L'autre Présent étoit du Gouverneur de *Guenja*, ville de l'Arménie, & il ne consistoit qu'en chiens de chasse.

De l'endroit où le Roi regardoit dans la Place, il étoit impossible qu'il discernât rien dans ces présens. Les Rois de *Perse* sont si accoutumés à en recevoir qu'ils ne daignent pas les regarder. Les Ministres lui disent de quel endroit le présent vient, & en quoi il consiste; & lors que le Roi demande à en voir quelque chose de près; on l'envoie dans le Serrail, ou au lieu que le Prince ordonne. Au reste, c'est par faste qu'ils reçoivent les présens de si loin, & avec tant d'indifférence. C'est comme pour dire que cela n'est pas digne d'aller à leurs yeux. Après que les présens furent passés, on régala les Envoyez comme l'on avoit fait les Ambassadeurs de *Moscovie*,
&

& des *Lesqui*, la semaine précédente, par de pareils spectacles, par de pareils divertissemens, & par un festin tout semblable, excepté qu'on ne leur donna ni vin, ni eau de vie à boire. Un peu avant le dîner, le Roi fit venir le fils du Gouverneur de *Jarron*. Il entra dans la sale, salua le Roi à la façon Persane, & présenta la Lettre de son Pere sans dire une seule parole, & sans que le Prince lui en dit une non plus. Le Roi en use ainsi par grandeur, & pour tenir davantage dans le respect ses sujets, & les Etrangers. Le feu Roi son Pere étoit plus affable aux uns, & aux autres. Il faisoit approcher de lui les Ambassadeurs, & les Envoyez, plusieurs fois durant la fête de leur audience, & les entretenoit de leurs affaires, ou du moins de choses indifferentes. Toutes lès fois que j'eus l'honneur de l'approcher, & j'eus cet honneur cinq fois en dix semaines de tems que je demurai à sa Cour l'an 1666. il me fit toujours la grace de me parler. Ce n'étoit pas directement à la verité; il disoit sa pensée au *Nazir*; le *Nazir* la rapportoit à mon Interprète: mon Interprète me la rapportoit, & ayant reçu ma réponse, elle passoit à lui par le même canal. Si j'eusse fû alors le Turc, ou le Persan, comme je l'appris depuis, ce bon Prince sans doute n'y eût pas fait tant de façon.

Le 22. on mit le prix aux présens des Envoyez. C'est la coutume en *Perse*, de porter le présent qu'on fait au Roi, dans un grand appartement du Palais Royal, nommé *Ghiraconé*, c'est-à-dire, *la Maison du vin*, parce que c'est-là le buffet & le Magasin où l'on garde tout le vin qui est pour la bouche du Roi. On
con-

consigne les Présens au Chef du gobelet, qui est le Surintendant de cet appartement-là. On y met le prix les jours suivans, sur l'estimation des Marchands & des Connoisseurs les plus habiles. Chaque pièce du présent est ensuite départie aux Officiers du Roi qui sont établis sur les choses de même nature que ces pièces. La tapisserie par exemple, est livrée au Magasin du lieu où en est la Manufacture Royale. Les armes & les Canons sont mis dans l'Arsenal. Les pierreries sont consignées au Trésor, & ainsi du reste. Les Intendans particuliers de chaque département en chargent leurs livres. On enregistre aussi le présent à la Chambre des Comptes du Domaine, & on l'écrit sur tant de registres qu'il est impossible que rien s'en perde. Si l'on vouloit savoir un par un tous les Présens qu'on a faits aux Rois de *Perse* depuis deux cens ans, il n'y auroit rien de plus facile, & on le sauroit dans tout le détail.

Je fus appelé de la part du *Nazir* à l'estimation des Présens. J'allai, après en avoir informé les Envoyez, & leur avoir demandé s'ils desiroient qu'on mît le prix aux choses selon la juste valeur, ou plus, ou moins. Je faisois cette demande, parce que les Présens qu'on fait au Roi payent vingt-cinq pour cent de regal en argent comptant, aux Officiers de sa maison, lesquels on prend sur le pied de l'estimation; & qu'elle soit bien ou mal faite, il faut que la personne qui a fait le Présent y acquiesce & paye ces vingt-cinq pour cent. A cet égard là, il y a véritablement du dommage pour un Ambassadeur à estimer son Présent haut, mais l'on regagne aussi d'autre côté
ce

ce que l'on y perd ; parce que le Roi & les Ministres , se faisant toujours informer de la valeur du Présent , pour y avoir égard dans les demandes que l'on leur fait , on trouve là son compte à faire estimer un Présent plus qu'il ne vaut. J'allai à l'assignation sur les neuf heures , où je trouvai le Prévôt des Marchands , un Contrôleur de chez le Roi , le Chef des Orfèvres , les Intendans des Manufactures d'étoffes d'or & de soye , le Grand Maître de l'Artillerie , le Chef des Peintres , & dix ou douze des principaux Marchands d'*Ispahan*. Ils avoient commencé l'appréciation. Les Présens de l'Envoyé de la Compagnie Française , non compris les Canons , furent estimez près de vingt mille écus. Ceux de l'Envoyé de la Compagnie Angloise furent mis à trois mille cinq cens écus. Chaque chose fut ensuite dépar-tie en son lieu comme on l'a dit. Les miroirs , les lustres , les pistolets , le tableau , & les lunettes d'approche , furent portées au Tresor commun , qui est au Château d'*Ispahan* , où tout cela est consommé par le tems & par la poussiere , avec une infinité d'autres pièces de cette nature , que des Europeans , & entre les autres les Moscovites , les Turcs , & les Armeniens , ont donnez aux Rois de Perse , depuis deux cens ans. C'est que ces choses-là n'étant point à l'usage du Païs , on les laisse perir dans un coin , croyant qu'il n'est pas de la grandeur du Roi de les faire vendre , ni de les donner. On porta le Poivre , le Thé , l'Ambre , & l'huile de Girofle , au *Cherbet-Kané* , c'est le *magazin des liqueurs*. Les Porcelaines demeurèrent au buffet , & les Etoffes enfin furent dépar-ties

ties en diverses garderobes du Roi, y en ayant une pour chaque sorte d'étoffe.

Le même jour, étant à dîné chez le *Nazir*, la conversation tourna sur lès deux Audiences, dont l'on a fait la relation, sur les Européens, & enfin sur les contestations qui s'étoient élevées entre l'Envoyé de la Compagnie Françoisise, & celui de la Compagnie Angloise, pour la préseance. On me demanda si dans l'Europe l'on se faisoit une affaire de ces vains sujets. Je répondis en souriant, qu'ils avoient raison, à mon avis, de traiter ainsi ces sortes de contestations, mais que dans l'Europe, on ne les appelloit pas de même: qu'on les croyoit des choses essentielles, & que non seulement les Royaumes combattoient pour des préseances, mais qu'il n'y avoit guere de particulier qui n'y prît garde, & ne ménageât son rang comme son plus cher intérêt. Le grand Ecuyer, qui étoit là, dit, que les Mahometans étoient bien heureux d'être gueris de ces foibleesses, & de n'avoir point mis l'honneur dans de si importunes & si dangereuses chimeres.

On conta là, entre les autres nouvelles, que le premier Ministre avoit fait donner le matin deux cens coups de bâton sous les pieds à un *Molla*, ou Docteur, parce que de bas Officiers de l'Artillerie lui avoient présenté des Requêtes, que ce Docteur avoit écrites, où le sens étoit si confus, & si embarrassé de complimens, & de vieux Phebus; qu'on avoit beaucoup de peine à le penetrer, quelque attention qu'on y fit. Après que ce miserable eut reçu un si rude châtiment, le premier Ministre le fit porter en sa presen-

Tome III.

L

ce,

ce , car il n'étoit pas en état de marcher. *Un grand Visir*, lui dit-il, *a bien d'autres choses à faire, que de lire tes méchans complimens, & de débrouiller le chaos des Requêtes que tu écris. Use d'un stile plus clair & plus simple, ou n'écris point pour le public; autrement je te ferai couper les mains.*

Le 23. ce Ministre remit à un Renegat Portugais, Interprète du Roi, les Lettres que les Envoyez avoient delivrées au Roi & au *Nazir*. Ce Renegat, qui faisoit accroire aux Persans, qu'il entendoit toutes les langues de l'Europe, quoi qu'il ne fût que sa langue naturelle, alla porter ces Lettres aux Augustins Portugais Missionnaires à *Ispahan*, croyant qu'ils les lui expliqueroient, mais il les en trouva aussi peu capables que lui. Ils envoyèrent querir l'Interprète des Hollandois. C'est un Arabe qui a demeuré long-tems en Europe, & qui a un grand talent pour les langues. Il fut bien aise d'avoir ces Lettres en main, pour en donner des Copies à ses Maîtres, qui sont fort curieux des affaires d'autrui, sur tout de celles qui ont relation aux leurs, & qui regardent le Commerce; mais il ne put traduire la Lettre du Roi d'Angleterre, n'entendant pas l'Anglois. Il mit les deux autres en Persans.

Le 24. l'Envoyé de la Compagnie François se envoya aux Ministres les Présens qu'il avoit preparez pour eux, savoir

A l'Etmadeulet, ou Grand Visir,
Dix-sept onces d'Ambre-gris.
Deux *Chals*, ou Ceintures des Indes, très fines.

Six

Six Turbans de Soye d'or & d'argent.

Une petite Horloge.

Une Montre.

Douze livres de Thé.

Au Grand Maître.

Dix-sept onces d'Ambre-gris.

Trois Turbans de Soye d'or & d'argent.

Trois Ceintures.

Trois Montres.

Douze livres de Thé.

Quinze cens écus en argent comptant.

A *Mirzataber*, Contrôleur de la maison
du Roi.

Deux Turbans.

Quatre fines Indiennes.

Trente-quatre pièces de Porcelaine de la
Chine, de diverses grandeurs.

Trois livres de Clou de girofle.

Trois livres de Cannelle.

Trois livres de Thé.

Trois livres de Cardamome.

Cinquante Noix muscade.

Trente livres de Poivre.

Cent cinquante écus en argent comptant.

Le même jour, sur les dix heures du matin, l'Ambassadeur de Moscovie fut amené sur les chevaux du Roi, à un appartement du Palais Royal, où le Grand Visir, & les autres principaux Ministres du Conseil s'étant rendus peu après, il fut deux heures en conférence avec eux. On le régala en suite. Le Festin fut splendide en viandes & en liqueurs, mais on n'y servit ni vin, ni eau de vie.

La Négociation de cet Ambassadeur fut tenue assez secrete. Les Ministres publierent que sa commission consistoit à faire savoir au Roi de Perse que son Maître lui enverroit bien-tôt un Ambassadeur Extraordinaire ; mais on apprit dans la suite qu'il étoit venu proposer au Roi d'entrer dans la Ligue que le Grand Duc avoit nouvellement faite avec les Polonois contre le Turc. Le Roi de Perse n'y voulut pas entendre. Il promit seulement que si les Moscovites & les Polonois étoient une fois bien engagez dans la guerre contre le Turc , & qu'ils voulussent après lui donner des sûretéz de ne faire point la paix sans lui, il prendroit les armes , & se jetteroit sur *Bagdad*. C'est la réponse qu'on donna à l'Ambassadeur , & sur laquelle il fut expédié. Il en demandoit instamment une plus précise , mais le premier Ministre lui ferma la bouche en disant ; que les Chrétiens avoient plusieurs fois engagé les Rois de Perse à faire la guerre avec eux contre le Turc , & qu'après ils avoient fait la paix sans leur participation.

Le 27. le premier Ministre m'envoya querir de grand matin fort en hâte. J'étois encore au lit , & mon pallefrenier & mon laquais étoient sortis. Je dis à ses gens, qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner , & qu'aussi-tôt que mes valets seroient venus, j'irois à l'hôtel de leur Maître. *Comment Monsieur*, me répondirent-ils en souriant , *ne savez vous pas que nous n'oserions retourner sans vous amener ?* En disant cela , un d'eux courut à l'écurie me seller un cheval. Un autre s'offrit de m'habiller , & il fallut que je le souffrissse. Comme je descendois , quatre autres Cavaliers arri-

voient

voient pour me faire hâter. J'avois de la peine d'aller sans laquais, la coutume étant d'en mener toujours un ou deux par les rues d'*Isphahan*, à cause de la presse. Mais ils me dirent qu'en allant ils me feroient bien faire place, & que pour le retour ils me donneroient des laquais. J'observe cela, pour faire connoître avec quelle promptitude on exécute en Perse les ordres des Grands. Un Officier n'ose dire à son Maître qui l'a envoyé querir quelqu'un, qu'il ne l'a pas trouvé, ou qu'il n'étoit pas à la maison, ou qu'il ne sauroit venir; il faut qu'il le trouve & qu'il l'amène, autrement les coups de bâton punissent sur le champ la négligence du messager. J'allai aussi vite qu'on me mena, tant pour complaire aux gens qui me menoient, que pour savoir ce qu'on me vouloit, de quoi j'étois un peu en peine. Le premier Ministre me dit, qu'il m'avoit envoyé querir pour traduire la Lettre du Roi d'Angleterre, & celle de la Compagnie François. Il me les mit à la main en même tems, & commanda à deux Secretaires de me conduire dans un Cabinet, & de prendre la traduction de ces Lettres. Je ne sai si la première Version qu'il en avoit fait faire ne l'avoit pas satisfait, ou s'il vouloit en avoir diverses, pour plus grande sûreté. Je les mis en Persan, le mieux que je pûs, & j'en pris des copies. Celle du Roi d'Angleterre étoit en Anglois, écrite sur un grand velin, en lettres d'or & noires, le haut & les côtes à la largeur de six doigts, peints en miniature. Le Portrait du Roi, ses Armes, sa Devise, ses Chiffres, y étoient enchassés dans une frize de Moresques. Avant que d'en donner la

copie , je ferai un recit abrégé de l'établissement des Anglois en Perse.

Les Anglois allerent la premiere fois en Perse , environ l'an 1613. Ils furent assez bien reçûs par les Persans à *Bandar-abassi* , mais ils le furent fort mal des Portugais à *Ormuz* , Isle qui n'est qu'à trois lieues de *Bandar-abassi*. Les Portugais , qui étoient alors les Maîtres du Commerce dans toutes les Indes , n'ayant pas dessein d'en faire part à ces nouveaux venus , mais au contraire de les en priver , se mirent à les traverser de tout leur pouvoir ; & entre les autres duretez , ils leur faisoient payer à *Ormuz* , où étoit le grand Négoce du Golphe Persique , plus de Droits qu'à tous les autres Peuples. *Abas* le Grand , alors Roi de Perse , qui étoit bien informé de ce qui se passoit entre ces Europeans , fit offrir le Négoce aux Anglois dans ses Ports de terre ferme. Il leur envoya des Présens : il attira quelques-uns d'eux à sa Cour , où il leur fit mille caresses , & enfin l'an 1620. il les engagea dans une Ligue pour chasser les Portugais du Sein Persique. Il n'étoit pas moins irrité contr'eux que les Anglois , parce qu'ils chargeoient en toutes rencontres ses sujets d'affronts & d'outrages , & leur empêchoient le Commerce. On ne pouvoit passer aisément aux Indes que sur les vaisseaux Portugais : or quand quelques Marchands Persans alloient à *Ormuz* demander passage aux Portugais ; le Chef d'*Ormuz* leur demandoit ce qu'ils vouloient aller faire aux Indes , & quelle sorte de marchandise ils vouloient acheter ; & quand ils le lui avoient dit , il les menoit aux magazins du lieu , & leur faisant voir de grandes par-

parties de ces marchandises , il leur disoit : *Voilà de ce que vous demandez : achetez le premierement , & s'il vous reste de l'argent à employer , je vous ferai passer aux Indes.* Les Portugais , avec cette dureté , obligeoient les Marchands étrangers , ou à retourner sans rien faire , ou à acheter les choses d'eux aux prix qu'il leur plaisoit.

Abas s'en plaignit plusieurs fois au Gouverneur d'*Ormus* , mais toutes les réponses qu'il en recevoit étoient si hautaines & si offensantes , qu'elles donnoient un nouveau sujet de plainte. Ce grand Prince résolut de ruiner un si superbe pouvoir. Il manquoit de vaisseaux pour passer ses troupes à *Ormus* , qui étoit la principale Forteresse des Portugais dans le Sein Persique , & celle qui incommodoit particulièrement la Côte de Perse. Il proposa aux Anglois de se joindre ensemble , & ils l'accepterent. Le Traité portoit , „ que l'on „ attaqueroit à frais communs ce que les Por- „ tugais tenoient dans le Golphe. Que les „ Anglois passeroient les Persans dans l'Isle „ d'*Ormus* , & dans les autres voisines , & durant les sièges , empêcheroient les secours „ par mer. Que les Places qu'on prendroit „ demeureroient à la Perse , mais que la dépouille , & tout ce qui se trouveroit dedans , „ seroit partagé également. Que le Négoce „ seroit transféré à *Bandar-abassi* , où les Anglois seroient non seulement pour toujours „ exemts de toute sorte de droits , mais qu'ils „ partageroient également avec les Persans „ les entrées & doüanes , à condition toutefois d'entretenir dans le Golphe quatre „ vaisseaux de guerre , ou deux au moins ,

„ afin d'affurer la navigation aux Marchands,
 „ & de les garentir contre les vaisseaux Por-
 „ tugais.

Ce Traité produisit la prise d'*Ormuz* sur les Portugais, l'an mil six cens vint trois, & de deux autres Isles tout proche, & depuis cela il a reçu de continuelles infractions de part & d'autre. Les Persans, qui n'observent pas les choses avec assez de bonne foi, & qui usent de fourberies par tout où il y a lieu de le faire, n'ont point tenu parole aux Anglois, qu'ils ont crû assez payez, de ce qu'ils avoient contribué à la prise d'*Ormuz*, par le riche butin qu'ils y firent, & par le Négoces qu'ils ne pouvoient avoir auparavant; au lieu de considerer que c'étoit aux Anglois qu'ils devoient la prise de ces importantes places, & la liberté de leurs Côtes & de leur trafic. Ils se sont mis à diminuer, d'année en année, aux Anglois ce qui leur appartenoit de la moitié des Doüanes de *Bandar-Abassi*; & enfin, ils en sont venus jusqu'à leur donner seulement huit ou dix mille écus pour leur moitié, quoi que le total monte d'ordinaire à sept ou huit cens mille livres; & ce qui est tout à fait injuste; ils obligent l'Agent des Anglois de leur donner quittance de la moitié de la Doüanne, à moins de quoi ils ne lui veulent rien donner. Le pretexte dont ils se servent pour colorer cette injustice, est que les Anglois n'ont point entretenu de vaisseaux de guerre dans le Golphe, comme ils y étoient obligez par le Traité. Ils leur imposent aussi de passer sous leur nom des Marchandises qui ne leur appartiennent point, & de transporter de grandes sommes d'or & d'argent hors du Royaume, contre les

les défenses. Les Anglois ont été obligez durant long-tems d'en passer par tout où les Persans ont voulu, ne pouvant mieux faire; mais songeant au tort qu'on leur faisoit, la Compagnie Angloise s'adressa au *Roi d'Angleterre* l'an 1670. le suppliant d'écrire au *Roi de Perse*, en faveur de leurs légitimes prétentions. L'Envoyé de la Compagnie Angloise obtint des Lettres patentes du *Roi Persan* aux fermiers de *Bandar-Abassi* de payer quarante cinq-mille francs par an aux Anglois, outre la franchise des Douïannes pour tout ce qui leur appartenoit; mais comme la Compagnie Angloise ne fut pas contente de cet accord, elle pria de nouveau S. M. Britannique de lui donner une autre Lettre plus pressante pour le *Roi de Perse*; ce qui fut fait, & c'étoit cette Lettre qu'on me donna à interpréter. En voici la copie.

„ **C**HARLES Second, par la grace de Dieu
 „ Roi d'Angleterre, d'Ecosse, de Fran-
 „ ce, & d'Irlande, Défenseur de la Foi; au
 „ Haut & Puissant Monarque *Cha Soliman*,
 „ Empereur de Perse, de Medie, d'Hircanie,
 „ & de plusieurs autres vastes Pais & Seigneu-
 „ ries. Nous avons été informez des Direc-
 „ teurs de la Compagnie des Indes Orienta-
 „ les de l'élevation de V. M. au Thrône de
 „ vos fameux Ancêtres, & de la paix &
 „ tranquillité dont ce Grand & Puissant Em-
 „ pire de *Perse* jouit sous l'obéissance de V. M.
 „ Nous en congratulons avec joye V. M. desi-
 „ rant fortement que le bonheur & la prospé-
 „ rité dont elle jouit augmentent & durent
 „ autant qu'il est possible, & que Dieu tout
 „ L. 5 „ puis-

„ puiffant la conſerve couverte de gloire
 „ & comblée de tous les biens du corps & de
 „ l'eſprit. Ladite Compagnie des Indes
 „ Orientales nous a très-humblement repré-
 „ ſenté qu'il y a environ cinquante-ans qu'el-
 „ le fit un Traitté avec le fameux *Cha Abas*,
 „ un des plus renommez predeceffeurs de V.
 „ M. par lequel ce grand Prince, en vertu
 „ des grands & importants ſervices que cette
 „ Compagnie lui avoit rendus à ſes dépens,
 „ & particulierement pour l'aide & le ſecours
 „ qu'elle lui donna pour prendre le Château
 „ de *Kitchmich*, & le château, la ville, &
 „ l'Iſle d'*Ormus*, lui accorda entr'autres pri-
 „ vileges & avantages la moitié des droits de
 „ Douïannes, qui ſe payent par tous les Mar-
 „ chands qui négocient du côté d'*Ormus*,
 „ tant par mer que par terre; comme il paroît
 „ par l'Article 3. dudit Traité. A préſent,
 „ cette Compagnie ſe plaint que depuis plu-
 „ ſieurs années, les Officiers de V. M. fru-
 „ ſtrent ſes Agens de la plupart des droits,
 „ & leur font une part ſi modique du revenu
 „ de cette Douïane, que c'eſt d'ordinaire moins
 „ de mille *Tomans* qu'ils leur donnent, quoi
 „ que ce revenu aille au delà de trente mille
 „ *Tomans* par an. Nous deſirons ſur cela
 „ avec beaucoup d'affection, que l'égard de
 „ l'ancienne amitié & bonne corréſpondance
 „ qu'il y a entre les deux Nations, étant con-
 „ ſidéré comme il le doit être, l'expoſition
 „ & la remonſtrance que nous faiſons avec un
 „ cœur droit du tort & des dommages qui ſont
 „ faits à cette Compagnie, lui ſervent auprès
 „ de V. M. pour lui en faire avoir juſtice;
 „ Et que V. M. ordonne qu'on la paye &
 „ ſa-

„ satisfasse des arrerages de ces droits de
 „ Douïanne, c'est-à-dire de ce qui manquoit
 „ à ce *qui lui a été* payé-ci devant pour faire
 „ sa juste moitié. Nous desirons aussi que
 „ V. M. fasse un ferme & inalterable établis-
 „ sement là-dessus pour l'avenir, & comman-
 „ de absolument à ses Officiers & Ministres,
 „ que desormais ils satisfassent les Agens de la-
 „ dite Compagnie de la moitié toute entiere
 „ de la Douïanne, en une juste mesure & pro-
 „ portion, suivant les termes du Traité men-
 „ tionné, afin que la sincere amitié & la bon-
 „ ne correspondance, qui dure depuis tant
 „ d'années entre les deux Nations, continué
 „ sans aucune violation ni alteration. Sur
 „ quoi nous recommandons V. M. à la pro-
 „ tection du Tout Puissant.

Le premier Ministre eût du chagrin de voir que les Anglois ne se contentoient pas de ce qu'il avoit fait en leur faveur, deux ans auparavant, mais qu'ils revenoient encore à la charge. Il ne put contenir son ressentiment. Il dit à l'Interprète de la Compagnie Angloise, un jour qu'il sollicitoit avec chaleur une plus favorable composition que la première fois; *C'est toi qui encourages les Anglois à nous fatiguer de demandes reïterées. Tu mets deux aunes d'écarlate, avec quelque clincan, sur le dos d'un Commis, & nous l'ériges en Ambassadeur. La Perse a mille fois payé aux Anglois le service qu'ils nous reprochent si fort, & qui est l'unique que nous ayons jamais reçu d'eux. Ce n'est point nous qui avons commencé d'enfreindre le Traitté, ce sont les Anglois qui l'ont fait les premiers, & nous serions bien fondez à n'y avoir*

L 6 plus

plus aucun égard. L'Agent Anglois ne pût obtenir rien davantage; mais pour ne le pas renvoyer toutefois à vuide, on lui donna une nouvelle expedition des Lettres patentes de l'an 1670. & une Lettre pour le Roi d'Angleterre qui étoit cachettée. A la verité on ne peut pas excuser les Persans sur ce point-là, car il faut toujours garder les Traitez dans toute leur étendue; mais il faut avouer néanmoins qu'ils ne laissent pas d'être loüables de continuer à laisser les Anglois négocier francs de toute sorte de droits dans leur Empire, & de leur donner tous les ans cinquante mille livres pour un service rendu cinquante ans auparavant, dont on peut dire qu'ils furent payez dès lors fort abondamment.

Quant aux Lettres de l'Envoyé de la Compagnie Françoisse pour le Roi & pour le *Nazir*, c'étoit des pièces trop mal faites pour être publiées. Leur datte étoit du premier Mai 1671. & cependant il y étoit parlé *des grandes victoires du Roi de France contre les Hollandois*, qui n'arriverent que dans l'année suivante, & de leur *fin & destruction totale qui étoit prête d'arriver*; Ce sont les termes; & c'est ainsi que se brouillent & s'égarent les Moines, lors qu'ils se veulent mêler des affaires du monde: car c'étoit le Superieur des Capucins Missionnaires à *Ispahan* qui avoit composé ces Lettres, & qui dirigeoit toute l'Ambassade. Les Anglois & les Hollandois firent bien sentir ces contradictions; & les Persans mêmes reconnurent aisément que ces Lettres étoient supposées, par ceci particulièrement, qu'elles faisoient mention de *deux Envoyez égaux en qualité, & Collegues*, & cependant la Lettre
que

que Mr. *Guefton* avoit écrite au *Nazir* à son arrivée à *Bandar-Abaffi*, & celles du Gouverneur & des gens du Roi, de celieu là, qui donnoient avis de fa venuë, ne faffoient mention que de lui feul pour Envoyé, de forte que c'étoit une verité de notorieté publique qu'il n'avoit ni Colleague, ni fecond. Ils favoient bien d'ailleurs, qu'après fa mort tous les gens de la Suite furent long-tems à refoudre ce qu'ils feroient, & que dans les premiers jours ils dirent à tout le monde & firent dire au Gouverneur de *Chiras*, qu'ils vouloient s'en retourner à *Bandar-Abaffi*, n'ayant point de commiffion pour paffer outre.

J'ai ouï raconter chez le *Nazir* une chofe affez burlefque fur le fujet de ces Lettres; c'eft que comme il les lifoit au Roi, il vint à ce Prince une plaifante penfée dans l'efprit fur les noms des Envoyez de la Compagnie. Celui-ci s'appelloit de *Foncheres*, mot qui mal prononcé en Perfian, fignifie *jeune Lyon*, & l'un des trois premiers Envoyez s'appelloit *Beber*, qui fignifie *vieux Tygre*. Le Roi entendant repéter ces noms, arrêta le *Nazir*, en difant, *qu'eft-ce qu'ils écrivent ces Marchands François, qu'ils ont envoyé premièrement un vieux Tygre, & qu'à préfent ils envoient un jeune Lyon?* Ces Equivoques le firent bien rire & tous ceux qui étoient autour de lui.

Le 28. j'allai donner avis aux Envoyez François & Anglois que j'avois mis leurs Lettres en Perfian par l'ordre du premier Miniftre. L'Envoyé Anglois me témoigna d'en être fort aife, & m'en remercia, m'affurant que la Compagnie d'Angleterre m'en demeureroit fort obligée. En effet, il avoit fujet

L 7 d'être

d'être content que j'eusse fait cette traduction, parce que j'avois conservé à l'original toute sa force; chose que les gens du Pays n'osent faire, craignant de s'attirer l'indignation des Ministres en disant quelque chose qui puisse déplaire, quoi qu'ils ne le fassent que par ordre. Pour l'autre je reconnus au travers de ses remerciemens, qu'il étoit bien fâché que j'eusse vu ses Lettres, parce qu'il n'étoit pas possible que la supposition n'en sautât aux yeux à un François.

Le premier Octobre, le Roi partit d'*Isfahan* à trois heures du matin pour son voyage de *Casbin*, qui est l'ancienne *Arsacie*, & alla mettre pied à terre à la maison d'*Hazar gerib*, qui est au bout du cours d'*Isfahan*, à demie lieuë de son Palais. Les Astrologues le firent lever à cette heure là pour une traite de demie lieuë, parce que c'étoit le moment d'une constellation favorable pour le commencement d'un grand voyage. La mere & les Favorites partirent à même tems.

Le second, je me rendis du matin au *Cbi-raconé*, qui est le Buffet du Roi, pour le voir emballer pour le Voyage. L'Intendant, qu'on appelle en Persan *Cbi-rachi-bachi*, c'est-à-dire *Chef des pourvoyeurs de vin*, eut la bonté de me faire voir tout ce qu'il a de plus beau en maniment. Ce sont plusieurs douzaines de cueuilleres assorties, des Vases, des Coupes, des Soucoupes, des plats, des bassins, des brocs, des pots à l'eau, des nefs, des bouteilles, des crachoirs, tout cela partie d'or émaillé, partie garni de pierreries, & partie garni de perles. Il n'y a rien là que d'or fin, & travaillé, ou garni. C'est une chose incroya-

croyable que le nombre & la valeur de cette vaisselle. Il y a des coupes si grandes, qu'on ne les sauroit tenir d'une main, quand elles sont pleines. Il y a aussi de ces tasses faites comme des cueuilleres à pot, dont on se sert souvent à la table du Roi, & qu'on appelle *Azar-peché*, c'est-à-dire *mille Chimeres*: c'est pour exprimer qu'on est si yvre, quand on en a bû quelques unes, qu'on a la tête toute troublée. Il y a de ces sortes de tasses-là, qui ne tiennent que demi setier. Les plus grandes tiennent trois chopines. Les ordinaires sont d'une pinte. Ce qui me parut le plus royal, ce fut une douzaine de cueuilleres longues d'un pied, grandes à proportion faites pour boire du bouillon, & des liqueurs. Le cueuilleron étoit d'or émaillé. Le manche étoit couvert de rubis. Le bout étoit un gros diamant de quelques six carats. Cette douzaine de Cueuilleres pouvoit valoir seize mille écus. Il ne faut pas s'étonner qu'elles aient le manche long d'un pied, parce que comme dans tout l'Orient, on mange à terre, & non sur des tables, il faudroit trop se baïsser pour prendre du bouillon si les cueuilleres n'étoient aussi longues. La plupart de toutes ces pièces sont antiques. A moins de voir soi-même la quantité qu'il y en a, on ne sauroit croire ce qui s'en peut dire. J'ai tâché plusieurs fois de savoir à combien tout cela se monte sur les registres, car il est marqué, & l'on le fait très-exactement, mais je n'ai pu le découvrir. Toute la réponse que j'en pouvois tirer, c'est qu'il y en avoit pour des sommes immenses, & que le compte en étoit infini. Je suis persuadé après ce que j'en ai vu,

vû, qu'il y en a pour plusieurs millions. Le Chef de Gobelet m'a dit une fois que le buffet du Roi contenoit quatre mille pièces, ou ustenciles, toutes d'or, ou garnies d'or, & de pierreries, comme je l'ai rapporté. Ce Seigneur me donna à diner, & me fit boire de plusieurs fortes de vins & d'eaux de vie, tant que la tête m'en tourna en un quart d'heure ; car ces vins sont violens, & les eaux de vie le sont encore plus. Si l'eau de vie n'est forte comme l'esprit de vin elle ne plaît point en *Perse*, & le vin qu'on y estime davantage, est celui qui est très-violent, & qui enivre le plus vîte. Il me traitoit en Persan, croyant que c'étoit me bien régaler que de m'enivrer d'abord. On appelle le vin en *Perse* *Cherab*, terme qui dénote en son étymologie toute sorte de liqueur. Le nom de Sorbet, & celui de sirop, viennent de ce terme de *Cherab*, que les Mahometans Religieux ont en telle horreur, à cause que le vin enivre, qu'il est impoli de le proferer seulement en leur présence.

Le 3. je conclus un marché de mille pistoles avec la femme du grand Pontife, qui est sœur du feu Roi, comme je l'ai observé. Le marché fait, elle m'envoya dire qu'étant du Voyage du Roi, elle avoit besoin de son argent comptant, mais qu'elle me donnoit le choix de prendre une assignation à deux mois de terme, ou de l'or en plat. J'acceptai de prendre de l'or, & on me remit au soir. Dès que j'eus comparu à l'assignation un Eunuque, Intendant de la Princesse, apporta un plat bassin du poids de six cens onces, à fort peu près. J'avois amené avec moi un changeur

geur Indien , fort habile en or & en argent. Il toucha le plat en divers endroits , & le jugea à vint trois carats & demi , & me dit qu'il le garentissoit à ce titre. J'en fis le marché à cinquante six francs l'once. J'eusse volontiers achetté tout le bassin à ce prix-là , mais on ne m'en voulut donner que ce qu'il me falloit pour mon payement.

Le soir , étant allé chez le Roi , pour voir plusieurs Seigneurs qui me devoient de l'argent ; le premier Maître d'Hôtel du Roi , le Capitaine de la Porte , & le Receveur des présens , qui étoient du nombre , me prièrent de voir l'Envoyé de la Compagnie Françoisé , & de lui dire , *qu'on s'étonnoit à la Cour qu'il ne voulût pas payer le régale des présens qu'il avoit faits au Roi. Qu'on l'informoit mal en cela des coutumes de Perse , puisque tous les Ambassadeurs , & généralement tous ceux qui font des présens au Roi , de quelque part qu'ils vinsent , payoient ce régale , qui étoit un droit établi , & le principal émolument de leurs charges , & des autres Officiers qui y avoient part. Que c'étoit vainement qu'il se faisoit une affaire de ne le payer pas , parce que sûrement il faudroit qu'il le payât.* Ces Seigneurs me dirent la chose beaucoup plus fierement que je ne la raporte. D'autres Interressez dans ce même droit me chargerent aussi du même Message , de manière que je crus être obligé de le rapporter à cet Envoyé , afin qu'il pût prendre plus sûrement ses mesures. Je le trouvai prévenu pour sa conduite. Il me répondit , „ qu'il „ avoit fait entendre à ces Seigneurs la première fois qu'on lui avoit parlé de ce droit , „ qu'il étoit venu faire un présent au Roi , „ mais

„ mais qu'il n'avoit rien apporté pour les Of-
 „ ficiers , qu'absolument il ne leur donne-
 „ roit rien , & qu'il me prioit de leur porter
 „ cette réponse à ma commodité. On fai-
 „ soit parler l'Envoyé de cette sorte , & on
 „ lui avoit mis en tête que le *Nazir* l'affran-
 „ chiroit du droit prétendu. “ Ce Seigneur
 fit effectivement quelques démarches pour
 cela. Il lût au Roi la Requête que l'Envoyé
 présenta à cet effet. Les Grands qui étoient
 interressez présenterent aussi requête à l'encon-
 tre , & le différent fit bruit. Le premier Mi-
 nistre ne se déclaroit point. L'Envoyé alle-
 guoit pour ses raisons que son Collegue qui
 avoit des ordres libres étoit mort ; mais que
 lui n'avoit point le pouvoir de rien donner ,
 outre ce que portoit sa commission. Les
 Grands alleguoient la coutume , & que ce
 droit fait une partie de leurs appointemens.
 Enfin le Conseil Royal ordonna qu'on infor-
 meroit la chose chez les Anglois , chez les
 Portugais , & chez les Hollandois , & que s'il
 se trouvoit qu'on eût jamais fait grace de ce
 droit à quelque Ambassadeur ou Envoyé de
 ces Nations-là , on la feroit aussi à cet En-
 voyé. On fit venir les Interprètes de ces Na-
 tions , & on fit apporter les registres du Rece-
 veur des présens. Ils demeurèrent tous d'ac-
 cord que nul Européen n'avoit jamais été af-
 franchi de ce droit , & il fallut que l'Envoyé
 François en passât par-là. On lui fit pour-
 tant grace de quelque chose , & il en fut quit-
 te pour dix mille huit cens livres.

Ce droit est de quinze pour cent par consti-
 tution. Les abus qui s'y sont glissés l'ont fait
 monter à près de vingt cinq. Le Grand Mai-
 tre

tre d'Hôtel en prend dix, lesquels de droit il faudroit qu'il partageât avec les *Yeffaouls*, qui sont comme les Gentils-hommes ordinaires de chez le Roi, lesquels sont au nombre de vingt quatre; mais il ne leur en donne presque rien. Les autres quinze pour cent sont pour les Intendans des Galleries, ou Magasins, où le présent est consigné, comme on l'a dit; ainsi les droits de la pierrerie, dont on fait présent au Roi, sont pour le Chef du trésor, & le Chef des Orfevres, & ainsi du reste.

Le même jour, le Grand Maître vendit aux Armeniens, au nom du Roi, un Diamant de cinquante trois carats, appartenant à la Princesse sa Mere, cent mille francs, à payer en dix-huit mois. Ce Ministre avoit fort tâché de le troquer avec moi contre une partie de ce que j'avois apporté, mais n'ayant pas voulu m'en charger, & la Mere du Roi en étant dégoutée, & s'en voulant défaire à quelque prix que ce fût, on obligea enfin le corps des Marchands Armeniens de l'acheter. Ils se défendirent de ce marché tant qu'ils purent; mais on les sollicita & pressa si fort de faire ce plaisir à la Mere du Roi, qu'ils furent enfin contraints de se rendre. Si d'abord ils eussent fait présent de sept ou huit cens pistoles au *Nazir*, il les eût garentis de cette avanie. Ils m'offrirent huit jours après ce Diamant à un tiers de perte.

Le 4. l'Envoyé de la Compagnie Française eut une conference avec le premier Ministre. Il se rendit à dix heures à l'Hôtel de ce Seigneur. Le *Nazir* y étoit & plusieurs autres Ministres. On mit sur le tapis les Lettres

tres qu'il avoit présentées & le mémoire de ses demandes, & on lui demanda qu'est-ce qu'il offroit en échange des exemptions de droits & des autres graces qu'il prétendoit. Il se trouva empêché de répondre, & il supplia qu'on envoyât querir le Supérieur des Capucins. On le fit, & ce Capucin étant venu, il répondit au nom de l'Envoyé, *qu'il n'avoit nul pouvoir de traiter, & qu'il n'étoit venu pour autre chose que pour faire un présent au Roi, & pour demander la confirmation des privilèges accordés par le feu Roi à la Compagnie, & confirmer par le Roi regnant.* Les Ministres répondirent, „ que les premiers Députés de la „ Compagnie qui étoient venus l'an mil six „ cens soixante cinq, avoient donné parole, „ en recevant ces privilèges, qu'au bout de „ trois ans, il viendrait de nouveaux Députés de la Compagnie non seulement apporter des présens, mais aussi faire un Traité „ de commerce avec la Perse, & que c'étoit „ uniquement sur cette parole qu'on leur „ avoit donné ces privilèges, & que le Roi les „ avoit confirmés au commencement de son „ règne.“ Le premier Ministre ajouta ces paroles : *Les Anglois ont les exemptions que vous demandez pour avoir mis Ormus dans les mains des Persans. Les Portugais en jouissent pour avoir cédé à la Perse les terres qu'ils tenoient dans le Golphe. Les Hollandois les ont aussi en vertu de six cens bales de soye qu'ils prennent tous les ans du Roi, à un tiers plus cher qu'elle ne vaut au marché. Les François que veulent-ils nous donner pour avoir les mêmes exemptions qu'eux ?* Le Supérieur des Capucins répondit pour l'Envoyé, „ qu'il n'avoit point d'ordre „ de

„ de traiter aucunes conditions. Que Mon-
 „ sieur *Gueston*, qui étoit Plénipotentiaire,
 „ en eût traité s'il fût venu; mais qu'étant
 „ mort, l'Envoyé ici présent n'avoit d'autre
 „ ordre que de faire au Roi le présent qu'il
 „ avoit fait, & demander la continuation de
 „ l'Oétroi accordé à la Compagnie. “ Le
 premier Ministre, se retournant vers les au-
 tres Ministres, leur dit avec un faux sérieux,
qu'il croyoit que cela étoit vrai, y ayant toute
sorte d'apparence que la Compagnie n'auroit
pas fait choix pour une négociation d'importan-
ce d'une personne si jeune que l'Envoyé. Il se
 retourna ensuite vers le Supérieur des Capu-
 cins, & lui demanda, *comment-il accordoit la*
réponse qu'il venoit de faire, avec la Lettre que
l'Envoyé avoit rendue au Roi de la part de la
Compagnie, où il y a que les Sieurs Gueston &
de Foncheres sont égaux en qualité, & en pou-
voir, & qu'elle envoie deux Députés afin que
si l'un meurt l'autre puisse remplir la Députa-
tion. Le Pere Capucin se trouva un peu em-
 barrassé de cette contradiction, & tâcha de
 l'éclaircir; mais le Divan en fut si mal satis-
 fait, qu'il ne daigna pas y répondre. Le pre-
 mier Ministre fit là-dessus une longue énumé-
 ration „ des bons traitemens qu'on avoit faits
 „ à tous les gens de la Compagnie, & en fa-
 „ veur de leur commerce, depuis leur éta-
 „ blissement en l'an 1664. qu'on les avoit
 „ laissé trafiquer sans leur faire payer aucuns
 „ droits, & qu'au lieu de tenir la parole que
 „ les premiers Députés de cette Compagnie
 „ avoient donnée par écrit en son nom; on
 „ venoit leur demander la continuation de
 „ ces faveurs sans rien offrir en échange. “
 Le

Le Conseil de l'Envoyé répondit en promesses & en bonnes paroles. Au bout d'un assez long entretien, le premier Ministre dit, „ qu'on informeroit le Roi de ce qui s'étoit „ passé dans cette conférence, & que S. M. „ selon sa générosité ordinaire, ne manqueroit pas de répondre favorablement les Re- „ quêtes de l'Envoyé, & qu'il pouvoit l'espérer ainsi. Il le chargea aussi d'écrire à la „ Compagnie que le Roi étoit tout-à-fait bien „ porté pour l'avancement de son Négocce, „ & tous ses Ministres pareillement, & que „ l'on feroit toutes choses raisonnables en sa „ faveur. La Négociation finie, on servit „ le dîné, qui fut tout-à-fait magnifique, & „ un quart d'heure après, on donna congé à „ l'Envoyé.

Le lendemain, l'Agent de la Compagnie Angloise eût une pareille conférence avec le Divan, ou Conseil, sur les affaires. Il représenta fort au long l'injustice que l'on rendoit depuis plusieurs années à la Compagnie, en la frustrant de la moitié qu'elle a dans la Doüanne de *Bandar-abassi*, par le contrat solennel fait avec les Rois de *Perse* derniers morts. Ensuite le peu d'égards qu'on avoit pour les Anglois depuis un certain tems, & les duretez qu'on leur faisoit ressentir à plusieurs péages en visitant leurs valises, & leurs meubles. Le premier Ministre répondit, que l'on avoit fait cela sans ordre, & qu'il en feroit faire justice, quoi que ce ne fût pas tout-à-fait sans sujet, parce que les Anglois avoient la réputation d'emporter tous les ans de grosses sommes de ducats, contre les loix du Royaume, & avoient été surpris en le faisant. Il répondit en-

ensuite sur le principal, que pour ce qui regardoit la *Douanne de Bandar-abassi*, les choses étoient fort changées depuis la prise d'*Ormuz*, & que si les Persans faisoient des infractions au *Traité*, c'étoit sur le modèle de la *Compagnie Angloise*. Que cela paroissoit en ce que ce même *Traité* portoit qu'ils entretiendroient une escadre de Navires dans le *Golphe de Perse* pour tenir la Mer nette, & pour assurer le Commerce, & que cependant il y avoit plusieurs années qu'on n'y avoit vu un seul vaisseau Anglois pour ce dessein. Que cela étoit cause que les Portugais & les Arabes l'infestoient étrangement au dommage de la Perse; ceux-là entraînant les vaisseaux par force à d'autres ports que *Bandar-abassi*, & leur faisant mille avanies. Cette conférence fut longue, & le *Grand Vizir* y fit de rudes reproches aux Anglois, de ce qu'ils faisoient passer sous leur nom des Marchandises qui ne leur appartenoient pas. L'Envoyé assura que cela se faisoit à l'insçu, & contre les ordres de la *Compagnie*, & qu'il pourroit qu'à l'avenir cela ne se fit plus. Il fut traité ensuite splendidement à dîner.

Le même jour, la *Princesse* femme du grand Pontife me fit montrer un fil de perles, un bijou, & une paire de pendants, qui méritoient bien qu'on leur donne un article dans ce Journal. Ce fut à propos de mes bijoux qu'elle me fit cette faveur. Elle m'avoit fait demander les plus beaux qui me restoient, & j'avois fort estimé un colier de perles que je lui envoyai, qui étoit de dix mille écus. Quand la *Princesse* l'eut vu, & tous mes autres bijoux, elle m'en fit remercier, & m'envoya son tour de perles. Je n'en ai jamais vu

yû de si beau , ni de si gros. Il est de trente huit perles Orientales , de vingt trois carats pièce; toutes bien formées , de même eau , & de même grosseur. Ce n'est pas un fil pour le cou , mais pour le visage à la mode de Perse. On l'attache au bandeau à l'endroit des temples. Il passe sur les jouës & sous le menton. Les deux pendans d'oreille qu'elle me fit voir aussi , sont deux rubis ballets , cabochons , mal-formez , mais nets & de bonne couleur , qui pesent deux gros & demi lapiece. L'Eunuque me dit qu'un Ambassadeur de Perse en *Turquie* , envoyé par le Roi *Sefi* , Pere de cette Princesse , les avoit achetez six vingt mille écus à *Constantinople*. Le bijou étoit de Rubis & de Diamans , avec des pendeloques de Diamans. Il ne s'en peut voir de plus beaux pour la netteté , la beauté , & la vivacité des pierres.

Les bijoux de cette Princesse montent à quarante mille Tomans , qui sont dix-huit cens mille livres. L'Eunuque me dit que la Princesse avoit tant de bonté pour moi , qu'elle me les eût fait voir , s'ils n'eussent pas été cousus sur des habits , & accommodez en ceinture la plus grande partie ; mais que parmi eux ce n'étoit pas la coûtume que les Dames fissent voir leurs habits. Cela est vrai , la chose passeroit pour une espece d'infamie ; & de plus ils disent qu'en voyant les habits d'une Dame , on peut juger dessus de sa taille & de sa façon & faire avec cela des sortilèges sur sa personne. Les Persanes ont l'esprit tout-à-fait foible sur le sujet de l'enforcellement , elles y croient comme aux plus grandes veritez , & le craignent plus que l'enfer.

Le

Le 9. je fus à la maison des Orfevres du Roi, qui est dans le Palais Royal, pour voir forger des plaques dorées, en forme de tuille, qu'on faisoit pour couvrir le Dome de la Mosquée d'*Iman-ressa*, à *Metched*, qu'un tremblement de terre avoit abattu, comme je l'ai rapporté. Mille hommes, à ce qu'on dit, étoient employez à rétablir cette Mosquée, & ils y travailloient avec tant d'application, qu'elle devoit être achevée à la fin de Decembre. Ces plaques étoient de cuivre, carrées, de dix pouces de largeur, & de seize de longueur, épaisses de deux écus. Il y avoit dessous deux lames larges de trois doigts, soudées en travers, pour enfoncer dans le plâtre, & servir de crampons pour tenir les tuilles. Le dessus étoit doré si épais qu'on eût pris la tuille pour de l'or massif; chaque tuille consumoit le poids de trois ducats & un quart de dorure, & revenoit à près de dix écus. L'ordre étoit donné d'en faire trois mille d'abord, à ce que me dit le Chef des Orfevres, qui en avoit l'intendance.

Le 13. au matin, on porta des *Calates* à tous les Ambassadeurs, & à tous les Envoyez, qui étoient à *Ispahan*. Ce sont ces habits que le Roi donne par honneur, dont j'ai parlé diverses fois. Le premier Ministre leur fit dire de les mettre, & de venir recevoir leur Audience de congé, à la Maison de plaisance, où étoit la Cour depuis son départ d'*Ispahan*.

Nul Ambassadeur ou Envoyé n'a son Audience de congé autrement que revêtu de cet habit; & lors qu'on le lui envoie, c'est une marque certaine qu'il va être congédié. Les

Calates sont de diverses sortes. Il y en a qui valent jusqu'à mille *romans*, qui sont quinze mille écus. Celles-là sont garnies de perles & de pierreries. Les *Calates*, en un mot, n'ont point de prix limité, & l'on les donne, plus on moins riches, selon la qualité des gens. Il y en a qui contiennent tout l'habillement jusqu'à la chemise, & aux souliers. Il y en a qu'on prend dans la garde-robe particulière du Roi, & entre les habits qu'il a mis. Les ordinaires sont composées de quatre pièces seulement, une veste, une surveste, une écharpe, & un turban, qui est la coiffure du pays. Celles qui se donnent aux gens de considération, comme des Ambassadeurs, valent d'ordinaire quatre-vingt pistoles : les autres qu'on donne aux gens de moindre condition, ne valent que la moitié. On en donne quelquefois qui ne valent pas dix pistoles, & ne consistent qu'en une veste & une surveste. Enfin, la qualité de la personne règle entièrement le prix & la qualité des *Calates*, qu'on lui donne. J'en ai vu donner une l'an 1666. à l'Ambassadeur des Indes, qu'on estimoit cent mille écus. Elle consistoit en un habit de brocard d'or, avec plusieurs vestes de dessus, doublées de martre, garnies d'agraffes de pierreries : en quinze mille écus comptant : en quarante très beaux chevaux, qu'on estimoit cent pistoles la pièce : en des harnois garnis de pierreries : en une épée & un poignard qui en étoient tous couverts : en deux grands coffres remplis de riches brocards d'or & d'argent : & en plusieurs caisses de fruits secs, de liqueurs, & d'essences, tout cela s'appelloit la *Calate*.

On

On ne sauroit croire la dépense que fait le Roi de Perse pour ces Présens-là. Le nombre des habits qu'il donne est infini. On en tient toujours les garderobes pleines. Le *Nazir* les fait délivrer selon la volonté du Roi. On les tient dans des magasins separez par assortiment. Le *Nazir* ne fait que marquer sur un billet le magasin dont l'habit que le Roi donne doit être tiré. Les Officiers de ces magasins & garderobes ont un droit fixe & taxé sur ces habits, qui va à plus de la moitié de la valeur. Ce droit est le principal émolument de ces Officiers ; & lors que le Roi commande que quelque habit soit délivré gratis, & défend d'exiger ce droit, chose qui arrive fort rarement, il le fait bon aux Officiers, de maniere qu'ils ne le perdent jamais. Il en est de même de tous les présens que le Roi fait. Si c'est en argent comptant, le Surintendant du Trésor prend cinq pour cent, qui se partagent entre plusieurs Officiers de la Maison du Roi. Le *Nazir* en a seul deux pour cent pour sa part : si c'est de chevaux, le grand Ecuyer a un pareil droit dessus. Si c'est de pierreries, le Chef des Orfèvres s'en fait payer deux pour cent, & ainsi des autres choses. Au reste, le Roi de Perse ne congédie jamais un Etranger, qu'après lui avoir envoyé une *Calate*, & aux principaux de sa suite, & à son Interprète.

La *Calate* de l'Ambassadeur de Moscovie consistoit en un beau cheval, avec le harnois d'argent doré, la selle & la housse en broderie ; en trois habits complets de brocard, l'un à fonds d'or, l'autre à fonds d'argent, l'autre à fonds de soye : & en neuf cens pistoles,

moitié comptant, moitié en étoffes. Celle de l'Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales de France consistoit en un cheval nud sans harnois, en quatre habits de brocard, deux complets à fonds d'or, & à fonds d'argent : deux à fonds de soye non complets, & en cinq cens pistoles, moitié comptant, moitié en étoffes. L'Agent de la Compagnie Angloise eut pour *Calate* un cheval nud, comme celui de l'Envoyé de la Compagnie Françoisse : trois habits comme ceux de l'Ambassadeur de Moscovie; & une épée garnie de Turcoises de la valeur de trois cens cinquante pistoles. Ces Messieurs se rendirent à la Cour l'après-midi. On y avoit donné congé le matin aux Ambassadeurs Mahometans, dans le grand Salon, qui est au bout du Jardin de ce beau Palais. Les Salles en étoient fort propres. Les cascades joüoient : les eaux faisoient un charmant murmure ; & toute la Cour y étoit dans un ordre & dans une pompe admirable. L'Introducteur des Ambassadeurs mena celui de Moscovie à l'Audience. L'Envoyé de la Compagnie Françoisse suivoit, conduit par un Aide des Ceremonies. L'Agent de la Compagnie Angloise venoit après, conduit par un pareil Officier. Ils se joignirent tous trois à l'entrée du Salon, où étoit le Roi & toute la Cour. L'Ambassadeur de Moscovie entra avec son Second & son Interprète, revêtus de *Calate*. Ils allerent jusqu'à quatre pas du Roi, & là l'Ambassadeur, & son Second, s'étant mis à genoux, s'inclinèrent trois fois en terre, & se releverent. En même tems, le *Nazir* prit des mains du premier Ministre la Réponse du Roi à la Lettre du

du Grand Duc, & la mit dans celles de l'Ambassadeur. Il voulut par honneur se l'attacher au front comme un bandeau ; mais elle ne tint pas, & tomba. Il la releva aussi-tôt, & la porta sur ses mains. Cette Lettre étoit enfermée dans un sac de brocard d'or, fort épais, long d'un pied & demi, large comme la main, avec le sceau apposé à des cordons d'or dont le sac étoit lié. Pendant que l'Ambassadeur se retiroit, l'Envoyé de la Compagnie Françoisise avança au même endroit, & fit une pareille révérence. Son Second, & son Chirurgien, qui l'accompagnoient, en firent autant que lui. L'Agent Anglois s'avança ensuite à la même place. Il fit sa révérence à l'Européane, & son Second aussi, & il se retira. Comme il s'inclinoit la troisième fois, le *Nazir* lui passa dans les plis de son turban la Réponse du Roi à la Lettre du Roi d'Angleterre. Elle étoit pliée, empaquetée, & cachetée comme celle qu'on avoit donnée à l'Ambassadeur de Moscovie. L'Envoyé de la Compagnie Françoisise fut le seul qu'on expédia sans réponse. On le remit à quelques jours. Le Roi le regarda, & tous ces autres Européans, avec une grande envie de rire, de leur voir porter si mal l'habit Persan. En effet, on ne pouvoit s'empêcher d'en rire, tant cet habit leur alloit mal, & les défiguroit. Le Roi donna congé ensuite à quantité de gens étrangers & du país qui étoient venus à la Cour, & reçut divers présens.

Le 14. le Roi partit sur le soir, & alla coucher dans une Maison de plaisance à deux lieues de celle-ci, à l'autre bout de la ville. Il passa par les dehors, les Astrologues ayant

trouvé dans le mouvement des étoiles qu'il ne falloit pas passer dans la ville. Les Arméniens l'attendirent en Corps sur le chemin, leur Chef en tête, pour lui souhaiter un bon voyage ; & parce qu'il ne se faut jamais présenter devant le Roi les mains vuides , ils lui firent un présent de quatre cens cinquante pistoles.

Le 17. le *Nazir* me mena parler au Roi. Il étoit en robe de chambre dans un petit Jardin, appuyé contre un arbre sur le bord d'un bassin d'eau. Le Roi me dit de lui faire venir les pierreries mentionnées dans un mémoire que le *Nazir* me donneroit , & que je serois content.

Le 18. le Roi partit pour continuer son voyage , & alla mettre pied à terre à deux lieues , à un gros bourg , nommé *Dexletabad* , c'est-à-dire , *l'habitation de la grandeur*. Les traittes du Roi ne sont jamais plus longues que cela , & il trouve à chacune une Maison qui lui appartient , dans toutes les Provinces de son Empire.

Le 27. l'Interprète de la Compagnie Francoise, qui avoit suivi la Cour, en revint avec les expéditions pour l'Envoyé , consistant en trois Ordonnances du Roi en faveur de quelques demandes de l'Envoyé , en une Lettre du Roi , & en une Lettre du *Nazir* à cette Compagnie. Ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il attendoit. On lui fit dire qu'il pouvoit assurer la Compagnie que quand elle enverroit un Député pour traiter du Commerce, on lui accorderoit toutes ses prétentions. Il avoit demandé quelques graces de peu de conséquence pour les intérêts des Capucins & des Jesuites, cela fut refusé comme le reste. Voi-

ci

ci la traduction des Ordonnances & des Or-
dres.

D I E U.

„ Edit du Roi du Monde, adressé au Gou-
„ verneur, à l'Intendant & autres Officiers
„ Royaux de la ville de *Chiras*, le theatre des
„ Sciences, qui doivent se tenir tout sûrs de
„ nôtre bien-veuilance ; & de nos faveurs
„ Royales. Les grands Rois qui ont été éle-
„ vés au Ciel après avoir été durant leur vie
„ les véritables Lieutenans du vrai Prophete,
„ qui ont en Paradis, savoir le Roi nôtre Pere
„ (dont Dieu veuille écouter les excuses en
„ Jugement) & le Roi nôtre Ayoul (aux
„ cendres Royales, duquel Dieu veuille fai-
„ re miséricorde) ayant permis par leurs Let-
„ tres patentes aux Compagnies Hollandoises
„ & Angloises de transporter tous les ans au
„ *St. Port Abas*, & à *Ispahan*, le Siège de la
„ Monarchie, tout le vin nécessaire à leur
„ usage, la Compagnie Françoise a recherché
„ par de très-humbles Requêtes à nous pre-
„ sentées, la faveur de transporter aussi de
„ *Chiras* au *St. Port Abas* autant de vin qu'il
„ faut pour leur boisson. A ces causes, nô-
„ tre très-Noble Majesté leur a fait expedier
„ ces honorables Lettres patentes, à vous
„ adressées, afin que vous permettiez aux
„ Commis de cette Compagnie de faire du
„ vin, dans leur maison, & cela en tout tems,
„ lors même que nous vous défendons de
„ faire du vin dans votre Gouvernement, at-
„ tendu que ces défenses ne regardent que les
„ Fidèles. Ainsi prenez soigneusement gar-

„ de que nul n'empêche des Commis de la
 „ dite Compagnie de faire du vin , & de le
 „ transporter où ils voudront. Vous devez
 „ savoir aussi , que cet Edit est fait sur de ri-
 „ goureuses peines , & que l'on ne peut l'en-
 „ freindre sans s'exposer capitalement. Fait
 „ au mois de *Rejeb*, l'an de l'*Hegire* mille qua-
 „ tre-vingt quatre.

D I E U.

„ Edit du Roi du Monde, adressé aux Gou-
 „ verneurs, & aux Intendans, des célèbres
 „ villes de *Lar* & de *Jaron* : Ils doivent sa-
 „ voir que présentement l'Envoyé de la Com-
 „ pagnie des Indes Orientales de France, a
 „ fait entendre par des requêtes répandues
 „ dans notre Palais Royal qui est la copie du
 „ Ciel de Dieu, qu'en venant à *Ispahan*, le
 „ siège de la Monarchie, de certains voleurs
 „ entre *Lar* & *Jaron* ont pris quelques har-
 „ des à ses Domestiques pour la valeur de
 „ seize Tomans, monnoye de *Tauris*, à ces
 „ causes, nous commandons absolument par
 „ ces Lettres patentes, aux Régens & à tous
 „ les Officiers Royaux de ces villes, de faire
 „ faire une très-exacte & soigneuse enquête
 „ de ce vol, de le reconvrer de quelque ma-
 „ niere que ce puisse être, & de prendre les
 „ Larrons & les châtier suivant l'exigence du
 „ crime, après le leur avoir fait confesser par
 „ instances ou par tourmens. En cas que le
 „ vol ni les voleurs ne se puissent trouver,
 „ lesdits Regens & autres Officiers Royaux
 „ doivent être responsables du vol & en payer
 „ la valeur. Vous devez savoir, &c.

DIEU.

D I E U.

„ Edit du Roi du Monde, adressé au Gouverneur, à l'Intendant, & au Fermier Général du St. *Port Abas*. Ils doivent savoir que l'Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales de France a eu son congé. Il nous a demandé présentement, dans une très-humble requête, permission pour ladite Compagnie d'emmener tous les ans quelques Chevaux de Perse en France. Nous lui avons octroyé sa demande, & avons ordonné & ordonnons par ces présentes Lettres patentes, qu'on permette aux François, une fois l'an d'emmener cinq chevaux du St. *Port Abas* en leur pays, sans leur donner là dessus la moindre peine, y mettre de l'opposition, & leur faire de l'empêchement, & sans leur demander ni faire paroître qu'on prétend d'eux nul droit pour la traite foraine de ces chevaux. Vous devez savoir, &c.

Les Persans connoissent encore si peu le Monde, qu'ils demandent souvent, s'il y a des chevaux dans l'Europe, en voyant tous les Europeens en emmener de Perse tant qu'ils peuvent. Ils croient que nous les transportons dans notre pays, mais c'est pour s'en servir dans les Indes, où il n'y a que de petits chevaux, mal faits, & en petit nombre.

La Lettre du Roi & du Nazir à la Compagnie étoient telles.

„ Aux très-Honorables Seigneurs Colbert,
 „ Berrier, le Pelletier, Chapellier, Fabac,
 M 5 „ Chan-

„ *Chanlatte, Cadeau*, très-illustres Chefs des
 „ Négocians Chrétiens, Directeurs du Grand
 „ commerce des François : soyez seurs de
 „ nôtre grace & bienveillance Royale, &
 „ sachez que les demandes, & les présens,
 „ que vous avez envoyez à nôtre Cour qui
 „ est l'azile de l'Univers, par Messieurs
 „ *Gueslon* & de *Foncheres*, vos Députez, y
 „ sont heureusement arrivez. Celui-ci, la
 „ fleur de ses égaux, a eu le bonheur & la
 „ gloire de paroître aux yeux de nôtre très-
 „ haute Majesté, & d'en recevoir un regard.
 „ Nous, conformément aux Lettres paten-
 „ tes, que le feu Roi, de haute & invincible
 „ mémoire, vous a octroyées & que nôtre
 „ Majesté a confirmées, & renouvelées, avec
 „ honneur pour vous il y a quelque tems,
 „ avons commandé absolument qu'on hono-
 „ re & considere les célèbres Marchands du
 „ Royanme de France, qui vont & viennent
 „ dans nos Royaumes, les mieux policez de
 „ toute la terre. Ainsi donc, connoissant la
 „ grâce & faveur entière que vous fait nôtre
 „ très-haute Majesté qui n'a besoin de rien,
 „ appliquez-vous entierement au Négoce, &
 „ à la Marchandise, avec toute sorte d'espé-
 „ rance & d'attente d'heureux succès : faites
 „ aller & venir vos Commis & Facteurs dans
 „ toute l'étendue de nôtre vaste Empire, se
 „ confiant pleinement en nôtre bienveillan-
 „ Royale, & s'assurant d'en obtenir toute
 „ sorte de faveurs. Députez nous aussi un de
 „ vos Marchands, & l'envoyez à nôtre haute
 „ Cour, qui est l'azile du genre humain :
 „ sur toutes les affaires que vous y aurez à
 „ traiter, faites nous présenter des requêtes
 „ &

„ & vous tenez sûrs qu'elles seront honora-
 „ blement réponduës, & qu'autant que la Rai-
 „ son le permettra vous obtiendrez tout de
 „ l'extrême bonté & de la clemence de nôtre
 „ Majesté la vive image de Dieu. Dès que
 „ la marque de nôtre très-haute Majesté aura
 „ été mise sur cette Lettre & que nôtre pa-
 „ raphe & nôtre seau très nobles, très saints,
 „ & très-hauts l'auront embellie, & remplie
 „ d'éclat & de force, il faut qu'on y ajoute
 „ toute créance, & que l'on y rende une
 „ Obéissance absolüe. Fait au mois de Rejeb
 „ le grand, l'an de l'hegire mil quatre vingt
 „ quatre.

D I E U.

„ Eminens & puissans Seigneurs, *Colbert,*
 „ *le Pelletier, Berrier, Chapellier, Fabac, Chan-*
 „ *latte, Cadeau,* gens remplis d'honneur & de
 „ magnificence, Illustres entre le peuple qui
 „ suit la Loi de Jesus, Directeurs en Chef
 „ d'une puissante Compagnie de Marchands
 „ Chrétiens. Après vous avoir fait nos ci-
 „ vilitez, & vous avoir assurez que cette Let-
 „ tre est une seure marque de la bienveill-
 „ lance & de l'amitié que nous vous portons;
 „ nous vous faisons savoir l'arrivée de vos Dé-
 „ putez *M. Gueslan,* & *M. des Joncheres,* à
 „ qui vous aviez donné Commission de ve-
 „ nir à cette Cour. Le premier des deux étant
 „ mort *M. de Joncheres,* personne de digni-
 „ té, de capacité, & d'honneur, s'est char-
 „ gé seul de toute la Commission. Il est ar-
 „ rivé ici en un tems bon, heureux, & favo-
 „ rable avec les présens & les requêtes dont
 „ M 6 „ vous

„ vous l'aviez chargé pour cette Cour , le
 „ refuge de tout le Monde. Lui, ses pré-
 „ sents, & ses requêtes ont eû par faveur un
 „ regard de nôtre très-haut, très-puissant, très-
 „ noble, très-grand, très-sublime, & très-
 „ saint Monarque, à qui il ne manque rien,
 „ le Roi de l'Univers, & l'image de Dieu ;
 „ que mon ame, & celle de tous ses autres
 „ esclaves, puissent être sacrifiées à la poudre
 „ de ses pieds benits. S. M. a fait connoître
 „ combien tout cela lui étoit agréable, par
 „ les privileges qu'elle a fait expedier à vôtre
 „ dit Député, pleins de son ordinaire magni-
 „ ficece.

„ Vos premiers Députez, qui vinrent ici
 „ du regne du feu Roi, lui présenterent des
 „ requêtes, & il leur fit expedier avec une
 „ générosité incomparable de fort honorables
 „ Lettres patentes, dont la teneur étoit, que
 „ les Fermiers des Doüanes & les Receveurs
 „ des droits & peages de *Perse* eussent à re-
 „ connoître vos Facteurs & Commis exempts
 „ de tous droits, de quelque nature que ce
 „ pût être, durant le tems & espace de trois
 „ années, prenant bien garde de témoigner
 „ le moins du monde de prétendre rien du
 „ tout sur leurs marchandises ; seulement
 „ qu'on tint compte de tous les effets qu'ils
 „ apporteroient durant ces trois années là,
 „ mais sans en prétendre nullement de Doüane
 „ & cela parce que vos dits Députez promet-
 „ toient qu'au bout de ce terme, vous enver-
 „ riez à cette Cour, le refuge de l'Univers,
 „ de beaux & de riches présens, en équiva-
 „ lent & par compensation des droits de Doüa-
 „ ne, & des peages qu'ils auroient dû payer,
 „ &

„ & que les trois ans expirez on se gouver-
 „ neroit de part & d'autre dans la suite selon
 „ ce qui seroit accordé dans un traité de com-
 „ merce. A même tems que ce règlement
 „ fut achevé de dresser, il fut annullé à la
 „ requête de vos dits Députés, & par un ex-
 „ cès de bonté & de faveur on leur fit expe-
 „ dier fort honorablement d'autres Lettres pa-
 „ tentes qui portoient injonction à tous les
 „ Officiers des Doïanes, des droits, & des
 „ peages de Perse, de reconnoître vos Com-
 „ mis & Facteurs pour être exemts de toute
 „ sorte de taxes & droits, & hors des bornes
 „ de leur pouvoir & autorité, sans tems pres-
 „ crit ; prenant bien garde d'exiger d'eux
 „ nulle chose que ce pût être, moyennant
 „ qu'ils en usassent dans les termes de l'obli-
 „ gation par écrit qu'ils livrerent aux Officiers
 „ de nôtre Cour, l'image du Paradis. Ces
 „ Lettres patentes ont par honneur & par fa-
 „ veur été confirmées & renouvelées en la
 „ même forme & teneur par nôtre très-haut,
 „ très-grand, & très-noble Monarque, au
 „ bonheur de qui il ne manque rien. Voici
 „ près de dix ans aujourd'hui que cela s'est
 „ fait, sans toutefois qu'il soit venu person-
 „ ne de vôtre part. Ce qui embarrasse, est
 „ que cette obligation de vos premiers Dépu-
 „ tez ne se trouve point, parce que *Mac-sud-*
 „ *bec*, Nazir, à qui Dieu a donné l'absolu-
 „ tion, dans les mains duquel elle avoit été
 „ délivrée, s'est démis de sa vie. Ainsi l'on
 „ ne peut dire sûrement quelles en étoient
 „ les clauses, articles, & conditions. Nous
 „ avons eu une conférence sur tout cela avec
 „ l'éminent M. de *Jouberes*. Toute la ré-

„ pofe qu'il nous a faite c'eft qu'il n'étoit,
 „ ni vôtres Commis, ni vôtres Député, pour
 „ favoir vos affaires. Sur cette réponfe nous
 „ avons propofé à nôtre très-grand Roi, qu'on
 „ vous donnât de nouveau trois ans de tems
 „ pour envoyer à cette très-haute Cour un
 „ Député faire une autre obligation & un au-
 „ tre engagement. Ma propofition a été a-
 „ grée, par bonheur, & l'on s'en eft tenu-là.
 „ Ne manquez point, éminens Seigneurs, de
 „ nommer & d'envoyer à cette très-haute
 „ Cour, avant l'expiration de ce terme, un de
 „ vos Commis, qui donne une autre obliga-
 „ tion, & préfente requête fur toutes les de-
 „ mandes que vous aurez à faire. La Na-
 „ tion Angloife a rendu plufieurs importans
 „ fervices à la Perfe, en récompense defquels
 „ on lui a accordé beaucoup de privilèges,
 „ & d'avantages. On attend la même chofe
 „ de vôtres Nation, & qu'on en recevra de
 „ bons offices, en payement des faveurs Roya-
 „ les que vous avez reçues de S. M. & de
 „ l'exemption de toute forte de droits qu'il
 „ a accordez à vôtres commerce. Quant aux
 „ huit petitions couchées dans la Lettre que
 „ vôtres Envoyé nous a renduë, on vous en
 „ a accordé quelques unes, favoir la confir-
 „ mation des privilèges qu'on vous avoit au-
 „ paravant octroyez, & l'on en a expédié
 „ de nouvelles Lettres patentes : & pour
 „ les autres on en a remis l'octroi & la con-
 „ ceflion à la venuë d'un nouvel Envoyé.
 „ Soyez très-furs & pleinement perfuadez
 „ que la perfonne que vous députerez au
 „ marche-pied de l'inebranlable trône de nôtre
 „ Monarque, obtiendra toutes fes demandes,
 „ &

„ & remportera un succès tout conforme à vos
„ desirs. Ne differez point de l'envoyer, & n'en
„ usez point d'une maniere que j'aye de la
„ confusion de l'accommodement que j'ai fait
„ faire, & des paroles que j'ai données de vô-
„ tre gratitude & reconnoissance. En toute
„ sorte d'affaires que vous aurez' ici, faites
„ nous connoître vos intentions, & assurez
„ vous qu'avec l'aide de Dieu, & par la fa-
„ veur de nôtre grand Roi, dont la très-hau-
„ te, & la très-solide fortune n'est point su-
„ jette au changement, elles auront un suc-
„ cès qui remplira & passera même vôtre at-
„ tente. Le mois de *Rejeb* le grand, l'an de
„ l'*Hegire* mil quatre-vingt quatre.

Les Anglois eurent leur expédition peu de jours après, consistant en une confirmation de leurs privileges, mais ils n'eurent point de satisfaction sur les arrerages de la moitié des Doüannes de *Bandar-abassi*, qu'ils demandoient, ni sur les assurances d'en être payez ponctuellement. Le premier Ministre répondit comme auparavant, que la *Perse* n'étoit pas obligée de garder le traité d'*Ormus*, sur ce point-là, parce que les Anglois l'avoient rompu les premiers, en n'entretenant point de vaisseaux dans le Golphe, pour le tenir net de Portugais, & d'autres Ennemis, & en ne fournissant pas la moitié de la dépense pour l'entretien du Château d'*Ormus*, & des forts de *Bandar-abassi*, comme ils y étoient obligez par ce contrat: que les Doüannes d'ailleurs, n'étoient plus au Roi: que S. M. les avoit afferméés, & ne s'en méloit plus: qu'elle avoit commandé toutefois au Fer-
mier

mier Général des Doüannes de donner par an quinze mille écus à l'Agent Anglois , & qu'il s'en contentât. Il fallut en effet s'en contenter , & l'on ne put tirer autre chose. Le premier Ministre leur donna aussi un Officier afin qu'il accompagnât l'Envoyé, depuis *Ispahan* jusqu'à *Chiras*, & fit sur tout le chemin une exacte recherche, & une sévère justice des insolences faites aux Anglois par les Commis des Doüannes, & péages. Cette canaille en usoit avec eux, depuis quelques années, d'une manière si dure & si fiere, qu'ils visitoient leurs Marchandises sur le chemin, & jusqu'à leurs valises, & porte-manteaux, sous prétexte de voir s'il n'y avoit ni or ni argent dedans. L'Officier du Roi alla jusqu'à *Chiras*, mit à l'amende tous les Commis du chemin, & n'en laissa pas échaper un sans lui faire donner des bastonnades sur la plante des pieds, qui est la peine ordinaire du país.

Le 5. de Novembre je reçus des Hollandois les septante mille livres que le Roi m'avoit donné à prendre sur eux. Après que l'on m'eût compté l'argent ils me prièrent d'aller avec leur Interprète au logis du *Cheic-el-islam*, qui est le principal Tribunal Civil d'*Ispahan*, pour y faire une quittance Juridique; car en ce país les écrits sous seing privé sont de nulle valeur en justice, il faut que tout soit fait juridiquement. Le Grand Juge me demanda, si je m'appellois Chardin, si j'étois celui qui avoit vendu au Roi les bijoux marqués au dos de l'Ordonnance, & si j'avois reçu à mon contentement la somme qui y étoit contenuë. Je répondis oui à toutes ces de

demandes, & comme par bonheur le Grand Juge me connoissoit d'ailleurs, il se contenta de ma réponse. Autrement, il m'eût fallu produire des témoins que j'étois celui dont il s'agissoit. Après mes réponses, il ordonna à un de ses Secretaires de dresser la quittance, où il mit son sceau & son paraphe, ensuite de quoi le Notaire, deux témoins, & moi après tous, mîmes chacun nôtre sceau, voici ce qu'elle contenoit.

D I E U.

„ Par devant nous, le Sieur *Chardin*, Né-
 „ gociant Européen, du Royaume de Fran-
 „ ce, la fleur des Négocians Européens, a
 „ confessé & reconnu ce qui suit. C'est à sa-
 „ voir, qu'il a été Créancier du Roi très-no-
 „ ble, de la somme de quinzecens Tomans,
 „ monnoye de Tauris, de bon aloi, au coin
 „ de l'invincible Soliman (nous avec une
 „ pleine certitude & entière connoissance pro-
 „ nonçons que la ¹ moitié de cette somme-là
 „ fait sept cens cinquante Tomans monnoye
 „ de Tauris susdite) laquelle somme de
 „ quinze cens Tomans lui étoit légitimement
 „ due pour payement de quelques bijoux d'Or-
 „ fèvrerie & de pierrerie visiblement fines,
 „ entières, & en bon état, qu'il a vendues
 „ aux Nobles Officiers du Roi très-saint. La
 „ liste, le prix, le nombre de ces Orfèvre-
 „ ries & pierreries sont distinctement & sans
 „ erreur endossées à l'Ordonnance du Mo-
 „ narque, à qui tout l'Univers doit homma-
 „ ge & obéissance, & dont le visage a l'éclat
 „ des rayons du Soleil. Par cette Ordonnan-
 „ ce

„ ce il est porté que ledit Sieur *Chardin* re-
 „ cevra ladite somme des Commis de la Com-
 „ pagnie des Indes Orientales de Hollande,
 „ à bon compte de ce qu'ils doivent pour la
 „ soye à eux vendue & livrée l'année du *b Co-*
 „ *chon*, comme il est plus amplement porté
 „ & contenu dans ladite sainte Ordonnance
 „ du Roi très-noble. Confesse & reconnoît
 „ aussi ledit Sieur *Chardin* d'avoir reçu comp-
 „ tant à sa satisfaction ladite somme de qua-
 „ ze cens Tomans complets des Sieurs *Beut*,
 „ Chef, & *Casembroet*, Secônd du Comptoir
 „ de la Compagnie Hollandoise dans cette
 „ ville, la fleur de tous les gens de leur qua-
 „ lité, de quoi ledit Créancier donne par ces
 „ présentes reçû & décharge Juridique aux-
 „ dits débiteurs, de manière que ledit Créan-
 „ cier n'a plus & n'aura à l'avenir nul droit
 „ & prétention sur lesdits débiteurs pour &
 „ en vertu de ladite somme de quinze cens
 „ Tomans, ni pour partie de cette somme.
 „ A ces causes, si le Créancier, ou quelque
 „ autre en son nom, vient à intenter procès,
 „ ou à produire quelques pièces contraires,
 „ ou différentes à ce qui est ici contenu, son
 „ acte est déclaré faux & nul de toute nullité.
 „ Cette quittance a été dressée au sù & du con-
 „ sentement desdits Débiteurs pour leur sa-
 „ tisfaction & pour leur servir de certificat.
 „ Fait le dix-huitième du mois de *rejab* le
 „ grand, l'an de l'hégire mil quatre vingt
 „ quatre.

Au haut, à la gauche de la page, étoit le
 sceau & le paraphe du Grand Juge, avec ces
 mots : *Il est vrai que les parties nommées en cet-*
te

te quittance ont confessé devant moi tout ce qui en fait la teneur, en la même forme qu'il y est couché. Au dessous de cette attestation étoit celle du premier Assesseur du Grand Juge en ces mots : *Moi, Mahammed Taber, certifie avec assurance qu'on a avoué devant moi les sommes ici contenues, en la forme qu'elles sont couchées.*

Au bas de la quittance deux autres témoins, savoir le Controlleur, & le Greffier du Grand Juge avoient mis ces mots.

Témoignage de David, fils de Mahammed Said, témoin de la vérité de ce qui est contenu en cette quittance.

Mahammed Mehdy, qui a dressé cette quittance, témoigne que sa teneur est la pure vérité.

La Chicane des Persans est aussi embarrassée que la nôtre, & les termes dont elle se sert aussi difficiles à réduire dans un sens uni. Elle l'est même plus, parce que leur droit étant en Arabe, leurs procédures sont pleines d'expressions Arabesques, toutes particulières au sujet, & fort difficiles à expliquer. Les attestations ou témoignages se couchent tous en Langage, & en Caractères aussi particuliers que des chiffres. Il y a ceci de plus que la Lettre de leurs procédures est totalement différente de l'autre ; de manière que pour l'apprendre il faut aux Persans même autant de peine & de longueur qu'à savoir lire un Caractère étranger.

* C'est la coutume dans tout l'Orient que dans les actes pecuniaires, les billets simples, comme les autres, on met après la somme que la moitié en est tant, & souvent on ajoûte

te encore que le quart fait tant. Les Persans disent que c'est pour empêcher la fraude, étant facile d'alterer un mot, ou un chiffre, mais non plusieurs differens.

^b Une des 12 années de la periode artificielle dont les Tartares se servent. J'en ai traité amplement ailleurs.

Le 9. de Decembre il commença de pleuvoir en cette ville. La pluie dura quatre jours de suite. Il pleut rarement à *Ispahan*, même en hyver, mais lorsqu'il pleut c'est si fort & si continuellement que la terre en est pénétrée à plus de trois pieds, & c'est ce qui l'humecte si bien.

Le 23. il fit une autre pluie qui étoit pleine d'orages, & si furieuse, que je n'en ai jamais vû de semblable. Elle dura vingt quatre heures, & remplit d'eau toutes les ruës, les logis & les jardins. Elle fit du dommage à une grande quantité de maisons, & renversa beaucoup de murailles. Elle grossit si fort le fleuve, que se débordant il abattit une partie des édifices du quai; entra dans cette belle allée qui est le cours d'*Ispahan* entre le pont & le bourg de *Julfa*, & y monta à la hauteur de quatre pieds. Les jardins en cet endroit-là en furent inondez, & les maisons de plaisance renversées. Comme tous les murs d'*Ispahan* sont de brique de terre, pétrie avec de la paille coupée menu, & seichée au soleil, il n'y a qu'à mettre l'eau au pied d'un mur pour le faire écrouler. Si elle y est seulement vingt quatre heures tout ou partie ne manque point de tomber, à moins qu'il ne soit fort épais. Le dommage causé par cet orage alla à plus de deux millions. Le Roi
seul

seul en souffrit pour cent mille écus. Deux jours après l'eau s'étoit toute écoulée, & deux autres jours après il n'y paroissoit plus. Le terrain d'*Ispahan* boit l'eau comme une éponge. Quatre gouttes le détrempent, & un quart d'heure de soleil, ou de gelée, le dessèche entièrement.

Fin du Tome troisième.





This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

C A N T O N A L E E T

B I B L I O T H È Q U E

U N I V E R S I T A I R E

EX
DONO

JEAN
HERBETTE

ancien ambassadeur

1878-1960

D E L A U S A N N E

1972

BCU - Lausanne



1094226608



VOYAGES

D E

MR. LE CHEVALIER
CHARDIN,

EN PERSE,

ET AUTRES LIEUX

DE L'ORIENT.

TOME QUATRIEME,

Contenant une Description générale de la
PERSE.

*Enrichi d'un grand nombre de belles Figures en Taille-douce, re-
présentant les Antiquitez, & les Choses remarquables du País.*



AZ 5306

G. Bopp

A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.

MDCCXL



51436

4 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Politique, Militaire, & Civil de ce Peuple : Et enfin, la Description de la Religion qu'il observe, tirée, tant de son Culte public, que des Ecrits les plus authentiques, sur lesquels elle est appuyée.

La *Perse* est le plus grand Empire du monde, à le considérer dans les Descriptions Géographiques des Persans, parce qu'elles le représentent dans ses bornes anciennes, qui sont quatre grandes Mers ; la *Mer Noire*, la *Mer Rouge*, la *Mer Caspienne*, & le *Sein Persique* : & six Fleuves, presque aussi fameux que les Mers ; l'*Euphrate*, l'*Araxe*, le *Tigre*, le *Phase*, l'*Oxe*, & l'*Indus*. On ne sauroit gueres marquer plus précisément les limites de ce vaste Royaume, qui n'est pas en cela comme les Etats des petits Souverains, dont un ruisseau, ou quelque borne de pierre, marque la frontiere. La *Perse* a presque de tous côtez pour confins un espace de trois à quatre jours de chemin, lequel est inhabité, quoi que le terroir en soit le meilleur du monde en plusieurs endroits, comme du côté d'Orient & d'Occident. Les *Persans* regardent comme une marque de vraie grandeur de laisser ainsi des Païs abandonnez entre des grands Empires ; ce qui empêche, disent-ils, les contestations pour les limites, ces païs deserts servant comme de murs de separation aux Royaumes.

Ces Fleuves & ces Mers, que je viens de marquer, ne sont pas aujourd'hui les confins de la *Perse*. Son étendue est resserrée du côté de la *Mer Rouge*, sur le bord de laquelle la *Perse* n'a plus de places. Mais les Géographes Persans ne laissent pas de porter leur Empire, dans leurs Descriptions les plus nouvelles.

6 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

reil, appellant ce qui est au *Midi Iran*, & ce qui est au *Septentrion*, *Touran*, comme qui diroit *au deçà du Fleuve*, & *au delà du Fleuve*. Ces noms d'*Iran*, & de *Touran*, se trouvent fréquemment dans les anciennes Histoires de *Perse*; *Key Iran*, *Key Touran*, pour dire *Roi de Perse*, & *Roi de Tartarie*; *Irandoct* & *Tourandoct*, pour dire *les Reines de ces Pais-là*; & encore à present, le *Roi de Perse* est communément nommé *Padcha Iran*, & le *Grand Visir de Perse*, *Iran Medary*, le *Pole de la Perse*.

C'est-là la dénomination moderne la plus ordinaire de ce Pais. Celle dont on se sert le plus en second lieu, c'est le terme de *Fars*, qui est le nom particulier de la Province, dont *Persepole* étoit anciennement la ville Capitale, & qui a donné le nom à tout l'Empire, parce que, sous la seconde race des Rois, cette Province étoit le Chef du Royaume, & le siege des Monarques. Ce mot de *Fars*, pour dire la *Perse*, est très-ancien; & les *Persans* appellent encore l'*ancien Persan*, duquel on se servoit avant le *Mabometisme*, *Saboun Fours*, la langue de *Perse*. Plusieurs hommes doctes tirent l'étymologie de ce terme de celui de *Pherez*, qui en *Hebreu*, & en *Chaldaïque*, signifie *diviser*; parce, disent-ils, que *Cyrus* divisa l'Empire de *Babylone* entre les *Perses* & les *Medes*, après en avoir fait la conquête: & que la *Perse* en fut comme divisée & séparée. Ils pourroient ajoûter qu'en *Persan* ce mot a aussi la même signification *feresten*, *diviser*; mais les *Persans* n'ont garde d'approuver cette Etymologie, qui donne l'ancienneté à l'Empire de *Babylone* par dessus le leur;

DESCRIPTION DE LA PERSE. 7

leur ; eux qui tiennent au contraire, que la *Perse* est le siege de la plus ancienne domination. Mais, quoi qu'il en soit, le mot de *Fars*, signifie *Cavalier* en *ancien Persan*, comme en *Arabe*, d'où l'on appelle aussi en *Persan moderne*, un Ecuyer, *Farasch*. Et ce qui me fait croire cette Etymologie la meilleure, c'est que tout le Royaume, & particulièrement la Province qui porte le nom de *Perse*, abonde en Chevaux, & en porte les plus beaux du monde, à ce qu'on croit en *Orient*. *Xenophon* dit que *Cyrus* fut le premier qui rendit les *Perfes* Cavaliers, ayant donné à la noblesse l'exemple d'aller toujours à cheval, & l'ayant ordonné à tous ceux qui en auroient le moyen ; & que cela devint si commun dans le Pais, qu'il n'y avoit plus que les gens de néant qui allassent à pied. Il ajoute, pour confirmer ce recit., qu'on apprennoit trois choses aux enfans en *Perse*, à dire la verité, à tirer de l'arc, & à monter à Cheval. C'est ce qui se pratique tout-à-fait aujourd'hui à l'égard du troisieme point. Tout le monde va à cheval, jusqu'aux gens de boutique. Chacun a sa monture, & les chevaux sont très-communs dans le Pais. Jusques-là même, qu'avant le dernier siècle, il n'y avoit point d'*Infanterie* dans les armées *Persanes*. Toutes les troupes consistoient en cavalerie. Et il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit de cette constante coutume des *Perfes*, d'être toujours à cheval, que les *Grecs* ont formé leurs fables des *Centaures*, du *Sagitaire*, & de *Persee*.

Les *Arabes*, & les *Turcs* appellent les *Persans*, *Agem*, & la *Perse* *Agemestlaan*, mot qui

8 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

veut dire *Etranger*, & aussi *Barbare*. C'est pour dire que les *Persans*, quoi que *Mahometans*, doctes & zelés, ne sont pas descendus des *Arabes*, la source du *Mahometisme*, & des Sciences; dans le même sens que les *Grecs* appelloient les nations du monde les *Barbares*. Et c'est en ce sens que le *Grand Seigneur* se donne le titre de *Sultan Alarab ve Al-Agem*, pour dire toutes les nations du monde; & que l'on appelle un corps de garde de sa personne, *Agem Oglan*, fils de *Barbares*, pour dire qu'ils ne sont pas natifs de *Turquie*. Je ne ferai pas mention de tous les autres noms que les anciens Livres, & l'Ecriture sainte, entre les autres, donnent à la *Perse*, dont les uns sont des noms de Princes, ou Personnages notables, comme celui d'*Elam*; d'autres sont des noms de quelque Province du Royaume, comme *Cuth*; & les autres sont pris des villes les plus puissantes du País, dans ces anciens tems, où il n'y avoit guerres de villes, comme le nom d'*Erec*, ou *Arac*, qui se trouve au dixieme de la *Genese*, mot qui signifie une ville habitée sur le bord de l'eau. Les *Orientaux*, & entre les autres, les *Arabes* & les *Persans* appellent aujourd'hui toute la *Perse* *Araken*, ou *Teraken* pluriel d'*Arak*. Ils la divisent en deux parties, *Arak Arab*, & *Arak Agem*, comme qui diroit les villes des *Arabes*, & les villes des *Barbares*; & ces termes sont quelquefois employez pour distinguer la *Perse* en basse & haute, celle-ci poussée jusqu'à l'*Indus*. Enfin on donne encore aujourd'hui trois autres noms aux peuples *Persans*, savoir ceux de *Chia* & de *Raphesi*, quand on traite de leur Religion, & celui de *Kesilbach*, en par-

DESCRIPTION DE LA PERSE. ¶

parlant de leurs conquêtes. Mais je ne m'y arrête pas davantage, parce que j'aurai occasion d'en traiter dans la suite.

Les *Géographes Persans* divisent l'Empire en vingt quatre Provinces, en comptant pour une le pais que les *Tarses* ont conquis sur la *Perse*, & qu'ils lui détiennent. Ils y font mention de cinq cens quarante quatre Places considerables, Bourgs murez, Villes, & Châteaux, & comptent en *Perse* quelques soixante mille villages, & quarante millions d'ames. Je traiterai aussi dans la suite, des Montagnes & des fleuves du Pais, dont je ne dirai maintenant que ceci. C'est qu'il n'y a pas de pais au monde, où il y ait plus de Montagnes & moins de Fleuves. Il n'y a aucun fleuve qui porte bateau dans le cœur du Royaume, ni qui serve pour le transport d'une Province à l'autre; ceux que j'ai marquez comme bornes de l'Empire coulent sur les frontieres, sans entrer au dedans.

Le Pais de *Perse* est aride, stérile, montagneux, & peu habité. Je parle en general; la douzième partie n'en est pas habitée & cultivée: & à deux lieux loin des grandes villes, vous ne trouvez non plus d'habitations & de monde qu'à vingt lieux. C'est au *Midi* sur tout qu'il manque de peuple & de culture: & qu'il s'y trouve de grands deserts. La cause de cette stérilité n'est autre que le manque d'eau. L'on en manque dans la plus grande partie du Pais, où l'on est contraint de ramasser l'eau du Ciel, ou d'en chercher bien avant dans les entrailles de la terre. Car par tout où il y a de l'eau abondamment, le terroir est fertile & agréable. Cependant la

10 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Perse est un País de montagnes, comme je le viens de dire. Il y en a tant, que de grandes Provinces en sont toutes pleines, comme celle qui est à l'*Orient*, qu'on appelle à cause de cela, *Kouheston*, c'est-à-dire *païs de Montagnes*. C'est dans la *Perse* que sont les plus hautes Montagnes de l'Univers. Le mont *Taurus*, qui traverse le Royaume d'un bout à l'autre, a des pointes dont on ne voit point le sommet, à cause de leur immense hauteur. Les plus hauts endroits de ces Montagnes sont les monts d'*Ararat*, en la *haute Arménie*: la chaîne de Montagnes qui sépare la *Médie* de l'*Hircanie*, celle qu'il y a entre l'*Hircanie* & le país des *Parthes*, & particulièrement le mont *Damavend*; les montagnes qui séparent la *Chaldée*, de l'*Arabie*; celles qu'il y a entre la *Perse* & la *Caramanie*, dont l'endroit le plus fameux est le *Mont Faron*. L'un des grands défauts de ces montagnes, c'est qu'elles sont seiches & arides; j'entends en général; car il y a des endroits où les montagnes ne sont que de bois, comme est le *Kourdeston*, dont la plus grande partie est nommée aussi, à cause de cela, *Genguelba*, c'est-à-dire *païs de bois*. Mais pour une Montagne que vous trouvez chargée de bois, il y en a trois qui ne portent rien du tout. Comme je viens de rapporter la cause de la sterilité de la plus grande partie de la *Perse*, au défaut d'eau; & que dans la suite on pourra observer que je dis que les *Persans* se servent pour l'irrigation de l'eau de canaux souterrains, qu'ils creusent dans tous les país généralement, & où ils ne manquent point de trouver de l'eau; je suis bien aise de m'expliquer, pour évi-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 17

éviter toute apparence de contradiction ; car tout ce que je dis là-dessus est vrai. L'eau fait la fertilité en *Perse*, par-tout où il y en a, & l'on en a, généralement parlant, par-tout où l'on en cherche sous terre. Mais il n'y a pas assez de peuple par tout pour en chercher & pour en puiser suffisamment ; ainsi le manque de peuple dans la *Perse* ne vient pas précisément de sa sterilité, mais c'est le manque de peuple qui fait qu'elle est stérile ; de la même manière que la plupart des *Païs* de l'Empire *Ottoman*, qui quoi qu'ils soient d'eux-mêmes, & par leur nature, les meilleurs & les plus beaux *païs* de la terre, vous les voyez néanmoins secs comme des landes, faute de peuple. Pour ce qui est de la cause du manque de peuple dans ces grands *païs*, elle est aisée à comprendre. C'est d'un côté l'étendue démesurée des Monarchies, & de l'autre le Gouvernement arbitraire qu'on y exerce. Les peuples conquis, ne pouvant supporter d'être gouvernez suivant le caprice d'un étranger, au lieu qu'ils l'étoient auparavant par des Loix constantes émanées de leur constitution, ils secouoient le joug dès que le Conquerant étoit à deux ou trois cens lieues d'eux. On s'est avisé pour les contenir d'en exterminer la meilleure partie, & de transporter l'autre en des climats éloignez & differens où elle perit peu à peu comme une plante étrangere. C'est ce qu'ont fait les *Persans*, de même que les *Turcs*, dans ces derniers siècles. On remarque déjà aux *Indes*, qui est un *païs* admirablement riche, fertile, & peuplé, l'effet de cette funeste politique ; car à mesure que le *Grand Mogol* étend son Empire

pire par la conquête des Royaumes & des Principautez des *Indes*, le peuple diminué, & en même tems l'abondance & les richesses. On peut ajouter à cette raison politique, quelques raisons naturelles de la dépopulation de la *Perse*, & ces trois entre les autres. L'une, le malheureux penchant des *Persans* au péché abominable contre nature, avec l'un & l'autre sexe. L'autre la luxure immodérée du país. Les femmes y commencent de bonne heure à faire des enfans, mais elles ne continuent pas long-tems; & dès l'âge de trente ans on les compte pour vieilles, & hors d'âge. Les hommes commencent aussi trop jeunes à voir les femmes, & avec tant d'excès, que quoi qu'ils en ayent plusieurs, ils n'en ont pas pour cela plus d'enfant. Il arrive encore que beaucoup de femmes se font avorter, & prennent des remèdes pour ne pas devenir grosses, parce que dès qu'elles sont à trois ou quatre mois de grossesse, leurs maris s'attachent à d'autres, tenant pour turpitude, ou indecence, de coucher avec une femme avancée dans son terme. La troisième raison, est qu'il passe depuis un siècle beaucoup de *Persans* aux *Indes*, & des familles entières. Comme ils sont mieux faits, plus sçavans, & plus polis, sans comparaison, que les *Mahometans Indiens*, qui sont descendans des *Tartares* du país de *Tamerlan*, ils s'avancent tous aux *Indes*. Les Cours des Rois *Indiens Mahometans* en sont toutes pleines, & particulièrement celle de *Colconde* & de *Vijapour*. Dès que quelqu'un y est bien établi, il y appelle sa famille, & ses amis, qui vont volontiers où la fortune les invite, sur tout dans un país qui est

le

DESCRIPTION DE LA PERSE. 13

le plus abondant du monde, où l'habillement & la nourriture sont à meilleur marché que par tout ailleurs. On ne s'est point encore avisé en *Orient* de défendre la sortie aux sujets: on laisse chacun aller où bon lui semble, il ne faut point de passeport pour s'en aller librement hors du Royaume. On verra même, dans la suite de cet Ouvrage, que lors qu'on charge trop les Païsans en quelque endroit, ils vont crier en foule à la porte des Gouverneurs, & à la porte du Roi même, qu'ils abandonneront le païs s'ils ne sont soulagez.

CHAPITRE II

Du Climat & de l'Air.

JE commencerai ce Chapitre par cette remarque, qu'il n'y a peut-être rien de plus reconnoissable aujourd'hui dans les écrits des Anciens, que ce que *Xenophon* fait dire au jeune *Cyrus*: *Le Royaume de mon Pere est si grand, qu'on ne peut durer du froid à un bout, ni du chaud à l'autre.* En effet, on peut dire que l'Hiver & l'Été se trouvent en *Perse* tout à même tems; puis que d'un côté, comme au *Midi*, il n'y a point d'hiver; & qu'au bout opposé au contraire, il y a peu d'Été. Comme ce Royaume est si vaste, il est aisé de s'imaginer que l'air y est différent, suivant la situation de chaque païs. Il est froid jusqu'à *Giras*, qui est la ville capitale de la Province de *Perse*: & il est chaud depuis cette ville-là jusqu'au bout du Royaume du côté du *Midi*. Il est sec, par tout où il est froid; mais il n'est pas sec de même, par tout où il est chaud.

14 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Il est chaud & sec tout le long du *Golphe Perifique.*, à prendre de la *Caramanie*, jusqu'au fleuve *Indus*. Et dans ces *Regions*-là, il y a des endroits où la chaleur est étouffante, & insupportable, à ceux même qui y sont nez, & qui n'en sont jamais sortis. Il leur faut quitter leurs maisons durant les quatre mois chauds de l'année, & se retirer vers les *Montagnes*. Et dans ce tems-là ceux qui pour leur malheur sont obligez de voyager en ces *Pais* brulans, trouvent les *Villages* deserts, excepté seulement quelques pauvres & misérables Créatures qu'on laisse pour en prendre soin, & ceux qui sont les *Archers* des *Prévôts*. L'Air est non seulement chaud insupportablement dans les contrées maritimes, mais il est aussi très-mal sain: & les gens qui n'y sont pas accoutumés, ne manquent gueres de tomber malades de ce mauvais Air, dès qu'il vient à être ainsi échauffé, & la plupart à en mourir. Je sai tout cela par ma propre expérience, m'étant trouvé pris de ce mauvais air, pour ne m'en être pas un peu retiré avant le mois de Mai; & en ayant été long-tems malade. Les endroits où l'on se retire sont des vallées, des montagnes, & des bois de *Dattiers*; mais on ne tient pas que ces bois-là soient fort sains.

L'air chaud de *Perse* est encore plus mauvais, où il est mêlé d'humidité, comme le long de la *Mer Caspienne*, & particulièrement en cette partie qu'on croit être l'ancienne *Conisene*, & qu'on appelle *Mazenderan*, qui a beaucoup de rapport avec le Climat de notre *Europe*. C'est à la vérité un pais admirable que cet endroit-là, depuis Octobre jusqu'en

DESCRIPTION DE LA PERSE. 15

qu'en Mai. Je m'y suis trouvé au mois de Février, & j'y étois comme enchanté ; car tout le país n'étoit qu'un vrai jardin, ou un Paradis, comme les *Persans* l'appellent. Les levées, & les grand chemins, paroissent des allées d'Orangers qui bordent des parterres. J'y trouvois aussi des fruits excellens de l'espece des nôtres de l'*Europe*, de fort bon vin, force gibier, & sur tout du sanglier le meilleur du monde. Mais en regardant les habitans au teint, & à la contenance, je connus aisément que c'est-là le plus mauvais Air de la terre, car le peuple y est plus jaune, plus défait, & plus languissant, que je ne l'ai vu en aucune autre part. Ce país de *Mazenderan* étoit presque un desert à cause du mauvais air avant *Abas le Grand* ; mais ce Prince, grand Conquerant, & grand Politique, y transporta un prodigieux peuple de l'*Arménie* & de la *Georgie*, tant pour dépeupler ces país, où les *Turcs* revenoient tous les ans se camper, pour lui faire la guerre, que parce qu'il croyoit ce terroir de plus grand rapport, voyant, entre les autres choses, les vers à soye y venir si bien. Sa Mere, qui étoit de *Mazenderan*, d'où par conséquent le Roi étoit originaire, le sollicitoit d'ailleurs à repeupler son país natal. Il y transporta trente mille familles de Chrétiens, s'imaginant qu'ils multiplieroient parfaitement bien. C'est, disoit-il, un vrai país pour les Chrétiens. Il est abondant en vin & en cochon, comme il leur faut. Ils aiment à aller à la mer, ils trafiqueront avec les *Moscovites*, leurs freres, par la Mer Caspienne. *Abas* fit bâtir des villes en ce país-là, & des Palais magnifiques ; tout cela pour encourager cet-

te

16 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

te Peuplade, mais la malignité de l'air fut si opposée à ses soins, & à ses projets, que lors que j'étois en *Mazenderan* avec la Cour il y a quelque quarante ans, le nombre des Chrétiens étoit réduit à quatre cens familles, de trente mille qu'il étoit auparavant, à ce qu'on m'assuroit. L'Evêque de *Ferhabad*, bon vieux Prêtre *Armenien*, qui savoit assez bien ce pais-là, me disoit souvent, que n'étoit la fécondité de la terre qui attire du peuple des environs, le pais seroit desert par la malignité de l'air; car dès la fin d'Avril il faut se retirer dans les montagnes qui sont à vingt cinq ou trente lieues loin, & laisser les rivages, à cause de la chaleur insupportable, qui dessèche même les gros ruisseaux; en sorte qu'il n'y a durant l'Été que la plus méchante eau de la terre. J'y trouvois durant mon séjour l'humidité si grande, qu'en mettant un drap à l'air la nuit, il dégoûtoit le matin, sans qu'il eût tombé de pluie. J'ajoute à cette Description, qu'on trouve l'air de tout le rivage de la *Mer Caspienne* si mal faisant, qu'on tient pour une disgrâce d'y être envoyé en commission. Et quand le Roi fait un homme de quelque réputation Gouverneur du *Guilan*, qui en est la plus considérable & la plus riche partie, ou Intendant, on se demande les uns aux autres, *A-t-il tué, ou volé, qu'on l'envoie Gouverneur du Guilan?* La rouille y est si soudaine & si active, que j'ai vu mes armes rouillées quatre heures après qu'on les avoit huilées & nettoyées. Aussi les peuples du pais ne portent-ils gueres d'autres armes que des haches, parce que la rouille attache les épées au fourreau, & parce que les arcs sont trop mols

DESCRIPTION DE LA PERSE. 17

mols & trop laches. Sur quoi l'on fait un conte , qu'un Courrier arrivant un jour de *Mazenderan* à *Ispahan* , armé d'un arc & d'un sabre , un jeune Seigneur , qui étoit à la Cour , comme il arrivoit , s'étant mis à prendre l'arc du courrier pour l'essayer , comme c'est assez la façon , il le trouva si mol , qu'il lui dit en riant : *Qu'est ceci , Monsieur le Courrier , vous avez un arc qu'un enfant banderoit ? Cela peut être , Seigneur* , répondit-il , *mais si vous êtes si fort tirez mon sabre*. Il vouloit dire que l'humidité qui avoit amoli la corde de son arc , avoit enrouillé son épée dans le fourreau.

Cependant comme il n'y a que les Païs le long de la *Mer Caspienne* , où l'air soit ainsi humide , & qu'il est presque par tout ailleurs sec au plus haut degré , on peut dire en général que l'air de *Perse* est sec : sa seicheresse provenant du peu de Fleuves , & du peu de Lacs , qu'il y a dans la vaste étendue du Royaume ; & l'on peut dire pareillement , que cet air là est bon & pur. Il est tel dans tout le dedans du Royaume , comme cela se voit au beau teint , & à la corpulence des habitans , qui sont forts & robustes , d'un sang pur , & jouissant pour la plupart d'une santé assez constante. Quant à ses frontieres , il n'y a que les Païs dont je viens de parler qui soient mal sains , & où l'air soit contagieux durant la chaleur.

L'air étant sec , comme je le viens de dire , il s'ensuit qu'il n'y a pas beaucoup de pluie en *Perse*. Elle y est fort rare , sur tout l'Été , dans le cœur du Royaume ; & alors vous ne voyez pas même un petit nuage en l'air : c'est une serenité admirable. Mettez y le soir une
feuille

feuille de papier à l'air, vous la trouverez le lendemain sèche comme vous l'avez mise. Les feuilles des arbres, ni l'herbe de la terre, n'ont pas la moindre moiteur. On remarque en quelques contrées, comme en celle de *Loureston*, dont *Hamadan*, qui est l'ancienne *Suse*, est la ville Capitale, que même la sueur est reprimée, & retenue, par cette seicheresse, au lieu qu'à *Babylone*, & dans la *Caramanie*, elle coule du corps comme l'eau qui sortiroit par un crible. On remarque encore là-dessus deux effets naturels fort differents, mais également surprenans. Le premier, que dans les Provinces que je viens de nommer, & en plusieurs autres, quoi que l'air soit déchargé de tout nuage durant l'Été, il se leve le soir des vents qui rafraichissent l'air, & qui durent jusqu'à une heure & demie de Soleil levé, & qui d'ordinaire sont si frais durant la nuit, qu'il faut mettre une grosse robe sur soi. Le second effet, est qu'encore que dans les autres saisons de l'année, les vents cessent, de sorte qu'il n'en fait point qui soient sensibles, vous voyez néanmoins l'air chargé de gros nuages qui passent doucement d'Occident en Orient, sans qu'il fasse de vent qui les chasse; ce qui fait juger que leur impulsion vient d'une autre cause. C'est une beauté que celle de l'air de *Perse*, que je ne saurois oublier, ni taire. On diroit que le Ciel y est plus élevé & d'une autre couleur que dans nos épais climats de l'*Europe*. Et dans ces pays-là, cette bonté de l'air répand sur toute la nature, sur ses productions, & sur les Ouvrages de l'Art, un éclat, une solidité, une durée n'ont pareille, sans

DESCRIPTION DE LA PERSE. 19

sans parler de la serenité que cet air répand aussi dans la constitution du corps, & dans la disposition de l'Esprit, dequoi j'aurai occasion de parler encore dans la suite. J'ajouterai seulement ici une autre remarque, pour faire connoître sensiblement la bonté & la pureté de l'air de *Perse*. C'est qu'en la plupart du pais, & à *Ispahan*, entre les autres, on n'a que faire de boucher les bouteilles, crainte que le vin ne s'évente. On vous les sert avec une fleur, comme un œuillet ou une rose, dans le goulot, à la place du bouchon, qu'on ne remet même plus dessus, quand une fois l'on en a versé. Cependant un reste de bouteille qui a été vingt quatre heures debouchée & éventée, est si peu alteré, qu'on ne le connoit pas.

Les variations communes du tems ou des saisons, à parler en général, & sur tout pour le cœur du Royaume, sont de cette sorte. L'hiver commence en Novembre, & dure jusqu'en Mars rude & violent, avec des glaces & des neiges, qui tombent à gros flocons dans les montagnes, mais qui ne tombent pas tant au pais plain & uni. Il y a des montagnes à trois journées d'*Ispahan*, du côté de l'*Occident*, où la neige dure huit mois de l'année. On dit qu'il se trouve dans la neige des vers blancs, gros comme le petit doigt, qui se remuent vivement sur le dessus, & qui, si on les écrase, sont encore plus froids que la neige. Depuis le mois de Mars, jusqu'à celui de Mai, il régné des vents forts, dont l'arrivée est une marque certaine que l'Hiver est tout passé. De Mai en Septembre l'air est serain, rafraichi par les vents qui
soul-

soufflent la nuit, le soir, & le matin; & de Septembre, à Novembre, il fait des vents comme au Printems. Il faut observer ici, qu'en Eté, dans le país dont nous parlons, les nuits sont d'environ dix heures, & qu'il y a peu de crépuscules; ce qui joint à la fraîcheur constante des nuits, modere la grande ardeur qu'il fait durant le jour: de manière qu'à l'égard de la chaleur, j'aimerois encore mieux passer l'Eté à *Ispahan* qu'à *Paris*. Car s'il fait plus chaud à *Ispahan* le jour, le jour y est bien plus court aussi. On y a divers remedes contre le chaud, & la nuit y est toujours fort fraîche, au lieu qu'à *Paris* on a souvent des nuits d'une chaleur étouffée. J'ai vû dans des jours d'Eté à *Paris* le Soleil & l'air si ardens, depuis midi, jusqu'à trois heures, que nous convenions, feu Mr. *Bernier*, mon Illustre ami, & moi, qu'il ne faisoit pas plus chaud à *Ispahan*, ni aux *Indes*. Je parlerai plus amplement de l'air de cette Capitale de *Perse* dans la suite de cet Ouvrage, lors que j'en ferai la Description particulière. Je dirai seulement de plus en cet endroit, que l'air y est sec au dernier degré, à quoi je ne sai s'il ne faut point imputer ce qu'on y voit à toute heure, que les corps morts, tant des bêtes, que des hommes, s'enflent une heure après la mort, de la moitié de la grosseur naturelle; &, ce qui est bien d'une autre conséquence, que la fin de presque toutes les maladies, est une enflure de jambes douloureuse, & qui est assez de tems à se passer.

La *Perse* n'est guère exposée aux foudres, ni aux tremblemens de terre. Il y a peu de tonnerres, & peu d'éclairs, & de ces autres
mé-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 21

météores dont les vapeurs font la matiere, parce que l'air du Pais est sec, comme je l'ai déjà dit. Il s'y forme des grêles durant le Printems seulement : & comme dès-lors les moissons sont fort avancées en plusieurs endroits, ces orages-là en font un fort grand dégât. L'on ne manque jamais d'en être informé au lieu où est la Cour; car on envoie des Pais ainsi desolez par la grêle, des Députez aux Ministres, pour demander des rabais des impôts, & ces Députez font toujours le mal plus grand qu'il n'est. Quant aux tremblemens de terre, ils sont très-rares en *Perse*. J'excepte toujours l'*Hyrcanie*, car il y arrive au contraire des tremblemens de terre furieux, sur tout durant le Printems; mais qui ne font qu'épouvanter, & qui n'ont gueres d'effets funestes. Pour les autres *Phenomenes* ils sont pareillement assez rares en *Perse*, particulièrement les *Iris*, parce que la matiere aqueuse n'y est pas assez abondante. On voit la nuit, durant l'Été, comme des verges & rayons qui percent l'obscurité; & comme des étoiles qui tombent. Ces sortes d'exhalaisons, comme de petites fusées fort enflammées, tombent tantôt droit, tantôt obliquement, & semblent laisser après elles de petites fumées, ou vapeurs noires, qui peut-être ne font seulement que des Halo autour de la Lune, & de principales Planetes, que les yeux trompez croient être une fumée. J'ajoute que la serenité de l'air est si grande en *Perse*, que les Etoiles seules donnent la nuit assez de clarté pour se reconnoître, & pour se conduire.

Les vents de *Perse* ne montent jamais au
degré

degré des *Ourocans*, & sont rarement tempêteux ; mais d'une autre part il y en a de mortels le long du *Golphe de Perse*. On appelle ce vent pestiféré, *Bad-samoun*, c'est-à-dire, *Vent de poison* ; mais sur les lieux même on l'appelle *Samyel*, mot composé d'*yel*, vent en Turquesque, & de *sam*, qui signifie *poison en Arabe*. Il se leve seulement entre le quinzième Juin & le quinzième Août, qui est le tems de l'excessive chaleur le long de ce *Golphe* : ce vent est siffiant avec grand bruit : paroît rouge & enflammé ; & tue les gens qu'il frappe, par une maniere d'étouffement, sur tout quand c'est de jour. Son effet le plus surprenant n'est pas même la mort qu'il cause ; c'est que les corps qui en meurent, sont comme dissous, sans perdre pourtant leur figure, ni même leur couleur, en sorte qu'on diroit qu'ils ne sont qu'endormis quoi qu'ils soient morts, & que si on les prend quelque part la pièce en demeure à la main. L'an 1674. un *chatir*, ou *valet de pied*, nommé *Mahamet Aly*, qui m'avoit servi, revenant de *Basra* à *Ormus*, durant le tems de ce vent mortel, chargé d'un paquet de Lettres, trouva un autre valet de pied de sa connoissance, aussi chargé de Lettres, qui étoit étendu le long du chemin. Il crut qu'il dormoit, & le tira par le bras pour l'éveiller. Il fut bien étonné que le bras lui demeura à la main, & que l'ayant touché ensuite en d'autres endroits, ses mains enfonçoient par tout comme dans la poussière. L'an 1675. au mois de Mai, une petite escadre Portugaise étant venue au port de *Congue*, à trois journées d'*Ormus*, pour se faire payer des droits que les Portugais prétendoient leur être

DESCRIPTION DE LA PERSE. 23

être dûs , elle arrêta des vaisseaux qui revenoient de la *Mecque* , chargés de passagers Persans , & les retint jusqu'au mois de Juillet , auquel tems ces pauvres gens se hâtant de s'enfuir du méchant air de ce pais-là , ils furent enveloppez de ce vent par le chemin , & plusieurs en moururent , de la maniere que je viens de dire. Lors qu'on sent ce méchant vent , qui se leve avec vehemence comme un tourbillon ; il faut promptement s'enveloper la tête , & se jeter en terre sur le ventre , & la face pressée contre la poussiere jusqu'à ce que le tourbillon soit passé ; ce qu'on dit qui est fait dans un quart d'heure.

CHAPITRE III.

Du Terroir.

IL faut dire du terroir de *Perse* ce que j'ai dit de l'air. Ce Royaume étant un petit monde pour sa grandeur , dont en même tems une partie est brûlée par l'ardeur du Soleil , & l'autre gelée de froid ; il n'est pas possible qu'il n'y ait d'étranges varietez dans la nature du terroir. Mais à parler en général , la *Perse* est un pais sterile , comme je l'ai observé : la dixième partie n'en est pas cultivée. J'ai remarqué encore ci-devant , que la *Perse* est le Pais du monde le plus montueux , & dont les montagnes sont les plus steriles , & les plus arides , n'étant la plupart que des rochers secs , sans bois & sans herbes. Mais entre les montagnes il y a deçà & delà des vallons , & des plaines , qui sont plus ou moins fertiles , & plus ou moins agréables , suivant
la

la situation & le climat. Le terroir est sablonneux, & pierreux, en des endroits. En d'autres, il est argilleux, pesant, & dur comme la pierre. Mais, soit aux uns, soit aux autres, il est si sec, que si l'on n'arrosait pas les terres, elles ne produiroient rien, pas même de l'herbe. Ce n'est pas tout-à-fait manque de pluie, mais c'est qu'il n'y en a pas assez. Il ne pleut presque point du tout en Été : & l'Hiver, le Soleil est si chaud, & si desséchant, durant les cinq ou six heures qu'il est le plus haut sur l'horison, qu'il faut arroser la terre de fois à autre. Mais au contraire on peut dire, que par tout où on peut arroser les terres, elles produisent abondamment. Ainsi, c'est le peu d'eau qui cause la stérilité. Et après tout, c'est aussi le défaut d'habitans, comme je l'ai déjà remarqué, n'y en ayant pas dans cet Empire la vingtième partie, de ce qu'il y en tiendrait à l'aise. On se trouve étrangement surpris en *Perse*, lors qu'on y apporte les idées que la lecture des anciens Auteurs en donne, particulièrement *Arian*, & *Quinte-Curce* ; car à lire leurs recits touchant le Luxe, la Mollesse, & les Thrésors des Perses ; on s'imagine que c'est un País tout d'or, & où les commoditez de la vie se doivent trouver dans la plus grande abondance, & au plus vil prix. Mais lors qu'on y est, on le trouve tout autrement. Cependant, il n'y a pas de doute que la *Perse* n'ait été un País des plus opulens, & des plus somptueux, comme ces Auteurs le rapportent, puis que l'Ecriture Sainte elle-même le confirme. Comment accorder cette contrariété visible ? Je le ferai sans peine, en rapportant les deux causes,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 25

causes, que je trouve, de ce changement si étrange. La première vient de la différence de la Religion, & la seconde de la différence du Gouvernement. La Religion des anciens *Perfes*, qui étoient *Ignicoles*, ou *adorateurs du feu*, les engageoit à cultiver la terre; car suivant leurs maximes, c'étoit une action pieuse & méritoire de planter un arbre, de défricher un champ, de faire produire quelque fruit à une terre stérile; au lieu que la Philosophie des *Mahometans* tend seulement à jouir des choses du monde pendant qu'on y est, sans s'en soucier davantage que d'un grand chemin par où l'on a bien-tôt passé. Le Gouvernement de ces anciens Peuples-là étoit aussi plus juste, & plus égal. Le droit de la propriété des terres, ou des autres biens, y étoit sûr & sacré; mais à présent le Gouvernement est despotique, & absolument arbitraire. Ce qui me fait croire aussi, que tout ce que je lis de la *Perse* dans ces anciens tems-là, est vrai, & qu'elle étoit incomparablement plus fertile, & plus peuplée qu'elle ne l'est à présent, c'est ce que nous y avons vû arriver depuis six-vingts ans, à commencer du règne d'*Abas le Grand*. C'étoit un Prince équitable, & qui tendoit uniquement à rendre son Royaume florissant, & son peuple heureux. Il trouva son Empire délabré & usurpé, & pour la plus grande partie, apauvri & saccagé. Mais on auroit peine à croire ce que son bon Gouvernement fit par tout. Et pour n'en rapporter qu'une preuve, il amena en la ville Capitale une Colonie d'*Armeniens*, gens laborieux & industrieux, qui n'avoient rien au monde en y arrivant; mais qui au bout de

trente ans devinrent si puissamment riches , qu'il y avoit plus de soixante Marchands entr'eux , qui possédoient chacun depuis cent mille écus jusqu'à deux millions de bien , tant en argent , qu'en marchandises. Dès que ce grand & bon Prince eut cessé de vivre , la *Perse* cessa de prospérer. Le peuple se mit peu à peu à passer aux *Indes* durant les deux régnés suivans , & enfin au règne de *Soliman* , qui a commencé en 1667. la richesse & l'abondance se trouverent diminuées dans un grand excès. J'arrivai la première fois en *Perse* en 1665. du tems d'*Abas second* , & j'en partis pour la dernière fois l'an 1677. sous *Soliman* , son fils. Les richesses en paroissoient diminuées de la moitié , d'un tems à l'autre , dans cet intervalle de douze ans seulement. La monnoye même étoit altérée. On n'y voyoit plus de bon argent. Les Grands apauvris écorchoient par tout le peuple , pour avoir leur bien. Le peuple pour se garantir de l'oppression des Grands , étoit devenu excessivement fourbe & trompeur ; & de là toutes les mauvaises voyes s'introduisirent dans le commerce. L'on n'a que trop d'exemples par toute la terre que la fertilité même du terroir , ainsi que l'abondance d'un País , dépend du bon ordre d'un Gouvernement juste , modéré , & selon les Loix. Si la *Perse* étoit habitée par des *Turcs* , qui sont encore plus fainéants , & plus détachés du soin des choses de la vie , que les *Persans* , & fort durs dans leur Gouvernement , elle deviendrait encore plus stérile qu'elle n'est ; comme au contraire , si elle étoit dans les mains des *Armeniens* , ou de ceux qu'on nomme *Ignicoles* , on y verroit

DESCRIPTION DE LA PERSE. 27

roit bien-tôt reparoître l'ancienne splendeur.

Pour revenir au terroir de *Perse*, il ne laisse pas avec tous ses défauts d'être en plusieurs endroits aussi bon que tout autre; comme par exemple en *Arménie*, en *Medie*, en *Iberie*, en *Hircanie*, en *Bactriane*, qu'on appelle à présent les *Provinces de Corasson*, & de *Candahar*, au Pais de *Kourestoon*, qui est entre la *Perse*, & l'*Arabie*. L'an 1669. que j'étois en cette Province-là, on comptoit à mes valets dans l'hôtellerie l'orge à un denier & demi la livre, le pain à quatre deniers, le bon mouton à un sol, les poulets à deux sols fix deniers, les grosses poules à quatre sols. On peut juger ce que tout cela valoit chez le païsan. Cependant, on dit qu'on a les denrées encore à moitié moins à *Candahar*; mais à l'opposite, les bords du *Sein Persique*, & la *Caramanie* deserte, sont plus steriles; le bétail y est plus rare, & tout coûte plus de peine à faire venir.

CHAPITRE IV.

Des Arbres, des Plantes, & des Drogues.

JE traiterai dans le chapitre suivant des Arbres, qu'on appelle communément *Arbres fruitiers*. Pour ce qui est des autres, les Arbres les plus communs en *Perse*, sont le *Platane*, le *Saule*, le *Sapin*, le *Cornouillier*, que les *Arabes* appellent *Seder*, & les *Persans*, *Conar*, d'où est apparemment venu le mot Latin de *Cornus*, qu'on lui donne, duquel nous avons formé celui de *Cornouillier*. Les

Perfans tiennent que le *Platane* a une vertu naturelle contre la *Peste*, & contre toute autre infection de l'air : & ils assurent qu'il n'y a plus eu de contagion à *Ispahan*, leur capitale, depuis qu'on en a planté par tout, comme on a fait dans les ruës, & dans les jardins. Plusieurs autres villes de *Perse* en sont aussi toutes plantées, & particulièrement celle de *Chiras*.

L'arbre qui porte la noix de galle est commun en plusieurs endroits de la *Perse*, mais particulièrement dans la Province de *Couref-ton*. On y trouve en suite

Les Arbres, qui portent les *Gommes*, les *Mastics*, & l'*Encens*, se trouvent en grande quantité en plusieurs endroits du païs. L'arbre de l'*Encens*, qui ressemble à un grand *Poirier*, croît particulièrement dans la *Caramanie deserte*, sur des montagnes. Vous y avez aussi, & en plusieurs autres endroits, l'arbre de *Therebinthe*, l'*Amandier*, ou le *Cbâtaignier sauvage*.

L'arbre qui porte la *Manne* se trouve-là aussi. Il y a de plusieurs sortes de *Manne* en *Perse*. La meilleure est jaunâtre, à gros grain, & vient de *Nichapour*, contrée de la *Bactriane*. Il y en a une autre qu'on appelle *Manne de Tamarisc*, parce que l'arbre dont elle distille s'appelle *Tamarisc*. Il croît en abondance dans la Province de *Soussiane*, & particulièrement autour de *Daurac*, place du *Sein Persique*, qui est l'*Araca* de *Ptolomée*. La troisième sorte de *Manne*, que j'ai observée, est liquide. On la recueille autour d'*Ispahan*, sur une sorte d'Arbres, plus grands que le *Tamarisc*, dont l'écorce est polie & luisante.

Les

DESCRIPTION DE LA PERSE. 29

Les feuilles de cet arbre distillent en été cette *Manne liquide*, qu'on prétend qui n'est point une rosée, mais la sueur de l'arbre congelée sur la feuille. Vous en voyez le matin la terre qui est au dessus toute grasse. On l'employe dans les remèdes comme la *Manne de Tamarisc*: & elle est aussi douce que les autres.

Il y a deux sortes d'Arbrisseaux en *Perse* qui sont fort remarquables pour leurs funestes propriétés. Ils croissent l'un & l'autre dans la *Caramanie deserte*, vers le *Sein Persique*. Le premier s'appelle *Gulbad samour*, c'est-à-dire *fleur qui empoisonne le vent*. Les Arabes l'appellent *Chark*. Il porte des manières de *Lambrouches*, pleines d'un lait acre & piquant, aussi épais que de la crème. On assure que dans les endroits où il y a beaucoup de ces arbrisseaux, le vent durant la plus grande chaleur, passant par dessus ces arbres, prend une qualité mortelle & qui tue ceux qui le respirent, ou qui en sont rudement frapés. L'autre Arbrisseau s'appelle *Kerzébré*, nom qui signifie *fiel d'Ane*, ou *poison d'Ane*, & que l'on donne à tout ce qu'il y a d'amer ou de mortel, parce que l'Ane a la santé la plus vigoureuse, à ce qu'on prétend en *Orient*, ou parce que les Anes & les autres animaux domestiques qui mangent en quelque quantité de ce que cet arbrisseau porte, en meurent en peu de tems. On dit que l'eau qui en a lavé le tronc, est aussi mortelle. Il a le tronc gros comme la jambe, & les tiges pas si grosses que le bras, s'élevant ordinairement à la hauteur de six pieds. L'Ecorce, qui est assez épaisse, est verdâtre, les feuilles sont plutôt rondes, qu'ovales, avec une pointe

au bout. Cet Arbre porte des fleurs presque semblables aux *Roses simples*, qui sont de couleur de chair, comme celles du *Laurier-rose*; qui est, comme je croi, la raison pour laquelle les *Grecs* ont donné à cet Arbre le nom de *Rhododendron*. Les *Arabes* l'appellent comme les *Persans*, *fiel d'âne* & aussi de *felly*. On dit que c'est le *Nerium* des *Herboristes*, qu'on appelle en François *Rosage*; dont il est traité dans tous les *Herbiers* de nos païs.

Les Herbages viennent fort bien en *Perse*, particulièrement ceux que nous appellons les *herbes fines*, qui y ont une merveilleuse odeur. Les Racines & les Legumes, les laitues Romaines y croissent plus larges, plus blanches & plus douces qu'en païs du monde. On les mange crües, comme les fruits, sans y trouver aucune acreté. Les *Europeans* ont expérimenté que les Legumes de nos Païs viennent en *Perse* à merveille, & assurément les *Persans* en auroient en plus grand nombre & de meilleurs que nous, si leur Religion les portoit à les cultiver, comme dans les Païs où la chair est interdite tant de jours de l'année.

La *Perse* est un vrai païs de Drogues Médicinales. Outre la *Manne*, qui y vient, comme j'ai dit, il y croit de la *Casse*, du *Sené*, de la *Reguelisse*, de laquelle presque tous les champs sont couverts, & du *Fœnu Grecum*. On appelle ce simple *Kambalec*, qui est le nom *Persan* de la grande *Tartarie*, parce qu'on dit qu'il en vient originairement. La *Noix vomique* croît aussi presque par tout de la grandeur d'une pièce de cinq sols, & de l'épaisseur de deux écus, couverte d'une peau fort unie.

unie. La *Gomme Ammoniac* que les *Persans* appellent *ouscioc*, est en abondance sur les Confins de la *Partside* au *Midi*. On la tire d'une plante, qui ressemble à la carde d'*Artichaud*. Il y a en ces mêmes endroits, & dans tout le territoire d'*Ispahan*, une plante que nous ne connoissons point en *Europe*, & qui ressemble aux *Cardons d'Espagne*. On l'appelle *livas*. Le goût en est aigrelet, & fort agréable. On la sert crüe au Printems, qui est sa saison. Les *Herboristes Persans* l'appellent *Rivendayvoni*, comme qui diroit *Rhubarbe de Cheval*, parce qu'on s'en sert pour purger les animaux. On tient effectivement que c'est une *Rhubarbe* bâtarde, & le *rubus Arabicus* de nos *Herboristes*. La *Rhubarbe* croît dans le *Corasson*, qui est l'ancienne *Sogdiane*. La meilleure vient du *Païs des Tartares Orientaux*, qui sont entre la *Mer Caspienne* & la *Chine*. L'une & l'autre est appelée *Rivend tchini*, *Rhubarbe de la Chine*. On mange la *Rhubarbe* en *Corasson* comme nous faisons les *Beteraves*: & aussi elle croît de même.

Les autres Plantes remarquables de *Perse*, sont premièrement le *Pavot*. Bien qu'il croisse des *Pavots* en beaucoup d'autres païs, néanmoins ils ne rendent nulle part autant de suc comme en *Perse*, ni si fort. Cette Plante est haute de quatre pieds. Ses feuilles sont fort blanches. Elle est meure au mois de Juin, & alors on en tire le suc. L'incision se fait à la tête, & par superstition, les *Persans* y font toujours douze incisions en mémoire des douze *Imans*, trois incisions l'une près de l'autre, & à la fois, avec une petite serpe à trois branches, comme des dents de peigne. Il en

fort une viscosité, ou humeur épaisse, qu'on va ramasser au point du jour, avant que le Soleil donne dessus, & qui est si forte, que les gens qui la recueillent paroissent des morts déterrez, étant livides, maigres, & tremblans. Il arrive quelque chose d'approchant à ceux qui le cuisent, & qui l'aprént à boire, comme on le verra dans le Chapitre seizieme. Cette humeur les entête, & leur gele tout le corps. On ramasse ce suc en pillules, & à mesure qu'il sort, & que la tête du *Pavot* se seiche, elle devient noire, & sa tige, & sa graine, le deviennent aussi. Les *Persans* appellent le suc de *Pavot afioun*, d'où est venu nôtre mot. d'*opium*. Le meilleur du Royaume se fait dans le Canton de *Linjan*, à six lieuës d'*Ispahan*, où il y en a des campagnes toutes couvertes. Les Boulangers en sement la graine sur le pain, parce qu'elle provoque au sommeil, qu'on croit être bon en *Perse* après le repas: Et le menu peuple mange encore cette graine entre les repas. Il y a des gens qui estiment davantage l'*afioun de Cazeron*, qui est vers le *Sein Persique*, disant que celui d'*Ispahan* engendre des cruditez, & des serositez, & que l'autre n'en engendre point.

Secondement il y a le *Tabac*, qui croît par toute la *Perse*, & particulièrement dans la *Susiane* à *Hamadan*, qui est l'ancienne *Suse*, & dans la *Caramanie deserte* aux environs de *Coureston*, vers le *Sein Persique*, où l'on cueille le meilleur. Il croît aisement, & sans autre culture, que l'ordinaire. On le seiche, & on le transporte en feuilles par bouquets, ou par bottes, comme des bottes de *Poirée*.
C'est

DESCRIPTION DE LA PERSE. 33.

C'est un vrai *feuille-morte* que sa couleur, lors qu'il est seiché. On ne le suë, ni ne le cor-de point. Cela le rendroit trop fort, & aussi fort que le *Tabac de Brezil*. Mais les *Persans* ne le veulent pas comme cela, afin d'en pouvoir fumer tout le jour; outre qu'ils haïssent la fumée & la senteur de ce *Tabac* cordé de *Brezil*, qu'ils appellent *tambacou Inglefi*, ou *Tabac d'Angleterre*, parce que les premiers *Europeans* preneurs de *Tabac*, avec qui ils ont eu commerce, sont les *Anglois*. Les *Anglois* debitoient de ce *Tabac de Bresil* en *Perse*, il y a quelques cinquante ans; mais les *Persans* l'ayant trouvé, & trop fort, & trop cher, ils ne s'en servent plus. Quelques gens qui aiment à s'enivrer de *Tabac*, y mêlent de la graine de *Chanvre*, qui fait monter la vapeur au cerveau, & l'étourdit en peu de tems.

Je me souviens d'avoir vû débatre parmi des gens savans en *Europe*, si le *Tabac*, & le *Sucre*, étoient originaires du Nouveau Monde, ou s'il en avoit toujours crû en *Orient*. J'en ai recherché la vérité sur les lieux; mais on ne sauroit croire le peu de curiosité que l'on a en *Orient* pour ces sortes d'Observations. Personne entre leurs Savans ne tient registre des découvertes qui se font dans les Arts & dans les Sciences. Pour le *Tabac*, je n'ai pû savoir en *Perse* si c'est là originairement un fruit du País, ou s'il y a été apporté des País Etrangers; & je m'en suis informé inutilement. Un des plus curieux hommes d'*Ispahan* m'a dit seulement ceci, qu'il avoit lû dans une *Géographie* de la *Parthide*, qu'on avoit trouvé, en relevant les mesures de la ville de *Saltanie*, une grande

B 5

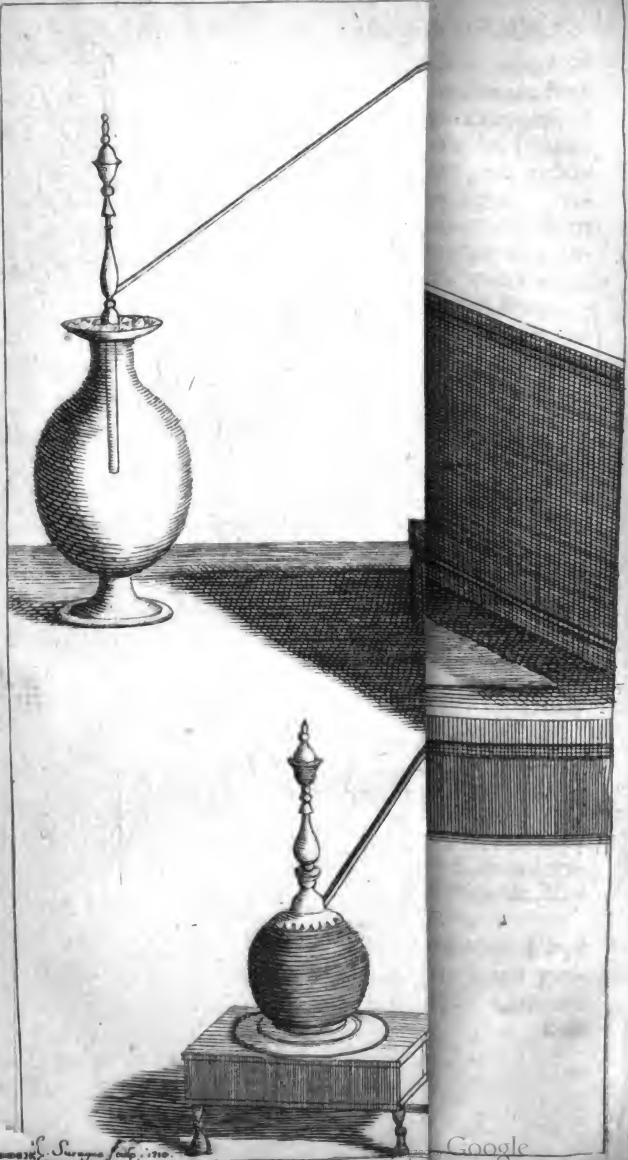
Urne

Urne de Terre, où il y avoit des pipes de bois, avec des godets, & du *Tabac* coupé fort menu, qui est comme les *Turcs* le coupent à *Alep*; ce qui lui faisoit croire que la Plante avoit été apportée d'*Egypte* en *Perse*, & qu'elle n'y devoit être naturelle que depuis quatre cens ans. J'ai vû des gens qui croyoient que les *Portugais* l'y avoient apportée des *Indes* les premiers, il n'y a pas deux cens ans; mais cela n'est pas croyable, puis qu'il se trouve qu'il y a beaucoup moins de tems qu'on cultive cette herbe aux *Indes*. Car par tout ce que j'en ai pû apprendre, je trouve que ce n'est pas depuis plus de cinquante ans; même la meilleure, & la plus grande quantité de *Tabac*, qu'on employe aux *Indes*, s'y porte de *Perse*, & c'est ce qu'on y transporte en plus grande abondance par Mer.

Quant au *Sucre*, je croi qu'il y en a eu de tout tems aux *Indes*. Je sai bien que cela est fort contesté, & que la plupart des Auteurs tiennent que le *sucre* est un fruit du nouveau Monde, & que les Anciens n'usoient que de *Miel*. Mais je tiens le contraire, fondé sur ce que le *sucre* croît par tout dans les *Indes* abondamment, aisément, excellemment; & non pas comme les fruits que l'on tire des pays éloignez, qui ne viennent jamais si bien, lors qu'ils sont transplantés loin de leur sol. Une autre raison, que j'ai encore plus forte, c'est que le *sucre* se trouve nommé & ordonné en cent endroits des anciens écrits de *Médecine*, *Indiens*, *Persans*, & *Arabes*.

La maniere de prendre du *Tabac* en *Perse* est inconnue dans nos pays, & tout à fait particulière à la *Perse*, & aux *Indes*. Comme
l'air.





DESCRIPTION DE LA PERSE. 35

l'air y est plus chaud, & plus sec, qu'en *Europe* & en *Turquie*, & que les Esprits sont plus subtils, le Tabac les entêteroit s'ils le prenoient comme nous, parce qu'ils en prennent continuellement. Ils en font passer la fumée dans une bouteille d'eau, dont je donne la figure ici à côté. Ils appellent ces sortes de pipes, *callion*. La bouteille est surmontée d'un godet de terre, ou de métal, au haut d'une canulle, qui entre dans la bouteille d'eau, comme vous voyez. Au dessous il y a une platine, comme il y en a à de certains chandeliers, & la cane, ou pipe, par laquelle on tire la fumée, donne dans cette canulle. Lors qu'on veut fumer, on mouille un peu le *Tabac*, qui est dans ce godet, & broyé fort menu, afin qu'il ne brûle pas si vite. On met dessus deux ou trois petits charbons, & on tire la fumée qui entre dans l'eau, y circule, & est tirée ensuite à la bouche, non seulement fraîche, mais aussi épurée de ce que le tabac a de plus onctueux & grossier. On voit qu'en le prennant, ceux qui ont de bons estomachs, font faire de gros bouillons, & beaucoup de murmure dans l'eau, par l'attraction de l'air. Ces bouteilles sont d'ordinaire pleines de fleurs pour la satisfaction des yeux. On en change au moins une fois le jour l'eau qui est toute corrompue & toute puante, des esprits du *Tabac*. J'ai éprouvé qu'une Tasse de cette eau est un prompt remède pour vomir jusqu'aux entrailles.

La manie du *Tabac* est une manière de mauvaise habitude qui a enchanté presque tout le monde. Nos peuples d'*Occident* le prennent

en fumée, en feuille, & en poudre, comme chacun fait : & quelques-uns, comme les *Portugais*, en ont toujours le nez plein. Les peuples d'*Orient* ne le prennent qu'en fumée, mais avec la même insatiabilité, la plupart, & sur tout les *Persans*, ayant toujours la pipe à la bouche. Les gens de qualité se font porter leur pipe, ou *callion* par un homme à cheval : & souvent ils s'arrêtent en chemin pour fumer, ou fument à cheval même. Ils ne sortent jamais autrement, & là où ils font visite, on leur met devant eux leur bouteille de Tabac dès qu'ils sont assis. Il est vrai que cela n'affoiblit, ou ne retarde guere leur action, car ils font leurs affaires en fumant, comme s'ils ne fumoient pas. Allez dans les Colléges, vous trouvez le Régent, & le disciple, au plus fort de leurs études tous deux la pipe à la bouche. En un mot, ils se passent de manger plutôt que de fumer, & cela paroît en ce que dans leur jeûne de *Rahmazan*, qui est de dix-huit heures, lorsqu'il tombe en été, pendant lesquelles dix-huit heures de suite ils ne prennent rien du tout, non pas même de l'eau; la première chose avec laquelle ils rompent le jeûne, est le *Tabac*. L'usage excessif de cette herbe les desseiche, les atténue, & les affoiblit, & ils en conviennent généralement comme de la chose la plus indubitable; mais quand on leur dit pourquoi donc ils ne le quittent pas? Ils répondent *Aded-chud, c'est une habitude*, & ils ajoutent, *il n'y a de joye au cœur que par le Tabac*. *Abas le Grand*, du tems duquel cette habitude gaignoit fortement, tenta diverses voyes pour la déraciner, mais toutes en vain, quoi que lui-même

DESCRIPTION DE LA PERSE. 37

même s'abstint de *Tabac* alors. On dit entre les autres qu'ayant tous les Grans en festin avec lui, il commanda, que les bouteilles de *Tabac* qu'on leur serviroit, eussent le godet plein de crotte de cheval séchée & broyée au lieu de *Tabac*. Cela ne se pouvoit connoître à la vûe, le *Tabac* se servant aussi broyé, comme je l'ai dit & un peu mouillé avec du feu dessus. Le Roi demandoit de tems en tems aux Grands, *comment trouvez vous ce Tabac ? c'est un présent de mon Vizir d'Hamadan, qui pour m'en faire prendre, mande que c'est le plus excellent Tabac du monde.* Chacun lui répondoit : *Sire, c'est un Tabac merveilleux. Il ne s'en peut trouver de plus exquis.* Enfin le Roi s'adressant au Général des *Courtches*, qui sont l'ancienne milice de *Perse*, lequel passoit pour un Seigneur ferme & droit par dessus les autres, il lui dit : *Seigneur, je te prie, di moi librement, & au vrai, comment tu trouves ce Tabac ?* *Sire, répondit-il, je jure par votre tête sacrée, qu'il sent comme mille fleurs.* Le Roi se mettant à les regarder tous avec indignation, *Maudite soit la drogue, dit-il, qui ne se peut pas discerner d'avec la fiente de cheval.*

Troisièmement, il y a le *Saffran*; & celui de ce pais-là est le meilleur de tout le monde. Il en croît en divers endroits de la *Perse*; mais on estime par dessus tous celui qui croît le long de la *Mer Caspienne*, & après, celui de *Hamadan*, qui est l'ancienne *Suze*, ou *Suzan*.

Quatrièmement, l'*Assafoetida*, qui est un suc, ou une liqueur, qui s'épaissit, & se durcit presque autant que les *Gommès*. Elle découle d'une Plante, qu'on appelle *Hiltit*, qu'on

38 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

croit être le *Lazerpitbium*, ou *Silphium* de *Dioscoride*, qui croît en divers endroits de la *Perse*, particulièrement dans la *Jogdiane*, & dans le païs d'alentour. Elle est bonne à manger, sur tout la blanche; car il y en a de deux sortes, une blanche, & une noire. Le suc qui sort de la blanche est moins fort, & par cela même, moins estimé. Les Orientaux appellent l'Assa foetida *Hing* & les Indiens en font une grande consommation. Ils en mettent dans tous leurs ragouts, & dans tous leurs mets délicieux. C'est la drogue de la plus forte odeur que j'aye jamais sentie. Le musc n'en approche pas. On la sent de fort loin; & quand il y en a dans une chambre, l'odeur y en demeure des années entières. Les vaisseaux qui la transportent aux *Indes*, en sont si fort imbus, qu'on ne peut plus y jamais rien mettre qui n'en soit altéré & gâté, comme je l'ai éprouvé malheureusement une fois en des riches étoffes; qui quoi qu'elles fussent envelopées de coton, & de toile cirée, en plusieurs doubles, l'or & l'argent en furent tout-à-fait ternis, & noircis.

Cinquièmement, il y a la *Mumie*, & il y en a de deux sortes en *Perse*. L'une est la *Mumie* communément dite, qui vient des corps embaumez, & enterrez dans le sable aride, & ardent, où dans la suite des siècles ils se pétrifient, comme cela est connu de tous les curieux. Cette *Mumie*, qui n'est proprement que la petrification des corps embaumez depuis quelque deux mille ans, à ce qu'on assure en *Perse*, se trouve en *Corasson* qui est l'ancienne *Bactrienne*. Un Vizir de la Province nommé *Mirza-chesfy*, homme fort savant,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 39

vant , m'a dit plusieurs fois qu'on trouvoit dans le sable , lors qu'on travailloit aux Canaux souterrains , pour le transport de l'eau , de ces *Mumies* , longues de sept à huit pieds , soit que les corps fussent plus grands alors , soit qu'on prît plaisir de les ensevelir , ou emmailloter , plus grands qu'ils n'étoient , pour l'admiration de la posterité. Il ajoûtoit , qu'on trouvoit ces corps encore couverts de poil à la tête , & au menton , avec les ongles aux mains & aux pieds , ayant le visage si peu altéré , que les traits étoient reconnoissables. Il me disoit là-dessus , que nôtre corps ressemble à une éponge , & que si l'on en ôte le sang & les parties nobles qui sont trop humides , & qu'on les seiche , on les conservera plusieurs siècles. Le terroir de la *Bactriane* est un sable chaud & aride , fort propre à conserver , & à petrifier ainsi les corps. L'autre *Mumie* est une *Gomme* précieuse , qui distille de la roche. Il y en a deux mines , ou deux sources , en *Perse*. L'une dans la *Caramanie* deserte , au pais de *Sar* , & c'est la meilleure ; car on assure que quelque moulu , brisé , ou fracassé , qu'un corps humain puisse être , une demie dragme de cette *Mumie* le rétablit en vingt quatre heures ; de quoi personne ne doute en *Perse* , sur l'expérience des cures merveilleuses qu'ils font tous les jours avec cette précieuse drogue. L'autre mine est au pais de *Corasson* , qui est l'ancienne *Bactriane* , où je viens de dire qu'il y a aussi des *Mumies* de corps humain , comme en Egypte. Les roches , dont la vraie *Mumie* distille , appartiennent au Roi ; & tout ce qui en distille est pour lui. Elles sont fermées de cinq seaux des principaux

paux Officiers de la Province. On n'ouvre la mine qu'une fois l'an, en présence de ces Officiers, & de plusieurs autres encore, & tout ce qui se trouye de ce précieux mastic, ou la plus grande partie, s'envoye au trésor du Roi, d'où, avec un peu de crédit, on en tire dans le besoin. Le mot de *Mumie* est *Persan*, venant de *Moum*, qui signifie *Cire*, *Gomme*, *Onguent*. Les *Hebreux*, & les *Arabes* se servent de ce nom dans la même signification. Les *Persans* disent que le Prophete *Daniel* leur a enseigné la préparation & l'usage de la *Mumie*.

Parmi les Plantes remarquables de la *Perse*, & fort connuës présentement, il y a le *Hannab*, qui est cette graine, de laquelle on fait une couleur, dont on se teint les mains, les pieds, & quelquefois le visage, tant hommes, que femmes, pour conserver le teint, & la peau. Le Soleil ne les hâle point, quand on en est froté, ni le froid ne pénètre point aussi, comme auparavant, & ne fait plus de crevasses à la peau. On en frotte les jambes aux chevaux par la même raison. Cette graine croît sur un Arbrisseau par touffes comme le *Poirer*, ou le *Genieure*. Il y en a en abondance au païs de *Kirmon*, & à *Siston*. On dit que c'est l'Arbuste que nous appellons *Pastel*. On se sert aussi des feuilles pour le même effet. La manière de s'en servir, est de le mettre en poudre, & de le détremper avec de l'eau, dans la consistance de mortier. Quand cela est fait, on se mouille les mains, on les frotte de *Hannab*, ainsi détrempé, & on se les emmaillotte toute la nuit, afin que le *Hannab* prenne. Cette teinture s'en va néan-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 41

néanmoins à l'eau , ce qui fait que ceux qui en ont les mains nouvellement frottées, ne les lavent gueres , de peur que le *Hannab* ne s'en aille. Elle dure ordinairement quinze jours, ou trois semaines, sans qu'elle se paille.

Le *Rounas*, que nos Auteurs appellent *Opoponax*, est une racine rougeâtre, qu'on emploie à la teinture. Il en croît beaucoup en *Perse*, & c'est d'où les *Indes* qui est le país des plus belles teintures le tirent.

Le *Cotton* croît dans toute la *Perse*. On en voit des Campagnes couverte. C'est un fruit gros comme une tête de *Pavot*, mais plus rond. On trouve dans chaque fruit sept petites graines, ou fèves noires, qui sont comme la semence de ce fruit. Il croît aussi en *Perse*, en divers endroits, un Arbrisseau tout à fait rare, dont le fruit est gros, & long, en figures de *lambruches* vertes, lequel venant à s'ouvrir donne un duvet de soye, fin comme l'oüatte. J'en avois fait faire en *Perse* des matelas & des coussins. On le carde comme le *cotton* sans le gâter.

Je devois mettre au rang des drogues medicinales le *Bezoar*, qui est cette Pierre si fameuse dans la *Médecine*. C'est une Pierre tendre, qui se forme par pellicules à la manière des *Perles*, ou comme croissent les *Oignons*. On la trouve dans le corps des *Boucs*, & des *Cheures* sauvages, & domestiques, le long du *Golphe Persique*, dans la Province de *Corasson*, qui est l'ancienne *Margiane*, incomparablement meilleure que celle qu'on a aux *Indes* dans le Royaume de *Colconde*, & dans les país plus reculez. On assure qu'il se trou-

ve

ve aussi en ce pays-là des *Indes* de fort gros *Bezoars* dans le corps des *Anes*, des *Sangliers*, & des *Porcs-epy*, & dans le corps des *Oyes*. J'en ai vu tirer à *Colconde*; mais parce que les *chevres* avoient été amenées de trois journées de pays, il ne se trouva de *Bezoar* que dans quelques unes, & encore n'étoit-ce que de petits morceaux. Nous gardames de ces *chevres* quinze jours en vie. Elles étoient nourries d'herbe verte communes. On n'y trouva rien en les ouvrant. Je les gardai ce tems-là, pour vérifier ce qui se dit que c'est une herbe particulière qui échauffant ces animaux produit cette Pierre dans leurs corps. Les *Naturalistes Persans* disent, que plus cet animal pâit en des pays arides, & mange d'herbes seiches & chaudes, plus le *Bezoar* est salutaire & efficace. Le *Corasson* & le bords du *Golphe Persique* sont de ces pays secs & arides naturellement, s'il y en a au monde. On trouve toujours au cœur de ces Pierres quelque morceau de ronce ou d'autre bois, autour duquel se coagule l'humeur qui compose cette Pierre. Il faut observer qu'aux *Indes* ce sont les *chevres*, qui portent le *Bezoar*, & qu'en *Perse* ce sont les *Moutons*, & les *Boucs*; ce qui fait qu'on estime plus en *Perse* le *Bezoar* du Pays, comme plus chaud & plus digéré, & que même on ne fait pas cas de l'autre, qu'on donne à quatre fois meilleur marché. Le *Bezoar* de *Perse* se vend par *Kourag*, qui est le poids de trois *Mescals*, ou gros, cinquante quatre livres le *Kourag*.

Les *Orientaux* tiennent que le *Bezoar* est un contrepoison à cause de quoi ils l'ont nommé *Pe-zaer*, comme qui diroit vainqueur de

DESCRIPTION DE LA PERSE. 43

de venin, ou *par dessus venin*. Nôtre mot de *Bezoar* vient indubitablement de celui-là : de même que celui de *Civette* vient du mot *Zabad*, qui est le nom *Persan*. On employe le *Bezoar* utilement dans les sudorifiques. On en donne dans les fièvres pourprées. On l'emploie sur tout dans les Cardiaques, dans les confections, & dans les Philtres. On assure qu'il réchauffe les esprits, réveille la vigueur, & rétablit le temperament. Les *Médecins Orientaux* l'ordonnent quand ils ne savent plus qu'ordonner. Les moins habiles, & les charlatans, l'élevent jusqu'au Ciel ; mais au fond, c'est une Drogue, qui perd de son estime dans l'*Orient*, & qui y sera apparemment décrite avec le tems, comme il me semble qu'elle l'est en *Europe*.

La maniere de l'employer en *Perse* est d'en grater avec une pointe de canif, ou de le mettre en poudre sur un marbre : & la dose ordinaire est de deux ou trois grains dans une cueillere d'eau rose. Le *Bezoar* se falsifie fort aisément & communément. Les plus gros morceaux, & les plus polis, sont les plus douteux, parce que le prix de ces morceaux étant fort au delà du prix des morceaux communs, les falsificateurs en font plus de gros que d'autres. Je n'ai jamais vû de vrais *Bezoars* plus pesans que de six gros ; & le vrai *Bezoar* est toujours plus leger que le contrefait, ce qui est une des marques à quoi les connoisseurs s'arrêtent. Une autre marque encore plus sûre, c'est d'appuyer contre la Pierre une aleine rougie au feu ; car s'il en sort quelque vapeur, ou si l'aleine y entre, c'est une preuve sûre de falsification. La *Resine*, & la *Cire*
d'Es-

d'Espagne, est la matiere la plus commune dont ces falsificateurs se servent pour contre-faire le *Bezoar*. Il ne faut pas oublier que la belle polissure de cette Pierre est artificielle, sa peau, quand on la tire du corps de l'animal, étant rude & verdâtre, comme le dedans.

Comme on m'a fait plusieurs questions à mon retour, touchant le *Musc*, & touchant l'*Ambre-gris*, j'ai crû que je ferois bien de mettre ici ce que j'en ai observé dans mon voyage.

Je croi que la plûpart du monde fait assez que le *Musc* est l'excrement, & le pus, d'une bête qui ressemble à la *chevre* sauvage, excepté qu'elle a le corps & les jambes plus déliées. Elle se trouve dans la haute *Tartarie*, dans la *Chine Septentrionale*, qui lui est limitrophe, & au grand *Tibet*, qui est un Royaume entre les *Indes*, & la *Chine*. Je n'ai jamais vû de ces animaux-là en vie; mais j'en ai vû des peaux en bien des endroits. L'on en trouve des Portraits dans l'*Ambassade des Hollandois à la Chine*, & dans la *China illustrata* du P. Kircher. On dit communément que le *Musc* est une sueur de cet animal qui coule & qui s'amasse en une vessie délicate proche le nombril. Les *Orientaux* disent plus précisément qu'il se forme un abcès dans le corps de cette *chevre*, proche l'ombilic, dont l'humeur picotte & démange, sur tout lors que la bête est en chaleur: qu'alors à force de se frotter contre les arbres, & contre les roches, l'abcès perce, & la matiere s'épanche au même endroit, entre les muscles & la peau, & en s'y amassant, y forme une maniere de loupe, ou de vessie: que la

. DESCRIPTION DE LA PERSE. 45

la chaleur interne & externe échaufe ce sang corrompu, & que c'est cette chaleur qui lui donne cette forte odeur que l'on sent au *Musc*. Les *Orientaux* appellent cette vessie, le *nombril du Musc*, & aussi *nombril odoriferant*. Le bon *Musc* s'apporte de *Tibet*. Les *Orientaux* l'estiment plus que celui de la *Chine*, soit qu'il ait effectivement une odeur plus forte, & plus durable, soit que cela leur paroisse seulement, arrivant plus frais chez eux; parce que le *Tibet* en est plus proche que la Province de *Xensy*, qui est l'endroit de la *Chine* où l'on fait le plus de *Musc*. Le grand commerce de *Musc* se fait à *Boutam*, ville célèbre du Royaume de *Tibet*. Les *Patans*, qui vont-là en faire emplette, le distribuent par toute l'*Inde*, d'où on le transporte ensuite par toute la terre. Les *Patans* sont voisins de la *Perse*, & de la haute *Tartarie*, sujets, ou seulement Tributaires du *Grand Mogol*.

Les *Indiens* font cas de cette Drogue aromatique, tant pour l'usage, que pour la recherche que l'on en fait. Ils l'emploient en leurs parfums, en leurs épithemes & confectious, & dans tout ce qu'ils ont accoustumé de préparer pour réveiller l'humeur amoureuse, & pour rétablir la vigueur. Les femmes s'en servent pour dissiper les vapeurs qui montent de la matrice au cerveau, en portant une vessie au nombril, & quand les vapeurs sont violentes & continuelles, elles prennent du *Musc*, hors de la vessie, l'enferment dans un petit linge simple, fait comme un petit sac, & l'appliquent dans la partie que la pudeur ne permet pas de nommer.

Le meilleur *Musc* en vessie vaut quatre
vingts

vingts dix *Roupies* la livre. Le moindre quarante cinq à cinquante. Une *Roupie* est trente sols monnoye de France. Les *Anglois* & les *Portugais* en font beaucoup d'emplètes aux *Indes* pour l'*Europe*. Les *Hollandois* en tirent de la *Chine*. Les *Armeniens*, les *Persans*, & les *Patans*, en transportent dans la *Perse*, & dans la *Turquie*, où il s'en fait une plus grande consommation par les raisons qu'il est facile d'imaginer.

On tient communément que lors qu'on coupe le petit sac où est le *Musc*, il en sort une odeur si forte, qu'il faut que le chasseur ait la bouche & le nez bien bouchés d'un linge en plusieurs doubles; & que souvent, malgré cette précaution, la force de l'odeur le fait saigner avec tant de violence qu'il en meurt. Je me suis informé de cela exactement; & comme en effet, j'ai ouï raconter quelque chose de semblable à des *Armeniens* qui avoient été à *Boutam*, je croi que cela est vrai. Ma raison est, que cette drogue n'acquiert point de force avec le tems, mais qu'au contraire elle perd son odeur à la longue. Or cette odeur est si forte aux *Indes*, que je ne l'ai jamais pû supporter. Lors que je négociois du *Musc*, je me tenois toujours à l'air, un mouchoir sur le visage, loin de ceux qui manioient ces vessies, m'en rapportant à mon Courtier, ce qui me fit bien connoître dès lors que le *Musc* est fort entêtant, & tout-à-fait insupportable, quand il est frais tiré.

J'ajoute, qu'il n'y a drogue au monde plus aisée à falsifier, & plus sujette à l'être. Il se trouve bien des Bourses, qui ne sont que des peaux de l'animal remplies de son sang, & d'un

DESCRIPTION DE LA PERSE. 47

d'un peu de *Musc* pour donner l'odeur, & non cette Loupe que la sagesse de la nature forme proche le nombril, pour recevoir cette espèce d'humeur merveilleuse & odoriferante. Quant aux vraies vessies même, lors que le chasseur ne les trouve pas bien pleines, il presse le ventre de l'animal pour en tirer du sang dont il les remplit; car on tient que le sang du *Musc*, & même sa chair sentent bon. Les Marchands en suite y mêlent du plomb, du sang de bœuf, & autres choses, propres à les apesantir, qu'ils font entrer dedans à force. L'art dont les Orientaux se servent pour connoître cette falsification, sans ouvrir la vessie, est premierement au poids à la main. L'expérience leur a fait connoître combien doit peser une vessie non altérée. Le goût est leur seconde preuve, aussi les *Indiens* ne manquent jamais de mettre à la bouche de ces petits grains qui tombent toujours des vessies lors qu'ils en achettent. La troisième, c'est de prendre un fil trempé dans du suc d'ail & le tirer au travers de la vessie avec une éguille; car si l'odeur d'ail se perd, le *Musc* est bon: si le fil la garde il est altéré.

L'*Ambre-gris* se prend dans la *Mer des Indes*, le long des côtes d'*Afrique*, qui sont entre le Cap de bonne Esperance & le Golphe de la Mer rouge. La mer en jette par fois plus loin, jusques au rivage de *Ceylan*, & de la côte de *Malabar*; mais cela est assez rare. J'ai lû dans un Auteur Persan, que les Arabes tiennent que l'*Ambre-gris* est une matiere produite par l'eau des fontaines qui sont au fonds de la mer, comme le *Naphte*, que les vents, & puis les courants, poussent sur le rivage. On

tient

tient communément, au contraire, que c'est une écume de la mer, durcie, & congelée, ou bien une semence qui sort des grands poissons, & qui se durcit & se congèle pareillement. Mais ce n'est pas une opinion bien vrai-semblable ; car pourquoi la mer, qui a de grands poissons, & de l'écume par tout, ne produiroit-elle pas aussi ce précieux aromate en d'autres endroits des *Indes*, où il y a encore plus de chaleur & plus de seicheresse. Les gens Savans des *Indes* disent, que l'*Ambre-gris* est une gomme odoriférante, comme l'*encens*, laquelle croît en *Arabie*, & qui étant entraînée dans la mer par les pluyes, & par les torrens après le tems des pluyes, (c'est le tems que nous appellons l'*Automne*,) est poussée par les vents & par les courans de *Mousson*, qui la portent alors vers l'*Afrique*, & le long de cette côte, jusqu'à sa grande pointe, que nous appellons le *Cap de bonne Esperance*, où elle est repoussée par un cours de mer contraire, qui se rencontre dès l'*Isle de Madagascar*. Un des plus Savans hommes des *Indes* & des plus grands Seigneurs, nommé *Mirzacherifelmolc*, que le feu Roi de *Colconde* avoit mandé d'*Ispahan* par estime, pour lui donner sa fille en mariage, & qui avoit la dernière fois que j'étois à *Colconde* les plus gros morceaux d'*Ambre-gris* & les plus beaux que j'aye jamais vus, croyoit que c'étoit de la cire & du miel congelez. Il me disoit en m'en montrant des morceaux fort poreux par dedans, & presque comme une éponge ; que les abeilles faisoient en *Afrique* leur miel parmi des rochers, dans de vieux troncs d'arbres, comme elles le font en *Orient* dans la plupart des

des païs peu habitez , & même en d'autres assez habitez , comme j'ai observé dans mon premier Volume, qu'elles le font en *Mingretie* & en *Circassie* ; Et que les torrens de pluye emportoient des pièces de leur ouvrage brute dans la mer , où la matiere se durcissant , contractoit enfin l'odeur admirable qu'on y estime tant. Il disoit que la difference de l'*Ambre-gris* d'avec l'*Ambre-noir* , qui ne vaut pas tant que l'autre , vient de ce qu'un miel n'est pas aussi bon que l'autre , & qu'on observoit autant de difference dans l'*Ambre-gris* , comme on fait dans le *Miel* , dans tous les païs où le *Miel* est sauvage. Cette drogue précieuse , qui a été inconnue à toute l'ancienne *Pharmacopée* , tant des Grecs , que des Arabes , sent fort mauvais d'abord , à ce que l'on prétend , puis à mesure qu'elle durcit elle perd cette qualité. J'ai remarqué en effet , que l'*Ambre* le plus frais pêché a une odeur forte qui rebute & fait mal , laquelle se passe avec le tems. On assure encore que les oiseaux de mer en sont très-friands & la bequettent , ce que je croi fort vrai ; mais je n'ai pourtant point trouvé de pointe de bec d'oiseau en aucune pièce d'*Ambre-gris* , comme on dit que l'on en trouve.

Les *Persans* ne se servent pas beaucoup de *Civette* , qu'ils appellent *Zabad*. Les femmes s'en frottent les cheveux , après l'avoir auparavant bien aprêtée.

Outre toutes les Drogues Médicinales que j'ai dit qui croissent en *Perse* , il y a encore le *Galbanum* , qui croît dans les montagnes , à sept ou huit lieues d'*Ispahan* ; l'*Alkali Végétale* , qui croît presque par tout ; le *Sel armoniac* ;

niac ; l'*Orpiment* , dont on se sert pour la depilation , lequel vient en *Medie* , & autour de *Casbin* , où croît particulièrement le jaune.

L'on ne dira rien ici de ces dernières drogues , parce qu'elles ne sont ni si extraordinaires , ni si recherchées que les autres , & qu'elles sont aussi assez connues.

CHAPITRE V.

Des Fruits de la Perse.

JE commence par les *Melons* , qui sont le plus excellent fruit de la *Perse*. On compte en ce Pais-là de plus de vingt espèces de *Melons*. Les premiers sont appellez *Guermec* , comme qui diroit *des échauffez*. Ils sont ronds & petits. C'est un fruit du Printems , assez insipide , qui fond à la bouche comme l'eau. Les Medecins Persans conseillent d'en manger beaucoup : & ils disent qu'il le faut pour se purger , comme on purge les chevaux avec de l'herbe , & dans le même tems ; c'est aussi ce qu'on ne manque jamais de faire tous les ans au mois d'Avril. On mange alors pendant quinze jours , ou trois semaines , dix ou douze livres de ces *Melons* chaque jour ; & cela pour la santé , aussi-bien que pour le goût ; car on tient pour assuré qu'ils rafraichissent le sang , & qu'ils renouvellent l'embonpoint. Ils content sur ce sujet que deux Medecins Arabes étant venus à *Ispahan* pour chercher de l'occupation , ils arriverent justement au tems de ces *Guermec* ; & voyant que les rues en étoient pleines , ils se dirent l'un à l'autre : *Passons outre , il n'y a rien à faire ici pour nous ;*

cc

DESCRIPTION DE LA PERSE. 51

ce peuple a le remede à tous les maux. Cependant des gens sages croient au contraire que c'est l'usage excessif de ce fruit qui cause les fièvres, qui y sont si ordinaires dans l'Automne. Ils disent que ces *Melons* remplissent l'estomach de flegmes, & que les *Melons* doux & sucrés, & par conséquent très-chauds, qui viennent après ces premiers, cuisent ce flegme & le tournent en bile, d'où s'ensuit la fièvre. Après ces *Melons guermec*, ou *échauffez*, il en vient tous les jours d'autre sorte, & les plus tardifs sont les meilleurs. Les derniers sont les blancs, dont vous diriez que ce n'est que du sucre. Ils sont longs d'un pied, & pèsent dix à douze livres. Ce sont ceux qu'on mange durant l'Hiver. On sert des *Melons* presque toute l'année aux bonnes tables, parce que les vieux se conservent jusqu'au retour des *Guermec*. On les garde dans des caves, où il n'entre point d'air: & l'on y entretient une ou deux lampes, suivant la grandeur du lieu, toujours allumées, ce qui empêche que le froid ne gèle ce bon fruit. Les *Melons*, pendant la saison ordinaire, qui dure quatre mois entiers, sont la nourriture du pauvre peuple. Ils ne vivent que de *Melons* & de *Concombres*, mangeans ces derniers sans les peler. Il y a des gens qui mangent dans un repas jusqu'à trente-cinq livres de *Melon*, sans en être incommodés. Durant ces quatre mois de *Melons*, il en vient une si grande quantité à *Ispahan*, que je ne croi pas qu'il s'en mange autant dans toute la France en un mois, qu'en cette ville-là en un jour. Les rues sont pleines d'ânes & de chevaux qui en sont chargez, depuis minuit jusqu'au Soleil

couchant. Les meilleurs du Royaume croissent en *Corasson*, près de la *petite Tartarie*, dans un bourg nommé *Craguerde*. On en apporte à *Ispahan* pour le Roi, & pour faire des présens. Ils ne se gâtent point en les apportant, quoi qu'il y ait plus de trente journées de chemin; mais cela n'est pas si merveilleux que ce que j'ai vû à *Surat* aux Indes, où j'ai mangé des *Melons* envoyez d'*Agra*, qui en est à quarante journées. Ils avoient été portez à *Agra* de la frontiere de *Perse* à plus de quarante autres journées loin. Un homme les porte à pied, & n'en porte que deux, tant ils sont grands. Il les porte dans des paniers, un en chaque panier, pendus à un fleau, comme des balances, lequel il met sur les épaules, & qu'il tourne de tems en tems d'une épaule sur l'autre pour se delasser. Ces porteurs font sept à huit lieues par jour avec cette charge. On apporte aussi de la graine de ces *Melons* de *Tartarie*, qu'il faut renouveler au bout de sept ans; car après ce tems-là elle est entierement dégénérée, & le fruit ne se sent plus du goût précédent.

Avec toutes ces sortes de *Melons*, on a les *Melons d'eau*, ou *Pateques*, par tout le Royaume, qui pèsent quinze à vingt livres, dont les meilleurs viennent aussi de *Bactriane*. On a les *Concombres*, dont il y a une sorte qui n'a presque pas de *Pepins*, qu'on sert & qu'on mange cruds sans aucun aprêt: & l'on a aussi ce fruit, qu'ils appellent *Badinjan*, qui est le *Zanthium* de *Dioscoride*, & que nous appelons *Pommes d'amour*. Il a le goût approchant du *Concombre*. Il est gros comme les *Pommes*, & une fois plus long; & quand il est mur,

fa

la peau devient toute noire. Il croît comme les *Concombres*. Il est fort bon pour diverses sortes de sauces, & pour plusieurs apprêts, car on ne le mange que cuit : il s'en trouve dans les parties Meridionales d'*Italie*.

Il y a un autre fruit en *Perse*, qui croît sur une Plante, & qui est rond & gros comme une pomme commune, mais creux & léger, & qui n'est pas bon à manger. On l'estime seulement pour l'odorat. Il s'appelle *Destembonié*, c'est-à-dire, *Odeur à la main*, parce qu'on le porte à la main comme un bouquet.

Après les *Melons*, les fruits excellens de *Perse*, sont le *Raisin*, & les *Dattes*. Il y a plusieurs espèces de *Raisin*, jusqu'à douze ou quatorze ; de *violet*, de *rouge*, & de *noir*. Les grains en sont si gros, qu'un seul fait une bouchée. Celui dont ils font le vin à *Ispahan*, s'appelle *Kicb mich*, qui est un petit *Raisin blanc*, pour la plus grande partie, & meilleur que nos *Muscats*. Mais quand on en a beaucoup mangé, il prend à la gorge ; & il échauffe si l'on en mange avec trop d'excès. Il est rond & sans pepins ; au moins ne s'apperçoit-on pas en le mangeant qu'il y en ait. Mais quand le vin cuve on voit les grains de ce raisin flotter dessus comme de petits filamens déliés, presque comme la pointe d'une épingle, & fort tendres. On garde en *Perse* le *Raisin* tout l'Hiver, le laissant la moitié de l'Hiver attaché à la vigne, chaque grape enfermée dans un sac de toile, pour empêcher les oiseaux d'y toucher. On le cueille à mesure qu'on le veut manger. C'est l'avantage du bon air que les Persans respirent qui est sec, & qui conserve tout, au lieu que par la qualité de nos

54 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

airs humides, tout se gâte & se pourrit chez nous. Ils font le *Raisin* sec en pendant les grapes au plancher, d'où le *Raisin* tombe grain à grain. Au Pais de *Kourdeston*, & vers *Sultanie*, où il y a beaucoup de violettes, on en mêle les feuilles avec le *Raisin* sec ; & l'on dit que cela tient le ventre en bon état : le *Raisin* en a assurément meilleur goût. Le meilleur *Raisin* qu'on mange aux environs d'*Ispahan*, est celui que les *Guebres*, ou anciens Payens Persans cultivent, & particulièrement celui de *Negefabad*, qui est un gros bourg à quatre lieues d'*Ispahan*, où il n'y a que des *Guebres*. Ils cultivent le *Raisin* avec plus de soin que les Mahometans, parce que le vin leur est permis par leur Religion, comme aux Juifs & aux Chrétiens.

Pour les *Dattes*, qui me paroissent un des meilleurs fruits du monde, elles ne sont nulle part si bonnes qu'en *Perse*. Il en croît dans l'*Arabie* en plus grande quantité que dans la *Perse* ; mais, outre qu'elles sont plus petites, elles n'approchent pas de la bonté de celles de *Perse*, qui, soit lors qu'on les cueuille, soit long-tems après, sont couvertes d'un suc épais comme un sirop, qui prend aux doigts, & est plus doux & plus sucré que le miel vierge. Les plus excellentes *Dattes* du Royaume se recueillent en *Coureston*, en *Siston*, à *Persepolis*, sur le bord du *Golphe Persique* & particulièrement à *Jaron*, bourg sur la route de *Chiras* à *Lar*. On les transporte seiches, en grappes, ou détachées ; mais la plus grande partie se gardent confites dans leur propre jus, & se transportent dans de grosses courges de quinze à vingt livres pesant. On en accom-

mode

DESCRIPTION DE LA PERSE. 55

mode aussi avec des *Pistaches* dans des pots, comme nous faisons les *Noix confites*. Il n'y a point de manger plus délicieux. Il faut pourtant user modérément de ce fruit, quand on n'est pas habitué à en manger; car lors qu'on en mange trop, elles échauffent le sang jusqu'à faire venir des ulcères par tout le corps, & à affoiblir la vue; ce qui n'arrive point aux Habitans du pays où ce fruit vient. Les *Dattes* croissent par touffes, ou grappes, au haut du *Palmier* qui est un arbre menu, mais le plus haut de tous les arbres fruitiers, & qui n'a de branches qu'à la cime. Un homme se guinde au haut avec une corde qu'il accroche aux nœuds de l'arbre, à mesure qu'il monte, & dans une heure de tems tout le fruit de l'arbre est cueilli, car ce fruit tient à des grappes qui pèsent trente à quarante livres. Les *Dattiers* portent jusqu'à deux cens *Mans* de fruit à la fois, ce qui fait vingt quatre *Quintaux*. L'arbre ne commence à porter qu'à quinze ans, & il porte après jusqu'à deux cens ans.

Il y a en *Perse* toutes les mêmes sortes de fruits que nous avons en *Europe*, & beaucoup d'autres que nous n'avons point; & assurément, si l'on y entendoit le *Jardinage*, comme nous l'entendons, leurs fruits viendroient encore incomparablement plus beaux & plus délicieux. Mais ils ne l'entendent point du tout. Ils ignorent l'art des *grosses*, ou *entres*, les *espaliers*, les *arbres nains*. Tous leurs arbres sont communément de hauts & de vieux arbres fort chargés de bois. Ils ont des *Abricots* excellents de cinq ou six sortes, & des autres fruits à noyau que nous connoissons;

dont ils ont de plus de quinze sortes, qui se succèdent les uns aux autres. On voit communément en *Perse* des *Pavis* de seize à dix-huit onces, des *Pêches* presque aussi grosses; mais ce qu'on ne sauroit trouver ailleurs, c'est une sorte d'*Abricots*, qu'ils appellent *tocmchams*, c'est-à-dire *graine*, ou *œuf du Soleil*, qui sont rouges dedans & fort délicieux à la bouche. Cette sorte d'*Abricots*, & d'autres encore, s'ouvrent fort aisément. Leur noyau s'ouvre à même tems, ayant une amande douce & d'un goût excellent. On les transporte secs en mille lieux, & quand on les fait cuire dans de l'eau, le jus qui est doux, épaissit l'eau & en fait un Sirop comme si on y avoit mis du Sucre. J'ai été à des repas à *Ispahan*, où il y avoit de plus de cinquante sortes de fruits, & quelques uns apportés de trois à quatre cens lieux loin. On ne voit rien de semblable en *France*, ni en *Italie*. Ce qui paroît le plus en ce pais-là, & qu'on trouve d'ordinaire le meilleur, c'est la *Grenade*. Il y en a de diverses sortes, de *blanches*, de couleur de *chair*, de couleur de *rose* & de *rouges*. Il y en a dont le pepin est si tendre qu'on ne le sent presque pas sous la dent. Et il y en a qui n'ont point de membrane ou pellicule entre les grains. Il vient des *Grenades* de *Tesd*, qui pèsent plus d'une livre. Les *Pommes*, & les *Poires*, je dis les meilleures, viennent de l'*Iberie*, & des environs; Les *Dattes* de *Caramanie*, comme je l'ai observé; les *Grenades* de *Chiras*, les *Oranges* de l'*Hyrkanie*. Les *Coins*, entre les autres, sont très-bons en *Perse*, ayant le goût doux & agréable, & parmi les fruits, on sert
par

par curiosité des *Oignons de Bactriane*, qui sont gros & doux comme des Pommes. Il en croît aussi de semblables à *Carek*, petite Isle dans le *Golphe Persique*. La *Bactriane* est un des païs du monde qui porte les plus beaux fruits & les meilleurs. Il y a des *Prunes*, comme nos *Prunes de brignole*, mais plus agréables, & plus aperitives. Une demi-douzaine cuites dans l'eau font une douce purgation; & si l'on y mêle une pincée de sené, c'est une médecine complete. On les appelle *alou bocora*, c'est-à-dire *Prunes de bocora*, qui est la ville de *Bactres*, dans la petite *Tartarie*, scituée sur le fleuve *Oxus*.

Il croît des *Pistaches* à *Casbin*, & aux environs, dans le païs des *Medes*, plus grosses que celles de *Syrie*. Il n'en croît en tout le monde que je sache, qu'en ces deux endroits-là. Ils ont d'une sorte de *Pistache*, que je n'ai point vûë ailleurs, qui ne sont pas si bonnes que les autres, & qui sont petites comme des noyaux de cerises. Les Persans les mangent seiches, fricassées avec du sel. L'on en donne à toutes les collations, sur tout où il y a du vin à boire.

Ils ont de plus les *Amandes*, les *Noix*, les *Noisettes*, les *Avelines*, & des *figues* excellentes au plus haut degré. Le plus grand transport de fruits se fait de *Tesde*. Il croît aussi des *Olives* en *Perse*, sur les frontieres de l'*Arabie*, & dans le *Mazenderan*, sur la *Mer Caspienne*, mais ils ne les savent pas bien conserver ni en tirer l'huile.

Je ne parlerai point dans ce Chapitre des *Grains*, que la terre produit pour la nourriture des hommes & des bêtes, parce que j'en

traiterai dans celui des *Arts & métiers*, sur l'article de l'*Agriculture*.

CHAPITRE VI.

Des Fleurs de la Perse.

IL y a en *Perse* toutes les sortes de *Fleurs*, qu'on a en *France*, & dans les plus beaux païs de l'*Europe*; mais il n'y en a pas dans toutes les Provinces également. Car il y a moins de sortes de *Fleurs*, & en moindre quantité, dans les parties *Meridionales* du Royaume, que dans les autres; la chaleur excessive étant aussi contraire à la plûpart des *Fleurs*, que le grand froid; d'où vient qu'il n'y a pas aux *Indes* tant de sortes de *Fleurs*, qu'en *Perse*, quoi qu'il y en ait également toute l'année. Mais les *Fleurs* de la *Perse*, par le vif des couleurs, sont généralement bien plus belles que celles de l'*Europe*, & que celles des *Indes*. L'*Hyrkanie* est un des plus admirables Païs pour les *Fleurs*; car il y a des forêts toutes d'*Orangers*: le *Jasmin* simple & double: toutes les *Fleurs*, que nous avons en *Europe*, & diverses autres que nous n'y avons point. La partie la plus *Orientale* de ce païs-là, qu'on appelle *Mazenderan*, n'est qu'un parterre depuis Septembre, jusqu'à la fin d'*Avril*. Tout le païs est alors couvert de *Fleurs*, & c'est aussi le meilleur tems pour les fruits; comme au contraire dans les autres mois, on n'y peut durer à cause de la chaleur excessive, & de la malignité de l'air. Vers la *Medie*, & aux frontieres *Septentrionales* de l'*Arabie*, les campagnes produisent d'elles mêmes

DESCRIPTION DE LA PÉRSE. 59

mes les *Tulipes*, les *Anémones*, des *Renoncules* simples du plus beau rouge, des *Couronnes Impériales*. En d'autres lieux, comme autour d'*Isfahan*, les *Fonquilles* y croissent d'elles-mêmes aussi : & on y a des fleurs tout l'hiver. On y a dans la saison des *Narcisses* de sept à huit sortes, du *Muguet*, des *Lys*, & des *Violettes* de toutes couleurs, des *Oeuillets* simples, des *Oeuillets* doubles, des *Oeuillets* d'Inde d'une couleur qui éblouit, du *Jasmin* simple & double, & du *Jasmin* que nous appelons d'*Espagne*, d'une beauté & d'une odeur qui surpassent de beaucoup ceux de l'*Europe*. Les *Gumarrues* sont aussi chez eux d'une belle couleur. Les *Tulipes* ont la tige courte à *Isfahan*, ne montant qu'à quatre pouces de terre. Entre les *Fleurs* qu'on a durant l'hiver, sont le *Sombeau* blanc, & bleu, qui est la *Fleur* que nous appelons l'*Hyacinthe*, le *Lys* des vallées, de petites *Tulipes*, la *Violette*, le *Muguet*, le *Myrte*. Ils ont au printemps la *Giroflee* jaune, & rouge, en égale abondance, des *Ambrettes* de toutes couleurs, & une *Fleur* que nous n'avons point, que je sache, qui me paroît une des plus belles de la nature. Ils l'appellent *Galmikek*, c'est-à-dire fleur de clou de giroflee, parce qu'elle ressemble tout-à-fait à un clou de giroflee. Elle est d'un ponceau incomparable. On ne sauroit rien voir de si vif, ni dans la nature, ni dans l'art. Chaque brin porte une trentaine de ces fleurs, arrangées en forme ronde, de la grandeur d'un écu. La *Rose*, qui est si commune chez eux, est de cinq sortes de couleurs, outre sa couleur naturelle ; blanche, jaune, rouge, que nous appelons roses d'*Espagne*, d'un rouge en-

core plus haut, que nous appellons *ponceau*, & de deux couleurs savoir *rouge* d'un côté & *blanc* ou *jaune* de l'autre. Les *Persans* appellent ces roses *don rouye*, ou à *deux endroits*. J'ai vû des *Rosiers* chargez dans une même branche de *Roses* de trois couleurs, de *jaunes*, de *jaune* & *blanc*, & de *jaune* & *rouge*. Ils font de grands pots verts au printems, qui réjouissent fort la vûë, dont ils parent leurs appartements, & leurs jardins, en mettant sur ces pots une couche de terre mince, mêlée de graine de *creffon*, qu'ils tiennent couverte d'une grosse toile toujours moitte. Les premiers rayons du Soleil font germer cette graine, & vous voyez le pot tout verd, comme une écorce couverte de mousse, mais il n'y a rien de plus beau à voir que les arbres fleuris, & sur tout les *Pêchers*, car les fleurs les couvrent si fort, que la vûë même n'y trouve pas de passage.

J'ai fait mention entre les *fleurs*, qui croissent dans le territoire d'*Ispahan*, de l'*Hyacinthe* qu'ils appellent *somboul*, sur quoi je dirai que *Pietro della Valle* parle en ses *Rélations*, d'une Racine exquise pour son odeur, & par son parfum, qu'il dit que les *Persans* appellent *somboul Catay*, ou *Tartarique*; & comme il n'en dit autre chose, sinon que c'est une *Racine* odoriférante, des gens m'ont demandé à mon retour ce que c'étoit: Je croi que ce n'est autre chose que le *Spica Nardi* de l'*Euangile*, qu'on dit en *François* *nard d'épy*. Car *somboul* en *Arabe* signifie *épy*, d'où les *Astronomes Arabes* appellent *somboulé*, ou *porte-épy*, ce signe du *Zodiaque*, que nous appellons la *Vierge*, à cause de la gerbe que les peintres lui

DESCRIPTION DE LA PERSE. 61

lui mettent à la main. Mais je n'ai jamais ouï dire en *Perse* qu'il y croisse une telle *Racine*, & j'oserois dire que *Pietro della Valle* s'y est trompé, comme il a fait en tant d'autres choses, en prenant une composition pour une *Racine*. J'ai remarqué généralement en *Perse*, comme en *Turquie*, qu'on appelle *Catay*, ou *Tartarique*, plusieurs choses exquisés; non pour dire qu'ils en viennent, mais pour en marquer le prix & la rareté; comme les *Brocards de Venise*, par exemple, qu'ils appellent *Zerbast Catay*, c'est-à-dire *toile d'argent de Tartarie*.

Après ce que j'ai dit du nombre & de la beauté des *fleurs de Perse*, on s'imagineroit aisément qu'il y a aussi les plus beaux *Jardins* du monde; mais cela n'est point du tout. Au contraire, par une règle que je trouve fort générale, là où la nature est féconde & aisée, l'art est plus grossier & plus inconnu, comme en ce fait des *Jardins*. Ce qui arrive à cause que là où la nature fait *jardiner* si excellemment, s'il m'est permis de parler ainsi, l'art n'y a presque rien à faire. Les *jardins des Persans* consistent d'ordinaire en une grande allée, qui partage le *jardin*, tirée à la ligne, & bordée de *Platanes*, avec un *Bassin d'eau* au milieu d'une grandeur proportionnée au *Jardin*, & deux autres plus petites sur les côtes. L'espace entre deux est semé de *fleurs* confusement, & planté d'*Arbres fruitiers*, & des *Rosiers* & c'en est là toute la décoration. On ne sçait ce que c'est que *Parterres* & *Cabinets de Verdre*, que *Labyrinthes* & *Terrasses*, & que ces autres ornemens de nos *Jardins*. Ce qui vient particulièrement de ce que les *Persans*

62 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

sans ne se promènent pas dans les *Jardins*, comme nous faisons, mais qu'ils se contentent d'en avoir la vûe, & d'en respirer l'air, ils s'asseient pour cela en quelque endroit du jardin à leur arrivée, & s'y tiennent jusqu'à ce qu'ils en sortent.

C H A P I T R E VII.

Des Métaux, & des Mineraux, où il est aussi traité des Pierres.

Comme la *Perse* est fort montueuse, elle est pleine de *Métaux* & de *Mineraux*, qu'on a commencé de tirer à force, dans ce siècle, & beaucoup plus que dans les siècles précédens. C'est le *Grand Abas*, à qui on en est redevable, & c'est le grand nombre d'*Eaux minérales*, qui se trouvent deçà & delà dans tout le Royaume, qui le porta à faire travailler aux *Mines*. Les *Métaux* qu'on trouve le plus en *Perse*, sont le *Fer*, l'*Acier*, le *Cuivre*, & le *Plomb*. On n'y trouve ni *Or*, ni *Argent*. L'on est pourtant fort assuré qu'il y en a dans les *Mines*, étant impossible que tant de Montagnes qui produisent toute sorte de *Métaux*, & le *Soufre*, & le *Salpêtre* ne produisent aussi de ces *Mineraux* de *Soleil* & de *Lune*. Mais les *Persans* sont trop paresseux pour faire beaucoup de découvertes. On s'arrête chez eux à ce qu'on a toujours eu, & l'on n'en cherche pas davantage. S'ils étoient aussi actifs, aussi inquiets, & aussi nécessaireux que nous le sommes, il n'y auroit pas une butte de ces montagnes qui n'eût été fouillée.

di-

DESCRIPTION DE LA PÉRSE. 63

diverses fois. Ce qui marque encore plus qu'il y a de l'*Argent* dans ces *Mines*-là , c'est que les affineurs trouvent toujours que leur *Argent* augmente en l'affinant, ce qui ne peut venir que de l'*Argent* , qui est dans le plomb dont ils se servent pour purifier l'*Argent* , lequel s'unit par la fonte avec l'autre. La principale *Mine d'Argent* où l'on a travaillé , jusqu'ici , est à *Kervan* , dans la contrée de *Guen-damon* , à quatre lieues d'*Ispahan* , à une montagne appelée *Chaconch* , ou *Mont-Royal*. Mais comme le bois est fort rare à *Ispahan* , & le charbon aussi , & que d'ailleurs la *Mine* n'est pas des plus abondantes , la dépense a toujours excédé le profit, d'où vient, que par manière de proverbe , on dit des entreprises infructueuses , c'est la *Mine de Kervan*. On y dépense dix pour trouver neuf. Il y a aussi des *Mines d'Argent* à *Kirman* , & en *Mazenderan*. Il y a tout lieu de croire que le luxe & les richesses de l'ancien Empire *Persan* venoient des mines du Pais, qui se sont épuisées, ou qu'on a négligé d'entretenir, à cause de l'abondance d'*Or* & d'*Argent* que le commerce attiroit dans le Royaume.

Les *Mines de Fer* sont dans l'*Hyrkanie* , dans la *Medie Septentrionale* , au pais des *Parthes* , & dans la *Bactriane*. Il y a du *Fer* en abondance, mais il n'est pas si doux que celui d'*Angleterre*.

Les *Mines d'Acier* se trouvent dans les mêmes pais, & y produisent beaucoup; car l'*Acier* n'y vaut que sept sols la livre. Cet *Acier*-là est si plein de *Soufre*, qu'en jettant la limaille sur le feu, elle petille comme de la poudre à Canon. Il est fin, ayant le grain
fort

fort menu & délié ; qualité , qui naturellement & sans artifice , le rend dur comme le *Diamant*. Mais d'autre côté , il est cassant comme le verre ; & comme les Artisans *Persans* ne lui savent pas bien donner la trempe , il n'y a pas moyen d'en faire des ressorts ni des ouvrages déliez & délicats. Il prend pourtant une fort bonne trempe dans l'eau froide , ce qu'on fait en l'envelopant d'un linge mouillé , au lieu de le jeter dans une auge d'eau après qu'on l'a fait chauffer , sans le rougir tout-à-fait. Cet *Acier* ne se peut point non plus alier avec le *Fer* ; & si l'on lui donne le feu trop chaud , il se brûle , & devient comme de l'écumé de charbon. On le mêle avec l'*Acier des Indes* , qui est plus doux quoi qu'il soit aussi fort plein de *Soufre* , & qui est beaucoup plus estimé. Les *Persans* appellent l'une & l'autre sorte d'*Acier* , *poulad jauberder* , *Acier ondé* , qui est ce que nous disons *Acier de Damas* , pour le distinguer d'avec l'*Acier de l'Europe*. C'est de cet *Acier*-là qu'ils font leurs belles lames *Damasquinées*. Ils le fondent en pain rond , comme le creux de la main , & en petits bâtons carrez.

Le *Cuivre* se prend principalement à *Sary* , dans les Montagnes de *Mazenderan*. Il y en a aussi en *Bactriane* , & vers *Casbin*. Il est aigre , & pour l'adoucir ils l'allient avec du *Cuivre de Suede* ou de *Japon* ; une partie de *Cuivre* étranger sur vingt parties du leur. C'est le *Métail* dont ils font le plus d'usage.

Les *Mines de Plomb* sont vers *Kirman* & *Yezde* , & ces dernières sont celles qui participent le plus d'*Argent*.

Les *Minéraux* se trouvent aussi abondamment

DESCRIPTION DE LA PERSE. 65

ment dans toute la *Perse*. Le *Soulfre*, & le *Salpêtre* se tirent de la Montagne de *Damarend* qui sépare l'*Hyrkanie* de la *Parthide*. L'*Antimoine* se trouve vers la *Caramanie*. Mais c'est un *Antimoine bâtard*; car après l'avoir fait fondre, on ne trouve dedans que du *Plomb* fort fin. L'*Emery* qui se trouve vers *Niris* est assez dur, mais il perd de sa dureté à mesure qu'on le broye menu; au contraire de celui des *Indes*, qui plus il est menu, plus il tranche, & plus il a de force; à cause de quoi aussi on l'estime beaucoup plus. Pour le *Vitriol*, & pour le *Mercure*, c'est de quoi ils manquent en *Perse* aussi bien que d'*Etain*. On est réduit à le tirer des *Indes*.

Le *Sel* se fait par la nature toute seule, & sans aucun art. Le *Soulfre* & l'*Alum* se font de même. Il y a de deux sortes de *Sel* dans le país, celui des *Terres*, & celui des *Mines*, ou de *Roche*. Il n'y a rien de plus commun en *Perse* que le *Sel*; car d'un côté il n'y a nul droit dessus, & de l'autre vous trouvez des plaines entières longues de dix lieues & plus, toutes couvertes de *Sel*, & vous en trouvez d'autres qui sont couvertes de *Soulfre*, & d'*Alum*. On en passe quantité de cette sorte en voyageant dans la *Parthide*, dans la *Perfide*, dans la *Caramanie*. Il y a une plaine de *Sel*, proche de *Cacban*, qu'il faut passer pour aller en *Hyrkanie*, où vous trouvez le *Sel* aussi net, & aussi pur, qu'il se puisse. Dans la *Medie*, & à *Ispahan*, le *Sel* se tire des *Mines*, & on le transporte par gros quartiers, comme la *pierrre de taille*. Il est si dur en des endroits, comme dans la *Caramanie deserte*, qu'on en em-
ploie

ploye les Pierres dans la construction des maisons des pauvres gens.

Le *Marbre*, la *Pierre de taille*, & l'*Ardoise*, se tirent particulièrement dans le païs de *Hamadan*, qui est l'ancienne *Suse*. Pour le *Marbre*, il y en a de plusieurs sortes en *Perse*: du *Blanc*, du *Noir*, du *Rouge*, & du *Marbré de Blanc & de Rouge*. Il s'en tire de *Noir* près d'un Bourg de la *Susianne*, nommé *Sary*, qui se fend en écaille, ou tables, comme l'*Ardoise*; mais le plus admirable de tous, est celui qui se tire vers *Tauris*. Il est transparent presque comme le *Crystal de roche*, & on voit à travers de tables qui ont un pouce d'épaisseur & même plus. Ce *Marbre* est blanc, mêlé de verd, pâle comme une manière de *Jade*. Il est si tendre que le couteau l'entame, ce qui fait penser à plusieurs que ce n'est pas un vrai *Mineral*, ni qui ait la consistance d'une vraie *Pierre*.

Les *Persans* ne se servent pas de *Pierre-de-fusil* à leurs armes, ni pour faire du feu. Ils ont un bois qui leur sert de fusil, & qui en fait l'effet; car il s'enflamme, & prend feu étant battu l'un contre l'autre.

Vers les frontieres de l'*Arabie*, du côté de *Babylonne*, il y a des étangs d'où l'on tire cette sorte de *Poix*, qu'on appelle le *Bitume*.

Dans la contrée à l'entour de *Tauris*, on trouve de l'*Azur*; mais qui n'est pas si bon que celui de *Tartarie*; sa couleur s'altère, devient sombre & enfin se passe.

Dans l'*Armenie*, & dans la *Perfide*, on trouve le *Bol*, & le *Marne*, qui est blanc comme le Savon, & dont on se sert comme de Savon.

Les

DESCRIPTION DE LA PERSE. 67

Les femmes s'en servent particulièrement à se laver la tête au bain. On y trouve aussi des *Mines de Talc*.

En *Hyrkanie*, dans la partie qu'on appelle *Mazenderan*, on trouve le *Petroleum*, ou *Naphte*. Il y en a de *Noir* & de *Blanc*. On s'en sert de *Vernis*, & à la *Peinture*, & aussi dans la *Medecine*, pour guerir les humeurs froides. On trouve du *Naphte*, encore en beaucoup d'autres endroits, comme dans la *Chaldée*, où le menu peuple brûle l'huile qui s'en fait.

Mais la plus riche *Mine de Perse* est celle des *Turquoises*. On en a en deux endroits, à *Nicbapour* en *Carasson*, & dans une montagne qui est entre l'*Hyrkanie*, & la *Parthide*, à quatre journées de la *Mer Caspienne*, nommée *Pbirons-con*, ou *Mont de Pbirous*, qui étoit un des anciens Rois de *Perse*, qui subjuga ce Païs, & y bâtit des villes & des châteaux. *Plin*e appelle cette montagne le *Caucase*. La *Mine de Turquoises* fut aussi découverte durant le règne de ce *Firous*, & prit de lui son nom, de même que la *Pierre fine* qu'on en tire, que nous appellons *Turquoise*, à cause que le païs d'où elle vient est la *Turquie* ancienne & véritable, mais qu'on appelle en tout l'*Orient*, *Firouzé*. On a depuis découvert une autre mine de ces sortes de Pierres, mais qui ne sont pas si belles, ni si vives. On les appelle *Turquoises nouvelles*, qui est ce que nous disons de la *nouvelle roche*, pour les distinguer des autres, qu'on appelle *Turquoises vieilles*. La couleur de celle-là se passe avec le tems. On garde tout ce qui vient de la *vieille roche* pour le Roi, qui les revend après, ou les troque,
après

après en avoir tiré le plus beau. Les *Mineurs*, & les Officiers préposés, en détournent autant qu'ils peuvent, & c'est delà qu'on a si souvent de bons hazards de ces Pierres, ou *Turquoises*.

Je mets après les *Mines des Pierreries*, la pêche des *Perles*, qui se fait dans tout le *Golphe Persique*, mais particulièrement autour de l'*Isle de Baberin*. Cette pêche est abondante, & produit pour plus d'un million de *Perles* par an. J'en ai vû sortir une *Perle*, qui pesoit cinquante grains, ronde en perfection : c'étoit une grande rareté, les plus grosses *Perles* de cette Mer n'étant d'ordinaire que de dix à douze grains. Les pêcheurs sont obligés, sous de rudes peines, de donner au Roi les *Perles* au dessus de ce poids, mais c'est à quoi ils ne satisfont jamais de bonne foi. Les *Persans* payoient autrefois un droit aux *Portugais*, afin qu'ils ne leur troublassent pas cette pêche; mais depuis que la puissance Portugaise a baissé dans les *Indes*, & qu'elle est devenue à ce néant où nous la voyons reduite, les *Persans* leur ont donné fort peu de chose, & seulement par manière de présent; & même à cette heure ils ne leur donnent plus rien.

La *Perle* a par tout des noms pompeux en Orient. Les Turcs & les Tartares l'appellent *Margeon*, mot qui signifie *Globe de lumiere*. Les *Persans* *Mervarid*, c'est-à-dire, *production de la lumiere*; & *Loulou*, qui signifie aussi *lumineux*, & *brillant*. C'est pour exprimer son bel œil. Effectivement les *Perles* de *Perse* ont beaucoup plus d'éclat, & un plus haut coloris que les *Perles Occidentales*. Le terme de
de

DESCRIPTION DE LA PERSE. 69

de *Loulou* est vraisemblablement l'origine de celui de *lueur* en François ; comme celui de *Mervarid*. Les peuples Méridionaux de l'Europe ont fait le nom de *Marguerites*, dont ils se servent pour signifier les *Perles*. On les prend dans de fort larges *Huitres* près de l'Isle de *Babarin*, où la mer est douceâtre, par le mélange d'une infinité de petits canaux souterrains, qui y apportent de l'eau. On dit que les pêcheurs des *Perles* y puisent de l'eau douce en appliquant la bouche d'un outre au trou par où l'eau se décharge dans la mer. On dit même que quand les Portugais étoient les Seigneurs de *Babarin*, comme de presque tout le *Golphe*, ils faisoient là leur provision d'eau pour leurs navires, la tirant du creux de la mer avec des pompes. Les plongeurs qui pêchent les *Perles*, sont quelquefois jusqu'à demi quart d'heure sous l'eau, faisant paroître une force inconcevable dans ce pénible travail.

J'ajoute à ce Chapitre que les Persans font une distinction entre les *Emeraudes*, comme nous faisons entre les *Rubis*. Ils appellent la plus belle sorte *Emeraudes d'Egypte*, la sorte suivante *Emeraudes vieilles*, & la troisième sorte, *Emeraudes nouvelles*. Avant la découverte du nouveau Monde, les *Emeraudes* leur venoient de l'Egypte, plus hautes en couleur, à ce qu'ils prétendent, & plus dures, que les *Emeraudes d'Occident*. Ils m'ont fait voir plusieurs fois de ces *Emeraudes* qu'ils appellent *Zemeroud Mesri*, ou de *Misraim*, l'ancien nom de l'Egypte ; & aussi *Zmeroud Asvani*, d'*Asvan*, ville de la *Thebaïde*, nommée *Syene* par les anciens Géographes. Mais quoi qu'elles me parussent

russent très-belles, d'un verd fort enfoncé, & d'un poliment fort vif; il me sembloit que j'en avois vû d'aussi belles des *Indes Occidentales*. Pour ce qui est de la dureté, je n'ai jamais eu le moyen de l'éprouver, & comme il est certain qu'on n'entend point parler depuis long-tems de *Mines d'Emeraudes en Egypte*, il pourroit être que les *Emeraudes d'Egypte* y étoient apportées par le Canal de la *Mer rouge*, venant, ou des *Indes Occidentales*, par les *Philippines*, ou de *Pegu*, ou du Royaume de *Colconde*, sur la Côte de *Goromandel*, où on tire journellement des *Emeraudes*. Les Persans veulent qu'on tiroit aussi des *Mines d'Egypte*, le *Rubi d'Orient*, la *Topase*, & pareillement l'*Escarboucle*, cette Pierre nominale, qu'on ne trouve plus, & qui n'est vrai-semblablement que le *Rubi Oriental*, haut en couleur. Ils appellent cette Pierre imaginaire *Icheb chirac*, le *flambeau de la nuit*, à cause de la propriété qu'on lui attribue d'éclairer tout à l'entour; *Cha Mohoré*, *Pierre royale*, & *Cha jevacran*, *Roi des joyaux*. Ils lui attribuent des vertus surnaturelles, & afin que le recit ne manque pas d'être bien fabuleux, ils rapportent que l'*Escarboucle* est produite dans la tête d'un *Dragon*, ou d'un *Grifson*, ou d'une *Aigle royale*, qui se trouve à la Montagne de *Caf*. Les Orientaux appellent de ce nom les *Monts Hyperboréens*. Pour ce qui est du *Rubi*, ils l'appellent *Tacut Ceylani*; & *Tacut* est apparemment la racine du terme de *Jacinthe*, duquel nous appellons le *Rubi tendre*. Il est vrai qu'il y a des mines de pierres en *Ceylan*; mais ce ne sont toutes que pierres tendres. On l'appelle aussi *Balacchani*,
Pierre

DESCRIPTION DE LA PERSE. 71

Pierre de Balacchan, qui est le *Pegu*, d'où je jage qu'est venu le nom de *Balays*, qu'on donne aux *Rabis couleur de rose*. Il est naturel que l'Orient étant la source, ou la mine des Pierres fines, leurs noms en soient aussi venus. Le nom de *Joaillier*, qu'on donne à ceux qui en font négoce en est venu semblablement. On les appelle en tous les Païs Orientaux, *Jeuacry*.

CHAPITRE VIII.

Des Animaux domestiques & sauvages.

IL faut mettre le *Cheval* à la tête des animaux domestiques. Les *Chevaux de Perse* sont les plus beaux de l'Orient. Ils sont plus hauts que les *Chevaux de selle Anglois*, étroits de devant, la tête petite, les jambes fines & déliées à merveille, fort bien proportionnez, fort doux, de grand travail, & fort vifs & légers. Ils portent le nez au vent à la course, & la tête haute en l'air, & c'est comme on les dresse. Mais afin qu'ils ne donnent pas de la tête dans l'estomach du Cavalier, on leur met une espèce de caveçon, qui n'est que de cuir, & comme un licou, mais plus large, & fort brodé & orné, qui leur bride le nez, & passant entre les jambes s'attache comme le poitrail sous le ventre du Cheval par sa sangle. Les *Chevaux* portent la queue longue, qu'on noie & relève quelquefois. Ils sont fort doux & maniables, aisez à nourrir, & servent jusqu'à dix-huit & vingt ans. On ne fait ce que c'est que de *Hongres* parmi ces *Chevaux Persans*. J'ai dit qu'ils sont les plus beaux de
l'O-

l'Orient ; mais pour cela ils ne sont pas les meilleurs, ni les plus recherchez. Ceux d'*Arabie* les passent, & sont fort estimez en *Perse*, à cause de leur legereté ; car ils sont quant à la forme semblables à de vraies *Rosses*, par leur taille seiche & décharnée. Les Persans disent que pour éprouver les *Chevaux* qu'on vend pour *Arabes*, de la bonne race, qui est dans l'*Arabie heureuse*, il faut leur faire faire trente lieues d'une haleine, & fort vite ; les pousser ensuite dans l'eau jusqu'au poitrail, & puis leur donner l'orge ; car s'ils le mangent avidement, ce sont de vrais *Chevaux Arabes*. Les Persans ont aussi beaucoup de *Chevaux Tartares*, qui sont plus bas que ceux de *Perse*, plus grossiers, & plus laids, mais qui sont de plus de fatigue, plus animez, & plus legers à la course. Les *Chevaux* sont fort chers en *Perse*. Les beaux valent depuis mille francs, jusqu'à mille écus. Le grand transport qui s'en fait en *Turquie*, & particulièrement aux *Indes*, est ce qui les rend si chers. On ne peut en emmener que par permission spéciale du Roi.

La monture la plus commune après le *Cheval*, est la *Mule*. On en a de fort bonnes en *Perse*, qui vont fort bien l'ample, qui ne bronchent point, & qui ne se lassent gueres. Le plus haut prix qu'on vendé une *Mule* est de cinq cens francs.

Après ils ont l'*Ane*, dont il y a de deux sortes en *Perse* ; les *Anes* du Païs, qui sont lents & pesans, comme les *Anes* de nos Païs, dont ils ne se servent qu'à porter des fardeaux ; & une race d'*Anes* d'*Arabie*, qui sont de fort jolies bêtes, & les premiers *Anes* du monde.

Ils

DESCRIPTION DE LA PERSE. 73

Ils ont le poil poli , la tête haute , les piez legers , les levant avec action en marchant. L'on ne s'en sert que pour montures : les selles qu'on leur met sont comme des bâts ronds , & plats par-dessus , faites de drap ou de tapisserie , avec les étriers & le harnois. On s'assied dessus plus vers la croupe que vers le col. On met à plusieurs des harnois tout argent , tant le maître est content de la legere-té & de la douceur de leur allure. Il y en a du prix de quatre cens francs , & l'on n'en sauroit avoir d'un peu bon à moins de vingt-cinq pistoles. On les pense comme les *Chevaux*. Les Ecclesiastiques qui ne sont pas encore dans les charges , ou dans les grands benefices , affectent d'aller monter sur des *Anes*.

On n'apprend autre chose à ces bêtes domestiques qu'à aller l'amble : & l'art de les y dresser , est de leur attacher les jambes , celles de devant à celles de derriere par deux cordes de cotton qu'on fait de la mesure du pas d'un *Ane* , qui va l'amble , & qu'on suspend par une autre corde passée dans la sangle à l'endroit de l'étrier. Des especes d'Ecuyers les montent soir & matin , & les poussent & exercent , tant qu'ils apprennent à aller l'amble. Ce que ces bêtes font , étant poussées par l'Ecuyer , & retenues à même tems par la corde , qui les empêche d'étendre les jambes plus qu'il ne faut pour le pas de l'amble. On fait aller souvent une bête dressée , ou deux , à côté de celle qu'on dresse , afin de la dresser en moins de tems. Ces bêtes vont si vite qu'il faut galoper pour les suivre. On apprend de plus aux *Chevaux* à s'arrêter tout court sur le cû au milieu de la course.

Tome IV.

D

Les

Les Persans s'entendent bien en *Chevaux*, & ont de bons Palefreniers. J'ai déjà parlé de la nourriture des *Chevaux* dans le premier Volume. On leur donne pour litiere leur propre fumier desséché, & mis en poudre, dont on leur fait un lit épais de deux à trois pouces, fort uni, & fort mol. On met tous les matins la fiente de ces animaux seicher dans la cour, & sur le soir on la met en poudre en la battant un peu. Comme elle est tout le jour à seicher au Soleil, elle y perd sa senteur, de sorte que les écuries ne sentent point mauvais. Ils usent encore d'un autre remede pour empêcher cette senteur, qui est de mêler du sel dans l'orge des *Chevaux*, en la leur donnant à manger. Les étrilles du país n'ont point de manche, les bords sont dentellez & servent de gratoires. On les frotte ensuite avec un feutre. Leurs écuries sont tenues fort propres, & il n'y sent point comme dans les nôtres, ni approchant. Il n'y a point de mangeoire non plus de même qu'en nos país. Les *Chevaux* mangent leur paille, & leur orge, dans un sac de poil qu'on leur attache à la tête. Les fers de *Cheval* sont plats, sans talon, ou crochet, & plus minces que les nôtres. Cependant ils durent bien plus longtemps, ce qui vient de ce que les *Chevaux Persans* ont la corne beaucoup plus dure que les nôtres, & beaucoup meilleure; étant saine, & se laissant clouer par tout, ce qu'il faut imputer à la bonté de leur climat. Ces fers unis & legers font que les *Chevaux* sont plus vîtes à la course, à ce qu'on assure. On ne met pas aux *Chevaux* durant l'Hiver & lors qu'il gèle, de fers autrement faits qu'en Été; mais on

DESCRIPTION DE LA PERSE. 73

on les fère avec des clous qui ont la tête plus grosse & plus pointue. Les fers qu'on met aux autres animaux sont de même que ceux-là, hormis durant l'Hiver, aux lieux où il gèle. Comme les villes de *Perse* ne sont pas pavées, on ne craint point que les *Chevaux* glissent. On a de coutume aussi en Hiver de teindre les *Chevaux* de *benna*, ce fard jaune, dont j'ai parlé, & dont les hommes & les femmes se servent aussi. On leur en frotte les jambes, & le corps tout du long, jusqu'au poitrail, & quelquefois la tête; quoi qu'on dise que cela les défend contre le froid, c'est pourtant plutôt par ornement qu'on les teint ainsi; car on le fait en divers lieux en toutes saisons. On fait à ceux du Roi par distinction une dentelle de ce vernis à grandes dents, & à fleurons, comme les fleurons des couronnes; & on ne le fait qu'à ceux du Roi seulement.

Il n'y a aussi que le Roi qui puisse tenir des *Haras* en *Perse*. Les Gouverneurs & les Intendants des Provinces qui en ont à eux les tiennent sous son nom. Le Roi a de très-grands *Haras* par tout; en *Medie*, dans la Province de *Perse*, & particulièrement proche de l'ancienne *Persépolis*, où sont les plus beaux *Chevaux* du Royaume. Il a aussi des écuries dans toutes les Provinces, & dans la plupart des grandes villes. C'est afin qu'il y ait toujours des *Chevaux* prêts à distribuer aux Cavaliers, aux Artisans, & à tous ceux qui sont à la solde du Roi, en quelque service que ce soit, & à tous les Officiers; car on n'en refuse à pas un de ces gens qui en demandent; mais quand l'on en a une fois reçu

un, l'on ne peut plus le rendre, il faut le garder & le nourrir. On envoye quelquefois une si grande quantité de *Chevaux* au Roi, soit de ses *Haras*, ou par présent, que ses écuries ne les peuvent contenir; & alors on les distribue chez les particuliers aisez, un en chaque maison. Ils sont obligez de les nourrir jusqu'à ce qu'on les retire; mais ils peuvent aussi s'en servir tant qu'ils les ont en garde. Tous les *Chevaux* du Roi sont marquez d'une grande *Tulipe* ouverte à la cuisse du montoir, & il n'y a que les *Chevaux* du Roi qu'on marque de ce côté-là, tous les autres qui sont marquez le sont de l'autre côté. Les gens à qui le Roi donne des *Chevaux* pour s'en servir, ne les peuvent vendre, mais ils peuvent les troquer entr'eux; & quand le *Cheval* meurt entre leurs mains, il faut qu'ils coupent la pièce de la peau, où est la marque avec un peu de chair dessous; qu'ils la portent au grand Ecuyer du Roi, qui est sur le lieu, & qu'ils se fassent décharger du *Cheval* sur le gîte, ce qu'on fait après avoir pris leur serment qu'il est mort naturellement, & non pas faute de soin; & alors s'ils en redemandent un autre, on le leur donne. On assure que les Officiers des écuries du Roi en mettant cette pièce de *Cheval* dans l'eau, jugent au bout de quelques heures de quoi la bête est morte, si c'est de faim, si c'est de fatigue, ou si on l'a tuée; car quelquefois un Cavalier qui ne peut plus nourrir son *Cheval*, est bien aise qu'il creve pour en être quitte, ou celui qui en a un mauvais desir, la même chose pour en demander un meilleur. On observe dans la vente des *Chevaux* les mêmes conditions qu'on

qu'on garde chez nous , & l'on a aussi trois jours pour les rendre.

Je ne dirai rien du *Harnois* & des *Selles* de *Perse*. C'est la même chose qu'en *Turquie*, si ce n'est peut-être que leurs *Selles* sont encore plus legeres. Cependant leurs *Chevaux* ne se blessent jamais ou très-rarement ; ce qui vient de ce que le couffinet étant séparé de la *Selle*, le Palefrenier voit d'abord s'il blesse le *Cheval*, & tous les matins il bat ce couffinet avec un caillou pour l'amolir. Ces couffinets sont richement brodez sur le derriere , & un peu sur le devant. Les Persans montent aussi, court, & à la genette, tout comme les Turcs ; mais ils sont encore plus magnifiques que les Turcs en leurs *harnois*.

On fend le nez aux *Anes*, & quelquefois aux *Mules*, afin qu'ils aient plus de vent, & qu'ils respirent mieux en courant. On purge tous ces animaux-là au Printems, en leur donnant premierement quatre ou cinq jours durant une herbe legere & pleine d'eau , qu'on appelle *Kafil*, qui les purge fortement : & puis on leur donne de l'orge en herbe , cinq ou six autres jours, lequel on mêle ensuite avec leur paille coupée , durant trois ou quatre semaines. On ne monte point les *Chevaux* durant ces premiers quinze jours. On leur fait garder l'écurie, & même, durant les six premiers jours, on ne leur fait point de litiere.

Ces animaux sont sujets à plusieurs maladies , qui presque toutes sont inconnues en nos Pais. Par exemple, en mangeant trop d'orge, les pieds de devant leur enflent ; ils deviennent foibles ; & il leur vient au poitrail

une espece de gouëtre ou loupe, qu'on guerit, ou en y appliquant le fer chaud, & en leur ôtant l'orge durant quelques jours; ou en perçant cette enflure, & en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquefois au nez des *Chevaux* deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appetit, & leur rendent le ventre enflé & dur comme un tambour, qui font que les *Chevaux* veulent toujours être couchez; & si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie *Nachan*. Comme on la connoît d'abord en prenant la bête au nez, on leur y fait promptement une incision de chaque côté fort longue, & l'on tire ces cartilages le plus entiers qu'on peut; & aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, & sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil, dans la chair, qui les met en danger de la vie, & qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le *Cheval* à terre. Enfin, ces animaux perdent encore l'appetit par une enflure de levres, qu'on guerit en leur perçant une veine dans le palais avec une a-lesne. Le remede à la plupart des autres maladies des *Chevaux*, qui leur viennent aux jambes, aux pieds, à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guerit sur le champ. Le feu ainsi appliqué est aussi un des meilleurs & plus sûrs remedes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en *Perse* avec beaucoup de succès un secret pour engraisser un *Cheval*, qui étoit de lui donner de la peau de Serpent mé-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 79

mêlée dans de la farine pêtée, dont on faisoit des boules, grosses comme un œuf, qu'on lui faisoit avaler.

Le *Chameau* est un animal fort estimé chez les *Orientaux*. Ils l'appellent *Kechty krouch koun*, c'est-à-dire, *Navire de terre ferme*, en vûe de la grande charge qu'il porte, qui est d'ordinaire de douze à treize cens pour les grands *Chameaux*; car il y en a de deux sortes, de *Septentrionaux*, & de *Meridionaux*, comme les *Persans* les appellent. Ceux-ci qui font les voyages du *Sein Persique* à *Ispahan*, sans passer plus outre, sont beaucoup plus petits que les autres, & ils ne portent qu'environ sept cens; mais ils ne laissent pas de rapporter autant & plus de profit à leurs Maîtres, parce qu'ils ne coutent presque rien à nourrir. On les mène, tout chargez qu'ils sont, paissant le long du chemin, sans licou, ni chevestre. Le poil tombe tout à cet animal au printemps, & si entierement, qu'il paroît tel qu'un cochon échaudé: & alors on le poisse par tout, pour le défendre de la piquure des *Mouches*. Le poil de *chameau* est la meilleure toison de tous les Animaux domestiques, on en fait des étoffes fort fines: & nous en faisons des chapeaux en *Europe*, le mêlant avec le *castor*. On observe le tems qu'il est en amour, afin de le charger plus qu'à l'ordinaire, parce qu'autrement, il seroit indomptable, & souvent même il faut de plus le morrailler. Il saute alors, & fait des bonds par la Campagne, comme le *cheval* le plus léger. On observe aussi, que quand il est en cet état, & il y est toujours cinq ou six semaines, il mange beaucoup moins que d'ahs

les autres tems. Une chose remarquable en ces animaux, c'est que quand ils s'accouplent, les femelles sont à terre couchées sur le ventre comme quand on les charge. Elles portent leurs petits onze à douze mois durant : & quand elles les ont mis au monde, on les couche sur le ventre, les quatre piez pliez dessous, & on les tient les quinze ou vingt premiers jours, nuit & jour, dans cette posture, pour les accoutumer à s'y tenir. Ils ne se couchent jamais autrement. On ne leur donne aussi alors qu'un peu de lait, pour leur apprendre à vivre de peu de chose, à quoi on les élève si bien, qu'ils sont des huit à dix jours sans boire : & pour le manger, cet animal est non seulement celui qui mange le moins de tous, à beaucoup près, mais encore il y a lieu de s'étonner comment un si grand animal peut vivre de si peu de chose. Il y a grande abondance de ces animaux-là en *Perse*, & c'est un des bons négoces du pays avec la *Turquie*, qui en tire une grande quantité : Ceux du pays n'ont qu'une Basse, mais ceux des *Indes* & d'*Arabie* en ont deux. On élève dans les parties *Meridionales* & *Orientales* du pays, comme vers l'*Arabie*, & vers la *Tartarie*, vers les *Indes*, & vers le *Sein Persique*, une sorte de *chameaux* pour servir à la course. Ils les appellent *Revahie*, c'est-à-dire, *allant*. Ils vont au grand trot, & si vite, qu'un *cheval* ne les peut suivre qu'au galop. C'est cette sorte de *Chameaux* que les *Hebreux* appellent *gemelafareka*, *chameau volant*. Dans quelques unes de ces Provinces, & sur tout vers le *Sein Persique*, on nourrit ces animaux-là de poisson sec, & de Dattes, & l'on en fait aussi

man-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 81

manger aux *Anes*. On compte toutes les bêtes de charge en *Orient* par nombre de sept, qu'ils appellent *Kater*, parce, disent-ils, qu'un Palefrenier en peut penser autant. Il y a encore une chose fort à remarquer sur les *Chameaux*, c'est qu'on leur apprend à marcher, & qu'on les mene à la voix, avec une maniere de chant. Ces animaux réglent leur pas à cette cadence, & vont lentement, ou vite, suivant le ton de voix : & tout de même quand on veut leur faire faire une traite extraordinaire, leurs Maîtres savent le ton qu'ils aiment mieux entendre.

Les *Bœufs* de *Perse* sont comme les nôtres, excepté vers les frontieres de l'*Inde*, où ils ont la bosse, ou loupe, sur le dos. On mange peu de *bœuf* en tout le país. On ne l'éleve que pour la charge, ou pour le labourage. On ferre ceux dont on se sert à la charge, à cause des montagnes pierreuses où ils passent.

Il n'y a de *Cochons* en *Perse* que dans l'*Iberie*, & dans la *Medie*. Ailleurs on éleve une espece de petit *Sanglier*, comme des *Cochons* : & les *Armeniens* de la contrée d'*Ispahan* en apportent vendre l'hiver chez les *Chrétiens*. La peau en est noire, & rude, comme du *Sanglier*, la chair rouge, maigre & seiche, & qui n'a pas le goût si bon que le *Cochon*, ni que le sanglier sauvage.

Je parlerai du menu bétail à l'endroit des Vires. Je dirai seulement ici que la *Perse* abonde en *Moutons* & en *Chevres*. Il y a de ces *Moutons*, que nous appellons *Moutons de Barbarie*, ou à grosse queue, dont la queue pese plus de trente livres. C'est un grand fardeau

D 5 que

82 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

que cette queue à ces pauvres animaux, d'autant plus qu'elle est étroite au haut, & large & pesante en bas, faite en cœur. Vous en voyez souvent qui ne la sauroient traîner, & à ceux-là on leur met en quelques endroits la queue sur une petite machine à deux roues, à laquelle on les attache par un harnois afin qu'ils la tirent plus facilement. Les Provinces de *Perse* les plus abondantes en bétail sont la *Bactriane*, la *Medie*, & l'*Armenie*: j'y ai vu des troupeaux de *Moutons*, qui couvroient quatre à cinq lieues de pays. Toute la *Turquie* est pourvue de bétail par ces grands troupeaux jusques à *Constantinople*.

Pour les Bêtes de chasse, il n'y en a pas en si grand nombre en *Perse* qu'en nos pays, parce que la *Perse* est en général, un pays découvert. Les pays de bois, comme l'*Hircanie*, l'*Iberie*, & la *Chaldée*, & après ceux-là, l'*Armenie*, & la *Medie*, ont abondance de Cerfs & de Gazelles, de Daims, & de Girafes. Dans les pays montagneux, il y a des Gheures sauvages, & presque en tout le Royaume on trouve des Lapins & des Lievres, mais en petite quantité. La Gazelle, ou Gasel, comme les Persans écrivent, est un animal fort commun en tout l'Orient. Il est fort joli, plus petit que le Daim. Il y en a tant par tout dans l'Europe, qu'il seroit superflu de le dépeindre. On croit que c'est l'animal auquel les Hebreux donnent le nom de Chets, qu'ils écrivent par deux lettres Caph & Tsadé, duquel l'Ecriture fait souvent mention.

Les Bêtes Féroces ne sont pas en grand nombre en *Perse*, à parler en général, parce que ce n'est pas un pays de bois, comme je l'ai dit plu-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 83

plusieurs fois ; mais partout où il y a des bois comme en *Hircanie* & en *Cardestan*, qui est la *Chaldée*, il y a beaucoup de Bêtes sauvages, des *Lions*, des *Ours*, des *Tigres*, des *Leopards*, des *Porc-epy*, & des *Sangliers*. Ce que les anciens ont dit là-dessus de l'*Hircanie*, que c'est le país des Bêtes les plus sauvages, est très-vrai ; & lors que j'y étois, on nous empêchoit de nous écarter hors des villes, & d'aller seuls à cinq cens pas loin, de peur d'être déchirez par quelqu'un de ces animaux. Observez cependant qu'il n'y a gueres de *Loups*, ni en *Hircanie*, ni dans les autres Provinces ; mais qu'il se trouve par tout un animal dont le cri est effroyable, qu'ils appellent *Chakal*, que je croi être l'*Hyenne* ; car il en veut particulièrement aux corps morts, qu'il déterre en plusieurs endroits, si l'on ne fait la garde sur la fosse. J'en ai fait la description dans mon *Voyage de Paris à Ispahan*.

Il n'y a qu'un mot à dire des *Insectes* du país, parce qu'il n'y en a gueres, ce qu'il faut rapporter à la seicheresse de l'air. Il y a en quelques Provinces des *Sauterelles* en une quantité inconcevable, où vous les voyez aller par nuages si épais, qu'elles obscurcissent l'air. J'aurai occasion d'en parler amplement dans la suite de cet Ouvrage. Il y a dans quelques parties du Royaume des *Scorpions* gros & noirs, si venimeux que ceux qui en sont piquez meurent en peu d'heures ; & en d'autres des *Lézards* horribles par leur longueur, qui est d'une aune, & par leur grosseur, semblable à celle d'un gros crapaut. Ils ont la peau rude & dure comme le *chien-marin*. On dit qu'ils attaquent quelquefois les hommes & qu'ils

84 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

les tuent. Il y a dans les provinces *Méridionales* une infinité de *Mouchérons*, les uns à longues jambes, comme ceux que nous appellons des *Cousins*, & d'autres blancs & petits comme des *Puces*, qui n'ayant aucun bourdonnement picquent subitement avec tant d'apreté, que leur piquure ressemble à un coup d'aiguille. Entre les *Insectes Reptiles*, ils ont un long *Ver*, carré, qu'ils appellent *bazar-pay*, ou *mille pieds*, parce que tout son corps est herissé de pieds sur lesquels il va aussi fort vite. Il est plus long, & plus menu, qu'une *Chenille*, & sa morsure est dangereuse, & même mortelle, quand ils entrent dans les oreilles.

CHAPITRE IX.

*Des Oiseaux Domestiques, & sauvages,
& de la Chasse.*

LE même volatile que nous avons en *Europe* se trouve en *Perse*, mais non pas en si grande quantité. Les *poulets - d'Inde*, y sont étrangers, & rares. Les *Armeniens* en apportèrent, il y a quelque trente ans, un bon nombre de *Constantinople* à *Ispahan* qu'ils donnerent au Roi par rareté; mais on leur dit pour récompense, que les *Persans* ne sachant pas la manière de les élever, on leur en donnoit le soin: & on les mit en diverses maisons un en chacune. Les *Armeniens* importunés du soin & de la dépense les laisserent mourir presque par tout. J'en ai vu qui vivoient assez bien dans le territoire d'*Ispahan*,
à qua-

N.º XX.

DESCRIPTION DE LA PERSE. 85

à quatre lieuës de la ville, chez des païsans *Armeniens* ; mais pourtant en petite quantité. Il y a des gens qui croient que cet oiseau vient des *Indes Orientales*, à cause de son nom de *Cocq d'Inde*, mais au contraire il n'y en a point du tout. Il faut qu'il soit venu des *Indes Occidentales*, à moins qu'on ne l'ait appelé *Cocq d'Inde*, à cause qu'étant plus grand que les *Cocqs* ordinaires, il ressemble en ceci aux *Cocqs des Indes*, qui sont plus grands que les *Cocqs* ordinaires de tous les autres païs. Les *Persans* engraisent des *poules* qui deviennent aussi puissantes qu'aucunes de cette sorte que nous ayons. Et les *Armeniens* ont des *Chapons*, qui deviennent pareillement si gros & si gras qu'il faut les tuer pour leur graisse.

On trouve par tout des *Pigeons*, tant domestiques, que sauvages ; mais les sauvages en bien plus grande quantité : & comme la fiente de *pigeon*, est le meilleur fumier pour les *Mélons*, on élève grand nombre de *pigeons*, & avec soin par tout le Royaume. C'est, je croi, le païs de tout le monde où on fait les plus beaux colombiers. J'en ai fait mettre un dessein ici à côté. Ces grosses-fuyes sont six fois grandes comme les plus grandes que nous ayons. Elles sont bâties de brique, revetuës de plâtre & de chaux par dessus, pleines en dedans de haut en bas de trous pour nicher les *pigeons*. Tous ceux qui veulent en font bâtir, hormis les habitans, qui ne font pas de la Religion du païs, sans qu'il y ait de condition exclusive du privilege, il n'y a seulement qu'à payer le droit du fumier. On compte plus de trois mille colombiers autour d'*Ispahan*, tous faits moins pour nour-

rir des *pigeons*, que pour avoir le fumier, comme je l'ai observé. Ils l'appellent *tchalgous*, c'est-à-dire *animant*. On le vend un *bisty*, qui est quelque quatre sols, le poids de douze livres, sur quoi le Roi lève un petit droit. C'est un des plaisirs, & un des attachemens de la canaille de prendre des *pigeons* à la Campagne, & même dans les villes, quoi que cela soit défendu. Ils les prennent par le moyen des *pigeons* apprivoisez & élèvent à cet usage, qu'ils font voler en troupes tout le long du jour après les *pigeons* sauvages : & tous ceux qu'ils trouvent, ils les mettent parmi eux dans leur troupe, & les amènent ainsi au Colombier.

Quelquefois les *pigeons* apprivoisez en emmènent aussi d'autres qui sont apprivoisez comme eux, en sorte que tout d'un coup un Colombier se trouve vuide & raslé. Il n'y a point de justice sur cela. Le *pigeon* qui entre dans un autre Colombier, est réputé *pigeon* sauvage. On appelle ces chasseurs de *pigeons*, *kefter baze* & *kefter perron*, c'est-à-dire *trompeurs* & *voleurs de pigeons* : & ces termes, dans le sens moral, sont diffamatoires, marquant un *faineant* & un *filou*. En effet, ces voleurs de *pigeons* passent les jours entiers à ce métier, sans que même la rigueur de l'hiver les en détourne.

Les *Perdrix de Perse* sont, comme je croi, les plus grosses *perdrix* du monde, & du goût le plus excellent. L'on en trouve ordinairement de grosses comme des poulets. Pour les *oiseaux de riviere* & de *marais*, *Oyes*, *Canards*, *Pluviers*, *Gruës*, *Hérons*, *Plongeurs*, *Becasses*, il y en a par tout ; mais en plus grande

DESCRIPTION DE LA PERSE. 87

de quantité dans les provinces *Septentrionales*, comme l'*Armenie*, la *Medie*, & l'*Iberie*. On y a par tout aussi en Automne & en Hyver des *Auberré*, gros comme des *poulets d'Inde*, dont la chair est grise, & aussi délicate que le *Faisan*. Le plumage en est beau, les plumes longues, & sur la tête il y a un bouquet comme un pennache.

Pour les *Oiseaux* qui chantent, il y en a en *Perse* comme chez nous. Le *Rossignol* chante en toutes saisons, mais plus fort en celle du printemps, que dans les autres, le *Chardonneret* a un ramage admirable. La *Calandre* chante sans cesse & apprend toute sorte de chant. Le *Martinet* aussi, à qui l'on apprend à dire tout ce qu'on veut, & une autre espèce d'*oiseau*, semblable, qu'ils appellent *Nou-ra*, qui babille continuellement & qui répète plaisamment ce qu'il entend dire.

Parmi les *Oiseaux* sauvages, le plus admirable est cet *Oiseau* à long bec, qu'on appelle en France *Pelican*. Les *Persans* l'appellent *Tacab*, c'est-à-dire, *puiseur* ou *porteur d'eau*, & aussi *Misc*, c'est-à-dire, *brebis*, parce qu'il est gros en *Perse* comme un *Mouton*. Son plumage est blanc & doux comme celui d'un *Oison*. C'est un monstre par la tête, car elle est très-petite par proportion à son corps, & le bec en est long de seize à dix huit pouces, & gros comme le bras. Sous son bec pend une peau qu'il replie, & qu'il étend, comme un éventail, qui tient un seau d'eau. Il porte d'ordinaire son bec étendu sur son dos, où il le fait reposer. Cet *Oiseau* vit de pêche & il a un art merveilleux à prendre le poisson, l'attendant sous des courans, & le pre-

prenant en la nasse de son bec, comme dans un rets. Quand il ouvre ce bec, un *Agneau* y passeroit. Le nom de *porteur d'eau* que les *Persans* lui donnent, vient de ce qu'on observe en cet animal dans les déserts d'*Arabie*, & dans les autres lieux où il n'y a point d'eau. On remarque qu'il fait son nid loin des eaux, afin d'y être plus en sûreté, à cause que comme il y a peu d'eaux en *Arabie*, le monde campe autour des lieux où il s'en trouve. Or pour donner à boire à ses petits, on assure qu'il leur va chercher de l'eau, quelquefois à deux journées de chemin, qu'il leur apporte dans la poche de ce bec. Les *Mahometans* croient que Dieu se sert de cet *Oiseau* en faveur des *Pelerins* qui vont à la *Mecque*, lors qu'ils ne trouvent point d'eau dans le desert, comme il se servit des *Corbeaux* en faveur d'*Elie*. C'est de tout cela peut-être que nous avons donné à cet *Oiseau* le nom de *Pelican*, à cause qu'en effet il se tuë de travail pour ses petits, comme les *Naturalistes* nous ont conté de leur *Oiseau* fabuleux, qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits de son sang.

Il y a une sorte d'*Oiseaux* en *Perse* qui sont fort curieux & admirables par l'appas qu'a sur eux l'eau d'une Fontaine, qu'ils sentent, & qu'ils suivent avec un merveilleux attachement, en quelque lieu qu'on la porte. Ils sont gros comme un poulet. Ils ont le plumage noir, & la chair grise; l'aile large, & vont par bandes comme des *Etourneaux*. Ils vivent de *Sauterelles*, par tout où ils en trouvent : & lors qu'un pays est frappé de ces méchans *Insectes*, on est sûr de l'en délivrer, si on

si on y peut faire venir une bande de ces Oiseaux-là. Les *Persans* les appellent, *ab-melec*, c'est-à-dire, *eau de sauterelle*, pour signifier que c'est l'*Oiseau*, qui est apasté par une certaine *eau*, & qui mange les *sauterelles*. L'eau, qui a ce merveilleux pouvoir sur eux, sort d'une Fontaine dans la *Bactriane*. On l'apporte en des phioles non bouchées, qu'il faut toujours tenir à l'air, & en haut, soit par le chemin, soit au logis. Les *Oiseaux*, qui la suivent, sans que pour cela on leur en donne une goutte, se nichent toujours autour du lieu où on la pose, & se remettent à voler dès qu'on se remet en chemin avec les phioles. Je rapporterai là-dessus un passage d'une vieille *Relation de Levant*, intitulée, *Voyage de Villamont*. Ce passage est à la page 97. il confirme & verifie ce que je rapporte. En *Cypre*, au tems que les fromens sont prêts à cueillir, la terre produit tant de cavalettes, ou locustes, ou sauterelles, qu'elles obscurcissent quelquefois la lueur & la splendeur du Soleil. Et par tout où elles passent, elles brûlent & gâtent tout, sans qu'on y puisse remédier; car plus on en tue plus la terre en produit. Dieu leur avoit suscité un moyen pour les faire mourir, qui est tel. Au pais de *Perse*, joignant la Cité de *Cuerch* est une Fontaine dont l'eau a la propriété de faire mourir ces cavalettes, pourvu qu'elle soit apportée en un flacon, sans passer sous aucune maison, on vouse, & qu'elle soit mise sur un haut lieu éminent, à l'aspect & vüe d'aucuns Oiseaux qui la suivent, & volent après les hommes qui l'emportent de la Fontaine, & crient sans cesse. Ces Oiseaux sont roux & noirs, & vont par ban-

bandes comme les Etourneaux. Les Turcs & les Persans les appellent Musulmans. Ces Oiseaux n'étoient pas plutôt venus en Cypre, où étoient ces Cavalettes, qu'ils les faisoient subitement mourir de leur vol & de leur chant; mais si l'eau se perd & se gâte, on ne sait ce que deviennent ces Oiseaux, comme il arriva quand les Turcs prirent l'Isle; car un d'eux montant au haut du clocher de la Cathedrale de Famagouste, trouva le flacon de cet eau, & pensant qu'il fût plein d'or ou d'autre chose précieuse le cassa, & répandit toute l'eau: depuis cela les Cypriens ont toujours été tourmentez des Cavalettes.

On prend en *Perse* des *Oiseaux de proie*, vers l'*Iberie*, au Nord de la *Medie*, & l'on en apporte tant d'ailleurs, que je ne sai s'il y en a tant en aucun país du monde. La *Perse* est fort bien située pour cela, étant proche du mont *Caucase*, de la *Circassie*, & de la *Moscovie*, d'où viennent les plus beaux *Oiseaux de proie*. On en prend aussi beaucoup dans des montagnes à quinze ou vingt lieues de *Chiras*, dans la Province de *Perse*; & même on dit que c'est delà que viennent les plus grands *Oiseaux de proie*. On les y fait élever aussi merveilleusement bien à voler. Les *Persans* dressent à voler jusques à des *Corbeaux*. Il y a toujours huit cens *Oiseaux de proie* entretenus à la venerie du Roi, chacun avec son Officier. Ce sont *Eperviers*, *Faucons*, *Emerillons*, *Gerfauts*, *Tiercelets*, *Autours*, *Laniers*, ou *Sacres*. Tous les grands Seigneurs en entretiennent aussi bon nombre pour la chasse, à quoi les *Persans* sont fort adonnez, dès leur Jeunesse, & même plusieurs gens du Com-

mun;

mun; car chacun a la liberté de chasser à l'*Oiseau*, au fusil, & aux chiens. Cela n'est défendu à personne. On voit en tout tems, par toute la ville, & à la Campagne les *Fauconniers* aller & venir l'*Oiseau* sur le poing, & comme les *Oiseaux de proye* sont un présent que le Roi fait souvent aux Grands, sur tout aux Gouverneurs de Provinces, on les voit alors des sept à huit jours de suite, l'*Oiseau* qui leur a été donné sur le poing, ou à côté d'eux, qu'ils peignent & caressent, en loüant incessamment sa beauté & son adresse. Ils lui mettent un chaperon de pierreries, & des grelots d'or. Les grands Seigneurs ont aussi des gans à tenir l'*Oiseau*, qui sont bordez de pierreries, & ils mettent à leurs *Oiseaux* des jets & des vervelles d'or. On appelle la *Venerie* en Perse, *Baskané* & *Cuchskané*, maison d'*Oiseau trompeur*. On y tient registre des *Oiseaux* qu'on donne au Roi, & que le Roi donne; où le nom des personnes, & le tems sont marquez; & comment l'*Oiseau* étoit fait. La *Volerie* est de grande dépense dans ce Royaume-là: les *Oiseaux* étant nourris de chair, & rien que de cela; & y en ayant à qui il faut donner tout le long du jour de la volaille sans autre aliment.

Il ne faut pas oublier à faire mention d'un *Oiseau de proye*, qui vient de *Moscovie*, beaucoup plus gros que celui dont j'ai parlé, car il est presque aussi gros qu'un *Aigle*. Ces *Oiseaux* sont rares. Le Roi a tous ceux qui sont dans son Royaume, & il n'y a que lui seul qui en puisse avoir. Comme c'est la coutume en *Perse* d'évaluer les présens que l'on fait au Roi, sans en rien excepter: ces *Oiseaux* sont mis

mis à cent *Tomans* la pièce, qui font quinze cens écus : & s'il en meurt quelqu'un en chemin, l'Ambassadeur en apporte à Sa Majesté la tête, & les aîles, & on lui tient compte de l'Oiseau comme s'il étoit vivant. On dit que cet Oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à la terre par la chaleur de son corps, quelquefois jusqu'à une toise de hauteur : que quand les petits sont en état de s'envoler, la mere les pousse devant elle, tout le long de ce passage ; mais que s'ils n'ont pas la force de le passer, la mere passe par dessus & remplit le trou de neige, les étouffant dedans comme une race qui dégénere. On assure presque toute la même chose des *Faucons* de *Moscovie*, excepté ceci, que de toute une nichée, il n'y a quelquefois qu'un petit qui a la force de s'envoler de ce nid profond sous la neige : & c'est pour cela que les *Faucons* de *Moscovie* & du mont *Caucase* sont si estimez.

Ils dressent ces Oiseaux en les lâchant sur des *Grues*, ou sur d'autres Oiseaux, auxquels ils bouchent les yeux, afin qu'ils ne sachent où aller, ni comment voler. Après quoi ils se servent de ces Oiseaux ainsi dressés ; premièrement à prendre tous les Oiseaux de passage, les *Aigles*, & les *Grues*, les *Canards*, & les *Oyes* sauvages, les *Perdrix* & la *Caille*. Secondement le *Lapin* & le *Lievre* : on les dresse aussi à arrêter toutes sortes de *Bêtes fauves*, excepté le *Sanglier* : & la manière de les y dresser est d'attacher la viande dont on les repaît sur la tête d'une de ces bêtes écorchées dont la peau est remplie de paille, & qu'on fait mouvoir sur quatre roues par une machine

ne ,

ne, tant que l'*Oiseau* de proie y mange, afin de l'y accoutumer. Quand ces *Oiseaux* sont dressés, on les fait chasser ainsi. On court premièrement la bête jusqu'à ce qu'elle soit bien lasse, & alors on lâche l'*Oiseau* dessus. Il se plante sur la tête: lui bat les yeux de ses ailes: & la pique de ses serres, & de son bec; ce qui étourdit si fort cette bête craintive, qu'elle tombe, & donne le tems aux chasseurs d'y arriver. Quand la bête est grande, on lâche plusieurs *Oiseaux*, qui la tourmentent l'un après l'autre. On ne lâche point d'*Oiseau* sur le *Sanglier*, comme je l'ai remarqué, parce qu'il n'est point craintif, mais furieux au contraire, & qu'il déchire l'*Oiseau*. On en a élevé à arrêter les hommes. Cela étoit commun au commencement du siècle passé, & l'on dit qu'il y a encore des *Oiseaux* dressés à cela dans la venerie du Roi. Je n'en ai pas vu; mais j'ai ouï raconter qu'*Aly-couli-Can*, Gouverneur de *Tauris*, que j'ai connu assez particulièrement, ne pouvoit s'empêcher de prendre ce dangereux & cruel divertissement, mêmes aux dépens de ses amis; & il arriva un jour, qu'ayant lâché un *Oiseau* sur un Gentilhomme, comme on n'alla pas assez vite pour le reprendre, l'*Oiseau* lui creva les yeux, & il mourut de la frayeur & du mal, de quoi le Roi ayant été informé, il en fut si fortement indigné contre le Gouverneur, que cet accident contribua beaucoup à sa disgrâce, qui arriva peu après. Cet *Oiseau* attaque les hommes comme il fait les bêtes; il s'abat sur la tête, & il bat & tiraille le visage de ses ailes & de son bec, si l'on ne va promptement reprendre l'*Oiseau*; car alors il n'entend plus la voix,

voix, ni le tambour; & il déchire le visage, sans qu'on puisse l'empêcher. Comme tous les gens d'épée sont chasseurs, ils portent d'ordinaire à l'arçon de la selle, une petite timballe de huit à neuf pouces de diametre, & sur tout lors qu'ils sont à la Campagne. C'est pour appeller l'*Oiseau* en frappant dessus. On appelle ce tambour *Tavelabas*.

Pour les grandes chasses, on se sert des *Bêtes ferores* dressées à chasser, *Lions*, *Leopards*, *Tigres*, *Pantheres*, *Onces*. Les *Persans* appellent ces Bêtes dressées *Tourzé*. Elles ne font point de mal aux hommes. Un Cavalier en porte une en croupe, les yeux bandez avec un bourlet, attachée par une chaîne, & se tient sur la route des bêtes qu'on relance, & qu'on lui fait passer devant le plus près qu'on peut. Quand le Cavalier en aperçoit quelqu'une, il debande les yeux de l'animal, & lui tourne la tête du côté de la bête relancée. S'il l'apperçoit, il fait un cri & s'élance, & à grands sauts se jette dessus la bête & la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire & s'arrête. On va le prendre, & pour le consoler on le caresse, & on lui conte que ce n'est pas sa faute, mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête. On dit qu'il entend cette excuse, & en est satisfait. J'ai vu cette sorte de chasse en *Hyrcanie*, l'an 1666. & on me disoit que le Roi avoit de ces animaux élevez à la chasse, qui étant trop grands pour être portez en croupe par un Cavalier, on les portoit dans des Cages de fer sur un *Elephant*, sans avoir les yeux bandez : que le
gar-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 95

gardien avoit toujours la main à la fenêtre de la Cage parce que quand l'animal apperçoit une bête il fait un cri , & il le faut lâcher à l'instant. Il y a de ces bêtes dressées qui font la chasse finement , se traînant sur le ventre , le long des buissons & hayes , tant qu'elles soient proche de la proie , & alors elles se lancent dessus.

Aux *Chasses* Royales , & à toutes les grandes *Chasses* , on entoure de jets un valon ou une plaine , & on relance les bêtes de quinze à vingt lieues de pais à l'entour , qu'on fait battre par les Paisans au nombre de plusieurs milliers. Quand il y a un grand nombre de bêtes dans ces enclos que des Cavaliers bordent tout à l'entour , le Roi y vient avec sa troupe , comme si c'étoit dans un parc : & chacun se jette sur ce qu'il rencontre , *Cerfs* , *Sangliers* , *Hyennes* , *Lions* , *Loups* , *Renards*. On en fait une furieuse boucherie , qui est d'ordinaire de sept à huit cens animaux. On dit qu'il y a eu de ces chasses où l'on a tué jusqu'à quatorze mille bêtes. Dans les chasses ordinaires lors qu'une bête est arrêtée , on attend que le plus Noble de la troupe y arrive. Il lui tire un coup de fleche : & après chacun se jette dessus.

La *Chasse* avec les *Chiens* n'est pas inconnue aux Persans. Le Roi a des *Chiens de chasse* , & de grands Seigneurs en ont aussi ; mais il n'y en a pas beaucoup , parce que cet animal , que les Persans croient le plus impur , est leur execration : & aussi l'*Oiseau* leur sert pour les rivières , & pour les marais , allant querir à l'eau comme les *Chiens*.

La *Chasse* des *Cheures* sauvages est fort curieuse. Comme ces bêtes sont très-legères , &

& qu'on a peine à les approcher, on les tire avec le mousquet; les Persans n'ayant point de fusils : voici comme on fait pour les approcher. On dresse des *Chameaux* à aller après cet animal pas à pas, & à les joindre. Le chasseur se tient caché derrière le *Chameau* : & quand il est proche de la bête il tire. Le *Chameau* la suit à la course, & lors qu'elle tombe, il s'arrête auprès; mais s'il revient sur ses pas, c'est une marque que le coup a manqué.

CHAPITRE X.

Des Poissons.

LE *Poisson* est de deux sortes; celui de mer, & celui d'eau douce. La *Mer Caspienne*, qui est une des mers de *Perse*, est fort poissonneuse. On en transporte le *Poisson* sec par tout, particulièrement le *Ton*, l'*Esturgeon* avec le *Caviar*, le *Saumon*, & une espèce de grandes *Carpes*, qu'on appelle *Destpich*, qui est de très-bon poisson. Mais il n'y a point au monde, comme je croi, de mer si poissonneuse que le *Golphe de Perse*. On pêche le long des bords, deux fois le jour, de toutes les sortes de *poissons* de nos mers, qui y est le plus excellent, & le plus délicieux, & dans une très-grande abondance. Les pêcheurs le vendent sur le bord de la mer, & ce qu'ils n'ont pas vendu à dix heures du matin, ou au coucher du Soleil, ils le rejettent dans la mer. On apporte sur les côtes de ce *Golphe* d'un *poisson* dont la chair est rouge, & qui peze deux à trois cens livres, qu'on prend sur
la

la côte d'*Arabie*, & qu'on sale comme le bœuf. On ne le sauroit garder long-tems, parce que le sel de ce lieu-là est corrosif, & ronge tout. C'est ce qui fait qu'on seiche seulement au Soleil, ou à la fumée le poisson qu'on veut garder : & qu'on ne le sale pas. Le poisson d'eau douce n'est pas si abondant, parce qu'il n'y a gueres de fleuves en *Perse* : & qu'on tire tant d'eau des fleuves qu'il ne s'y sauroit engendrer gueres de poisson. Il faut excepter de cette règle le fleuve de *Kur*, qui coule dans l'*Iberie*, & qui est fort poissonneux. Il y a de trois sortes de poisson d'eau douce en ce grand Empire : celui des lacs, celui de riviere, & celui de *kerises*, ou canaux souterrains, qu'on appelle *Kairiser*. Celui des lacs sont entr'autres les *Truytes*, les *Carpes*, & les *Alozes*. Il n'y a des *Truites* qu'en *Armenie*. Elles sont rouges, & aussi belles & bonnes qu'en lieu du monde. Le poisson de riviere le plus commun est le *Barbot*, qui est aussi la sorte de poisson des canaux. Ce poisson de canaux est fort commun. Il y en a de fort gros, mais il n'est pas bon ; & les œufs sur tout en sont dangereux. C'est un sûr & violent vomitif ; ce qui vient, ou de ce que ce poisson ne voit jamais le Soleil, & qu'il s'engendre dans des eaux crues, ou de ce qu'on le prend avec la noix vomique. Il y a beaucoup de *Cancres*, ou *Carangaises*, à *Isfahan*, dans la riviere. Elles montent aux arbres, & vivent dessus entre les branches nuit & jour, où on les va prendre ; parce que c'est un manger fort délicat.

C H A P I T R E X I

*Du Naturel des Persans , de leurs Mœurs ,
& de leurs Coûumes.*

LE sang de Perse est naturellement grossier. Cela se voit aux *Guebres*, qui sont le reste des anciens *Perses*. Ils sont *laid*s, *mal*faits, *pesants*, ayant la *peau rude*, & le *teint coloré*. Cela se voit aussi dans les Provinces les plus proches de l'*Inde*, où les habitans ne sont guere moins *mal*faits que les *Guebres*, parce qu'ils ne s'allient qu'entr'eux. Mais dans le reste du Royaume le sang *Persan* est presentement devenu fort *beau*, par le mélange du sang *Georgien* & *Circassien*, qui est assurément le peuple du monde où la Nature forme les plus belles personnes : & un peuple *brave*, & *vaillant*, de même que *vis*, *galant*, & *ambu*reux. Il n'y a presque aucun homme de qualité en *Perse* qui ne soit né d'une mere *Georgienne*, ou *Circassienne*, à compter depuis le Roi, qui d'ordinaire est *Georgien*, ou *Circassien*, du côté féminin : & comme il y a plus de cent ans que ce mélange a commencé de se faire, le sexe féminin s'est *embelli* comme l'autre, & les *Persanes* sont devenues fort *belles*, & fort *bien faites*, quoi que ce ne soit pas au point des *Georgiennes*. Pour les hommes, ils sont communément *hauts*, *droits*, *vermeils*, *vigoureux*, de bon air, & de belle apparence. La bonne temperature de leur climat, & la sobriété dans laquelle on les élève, ne contribue pas peu à leur *beauté corporelle*,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 99

relle. Sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de *Perse* seroient les plus *laids* hommes du monde ; car ils sont originaires de ces *Pais* entre la *Mer Caspienne* & la *Chine*, qu'on appelle la *Tartarie*, dont les habitans, qui sont les plus *laids* hommes de l'*Asie*, sont *petits* & *gros*, ont les yeux & le nez à la *Chinoise*, les visages *plats* & *larges*, & le *teint* mêlé de *jaune* & de *noir* fort désagréable.

Pour l'*esprit*, les *Persans* l'ont aussi beau, & aussi excellent que le corps. Leur *imagination* est vive, prompte, & fertile. Leur *memoire* est aisée & féconde. Ils ont beaucoup de disposition aux *Sciences*, aux *Arts liberaux* & aux *Arts mécaniques*. Ils en ont aussi beaucoup pour les *armes*. Ils aiment la *gloire* ou la *vanité*, qui en est la fausse image. Leur *naturel* est pliant & souple, leur *esprit* facile & intrigant. Ils sont *galants*, *gentils*, *polis*, *bien élevez*. Leur *pente* est grande & naturelle à la *volupté*, au *luxé*, à la *dépense*, à la *prodigalité*, & c'est ce qui fait qu'ils n'entendent ni l'*économie*, ni le *commerce*. En un mot, ils apportent au monde des *talens naturels* aussi bons qu'aucun autre peuple ; mais il n'y en a gueres qui pervertissent ces *talens* autant qu'ils le font.

Ils sont fort *Philosophes* sur les *biens* & les *maux* de la vie, sur l'*esperance*, & sur la *crainte* de l'*avenir* ; peu entachez d'*avarice*, ne désirant d'acquiescer que pour dépenser. Ils aiment à jouir du *présent* : & ils ne se refusent rien qu'ils puissent se donner, n'ayant nulle inquiétude de l'*avenir*, dont ils se reposent sur la *Providence*, & sur leur destinée. Ils

croient fortement qu'elle est certaine, & inalterable : & ils se conduisent là-dessus de bonne foi. Aussi, quand il leur arrive quelque disgrâce, ils n'en sont point accablez, comme la plupart des autres hommes. Ils disent tranquillement, *mektoub est, cela est écrit* ; pour dire, il étoit ordonné que cela arrivât.

C'étoit l'opinion de bien des gens en Europe il y a vingt à vingt-cinq ans, & des personnes des plus considérables & des plus habiles, que les Persans embrasseroient la belle occasion de toutes ces grandes défaites des Turcs, pour recouvrer *Babylone* sur le Turc : & qu'ils lui feroient la guerre, le voyant dans un si grand desordre, battu par tout, & toujours, & perdant de si grands Païs. Mais j'ai toujours dit au contraire, qu'assurément ils ne s'en remueroient pas davantage. C'est que les Persans veulent par-dessus tout vivre, & jouir. L'humeur guerrière les a quittez. Ils sont uniquement pour la *volupté*, qu'ils ne croient pas qu'on trouve dans le grand mouvement, & dans les entreprises douteuses, & pénibles.

Ces gens-là sont les plus grands *dépensiers* du monde, & qui songent le moins au lendemain, comme je viens de le dire. Ils ne sauroient garder de l'*argent*, & quelque fortune qui leur arrive, ils *dépensent* tout en très-peu de tems. Que le Roi donne, par exemple, *cinquante*, ou *cent mille livres* à quelqu'un ; ou que quelque somme aussi bonne lui vienne d'autre part, il l'employe en moins de quinze jours. Il achette des Esclaves de l'un & de l'autre sexe ; il loue de belles femmes ; il fait un bel équipage ; il se meuble, ou s'habille

DESCRIPTION DE LA PERSE. 101

bille somptueusement ; & consomme le tout si vite , sans aucun égard à la suite , ou combien cela durera , que s'il ne vient pas de nouveaux secours , en deux ou trois mois , l'on voit sûrement , qu'au bout de ce court terme , notre Cavalier se remettra à revendre tout ce bien pièce à pièce , commençant par se défaire de ses chevaux , renvoyant après ses domestiques les moins nécessaires , puis ses concubines , & ses esclaves , & enfin vendant jusques à ses habits. J'ai vû mille exemples de cette conduite , & un qui est étonnant , entre les autres , en la personne d'un *Eunuque* , qui avoit été long-tems *Mebter* , ou grand *Chambellan* , & durant deux ans le favori reconnu , & tout-puissant , disposant & commandant comme s'il eût été le Roi de Perse , & qui par conséquent pouvoit amasser des trésors immenses. Cet *Eunuque* fut disgracié sans néanmoins qu'on touchât à ses biens en aucune façon. Mais deux mois se furent à peine écoulés depuis sa disgrâce , qu'il se trouva réduit à emprunter sur gages , son crédit étant déjà fini , & son argent. Ce n'est pas qu'il n'eût acquis une infinité de biens , mais c'est qu'il les avoit dissipés à mesure qu'il les acqueroit.

Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans , c'est leur *humanité* envers les étrangers ; l'*accueil* qu'ils leur font ; & la *protection* qu'ils leur donnent ; leur *hospitalité* envers tout le monde ; & leur *tolérance* pour les Religions qu'ils croient fausses , & qu'ils tiennent même pour abominables. Si vous en exceptez les Ecclesiastiques du Païs , qui sont comme par tout ailleurs , & peut-être encore

plus qu'ailleurs, pleins de haine & de fureur contre les gens qui ne professent pas leurs sentimens, vous trouverez les Persans fort *humains* & fort *justes* sur la Religion; jusques-là qu'ils permettent aux gens qui ont embrassé la leur, de la quitter & de reprendre celle qu'ils professoient auparavant, de quoi le *Cedre*, ou *Pontife*, leur donne un acte authentique pour leur sûreté, dans lequel ces sortes de convertis sont appelez *Molhoud*, c'est-à-dire, *apostat*, mot qui parmi eux est la plus grande injure. Ils croient que les prières de tous les hommes sont bonnes & efficaces: & ils acceptent, & même ils recherchent dans leurs maladies, & en d'autres besoins, la dévotion des gens de différente Religion; chose que j'ai vu pratiquer mille fois. Je n'attribue pas cela, au principe de leur Religion, quoi qu'elle permette toute sorte de culte Religieux, mais je l'attribue aux *mœurs douces* de ce peuple, qui sont naturellement opposés à la *contestation*, & à la *cruauté*.

Les *Persans* étant aussi *luxurieux*, & aussi *prodigues*, qu'ils le sont, on n'aura pas de peine à croire qu'ils sont aussi fort *pareseux*; car ce sont choses qui vont ensemble. Ils haïssent le *travail*, & c'est une des causes les plus ordinaires de leur *pauvreté*. On appelle en *Perse* les *pareseux*, & gens sans emploi, *serguerdan*, qui est le participe du verbe qui signifie *tourner la tête de côté & d'autre*. Leur langue a beaucoup de ces periphrases, comme par exemple encore, pour dire un *homme réduit à la mendicité*, ils disent *gouch negui micoret*, *il mange sa faim*.

Les *Persans* ne se battent jamais. Tout leur

DESCRIPTION DE LA PERSE. 103

leur *contronx*, qui n'est pas petulant, & emporté, comme dans nos païs, s'évapore en injures. Mais ce qu'il y a de fort louable, c'est que quelque emportement qui leur arrive, & parmi quelques débauches ou gens perdus que ce soit, le nom de Dieu est toujours sacré & réservé. On ne l'entend jamais outrager. Le blasphème est non seulement inouï, mais encore inconcevable à ce peuple-là. Ils ne peuvent pas comprendre que parmi les *Europeans* on renie Dieu, quand on est en colere. Mais on ne sauroit les louer de même de ne prendre pas son saint nom en vain, l'ayant à toute heure à la bouche sans sujet & sans nécessité. Leurs sermens ordinaires sont, *par le nom de Dieu : par les Esprits des Prophetes : par les Esprits, ou le Genie des morts*, comme les *Romains* faisoient par le *Genie des vivans*. Les gens d'épée, & les gens de cour, jurent communément *par la tête sacrée du Roi*, & ce serment est d'ordinaire ce qu'ils ont de plus inviolable. Les affirmations accoutumées sont, *sur ma tête : sur mes yeux*.

Deux habitudes contraites se rencontrent communément dans les *Persans* : celle de louer Dieu sans cesse, & de parler de ses perfections : & celle de proferer des maledictions, & des ordures. Soit qu'on les voye chez eux, soit qu'on les rencontre dans les ruës, allant à leurs affaires, ou à la promenade, on leur entend toujours pousser haut quelque benediction & quelque invocation, comme, *O Dieu très-grand, O Dieu très-louable, O Dieu misericordieux, O Pere nourricier des hommes, O Dieu, pardonne, ou aide moi*. Les moindres

choses à quoi ils mettent la main, ils les commencent en disant *au nom de Dieu*; & jamais ils ne parlent de rien faire qu'ils n'ajoutent, *s'il plaît à Dieu*. Enfin ce sont des plus pieux & des plus assidus adorateurs de la Divinité; mais en même tems, ces mêmes bouches sont aussi des sources d'où il sort mille *ordures*. Les gens de toute sorte de condition sont infectez de ce sale vice. Leurs *paroles sales* sont toutes prises des parties du corps que la pudeur ne veut pas qu'on nomme: & quand ils se veulent *injurier*, c'est en se disant des *ordures* de leurs femmes, quoi qu'ils ne les aient jamais ni vûes ni entendu nommer, ou en leur souhaitant qu'elles commettent des infamies. Il en est de même parmi les femmes; & quand ils ont épuisé cet *impur* amas d'*injures*, ils se jettent à s'entre-appeler *Athées*, *Idolâtres*, *Juifs*, *Chrétiens*; à se dire *les chiens des Chrétiens* *vallent mieux que toi*; *puisses tu servir de victime aux chiens des Francs*.

C'est parmi les gens de toute sorte de condition, comme je l'ai observé, qu'on entend dire de telles *saletés*; mais ce n'est pas aussi communément, & avec le même excès. Car il faut avouer que le commun peuple en est comme infecté tout entier. Une des premières fois que je fus chez le *Grand maître de la Maison du Roi*, en 1666. la Cour *Persane* étant dans l'*Hyrcanie*, il vint un homme de considération lui parler d'une affaire. Le *Grand-Maître* lui dit: *que n'allez vous au premier Ministre à qui je vous ai déjà renvoyé*. L'autre lui répondit fort humblement. *Seigneur, j'y ai été: Il ma dit que c'étoit à votre Majesté* (l'on donne ce titre aux Grands tout comme au Roi)
à ré-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 105

à régler l'affaire. *Gaumicoret*, lui répartit-il. Je fus bien surpris que le Grand-Maître parlât ainsi du premier Ministre ; car le mot de *Gau* veut dire l'excrement qui sort du corps, & *micoret*, il mange. C'est-là leur terme commun pour dire qu'on parle mal à propos, ou faussement.

Ce ne sont là que les moindre vices des Persans. Ils sont d'ailleurs dissimulez, fourbes, & les plus grands flatteurs du monde, & avec le plus de bassesse & d'impudence. Ils entendent fort bien la flatterie, & encore qu'ils s'en servent avec peu de pudeur, c'est pourtant avec beaucoup d'art & d'insinuation. On diroit qu'ils pensent tout ce qu'ils disent, & qu'ils en jureroient : cependant, dès que l'occasion est passée, comme quelque vûe d'intérêt, ou quelque égard de complaisance, on voit fort bien que tous leurs complimens, *tavabzea*, comme ils les appellent, n'étoient rien moins que sinceres. Ils prennent le tems de louer les gens lors qu'ils les voyent sortir d'un lieu, ou passer près d'eux, en sorte qu'ils puissent en être entendus, car ils ne veulent rien perdre ; mais ils prennent si bien leur tems que la louange paroisse venir naturellement, & n'être point une flatterie. Avec ces vices dont les Persans sont généralement imbus, ils sont menteurs à l'excès. Ils parlent, ils jurent, & ils déposent faux, pour le moindre intérêt. Ils empruntent, & ne rendent point, & s'ils peuvent tromper, ils en perdent rarement l'occasion ; étant sans sincérité dans le service & dans tous autres engagemens ; sans bonne foi dans le commerce, où ils trompent si finement, qu'on y est toujours attrapé ;

pé; avides de bien, & de vaine gloire, d'estime, & de réputation, qu'ils recherchent par tous moyens. Destituez comme ils sont de la véritable vertu, ils s'attachent à se revêtir de son apparence, soit pour s'imposer à eux-mêmes, soit pour mieux parvenir aux fins de leur vaine Gloire, de leur ambition, & de leur volupté. L'hypocrisie est le déguisement ordinaire sous lequel ils marchent. Ils se détourneront une lieue pour éviter une squille corporelle, comme de frotter un homme d'une autre Religion en passant : d'en recevoir quelqu'un chez soi en tems de pluie, parce que la moiteur de ses habits rend impur ce qu'il touche, soit les personnes, soit les meubles. Ils marchent gravement. Ils font leurs prières & leurs purifications aux tems marquez, & dans la dévotion la plus apparente : ils tiennent les plus sages discours & les plus pieux qu'il se puisse, parlant continuellement de la gloire & de la grandeur de Dieu dans les plus excellens termes, & avec tout l'exterieur de la foi la plus ardente. Quoi que naturellement ils aient de la pente à l'humanité, à l'hospitalité, à la miséricorde, au détachement du monde, & au mépris de ses biens ; néanmoins, ils ne laissent pas de les affecter, à dessein d'en faire paroître beaucoup plus qu'ils n'en ont. Quiconque ne les voit qu'en passant, ou qu'en visite, en fera toujours le plus favorable jugement du monde ; mais qui traite avec eux & qui entre dans leurs affaires, trouvera qu'il y a en eux peu de solide vertu, & que ce sont, pour la plus grande part, des sepulchres blanchis, suivant l'expression de Jésus Christ, dont je me sers d'autant plus volontiers, que c'est par-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 107

particulièrement l'exacte observance de la Loi que les *Persans* affectent. C'est-là comme le gros du monde *Persan* est fait. Mais il y a sans doute de l'exception à cette règle de dépravation générale; car on trouve parmi les *Persans* de la justice, de la sincérité, de la vertu, & de la piété, autant qu'on en trouve dans les Religions que nous croyons les meilleures. Mais plus on pratique ce peuple, plus on trouve cette exception de petite étendue, & qu'il y a peu de *Persans* qu'on puisse louer d'une véritable & solide équité & humanité.

Après ce que je viens de dire, on aura peine à croire que l'éducation de la jeunesse soit aussi bonne en Perse qu'elle l'est effectivement; cependant cela est aussi très-vrai. La Noblesse, c'est-à-dire les gens distingués, & les *Enfans* de bonne maison, car en Perse il n'y a point de Noblesse proprement dite, sont très-bien élevés. On donne ordinairement le soin de leur éducation à des *Eunuques* qui leur servent de Gouverneurs, & qui les gardent à vue, les tenant sous une sévère discipline, & ne les menans dehors que pour visiter leurs parens, ou pour voir les exercices & les fêtes. Et parce qu'ils pourroient se gâter à l'Ecole, ou au College, on ne les y envoie point, mais on leur donne des *Maîtres* à la maison. On a aussi un extrême soin qu'ils ne fréquentent pas les valets: qu'ils ne voyent & qu'ils n'entendent rien de sale: & que les domestiques se comportent devant eux avec grand respect & retenue. Les *Enfans* du commun peuple sont aussi élevés avec soin. On ne les laisse pas courir les rues, ni se débaucher & se corrompre dans le jeu, dans les querelles, &

à apprendre les *tours d'Espiegle*. On les envoie deux fois le jour à l'école ; & quand ils sont revenus les parens les tiennent auprès d'eux , afin qu'ils prennent l'esprit de leur profession , & de l'emploi auquel on les destine. Les *jeunes-gens* ne commencent à entrer dans le monde qu'après vingt ans , à moins qu'on ne les *marie* plutôt ; car en ce cas-là , ils sont plutôt émancipés & à eux mêmes. J'entens par *mariez* , avoir une *femme épousée* par contract ; car dès seize à dix sept ans , on leur donne une *Concubine* , si l'on découvre qu'ils soient amoureux. Ils paroissent dans leur entrée au monde *sages , civils , honnêtes , revêtus de pudeur , parlant peu , graves , attentifs , purs* dans leurs *discours* & dans leur *vie*. Mais la plupart se corrompent bien-tôt , le *luxe* les entraîne ; & n'ayant ni du bien ni des appointemens suffisamment pour y satisfaire , ni de ces autres moyens honnêtes , ils se jettent dans les mauvais moyens , qui ne manquent jamais de s'offrir , & de paroître fort aisez.

Les *Persans* sont les peuples les plus civilisez de l'Orient , & les plus grands complimenteurs du monde. Les gens polis parmi eux peuvent aller du pair avec les gens les plus polis de l'Europe. Leur air , leur contenance est la mieux composée , douce , grave , majestueuse , affable , & caressante au possible. Ils ne manquent jamais de s'entre-faire des civilitez pour le pas en se rencontrant ; mais le pas est tout aussi-tôt pris. Deux choses leur paroissent fort extravagantes dans nos manieres. La premiere , de disputer aussi longtems que nous le faisons à qui passera devant. La seconde de se découvrir la tête pour faire hon-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 109

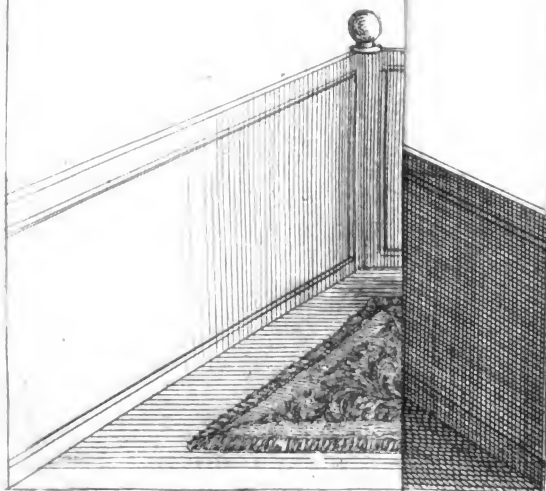
honneur à quelqu'un, ce qui est chez eux un grand manque de respect, & une liberté qu'on ne prend qu'avec ses inferieurs ou avec ses familiers amis. Ils ont la distinction de la droite & de la gauche, mais nôtre main gauche est leur main droite, comme dans tout l'Orient. On dit que ce fut Cyrus qui commença le premier à mettre les gens au côté gauche, pour leur faire honneur, parce que cet endroit-là est le plus foible du corps, & où il y a le plus à craindre.

Ils s'entrevissent soigneusement dans toutes les occasions de joye & de tristesse, & aux fêtes solennelles. Les Grands attendent alors les visites des gens de moindre qualité, à qui ils la rendent en suite. Les Courtisans vont chez les Ministres, soir & matin leur faire la reverence, & leur faire cortège de leur Palais à la Cour. On les fait entrer dans de grandes sales, où on leur présente du Tabac & du Cabucé, en attendant que le Seigneur, qui est encore dans l'appartement des femmes, en sorte. Dès qu'il paroît tout le monde se leve & se tient debout droit sur ses pieds à sa place, sans se remuer. Il passe, en faisant une douce inclination de tête à toute la Compagnie, que chacun lui rend plus profondément, & il va se mettre à sa place accoutumée. Il fait signe en même tems de s'asseoir, & puis quand il est prêt d'aller, il se leve, sort le premier, & marche devant, & chacun le suit. Les Grands reçoivent aussi ainsi les Inferieurs chez eux; mais on fait plus de complimens avec ses égaux, & avec ses superieurs. On leur fait la bienvenue avant que de s'asseoir & l'on observe de ne s'asseoir pas avant eux, & de ne se le-

110 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

ver qu'après eux , en sortant. Le Maître du logis est toujours *assis* au haut bout : & lors qu'il veut faire une *civilité* particuliere , il fait signe qu'on vienne se *mettre* auprès de lui. Il n'offre point de donner sa *place* , parce que la personne à qui il l'offriroit le prendroit pour un affront , mais pour témoigner un *respect* extraordinaire , il la quitte , & va se *mettre* à côté de la personne honorée , & au dessous.

Quand la personne qu'on va voir est dans sa *sale* , & que c'est une personne élevée , voici comme on observe la *civilité*. L'on entre *doucement* & l'on va se ranger près de la première *place vuide* , où l'on se tient *debout* les piés serrez l'un contre l'autre , les mains l'une sur l'autre à la ceinture , & la tête un peu penchée devant soi , avec les yeux arrêtés dans une contenance grave & recueillie , en attendant que le maître du logis fasse signe de *s'asseoir* , ce qu'il ne manque pas de faire promptement , avec un signe de la main , ou de la tête. Lors qu'on reçoit *visite* de son supérieur , on se *leve* dès qu'on le voit entrer , & on fait semblant d'aller *au devant*. Si on reçoit la *visite* de son égal , on se *leve* à demi : & si c'est de quelque inférieur mais pourtant digne d'honneur , on se *ment* seulement comme si l'on vouloit se *lever*. Ceux qui sont en *visite* ne se *levent* gueres pour les gens qui entrent , à moins que le maître du logis ne le fasse , ou qu'on n'ait quelque motif particulier de respect pour la personne qui entre. Il y a encore bien de la *cérémonie* en *Pers* dans la maniere de *s'asseoir*. Devant les gens à qui l'on doit du respect , on s'*assied* d'abord sur



Antique sculp. 1710.

DESCRIPTION DE LA PERSE. 111

sur les *talons* ayant les *genoux* & les *pieds* ferrez l'un contre l'autre. Devant ses égaux, on se met plus commodément, car on se met sur son *seant* les *jambes* croisées en dedans & le corps droit. On appelle cette situation, *Tcharzanou*, c'est-à-dire, *s'asseoir sur quatre genoux*, parce que les *genoux* & les *chevilles* des *pieds* sont plât à terre. Les amis, & les gens familiers, s'entre-disent d'abord *assieyез vous à votre aise*, c'est-à-dire, *croisez les jambes comme vous voudrez*; mais, à moins que de passer une demi journée *assis* en un même endroit, on ne change point de *posture*. Les *Orientaux* sont beaucoup moins *fretillans* que nous, & moins inquiets. Ils sont *assis* gravement & sérieusement: ils ne font jamais de *geste* du corps, ou que très-rarement; & seulement pour se delasser, mais ils n'en font jamais pour l'action & pour accompagner le discours. Nos habitudes là-dessus les surprennent fort: & ils ne croient pas qu'un homme qui a l'esprit rassis puisse *gesticuler*. C'est aussi une très-grande *Incivilité* parmi eux, de faire voir le bout des *pieds* quand on est *assis*, il faut les cacher sous l'habit; & afin qu'on entende mieux comment on est *assis* en *Perse*, j'ai fait mettre à côté deux *figures* où cela est représenté exactement.

Les *Saluts* se font par une *inclination de Tête*: & c'est-là la *civilité* ordinaire: ou bien en appuyant la *main droite* à la bouche, & c'est comme on fait parmi les amis, lors qu'on a été long-tems sans se voir. Enfin, l'on se donne aussi un *baiser*, & une courte *embrassade*, à des retours de longs voyages, & en des occasions extraordinaires.

Voilà

Voilà les *civilitez* communes de l'*action*; celles des *paroles* sont encore plus tendres & plus obligeantes. On reçoit les *visites* en disant d'un air engageant; *Kothomedy*, c'est-à-dire, *vous êtes venu en bien*; *Safa a ourdy*, *vous nous purifiez de votre présence*; *Giachuma calibut*, *la place que vous avez accoutumé de tenir chez moi a été vuide*; c'est-à-dire, *il n'a paru personne d'assez de mérite pour suppléer votre absence*; & d'autres discours pareils, qu'on multiplie & qu'on recommence par intervalles, selon que l'on a de l'amitié pour les gens. Je le dirai encore une fois, les *Persans* sont assurément les *Peuples* les plus *caressans* du monde. Ils ont les manières les plus *touchantes*, & les plus *engageantes*, les esprits les plus *souples*, & qui se composent le plus *vîte* & le plus *aisément*, les langues les plus *douces*. & les plus *flateuses*, évitant dans leur conversation de faire des recits, ni de rien dire, qui puisse rapeller ou exciter des idées tristes; & quand le discours, ou l'occasion les porte à le faire, ils se servent de circonlocutions pour éviter du moins les termes funestes. Par exemple, s'il faut dire que *quelqu'un est mort*, ils disent: *Amrekodber chuma bakchid*, *il vous a fait don de la part qu'il avoit à la vie*, c'est-à-dire, *il pouvoit vivre encore longues années, mais pour l'amour qu'il vous porte il les a attachées à celles que vous avez à couler*. Je me souviens là-dessus d'un petit conte assez naïf du *Général des Mousquetaires* du tems d'*Abas Second*. Ce Prince, qui étoit d'un esprit vif, avoit donné à garder à ce *Général* un *Ours blanc*, qu'on lui avoit amené de *Moscovie*, croyant qu'il en auroit plus de soin qu'on

DESCRIPTION DE LA PERSE. 113

qu'on ne feroit au Parc de ses bêtes féroces. Cependant l'Ours ne vécut gueres, & le Roi le fût, & quelque tems après il voulut savoir comment il étoit mort, & demanda au Général, *Qu'est devenu mon Ours blanc ? Sire, répondit-il, il vous a fait don de la part qu'il avoit à la vie.* Le Roi, se prenant à rire, lui dit : *Vous êtes vous même un Ours de vouloir que les ans d'une bête soient ajoutés aux miens.* On fait un autre conte, à peu près semblable, de ce même Général des Mousquetaires, que je rapporte dans le même dessein de faire connoître les manières de parler Persanes. Le Roi se promenoit hors d'Ispahan le long de la montagne de Konsopha, qui n'en est qu'à une petite lieuë. Un nuage épais étant tombé sur une pointe de roc, le Roi se mit à dire à ce Général. *Regardez ce nuage noir sur la pointe de ce roc, il ressemble aux chapeaux des Francs ; c'est le nom que les Orientaux donnent aux Chrétiens de l'Europe.* Cela est vrai, Sire, répondit le Général, & Dieu venille que vous les conquériez tous ; comment, repliqua le Roi en riant, est-il possible que je les conquere ? Ils sont à deux mille lieues loin de moi, & je ne puis conquérir le pays des Turcs qui sont mes plus proches voisins. Les complimens de condoléance se font en disant, *Serchuma salamet bachet*, que votre tête soit saine, ce qui veut dire, votre vie m'est si chère que pourvu que vous viviez, il ne m'importe qui meure : votre conservation me suffit.

Les complimens qu'on pratique dans les Lettres Missives, dans les Mémoires, & dans les Requêtes, sont encore plus étendus & plus exacts, que ceux qu'on se fait de bouche en pré-

présence; mais comme j'aurai occasion d'en parler ailleurs, je dirai seulement ici sur ce sujet, qu'ils ont un Livre exprès, contenant les *Titres* qu'il faut donner aux gens à qui l'on écrit, depuis l'artisan jusqu'au Roi. Ce Livre s'appelle *tenassour*, c'est-à-dire, *methode* ou *Règle*. Les gens d'affaires-le savent par cœur. Je n'en donnerai point d'extraits, parce qu'on en peut voir le stile dans les *Lettres* que j'ai inserées dans mon *Voyage de Paris à Ispahan*, & en diverses *Requêtes* qu'on trouvera dans la suite. Une de leurs *Politesses de Langage*, est de parler toujours à la *troisième personne*, tant en parlant aux autres, qu'en parlant de soi, à peu près comme on fait dans la langue *Allemande*.

Tout *civils* que sont ces peuples, ils ne sont pourtant rien par *générosité*, qui est une vertu qu'on peut dire inconnue en *Orient*. Comme les Corps & les Fortunes y sont esclaves sous une puissance tout-à-fait Despotique & Arbitraire, les Esprits & les Courages le sont aussi. On n'y fait rien que par *intérêt*, c'est-à-dire par *espérance*, ou par *crainte*. Et ils ont peine à concevoir qu'il y ait des Pais où l'on voit des gens servir ou rendre office par *pure vertu*, & sans autre *récompense*. Parmi eux c'est tout le contraire. Ils se payent de tout, & se payent par avance. On ne leur demande rien qu'un *présent à la main*: & ils ont là-dessus cette manière de proverbe, qu'on revient de chez le juge comme l'on y est allé, c'est-à-dire, que si l'on y va les mains vuides, on revient sans avoir justice. Les plus pauvres & les plus misérables ne paroissent devant les *Grands*, & devant personne à qui ils demandent

DESCRIPTION DE LA PERSE. 115

dent quelque grace, *qu'en leur offrant quelque chose*, & tout est reçu, même chez les premiers Seigneurs du pays, du fruit, des poulets, un Agneau. Chacun donne ce qui est le plus sous sa main, & de sa profession : & ceux qui n'ont point de profession donnent de l'argent. C'est un honneur que de recevoir ces sortes de présents. On les fait en public : & même on prend le tems qu'il y a le plus de Compagnie. Cette coutume est universellement pratiquée dans tout l'Orient : & c'est peut-être une des plus anciennes du monde. Comme elle paroît aux peuples d'Europe fort basse & peu *bonnête*, je n'ajouterais pas, que c'est peut-être aussi une des plus raisonnables, & je n'ai garde de la défendre. Je dirai seulement que les Persans font toujours le service pour lequel on leur fait le présent : & qu'ils le font sur le champ, ou le plutôt qu'il est en leur pouvoir. On fait aussi aux fêtes solennelles & en d'autres occasions semblables des présents à ses patrons, & à ses Bienfaiteurs sans demander rien précisément.

Les Persans n'aiment ni la Promenade, ni les Voyages. Pour ce qui est de la Promenade, c'est une des choses qu'ils trouvent fort absurde dans nos manières : & ils regardent des *jours d'allée*, comme des actions de gens hors du sens. Ils demandent sérieusement ce qu'on est allé faire au bout de l'allée, & pourquoi on ne s'y est pas arrêté, si l'on avoit sujet d'y aller. Cela vient sans doute de ce qu'ils demeurent dans un climat mieux temperé que le nôtre. Ils n'ont pas tant de sang que nous, qui sommes *Septentrionaux*, ni si bouillant. Les parties les plus vives de leur sang

sang étant en plus grande transpiration que les nôtres, ce qui fait qu'ils ne sont pas sujets à ces mouvemens de corps, qui tiennent si fort de la legereté & de l'inquietude, & qui passent souvent jusqu'à l'extravagance, & même jusqu'à la fureur. On ne fait ce que c'est en *Perse* que le remède que nous appellons l'*Exercice*: on se porte encore mieux en ce pais-là d'être toujours assis, ou poité, que de marcher. Les femmes & les *Eunuques* généralement parlant ne font jamais d'exercice, & sont toujours assis ou couchez, sans que cela nuise à la santé. Pour les hommes ils vont à cheval, mais ils ne marchent jamais: & leurs exercices se font uniquement pour le plaisir, & non pour la santé. Le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je croi, la cause principale des inclinations & des coutumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entr'elles, que la constitution de l'air est différente d'un lieu à l'autre. Pour ce qui est des *Voyages*, ceux de simple curiosité sont encore plus inconcevables aux *Persans*, que les *Promenades*. Ils ne connoissent point la volupté que nous ressentons à voir des *Manières* différentes des nôtres, & à ouïr un *Langage* qu'on n'entend point. Lors que la *Compagnie Françoisse des Indes Orientales* envoya des *Députés* au Roi de *Perse*, le Roi de *France* en envoya aussi deux, mais sans caractère, nommez Messieurs de *Lalain* & de la *Boullaye*: & la Lettre de créance portoit que c'étoient des *Gentilshommes curieux de voyager*, qui se joignant à ces *Députés des Marchands François*, pour voir le monde, le Roi se servoit de leur occasion pour écrire à *S. M. Persane*, afin de lui re-

recommander cette *Compagnie de Marchands François*. J'arrivai à la Cour de *Perse* lors que ces *Messieurs* y sollicitoient leurs affaires, dont les *Ministres* me parlerent souvent : & je vis d'abord que cette *Lettre* ne leur avoit point plu du tout, pour diverses choses ; comme entre les autres, parce qu'elle étoit envoyée par occasion seulement. Les *Ministres* me demanderent si l'on respectoit si peu les grands Rois dans nôtre monde, que de ne leur envoyer pas leurs *Lettres* par personnes expressees. Mais ils s'arrêtoient particulièrement sur ces mots de *Gentils hommes curieux de voyager*, ce qu'on n'avoit pû traduire en leur langue, sans un air d'absurdité, qu'ont toutes les choses non pratiquées ou même inconnuës. Ils me demandoient s'il étoit possible, qu'il y eût des gens parmi nous qui voulussent prendre la peine de faire deux ou trois mille lieues, avec tant de risque & d'incommodité pour voir seulement comment on étoit fait, & comment on faisoit en *Perse*, & sans autre dessein. Ce peuple tient, comme je l'ai observé, qu'on ne sauroit mieux aquerir la vertu ni mieux goûter la volupté que dans le repos & en demeurant chez soi ; qu'il n'est bon de voyager que pour aquerir du bien. Aussi croient-ils que tout étranger est un *Espion*, s'il n'est pas Marchand, ou artisan, & les gens de qualité croient commettre un crime d'Etat que de le recevoir chez eux, ou de le visiter. C'est à cet esprit qu'il faut rapporter sans doute l'ignorance grossiere des *Persans* sur l'Etat présent des autres Nations du monde, & que même ils n'entendent point la *Géographie*, & n'en ont point des *Cartes* ; car cela vient de ce qu'é-

qu'étant peu curieux de voir les autres Païs, ils ne se soucient gueres des distances ni des routes pour s'y rendre. Il n'y a parmi eux ni *Rélations de Païs Etrangers*, ni *Gazettes*, ni *Nouvelles à la main*, ni *Bureaux d'adresse*. Cela paroîtra bien étrange aux gens qui passent leur vie à demander des *Nouvelles*, & qui s'y intéressent jusques à y mettre leur santé & leur repos: & à ceux aussi qui étudient avec tant de soin les *Cartes* & les *Rélations*; mais cela est pourtant fort vrai; & comme j'ai représenté les *Persans*, il est clair que toute cette connoissance n'est pas requise pour la tranquillité de l'Esprit, ni pour la volupté. Les *Ministres d'Etat*, généralement parlant, ne savent non plus ce qui se fait en *Europe*, que ce qui se fait dans le *Monde de la Lune*. La plupart même, n'ont qu'une idée confuse de l'*Europe*, qu'ils prennent pour une petite *Isle* dans les mers du *Nord*, où il ne se trouve presque rien de bon ni de beau, d'où vient, disent ils, que les *Europeans* vont par tout le monde chercher les belles choses, & celles qui sont nécessaires, comme en étant destituez.

Nonobstant ce que je viens de dire, il est pourtant vrai, qu'il n'y a pas de païs au monde, où les *Voyages* soient moins dangereux par la seureté des chemins, à quoi l'on pourvoit soigneusement: ni de moins de dépense à cause du nombre des bâtimens publics qu'on entretient pour les *Voyageurs*, dans tous les endroits de l'Empire, tant aux villes, qu'à la Campagne. On loge dans ces maisons-là, sans qu'il en coute rien, outre qu'il y a des ponts & des chaussées dans tous les endroits où

DESCRIPTION DE LA PERSE. 119

où les chemins sont trop mauvais ; choses qui sont faites en faveur des *Caravanes*, & de tous ceux qui *voyagent* par des motifs d'intérêt.

La coutume des *Persans*, qui sont dans le trafic, ou dans les emplois est qu'après avoir amassé quelque argent, ils l'emploient premièrement à l'acquisition d'un logis qu'ils n'achettent jamais tout fait ; mais qu'ils rebâtissent de la grandeur qu'il leur faut ; ayant pour Proverbe *qu'une maison qu'on achette toute faite, n'est pas plus propre pour sa famille, qu'un habit qu'on achette tout fait est propre pour son corps*. Il y a peu de personnes en Perse qui fassent leur demeure dans des *Maisons de loüage*. Les plus pauvres sont pour l'ordinaire *propriétaires* des logis où ils habitent. Cela vient de deux causes, l'une que les *Persans* n'ont pas naturellement le genie porté au Négoce. La seconde de ce que leur Religion défend de prêter à intérêt, ce qui fait que chacun évite de payer des *louages*, & achette des *maisons*, ne sachant comment employer mieux son argent. La seconde acquisition des *Persans*, après la première, c'est de ce qu'ils appellent *Bazarga*, ou *lieu de marché*, qui est une *galerie de boutiques* d'un bout à l'autre, couverte ordinairement en voute, qu'ils font bâtir proche de leur logis, ou qu'ils achettent suivant l'occasion. C'est là d'ordinaire le premier bien qu'ils acquierent en fonds de terre. Ils acquierent en suite un *Bain*, puis un *Caravanferay*. L'on penseroit peut-être que ces fonds là se donnent à rente à payer par année, ou par quartier, comme dans nos *Pais* ; mais l'on sera surpris d'apprendre qu'ils louent ces lieux-là par jour,

en

en se faisant payer de la rente tous les soirs, sans faire crédit au lendemain. La confiance ne va pas plus loin, & c'est pour cela que ceux qui acquièrent des fonds, & qui font bâtir, le font à leur porte, afin que leurs domestiques reçoivent plus commodément le loüage. Cette pratique n'est pourtant que pour les petites gens, les autres payent par semaine, ou par mois. Mais comme on n'a pas grands meubles dans l'*Orient*, qu'on ne se sert ni de tables, ni de chaises, ni de bois de lits, ni d'armoires, ni à beaucoup près de tant d'utenciles de cuisine, un locataire pourroit s'évader bien plus facilement que chez nous. Les plus puissans, après avoir amassé beaucoup de bien pour eux & pour leurs enfans, se mettent à bâtir des édifices publics, des *Colleges* avec des fondations pour un nombre d'étudiâns, puis des *Caravanserais*, sur les grands chemins, où les passans sont reçus sans rien payer: puis des *Ponts*, & enfin des *Mosquées*, avec un revenu pour entretenir des Prêtres, & quelquefois pour faire des distributions charitables. Les *Persans*, qui appellent ces fondations *sonab a kareh*, c'est-à-dire, *merite pour la vie future*, disent aussi que ces beneficences sont *kreir jary*, comme ils parlent, c'est-à-dire, *des biens croissans*; parce, disent-ils, que les prieres qui se font dans ces logemens gratuits, & dans ces Temples, & lors qu'on se sert actuellement de ces autres commoditez, tournent au profit des fondateurs, & leur sont imputées.

Il n'y a d'autres *Voitures en Perse* que des *Montures*, & de grandes *Cuves*, ou maniere de *Berceaux* couverts & fermés, où vont les
fem-

femmes de qualité , deux sur un Chameau , dont je ferai la description ailleurs. On n'y a ni *Carosses* , ni *Chariots* , ni *Litieres* , ni *Chaises* , soit parce que la *Perse* est un País montueux , soit parce que c'est un País dont les plaines sont entrecoupées de canaux de toutes parts. Tout le monde va à *Cheval* , ou sur une *Mule* , ou sur cette sorte d'*Anes* qui vont l'amble , & qui portent vite & à l'aise. Les gens de boutique & de métier , comme les autres , ont leurs *Montures* , & il n'y a que les plus misérables qui aillent à pied. Je laisse au Lecteur à remarquer encore davantage les mœurs des *Persans* dans la suite de mes *Relations* , suivant l'occasion que j'aurai d'en parler.

Les *Noms* que les *Persans* portent leur sont imposez , ou en venant au monde , ou à la Circoncision , de même qu'à tous les autres peuples Mahometans : & ces *Noms* sont pris , ou des personnes éminentes de leur Religion , ou du Vieux Testament , ou de leurs Histoires , ou ce sont des *Noms* de Vertu ; car chacun prend , ou se fait un *Nom* à son gré ; mais ils n'ont point de *Surnoms* particuliers , ou de *Noms* de Famille & de Race pour *Surnom*. On prend chez eux par honneur le *Nom* propre de son Pere , & quelquefois celui de son Fils , en disant , *tel* , *Pere de tel* , ou *tel* , *fils de tel* , comme par exemple *Abraham* , *fils de Jacob* , & *Mahammed* , *pere d'Aly*. C'est la coutume immémoriale de l'*Orient* de se faire nommer ainsi. On le voit ainsi dans le Vieux Testament , où l'on trouve , par exemple , les Rois de Syrie nommez *Ben Adad* , c'est-à-dire *fils d'Adad* , & ceux de la *Palestine* nommez

Tome IV. F Abi-

Abimelec, c'est-à-dire *pere de Melec*, terme qui signifie *Roi*. Il est aussi fort ordinaire parmi eux de porter divers *Surnoms*, l'un pris du *nom* de son *Pere*, l'autre du *nom* de son *Fils*, & même de porter le *Surnom* de plusieurs de ses *Fils*, comme le *Calife Abrachid*, cinquième *Calife* de la *Race* des *Abassides*, qui est surnommé, tantôt *Abou Jaser*, tantôt *Abou Mahamed*, qui sont les *noms* de ses *Fils*. Enfin, il est fort commun parmi eux de prendre pour *surnom* la profession qu'on a exercée, ou de son *Pere*, ou de ses *Ancêtres*, soit libérale, soit mécanique, d'où ils se sont élevés dans le monde, *Mahamed Caian*, *Mahamed le Tailleur*; *Soliman Atari*, *Salomon le Droguiste*; *Jouaeri*, le *Jouallier*; *Stanboli*, le *Constantinopolitain*, pour y avoir acquis du bien; & ce qui est remarquable, comme fort louable, à mon avis, c'est qu'ils ne se font point un deshonneur de porter ces *surnoms* après être parvenus au faîte des richesses, aux plus hautes dignitez, & aux plus importants emplois. C'est que la considération naît chez eux des sciences, des emplois, & sur tout des richesses. Il n'y en a que très-peu d'attachée à l'extraction.

Pour ce qui est des *Titres*, ils ne sont point affectés en *Orient*, soit à la naissance, soit à la dignité. Chacun attache à son nom comme il veut les *Titres* superbes, de *Duc*, *Prince*, *Roi*. Les moindres valets les prennent comme les autres, vous en voyez d'appeller *David le Duc*, *Abraham le Prince*. Cela ne signifie rien, mais on y observe cette distinction de ne mettre pas toute sorte de *Titres*, devant ou après le nom indifferemment. Il y

en

DESCRIPTION DE LA PERSE. 123

en a qu'on ne met point devant le nom, comme *Duc, Prince, Roi*. Il y en a qu'on ne met point après le nom, comme le *titre de Mirza*, qui signifie *Fils de Prince*. C'est afin de distinguer les personnes Royales d'avec le reste du monde, lesquelles attachent ces *Titres* devant ou après leurs noms, tout au contraire, & au rebours des autres. Une chose étrange, & qu'on auroit peine à croire, est que les *Persans* font gloire de porter le *titre d'Esclaves*. Je parle des gens élevez à la Cour, & nez dans les emplois. Ils s'appellent par honneur *Esclaves du Roi*, ou *Esclaves des Saints*; par exemple, le *Duc Esclave d'Ibrahim*, ou de *Mahammed*, ou du *Roi*. Ces sortes de noms désignent d'ordinaire un homme qui est dans les charges, ou qui y aspire.

Lors qu'un Enfant mâle vient au monde, c'est la coutume que son Pere donne tout ce qu'il a sur lui à qui lui en apporte la nouvelle. On vient lui ôter le turban sur la tête en lui disant, *il vous est né un enfant mâle*, & aussi-tôt il faut faire un présent pour la bonne nouvelle, & comme pour racheter son habit & ce qu'on a sur soi.

CHAPITRE XII

Des Exercices & des Jeux des Persans.

JE joins ensemble ces deux sortes d'actions, parce que le terme *Persan*, qui signifie l'une, signifie aussi l'autre, & que les *Persans* disent que les *Exercices* sont des *Jeux* honnêtes, comme les *Jeux* sont des *Exercices* deshonnêtes. En effet, les *Exercices* des Per-

sans sont des *Jeux d'adresse*, où l'on a pour but de rendre le corps souple & vigoureux, & de faire apprendre le maniement & l'usage des armes. Mais comme il faut que le corps soit déjà formé & robuste pour ces *Exercices*, on ne s'y met gueres qu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, la jeunesse demeurant jusques là sous la ferule des Maîtres des Sciences, & sous la conduite des Eunuques. Voici les principaux *Exercices* où les *Persans* s'occupent.

Premierement, à *bander l'arc*, dont l'art consiste à le bien tenir, à le bander, & à laisser partir la corde à l'aise, sans que la main gauche, qui tient *l'arc*, & qui est toute étendue, ni la main droite, qui manie la *corde*, remuent le moins du monde. On en donne d'abord d'aisez à bander, puis de plus durs, par degrez. Les Maîtres de ces *Exercices* apprennent à bander *l'arc* devant soi, derriere soi, à côté de soi, en haut, en bas, bref en cent postures differentes, toujours vite & aisément. Ils ont des *arcs* fort difficiles à bander, & pour essayer la force, on les pend contre un mur à une cheville, & on attache des poids à la *corde* de *l'arc*, à l'endroit où l'on appuye la coche de la *flèche*. Les plus durs portent cinq cens pesant avant qu'd'être *bandez*. Dès qu'on sait manier un *arc* ordinaire, on en donne d'autres à *bander*, qu'on rend pesant par le moyen de beaucoup de gros anneaux de fer passez dans la *corde*. Il y a de ces *arcs* qui pesent cent livres. Ils les manient, les rendent, & les détendent, comme j'ai dit, en sautant, & s'agittant, tantôt sur un pied, tantôt sur les genoux, tantôt en cou-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 125

courant : cela fait un bruit incommode par le cliquetis de ces anneaux ; c'est à dessein d'acquiescer plus de force. Les Maîtres jugent qu'on fait bien cet *Exercice*, lors qu'en tenant l'*arc* de la main gauche étendue bien roide, ferme, & sans vaciller, on amène la *corde* avec le pouce de la main droite à l'oreille, comme pour l'y accrocher. Pour mieux faire cet *Exercice*, ils portent un anneau au pouce qui est large d'un pouce en dedans, & de moitié en dehors, sur lequel la *corde* porte. Cet anneau est de *corne*, ou d'*ivoire*, ou de *jade*, qui est une espèce d'*albâtre* vert. Le Roi en a d'un *os* dur & léger, naturellement varié de jaune & de rouge, qui croît, à ce que l'on dit, comme une houppe sur la tête d'un gros oiseau dans l'Isle de *Ceylan*. Quand ils savent bien manier l'*arc*, leur premier *Exercice* est de tirer la *flèche* en l'air, & à qui tirera plus haut. On estime l'*archer* habile & l'*arc* des meilleurs, lors qu'il tire à l'élévation de quarante-cinq degrez, qui est la dernière portée de l'*arc*. En suite on *exerce* à tirer au *blanc* ; & ce n'est pas le tout de donner dedans, il faut que la *flèche* y donne droit & ferme, sans vaciller. On apprend ensuite à tirer avec force & pesanteur. On s'*exerce* à cela comme je le vai dire. On fait à la hauteur de quatre pieds un *chassis* de deux pieds de diametre, incliné en talut, de cinq à six pieds de profondeur, rempli de sable battu & moitte, comme un *chassis* de *fondeur* à *monter*. On prend l'*arc* & une *flèche* sans panneaux, & quand on est prêt de tirer, il vient un valet avec un gros caillou à la main, & en assenne un grand coup au milieu du *chassis*,

fis, ce qu'il fait beaucoup moins pour marquer où il faut tirer, que pour durcir le fable. On tire là dedans de toute sa force, & d'ordinaire la *flèche* y entre à moitié. On la retire dehors : & on tire derechef au même endroit, tant que la *flèche* entre toute dedans. On réussit à cet *Exercice* suivant qu'on le fait entrer en moins de coups, ce qui arrive selon qu'on tire plus droit au même point. Ces *Exercices* sont pour apprendre à tirer de la *flèche*, dont l'art consiste, en un mot, à tirer loin, à tirer juste, & à tirer roide ou fort, afin que la *flèche* entre & perce. On apprend à dire, en tirant le dernier coup, *tir a ker derdil Omer*, le dernier coup de *flèche* puisse entrer au cœur d'*Omer*, & cela pour s'entretenir dans l'averfion & dans l'horreur de la Secte des *Turcs*, dont *Omer* est le second *Pontife* après *Mahammed*. Il faut observer que les *flèches* d'*Exercice* ont un fer rond, menu, & obtus, au lieu que les *flèches* de combat ont le fer comme la pointe d'une lance, ou comme nos lancettes.

Le second *Exercice* est de manier le *Sabre*, & comme l'art de le manier consiste à avoir le poignet robuste & bien dénoué, on apprend la jeunesse à manier le *Sabre* avec deux poids aux mains, en les tournant haut & bas, devant & derrière, vite & fort ; & pour mieux dénouer les jointures, & rendre les nerfs plus souples, on leur met durant l'*Exercice* deux autres poids sur les épaules faits en fer de cheval pour n'empêcher pas le mouvement. Cet *Exercice* est bon pour la *Lutte*, comme pour se servir bien du *Sabre*.

Le troisième est l'*Exercice* à *Cheval*, qui con-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 127

consiste à bien monter, à se bien tenir, à courir à toute bride sans brâbler, à arrêter tout court le *Cheval* dans sa course, sans s'ébranler, & à être si léger, & si agile, sur le *Cheval*, qu'on puisse dans une course compter vingt jettons à terre l'un après l'autre, & les reléver de même au retour, sans ralentir la course. Il y a des gens en *Perse* qui se tiennent si ferme & si légèrement à *Cheval*, qu'ils se mettent droits sur leurs pieds sur la selle, & font ainsi courir le *Cheval* à toute bride. Les *Persans* vont à *Cheval* un peu de côté, parce qu'ils se tournent ainsi en faisant leurs *Exercices* à *Cheval*, qui sont de trois sortes, à jouer au *Mail*, à tirer de l'*Arc*, & à lancer le *Favelot*. Leur jeu de *Mail* se fait dans une fort grande place, au bout de laquelle sont des pilliers proche l'un de l'autre, qui servent de *passé*. On jette la balle au milieu de la place, & les joueurs, le *Mail* à la main, courent après au galop pour la fraper : comme le *Mail* est court, il faut se pencher plus bas que l'arçon, pour l'atteindre, & dans les règles du *Jeu*, il faut assener le coup au galop. On gagne la partie quand on fait passer la balle entre les pilliers. Ce *Jeu* se fait par parties de quinze ou vingt contre autant. L'*Exercice* de l'*Arc* à *Cheval* se fait à tirer par derrière à une tasse, posée sur le bout d'un mats de six-vingts pieds de hauteur, où on monte par des courbelets de bois clouez contre, & qui servent de marches. Le Cavalier prend sa course vers le mats l'*arc* & la *flèche* à la main, & quand il l'a passé, il se courbe en arrière à droite ou à gauche ; car il faut le savoir faire des deux côtés, & tire sa *flèche*.

ehe. Cet *Exercice* est ordinaire dans toutes les villes de *Perse*. Les Rois même s'y exercent. Le Roi *Sephy*, ayeul du Roi régnant, y excelloit. Il abattoit toujours la *rasse* du premier ou du second coup. Le Roi *Abas* son fils s'en acquitoit aussi assez bien. *Soliman* qui lui a succédé, y réussit moins que les autres. Le *Favelot* des Exercices, qu'on appelle *Gerid*, c'est-à-dire *branche de palmier*, parce qu'il est fait de branches de *palmier* seiches, est beaucoup plus long qu'une *pertuisane*, & est fort pesant; de maniere qu'il faut une grande force de bras pour le lancer. Il y a des gens en *Perse* si faits, & si habiles, à cet *Exercice*, qu'il font porter un *Dard* six à sept cens pas. J'aurai occasion de rapporter ailleurs plus particulièrement comme on agit dans ces *Exercices*, qui sont les *Carrousels* des *Persans*.

La *Lutte* est l'exercice des gens de moindre condition, & presque seulement des gens de néant. On appelle le lieu où l'on montre à *lutter* *Zour Koue*, c'est-à-dire *la maison de la force*. Il y en a en toutes les maisons des grands Seigneurs, & particulièrement des Gouverneurs de Provinces, pour exercer leur monde. Chaque ville a de plus sa troupe de *Lutteurs* pour le spectacle. On appelle les *Lutteurs*, *Pebelvon*, mot qui veut dire *brave*, *intrepide*. Ils font leurs *Exercices* pour divertir; car c'est un spectacle, comme je l'ai dit, & voici comme ils les font. Ils se mettent nuds, avec des chausses seulement, faites de cuir fort justes, huilées & grasses, & un linge à la ceinture aussi gras & huilé. C'est afin que l'adversaire y ait moins de prise, & qu'il

qu'il ne prenne pas par les habits, parce que s'il y touchoit sa main deviendroit glissante, & perdrait de sa force. Les deux *Lutteurs* étant en présence sur l'arene unie, un petit *tambour* qui joue toujours durant la *lutte* pour animer, donne le signal. Ils commencent par se faire mille bravades en Rodomonts: puis ils se promettent bonne guerre, & se donnent les mains. Cela fait, ils se frappent les fesses, les cuisses, & les hanches, à la cadence du *tabourin*: puis ils se redonnent les mains & se refrapent comme auparavant trois fois de suite. C'est-là comme pour les Dames, & pour se mettre en haleine: après cela, ils se joignent en faisant un grand cri, & s'efforçant de renverser leur homme. Il faut, pour être victorieux, l'étendre tout plat en terre sur le ventre tout de son long, autrement c'est n'avoir rien fait.

L'*Escrime* est un autre *Exercice* pour le spectacle & pour le divertissement. Les *Escrimeurs* venus sur le champ en présence, mettent leurs armes à terre à leurs pieds. Elles consistent en un *fabre* droit, & un *bouclier*. Ils s'agenouillent, & les baissent de la bouche & du front: puis ils se relevent, les prenant à la main, & au son du *tabourin*, ils dansent & sautillent, en faisant mille postures & mille mouvemens avec leurs armes d'une fort grande agilité. Ensuite, ils se joignent & se portent plusieurs coups d'épée qu'ils reçoivent sur leur bouclier. Ils frappent toujours du tranchant, si ce n'est que l'un approche trop de l'autre, car alors il présente la pointe. Ces *Escrimeurs* se frappent quelquefois tout de bon, & se tirent du sang;

F 5

mais

mais si le combat devient trop ardent on les sépare.

Outre ces *Exercices*, qui servent de divertissement au peuple *Persan*, il y a parmi eux des *Danseurs de Corde*, des *Joueurs de Marionnettes*, & des *Faiseurs de tours de Souplesse*, aussi adroits & aussi habiles qu'en pais du monde. Leurs *Danseurs de Corde* dansent à pieds nuds. Ils tendent une corde du haut d'une tour de trente à quarante toises en bas, assez roide. Ils la montent, & puis ils la descendent, ce qu'ils font non pas en se traînant sur le ventre, comme on le fait ailleurs, mais marchant à reculons, se tenant par l'Orteil qu'ils passent dans la corde, qui ne sauroit par conséquent être fort grosse. Il est difficile de regarder cela sans frayeur, sur tout lorsque le *Danseur de corde*, pour témoigner sa force, & son agilité, porte un enfant sur les épaules, jambes deçà, jambes delà, qui le tient par le front. Ils ne dansent pas sur la corde droite à la maniere des *Danseurs de Corde de l'Europe*, mais ils y font des sauts & des tours. Leur plus beau tour est celui-ci. On donne au *Danseur* sur la corde deux bassins creux, comme un plat potager. Il les met sur la corde, le côté des bassins l'un contre l'autre, & s'assied dans celui de dessous ayant le derriere dans le creux du bassin. Il fait deux tours dessus en avant & en arriere, puis au second tour il fait adroitement tomber le bassin de dessous, & demeure sur celui de dessus, sur lequel il fait encore deux tours & puis il le fait tomber par un grand saut, & il se trouve à cheval sur la Corde. Il y en a qui font tendre une
chai-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 131

sbaine au lieu de *corde*, & qui *danſent* deſſus.

Outre ces *Danſeurs*, il y a des *Voltigeurs*, qui ſautent avec une merveilleuſe agilité. Ils ſautent par un *cercle* garni de pointes de *poignard* entre-deux, qui ne ſont pas à un pied de diſtance, mais qui ſont paſſées de manière à obéir ſi aiſément, que le corps les fait plier en paſſant. Ils ſautent auſſi par dedans une *corde* que deux hommes tiennent fermée en carré de ſeize à dix huit pouces ſeulement, qu'ils tiennent à cinq pieds haut de terre. Un enfant y paſſeroit à peine; mais ceux qui la tiennent ſavent l'élargir ſi adroitement qu'on ne ſauroit l'apercevoir. Leurs *Voltigeurs* font leurs tours avec des *ſambeaux* à la main, allumés par les deux bouts, qu'ils ſe paſſent à tout moment ſur le viſage ſans ſe brûler. Ils ſe font forger une bêche toute rouge ſur une enclume, poſée ſur leur ventre nud, ſe tenant recourbez & renverſez ſur les mains, & ſur les pieds, à quinze ou ſeize pouces de terre, après s'être fait mettre ſous le dos un *poignard*, la pointe en haut, qui n'eſt pas à un doigt du dos : c'eſt pour montrer que les coups de forgeron ne les ébranlent pas, parce que ſ'ils plioient, le *poignard* leur entreroit dans le dos. Le *Voltigeur* ſe tient en cette poſture juſqu'à ce que les deux forgerons ayent achevé de former leur bêche. Quand ce tour eſt achevé, il vient un autre *Voltigeur* qui ſe met à la place en la même poſture, à qui on met ſur le ventre une pomme, ou un melon, qu'un homme vient fendre en deux d'un coup de ſabre, aſſené de fort haut, ſans toucher ſeulement la peau.

F 6

Leurs

Leurs *Charlatans* se servent d'*œufs* sous leurs *gobelets*, au lieu de boules, pour faire, leurs tours. Ils mettent leurs *œufs* au nombre de sept ou huit dans un *sac*, qu'ils ont pilé aux pieds auparavant, & qu'ils ont fait piler par ceux des spectateurs qui le veulent faire : & un moment après ils vous font voir que ces *œufs* sont devenus des *pigeons*, ou des *poullets*. Après ils donnent de nouveau à manier & examiner le *sac*, qui est leur *gibeciere*, & quand on est bien demeuré d'accord avec eux qu'il n'y a rien, ils le mettent à terre au milieu de la place, & un moment après ils le prennent à la main, & en tirent toutes les *Ustensilles d'une cuisine*.

Leurs *Joueurs de Marionettes*, & de *Tours* ne demandent point d'argent à la porte, comme en notre pays, car ils jouent à découvert dans les places publiques, & leur donne qui veut. Ils entremêlent la *farce* & les *tours*, avec des *contes* & avec mille *bouffonneries*, qu'ils font tantôt masquer, & tantôt démasquer, & la font durer deux ou trois heures. Et quand elle va finir ils vont à tous les spectateurs demander quelque chose ; & lors qu'ils s'aperçoivent que quelqu'un se met en état de se retirer doucement, avant qu'on aille lui demander de l'argent, le Maître de la troupe crie à haute voix, & d'une manière emphatique. *Celui qui se levera, devienne l'ennemi d'Ali.* C'est comme qui diroit chez nous *ennemi de Dieu, & des Saints*. On fait venir les *charlatans* dans les maisons pour une couple d'écus. Ils appellent ces sortes de divertissemens, *Mascaré*, c'est-à-dire *jeu, plaisanterie, raillerie, représentations*, d'où est venu notre mot de *Mascarade*.

Ou-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 133

Outre les *Charlatans Persans*, qu'il y a dans toutes les villes du Royaume, comme je viens de le dire, il y a des troupes de *Charlatans Indiens* dans les grandes villes, sur tout à *Isfahan*, mais qui n'en savent pas plus que ceux du Païs. J'admire la crédulité de plusieurs *Voyageurs*, qui ont rapporté sérieusement que ces faiseurs de tours savoient faire venir en un moment tel arbre qu'on vouloit chargé de fleurs & de fruits : faire éclore des œufs sur le champ, & mille autres choses surprenantes de cette nature. Mr. *Tavernier*, entre les autres, met cela bonnement dans ses *Rélations*, quoi que de la maniere qu'il le raconte, il fasse assez entrevoir la *Charlatanerie*. Je reconnus qu'il y en avoit dans ces *Tours d'adresse*, dès la première fois que je les vis faire, parce que je m'en defois & que je les observois exactement. Voici comme ces *Charlatans* s'y prennent. Ils tendent une toile en rond ou en quarré dans la cour, ou dans le jardin, suivant le lieu où on les fait jouer : & ils la tendent toujours un peu loin des spectateurs. Quand toutes leurs pièces sont prêtes, ils ouvrent la toile sur le devant : puis ils prennent un noyau, ou un pepin de quelque fruit de la saison, & avec leurs façons & leurs piaffes accoutumées, & des récits de leur grimoire, propres seulement à éblouir les simples, ils le mettent en terre au milieu de leur tente, l'arrosent, & puis ils la referment. Cela fait, ils se mettent entre la tente & les spectateurs, & font d'autres *Tours de passe-passe* ; pendant quoi un d'eux se glisse adroitement sous la toile, & plante en terre à l'endroit du noyau une petite branche verte d'un arbre

de l'espece qu'ils l'ont promis. Chacun cependant est attentif à leurs autres Tours. Quand ils les ont fait durer un quart d'heure, ils ouvrent la tente sur le devant, & avec de grandes exclamations, montrent ce surgeon planté. Un d'eux, pour mieux imposer aux sots, se couche alors dessus & l'arrose de son sang, s'incisant pour cet effet sous l'aisselle ou ailleurs. Tous les autres recommencent leurs invocations, & leur feint enchantement, puis ils laissent retomber la toile, & ils reprennent leurs tours comme auparavant. Ils continuent ce *jeu* à cinq ou six reprises, pendant une heure ou deux, & jusqu'à ce qu'ils aient fait voir une branche haute de trois ou quatre pieds, avec quelques fruits dessus. Voilà leur miracle, à la vûe duquel eux, les valets, & tous les sots qui le croient font de grandes admirations. La première fois que je vis ce tour, je voulus m'approcher de la tente pour les voir mieux faire. Ces *Charlatans* s'y opposerent. Je leur dis de n'en approcher pas eux-mêmes, & de représenter à quelque pas de là; cela ne se put encore; c'étoit les troubler & empêcher leur operation. Je les laissai donc faire; mais je les fis épier par deux valets, qui virent tout leur *Jeu*, & je l'entrevoyois moi-même, par l'attention que j'y apportois. J'ai vû ce tour d'arbre en plus d'un lieu, & c'étoit toujours la même chose. J'ai ouï assurer que quelques uns le font avec du bois contrefait. Il faut concevoir de même maniere tous les tours des *Charlatans Indiens & Persans*; qui assurément passent de bien loin les nôtres en industrie & en souplesse, & font leur métier très-adroite-
ment,

ment, & avec un art merveilleux. J'ai vû à *Colconde* quatre femmes droites sur les épaules l'une de l'autre. La quatrième tenoit un enfant dans ses bras, & celle qui portoit les autres couroit, car elle alloit ce qu'on appelle *aller plus vite que le pas*. La seconde montoit d'un saut sur l'épaule de la première, les deux autres montoient par un arbre. J'ai ouï raconter à feu *Mr. Carron*, un des habiles hommes que les *Indes* & le commerce ayent jamais formé, une partie de ce qui sortoit de meilleur de la *gibeciere* des *Chinois* & des *Japonois*, qui sont à ce que l'on dit des *Charlatans* du plus haut étage. Il'assuroit qu'il y en a qui prennent un enfant, le jettent en l'air, & le font tomber par membres, une jambe, puis une autre, & ainsi de tous les membres dont le dernier est la tête. Que ces *Charlatans* rejoignent ces parties à terre, après quoi l'enfant se relevoit & paroïssoit tel qu'au-paravant. Si jamais rien a ressenti le conte & la fable, c'est sans doute ce *Tour*, qu'il n'y a pas moyen de s'imaginer, sinon comme un *Tour d'adresse*, dans lequel la dexterité de l'operation impose par un changement d'objets imperceptibles, & fait ainsi illusion aux yeux des spectateurs. Je n'aurois jamais fait à écrire toutes les pièces que j'ai ouï raconter de ces *Charlatans Indiens* & *Chinois*, où l'on m'a voulu faire accroire qu'il y a du prestige, ou du sortilege, en un mot que le *Diable* s'en mêle. J'ai fait tous mes efforts pour en voir de tels, mais toujours en vain, la *Magie* blanchissoit dès que j'y regardois de près : & je me suis toujours vû contraint d'y reconnoître de *l'imposture*.

Les

Les *Persans* appellent les *jeux de hazard*, *taoum* : leur *Religion* les défend, & la Police autorise cette défense par des amendes qu'elle impose aux *Joueurs*. Le *Mechel darbachi* qui est un des grands offices de la Cour, auquel on a attaché celui d'*Inspecteur* sur les femmes publiques, & qui tire leur tribut, est établi sur le *jeu*, & en reçoit les amendes. On peut voir combien il est aisé de s'abstenir du *jeu*, quand on en fait une bonne résolution, en ce que les *Persans* ne jouent point, communément parlant, quoi qu'ils ne regardent le péché du *jeu* que comme léger & veniel, au lieu que l'usage du Vin est assez commun parmi eux, quoi que la *Religion* le défende beaucoup plus severement. Il y a même des *Docteurs* qui tiennent que les *Jeux de hazard* ne sont défendus, que quand on joue pour de l'argent, & non pas si l'on ne joue point d'argent ; mais l'un revient à l'autre, puis qu'on ne joue jamais à des *jeux de pur hazard*, que pour quelque chose. Il y a des *Cartes* parmi le menu peuple, qu'ils appellent *ganjaphé*. Elles sont de bois, fort bien peintes. Le *Jeu* est de quatre vingts dix *Cartes* avec huit couleurs. Ils y jouent fort lourdement, & sans invention. Ils ont encore le *Totum*, les *Dez*, le *Jeu de boule*, la *Paume*, la *Fossète* ; mais il n'y a pas un homme en cent qui y joue : & encore n'est-ce que parmi le plus bas peuple. Dans le *Caffé* on vous donne à jouer au *Tric-trac*, & à un jeu de *Coquilles* que les *Turcs* ont fort en usage ; & ces jeux ont été portez d'*Europe* en *Perse* par les *Armeniens*. C'est la même chose du *Jeu aux œufs*, qui est commun vers le nouvel an. Ils en font de toutes couleurs,

leurs, & de peints & dorez, qui valent une à deux pistoles pièce. Ils en ont dont la coque est plus dure que des œufs ordinaires, ayant un secret pour la faire durcir. Quelques gens de qualité, en fort petit nombre, jouent aux *Echets*. Ils tiennent ce *Jeu* défendu dans le nombre des autres; mais ils ne le tiennent pas deshonnête comme les autres. Ce *Jeu* a été la matière de plusieurs savantes disputes, sur son Origine, & sur les Etymologies de ses termes. Les *Persans* soutiennent que c'est l'invention de leurs ancêtres, & effectivement les termes du *Jeu* sont originaires de l'ancien *Persan*. Ils l'appellent *Sedreng*, ce qui signifie *cent soucis*, ou *peines*, parce qu'il y faut appliquer toutes ses pensées. D'autres *Cbetreng*, ce qui est presque la même chose; car en *Persan* la lettre S, & la lettre CH, sont formées de même. *Cbetreng* veut dire *la douleur ou l'angoisse du Roi*, à cause de l'extrémité où le *Roi des Echets* est réduit. *Echec & Mat*, vient de *cheic*, ou *chamat*, qui est le plus considérable terme de ce *Jeu*, qu'on employe pour dire que le *Roi* va être pris, & signifie *le Roi est consterné*, ou *étourdi*. Les *Persans* estiment fort cet Exercice, disant que qui fait bien jouer aux *Echets*, est capable de gouverner le monde. Ils disent aussi que pour y bien jouer il faut faire durer une partie trois jours.

Je parlerai du *Chant* & de la *Danse* dans le Discours suivant, au Chapitre de la *Musique*; mais je vais mettre à la fin de celui-ci la description d'un *Divertissement* fort solennel en *Perse*, qui est la fête du *Chatir*, ou *valet de pied du Roi*. C'est comme le Chef-d'œuvre

vre du valet de pied, qui veut être reçu au service du Roi. Il faut qu'il aille de la porte du Palais, à une Colonne hors de la ville, qui est loin du Palais une lieuë & demie Française, querir douze flèches entre deux Soleils, l'une après l'autre. On n'est reçu *Valet de pied du Roi* qu'après cet essai. Quand le Roi *Soliman*, fut monté sur le trône, on lui faisoit voir chaque chose en sa magnificence; & comme on lui fit de grands recits de la fête du *Chatir* il ordonna qu'elle fût solennisée aussi pompeusement qu'il se pouvoit faire, sans qu'on y épargnât rien; & c'est ce qui fut fait le vingt sixième de Mai 1667. jour choisi par la désignation des *Astrologues*, qui jugerent que c'étoit le plus heureux jour pour cette fête. Le *Général des Mousquetaires*, qui étoit alors le favori, avoit mené le *Chatir* la veille en la présence du Roi, qui lui promit de le prendre s'il achevoit sa course, & lui donna un *calaat* ou habit entier, & permission de commencer à quatre heures du matin; c'étoit lui faire grace de près d'une heure; car comme j'ai dit c'est l'ordre qu'il fasse cette course entre les deux Soleils, comme l'on parle: & aussi-tôt on donna ordre de tendre les maisons, de parer les boutiques, & d'arroser les rues le long du chemin. Cela fut executé à l'envi, & le lendemain tout se trouva paré, orné, & accommodé. La Place Royale d'*Is-pahan* étoit vuide & nette, comme une sale de bal. Au devant du grand Portail, on avoit dressé une tente de quatre vingts pieds de long, sur trente de large; haute à proportion, portée sur des pilliers dorez, & tendue de biais, en sorte qu'elle étoit ouverte, & sur le Portail.

tail & sur le coin de la place par où le Coureur venoit. La tente étoit doublée de beau tapis & de brocard, le bas couvert d'un riche tapis tout d'une pièce, avec des carreaux de brocard. Aux pilliers de la tente, pendoit de haut en bas des pennaches, & des aigrettes, que ces *Valets de pied du Roi* portent à la tête, & des ceintures de grelots, qu'ils s'attachent aussi, pour se tenir en action. A un coin il y avoit un buffet de Vases d'or, & de pierreries, de diverses liqueurs; & à un autre vingt bassins d'or de toute sorte de Masepains & de Confitures seiches & liquides. Dix à douze *Valets de pied du Roi*, richement habillez, & chacun de différentes couleurs, & de différent ornement, car en *Perse* on ne fait ce que c'est que de livrée, faisoient les honneurs de la tente, à quiconque la venoit voir, qui étoit assez de qualité pour y entrer, comme étant les Maîtres de la fête. Les Huissiers de la garde du Roi étoient aux portes de la tente, & les Gardes du Corps étoient rangez en haye dans la Place en tous les endroits des avenues. Vis-à-vis le grand Portail du Palais, on voyoit les Elephans au nombre de neuf rangez en haye, couverts de riches housses, & parez de tant de chaines, de ceps, & d'autres ornemens d'argent massif, qu'un autre animal auroit plié sous le poids. Chaque Elephant avoit son Gouverneur vêtu à l'*Indienne*, fort paré. Le plus grand Elephant étoit enharnaché, & prêt à recevoir le Prince, sur un Trône couvert, posé sur son dos, au lieu de selle. Ce Trône étoit assez grand pour s'y coucher tout du long. Des armes, comme Arc, bouclier, & fle-

flèche, sont toujours pendues à un des deux bâtons qui soutiennent le dessus du Trône : & après cela vous voyez au bout Meridional de la place, d'une part les *bêtes ferores* dressées pour la *chasse*, comme le *Lion*, la *Panthere*, l'*Onc*, le *Tigre*, & d'autres : & d'une autre part des Chariots des *Indes* attelés de beaux *Bœufs* tous blancs. Et les *Bêtes* de combat comme les *Buffles*, les *Taureaux*, les *Loups*, les *Beliers*, chacun avec un collier garni de petits sachets remplis d'*Amulettes*, ou papiers écrits pour servir de préservatif. Les *Mahometans* pendent de ces *Amulettes* non seulement au col de ces *Bêtes*, mais aussi de toutes les autres, au col de leurs enfans, & de leurs femmes. Ils en pendent même aux choses inanimées. Vous les en voyez quelquefois tous couverts. L'autre bout de la Place, qui est au *Septentrion*, avoit aussi ses troupes pour le divertissement, & pour la parade. C'étoient des *Danseurs de corde*, des bandes de *Danseuses*, des bandes de *Valets de pied*, préparés à danser : des corps de *Bateleurs* de cent sortes de *Tours* : des *Joûeurs de Gobelets* : des *Escrimeurs* : les *Marionnettes* : & de distance à autre des bandes d'instrumens de *Musique* de toute sorte. Les bons *Châtirs*, ou *Valets de pied* savent tous bien danser & voltiger, sur tout ceux des Grands, & on les fait danser pour se divertir ; car en *Orient* la *Danse* est deshonnête, ou infame, si vous voulez, & il n'y a que les femmes publiques qui dansent. Je me souviens là-dessus que durant la minorité du Roi de *France* il vint un *Persan* à Paris, que le Roi de *Perse* avoit envoyé en *Europe* avec un Marchand

Fran-

François habité à *Ispahan*, afin de vendre des foyes, & d'apporter des Marchandises curieuses d'*Europe*. On faisoit tout voir au *Persan*, qui ne savoit pas un mot d'aucune langue d'*Europe*. On le mena entr'autres à un ballet où le Roi dançoit; & quand Sa Majesté dansa on le lui fit remarquer: & après on lui demanda si le Roi ne dançoit pas bien? *Par le nom de Dieu*, répondit-il, *c'est un excellent Chatir*.

Voilà comment la grande place étoit ornée & disposée. Les rues par où le *Coureur* devoit passer, qui sont la plupart des marchez couverts, étoient aussi parées à merveille. Les boutiques étoient tendues de riches étoffes, & quelques unes étoient parées d'armes comme une sale d'Arseñal, avec beaucoup d'enseignes mêlées parmi. On arrosoit le chemin chaque fois que le *Coureur* alloit passer, un moment devant qu'il vint, & on le semoit de fleurs. Les faubourgs étoient tendus de Pavillons, & les dehors de la ville aussi, jusqu'à la *Tour des fleches*. Un corps d'*Indiens*, au nombre de deux ou trois mille, y étoit en un endroit. Celui des *Armeniens*, en pareil nombre, en un autre. Les *Ignicoles* en un lieu. Les *Juifs* en un autre; tout le monde aussi bien mis qu'il se pouvoit pour plaire au Roi qui l'avoit désiré. Aux portes des plus grands Seigneurs qui étoient sur la route, vous trouviez des tables couvertes de Cassolettes, d'Eaux de senteur, & de bassins de Confitures. Enfin toute la route étoit comme bordée d'Instrumens de Musique, de *Timbales*, & de *Trompettes*, qui jouoient par troupes dès qu'ils appercevoient le *Coureur* venir.

Il étoit en chemise , avec un simple bourlet uni , & assez mince , de toile d'argent , qui lui couvroit les fesses. Il portoit un linge en plusieurs doubles , plié sur l'estomach , en croix de *Saint André* , qui lui tenoit les mamelles & la ratte bien serrée , & s'attachoit à la ceinture : & il avoit entre les jambes un autre linge passé & bien ferré. Ses bras , ses cuisses , & ses jambes étoient nues frottées d'un onguent couleur d'aurore-brun , fait d'une mixtion d'huile de rose , & d'huile de muscade & de canelle. Il étoit chauffé à nud de souliers de laquais , qui est une chaussure qui leur est particulière : & quoi qu'il n'eût point de bas , comme j'ai dit , il avoit des jarretières. Enfin , sa tête étoit couverte d'un bonnet , qui lui venoit jusqu'au bas des oreilles , orné de trois ou quatre petites plumes , légères comme le vent. Au bonnet , au col , au bras , & sur l'estomach , vous voyiez des *Amulettes* , pendus comme je viens de le représenter il n'y a qu'un moment.

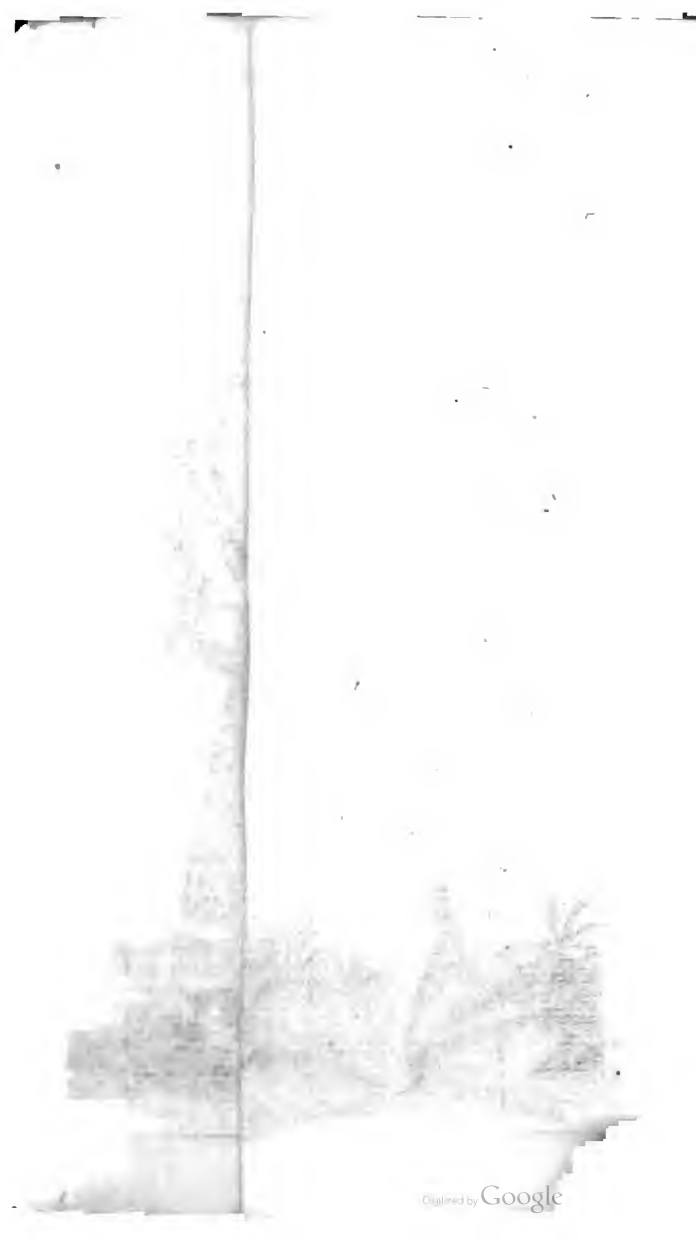
C'est-là comme le *Valet de pié* étoit accommodé. Il faisoit ses courses toujours en Compagnie nombreuse ; seize à vingt *Valets de pié* des grands Seigneurs couroient à pié devant lui , & à ses côtes , selon le train qu'il alloit , se relayant les uns les autres. Ils étoient précédés par un nombre de Cavaliers d'environ vingt cinq à trente , parmi lesquels il y avoit des plus grands Seigneurs qui couroient deux cens pas devant , plus par pompe , que pour faire faire place. Un Courrier exprès , nommé par le Roi , le suivoit à chaque course pour en être témoin. A tout moment on lui rafraichissoit le visage avec des
eaux

aux de senteur, & on lui en jettoit tout le long des cuisses, des bras, & des jambes pour le rafraichir. On l'éventoit continuellement derrière lui & à ses côtes; & tout cela se faisoit avec tant d'adresse & de légèreté, que quoi que le chemin fût toujours couvert de monde à pied & à cheval, il ne se trouvoit jamais personne devant lui. Tout retentissoit de ses loüanges, & faisoient mille vœux pour lui, invoquant le nom de Dieu, & réclamant les saints avec des cris qui fendoient l'air: & les grands Seigneurs qui se trouvoient à sa course lui promettoient biens & honneurs, exaltoient sa vitesse, son courage, & sa force. Il ne se pouvoit qu'il ne fût enchanté & enlevé, de l'harmonie, & de l'agréable bruit qui se faisoit autour de lui. J'oubliois à dire que sur la colonne qui marque le bout de sa course, & où les flèches qu'il doit aller querir sont passées dans une écharpe, on avoit dressé un Pavillon à moitié grand comme celui que j'ai représenté devant le Portail du Palais, qui étoit orné de même, & garni aussi de divers régals. Lors que ce *Coureur* partit la première fois de devant le Palais, il se mit à aller en sautant & faisant des bonds, & en remuant les bras, comme s'il eût voulu s'exprimer, & faire des postures. C'étoit pour se mettre en haleine, il fit comme cela sa première course, allant & venant sans s'arrêter; mais aux autres courses, il s'arrêtoit un instant pour prendre haleine. Lors qu'il entroit dans la tente où étoient les fleches, deux *Valets de pied* des plus robustes le prenoient à force de bras, & l'affeyoient en bas sur le tapis, où durant l'espace d'un *Pa-*
ser

ter on lui mettoit quelque sorbet , ou autre cordial à la bouche , & on lui tenoit des parfums au nez ; & à même tems un autre *Valet de pied* prenoit une fleche des mains d'un Officier du Roi , & la lui passoit dans le dos. Ces fleches étoient longues d'un pié , pas plus grosses qu'une grosse plume à écrire , ayant au bout une petite banderolle comme celle qu'on met aux *pains benits*. Le *Valet de pied* fit ses six premières courses en six heures ; aux autres il fut un peu plus de tems. Les plus grands Seigneurs de la Cour , comme je l'ai dit , l'accompagnerent tous l'un après l'autre dans ses courses. *Cheic-aly-can*, Gouverneur de la plus importante Province de *Perse* , & alors fort en faveur , fit cinq courses avec lui , quoi qu'agé de soixante huit ans , changeant cinq fois de cheval. Le premier *Ministre* , vieillard presque aussi âgé , fit trois courses. Le *Nazir* , ou *Grand Maître* , Seigneur de pareil âge , à peu près , ne fit que deux courses , parce que le service du Roi l'appella ailleurs. Mais pour bien faire sa cour au Roi , il fit faire les douze courses entieres à son fils unique , jeune Seigneur de vingt-deux ans , bien fait , & beau comme un ange , demeurant ainsi à courir , sans aucun relache , depuis quatre heures du matin , jusqu'à six du soir , au milieu de tout ce tintamare & ce bruit épouvantable , & sans rien prendre que quelque cordial. Le Roi avoit ordonné que les douze principaux Atteliers du Palais feroient chacun une course avec le valet de pied , & cela fut executé , Je le suivis toute la septième course , en laquelle il commençoit à relâcher son train , à cause de l'ardeur du Soleil ,

leil, & du sable où il passoit. Cependant, il me fallut toujours galoper. Lors qu'il arrivoit dans la Place Royale, il se faisoit un grand éclat de voix, d'acclamations, d'instrumens, & sur tout de certaines timbales portées sur des charrettes, plus larges que des tonneaux. Ce bruit étoit si grand, que je n'en ai jamais ouï un pareil : & j'appris depuis qu'on l'entendoit à trois lieues de là. A la sixième course, le Roi vint à la porte de la tente, pour voir arriver le *Conreur*, & pour l'encourager. A la huitième course, on servit la tente de trente bassins d'or massif, pleins de bons mets, qui étoient pour régaler les *valets de pied* ; & à trois heures après midi, le Roi parut aux fenêtres d'un des pavillons qui sont sur la place, au devant du grand Portail, & alors tous les *Divertissemens* qui avoient été préparés se mirent à jouer, chacun devant soi, sans égard aux spectateurs : les *Bêtes* à combattre : les *Danseurs* & les *Danseuses* à danser, chaque troupe à part : les *Danseurs de corde* à voltiger : les *Jeneurs de gobelets* à faire leurs tours : les *Luteurs* à escrimer. C'étoit le plus bizarre spectacle du monde que cette confusion d'*Exercices* & de *Jeux*, où l'on ne savoit sur quoi arrêter ses yeux ; mais presque tout le monde les arrêtoit sur les combats des *Bêtes feroces*, qui sont un des plus ravissans spectacles des Persans : entr'autres du *Lion*, ou de la *Panthere*, contre les *Taureaux*, & sur le combat des *Bruffles*, des *Belliers*, des *Loups*, & des *Cocqs*. Ces *Bêtes à corne* ne se battent pas d'une égale manière ; car les *Bruffles* se lancent l'un contre l'autre, & se prennent aux cornes. Ils se poussent sans

se quitter que l'un ne soit vaincu , & ne s'en soit fui hors de la lice : mais les *Beliers* s'élancent l'un contrè l'autre , à dix ou douze pas de distance , & se rencontrent d'un si furieux choc contre le front , qu'on en entend le coup à cinquante pas. Après cela ils se retirent vite courant à reculons jusqu'à pareille distance , puis retournent à la charge , & se rechoquent , & ainsi de suite jusqu'à ce que l'un des deux soit renversé , ou que le sang lui sorte de la tête. Pour les *Loups*, ils se dressent sur les pieds , se prennent au corps , & se chamaillent jusqu'à ce qu'on les separe. Comme cet animal est pesant , il faut le mettre en fureur pour le faire battre , & on le fait de cette maniere. On l'attache bien par un pied à une longue corde , puis on lui montre un enfant , ou jeune garçon , dans la place , & on le lâche dessus. Il se met à courir fort pour l'engloutir ; mais comme il est prêt de se jeter sur l'enfant , on retient la corde , & on la retire , puis on le relâche un peu , sur cela il s'échauffe , se dresse sur les pieds , rugit , à quoi on l'excite en l'irritant jusqu'à ce qu'il soit furieux comme on le veut. Je ne dis rien ici du combat des *Bêtes ferores* , parce que j'aurai occasion d'en parler ailleurs. Pour achever le recit de la Fête du *Chatir* , je dirai qu'à cinq heures le Roi monta à cheval , & allant au devant de lui , il le rencontra à la porte du Fauxbourg. Quand il entendit que le Roi venoit , il prit un petit enfant qu'il trouva sur une boutique , & le mit sur ses épaules , pour faire voir qu'il n'étoit pas épuisé ; & cela fit beaucoup redoubler les cris de joye & les acclamations. Le Roi lui cria
en







en passant qu'il lui donnoit le *Calaat*, ou l'habit Royal, des pieds jusqu'à la tête, cinq cens *tomans*, qui font vingt-deux mille cinq cens livres, & le faisoit Chef des *Chatirs*, ou *valets de pied*, qui est une charge importante pour le revenu. Tous les Grands lui envoyèrent aussi des présens. Cependant, on disoit après tout qu'il n'avoit pas bien couru, parce qu'il n'avoit pas apporté les douze flèches en douze heures, mais qu'il en avoit mis près de quatorze. On dit qu'un *valet de pied* le fit du tems de *Cha Sefy*. C'est une belle course à pied, que trente-six lieues en douze heures.

CHAPITRE XIII.

Des Habits & des Meubles.

LEs *habits* des *Orientaux* ne sont point sujets à la mode. Ils sont toujours faits d'une même façon, & si la prudence d'une Nation paroît à un usage constant pour les *habits*, comme on l'a dit, les *Persans* doivent être fort loués de prudence; car leur *habit* ne reçoit jamais d'alteration, & ils ne sont point changeans non plus, aux couleurs, aux nuances, & aux façons des *étoffes*. J'ai vu des *habits* de *Tamerlan*, qu'on garde dans le trésor d'*Ispahan*. Ils sont taillez tout comme ceux qu'on fait aujourd'hui, sans aucune différence.

J'ai mis à côté divers Portraits d'hommes & de femmes *habillez* à la *Persane*, afin qu'on prenne une idée de leur *habit* plus vite, & plus distinctement, que par la description.

Les hommes ne portent point de *haut de chaussé*, mais seulement un *caleçon* doublé, qui leur tombe sur la cheville du pied, mais qui n'a point de pieds. Il n'est point ouvert par devant, non plus, de sorte qu'il faut le dénouer pour faire de l'eau. Vous observerez que les hommes se mettent tout comme les femmes, pour satisfaire à ce besoin de la nature, & en cette posture ils dénoient le *caleçon*, & le tirent en bas tant soit peu, & puis quand ils ont fait, ils se relevent, & le rennoient. La *chemise* est longue, & leur couvre les genoux, passant par-dessus le *caleçon*, au lieu de se mettre dedans. Elle est ouverte à côté droit sur la mamelle, jusqu'à l'estomach, & en bas aux côtes comme les nôtres, n'ayant point de collet, mais une simple couture comme les *chemises* de femme en *Europe*. Les femmes riches, & quelquefois les hommes, en des solennitez, rebordent le collet de la chemise, d'une broderie de perles, large d'un doigt. Les hommes en *Perse*, ni les femmes non plus, ne portent rien au col. Les hommes mettent sur la *chemise* une *veste* de *coton*, qui s'attache par devant sur l'estomach, & tombe jusques sur le jarret, & par-dessus une *robe*, qu'ils appellent *cabai*, qui est large comme un cottillon de femme, mais fort étroite en haut, passant deux fois sur l'estomach, & s'attachant sous le bras; le premier tour sous le bras gauche, & l'autre tour, qui est celui de dessus, sous le bras droit. Cette *robe* est échancrée de la manière que vous voyez dans la *Figure* qui est à côté. Les *manches* en sont étroites; mais comme elles sont bien plus longues qu'il ne faut, on les plisse

plisse sur le haut du bras, & on les boutonne au poignet. Les Cavaliers aussi portent des *cabai* à la *Georgienne*; qui ne different des autres qu'en ce qu'elles sont ouvertes sur l'estomach, avec des *bantons* & des *gances*. Quoi que cette *veste* soit fort juste à l'endroit des reins, on l'attache là de deux à trois *ceintures* par dessus, pliées en double, larges de quatre doigts, riches & propres, ce qui fait que la robe fait sur l'estomach une poche ample & forte, où l'on ferre ce qu'on a, bien plus sûrement que nous ne faisons dans nos poches de *baut de chausse*. On met par-dessus la robe un *justaucorps*, ou court, & sans manches, qu'on appelle *courdy*; ou long, & à manches, qu'on appelle *cadebi*, selon la saison. Ces *justaucorps* sont coupez comme les robes, c'est-à-dire, qu'ils sont larges en bas, & étroits en haut, comme des cloches. On les fait de *drap*, ou de *brocard d'or*, ou de gros *satin*, & on les chamarré de *dentelles* ou de *galons d'or*, ou d'*argent*, ou on les brode. Ils sont fourrez les uns de *Martre zibeline*, les autres de *Mouton de Tartarie*, & de *Bactriane*, dont le poil est plus fin que les cheveux, & annelé pas plus grand que des *paillettes*. Il n'y a pas de plus belle fourrure, & plus chaude, que ces peaux de mouton. Les *justaucorps* fourrez ont un parement de la même fourrure que les dedans, qui prend du cou sur l'estomach, justement comme une *palatine*, & au dessous tout joignant, il y a une rangée de *boutonnieres* à queue, plus pour l'ornement que pour le service, car on boutonne rarement le *justaucorps*. Les *bas* sont de *drap*, & tout d'une venue, comme on parle, c'est-

à-dire qu'ils sont taillez comme un sac , & non selon la figure de la jambe. Ils ne vont que jusqu'aux genoux , au dessous desquels on les noue. On y met au talon une *pièce de cuir rouge* fort proprement cousue , pour empêcher le talon du soulier , qui est tranchant , de faire mal , & de percer le *bas* , ce qu'il feroit en trois ou quatre jours. C'est seulement depuis le commerce que les *Persans* ont avec les *Europeans* , tant par le moyen de leurs sujets *Armeniens* , que des *Compagnies Europeanes* , qu'on porte des *bas de drap en Perse*. Personne n'en portoit auparavant ; & le Roi même , se couvroit les jambes comme font encore à present les soldats , les voituriers , les valets de pied , les villageois , & beaucoup de gens du commun , en entourant la jambe d'une grosse *toile* large de six doigts , & longue de trois ou quatre aunes , tout comme on emmaillotte un enfant. Cette *chaussure* est fort commode , & fort convenable , aux gens de service. On la fait legere ou épaisse selon la saison. Elle tient la jambe serrée , & quand elle est mouillée ou crottée , on la sèche , ou on la nettoye en un instant. L'Hiver , on envelope le pied comme la jambe : & l'Eté , on met le pied nud dans le *soulié*. Les *souliers de Perse* sont de différentes façons ; mais tous sont sans oreilles , & ne sont point ouverts à côté. On les ferre tous sous le talon , & on garnit la semelle de petits clous à l'endroit où la plante des pieds porte , afin de durer plus long-tems. Vous voyez dans les portraits la *figure des souliers* des gens de qualité , qui sont faits comme des *pantouffles* de femmes , afin de pouvoir les quitter aisément

quand

DESCRIPTION DE LA PERSE. 151

quand on est entré dans le logis ; parce que les planchers sont couverts de tapis. Ces *souliers* sont de *chagrin* verd , ou d'autres couleurs. La *semelle*, qui est toujours simple, est mince comme un carton, mais c'est le meilleur cuir du monde. Il n'y a que cette sorte de *souliers* qui sont à talons , tous les autres sont plats. Les uns ont le dessus de *cuir*, les autres l'ont d'estame de *cotton*, faite à la broche , comme nos *bas*, mais beaucoup plus forts. On est chaussé fort juste avec ces *souliers*, qu'on appelle *souliers de laquais* : & le pied ne tourne jamais dedans , mais on ne sauroit les mettre sans *chaussépied*, d'où vient que vous voyez toujours les laquais en porter un de fer ou de buis passé à la *ceinture*. Ils grimpent & courent à merveille avec cette *chaussure*. Les pauvres gens font les *semelles* de leurs *souliers* de *cuir de chameau*, parce qu'il dure beaucoup plus qu'aucun autre ; mais c'est un *cuir* mol , qui ramasse l'humidité comme une éponge. Les païsans font leurs *semelles* de *souliers* de chiffons , & de retailles de toile enfilée côte à côte & fort serrées. Ces *semelles*, quoi que d'un pouce d'épaisseur, sont légères, & on n'en voit jamais la fin. On les appelle *pabonch quive*, c'est-à-dire, *souliers de guenilles*.

Le *Turban Persan*, qu'ils appellent *Dul-bend*, c'est-à-dire, *Lien qui entoure*, & qui est la plus belle pièce de leur *habit*, est une pièce tellement pesante , qu'on ne croiroit jamais le pouvoir porter. Il y en a de si gros qu'ils pésent entre douze & quinze livres. Les plus légers pésent la moitié. J'avois bien de la peine au commencement à porter ce *Turban*. Je

pliois sous le faix , & je l'ôtois par tout où j'osois prendre cette liberté ; car c'en est une en *Perse*, comme en *Europe*, d'ôter sa *perruque*. Mais avec le tems, je m'accoutumai fort bien à le porter. Ces *Turbans* sont faits de grosse *toile* blanche qui sert comme de forme , & par dessus d'une fine & riche *étouffe de soye*, ou de *soye & d'or*. Les gens d'Eglise les portent communément de *très-fine mousseline* blanche, par dessus la grosse *toile*. Ces *étouffes de Turban* ont les bouts d'une riche tiffure à fleurs, à la largeur de six ou sept pouces , dont on fait en le nouant , comme une *aigrette* au milieu du *Turban* , ainsi qu'on le voit dans le portrait que j'en ai donné. Quoi que cette *coëffure* soit si pesante , on porte cependant sous le *Turban* une *calotte de toile cottonnée & piquée*, & quelquefois de *drap*. Il faut croire que le climat de *Perse* demande qu'on ait la tête si fort couverte ; car rien n'est généralement pratiqué en aucun lieu qui n'ait sa raison bonne & nécessaire. Les coutumes constantes & perpétuelles ne sont point l'effet de la bizarrerie & du caprice. Le climat en est assurément l'inventeur , pour ainsi dire, & la cause de tout ce qu'on voit de singulier dans les manieres des Peuples , & peut-être même dans leurs mœurs, comme je ne me lasse point de l'observer. On couvre en *Perse*, généralement parlant, l'estomach plus que le dos ; cependant c'est tout le contraire aux *Indes*. On y couvre le dos davantage, & particulièrement le chignon du cou.

Les *étouffes des habits* sont de *soye & de cotton*. Les *chemises & les caleçons* sont de *soye*. Les *vestes & les robes* sont doublées d'une grosse

DESCRIPTION DE LA PERSE. 153

grosse *toile* claire & cottonnée entre deux , pour être plus chaude. Il faut que la doubleure soit ainsi grosse & claire , & comme un treillis , afin que le *cotton* y tienne , & s'y attache mieux.

On ne porte point de *noir* en *Orient* , sur tout en *Perse* ; c'est une couleur funeste & odieuse , qu'on ne sauroit regarder : ils l'appellent *la couleur du diable*. Ils s'habillent indifféremment de toutes couleurs , à tous âges , & c'est un objet fort recreatif que de voir aux promenades , ou dans les places publiques , un grand peuple tout bigarré , convert d'*étoffes* éclatantes par l'or , par le lustre , & par la vivacité des couleurs.

Les *Persans* pour la plupart laissent croître la *Barbe* au menton , & par tout le visage , mais courte , & qui ne fait que cacher la peau ; hormis les Ecclesiastiques , & les gens dévots , qui la portent plus longue. Ils ont pour mesure de prendre le menton avec la main , & de couper tout ce qui excède au dessous. Il en faut aussi excepter les gens d'épée , & les vieux Cavaliers , qui ne portent d'autre *Barbe* , que deux grandes & grosses *Monstaches* , qu'ils laissent croître assez longues pour qu'elles puissent retrousser sur l'oreille , & s'y tenir comme à un crochet. *Abas le grand* appelloit les *Monstaches* l'ornement du Visage , & donnoit plus ou moins de paye aux soldats , selon la mesure de leurs *Monstaches*. Pour les longues *barbes à la Turque* , elles sont en horreur aux *Persans* , ils les appellent *Balais de privé*. Voilà comme est fait l'*habit Persan* , qui paroît être celui-là même qu'on dit que *Cyrus* donna aux *Perses* , consistant en de longues *Robes* , & en un *Turban*.

L'*Habit* des femmes est semblable en beaucoup de choses à celui des hommes : le *Caleçon* tombe de même sur la cheville du pied, mais les jambes en sont plus longues, plus étroites, & plus épaisses, à cause que les femmes ne portent point de *bas*. Elles se couvrent le pied d'un *brodequin*, qui monte quatre doigts au dessus de la cheville du pied, & qui est fait ou de *broderie*, ou de la plus riche étoffe. La *chemise*, qu'on appelle *Camis*, d'où est peut-être venu le mot de *chemise*, est ouverte sur le devant jusqu'au nombril. Leurs *Vestes* sont plus longues & pendent presque jusques sur le talon. Leur *ceinture* est mince & seulement d'un pouce de large. Elles ont la tête bien couverte, & par dessus un *voile* qui leur tombe sur les épaules & qui leur couvre par devant la gorge & le sein. Quand elles vont dehors, elles mettent par dessus tout, un grand *voile* blanc, qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds, le corps & le visage, ne laissant paroître en diverses contrées que la prunelle des yeux simplement. Les femmes portent quatre *voiles* en tout. Deux qu'elles mettent dans le logis : & deux qu'elles mettent de plus quand elles sortent. Le premier de ces *voiles* est fait en *couvre-chef*, tombant sur le derrière du corps par Ornement. Le second passe sous le menton & couvre le sein. Le troisième est le *voile* blanc qui leur couvre tout le corps. Et le quatrième, est une façon de *mouchoir* qu'elles passent sur le visage & attachent à l'endroit des temples. Ce *mouchoir*, ou *voile* a un *réseau* à l'endroit des yeux comme les vieux *points* ou *dentelles*, afin de voir au travers. Les *Armeniennes*, au
con-







L. Rouquet sculpteur 1719

contraire des *Mabometanes*, ont même dans le logis le bas du visage voilé jusques sur le nez, si elles sont mariées. C'est afin que leurs plus proches parens, & leurs Prêtres, qui ont la liberté de leur rendre visite, ne leur puissent voir qu'une partie du visage; mais les filles ne portent ce *voile* que jusqu'à la bouche par une raison contraire, & afin qu'on les voye assez pour juger de leur beauté, & pour en faire recit. Le *voile* des femmes est une des plus anciennes coutumes dont les *Histoires* parlent; mais il est difficile de savoir, si c'est par pudeur, par vaine gloire, ou par fierté que les femmes le prirent, ou par un effet de la jalousie de leurs maris: les femmes ni les hommes ne portent point de *gans*. On ne fait ce que c'est que de se ganter en *Orient*.

La *Coiffure* des femmes est simple. Leurs *cheveux* sont tous tirez derriere la tête, & mis en plusieurs *treffes*; & la beauté de cette *coiffure* consiste, en ce que les *treffes* soient épaisses & tombent sur les talons, au défaut de quoi on attache aux cheveux des *treffes* de soye pour les alonger. On garnit le bout des *treffes* de Perles & d'un bouquet de pierreries, ou d'ornemens d'or ou d'argent. La tête n'est couverte sous le *voile*, ou *couvre-chef*, que du bout d'un bandeau échancré en triangle; & c'est la *pointe* qui couvre la tête, étant tenue sur le haut du front par une *bandelette* large d'un pouce. Ce *bandeau*, qui est fait de couleurs est mince & léger. La *bandelette* est brodée à l'éguille, ou couverte de Pierreries, tout cela selon la qualité des gens. C'est à mon avis la *tiare* ancienne, ou le *Dia-deme* des Reines de *Perse*. Il n'y a que les

femmes mariées qui le portent, & c'est là la marque à laquelle on reconnoit qu'elles sont sous puissance. Les filles ont de petits *bonnets*, au lieu de *couvrechef* ou de *tiare*. Elles ne portent point de *voile* dans le logis, mais elles font pendre deux *treffes* de leurs *cheveux* sur les joues. Le *bonnet* des filles de condition est attaché d'une bride de Perles. On ne renferme les filles en *Perse* qu'à l'âge de six ou sept ans, & avant cet âge-là, elles sortent quelquefois du Serrail avec leur Pere, en sorte qu'on les peut voir. J'en ai vû de merveilleusement jolies. On leur voit la gorge & le col, & on ne fauroit rien voir de plus beau. L'*habit Persan* laisse beaucoup plus voir la taille que ne fait le nôtre.

Le *poil noir* est le plus recommandable chez les *Persans*, tant aux *cheveux*, qu'aux *sourcils*, & à la *barbe*. Les plus gros *sourcils*, & les plus épais, sont les plus beaux, sur tout quand ils sont si grands qu'ils se touchent l'un contre l'autre. Les femmes *Arabes* ont les plus beaux *sourcils* de cette sorte. Celles d'entre les *Persannes* qui ne les ont point de cette couleur, les teignent. & les frottent de *noir* pour les agrandir. Elles se font aussi au bas du front un peu au dessous des *sourcils* une mouche *noire*, ou losange, pas si grande que l'ongle du petit doigt, & dans la fossette du menton une autre petite marque *violette*; mais celle-ci ne s'en va jamais, parce qu'elle est faite avec une pointe de lancette. Elles se frottent aussi d'ordinaire les mains & les pieds de cette *pommade* orangée qu'on appelle *banna*, qui se fait avec la graine, ou les feuilles de *pastel* broyées, comme je l'ai décrite ci-dessus,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 157

fus, & qu'on employe pour conserver la peau contre le hâle. Remarquez aussi que parmi les femmes, les petites tailles sont estimées plus belles que les grandes.

Les *Parures* des femmes *Persanes* sont fort diverses. Elles mettent des *aigrettes de pierreries* à la tête, passées dans la *bande* du front : ou des *bouquets de fleurs*, au défaut des *bouquets de pierreries* : elles attachent une *enseigne de pierreries* au *bandeau* qui leur pend entre les Sourcils : un *Tour de perles*, qui s'attache au dessus des oreilles, & passe sous le menton. Les femmes en diverses Provinces passent aussi un *anneau* à la narine gauche, qui pend comme une boucle d'oreille. Cet *anneau* est mince, assez grand pour entrer dans le doigt du milieu, & au bas il y a deux Perles rondes avec un *Ruby* rond entre deux passez dedans. Les femmes esclaves, particulièrement, ou nées d'Esclaves, portent presque toutes de ces *anneaux* ; & de si grands, en quelques pays, qu'on y passeroit le pouce ; mais à *Ispahan* les *Persannes* naturelles ne percent point leur nez. Les femmes font pis en la *Caramanie* *deserte*. Elles se percent le nez au haut, & y passent un *anneau*, auquel elles attachent une *applique de pierreries*, qui leur couvre tout un côté de nez. J'en ai vu beaucoup comme cela à *Lar*, ville capitale de cette Province, & à *Ormuz*. Outre les *bijoux* que les Dames *Persannes* portent à la tête, elles portent des *bracelets de pierreries* larges de deux, & jusqu'à trois doigts, & qui sont fort lâches autour du bras. Les personnes de qualité en portent de *Tours de Perles*. Les jeunes filles n'ont communément que des

menottes d'or, grosses comme un *ferret d'aiguillette*, avec une pierre précieuse à l'endroit de la fermeture. Quelques unes portent aussi des *ceps*, faits comme ces *menottes*, mais cela n'est pas si commun. Leurs *colliers* sont de *chaines d'or* ou de *Perles*, qu'elles se pendent au cou, & qui leur tombent au bas du sein, où est attachée une grande *boîte* de senteur. Il y a de ces *boîtes* larges comme la main. Les communes sont d'or, les autres sont couvertes de Pierreries. Et toutes sont percées à jour, remplies d'une *pâte* noire, fort légère, composée de Musc & d'Ambre, mais d'une forte senteur. On vit & on renaît de parfums en *Orient*, au lieu d'en être incommodé comme nous le sommes en ces pays froids. Pour des *Bagues*, les femmes n'en portent point tant, en nulle autre part du monde: & c'est tout dire qu'elles en ont les doigts chargés.

On peut s'*habiller* à fort bon marché à la *Persanne*. Cependant, il n'y a pas de pays où le luxe & le faste soient plus grands, également pour les hommes, & pour les femmes. Pour ce qui est de l'*habillement* des hommes, vous n'avez pas de *Turban* honnête, à moins de cinquante Ecus. Les plus beaux coutent douze à quinze cens livres: & pour être proprement *habillé*, il en faut acheter de trois à quatre cents francs la pièce. Il est vrai qu'on les porte long-tems, mais il en faut avoir plusieurs pour changer, & c'est de plus la coutume au jour de l'an d'être *habillé* tout de neuf: & aux nœces de ses parens. Les *Robes* sont assez belles pour vingt à vingt cinq écus, mais il en faut aussi changer tous les jours.

DESCRIPTION DE LA PERSE. 159

jours : Les gens de qualité n'en mettent gueres deux jours de suite, & s'il tombe dessus la moindre goutte de quoi que ce soit, c'est à leur sens une *Robe* gâtée : il en faut mettre une autre à l'instant. Les *ceintures* coutent aussi fort cher : on en met une de brocard qui coute depuis vingt écus jusqu'à cent : & une de poil de chameau par dessus, dont l'ouvrage est si fin & si curieux qu'elle coute presque autant : & si on veut porter la *martre*, il faut bien faire un autre compte ; car on n'en a pas un beau *juste au corps* à moins de trois mille francs, & les plus beaux valent le double. Tel Officier qui n'a que douze à quinze cens livres d'appointemens, met un *habit* neuf qui lui en coute davantage. Ce luxe des *Persans* est cause de leur ruine, autant qu'aucune autre chose, car encore que les *habits* durent fort long-tems, néanmoins c'est beaucoup d'argent qu'il y faut mettre d'abord. Les gens d'épée portent l'épée & le *poignard* au côté, & tous les gens de Cour ; mais les Ecclesiastiques, les gens de Lettres, & de barreau, les Marchands & les Artisans, n'en portent point. Les Princesses du sang Royal ont le privilege de porter le *poignard*. On ne reprime point le luxe en *Perse*, tout au contraire il est généralement encouragé & excité ; les Persans ont en commun Proverbe, *corbet ba lebas*. *L'honneur est selon l'habit*.

Je viens aux *Mebles* des logis, dont la dépense est beaucoup moindre qu'en nôtre *Occident*. Les planchers sont couverts, premièrement d'un gros *fentre* épais, & par dessus d'un beau *Tapis*, ou de deux, selon la grandeur de la Salle. Il y a de ces *Tapis* qui ont

ont soixante pieds de long, & que deux hommes ne sauroient porter. • Par dessus ces *Tapis* on étend contre le mur, tout autour de la salle, de petits *Matelats*, de la largeur de trois pieds, qu'on couvre par dessus de *couvertures*, qui ne sont pas plus épaisses qu'un Drap d'*Espagne*, faites de toile de *côton*, piquées de soye blanche, ou de couleur, ou piquées d'or, qui couvrent les *Matelats* en rebordant d'un pied ou un peu plus : par dessus on range tout du long contre la muraille de gros *carreaux* pour s'appuyer contre. On place sur le bord de ces belles *couvertures*, qui sont les lits des anciens, de gros *crachoirs* d'argent, d'espace en espace, qui servent aussi à les tenir en état par leur pesanteur. Ce sont là les *chaises d'Orient*, par maniere de parler, & où l'on s'affied ; & quand on a une fois couvert une *Salle* de cette sorte, c'est pour un âge d'homme ; car ces *carreaux* sont de bon *velours* ou de gros *brocard*, & ne s'usent jamais, comme ceux qui se servent en nos pays d'*étoffes* de *Perse* l'ont expérimenté ; quoi que notre air, d'*Europe* altere & détruise plus les choses que celui de *Perse* & sans comparaison. On ne met pas d'autres *meubles* dans les salles & les chambres *Persannes* ; point de *lits*, ni de *chaises*, comme nous en avons ; point de *Miroirs*, point de *Tables* ni de *guéridons* : point de *cabinets* : point de *Tableaux*. Les *Persans* s'asseient sur des *Tapis* plus à l'aise que nous ne faisons sur nos *sièges*, au moins je m'y étois si bien accoutumé, que je ne me trouvois point si commodément assis sur une *chaise*, & ne m'en servois point. En effet, vous voyez que tout le bas du corps est reposé.

fé sur ces *sièges des Persans* : & les jambes , aussi bien que les cuisses ; au lieu que sur nos *chaises* , les jambes sont tout debout. On est aussi beaucoup plus chaudement en cette posture , lors qu'il fait froid ; mais il ne faudroit pas essayer de s'*asseoir* ainsi chez nous ; car l'humidité de notre air , qui penetre tout , nous causeroit des maux aux jambes & aux cuisses , étant ainsi *assis* à terre. J'ai plusieurs fois mis ma main sous ces *fenêtres* des chambres à *Isfahan* , & ailleurs , qui sont posées sur la terre , sans aucun plancher , pensant qu'il n'étoit pas possible que je ne trouvasse la terre moitte ; mais je la trouvois toujours fort sèche ; si nous couvrions ainsi la terre de *Tapis* en *Europe* , nous les trouverions pourris au bout d'un an , en la plupart du *Pais*.

Pour les *lits* à se coucher , ils sont simples , comme les autres *meubles*. Ils consistent en un *Matelas* qu'on étend le soir sur le *Tapis* de la chambre , en un *Drap* qu'on étend par dessus , en une *couverture* cotonnée pour se couvrir , & en deux *Oreillers* de Duvet. Les beaux *Matelas* sont de *Velours* : & les *couvertures* sont de *Brocard de Soie* , ou d'or & d'argent , de toutes couleurs. Le matin , on plie le tout en une grande *toilette* de *tapis* , où on le met à la garde-robe ; & ce sont là les *lits* des *Orientaux*. Ils ne connoissent point les *lits* élevez & dressés sur quatre colonnes. Ils sont accoutumés à coucher ainsi à terre. La bonté de l'air les dispense du besoin de *châlits* & de *tours de lits* , qui sont nécessaires dans les *païs* humides. Je ne me lasse point de redire le bonheur qu'ont ces peuples de vivre dans un climat peu nécessaire , en comparaison des
no-

nôtres ; car les besoins temporels étant la source des peines que nous endurons, & pareillement l'occasion des vices & des passions qui nous travaillent ; c'est une grande félicité de vivre dans un país où ces besoins ne sont, ni si divers, ni si pressans.

J'ai observé ailleurs comment ils *éclaircent* leurs logis, à quoi ils ne se servent gueres de *chandelles*, mais de *lampes*, où ils font brûler, au lieu d'*huile*, du *Suif blanc*, pur, & fin, comme la *cire*, & qui ne sent point du tout. On se sert aussi quelquefois de *bougies* : & entr'autres de *bougies de senteur*, faites de *cire* paitrie avec de l'*huile de canelle* ou de *girofle*, ou de quelque autre *aromate*.

CHAPITRE XIV.

Du Luxe des Persans.

LE *Luxe* des *Persans* est particulièrement grand dans le nombre des *Domestiques*. Il est vrai qu'on en a beaucoup plus aux *Indes* qu'en *Perse* ; mais dix *valets* aux *Indes* ne courent pas tant que trois en *Perse*. Les *Grands Seigneurs* ont des *Domestiques* de toutes les qualitez qu'en a le Roi : & avec les mêmes titres. C'est la ruine des maisons, que cette foule de *valets*, ayant presque tous des femmes, & leurs gages, quelque gros qu'ils soient, n'étant pas suffisans pour entretenir leur famille, il faut qu'ils trompent, & qu'ils pillent leur Maître.

Le *Luxe* des *Persans* est grand aussi dans les *habits*, dans les *Ornemens de pierreries*, dans les *harnois des chevaux*. J'ai parlé de la *somp-*

tuo-

usage des habits. Pour les *Pierreries*, les hommes en portent beaucoup aux doigts, & presque autant que leurs femmes. Vous leur verrez quelquefois jusqu'à quinze ou seize *Bagues* aux doigts, cinq ou six à un seul doigt; mais ils n'en portent qu'aux trois doigts du milieu. Les *Bagues* des hommes sont montées en argent, avec un corps fort délié: c'est afin de pouvoir faire leurs prières sans les ôter, car ils trouvent qu'il est mal-séant de prier Dieu avec tant d'*Ornemens d'or*, à cause qu'il faut se présenter devant Dieu humble & pauvre, pour mieux exciter sa pitié, & pour attirer ses grâces; c'est comme ils s'en expliquent: & ils croient qu'ils se mettent en cet état, en n'ayant point d'*or* sur eux, quoi qu'ils aient des *Pierreries*, ce qui est néanmoins la superstition la plus absurde. Aussi les gens sensés qui ne sauroient s'accommoder de cette distinction quittent leurs *Bagues*, & tous autres *Ornemens*, quand ils veulent faire leurs prières. Les femmes ne sont pas si superstitieuses; car toutes les *Bagues* qu'elles portent sont faites d'*or*. Outre les *Bagues* que les hommes portent aux doigts, les gens riches en portent des paquets de sept, huit & plus dans leur sein, pendues à un cordon passé au cou, où leurs *cachets* sont attachez, & une petite *Bourse*. Tout cela ensemble se passe dans leur sein entre leur *Veste* & leur *Robe*, & ils l'en tirent lors qu'ils veulent mettre le seau à quelque écrit, ou pour se recréer la vue, en regardant leurs *pierreries*, ou pour les montrer aux gens: car ils font grande parade de leurs *bijoux*, de même que les femmes dans notre pays monstroient les *cachets* & les

les autres petits *joyaux* qu'elles pendoient au côté avec leurs *montres*, il y a quelques années. Les *Persans* portent outre cela des *Pierreries* à leurs *armes*, comme à leur *Poignard*, & à leur *Epée*, qui en sont couvertes, lors qu'ils en ont le moyen, ou qui sont d'*or émaille*, comme le sont aussi le *bandrier*, & les *agraffes*. Ils passent le *Poignard* dans la *ceinture*, & l'y attachent avec un *cordon*; appliquant à l'endroit du nœud une *enseigne ronde de pierreries*, qu'ils appellent *Rose de Poignard*. Après, ils portent des *Pierreries* à la tête, à leurs *bonnets de Sophy*, qu'ils mettent les jours de fêtes solennelles. Il y a de ces *bonnets* chargés de cinq & jusqu'à six *aigrettes des Pierreries*, comme vous en avez vu dans les *figures* précédentes. Personne n'en peut mettre au *Turban* que le Roi seul, à la réserve des nouveaux mariés, qui ont la permission d'en porter durant leur nœce. Après avoir tant parlé de *Pierreries*, j'observerai que les *Persans* aiment particulièrement les *Pierres de couleur*, & beaucoup plus qu'on ne fait en *Occident*; ce qui vient peut-être de ce que l'épaisseur de notre air empêche qu'elles n'aient cet éclat, qu'on leur trouve dans les *Pais chauds* & secs comme la *Perse*.

Les *Harnois* des gens de condition sont ou d'*argent*, ou d'*or*, ou de *Pierreries*: Quelques-uns sont attacher sur le cuir du *barnois* au lieu d'ouvrages d'*orfèvrerie*, des *Ducats d'or* tout du long pour éviter de payer des façons. Les *selles* sont garnies d'*or massif*, devant & derrière, le *coussinet* de la *selle*, qui n'est pas attaché à la *selle*, comme chez nous, & qui reborde de quinze à seize pouces sur la croupe, com-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 165

comme une petite housse, est en *broderie*, & quelques-uns l'ont en *broderie de Perles*. Ils mettent outre cela à leurs chevaux, soit pour la parade, soit pour le froid, une riche *bouffesse*, qui pend beaucoup plus bas que les nôtres.

Le grand *Luxe* des *Persans* est en leurs *Serails*, dont la dépense est immense, par le nombre des *femmes* qu'ils y entretiennent & par la profusion que l'amour leur fait faire. Les riches *habits* s'y renouvellent continuellement, les *Parfums* s'y consomment en abondance, & les *femmes* étant élevées & entretenues à la plus molle & la plus fine volupté, elles mettent tout leur artifice à se procurer les choses qui la flatent, sans se soucier de ce qu'elles coûtent.

Quand un homme de qualité va en *visite*, il fait marcher un ou deux *chevaux* de main, menez en lisse, chacun par un *domestique* à cheval. Deux, trois, quatre *Valets de pied*, plus ou moins, selon sa condition, courent devant son *cheval*, & à côté. Il a de plus derrière lui un *homme à cheval* qui porte sa *boiteille de Tabac*, un autre qui lui porte une *toilette de broderie*, où il y a d'ordinaire un *justaucorps*, & un *bonnet*: & un autre homme qui n'est que pour l'accompagner. S'il va à la *Promenade*, il meine un autre *valet à cheval*, avec un *yaklan*, qui sont deux petits coffres carrez, où on met de quoi faire une légère collation, avec un *Tapis* par dessus. Lors qu'il s'arrête en quelque lieu, soit un jardin, soit le bord d'une eau, ou quelqu'autre endroit, on étend un *Tapis* sur lequel il s'assied, & se met à fumer. Si cet homme de qualité
va

va à la *chasse*, un *Fauconnier*, ou deux, aussi à cheval, l'*oiseau* sur le poing, se joignent à ce train ; & c'est-là comme vont les gens de qualité en *Perse*.

CHAPITRE XV.

De la Nourriture des Persans.

Avant que de traiter de la manière dont les *Persans* se *nourrissent* ; je croi qu'on apprendra volontiers quel est la *boire* & le *manger* de tous les peuples *Orientaux* en général.

Je dirai d'abord que les peuples de l'*Asie*, mangent beaucoup moins que ceux de l'*Europe*. Nous sommes des *Loups* & des *bêtes carnacieres*, en comparaison d'eux. Je n'en attribue pas la cause entièrement à leur sobriété, en prenant ce terme pour la vertu qui dompte la gourmandise. Les raisons en sont plus grossières, car c'est premièrement qu'ils habitent des climats plus chauds que nous ne faisons. Secondement que leurs climats n'ont pas autant d'aliment, c'est-à-dire ni la variété, ni l'abondance des nôtres ; en troisième lieu qu'ils ne s'exercent point l'appetit, par ces exercices du corps, qui nous occupent si fort, comme la Promenade, la Danse, la Paume, le Mail. Ils sont sédentaires comme des reclus, en comparaison de nous. Une quatrième raison, est le continuel usage du Tabac, lequel amortit encore beaucoup la faim, comme chacun fait ; & les *Orientaux* ont toujours la pipe à la bouche. Une cinquième, c'est que le vin, & les autres liqueurs

DESCRIPTION DE LA PERSE. 167

queurs fortes qui excitent aussi l'appétit, leur sont interdites. Une sixième, est qu'ils font un usage immodéré d'*Opium* & de diverses boissons froides & assoupissantes. Ces raisons & d'autres semblables sont les causes de la frugalité des *Orientaux*. On fait souvent une vertu à des peuples, d'une habitude, qui n'est qu'un effet de la constitution du climat.

Les *Turcs*, les *Persans*, & généralement tous les peuples *Mahometans* de l'*Asie*, jusqu'aux extrémités des *Indes*, mangent toutes sortes d'*animaux* que leur *Religion* n'a point déclarés impurs, sans autre différence d'un pays à l'autre que celle que le climat & l'abondance y apportent. Les *Turcs*, par exemple, qui habitent un pays moins chaud, & plus propre pour le pâturage, mangent plus de chair, & sont aussi accoutumés à leurs *Chiorbas*, qui sont des potages de grains & de légumes, que nous le sommes aux nôtres; au contraire des *Persans*, qui étant sous un climat plus chaud, & moins abondant, je parle en général, usent fort de *Fruits*, de *laitages*, & de *Confitures*.

Ce que je dis, que ces peuples *Orientaux* mangent de toutes sortes d'*animaux* permis, se doit ainsi entendre, qu'ils en peuvent manger, & qu'ils en mangent quelquefois; car il est très-certain qu'ils ne sont adonnés, ni au *Poisson*, ni au *Gibier*, ni au *Bœuf*, ni au *Veau*; je parle toujours en général. Le *Mouton*, l'*Agneau*, le *Chevreau*, & la *Poule* sont leurs mets communs, & plus estimés, particulièrement en *Perse*, où c'est le manger ordinaire des pauvres & des riches, ce qu'ils aiment & ce qu'ils appréhendent le mieux.

Les

Les *Turcs* font trois repas par jour, & tous trois de choses cuites & chaudes. Les *Persans* n'en font que deux; car ce n'est pas un repas qu'un verre ou deux de *Caffé*, avec un petit morceau de *pain* qu'ils prennent de fort bonne heure. La raison de cette difference ne vient que du climat, comme je l'ai dit. Le froid en *Turquie* resserrant au dedans la chaleur naturelle cause plus d'appetit, & fait qu'on y consomme plus d'*alimens*; d'où vient qu'il faut aux *Turcs* des mets plus nourrissans & en plus grande abondance; outre que par cette même raison de climat, les *Turcs* sont plus en mouvement & s'occupent à plus de sortes d'Exercices, soit à pied, ou à cheval. Il n'en est pas de même des *Persans*, la chaleur & la seicheresse de leur air engourdissent leurs corps, & par conséquent il leur faut moins d'*Alimens*.

J'ai dit que les *Persans* ne font que deux Repas. Le premier est de *Fruits*, de *Laitages*, & de *Confitures*. Toute l'année ils ont du *Melon*, huit mois durant du *Raisin*: le *fromage*, le *lait caillé*, & la *creme*, ne leur manquent jamais, ni les *Confitures*. Voilà communément les *mets* de leur *diner*, qu'ils font entre dix heures & midi; excepté les jours de festin, qu'ils servent des *mets de Cuisine*. Leur *Souper* est composé de *Potages* faits aux *Fruits* & aux *Herbes*, de *Roti*, cuit au four, ou à la poile, ou à la broche: d'*œufs*, de *legumes*, & de *Pilo*, qui est également leur *aliment* le plus délicieux, & leur *Pain quotidien*.

Quant à la manière d'*apprêter* & de *cuisiner*, on ne la peut assez louer; car elle est fort simple. Les *Ragouts*, les *beatilles*, les *salades*, les
vian-

viandes salées, & *marinées* sont inconnuës à leurs tables. Il n'y a pour réveiller l'appetit que des tranches de *Citron*, & un peu d'*herbes fortes*, dont on met une pincée à côté de chacun, avec une *Rave* ou deux. L'assaisonnement des *viandes* est aussi fort temperé : point de *poivre pilé*, peu de *sel*, peu ou point d'*Ail* : en un mot, rien de ce qu'on recherche chez nous si avidement, & que l'on emploie avec tant de profusion pour provoquer l'appetit. Vous observerez qu'ils ne pilent jamais le *poivre* ni les autres *épiceries*. Ils disent qu'en poudre elles sont mauvaises : & ils les mettent entières dans leurs *alimens*, afin qu'on n'en prenne que le suc & non la matière, qu'ils tiennent fort indigeste.

Pour parler à présent du *service* de leurs *Tables*, on y sert tout à une fois, ce qui se pratique à la Table du Roi même. Quelque *Régal* qu'on fasse, & de quelque pays que soient les conviez, le *Repas* ne dure que demi heure. J'ai admiré l'égalité de leurs *gouts* dans le manger. On n'entend personne se plaindre pour trop ou trop peu de *sel* à la *viande*, pour l'*aigre*, pour le *doux*, pour l'*épice*, pour être *trop cuit*, ou *pas assez cuit*. On ne met ni *poivre*, ni *sel*, ni *huile*, ni *vinaigre* à leurs *Tables* : chacun a le *gout* simple & aime les mêmes choses. Voilà leur manière de vivre. C'est aux gens sages & sensés à juger si cette nourriture simple & frugale doit céder, ou être préférée, à celle de l'*Europe* où il y a tant de variété & de profusion.

Les *Chrétiens Orientaux* dispersés parmi les *Turcs* & les *Persans*, ne vivent pas tout-à-fait comme eux ; car ils sont la plupart friands de

Gibier, de *Poisson*, de *Ragouts*, & de *Viandes noires*, soit que le *vin* & l'*eau de vie*, dont ils usent souvent avec excès, les y porte, soit que ces jeûnes austères & fréquens qu'ils pratiquent par coutume, les rendent avides & gourmands; soit qu'ils deviennent friands en *Europe*, où ils font de longs séjours, par l'usage de nos *ragouts* & de nos *apprêts de Table*.

Aux *Indes*, jusqu'à la *Chine*, & au *Japon*, soit dans les *Isles*, soit en *Terre ferme*, la *Religion* divise les hommes dans le vivre, comme dans le culte, & dans la créance; car tous les *Gentils*, généralement parlant, ne mangent rien qui ait eu vie, ou qui l'ait pu avoir, qui ait germe ou levain. Je dis généralement parlant, car il y a quelques *Tributs*, ou *Sectes* (les *Portugais* les appellent *Castes*,) qui se sont licentiées à manger de quelque sorte de chairs. Pour les *Mahometans* des *Indes* ils mangent de la *viande*, mais beaucoup moins qu'ailleurs, par la raison du climat, comme je l'ai dit. Le *Chevreau* & les *Poules* sont leur *viande* ordinaire, parce qu'elle fait moins de sang, & parce qu'elle est plus aisée à digérer. Les *legumes*, les *grains*, les *racines*, & les *herbes* sont leur *manger* commun. Ils en corrigent les cruditez avec le *beurre*, qu'ils mêlent par tout, & dont ils tirent leur plus vive substance, aussi-bien que les *Gentils*. L'*Inde*, à la considérer en son tout, est assurément un des *Pais* du monde le plus fertile, tant en gros *bétail*, qu'en *grains* & en *beurre*, comme il est le plus stérile en *gibier*, en *poisson*, & en *fruits*.

Le *Ris* est l'*aliment* le plus commun & le plus estimé de toute l'*Asie*, & l'on en trouve
par

DESCRIPTION DE LA PERSE. 171

par tout en *Orient*. Comme il est léger & froid on le préfère au *pain*, & même il sert de *pain* aux Païs les plus Méridionaux, où il sert à bien des gens de seul & unique *aliment*. Le *Ris* est aussi très-bon aux malades. *Matthiöle*, & d'autres sçavans Naturalistes de notre Europe, ont reconnu de cet excellent *grain* tout ce que j'en dis. On l'apprête en bien des manieres différentes, que je réduirai à trois. La premiere est de cuire le *Ris* à l'eau, sans aucun assaisonnement, & alors ou l'on le résout en bouillie, pour faire les bouillons des malades, ou l'on le cuit sec pour servir de *pain*. La seconde maniere est d'en faire des potages avec des *legumes*, ou avec des *laitages*, ou avec de la *viande*. La troisiéme est d'en faire du *Pilo*, & du *Kiche-ry*, ces mets si exquis, & si vantez des *Orientaux*. Je dirai ci-dessous comment on cuit le *Pilo* & les potages au *Ris*; je parlerai seulement ici de la premiere sorte d'appréts, & comme elle se fait dans les divers lieux des *Indes*, où elle est la plus usitée.

Mais il faut observer auparavant que le *Ris* de l'*Asie* est plus tendre, & plus aisé à cuire, à proportion que les Païs où il croît sont plus Méridionaux. Aux *Indes* un bouillon suffit pour cuire le *Ris*, & même là où il est le plus dur. On le lave bien en le frottant avec les mains, on le secoue, & on le met dans le pot, où il est aussi-tôt cuit; & même en plusieurs endroits des *Indes* on n'a point besoin d'eau pour le cuire, on ne fait que mettre un linge mouillé sur le pot sous le couvercle. J'en ai vû cuire dans un *bambou*; c'est ce gros roseau creux & dur, qui croît aux *Indes*, dont

il y en a de gros comme la jambe. Ils ont une pellicule interieure plus solide & condense que le bois : quand le feu a pénétré jusquelà , on ôte le *bambou* demi-brûlé de dessus le feu , & on en tire le *Ris* bien cuit. Je raporte ces petites particularitez à cause que nôtre *Ris d'Italie* est si dur , & qu'on a tant de peine à le cuire. Lors que je recherchois la cause de cette difference dans la cuisson du *Ris* , qui étant le même , ne peut pourtant cuire également vite par tout , à beaucoup près , j'ai appris que les eaux font beaucoup à cette cuisson. Les unes étant plus pénétrantes & plus dissolvantes que les autres , & les unes ramolissant ce *grain* en le cuisant , au lieu que les autres le durcissent sensiblement. Je n'en conçois pas bien la raison , mais je ne rejette pas pour cela la chose , l'experience faisant voir en ces pais-là dans la peinture des toiles & de la porcelaine , combien l'eau dont on se sert contribue à leur beauté. Je dirai là-dessus , par maniere de digression , que les plus belles *toiles peintes* se font sur la Côte de *Coromandel* , mais il y a une difference palpable aux connoisseurs , entre ce qui se fait dans un village , & ce qui se fait dans un autre , sur tout en la vivacité ; chose que l'on attribue constamment à l'eau où l'on passe ces *toiles* , qui suivant qu'elle a plus ou moins de limon , ou de salure , ou de vapeur fuligineuse , ternit ou conserve l'éclat des couleurs , en étend la couche , ou la conserve comme le peintre l'a mise. On raporte la même chose touchant la *porcelaine* , en disant que c'est par cette même raison des qualitez differentes qui se rencontrent dans l'eau , d'où dépend
le

DESCRIPTION DE LA PERSE. 173

le beau vernis de cette terre précieuse, que l'on n'en fait qu'en peu d'endroits de la *Chine* & du *Japon*; sur quoi on m'a assuré une chose assez remarquable. C'est que la *porcelaine* ne se fait point sur le lieu où on prépare la terre, mais sur les lieux où passe l'eau qui est propre à lui conserver l'éclat de la peinture; de façon qu'il se trouve qu'on prépare la terre à un endroit du Royaume, & qu'on la met en œuvre en un autre fort éloigné. On dit qu'il n'y a qu'un lieu en tout le *Japon*, où il soit permis de cuire de la *porcelaine*: & qu'afin que la fabrique n'en empire pas, on ne peut allumer les fourneaux où on la fait cuire, ni les ouvrir, qu'en présence du Magistrat.

Pour revenir au *Ris* cuit à l'eau, on sert sur des assiettes celui qu'on prépare sec, en petits pains, de la forme d'un *chou de pâtissier*. Le menu peuple le sert dans de grands plats creux, où chacun le prend à poignée. On tient qu'il est bien apprêté lors qu'il est si bien cuit qu'il fond dans la bouche, & que néanmoins il est si sec, qu'il tombe grain à grain le grain non écaché; & qu'on ne se fallit aucunement les doigts en le prenant. On s'en sert de pain aux Païs les plus Meridionaux des *Indes*, comme je l'ai dit, & parmi tous les *Europeans Indianisez*, comme au Fort *St. George*, à *Batavia*, & à *Goa* particulièrement. J'ai éprouvé dans le long séjour que j'ai fait en *Orient*, qu'à mesure que l'on s'habitue à l'air du païs, on s'habitue aussi au *Ris*, & on se dégoûte du pain. Le *Ris* est en effet un aliment très-délicieux & très-sain. Il est léger, il rafraîchit, il est doux au goût, il se

digere très-promptement & sans peine. Il fait peu de sang & peu d'excremens, & n'excite point de vapeurs. Tout cela est excellent dans les climats chauds & épais, comme les *Indes*, mais ailleurs & dans les nôtres, il ne seroit pas trouvé de même, l'air de l'*Europe* demandant des *alimens* solides, piquans, & succulens; chose que je ne me laisse point de redire, parce qu'à mon avis, la diversité de climat étant bien observée, on en juge beaucoup mieux du *vivre*, des *habits*, du *logement* des divers Peuples du monde; comme aussi de leurs *Coûtumes*, de leurs *Sciences*, de leur *industrie*, & si l'on veut encore des fausses *Religions* qu'ils suivent. Ce que j'estime le plus dans le *Ris*, c'est sa propriété à temperer & à purifier le sang. Pour la *nourriture* des febricitans, & de plusieurs autres sortes de malades, on le pile, & on le fait cuire dans beaucoup d'eau, avec quoi on en fait une *bouillie* plus ou moins liquide, comme on veut. Quand ils sont convalescens, on mêle du *Sucre*, du *lait d'Amande*, & un peu de *Cannelle* dans cette *bouillie*, ce qui la rend fort délicate & nourrissante. Il n'y a rien de plus aisé, de plutôt fait, & à meilleur marché. Une écuelle de cette *bouillie* étoit d'ordinaire mon *souper* lors que j'étois las, ou incommodé, & je m'en trouvois toujours fort bien.

Il y a une sorte de *Ris* aux *Indes*, dont les *Portugais* font grand cas, & qu'ils appellent *Ris odoriferant*. Les grains de ce *Ris* ont la plupart une ou deux petites rayes rouges sur la peau, & ils rendent une odeur plus forte & plus agréable que le *Ris* commun. Mais c'est en cela seulement que consiste son parfum.

J'ai

DESCRIPTION DE LA PERSE. 179

J'ai apporté de ce *Ris* en *Europe*, partie battu, partie non battu, ou en paille, mais l'un & l'autre avoit également perdu sa bonne odeur. Les *Persans* appellent ce *Ris*, *Ris de bonne senteur*, ou *Ris fin*. Le *Ris* des *Indes* a le grain presque de moitié plus petit que celui de *Perse* & de *Turquie*; mais il ne s'enfle, & ne s'amolit pas tant que celui de *Perse* & de *Turquie*, & on le tient pour beaucoup moins rafraichissant. Pour le prix, il ne revient qu'à environ deux liards la livre à *Bengale*, & à la Côte de *Malabar*, qui sont les *Pais* où il y en a en plus grande abondance. À *Surat*, qui est à l'autre bout des *Indes*, le plus excellent *Ris* vaut un sol la livre, le commun huit deniers.

J'ajoute que la bonté du *Ris* ne se connoît ni à la vûe, ni à l'odeur. Elle ne se connoît qu'à la cuisson, & consiste en ce qu'il cuise vite, qu'il conserve son grain entier, & qu'il s'enfle. Le *Ris* nouveau est moins estimé que l'autre, à cause qu'il ne s'enfle point, mais il ne faut pas le garder trop long-tems, car quand il est vieux de quatre ans, il a perdu son odeur.

Le pain de froment est en usage presque par toute l'*Asie*. J'ai traversé la *Turquie* trois fois, par differens endroits, & par tout j'y ai vu manger du pain; car je ne compte pas dans la *Turquie* les côtes de la *Mer noire*, depuis le *Marais-Meotide* jusqu'en *Georgie*, où le peuple vit d'une espèce de *Mil*, & où il y a très-peu de *Ris* & de *Bled*, puis que les *Turcs* n'ont pas pris possession de ces *Pais*-là, se contentant d'en tirer des tributs, & de les ravager de tems en tems, pour les contenir

mieux dans la sujétion. En *Perse* il y a divers endroits où l'on mange très-peu de *pain*, soit à cause de l'abondance de *Ris*, comme le long de la *Mer Caspienne*, soit par la disette de *Bled*, comme sur les côtes de l'Océan; cependant on y trouve du *pain* par tout. Il y en a par tout aussi dans les *Indes* quoiqu'on en mange beaucoup moins qu'en *Perse*, & en *Turquie*; & le *Bled* est, ou crû sur le lieu, ou apporté du voisinage; mais il y en a infiniment moins que de *Ris*, soit parce que le *Ris* est plus recherché & plus salutaire dans les climats chauds, & où l'air est pesant. Les Isles de l'Océan Oriental & la Terre ferme proche la *Ligne*, ne portent point de *Bled* que je sache. *Madagascar*, qui s'étend au deçà du *Tropique*, n'en a point non plus. Il vient en herbe, mais non en épi, l'ardeur du Soleil le brûlant avant qu'il monte en grain. Le Commerce en fournit ces Pais-là, & tous ceux qui en ont disette. On en charge à *Surat* pour *Java* & *Sumatra*, & en beaucoup d'autres endroits. Les *Hollandois* y en font aussi provision pour *Batavia*. Il y a pareillement peu de *Bled* en *Afrique*, hormis aux lieux où il y a des *Colonies Europeanes*: & en général il y en a peu entre les *Tropiques*. De grands Pais ne vivent que de *Mil*, d'autres que de *Ris*, d'autres que de *Dattes*, d'autres que de *Cassave*, comme dans l'*Amerique*. Il croît de fort bon froment au *Cap de bonne Espérance*, par le labeur des *Hollandois*. Les naturels du pais n'en cultivent point par pure paresse & par aversion pour le travail. Ces peuples, qu'on appelle *Hotentots*, sont les plus sales, les plus lâches, & les plus brutaux

Bar-

Barbares, que j'aye vûs dans tous mes voyages. Au reste, les *Mabometans*, & les *Gentils* généralement, font leur *pain* sans levain, que leur Religion interdit.

Quant à leur maniere de faire le *pain*, je parlerai d'abord de celle des *Gentils*, qui est très-simple; car non seulement ils cuisent leur *pain* chaque jour, mais ils le cuisent au moment même qu'ils le veulent manger. Après s'être lavé tout le corps, selon les préceptes de leur Religion, ils prennent la *farine* dans un bassin de métal ou de bois; la paétrissent, & la couvrent. Ils allument ensuite un peu de feu entre trois pierres, sur lesquelles ils mettent une plaque de fer, mince comme une pièce de quinze sols, ronde, d'un pié de diametre, plus ou moins, selon la quantité de pain qu'il faut. Elle n'est pas haute de terre plus de seize à dix-huit pouces. Quand elle est chaude, ce qui est bien-tôt fait; ils reprennent la pâte, en font une galette à peu près aussi mince que la plaque, & de la même grandeur, & la mettent dessus. Elle cuit pendant qu'ils en aprêtent une autre: & après qu'elle est cuite, ils la tirent, & l'appuyent contre les pierres, le dessus vers le feu, afin qu'elle cuise un peu davantage. Un homme en moins d'une heure pétrit & cuit du *pain* pour une douzaine de personnes; car pendant qu'il aprête une galette, il en tient une autre sur la plaque, & une autre contre le feu, & ainsi de suite, ce qui va fort vite, & sans grand attirail, comme on voit. Voilà le *pain* commun des *Indiens*, sur lequel ils jettent toujours quelque graine forte, ou qu'ils frottent de leur *bing*, qui est l'*assafœtida*, qu'ils aiment

extrêmement. Les gens riches ne mangent guère que du *Gateau au sucre* & au *beurre*.

Je n'ai point vû employer de *Musc*, & d'*Ambre-gris*, dans le manger commun, en aucun Pais de l'*Asie*, où j'aye été. Les *Turcs* en mettent dans leurs *Sorbets* fins, & particulièrement dans celui qu'ils appellent *Sultani*, comme qui diroit *Royal*. Les *Persans* n'en mettent ni dans le boire, ni dans le manger, mais ils en employent beaucoup en plusieurs sortes de *confitures*, & dans leurs *confections*, qui sont faites les unes pour fortifier seulement, les autres pour exciter à l'amour, & dont les gens de condition prennent d'ordinaire devant & après le repas, sur tout lors qu'ils se visitent, & qu'ils se réjouissent. J'ai observé ci-dessus combien ils en consomment en leurs pâtes de senteurs, dont les femmes portent de grandes boîtes plates sur l'estomach, pendues au cou à des chaines d'or, ou de pierreries, selon leur qualité; lesquelles tiennent ordinairement à peu près trois onces de pâte; car elle est fort pesante. Les femmes *Persanes* sont en général fort prodigues de parfums. Aux *Indes*, on met encore moins le *Musc* & l'*Ambre* dans les *alimens*, à cause de la grande chaleur; mais les hommes & les femmes s'en servent avec profusion, comme ailleurs, & davantage même, le corps étant comme plus débile que dans les pais froids, & ayant plus besoin d'être soutenu pour les plaisirs de l'amour. Je me souviens qu'étant à la solemnité de la Nôce des trois Princesses Royales de *Colconde*, l'an 1679. que le Roi leur Pere, qui n'avoit qu'elles d'enfans, marioit en même jour, on donnoit des parfums.

DESCRIPTION DE LA PERSE. 179

sums à tous les invitez à leur arrivée. On les jettoit sur ceux qui étoient vêtus de toile blanche; mais on les donnoit à la main à ceux qui étoient vêtus d'habits de couleurs, parce qu'on auroit gâté leurs habits en les jettant dessus; ce qui se faisoit de cette maniere. On jettoit sur le corps une bouteille d'*Eau-rose* d'environ demi septier, une autre bouteille plus grande d'eau teinte au saffran, en sorte que la *veste* en fût teinte : puis par dessus on frottoit les bras & le corps d'un *parfum* liquide de *labdanum* & d'*Ambre gris*, & on mettoit au cou un gros cordon de *Jasmin*. On m'a parfumé de même (au saffran près) dans plusieurs grandes maisons de ce pais-là, & ailleurs. Cette caresse, & cet honneur, sont d'un usage universel entre les femmes qui ont le moyen de fournir à ce luxe. En *Perse*, & aux *Indes*, on garde les *Sorbets* liquides & en sirop, à cause de la chaleur de l'air, qui les dessecheroit trop & les durceroit comme une pierre. Mais en *Turquie*, on les garde en poudre comme la *Cassonnade*. Celui d'*Alexandrie*, qui est le plus estimé dans tout ce grand Empire, & que l'on y transporte par tout, est presque tout en poudre. On le garde en pots & en boîtes; & lors que l'on le veut employer, on en met une cueillerée dans un grand verre d'eau. Il se mêle avec l'eau de lui même sans qu'il le faille battre comme nous faisons nos sirops, & il fait une liqueur excellente. On accommode aussi dans tout l'*Orient* le *sorbet* comme du *Sucre* en plume. J'en ai vû en *Perse* des pains si légers qu'ils ne pesoient que douze onces, étant de la grosseur des pains de *sucré* de huit livres. La sœur

du feu Roi *Abas* second, & Tanté de *Soliman* troisième depuis régnant, Princesse très-génereuse, avec qui j'ai fait beaucoup d'affaires quatre ans durant, comme je l'ai dit ailleurs, m'envoyoit de tems en tems des régals de *confitures*, où il y avoit toujours de ces *sorbets* en plume, qui étoient exquis & merveilleux, aussi bien que les *confitures*. Je dirai en passant, qu'en *Perse*, en *Turquie*, & aux *Indes*, les gens de condition font le *suc* chez eux, de même que les *confitures* & les *Sorbets*. Les *Sorbets* sont ordinairement de *violette*, de *vinai-gre*, de *jus de grenade*, & particulièrement de *jus de citron*. Le mot de *sorbet* se prend en *Orient* pour *Potion* ou *Breuvage mixtionné*.

Les *Orientaux* ont une autre sorte de *sorbet* plus commun. C'est de mêler dans de l'eau avec un peu de *Suc*, ou avec un peu de *sel*, le *jus de citron*, ou le *jus de Grenade*, ou le *suc d'ail*, ou d'oignon. Ils appellent cette sorte de *Sorbet*, *Truchi*, c'est-à-dire *aigret*. On en sert toujours aux repas dans de grandes porcelaines, avec des cueillères de bois, creusées, & à long manche. Ces *liqueurs* servent à exciter l'appetit, de même qu'à étancher la soif. On en prend des cueillerées durant le repas pendant lequel on n'est pas accoutumé à boire.

On m'a fait souvent la question, si l'abstinence de *chair* fait vivre plus long-tems ceux qui l'observent, que ceux qui ne l'observent pas, sous un même climat. A quoi je répons en un mot que non. Les *Banjans*, qui ne mangent jamais de *chair*, ne vivent point plus long-tems que les autres *Indiens*, & je remarque de plus, généralement parlant, que l'on ne pousse point en *Orient* la vie si loin, sur tout

tout aux *Indes*, qu'on le fait en *Europe*; chose que j'attribue à ce qu'ils se servent trop tôt, & trop fortement des femmes; s'excitant, nonobstant la chaleur de leur climat, laquelle est extrême, par des *confections*, qui les consomment à mesure qu'elles les animent. Mais il est certain en revanche que les peuples de l'*Orient*, & particulièrement ceux qui s'abstiennent de chair, sont sujets à moins de maladies que les autres. Les grandes débauches de *viande* & de *brevage* sont mortelles aux *Indes* pour peu qu'elles durent : & c'est ce qui fait que les *Anglois* y vivent si peu, l'excès qu'ils font de *chair de bœuf*, & d'*Eau de vie*, de *sucre* & de *Palmier*, les abat en peu de tems. La variété des *Mets* y emporte aussi beaucoup d'*Europeans*, ou les fait bien languir. La diverse qualité des sucres de tant d'*alimens*, faisant un combat dans l'estomach, que cette partie affoiblie, par la dissipation perpétuelle d'esprits, ne peut soutenir. La maladie, qui les emporte presque tous aux *Indes*, prouve ce que je dis; car c'est communément la *Diarrhée*, ou le *cours de ventre*, qui dégénère incontinent en *flux de sang*; Maladie si fatale, qu'il n'y a que très-peu de gens qui en échappent. Mais il faut remarquer d'ailleurs, que si l'abstinence de chair fait jouir les peuples d'*Orient* d'une santé plus constante que nous, elle les empêche d'autre part de devenir aussi robustes & aussi vigoureux.

Je reviens présentement à mon sujet, qui est de la *Nourriture des Persans*. Ce ne sont pas de grands mangeurs, & quelques uns pensent que cela vient de ce que leur Païs n'est pas fertile, & n'abonde pas en *alimens*, mais

je ne suis pas de cet avis. Je croi au contraire, que leur País n'abonde pas en *alimens*, comme les nôtres, parce, qu'il n'en faut pas tant au peuple. Si leur frugalité étoit un effet de la disette de leur país, plutôt que de leur naturel, il n'y auroit que les gens de basse condition qui mangeroient peu, au lieu que c'est généralement tout le monde; & on mangeroit plus ou moins en chaque Province selon la fertilité du país, au lieu que la même sobriété se trouve par tout le Royaume. Ils font deux *Repas* le jour, comme je l'ai déjà observé, un de *fruits*, de *laitages*, & de *confitures*, entre dix & onze heures du matin qu'ils appellent *hazeri*, comme qui diroit *le prêt*, à cause que comme il ne faut qu'un moment pour l'aprêter, on peut dire qu'il est toujours prêt; & un de *viande* à sept heures du soir environ. C'est là leur *souper*, & leur grand *Repas*. Le matin, à leur levé, ils prennent du *café*, & quelques uns le prennent avec une *croute de pain*. Comme leurs jours ne sont pas si inégaux que les nôtres, ils gardent plus aisément leur règle de vie. Durant toute l'année, ils se couchent entre neuf & dix heures du soir, & se levent au point du jour. Chez le Roi on fait la *cuisine* deux fois le jour, parce qu'une partie du grand Serrail fait son grand *Repas* le matin, mais on ne sert de la *viande* à personne qu'une fois le jour, soit avant midi, soit au soir. Les Persans ne font point de *provisions*, généralement parlant, mais ils achettent les choses journellement ce qu'il en faut à chaque jour. Cela fait qu'ils les payent beaucoup plus cher, mais ils y trouvent, à ce qu'ils disent, encore mieux leur

DESCRIPTION DE LA PERSE. 183

leur compte, à cause du dégât que les *Domestiques* font de ce qu'ils ont en leur garde. Ils ne préparent point aussi les *viandes* un jour devant, ni ne gardent jamais rien d'un jour à l'autre. On tue le matin le *Mouton*, & l'*Agneau*, qu'on mangera le soir, & l'on ne tue la *volaille* que quand on la veut mettre au pot. La chair n'est point coriace, comme dans les pays froids, & les *Persans* croient que la meilleure *chair* est la plus fraîche tuée. On prépare seulement ce qu'il faut pour un *Repas*, & s'il reste quelque chose on le donne aux pauvres. Il n'y a pas une *crouste de pain* au logis, lors qu'on s'en va coucher ni aucun autre *aliment* cuit, ou crû.

Les *viandes* dont ils usent communément sont l'*Agneau* & le *Chevreau*, les *Chapons*, les *Poules*, les *Poulets*, & les *Oeufs*. C'est-là leur *aliment* ordinaire & réglé. On ajoute à cela par régal le *Pigeon*, le *Poisson*, la *Venaison*. Il n'y a pourtant gueres que le Roi, & quelques grands Seigneurs, qui en mangent, parce qu'on ne s'en soucie pas. Les pauvres gens dans les Provinces froides du Royaume mangent du *bœuf* & du *veau*, pendant l'hiver; mais on en tue si peu, si ce n'est parmi les *Chrétiens*, & les *Guebres*, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le *cochon* leur est défendu, le *lievre*, & tous les autres *animaux* qui sont interdits par la *Religion Judaïque*. Les *Persans* ne peuvent pas seulement entendre nommer le *Lievre*, parce qu'il est sujet à des pertes comme les femmes. Ils estiment le *Mouton* par dessus toutes les bêtes de la *Boucherie*, disant qu'il n'a nulle mauvaise habitude, & qu'on n'en peut par conséquent con-

traier

traçter de mauvaife en s'en nourriffant ; car leurs *Médecins* tiennent unanimement, que l'homme devient tel que les *animaux*, dont il fe nourrit. Ils fe louënt fort de leur maniere de vivre, difant qu'il n'y a qu'à regarder leur teint pour reconnoître combien elle eft plus excellente que celle des *Chrétiens*, qui mangent du *Bœuf* & du *cochon*, & qui boivent du *vin*. En effet, le teint des *Persans* eft uni. Ils ont la peau belle, fine, & polie, au lieu que le teint des *Armeniens* leurs fujets, fur tout des femmes, eft rude & couperofé : & leurs corps larges, & peſants exceſſivement. On pourroit auffi aifément attribuer la difference d'embonpoint entre les *Persans* & les *Armeniens*, à l'inegalité du *vivre* des *Armeniens*, qui font des jeûnes de trente & quarante jours de fuite, durant leſquels ils ne mangent que des *herbes* & de l'*huile* : & puis qui font autant de tems de fuite à faire excès d'*œufs* & de *chair* : au lieu que les *Persans* n'ont qu'un jeûne de trente jours, durant lequel encore ils ne changent point de *mets* ; mais ſeulement en mangent moins : & que durant toute le reſte de l'année ils vivent toujours d'égale maniere. On a en *Perſe*, depuis Février, juſqu'en Mai, la *viande de chevreau*, qui eſt, à mon avis, la plus délicieufe *chair* qu'on puiſſe manger ; & depuis Mars, juſqu'en Juillet, celle d'*agneau*, qui eſt auffi d'un goût très-excellent.

Le Pain des *Persans* eſt mince généralement, & comme des *Galettes*. On en a de pluſieurs fortes. Le Pain ordinaire eſt cuit dans des fours ronds, faits en terre, comme une foſſe profonde de quatre à cinq pieds, &

& de deux pieds de diametre. Ils appliquent le *Pain* contre le four : & comme ce *Pain* n'est pas même si épais que le doigt, sur tout au milieu, il est cuit en moins d'un quart d'heure. Ils ont encore le *Pain* qu'ils appellent *lavach*, qu'ils font rond, grand comme une assiette creuse, mince comme un parchemin qu'on cuit sur une platine : celui qu'ils appellent *Senguck*, c'est-à-dire *Pain de caillon*, parce qu'il est cuit dans des fours faits comme les nôtres, dont tout le fonds est couvert de cailloux gros comme des noix, à deux doigts de hauteur. Ce *Pain* n'est pas plus épais que le *Pain* ordinaire. Il est fait en long, & peze une livre & demie. Les *Boulangers* le cuisent sur les cailloux pour épargner le bois, ces cailloux prenant & gardant mieux le feu, & le donnant plus vite à la pâte; mais ce *Pain*-là est moins cuit en des endroits qu'en d'autres. Le *Pain* est généralement blanc, & bon, en *Perse*, & tout fait sans levain. On cuit le *Pain* deux fois le jour dans les bonnes maisons. C'est l'occupation des *Esclaves* de moudre le *bled*, de pétrir la pâte, & de la mettre au feu. On peut voir dans *Herodote* que c'étoit aussi la coutume au plus ancien âge du monde. On sème ordinairement sur tout le *Pain*, excepté celui qui est en feuille, quelque graine assoupissante, comme de la graine de pavot, de la graine de sésame, de celle qu'on appelle graine de la mielle, que les *Herboristes* nomment *Melanthium*. Cela endort, & c'est ce qu'on veut en *Orient*, où on se couche d'ordinaire après le *Repas*, tant le matin, que le soir. On apprend dans les anciennes *Histoires* qu'on servoit toujours
en

en *Orient* après le *Repas* de la graine de pavot blanc, rotie, pour le même effet. D'autres font semer de l'*anis*, ou du *fenouil* à la place.

On sert le matin aux gens de médiocre condition un de ces *Pains* là sur un bassin de bois peint & vernissé, mettant sur un bout du *pain* un carteron de *fromage*, & à côté du *pain* deux porcelaines, l'une de *lait aigre caillé*, l'autre de ce *lait aigre caillé*, delayé dans de l'eau, qui sert de *boisson*, & quelques *fruits*, sur tout du *Melon*. Si l'on a du monde avec soi, on sert à chacun un bassin garni de même. Le *fromage* en *Perse* ne se fait pas en masses solides. On le garde dans des peaux de chevre, comme nous faisons le *beurre* dans nos pots, & on le coupe, & on le sert presque en poussière. On mêle d'ordinaire dans le *lait aigre*, & sur tout durant les saisons chaudes, du *Fenouil*, de la *graine de Terebinte*, & quelquefois de petites *racines*, qui ont le goût de *cardon*. On sert le *lait* à la *glace*, de même que l'*eau* qu'on donne à boire après qu'on a mangé : & c'est là le *diné* des gens du commun. Chez les gens plus éminens, on sert, outre ces *mets* légers, du *Refiné*, ou *Vin cuit*, du *Paloudé*, qui est une sorte d'*Amidon* cuit au *Sucre*, plusieurs sortes de *Fruits*, des *Confitures*, de petits *Biscuits*, & quelquefois de petits *Pâtez*, ou quelques *viandes bachelées* ; mais ce n'est gueres qu'aux *Nôces*, & en des *Festins*, qu'on donne de la *viande* le matin : & quand cela se fait, on sert aussi des *Potages* de divers goûts, avec de la *viande* dedans, coupée menue. Au reste, personne ne se leve de sa place pour aller se mettre à table. On sert le *manger* devant chacun, au même endroit

droit où il est assis : & cela se pratique aussi chez les Grands, comme chez les petits. On apporte ce *bassin* devant vous à la place où vous êtes sans *nape* & sans *serviette*. On ne sert de *nape* au dîné qu'aux Festins, à cause qu'on y sert plus d'*assiettes*, & d'*écuelles*, ou *coupes*, qu'il n'en peut tenir sur le *bassin*, & à cause qu'il y a des *mets* qui engraisent.

Le *Souper* est composé de *Potages* avec de la *Viande* hachée mêlée de *pois* & d'autres *legumes* : & puis de *pilo*, qui est du *Ris* cuit avec de la *Viande*, & parce que ce *Ris* tient lieu de *Pain*, on ne donne guere à *Souper* que du *Pain* en feuille qui sert d'*assiette* ou de *couvert*, excepté aux festins où l'on donne de trois à quatre sortes de *Pain*.

On sert à chacun deux ou trois de ces sortes de *Pains* en feuille, & par dessus une poignée d'*herbes* fortes pour servir de *Salade*. Quelquefois on donne aussi une fort petite saliere, mais cela se fait en fort peu de lieux. On porte le *manger* à la bouche avec les doigts. On déchire aussi la viande avec les doigts, on l'enveloppe de *Ris*, comme si l'on faisoit une pelotte. On y met un peu de *Sel* avec le pouce, & on porte ce gros morceau à la bouche, qu'on avale sans le macher comme nous faisons le *Potage*. Cela se mange vite, & est fort nourrissant, & ainsi le *Repas* ne dure pas long-tems ; d'autant plus qu'on parle fort rarement en mangeant. On sert avec les *vian-*
des des *coupes* de *sorbets*, avec une *cueillere* de bois, chacune longue d'un pied comme je l'ai dit, afin de la porter plus facilement à la bouche. C'est-là la *boisson* du *souper*. On n'en donne point d'autre durant le *Repas*. A la
fin,

fin, on apporte à laver avec de l'eau chaude pour se dégraisser la main que chacun essuye à son mouchoir, & puis on donne de l'eau à la glace à qui en demande, ou bien du *forbet*.

Comme le *Pilo* est le grand *Mets* des *Persans*, je rapporterai comment on l'apprête. C'est proprement du *Ris* cuit au *bouillon* de viande, ou au *beurre*, de manière que les grains demeurent entiers, sans se fendre, & sans être aussi ni secs ni durs, mais si bien cuits qu'en le mettant à la bouche, ou le pressant des doigts, ils se mettent en pâte. On fait de ce *Pilo* de plus de vingt sortes, au *Mouton*, à l'*Agneau*, aux *Poulets*. Le Commun l'affaisonne & le fait ainsi. On fait cuire six ou sept livres de *Mouton* en morceaux d'un carteron chacun, avec une *Poule* ou deux : & après on ôte tout le *bouillon*, & toute la viande de la *Marmite* : ensuite on prend du *beurre* qu'on met au fonds, & qu'on fait bien rissoler : & on y jette une couche de *Ris* qu'on fait épaisse d'un pouce. On met de l'*Oignon* coupé par tranches, des *Amendes* pelées & coupées en deux, des *Pois* secs frits à la poile, aussi coupez en deux, de ce petit *Raisin*, nommé *Kik-miche*, qui n'a point de pepin, du *Poivre* entier, du *Girofle*, de la *Cannelle*, du *Cardamome* pour servir d'affaisonnement : par dessus cela on met la viande & puis on remplit la *Marmite* de *Ris*, & on y jette du *bouillon*, jusqu'à ce qu'il surnage. Le *Ris* cuit en un quart d'heure, & lors qu'il est cuit & sec tout le *bouillon* étant consommé, on fait fondre du *beurre* tout bouillant, on le jette sur ce *Ris* : après on couvre bien la *Marmite* avec un linge mouillé d'eau chaude dessous

le

DESCRIPTION DE LA PERSE. 189

le couvercle, pour tenir le *Ris* humide & on le laisse mitonner ainsi, & puis on le dresse. Comme le *beurre* est le principal *ingrédient* du *Pilo*, on prend le meilleur pour cela & on le cherche avec soin. Le *Beurre* en *Perse* se fait de *lait de Vache*, mêlé de *lait de brebis*, qu'on estime beaucoup meilleur qu'aucun. On n'a point en ce pays-là l'usage du *Beurre frais*, & on n'en mange point sur le *Pain*. On le garde liquide dans des *outres* comme l'huile gelée; il en a presque la couleur. Il s'en trouve qui a une senteur de *Violette*, & d'autre *Parfum* qui est fort agréable, ce qui donne grande envie d'en manger. On assaisonne les autres *Pilo*, les uns de *fenouil* haché menu; d'autres de *jus de Cerises*, ou de *Meures*, ou de *Grenades*; d'autres de *Sucres* & de *Saffran*; d'autres de *Tamarins*. L'on en fait de *Ris* sec, qu'on couvre de *viande* hachée, ou d'*Aumelettes*, ou d'*Oeufs* pochez sur l'*Oignon* frit, ou sur des *Laituës* frites, ou de *Poisson* frais ou salé, & de diverses autres façons. Et le *Pilo* est toujours un manger délicat. Un des plus délicieux qu'on fasse, est celui qui se cuit sous la *broche*, la graisse d'*Aigneau*, ou de *Chevreau*, & de *Poules* tombant peu à peu sur le *Ris*, l'imbibe, & lui donne un goût très-agréable. Pour le *Ris*, comme nous l'accommodons, réduit presque en bouillie, les *Orientaux* ne l'aiment point. Ils le trouvent insipide, c'est un manger de malade. On le leur fait cuire ainsi à l'eau simple avec des grains de *Poivre* entiers, & un peu de *Cannelle*, comme je l'ai déjà observé; & on leur donne ce potage à manger. Les *Pois* que j'ai dit qu'on met au *Pilo* sont rotis, &

& c'est un ragout que ces *Pois*, sur tout quand ils sont rotis avec le sel. La manière de les rotir est telle. On prend une Poile comme pour faire les *Confitures*, on l'emplit à demi de sable fort fin, & on la met sur un petit feu. Quand le sable est brulant, on met les *Pois* dedans & on les remuë: & comme le sable est plus pesant les pois sont toujours au dessus & se rotissent, sans alterer leur forme, ni leur couleur. On rotit ainsi les *Amandes*, les *Graines* qu'on appelle les *semences froides*, & les *Pistaches*, & après on les passe dans du sel à la *Poile*, & ainsi on leur donne une autre teinture qui rend ces *Fruits* fort agréables, & appetissans.

Le menu peuple ne fait point de *cuisine* chez soi, sur tout au pais où le bois est rare, comme à *Ispahan*, & en beaucoup d'autres endroits; mais dès qu'ils ont fermé leurs boutiques ils vont aux gargottes, ou *cuisines* publiques acheter du *Pilo*, & ce qu'ils veulent pour leur *soupe*. Il y a par toute la ville un nombre infini de ces *cuisines*, dont chacune ne vend que d'une sorte de *Mets*. Leur *cuisine* est en façon de *Boutique*. Vous voyez sur le devant deux ou trois *chaudrons*, de vingt six à trente pouces de diametre, sur des *fourneaux*: & au derriere de la *Boutique*, qui est séparé d'un *Rideau*, une ou deux petites *Estrades*, ou *Perrons*, élevez de trois pieds, couverts de *Tapis*, où l'on s'affied pour manger. Le feu de ces *fourneaux* est rarement fait de bois ou de *charbon*, à cause que cette matiere est trop chere dans la plus grande partie de la *Perse*. Il est fait de *bruiere*, avec des *feuilles seiches*. Le commun peuple se sert
par

DESCRIPTION DE LA PERSE. 191

pareillement d'une manière de *Tourbe* faite de fiente d'animal & de terre mêlez ensemble, que les païsans qui les font, & qui s'en servent beaucoup, apportent vendre à la ville. Quand la *viande* est cuite, on la garde chaude, en mettant sur la superficie de la *Marmite* une ou deux *Mèches*, selon sa grandeur, comme dans une *lampe*. On allume ces mèches, & elles se nourrissent de la graisse de la *Marmite*. Cela est fort dégoûtant la première fois qu'on le voit, mais on s'y habitué avec le temps. On peut juger que ces *Cuifiniers*, travaillant à si peu de frais, donnent à *manger* à bon marché.

Ce que j'ai fort admiré dans le vivre des *Persans*, outre leur *sobriété*, c'est leur *hospitalité*. Quand on sert à *manger*, bien loin de fermer la porte, on donne à manger à tout le monde qui se trouve au logis, & qui y survient, & souvent aux *Valets* qui tiennent le cheval à la porte. Quelque nombre de gens qui se trouve à l'heure du *dîner* ou du *souper*, cela ne fait point de peine. Comme on *mange* peu, il y en a toujours assez. Les *Persans* disent à la louange de l'*hospitalité*, qu'*Abraham* ne mangeoit jamais sans hôte, & que cette heureuse rencontre des trois *Anges*, dont il est parlé dans l'*Ecriture*, lui arriva un jour que n'étant encore venu personne à l'heure du *dîner*, il sortit de son pavillon pour voir s'il ne passeroit point quelqu'un de sa connoissance, ou qui fût digne d'être invité. Aussi on *mange* tout chez eux, comme je l'ai observé, sans garder jamais rien pour une autrefois, & on donne le reste aux pauvres, s'il y en a

Les

Les *Persans*, qui sont un peu à leur aise, ne mangent point d'ordinaire les entrailles, ni les pieds, ou la tête des *Animaux*. Le cœur leur bondit contre. C'est le plus pauvre peuple qui les mange, les achetant tout apprêtz à des *Boutiques* où on ne fait cuire autre chose. On appelle les *Cuisiniers*, qui les apprêtent *Guende-paikon*, c'est-à-dire, *Cuisiniers des piéces pourries*. Mais ce nom seroit bien mieux donné à une sorte de *Cuisiniers*, qui mettent en ragout la viande qui sent, & qu'on a déjà mise en trois ou quatre sausses différentes, sans la pouvoir vendre. Ces *Cuisiniers*-là la hachent, & l'affaisonnent d'herbes & de jus aigres. Ils appellent ces *bachis ach truch*, c'est-à-dire la soupe aigrelette. Ils font aussi une autre sorte de *consommé*, où la chair est comme dissoute en bouillie, ou en pâte liquide. Les *Armeniens* sur tout, en sont fort friands, quoi que ce *consommé* soit fait quelquefois de chair de cheval, de chameau & d'âne. On dit même, qu'on ne le peut faire d'autres chairs, parce que les autres chairs ne sont pas assez solides. Entre les *Mets* excellents, il y a une sorte de *consommé* qu'on appelle *Bourani*, nom qu'on dit qui vient d'une fille d'*Almaimon*, Caliphe de *Babylone*, qui l'inventa. Il est fait de volailles & d'*Orgemondé* réduits en bouillie, avec diverses sortes d'herbes.

Pour dire quelque chose de leur *Roti*, celui des grosses viandes est fait au four, ou à la poile : & j'observerai d'abord, qu'ils ont une manière de *Rotir* à la poile des *Montons* entiers, des *Agneaux* & des *Chevreaux* dans leur propre jus, qui sont fort excellents. Leur
Roti

DESCRIPTION DE LA PERSE. 193

Roti au *four* se fait ainsi. J'ai dit que leurs *fours* sont des fosses en terre. Ils suspendent un *Mouton*, ou un *Agneau* tout entier dans le *four*, pendu par le cou à une *broche* de fer, qui est sur labouche du *four*, mettant dessous une *terrine* de terre qui sert de *Lichefritte*. La *bête* s'y cuit également de tous côtez, sans se brûler. Les *poiles* dans lesquelles on fait *Rotir* ressemblent aux *poiles* à confire; & toute cette sorte de *Roti* a fort bon goût. Les *Armeniens* ont une manière de faire *rotir* des *Moutons* & des *Agneaux*, dans la *braise* en leur propre peau, comme des *Marrons*. Quand le *Mouton* est habillé, ils le remettent en sa peau, qu'ils cousent bien, & puis ils le mettent dans la *braise*, & l'en couvrent. Le *Mouton* est toute une nuit à cuire, & n'est pas fort bon quand il est cuit.

Pour ce qui est du *Roti* fait à la *broche*, il est sec, & ne vaut rien: aussi ne *rotissent*-ils gueres de grosses pièces de cette manière, leurs *chairs* n'étant pas assez pleines de suc pour y être mises. Leur *Roti* ordinaire est fait de petits morceaux de *Mouton*, ou d'*Agneau*, trempez dans le *vinaigre*, le *sel*, & l'*oignon*, embrochez comme des *Allouettes*. C'est le plus excellent de leurs *Ragouts*, que ce petit *Roti*, & c'est ce qu'ils *Rotissent* d'ordinaire à la *broche*.

Je ne parlerai point ici des *Festins* des *Persans*, en ayant décrit plusieurs dans tout le cours de cet Ouvrage; je dirai seulement que ceux qui se font chez le Roi, sont d'ordinaire à une heure après midi, au lieu que ceux qui se font chez le reste du monde, ne sont qu'à *souper*. Mais cependant les invitez ne

laissent pas de venir dès neuf à dix heures du matin, & d'ordinaire ils s'excusent en entrant d'être venus si tard, en rejetant la faute sur quelque affaire survenue. C'est que les *Festins* durent tout le jour en *Orient*, se passant à prendre du *Tabac*, à discourir, à dormir après le *diner*, à prier Dieu ensemble, à lire, ou à ouïr lire, à reciter des vers, & à entendre de belles voix qui chantent, en une manière de plein chant, les actions des anciens Rois de *Perse* dans des *Poèmes heroïques*, comme celui d'*Homere*. Les gens graves s'en tiennent-là, & ne donnent pas d'autre divertissement : mais les Cavaliers, & gens d'épée, font venir des bandes de *Danseuses*, qui représentent en dansant & en chantant des manières d'*Opera*, où tout tend à exciter à l'amour, & où, vers la fin, on représente les plaisirs de l'amour d'une manière beaucoup trop libre. Ces *Baladines* sont des *Courtisanes*, qui font ce qu'on veut pour de l'argent. Chacune mène sa servante avec elle; & celles qui ne sont pas en état d'être touchées, à cause de ce qui arrive aux femmes tous les mois, portent un *callegon* de taffetas noir. C'est afin qu'on ne pense pas à elles, & sur tout qu'on ne les touche pas, parce qu'elles sont dans l'état de la souillure légale : & alors on les fait manger à part. Quand on sert le *souper*, on met les grands *plats* devant le principal convié : & après, le maître du logis le regarde, & lui dit, à demi bas, & avec des signes : *Monsieur c'est à vous d'en disposer*. Il répond par les mêmes signes, qu'il desire que ce soit pour toute l'assemblée. J'observerai encore deux choses sur ce sujet. La première, qu'aux

Festins

DESCRIPTION DE LA PERSE. 195

Festins c'est le Fils ou le Parent du logis qui fait l'office de Maître d'hôtel, & qui sert. La seconde, que les enfans du logis ne s'asseient jamais au Festin que quand ils sont mariez; ce qui arrive d'ordinaire avant vingt ans. Les *Persans* appellent les Festins, *Megeles*, c'est-à-dire, *assemblée*.

On use beaucoup de *glace* en *Perse*, comme je l'ai observé. L'Été, sur tout, chacun boit à la *glace*; mais ce qui est remarquable, c'est qu'encore qu'à *Ispahan*, & même à *Tauris*, qui est plus Septentrional, le froid soit sec & penetrant, plus qu'en aucun endroit de *France*, ou d'*Angleterre*, la plûpart des gens boivent à la *glace* l'Hiver, comme l'Été. La *glace* se vend sur les dehors de la ville, en des lieux découverts; & voici comme ils font. Ils ouvrent une profonde fosse à fonds de cave, exposée au Nord; & au devant, ils font des carrez profonds de seize à vingt pouces, comme autant de petits bassins. Ils les remplissent d'eau le soir, lors qu'il commence à gêler, & le matin que tout est pris, ils le cassent & mettent en pièces, avec des rateaux, & mettent tous ces morceaux ensemble dans la fosse, où ils les cassent de nouveau en petits morceaux le mieux qu'ils peuvent; car plus la *glace* est concassée, mieux elle prend. Puis on remplit de nouvelle eau ces carrez, comme le jour auparavant, & le soir on va arrouser avec des callebasses emmanchées ces *glaçons*, qui sont concassez dans la fosse, afin qu'ils prennent mieux ensemble. En moins de huit jours de ce travail continué, on a des *glaçons* épais de cinq à six pieds, & alors on amasse de nuit le commun peuple du quartier,

qui , avec de grands cris de joye , avec des feux allumez sur le bord du fossé , & aux sons des instrumens pour les animer , descendent dans le fossé , tirent l'une sur l'autre ces masses de *glace* , qu'ils appellent *codrouc* , comme qui diroit *base* , ou *fondement* , & jettent de l'eau entre deux pour les faire prendre ensemble. Il arrive en six semaines de tems qu'une *glaciere* d'une toise , & plus , de profondeur , longue & large comme on voudra , est toute remplie de *glace* jusqu'au haut. La neige interrompt fort l'ouvrage , & donne bien de la peine ; mais dès qu'elle survient , on la jette & on la balie avec soin , parce qu'en se fondant elle fondroit aussi la *glace*. Quand la *glaciere* est remplie , on la couvre d'une sorte de jong marin , qu'on appelle *bizour* , qui se trouve en *Perse* sur le bord des eaux. L'Été , quand on va ouvrir la *glaciere* , c'est une autre fête pour le quartier. On vend la *glace* par charge d'âne , dix-huit sols la charge , qui est faite de deux quartiers de *glace* , chacun de soixante livres pesant. C'est environ deux deniers la livre. Les morceaux & retailles de ces pièces de *glaces* , sont pour le peuple du quartier qui a aidé à travailler , & chacun vient le matin en prendre sa provision ; ce qu'il y a de plus remarquable & de plus agréable dans leur *glace* , c'est la beauté & la netteté. Vous n'y voyez pas la moindre saleté ni obscurité. L'eau de roche n'est pas plus claire , ni plus transparente. On conserve aussi de la *neige* dans les lieux où on le peut faire commodément , quoi qu'il y ait de la *glace* en abondance , ce qui se fait par délicatesse ; parce qu'ils trouvent la *boisson*
plus

DESCRIPTION DE LA PERSE. 197
plus agréable à la *neige* qu'à la *glace*, & sur-
tout le *Sorbet*.

CHAPITRE XVI.

Des Liqueurs douces & fortes.

ON ne boit d'ordinaire que de l'*eau* & du *Caffé* en *Perse*. Le régal pour la *boisson* est le *Sorbet*, & les *Eaux de fruits* & de *fleurs*. Ils font admirablement bien le *Sorbet* de *Citron*, de *Mûres*, de *Cerises*, de *Grenades*. Ils usent beaucoup d'*Eau de saule brun*, faite des boutons que l'arbre produit au Printemps, dont on donne aux malades tant qu'ils veulent, & sur tout aux febricitans, & des autres *Eaux* aussi à leur gré ; il n'y a rien de plus rafraichissant. Ils boivent aussi de l'*Eau-rose* mêlée d'*eau*. L'*Eau-rose* est fort agréable en *Perse*. Elle ne sent point la *drogue*, comme chez nous, soit parce qu'elle est distillée sans *eau*, au contraire de la nôtre, soit par la nature de la *fleur*. L'on en transporte dans tout l'*Orient*, & l'on en charge des vaisseaux entiers pour les *Indes*. On la tire fort aisément en cette maniere : Ils mettent les *Roses* dans une grande *chaudiere*, & prennent pour *recipient* une autre grande *chaudiere*, mise en terre, & remplie d'*eau*, couverte d'un couvercle de bois, qu'ils luttent bien avec le marc des *Roses*. Le tuyau, qui passe de l'une à l'autre, n'est qu'une cane seiche. Ils mettent sur trois livres de *Roses* deux livres d'*eau*, & ils en tirent deux livres & demi d'*Eau-rose*. Ils tirent aussi un *Esprit* excellent de l'*Eau de saule*, qui sert aux parfums, & à se frotter le corps, &

198 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

une *Essence de Roses*, dont ils tirent un carton d'une livre de *Roses*. Ils tirent de plus une *Huile de Rose*, qu'ils appellent *Atre*, qui est une merveilleuse *Quinte-essence*, pour ainsi dire, & qui est fort chere; car de quarante livres pesant d'*Essence d'Eau-rose*, on tire à peine une demie dragme de cette *Huile*. On met pour cela l'*Essence de Rose* vingt-quatre heures à l'air dans une pleine cuve, où il vient à la fin sur la superficie une graisse de couleur brune, qui est cette *Huile*, laquelle on ramasse avec une paille. Les *Persans* préfèrent son odeur à celle de l'*Ambre-gris* préparé: & les *Indiens* aussi, qui l'appellent *Rougangulab*, c'est-à-dire, *Beurre*, ou *Huile d'Eau-rose*. Elle est aussi bien plus chere que l'*Ambre-gris*, & beaucoup plus rare. L'once en vaut quelque fois jusqu'à deux cens écus aux *Indes*.

Pour ce qui est du *Caffé*, c'est un breuvage trop connu pour en parler. J'ai rapporté dans mon *Voyage de Paris à Ispahan* quels sont ses effets. J'y renvoye donc le Lecteur, ou plutôt j'aime mieux le renvoyer à un petit Traité, intitulé, *du Thé, du Caffé, & du Chocolat*, composé par un de mes illustres, & plus intimes amis, Mr. du Four, de Lion, homme qui fait honneur à la profession du commerce, par son application aux belles connoissances, & particulièrement à celles qui regardent l'*Orient*: & par un autre excellent Ouvrage qu'il a donné au public, sous le titre d'*Instruction d'un Pere à un Fils*; mais comme je n'ai point encore parlé des maisons où l'on va boire le *Caffé* en *Perse*, je dirai ici comment elles sont faites.

Ces maisons, qui sont de grands salons spacieux.

cieux & élevez , de différentes figures , sont d'ordinaire les plus beaux endroits des villes , parce que ce sont les rendez-vous & les lieux de divertissement des habitans. Il y en a plusieurs où l'on voit des bassins d'eau au milieu , sur tout dans les grandes villes. Ces *salons* ont à l'entour des *estrades* ou *corridors* d'environ trois pieds de haut , & trois à quatre pieds de profondeur , plus ou moins , selon la grandeur du lieu , faits de maçonnerie , ou de charpente , pour s'asseoir dessus , à la manière *Orientale*. On les ouvre dès le point du jour ; & c'est alors , & vers le soir , qu'il y a le plus de compagnie. On y boit le *Caffé* , fort proprement servi , fort vite , & avec grand respect. On y fait conversation ; car c'est là où l'on débite les nouvelles , & où les politiques critiquent le Gouvernement en toute liberté , & sans en être inquietez : le Gouvernement ne se mettant pas en peine de ce que le monde dit. On y joue à ces *jeux* innocens dont j'ai parlé , qui ressemblent au *damier* , à la *marelle* , & aux *écabets* : & outre cela , il y a des recits en vers & en prose , que des *Molla* , ou des *Derviches* , ou des *Poëtes* , font tour à tour. Les discours des *Molla* , ou des *Derviches* , sont des leçons de Morale , & comme nos Sermons ; mais ce n'est point un scandale de n'y être point attentif. On n'oblige personne à quitter son jeu ou sa conversation pour cela. Un *Molla* se met debout au milieu , ou à un bout du *Cabné kabné* , & commence à prêcher à haute voix : ou bien un *Derviche* entre tout d'un coup , & apostrophe la compagnie sur la vanité du monde , de ses biens & de ses honneurs. Il y arrive sou-

vent que deux ou trois personnes parleront en même tems, l'un à un bout, l'autre à l'autre ; & quelquefois l'un sera *Predicateur*, & l'autre un *Faiseur de contes* : enfin, il y a là-dessus la plus grande liberté du monde. L'homme sérieux n'oseroit rien dire au plaisant : chacun fait sa harangue, & écoute qui veut. Les discours finissent d'ordinaire en disant : *C'est assez prêché, allez au nom de Dieu faire vos affaires.* Puis ceux qui ont fait de tels discours, demandent quelque chose aux assistans, ce qu'ils font fort modestement, & sans importunité ; car s'ils en usoient autrement le *Maître du Cabué* ne les laisseroit plus rentrer, ainsi donne qui veut. Ces maisons étoient autrefois des lieux fort infames. On y étoit servi & entretenu par de beaux garçons *Georgiens*, âgez de dix ans jusqu'à seize, habillez d'une manière lascive, avec des cheveux tressez comme les filles. On les y faisoit danser, & représenter & dire mille choses impudiques, pour exciter les spectateurs, qui se faisoient mener ces garçons chacun où il vouloit ; & c'étoit à qui auroit les plus beaux & les plus engageans ; de manière que ces maisons de *Caffé* étoient de vraies boutiques de *Sodomie*, ce qui causoit bien de l'horreur aux gens sages & aux vertueux. *Calippe Sultan*, Premier Ministre d'*Abas second*, l'an 50. du siècle passé, porta le Roi, tout débauché qu'il étoit lui-même, à abolir cette pratique abominable, ce qu'il fit : & depuis on n'a rien vu de pareil en ces lieux-là.

Le *Vin* & les *Liqueurs enivrantes* sont défendues aux *Mabometans* ; cependant il n'y a presque personne qui ne boive de quelque

Li-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 201

Liqueur forte. Les gens de Cour, les Cavaliers, & les débauchez boivent du *Vin*; & comme ils le prennent tous comme un remède contre l'ennui, & que les uns veulent qu'il les assoupisse, & les autres qu'il les échaufe & les mette en belle humeur, il leur faut du plus fort & violent, & s'ils ne se sentent pas bien-tôt yvres, ils disent, *Quel vin est cela? Damagne d'ared? il ne cause pas de joye.* Cependant, comme ils ne sont pas accoutumés à boire du *Vin*, ils le boivent en rechignant comme on prend une médecine, & dès qu'ils sont échaufés ils trouvent le *Vin* trop foible, il leur faut de l'*Eau-de-vie*, & la plus violente est la meilleure.

On fait du *Vin* par toute la *Perse*, hormis dans les lieux où il n'y a personne à qui il soit permis d'en boire, comme aux *Païs* où il n'habite ni *Chrétiens*, ni *Juifs*, ni *Guebres*, qui sont les *Persans Payens*. On fait le *Vin* excellent par tout où les gens s'entendent un peu à le faire. L'usage en est défendu par la *Loi Mahometane*, comme je viens de le dire. La tolérance qu'on a là-dessus dépend de l'humeur du Souverain, & du caprice, ou de l'avarice des Gouverneurs; & c'est ce qui empêche qu'on n'apprenne bien à faire le *Vin*, & qu'on n'ait les instrumens propres. Le meilleur se fait en *Georgie*, en *Arménie*, en *Medie*, en l'*Hyrkanie Orientale*, à *Chiras*, à *Tesd*, ville Capitale de la *Caramanie*. Le *Vin d'Ispahan* étoit le pire de tous, avant que les *Europeans* délicats se mêlassent de le faire; ce qui est arrivé depuis quinze à vingt ans. On le faisoit de ce petit *Raisin* doux qui n'a point de pepins, & il étoit très-fumeux, rude

à boire, & froid à l'estomach, disoit-on. Les *Armeniens* imitent les *Frans*, & le mêlent avec de gros *Raisin*, de quoi ils font de fort bon *Vin*, & qui porte fort bien l'eau. Ils ne gardent pas le *Vin* dans des tonneaux, comme nous; cela ne vaudroit rien en *Perse*. La feichereffe de l'air les ouvreroit, & le *Vin* enfortiroit; mais en des *jarres*, ou *pitarres*, qui sont des *urnes* hautes de quatre pieds, qui ont la figure ovale, comme un œuf, & qui tiennent communément deux cens cinquante à trois cens pintes. Il s'en trouve qui tiennent plus d'un muid. Les unes sont vernissées en dedans: les autres sont toute unies; mais celles-ci ont une couche d'une drogue faite de graisse de mouton purifiée, pour empêcher que la terre ne boive le *Vin*. On garde ces *jarres* dans la cave, au frais, comme nous faisons nos tonneaux, & même on enterre jusqu'au haut celles qu'on veut boire les dernières. J'ai ouï dire qu'on a en *France*, dans la Province de *Poitou*, de ces *jarres* ou *pitarres*, qu'on appelle *pones*. Les *Persans* les appellent *komr*, mot *Arabe*, qui veut dire *vin*, & qui vient d'un verbe qui signifie *mêler*, parce que le *vin* mêle & confond l'entendement. Les *Arabes* donnent en revanche un nom honorable à la *Vigne*, ils l'appellent *Keram*, c'est-à-dire, *liberal*, parce que le jus qui en sort porte à la *liberalité*, & aux belles actions. Le *Vin* se conserve long-tems dans ces vaisseaux, mais on ne sauroit dire combien il s'y pourroit garder, parce qu'on n'y en garde pas longues années, par la crainte des *Mahométans*, qui, quand il leur en prend envie, font briser les vases de *Vin* par tout, sans distinction;

DESCRIPTION DE LA PERSE. 203

tion ; mais , si l'on en croit *Strabon* , le *Vin* se conserve dans ces vases , durant trois generations , ce qui est dire en quelque manière à perpétuité. On le transporte communément en bouteilles , & en des *outres* poissées : & quand l'*outre* est bon le *Vin* ne se gâte point du tout , & ne prend point du goût de l'*outre*. Comme les *Mahometans* trouvent que le *Vin* le plus fort est le meilleur , ainsi que je l'ai observé , on met dans celui qu'on fait pour leur vendre de la *noix vomique* , du *chenevis* , & de la *chaux* , afin de le rendre fumeux & plus enyvrant.

Pour les gens graves , qui s'abstiennent du *Vin* comme défendu & illicite de soi , quand même on n'en prendroit qu'une goutte , ils s'échaufent & se mettent en fureur avec le *Pavot* , quoi qu'il enivre beaucoup plus fort , & plus funestement que le *vin*. On fait divers apêts , de cette drogue , apportée premièrement dans l'usage en faveur des gens éminentes en dignité , pour temperer l'inquietude des grandes affaires. Le premier est le suc même de *Pavot* , qu'ils prennent en pillules , qu'ils appellent *achem begui*. On commence par en prendre gros comme la tête d'une épingle , puis successivement , & par degrez , jusqu'à la grosseur d'un poids , & on s'en tient-là , parce que d'en prendre davantage , ce seroit se donner la mort. Cette drogue est assez connue en nos pays. Elle est narcotique au souverain degré , & un vrai poison. Les *Persans* trouvent qu'elle produit dans le cerveau des visions agréables , & une manière d'enchantement. Ceux qui en ont pris , commencent à en sentir l'effet au bout

d'une heure. Ils deviennent gais : après ils passent de rire , & ils font & disent en suite mille extravagances , comme des bouffons , & des plaisans ; & cela arrive particulièrement à ceux qui ont l'esprit tourné à la plaisanterie ; l'operation de cette méchante drogue est plus ou moins longue à proportion de la dose , mais d'ordinaire elle dure quatre à cinq heures , non pas à la vérité de la même force. Après l'operation , le corps devient froid , morne , & stupide , & demeure en cet état languissant & assoupi , jusqu'à ce qu'on reprenne une autre pilule. Un Supérieur des *Missionnaires Carmes d'Ispahan* , nommé le P. Ange de St. Joseph , homme éclairé dans la *Medecine* , comme en beaucoup de *Sciences* , voulant connoître plus particulièrement l'effet de ce justant renommé , en prit une pillule du tems que j'étois en cette ville. Il nous contoit après qu'il s'en trouvoit forcé de rire , & de dire malgré lui force sottises ; qu'il voyoit des fantômes & mille chimères lui passer devant les yeux , qui lui paroissent grotesques & le divertissoient merveilleusement , à ce qu'il nous assuroit , de quoi il ne sentit point de mal en suite. Mais pour peu qu'on s'habitue à ces pillules de *Pavot* , on ne s'en peut plus passer , & si l'on est un jour sans en prendre , il y paroît & sur le visage & à tout le Corps , qui tombe en une langueur qui fait pitié. C'est bien pis pour ceux en qui l'habitude de ce poison est inveterée ; car l'abstinence leur en devient mortelle. Sur quoi on rapporte qu'un homme qui y étoit fort accoutumé depuis longues années , étant allé se promener à cinq lieues seulement de son logis

DESCRIPTION DE LA PERSE. 205

gis sans prendre sa boîte de pillules, l'heure ordinaire d'en prendre étant venue & ne trouvant point sa boîte sur soi, il monta à cheval & se mit à courir au galop pour arriver plus vite au logis, mais la force lui manqua à mi-chemin, & il mourut. Le *Gouvernement* a taché plusieurs fois d'empêcher l'usage de cette Drogue, à cause de ses funestes effets dont tout le Royaume se sentoît, mais on n'en a jamais pû venir à bout, car c'est une inclination si générale, que de dix personnes à peine en trouvera-t-on une-exempte de cette méchante habitude. Il en faut pourtant excepter ceux qui boivent du *vin*. On dit qu'il n'y a que le *vin* qui puisse suppléer l'*Opium*, lors qu'on y est accoutumé; c'est pourquoy lors qu'on veut deshabituer quelqu'un de cette funeste drogue, on lui ordonne le *vin*; mais comme d'ordinaire cela ne satisfait pas ces gens, parce que le *vin* n'est pas d'une aussi forte operation, il faut qu'ils reviennent à la drogue, & ils disent que sans cela ils n'auroient point de plaisir au monde: & qu'ils aimeroient mieux en sortir. Il est fort certain que si l'on vouloit quitter l'*opium* tout d'un coup, on mourroit. Ceux qui y sont adonnez ne parviennent jamais à une grande vieillesse, & outre qu'ils sont dès l'âge de cinquante ans incommodéz de douleurs dans les nerfs, & dans les os, nées de la malignité de ce poison lent, ils ont encore l'esprit si languissant qu'ils n'osent se montrer que quand la drogue les agite. Les gens qui veulent se faire mourir en prennent un morceau gros comme le ponce, & avalent un verre de *vinai-gre* par dessus. Il n'y a point moyen de sau-

ver un homme après cela; nul contrepoison n'y sert. On en meurt sans peine, & en riant. C'est aussi la menace ordinaire que font les gens qu'on pousse à bout. *Je prendrai de l'Asium*; ce mot d'*Asium*, que les Persans donnent à cette drogue, & dont nous avons fait celui d'*Opium*, signifie dans son origine, *affoibli de sens*, parce que l'usage immodéré de ce suc affoiblit l'*esprit* & les *sens*. On l'appelle aussi *Teriac*, qui veut dire *cordial*, & ceux qui en prennent *Teriaki*, ce qui est une injure en *Perse*, comme chez nous celle d'*yvrogne*.

2. Il y a la *Décoction* de la *Coque* & de la *graine de Pavot*, qu'on nomme *Cocquenar*, dont il y a des *Cabarets* dans toutes les villes, comme de *Caffé*. C'est un grand Divertissement de se trouver parmi ceux qui en prennent dans ces *cabarets*, & de les bien observer, avant qu'ils aient pris la dose, avant qu'elle opère, & lors qu'elle opère. Quand ils entrent au *cabaret*, ils sont mornes, défaits, & languissans. Peu après qu'ils ont pris deux ou trois *tasses de ce breuvage*, ils sont hargneux, & comme enragés, tout leur déplaît, ils rebutent tout, & s'entrequerellent: mais dans la suite de l'opération, ils font la paix, & chacun s'abandonnant à sa passion dominante, l'amoureux de naturel contes des douceurs à son idole; un autre demi-endormi rit sous cape; un autre fait le rodomont; un autre fait des contes ridicules, en un mot, on croiroit alors se trouver dans un vrai hôpital de fous. Une espèce d'assoupissement & de stupidité, suit cette gayeté inégale & desordonnée; mais les *Persans*, bien loin de la

la traiter comme elle merite , l'appellent une extase , & soutiennent qu'il y a quelque chose de surnaturel & de divin en cet état-là. Dès que l'effet de la *Décoction* diminuë , chacun sort & se retire chez soi.

3. Il y a l'*infusion* de la graine de Pavot , avec celle de chenevis , de chanvre , & de noix vomique. Cette *Infusion* , qu'on appelle *bueng* , & *Pouft* , est beaucoup plus forte que les autres. Elle jette , selon la dose qu'on en prend , en une démence boufonne & gaye , & en peu de tems elle hebette tout-à-fait ; aussi est-elle nommément interdite par la Religion. Les *Indiens* s'en servent communément sur les *Criminels d'Etat* , à qui on ne veut pas ôter la vie , afin qu'elle leur ôte l'esprit , & sur les enfans du sang royal , qu'ils veulent rendre incapables de regner. Ils disent que cela est moins inhumain que de les faire mourir , comme en *Turquie* , ou de les aveugler comme en *Perse*. Les *Tusbecs* ont trouvé l'invention de prendre de cette graine en fumée , mêlée parmi le *Tabac* ; & ils en ont apporté la mode en *Perse*. Elle n'est pas si nuisible de cette sorte.

Le *Bueng* des *Indes* est plus simple que celui dont je parle , mais il ne laisse pourtant pas d'avoir des effets aussi funestes. Ce n'est que le chanvre tout pur , la graine , l'écorce & les feuilles broyées & infusées ensemble sans graine de Pavot. Souvent même on n'y met que les feuilles , & l'apprêt en est bien facile , car on ne fait que broyer la feuille en un mortier de bois avec un peu d'eau : & quand elle est pulverisée , & l'eau épaissie , on la boit. Les *Mabometans* seuls en usent , & certaines sectes d'*Indiens* ; les *Banjans* en tenant l'u-

l'usage interdit, à cause de ses malins effets sur l'esprit. Mais dans toutes les Sectes il n'y a que les gens de néant qui en boivent, particulièrement les gueux & les mandians. Ceux-là ne manquent jamais d'en prendre une fois par jour, à moins qu'ils ne voyagent; car alors ils en prennent trois à quatre fois, la vertu de ce breuvage les rendant plus vigoureux & plus dispos à marcher. Je viens de dire qu'il y a des *cabarets* en *Perse* pour ce breuvage, comme pour le *café*; On n'y va gueres le matin; mais sur les trois à quatre heures après midi, vous le voyez pleins de gens qui cherchent dans cet enivrement, une trêve à leurs ennuis, & une trêve à leur misère. L'usage en est mortel avec le tems, comme de l'*Opium*, mais il l'est en moins de tems dans les païs les plus froids; sa qualité maligne y amortissant davantage les esprits. L'usage continuel que l'on en fait pâlit le teint, & affoiblit merveilleusement le corps & l'esprit; & quand l'operation est passée, la personne qui auparavant ne cessoit de rire, de plaisanter, de se mouvoir, tombe de tout son haut, & ressemble à un mourant. Une heure ou deux après, il revient à lui peu à peu. L'habitude de cette drogue est encore aussi dangereuse que de l'*Opium*, les gens qui sont habitez à ce breuvage ne pouvant plus s'en passer, & en étant si dépendans qu'ils mourroient si on les en privoit.

La graine de *Chanvre* a plus de vertu que la feuille, & l'écorce en a plus aussi. L'an 1678. que j'étois à *Surat*, deux Dames *Angloises* étant un jour à la fenêtre, virent un *fakir*, ou *Mendiant*, piler de cete feuille enivrante. Il leur prit

DESCRIPTION DE LA PERSE. 209

prit envie d'en goûter, attirées par la couleur de cette drogue, qui est d'un beau verd, ou par un de ces appetits extravagants, qui prennent quelquefois aux femmes. Un de leurs serviteurs leur en apporta à chacune un petit verre, & pour corriger la force de la drogue il y mêla du sucre & de la canelle pilée. Elles sentirent au bout de trois ou quatre heures cette yvresse folle & plaisante; que ce *brevage* produit immanquablement. Elles rioient toujours, elles vouloient danser, & elles firent des contes extravagans jusqu'à ce que la drogue eût cessé d'operer.

Il y a une autre *Decoction enyvrante*, qui est aussi interdite par la *Religion Mahometane*, & même plus que les autres, parce que son effet est encore plus nuisible, & plus prompt que les *decoctions de Pavot*. Les *Persans* l'appellent *Tchorid*. Elle est faite d'une fleur qui ressemble à celle de *cheneviere*.

Le *vinaigre de Perse* ne se fait pas de *vin*; car le *vin* y est interdit, mais de *Raisin*, de *jus de Grenade*, d'*eau de Saule* & d'*eau de Palmier*, dans les lieux où cet arbre croît.

Je mets l'*huile* au nombre des *Liqueurs*. Il y en a de plusieurs sortes en *Perse*. 1. Il y a celle d'*Olive*, qui est rare, à cause qu'on n'en fait que dans la Province d'*Hircanie*, & qui ne vaut pas grand' chose, parce qu'on la fait mal, & qu'elle se gâte encore par le transport, dans lequel elle devient épaisse & noirâtre. Les *Oliviers* de cette Province sont extraordinairement gros, ce qui vient de ce que le peuple en les plantant en met d'ordinaire trois à quatre joignant l'un l'autre, qui avec le tems s'unissent & ne font qu'une tige,
ce

ce qui est une industrie venue de *Mesopotamie*, où l'on plante ainsi divers petits *Oliviers* tortus ensemble, qui en croissant s'unissent & ne font qu'un arbre d'une grosseur prodigieuse. Les *Persans* ne se soucient point d'*huile d'olive*, en ayant de plusieurs autres sortes très-aisément & de fort bonne. La plus délicate est celle qu'ils appellent *ardé*, qui est fort douce, du plus beau jaune du monde & claire comme de l'eau. On la fait d'une graine dite *Koncheck*, dont la fleur est *Orangeatre*, & qu'on tient être le *saffran sauvage*. L'*huile de Chirbac* est plus commune, mais elle n'est pas si bonne que celle d'*Ardé*, & elle devient forte en peu de jours. On la tire d'une graine nommée *gongeth*, que quelques uns croient être le *Sesame*. Outre ces huiles à manger, ils ont celles à brûler, qui sont l'*huile de noix*, & l'*huile* d'une graine semblable à une petite fève que les *Persans* appellent *Kechak*, & *Ba-Angil*, qu'on dit être le *Ricinus* ou *Ricinum Americanum*, ou le *Palma Christi filici*. Ce nom de *Kechak*, que les *Persans* lui donnent, est vrai semblablement le même nom que *Kiké*, qu'*Herodote* dit que les Egyptiens donnoient à la graine dont ils faisoient cette sorte d'*huile*, qu'il dit aussi que les Grecs appelloient *Pria*. Toute l'*Asie* est pleine de ce *faseole*, lequel vient à une plante communément haute d'un pied, mais qui vient haute au double dans le terroir d'*Ispahan*, où l'on en trouve des champs remplis. Sa couleur est le gris-blanc, tachettée de points & de traits noirs, qui forment une feuille comme celle de *Perfil*. La peau de ce *faseole* est déliée comme celle de la *noix* : & elle s'ouvre en deux com-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 211

comme les autres *feves* & comme les *amandes*. *Dioscoride*, & ses *Commentateurs*, disent, que cette graine croît sur un arbre; mais c'est une grande erreur; de même que ce que quelques uns de nos livres de voyage nous disent, qu'on en tire l'*huile* en la faisant bouillir. On la tire au moulin qu'un cheval ou un bœuf fait tourner. Le Moulin est composé de deux meules plus petites que les nôtres, & qui n'ont que trois piez de diametre: celle de dessus a un trou par où on jette ces feves, une à une, & celle de dessous un petit tuyau ou canal, pour écouler la liqueur. Cette *huile* de *Ricinum* est épaisse & noirâtre, & en la brûlant, puante & pleine de fumée. Ce qui est, peut-être, la raison de ce que les *Portugais* l'appellent, *fleur d'Enfer*. Il n'y a que les pauvres gens qui s'en servent.

Enfin, on a en *Perse* l'*huile* de *Naphte*, que nous appellons *larme de Mastic*, dont les *Persans* se servent à brûler, & dont ils se servent aussi à la *Peinture* & dans le *Vernis*, comme nous faisons. La meilleure vient de l'*Hyrcanie* & de la *Medie Septentrionale*, sur le bord de la *Mer Caspienne*. Cette liqueur distille des Rochers, claire & liquide, comme l'eau, & s'épaissit dans la suite, conservant sa blancheur plus ou moins, selon l'exposition des rochers d'où elle sort; car de ceux qui sont exposez au couchant & au Nord, l'*huile* en demeure toujours blanche; au lieu que celle qui sort des autres s'obscurcit avec le tems.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Des Arts Mécaniques & Métiers.

Avant que de traiter des *Arts & Métiers*, chacun en détail, je ferai cinq observations générales par rapport au sujet; trois sur le génie des Peuples *Orientaux*, pour faire connoître ce qu'ils savent & ce qu'ils sont capables d'apprendre, en tout ce qui appartient aux *Arts* & à l'industrie des hommes; une autre ensuite sur la methode des *Artisans* de l'*Orient*: & une autre enfin sur la police des *Artisans* de *Perse*.

La première Observation, c'est que les *Orientaux* sont d'eux-mêmes mous & paresseux. Ils ne travaillent & n'ont de desir que pour le nécessaire. Tous ces beaux Ouvrages de *Peinture*, de *Sculpture*, de *Tour*, & tant d'autres, dont la beauté consiste dans l'imitation juste & naïve de la Nature, n'ont point de prix chez ces peuples *Asiatiques*. Ils croient que parce que ces pièces ne sont proprement d'aucun usage pour les besoins corporels, elles ne meritent point d'être recherchées. En un mot, ils ne comptent pour rien la façon des beaux ouvrages. Ils n'en considèrent que la matiere. Cela fait que leurs *Arts* sont encore si peu cultivez; car au reste ils ont de bons esprits, pénétrans, patiens, & ouverts, qui réussiroient à merveille, si l'on les payoit libéralement.

La seconde Observation, c'est qu'ils ne sont point avides d'inventions nouvelles & de découvertes. Ils croient posséder tout ce qu'il faut:

faut pour les néceffitez, & pour les commoditez de la vie, & s'en tiennent-là, aimant mieux acheter plusieurs choses des étrangers, & dépendre d'eux par-là, que d'apprendre l'*Art* de les faire. On fait quel emploi les *Turcs* & les *Persans* font d'*Horlogerie*, particulièrement les *Turcs*: le débit qui s'en fait à *Constantinople* seulement, n'étant pas moins que pour cent cinquante mille écus par an, comme je le fai très-bien. Cependant les *Turcs* ne se mettent point à apprendre ce métier, qu'ils voyent si lucratif, ni la *Papeterie*, quoi que d'une néceffité indispensable, ni tant d'autres *Métiers* semblables. En *Perse* non plus, il n'y a pas un homme du païs qui sache bien racommoder une *Montre*. Ils ont cent fois désiré en ce Royaume d'avoir des *Imprimeries*. Ils en reconnoissent l'utilité, & la néceffité; ils en voyent l'avantage, & le profit; cependant personne ne se met à en dresser une. Le frere du *Grand-Maitre*, homme très-savant, & favori du Roi, l'an 1676. me vouloit engager à faire venir des ouvriers pour leur enseigner ce bel *Art*. Il fit voir à Sa Majesté des *Livres Arabes & Persans* imprimez, que je lui avois donnez. L'accord étoit fait, mais quand ce vint à compter l'argent toutfut rompu. Aux *Indes* pareillement, on se sert fort de *Canon*. Toutes les places en sont garnies; toutes les armées en meinent. Les grands Trains même, conduisent avec eux de l'*Artillerie*, tant de fer, que de fonte. Cependant la *fonderie*, leur est encore inconnue: & ils aiment mieux tirer leurs *Canons* de l'*Europe*, que d'employer tant d'*Europeans* & de *Turcs*, qui se présentent journellement pour en fonder.

La

La troisiéme Observation, c'est que la température des climats chauds énerve l'esprit comme le corps, dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention, ou pour la perfection dans les *Arts*. On n'est pas capable en ces climats-là de longues veilles, & de cette forte application, qui enfante les beaux ouvrages des *Arts liberaux*, & des *Arts mécaniques*; de-là vient aussi, que les connoissances des peuples de l'*Asie* sont si limitées, & qu'elles ne consistent gueres qu'à retenir & qu'à repeter ce qui se trouve dans les Livres des Anciens: & que leur industrie est brute, & mal défrichée, pour ainsi dire; c'est seulement dans le *Septentrion* qu'il faut chercher les *Sciences* & les *Métiers* dans la plus haute perfection.

L'Observation que je veux faire ensuite sur la méthode des *Artisans* de l'*Orient*; est qu'il leur faut peu d'outils pour travailler. C'est assurément une chose incroyable en nos pays, que la facilité avec laquelle ces ouvriers s'établissent & travaillent. La plupart n'ont ni *Boutiques*, ni *établis*. Ils vont travailler par tout où on les mande. Ils se mettent dans un coin de Chambre, à plâte terre, ou sur un méchant tapis: & en un moment vous voyez l'établi dressé, & l'ouvrier en travail, assis sur le côté tenant sa besogne des pieds, & travaillant des mains. Les *Etameurs*, par exemple, à qui il faut tant de choses en *Europe* pour travailler, vont en *Perse* travailler dans les maisons sans qu'il en coûte un double davantage. Le *Maître*, avec son petit *apprentif*, apporte toute sa *Boutique*, qui consiste en un *sac de Charbon*, un *soufflet*, un peu de

DESCRIPTION DE LA PERSE. 215

de soude, du *sël Armoniac* dans une *corne de bœuf*, & quelques petites pièces d'*Etain* dans sa poche. Quand il est arrivé, il dresse sa *Boutique* par tout où vous voulez, en un coin de Cour, ou de jardin, ou de cuisine, sans avoir besoin de *cheminée*. Il fait son feu proche d'un mur, afin d'y appuyer sa *vaisselle*, quand il la fait chauffer: il met son *soufflet* à plâte terre & en couvre le *Canon* d'un peu de *terre détrempée* & accommodée en voute; & puis il travaille, comme s'il étoit dans la plus grande & la plus commode *Boutique*. Les *Orfevres en Or & en Argent*, comme les autres, vont aussi travailler par tout où on les mande, quoi qu'il semble que les outils qu'il leur faut, soient moins aisez à remuer. Ils portent une *forge* de terre, faite presque comme un *réchaud*, mais un peu plus haute. Le *soufflet* n'est qu'une simple *peau de Cheveau*, avec deux petits morceaux de bois à un bout, pour fermer l'ouverture par où l'air entre: & quand ils s'en veulent servir, ils attachent un petit *Canon* à l'autre bout, qu'ils fourrent dans la *forge*, & soufflent de la main gauche; ils tirent ce *soufflet* plié comme un sac, hors d'un *sac* de cuir qui leur sert de peau à limer, dans lequel ils serrent aussi une *pincette*, une *lingotière*, une *filière*, une *enclume*, un *marteau*, des *limes*, & d'autres petits outils. Le *Maître* porte le sac, & l'*apprentif* la *forge*, & on les voit aller en cet état par tout d'où on les envoie querir, & s'en revenir le soir avec leur *Boutique* sous le bras. Quand l'*ouvrier* veut fondre, il fait ses *creusets* à mesure qu'il en a besoin: & quand il veut travailler, il attache sa *peau* à sa *forge*, & met son *enclume*
en

en terre proche de lui ; & travaille sur ses genoux. La raison pour laquelle on fait travailler les *ouvriers* chez soi, c'est parce qu'on ne se fie pas à eux, & afin de voir soi-même s'ils font les choses comme on l'entend.

Quant à la *Police des Artisans de Perse*, qui sera une cinquième Observation ; les *Métiers* ont chacun leur *Chef*, pris du corps du *Métier*, lequel est mis par le Roi ; & c'est là toute leur *Oeconomie* ou *Police*. Ils ne font pourtant point de *Corps*, à proprement parler ; car ils ne s'assemblent jamais. Ils n'ont ni *Gardes*, ni *Visiteurs* ; mais ils ont seulement quelques coutumes que le *Chef* du *Métier* fait observer, comme celle-ci, qu'il y ait toujours une certaine distance entre les *Boutiques*, & les *Artisans* de même *Métier*, excepté dans les endroits qui sont particulièrement destinez à une sorte d'ouvrage. Quiconque veut lever *Boutique* d'un métier, va au *Chef du Métier*, donne son nom & sa demeure qu'on enregistre, & paye quelque petit droit. Le *Chef* n'examine nullement ni de quel pays est l'*Artisan*, ni de quel *Maître* il a appris son *Métier*, ni s'il le fait bien. Les *Métiers* aussi n'ont point de bornes marquées, pour empêcher que l'un n'anticipe sur l'autre. Un *Chauderonnier* fait des bassins d'*Argent*, si on lui en donne à faire. Chacun entreprend ce qu'il veut, on ne s'intente point de procès pour cela. Il n'y a point aussi d'engagement d'*apprentissages*, & on ne donne rien pour apprendre le *Métier*. Au contraire, les *garçons* qu'on met en *Métier* chez un *Maître*, ont des gages, dès le premier jour. On fait marché entre le *Maître* & l'*apprentif* à tant par

par jour la première année, deux liards, ou un Sol, par jour, selon l'âge de l'apprentif, & la rudesse du *Métier*; & ces gages s'augmentent avec le tems, & selon que l'apprentif réussit. La chose est toujours, comme je dis, sans engagement reciproque à l'égard du tems; le *Maître* étant toujours en liberté de mettre son *apprentif* dehors, & l'*apprentif* de sortir de chez son *Maître*. C'est bien-là qu'il faut dérober la *Science*, car le *Maître* songeant plus à tirer du service de son *apprentif* qu'à l'instruire, ne se peine pas beaucoup après lui, mais l'emploie seulement par rapport à l'utilité qu'il peut retirer. Les *Métiers* sont obligés aux *corvées du Roi*, c'est-à-dire à travailler pour le service de Sa Majesté, lors qu'on le leur commande, & les *Métiers* qu'on n'emploie pas à ces *corvées*, comme les *Cordonniers*, les *Bonnetiers*, les *Chaussetiers*, payent un droit à la place, qu'on appelle *Cargh Padcha*, c'est-à-dire, la dépense du *Roi*.

Je viens à présent aux *Arts & Métiers* en détail, commençant par l'*Agriculture*. J'ai observé ci-dessus le mot du jeune *Cyrus*, que la *Perse* est si grande, que l'*Hiver* & l'*Été* y sont à même tems. On n'aura donc pas de peine à croire, ce que je vai dire, qu'on y sème, & qu'on y moissonne à même tems. Mais ce qui est remarquable, c'est que cette grande diversité se voit à six vingts lieues de distance seulement. J'observois à loisir cette admirable variété l'an 1669. venant du *Sein Persique* à *Ispahan*, dans le mois de Février. Après trois ou quatre jours de marche d'*Ormuz*, à *Lar*, dans la *Caramanie*, je trouvois qu'on coupoit le bled. Pas-

sant plus loin , je le voyois de jour en jour éloigné de la *maturité* : & enfin à vingt jours par delà je le voyois *semer*. La *moisson* se fait au mois de *Juin* à *Ispahan*, qui est comme le cœur du Royaume; mais comme la *fertilité des Terres* dépend principalement de l'eau dans presque tout le Royaume, je dirai, avant que de passer outre, comment les *Persans* en trouvent & comment ils en font la distribution.

On distingue en *Perse* de quatre sortes d'*Eau*, deux sur terre, qui sont celles de rivière, & celles de source : & deux sous terre savoir celle des puits, & celle des conduits souterrains, qu'ils appellent *Kerises*. Ils creusent au pié des Montagnes pour trouver de l'eau; & lors qu'ils en ont trouvé un filet, ils le conduisent par des canaux souterrains, huit à dix lieues loin, & quelquefois bien davantage, les tirant de pays haut en pays bas, afin que l'eau coule mieux. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache si bien ménager l'eau que les *Persans*. Ces conduits, ou canaux, sont quelquefois creux de dix à quinze toises : j'en ai vu d'aussi profonds. On les mesure aisément, parce qu'à distance de huit en huit toises, on y voit des soupiraux, dont le diamètre est grand comme nos puits. Un de mes voisins d'*Ispahan*, fils du *Vizir de Corasson*, qui est l'ancienne *Bactrienne*, me disoit souvent, que son Pere avoit trouvé dans les registres de la Province, qu'il y avoit eu autrefois quarante deux mille *Kerises*, & qu'il en avoit vu dont les puits étoient sans fonds, & qu'on disoit avoir de profondeur sept cens cinquante *guezes*. La *gueze* est l'anne *Persanne*,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 219

saune, qui est de trente quatre pouces. Cela feroit trois cens cinquante-quatre toises de profondeur, ce qui est incroyable. Cependant on peut inferer de là, quel est le nombre de ces canaux par tout le Royaume, & l'art admirable que l'on a à les faire. On me contoît aussi en *Medie*, que depuis soixante ans seulement, le nombre des canaux souterrains dans la Province étoit diminué de quatre cens. Il n'y a assurément point de Nation au monde qui sache si bien miner & faire des chemins sous terre que les *Persans*. Ces canaux souterrains sont d'ordinaire de huit à neuf pieds de profondeur, & de deux à trois pieds de largeur.

Outre l'eau des fleuves & des canaux, ils ont celle des puits presque par tout le Royaume. On en tire l'eau, avec des bœufs, dans de gros seaux de cuir, qui tiennent d'ordinaire le poids de deux cens à deux cens cinquante livres. Ce seau a une gorge en bas de deux à trois pieds de long, & de demi pied de diamètre, qu'une corde repliée vers le haut du puits tient toujours élevée, pour empêcher l'eau de sortir par le bout. Le bœuf tire ce seau par une grosse corde, qui tourne sur une roue planie de trois pieds de diamètre, attachée au haut du puits comme une poulie, & l'amène à un bassin joignant, où il se vuide par cette gorge, & d'où l'eau est distribuée en suite dans les terres. Il faut observer, qu'afin que le bœuf tire plus aisément, on le fait tirer de haut en bas en une descente de quelque trente degrez sous l'horison, le jardinier s'asseyant sur la corde, ce qui le soulage lui-même dans son travail, & soulage également le bœuf;

de maniere que cet art, tout rustique qu'il paroît, est commode & de peu de dépense, ne requerant qu'un homme seul pour en faire l'usage.

Pour ce qui est de la distribution de l'eau des rivières & des sources, on la fait par semaine, ou par mois, selon le besoin, en cette maniere: On met sur le canal qui conduit l'eau dans le champ une tasse de cuivre, ronde, fort mince, percée d'un petit trou au centre, par où l'eau entre peu à peu, & lors que la tasse va au fonds la mesure est pleine, & on recommence, jusqu'à ce que la quantité d'eau convenüe soit entrée dans le champ. La tasse est d'ordinaire entre deux à trois heures à s'enfoncer. Cette invention sert aussi à mesurer le tems en *Orient*. C'est l'*Horloge* & le *Cadran* unique en plusieurs endroits des *Indes*, sur tout dans les Fortereffes, & dans les maisons des Grands, où l'on fait la garde. Les jardins payent tant par an pour avoir de l'eau tant de fois par mois: l'eau ne manque point d'être envoyée au jour nommé, & alors chacun ouvre le canal de son jardin pour y recevoir l'eau: comme on arrose tout un canton à la fois, il n'y auroit rien de plus aisé que de faire entrer plus d'eau dans son jardin, & de la détourner du jardin d'un autre; mais c'est ce qui fait aussi, que cette sorte de fraude est fort défendue, & que le crime de l'avoir commise est sévèrement puni. Pour mieux entendre cette distribution d'eau, il faut savoir que chaque Province a un Officier établi sur les eaux de la Province, qu'on appelle *Mirab*, c'est-à-dire, *Prince de l'eau*, qui règle cette distribution par tout, avec grande exacti-

exactitude, ayant toujours ses gens aux courans des ruisseaux pour les faire aller de canton en canton, & de champ en champ, selon ses ordres. C'est un office fort lucratif. Celui d'*Ispahan*, par exemple, tire de sa charge quatre mille *tomans* par an, qui sont soixante mille écus, sans ce que ses subdeleguez amassent pour eux. Les terres & les jardins de cette ville Royale, & des environs, payent vingt sols l'année au Roi par *girib*, qui est leur mesure de terre ordinaire, laquelle est moindre qu'un arpent; ce n'est que pour avoir de l'eau de riviere, ou de source; car pour les autres on ne paye rien. Outre ce droit de vingt sols par *girib*, il y a les présens ordinaires, & extraordinaires, qu'il faut faire au *Mirab*. Par exemple, lors qu'on manque d'eau, il faut s'en aller plaindre à lui, & il répond d'ordinaire qu'il n'y a point d'eau dans le pays; mais dès qu'on lui fait un présent, chose qu'on ne manque pas de faire, pour ne pas perdre les fruits & la moisson, on est sûr d'avoir de l'eau suffisamment. Le prix est different de l'eau de riviere, & de l'eau de source; celle-ci étant à meilleur marché que l'autre, parce qu'elle n'est pas si limoneuse, ni si douce.

Le labour se fait avec un *soc* tiré par des bœufs maigres; (car les bœufs de Perse n'engraissent pas comme les nôtres) attachés non par les cornes, mais avec un arceau, & le poitrail. Ce *soc* est fort petit, & le *contre* qui ne fait qu'écorcher la terre, pour ainsi dire: à mesure que les *sillons* sont tirez, les *laboureurs* rompent les *mottes*, avec des grosses *maillottes* de bois, & avec la *berse*, qui est petite, & a de petites dents, & puis avec la *be-*

che, ils unissent la terre, & la mettent en *carrez*, comme des parterres de jardin, y faisant de *rebords* hauts d'un pied, plus ou moins, selon qu'il lui faut donner de l'*eau*. La mesure d'*eau*, qu'il faut donner aux *carrez*, c'est qu'il y en ait assez pour qu'un canard y puisse nager, & c'est de cette manière que l'on en donne aux jardins toutes les semaines.

Le *grain* le plus ordinaire en *Perse* est le *froment*, qu'ils ont très-beau & très-pur; l'*orge*, le *ris*, & le *millet*, dont ils font du *pain* en quelques endroits, comme en *Courdestan*, lors qu'il arrive que leur *grain* est fini avant la recolte. Ils ne cultivent point l'*avoine*, ni le *seigle*, excepté où il y a des *Armeniens*, qui font du *seigle* pour les menestres de Carême. Le *ris* est l'aliment le plus universel du Pais, & le plus délicieux, comme je l'ai observé. Les *Persans* admirent que nos grands Seigneurs n'en vivent pas, & ils disent là-dessus que Dieu nous a caché le plus pur & le plus délicieux aliment de la nature. Ce *grain* vient en trois mois de tems, quoi qu'on le transplante après qu'il est monté en herbe; car d'abord on le sème comme les autres *grains*, puis on le transplante épi à épi dans une terre fort imbibée & limoneuse. Il faut toujours entretenir l'*eau* sur les champs de *ris*: & c'est ce qui rend l'air mal-sain aux pais où on le cultive, à cause qu'il s'engendre une infinité d'insectes en cette eau bourbeuse, comme crapauts & autres: & lors qu'on veut faire mourir le *ris*, il faut lui ôter l'*eau*, & mettre le champ à sec: & alors ces insectes meurent & empuantissent l'air extrêmement. En huit jours que le *ris* est à sec il devient mûr.

Qu-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 223

Outre l'*Irrigation*, dont les *Persans* se servent à la culture de la terre, ils ont la *Stercoration*, si estimée des *Romains* dans le labourage. C'est avec quoi on engraisse les terres en *Perse*, au lieu de *fumier*, qu'on employe pour la litière des chevaux, comme je l'ai observé. Les villageois ramassent avec soin les immondices des villes, qu'ils chargent dans des sacs, sur des bourriques, & s'en retournent chez eux, ce qui ne leur coûte pas grand' chose, puis que sans cela ils s'en retourneroient à vuide. Il n'y a point en *Perse* d'égouts publics, chaque maison a le sien, d'ordinaire à côté de son logis, en un trou profond d'un pied. C'est là aussi communément qu'est le privé. Les passans ne s'en aperçoivent pas d'ordinaire, la seicheresse de l'air dissipant la mauvaise senteur. On voit les villageois la bêche à la main, après avoir déchargé leurs ânes, ou mules, au marché, curer les égouts à mesure qu'ils passent par devant, & en charger leurs bêtes. Les maisons qui n'ont pas l'égout sur la rue, sont comme rentées par des païsans affidés, qui font un présent de fruits par an, pour avoir seuls l'entrée de la maison. Ils sont assidus à y venir toutes les semaines, sur tout aux grandes maisons, où ils aiment mieux se charger. Ils fument de *fieste de pigeon* & d'*excremens d'hommes* les melons & les concombres, à quoi il faut du *fumier* plus chaud, & les païsans disent qu'il y a une notable différence aux fruits qui viennent sur les couches fumées de ce qu'on emporte des privez des gens qui mangent beaucoup de chair, & qui boivent du vin, comme on fait en *Europe*. On ne

met pas ce *fumier* sur la terre tel qu'on l'apporte à la campagne, il la brûleroit à force de chaleur. Les païsans le jettent dans une grande fosse dans leurs cours, tout le long de l'Été, & quand la fosse est à demi pleine, ils achevent de la remplir de terre : la pluie & la neige qui tombe dessus pétrit le tout, qu'ils laissent ainsi reposer deux ans durant, & au bout de ce tems-là, c'est le *fumier* dont ils se servent. Ils distinguent trois sortes de *fumier*, celui qu'on ramasse pêle-mêle, celui que les païsans enlèvent à la beche dans les égouts, & dans les privez, qui n'est point mêlé de terre, & celui de pigeon.

Par le moyen de cette *culture*, la terre en Perse, soit *sablonneuse*, soit *dure*, & *argilleuse*, est capable de toutes sortes de semences ; & il y en a qui donnent deux récoltes d'orge par an. Proche les grandes villes, la terre n'est jamais en repos, dès qu'un fruit est cueilli, l'on en replante un autre. Il arrive qu'au bout de deux à trois ans que la terre est *fumée*, elle se dessèche, mais on la *refume* aussi-tôt, on l'arrose, & elle reprend sa vigueur.

Ils ne *battent* pas le blé avec des *fleaux* dans des greniers comme nous faisons, mais ils le tirent de l'épi à la campagne : & voici comment. Ils amassent les épis en des monceaux ronds de trente à quarante pieds de diametre, sans craindre, comme nous faisons, ni les voleurs, ni les orages : & après ils en tirent une partie en bas avec des *fourches*, & ils font courir dessus de petits *trainaux* à roues de fer, sur un espace de trois à quatre pieds de large : le *traineau* est long d'environ trois pieds, & large de deux. Le haut, qui est plus étroit que

que le bas, sert de siège pour le chartier. Le bas, qui est composé de quatre pièces de bois en quarré, a en travers trois bâtons ronds, & quelquefois quatre, qui lui servent d'essieux : ces bâtons ronds, ou cylindres, sont semblables aux rouleaux de nos patissiers, passans dans des pignons de fer faits à peu près comme nos roues de tourne-broche, excepté qu'ils sont dentellez aigu, presque comme des dents de scies. On attache toute sorte de bêtes à ce chariot, chevaux, ânes, bœufs, & mules, mais seulement un à la fois ; & l'on met un petit garçon dessus qui le fait courir au grand trot. Ces rouës brisent & coupent la paille, & tirent le grain hors de l'épi sans l'entamer, parce qu'il glisse entre les dents. Des hommes qui sont à côté repoussent la paille sous les traîneaux, & le grain, comme plus pesant, va toujours au fonds, ainsi que je l'ai déjà observé. Ils font rouler jusqu'à sept ou huit traîneaux de suite autour d'un monceau, selon qu'il est grand, & chaque bête y court trois ou quatre heures de suite, après quoi ils la dételent & sans la couvrir quoi qu'elle sue, ils lui ôtent ce qu'elle a devant les yeux, & la laissent manger mettant une bête de relais à sa place. Cette paille, ainsi coupée, sert de nourriture à toutes les bêtes de charge ; car en *Perse* il n'y a point de *foin*, le país est trop sec & trop chaud pour en produire, outre que cette paille leur est meilleure & plus fraîche. Il y a des país où on foule le grain aux pieds des bêtes, chevaux, bœufs & mules, en les faisant courir autour du monceau.

Le *ris* n'est pas si facile à écosser. Les gens qui ont beaucoup d'esclaves le font écosser

dans un mortier de bois ; mais communément on se sert d'une *machine* , qui consiste en une grosse *poutre* qui assène son coup sur le *ris* en écosse , lequel est mis dans une petite fosse faite en terre , garnie de brique de quelque trois pieds de diametre & de profondeur. La *poutre* est longue de quatre pieds : un des bouts tient par un pivot , étant attaché comme un axe. L'autre bout porte à sa volée un gros cercle de fer demi tranchant , & fort épais de quelque quatre pouces de diametre. Un homme élève la *poutre* en marchant sur la culasse , & la volée tombe sur le *ris* par ce cercle , ou *alludel* de fer , qui coupe l'écosse du grain. L'art consiste à épargner le grain & à ne le briser pas. Comme le *ris* le plus blanc est le plus estimé , ils le frottent quand il est battu , avec de la farine & du sel mêlez ensemble.

Ce que j'ai le plus observé dans leur *Agriculture* , est ce qu'on fait aux *Vignes* en *Arménie* , en *Medie* , & aux Pais voisins. Le froid y étant rude & long , ils enterrent la *Vigne* durant tout l'Hiver , & ils la découvrent au Printems ; artifice qui réussiroit peut-être fort bien en *Angleterre* , & dans les autres Pais froids de l'*Europe*. J'ai observé dans mon *Voyage de Paris à Ispahan* , qu'en *Georgie* & dans l'*Hyrcanie* Orientale , on ne *cultive* point la *Vigne*. Elle croît autour des arbres de haute futaye , & porte cependant le plus excellent *raisin* , & dont on fait le meilleur *vin* qui se boive. J'observe ici , que généralement par tout le Royaume on ne met point d'*échallas* à la *Vigne* , parce que ce sont de gros *seps* de *Vigne* de huit pouces de diametre. Le *raisin* qui croît à *Casbin* est le plus gros que j'aye vu ,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 227

vû , & des plus excellens du monde. Il croît dans un climat extrêmement chaud & brûlant. Cependant , depuis que la *Vigne* est en fleur il ne pleut pas une goutte d'eau dessus , ni on ne l'arrose pas.

Lors qu'ils apperçoivent une voye de fourmis , & d'autres insectes , qui vont ronger le *sep* ou le fruit , ils ratissent le pied & mettent de la terre neuve à l'entour. Cela fait perdre le chemin à l'insecte.

Leur maniere de cultiver les *Mélons* est pareillement fort curieuse ; aussi-ont-ils les meilleurs *Mélons* du monde , si ce n'est peut-être ceux de *Balk* , & des autres endroits de la petite *Tartarie* , que quelques gens estiment davantage. Ils les élèvent en pleine campagne , afin que l'air donne dessus , & point du tout dans les jardins , trouvant qu'ils y sont trop étouffez. C'est bien loin de se servir de caisses vitrées & de cloches. Ils sement les *Mélons* dans une terre mêlée de fiente de pigeons , & dès qu'ils commencent à être formez , ils élèvent les tiges sur des couches , afin que l'eau qui passe par le champ n'y touche pas. Dès qu'ils sont gros comme une *Noix* ils déchargent le pied de la moitié du fruit , ôtant ceux qui paroissent venir moins bien , & ils succent avec la langue une sorte de petit poil , comme du poil follet , qui croît sur la peau , lequel retenant la poussiere que le vent & le soleil élèvent dessus , forme avec le tems une croûte caustique , qui consumant l'humeur du fruit , l'empêche de croître & lui diminue sa douceur. Quand les *Mélons* sont devenus gros comme des pommes , on ne laisse que les plus gros à chaque plante , lequel on élève de nou-

veau sur une petite butte, pour être plus exposé & plus en seureté de la pluye. De tems en tems ils découvrent la terre à l'endroit de la *racine*, quelques deux ou trois pouces de profondeur : & y mettent de la *fiente de pigeon*, qu'ils recouvrent de *terre*, & puis ils y donnent de l'*eau*. C'est afin que la *racine* prenne une nouvelle nourriture. Leurs *Mélons* ont tous la peau fine, unie, & non divisée par côtes comme les nôtres.

La *Culture du Datier*, ou *Palmier* est aussi remarquable. Lors que cet arbre est jeune de trois ou quatre ans, ce qui est une grande jeunesse pour cet arbre, qui vit deux siècles, comme je l'ai observé en un autre lieu, on creuse à côté de l'arbre, tout proche, mais pas assez pour découvrir sa racine, & après avoir percé vingt ou trente pieds en biais, l'on jette beaucoup de *fumier de pigeon* & d'autre *fumier* dans ce trou-là, & l'on le remplit; c'est pour faire porter de bon fruit à l'arbre. Quand les arbres sont grands, & en état de porter du fruit, on prend dans la saison qu'ils fleurissent des branches de fleurs de *Palmier mâle*, qu'on ente sur le sommet des *Palmiers femelles*, à l'endroit où les fleurs croissent, & qui est comme leur matrice. Cela fait l'effet d'une *semence*, & on dit que sans cette *culture*, le fruit est maigre & mal nourri.

Je viens maintenant à l'*Architecture des Persans*. Je veux dire à leur maniere de bâtir.

Les *maisons de Perse* ne se bâtissent point de Pierres, non pas à cause que la *Pierre* est rare en *Perse*, mais à cause que ce n'est pas une matiere propre pour construire les *maisons*

sons dans les païs chauds. Elles ne sont pas de *charpente* non plus, si ce n'est les *Plats-fonds* des grands *logis*, les *Colomnes* & les *Pilastres*, qui les suportent. Leur matiere est de *Brique*, ou faites au soleil, ou cuites au feu; & comme leurs *Maisons* ne sont enduites que de simple *mortier* au dehors, elles sont fort éloignées d'avoir ce bel aspect des nôtres; mais en dedans, elles ont l'air gai, & sont fort commodes. On n'y fait gueres de beaux *Portails*, ni d'*Ornemens extérieurs*. La façon du Païs est tout-à-fait opposée à ces piéces d'*Architecture* faites pour l'éclat, bien loin de cela, on voit en la plûpart des *Maisons* au dedans de la Porte, à quelque cinq ou six pieds, un *Mur* de la hauteur & de la largeur de l'entrée, qui est comme un *Paravant* pour empêcher les passans de voir dans la *Cour*. Les *maisons* n'ont communément que le *bas*. Celles qui ont des *étages*, n'en ont qu'un seul, & ont le *bas* moins exhaussé. C'est la façon de tout l'*Orient* & ce seroit apparemment celle de nos païs, si l'humidité qui y régne ne nous avoit obligé à nous éloigner du *Sol*, au lieu qu'on ne craint point en *Orient*, & sur tout en *Perse*, de faire des *bâtimens* bas; même de les faire en terre, comme cela se pratique dans les régions froides du Royaume, parce que l'air étant sec & pur, le *bas* n'est pas moins sain que le haut. La coûtume que nous avons de loger au premier & second *étage*, nous empêche de juger combien il est incommode de toujours monter & descendre; mais sans cela nous trouverions cette incommodité aussi insupportable qu'elle le paroît aux *Orientaux*. Mais il faut parler un peu des *materiaux* dont

ils se servent à la *Construction* de leurs édifi-
ces.

Les *Tuilles*, ou *Briques de terre* se font dans des Moules de bois fort mince, de huit pouces de long, de six de large, & de deux & demi d'épais. Les *Maçons* pilent la *Terre* avec les pieds mêlée d'ordinaire de *Paille* broyée, & coupée menu pour lui donner plus de consistance, & afin que les *Motes*, ou *Tuilles* qu'ils en font, ne se cassent pas, & qu'elles durent davantage. Ils passent en suite la main dessus pour les unir, après les avoir trempées dans un baquet d'eau, mêlée de paille plus menue que l'autre. On tire le moule, & on laisse seicher la *Tuille*, ce qui est fait en deux ou trois heures, & puis on les leve & on les range les unes contre les autres, où elles achevent de seicher. Ces *Tuilles* ne coutent que huit à neuf sols le cent, quand on les fait venir de dehors. Si on les fait faire chez soi, & qu'on fournisse la matiere, on ne donne que deux ou trois sols du cent. Les pauvres gens font leurs *Tuilles* sans paille, ils n'en mettent qu'au dessus.

Pour les *Briques* cuites au feu, on les fait de deux parties de *terre* & d'une partie de *cendres*, bien pêtrees ensemble dans des moules de bois, plus grands que celui des *Tuilles de terre*: On les fait seicher plusieurs jours au soleil, & après on les met dans un grand *four*, haut quelquefois de vingt coudées, arrangées l'une contre l'autre, à quelque distance, laquelle on remplit de *plâtre*. On ferme le *four* & on y met le feu trois jours & trois nuits de suite. Ces *Briques* sont rouges & dures, & coutent environ un écu le cent.

Leur

DESCRIPTION DE LA PERSE. 231

Leur *Plâtre*, qu'ils appellent *guetch*, n'est pas tout-à-fait comme le nôtre. Il n'est jamais si fin, ni si blanc, après la préparation, quelle qu'elle soit. Ils ne le tirent pas des *Platrières* comme nous faisons, car il n'y en a point chez eux. Ils le tirent des montagnes en grosses pierres, & en fort grande quantité. Ils le cuisent, & puis le broient, ou l'écrasent, avec une grosse *Meule* de pierre, plus épaisse que celle des moulins, mais qui n'a pas le tiers de diametre. Elle tourne sur le dos, & il faut qu'il y ait toujours un homme avec une pèle pour repousser le *Plâtre* sous la *Rouë*. Les *Païsans* apportent le *Plâtre*, particulièrement durant l'hiver, à cause que c'est le tems qu'ils ont moins de travail aux champs, & qu'ils viennent chercher du fumier. Ils ont aussi de la *chaux* en abondance, & ils la pilent aux pieds, sans en être brûlez. Outre la *chaux*, ils ont une *Terre blanche*, qu'ils tirent des *Carrieres* en petits morceaux, comme le *Plâtre*. Cette *Terre* se dissout dans l'eau dès qu'elle y est mise. Ils s'en servent à blanchir les maisons, ce qu'elle fait incomparablement mieux que le *Plâtre*. Les maisons du commun sont peintes d'une couleur brune qui se fait avec une terre nommée *zerd guil*, c'est-à-dire *Terre jaune*.

Avant que de passer outre, je dirai un mot du *Sol*, tel qu'il se trouve dans la Province de *Parthe*, & dans la plus grande partie de la *Perse*. Il est dur & ferme à la superficie. A trois ou quatre pieds au dedans, on trouve des *rayes* ou *veines*, rougeâtres & noirâtres, larges de deux à trois doigts. Plus bas la terre est partie de *sable*, partie d'*argile*, & au des-

deffous c'est du *Sable* mouvant. Après, vous trouvez le *Sol* solide & dur, & creusant encore, on parvient à un lit de *caillon*; & si vous creusez au delà, jusqu'à vingt pieds en tout, à compter de la surface de la terre, vous trouvez l'*eau*. Les puits ne sont d'ordinaire profonds que de vingt à vingt-cinq pieds.

A *Ispahan*, en particulier, qui est la ville capitale de l'Empire, le *Sol* est naturellement argilleux, & pesant comme un roc, de manière que si l'endroit où l'on bâtit est une *terre vierge*, qui n'ait jamais été remuée, les *Persans* bâtissent dessus sans faire de *fondement* du tout. Mais si la terre a été auparavant remuée, on creuse quelques trois coudées, jusqu'à ce qu'on trouve la terre ferme, & l'on remplit la fondation de *Briques* de terre, mettant entre chaque couche de *brique* une couche de *Plâtre*. On fait ces *Briques* de la terre même qu'on tire des *fondations*. Après, on commence le *mur* qu'on bâtit de ces *Briques* de terre, & qu'on enduit d'un *argile* mêlé de *paille*, qu'ils appellent *kaguil*, c'est-à-dire *bonë est paille*, qui est faite de la même matière que les *Briques*. Le *Mur* se fait par *couches*, qu'on laisse seicher avant que d'en remettre de nouvelles, & on le bâtit d'une telle sorte, que plus il s'éleve moins il est épais. On fait la cime du *Mur* d'une *couche* de *Briques* rouges, pour mieux résister à l'eau, ou bien, on la couvre de ces mêmes *Tuilles* cuites au soleil, arrangées de manière qu'elles forment une *cavité*, en dos d'âne, afin que l'eau coule tout du long. Leurs *Murs* sont tous fort épais, quoi que plus ou moins, à proportion de leur hauteur. Les plus solides ont

ont un fondement de *Briques* rouges d'un pié de hauteur sur le rez-de-chauffée. C'est ainsi que l'on fait les *Murs* des *cours*, des *jardins*, & de toute sorte d'enclos. Ceux des *Maisons*, sont enduits de *chaux* & de *Plâtre* courroyez & pilez fort bien ensemble, ce qui fait un ciment quitient à merveille; parce que le plâtre est un peu pierreux, même quand il est pilé; mais il n'est pas si blanc que le nôtre. Je n'ai vû nulle part au monde de plus hautes *Murailles* qu'en *Perse*. Elles passent celles des monasteres des filles les plus recluses, sur tout les *Murailles* qui font l'enclos des *grandes Maisons*. Et c'est d'ordinaire à cela qu'on reconnoît les *Palais* en ce Royaume.

Le comble, ou la couverture de l'*Edifice* est toujours en *voute*. On ne le sauroit faire autrement, à moins qu'on ne le fasse d'un *plafonds* de *charpente*. C'est ce qui a rendu les *Massons Persans* si habiles à faire des *voutes* & des *Dômes*. Il n'y a pas de país au monde où l'on fasse des *Dômes* si hardis & si beaux. Une marque de leur habileté à cette sorte de *fabrique*, c'est qu'ils ne se servent point d'*échafauts* pour faire les petites *voutes* & les petits *Dômes*, comme on fait en *Europe*. Les *voutes* des *Maisons* se font basses & plates, parce que d'ordinaire on fait le dessus en *Terrasse* en remplissant l'espace qui est entre les *compoles*, & les unissant au niveau, afin de pouvoir prendre le frais dessus & y coucher; mais aux *maisons* du menu peuple, on laisse paroître les *voutes* sans remplir l'espace d'entre deux, & on les enduit par dehors ou de *Mortier*, comme les murs ordinaires, ou de *Brique* pour pouvoir mieux résister à la neige
&

& à la pluye. On élève à l'entour des *Terrasses*, à toutes les bonnes Maisons, un *Parapet* ou *Rebord* de trois à quatre pieds de haut pour s'appuyer contre. Pour ce qui est des *planchers* des logis, ils sont faits, ou de *terre* simplement, ou de *Brique*, ou de *Plâtre*, mais communément ils ne sont que de *Terre*.

Le *Corps de l'Edifice* étant achevé on se met à faire le dedans. On le revêt premièrement de ce *mortier*, qu'ils appellent *Kaguil*. Après on met une *couche de plâtre fin* : puis on le blanchit, ou l'on y passe du *Talk* pilé. C'est une poussière de la pierre de *Talk* mêlée avec de la *chaux*, qui donne un grand éclat aux *Murs*, & aux *voutes* & à tout ce qui en est couvert; car on diroit que ces *Murs* sont argentés. Aussi les *Persans* appellent cette poudre *Zervarac*, c'est-à-dire, *argent en feuille*.

Pour ce qui est des *Ornemens*, les plus ordinaires sont de *Peinture*. J'en ai parlé ci-dessus. Ils en font rarement de *sculpture*, & alors ce n'est que des fleurs & des feuillages, qu'ils ébauchent grossièrement dans le *Plâtre* avec le *Cizeau*. Le *Relief*, qui est assez plat, demeure blanc, & le fonds est grisâtre. Ils peignent ces ébauches & y mettent ensuite de l'*or* & de l'*azur*, avec quoi ces *Ornemens* deviennent fort beaux. J'ai déjà observé que les *Moresques* peintes sur les *Edifices*, sont fort belles, & font un charmant objet. La seicheresse de l'air y contribue extrêmement; car elle empêche que les couleurs qui ont déjà une vivacité incomparable ne se passent. Je n'ai vu nulle part de si belles couleurs qu'en *Perse*, pour l'éclat, pour la force, & pour
l'é-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 235

l'épaisseur, tant des couleurs de l'*art*, que de celles de la *nature*. L'humidité de l'air en *Europe* répand un nuage sur les couleurs qui les amortit & qui en ôte la vivacité, de sorte qu'on peut dire que ceux qui n'ont jamais été dans les *Pais Orientaux*, ne connoissent point l'éclat & le brillant de la *Nature*.

Pour ce qui est de la *Figure* & de la disposition des *Maisons* au dedans, les plus belles sont d'ordinaire élevées entre deux à quatre pieds du *Rez-de-chaussée*, disposées à quatre faces, & exposées aux quatre vents. Un *Parapet* profond de sept à huit pieds régné autour du corps du logis, lequel consiste d'ordinaire en un *Salon* au milieu, & en quatre grandes sales aux côtes, ouvertes de haut en bas, qui sont comme de grands *Porches* ou *Portiques*, dans lesquels trente à quarante personnes, & quelquefois cent, peuvent être assises à l'entour sur une ligne. Ces grands *Portiques* ne sont séparés du *Salon* que par des *chassis*, ou par des *Portes* minces, qui servent aussi de *fenêtres*, prenant du *bas* jusqu'à l'*Arcade*. Vous observerez que l'*Arcade* commence d'ordinaire à la moitié de la hauteur de l'*Edifice*, & ils sont tous ouverts sur le devant, ou ferment seulement de *chassis*. Aux coins des *Portiques* il y a de petites *Chambres* basses, ou *Cabinets*, formés de *Murs* sans *fenêtres*, le jour y entrant par les *Portes* qui sont larges, & qui s'ouvrent par des *Valves* ou *battans* brisés, lesquels se plient l'un sur l'autre comme des *Volets*. La beauté des *Maisons* de *Perse* consiste à être ainsi ouvertes de haut en bas, en sorte qu'étant assis dedans, on soit autant au grand air comme si l'on étoit

toit dehors. Cette manière de bâtir paroît fort belle, & fort convenable en *Perse*, où l'hiver est court, & où l'air est chaud, sec & pur. Mais cela ne nous conviendrait pas en *Europe*: l'humidité auroit bien-tôt détruit ces *Edifices d'Argille*. On fait aux *Sales*, ou *Porches* d'hiver, & aux *Chambres* qui y tiennent, de petites *cheminées* dont le *manteau* n'est haut que de trois à quatre pieds, & large de deux à trois, fait en demi rond, & qui vient assez bas pour retenir la fumée. L'on y brûle le bois debout ou droit, & les *cheminées* se font ainsi petites, tant parce que le bois est assez rare en *Perse*, que parce qu'on se chauffe communément à une manière de *Rechaud*, ou *fournaise*. C'est un grand *creux* qu'on fait en terre dans ces *Sales*, & dans ces *Chambres* d'hiver, dans le *Plancher* de la *Chambre*, profond de quinze à vingt pouces, & de fix à huit pieds de diametre, selon la grandeur du lieu. Ces *creux* sont couverts de planches en Été sous les tapis, en sorte qu'on ne s'en aperçoit point. L'hiver on les découvre, & l'on met dessus une *table* de bois, haute d'un pied, & qui a un pied de diametre plus que le *creux* sur lequel elle est posée, & on étend sur cette *table* une ou deux *couvertures* piquées & épaisses, qui rebordent demi aune de tous côtez. Quand on se veut servir de cette *fournaise*, on y met un peu de *charbon* bien allumé, & couvert d'un peu de cendre, pour le faire durer plus long-tems, puis on s'approche de la *table* tout proche de la *fusse*, tirant la *couverture* sur soi jusqu'à la ceinture. On est là fort chaudement & fort agréablement, & cette chaleur provoque insensiblement un
doux

doux sommeil. On mange l'hiver sur ce feu, & l'on se couche à l'entour. Les *Persans* l'appellent *courfi*, c'est-à-dire, *siège*, parce que cette *Table* est faite comme si c'étoit pour s'asseoir dessus. Dans les *maisons* du commun peuple les *fenêtres*, qui ressemblent à nos *jalousies*, sont faites de bois de *platane*, qui est fort beau; mais chez les *Grands*, ce sont des *chassis* dont les *carreaux*, qui sont faits d'un verre épais & ondé, afin qu'on ne puisse pas regarder au travers, sont de toutes couleurs, confusément & sans ordre, un rouge, un verd, un jaune & ainsi des autres. Ils font aussi une manière de *vitres*, dont l'enchassure est de *Plâtre*, lesquelles représentent des *Oiseaux*, ou des *pots*, ou des *corbeilles de fleurs*, & le reste est de morceaux de *verre* enchassé de toutes couleurs, pour imiter le naturel de ce qui est représenté.

Dans toutes les *maisons*, même jusqu'aux plus simples, il y a des *bassins d'eau*, dont la *construction* est fort solide, faite avec des *Briques*, qu'ils enduisent d'un *ciment* appelé *Abacfia*, c'est-à-dire, *chaux noire*, lequel avec le tems devient plus dur que le marbre. Ils font ce *ciment* avec de la cendre tirée des foyers des bains, & plus fine que toute autre, avec de la *chaux vive* par moitié, & avec une manière de *duvet*, qu'ils y mêlent pour faire comme un *amalgame*; ce qu'ils battent bien un jour entier. Ce *Duvet* croît au haut de certains roseaux, & il est si délié que le souffle l'emporte. Les *Persans* l'appellent *louy*. On dit que c'est la *Tipha* des *Herbiers*. Quelques *Maçons* lient ce mortier avec de la *bouurre* bien fine, ou du petit *poil de chevreau*. L'un & l'autre

238 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

l'autre de ces *materiaux* résistent parfaitement à l'eau, & aussi au feu. Mais la gelée les fend, & les fait tomber par éclats. On prévient cet accident, en mettant l'hiver ces *bassins* à sec, les remplissant de feuilles d'arbres, & les couvrant ensuite de *nattes*, ou de *tapis*. Il faut entendre cela des *bassins* d'eau qui sont dans les *maisons* des gens du commun, car dans les grandes *maisons* les *bassins* sont de *pierre de taille* fort dure, avec des bords de *marbre blanc*.

La *Menniserie* & la *Boiserie* des *Maisons* ne consistent qu'en des *Portes* & en des *chassis*, qu'on attache sans pentures, ou autres ferrures, en cette maniere. On laisse en bas dans la *Porte* deux bouts de bois, & dans la *croisée* ou le *jambage* de la *Porte* (qu'on fait aussi de bois de peur que la *Terre* ne s'éboule) on fait un trou en haut au coin dans le *linteau*, & un en bas dans le *seuil*, où ces bouts de la *Porte* entrent, & deviennent les *Pivots* sur lesquels elle tourne. C'est comme sont faites toutes les *Portes* en *Orient*, même aux *Palais*, comme aux autres *maisons*. Il n'y en avoit point d'autre sorte aux *Edifices* si renommés de *Salomon*. Ainsi, l'on fait les *maisons* en ces *Pais* là sans *Serrurier*, comme sans *Charpentiers*. On ne voit point de *ferrures* à leurs *Edifices*, que le *Piton* & la *chaine* qu'on met aux *Portes* pour un *cadenat*. Les *Persans* n'ont point l'usage des *Serrures* de fer. Celles qu'ils ont sont de bois, & les *clefs* sont de bois aussi, faites tout autrement que les nôtres, car la *Serrure* est comme une petite *herse*, qui entre à demi dans une *gâche* de bois, & la *clef* est un *manche* de bois, au bout duquel sont des

poin-

pointes auffi de bois, differemment disposées, qu'on pousse par dessus dans la *gâche*, & qui lèvent cette petite *berse*. Il n'entre point de *Plomb* non plus dans la *construction* des *Edifices*, tout y étant de bois, jusqu'aux *Goutieres*. Les *chassis* sont, ou des *carreaux de verre* ou de *toile cirée* peinte, fort belle, & transparente. J'oubliais à dire qu'on pratique dans les *Murs*, qui sont fort épais, comme je l'ai observé, des niches d'un pied de profondeur, ou environ, qui servent comme des *ais de tablettes*, & des *armoires*. On les taille de diverses figures; on les peint ensuite comme le *Mur*. Cela est tout-à-fait commode, soit pour y mettre des pots de fleurs & des *cassolettes*, ou des livres, ou telles autres choses.

De la manière dont je viens de représenter les *Bâtimens Persans*, on voit bien qu'ils ne sont point sujets au *feu*. L'on n'en a point de peur en *Perse*, & lors que le *feu* prend en un endroit, ce qui arrive très-rarement, il ne peut tout au plus que consumer ce qu'il y a dans la *Chambre* où il a pris. On est sûr qu'il n'en sortira point & qu'il s'y éteindra. Mais ces *Bâtimens* sont fort incommodez par l'*eau* en revanche, car si l'*eau* étoit trois jours au pied d'un *Mur* elle le feroit écrouler; de manière que pour prendre toutes les *Forterefes*, il n'y auroit qu'à les environner d'eau une semaine. Mais cela n'est pas aisé à faire en ce Pais-là, où l'*eau* est rare, & où les *fleuves* se peuvent détourner dans un instant contre leurs cours naturel. C'est ce qui fait aussi qu'on a grand soin en *Perse* de la *Terrasse* ou *couverture* du *logis*, comme la pièce principale d'où dépend sa conservation. Ce qu'on fait

fait pour l'entretenir, c'est de tenir toujours les *Goutieres* en bas en bon état, & d'en jeter la neige en bas, lors qu'il y en tombe en quantité. C'est un divertissement pour le quartier de jeter la neige de dessus les *Maisons*, car chacun y court avec allegresse. Les jeunes gens du quartier vont sur chaque terrasse l'une après l'autre, & en peu de tems ils la nétoient toute. Ce qui se fait d'ordinaire au son des instrumens, afin que le bruit les échauffe & les étourdisse. Les *Maçons* travaillent à une sorte de *Cbant*, & ce qui est encore à observer dans leur travail, c'est que quand ils se jettent l'un à l'autre les *tuilles*, ou *briques* de terre, ils mettent des *gans*, afin que la sueur de la main ne gâte pas les *tuilles*. Je ne dois pas oublier non plus qu'on seme du *sel* sur les *pontres* & les *soliveaux*, sur le *plât fonds*, & sur les autres pièces de *charpente*, pour empêcher qu'il ne s'y engendre aucun ver.

Les *Maisons* durent aussi long-tems qu'on veut les entretenir, l'air sec & pur aidant à les conserver. Mais, comme je l'ai observé ailleurs, les *Persans* ont du dégoût pour les *Maisons* de leurs Peres. Ils aiment à s'en bâtir de propres pour eux. Cela est de fort bon sens; car, comme ils le disent, il y a la même difference, entre se bâtir une maison, ou en prendre une toute bâtie, comme entre se faire faire un habit, ou en acheter un tout fait. Leur coûtume vient, peut-être, en partie du peu qu'il coûte à bâtir; car pour ainsi dire, on bâtit sa *maison* de ce qu'on tire de la fondation; & les pauvres gens qui ne veulent que le *corps du logis*, sans *ornement*, l'ont bien-tôt achevé. Les *Persans* mettent le prix
aux

DESCRIPTION DE LA PERSE. 247

aux *Maisons*, suivant la hauteur & l'épaisseur des *Murs*, qu'ils mesurent à l'aune, comme une étoffe. Le Roi n'a point de droit sur la vente des *Edifices*; mais le *Maître Architecte*, qu'ils appellent *Mamar bachi*, c'est-à-dire, *Chef des Maçons*, prend deux pour cent pour les *lets & ventes*; mais c'est bien rarement qu'on les lui paye entiers, chacun en composant avec lui selon son crédit ou son emploi. Cet Officier a aussi droit de cinq pour cent sur tous les *Edifices* que le Roi fait faire. On les apprécie quand ils sont achevez, & le *Maître Architecte*, qui en a conduit la construction, reçoit pour son droit & pour son salaire, autant que la cinquième partie de l'*Edifice* a coûté à bâtir.

J'observerai encore trois choses sur les *Bâtimens* de *Perse*. L'une qu'on y revêt des *Chambres* de *carreaux de fayence* comme les *cheminées de Hollande*. L'autre, qu'à la *Campagne*, on trouve en plusieurs endroits les *Portes* faites d'une grosse *Pierre*, roulant sur ses *Gonds*, ou *pivots*, comme font celles de bois. La troisième, que les *bâtimens* en *Perse* se font à très-bon marché, par comparaison aux nôtres. Ils supputent en bâtissant une *maison*, que le tiers de la dépense va à la *brique*, l'autre en *plâtre*, l'autre en *boiserie*, compris les *Portes & les fenêtres*.

Les *Persans* n'ont pas de fort habiles ouvriers en *Charpenterie*, ce qui vient du peu de *bois* qu'il y a en *Perse* & du peu de *charpente* qu'on employe d'ordinaire aux *Edifices*. Ce n'est pas de même à l'égard des *Menuisiers*. Ils en ont de très-habiles, & très-industrieux dans la composition de toute sorte d'*ouvrages*

de rapport & de *Mosaïque*, dont ils font particulièrement des *Plat-fonds* admirables. Ils travaillent leurs *Plat-fonds* en bas, tout entiers, & quand ils sont achevez, ils les élevent en haut sur le comble de l'*Edifice*, & sur les *colonnes* qui le doivent supporter. J'en ai vû lever un tout entier de quatre vingts pieds de diametre, par le moyen de plusieurs *machines*, comme celle dont je donne le dessein ici à côté, ne sachant pas si nos ouvriers d'*Europe* en ont de même. Les *Persans* n'en mettent point d'autre en usage, & ils élevent tout à la *Poulie*. Ils font fort bien aussi les *Faloufies* & les *Balustres*. Les *Menuisiers* travaillent assis à terre. Leurs *Rabots* sont differens des nôtres; car ils jettent les coupeaux par les côtes, & non par le milieu, ce qui paroît faire plus de besogne. Leur *Bois* ordinaire étant du *Bois* blanc, qui est fort tendre, & sans nœuds, est fort aisé à travailler. Ils ont du *Bois* admirable, qui leur vient d'*Hyrkanie* en grandes *planches*, comme le *Sapin* nous vient de *Norvege*.

Comme je ne sai pas bien en quel ordre placer les autres *Métiers* je vais en faire deux *Parties*. L'une de ceux où les *Persans* réussissent le mieux; l'autre de ceux où ils réussissent le moins.

La *Broderie* est un des *Arts Mécaniques* dans lesquels ils excellent; ils font fort bien toute sorte de *Broderie*, mais particulièrement celle d'*or* & d'*argent*, soit sur le *Drap*, soit sur la *Soie*, soit sur le *Cuir*. Ils nous passent en cet *Art*, & ils passent même les *Turcs* dont nous admirons tant en *Europe* la *couture* & la *Broderie* sur le cuir. Leur *couture de cuir*, comme

DESCRIPTION DE LA PERSE. 243

me celle des *barbois*, entre les autres, est si délicate, & si bien faite, qu'on diroit que c'est de la *Broderie*. Leurs *Seaux de cuir* sont aussi fort bien cousus, quoi qu'avec des cordes de *Monton* assez mal tanées. Le fil d'*or* & d'*argent*, dont ils se servent, est si beau, qu'on le prendroit pour du *trait*, lorsqu'il est employé, la *soye* n'y paroissent pas le moins du monde.

La *Vaisselle d'Email*, ou de *fayence*, comme nous l'appellons, est pareillement une de leurs plus belles *Manufactures*. On en fait dans toute la *Perse*. La plus belle se fait à *Chiras*, capitale de *Perfide*, à *Metched*, capitale de la *Bactriane*, à *Tesd*, & à *Kirman*, en *Caramanie*; & particulièrement dans un bourg de *Caramanie* nommé *Zorende*. La terre de cette *fayence* est d'*Email* pur, tant en dedans, qu'en dehors, comme la *Porcelaine* de la *Chine*. Elle a le grain tout aussi fin, & est aussi transparente, ce qui fait que souvent on est si fort trompé à cette *Porcelaine*, qu'on ne sauroit discerner celle de la *Chine* d'avec celle de *Perse*. Vous trouvez même quelquefois de cette *Porcelaine* de *Perse*, qui passe celle de la *Chine*, tant le *Vernis* en est beau & vif. Ce que j'entens, non pas de la *vieille Porcelaine de la Chine*, mais de la nouvelle. L'an 1666. un *Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise*, nommé *Hubert de Layresse*, ayant apporté des présens à la Cour d'une quantité de choses de prix, & entr'autres cinquante six pièces de *vieille Porcelaine de la Chine*: quand le Roi vit cette *Porcelaine* il se mit à rire demandant avec mépris ce que c'étoit. On dit que les *Hollandois* mêlent cette *Porcelaine*

de *Perse* avec celle de la *Chine* qu'ils transportent en *Hollande*. Il est certain que les *Hollandois* ont beaucoup appris en *Perse* à faire la *fayence*, & ils y réussiroient encore mieux qu'ils ne font, s'ils avoient-là les eaux aussi pures, & l'air aussi sec qu'il est en *Perse* & à la *Chine*. Les habiles *Artisans* en cette *vaisselle d'Email*, attribuent à l'eau la beauté de la couleur, comme je l'ai déjà observé, disant qu'il y a des *eaux* qui dissolvent la *peinture*, & la font couler, au lieu qu'il y a des *eaux*, qui la resserrent & la retiennent sans l'étendre. Les pièces à quoi les *Potiers Persans*, qu'on appelle *Kachipez*, ou *Cuiseurs de fayence*, réussissent le mieux, sont les *carreaux d'email*, peints & taillez de *Moresques*. A la vérité il ne se peut rien voir de plus vif & de plus éclatant en cette sorte d'ouvrage, ni d'un dessein plus égal, & plus fin. La *Porcelaine* de *Perse* résiste au feu; de sorte que non seulement on fait bouillir l'eau dedans sans qu'elle casse, mais même on en fait des *Marmites*. Elle est si dure, encore, qu'on en fait des *mortiers*, à broyer des couleurs & d'autres matières, & des *moules* à bâle. La matière de ce bel *email* est du *verre*, & de fort petits *cailoux* de rivière broyez très-menu, avec un peu de *terre* mêlée ensemble, & le tout fort broyé & pilé. On ne fait point de *fayence* aux *Indes*. Celle qu'on y consume, y est toute portée, ou de là *Perse*, ou du *Japon*, ou de la *Chine*, & des autres Royaumes entre la *Chine* & le *Pegu*. On fait un conte, que les *Potiers* de la ville de *Yezde*, dans la *Caramanie*, envoyèrent un jour aux *Potiers d'Isphahan*, comme par défi, un *vasc de Porcelaine* qui

DESCRIPTION DE LA PERSE. 245

qui tenoit douze livres d'eau, & ne pesoit qu'un gros. Les *Potiers d'Ispahan* leur renvoyèrent un *vas*e de même grandeur, & même figure, qui ne tenoit qu'un gros d'eau, & pesoit douze livres. Il y a une sorte d'Artisans en *Perse*, dont le métier est de raccommoder la *Porcelaine*, & le *Verre*. Ils en rejoignent les pièces, les cousent avec du *fil de latton* très-fin, & passent sur la couture une sorte de *craye* ou de *chaux* fort deliée. Un *vas*e ainsi raccommodé tient l'eau comme auparavant.

Les *Tireurs* & les *Fileurs d'or* travaillent fort délicatement. Ils filent un *lingot* du poids d'un *mescal*, qui est un gros, long de neuf cenz *gneses*, ou *aunes* de leur País, qui ont chacune trente-cinq pouces de Roi. Leurs outils, de gradations différentes, sont comme nos *filieres*. Ils devident sur des *bobines*, & sur des *tambours*, achetant à la monnoye le *fil tiré*, de la grosseur d'une épingle. Leur *fil* est le plus beau & le mieux couvert qui se puisse imaginer. Tout l'art qu'ils employent à lui donner cette couleur vive, & qui ne se passe point, c'est de le dorer très-fin & fort épais.

Il faut ranger en suite la *Tannerie des cuirs*, sur tout de celui de *Chagrin*, & de toute sorte de *Maroquin*. Il s'en fait une infinité en *Perse*, qu'on transporte aux *Indes*, en *Turquie*, & dans les autres País à l'entour. Le *Chagrin* se fait de *croupe d'âne*, & d'une *graine* qu'on appelle en *Perse* *tochm Casbini*, ou *graine de Casbin*, laquelle est noire, dure, & plus grosse que la graine de *moutarde*, dont on se sert au défaut de cette *graine de Casbin*.

Un même mot en *Persan* signifie œuf, & graine.

ne, parce que l'*œuf*, & la *graine*, sont comme une même chose. Le nom de *Chagrin*, que nous donnons à ces peaux grenetées, vient assurément du mot Persan *sagri*, qui veut dire *croupe*. Ils appellent ainsi la *croupe* de tout animal qui sert de monture ; & ils donnent ce nom à cette sorte de *cuir*, parce qu'il se fait de *croupe d'âne*, comme je l'ai dit. Les *Tanneurs* couroyent le *gros cuir*, & le préparent avec la *chaux*. Ils n'ont point l'usage du *tan*, au lieu duquel ils se servent de *sel* & de *noix de galle*, & cela suffit à cause de la seicheresse de l'air de leur País.

Le *Tour* est encore un des *Arts mécaniques* dans lesquels les *Persans* réussissent. Ils n'ont pas de *métier* pour le *Tour*, comme nous en avons. Le leur n'est composé que d'un *pivot*, auquel ils attachent ce qu'ils veulent tourner. Une *bande de cuir*, qui fait un double tour à ce *pivot*, & qu'un garçon tient à deux mains, tirant tantôt un bout, & tantôt l'autre, fait mouvoir la *machine*, & fait tourner la pièce. Mais quand ils veulent tourner de petites pièces, l'*ouvrier* n'a que faire d'aide, car d'une main il remuë le *pivot* avec un *archet*, & de l'autre il tient sa pièce. Ils ne se servent point de *villebrequin*, comme nous faisons, mais de *forets* grands & petits, qui leur en tiennent lieu, & qu'ils mettent en usage de la même manière que leur instrument pour le tour : c'est un *fer* plat au bout, finissant en pointé, & taillé en côtes pour mieux couper, & emmanché dans un bois rond, chargé de plomb pour mieux assiéner, autour duquel ils passent leur *archet*, fait d'une bande de cuir, laquelle y fait deux tours : ils
tien-

tiennent ferme ce *forêt* de la main gauche sur la pièce qu'ils veulent percer, & ils le font tourner de la droite. C'est là leur *mecanique* pour tourner, & pour percer. Ils appliquent la *lacre* fort délicatement, le mouvement violent du *tour* la fondant, sans qu'il soit besoin de feu : ils l'étendent avec du *bois de palmier* ; se servant de ce *bois*, parce qu'il est poreux : & avec l'*huile* en suite, & un morceau de gros *drap*, ils donnent un lustre admirable à leur ouvrage, qui ne se perd jamais. Cette *lacre* aussi se conserve toujours sans s'écailler. Ils font entr'autres choses des *berceaux d'enfant* parfaitement bien. Ils tournent les *metaux* aussi bien que le *bois*. Mais il s'en faut pourtant beaucoup, que leurs Artisans en ce métier n'ayent l'habileté des nôtres. L'on a porté diverses fois en *Perse* & aux *Indes* de ces merveilleux ouvrages d'*Yvoire*, tournez avec une extraordinaire délicatesse ; mais parce qu'ils étoient de nul usage, & propres seulement à faire admirer l'adresse de l'ouvrier, on n'y en faisoit aucun compte. Les *Orientaux* ne sont pas assez délicats pour appliquer leur esprit à cette industrie que nous y admirons ; au contraire, ils en font très-peu de cas, à cause de l'inutilité de l'ouvrage. Au reste, les *Tourneurs Persans* ne savent point faire le *tour de l'ovale*. C'est une figure qui leur est inconnue dans la pratique.

Après les *Tourneurs* je mets les *Taillandiers* & les *Estameurs*, qui travaillent en ce Pais-là avec une grande industrie, tant au *marteau* & à la *lime*, qu'au *tour*. Nos *Grossiers* en *argent* ne font pas mieux que ces *Taillandiers* ; ce qui vient, je croi, de ce que la *vaisselle de*

table & leur *batterie de cuisine* est communément faite de *cuivre*. Ils ne se servent point de *fer*, ni de *latton*, ni d'*étain*, dans leurs *utenciles de cuisine*, qui sont toutes de *cuivre étamé*. Ils font l'*étamure* fine, blanche, & belle comme de l'*argent*. L'*étain* d'*Angleterre* n'est point si beau. Il est vrai qu'il faut tous les six, ou tous les huit mois, recommencer à l'*étamer*; mais aussi, cela se fait extrêmement vite, & à très-bon marché, une assiette ne coutant qu'un sol à étamer dedans & dehors, & le reste à proportion. Ils s'y prennent tout autrement que nous ne faisons. Ils font premièrement bouillir la *vaisselle* dans de la *soude grise*, & après ils la donnent à écurer avec du *sable* à l'apprentif, ce qu'il fait avec les pieds nuds, se mettant droit dessus, & tournant la *vaisselle* deçà & delà, jusqu'à ce qu'elle soit bien écurée. En suite ils la font échauffer sur un feu clair de charbon, mettant le côté creux contre le feu, & lors qu'elle commence à rougir, l'ouvrier prend d'une main la pièce avec des tenailles, & de l'autre, un peu de *cotton* bien battu & fin, qu'il trempe dans le *sel armoniac*, & en frotte bien la pièce. Cela fait, il prend un petit *lingot d'étain* fin & le presse contre la pièce, afin de le faire fondre dessus, & il étend l'*étain* partout avec son *cotton* couvert de *sel armoniac*: & quand la pièce est étamée, il la jette dans l'eau froide, d'où vous la voyez tirer blanche & vive comme de l'*argent bruni*. Le *sel armoniac*, dont ils se servent à l'*étamure*, est purifié sur le feu avec de l'eau qu'on fait toute évaporer, jusqu'à ce que le *sel* soit réduit en poudre. Ils ont une particulière dextérité à

ce

ce métier-là, & cette *vaisselle* de *cuivre étamé* a cet avantage sur la nôtre, qu'elle est plus légère, qu'elle ne fond point, & ne se bossue point. Les *Persans* ont du *cuivre* dans leurs *Pais*, comme je l'ai observé; mais ils ne l'estiment pas tant que celui du *Japon*, ni que celui de *Suede*. J'oubliois à dire qu'ils tirent l'*étain* des *Indes*. Pour ce qui est des *lamps*, des *chandeliers*, & des autres pièces de fonte, les ouvriers *Persans* les tournent sur deux *poupées* avec une *courroye*.

Les *Armuriers* font fort bien les *armes*, sur tout les *arcs* & les *épées*. Les *arcs* de *Perse* sont les plus beaux & les plus estimez de tout l'*Orient*. La matiere est de *bois* & de *corne*, mis l'un sur l'autre, & couverts de *nerfs*, & par dessus d'une peau d'arbre très-lisse & unie. On le *peint* ensuite, & on lui donne le *vernis*, ce qu'ils savent faire admirablement; car on se mire dans ces arcs-là, & l'on ne sauroit voir de plus vive couleur. La bonté d'un *arc* consiste, comme on le dit en *Perse*, en ce que d'abord il soit rude à bander, jusqu'à ce que la *flèche* soit à moitié dessus, & qu'ensuite il soit mol & aisé, jusqu'à ce que le bout de la *flèche* soit entré dans la corde. Les *cordes* d'*arc* sont de *soye* retorse, de la grosseur d'une boudelle. Les *carquois* sont faits de *cuir* brodé d'*or* ou de *soye*. Leurs *sabres* sont d'un fort beau *Damasquin*, inimitable en nos *Pais*, à cause, comme je croi, que notre *acier* n'est pas plein de veines comme celui des *Indes*, dont ils se servent le plus communément. Ils ont chez eux de l'*acier* abondamment, mais ils l'estiment moins que celui-là, & le nôtre moins encore que le leur.

Cependant , leur *acier* est aigre & fort aisé à casser. Ils forgent leurs *lames* à froid , & pour leur donner l'eau , ils les frottent de *suis* , d'*huile* , ou de *beurre* , afin d'empêcher qu'elles ne se cassent : puis ils les trempent avec le *vinaigre* , la *couperose* , ou le *vitriol* , qui étant corrosif , fait paroître ces rayes ou veines , qu'on appelle *Damasquin* , & c'est là ce qu'on appelle aussi *acier de Damas* , parce que cette ville étoit l'endroit le plus célèbre pour la *fabrique* de ces belles *lames de sabre* , qu'on y faisoit de l'*acier* , qui s'y transportoit des *Indes* par la *Mer rouge* , dans les siècles passés. Les *Persans* font fort bien aussi les *canons* des *armes à feu* , auxquels ils donnent le *Damasquin* comme aux *lames* ; mais ils les font fort pesants , & ne sauroient les faire autrement. Ils les percent & les nettoient à la rouë comme nous faisons , & les forgent & les percent si bien qu'ils ne crevent presque jamais. Ils les font également forts & épais tout du long ; disant que la *bouche du canon* étant foible , le feu la fait trembler , & que la *bale* participe de ce mouvement chancelant. Cela fait que si leurs *canons* sont plus épais , aussi ils tirent plus loin & plus droit. Ils soudent la *culasse* au feu , n'en voulant point à *vis* , disant pour raison qu'une *culasse à vis* entrant sans force , l'impetuosité de la *poudre* la peut jetter dehors , & qu'on ne peut s'y assurer. Ils ne savent point bien faire les *ressorts* ou les *batteries*. Celles qu'ils mettent à leurs *armes à feu* sont fort différentes des nôtres ; car elles n'ont point de *platine*. Le *bassinnet* est attaché solidement , étant tout d'une pièce , avec le *canon*. La *serpentine* jouë par une petite *branche* de fer ,

DESCRIPTION DE LA PERSE. 251

fer, mal limée, qui sort du dedans du *mousquet*, & joie à rebours, c'est-à-dire, non de devers la *crosse* sur le *bassinets*, mais tout au contraire. Le *bassinets* n'est pas plus grand d'ordinaire que le petit ongle, sans *chien* ou *convercle*, & la plupart des *bassinets* sont taillés dedans, comme une lime, afin que l'amorce y tienne mieux. Ils ne savent point monter les *armes*, & n'y observent point les règles de la *Statique*, car ils font la *crosse* petite & legere; ce qui fait que leurs *arquebuses* sont legeres de la *culasse*, & pesantes de la *volée*.

Les autres *Ouvriers en fer & en acier* entendent aussi fort bien leur *Métier*. Ils forgent le *fer* & l'*acier* froid & ils y réussissent fort bien à l'égard de plusieurs sortes de pieces & d'outils, comme entr'autres des *Platines* de fer, dont ils se servent à cuire cette sorte de pain qu'ils appellent *lavatché*, qui n'est pas plus épais qu'un parchemin, & des *fours* de Campagne, qui sont deux *demi-cones*, ou *demi-spheres*, tronquées ou coupées par le haut, qu'on attache ensemble avec de gros *crochets de fer*. Le diametre en est de deux pieds & demi, & la hauteur de trois & demi à quatre pieds. Il sort de ces *Cones* au dedans plusieurs gros clouds, de trois à quatre doigts de long, & d'égale grosseur, avec des têtes plates, larges comme un demi écu. Lors qu'on se veut servir de ces *fours*, on enduit ces deux pieces d'*argile* dedans & dehors, en la faisant tenir par ces têtes de clouds, & on en fait comme un corps de *Muraille*, contre laquelle on applique le pain: Ces *fours* s'appellent *tendour*, comme les *fours* communs, qui sont de même figure, & qui sont faits en ter-

re, & ressemblent à des fosses, où l'on applique aussi le pain contre les côtes tout à l'entour, & où il tient aisément, n'étant épais que d'un doigt ou environ. Quand on veut emporter ces *fours* l'on en rompt le *Mur d'argile*, & l'on en charge les deux *semi-cônes* sur un cheval, une pièce d'un côté, & une pièce de l'autre. Les pièces de *fer* & d'*acier* que ces *ouvriers* font encore le mieux, font entr'autres les *scies*, qu'ils font d'*acier*, unies & polies comme une *glace de miroir*; Les *Rasoirs* qui sont une fois plus petits que les nôtres, quoi qu'aussi épais par le bout, & qui rasent à merveille; les *Ciseaux*, qu'ils font autrement que nous, car les lames des leurs sont creuses dedans comme des *gouttières*: & ils disent, qu'étant faites ainsi, le tranchant des deux *lames* se joint & se presse mieux. Les *Miroirs* sont ronds presque tous & convexes. Quelques uns sont concaves, de même que les *Miroirs ardents*. Comme l'air est fort sec en *Perse*, suivant que je l'ai observé plusieurs fois, le poliment de ces *Miroirs* ne se passe point, & ils ne prennent jamais la rouille. On se sert aussi de *Miroirs de Verre* en *Orient*, & même en quantité, quoi qu'incomparablement moins que de *Miroirs de Metal*, & cela pour deux raisons: l'une que ces *Miroirs de metal* sont plus durables, & ne se cassent point en tombant; l'autre que quand les *Miroirs de verre* se sont destamés on ne peut plus s'en servir, l'*étamure du verre* étant inconnue en tout l'*Orient*, & l'*étain* qui est au dos des *Glaces* s'y perdant plus aisément qu'en *Europe*; chose qui arrive en *Perse* à cause de la grande sécheresse de l'air, & aux *Indes* au contraire,

à cause

DESCRIPTION DE LA PERSE. 253

à cause de sa grande humidité. L'on n'a l'usage des *Miroirs de verre* en ces *Païs Orientaux* que depuis le commerce que les *Europeans* y font. Il faut remarquer qu'ils polissent leur *Métail* avec l'*émeri*, fin, broyé, & mis en poudre impalpable, n'ayant point de *Tripoli de Venise*, ou en ayant si peu, qu'on peut dire qu'il n'est pas en usage chez eux.

Les autres *Arts Mécaniques* que les *Persans* exercent encore assez bien sont les suivants, l'*Art des feux d'Artifice*, en quoi ils ont des ouvriers aussi bons & peut-être meilleurs qu'en aucune partie du monde.

L'*Art des Bouchers*, lesquels habillent leurs viandes fort proprement. Les *Persans* croient que ce *Métier* rend souillé ceux qui l'exercent, à cause du sang qu'ils manient. Cependant les *Bouchers* sont répandus deçà & delà dans toutes les rues des villes, & non pas ramassés dans des *Boucheries*, comme dans nos *Païs*. Lorsque les *Bouchers* veulent tuer une *Bête*, ils la menent dans un coin proche leur *Boutique*, où ils font une petite fosse pour recevoir le sang, & ensuite ils jettent la *Bête* contre terre, ils lui tournent la Gorge du côté de la *Mecque*, & s'y tournant aussi eux-mêmes, ils l'égorgent d'un couteau qui ne sert jamais qu'à cela tant pour l'avoir plus net, que pour éviter le risque que ce couteau ne coupât quelque chose défenduë, ou ne touchât celle qui seroit souillée. Le soir, en fermant leur *Boutique*, ils frottent de *Sel* le billot où ils découpent la chair, de peur que les chiens ne le lèchent, ce qui le rendroit impur.

L'*Art des Lapidaires*, qui entendent assez bien la taille des *Pierres tendres*, & la *Graveu-*

re de ces sortes de *Pierres*. Les *Lapidaires Persans* font leur *rouë* de deux parties d'*émeri* & d'une de *lacque* : & ils trouvent qu'il y a beaucoup d'*art* à faire les *rouës* ; car il faut pétrir extrêmement bien cette composition, & lui donner le feu dans un degré si juste, que la viscosité qu'ils appellent *chird*, c'est-à-dire *lait*, ou *crème*, ne se brûle point. Ils tournent ces *rouës* emmanchées sur un *mandrin* rond avec un *archet*, qu'ils tiennent d'une main, & la *Pierre* de l'autre, contre la *rouë*. Il est difficile de faire de cette manière un *Biseau* bien droit ; mais en revanche la *taille* est facile & à peu de frais. Lors qu'ils veulent polir la *Pierre* ils mettent en la place de cette *rouë* une autre *rouë* faite de *saule rouge*, sur laquelle ils jettent de l'*étain calciné* ou du *Tri-poly*. Les *Graveurs des cachets* se servent de l'*archet*, & d'une fort petite *rouë* de cuivre avec l'*émeri*. Ils ont de l'*émeri de Perse* & de l'*émeri des Indes*, qui est de différentes natures, en ce que celui des *Indes* coupe mieux, plus il est fin & délié, ce qui est le contraire de l'autre.

L'*Art des Teinturiers*, lequel paroît plus avancé en *Perse* qu'en *Europe*, puis que les *couleurs* y ont beaucoup plus de corps & d'éclat, & qu'elles ne passent pas si-tôt ; mais c'est moins à leur *art* qu'il en faut donner la gloire, qu'à leur air & à leur climat, qui étant sec & pur, produit cette vivacité de couleurs, comme aussi à la force des ingrediens de la *Teinture*, qui croissant la plupart dans le pays, sont employez tout frais & pleins de leur *suc*. Leurs *couleurs de Teinture* & de *Peinture* sont le *bol* ou la *terre rouge*, le *Rouinat*, qui est l'*oppopanax*, deux ingrediens qui sont abondans en

Per-

DESCRIPTION DE LA PERSE. 255

Perse, le *Bois de Brezil*, qu'on leur apporte d'*Europe*, le *Bois de Japan*, & l'*Indigo*, qu'ils tirent des *Indes*. Ils employent de plus pour la *Teinture* plusieurs *herbes* & plusieurs *simples* de leur terroir, des *Gommes* & des *Ecorces d'arbres* & de *fruits*, comme de *Noix*, & de *Grenade*, & le *Jus de citron*, le *Lapis la zuly* qu'ils appellent *Lagsverd*, d'où nous avons fait le mot d'*azur* se prend dans leur voisinage au pays des *Turbecs*, mais la *Perse* en est le *Magazin* général.

L'*Art des Barbiers*, & pour celui-ci, ils l'ont en perfection. Ils rasent avec une legereté de main admirable, on ne les sent presque pas, & sur tout quand ils rasent la *tête*. Ils commencent par le *sommet*, & tirent leur *rasoir* en bas, comme s'ils ne faisoient que passer. On a la *tête rasée* en un moment, mais avant que d'y mettre le *rasoir*, ils sont long-tems à la frotter avec les mains, puis ils la mouillent, & c'est, à mon avis, cette longue friction qui facilite la *tonsure*, de maniere qu'on ne la sent presque pas. Ils ne se servent point d'*eau chaude* pour raser, mais de froide; ni ne mettent jamais de *bassin* sous le *menton*. Leur *Bassin* est une *tasse*, pas si grande qu'un *godet de perroquet*. Ils y prennent de l'*eau*, dont ils se mouillent les mains, & puis ils en mouillent le *visage*. Ils sont aussi fort propres dans leur *Métier*, car en *rasant la tête* ils font tomber tout le poil en un endroit. Ils essuyent le *rasoir* sur le poil qui reste à raser, & ainsi ils ne mettent jamais de linge à essuyer sur l'*épaule*, ni n'essuyent leur *rasoir* autrement qu'avec le doigt. Je suis persuadé que la chaleur & la seicheresse de l'air contribue beaucoup à la facilité que les

Bar-

Barbiers ont à raser. C'est la coutume, quand la *Barbe* est faite, de couper aussi les ongles tant des mains que des pieds, ce qu'ils font non pas avec des *Ciseaux*, mais avec un *fer tranchant*, comme cet instrument que les *Chirurgiens* appellent un *Déchaussoir*. Puis ils détirent les *doigts* & les *bras*, & manient la *tête* & le *Corps*, & sur tout les *Epaules*, comme pour voir si tout est à sa place, de quoi on sent beaucoup de soulagement & de plaisir. Ces *Barbiers* vont tous les matins chez leur pratiques présenter le *miroir*, qui est d'ordinaire rond de quatre pouces de diametre, avec un manche. On ne leur donne rien pour cela; mais lors qu'ils rasent, & font la *tête*, on leur donne trois ou quatre sols. Ceux qui en donnent cinq payent en grands Seigneurs.

L'*Art des faiseurs d'Ecritoires*. Ils font leurs *Ecritoires* ordinaires, longues de six pouces, hautes & larges de deux pouces, & épaisses d'un teston; une piece dans l'autre, en forme de *Tiroir*. Ils les font sur un *Moule de fer*, avec des feuilles de *Papier* qu'on colle l'une sur l'autre, en passant de la *graisse de Mouton* sur la dernière, & un *vernis* par dessus, qui résiste à l'eau & qui est admirable. Le dedans de l'*écritoire* est garni de *cuir*. Cela fait un corps solide & dur, autant & plus que du bois. La colle dont les *Persans* se servent n'est pas faite de *farine*, mais d'une *Racine* pulvérisée qu'ils appellent *Serichon*, qu'on broye entre des *meules*, comme on fait le *bled*, mais pas plus fine que de la *sciure de bois*. On la détrempe dans l'*eau froide*, où elle s'enfle aussi-tôt, & elle tient merveilleusement fort.

L'*Art des Tailleurs*, qui travaillent fort proprement.

DESCRIPTION DE LA PERSE. 257

prement, & taillent les *habits* si justes, qu'ils ne font pas un pli sur le corps. Pour la *couture*, ils nous passent assurement. On n'en sauroit faire de plus fine, ni de plus égale. Ils ne cousent gueres en dehors comme nous faisons. Leur *couture* est toujours en dedans, & la plus ordinaire, est ce que nous appellons *arriere-point*. Ils font des *Tapis*, des *Carreaux*, des *Portieres*, & d'autres *Mebles* de *fentre*, en *compartimens* & à la *Mosaïque*; qui représentent tout ce qu'ils veulent. Cela est si proprement cousu, qu'on diroit que les *figures* sont *peintes* au lieu que ce ne sont que des pièces de rapport. La *couture* n'y paroît pas de si près qu'on y regarde, tant la *Rentraiture* en est fine.

Voilà les *Arts & Métiers* que les *Persans* font assez bien : ceux auxquels ils réussissent mal sont les suivans.

La Verrerie. Il y a des *Verreries* dans toute la *Perse*, mais le *Verre* est la plupart pailleux, plein de vessies & de bulles, & grisâtre, ce qui vient sans doute de ce que leur feu ne dure que trois ou quatre jours, & que leur *deremné*, comme ils l'appellent, qui est une sorte de *bruiere*, dont ils se servent pour le faire, ne prend pas tant de chaleur que la nôtre. Le *verre de Chiras* est le plus fin du pays. Celui d'*Ispahan* au contraire est le plus laid, parce que ce n'est que du *verre* refondu. On le fait au printems communément. Ils ne savent point *étamer le verre*, comme je l'ai observé, ce qui fait que leurs *Miroirs de verre* sont apportez de *Venise*, comme aussi leurs *Glaces de chassis*, & leurs belles *Bouteilles* à prendre du tabac. Au reste, l'art de faire le
verre

verre a été porté en *Perse* il n'y a pas quatre-vingts ans. Un *Italien*, nécessaire & avaré, l'enseigna à *Chiras* pour cinquante écus. Si je n'avois été bien informé de la chose, j'aurois crû qu'ils devoient aux *Portugais* la connoissance d'un Art si noble & si utile. Je ne dois pas oublier qu'ils ont en *Perse* l'art de recoudre le verre fort adroitement, comme je l'ai touché ci-dessus; car pourvû que les morceaux ne soient pas plus petits que l'ongle, ils les cousent ensemble avec du fil d'archal, & passent par dessus la couture du blanc de Plomb, ou de la chaux calcinée, avec du blanc d'œuf, ce qui fait que l'eau ne sauroit du tout passer au travers. Entre leurs sentences, il y en a une pieuse qui est prise de l'industrie dont je parle. *Le verre rompu se remet en son entier, combien plus l'homme peut-il être rétabli dans le sien, après que la mort l'a mis en pièces.*

La *Papeterie*, qui s'exerce fort grossièrement en *Perse*; ce qui vient de ce qu'ils ne se servent que de toille de cotton, dont la plupart est teinte & peinte. Aussi leur papier est grisâtre, sale, étoffeux, & sans consistance. Ils se servent beaucoup de celui d'*Europe* après l'avoir apprêté: mais ils en tirent de la petite *Tartarie*, qu'ils estiment davantage. L'apprêt de leur Papier se fait en passant du savon dessus, & le lissant en suite avec un Verre, ce qui se fait, afin que leur ancre coule mieux.

La *Bahuterie*, qui est aussi fort grossière & mal faite. Leurs coffres, qui sont portez sur quatre piez de bois blanc sont fort légers, couverts de peaux noires dedans & dehors. Le devant orné de figures faites de cuir de couleurs. On les met dans des sacs de poil de chevre, dont le

le bas est garni de *cuir* ; & on les charge commodément sur des chevaux. Tous leurs *coffres* sont à *cadenats*, n'ayant pas l'usage des *Serrures*, comme je l'ai dit.

Les *Relieurs* travaillent fort mal aussi ; & ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'ils ne sauroient faire la *couverture* tout d'une Pièce. Ils la font de deux pièces qu'ils collent sur le *dos*, lequel est toujours *plât*, ne le sachant pas faire *rond*. Et quoi qu'ils collent ces pièces fort proprement, la *collure* ne laisse pas de paroître avec le tems.

Le *Savon de Perse* est fait avec de la *graisse de Mouton*, & de la *cendre d'herbes fortes*. Il est mol & ne blanchit pas bien, mais il est à fort vil prix. Les *Persans* en font venir de *Turquie*, & particulièrement d'*Alep* où se fait le meilleur de tout l'*Orient*, & peut-être de tout le monde, étant blanc, fin, & ferme, beaucoup plus que celui que nous avons en *Europe* ; ce qu'il faut rapporter entr'autres à la bonté de la *cendre d'Alep*, où toute l'*Europe* va s'en pourvoir pour faire le *Savon*. Cette *cendre* est faite d'une certaine *herbe forte* qui croît dans les deserts, & les lieux sablonneux & secs. On s'en sert en *Syrie*, & en *Egypte*, à faire le *feu des bains*. La *cendre* est la matière du *Savon*, avec la *chaux* & l'*huile d'Olive*, qui est aussi fort bonne & en abondance à *Alep*. Le *Savon de Perse* ne se fait pas avec l'*huile*, mais avec la *graisse de bœuf*, de *mouton*, & de *chevre*. Il s'en faut beaucoup qu'on n'employe autant de *Savon* en *Perse*, qu'on fait en *Europe* ; ce qui vient de plusieurs raisons, & entr'autres de ce que la plupart du *linge* est de *couleur*, & fait de *soye*, comme les *chemises*,
les

les *caleçons*, les *monchoirs*: de ce qu'il n'y a que de la *toile de cotton* en *Perse*, laquelle se blanchit à l'*eau froide*, & de ce que l'air & le *Soleil* avec l'*eau froide* font le *blanchissage* sans beaucoup de *Savon*, & sans grande peine. On frotte un peu le *linge*, puis on l'étend sur l'herbe, & on l'arrose durant trois ou quatre heures, de quart d'heure à autre plus ou moins, selon que le *Soleil* est ardent, ce qui le rend plus blanc que la neige. J'ai gardé dix ans durant du *linge* blanchi aux *Indes* à l'*eau froide* & sans *Savon*; mais en mettant nôtre *linge* auprès, je trouvois que nous n'avions en *Europe* que du blanc obscur & grisâtre en comparaison. Cependant on doit juger combien il devoit avoir perdu de sa blancheur pendant dix ans qu'il avoit été dans le coffre.

L'*Orfevrerie*, cet *Art* si répandu & si curieux, est fort mal entendu des *Persans*. Ils ne savent point *émailler* du tout, & sont encore plus éloignez de *peindre en émail*. Ce qu'ils font le mieux, c'est le *filagrame*. Ils gravent passablement, & leur principale *Graveure* est en relief. Ils mettent assez bien les *Pierres en œuvre*; & c'est ce qu'ils font le moins mal en ce *Métier*.

Pour l'*Horlogerie*, l'*Art* en est encore inconnu aux *Persans*. Lors que j'étois dans leur país, ils n'avoient que trois ou quatre *Horlogers* venus d'*Europe*. J'en attribué la cause à ce que demeurant dans un climat, où les jours ne sont pas si inégaux que dans les nôtres, & où l'air est toujours serain, ils voyent au *Soleil* à peu près l'heure qu'il est, sans dépendre des *Horloges*. Ils ne se servent point non plus de *Cadrans Solaires*.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Des Manufactures.

A Près avoir traité des *Arts Mécaniques* des *Persans*, il faut parler tout de suite de leurs *Manufactures*. Ils en ont de fort bonnes & fort belles en *cotton*, en *poil de chevre*, en *poil de chameau*, en *laine*, & particulièrement en *soye*. Comme la *soye* est une matiere abondante & commune en *Perse*, les *Persans* se sont particulièrement exercez à la bien travailler, & c'est à quoi ils réussissent le mieux, & en quoi ils ont les plus considérables *Manufactures* de leurs pais. Leurs *ouvriers* ont l'invention des *moulins*, des *fuzeaux* & des *Tours* pour devider la *Soye*, à peu près comme nous. Ils conservent la *Soye grasse*, comme on parle, c'est-à-dire crüe, & non préparée, la tenant en des lieux humides, que même ils arrosent quelquefois, pour entretenir le poids de la *Soye*, parce que c'est au poids qu'on la vend & par la même raison ils gardent celle qui est devidée en des sacs de cuir. Je ne parlerai point d'une infinité de sortes d'*étoffes de Soye pure*, *Taffetas*, *Tabis*, *Satins*, *Gros de Tours*, *Turbans*, *Ceintures*, *Mouchoirs*, ni des *Etoffes de Soye* avec du *cotton*, ou avec du *poil de chameau* ou de *chevre*, qui se font dans toute la *Perse*. Je ne parlerai que de leur *Brocard*. Ils appellent le *Brocard*, *Zerbasse*, c'est-à-dire *Tissure d'or*. Il y a le *simple*, qui est de cent sortes, le *double* qu'on appelle d'*Ouroye*, c'est-à-dire à *deux faces*, parce qu'il n'a point d'envers, & le *Machmely Zerbasse*, ou *velours d'or*.

d'or. On fait des *Brocards d'or*, qui valent jusqu'à cinquante *Tomans* la *guezze*, ou *aune*, laquelle étant de deux pieds demi quart de nôtre mesure, c'est environ trente *écus* le pouce, ou onze cens *écus* l'*aune* que cela revient. Il ne se fait point d'*étouffe* si chere par tout le monde. Cinq ou six hommes à la fois sont employez au *métier* où on fait cette riche *étouffe*, & il y a jusqu'à vingt quatre ou trente *navettes* différentes à faire passer, au lieu que d'ordinaire il n'y en a que deux. Malgré le prix incroyable de ce précieux *Brocard*, les *Ouvriers* qui y travaillent ne gagnent que quinze à seize *sols* par jour, & n'en peuvent faire que l'épaisseur d'une pièce de trente *sols*. Ces *Brocards* si chers, se mettent en rideaux & portieres, dont l'usage est universel, & qui sont un des plus ordinaires meubles d'un logis, & en carreaux. Le *Velours d'or* qu'on fait en *Perse* est très-beau, sur tout le *frisé*. Ce qu'il y a d'admirable en ces belles *Etouffes*, c'est qu'on n'en voit jamais la fin, pour ainsi dire, & que l'*or* & l'*argent* ne passe point tant que l'*étouffe* dure, conservant toujours son éclat & sa couleur. Il est vrai que l'*argent* s'obscurcit à la longue au bout de vingt ou trente ans de service; mais encore alors, il ne passe, & il ne tombe point; ce que je croi qu'il faut autant imputer à la bonté de l'air, qu'à la perfection de l'ouvrage. Les plus beaux *métiers* de ces *étouffes* sont à *Yezde*, à *Cachan*, & aussi à *Ispahan*. Ceux des *Tapis* sont dans la Province de *Kirman*, & particulièrement à *Sistan*. Ce sont ces *Tapis*, que nous appellons communément en *Europe*, *Tapis de Turquie*, à cause que c'est par la *Turquie* qu'ils y venoient, avant

vant qu'on négociât en *Perse* par le *grand Ocean*. La manière des *Persans* pour connoître la bonté des *Tapis*, & pour en faire le prix, est de mettre le pouce sur le bord de la pièce, & de compter combien il y a de *fil*s en un pouce; car plus il y en a & plus la pièce vaut. Le plus qu'on trouve de *fil*s en un pouce, est au nombre de quatorze ou quinze.

Les *Etoffes de poil de chameau* se font particulièrement à *Tesde* & à *Kirman* dans la *Caramanie*. Ils appellent cette *Laine de Chameau* *Tesfik*, & aussi *Kourk*. Elle est bien fine & presque comme du *Castor*, molle, & douce à la main parfaitement; mais on n'en sauroit rien faire de ferme, ni qui ait du corps. Il se fait aussi en ces villes des *Camelots*, des *Essamines*, des *Droguets*, *Soye* & *Laine*. On fait au pays de *Mougan* les grosses *Serges* & épaisses qui sont pour les gens du commun.

Les meilleures *Etoffes de poil de chevre* se font en *Hircanie*. Elles ressemblent au *Bouracan*; mais les plus fines se font le long du *Golphe Persique* à *Dourak*. C'est de-là que viennent ces sortes de *Mantes* qu'on appelle *Habbe*, qui sont des *Soutanes* dont les *manches* ne sont pas plus grandes que celle de *boquetons*, & qui sont d'une pièce sans couture en aucun endroit. On en trouve de très-fines. Elles sont communément à bandes rayées.

Les *Persans* ne savent point faire le *Drap*, mais ils font des *feutres* très-fins & très-legers, qui sont plus chauds que le *Drap*, & qui résistent mieux à la pluie. Ils en foulent la laine comme font les chapeliers. L'on en fait les *manteaux de pluie*, pour les gens du commun. L'on s'en sert au lieu de *toile cirée*.

rée. L'on en couvre les planchers, soit par dessus les *Tapis*, pour y être plus mollement, soit par dessous, pour les conserver contre l'humidité.

Ils font aussi de la *Toile de cotton* à très-bon marché; mais ils n'en font pas de fine, parce qu'ils la tirent des *Indes* à meilleur prix qu'ils ne la pourroient faire. Ils appellent cette toile *Kerbaz*, comme qui diroit *tissure d'Ane*, ou pour *Ane*, mot, d'où est venu apparemment celui de *Carbasson*, & de *Carbæsus*, dont les *Grecs* & les *Latins* se servent pour signifier de *grosse toile*. Ils savent aussi peindre la *Toile*, mais non pas si bien qu'aux *Indes*, parce qu'ils tirent de ces pays-là les plus belles *toiles peintes* à si bon marché, qu'ils ne gagneroient rien à se perfectionner dans cette *Manufacture*. Un ouvrage auquel ils réussissent fort bien c'est d'*Imprimer d'or & d'argent* la *toile*, le *Taffetas* & le *Satin*, ce qu'ils font avec des *Moules*. Ils représentent dessus tout ce qu'on veut, *lettres, fleurs, figures*; & ils le font si bien, qu'on diroit que c'est de la *broderie d'or* ou *d'argent*. Ils impriment avec de l'*Eau de gomme*.

Ils font fort bien encore les *Nattes* & les *Paniers d'Osier*, qu'on porte au bras, qui se plient, & roulent. On ne peut voir de plus fines & de plus belles *Nattes* que les leurs. La meilleure *Manufacture* en est à *Siston*, parce que c'est-là où les *Joncs* s'apportent premièrement. Ces *Joncs* croissent en des marais proche le *Tigré* & l'*Euphrate*.

CHAPITRE XIX.

*Du Commerce, ou du Négoce, où il est traité
aussi des Poids, des Mesures & de la
Monnoye.*

LE Négoce est une *Profession* très-honorable en *Orient*, comme étant la meilleure de toutes celles qui ont quelque stabilité, & dont le sort n'est pas si exposé au changement. Il ne s'en faut pas étonner, car cela ne sauroit être autrement dans des Etats, où d'un côté il n'y a point de droit de *Noblesse*, & par conséquent que très-peu d'autorité attachée à la naissance, & où, d'un autre côté, la Nature du gouvernement étant tout-à-fait *Despotique*, & *Arbitraire*, l'autorité qui est attachée aux Charges & aux Emplois, ne sauroit durer plus long-tems que les Emplois même, qui sont précaires, & s'ôtent pour la moindre chose. Cela fait qu'on estime fort le *Négoce* en cette partie du monde, comme un état durable & indépendant. Une autre raison qui fait qu'on le considère, c'est que les plus grands Seigneurs l'exercent, & les Rois même. Ils ont leurs Commis, comme les *Marchands* & sous le même nom. Ils ont la plupart leurs *Navires* de *Marchandises* & leurs *Magazins*. Le Roi de *Perse*, par exemple, vend, & envoie vendre aux pays voisins, de la *Soye*, des *Brocards*, & autres riches *Etoffes* : des *Tapis*, & des *Pierreries*. Le nom de *Marchand*, en *Orient*, est un nom de grand respect, qui ne se donne pas aux gens qui tiennent *Boutique*, ou qui trafiquent de menues *Dentelles*, ni à ceux qui n'ont point de *Com-*

Tome IV.

M

merce

merce hors du Royaume. On ne le donne qu'à ceux qui ont des *Commis*, ou *Facteurs* dans les pays les plus éloignés : & ces gens sont quelquefois élevés aux plus hautes charges, & d'ordinaire on en prend pour les *Ambassades*. Il y a des *Marchands* en *Perse* qui ont des *Commis* par tout le monde : & ces *Commis*, quand ils sont de retour, servent leur maître avec la sujétion des *valets*, se tenant debout en leur présence, & les servant à table, quoi qu'il y ait de ces *Commis* riches de soixante à quatre vingts mille écus. Aux *Indes*, la chose est encore plus avantageuse pour le *Négoce* : car, quoi que ceux qui en font profession, soient en bien plus grand nombre qu'en *Perse*, il ne laisse pas d'y être plus respecté. Ce respect vient encore, outre les raisons alléguées, de ce qu'en *Orient* les *Négocians* sont des gens sacrés, à qui on ne touche jamais, même durant la guerre : eux & leurs effets passant libres au milieu des armées. C'est à leur égard sur tout, que la sûreté des chemins est si grande en tout l'*Asie*, & particulièrement en *Perse*. Le nom de *Marchand*, en *Persan*, est *Saudaguer*, qui signifie *faiseur de profit*.

Ces *Marchands Orientaux* font tout à fait le *Négoce* à la grandeur. Car, outre qu'ils envoient leurs *Commis*, par tout, sans sortir du lieu de leur séjour, où ils se tiennent comme au cœur de leurs grandes affaires, ils n'en traitent point eux-mêmes directement. Il n'y a point de *Bourse*, ou de *Place de change* dans les villes. Le *Négoce* se fait par *courtiers*, & ces gens sont les plus adroits, les plus dissimulez, les plus souples, complaisans & en-

du

durans , & les plus intrigans hommes de la Société ; ayant la langue bien pendue , & étant insinuans au delà de ce qu'on sauroit croire. On les appelle *Delal* , comme qui diroit *grands parleurs* , terme , qui étant le contraire de *lal* , qui signifie *muet* , les *Mahometans* disent en commun proverbe , par allusion au nom de ces gens , qu'au dernier jour *Delal lal* , les *Courtiers* , ou *parleurs* , seront muets , pour dire qu'ils ne pourront s'excuser. C'est quelque chose de curieux de voir comment ils font les *marchez*. Après avoir bien raisonné & discouru , en présence du *vendeur* , & d'ordinaire dans sa maison , ils font le *prix* avec les *doigts*. Ils se tiennent par la *main droite* , couverte de leur manteau , ou de leur mouchoir , & s'entreprennent de cette façon. Le *doigt étendu* vaut *dix* ; le *doigt plié* , *cinq* ; le *bout du doigt* , *un* ; la *main entière* , *cent* ; la *main pliée* , *mille*. Ils marquent ainsi *livres* , *sols* , & *deniers* , en se maniant la main. Pendant qu'ils traitent , ils ont le visage rassis , & immobile à un point , qu'il est impossible d'y connoître aucunement , ni ce qu'ils pensent , ni ce qu'ils disent.

Cependant les *Mahometans* ne sont pas les plus grands *Marchands* de l'*Asie* , quoiqu'ils y soient répandus presque par tout , & que leur *Religion* domine dans les États qui en font la plus grande partie. Ils sont trop *voluptueux* les uns , & trop *Philosophes* les autres , pour vaquer au *Commerce* , sur tout au *Commerce étranger* ; c'est ce qui fait qu'en *Turquie* , ce sont les *Chrétiens* & les *Juifs* qui font le principal *Négoce* étranger , & qu'en *Perse* ce sont les *Chrétiens* & les *Gentils des Indes*. Pour ce

qui est des *Persans*, ils font le *Commerce* de leur propre País d'un lieu à l'autre, & la plûpart de celui des *Indes*. Les *Armeniens* font celui de l'*Europe* tout entier, de quoi il y a une raison particulière; c'est que les *Mahometans* ne sauroient garder exactement leur *Religion* parmi les *Chrétiens* à cause de la pureté extérieure qu'elle leur commande. Par exemple, leur *Loi* défend de manger de la *chair*, ou apprêtée, ou tuée, par un homme d'autre *Religion* que de la leur, & de boire dans un vase où un homme *Non-Mahometan* ait bû. Elle défend de prier *Dieu* en un lieu où il y ait des *figures*; elle interdit même, en certains cas, l'attouchement des personnes de différente *Religion*, chose qu'il est comme impossible de garder dans le país des *Chrétiens*.

Un autre obstacle qu'il y a parmi les *Mahometans* à l'avancement du *Commerce*, c'est que leur *Religion*, interdisant l'*usure* n'admet point la différence entre l'*usure* & l'*intérêt*. *Mahammed* fonda sa *Religion* dans un País, dont toute la richesse, & tout le *trafic*, étoit en bétail & en haras: où on voyoit peu d'argent: & où le *commerce* se faisoit par *permutation*, comme dans les premiers tems: &, comme il paroît à mille choses de sa *Religion*, qu'il ne songeoit pas qu'elle s'étendrait par tout le monde, il ne trouva point d'inconvenient de défendre de prêter à *intérêt*. Les anciens *Commentateurs* de son *institution* n'ont point expliqué cette défense, de manière qu'elle est demeurée en sa force. Ainsi la *Loi* n'alloie point d'*intérêt*: mais elle admet les *changes*, & sur tout les maritimes à toute sorte de

be-

benefice, comme *trente & quarante pour cent de bénéfice*, & plus; & pour l'*intérêt* les parties *font* frauder la *Loi* tout comme ils le veulent. Elles vont chez le *Juge*, & l'*Emprunteur*, tenant un sac d'argent, dit qu'il y a dedans telle somme, quoi qu'il s'en manque l'*intérêt* convenu entr'eux. Le *Juge*, sans s'en informer davantage, fait expedier le contract. Même, sans tant de précautions, il suffit de reconnoître devant des *témoins*, qu'on a tant reçu (quoi qu'on ait reçu moins,) pour rendre la dette authentique.

La grande *Marchandise* de *Perse* est la *soye*. Il s'en recueille en la Province de *Georgie*, en celle de *Corasson*, en la *Caramanie*, mais principalement en *Guilan* & en *Mezandaran*, qui est l'*Hyrcanie*. On compte que la *Perse* en produit tous les ans *vingt deux mille balles*, du poids de *deux cents soixante & seize livres la balle*; le *Guilan*, *dix mille*; le *Mezandaran*, *deux mille*; la *Medie* & la *Bactriane*, chacune *trois mille*, la partie de la *Caramanie*, qu'on appelle *Carabac*, & la *Georgie*, chacune *deux mille*. C'est entre *dix à douze millions de soye* vaillant; & ce compte augmente annuellement, parce que la culture de la *soye* augmente toujours. Il y a de quatre sortes de *soye*. La première, qui est la moindre, est dite *Chirvani*, parce qu'elle vient principalement de *Chirvan*, ville de *Medie*, proche la *Mer Caspienne*. C'est une *grosse soye*, épaisse & laide, & le plus gros *fil* de la *coque*. C'est celle qu'on appelle *Ardache* en *Europe*. La seconde, qui est meilleure d'un degré, s'appelle *karvari*, c'est-à-dire *charge d'âne*, comme pour dire que c'est la sorte qu'achetent

ceux qui s'y connoissent le moins. Nous l'appellons *legia*, en nos païs, & apparemment du nom de *Legian*, petite ville de *Gulian* sur la Mer, où il ne se fait que de cette soye. La troisième est nommée *ket codapesend*, comme qui diroit la sorte *bourgeoise*, qui est le nom qu'on donne en *Perse* à toutes les choses de moyenne qualité. La quatrième est appelée *Charbasse*, comme qui diroit la soye de brocard, parce qu'il faut la meilleure soye pour ces riches étoffes. Le transport qui se fait de la soye de *Perse* est trop connu pour en dire beaucoup de choses. Les *Hollandois* en apportent en *Europe* pour cinq à six cens mille livres, par la *Mer des Indes*, & tous les *Europeans* qui ont commerce en *Turquie*, n'en rapportent rien de plus précieux que les soyes de *Perse*, qu'ils achettent des *Armeniens*. Les *Moscovites* en transportent aussi dans leur païs.

On tire de la *Perse* du Poil de chameau, que les *Persans* appellent *Testik* comme je l'ai dit, & nous *Europeans*, laine de Chevreau. On l'employe en *Europe* à la fabrique des chapeaux. La meilleure laine de cette sorte, vient de la *Caramanie* & de *Casbin*, ville célèbre de la *Parthide*.

La *Perse* envoie aux *Indes* du *Tabac* en quantité, des fruits de toutes sortes, secs, confits au vinaigre, & confits au sucre, & sur tout des *Dattes*, de la *Marmelade de coin*, des vins, des *Eaux distillées*, des chevaux, de la *Porcelaine*, des *Plumes*, du *Marroquin* de toutes couleurs, dont on transporte aussi beaucoup en *Moscovie*, & en d'autres païs de l'*Europe*.

Elle envoie en *Turquie* du côté de *Babylone* & de *Ninive*, du *Tabac*, de la noix de gal-

le,

le, du fillet, de grosses étoffes de poil de chevre, des Nattes, & toutes sortes d'Ustensiles, des Roseaux, de l'Acier, & du fer, en barre, & travaillé, toutes sortes d'ouvrages de bois, & beaucoup d'autres choses. Le transport de l'Acier & du fer en barre, & travaillé, ou en pain, & non travaillé, est défendu dans le país, mais cela n'empêche pas que ce transport ne se fasse. La Perse envoie aussi en Moscovie toute sorte d'étoffes de soye, & autres, & des fourrures de Mouton.

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les Persans fassent le Commerce avec la méthode, & les regles, dont nous nous servons, ni qu'ils y entendent la moitié autant que nous. Par exemple, le Négoces par Commission & le change par lettres, ne sont presque pas en usage ; mais, comme je l'ai observé, chacun va soi même vendre sa Marchandise, ou bien envoie pour cela ses Commis ou Vikils, comme ils les appellent, ou ses Enfants. Il y a des Marchands en Perse, qui ont des Commis par tout le monde jusqu'en Suede, d'un côté, & jusqu'à la Chine, de l'autre. C'est là la methode de tout l'Orient, & c'étoit celle de tout l'Univers, avant que l'Europe, s'étant si fort remplie de peuple, & de villes, qu'en quelques endroits elles sont pour ainsi dire les unes sur les autres, par comparaison à celles de l'Asie, il n'a plus été nécessaire d'aller soi même, ou d'envoyer des exprès, mais on a pû se tendre la main d'un lieu à l'autre, & se faire tenir les choses sûrement. Outre cela, l'Europe est un país de si grands frais par comparaison à l'Orient, sur tout dans les voyages, & le Négoces y est si nécessaire, & si général,

que si l'on alloit soi même porter ses marchandises d'un lieu à l'autre, il arriveroit que des villes entieres voyageroient, pour ainsi dire. On n'a point non plus de *Postes* en *Orient*. La raison en est que le *Commerce* n'y est pas assez répandu, & qu'on ne le fait pas avec tant d'activité : que la distance des lieux est trop grande, & qu'il coute fort peu à dépêcher un *messager* exprès; car on envoie un *Exprès* à trente journées de chemin pour trente francs : & il fait ces trente journées, qui peuvent être de trois cens lieues françoises, en dix huit ou vingt jours, & quelquefois en quinze. Aux *Indes*, l'on en a à meilleur marché de la moitié. J'y ai quelquefois envoyé des *Exprès*, à quarante journées de chemin, pour cinq écus. Quand ces *Exprès*, qui sont la plus basse & la plus misérable sorte de gens, sont retenus pour faire un voyage, ils vont vite avertir deçà & delà qu'on les dépêche, afin d'avoir quelques *Lettres* à porter, & ils les portent pour ce que l'on veut. Ils se prosternent quatre fois en terre, pour vous remercier, si vous leur donnez quinze sols d'un paquet de deux ou trois onces. On appelle ces exprès *Chatirs*, qui est le nom qu'on donne aux *valets de pied*, & à tous ceux qui savent bien *courir* & *aller vite*. On les connoît en chemin à une *bouteille d'eau* & à un petit *sac* qu'ils ont sur le dos, lequel leur sert de *besace* pour porter de la provision pour trente ou quarante heures qu'il est de besoin. Car, pour aller plus vite, ils quittent les grands chemins, & prennent des traverses. On les connoît encore à leur *chaussure* & à de *gros grelots* qui sonnent comme des *clochettes de Mulets*, & qu'ils portent

à la

à la ceinture pour se tenir éveillés. Ces gens exercent leur *Métier* de pere en fils. On les apprend à aller au grand pas, tout d'une haleine, dès l'âge de sept à huit ans. Les ordres des Rois dans les *Indes* se portent par deux hommes à pied, toujours en courant, qui sont relevés de deux en deux lieux. Ils portent le paquet sur la tête, tout à découvert. On les entend venir à leurs *clochettes*, comme on entend le cornet d'un postillon, & quand ils arrivent, ils se jettent plats à terre, & on leur ôte le paquet, que deux hommes tous prêts emportent de même.

J'ai observé ailleurs, qu'en *Perse*, on ne signe point les *billets*, *promesses*, & autres *écrits*; mais qu'au lieu de *signature* on met son *sceau*. On met au haut du papier son *nom* & son *surnom*, qui est toujours le *nom propre du pere*: & puis le *sceau* en bas, comme je le dis, avec des *Témoins* qui attestent en mettant aussi leur *sceau*. C'est ainsi que les *Marchands* font leurs *écrits*; & quoi qu'en presque toutes rencontres, les *actes* qui ne sont pas faits devant la Justice, soient nuls, ils ne laissent pas d'être valides entre les *Marchands*, le bras seculier les fait valoir. L'Usage des *cautions* est fort commun entr'eux, ce qui s'appelle en leur langue, *se mettre à la place de l'engagé*. Quand on demande *caution* à des pauvres gens, qui n'en sauroient donner, ils répondent, l'*Iman Reza*, ou tel autre *saint* qui leur vient à la bouche, *est ma caution*.

Les *Payemens* se font tous en *argent*. L'*or* n'a point de cours dans le *commerce*. Leurs *sacs d'argent* sont de cinquante *Tomans* chacun, qui sont deux mille cinq cents *abassis*, ou *pieces* de

dix huit sols de nôtre monnoye, sans jamais mêler les especes ensemble. Ces *sacs d'argent* sont faits de cuir longs & étroits, pour la facilité qu'il y a de les porter, étant ainsi faits. Ils ne comptent pas l'*argent* mais ils le pesent, par pesées d'un *Toman*, qui sont *cinquante abassis*, ou *pieces de dix-huit sols*. Ainsi ils ne se méprennent jamais au compte, car ils rangent les pesées l'une contre l'autre de cinq en cinq, ou de dix en dix; de sorte qu'il est impossible de se mécompter, comme l'on voit. Cette méthode me plaisoit fort, parce qu'elle est sûre, qu'elle fait gagner du tems, & particulièrement parce qu'elle empêche de recevoir de l'*argent* faux; car s'il y a une *piece rognée* ou *fausse* dans le sac, le poids la trouve à coup sûr, de cette maniere. Ils prennent là pesée legere, qui est de *cinquante pieces de dix-huit sols*, comme je l'ai dit, & la mettent dans les balances, vingt cinq pieces en chacune; puis ils partagent en deux le côté leger, en mettant douze pieces de chaque côté, & la piece restante à part; puis ils partagent la pesée legere encore en six, puis en trois, tant qu'ils trouvent la *piece alterée*, ce qui est inmanquable, comme l'on voit, & ce qu'ils font aussi fort vite.

J'ai observé dans un autre endroit que les *Persans* ne déchirent point le *papier*, lors qu'ils retirent leurs *billets* ou autres *actes*. Ils en ôtent le *seau* avec le canif, puis le mouillent en l'eau, & en font un petit peloton, qu'ils fourrent en un trou, où il se dissipe, & s'en va en poudre.

J'ajoute à ce chapitre la description des *Poids*, des *Mesures* & de la *Monnoye* de *Perse*.

Le *Poids commun* est de deux sortes, *Poids civil*

civil & Poids legal. Le *Poids legal*, qu'ils appellent *cheray*, & qui est comme le *Poids du sanctuaire*, selon l'usage des *Hebreux*, est communément le double du *Poids civil*. Ils ont comme nous des *Poids* differens pour la *Médecine* & pour les *Pierreries*, d'avec les *Poids* communs. Leur *Poids civil* est aussi de deux sortes, *Poids de Roi* & *Poids de Tauris*, comme ils parlent. Le *Poids de Roi*, ou le *grand Poids*, est le double justement de l'autre. Ils appellent leurs *Poids* ordinaire ; comme nous disons la livre, *Man*, & aussi *Batman*. Le *Man* de petit *Poids* revient à cinq livres quatorze onces, *Poids de Paris*. Les Divisions qu'ils en font sont les suivantes. Le *Ratel* qui est la sixième partie d'une *Man*, & comme notre livre de *Poids*, & le *Derbem* ou *Dragme* qui est la cinquantième partie d'une *Livre*. Le *Mescal*, qui est un demi-*Derbem*, le *Dung*, qui est la sixième partie d'un *Mescal* & fait huit grains poids de *sarat*, & le grain d'orge qui est la quatrième partie d'un *Dung*. Les *Poids* de l'*Orient* se reduisent tous au grain d'orge, qui est apparemment le premier *Poids* du monde. On trouve dans leurs livres un *Poids* nommé *Vakie*, qui doit être l'once, telle que nous l'avons, & un autre *Poids* plus grand, qui est nommé *Sab Cheray*, composé de onze-cens soixante dix *Derbem*. C'est par ce *Poids* qu'on s'aquitte des *Dîmes* & des charitez de *Precepte*. Il faut observer que ce terme de *Dung*, signifie non seulement un *Poids*, mais aussi une monnoye, qui pèse seulement 12 grains.

J'observerai ici que les *Perfians* ont plusieurs termes de *Poids* semblables aux nôtres, ce qui me fait croire qu'eux & nous les avons pris des
Ara-

Arabes également. *Ratel* est le *Poids* nommé en Latin *Rofulus*; *Dinar* en *Persan* & *Denier* en *European*, ont la même valeur; *Derbem* en *Persan* qui est la troisième partie de l'once, est à peu près la même chose que *Drachme* en *François*, qui en est une huitième partie. Observez encore que *Derbem* dans les livres *Persans* est pris pour un morceau d'argent de la valeur de trente *Deniers*.

L'aune est de deux sortes. L'aune Royale, qui est de trois pieds moins un pouce: & l'aune raccourcie, ou gueze moukesser, comme ils l'appellent, qui n'est que les deux tiers de l'autre. La Mesure Géométrique s'appelle girib. On ne mesure point autrement les terres, & le girib est de mille soixante six aunes carrées, de ces aunes de trente cinq pouces de Roi; c'est-à-dire que le côté du girib est long de trente deux guezes deux tiers. Les Tapis qui se vendent à l'aune se mesurent aussi par aunes carrées, en prenant la largeur pour le multipliant, & la longueur pour le multiplié, ce que les *Persans* appellent *Aune en aune*. Par exemple, si un Tapis de pied a douze aunes de long & trois de large, on dit trois fois douze font trente six. On compte comme cela en plusieurs pays d'Europe & apparemment la méthode en est venue de l'Orient, avec la Manufacture des Tapis.

Les *Persans* n'ont point de Mesure de quantité, comme le boisseau, parce qu'ils vendent tout au Poids, & même les liqueurs. Ils n'ont point non plus de Mesure pour le tems, ne se servant ni d'Horloge ni de Cadrans solaires, comme je l'ai dit ci-dessus. Ils divisent le jour en huit parties, dont la plupart sont marquées dans les villes par les cris des Prêtres Ma-

bo-

bometans, qui invitent le peuple à la priere.

La *Lieuë Persane* s'appelle *fars seng*, terme *Persan* qui signifie *Pierre de Perse*, lequel *Herodote*, & les autres Auteurs *Grecs*, qui ont écrit l'*Histoire de Perse* écrivent *Parasanga*, ce qui n'est pas une grande alteration; la prononciation de l'*f* & du *p* étant si consonante en *Persan*, qu'on prend souvent l'une pour l'autre. Il paroît par la signification de ce mot de *fars seng*, qu'anciennement les *lieuës* étoient marquées par de grandes & hautes *Pierres*, tant dans l'*Orient* que dans l'*Occident*. Tous les gens de lettres savent que dans la langue Latine le mot de pierre est toujours employé pour dire *lieuë*. *Ad primum vel secundum lapidem. A la première ou seconde lieuë*. *Herodote* dit que la *Parasange* est de trente *Stades*. Cela reviendrait à deux *lieuës Françoises*, à faire la *lieuë* de douze mille pieds. Les *Persans* la font de six mille pas ou *endaze*, qui est leur mot pour dire pas; & ce mot signifie jet; comme pour dire que le pas est le jet du corps. Le *farseng*, ou *Parasange*, est presque de même mesure dans tout l'Empire de *Perse*.

Quant à la *Monnoye* les *Persans* appellent toute sorte d'espece *monnoyée Zer*, mot qui veut dire proprement *Or*; car *Zim* en leur langue est le nom du metal que nous appellons *argent*. Ils expliquent la *monnoye d'argent* par le terme de *Dirhem* ou *Dragme*, & celle d'*or* par celui de *Dinar*, ou *Denier*. Ils comptent par *Dinar bisty*, & *Tomans*, quoi qu'ils n'ayent point de pièces de *Monnoye* ainsi appellées, & que ce ne soient que des dénominations. Le mot de *Dinar* veut dire l'*argent* en général; en particulier un *Dinar* revient à un *Denier* de

nô-

nôtre monnoye, & sans doute le mot de *Denier* qui se trouve dans la plupart de nos langues d'*Europe*; en *Grec* & en *Latin*, vient du mot *Dinar* qui est un terme de tous les Dialectes de l'*Orient*, jusques aux *Indes*, comme je viens de l'observer. Il y a le *Dinar commun*, & le *Dinar de loi*, ou *cheray*, comme je l'ai aussi expliqué ci-dessus; & ce *Dinar cheray* signifie le Poids & la valeur du *Ducat d'or*, ou de l'*écu d'or*. On n'use de ce compte de *Denier legal* que dans les livres. Un *Bisty* fait dix *Dinar* ou *Deniers*, & un *Toman* dix mille *Dinar*. Leurs *Monnoyes courantes* sont d'*argent*, lequel est, ou doit être, au titre de la *Monnoye d'Espagne*; mais en diverses villes l'on en baisse le titre. Le *chayé*, qui est la plus petite *Monnoye d'argent* vaut quatre sols & demi de nôtre *Monnoye*. Le *Mamondy*, qui est deux *chayé* fait neuf sols. L'*Abassi* fait quatre *chayez*, & le *Toman*, fait cinquante *Abassis* ou dix mille *Dinars*. *Toman* est un terme de la langue des *Tuzbecs*, qui signifie dix mille, revenant à celui des *Myriades* chez les *Grecs*. Les *Tartares* comptent leur troupes par dix mille, comme nous faisons par *Régimens*. Leurs camps sont aussi départis par dix mille hommes effectifs, portant les armes, & ils dénotent la grandeur d'un Prince par le nombre de *Tomanes* qu'il a sous sa puissance. La ville que *Xerxès* bâtit en *Syrie*, à laquelle on donna le nom de *Mynandre*, eut sa dénomination par rapport à ses prodigieuses armées qu'on comptoit par dix mille, comme on fait à présent par *Bataillons* & par *Escadrons*. Ils ont aussi d'autres *Monnoyes de cuivre*, savoir le *Kasbequi*, & demi-*Kasbequi*, mot composé de *Kas*, *Monnoye*, d'où est venu le mot de *Kasné*, qui

DESCRIPTION DE LA PERSE. 279

qui signifie *Thréfor*, & de *Bek*, *Seigneur*, comme qui diroit *la monnoye du Roi*. Et cette *Monnoye* est la dixième partie d'un *chayé*; mais ils n'ont point de *Monnoye d'or*, car ces pièces d'or au coin du Roi, qu'on fait fabriquer à son avènement à la Couronne, & au nouvel an, qui sont du poids d'un *Ducat d'Allemagne*, sont comme les *jettons* en *France*, n'ayant point de cours parmi le peuple. De plus ces pièces d'or n'ont point de nom propre. Les *Persans* les appellent communément *Tela*, c'est-à-dire *des pièces d'or*. On les appelle aussi *Cherrafis*, c'est-à-dire, *des nobles*, à cause de leur prix. Anciennement il n'y avoit point d'autre *Monnoye* dans le Royaume que des *bistis d'argent*, qui sont quelques *vingt deux deniers*, & ces pièces de *quatre sols & demi*, qu'on appelloit *chayé*, c'est-à-dire *Royale*. Mais dans la suite & du tems de Sultan *Mahmoud*, il y a quelque quatre cens ans, l'argent se multipliant, on fit des *doubles-chayé*, qu'on appelle *Mamondys*, du nom du Souverain. *Abas le Grand* étant venu à la Couronne, & la *Perse* abondant en argent, & en Commerce, il fit fabriquer des *doubles-Mamondys*, qu'on appella de son nom *Abassi*, & des pièces de *Mamondys & demi*, qu'on appelle *Abassi de cinq chayez*. On fabrique quelquefois des *doubles cinq chayé*, & des pièces de *cinq abassis*; mais c'est par curiosité, il n'y en a point dans le courant du Commerce. Il y a une *monnoye* tout le long du *Golphe Persique*, nommée *Larins*, qui est celle dont on s'y sert le plus dans le Commerce. *Larins* veut dire *monnoye de Lar*, qui est le nom de la ville capitale de la *Caramanie deserte*, laquelle étoit un Royaume particulier, avant *Abas*
le

le *Grand*, Roi de *Perse*, qui la conquiert & l'incorpora à son Royaume, il y a quelques fix vingts ans. Cette monnoye est d'argent fin & vaut deux chayé & demi, qui font onze sols trois deniers de nôtre Monnoye. Elle est d'une figure toute extraordinaire, car c'est un fil rond, gros comme une plume à écrire, plié à deux de la longueur d'un travers de pouce, avec une petite marque dessus qui est le coin du Prince. Comme on n'en bat plus depuis la conquête du Royaume, on n'en voit plus guerres, mais on ne laisse pas de compter par cette monnoye en tout ce pais-là, & aux *Indes*, le long du *Golphe de Cambaye*, & dans les pais qui en sont proche. On dit qu'elle avoit cours autrefois dans tout l'*Orient*. La Monnoye de *Perse* se fait au marteau. On n'y connoît point le moulinet. Le Poids des pièces est par tout très-égal. Il y a des Monnoyes dans toutes les Provinces. Le droit de Monnoyage y est plus gros qu'en pais du monde: car il y va à sept & demi pour cent. L'Empreinte de la Monnoye, comme celle des grands sceaux de l'Etat, contient d'un côté, dans le milieu, la confession de foi *Persane*, en ces mots; Il n'y a de Dieu que Dieu. Mahammed est le Propheete de Dieu. Aly est le Lieutenant de Dieu. Avec les noms des douze Imans, ou premiers Successeurs de Mahammed autour; & de l'autre, le nom du Roi: du lieu: & de l'année. La Monnoye de cuivre a d'un côté, le Hieroglyphe de *Perse*, qui est un Lion avec un Soleil levant sur son dos; & de l'autre, le tems & le nom du lieu, où la pièce a été frappée.

Fin du Tome quatrième.

VOYAGES

D E

MR. LE CHEVALIER
CHARDIN,
EN PERSE, .

ET AUTRES LIEUX
DE L'ORIENT.

TOME CINQUIEME,

Contenant la Description des Sciences & des
Arts liberaux des Persans.

*Enrichi d'un grand nombre de belles Figures en Taille-douce, re-
présentant les Antiquitez, & les Choses remarquables du Païs.*



A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.

M D C C X L

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME LXXV. PART 1. 1905.
LONDON: PUBLISHED BY THE INSTITUTE.
1905.



VOYAGES

DE MONSIEUR LE
CHEVALIER CHARDIN,

Contenant
La Description des Sciences & des
Arts liberaux des Persans.

CHAPITRE PREMIER.

Des Sciences en général.



E vais commencer ce Livre en remarquant que les *Sciences* sont indubitablement venues des extrémités de l'*Orient*. On peut juger sur plusieurs évidences, qu'elles sont nées aux *Indes*, dans le sein des *Brachmanes* & des *Gymnosophistes*, d'où elles furent apportées chez les *Chaldéens*, ou *Babyloniens*, par la voye du *Sein Persique*, & ensuite en *Egypte*, & en *Syrie*, soit par le Canal des *Chaldéens*, soit par la voye de la *Mer rouge*.

Tome V.

A 2

ge.

4 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

ge. Tout le monde sait que ce fut en *Egypte*, & en *Syrie*, & premierement en *Phénicie*, qui en est tout proche, que les *Grecs* allerent premièrement apprendre les *Sciences*. Entre plusieurs évidences, pour ne pas dire démonstrations, que l'on peut rapporter de ce que j'avance ici, je n'en alléguerai que deux, prises de la *Médecine*, & de l'*Astronomie*, qui sont sans difficulté les plus anciennes *Sciences* de l'Univers. A l'égard de la *Médecine*, *Esculape*, qui est si ancien, & après lui *Hippocrate*, & *Gallien*, composent leurs principaux remèdes de simples, ou drogues, qui ne naissent que dans l'*Orient*, particulièrement dans les *Indes*, ce qui marque qu'ils avoient tiré de là leur *Théorie* de la guérison des Maladies; & à l'égard de l'*Astronomie*, les termes *Arabes*, & *Chaldaïques*, dont elle a toujours été remplie, font voir que la chose elle-même vient de chez ces Peuples de *Chaldée*, comme la plupart du monde en convient d'ailleurs. L'autre indice de l'origine des *Sciences* dans les *Indes*, ce sont les Voyages que des hommes de la *Grece*, fort célèbres, y allerent faire dans le commencement que la *Philosophie* se faisoit connoître chez eux, comme entre les autres, *Pythagore*, qui en rapporta l'opinion de la *Metempsychose*, qu'il n'avoit pû entendre à sa satisfaction chez les *Egyptiens*. Il faut ajouter à la doctrine de la *Metempsychose*, les *Atomes* de *Democrite*, & d'*Epicure*, qui sont justement les principes des *Philosophes Indiens*, comme j'espère de le faire voir fort amplement dans mes Notes sur l'*Ecriture Sainte*. L'endroit particulier des *Indes*, où je juge
que

DESCRIPTION DES SCIENCES. 5

que les *Sciences* sont nées, est le País au delà du *Tropique du Cancer*, vers le *Gange*, où il reste encore aujourd'hui des Ecoles de *Brachmanes*, plus qu'en aucun autre endroit. J'ai crû durant mon premier Voyage, que les *Sciences* étoient nées encore plus loin, savoir dans la *Chine*; mais j'ai changé d'avis depuis, sur ce que j'ai appris de la *Chine*, lors que j'étois dans les *Indes*.

Pour venir à mon sujet, le génie des *Persans* est porté aux *Sciences*, plus qu'à toute autre profession, ou application que ce soit, & l'on peut dire aussi que les *Persans* y réussissent si bien, que ce sont après les *Chrétiens Européens*, les plus savans peuples du monde, sans en excepter les *Chinois*; car quoi que bien des gens s'imaginent, que la *Chine* est un País de merveilles pour les *Sciences*, & pour les *Arts liberaux*, de même que pour les richesses, pour la puissance, & pour l'étendue, je ne puis croire que ces peuples soient fort savans, quand je considère qu'ils ont une capacité si bornée dans l'*Astrologie*, qui est la *Science* la plus ancienne, & la plus estimée dans l'*Orient*, & sur tout à la *Chine* même. Car il est à remarquer sur ce sujet, que les *Chinois* font plus de cas de l'*Astrologie*, que les autres Nations de l'*Orient*. Les *Persans* aiment & honorent si fort les *Savans*, & ceux qui tâchent de le devenir, qu'on peut bien dire que leur goût dominant, est l'estime & la recherche des *Sciences*. Ils s'y adonnent tout le tems de leur vie, sans que le mariage, le nombre des enfans, l'importance des emplois, ni la pauvreté même les en détournent. Les Artisans, & païsans mêmes, lisent

6 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

les livres de *Doctrine*, & en recherchent l'intelligence. Ils envoient les enfans aux Colleges, & les élèvent aux *Lettres*, autant que leurs moyens le peuvent permettre : ce qu'il y a de plus estimable en eux sur ce sujet, est qu'ils ne se font point une honte d'aller au College avec la barbe au menton ; au contraire ils se font un honneur du nom d'*Etudiant*, dans tous les âges de la vie, & l'on voit un assez grand nombre de gens de quarante, cinquante, & de soixante ans même, qui vont prendre leçon avec un portefeuille, & des livres sous le bras, & l'écritoire à la ceinture ; & quelquefois il arrive qu'on voit des hommes à cet âge-là, qui ne font que commencer leurs *études*, & qui en sont encore à ce que nous appellons les *basses classes* : plusieurs parmi eux prennent & donnent leçon de suite, & sont tout ensemble Maîtres & disciples ; faisant leçon d'une *Science*, & un moment après prenant leçon de quelque autre.

Ils nomment les Etudiants *Taleb-elm*, c'est-à-dire, *quelqu'un qui appelle à soi ou qui recherche la Science*, ce qui revient assez au mot de *Philosophe* : le nom de *Taleb-elm* est vénérable chez eux : les gens de la plus haute naissance, & ceux qui sont dans les plus grands emplois le portent par honneur. Quant aux Maîtres ou Regens, ils les appellent ou *Molla*, qui est le nom général dont ils nomment les *Prêtres*, & les *Ministres* de leur *Religion*, ou *Akand*, qui veut dire *Lecteur*. Les *Bacheliers*, ou les grands *Docteurs*, sont nommez *Mouchtehed*, du verbe *echtehed*, qui veut dire, *s'appliquer fort*. Nous n'avons point de degré chez nous
qui

DESCRIPTION DES SCIENCES. 7

qui ne soit fort au dessous de celui de *Mouchtebed* : car il marque un homme qui possède toutes les *Sciences*, chacune au plus haut degré, qui (dans la *Religion* sur tout) est comme un *Oracle*, & aux décisions duquel il est si dangereux de contredire, que cela passe pour une impudence, ou pour une impiété : on peut juger de là, que le titre de *Mouchtebed* n'est pas donné à beaucoup de gens : il y a des tems qu'on ne connoît personne qui soit digne de le porter, & le siècle le plus heureux n'en voit paroître (à ce qu'ils disent) que trois ou quatre au plus dans toute sa durée : ce titre de *Mouchtebed* n'est pas un degré qu'on donne, c'est une qualité dont le peuple seul est le dispensateur, & qui ne consiste proprement que dans l'applaudissement, & dans la vénération du public : on l'acquiert à la longue, après avoir fait paroître une *Science* universelle, & une parfaite pureté dans l'observance de la partie cérémonielle de la *Loi*.

Les *Persans* disent qu'un *Mouchtebed* doit être saint & savant au plus haut degré, où l'homme le puisse être, que sa sainteté doit consister, à être sans reproche du côté du monde, & sa *Science*, à savoir soixante & douze disciplines ou *Arts liberaux*, plus profondément qu'aucun autre homme : à répondre sur le champ à toutes les difficultez proposées : à donner leçon si doctement, & si facilement, qu'on ait plus de disciples que personne, & à être estimé de tout le monde préféablement à tous autres, & sans opposition de personne. Ils ne nomment point ces soixante & douze *Sciences* qu'il faut savoir, & quelques-uns tiennent que ce nombre excessif est

8 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

mis pour marquer seulement toutes les *Sciences*. Je n'ai vû qu'un seul Docteur qui passât pour *Monchtehed* dans tout le tems que j'ai été en *Perse*, encore n'étoit-ce pas d'un consentement unanime, mais j'en ai vû plusieurs qui apparemment y aspiraient; car on disoit qu'ils en prenoient le chemin; c'étoit des gens d'un extérieur fort bien composé, graves, recueillis, modestes, clairs & précis dans leurs expressions, courts dans leurs discours, affables, humains, & complaisans au dernier degré; & quant à leurs manières, paroissant élever en toutes choses au dessus de ce qu'on appelle vanité, & mondanité, si ce n'est dans la fin où ils tendent, qui est de s'attirer l'admiration & l'applaudissement de tout le monde, ce qui est pourtant le comble de la vanité.

Pour les *Taleb-elm*, ou *Etudians*, ils se composent tout-à-fait en *Philosophes*: ils en affectent l'extérieur, étant doux & graves, concis & retenus dans leurs discours, modestes en leurs habits, simples dans tout leur équipage: ils vont d'ordinaire vêtus de blanc, & rarement portent-ils des habits de couleur, d'or ou de soie.

Les *Persans* ne tiennent proprement pour *gens savans*, que ceux qui savent toutes les *Sciences*, & qui les savent toutes également: mais ils ne tiennent pas pour tels, ceux qui ne savent qu'une partie de ces *Sciences*, encore que ce soit dans un degré excellent; aussi s'appliquent-ils à toutes en général, tenant qu'elles sont comme dans un enchainement les unes avec les autres, qui engage à les parcourir toutes, de la première à la dernière.

C'est

DESCRIPTION DES SCIENCES. 9

C'est peut-être là une des principales raisons, qui les empêche de pénétrer aussi avant dans chaque *Science*, qu'on le fait en *Europe*.

Ils suivent tous le bon raisonnement dans leurs études, n'admettant l'autorité que sur le point des principes de leur Mahometisme, hors de quoi ils traitent de sottises & de vanité tout ce qu'on appuie sur le sentiment d'un Auteur, au lieu de l'appuyer sur la démonstration: pour eux, ils vont au fonds & au solide, & veulent pénétrer autant qu'il se peut. Ils ont là-dessus ce mot notable: *Le Doute est le commencement de la Science; qui ne doute de rien n'examine rien, qui n'examine rien ne découvre rien, qui ne découvre rien est aveugle & demeure aveugle.*

Ils ont toutes les *Sciences* aussi distinguées & aussi étendues que nous les avons, à la réserve des *Systemes* modernes, & des nouvelles découvertes de notre *Europe*, qu'ils ne connoissent pas; ce qui n'est pas pourtant si considérable que nous nous l'imaginons, plusieurs *Theoremes* passant chez nous pour nouvelles découvertes, qu'on trouve dans les livres *Arabes & Persans*, quoi que beaucoup plus obscurément.

Ils commencent leurs études comme nous faisons, par la *Grammaire* & par la *Syntaxe*, mais de là ils sautent à la *Théologie*, sur tout s'ils sont un peu avancez en âge, puis ils viennent à la *Philosophie*, & de là passent aux *Mathematiques*: ils se renferment après ou dans l'*Astrologie*, ou dans la *Medecine*, qui sont les deux professions, dans lesquelles on peut faire la plus haute fortune dans leur País.

Quoi qu'ils aient presque tous les Auteurs

Arabes traduits en *Persan*, néanmoins l'*Arabe* entre si fort dans toutes leurs disciplines, parce qu'elles sont originaires de cette langue, & parce qu'ils sont obligez de citer en *Arabe*, les textes de l'*Alcoran*, & des *Hadys*, qui sont les livres de *Mahomet*, & de ses douze premiers Successeurs, qu'ils savent tous l'*Arabe*. Quelques-uns l'apprennent d'abord methodiquement, & à l'égard des autres, on peut dire fort sérieusement, qu'ils le savent sans l'avoir appris; parce qu'il se trouve au bout de leurs études, qu'ils l'entendent fort bien à force de textes, & de longues citations qu'ils y ont lûes en cette langue; comme on peut juger, qu'un homme qui auroit fait toutes ses classes, & le cours de chaque *Science* dans nos langues vulgaires, seroit bien prêt d'entendre le *Latin*, si le *Latin* étoit encore plus mêlé qu'il ne l'est, dans nos langues vulgaires.

Les Auteurs des *Persans* sont de trois sortes.

1. Ils ont presque tous ces fameux Auteurs *Grecs* que nous suivons.
2. Ils ont des Auteurs *Arabes*, qui ayant traduit ces Auteurs *Grecs*, il y a plusieurs siècles, les expliquèrent, & les étendirent, en y ajoutant beaucoup de leurs propres découvertes, sans toutefois s'écarter des principes de leurs Auteurs.
3. Ils ont leurs propres Auteurs, qui n'ont pourtant fait autre chose, que de marcher sur les pas des Anciens; ainsi l'on peut dire qu'à l'égard de la *doctrine des Anciens*, les *Persans* en savent autant que nous, & peut-être plus, parce qu'ils cultivent uniquement leurs principes; mais ils n'ont point, comme j'ai dit, ces nouvelles découvertes de notre *Europe*, qui ont tant étendu, & perfectionné les

DESCRIPTION DES SCIENCES. 11

les connoissances. Leurs anciens Maîtres de *Philosophie* sont *Socrate*, *Platon*, & *Aristote*: ceux qu'ils ont pour les *Mathématiques*, sont *Archimede*, *Euclide*, *Theodose*, *Menelaus*, *Apollonius*, *Ptolomée*: pour la *Médecine*, c'est *Hippocrate* & *Gallien*; & pour l'*Astrologie*, où ils réussissent le mieux, ils sont particulièrement guidez par *Ptolomée*. Pour ce qui est des Auteurs *Arabes* & des Auteurs *Persans*, il y en a plusieurs dont la plupart sont d'autant plus admirables, qu'ils ne se sont pas renfermez dans une *Science* particuliere, mais qu'ils ont écrit de toutes, comme j'ai observé que c'est la methode des Savans de l'*Orient*.

Le plus célèbre des Auteurs des derniers siècles, & le plus suivi, est *Cojé Neffir de Thus*, très-fameux, & très-estimé parmi les Savans de l'*Asie*, qui vivoit il y a environ quatre cens cinquante ans. C'étoit un homme de naissance, & de grands biens, célèbre pour sa sagesse, & pour sa science, qui fut durant plusieurs années le Président ou le Chef de toutes les Academies de l'Empire des *Tartares*, alors fort étendu. Ce fameux Auteur étoit natif de *Metched*, ville Capitale de la Province de *Côrasson*, qui est la *Bactriane* des Anciens, & le País qui a produit les plus savans hommes de l'*Orient*, dans les derniers siècles. Cette ville s'appelloit *Thus* auparavant, & jusqu'au tems de cet Auteur; & c'est la raison pour laquelle on le nomme *Cojé Neffir de Thus*. On tient qu'il savoit fort bien le *Grec*, parce que ses Ouvrages ont beaucoup de manières des *Grecs* dans les argumens, dans les assertions, & les dogmes. Il a amplement écrit sur toutes les parties des *Sciences* Divines & Humaines, la

12 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Theologie, la *Philosophie naturelle*, la *Logique*, la *Theorie des Planetes*, qu'ils appellent *Elm cheirf*, c'est-à-dire, la *Science noble*, en laquelle ils ont le plus pénétré; les diverses parties des *Mathematiques*, la *Medecine*, la *Morale*, & la subdivision des vertus & des passions. Il a traité toutes ces *Sciences*, fort clairement & methodiquement, au lieu qu'elles étoient avant lui obscures & imparfaites parmi les *Mahometans*, & pleines de propositions inintelligibles. Ses Ouvrages sur la *Géometrie* & sur l'*Astronomie* sont estimez par plusieurs Savans, préferablement à ceux des plus Anciens Auteurs, & ceux qui en parlent le moins avantageusement, les y comparent. Ce savant homme fit à *Maraga* ville de sa Province, ce que le Roi *Alfonse* fit en *Portugal*: il y assembla les plus célèbres *Mathematiciens* de l'*Asie*, sous l'autorité & par les ordres de *Haloucou Can*, qui tenoit alors le siège de l'Empire des *Tartares Méridionaux*, & il composa avec eux ces célèbres *Tables Astronomiques*, qu'on appelle *Tables de Cojé Nefsir*, & *Tables de Halacon*, parce qu'elles sont inscrites du nom de ce Prince, dans lesquelles les sentimens des plus Anciens Auteurs, se trouvent confirmez pour la plupart. Il y détruit les *hypotheses* du huitième Ciel, que quelques *Auteurs Arabes* avoient enseigné dans les premiers siècles du *Mahometisme*, & il y resout beaucoup de doutes sur lesquels les Auteurs modernes de notre monde, ont fait de gros volumes.

Mahomed Chagolgius tient le premier rang après *Cojé Nefsir*, sur tout pour l'*Astronomie*: il vivoit il y a deux cens ans & étoit

DESCRIPTION DES SCIENCES. 13

natif de *Bactriane* : il a augmenté les *Tables de Cojé Neffir*, & l'a fait avec tant de réputation, qu'on dit qu'elles surpassent en plusieurs choses, celles de tous les autres *Astronomes*.

Mirza Ouloukbec est mis ensuite entre leurs plus fameux Auteurs de la *Theorie des Planetes* : il étoit fils de *Temur Charouc* fils de *Temurleng*, qui est le grand *Tamerlan*. Il a dressé des *Tables de moyens mouvemens*, qui portent son nom, desquelles les *Persans* se servent pour le calcul des *Ephemerides*. Ce Prince à l'imitation de *Alacon Can*, convoqua les plus célèbres *Astronomes* de tout l'*Orient*, qui lui fournirent divers *Systèmes* du second *Mobile*, desquels il choisit celui qui affirme la solidité des *Orbes* & des *Cieux particuliers*, enchasser les uns dans les autres. Les trois plus fameux *Astronomes* qui travaillèrent avec lui, lesquels tenoient les mêmes principes, sont nommez dans l'*Histoire*, *Mousa gendre du grand Cazy de Turquie* : *Molla Aly Konobi*, & *Molla Kiaseldin gemchid de Cachan* ; de chacun desquels il reste des *Ouvrages* fort renommez sur l'*Astronomie*, que les *Persans* étudient avec grande estime. Les *Oeuvres* du premier sont intitulées, *Cberac chac mini*. Celles du second, *Cberac tecbrid*, & ce mot de *cherac*, signifie *lumiere*, & revient à ce que nous appelons, *Explication*. Les œuvres du dernier sont encore plus estimées. C'est une correction des *Tables de moyens mouvemens des Planetes* de *Cojé Neffir*, dont j'ai parlé ci-dessus, qui dès son tems, se trouvoient bien éloignées de la réalité des mouvemens Celestes, & ne répondoient pas aux

Phenomenes du Ciel. Ces *Tables* ainsi corrigées, s'appellent *zige padchabz Kaagoni*, c'est-à-dire *Tables de moyens mouvemens royales de l'Empire*, & sont fort en usage parmi les *Astronomes Persans*. Ils ont encore sur cette même *Science*, les *Tables* dites *Yelcani*, à cause qu'elles sont dédiées à *Yelcan*, Prince des *Tartares*; les *Tables universelles de Gileiben Katir*; la *somme du Roi de Carechme*, Province de la petite *Tartarie*, & une infinité d'autres, pour ainsi dire; car comme l'*Astronomie* & l'*Astrologie* sont les *Sciences* favorites de l'*Orient*, c'est surquoi les savans hommes qui y sont nez, ont le plus écrit.

Il est assez remarquable, que les Etats situés entre les fleuves d'*Oxe* & de *Jaxarte*, que j'appelle la *petite Tartarie Orientale*, ont produit depuis 600. ans, les plus habiles *Astronomes*, & en plus grand nombre. Ce que j'impute à la serenité de l'air, qui est si requise aux *Observations Astronomiques*. Un autre Auteur Illustre & fameux, entre tous ceux des *Persans*, c'est *Avicenne*, qu'ils nomment *Ibn Sina*, c'est-à-dire *fils de Sina*, du nom de la famille dont il est originaire; car c'est la pratique des gens doctes de l'*Arabie*, de se faire nommer du nom de sa famille. Cet *Avicenne*, qu'ils surnomment *Abrahi*, c'est-à-dire, *premier en ordre*, a écrit fort doctement, & amplement de toutes les *Sciences*. Il est particulièrement suivi pour la *Philosophie*, & pour la *Médecine*, sur lesquelles on rapporte par honneur, qu'il a écrit plus de livres qu'il n'a vécu d'années, quoi qu'il soit parvenu à une grande vieillesse. On l'appelle communément le *Prince des Méaecins*, & le plus grand
des

DESCRIPTION DES SCIENCES. 15

des *Philosophes*, après *Aristote*. Il étoit de *Bachora* ou *Bactres*, ville capitale de la *Bactriane*, Pais qui produisoit les plus savans hommes de l'*Orient*, il y a quatre à cinq cens ans. *Avicenne* est encore plus ancien, étant venu au monde, dans l'onzième siècle de l'Ere Chrétienne. On rapporte qu'il fut toute sa vie aussi malheureux que savant, & comme il conserva toujours sa vertu dans ses plus rudes disgraces, on lui a donné le surnom de *el fa Kereté*, mot qu'on peut traduire également *convert de pauvreté*, & *convert de gloire*.

Les plus célèbres Auteurs des *Persans* qui viennent ensuite, sont, pour les *Mathématiques*, *Maimon Rehid* & *Tacoub benel saba el Kendi*. Pour la *Géometrie*, & les *Forces mouvantes*, *Apollonius Pergens* & *Ayran*. Pour l'*Optique*, les *Commentaires de Hasssein sur Ptolomée Ta Kieldin*. Pour la *Gnomonique*, *Omar el Soufi*. Pour l'*Arithmétique*, *Abououlou-sa* & *Aliel Kouchi*. Pour la *Musique*, *Alfarabi* & *Abouzelton*. Pour la *Perspective*, *Ebn Heussin*. Pour la *Géographie*, *Ebn Maarouf Abul feda Tacoub Hamavy*. Pour la *Logique*, *Toussouf Mansour* & *Abounesre*. Pour l'*Histoire*, *Mahomed de Balk*, qui est celui-là même qui porte le surnom célèbre de *Mirkavend* ou *Mirkond*, & un autre qui a été surnommé *Kaavend Emir*, qui s'appelle en son nom propre *Ferdous de Thus*. Pour la *Judiciaire*, *Aboumeker Tacoub Kaizerié* & *Tacoub Alkendi*, que nous prononçons *Alkindus*. Nous le tenons en *Europe* pour avoir été un des plus renommez de l'*Orient*. Mais comme il en étoit un des plus doctes *Astrologues*, le peuple crédule imputoit à *Magie* ce qui parloit de la judiciaire uni-

uniquement. Le grand Auteur des Persans, pour la *Magie* est nommé *Gioubera*. Pour la *Medecine* ils ont la *somme du Roi de Karachme*, Pais de *Tartarie*, divers Commentaires sur *Gallien*, & entr'autres *Elpharabi*, Auteur du quatrième siècle de l'*Hegire*, estimé un des plus grands *Philosophes* & des plus grands *Médecins* du monde, à qui on peut croire aussi sûrement qu'à *Gallien*, & à *Aristote*. Enfin les *Persans* ont un grand nombre d'Auteurs & de livres. Un *Persan* auroit dit qu'ils en ont une infinité, mais quand on compare leurs Auteurs avec les nôtres, & leurs Collections de Livres les plus grosses avec nos Bibliothèques, on peut bien citer le proverbe, *c'est une mouche auprès d'un Elephant*. Leurs plus grosses Bibliothèques ne vont pas à quatre cens Volumes, mais ce sont tous bons livres, & anciens, qui leur suffisent pour tout apprendre.

On peut juger de là, que les *Persans* ne font pas beaucoup de livres. Ils se tiennent aux anciens, prétendant qu'on n'y sauroit ajouter que peu de chose; mais quoi qu'ils puissent dire, c'est une marque qu'ils ne font pas beaucoup de découvertes.

Comme ils ne se mêlent point du *Gouvernement* dans leurs écrits, ils ne savent ce que c'est que de demander des *Privileges*, & ils ne recherchent point aussi des *approbations de Docteurs*. Lors qu'ils composent quelque Ouvrage de *Science*, ils ne manquent pas de le dédier au Roi, ou à quelque grand Seigneur, pour en avoir du profit. Mais la Dedicace ne se fait pas par un discours à part, & à la tête du Livre, comme sont nos *Epîtres dédicatoires*,
mais

DESCRIPTION DES SCIENCES. 17

mais dans la *Préface*, ou dans le *Prélude*, après l'article qui contient les loüanges de Dieu & des Saints. Car tous les Auteurs Mahometans, anciens & modernes, ont constamment cette loüable coûtume, de commencer leurs Ouvrages par des bénédictions, par la célébration de la grandeur de Dieu, par des acclamations sur leur Prophete, sur *Aly* son gendre, sur *Fatmé* sa fille, & sur les douze *Califes* de leur race, qui sont leurs grands Saints, & qu'ils appellent *les quatorze Purs*; comme je l'ai observé ailleurs. Pour montrer comment ces Pièces sont faites, voici la traduction du commencement de la *Préface* qui est à la tête du Recueil des Oeuvres de *Cojé Nessir*, dont j'ai parlé ci-dessus.

Louange, service & adoration soit rendue à la Gloire & à la Puissance infinie, de celui qui fait créer la masse des choses sensibles, & qui donne le pain quotidien aux fils & aux filles d'Adam. Etre bien faisant, qui met la nape sous les matins, & sert opulemment la table, autant devant les impies & les desobéissans, que devant les fidèles, comme étant tous également pauvres & misérables. Etre misericordieux, qui, par le conseil de son incompréhensible clemence, fait sonner aux oreilles ces paroles: Mon peuple demande moi ce que tu voudras: Mon peuple fais pénitence de tes mauvaises œuvres. Etre bon, qui couvre ses amis d'une toile d'araignée¹, plus forte qu'un mur, contre la fureur de

¹ L'Histoire de *Mahomed* porte, que les Coréis de la Mecque, qui étoient ses Parens, ayant conspiré de le tuer, il arriva comme ils étoient prêts de l'aller attaquer sur le minuit, que l'Ange *Gabriel* vint

de leurs persécuteurs. Etre puissant, qui, du faible aiguillon d'un moucheron^a, met en fuite l'ennemi furieux. Principe de toutes choses, qui, sans se servir de Ministres, de Conseil, d'Agens ni d'Officiers, qui sans Secretaires & Clercs, sans d'libérations & sans reflexions, a créé l'homme, élevé sur tous les animaux par la supériorité de l'esprit, par l'excellence de la parole, & davantage par la distinction du bien & du mal. Etre à la miséricorde duquel les crimes des méchans ne font ni tache ni dommage, & à la gloire duquel n'apporte ni lustre ni augmentation le culte volontaire des gens de bien: Dieu n'ayant point besoin de tous les mondes. Louange &

vint à lui, & lui dit: Prophète de Dieu lève toi promptement, fuis de la Mecque, fais mettre Aly ton cousin à ta place, & te cache quelque part. Sur quoi Mahomed s'enfuit, & se sentant poursuivi, s'alla jeter dans une étable, au devant de laquelle une toile d'araignée fut tendue miraculeusement en un instant. Si bien que quand les soldats, qui cherchoient Mahomed, passèrent devant, ils dirent, ne prenons pas la peine d'entrer là, vous voyez bien à ces araignées que personne n'y est entré de longtemps.

^a C'est encore ici une allusion à un conte qui se trouve dans les Legendes des Mahometans, qui est que Nimrod, faisant la guerre au Patriarche Abraham, & étant prêt de se jeter sur lui avec ses troupes, il lui envoya dire: O Abraham, il faut maintenant combattre, où est l'armée de ton Dieu? Le Patriarche fit réponse, Elle va venir. Et à même tems le ciel s'obscurcit, & il vint une nuée de mouchérons, qui rongèrent les soldats de Nimrod jusqu'aux os. Ils appellent cette nuée de mouchérons, Leskerpechi, c'est-à-dire, l'armée de cousins.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 19

Et bénédiction soit aussi donnée à celui , qui est au dessus de tous les éloges , la Matière d'applaudissemens sans nombre , de loüanges incomparables , de contentemens infinis , le meilleur de tous les Messagers Divins , le Guide du droit chemin , le Chef de toutes les créatures , la meilleure Essence de ce qui est né , le Premier de tous les Prophètes , le Patron de tous les Docteurs , la Règle des plus saints , Mahomed l'agréable ; que les plus sublimes éloges , Et les plus glorieuses loüanges , soient données , tant à lui , la plus parfaite créature de toutes celles que Dieu a regardées favorablement , qu'à sa Famille , Et ses Descendans. Sachez , cher ami Lecteur , que Dieu veuille conserver en ce monde , Et en l'autre , qu'une nuit entre les nuits , vôtre Esclave foible Et chetif , la plus basse des creatures de Dieu très-haut , le moindre de ceux qui esperent en sa miséricorde , Et le plus coupable de ceux , qui prient pour le pardon de leurs péchez , l'humble Aly Hamed Nefir , fils de Abi Bekre , Et c.

CHAPITRE II.

Des Ecoles Et des Colleges , Et de la maniere d'étudier.

LEs Persans envoient les enfans à l'Ecole , apprendre à prier Dieu , & à lire , à l'âge de six ans , ne leur croyant pas auparavant la tête encore assez forte pour rien apprendre. En effet , leur País étant chaud & sec , le cerveau n'y est pas capable de tant d'application que dans nos País froids , & il ne faut pas tant le travailler. Ils appellent les Ecoles
Mek-

Mekteb, mot qui veut dire *entrée*, parce que c'est la porte pour entrer dans les *Sciences*, ou dans le commerce du monde, & les Maîtres d'Ecole *Mekteb-dar*. Il y a grand nombre de ces Ecoles en chaque ville, & on peut dire même qu'il y en a beaucoup en chaque quartier de la ville. Les Ecoliers lisent chacun leur leçon haut tout à la fois : l'un commence son A. B. C : un autre épelle : un autre lit du *Persan* : un autre de l'*Arabe* : l'un tourne d'une *Langue* en une autre : un répète des *Vers* : un autre de la *Prose* : l'un étudie la *Grammaire* : un autre la *Syntaxe* : cependant chacun lit tout haut & fort haut, le Maître l'obligeant de crier de toute sa force, ce qui fait un bruit que l'on peut appeller un vrai *Sabath* ; car assurément on ne s'y entend pas soi-même, & de vingt pas qu'on approche d'une Ecole l'on en entend le tintamare. Le Maître est fait parfaitement à ce bruit, écrivant ou lisant tranquillement tant qu'il dure, & cependant il entend si chacun dit bien, s'il continue, s'il parle haut & avec attention, & lors qu'il apperçoit quelqu'un qui ne fait pas son devoir, il lui allonge des coups d'une houffine qu'il a à la main ou sur ses genoux, & le remet en train. Les *Persans* soutiennent que les enfans apprennent mieux de cette manière, que quand on les fait étudier bas : ils disent que quand on fait étudier bas les enfans, ils regardent çà & là, & pensent à autre chose au lieu d'étudier, mais que quand on les fait étudier haut, nul ne peut s'arrêter ni se détourner, mais est retenu par l'action. Ils disent d'ailleurs une chose fort véritable, que par ce moyen les enfans apprennent à

par-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 21

parler & à prononcer , parce qu'étant obligez de parler à haute voix & clairement, on les redresse s'ils le font mal. Le Maître fait venir tour à tour les enfans dire leur leçon devant lui , ce qui ne l'empêche pas , comme j'ai dit , d'avoir l'esprit à ce que font les autres , & à ce qu'il fait lui-même , qui n'est pour l'ordinaire que copier & écrire des livres.

La dépense de l'Ecole est fort petite en ce Pais-là & chacun paye selon ses moyens , sans faire de marché en y envoyant ses enfans : à *Ispahan* par exemple la grosse paye de l'Ecole n'est que d'un *écu* par mois , & la moindre n'est que de *dix sols* : il y a même bien des Ecoliers qui ne payent rien. Les Maîtres ont outre la paye du mois plusieurs *émolumens* , & au lieu qu'en *Europe* , c'est aux fêtes qu'on fait des *présens* à ses Maîtres , c'est en *Perse* lors que l'on commence une nouvelle leçon ; ou quand on prend un nouveau livre. Le *présent* est toujours proportionné aux moyens des parens de l'Ecolier , & au degré de science où il monte. Le gros *présent* est quand on fait prendre le texte de l'*Alcoran* qui est Arabe , & comme on passe bien du tems sur ce livre , parce qu'il est estimé non seulement comme le centre de la science *révélée* : mais encore comme la plus exacte *syntaxe* , la plus pure *Grammaire* , & la plus *sublime Rhetorique* : on fait des *présens* au Maître , lors qu'on en vient à certains Chapitres , qu'on tient pour plus forts & plus difficiles que les autres. Si quelque Ecolier manque à faire son présent , le Maître ne le chasse , ni ne le châtie pas , mais il excite ses Camarades

22 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

rades à lui faire honte, & à le harceler par des grimaces, & autrement, jusqu'à ce qu'il ait satisfait à la coutume. Ils y ont tous intérêt, parce que quand on fait un présent au Maître, il donne *Campos* aux Ecoliers. J'ai observé dans le premier livre, que les enfans de *condition* ne vont jamais à l'Ecole, mais qu'on les instruit dans la maison.

On procede ensuite à l'Ecriture, j'en ai touché quelque chose en un autre endroit. J'ajoute ici qu'il y a sept caracteres differens chez les *Arabes* & chez les *Persans*, en voici les noms. *Nasch* du terme Grec *niaicrois*, c'est-à-dire *beau*, d'où est venu celui de *nacre de perle Thalic* le caractere du college; *Divané* de pratique; *Kerme*, qui est une sorte de chiffre; *Schillusch Rehamir* du nom de l'Auteur qui étoit un poëte célèbre; *Jaconchi* du nom de l'Auteur pareillement.

De l'Ecole, on va au College. Les *Persans* appellent les Colleges *Medresé* mot dont l'Etymologie signifie lieu où on enseigne la doctrine, & vient peut-être d'une même racine avec le mot de *Misdraschot*, duquel les Hebreux appelloient ces *Academies*, où on enseignoit la Loi & les Prophetes, & qui signifie *Maison de prédication*. Le *Principal* s'appelle *Muderris*, mot qui vient de la même racine. Il a un ou deux Regens sous lui au plus, & quelquefois il est seul: de sorte qu'il n'y a pas d'autre Regent dans le College que le *Principal*. Mais qu'il soit seul ou non, il donne leçon à tous ceux qui veulent étudier sous lui, soit Pensionnaires soit Externes.

Tous les Colleges de *Perse* sont rentez; & il y en a qui le sont assez richement. Les plus

DESCRIPTION DES SCIENCES. 23

plus grands ont cinquante à soixante logemens, consistant chacun en deux chambres, & un vestibule. On les donne vuides & sans meubles; c'est à chacun à les meubler selon ses moyens, ou son humeur. Les Colleges les mieux rentez, ont vint sols par jour, par Ecolier, que chacun dépense comme il veut; car on ne vit point-là en commun. Il y a des Colleges qui n'ont qu'un sol; cependant on ne laisse pas de rechercher ardemment *ces places*, à cause du logement & de quelques autres émolumens casuels, ce qui fait aussi qu'on y trouve des Pensionnaires, qui n'ont pas même les commencemens, & qui ne se soucient point de *science*, mais qui ne sont-là que pour l'amour de ce petit *benefice*. On y voit des Etudiants qui ont les *soixante ans*, comme je l'ai dit, & qui ont femmes & enfans; de maniere que ces *Academies*, sont quelquefois des lieux d'une extrême ignorance, où l'on se fourre, non pas tant pour l'amour des *Sciences*, que pour vivre plus à l'aise & sans travailler. On fait sur cela un conte en *Perse*, qu'un jour un *Paisan* menoit une charge de brique dans un College, où il falloit descendre une marche pour entrer, & ne pouvant faire passer son *âne*, quelques coups qu'il lui donnât, il le prit par la queue & par les oreilles, & le tiroit en se penchant contre, pour mieux tirer jusqu'à ce qu'il l'eût fait entrer. Un des *Etudiants* du College, qui le voyoit faire, lui dit pour se moquer; *bon homme qu'as tu dit à l'oreille à ton âne qu'il est entré dès que tu lui as parlé, lui qui ne vouloit pas passer auparavant; je lui ai dit*, répondit le païsan, *qu'il avoit tort de crier qu'il n'entreroit point chargé de briques, en*

un lieu où il avoit été sous la forme de Principal, puis qu'avec sa charge, il ne seroit pas encore le plus âné de la maison. Le Principal & les Regens de College qui s'aquient justement de leur devoir, donnent leçon *gratis* aux Pensionnaires & aux Externes également, mais il y en a d'autres qui en tirent de l'argent, quoi qu'ils soient payez du College, & qu'ils n'aient pas le droit d'en exiger.

Il y a un si grand nombre de Colleges en Perse, qu'on assure que leur revenu est de cent mille tomans, qui font quatre millions cinq cens mille livres monnoye de France. On peut juger de cela, & de ce que j'ai dit que chaque Etudiant a par jour de pension, quel nombre d'Etudiants il y doit avoir; aussi peut-on dire qu'ils rongent le Païs par leur nombre & par leur avidité. La Charité Mahometane s'étend autant en Fondations publiques, qu'elle est resserrée au contraire en fait d'assistançes particulieres: une de leurs principales Fondations est celle des Colleges; car quoi qu'il n'y ait point de Mosquée qui n'ait son College à côté, on trouve des Colleges, jusques dans des villages, & j'en ai vû en plusieurs. La méthode ordinaire de ceux qui en fondent est d'y bâtir premièrement un Caravanserai, qu'on dévouë aux Passans, pour y loger *gratis*, puis un Bain, un Caffé, un Bazar, ou marché, & un grand Jardin, lesquels on donne à ferme, & puis un College auquel on assigne pour entretien le revenu de ces édifices-là. Les Fondateurs des Colleges sont d'ordinaire les Gardiens & Administrateurs du revenu qui y est annexé; ce qu'ils appellent *Montevely* terme Arabe, qui denote un

DESCRIPTION DES SCIENCES. 25

un homme établi pour avoir la direction de quelque chose & qui revient à ce que nous appellons *Fabricier*. C'est ce *Directeur* qui met le Principal & les Régens du College, & le Principal y reçoit qui il lui plaît pour *Bourciers*. Quand le *Fondateur* est mort son héritier est le gardien à sa place, & lors qu'il arrive que les biens du *Fondateur*, viennent à être confisquez au Roi; c'est le *grand Pontife*, qu'on appelle *Cedre*, qui devient Curateur du College. Surquoi il faut encore observer que quand on a une fois fait une telle *Fondation*, on n'en est plus le Maître, il faut laisser le revenu au College. Il y a cinquante sept Colleges à *Ispahan*, dont plusieurs sont de *fondation Royale*, ou sont dévolus au Roi, & dans ces Colleges-là, c'est le Roi qui donne les places de Principal & de Regent. Les plus riches Colleges n'ont que *douze mille francs* de revenu, qui quelquefois se partage à cinquante ou cinquante cinq Etudians. Ils ne peuvent être ainsi que fort pauvres, & la plupart le sont à tel point, qu'ils n'ont pas le moyen de payer les Maîtres, & sont obligez d'aller à ceux qui enseignent pour rien, dont il y a grand nombre comme je l'ai observé. Si quelqu'un leur en dit quelque chose, ils répondent pour couvrir leur pauvreté, qu'ils ont quitté leur Maître, parce qu'il n'étoit pas assez docte. Les Etudians qui ont du savoir & de la vigilance, subsistent en enseignant dans les maisons; soit comme Précepteurs logez & entretenus, soit comme Maîtres qui y donnent leçon, ou bien en transcrivant des Livres; car comme on n'a que des Manuscrits en *Perse*, l'Ecriture est un art fort

étendu, & qui donne du pain à une infinité de gens. Un homme y peut gagner dix sols par jour, ce qui est par proportion, une aussi grosse paye que trente sols dans nos païs. Les Etudians parviennent avec le tems aux *Benefices*, & ainsi se mettent un peu à l'aise. Ils ont une grande consideration pour le Principal ; car comme c'est lui qui les fait entrer, il les peut mettre dehors à son gré. Il leur donne leur pension le premier jour du mois, comme je l'ai observé, la recevant du Curateur, & en toutes choses ils dépendent de ses bonnes graces. Il ne faut pas oublier que chaque College a une maniere de Chapelle ou Oratoire pour faire la priere publique.

Outre les Colleges où l'on enseigne publiquement : il y a dans toutes les villes, des gens faisant profession de *Sciences*, comme sont des Grands Seigneurs disgraciez, ou d'autres qui se sont retirez de la Cour & des affaires, lesquels enseignent publiquement, faisant leçon soir & matin, à des heures qu'ils marquent, & souvent ils entretiennent les Etudians de papier & de livres, leur donnant à manger certains jours de la semaine, & même des habits & quelquefois encore de l'argent. On dit qu'il y a des gens qui font cela par vanité, car les Etudians qui viennent en foule à de si généreux Maîtres, sont autant de trompettes, qui vont publiant leur savoir, leur générosité, & leur vertu. Il est vrai que rien ne donne plus de réputation en *Perse*, que d'instruire à ses dépens beaucoup de disciples, & de favoriser les Savans & la Science. Lors que le premier Ministre d'Etat est homme de Lettres, il est d'ordinaire le Chef des
Etu-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 27

Etudians ou *Taleb-elm*. *Mahamet Mehdi*, Premier Ministre sous *Abas second* & *Soliman premier*, étoit leur Chef quand j'arrivai la première fois en *Perse*; autrement c'est quelque'un des plus Grands Seigneurs du Royaume, & le plus souvent c'est le *Cedre* ou grand Pontife, qui est une charge de grande autorité en *Perse*.

Quant à leur maniere d'étudier, il faut dire d'abord que la Classe du College, n'est autre que la chambre du Regent. L'Etudiant s'y rend, & après un profond salut à son Maître, il s'affied sur ses talons, & le Regent lui ayant fait signe de commencer, il lit une période de deux ou trois lignes dans un Auteur & se tait. Le Maître en fait l'explication, puis le Disciple recommence à lire, ou un autre qui prend la même leçon lit un autre article ensuite, & le Maître l'explique comme auparavant, & ainsi de suite pendant une heure ou deux de tems. Après quoi le Disciple met son livre & son portefeuille à terre devant le Regent, se leve, & se tient debout, la tête inclinée, les mains croisées sur l'estomach, qui est la posture respectueuse en *Perse*, Et si le Regent trouve à propos de continuer la leçon, il lui fait signe de se rasseoir, si non il lui donne congé en ces mots *Dieu soit avec vous*. Quand le disciple a pris leçon dans un endroit il la va prendre dans un autre, soit dans son College même, soit à la ville, & quelquefois c'est sur la même Science qu'il va prendre leçon d'un autre Maître, mais d'ordinaire c'est sur une autre Science; car il faut observer que les Etudians *Persans*, étudient ordinairement diverses Disciplines, en même

B 2 tems,

tems, de même que leurs Maîtres, donnent leçon de différentes *Sciences* en tout tems; un Regent n'étant réputé savant homme, comme je l'ai remarqué, que quand il fait toutes les *Sciences*. J'ai vu souvent des Regens donner leçon de quatre *Sciences différentes*, dans une même seance, à differens Etudians, & des Etudians prendre pareillement leçon de *diverses Sciences* en même jour. Je ne sais pas bien, si c'est-là la bonne methode, c'étoit celle de l'*Anciquité*, & il y a de la difference, entre instruire de la jeunesse, ou des hommes faits; parce que ce qui pourroit confondre l'esprit d'un jeune enfant, ne confond pas l'esprit d'un homme mœur.

Lors qu'ils ont fait du progrès dans les *Sciences*, ils se mettent à en disputer, & ils s'assemblent pour cela trois ou quatre & pas davantage, l'un tenant l'*affirmative* & l'autre la *négative*, ce qu'ils font quelquefois devant un Regent, quelquefois entr'eux seuls; mais ils n'ont point de disputes, ni de leçons publiques, comme il y en a en *Europe* pour la *Medecine*, & pour le *Droit*.

C'est-là la maniere d'étudier en *Perse*, mais ce n'est que pour les Etudians de basse condition, car pour les autres & surtout pour les Enfans de Qualité, on les fait étudier dans leurs maisons, en y faisant venir des Maîtres, ou en les y entretenant; chose facile & de peu de dépense, à cause du grand nombre de *gens de Lettres* qu'il y a par tout, qui sont Etudians toute leur vie, & qui sont fort pauvres, comme je l'ai dit.

J'ai observé aussi, dans le premier livre, que les *Persans* ont l'esprit subtil, vif, & poli, & si l'on

DESCRIPTION DES SCIENCES. 179

si l'on ajoute à ces talens naturels, les autres excellentes dispositions qu'ils ont à l'étude, comme est l'application & l'assiduité, la frugalité & la sobriété, & l'amour pour les *Sciences*, jusqu'à s'y dévouer toute leur vie; on jugera qu'il faut de nécessité qu'ils y fassent beaucoup de progrès. Mais ils en feroient beaucoup davantage, s'ils avoient les belles méthodes de notre *Europe*, s'ils ne s'appliquoient qu'à une *Discipline* à la fois, s'ils avoient les livres à aussi bon marché, que l'Imprimerie nous les fait avoir: & enfin si leurs Maîtres étoient assez justes, ou assez charitables, pour enseigner de leur mieux, & tout ce qu'ils savent; chose qu'on dit qu'ils ne font que pour leurs Parens, ou pour leurs intimes amis.

Ce qui m'a le plus fait remarquer la vanité des Savans de *Persé*, c'est la jalousie qu'ils ont des *Europeens*, à qui ils voudroient bien cacher le plus beau de leurs *Sciences*, pour pouvoir s'imaginer qu'ils ont quelque chose au dessus de nous, en échange des talens de *Science*, qu'ils voient bien que notre País a sur le leur. J'ai observé cela chez divers Astronomes, sur tout touchant la structure de leurs Astrolabes, en quoi ils nous passent, comme je le dirai en son lieu.

Mais comme on ne sauroit bien traiter, des *Sciences* des *Persans*, sans parler premièrement des Langues dont ils se servent, & de leur Ecriture; j'en entretiendrai le Lecteur dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE III.

Des Langues dont les Persans se servent, & particulièrement de la Langue Persane. & de la Langue Arabe.

LEs Persans se servent de trois Langues. Du *Persan* proprement dit, qui est la Langue naturelle de leur Empire. Du *Turquesque* & de l'*Arabe*. On n'en connoît point d'autres en Perse. Les gens de quelque considération, & tous ceux qui fréquentent le Monde, savent ces trois langues également. Les femmes même les apprennent toutes trois, & si on ne les fait, ou qu'on ne sache au moins les deux premières, on ne peut pas dire qu'on entende les conversations. Je savois les deux, & j'entendois beaucoup d'*Arabe*, que je savois même lire & écrire. Cependant il n'y avoit pas de jour, que je ne me plaignisse, de ne le savoir pas entièrement, parce qu'il se trouvoit toujours quelque passage, que je n'entendois point, faute de bien savoir cette langue.

Le *Persan* est la langue de la Poësie, des belles lettres & du Peuple en général. Le *Turquesque* est la langue des armées & de la Cour, on n'y parle que *Turc*, tant parmi les femmes, que parmi les hommes, sur tout dans les Serails des Grands, ce qui vient, de ce que la Cour est originaire du Pais de cette langue, descendant des *Turcomans* dont le *Turquesque* est la langue naturelle. L'*Arabe* est l'Idiome de la Religion & des Sciences relevées. Les
Per-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 31

Persans ont ce dire commun sur les *langues*, pour montrer que ces trois-là sont les seules, qu'il faille tenir pour de vraies *langues*. *Farsi baliket*; *Arabi fesibet*; *Turki sciaset*, *baky kobabet*; c'est-à-dire, le *Persan* est une langue douce, l'*Arabe* est éloquent, le *Turc* est sévère, les autres *langues* sont un jargon: le mot que je tourne sévère signifie proprement châtiante & reprenant, comme qui diroit une langue propre à gourmander ou mortifier. Pour faire une comparaison de ces trois *langues*, avec les *langues vulgaires de l'Europe*: il faut dire que le *Persan* a du rapport avec les *langues* qui viennent du *Latin*, le *Turc* avec celles qui viennent de l'*Esclavon*, l'*Arabe* avec le *Grec*; mais l'*Arabe* est beaucoup plus en usage chez les *Persans*, que le *Grec* ne l'est chez nous; cela vient à mon avis de ce que les livres de leur Religion, étant écrits en *Arabe*, & la Religion, qui commande à chacun de les lire, défendant en même tems de les traduire, on est obligé pour l'intérêt de son salut de savoir la *langue* en laquelle ils sont écrits.

Ainsi il ne faut pas s'imaginer qu'encore que ces *langues*, aillent si fort de compagnie en *Perse*, elles soient semblables dans les mots ou dans les racines; car elles ne se ressemblent pas plus que les trois *langues*, auxquelles je les ai comparées, se ressemblent entr'elles: au contraire elles different fort l'une de l'autre, soit dans la Grammaire, soit dans la phrase & dans la façon de parler; mais c'est qu'elles se prêtent une infinité de mots. L'*Arabe* prête aux deux autres *langues* les termes de la Religion, des Sciences, & de la Jurisprudence. Le *Persan* prête au *Turc*, des

termes pour la Poësie, & pour la fleurete. Le *Turc* en donne au *Persan*, pour le commandement & pour la Guerre. Ils ajoûtent à ce que j'ai rapporté un conte pour montrer que ces trois langues sont aussi anciennes que le monde: ils disent qu'elles étoient en usage toutes trois dans le *Paradis terrestre* & en même tems: que le Serpent qui séduisit nos premiers parens parloit *Arabe*, qui est la langue éloquente, forte & persuasive. Qu'*Adam* & *Eve* parloient *Persan* entr'eux, qui est un Idiome doux, flatteur, & insinuant, qui réussit à *Eve*, comme on fait; & que l'*Ange Gabriel*, qui les chassa du *Paradis*, se mit à parler *Turc*, parce que leur ayant fait commandement de sortir du *Paradis* en *Persan*, puis en *Arabe*, sans qu'ils en fissent rien, il s'exprima enfin, dans les termes de cette langue menaçante, qui les effrayèrent, & qui les firent obéir.

J'ai observé dans mon premier Volume, qu'on parle plus le *Turc* que le *Persan*, dans le Royaume de *Perse*, depuis les frontières Occidentales, & Méridionales jusques bien avant dans la *Parthide*: & *Persan* dans le reste de l'Empire. J'observerai encore ici, que de même qu'on parle vulgairement le *Turquesque* à la Cour de *Perse*, on parle de même, & plus communément le *Persan* à la Cour du Grand Mogol, & des autres Rois *Mahométans* des *Indes*; dont la raison est que les Grands de *Perse*, étant originaires des peuples belliqueux du *Turquestan*, qui est la petite *Tartarie*, & les Grands des *Indes* étant originaires des hommes de Lettres de la *Perse*, qui sont allez dans la suite, porter aux Conquerans de ces grands Etats., qui sont des
Ma-

Mahometans comme eux, les Sciences & la politesse : chacun a introduit sa *langue* dans la Cour où il s'est attaché. On remarquera cependant, que le *Turquesque*, qu'on parle en *Perse*, & sur-tout à la Cour, est un *Turquesque* adouci par des termes, & par le tour de la *langue Persane*, en sorte qu'un Turc de *Constantinople* a peine à l'entendre, comme il a peine aussi d'être entendu en son *Turquesque*.

J'ajoute à ce qui a été dit de ces trois *langues*, que quoi qu'elles n'ayent ni rapport, ni penchant, vers nos *langues d'Europe*, néanmoins elles ne sont pas plus difficiles à apprendre, & à prononcer que l'*Italien* l'est aux Anglois. Mais la lecture de ces *langues*, est un accablement pour les Etrangers ; ils n'y sauroient venir parfaitement, parce que les lettres Alphabétiques étant composées de figures & de points : il arrive que la ponctuation, n'étant jamais placée bien juste, & les figures manquant souvent de points, on ne peut jamais lire sûrement.

Ce qu'il y a de plus admirable, & de plus remarquable dans ces *langues*, c'est qu'elles ne changent point, & n'ont point changé du tout, soit à l'égard des termes, soit à l'égard des phrases, & du tour, rien n'y est nouveau ni vieux, nulle bonne façon de parler n'a cessé d'être en crédit. L'*Alcoran* par exemple, est aujourd'hui comme il y a mille ans, le modèle de la plus pure, plus courte, & plus éloquente diction. Les Poètes *Persans*, qui ont écrit il y a quatre ou cinq cens ans, sont aussi les Maîtres du beau langage : on y apprend à parler & à écrire. On ne voit rien

paroître qu'on trouve mieux écrit, & il ne monte à l'esprit de personne, qu'on puisse embellir la *langue*, ni la perfectionner. C'est, comme je croi, la même chose pour le *Turquesque*, & si l'on fait reflexion, sur les inconveniens infinis, qui naissent des changemens qu'on apporte sans cesse aux *langues* vivantes dans nos Pais, sur tout à la France: on trouvera que ces peuples d'*Orient*, sont fort sages, & fort heureux, de s'être délivrez d'un si grand inconvenient, qu'est celui du changement, dans la chose du monde la plus importante qui est la parole.

Comme la *langue Arabe* fait une partie de la *langue Persane*, de la manière que je viens de le représenter, je dirai quelque chose de cette *langue* avant que de parler de la *Persane*.

Les *Orientaux* tiennent, que la *langue Arabe*, est la plus excellente, & la plus riche *langue* du monde, une *langue* incomparable. Ce qui me fait croire que cela est assez véritable, c'est que ceux qui la savent le mieux en *Asie*, aussi bien qu'en *Europe*, sont ceux qui l'admirent le plus. Elle est surtout merveilleuse dans le nombre des termes differens. On compte qu'elle est composée, de douze millions trois cens cinq mille quarante deux mots, & l'Histoire parle d'un Prince *Arabe*, qui avoit un si gros Dictionnaire de cette *langue*, qu'il falloit soixante Chameaux pour le porter. La plus grosse Bibliotheque qu'il y ait aujourd'hui en *Orient*, est bien loin d'être aussi nombreuse. Les Livres qui parlent de cette *langue*, disent qu'elle a été si copieuse, qu'il y avoit mille synonymes pour dire un *chameau*, ce qu'il faut entendre de tous les états,

états, & de toutes les postures, où on le peut représenter. *Firousabad* Auteur *Persan*, compte qu'il y a aussi mille mots Arabes, pour dire une *épée*, ce qui est encore plus merveilleux, puis qu'une *épée* ne se peut concevoir sous autant d'idées différentes, qu'une bête à quatre pieds. On ajoute qu'il y avoit de même cinq cens termes pour dire un *Lion*, quatre cens pour signifier la calamité, deux cens pour dire du lait, quatre vingt pour signifier le Miel. Je ne sai combien pour dire des dattes, & l'arbre que nous nommons la *Palme*, & ainsi de cent autres choses. Particulièrement de celles qui sont les plus abondantes & plus communes parmi les Arabes, pour lesquelles il y a plus de noms synonymes que pour les autres; sur quoi on fait aussi parmi eux ce petit conte. Qu'un *Arabe* apprenant qu'un chat avoit plus de cent noms, & n'en ayant jamais vû: il s'imagina que c'étoit quelque bête noble, comme le *Lion*, ou le *Cheval*, puis qu'il avoit tant de noms. Les Auteurs Arabes & *Persans*, qui rapportent ces merveilles, assurent unanimement, qu'on ne peut apprendre tous les termes de la langue *Arabe* sans miracle, & que nul homme ne l'a jamais suë que *Mahomed*. Que c'est un don de Dieu tout particulier que de la savoir, & pour comble d'éloges pour cette langue-là, ils ajoutent qu'en *Paradis* on parlera *Arabe*, parce que c'est une langue également claire & expressive: en effet il y a plusieurs choses en cette langue, qui ont une force singulière, qu'on ne peut traduire, ni faire entendre que par circonlocution. Ces mêmes Auteurs ajoutent, que la plus grande partie de cette langue, est perie, & qu'on ne peut plus

plus en connoître la *richesse* & la *beauté*, que dans les éloges des Anciens Auteurs.

On ne peut douter que la *langue Arabe*, & la *langue Hebraïque* ne sortent d'une même souche; car l'une & l'autre ont un tour approchant, & des Phrases & des constructions qui se ressemblent. Beaucoup de gens prétendent, que l'une soit née de l'autre, & quoi qu'en cette production, la plupart des sçavans de notre *Occident*, veuillent que ce soit la *langue Hebraïque*, qui soit la *mere*; il y en a d'autres néanmoins qui croient, que c'est la *langue Arabe*. Il me semble en effet, qu'*Abraham* devoit parler la langue de l'*Arabie*, puisqu'il y étoit né; cependant on ne fait sur tout cela que des choses incertaines, tirées par conjectures du Livre de la Genèse. Nos gens doctes font communément, Heber ou sa famille, l'Auteur de la langue Arabe, mais les Auteurs *Mahometans*, qui mettent l'*Arabe* bien auparavant l'*Hebreu* en font *Adam* l'Inventeur, ou pour parler plus juste ils disent que ce fut lui qui l'enseigna aux hommes, l'ayant apprise de Dieu, & non seulement la *langue Arabe*, mais aussi l'écriture Arabe. Il faut pourtant que les *Mahometans*, n'aient pas bien crû que les figures de leurs lettres fussent d'une Origine Divine, puisqu'ils les ont si fort altérées, & avec tant de succès, soit pour la figure soit pour l'ordre & l'arrangement; car l'ancien caractère *Arabe* qu'on appelle le caractère *Cusique*, du nom de *Cusa*, où étoit la grande Académie de l'*Arabie* au tems de *Jésus-Christ*, est fort laid & sans aucune grace, au lieu que les lettres *Arabes* d'à présent, qui furent inventées, trois cens ans après *Mahomet*,

med, par un savant *Arabe* nommé *Ebn Motab*, & depuis limées encore & ajustées, par un autre savant nommé *Ebn Bouneb*, sont beaucoup plus belles, que ce vilain caractère *Cufique*; comme je l'ai fait voir à plusieurs savans hommes de mes amis, avec des feuilles de vélin que j'ai apportées, qu'on croit vieilles de mille ans, desquelles je donnerai des ectypes dans la description de *Persepolis*.

La commune opinion des *Mahometans* est qu'*Ismaël*, la souche & la gloire des *Arabes*, & à qui ils rapportent toutes les choses saintes du premier tems; comme ils rapportent les mauvaises du même tems, à *Nimrod* ou *Nembrot*; qu'*Ismaël*, dis-je, est l'Auteur de la langue & de l'Écriture *Arabe*, qu'ils appellent la langue d'*Ismaël*, soit qu'il l'eût inventée, soit qu'il n'eût fait que la polir & l'enrichir, comme les gens savans de *Perse* le tiennent; car ils disent que *Tarab* fils de *Kahlan*, c'est le *Ferab* fils de *Foktan*, du dixième Chapitre de la *Genèse* verset 26. qu'ils font le premier habitant de l'*Arabie heureuse*, changea le langage de *Noë*; qui étoit le *Syrien*, en *Arabe*. Je distingue le *Syrien* qui étoit la langue des *Phe-niciens*, ou *Chananéens*, d'avec le *Syriaque* qui est une langue née long-tems après parmi les *Gaifi* transmigrez en *Assyrie* du mélange de l'*Hebreu* leur langue naturelle, avec le *Chaldaique* la langue de leurs Seigneurs. Ces doctes *Persans* ajoutent, qu'ensuite *Ismaël* reforma & repurgea ce dialecte *Arabe*, le reduisant aux règles du langage, qu'il avoit appris dans la maison de son pere, chose néanmoins que quelques Auteurs rapportent, non à *Ismaël*, mais à *Homaïsa* & à *Kedar* ses fils. Il est vrai

cependant, qu'il y a eu des Ecrivains qui ont avancé, que l'*Idiome Arabe* étoit né peu avant le *Mahometisme* ; mais cela est dit sans aucun sens, & sans aucun fondement, à moins qu'on n'entende par là que cet *Idiome* renâquit peu avant *Mahomed* ; chose qui paroît assez vraisemblable, puis que les Auteurs Mahometans demeurent d'accord, que peu avant *Mahomed* la *langue Arabe* étoit oubliée pour la plus grande partie, & que la lecture & l'écriture de cette *langue* étoit une connoissance si rare, que quand l'*Alcoran* fut publié, il ne se trouvoit personne qui le fût lire ni copier. Les mêmes Histoires assurent, que lors que les *Arabes* s'émerveilloient de voir cet *Imposteur* parler *Arabe*, si bien & si élégamment, leur faisant entendre mille termes qu'ils n'avoient jamais ouï : Il leur répondit, qu'ils n'en devoient pas être étonnez, puisque c'étoit l'*Ange Gabriel* qui lui avoit appris à parler leur *langue*, comme *Ismaël* la parloit. Les *Arabes* ont appelé depuis cet *Arabe* pur, la *langue* des *Coreichs*, qui est le nom de la Famille de *Mahomed*, soit à cause de lui-même, soit à cause d'*Ismaël*, qu'ils font la souche de cette race malheureuse. L'*Alcoran* lui donne par éloge, je dis à cet *Arabe* pur, le nom de *langue claire*. Mais on reconnoîtra aisément, que tout ce que les *Mahometans* disent sur ce sujet, ne sont que des *impostures*, si l'on le compare avec ce que tous les Auteurs *Arabes* assurent unanimement : Que de tout tems les *Arabes* s'appliquoient à l'étude de leur *langue* avec un amour singulier, & préférentiellement à toute autre *Science*, & qu'ils se glorifioient de l'excellence de leur *langue*, par dessus les autres

DESCRIPTION DES SCIENCES. 39

tres langues du monde. On trouve dans le célèbre *Abounefr* ces paroles, qui viennent fort à propos sur le sujet : *Les Arabes ont toujours étudié particulièrement l'Astronomie & la Médecine, mais par dessus tout leur propre Dialecte, & ils disoient par manière de proverbe, qu'un Arabe se vançoit de trois choses, de son épée, de son hospitalité, & de sa langue.*

Je finirai ce discours de la langue Arabesque par deux observations : La première, qui est fort certaine, & nullement contestée, c'est que cette langue qui est la langue matrice, ou une des premières matrices, a un privilège au dessus de toutes les autres langues du monde, lequel consiste en ce qu'il n'y en a point, qui se soit conservée si long-tems pure & sans changement. Elle est encore aujourd'hui la langue vulgaire de plusieurs vastes Païs, où l'on n'en parle point d'autre ; & il n'y en a point qui soit cultivée en tant de Regions, & par des peuples plus studieux, & plus amateurs des Sciences. La raison qu'on en peut rapporter, c'est que les Arabes n'ont jamais été subjugués, & qu'ils n'ont point été mêlés avec d'autres peuples ; mais qu'ils se sont toujours conservés sans mélange. L'on sait que ce sont là les voyes ordinaires du changement, ou de la perte des langages, comme il est arrivé à l'*Hebreu*, qui se perdit en peu de tems, par la transplantation du peuple Juif en *Chaldée*, & en *Arabie*. La seconde observation est, que les *Mahometans* mettent la perfection de cette langue dans le livre de l'*Alcoran*, qu'ils croient être composé sans la moindre faute de Grammaire, & de propriété de termes, & devoir faire le modèle le plus

plus parfait de cette *langue* ; mais ils disent en même tems qu'il est impossible d'arriver à la perfection de ce *Dialecte* , & que la cause qu'on n'a pas d'abord le droit sens de l'*Alcoran* , c'est qu'on n'en entend pas le *langage* .

Pour venir présentement à la *langue Persane* , c'est une *langue* moderne, née depuis le grand changement de Religion , arrivé en *Perse* . Avec ses mots propres & naturels, elle est composée de grand nombre de mots de toutes les Nations qui ont conquis le Royaume tour à tour depuis ce changement-là , & qui s'y sont établis , comme les *Turcs* , les *Tartares* , & les *Arabes* . Nous y trouvons aussi avec assez de plaisir une infinité de mots qu'on voit incorporer dans nos *langues* d'*Europe* , comme l'*Allemand* , l'*Anglois* , & le *François* , & plus dans l'*Anglois* que dans aucune autre *langue* . Il y en a aussi qu'on trouve dans le *Grec* & dans le *Latin* . Divers Auteurs doctes & célèbres entre les *Europeans* , qui ont traité de la *langue Persane* , ont fait des recueils des mots *Persans* , qui ressemblent à des mots de toutes ces *langues*-là . Je pourrois grossir fort ces recueils , si cela pouvoit faire du plaisir, ou apporter de l'utilité ; mais j'ai déjà fait assez d'observations là-dessus dans cette Relation , pour persuader cette vérité au Lecteur . La raison de cette identité de mots dans des *langues* de Pais si éloignées , & si opposées , est vrai-semblablement que les mêmes débordemens, qui ont répandu ces mots dans la *Perse* , les ont répandus dans l'*Europe* . J'ai dit qu'il y a quelques mots *Grecs* , mais il y en a une infinité d'*Arabes* , de maniere que quand on fait le *Persan* parfaitement, on se trouve

DESCRIPTION DES SCIENCES. 45

trouve savoir plus de la moitié de l'*Arabe* comme je l'ai déjà observé.

Quant à l'ancien *Persan*, c'est une *langue* perdue, on n'en trouve ni Livres ni Rudimens. Les *Guebres*, qui sont les restes des *Perfes* ou *Ignicoles*, qui se perpetuent de pere en fils depuis la destruction de leur Monarchie, ont un *Idiome* particulier; mais on le croit plutôt un jargon que leur ancienne *langue*. Ils disent que leurs Prêtres, qui se tiennent à *Tesd*, ville de la *Caramanie*, qui est leur Pirée & leur principale Place, se sont transmis cette *langue* jusqu'ici par tradition, & de main en main; mais quelque recherche que j'en aye faite, je n'ai rien trouvé qui me pût persuader cela. Ces *Guebres* ont à la vérité des livres en caractères & en mots inconnus, dont les figures tirent assez sur celles des *langues* qui nous sont le plus connues, mais je ne saurois croire que ce soit là l'ancien *Persan*, d'autant plus que le caractère dont j'ai parlé, est entièrement différent de celui des Inscriptions de *Persepolis*. Je donnerai des *ectypes* de l'un & de l'autre caractère, dans la description du fameux monument qui reste en ce lieu-là. L'ancien *Idiome* s'appelle *Fours*, qui signifie le *Persan*, de même que le mot de *Fars* veut dire la *Perse*. On l'appelle aussi le *Pablony*, mot qu'on interprète *mâle* & *généreux*.

Pour ce qui est de la *langue* d'à présent, elle est fort adoucie par le mélange de l'*Arabe*, & des autres termes étrangers, le son en est agréable à l'oreille, & la prononciation assez aisée. Les *Persans* l'appellent *Langue salée*, pour dire qu'elle a un bon goût; elle a aussi beau-

beaucoup de cadence dans les Vers. On la peut comparer avec les *langues* les plus douces que nous connoissons, comme c'est aussi la *langue* de tout l'*Orient*, qui a le plus de rapport aux *langues* de l'*Europe*, & qui est la moins chargée de sons durs & rudes; même les lettres dures de l'*Arabe* & du *Turc*, comme le *D*, le *Ts*, le *Kba*, sont affoiblies en *Persan*, qui les prononce en *S*, en *Z*, en *C*; je parle du *Persan* des grandes villes, & non des jargons de la campagne, qui sont rudes en *Perse*, comme dans les autres Païs du monde, & que les gens des villes ont peine à entendre. Ce *Patois Persan* a, outre ces défauts, l'usage excessif des particules copulatives, avec lesquelles ils lient toutes les périodes des plus longs Chapitres, quelque variété de matiere qu'ils contiennent. C'est un des caractères à quoi on reconnoît le stile bas.

Quoi que le *Persan* ait bien des différences de construction d'avec l'*Arabe*, comme de n'avoir point de *duél* ou de double personne, néanmoins il se conduit par les mêmes règles. Même la *langue Persane* n'a point de *Grammaire*, ni de *Syntaxe*, mais elle se sert de celle des *Arabes*, les gens apprenant la *Grammaire* & la *Syntaxe Arabe*, pour parler leur *langue*, tant la construction en est semblable.

Les *Persans* ont vingt-neuf *Lettres*, dont la dernière est double, composée de *L* & de l'*A* joints ensemble, comme la dernière *Lettre* de notre *Alphabet*, que nous appellons *Ë*, qui n'est proprement que l'assemblage de la cinquième & la dix-neuvième *Lettre*; ce qui fait que quelques gens ne comptent que vingt-huit *Lettres Persanes*. On rencontre quelque-
fois

fois dans l'écriture jusqu'à quatre *Lettres* de plus, qui ne sont pas pourtant de l'*Alphabet*, comme le *P*, & trois autres qui nous sont difficiles à prononcer; mais ce ne sont pas, comme je dis, des *Lettres* de l'*Alphabet*, de sorte que ceux qui le composent de plus de vingt-huit *Lettres*, se trompent, & instruisent mal les autres; car on n'enseigne point ces quatre *Lettres* aux enfans dans leur *A. B. C.* quoi qu'on les leur enseigne ensuite, & même on ne laisse pas pour cela de dire, que les *Persans* n'ont pas de *P*, ni de *tchin*, comme les *Arabes* & les *Hebreux*. Ces vingt-huit *Lettres* sont toutes *consonnes*, n'y ayant point de *voyelles* dans l'*Alphabet Persan*, non plus que dans l'*Arabe*, quoi que l'*Alif*, qui est la première *Lettre*, & qui a la force de notre *a* avec un accent, ressemblant à nos accens graves ou aigus, soit estimé de plusieurs *Grammairiens* être une *Lettre voyele*. Leur *Alif* est l'*Aleph Hebreu*, & il répond à cet accent dont les *Grecs* se servent, & qu'ils appellent *esprit doux*. J'ai dit que tout leur *Alphabet* est de *consonnes*: il y a pourtant trois *Lettres*, *Alif*, *Van*, *Yé*, qui ont souvent la force de *voyeles*, à cause de quoi ils les appellent *Lettres de repos*. Leurs *voyeles* sont proprement des accens. Les *Persans* nomment en général les accens, *berket*, c'est-à-dire, *mouvement*, parce que les accens donnent le branle aux autres *Lettres*. Ils en ont de trois sortes; les plus communs sont ceux qu'ils appellent *zeber*, *zer*, *pich*, c'est-à-dire, *dessus*, *dessous*, *devant*: le *pich* est un accent fait comme une *virgule*, les deux autres sont des accens aigus. Ils apprennent ainsi à les lire. *B* avec *zeber* *Ba*, avec *zer* *Bi*, avec

avec *picb Bou*, & ainsi des autres *Lettres*: ces *accens* sont les mêmes que les *Arabes* appellent *hamza*, *fatha*, *kesre*; mais les *Arabes* ont deux *accens*, plus que les *Persans* n'en employent dans leur écriture.

Les vingt-huit *Lettres consonnes* de l'*Alphabet Persan* ne sont pas toutes des figures différentes, comme les *Lettres* de notre *Alphabet*, qui quoi qu'elles soient toutes formées de deux figures seulement, la figure courbe & la figure droite, en sorte qu'on peut dire que d'un *I* & d'un *C* nous formons toutes nos *Lettres* tant *voyelles* que *consonnes*, néanmoins chaque *Lettre* est d'une figure particulière; au lieu que dans les *Alphabets Persan*, *Arabe*, & *Turc*, qui sont presque les mêmes, les *Arabes* ayant donné les *Lettres* aux *Turcs*, & aux *Persans*, en leur donnant la *Religion*, les *Loix*, & les *Sciences*; une même figure fait diverses *Lettres*, selon le nombre & la situation des points. Le *B*, par exemple, est formé d'une figure qui ressemble à un *C* couché sur le dos, avec un point mis dessous: mais si vous mettez deux points dessous c'est un *T*; si vous y en mettez trois, c'est un *P*; mais si vous mettez les points dessus ce sont encore d'autre *Lettres*: un point seul fera l'*N*, deux points feront le *T*, trois feront une *S*.

Ce sont ces *points* que les Grecs appelloient *diacritiques*, qui causent cette grande difficulté, qu'il y a à lire le *Persan*, l'*Arabe*, & le *Turquesque*; car dans l'écriture ordinaire, ils ne les mettent jamais droit sous leur propre figure, mais communément où il y a plus de blanc, soit dessus, soit dessous le mot, & d'ordinaire ils mettent ensemble, pour aller plus

DESCRIPTION DES SCIENCES. 45

plus vîte les points qui conviennent à trois ou quatre *Lettres*, laissant au Lecteur à les séparer en lisant : ce qu'ils font avec leurs *points*, ils le font de même avec les lignes qui font le corps de leurs *Lettres*. Ils les enchevêtrent l'une dans l'autre, cinq & six de suite, y mettant ces *points*, comme j'ai dit, & souvent n'y en mettant point. Je juge là-dessus qu'un *Persan* apprendroit plus à lire en deux jours en notre *Langue*, qu'on n'en peut apprendre en un an en la sienne; car nos *Lettres* étant toujours distinctement marquées, on ne s'y peut méprendre, au lieu que les leurs sont toujours mêlées l'une dans l'autre, de manière qu'il n'y a qu'un long & constant usage, qui puisse rendre habile en la lecture de leurs livres; ce n'est pas que quand ils écrivent exactement, il ne soit assez aisé de les lire; car, par exemple, s'ils écrivoient comme nous imprimons, ce ne seroit pas une affaire, parce que dans l'imprimé tout est distinct : s'ils observoient même leurs règles qui marquent quelles sont les *Lettres* qui se lient ensemble par devant & non par derrière, celles qui se lient par derrière & non par devant, celles qui se lient par devant & par derrière, & celles qui ne le font pas, & qu'ils missent les *points* & les *accens* en leur place, on pourroit aisément lire leurs livres; mais pour aller plus vîte, ils ne prennent point garde à tout cela; & pour ce qui est des *accens* sur tout, ils n'en mettent presque jamais, que sur les *mots barbares*. En effet, on trouve qu'avec l'usage on peut se passer tout-à-fait d'*accens*, & que les *voyeles* sont aussi inutiles. Je m'imagine que c'est la diversité des *langues* qui a fait

fait naître les *voyeles*, en les rendant nécessaires, pour marquer les diverses prononciations; mais je ne voi point de quelle nécessité elles seroient à des gens qui ne sauroient qu'une *langue*, parce qu'ils prononceroient toujours constamment d'une même sorte; mais apparemment ce sont les divers sifflemens, ou diverses inflexions des *langues* qui rendent les *voyeles* & les *accens* nécessaires pour éviter la méprise, ou la confusion. Depuis que j'eus appris à lire le *Persan*, & que j'eus vû comment ils lisent fort bien sans *accens* & sans *voyeles*, j'admirai les disputes que font nos Docteurs pour & contre les *voyeles* dans la *Loi de Dieu*, & j'aurois bien de la peine à ne pas croire, que ce fût l'habitude d'éducation dans les *langues étrangères*, qui porta les Juifs à mettre des marques sur leurs *mots Hebreux* pour en conserver la vraie prononciation, en empêchant qu'on ne les prononçât comme on faisoit ces *langues étrangères*, de la même façon que nous voyons les *Anglois* & les *François* prononcer si diversement le *Latin*.

Les *Persans* non plus que les *Arabes* & les *Turcs*, ne se servent point de ces marques *disjonctives*, que nous appellons la *ponctuation*, & autrement les *points* & les *virgules*, & ceux de nos gens Doctes dans les *langues Orientales*, qui en ont mis dans des *Grammaires Persanes*, & en d'autres pièces de cette langue, les y mettent de leur chef. Ils ne se servent point non plus d'*alinea*, ou *paragraphes* différens, mais tout leur chapitre va d'une suite, distinguant leurs *periodes*, ou leurs *matieres* par des *vé* qui sont proprement des *Item*. On voit

DESCRIPTION DES SCIENCES. 47

voit quelques uns de leurs livres marquez de *points rouges* à la fin de chaque *matiere* ou de chaque *periode*, mais c'est seulement pour des gens qui le desirent & qui le payent bien, ou pour la jeunesse qui n'est pas encore bien stylée.

Je finis ce chapitre par la remarque que le *Latin* & le *Grec* ne sont point connus en *Persé* ni en toute l'*Asie*. Le *Latin* n'y a jamais été aussi cultivé parmi les savans. Le *Grec* y a été connu & étudié jusqu'au tems de *Mahammed*, mais il s'y est perdu depuis.

CHAPITRE IV.

De l'Ecriture.

CE que j'ai dit de la langue *Persane* dans le Chapitre précédent, pourroit aussi servir pour l'*Ecriture*, à l'égard de ce qu'on en peut rapporter à la *Science*, comme est le nombre & la force des *Lettres* : je vai maintenant traiter de l'*Ecriture Persane*, comme étant un *Art liberal*. Et pour le mieux faire je décrirai auparavant le *Papier*, l'*Ancre*, & les *Plumes*, dont les *Persans* se servent. Ils font du *Papier* par tout en leur País, le composant comme nous de *Guenillons* de *cotton* & de *soye*, mais comme leurs toiles sont la plupart peintes à l'huile, & que le *cotton* n'a pas de force ou de corps, leur *Papier* est moins blanc que le nôtre, & il se rompt quand on le ploye. Quand leur papier est fait ils passent du savon dessus, & puis le lissent avec des polissoirs de verre, comme ceux dont nos blanchisseuses se servent; c'est
afin

afin que l'*Ancre* coule mieux dessus : aussi leur papier est plus doux qu'un satin. Ils emploient beaucoup de *Papier d'Europe*, après l'avoir ainsi préparé, mais ils ne prennent pour cela que du plus gros : le fin & particulièrement celui de *Genes*, n'ayant pas assez de consistance. Leur beau *Papier* vient de la *Tartarie mineure*, des villes de *Balk*, de *Bocora* & de *Samarcande*. Ils en font de toutes les couleurs, excepté de noir, & ils le marbrent ou le font moucheté d'argent ; ou bien ils peignent dessus des fleurs & des Moresques d'argent fort léger, afin que cela n'empêche pas la formation de l'*Ecriture*, ni d'être lue aisément. On se sert de ces diverses sortes de papier, sur tout dans les *Lettres Missives*, car on le choisit selon la dignité des personnes & selon le respect qu'on leur porte : le plus noble est le *Papier blanc argenté*.

J'observe ici que le *Papier*, & sur tout celui qui est écrit, est une chose sacrée chez les *Mahometans* : ils tiennent pour *Mecrou*, c'est-à-dire deshonnête & mauvais de le brûler, déchirer ou jeter, & beaucoup plus de s'en servir à des usages sales à cause, disent-ils, que le nom de Dieu peut être écrit dessus, ou celui des Saints, & que si ce n'est pas du *Papier* écrit, il sert à écrire les choses venerables, comme les matieres de la *Religion* & de la sagesse, les loix divines & humaines, & il est fait pour cela. Assurément il y a une grande difference entre le peu d'usage du *Papier* qu'ils font, & celui que nous en faisons, qui est infini en comparaison ; ainsi ils n'en déchirent gueres. Lors qu'ils ont occasion de déchirer du *Papier*, ils le defont dans de l'eau au lieu

lieu de le déchirer, & ils ramassent ce qui en reste qu'ils mettent dans le trou d'un mur.

Leur *Ancre* est fort noire, faite de noix de gale, de charbon pilé & de noir de fumée. Elle est grasse & épaisse comme nôtre ancre d'imprimerie, & c'est comme il la leur faut pour former cette variété de traits gros & menus, qui forment le corps des Lettres; car si elle étoit plus claire elle couleroit, & ils ne feroient rien qui vaille. Ils se servent d'*Ancre* de toutes couleurs, de rouge, de bleüe, & ils écrivent aussi avec de l'*or*, rendant ainsi leurs feuilles fort belles à la vüe.

Leurs *Plumes* sont des *Roseaux*, ou petites *Canes* dures de la grosseur des plus grosses plumes de Cygne, qu'ils taillent comme nous en les fendant, mais ils y laissent un bec bien plus long. Ces *Canes* ou *roseaux* se recueillent vers *Daurac*, le long du *Golphe Persique* dans un grand marais entretenu par le cours du Fleuve de *Hellé*, place de l'*Arabie*, lequel est formé d'un bras du *Tygre*, & d'un bras de l'*Euphrate* mêlez ensemble. La recolte de ces *Canes* se fait en Mars, & quand elles sont cueuillies, on les met par bottes, ou paquets liez ensemble dans le fumier six mois durant, où elles se durcissent & prennent cette belle *polissure*, & cette couleur vive dont elles sont couvertes, qui est un mélange de jaune, & de noir. Il ne se cueille de ces *Roseaux* en aucun autre endroit : l'on en transporte dans tout l'*Orient*, comme étant les meilleures *Plumes*, il en croît aux *Indes*, mais elles sont plus tendres, & d'un jaune pâle. Ces *Roseaux* là servent de *Plumes* par tout l'*Orient* comme je l'ai dit.

VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Les *Persans*, non plus que tous les autres peuples *Orientaux*, n'ont point l'excellent art de l'*Imprimerie*. On dit même qu'ils ne pourroient commodément s'en servir à cause de la *seichereffe* d'air de leur climat, & à cause que leur *Papier* est trop cassant : cela fait qu'ils sont réduits à transcrire tous leurs *Livres* à la main, & à n'en avoir point d'autres que de *Manuscrits*. Or comme ils sont savans, & qu'ils aiment fort la *Science*, il arrive que l'art de l'*Ecriture*, est un de leurs plus nobles *Arts Liberaux*, & celui dont ils font le plus de cas. L'on compte de huit sortes d'*Ecritures* chez eux, ce qui est encherir sur les *Arabes* leurs Maîtres, qui n'en ont que sept. La première sorte s'appelle *Nesky*, qui est la *Lettre de l'Alcoran* & de tout ce qui s'écrit en *Arabe*. La seconde *Talik*, qu'on peut appeler une *Ecriture courante*; parce que c'est la plus commune. La troisième *Nesk-talik* qui est la *Lettre bâtarde*, comme étant mêlée du caractère *Arabe*, & du caractère *Persan* courant, & c'est en cette *Lettre* que s'écrivent les *Livres*. La quatrième sorte s'appelle *ché Kesté*, ou lettre rompue, qui est l'*Ecriture* des *Registres*, des *Comptes*, des *Finances*, du *Négoc*, de tous les *Bureaux*, & de tous les *Tribunaux* pour les *Comptes*, & les *Finances*. La cinquième sorte s'appelle *Kat sia*, c'est-à-dire *Lettre noire*, qui est le caractère des *Lettres Missives*. La sixième est dite *Sultsy*, qui est la *Lettre menue* & fine. La septième est dite *Kobar*, qui est la *Grosse Lettre*, dont on fait les *paraphes*, comme ceux du Roi dans les *Lettres patentes*, & les autres *actes Royaux*, & ceux des *Ministres* dans leurs expéditions, & par tout

DESCRIPTION DES SCIENCES. 71

tout où il faut que leur marque soit apposée. Les premiers *Mahometans Persans* se servoient du *Caractere Cufique*, ou *Cophte*, qui est l'*Ancien Caractere*, auquel l'*Alcoran* fut premièrement écrit. Vous voyez encore en Perse plusieurs *Livres* écrits en cette *Lettre Cufique*: J'y en ai vû divers. Et comme on s'en est toujours beaucoup servi depuis dans les inscriptions: on le fait encore à présent. Il y en a entre les autres une infinité dans la vieille Mosquée d'*Ispahan*, qui est la Cathedrale; & en bien d'autres endroits.

Il n'y a point de plus belle *Ecriture* au Monde que la *Persane*; leurs *Lettres* sont formées de traits, gros & menus, qui s'appetissent en finissant, avec un tour bien inventé & fort agréable à la vûe: il n'y a point de peuple non plus qui écrive si bien. Vous remarquez dans leur *Ecriture* des quenës de *Lettres* si fines, qu'on ne les peut presque voir: d'autres tournées aussi rondes qu'au compas, & tirées aussi droites qu'à la ligne, quoi qu'elles s'étendent par des espaces de cinq à six doigts. Ils écrivent aussi de la meilleure grace, & le plus proprement du monde, tenant leur *Papier* à la main, & non couché sur une table, comme nous faisons. Quelques uns afin que le *Papier* soit plus ferme, le mettent sur un petit porte-feuille de six ou huit poudes, fait d'un simple cuir sans carton, pour le pouvoir plier à leur gré, mais d'ordinaire, ils le tiennent en l'air à la main, & si leurs feuilles sont grandes, ils les roullent par le bas, les dépliant à mesure qu'ils remplissent le blanc; ainsi ils tournent le *Papier* à tous les mouvemens de la plume, ce qui leur aide à faire les traits si ronds, &

si deliez tout ensemble. Les *Ecrittoires* dont ils se servent sont fort petites, & le *cornet* n'a pas le trou plus grand que l'ongle du petit doigt. Ils *écrivent* pourtant si vite avec tout cela, qu'il me semble que je n'ai jamais vu *écrire* si vite en *Europe*. Ils ne levent pas la plume, & l'on diroit quand on ne regarde pas sur le papier, qu'ils ne tirent que des lignes; aussi disent ils, qu'un homme qui *écrit* bien doit tenir & mouvoir si legerement sa plume, que si une mouche voloit sur le bout, elle le fit tomber de son côté. Ils remuent & tournent leur *Papier* comme leur *Plume*, en sorte que quelquefois c'est le *Papier* qui passe sous la *Plume*, & non la *Plume* sur le *Papier*; & c'est encore ce qui leur aide à former leurs *Lettres* d'un trait qui est gros en des endroits, & menu en d'autres, comme je l'ai observé.

Ils font des *marges* à leurs feuilles lesquelles ils réglent de lignes de toutes couleurs, & d'or, en mettant jusqu'à douze l'une sur l'autre, toujours en grossissant: puis quelquefois ils font peindre les *marges* & les *Grandes Lettres*, de belle *Miniature*, comme on voit dans plusieurs de nos *Anciens Manuscrits*.

Ils n'*écrivent* pas comme nous, de la main gauche à la main droite, mais tout au rebours de la main droite à la main gauche, de même que les *Arabes* & les autres *Peuples* de l'*Asie anciens & modernes* jusqu'au *Fleuve Indus*. Ils appellent cela *écrire droit*, & disent que c'est nous qui *écrivons à rebours*, ou à l'*Envers* comme vous le pouvez voir dans ce *Distique*.

*Le Ciel en use avec moi autant à rebours,
qu'est l'Ecriture des Chrétiens.*

DESCRIPTION DES SCIENCES. 53

Il me tient lié & garotté de cordes comme celles des Moines de leur Pais.

Les Persans ne font pas leurs *Lignes* droites à la règle comme nous les faisons, si ce n'est dans les *Livres* où elles sont telles pour la plupart, & sur tout dans les *Gros Volumes*; mais ailleurs, & particulièrement dans les *Missives*, ils donnent un tour concave à leurs *Lignes*, les tirant en dessous en *demi cercle*, & puis quand ils ont fini la *Page*, ils écrivent à la *Marge*, qui est toujours à côté droit, & là ils donnent une autre inflexion aux *Lignes*, pour les mieux distinguer. Ils donnent un tout à fait bon air à leurs *Lettres*, & cela est bien plus beau à voir & plus orné & façonné que les nôtres ne le sont.

Les *Livres* sont assez communs en *Perse*, & quoi qu'ils y paroissent chers en comparaison de nos *Livres imprimez*, ils ne sont pas chers pour des *Manuscrits*. Ceux des Anciens Auteurs sont les plus rares, & souvent il les faut commander, parce qu'il ne s'en trouve pas. Lors qu'on fait transcrire un *Livre*, on fournit le *Papier*, & l'on fait marché pour l'*Ecriture*. On fait le compte par mille vers, qui sont des vers doubles que nous appelons *Distiques*. Cinquante *Lettres* font un *Distique*, & ainsi Mille vers sont cinquante mille *Lettres d'Alphabet*. La plus belle *Ecriture* est de quatre *Abassis* pour mille vers: c'est quelques trois livres dix sols de notre monoye, mais il y en a peu à si haut prix. L'*Ecriture commune* est de six *Chaiets* pour mille vers qui font vingt sept sols. C'est là comme on fait le compte & le prix des *Livres* sans aucun égard au sujet, ni à l'Auteur, ni à la réputation. Quand

54 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

ce sont des *Livres* de revente, qu'on achette, l'on a égard à la beauté du *Caractere*, aux *Lignes des marges*, aux *vignettes*, & aux *miniatures*, qui coûtent bien cher à faire faire. Pour comprendre mieux ce que c'est que *mille doubles vers* ou *mille Distiques*, je dirai que la *Bible* contient à ce compte-là *quatre-vingt-cinq mille huit cent cinquante Distiques*, & c'est *cent seize livres* que couteroit à faire écrire en *Caractere ordinaire*, un *Livre* gros comme la *Bible*, sans compter le *Papier* & un petit présent qu'on fait à la fin de l'*Ouvrage*, quand il est si gros.

Les *Copistes* sont en grand nombre en *Perse*, sur tout aux grandes villes, mais le *métier* leur donne à peine du pain: ils n'y gagnent d'ordinaire que *quinze sols* par jour, à écrire du matin jusqu'au soir. Le plus qu'on puisse écrire, quand on est très-expert & qu'on travaille sans interruption, est de *cinq à six cents distiques* par jour. On peut juger combien cette cherté des livres empêche la *Science* de se répandre & les *Doctes* d'aprofondir les *matieres*, & de cultiver les découvertes; mais ce n'est pas-là ni le seul, ni même le plus grand inconvenient des *Livres Manuscrits*: il consiste en la multiplication des *fautes* qui souvent sont telles, qu'on ne trouve point de sens à ce qu'on lit. Ces *fautes* arrivent par l'ignorance des *Copistes* & par leur inattention à force d'aller vite, en ne prenant pas garde à leur *Original* & en ne relisant pas. Or comme pour la plupart du tems ils n'entendent pas ce qu'ils écrivent, ils y font mille *fautes* sans s'en appercevoir. Cependant il arrive que leurs *Livres fantifs* sont copiez par d'autres

DESCRIPTION DES SCIENCES. 55

tres *Scribes*, qui n'en savent pas plus que les premiers, & qui ajoutent aux *fautes* de leur *Original* leurs propres *fautes*, de sorte que souvent elles se multiplient beaucoup avec le tems. Les *gens de lettres* relisent ou font relire leurs Livres sur de bons Originaux, & par d'habiles gens qui mettent leur sceau au livre comme pour *approbation*. J'ai vû de ces *Correcteurs*, qui de tems en tems faisoient bien des imprécations contre le *Copiste*, dont la plus fréquente étoit, *il faut couper la main à ce belistre*. Je n'ai pas trouvé en *Perse* de *Géographie* dont les nombres des *longitudes* & *latitudes* ne fussent très-différens. J'ai souvent rencontré des *septante deux minutes*, des *quatre vingt seize degrez de latitude*, & d'autres semblables *fautes*, qui viennent uniquement de l'ignorance des *Copistes*. On peut juger delà quel avantage nous tirons de l'*Art de l'Imprimerie*, & combien nous en apprenons plus vite, plus aisément, & plus sûrement les Sciences & les Faits. On m'a diverses fois proposé à la Cour de *Perse* de faire venir des *Imprimeurs*, & d'établir une *Imprimerie* à *Isfahan*, & cela auroit été exécuté, si le feu Roi *Abas Second* avoit vécu; mais son fils n'a pas eu la même considération pour la requête que des *Savans* lui en firent, & les particuliers n'ont pas eu la générosité de faire la dépense nécessaire. Les *Orientaux* ont un éloignement de la nouveauté qui ne se peut dire, & quoi qu'ils voyent les avantages qu'il y auroit dans plusieurs établissemens nouveaux: ils sont si attachez aux manières anciennes, & aux biens présens; & ils sont si peu excitéz par l'espérance, qu'il n'y a pas moyen de les

porter à rien avancer que sur de bonnes assurances de succès.

Je ne dois pas oublier de dire que les *Persans* ont une maniere d'*Ecriture abrégée*, qui se sert de *Lettres Alphabétiques*, avec des *Points* pour marquer des *mots entiers*. Ainsi une même *Lettre* marque *vingt mots differens* par la difference de la *Ponctuation*.

CHAPITRE V.

De la Grammaire & de la Rhétorique.

A Vant que de passer au détail des *Sciences*, je dirai par maniere d'Avertissement, que je ne prétends pas donner un cours des *Sciences des Persans*: je ne les ai pas assez étudiées pour cela; & il y en a même quelques-unes où je ne suis presque point entré, comme il y en a d'autres au contraire, où je me suis particulièrement appliqué; mais j'entreprends seulement de rapporter ce que j'ai appris & observé sur *Chacune*.

Pour commencer par la *Grammaire* les *Persans* l'appellent *Elmtesfris*, c'est-à-dire, la *Science de convertir les mouvemens*, parce qu'en effet la *Grammaire* enseigne à *convertir* & à *tourner* les termes en différentes façons. Leur *Grammaire* s'y prend à peu près comme fait la nôtre: la *Déclinaison* par exemple est la même dans les *Rudimens Persans*, que dans nos *Rudimens*, étant composée des mêmes *cas*. Mais la *Conjugaison* est différente; car il n'y en a qu'une & elle n'a que trois *Meufs*, l'*Indicatif*, l'*Imperatif*, l'*Infinitif*, & selon la méthode de tous les autres peuples de l'Orient,

l'*Opta-*

DESCRIPTION DES SCIENCES. 57

l'Optatif & le Subjonctif, sont formez par l'addition des *particules optatives & subjonctives*: ils ont *cinq Tems*, *trois Personnes*, & *deux Nombres*, comme le *Latin*. L'*Arabe* en a un de plus comme le *Grec*: mais ce qu'il y a de plus singulier dans leur *Grammaire*, c'est qu'ils n'ont point la différence des genres dans leur langage: ils forment tous les *Mœurs des Verbes* avec l'*Infinitif*, & se servent des deux *Verbes Auxiliaires* tout comme nous faisons. Leur *Verbe*, *fait*, n'a que ce seul *tems*: du reste, comme je l'ai remarqué, ils ont à peu près nos mêmes *régles* dans le régime des *Verbes*, & dans celui des *Adverbes*, des *Conjonctions*, des *Prépositions*, des *Interjections*, & dans leur *Syntaxe* qu'ils appellent *Elm ne bom*: de manière qu'il n'y a pas de *Langue* dans tout l'*Orient* soit moderne soit ancienne qui convienne plus avec nos *Langues Europeanes* à l'égard des *Régles*, ni qui soit renfermée en moins de *Régles*, & qui soit plus sûre. Une des graces de leur *Langue*, est de parler à la *troisième personne* quand on traite civilement, de la même manière que font les *Allemands*, & dans l'ancienne façon de parler, la *troisième personne* se termine comme la *seconde*, sans aucune différence.

Quant à la *Rhetorique* ils l'appellent d'un terme *Arabe Elm ne have*, & aussi en termes *Persans*, l'*Art de parler* & l'*Art excellent*. Ils possèdent fort bien cet *Art admirable*, étant fort *Eloquens*: ils mêlent les termes *Arabes* & *Turcs* en leur *Langue*, & les *Vers* avec la *Prose* sans que cela passe pour *irregulier*. Ils sont particulièrement riches en *figures*, donnant à toute heure dans l'*Hyperbole*, & subtils en *Anti-*

sitbefes, en *ironies*, & en *pointes*; comme on le peut juger des pièces Originales que j'ai rapportées dans ce Volume, & dans le Volume précédent, & que je rapporterai encore dans le suivant.

CHAPITRE VI

De l'Arithmétique.

ILs appellent cet Art *endeze elm nazel*, la mesure de la quantité, & aussi *elm eltakir*, c'est-à-dire, *l'Art de couper les nombres*; mais comme je traite ici de *l'Arithmétique*, entant qu'elle est partie de la *Mathématique*, je commencerai par décrire les divers *Chiffres* dont les *Persans* se servent en toute sorte de supputations. Ils en ont de cinq sortes: le premier est composé de dix figures simples, dont la première semble être la même que celle dont nous nous servons, & presque tout le peuple civilisé. Le cinq est formé comme notre Zero, le Zero comme notre point, & le neuf ressemble aussi à notre neuf. Ils l'appellent *ragam abged* déclaration ou supputation d'*A B C*: parce que c'est le plus commun & par où on commence, & ce mot *ABGED*, est formé des quatre lettres qui étoient autrefois les premières de la langue *Arabe*, comme elles le sont encore de celle des *Hebreux*: on appelle aussi ce compte *Asab Indi*, comptes, ou *chiffre des Indes*, parce qu'il paroît tout-à-fait semblable au *chiffre* ordinaire des *Indiens*, dont je croi qu'il est tiré aussi: je trouve même que quand on y compare nos *chiffres* de près & avec attention, on trouve qu'ils en sont

DESCRIPTION DES SCIENCES. 59

Sont aussi sortis ; surquoi on peut observer que le mot *Arabe*, *Syfer*, d'où est venu nôtre mot de *chiffre*, est *Indien* d'Origine, ce qui donne lieu de croire que les *Arabes* qui ont les premiers supputé avec les *chiffres*, au lieu qu'auparavant ils supputoient avec les *Lettres Alphabétiques*, comme tous les peuples de l'*Orient*, & comme les *Grecs* & les *Latins*, apprirent cette manière des *Indiens*. Les *Persans* prétendent que le mot *Syfer* est *Persan* d'Origine, & veut dire *voyage*, *progression*, *avancement*, parce que c'est la voye des progressions numeraires ; mais ils conviennent que les *Indiens* le leur ont donné. Cela se trouve ainsi dans leurs *Anciens Auteurs*, & fort communément ils appellent ces figures *Hazab ell Ind*, *Arithmétique du peuple Indien*.

Le second *chiffre* est celui dont on se sert seulement à la *Chambre des comptes*, dont les figures sont des *Caractères* qui paroissent sortir de la langue *Arabesque*, qu'on appelle *Asab ragam*, c'est-à-dire *chiffre*, ou supputations avec des *Caractères*. Le troisième est composé des lettres *Alphabétiques* au nombre de *vingt huit*. Les *neuf* premières sont les *unités*, les *neuf* suivantes sont les *dixaines*, les *neuf*s autres sont des *centaines*, & la dernière fait *mille*. Le quatrième *chiffre* est celui des *Astronomes*, qui est entièrement formé de *Lettres* de l'*Alphabet*. *A* vaut *un*, *b* vaut *deux* & ainsi des autres lettres, mais non pas de suite ; car par exemple après le *b* qui est la *seconde lettre*, vient le *g* qui est la *cinquième*, ce qui me fait croire que ce *chiffre* a été pris des *Hebreux*, où le *g* est la troisième *Lettre Alphabétique*. On l'appelle

60 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

ragam bendezé, c'est-à-dire *Caractère* ou *chiffre* de *Géometrie*. Le cinquième *chiffre* est aussi composé de *lettres* de l'*Alphabet* naturelles & sans alteration en la forme, mais ayant chacune la puissance d'un nombre simple ou composé. *A*, marque *un*, *B*, *deux*, *C*, *cinq cens*, *E*, *cing*, *I*, *dix*, *K*, *vingt*, *L*, *trente*, *M*, *quarante*, *N*, *cinquante*, *R*, *deux cens*, *S*, *soixante*, & ainsi des autres. Celle qui vaut le plus est le *g*, car elle fait *mille*. Ce *compte* ressemble à nôtre *compte* par *Lettres Numerales*, comme nous les appellons, qui sont les sept *Lettres* de nôtre *Alphabet* avec quoi nous dattons dans l'*Impression*, & c'est avec quoi les *Orientaux*, font leurs mots *Symboliques*. Ils réussissent fort bien à ce *jeu de mots*, en marquant les *dattes*, & la *supputation* par des *mots*, qui ayent du rapport à l'*Oraison* qu'on traite. J'ai rapporté dans mon *Voyage de Paris à Ispahan*, en la *Description de Cachan*, des exemples de l'usage que les *Persans* font de ce *Nombre Alphabétique*: j'en rapporterai ici deux de celui que les *Arabes*, & les *Turcs* en font. Quand *Tamerlan* prit la ville de *Damas*, on fit battre des *Ducats d'or* pour en conserver la mémoire, où d'un côté il y avoit, *Karab Damech Karab*, la destruction de *Damas* est arrivée à sa destruction. Les *Lettres* de ces mots qui sont au nombre de onze valent *sept cens nonante*, qui est le tems de l'*Epoque* de ce pais-là, que *Tamerlan* se rendit Maître de *Damas*. L'autre exemple, pris de chez les *Turcs*, est celui de l'*Inscription* de la monnoye, qui fut battue à l'avenement à la Couronne du *Grand Seigneur*, qui fut déposé à la fin du siècle passé: il se nomme *Mahomed*, comme on fait, & est fils d'*Ibrahim*.
L'In-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 61

L'*Inscription* étoit pour *Mahamed Ibrahim dangelar*, c'est-à-dire, *Mahomed est la resplendeur d'Ibrahim*, par allusion à leur faux *Prophète*, qui se disoit descendu du *Patriarche Abraham*, & son *Successeur*. Le dernier mot de l'*Inscription* marquoit l'année hebraïque du Couronnement de cet *Empereur*. Les *Sibylles* marquoient de cette même manière, que nos *Pères* auroient appelée un *Rebus*, le règne des *Empereurs Romains*, & même la venue de notre *Seigneur Jesus-Christ*.

La méthode de *supputer* des *Persans* est fort longue & fort pénible, & ils ne connoissent point nos *régles courtes* & faciles comme sont la *régle de trois*, & la *régle de compagnie*. Ils se servent du *Canon Sexagenaire* dans leurs grandes *supputations*, & dans les *comptes Astronomiques*, lequel ils nomment *gedvel Setimi*, ils dépendent si fort de cet *instrument*, que s'ils ne l'ont toujours à la main, ils ne sauroient rien faire: cependant ils ne l'ont pas abrégé comme nous dans un *triangle* & *trapeze*, mais en des *tables prolixes* sur le papier: toutefois ils ne se servent d'autre chose pour *multiplier*, & pour *diviser*; aussi dans les *évaluations* & les *réductions*, ils se noient dans la longueur & dans la peine, & s'il arrive qu'il s'y glisse la moindre erreur, soit faute de soin, soit par la faute de la *Table*: voilà tout leur travail perdu, & c'est à recommencer. Ils n'ont point la *Régle de trois*, comme j'ai dit, & lors qu'il faut résoudre dans la *Science* ou dans le *Commerce* des choses qui se résoudroient vite & facilement par cette *Régle*, ils sont à languir dans les *supputations* de leur *Canon*.

62 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

J'ai mis ici à côté une figure de la *Règle de multiplication*, comme ils la font dans l'*Exemple de trente six mille neuf cens quatre vingt cinq*, multipliez par *six mille quatre cens vingt huit* : lors qu'ils ont tiré les lignes de ce carré irrégulier qu'on prendroit pour un Echiquier, ils écrivent le *Multiplié* le premier, un *Chiffre* à côté de chaque carreau comme vous le voyez dans l'*Exemple*, savoir *trois*, puis *six*, &c. & après ils marquent le *Multipliant* de la même façon : après ils multiplient les *Chiffres* les plus proches, le *Multiplié* par le *Multipliant* : ainsi dans cet *Exemple* les plus proches étant *trois* & *six*, ils disent, *trois fois six*, cela fait *dix-huit*, & ils marquent *dix-huit* dans les carrez vis-à-vis du *Chiffre Multiplié*, la *dixaine* en haut & le *Nombre* en bas en carreaux séparés : puis ils continuent de même prenant toujours le *Multiplié* devant, ainsi après avoir dit, *trois fois six*, ils disent, *trois fois quatre*, puis, *trois fois deux*, puis *trois fois huit* : après quoi ils continuent de compter *six fois six*, puis *neuf fois six*, & ainsi de suite. Quand les carrez sont remplis des *produits* l'*Addition* ou *assemblage* se fait commençant par le carreau d'en bas où est marqué *0*, & continuant en montant, *sommant* ce qui est entre deux lignes paralleles disant *0 est 0*, & mettent *0*, puis *quatre & quatre font huit*, & marquent *huit* à gauche de *0* : puis continuent & disent *un*, & *six font sept*, & *six font treize*, & *deux font quinze*, puis marquent *cinq* à gauche de *huit*, & retiennent *un*, & l'assemblent pour *un* avec les *Chiffres* plus haut disant *un & deux font trois*, & *deux font cinq*, & *un font six & huit font quatorze*, & *sept font vingt un*, & *huit font*

ue Persienne

8.

de mille

Multipliant

de mille

DESCRIPTION DES SCIENCES. 63

sont *vingt neuf*, & ainsi de suite: cette *Règle* est véritablement plus sûre, plus claire & plus facile que la nôtre, mais elle est fort longue & devant qu'un *Persan* ait tiré ses *lignes* nous avons fait nôtre *Règle*.

Leurs *Productions* d'*Arithmétique*, ne se font que par *dixaines*, *centaines* & *mille*, sans aller plus avant, & c'est aussi la *Méthode* de toutes les autres Nations de l'*Orient* généralement jusqu'à l'*Ethiopienne*, ou l'*Abyssine*: ils ne supputent point par *millier* ni *million*, ce qui fait qu'ils sont fort obscurs & plus embarrassés sur les grandes *productions*. Par exemple en *sommant* une partie dont le *produit* iroit à *douze Chiffres*, ils diroient & ils écriroient ainsi:

mille	mille		
mille	mille	mille	
mille	mille		
456	789	123	456

L'*Algebre*, qui est proprement l'*analyse Mathématique*, est une *Science* née en *Orient*, comme le nom même le marque, qui est *Arabe*, & signifie *rétablir* & *réparer*, parce que le but de cette *Science* est de réduire les parties au tout, ou, comme on parle dans l'*Ecole* de cet Art, de *réduire les termes de la comparaison à la forme désirée de l'Equation*. Les *Auteurs Persans* en ont fort bien écrit, & entr'autres le savant *Coja Nefir*.

Pour ce qui est des petites *Règles d'Arithmétique*, les plus habiles *Chiffreurs Persans* dans le *Négoce* & dans les *Finances*, sont ceux qui ont été instruits par les *Gentils des Indes*, élever au *négoce* & aux affaires, qu'on appel-

appelle *Banians*. Cependant l'*Aritbmetique* de ces *Banians* est très-rude & très-imparfaite : ce n'est qu'une pure routine, elle ne consiste point en *Règles* certaines & infaillibles comme la nôtre, & si l'on disoit au plus habile *Banien* de faire la *Preuve* d'une *Multiplification*, ou d'une *Division*, on lui parleroit de choses qu'il n'entend pas. Voici dans un exemple comme ils font toutes leurs *Supputations*. On a achetté cent dix-sept aunes & demie de drap à quatre roupies & un quart l'aune, ce qui revient à six livres deux sols six deniers : ils disent, cent aunes à quatre roupies & un quart font quatre cens vingt-cinq roupies : ils posent quatre cens vingt-cinq, puis disent : dix aunes à quatre roupies & un quart font quarante-deux roupies & demie, & ils posent sous les quatre cens vingt-cinq, quarante-deux & demi : & puis ils font de même pour cinq aunes, pour deux aunes, & pour la demie aune restante, ils assemblent cela ; & voilà leur règle. Il en est de même de la *Division* & de la *Soustraction*. Pour la *Règle de trois* ils n'en ont nulle connoissance, non plus que les *Persans*, comme je l'ai déjà observé ; or parce que leur *operation* est courte & assez sûre pour des gens comme eux, qui s'appliquent du corps & de l'ame au Négoces, & parce aussi qu'ils sont ordinairement trois ou quatre à faire un compte, pour voir s'ils se rencontrent, cela fait que les gens qui ne les entendent pas, & qui ne considèrent que le produit, s'écrient qu'ils sont de grands *Chiffreurs*, comme je l'ai ouï dire plusieurs fois à des *Europeans* qui admiroient leur operation, & l'élevoient au-dessus de la nôtre, faute de la connoître & de

DESCRIPTION DES SCIENCES. 65

de savoir ce que c'étoit. Il faut dire des *Ban-jans*, qu'ils sont fins & subtils dans le Commerce; car il est vrai qu'ils ont bonne mémoire, qu'ils notent tout exactement, & qu'ils ne se méprennent gueres, tout cela est assuré; mais cela ne vient que de l'aveugle attachement au Trafic, l'unique étude de leur esprit & de leurs affections, & nullement d'une intelligence plus exquise que la nôtre, ni d'un art plus court que celui dont nous nous servons. J'ai négocié aux *Indes*, & en *Perse*, avec les grands Seigneurs & avec les Marchands de toute sorte de qualitez, long-tems, & par moi-même, sans interprète & sans aide de personne: j'ai toujours vû que j'avois fait mes *comptes* le premier, & le plus juste, généralement parlant, & que l'on admiroit mon art pour la *brieveté* autant que pour la *certitude*. Nul voyageur *European* ne peut assurer cela de soi: j'ai eu l'honneur de les connoître tous, ou de vûe, ou de réputation, mais d'ordinaire les gens qui ont le moins d'expérience parlent & décident avec plus d'assurance, & pour remplir leurs narrations de belles choses, ils font passer les peuples éloignez pour plus habiles qu'ils ne sont.

Au reste, j'ai remarqué dans toute l'*Asie* que l'on se sert pour toute sorte d'*évaluations* de nos mêmes *operations numeraires* & *décuples*: il en faut pourtant excepter les *Gentils Indiens*, à qui les *progressions décuples* ne suffisent pas pour supputer l'infinie durée du monde, par exemple; car ils le font si vieux, qu'il vaut autant le faire éternel; ils ont inventé des *progressions* de cent mille, à qui ils donnent des noms particuliers: *Nil*, par exemple,

ple, qui est un de ces noms de *somme*, est chez eux à l'égard de *cent mille* ce que *mille* est chez nous à l'égard du *premier nombre*.

Les *Astronomes Gentils*, & tous les *Gentils* qui s'occupent à l'*analyse Mathématique*, & aux grandes *supputations*, ont des *Tables* de même effet, que le *Canon sexagenaire*, mais si prolixes, qu'ils s'abymant dans leurs *reductions*, & qu'ils s'y trompent très-souvent.

CHAPITRE VII.

De la Musique.

LE mot de *Musique* est *Moufiki* en *Persan*, tout comme en *Grec*, & les *Persans* connoissent la *Musique*, comme vous voyez, non seulement entant que partie de la *Mathématique*, qui considère les *nombres sonores*, mais aussi comme *Art liberal*, qui enseigne à manier la *voix*, & à *toucher des instrumens* avec *régle & mesure*. Ils ont divers Auteurs qui en ont traité, entr'autres un *Abou Aloufa*, fils de *Sabid*, dont j'ai apporté le livre avec moi, qui traite de la *Musique*, pour le *chant*, & pour les *instrumens*, dont on jouie avec la bouche & les doigts, qui est la *division* que l'Auteur en fait; mais à mon grand regret je n'y entends rien, ayant manqué de lire le livre sur les lieux, avec quelqu'un qui m'en fît entendre le sens. C'est un petit Ouvrage, qui n'est que de quelques trois heures de lecture. Ce que j'y découvre seulement est que les *Persans* ont *neuf tons*, qu'ils ont des *tablatières* pour le *chant* & pour les *instrumens*, beaucoup plus amples que nous n'en avons, & qu'ils

DESCRIPTION DES SCIENCES. 67

qu'ils apprennent cet Art par une *methode*, qui a bien des *règles*, & de bien grandes, & de bien embrouillées, à ce qui me semble. J'en ai donné cinq exemples en la planche suivante. Les figures qui sont marquées *A. B. C.*, sont des premières du livre, & par conséquent les plus simples. Il y en a trente-neuf de la façon d'*A. B. C.*, & avec des explications dont je n'entens point les termes : celle qui est marquée *C.*, est suivie de trente-cinq autres figures, aussi dans la même *methode* : & celle marquée *D.*, est suivie de treize, dont la penultième est un *cercle* une fois plus grand, avec quarante-quatre points dans le tour, dont huit sont rouges. J'ai pensé que les gens Savans en l'Art de la *Musique* pourroient juger par les seules figures, quelle est la *methode Persane* pour cette Theorie, en attendant ce que j'en pourrai découvrir avec le tems, s'il plaît à Dieu que j'aye quelque jour le loisir d'y étudier. Outre ces *Tablatures* il y en a de faites en échiquier, dont les plus grandes sont divisées en trois cens six *compartimens*, les uns marquez de *Notes*, les autres *blancs*. Je trouve en un endroit de ce Traité que l'Auteur dit, que la *Musique* est une ville qui a quarante-deux quartiers, chacun de trente-deux rues, & à la fin du livre il y a une grande *Table* en figure de *Globe*, divisé en quatre *cercles*, coupez par quarante lignes, ce qui fait cent soixante *Notes*. Leurs *Notes* de *Musique* ne sont pas des *syllabes* sans sens & sans signification, mais ce sont, ou des noms de villes du Pais, ou des noms des parties du corps humain, ou des plus ordinaires choses de la nature ; & quand ils enseignent cet Art, ils disent pour marquer

quer les *modes*, allez de cette ville à celle-là, ou, allez du doigt au conde: les noms des *quarante-huit tons divers*, sont des noms de ville, à cause, disent-ils, que ces divers *tons* sont affectez & particuliers en ces villes. Ainsi il y a, comme il me semble, beaucoup d'embarras & de confusion dans leur *Theorie*; cela vient sans doute de ce que la *Musique* est peu en usage chez eux; car autrement ils la réduiroient en une *methode* plus courte & plus facile. Leurs habiles & doctes *Musiciens* sont tous aux gages du Roi, & ils n'excèdent pas le nombre de dix à douze, à ce qu'on m'a assuré. J'ai donné dans la même Figure joignante un petit *Air Persan* sur lequel on jugera aussi de la nature de leurs petits *Airs*. En voici les autres paroles.

Celle qui tient mon cœur m'a dit languissamment, pourquoi êtes vous morne & défait? Quelles lèvres de sucre vous ont mis dans leurs chaînes?

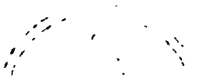
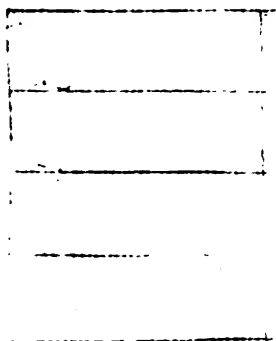
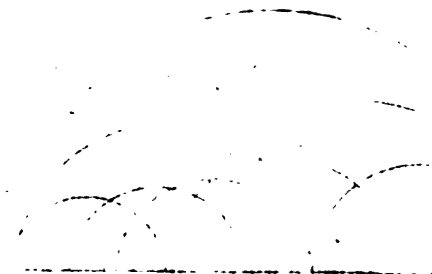
J'ai pris un miroir, je le lui ai présenté, En disant, qui est cette beauté qui resplendit dans ce miroir?

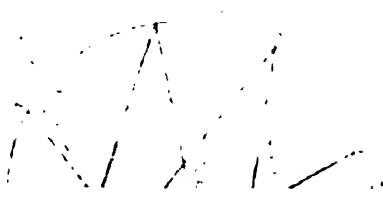
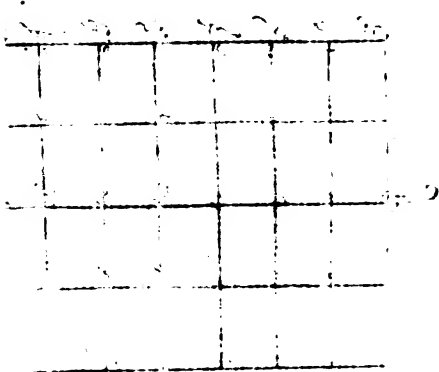
La langueur de votre teint est l'ambre qui tire la paille.

Pourquoi vos yeux brûlent-ils ce que vos appas attirent?

Maudit soit ce compagnon qui se pâme si vite. Apportez des fleurs odoriferantes, pour faire revenir le cœur à mon Roi.

Leur *Chant* est clair, ferme & gai, comme on représente le *Chant Dorien*: ils aiment les voix fortes & hautes, le fredon & les grands roulemens: ils disent que pour bien chanter il faut





faut faire rire & pleurer par l'harmonie de la voix. *Perdeb* est le terme *Persan* qui signifie *Air de Chanson*, & ils distinguent les *Airs* par des noms de leurs anciens Rois, & par des noms de Provinces. Ils n'ont pas de *Chants* à parties, mais ils font chanter les bonnes voix l'une après l'autre. On chante d'ordinaire chez eux avec le *Luth* & la *Viole* : les hommes ont les plus belles voix ; mais il n'y en a gueres qui sachent bien chanter par la raison que le *Chant*, comme la *Danse*, passent pour deshonnêtes en *Perse* : l'un & l'autre sont des Arts qu'on ne fait point apprendre à ses enfans, mais qui sont releguez parmi les femmes prostituées & les Baladins ; de maniere que c'est une indécence parmi eux que de chanter, & que l'on se rendroit méprisable en le faisant. Cependant le peuple a une telle pente au chant, qu'en plusieurs professions, ils chantent tout le jour quoi que fort lentement, pour s'animer & s'exciter. Il ne faut pas s'étonner après cela, que la *Musique* ne soit pas plus débrouillée, & pas plus courte chez eux. Les *Persans*, comme les *Arabes*, appellent les Chanteurs *Kayné*, mot qu'on dit qui vient de *Cain*, parce qu'on prétend en *Orient* que les filles de *Cain* inventerent le *Chant* & la *Musique*.

Leurs Instrumens de *Musique* sont en grand nombre. Ils ont premierement la *Timbale*, & le *Tabourin*, dont le fonds est de cuivre ou de laiton ; après ils ont le *Tambour de basque*, dont ils jouent fort adroitement, & une sorte de *Tabourin* long, qu'ils portent attaché à la ceinture sur le devant, incliné de côté, dont ils touchent les deux bouts avec les mains, une main

main à un bout, une à l'autre. Ils ont des *Timbales* de trois pieds de diametre, & si pesantes que même un chameau ne les peut porter, ils les font trainer sur des charrettes : on diroit d'un muid coupé en deux. Après cela ils ont des *Cornets droits*, qui leur servent de *Cors* & de *Trompettes*, qui sont proportionnez à ces *Timbales*, & qui sont de merveilleusement grands *Instrumens* : les moindres sont plus longs qu'un homme n'est haut. Il y en a de sept à huit pieds, faits de cuivre ou de l'aton, d'une grosseur inégale, car le fust est fort étroit à un pied de l'embouchure, d'où il s'élargit vers l'embouchure jusques à deux pouces de diametre, mais le bas est large de près de deux pieds. Le *Joueur* de cet *Instrument* a peine à le tenir élevé, & il plie sous le faix : l'on en entend le bruit fort loin, qui est rude tout seul & sourd, mais mêlé avec d'autres *Instrumens*, il fait assez bien, servant de *Basse*. Ceux qui en sonnent le remuent continuellement pour varier les sons ou pour se délasser. Outre ces *Cors*, où l'on mettroit aisément la tête, ils en ont d'autres, faits les uns comme des *Cors de chasse*, d'autres comme des *Clairons*. Ils ont après cela le *Haut-bois*, la *Flute*, le *Fifre*, le *Flageolet*, mais il s'en faut beaucoup, qu'ils n'en jouent avec tant d'*harmonie* qu'on fait chez nous. Ensuite ils ont les *Instrumens à corde*, *Rebec*, *Harpe*, *Epinette*, *Guitarre*, *Tetracorde*, *Violon*, & une maniere de *Poche* ; le *Tamboura*, qui est une *Concourde* ou *Callebasse* au bout d'un manche, dont ils se servent comme de *Luth*, & un autre *Instrument* qu'ils appellent *Kenkeré*, dont vous voyez la figure dans la planche joignant

joignante marquée F, telle qu'elle est dans mon Livre de *Musique Persan*. Vous observerez, que les cordes de leurs *Instrumens* ne sont pas des cordes à boyau, comme aux nôtres, à cause que chez eux c'est une impureté legale de toucher aux parties mortes des animaux : leurs cordes d'*Instrumens* sont, ou de soye crüe retorse, ou de fil d'archal. Ils ont, après cela, cette sorte d'*Instrumens*, que le Pere *Mersenne*, dans son Livre des Sons, appelle *Cymbale*, qui sont deux bassins de laiton en timbre, dont on joue en les frappant l'un contre l'autre, & d'ordinaire c'est en les tenant élevez au dessus de la tête, & les remuant de tous côtez. Les Danseuses mettent à la main des *Os*, dont elles se servent, comme les *Bobemiennes* font des *Castagnettes*, qui rendent un son clair & fort : je pense que les *Castagnettes* ont été faites sur ces *Os*-là. Les Chanteurs en animant les Danseuses s'en servent aussi, & ils savent pareillement faire, claquier leurs doigts si fort, qu'on diroit qu'ils ont des *Os*, ou des *Castagnettes* à la main. Ils font une manière de *Carillon*, avec des porcelaines, ou des coupes d'airain, de diverses grandeurs, rangées par ordre, sur lesquelles on touche avec deux petits bâtons, longs & menus ; cela fait une harmonie plus agréable que le *Carillon* d'Horloge, & beaucoup plus agitée.

Il en est en Orient des *Instrumens* de même que de la *Musique* : c'est aussi une indécence d'en jouer, & d'apprendre à en jouer, & même c'est pire ; car la Religion en proscriit l'usage : les Ecclesiastiques & les gens dévots ne les veulent pas seulement entendre, & c'est
la

la cause que l'*Art* n'en est pas poli ni avancé comme en nos Païs. Les *Joueurs d'Instrumens* sont pauvres en *Perse*, & mal habillez : il n'y a que ceux que le Roi entretient, qui méritent d'être écoulez. La Bande en est assez bonne, on l'appelle les *Tchalchi bachi*, comme qui diroit, *La Troupe capitale des Joueurs d'Instrumens & Chanteurs* : les autres ne savent pas grand' chose, comme je l'ai observé. Ils vont jouer dans les maisons pour ce qu'on veut leur donner ; & lors que le Roi donne quelque grand emploi à un Seigneur, ou lors qu'on circoncit publiquement un enfant dans quelque grande maison ; ils vont jouer à la porte, pour avoir quelque chose.

La *Danse* en *Perse* est encore plus deshonnête, & plus contraire à la Religion que le *Chant*, & que les *Instrumens*, car elle est même tout-à-fait infame, & ne s'exerce que par les femmes prostituées, & les plus publiques. C'est comme parmi les *Romains*, qui souffroient cet *Art* dans les personnes dévouées à la Turpitude, mais qui le condamnoient dans les autres. Ainsi les hommes ne *danfent* point : il n'y a que les femmes, mais quand les femmes *danfent*, il y a toujours quelques hommes auprès de la principale Aétrice, l'animant de son *chant*, & quelquefois de ses gestes. La *Danse Persane*, comme par tout l'*Orient*, est une représentation : il y a des endroits Comiques & enjouez, & il y en a d'autres en plus grand nombre graves & recueuillis : les Passions y sont représentées dans toute leur force, mais ce qu'il y a de détestable, sont les *postures* lascives & deshonnêtes à voir, les jouissances & les impuissances dont ces représentations
sont

DESCRIPTION DES SCIENCES. 73

font pleines, & où ils réussissent d'une manière fort opposée à la vertu ; car il ne se peut rien concevoir de plus touchant. Une *danse* dure quelquefois trois à quatre heures sans finir ; l'*Heroïne* en fait seule les principaux actes, les autres au nombre de quatre à cinq se joignent à elle de tems en tems. D'ordinaire après la *danse*, les Femmes & les *Musiciens*, se mettent à faire les *sauts périlleux*. Ces gens-là ne représentent point dans un lieu exprès pour le public, comme nos *Comédiens*, mais on les fait venir chez soi, & outre le présent de celui qui les mande, c'est la coutume qu'à la fin de la *danse*, une vieille qui est comme la Mere de la bande, ou la principale actrice, va tendre la main à tous ceux de l'assemblée pour avoir quelque chose. Comme ces filles gagnent bien plus à se prostituer qu'à *danser*, elles s'éforcent de toucher les gens, & elles sont fort aises, qu'on leur donne assignation, ou qu'on les tire dans un cabinet, chose qui a le même air parmi ces peuples-là que chez nous de se lever de table, & d'aller au Buffet boire un coup de vin, quand on est en débauche.

CHAPITRE VIII

Des Mathematiques.

LEs *Persans* appellent les *Mathematiques*, *Elm Riazi*, c'est-à-dire la *Science pénible*, parce que c'est en effet la partie la plus difficile des *Arts liberaux*. Les Savans de l'*Orient*, & particulièrement les *Arabes*, s'y sont appliquez de toute ancienneté, & ils ont été

Tome V.

D

cé-

célèbres pour le progrès qu'ils y firent , avant que de l'être pour la *Philosophie* , où ils ne s'appliquèrent que long-tems après. L'Auteur le plus renommé que les *Persans* ayent en cette Discipline , est le docteur *Coja Neffir* , dont j'ai parlé ci-dessus avec tant d'estime : il a fort travaillé entr'autres sur l'*Almageste* de *Ptolomée* , dont il y a un abrégé de la façon , & encore plus sur les *Elemens d'Euclide* , dont il a beaucoup augmenté les propositions : celle où il a le plus admirablement réüssi est la quarante septième qu'il a augmentée de plus de trente figures , qui tendent toutes à faire voir les adaptations du Theorème fameux qu'elle contient. Les *Persans* appellent cette proposition *chek le arous* c'est-à-dire la figure de l'*Epousée* , parce, disent-ils, que comme du mariage suit la génération & toute sorte d'avantages au genre humain , aussi de cette quarante septième proposition d'*Euclide* , il se fait un usage admirable pour les *Démonstrations Geometriques* , tant pleines que solides. Ils tiennent que *Pythagore* ou *Fichagores* comme ils l'appellent est l'inventeur de cette proposition : Les *Persans* ont donné des noms propres à presque toutes les propositions des *Elemens d'Euclide* ; par exemple , ils appellent la proposition suivante *O kre arous* , c'est-à-dire la sœur de l'*Epousée* , à cause de la conformité qu'elles ont ensemble :

Après *Coja Neffir* , l'Auteur le plus estimé dans les *Mathematiques* , s'appelle , *Maimon Rechid* , lequel a aussi travaillé fort heureusement sur les *Elemens d'Euclide* : c'est lui qui trouva la première proposition du premier livre des *Elemens* , que les *Persans* appellent de

DESCRIPTION DES SCIENCES. 75

de son nom, *la figure de Maimon*, ils disent que c'étoit sa découverte favorite, & qu'il la portoit brodée sur sa manche pour l'avoir toujours devant les yeux : on rapporte qu'il disoit à la fin de sa vie, *c'est une chose facheuse que des deux Sciences auxquelles les hommes puissent le plus raisonnablement appliquer leur esprit, c'est à savoir les Mathématiques, & la Logique, celle-ci soit une Science fausse & vaine, dont la connoissance ne profite de rien, & que celle-là qui est vraie & sûre au contraire soit si difficile à acquérir.*

Ils entendent assez amplement *la Gnomonique* la *Trigonometrie* qu'ils appellent *Elm Mon-jellefet*, & aussi *Elm refet*, c'est-à-dire *la Science de partage*, & la *Geometrie* qu'ils appellent *Elm Endeze*, c'est-à-dire *la Science de supputation*, & aussi *Tajur en desfiat* l'explication des supputations. Ils ont la connoissance des anciennes démonstrations & la pratique des instrumens ordinaires de *Mathématique*, comme sont les *Globes*, les *Spheres*, les *Astrolabes*, les *Bilimbati*, & *Analemnatis*. Pour l'*Optique*, qu'ils nomment *Elm Tenassour*, c'est-à-dire, *la Science du regard*, c'est la partie de la *Mathématique* qu'ils étudient le moins: ils ont pour Maître de cette Science, un savant Arabe nommé *Ebn-heisser* qui en a fort bien traité. Les Persans ont encore l'*Almageste de Ptolomée*, Livre qu'ils appellent en leur langue *Magesti*, les *Sphériques de Theodosius*, d'*Antolycus*, & d'*Asclepius Menelaus*, & des fragmens d'*Archimede*, qui sont très-bons, & qu'ils estiment être les meilleures pièces de cet Auteur incomparable.

CHAPITRE IX.

De l'Astronomie & de l'Astrologie.

JE joins ensemble ces deux *Sciences* parce que les *Persans* ne les separent jamais, au contraire l'on peut dire qu'ils n'apprennent la première, que pour l'amour de la seconde. Ils appellent l'*Astronomie Elm nejoum*, c'est-à-dire la *Science des Astres*. Et l'*Astrologie, Este Krag*, c'est-à-dire la *révélation des Astres* : mais ils n'ont qu'un même nom pour dire *Astronome & Astrologue* qui est *Munegiim*, terme composé de deux mots qui signifient l'un *Globe céleste*, & l'autre *parler*. Ainsi c'est cela même, que les Grecs ont dit en leur langue *Astrologue*. Ces *Sciences* sont les plus reverées & les plus cultivées par les *Persans*, & ce sont celles, où ils égalent plus les Savans de l'*Europe*, & où l'on peut dire qu'ils en savent presque autant qu'eux ; la raison qu'ils ont de rechercher & de cultiver particulièrement ces *Sciences*, c'est qu'ils regardent l'*Astrologie* comme la *clef du futur*, pour la connoissance duquel, eux, & les autres *Orientaux*, sont tous merveilleusement passionnez, & qui est le but principal de leurs *Etudes*. Or ils croient que l'*Astrologie* y conduit infailliblement, & c'est pour cela qu'ils sont si religieux, ou si superstitieux pour toutes les productions de cette *Science Judiciaire* ; qu'ils traitent d'ignorans, & de gens stupides, ceux qui traitent l'*Astrologie* judiciaire de *filouterie* & d'autres noms semblables.

Pour mieux concevoir quelle confiance les
Per-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 77

Perfans ont dans l'*Astrologie*, on n'a qu'à considérer le nombre d'*Astrologues*, qu'il y a parmi eux; le rang qu'ils y tiennent, & les grosses pensions que le Roi leur fait. On peut dire qu'ils se sont multipliés à *Ispahan* la ville capitale de la *Perse*, comme les étoiles du Ciel, selon le langage sacré. Tous les *Astrologues* de *Perse*, au moins les plus célèbres, sont natifs de la Province de *Corasson*, d'une petite ville nommée *Genabed* & d'une famille, Illustre pour être féconde en célèbres *Astronomes*. Tous ceux qui ont quelque nom dans cette *Science* depuis six à sept cens ans sont de ce *Pais-là*, & le Roi de *Perse* ne prend point d'*Astrologues*, qui ne soit natif de ce lieu de *Genabed*, ou qui n'y ait été élevé. On assure qu'il y a une excellente Ecole d'*Astronomie* & d'*Astrologie*, où les Professeurs même dans cette *Science*, envoient étudier leurs enfans, de tous les endroits de la *Perse*. On dit aussi que ce qui fait que la *Science* d'*Astronomie*, a été plus cultivée & avancée dans cette Province de *Corasson*, qui est la *Bactriane*, & la *Sogdiane ancienne*: c'est que l'air y étant très-sec, & très-pur, l'on a plus de moyen d'observer continuellement les mouvemens des *Astres*; mais *Ispahan* toutefois n'a pas l'air moins pur & le Ciel n'y est pas moins serain: en effet les tables *Astronomiques* qui furent composées sur son *Meridien* environ l'an 1230. par l'ordre du Sultan *Reuen el dauel* de la Dynastie des *Alibouid*, & qui portent le titre d'*Abou Hanifé*, le Président de l'*Observatoire*: ces Tables, dis-je, passent pour fort exactes: j'ai ouï assurer que les *Astrologues* du Roi, lui coûtent plus de quatre millions par an; sur quoi l'on

racônte qu'en 1660. un d'eux qui avoit cinquante mille livres d'appointemens, ayant présenté requête au Roi Abas alors régnant, pour avoir une augmentation, le Roi en fut indigné, & commanda qu'on lui apportât un extrait des Appointemens des *Astrologues*. Cet ordre jetta tout le corps dans la consternation : ils employèrent tout leur crédit pour faire faire ce rolle le plus bas qu'il se pourroit, & comme ils ont beaucoup d'amis, le rolle ne montoit qu'à douze cens mille livres : mais j'ai oui assurer que leurs Appointemens montent au double, & comme c'est en terres, qui rendent trois fois au dessus du prix pour lequel elles sont assignées, on pourroit compter leurs gages seuls à quatre millions. Les présens que le Roi leur fait en certaines occasions, qui reviennent assez souvent, sont encore évalués à deux millions l'année. La Charge de Chef des *Astrologues* a cent mille livres d'Appointemens. Celui qui la remplissoit de mon tems, s'appelloit *Mirza Chefy*, vieillard fort grave & fort docte, de même que son frere aîné, qui avoit la charge avant lui, & le fils de ce frere qui est à présent second *Astrologue* avec cinquante mille livres d'appointemens : cet aîné fut privé de la charge, ayant été privé de la vûe par ordre du Roi. C'étoit sous le regne de *Sepby* Ayeul du Roi d'à présent. Il arriva un jour d'assemblée publique, à laquelle tous les Grands s'étoient trouvez, selon la coûtume, & le Chef des *Astrologues* comme les autres, que le Roi fit Justice de cinq ou six grands Seigneurs qu'il fit mettre en pièces en sa présence : Le Roi regardoit attentivement l'assemblée durant cette severe

exé-

exécution, observant la contenance des gens : il apperçut le chef des *Astrologues*, qui clignoit à chaque coup de sabre comme ne pouvant regarder un si horrible carnage. Le Roi qui en fut indigné cria à un Gouverneur de Province, qui étoit assis près de lui, *Duc, enlevez les yeux de ce Chien qui est à vôtre main gauche ; ils lui font mal, il ne sauroit s'en servir*, ce qui fut exécuté à l'instant. *Abas* second étant venu à la Couronne prit cet *Astrologue* en ses bonnes grâces & lui donna cinquante mille francs d'appoiemens : son fils a un train de Gouverneur de Province, étant toujours suivi de huit ou dix Cavaliers fort lestes. Au reste tous les *Astrologues* du Roi ne sont pas également savans : il y en a même qui ne le sont que fort superficiellement ; cependant ils ne laissent pas d'entrer au service du Roi par le grand crédit de leurs Parens.

Il y a toujours des *Astrologues* au Palais Royal, attendant les ordres, & toujours un des premiers *Astrologues* auprès de la personne du Roi, excepté lors qu'il est dans le Serrail, pour l'avertir des jours & des momens heureux ou malheureux selon les règles de leur *Judiciaire*. Ils portent chacun son *Astro-labe* à la ceinture dans un étui fort propre, qui n'est pas plus grand que le creux de la main : quelques uns même le portent seulement de deux à trois pouces de diamètre ; on diroit de loin que c'est quelque médaille de chapelet qui leur pend à la ceinture, ou quelque médaille de Prince souverain, donnée par honneur & pour récompense.

On consulte les *Astrologues* sur toutes les choses importantes, & quelquefois le Roi les

consulte sur les moindres choses, par exemple, s'il doit aller à la promenade, s'il doit entrer dans le Serrail, s'il est tems de faire servir à manger, s'il fera venir un Grand qui attend dans l'antichambre à parler à Sa Majesté & ainsi du reste: alors l'*Astrologue* sort promptement, tire son *Astrolabe*, observe la situation des *Astres*, & avec le secours de ses *tables* ou *ephemerides*, il tire ses *conclusions Astrologiques*, à quoi l'on ajoute foi, comme à quelque Oracle; ce pauvre Peuple se persuadant que l'événement de toutes les *vicissitudes sublunaires*, se voit sur la face des *douze maisons du Ciel*, & que par l'érection de leur *Thème rationel* ils prédissent seurement tout ce qui arrivera dans le monde: aussi appellent-ils communément leurs *Prédictions* ou pronostics *bokom*, mot, qui signifie, *ordre absolu, commandement, jussion de Souverain infallible & inalterable*.

Ils operent dans l'érection du *Thème rationel*, à peu près comme font nos *Astrologues*, en divisant l'*Equateur* en *douze parties égales*, avec les *douze grands cercles de la Section du Meridien*, ou de l'*Horison* du lieu: vous voyez que pour prendre l'*heure*, bonne, ou mauvaise, & pour prédire le succès, bon, ou mauvais d'une chose, ils ne se servent d'autre *instrument* que de l'*Astrolabe*. Je n'ai pas remarqué qu'ils en eussent de plus usité, ni même qu'ils en employassent d'autre, pour l'*application actuelle* de leur *Science Judiciaire*: ils disent que comme il ne faut pour cela que prendre la *hauteur*, ou la *situation* de quelque *point visible du Ciel*; comme est le *Soleil*, de jour, & la nuit les *étoiles fixes*, l'*Astrolabe* leur suffit

DESCRIPTION DES SCIENCES. 81

suffit entièrement. Le commun peuple a cette sotte manie de croire que la destinée de chacun quelque abjet & misérable qu'il soit, est enregistrée dans le *Ciel* avec ces *Caractères lumineux*, de même que celle des Empires & des Potentats, lesquels ayant ce *monde sublunaire* en leur disposition, peuvent sans tant d'impertinence croire que les *Cieux* tiennent le compte de ce qui leur doit arriver. Delà vient, que fort souvent lors qu'un *Astrologue*, ou quelque autre homme docte, a l'*Astrolabe* à la main, il vient à lui quelque sot la mine souriante lui dire, *Sabeb taleb mara begou*, Seigneur contez moi mon *aventure*: comme s'il la croioit écrite mot à mot sur l'*instrument*. *Taleb* signifie proprement le *Thème celeste*, mais dans l'usage on le prend pour ce que nous disons *Horoscope*: cet étrange aveuglement du peuple, fait que les plus savans même, comme je l'ai observé, se jettent dans la *Judiciaire*, comme au but & à la fin de la *Science*: & en effet ils n'étudient l'Astronomie, la Géométrie, & les nombres *Mathématiques*, que comme des entrées à l'*Astrologie Judiciaire*.

J'ai parlé des *Auteurs Persans* pour l'*Astronomie*, en traitant des *Sciences* en général. Les Livres dont ils se servent le plus pour l'étude de cette *Science*, sont les *Spheriques* de *Théodosius*, d'*Antolycus*, de *Menelaüs*, les noms desquels Auteurs ils prononcent presque comme nous. Ils ont depuis près de neuf cens ans l'usage des *Sinus*, *Tangentes* & *Secantes*, & du *rayon posé de soixante*: ils suivent le *Système de Ptolomée*, qu'ils appellent *Berlemious*, & celui de *Pirbac* pour le mouvement

82 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

des Cieux, & l'*Harmonie du cours des Planètes*: c'est sur ces *Hypotheses Celestes* avec les *Spheres Solides*, que leurs tables de *moyens mouvemens* sont tirées: ils appellent ces tables *Zige*, mot que quelques uns croient *Persan* dans son origine, & signifier une *régle à tirer des lignes paralleles*, & plus précisément l'*Equerre* ou la *ligne*, dont se servent les Charpentiers & les Architectes; mais que d'autres croient *Arabe* & signifier les bords ou les franges des habits qui étoient bigarrées, & de plusieurs couleurs à la mode *Phrygienne*, & que ce nom a été donné aux *Tables Astronomiques*, à cause des *lignes* de diverses couleurs dont on régle les marges du Papier, pour l'ornement; comme les *Persans* le pratiquent dans tous les livres curieux qu'ils écrivent, & particulièrement dans leurs *Ephemerides*. J'ai observé dans le Chapitre cinquième que les figures des *Chiffres Astronomiques*, sont prises de l'*Alphabet*, j'ajoute qu'ils marquent les *Signes du Zodiaque*, leurs *mouvemens*, & les *feries* aussi, avec les lettres de l'*Alphabet*. L'*A* marque la première *ferie* ou le *Dimanche*, & le *signe* qu'on nomme le *Taureau*. B la seconde *ferie* & le *signe* des *Jumeaux*, & ainsi des autres.

Leurs *Tables Astronomiques* ne sont pas si chargées & embarrassées de diverses sortes de *Prostapherezes*, d'*obliquité du Zodiaque*, de *Processions d'Equinoxes*, & de cent autres *anomalies*, comme le sont nos *Tables*, qui accablent un Etudiant de travail, & qui brouillent fort ses Idées. Les *Persans* sans toutes ces diversitez de *Systèmes*, & sans prétendre faire ou supposer de nouvelles *Observations*, font leurs cal-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 83

calculs des *longitudes*, & *latitudes* des Corps Célestes, des *Oppositions*, & *Regards divers*, lesquels *Calculs* quelquefois s'accordent avec les nôtres, & quelquefois en différent de quelques *minutes*.

Entre les diverses *Tables de moyens mouvemens* dont les *Persans* se servent, ils font particulièrement cas de celles de *Alacon Can*, & de *Mirza Ouloukbec*, deux Conquerans célèbres de la race des *Tartares* & *Mogols*, que l'amour pour les Sciences rendit illustres l'un & l'autre non moins que leurs conquêtes. Le premier fit assembler en *Corraffon* environ l'an 1250. de nôtre Ere Chrétienne, les plus célèbres *Astronomes* de l'*Asie* en un Laboratoire merveilleux pour sa grandeur, & pour ses commoditez, où il fit apporter de toutes parts des livres & des instrumens choisis. Cette docte Académie mit au jour après dix ans de travail ces *Tables fameuses*, qui portent le nom d'*Alacon Can*, & plus communément les *Tables de Nefir eddin*, qui étoit le *Président* de l'*Observatoire*, & le *Chef* des *Mathématiciens* en tout l'*Empire*. L'Ouvrage qui est fort gros est divisé en quatre parties, dont la première est un *Traité des Eres & Epoques* des Nations: la seconde un *Traité des Planetes*, leur *cours*, leurs *déclinaisons*, leurs *longitudes* & *latitudes* par *minutes* & *secondes*: la troisième un *Traité des ascensions* des *Planetes*: la quatrième un *Traité des étoiles fixes*. *Mirza Ouloukbec*, qui étoit petit-fils de *Tamerlan*, fit composer 200. ans après de la même manière à *Samarcand*, ville principale de la *Tartarie*, qui est renfermée entre les fleuves d'*Oxe* & de *Jaxarte* des *Tables*, lesquelles passent pour les plus justes

& exactes, & que les *Astronomes* de l'*Occident*, trouvent s'accorder avec celles de *Tycho Brahe*. Ces Tables sont effectivement les plus correctes que les *Persans* ayent, cependant elles manquent de quelques heures dans la précision des *Oppositions* & *Conjonctions*, de manière qu'il faudroit quelque *Lansberge* aux *Persans* pour leur donner des *équations*, & pour rendre leurs calculs entièrement conformes aux *Phenomenes*.

Il est assez remarquable que les Etats situez entre les fleuves d'*Oxe* & de *Jaxarte*, qui s'appelle la petite *Tartarie Orientale*, ont fourni depuis 600. ans les plus habiles *Astronomes*, & en plus grand nombre, ce qu'il faut rapporter à mon avis à la serenité de l'air, favorable aux observations *Astronomiques*.

Ils observent assez juste les *révolutions* des *Eclipses* de *Soleil* & de *Lune*, & rencontrent souvent le moment de l'*obscuration* de ces deux *luminaires*; mais quelquefois ils s'y méprennent de demie heure, sur tout dans l'*Eclipse* du *Soleil*: mais il faut dire aussi qu'en la supputation qu'ils en font, ils ne s'alambiquent pas le cerveau, comme font les *Astronomes Europeans*, dans le calcul de tant de petits *Arcs paralactiques* de *longitude* & *latitude*. L'endroit où leur calcul differe le plus du nôtre, est à la supputation de l'*Equinoxe* du *Printems*, car quelquefois il y a une heure de difference entre leurs *Observations* & celles de l'*Europe*. Mais d'une autre part ils ne sont pas accoutumez aux *Cometes* parce que l'air de leur pais étant sec & serain, n'est pas propre à la génération de ces *météores enflammés*, qui font grand peur aux *Persans*. Ils croient que

...the ...
...the ...
...the ...

...

8.

D 7

non

ap:
de

que

DESCRIPTION DES SCIENCES. 85

que ces *Phénomènes* présagent toujours de grands malheurs , mais ils sont fort ingénieux à en renvoyer l'*influence* sur les pays éloignez. Ils ne donnent pas un nom commun à cette sorte de *météores* comme nous faisons , en les appelant tous des *Comètes* , mais ils leur donnent le nom selon la figure qu'ils représentent. Ils appellent *porte-cheveux* & *porte-queue* , celles que nous appelons *cheveluës* , & celles qui ont des *queues* , ce qui est la même dénomination : ils nommerent *petite lance* la grande & fameuse *Comète* , qui parut presque par toute la terre l'an 1668. En voici à côté la figure comme elle fut dressée en la *Province de Perse* : mais je n'en ferai point la Relation l'ayant donnée dans le *Couronnement de Soliman* , à laquelle j'ajouterai seulement que la couleur de cette *Comète* étoit rouge mêlée de noir & de jaune.

Ils n'ont ni *Globes* , ni *Cartes Celestes* , de même qu'ils n'ont point de *Cartes Terrestres* : ils n'ont point de *Telescopes* non plus pour observer , soit les *Constellations* , soit les *Phénomènes* du Ciel , de même qu'on dit que les Anciens n'en avoient point , & tous les *Astronomes* avant *Ticho Brabé*. Je dis cela généralement parlant , car il en faut excepter quelques *Mathématiciens curieux* , qui depuis que les *Europeans* viennent en *Perse* , à qui ils ont vu des *Globes Celestes* , se sont mis à en faire de petits comme j'en ai vu : mais cela est encore fort rude & mal poli. Les *Mathématiciens Persans* ont seulement la représentation des *Constellations* dans un *Livre* , qu'on appelle les *Plans d'Abdul Rahmen* , qui est le

nom de l'*Auteur* : on reconnoît en les regardant de près que ce sont au fonds les mêmes figures que nous avons sur nos *Globes*. Mais communément elles sont si mal représentées & si grossièrement peintes , que ce sont autant de marmoufets que toutes ces figures d'oiseaux , d'animaux , & d'hommes. Les *longitudes* , & les *latitudes* des *étoiles* y sont aussi marquées ; mais un peu différemment de ce qu'elles se trouvent dans nos livres , différence qu'il faut rapporter à deux causes ; la première que ces *longitudes* & *latitudes* , ne sont point marquées sur des *Observations modernes* , ni reformées sur les Originaux : comme ont fait nos célèbres *Astronomes* depuis *Ticho Brahé*. La seconde cause vient de ce que tous leurs livres sont écrits à la main , ce qui ne se pouvant jamais faire sans qu'il s'y glisse des fautes : il arrive que plus il y a de Copies d'un Livre , plus on y trouve de fautes.

Quelques uns des *Astronomes Persans* font quarante neuf *Constellations* , au lieu de quarante huit , que l'on fait communément ; coupant en deux la quarante unième , qui est l'*Hydre*. Les noms qu'ils leur donnent sont la plupart les mêmes que nous leur donnons , ou avec peu de différence : voici où il y en a le plus. Les *Constellations Boreales* que nous nommons *Bootes* & *Serpentarius* , ils les nomment *Aava* , la grande , & la petite , qui est *Eve* , la Mere du genre humain. Ils appellent celle d'*Hercule* , l'*homme à genoux* : celle de *Cassiopee* , l'*homme sur une chaise* : celle de *Persée* , l'*homme tenant une tête de femme* : celle d'*Erichson* , l'*homme tenant une bride* : cel-

celles d'*Equiculus*, de *Pegaze*, d'*Andromede* partie de cheval, grand cheval, femme enchainée. Les noms des *Constellations* du *Zodiaque*, lequel ils appellent *mentec-elbouroug*, c'est-à-dire, la ceinture des douze maisons, à cause que c'est le Cercle des douze lignes ou maisons du *Soleil*, sont pareils aux nôtres, à deux près, savoir la *Vierge* & le *Sagitaire*. Ils appellent ce premier signe, la femme portant un épi, la seconde l'arc. Pour les noms des *Constellations australes*, il n'y en a que trois, qui soient differens de ceux que nous leur donnons, l'*Orion*, l'*Eridan*, & l'*Autel*, lesquels ils appellent le *Violent*, le *Ruisseau*, & la *Cassiolette*, le nom d'*Acarnar*, que nous donnons à l'Etoile *Cenobe* vient d'*Aker-el-nabar*, c'est-à-dire, la dernière du fleuve, parce qu'elle est au bout de l'*Eridan*. Pour ce qui est des noms de la *Constellation* nommée le *Centaure*, que les *Arabes* & les *Persans* nomment *Kantoures*; de celle que nous nommons la *Baleine*, que les *Grecs* nommoient *Kitis*, & ces peuples d'*Orient* *Keitaous*; de celle d'*Antinous*, qu'ils nomment *Kerkous*, & de celle de *Cephée* à laquelle ils donnent le nom de *Fekhaous*. Les *Persans* disent que ce sont les noms d'*Anciens Geans*, qui ont été donnez à ces *Phénomènes Celestes*, à cause qu'ils paroissent si grands. Les *Grecs* ont fait là-dessus les fables que chacun fait, desquelles je dirai par occasion que les *Persans* n'ont aucune connoissance, la *Mythologie Grecque* leur étant entièrement inconnue: ils en ont une autre à la place beaucoup plus grossiere, qui consiste en contes de *Taccuims*, comme ils les appellent, qui sont des *Genies* & des *Fées*, qui ac-

cou-

88 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

couroient aux besoins des hommes dans leurs détresses, & dans leurs dangers, & qui leur reveloient les choses à venir. Il y a divers livres de *Ferie*, qui roulent entre les *Persans*, beaucoup plus que nos vieux *Romans*, ne sont chez nous. Le principal est intitulé, *Saberman namejla*, *Chronique de Saberman*, qui étoit un des *Heros* de la première race de leurs Rois. Quant aux noms des *Oppositions*, des *Conjonctions* & des *Aspects*, ils sont semblables aux noms dont nous les appellons, & sont tous tirez de la langue *Arabesque*. Au reste les *Astronomes Persans* ne connoissent point les *Constellations australes*, qui sont vers le *Pole antarctique*; & dont nous devons la découverte & les *Observations* aux *Astronomes Modernes*, il n'y a aucun Auteur parmi eux qui en ait parlé.

Pour ce qui est des *instrumens*, dont ils se servent dans leurs *operations*, le principal est l'*Astrolabe*, comme je l'ai observé, après lequel ils ont cet *instrument* si connu en *Mer*, qu'on nomme le *bâton de Jacob*; & comme c'est avec ces seuls *instrumens* qu'ils prennent les *élevations* du *Pole*, on peut juger que leurs *Latitudes* ne sauroient être des plus exactes. Ils ont des quarts de nonante fort grands, mais ils ne s'en servent guere, non plus que des *Règles* de *Ptolomée*, des anneaux *Astronomiques*, & de ces autres *instrumens* pareils qu'ils connoissent bien, & dont ils ont des figures, mais qu'ils ne mettent jamais en usage. Et pour ce qui est de ces grands & merveilleux *instrumens fixes*, que les modernes ont mis en usage, pour s'assurer de la situation des *objets* ou des *corps lumineux*, comme le plan *Meridional*,
ou

ou *horizontal*, il n'y en a aucun dans la *Perse*. Les *Savans* du País disent qu'il se trouve dans les livres des Anciens *Astronomes* qu'ils se servoient de ces grandes *machines immobiles*, comme ils apprennent des *Etrangers* qu'on s'en sert en Europe ; mais qu'eux ne s'en servent point, parce qu'il y faut trop de peine, & trop de dépense, & parce que les Anciens leur ont laissé les *Phases* si exacts, qu'il n'est pas besoin qu'ils se donnent la peine de les examiner.

Mais comme l'*Astrolabe* est presque l'unique instrument *Astronomique* des *Persans*, on peut dire aussi qu'ils l'ont le mieux fait & le plus exact de tout le monde. Les *lignes* & les *cercles* sont tirez plus net & juste que le meilleur trait de plume, sans faute de trait, ni variation de *Compas* : ils passent en cela les meilleurs ouvriers que nous ayons : on peut l'affirmer fort positivement, & qu'on ne voit cet *Instrument* nulle part si curieusement fait, & avec tant d'exactitude & de délicatesse, ni gardé avec plus de soin & de propreté ; car les *Persans* le tiennent toujours dans des étuis & des sacs, quoi que l'air de *Perse* n'enrouille, ni ne salisse & ne ronge pas les corps, comme il fait dans nos País *Septentrionaux* : parmi le commun peuple même chacun garde son *Astrolabe* comme un bijou. Ce qui fait que les *Astrolabes* sont si bien travaillez, c'est que pour l'ordinaire ils sont faits par les *Astronomes* même ; ce n'est pas qu'il n'y ait des *Artisans* de profession pour les *Instrumens de Mathématique* : mais c'est qu'on n'estime pas tant ceux qu'ils font, que ceux qui sont faits par les *Mathématiciens*, qui ne sont pas si sujets à

se méprendre aux *nombres*, & qui marquent plus juste les *chiffres* & les *figures*.

Il faut ajoûter à cela qu'un *Astronome* n'est point mis au rang des *Savans*, s'il ne fait faire tous les *Instrumens* lui-même, & s'il n'y travaille mieux qu'un habile *Artisan*. Lors que j'étois à *Ispahan*, l'*Astrologue* le plus fameux pour la fabrique des *Astrolabes*, s'appelloit *Akoond Mabomed Emin*, homme aussi *Savant* qu'il étoit excellent *Artiste* : c'étoit le fils d'un autre *savant Astrologue*, nommé *Molla Hassen Aly*. Outre qu'il possédoit la *Science* à fonds, il avoit la main la plus adroite qu'on puisse voir pour la composition des *Instrumens de Mathématique*. Le Supérieur des Capucins d'*Ispahan*, chez qui je logeois d'abord, homme fort versé dans les *Mathématiques*, m'avoit donné sa connoissance : il m'y menoit souvent, & m'apprenoit à entendre ce que je voyois faire. C'est à cet habile *Mabomed Emin* que j'ai vû faire tout ce que je vai rapporter sur l'Art des *Astronomes Persans*, pour la composition des *Astrolabes*, après que j'aurai fait quelques *observations* sur les termes dont les *Persans* se servent dans la *Science Astronomique*.

Ces termes à les considérer originairement sont presque tous ou *Arabes* ou *Persans*, ce qui est une des raisons qu'on a de croire que l'*Astronomie* est née en *Chaldée*, Pais qui a toujours été possédé par les *Arabes* ou par les *Persans*, ou tout ensemble, ou alternativement, & que c'est d'eux que les *Phrygiens* & les *Egyptiens* l'ont apprise, lesquels ensuite l'ont enseignée aux *Grecs*, de même que les autres *Sciences*. On pourroit, comme je dis, en

en être persuadé par les *termes* seuls de cette *Science Astronomique*, que les *Grecs* ont adoptez ; car d'ordinaire on reçoit les noms des choses avec les choses même. Quelques gens Savans rapportent l'introduction de ces *termes d'Astronomie, Arabesques & Persans*, dans nos Ecoles, à *Alfonse Roi de Portugal*, lors qu'il dressa les *Tables Astronomiques*, qui portent son nom, avec les plus doctes *Astronomes* de son tems, lesquels il avoit assemblez pour cet illustre dessein, & qui étoient la plupart des *Arabes d'Asie & d'Afrique*, parce que la *Science Astronomique* florissoit plus parmi eux incomparablement, que par tout ailleurs. Ils disent donc que ce fut là que ces *termes* se fourerent si bien parmi nous, qu'on n'en a plus connu d'autres ; mais il est bien plus vrai-semblable que les mots *Astronomiques*, dont les *Europeans* se servent à present, étoient les mêmes avant cette docte & Royale assemblée de *Portugal* ; ce qui me le fait croire, c'est que les *termes* principaux & fondamentaux, pour ainsi dire, de l'*Astronomie* sont *Arabesques* comme les autres ; par exemple, *Zenit, Nadir, Mansion*. *Zenit* est le mot de *zemt*, la lettre *m* ayant été séparée en une *n*, & un *i*, pour adoucir le *terme*, le mot signifie le *cours* ou le *passage*. *Nadir* signifie *cours opposé*, parce que c'est le cours opposé au cours vertical. *Mansion* vient de *mansel*, qui est le terme commun & usité dans tout l'*Orient*, pour dire *traite, journée*, parce que c'est le cours de l'illumination de la Lune. On compte jusqu'au nombre de six cens de nos mots *Astronomiques*, qui sont tant *Persans* qu'*Arabesques* d'origine : je remarquerai les prin-

principaux, à mesure qu'ils se presenteront dans la suite de ce discours.

Je viens à l'*Astrolabe*, & je dirai d'abord que ce nom vient d'*Asterleb*, terme *Persan*, qui veut dire *levres des Etoiles*; parce que c'est par cet *Instrument* que les Etoiles se font entendre. D'autres disent, qu'il faut prononcer *Astir lab*, c'est-à-dire, *connoissance des Etoiles*, & c'est comme les *Persans* appellent d'ordinaire cet *Instrument*-là; mais dans leurs livres & dans leurs leçons ils l'appellent *Veza Kouré*, mot abrégé de *Veza el Kouré*, qui signifie *position de la Sphere*, parce que cet *Instrument* est la *projection des cercles de la Sphere* en un plan. C'est sans doute de ce terme *Veza el Kouré* qu'est venu le terme barbare de *Valzagore*, qui se trouve dans *Regiomontanus*, & dans les Auteurs qui l'ont devancé, pour signifier l'*Astrolabe*.

Les *Persans* ont cet *Instrument* de quatre sortes, qu'ils appellent, *entier*, *demi*, d'un *tiers*, d'un *fixième*: c'est comme ils les distinguent. L'*entier* est ainsi nommé, parce que les *Cercles paralleles à l'horison* sont marquez dessus de *degré en degré*: il est de neuf à dix pouces de diametre, & ce sont les plus grands qui se fassent. Le *demi* est ainsi dit, parce que ces *Cercles* sont marquez de deux en deux *degrez*, & sa grandeur ordinaire est de six pouces. Les *Astrolabes* d'un *tiers* n'ont ces *Cercles* marquez que de trois en trois *degrez*, & ne sont grands que de quatre pouces: & ceux d'un *fixième*, qui ne sont grands que de trois pouces, sont marquez de six en six *degrez*. On ne croiroit pas qu'ils fissent des *Astrolabes* plus petits que de trois pouces, mais il s'en voit qui n'en ont que deux. Les

DESCRIPTION DES SCIENCES. 93

Les outils des *Persans* pour la construction de leurs *Astrolabes* sont de fer & d'acier. La *Regle* est d'acier, large de trois doigts, mince & deliée comme du parchemin. Le *compas* est de fer, & fort materiel, les pièces en sont grosses d'un doigt pour l'ordinaire, & carrées, les bouts sont percez en long d'un trou carré, profond d'un pouce, pour enchasser les pointes, qui sont d'acier très-fin, de la grosseur d'un burin commun, pas plus longues qu'un pouce & demi, taillées l'une en poinçon menu & aigu, l'autre en burin, & la vis, qui tient ces pointes, est d'une circonvolution fort pressée, bien limée, très-juste, & ferme dans son écrou : la tête du *compas* est plate, brute, rivée comme les ciseaux de tailleur, c'est-à-dire, que le clou débordé, pour tenir l'*Instrument* plus ferme. L'*arc* qui tient le *compas* en état, est aussi de fer, large d'un doigt, soudé à une jambe, & passant par l'autre, avec une vis pour arrêter l'ouverture, comme à nos *Compas* ordinaires. Mais ce qu'il y a encore de différent, c'est que cet *arc* est attaché à l'extrémité du pied du *compas*, à l'endroit où la pointe d'acier y entre. Les *Persans* rapportent à la force & à la fermeté du *compas*, dont les pieds ne branlent, ni ne vacillent le moins du monde, la netteté & uniformité des traits, ou lignes courbes de leurs *Astrolabes*; qui est assurément admirable; ils la rapportent, dis-je, à cela, autant qu'à l'art de celui qui tire les lignes. Tel est le *Compas* ordinaire des *Astronomes Persans*. Ils en ont un d'autre sorte pour tirer les arcs des *grands Cercles*; comme les *Azymuths*, qui est fait comme je vais le dire. C'est une verge

ge

ge de fer carrée , grosse d'un doigt , à un des bouts de laquelle est arrêtée une pointe de fer carrée , hormis à l'extrémité , où elle est ronde & fort aigue. Le long de la verge il y a un pied mobile à *angle droit* , qui s'arrête & se ferre avec une vis , dont le bout porte une pointe carrée à l'extrémité , comme un burin de graveur. En quelque ouverture que vous mettiez ce *Compas* , il est toujours à angle droit , & il fait un *trait* fort délié , égal & uniforme en ses bords , ce qu'un autre *Compas* dont les pointes sont toujours à *angle aigu* ne sauroit faire , particulièrement lors que vous le faites passer au delà du *soixantième degré*.

Mais le principal *Instrument* qu'ils aient , pour la construction juste & exacte de leurs *Astrolabes* , & qui est une pièce dont je croi qu'ils se servent seuls , à l'exclusion des *Europeans* , c'est une *platine* , qu'ils appellent *destour* , ou *régle* , qui est un nom commun chez eux à toutes les methodes d'operer : cette *platine* est de laton , de l'épaisseur d'un écu , de la longueur d'un pied , & de la largeur d'un demi pied , bien polie & claire. J'en donne la figure à côté , & je vais y ajouter la manière dont ils la composent , & celle dont ils se servent.

A un quart de la *platine* , c'est-à-dire , à trois pouces de hauteur , ils prennent le *centre* , marqué *A* , où ils tirent un *demi cercle* , dont le *femi diamètre* est coupé par une *ligne* , qui tire à *angles droits* sur son *diametre* , qui est , comme vous voyez , *A. E. M.* par laquelle la figure se trouve divisée en deux quarts de nonante , l'un grand de neuf pouces , qui est

fur compo

30

80

70

60

50

40

DESCRIPTION DES SCIENCES. 95

est le *superieur*, & l'autre petit, qui est appelé ici *quart inferieur*, & n'est que de trois pouces. Le *quart superieur* est divisé en *cent huitante parties égales* ou *degrez*, dont les *lignes*, tirées du *centre* à la *circonference*, se terminent aux *extremitez* de la *platine*, ne restant de place, que pour marquer les nombres par parties *dixainaires*, à commencer du *semi diametre* susdit, marqué *A. E. M.* Le *quart inferieur* est aussi divisible en *cent huitante parties égales*, comme le *quart superieur*, mais ils ne marquent les *lignes* ou *degrez* que de la moitié, comme l'on voit, & laissent la *partie* des autres *nonante degrez* vuide, & sans y rien tirer, comme ne leur servant de rien.

Voilà la source où ils puisent la justesse & la brieveté, avec quoi ils composent leurs *Astrolabes*, & voici comme ils se prennent à les faire. L'*Astrologue* tourne premierement au tour le *modele* de l'*Astrolabe* qu'il veut avoir, & puis il fait jeter son *Astrolabe* en moule : le *Fondeur* le lui rend brute, & l'*Astrologue* le travaille, & forme lui-même, tant à la lime, qu'au tour, tant la *mere* de l'*Astrolabe* que les *feuilles* ou *Tampans*, qui sont d'ordinaire au nombre de cinq ou six pour les *elevations* des lieux, où la *Cour* a coutume d'aller : après il polit ces *feuilles*, jusqu'à ce qu'elles soient liées & polies au possible, puis il les perce, se met à graver, toutes les pièces de son *Instrument*, tant les *mobiles* que les *immobiles*, & puis il se met à tirer les *lignes*, se servant de l'étau à main ou à vis pour tenir les *feuilles* ferme. Les *Persans* appellent les *Tampans* d'*Astrolabe* *Saphob* c'est-à-dire *feuille d'écriture*, & la *Mere* d'*Astro-*

96 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

d'Astrolabe, *Am asterleb* qui veut dire aussi *Mere d'Astrolabe*.

L'*Astrologue* prend ensuite son *compas*, qu'il accommode selon la grandeur de son *Astrolabe*, c'est-à-dire selon la grandeur de l'*Equateur* qu'il veut lui donner : il détermine par exemple *A. E.* pour être le *semi diametre*, puis il tire par *E.* *perpendiculaire* à *A* aux points marquez depuis *E* jusqu'à *H* pour prendre sa distance, laquelle il prend comme il veut entre *A. E.* ou *E. B.* l'une & l'autre étant égale, & ayant pris cette distance pour *semi diametre*, il tire le *cercle* entier de l'*Equateur*; les *Persans* appellent ce *perpendiculaire* *E. H. Kretel eslac* c'est-à-dire la *ligne des Tangentes*: après il compte depuis *E.* jusqu'au haut *nonante degrez*, puis *vint trois degrez & demi* de *E* terminez en *C* il prend l'espace *E. C.* & avec cet espace pris du centre de l'*Astrolabe*, il décrit le *Cercle* ou *Tropique du Capricorne*: après continuant de même il compte *nonante degrez*, tirant de *E* vers *D.* il prend cet espace *E. D.* avec le *compas* & décrit le *Cercle* qu'on appelle le *Tropique du Cancer*, avec quoi il se trouve avoir décrit les principaux *Cercles* entiers & paralleles de l'*Astrolabe* qui reglent tous les autres, de sorte que pour tirer tous les *Cercles* paralleles à l'*Equateur*, il n'y a plus qu'à prendre les distances sur l'échelle *E. L.* des *Tangentes*.

Cela fait l'*Astrologue* tire sur son *Tampan* deux *lignes droites*, qui se coupant à *angles droits* dans le *Centre*, représentent, l'une, la *ligne de douze heures* ou de *Midi*, & l'autre la *ligne de six heures*, qu'on appelle autrement l'*horison droit*. Après il se met à tirer l'*horison*

son oblique avec tous ses Cercles paralleles, lesquels les Persans appellent *Moukantareh*, c'est-à-dire *arche de pont*, terme que nos Astronomes, ont changé en celui d'*Almicantaras*, qu'ils donnent à ces Cercles : l'*Astrologue* compte sur cette ligne des *Tangentes*, dans le quart supérieur, ou inférieur, la latitude du païs, pour lequel il fait le *Tampan* : ainsi par exemple pour trente degrez de latitude, il se met à compter cette latitude de trente degrez, tirant de *M.* vers *R.* ou de *K.* vers *L.* c'est-à-dire de haut en bas, ou de bas en haut, & observant où ces deux lignes vont couper la ligne des *Tangentes*, ce qui arrive dans les points marquez *F* & *H.* il prend avec son compas cette distance, qui est assurément le diametre de l'*horison oblique*.

Après il prend la moitié de l'*horison oblique* pour avoir le *semi diametre*, & mettant une des pointes du compas sur l'une des sections de l'*Equateur circulaire* ou ligne de six heures : il fait avec l'autre pointe la section de la ligne *Méridienne*, avec quoi il se trouve avoir le centre de l'*horison oblique* pour trente degrez de latitude, & puis resserrant son compas sur les deux degrez suivans, il en prend la moitié qui est le second *Almicantaras*. Les gens du Mêtier croiroient que l'*Astrologue* continueroit cette *mechanique*, jusqu'à nonante degrez, mais les Astronomes Persans, voyant que de couper ainsi les distances, en deux parties égales, cela consumeroit trop de tems, & donneroit aussi trop de peine, ils ont trouvé par démonstration de *Géometrie*, le moyen d'abreger ce long & ennuyeux calcul, en tirant la ligne *N. Z.* parallele à *E. H.* laquelle divise celle qui est mar-

quée *A. E.* en deux parties égales, de sorte qu'il se trouve que les distances de *N. Z.* ne font que les moitiés de *E. H.* & ainsi de suite par distances & moitiés de distances, avec quoi ils abregent cette laborieuse *mechanique*, & c'est comme ils tirent les *Almicantaras*, en double proportion.

L'Astrologue vient ensuite aux *Cercles verticaux* que nous appellons *Azimuths* du mot *Arabe Azimé*, c'est-à-dire grand, ou de celui d'*Elzemuth*, c'est-à-dire le sommet, & pour les tirer, il compte sur l'échelle *E. H.* le double de la latitude : ainsi par exemple pour celle de trente degrez il compte soixante degrez, puis marque par *T* la secante, ou ligne traverse marquée *A. T.* mise en *A. D.* & par *D.* il tire la ligne marquée *D. T.* avec quoi il a une ligne ou Echelle, dont les distances, ou Tangentes, lui donnent les centres des *Azimuths*.

Par même Calcul il fait les cercles des douze maisons, les tirant avec le semi diametre de l'horison oblique, qui est le premier cercle des douze maisons : ensuite il décrit les *Heures Babyloniques* & la ligne *Crepusculaire*. Pour ce qui est des *Heures Planetaires*, comme leurs arcs si on les examine à la rigueur de la *Perspective*, ou de la *Géometrie*, ne sont point des arcs ou cercles parfaits, mais bien des lignes courbes irregulieres, l'Astrologue *Persan*, les tire comme nous, par trois points donnez, ce qu'il fait mécaniquement, sa platine, ou règle, ni toute la Science n'arrivant pas à fournir d'autre methode, comme chacun le fait.

Quant à la *Volvelle*, ou *Rete* que les *Persans* appellent *Enkebout*, c'est-à-dire araignée, qui est le nom que nous lui donnons aussi, comme

ce

ce n'est qu'un *tampan* pour le complément de la grande déclinaison, elle est faite sur un *Tampan* divisé pour *soixante six & demi degrez de latitude* : l'*Astrologue* y pose les *Etoiles*, suivant leurs *longitudes & latitudes* tirées de leurs livres, & entr'autres de celui qui est intitulé *Saver Abdul Rahmen*, dont j'ai parlé ci-dessus.

Voilà la *Theorie* de cette *platine Persane*, pour la construction des *Astrolabes*, avec laquelle les *Astrologues* du Pais font leurs *instrumens*, exacts & précis, sans beaucoup calculer & supputer, comme on fait ailleurs. Le docte Capucin, dont j'ai parlé, qui en admiroit la *methode*, & qui me porta & m'aïda à la mettre dans mes mémoires, me disoit qu'il l'avoit long-tems comparée par les principes *Geometriques*, avec la *methode* laissée par *Stefferin*, & *Regiomontanus*, pour la fabrique des *Astrolabes*, & qu'ayant bien considéré d'un côté les *Angles des souspendantes & Tangentes* & les autres *Règles* de cette *Platine Persane*, & de l'autre les *divisions & partitions* actuelles de ces deux Auteurs, dont on se sert en *Europe* pour la construction ordinaire des *Astrolabes*; il trouvoit que les deux *methodes* se ressembloient fort & même qu'on pouvoit dire que l'une étoit l'abregé de l'autre, mais que la *methode Persane* étoit bien meilleure que l'autre, plus sûre & plus courte. Il faut juger de ces *methodes*, disoit-il, ou voyes d'*operer* par comparaison à deux *Horlogers* qui feroient leurs *rouës*, l'un en se servant de sa *platine* pour en diviser & partager les *dents*, & l'autre en les divisant actuellement au *compas* avant de les refendre : si celui-ci manque en ses *divisions* comme il est difficile qu'il ne le fasse pas, il

manque de beaucoup, à cause de la petitesse de la *circonference de sa roüe*, mais quand l'autre qui se sert de la *platine*, viendrait à manquer en ses *divisions*, ce qu'il n'est pas si sujet à faire, son manquement est comme insensible en son *operation* ou sur sa *roüe*; mais la grande raison de préférence, est en ce que celui qui se sert de la *platine Persane*, fait en un moment de tems & sans peine, ce que l'autre ne sauroit faire qu'avec beaucoup de tems & de peine; sans compter que son ouvrage est toujours bien moins net, étant comme impossible qu'il ne marque bien des *rayes* & des *points* inutiles sur sa *roüe*. Il ajoutoit que si l'on prenoit garde aux *Tangentes*, & *Secantes*, qui se forment des *degrez* de cette *planche*, avec ces *lignes des Tangentes*, mises pour *Sinus Total*: on concevroit aisément combien l'usage de cette platine abbregeoit & facilitoit la construction de l'*Astrolabe* & la précision exacte dont il le rendoit.

Quant à la division de la *Mere de l'Astrolabe*, les *Astronomes Persans* la font avec un très-grand *Bassin* de cuivre, ou de Laton, à fonds plat, & à bords larges bien unis & polis, divisé du centre à la *circonference*, en trois cens soixante *degrez*, chaque *degré* marqué par *dizaines de minutes*: ils mettent au fonds du *Bassin*, quatre petits morceaux de bois, poissés aux bouts de poix noire, de hauteur à élever leur *Mere d'Astrolabe*, jusqu'au plan ou niveau des bords du *Bassin*, ce qu'ils nivellent avec le tranchant de leur *régle*, afin que la *Mere d'Astrolabe* & les bords du *Bassin* soient en même *plan*. Cela fait ils prennent deux fils de soye la plus déliée, & ils les bandent en croix

sur

sur les *quatre divisions* de leur *Bassin*, afin de faire ainsi *angle droit* au centre du *Bassin*, & puis ils le prennent doucement, & sans que rien remüe, & le posent sur un rechaud de feu qui échauffe & fond cette poix, après quoi ils poussent & repoussent peu à peu leur *Mere d'Astrolabe*, tant que la Section de cette soie croisée tombe sur le Centre de la *Mere d'Astrolabe*, avec quoi ils sont assurez que leur *division* sera juste : alors ils ôtent la machine de dessus le feu, & laissent refroidir ce mastic; & leur *Mere d'Astrolabe* étant ferme & en due position, ils prennent la *regle*, & en portent le bout sur les bords du *Bassin*, divisez comme ils sont, ils sectionnent très-également le *limbe* de leur *Mere d'Astrolabe*. J'oubliois de dire qu'afin de tourner aisement leur pièce, ils attachent sur le bord un *Centrefixe*, avec un clou rond & rivé au centre de la *Mere d'Astrolabe*. Ils font de même leurs *Echelles altymetres*, qu'ils appellent *échelle de douze poudes*, avec quantité d'autres *lignes transversales*, lesquelles ils adaptent à leurs *jours & heures planetaires*, & leurs *dominations ou arbitres*, pour tout ce qui doit arriver suivant la *Theorie* de leur *Negromance*; car il faut ainsi appeler leurs prognostics. J'ajouterais que la *Mecanique* de ces *instrumens* est admirable en son genre, autant que la *methode*; car les *cercles* sont tirez d'un *trait* égal, net, délié & profond comme il faut, si hardiment, & si uniformement, que la meilleure vûe n'y sauroit remarquer d'*entre coupure*, ni *dentelure* & *raye* aucune, en un mot aucun chançellement de *compas*, mais la *gravure* des *nombres* n'est pas si fine & si belle, à cause qu'ils ne savent pas cet *art*

de graver, aussi bien que les *Europeans* à beaucoup près.

Je passe à leurs *Ephemerides* qu'ils appellent *Estekrage takuimi*, c'est-à-dire, la révélation, ou l'extraction au dehors des *Ephemerides* de l'année courante. Ils les tirent comme nous faisons, par les *Tables des moyens mouvemens*, & par les *Tables d'Equations* ou *prostapherezes*: ils calculent comme nous aussi les *Eclipses*, les *Oppositions*, les *Conjonctions*, & les *Regards*, ou *Aspects* des *Etoiles*, ainsi qu'ils les appellent; mais comme ils n'ont pour ce calcul que les *Tables Anciennes des Sinus*, ne connoissant pas les *Tables des Sinus* naturels, ou artificiels de *Géometrie* ou d'*Algebre*, lors qu'il leur faut refoudre quelque *Triangle Sphérique* par Règle de trois: on les voit embarrassés à faire leur calcul autant que s'ils étoient engagés dans quelque borbier. Leur unique secours est le *Canon Sexagenaire*, mais comme ils ne l'ont qu'en de longues *Tables*, & non pas abrégé dans un *Triangle* & trapeze, sur une feuille de papier comme nous l'avons, ils ne sauroient ni multiplier ni diviser bien vite; mais au contraire ils se perdent dans leurs *reductions* & *évaluations* ennuyeuses, où le moindre manquement, soit qu'il provienne de leur *Table*, ou de leur *operation*, rend leur calcul faux, comme je l'ai diverses fois remarqué.

Ce *Takuim* ou ces *Ephemerides*, est l'*Almanach Persan*, & ils n'en ont point d'autre: il contient les *Ephemerides* de l'année courante à compter du premier au dernier jour. C'est proprement un composé d'*Astronomie* & d'*Astrologie Judiciaire*; car cette pièce renferme, avec
les

les *Thèmes Celestes* de toute l'année, où ils peuvent voir chaque jour les *Conjonctions & Oppositions*, les *Aspects*, les *longitudes & latitudes*, bref toute la *disposition* du Ciel; elle renferme, dis-je, les *Prognostics* sur les plus notables *Evenemens*, comme la *guerre*, la *disette*, ou l'*abondance*, les *maladies*, les *voyages*, & les autres *accidens de la vie humaine*, & la *manifestation des momens bons ou mauvais*, pour les actions de la vie, tant les plus communes que les plus importantes, afin de régler là-dessus la conduite des hommes: les *Fêtes* y sont aussi marquées comme dans nos *Almanachs*, tant celles de Religion que celles qui sont instituées pour des *evenemens singuliers*; car ils en ont de deux sortes, comme je le dirai. Ces *Ephemerides* ressemblent presqn'en tout aux nôtres: la plus notable difference, c'est que nous mettons dans les nôtres, quatre *Thèmes Celestes* pour les quatre saisons, au lieu que les *Persans* n'y mettent que ceux des deux grandes saisons, l'*Eté* & l'*Hiver*, lors que le *Soleil* entre dans les *Solstices*. Ils ont divers *Astrologues*, qui font annuellement des *Almanachs*, ou *Ephemerides*, tant dans la ville capitale de *Perse*, qu'aux autres grandes villes du Royaume; mais bien loin de se rencontrer dans les *Prognostics*, ils ne se rencontrent pas même dans les *Calculs Astronomiques*; ce qui vient de ce qu'ils ne se servent pas des mêmes *Tables* de moyens mouvemens, ni des mêmes Auteurs pour la *Règle de la Judiciaire*. Ils font leurs *Prognostics* presque tous par la *Lune*, croyant comme font les autres peuples infatuez de la *Judiciaire*, qu'elle influë beaucoup plus sur ce *Monde* appelé *sublunaire*, que ne

fait le *Soleil*, qu'ils disent en être trop loin. Ces *Astrologues Persans* suivent le même *Art* des autres *Astrologues* dans leurs *prédictions*: ils les font en paroles d'*Oracles*, comme on parle, c'est-à-dire en *expressions louches*, & à *diverses ententes*, afin de pouvoir sauver leurs *Prognostics* quoi qu'il arrive. Comme ils regardent toujours quand ils les font, plus à la *Terre* qu'au *Ciel*: je veux dire, plus aux *circonstances* des choses, comme pouvant en tirer plus de *lumieres* pour l'*avenir*, que de ces muetes & insensibles *Constellations* du *Ciel*: leurs *prédictions* se trouvent souvent justes, ce qui vient particulièrement de ce qu'ils les publient à l'*Equinoxe* du *Printems*, où l'*Hiver* est passé & l'année avancée pour les moissons & les recoltes, & comme leur climat n'est pas si variable que ceux de l'*Europe*; on prévoit dès lors sans peine & assez sûrement si l'année sera *abondante* ou *sterile*; & sur cela ils préjugent ensuite la *nature des maladies*, les *humeurs des Peuples*, leurs succès dans les *Arts*, le *Négoce*, les *Voyages*, & dans tous les autres *événemens*. De plus comme les *Astrologues* de *Perse* sont toujours à la Cour, comme je l'ai dit, & qu'ils ont grande part dans les affaires, & grand crédit dans le monde, il ne leur est pas si mal aisé de faire des *prédictions* sur les *matieres Politiques*: ils voyent l'*humeur* & la *pente* du Maître & des Favoris, l'*établissement* & le *chancellement* des Ministres & des Courtisans, & comme d'ailleurs il n'y a gueres d'années que le Roi ne fasse subitement des exécutions d'éclat sur quelques Grands du Royaume, il est presque toujours sûr de faire des *Prognostics* de semblables révo-

lu;

lutions ; de manière qu'en *Perse*, comme ailleurs , c'est une pure charlatanerie que cette *Negromance*, toute reverée & suivie qu'elle est. Les premiers *Astrologues* du Roi sont fort reservez , & fort politiques dans l'exposition de leur *Judiciaire*, mais il s'en trouve toujours quelqu'un , qui comme un enfant perdu remplit son *Almanach* de Jugemens hardis & remarquables , sans crainte que l'avenir les démente , & sans être retenus aussi par quelque considération que ce puisse être : à la vérité les *Astrologues* ont toute liberté là-dessus , & se peuvent donner carrière : on n'empêche point la publication de leurs *Prognostics*, comme on fait ailleurs , on leur laisse tout dire , il n'y a pas d'exemple qu'aucun en soit inquieté , ni même qu'on lui fasse honte de ses fausses prédictions. Je me souviens là-dessus qu'au commencement du règne du Roi de *Perse Soliman III.* plusieurs *Astrologues* tirent son *Horoscope* d'une manière qu'ils crurent qu'il ne vivroit que six ans , & ils le disoient assez haut : je l'entendis dire à l'un d'eux qui apparemment n'en faisoit pas un grand secret , puisqu'il vouloit bien qu'un *Etranger* l'entendît : la seconde année de son règne qui étoit l'an 1668. de notre compte, il prit un nouveau *Grand Vizir* nommé *Cheic Alican*, homme d'un grand sens & fort renommé pour sa Justice & pour sa Vertu : les *Astrologues* unanimement ne lui donnerent pas une année de Ministère ; cependant l'an 1680. que je revins en Europe le même Roi étoit sur le Trône, le même *Vizir* dans le Ministère, sans que personne eût pris sa place. Il est vrai que les *Astrologues* se tiroient d'affaire au sujet du premier

mier Ministre; en citant ses disgrâces dont quelques-unes furent assurément rudes & longues; mais outre qu'elles n'arriverent qu'après deux ans de Ministère, on ne créa point d'autre Grand Vizir à sa place.

Les *Astrologues* sont toujours pleins de jalousie contre les Médecins, comme également puissans, riches & recherchés: c'est à qui aura la faveur; les Médecins veulent agir selon les *Phénomènes* des maladies & donner là-dessus les remèdes de l'*Art*: les Astrologues s'y opposent & disent qu'il faut consulter les *Phénomènes Celestes*, pour savoir s'il est bon de prendre Médecine, lors qu'on en veut donner, & si l'opération en sera heureuse.

Les *Almanachs* ou *Ephemerides* se publient au commencement de Mars & durant la fête du nouvel an: les *Astrologues* de la Cour en portent aux Ministres, ce sont de petits *in folio*, écrits avec la plus grande netteté & enrichis de beaucoup d'ornemens. J'ai apporté avec moi celui qui fut donné au Roi l'an 1668. & c'est le premier qui lui eût été présenté, toutes les pages sont rayées d'or, d'azur & de couleurs, & celles des *Thèmes Celestes* sont toutes couvertes d'or avec des marges de miniature larges & fort curieuses, & l'écriture en est de toutes couleurs, faite la plupart au pinceau. J'en ai observé la forme en la figure que je vais en donner ici. Chaque Astrologue en présente une douzaine: on appelle ces présens *Almenagé*, comme qui diroit la pièce *Astrologique*, mot d'où vrai-semblablement est venu celui d'*Almanach*: & les mêmes Scribes dont les *Astrologues* se servent pour faire écrire les *Almanachs* qu'ils donnent, les débitent &

Pour

T A

B	M
M	B
I	B
B	I
I	B
B	I
I	B
B	I
I	B

T A

Pour connoître les Elections
des S

<i>Elections.</i>	<i>Aries.</i>	<i>Taurus.</i>
Se presenter devant les Rois & les Grands.	B	I
Se faire saigner.	M	M
Faire la guerre.	B	I
Se faire habiller & se vêtir de neuf.	B	I
Enter en une nouvelle maison.	M	B
Labourer & jardiner.	M	B
Voir les femmes en parti- culier.	M	B
Entreprendre des voyages & se mettre en chemin.	B	I
Faire des societez pour le né- goce & la Marchandise.	M	B
Planter des arbres.	M	

B L E

ons de l'existence de la Lune en chacun
ignes du Zodiaque.

<i>Pisces.</i>	<i>Aquarius.</i>	<i>Capricornus.</i>	<i>Sagittarius.</i>	<i>Scorpio.</i>	<i>Libra.</i>	<i>Virgo.</i>	<i>Leo.</i>	<i>Cancer.</i>	<i>Gemini.</i>
B	I	M	B	M	I	I	I	B	B
M	I	M	B	M	I	M	B	M	I
I	M	M	B	B	I	M	B	B	M
B	M	I	I	M	B	I	M	B	I
B	B	M	B	M	M	B	B	M	I
B	B	I	M	I	M	I	B	I	M
B	B	M	B	M	I	I	B	I	I
B	M	B	B	M	B	I	M	B	B
I	B	M	B	M	M	I	B	I	B
I	B	B	M	I	I	B	M	I	I

Tom
Pour

T

De la connoissance du avec celle de

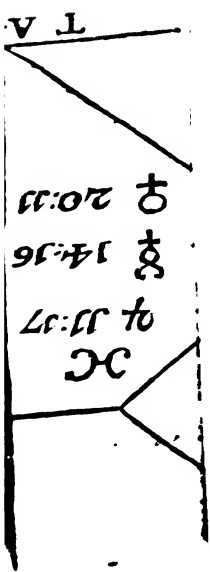
Puiffiez
jou

Leben
cet an, a
arrivera l
13. minut
vient ave
la supput
Chahrive
jour du m
Celeste et

Que ch
8

Handwritten mark

<p><i>Ramazan,</i> le benit. 9.</p>	<p><i>Chaban,</i> le glorieux. 8.</p>	<p><i>Rajeb,</i> le Venerable. 7.</p>	<p><i>Ginnady</i> le fecond 6.</p>
<p>Apparoîtra la nuit de la 6. Ferie.</p>	<p>Apparoîtra la nuit de la 4. Ferie.</p>	<p>Apparoîtra la nuit de la 3. Ferie.</p>	<p>Apparoîtra la de la 1. Fe</p>
<p>Septentrionale haute.</p>	<p>Septentrionale moyenne.</p>	<p>Septentrionale haute.</p>	<p>Septentrior deliée.</p>



A B L E

Thème Celeste au commencement de l'an
l'apparition des nouvelles Lunes.

vous trouver chaque
avec allegresse

Un heureux sort dans cet Alma-
nach jusqu'à son dernier jour.

, le doux, le prospere, & le bienheureux commencement de
tems que le Soleil parviendra en l'Equinoxe du Printems,
Samedi 13. du mois de Ramasan le beni à 7. heures
es accomplies, en l'an de l'Hegire benite 1076. qui con-
le 11. jour du mois d'Adar des Grecs (*Alexandrins*) de
ation Grecque 1977. & avec le 11. jour du mois dit
de l'an 1037. de la supputation ancienne, & au premier
mois de Ferwerdin Gellaléen de l'an 588. duquel le Thème
tel sur le Meridien de la Royale ville d'Ispahan.

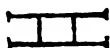
D I E U L E S A I T.

que an chaque mois
chaque jour

Vous soit beni, abundant &
heureux.



28:45



De la avec les pré-
cmans.

En

<p>La réparation de la Lu- ne en deux parties la nuit de la 6. Ferie.</p>	<p>La nuit de la quinzance selon les Suavis la nuit de la 7. Ferie.</p> <p>Premier jour du 6. mois des Turcs le jour de la 2. Ferie.</p> <p>Nouvel an Constantinque le jour de la 5. Ferie. Le mois de Meht yez- degirdique le jour de la 6. Ferie.</p>
<p>j. 10.19.</p> <p>n. 10.19.</p> <p>j. 10.19.</p>	<p>n. 10.19.</p> <p>j. 10.19.</p> <p>n. 5.23.</p>
<p>II 3.2.</p> <p>n. 6.19.</p> <p>j. 0.30.</p>	<p>II 5.47.</p> <p>n. 3.43.</p> <p>j. 4.35.</p>
<p>13 14.</p> <p>j. 0.46.</p> <p>j. 11.</p>	<p>II 3.4.</p> <p>n. 25.</p> <p>j. 26.</p>
<p>7 1.</p> <p>6 2.</p> <p>5 3.</p> <p>4 4.</p> <p>3 5.</p> <p>2 6.</p> <p>1 7.</p>	<p>3 6.</p> <p>2 7.</p> <p>1 8.</p> <p>2 9.</p> <p>1 10.</p> <p>2 11.</p> <p>1 12.</p> <p>2 13.</p> <p>1 14.</p>

En ces jours il y a & Princes; beaucoup de
desordres par le coes intestines: fureurs ca-
chées entre les genimes. Il arrive aussi beau-
coup d'alteration aux biens de la terre: du
froid en l'air: com. tranges coups de Fortu-
ne parmi les Courtis. en état joyeux, af-
flictions cà & là. res survenantes à cette Na-

T A-

	Entre l'Occ- Septen Le 4. 14. 24. is.	
	Aux Plages le Le 3. 13. 23. is.	

L E

nt des Etoiles dites SEKIS
eurs influences.

u'ils nomment *Sekis Yeldous*, qui sont invi-
gle. Ils disent que ce sont des Etoiles mal-
sur ceux qui tournent la face aux parties
r rencontre. Sur quoi leurs Astrologues
yage, qu'on se met en chemin, qu'on va à
ord, & au moment du départ ces Etoiles
e dos: comme aussi de prendre garde lors
e hautes montagnes, ni de ne monter pas
mauvaise influence dessus. Il faut pareil-
re de ne pas semer, planter & cultiver la
n édifice. Or pour connoître où ces E-
sulter cette Table; chose qu'il est bon de
entreprise.

S A I T.

enta-	Entre le Midi & l'O- rient.	

T

T

De la connoissance
à

Par le
contrain
mouve
l'an 10
on se t

v

Jours	Heu.	Min.	Sec.
0	12	0	0
1		2	8
2		4	
3		6	
4		8	
5		10	
6		12	16
7		14	
8		16	24
9		18	
10		20	
11		22	
12		24	
13		26	32
14		28	
15		30	
16		32	
17		34	
18		36	48
19		38	32
20		40	

-V L

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9

A B L E

Arcs diurnes pour l'Horison d'Ispahan
de 32. deg. 40. min.

8			II			Jou
Heu.	Min.	Sec.	Heu.	Min.	Sec.	
13	0	8	13	49	26	3
	2	0		50	16	
	3	44		51	45	
	6	8		52	56	
	7	28		54	0	
	9	25		55	12	
	11	12		56	16	
	13	20		57	20	
	14	28		58	24	
	16	40		59	20	
	18	24	14	0	24	
	20	8		1	12	
	21	52		2	8	
	23	36		2	48	
	25	12		3	36	
	26	58		4	24	
	28	40		5	40	
	30	16		5	52	
	31	52		6	16	
	33	28		6	48	
	35	45		7	20	

T

des Elevations du Soleil sur l'Hor

				11
			12	I
			D M S	D M
30	69	80	51 30	73 5
25	5	80	45 48	73 5
20	10	80	28 47	73 4
15	15	80	0 39	73 2
10	20	79	21 45	72 5
5	25	78	32 29	72 2
II	30	77	33 22	71 4
25	5	76	25 4	70 5
20	10	75	8 14	69 5
15	15	73	43 29	68 4
10	20	72	12 0	67 3
5	25	70	34 5	66 2
8	30	68	50 42	64 4
25	5	67	2 41	63 1
20	10	65	10 46	61 3
15	15	63	15 47	59 5
10	20	61	18 28	58
5	25	59	19 37	56 1
8	30	57	20 0	54 2
25	5	55	20 23	
20	10	53	21 32	
15	15			

- A B L E

son d'Ispahan à la Latitude de 32. deg. 40. min.

	10	9	8	7		5
	2	3	4	5	6	7
M	D M	D M	D M	D M	D M	D M
7	62 7	49 34	36 58	24 32	12 26	0 54
13	62 4	49 32	36 56	24 29	12 23	51
19	61 57	49 25	36 49	24 22	12 15	41
25	61 43	49 13	36 36	24 8	12 0	24
31						
37	61 26	48 57	36 21	23 51	11 41	1 30
43	61 2	48 37	36 0	23 29	11 16	
49	60 32	48 10	35 33	23 1	10 45	
55						
61	59 56	47 39	35 3	22 29	10 16	
67	59 13	47 2	34 27	21 52	9 30	
73	58 24	46 20	34 47	21 11	8 46	
79						
85	57 28	45 33	33 3	20 26	7 58	
91	56 26	44 40	32 14	19 37	7 6	
97	55 15	43 41	31 19	18 43	6 19	
103						
109	54 3	42 40	30 23	17 48	5 14	
115	52 43	41 33	29 23	16 50	4 13	
121	51 21	40 23	28 19	15 49	3 12	
127						
133	49 53	39 9	27 13	14 45	2 8	
139	48 22	37 51	26 4	13 41	1 5	
145	46 48	36 31	24 53	12 35	0 0	
151						
157		35 11	24 19	11 28		
163		33 47	22 29	10 57		

DESCRIPTION DES SCIENCES. 107

& vendent ensuite, payant la copie aux *Astrologues*, en exemplaires qu'ils leur fournissent. Les beaux *Almanachs* coutent trois ou quatre écus, les plus communs un écu, & en ceux-ci le prologue y est omis, parce qu'il faut plus d'un jour pour l'écrire: quiconque a le moyen d'avoir un *Almanach* l'achete, & la plupart du monde se gouverne par l'*Almanach*, comme par l'Ecriture Sainte, ne faisant rien, qu'ils n'aient auparavant regardé dans ce livre, quel succès ils en doivent attendre: cette grande veneration des *Persans* pour l'*Astrologie Judiciaire*, auroit assurément fait découvrir à leurs Professeurs dans cette vaine Science, beaucoup plus de choses qu'on ne connoît aux pays d'où elle est bannie, par Religion & Politique, s'il y avoit quelque chose de solide à y découvrir; mais il est fort certain que les *Persans* n'en savent pas plus que les *Astrologues* des autres pays.

J'ai crû que l'on seroit bien aise de voir en nôtre langue l'ordre & la forme de ces *Almanachs*, & c'est ce qui m'a porté à la donner fort exactement dans les douze feuilles suivantes.

L'*Original* que j'ai par devers moi est l'*Almanach* de l'an 1077. de l'*Epoche Mahometane*, qui commençoit le 21. Mars 1666. de nôtre compte: il est divisé, comme j'ai dit qu'ils le sont tous, en deux parties, le *Pronostic* & le *mouvement Planetaire*. Le *Pronostic* est la plus considérable partie, car il est répandu dans toutes les pages de l'*Almanach*, de manière qu'il paroît bien que la partie *Astronomique* n'est faite que pour la *Judiciaire*, comme je l'ai déjà observé. On trouve d'abord un

108 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

long *Prologue*, écrit en stile fleuri & pompeux, tant en prose, qu'en vers, qui est un *Pronostic général* pour toute la terre, durant le cours de l'année. Il commence par ces mots usitez, *Au nom de Dieu miséricordieux aux miséricordieux*, & au dessous en grosses lettres, *Table de Pronostic de ce qui doit arriver dans tout le monde*; & ce *Pronostic* contient quatre points. Le premier, les loüanges de la Majesté Divine, par raport à la création des *Cieux*, & des *Globes* merveilleux en grandeur & en mouvement qui y roulent, par raport à sa Providence, & par raport aussi à la capacité qu'il donne aux hommes de pouvoir voir journellement dans ces *mouvements* ce qui leur doit faire du bien ou du mal. Le stile en est fleuri & pompeux, comme vous le pouvez voir par ces lignes suivantes, qui sont la traduction litterale du commencement: *Loüanges infinies & gloire immortelle soient rendues au Createur & Pere nourricier de toutes choses grand & resplendissant, qui sur l'Océan de ses très-parfaits ouvrages a lancé le Navire de l'individu humain, rempli de toutes richesses, muni des instrumens de tous les Arts, des figures de toutes les Sciences, où l'on trouve chargé le mérite de tous les Eloges, les origines de tout ce qu'il y a de divers en ce monde & de glorieux en l'autre: dans ce Navire merveilleux est embarqué le trésor de Dieu [le cœur de l'homme] &c.* Le second point contient des bénédictions sur les Apôtres de la *Religion Mahometane*. Le troisième renferme des vœux pour une bonne Année à chaque condition de peuple; dans l'Empire de *Perse*, & particulièrement au Roi, dans une abondance d'Eloges, & de Termes les plus

plus flatteurs & les plus relevez, comme j'en donnerai des exemples au traité du Gouvernement. Le quatrième point contient l'*Horoscope* ou l'avanture de tout le monde durant la nouvelle année, & contient treize autres points ou articles; le premier est le *Pronostic* de ce qui arrivera dans les divers Etats en général, & premierement en *Perse*, & à cet Etat ici les *Astres* promettent toujours plus *de bien* que *de mal*, au lieu qu'aux autres Etats ils présagent plus *de mal* que *de bien*. Ces Etats sont la *Turquie*, où en passant l'on touche la *Cbrétienté*: les *Indes*, où en passant on prononce le sort des Païs qui sont par delà jusqu'à la *Cbine* inclusivement, la Principauté de *Balc*, les Etats de *Mavaranabr*, ceux de *Turquestan*, qui est la grande Tartarie.

Le second article est touchant les gens de Lettres; l'*Almanach* présage aux Ecclesiastiques une année pleine de *soucis* & de *tentations au mal*: aux Jurisconsultes *grande pénétration dans les affaires de chicane* & *épineuses*, *beaucoup de facilité à vider les procès*: & aux Etudiants des *lumières vastes* & *étendues*, & *un grand avancement dans les Sciences*.

Le troisième est sur les Ministres d'Etat, Gouverneurs de Provinces, Visirs, Généraux d'armée, Magistrats des villes & de la campagne: l'*Almanach* prédit *merveilles* de leur *bonne* & *prompte justice*, de leur *grande vigilance*, des *heureux succès* de leurs *entreprises*; mais qu'entr'eux il s'en découvrira de *persides* lesquels seront mis à mort.

Le quatrième *Pronostic* est touchant les gens d'affaires, Intendants, Secretaires, Receveurs, Commis, Fermiers, & autres, que l'*Alma-*

110 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

nach menace de *traverses*, de beaucoup de *mauvaises affaires*, & de *perte de charges* & de *biens*.

Le cinquième regarde les *Païsans*, & les *Hermites* & *Moines*, qu'on appelle *Dervich*, & il promet aux *Païsans* *grande fertilité* & *grand repos* durant le *premier semestre*, mais qu'au *second* ils seront *rudement traités*, faute de payer en leur tems les fruits à leurs *Seigneurs*: & pour les *Moines* & les *Hermites*, le pré-sage porte qu'ils seront *tentés de quitter la vie solitaire*, & *rentrer dans le monde*, & que plu-sieurs y *succomberont*.

Le sixième est touchant le *sexe féminin*, & ce qui regarde la *génération*: le *Pronostic* porte, que *toute l'année* les *femmes* seront *peu complaisantes*, que leur *compagnie* donnera *moins de plaisir* qu'à l'*ordinaire*, qu'elles seront *steriles*, que leurs *acconchemens* seront *douloureux* plus qu'ils n'ont *coûtume de l'être*.

Le septième s'applique au *commun peuple*, à qui on promet de *l'aïse* & *des biens en abon-dance*: aux *Artisans*, à qui l'on promet aussi *grand fruit de leur travail*: aux *Ambassadeurs* & *Envoyez* qui sont menacés au contraire de *grandes difficultez* dans leurs *Négociations*: & aux *traîtres*, dont l'article porte qu'il s'en dé-couvrira beaucoup, que *nul ne réussira*, & qu'ils seront *tous découverts* & *presque tous punis*.

Le huitième *Pronostic* est pour les *haras* & pour les *troupeaux*, & il est tel qu'on le peut desirer: les *portées des troupeaux* seront *abon-dantes*, les *poulains* seront *beaux* & *vigoureux*.

Le neuvième est sur les *maladies*, qu'on prédit qui seront *nombreuses*, *malignes*, & *obsti-nées*, par la raison d'un *venin secret* qui se ré-pan-

DESCRIPTION DES SCIENCES. III

pandra dans la plûpart de celles qui régneront.

Le dixième regarde la temperature de l'air & tous ses divers accidens & *phénomènes*: l'Astrologue avertit *de se bien vêtir en Automne, de peur du froid qui sera hâtif de quinze jours plus qu'à l'ordinaire.*

Le onzième s'étend sur les biens de la terre, la moisson, la recolte, le prix des denrées principales, & entr'autres du Coton, des Melons, des fruits à noyau, des feves & des concombres, du raisin, de l'huile & du beurre, des dattes, du sucre, desquelles denrées l'*Almanach* fait le présage en détail, annonçant la bonne ou la méchante qualité de chacune; par exemple, il dit du Coton *qu'il sera blanc & fin*, que les Melons seront *délicieux & sains*, il dit des concombres *qu'il faut prendre garde d'en manger avant la saison, parce qu'ils meuriront plus tard cette année que les autres.*

Le douzième *Pronostic* parle des hardes, & des meubles, des livres, des papiers, qu'il assure *n'être menacé d'aucune mauvaise influence.*

Le treizième & dernier *Pronostic* traite des guerres & des séditions, dont l'*Horoscope* est fort mauvaise; car elle menace *que les guerres seront longues & sanglantes, & que les séditions seront furieuses & difficiles à apaiser, mais qu'en ayant confiance en Dieu, & étant revêtus de patience & de force, on en viendra à bout.* Le Prologue est parsemé çà & là de belles Sentences, comme celles-ci, *La Science vient de Dieu. O Dieu! nous n'avons point de Science que la Science que tu enseignes. Le monde est à Dieu.*

Dieu. Dieu le fait. Ce qui se rapporte aux *Pronostics*, & est comme le *Dieu sur tout* de nos *Almanachs*.

Après le *Prologue* viennent les *Tables* au nombre de trente-quatre : dont vingt-six sont les *Ephemerides* des douze mois, & des jours intercalaires, desquelles je ne donne ici que les *Tables* d'un mois, parce que les autres sont toutes de même méthode. J'ai joint à ces neuf *Tables* trois *Tables* des *Arcs diurnes*, & des *élevations du Soleil pour l'horison d'Isphahan*. Je vai ajouter à cela ce que je croi nécessaire pour l'intelligence des *Tables*, & ce que j'ai recueilli de plus curieux sur le sujet.

Les *Figures* un, deux, trois, sont faites pour marquer les jours selon le cours de la *Lune* dans les *Signes du Zodiaque*, & selon ses *Aspects*, ses *Conjonctions*, & ses *Oppositions* avec les autres six *Planetes*, & pour marquer aussi les choses qui sont bonnes, mauvaises, ou indifferentes, chaque jour. Le *B* signifie bon, l'*M* mauvais, l'*I* indifférent. Je ne rapporterai point ici ce que j'ai observé ci-devant, que les *Persans* tirent leurs *Horoscopes* non par l'existence du *Soleil*, mais par l'existence de la *Lune*, & que la plupart se gouvernent superstitieusement par leur *Almanach*, regardant chaque jour ce qui y est marqué avant que de rien entreprendre. C'est une superstition des *Persans* de compter sur les *Aspects* de la *Lune*, qu'on dit être aussi ancienne que leur *Pais*. Les *Perfes* croyoient de toute antiquité, que les choses du monde étoient administrées par les *Anges*, & que chaque jour avoit ses fatalitez : les *Mages*, qui étoient

DESCRIPTION DES SCIENCES. 113

étoient les *Astrologues* d'alors , dresseoient là-dessus des *Pronostics annuels* , qu'on consultoit chaque jour , comme on fait aujourd'hui les *Ephemerides*.

La quatrième *Figure* contient deux parties : la première une *Epoque* des *Tartares* qui sont à l'Orient de la *Perse* , avec les *prédications* pour l'année présente selon cette *Epoque* , & l'autre partie les six premières *Neomenies* de l'année selon l'*horison* du lieu. Pour ce qui est de l'*Epoque* ou *Supputation* , elle est , comme l'on voit , de douze années , dont les noms , qui sont *Turquesques* , & le rang sont marquez dans la *Table*. Les Peuples qui sont nommez *Catay* & *Tegouri* dans le *Pronostic* , sont nommez *Turcan* en d'autres *Ephemerides* , & même plus communément. *Turcan* est le pluriel de *Turc* , & ce terme est dans l'Orient le nom appellatif des Peuples qui habitent les parties Septentrionales entre la *Mer Caspienne* , la *Perse* , les *Indes* & la *Chine* , & non pas le nom des Peuples de l'Empire *Ottoman*. Nous appellons ces Peuples *Turcs* de leur nom originaire , parce qu'ils sont venus de ces parties Septentrionales-là , dont le vrai nom est *Turquestan* , mais les *Orientaux* les appellent *Roumi* , parce qu'ils possèdent le siège de l'Empire Romain. Les *Catay* sont les *Tartares* les plus voisins de la *Chine* , & *Tegoury* sont les *Tartares de Turquestan* , qu'on appelle autrement *Turcomans*. La maniere de ces Peuples à compter les années par une révolution *duodenaire* , laquelle on peut comparer aux *Olympiades des Grecs* , est apparemment la plus ancienne maniere de compter le tems entre ces Peuples *Tartares* : c'est une supputation Lunaire,

naire, dont je ne sai pas bien l'origine, mais qui paroît instituée avant le *Mahometisme*, à cause qu'il s'y trouve des noms de bêtes que les *Mahometans* abhorrent, comme le nom du pourceau : mais il y a bien de l'apparence qu'elle est de beaucoup plus ancienne, & qu'elle est née dans la première rudesse de ces Peuples, confinés au bout du monde. Ce que je tire de ce que plusieurs Peuples des *Indes* se servent aussi de ce même *Cycle duodénaire*, comme les *Malayes*, qui sont les habitants des parties Meridionales des *Indes*, les Peuples de *Siam*, de *Turquin*, & d'autres, à ce qu'on m'a assuré. Les *Turcs* s'en servent aussi, & les *Persans*, comme vous voyez. Les *Persans* en font leurs dattes à la Chambre des Comptes : ils mettoient par exemple au commencement de l'année, pour laquelle cet *Almanach* étoit fait, le premier du mois de *Mabarram* l'an du Cheval 1076. La raison en est aisée à donner, c'est que les *Persans*, comme les *Turcs*, sont originaires de *Tartarie*, & comme des Colonies de ce grand Pais-là, lesquelles continuerent toujours le train de leurs affaires, quoi qu'elles passassent en de nouveaux Pais. On pretend que l'*Idolatrie* de ces Peuples leur fit anciennement imposer des noms de bêtes aux années; que même les diverses divisions de l'année en mois, en semaines, & en jours, portoient de pareils noms; & que c'étoit pour entretenir la mémoire des victimes qu'il falloit immoler en chaque terme. J'ajoute à ces remarques, que les *Tartares* font le monde ancien de près de neuf cens mille siècles. Cependant ils n'ont point de *Registre* qui remonte à cinquante. Ils comp-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 115

comptent le *tems* par *myriades*. J'entens des *Cycles*, ou *Révolutions* de dix mille ans chacun, qu'ils subdivisent en *siècles* de cent & quatre vingt ans; & le *siècle*, ils le partagent encore en trois parts, qu'ils appellent, la première *Chanoc vanc*, la seconde *Cunoc vanc*, la troisième *Chaven vanc*. C'est sur ces trois *Périodes* qu'ils mesurent le *tems*. Leurs *Années* étoient *Solaires* anciennement, partagées en vingt-quatre mois, de quinze jours chacun; de sorte qu'au lieu de *semaines*, ils comptoient par *quinzaines*. Ce n'est plus de même depuis que le *Mabometisme* s'est répandu chez eux, & y a pris racine, comme il est arrivé il y a quelque 300 ans. Ils se servent du compte *Lunaire*.

La cinquième *Figure* contient les six dernières *Neomenies* de l'année, & le *Theme céleste*, au point du *nouvel an*, selon les manières de supputer anciennes & modernes, que je vai rapporter.

La plus ancienne voye de compter le *Tems* entre les Peuples d'*Orient*, & particulièrement entre les *Arabes*, est de compter le *jour* par le *cours du Soleil*, du lever au coucher, la *nuît* par l'espace de *tems* qui est depuis le coucher de cet *Astre* jusqu'à son lever: de diviser la *nuît* & le *jour* non en vingt-quatre parties, qu'on appelle *heures*, comme nous faisons; mais en quatre parties de *jour*, & quatre parties de *nuît*, chaque partie de *trois heures*: de compter le *mois* par le cours de la *Lune*, depuis sa première *apparition* jusqu'à une autre nouvelle *apparition*; & l'*an*, par douze semblables cours de *Lune*. Je n'ai point remarqué dans mes Voyages qu'aucun Peuple ne comp-

comptât pas par *semaines*, & fit les *semaines* autrement que de *sept jours* : la différence qu'il y a, c'est qu'ils ne la commencent pas tous de même. Les *Mahometans* la commencent le *Vendredi*, les *Juifs* le *Samedi*, les *Chrétiens* le *Dimanche*, & les *Gentils* le *Mardi*. Les noms des jours de la *semaine* s'appellent tous *chambé* par les *Persans*, à la réserve du *Vendredi*, qui s'appelle le *jour de l'assemblée*, ou de la *convocation*, parce que c'est le jour qu'on s'assemble pour le *service Divin* : ils disent *chambé*, puis *chambé premier*, *chambé second*, & ainsi de suite, qui est un terme des anciens *Perses*, venant de *Chams*, qui est le nom du *Soleil*, nom qui sort d'un verbe lequel veut dire *aéré*. Les *Persans* se servent pour le présent de deux *comptes*, le *Lunaire* & le *Solaire*. Le premier est le grand & général, comme je viens de le dire, qui fait l'*an* de *douze cours de la Lune*, pris du *tems* qu'elle est en conjonction avec le *Soleil*, jusqu'à une autre conjonction, ce qui fait leurs *mois*, les uns de vingt-neuf jours, qui sont les *mois mutilez*, comme ils parlent, les autres de trente, qui sont les *mois entiers* ; mais ils ne sont pas alternativement de vingt-neuf, & de trente jours ; car quelquefois il y en a deux de suite de vingt-neuf, & deux de suite de trente. Leur *an* est de trois cens cinquante quatre jours huit heures quarante cinq minutes, ce qui rend leur *siècle* plus court que le nôtre d'environ *trois ans quatre mois*. L'usage de compter par la *Lune* a fait que les *Orientaux* n'ont qu'un terme pour dire *mois* & *Lune*, & peut-être que le mot Grec *Meni* pour dire *Lune*, est venu du Persan

Mac-

Maenan , qui signifie *nouvelle Lune* , & *mois nouveau*. Il faut observer encore qu'ils distinguent les *mois Lunaires* , entre *mois artificiel* , & *mois naturel* : le premier commençant du point que la *Lune* est nouvelle dans le Ciel , l'autre du point qu'elle paroît visiblement. Ils comptent de cette seconde maniere , c'est-à-dire , depuis le *croissant* vû , ou pour mieux dire , le *jour* qu'ils voyent le *croissant* , est le dernier *jour* du *mois* , & le lendemain ils commencent un *nouveau mois*. Il arrive souvent de la contestation sur ce sujet , parce que la *Lune* ne pouvant paroître que le second *jour* qu'elle est nouvelle , & quelquefois le troisième , les uns soutiennent qu'ils l'ont vûe , & les autres affirment qu'ils y ont regardé attentivement , mais qu'ils ne l'ont pû voir. Lors que la chose est ainsi contestée on compte le *mois* , non du lendemain comme à l'ordinaire , mais du *jour* d'après lequel on fait le *premier jour du mois* , & d'où l'on continue à compter jusqu'à ce qu'un *Croissant* nouveau se montre sur l'*horizon*. Remarquez qu'à cause de l'incertitude où l'on est souvent sur l'aparition de la *Lune* , les *Persans* ont la methode de ne faire d'Actes que le moins qu'ils peuvent les trois jours que la *Lune* ne paroît point : cependant leur compte ne laisse pas d'être toujours bien réglé ; car si la *Lune* ne paroît pas le vingt-neuvième *jour* , à *soleil* couché , ils comptent le lendemain pour le trentieme de la *Lune* , & puis recommencent le *mois* , ce qui est la methode prescrite par l'*Alcoran*. Cette supputation seroit fort incommode & fort mal réglée en nos Païs , où l'air est souvent si épais &

& si couvert de brouillards , que quelquefois on ne voit pas la *Lune* au premier quartier , au lieu qu'il n'arrive rien de semblable en *Orient* à cause de la secheresse & de la serenité de l'air. On a coutume en plusieurs villes , & sur tout aux *Indes* , où l'air n'est pas si sec qu'en *Perse* , de mettre du monde au guet lors que la *nouvelle Lune* doit paroître , pour en observer l'apparition , & de l'annoncer au Peuple par des décharges de Canon ou de Mousqueterie , mais en *Perse* l'astre ne manque jamais de se faire voir à plein dès le *premier jour* : les Molla ou Prêtres en attendent l'apparition au haut des Mosquées à l'heure de la priere du soir , & ils l'annoncent par des cris de toute leur force , & en faisant aussi leur exhortation plus longue & plus animée. Cette maniere de compter le *tems* est à bon droit la plus ancienne , étant si naturelle & si aisée : on n'a pas besoin de *Science* ni d'*Almanach* pour savoir le commencement du *mois* ni son progrès : on n'a qu'à lever les yeux au Ciel pour le voir. Pour ce qui est du *compte solaire* il n'est usité que par les *Astronomes* , par les *Chrétiens* , & par les *Guebres* , qui sont les *Anciens Perses* qu'on appelle aussi *Ignicoles*.

Ces *mois Lunaires* des *Persans* sont les *mois* communs de tous les *Mahometans* , soit pour le spirituel , soit pour le civil : on les appelle communément pour cela *Maçherai* c'est-à-dire *mois de la Loi* , ou de la *Religion* , & aussi *mois clairs* & *apparens* ; car ce mot de *çherai* veut dire *clair* & *manifeste* sortant étymologiquement du mot *Hebreu* , *çera* , qui veut dire la *Lune*. Ces *mois* doivent leurs noms à *Mahomed* , & l'ordre dans lequel ils sont rangés ;

DESCRIPTION DES SCIENCES. 119

gez ; car avant ce *faux Prophete*, ils étoient rangez autrement, ils avoient d'autres noms & de differens chez les differentes Tribus des *Arabes*, pris la plûpart des Idoles qu'ils servoient : mais quand *Mabomed* tira ces Peuples de l'Idolatrie, il imposa de nouveaux noms aux *mois*, qui sont ceux qu'ils portent à présent, en quoi il se conduisit à la maniere de son Pais & de tout l'Orient, imposant des noms par rapport aux proprieté des choses. Il y a pourtant des Auteurs qui disent que ce ne fut pas *Mabomed* qui donna de nouveaux noms aux *mois*, mais son *Trisayeul*, nommé *Keleb* fils de *Morra* : qu'il prit ces noms des choses les plus remarquables qui arrivoient en ces *mois-là*, & que *Mabomed* ne fit que confirmer ces noms & les consacrer. Je rapporterai ici brièvement, la signification des noms des *mois* & des épithetes dont on les a qualifiez.

Le premier s'appelle *Mabarram*, c'est-à-dire *mois sacré*, parce que c'étoit un des quatre *mois* que les Arabes appelloient *mois de Trêve* & *sacrez*, durant lesquels toute hostilité cessoit entre les ennemis : c'étoit afin qu'ils pussent vaquer à l'agriculture & au soin de leur bétail sans danger & sans crainte, à cause de quoi on appelloit encore ces *mois sacrez* d'un mot qui signifie *les mois que les armes sont pendues au Croc*.

Le second *mois* s'appelle *safar* & il est surnommé *mois de bien* & *de victoire*, parce que c'étoit un *mois de Guerre*, ou pour mieux dire un *mois de brigandage*, à cause que les guerres des Arabes ne sont proprement que des courses & des pillages.

Les

Les quatre mois suivans s'appellent *Rebiab premier*, & *Rebiab second*: *Gemadi premier* & *Gemady second*. *Rebiab* veut dire radicalement *reverdir*, parce que ce mois échet en automne quand *Mahomed* le dénomma ainsi. Or les Arabes n'appellent pas *Automne* la partie de l'année qui suit l'*Été*, ils l'appellent le *second printems*: ainsi ils ont l'*Été*, l'*hyver* & deux *printems*, un qui suit l'*hyver*, & un qui suit l'*Été*. *Gemadi* vient de *gemed* qui signifie *geler*: au reste la pratique de donner un même nom à deux mois est ancienne en *Orient*: les *Syriens* s'en étoient servis avant les *Arabes*.

Le septième mois est nommé *Regeb* mot qui signifie *honneur* & *beauté*, & surnommé le *venerable*: c'est que c'étoit le mois de jeûne des *Arabes Idolâtres*, & un des quatre mois de trêve & sacrez, à cause de quoi on l'appelloit aussi le mois de Dieu & le mois sourd, pour dire qu'on n'entendoit nul bruit de guerre pendant sa durée.

Le huitième mois est nommé *Chabban*, ce qui veut dire *disperfer*, *diviser*, & est surnommé le *louable*, parce qu'il tomboit au tems que les *Arabes* se separoient pour aller chercher les paturages.

Le neuvième est appelé *Rabmazan*, c'est-à-dire extrêmement chaud, parce qu'il tomboit au cœur de l'*Été*, lors qu'on lui donna ce nom, & il porte l'épithete de *benit* à cause que c'est le mois de Jeûne de tous les *Mahometans du Monde*. On l'appelle aussi le mois de jeûne & le mois de patience, parce que durant, ce Jeûne ils ont coutume de s'abstenir de l'usage du Mariage.

Le dixième se nomme *Cheval*: c'est-à-dire
sau-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 121

fanter & bondir, parce que les Chameaux étoient alors en chaleur : il est surnommé l'honorable.

Les deux derniers mois sont surnommez *sacrez*, par la raison que j'ai dit ci-dessus. Le premier porte le nom de *zilcade*, c'est-à-dire *arrêté*, l'autre celui de *Zilhagé* c'est-à-dire *convenir*, parce que c'étoit le mois auquel on s'assembloit pour aller en pelerinage.

Observez que la *Figure* que j'explique ne marque pas les *Lunes* par le *tems* qu'elles sont nouvelles, mais par le *tems* qu'elles paroissent, & qu'elle marque de quelle grandeur la *Lune* paroîtra, & en quel *jour* de la *semaine* afin qu'on y prenne plus garde; sur quoi on remarquera que la *Lune* peut apparôître en *Perse* lors qu'elle n'est qu'à dix degrez du *Soleil*, qui est ce que les *Astronomes* du *Pais* appellent, *paroître deliée* : *paroître moyenne*, est lors qu'elle est à quatorze degrez du *Soleil*, & *paroître haute* est lors qu'elle en est à vint degrez.

Au reste, quoi qu'on ne compte point en *Perse* par le cours du *Soleil*, cependant la fête du *nouvel an*, qui est la plus solemnelle, se célèbre pourtant le *premier jour de l'ansolaire*, lors que le *Soleil* entre dans le premier des *Signes du Zodiaque*. La *Religion* n'a pû changer cette pratique, ce qui vient, comme je pense, de ce que cette fête tombe dans le plus beau tems de l'année, chose qui n'arriveroit pas toujours, si elle se célébroit au *premier jour de l'an Lunaire*, qui retardant tous les *ans* de onze jours, fait que les fêtes qui arrivent en un tems dans l'*Eté* arrivent en *Hiver* quinze ans après.

Tous les *Mabometans* du monde commen-

Tome V.

F

cent

cent leur année comme les *Persans*, & je ne fai que les *Indiens*, qui commencent encore leur année à l'*Equinoxe* de l'*automne*, qui est comme les *Egyptiens*, les *Hebreux*, & les plus anciens peuples du monde que nous connoissions, la commençoient. L'*Epoque Mahometane* s'appelle *Egere*, que nous disons *Hegire*, mot qui veut dire *retraite* & *suite*, & qui a quelque rapport à l'*Exode* des *Juifs*: elle commence au tems que *Mahomed* ayant été contraint de fuir de la *Mecque*, le lieu de sa naissance, à cause que sa *Nouvelle Doctrine* y étoit si mal reçue, qu'on vouloit se saisir de sa personne & le punir, il se mit à prêcher tout publiquement ses *dogmes* & à combattre ceux qui s'y opposoient; ce qui arriva onze ans avant sa mort. Cette *Epoque* est donc celle de la durée de la *Religion Mahometane*, depuis sa publication jusqu'à ce jour. Les *Persans* l'appellent par honneur le commencement des tems, comme pour dire que tout le tems, qui a coulé auparavant, n'étoit qu'un *Cahos*. Cette *Epoque* commença au *Jeudi quinziesme Juillet*, ou le *Vendredi suivant*, l'an six cens vingt deux de *Jesus-Christ*, & neuf cens dix sept d'*Alexandre le Grand*. Je traiterai de cette *Epoque* au long dans le quatrième Volume: j'ajouterais seulement ici que le mot de *Hegire* se prend à la lettre pour dire une *terrasse* ou *plâte forme*, & qu'il est aussi le nom appellatif de deux lieux differens dans l'*Arabie*. Je passe aux observations sur les trois autres *Epoques* marquées dans la *Figure* du *Thème Celeste* que j'explique.

La premiere, est appelée dans cette *Figure*, *Ma Roumi*. *Ma* qui veut dire *mois*, c'est le

DESCRIPTION DES SCIENCES. 123

le terme dont les *Persans* se servent pour dire *Epoque* ils n'en ont point d'autre. Celle-ci est l'*Epoque Alexandrine*, qui commence de la *Naissance d'Alexandre le Grand*, un *lundi*, dans le *cinquième siècle* de l'*Epoque de Nabonassar*, qui est la plus ancienne du monde. Cette supputation est *solaire* : on l'appelle *Alexandrine*, parce qu'on la rendit Authentique par autorité publique dans toute cette grande étendue de Pais, qu'on appelloit l'*Empire Alexandrin*, lequel s'étendoit jusqu'aux *Indes*, à cause de quoi les *Juifs* l'appelloient l'*année des Contrats*, parce que les actes publics n'étoient pas valides à moins qu'ils n'en fussent dattés. Les mois de cette *Epoque* sont appeliez mois *Romains*, à cause que les *Persans* appellent la *Grece*, *Roum*, d'où est venu le nom de *Romanie*, que l'on donne à la *Thrace*. J'ai déjà observé qu'ils appellent communément aussi les *Turcs*, *Roumi* ou *Romains*, soit à cause que le siège de leur *Empire* est en *Grece*, soit à cause qu'ils tiennent l'*Empire*, dont le siège étoit anciennement à *Rome*, au lieu que les *Turcs* s'appellent eux-mêmes *Osmanlon*, c'est-à-dire le peuple d'*Osman*, qui est un des premiers successeurs du faux *Prophete Mabomed*. Les mois *Alexandrins*, sont appeliez aussi communément *Mois Syriens*, parce que les *Chrétiens d'Arabie*, de *Chaldée*, de *Mesopotamie* & de *Syrie*, qui passent tous sous le nom de *Suriany*, ou *Syriens*, s'en servent : ce sont ces *Chrétiens* que nous connoissons plus particulièrement sous le nom de *Nesturiens* & de *Jacobites*.

Voici comme les *Persans* rangent les mois de cette *Epoque*. *Tachrin premier*, que nos Au-

teurs écrivent mal *Tisri*; *Techrin second*, *Canoun premier*, *Canoun second*, *Ghebat*, *Adar*, *Nisan*, *Ayar*, *Heziran*, *Temous*, *Ab*, *Ayloul*; & selon cet ordre, le premier mois de l'année, qui est *Techrin premier*, commence environ au onzième d'*Octobre*, selon nôtre compte; de manière que par rapport au calcul de ces Ephemerides Persanes, le mois de *Nisan*, qui est le septième, arrive le vingt deuxième jour après l'*Equinoxe* du *Printems*, ce qui revient au onzième d'*Avril* selon nôtre compte *Européen*. Ce mois *Nisan* est marqué en l'Ecriture Sainte pour être le premier mois de l'année, par l'expresse institution de *Dieu*; car auparavant les *Hebreux* le comptoient pour le septième mois de même que les *Egyptiens*, & le mois *Techrin*, comme les *Persans* & les *Arabes* l'appellent, étoit le premier mois, comme vous voyez qu'il est dans le calcul des *Persans*, & alors aussi les *Hebreux* commençoient leur année, comme les autres peuples à l'*Equinoxe* de l'*automne*: mais le peuple *Hebreu* étant devenu, comme un nouveau peuple par sa sortie de l'*Egypte*, Dieu lui commanda de faire une nouvelle *Epoque* à commencer du jour de leur sortie, & comme ce jour-là étoit au mois de *Nisan*, qui revenoit parmi eux à nôtre mois de *Mars*: ils firent de *Nisan* le premier mois de l'année. Mais comme ils étoient d'ailleurs accoutumés à commencer l'année par nôtre *Septembre*, ils instituerent deux supputations qu'ils appellerent l'une le compte sacré, qui commençoit par *Nisan* ou *Mars*: l'autre le compte civil, qui commençoit par *Tisri* ou *Techrin*, selon l'ancien usage. J'ai inséré cette remarque à cause de la peine que donnent les

DESCRIPTION DES SCIENCES. 125

les dates de l'*Ecriture Sainte* par mois *Alexandrins*.

La seconde Epoque de cet *Almanach*, est celle de *Tazdigerd* Roi de *Perse*, qui commença avec le règne de cet infortuné Prince, un *Mardi*, vingt deuxième du mois dit *Rebia* le premier, l'an onzième de l'*Hegire*; & premier du mois dit *Canoun* le second, l'an 943. d'*Alexandre le Grand*, ce qui revient au onzième Janvier de l'an 632. de *Jesus-Christ*. C'étoit la coutume des *Perfes* de compter les tems par le règne de leurs Rois, & comme *Tazdigerd* a été le dernier, cette *Epoque* qui porte son nom n'a point cessé, étant en usage depuis plus de mille ans. On diroit qu'elle a été instituée exprès pour conserver la mémoire de la destruction de l'*Ancien Empire des Perfes* par les *Mahometans*, laquelle arriva du tems de ce Prince environ l'an 650 de *Jesus-Christ*; les *Perfes* ayant été obligez de ceder aux *Arabes*, qui envahirent leur Pais, ils se retirerent vers le fleuve *Indus* avec leur Roi, après la mort duquel ils ne voulurent plus instituer d'*Epoque*; ou parce qu'ils n'eurent plus de Rois; ce *Tazdigerd* ayant laissé les droits de son *Empire* à des filles faute d'enfans mâles, ou pour conserver plus fortement le souvenir du tems que les *Mahometans* avoient envahi leur Patrie qui se trouvoit être justement celui de l'avenement de *Yazdigerd* à la Couronne. Les mois de cette *Epoque* ont chacun trente jours, & on ajoute cinq jours après le second mois, par une maniere d'emboîsme, comme le pratiquoient les *Chaldéens* & les *Hebreux*. Ce qu'il y a encore de particulier en cette *Epoque*, c'est que les mois ne

sont point divisez en *semaines*, mais qu'ils ont leurs *trente jours de suite*, appelez chacun d'un nom different. Quant au nom de ces mois, ce sont les mêmes que ceux de l'*Epoque* moderne selon le *compte solaire*, mais ils ne se rencontrent pas en même ordre, parce que dans cette *Epoque* de *Tazdigerd*, l'an commence à l'*Equinoxe de Septembre*; & ainsi le mois de *Ferverdin*, qui est le *premier mois* en rang dans l'une & l'autre *Epoque*, commence dans l'*Epoque* moderne, le *vingtième jour du mois de Mebr*, qui est le septième mois des deux *Epoques*, au lieu qu'il commence dans l'*Epoque* de *Tazdigerd*, le dixième de *Mebr* de l'*Epoque* moderne: comme si parmi nous quelque Peuple faisoit du mois de *Juillet* le *premier mois de l'an*, leur mois de *Juillet* tomberoit au mois de *Janvier* commun. Les *Astronomes*, de peur de se brouiller, distinguent ces mois par le nom adjectif de *mois anciens*, qu'ils donnent aux mois de l'*Epoque* de *Tazdigerd*, & de mois *Gellaleens*, qu'ils donnent aux mois de l'*Epoque* nouvelle.

La *troisième Epoque* est celle qu'on appelle *Gellaleene*, instituée par un grand Prince & savant *Astronome* nommé *Melec Cha Gellaleldin*, mot qui signifie *la gloire de la Religion*: c'étoit un des Souverains de la *Parthide* & de la *Tartarie*, qu'on appelle *Tuzbec*, de la race de *Seljouge*, ce fameux Conquerant de l'*Orient*: il y a beaucoup de livres d'*Astrologie* de sa production, & des *Tables* de moyens mouvemens entr'autres, lesquelles portent son nom. Les *Astronomes* de son País lui ayant représenté les grands mécomptes, qui arrivoient par le moyen de l'*intercalation*, selon

lon l'*Epoque* de *Tazdigerd*, dans laquelle les mois n'étoient point naturels, & ne commençoient point à l'entrée du *Soleil* dans les *Signes*, comme il arrivoit dans l'*Epoque Grecque*, & l'ayant requis aussi que l'année commençât à l'avenir par l'*Equinoxe* du Printems, au lieu qu'elle commençoit par celle de l'*Automne*; ce grand & docte Prince, convaincu de l'erreur du *calcul* qui étoit suivi, & de la raison de ce qui étoit proposé, corrigea avec eux le mécompte arrivé, & mit ordre qu'à l'avenir le *cours du mois* quadrât à celui du *Soleil*. Il changea aussi le commencement de l'*an*, faisant que le jour de l'*Equinoxe* du Printems, qui est communément le vingt-unième de *Mars*, selon nôtre compte *Européen*, seroit toujours le *premier jour* du *premier mois*. On peut comparer cette correction, à l'égard de la partie *Astronomique*, à celle que fit si long-tems après le *Pape Gregoire*, par la réformation du *Calendrier*. Cette *Epoque Gellaloene* commença l'*an de Christ* 1078. & de l'*Hegire* 466. un *Vendredi*, l'onzième du mois de *Ramazân*. Les noms des mois, qui sont pris des *Anges*, que les anciens *Ignicoles* croyoient être établis sur les diverses parties & les différentes choses du monde n'en ont point été changer; on y ajoute seulement le surnom de *Gellatéen*, comme j'ai dit. Voici les noms & l'ordre que ces mois tiennent en cette *Epoque Gellaloene*.

Ferverdin, qui est le nom de l'*Ange* de l'*Air* & des *eaux*.

Ardi Behécht, qui est le nom de l'*Ange* du feu élémentaire, de la *lumière*, & de la *Médecine*, le *Maître* du quatrième Ciel.

Cordat, qui est le nom de l'*Ange de la terre & de ses fruits*.

Tir, qui est le nom de l'*Ange des Sciences*.

Mordad, qui est le nom de l'*Ange de la mort* : & c'est de là, comme je croi, que les *Mahometans* se sont imaginez qu'il y a un *Ange* qui préside à la mort, lequel ils appellent *Mordad*, mot qui en *Persan* signifie, *qui a donné la mort*.

Cheriousr, qui est le nom de l'*Ange vangeur des crimes* : c'est aussi le nom d'un Roi de *Perse*.

Mer, qui est le nom de l'*Ange des Astres* ; & c'est aussi le nom du *Soleil*. Ce mois étoit le premier dans l'*Epoque de Yazdigerd*.

Aban, l'*Ange des Arts liberaux & mécaniques*.

Azer, l'*Ange du feu élémentaire*, & de tout ce qui se fait avec le feu.

Dye, l'*Ange des voyageurs*.

Bamen, l'*Ange des bêtes à quatre pieds*.

Isfendiar, l'*Ange gardien de la chasteté*.

Outre ces trois *Epoques*, les *Persans* en connoissent quatre autres, dont il est fait mention çà & là dans leurs livres. La premiere est une *Epoque Lunaire*, qui porte le nom de *Nabonassar*, qu'ils prononcent *Baktnassar*, & qui est le *Nabucadnetsar* Roi de *Babylone*, si renommé dans le *Vieux Testament*. On le juge ainsi avec raison, à cause que les *Persans* font son histoire fort conforme à ce que le *Vieux Testament* nous enseigne de ce Prince, & ce mot de *Baktnassar*, qui est *Persan*, signifie *heureux regard*, & dans le sens du mot, *homme d'un heureux sort*, ou d'une *heureuse horoscope*. J'ai déjà observé que cette *Epoque* est

est la plus ancienne du monde. C'est celle dont les *Egyptiens* se servoient : elle commence du *premier jour du regne de ce Monarque, qui fut un Mardi.*

La seconde est une *Epoque Solaire*, qui commence un *Samedi*, quatre cens vingt-quatre ans après l'autre, & fut nommée l'*Epoque Philippienne*, de *Philippe* frere d'*Alexandre le Grand*, auparavant nommé *Arideus*, lequel ayant été déclaré par l'armée Successeur de ce grand Conquerant, prit à son avènement à l'Empire le nom de son Pere *Philippe* Roi de Macedoine : cette supputation est fort embarrassée en *Orient*, comme en *Occident*, parce que le commencement n'en est pas marqué de même par tout. Vous voyez des endroits, où l'on la prend de la naissance de ce *Philippe Arideus*, qui est son vrai commencement, & vous en voyez d'autres en plus grand nombre, où on la prend de la mort d'*Alexandre le Grand.*

La troisième *Epoque* est nôtre *Epoque Chrétienne* : les *Persans* l'appellent les *Ans de Jesus l'esprit de Dieu*, les *Chrétiens Orientaux* l'appellent les *Ans de Jesus le Messie.*

La quatrième *Epoque* est une supputation *Lunaire*, qu'on appelle l'*An de l'Elephant*, instituée en mémoire du *siège de la Mecque*, fait par un Roi de l'*Arabie heureuse*, nommé *Abraeté Ibn Sabab*, l'an 570. de *Jesus-Christ*. Ce Prince avoit dans son armée des troupes d'*Abyssins* & d'*Ethiopiens*, qui avoient amené grand nombre d'*Elephans* : c'étoit à dessein d'emporter les matériaux du fameux *Temple de la Mecque*, après l'avoir détruit, & de rebâtir ce *Temple* à *Saana*, ville Capitale de

l'Arabie heureuse, afin d'empêcher le grand concours des *Arabes* qui se faisoit à la *Mecque*, par la dévotion qu'ils avoient à ce *Temple*, & de l'attirer chez lui: ce *siège* dura six mois, & fut levé ensuite, & comme c'étoit un événement célèbre dans tout l'*Orient*, on en fit une *Epoque*.

Outre toutes ces *Epoques* les *Persans* ont une autre supputation, qui se fait par le nombre de quatre années révoluës, comme les *Olympiades Grecques*: les *ans* de cette supputation portent le nom des *mois ordinaires*, & la *révolution*, ou le *siècle* de cette *Epoque*, se fait au bout de *douze révolutions des années*, ou des *quarante-huit ans*; ils disent, par exemple, *Maharram* premier, second, troisième, & ainsi des autres; & quand le *siècle* de ces *années* recommence, ils disent *Maharram* second, troisième, & ainsi de suite; & afin qu'on ne se méprenne pas aux noms, en prenant pour des *années* ce qui seroit des *mois*, ils ajoutent après le nom le *titre* de *mois* ou d'*an*; cependant cette supputation est fort peu en usage, elle commence du règne de *Cbeik Sephi*, le premier Prince de la race qui est aujourd'hui sur le Trône de la *Perse*.

Ces différentes sortes de supputations, que je viens de dire qui sont en usage chez les *Persans*, n'apportent point de confusion dans la *Chronologie*, car tout se réduit toujours aux *années Hegyriques*, & beaucoup moins en apportent elles dans le *calcul* ordinaire, car on n'y fait mention que de ces *années-là*. Les *Juifs* avoient de même deux différentes *Epoques*, ou *comptes d'année*, sans que cela fit de confusion, quoi que chacune commencent en diffe-

différens tems, savoir l'*Époque civile*, & l'*Époque sacrée*, celle-là commençant avec la *Lune de Septembre*, qui étoit leur mois de *Tesri*, & celle-ci par la *Lune de Mars*, qui étoit leur mois de *Nisan*; & la raison que cela ne faisoit point de confusion dans leurs *calculs*, c'est que tout se réduisoit au *calcul des ans sacrez*, lequel étoit toujours employé dans toute sorte d'actes Juridiques. Il faut encore ajouter que les *Juifs* avoient, comme les *Arabes*, deux autres *Epoques*, celle des *bêtes à dé-cimer*, commençant au premier du mois qu'ils appelloient *Plul*, qui répond à notre mois d'*Août*, & celle des *arbres*, qui commençoit au premier jour de *Shebat*, qui est notre mois de *Janvier*.

Je passe à la *sixième* & à la *septième Figure*, qui sont proprement les *Ephemerides* du mois courant : les *mouvements Celestes* y sont marquez selon les supputations différentes que l'on vient d'expliquer. Je ne ferai d'observations que sur la *colonne* qui a pour titre *Evenemens mémorables* : il y en a huit de marquer. Le *nouvel an Sultanique*, comme qui diroit le *nouvel an Imperial*, parce que c'est celui que la *Perse* célèbre, qui est à l'entrée du *Soleil* dans le *Belier* : & le *nouvel an Cosranique*, qui étoit le commencement de l'année selon une *Epoque* dont les *Tartares* se servoient anciennement, & qu'ils appelloient *Cosranique*, ou *Royale*, dont l'usage est aboli depuis long-tems. *Cosranique* vient de *Cosrou*, qui est le nom d'un des plus fameux Rois de *Perse* dans la vieille histoire. Le *troisième Evenement* est appelé la *Nuit de la puissance*, & c'est une Fête de la *Religion*, instituée pour conserver

la mémoire du ravissement de *Mahomed* au *Paradis*, où il reçut de *Dieu* les instructions & les ordres pour la publication de sa nouvelle *Religion*, comme il le fit accroire aux *Arabes*, qu'il séduisit. *La coupure de la Lune* est une autre imposture semblable de ce *faux Prophete*, qui assuroit d'avoir fait descendre la moitié de la *Lune* en terre, d'où après en avoir fait le tour elle étoit allée se rejoindre à son autre moitié, & cela pour prouver à une troupe d'Incredules, qui l'étoient venu trouver, la verité de sa nouvelle Doctrine. Les *Turcs*, qui croient, comme les *Persans*, à ce prétendu miracle, en marquent le jour, une semaine plus tard, ce qui est ici observé. La Fête ne consiste qu'à faire si l'on veut quelques prieres particulieres cette nuit-là; car il faut observer qu'il n'y a point de Fête commandée dans la *Religion Mahometane*, de sorte que le travail y soit défendu, comme je le dirai plus amplement au *Traité de la Religion* dans le Volume suivant. Le mois *Turquesque*, dont le premier jour est ici marqué pour un des huit événemens, est un des mois de cette supputation de *douze années revolues*, dont j'ai parlé, & le mois de *Mebr de Yazdigerd*, est le septième mois de l'*Epoque de Yazdigerd*, dont j'ai parlé aussi. Le commencement du chant des rossignols est une Fête des anciens *Arabes*, pour solemniser le retour du tems chaud. Ils avoient une autre Fête pour se réjouir du départ de l'Hiver, laquelle est marquée au douzième mois dans cet *Almanach*: elle est nommée la venue des *Cigognes*, parce que cet oiseau, selon leurs observations, ne vient que quand le froid est passé. Toutes ces obser-

observations de tems sont faites particulièrement pour l'instruction de ceux qui étudient l'*Astronomie* ancienne & moderne , & l'*antiquité Arabesque* ; car il faut observer , que les *Arabes* ne comptoient point d'abord le tems , comme on a fait depuis , par les passages du *Soleil* dans les *Signes* du *Zodiaque* , ce qui fait à present nos *mois* : ni par ceux de la *Lune* dans les mêmes *Signes* , ce qui fait leurs *mois* ; mais par les saisons. Ils divisoient l'*an* en quatre saisons , comme on a toujours fait , lesquelles ils appelloient , *Été* , *Hiver* , *Printems premier* , & *Printems second* , comme je l'ai observé : après ils subdivisoient ces quatre parties en quatre autres , qu'ils appelloient le mélange de l'*Hiver* & du *Printems* , le mélange du *Printems* & de l'*Été* , & ainsi des autres ; après ils distinguoient les tems d'*Hiver* & d'*Été* en grand & en petit , ils appelloient le tems du grand froid , le grand *siclé* , & aussi la quarantaine , parce qu'il duroit quarante jours , & le tems que le froid est moindre , ils l'appelloient le petit *siclé* , qui n'en duroit que vingt , & ils appelloient le tems du chaud , *ziemreb premier* , *second* , & *troisième*. Ils observoient encore les nuits des *Solstices* , & des *Equinoxes* , qu'ils savoient bien remarquer , sachant en quel jour de la saison elles arrivoient ; enfin ils avoient de cette maniere , qui paroît rustique , un *Almanach* , qui les guidoit assez exactement pour les besoins de la vie , & pour leurs occupations ordinaires. Il faut remarquer qu'il y avoit des *Tribus* entre les *Arabes* , où l'on divisoit au contraire l'*année* en six parties principales , & non en quatre.

Dans l'*Almanach Persan* il y a onze autres *Tables* pareilles, pour les autres *mois* de l'année, & une autre après de *cinq jours*, qui sont les *jours* qu'il y a par-dessus les *trois cens soixante jours* de l'an, & qu'on peut appeller *intercalaires*; cette dernière *Table* est appellée *Kamze Mouztereze*, c'est-à-dire, les *cinq jours dérobez*; on les appelle aussi en *Persan* *Andergeat*, comme qui diroit *jours entez sur le tems*. La *Table* de l'*Almanach*, que j'ai traduit, est de *six jours*, au lieu de *cinq*, parce que l'an est *bissextil* ou *embolismeen*: elle est de *six jours* tous les *quatre ans*, de même que notre *mois* de *Février* est de *vingt-neuf jours* tous les *quatre ans*; mais au lieu que nous entremettons un *jour* dans un de nos *mois*, l'*Epoque Solaire* des *Persans* moderne ayant tous ses *mois* de *trente jours* également, comme j'ai observé que leur *Epoque Solaire* ancienne, ou de *Tazdigerd*, l'avoit; elle ajoute *cinq jours* au bout, & *six jours* tous les *quatre ans* une fois, pour achever l'année, afin de ne la recommencer qu'au vrai point de l'*Equinoxe*. Mais il y a là-dessus deux différences entre leur ancienne & leur nouvelle *Epoque Solaire*: la première est, que dans l'ancienne *Epoque* les *jours additionnels* se mettoient entre le premier & le second *mois*, comme nous le pratiquons; & que dans la nouvelle ils se mettent à la fin du dernier. La seconde différence est, que dans la nouvelle *Epoque* le *jour intercalaire* se met tous les *quatre ans* à la manière des *Grecs* & des *Romains*, au lieu que dans l'ancienne *Epoque* on n'intercaloit point: il n'y avoit point d'an intercalaire ou *embolismeen*; mais pour ajuster le calcul & le nombre des jours au cours

DESCRIPTION DES SCIENCES. 135

cours du *Soleil*, on faisoit l'*an* de *treize mois* tous les *six-vingt ans*; ce *treizième mois* étoit appelé comme le *douzième*, & alors le premier jour de l'*an* revenoit au vrai point de l'*Equinoxe*, au lieu qu'auparavant il en étoit éloigné d'un *mois*. La raison qu'avoient les *Perses* de n'*intercaler* point, c'est qu'ils croyoient que chaque jour du *mois* avoit son *Ange tutelaire*, établi sur ce jour-là, & non sur d'autre, à cause de quoi ils apprehendoient, que le jour *intercalaire* n'étant sous la garde d'aucune *Intelligence celeste*, il y arriveroit mille malheurs. Comme le *compte Solaire* ne sert que pour l'*Astronomie*, cette *Interpolation* ne fait point de peine. Les Auteurs *Arabes* rapportent, que du tems de *Mahomed* on *intercaloit* aussi le *mois Lunaire* de *onze jours*, pour conserver l'harmonie entre la supputation commune, & le cours du *Soleil*, c'est-à-dire, afin que les *mois* revinssent toujours à peu près dans le même tems. Cela se faisoit avec grande raison, parce qu'autrement les *mois* changent de place, étant chaque *année* plus près, ou plus loin de l'*Eté*, de *onze* ou *douze jours*, & ainsi, par exemple, le *Pélerinage* qui avoit été premierement institué dans un *mois* d'*Eté*, venoit à tomber dans l'*Hiver*, auquel tems ce *Pélerinage* étoit non seulement incommode, mais aussi très-dommageable à leurs affaires. Ces mêmes Auteurs rapportent, que cette manière d'*intercaler* étoit de tems immémorial entre les *Arabes*, comme il paroît par leurs *Pélerinages*, qui commençoient toujours au vingtième du *mois* de *Zilba*, & toujours au tems des fruits; de sorte qu'il est difficile de savoir, si les *Arabes* avoient

avoient pris des *Juifs*, ou leur avoient donné les *mois intercalaires*, qu'ils appelloient d'un terme qui veut dire *delai*. Les *Arabes* prétendent, que c'est *Abraham* qui institua le Pèlerinage de la *Mecque* en cetems-là. Mais *Mahomed* en établissant sa nouvelle *Religion*, abolit cette coûtume d'*intercaler*, disant qu'il ne falloit pas régler le *service de Dieu*, sur sa commodité, & sur ses affaires: mais qu'il falloit au contraire reduire toutes choses au *service de Dieu*; qu'ainsi pour faire paroître sa pieté, il falloit faire en *Hiver* comme en *Été*, le Pèlerinage commandé de *Dieu*, & garder le Jeûne en *Été* comme en *Hiver*, selon qu'il échéoit, sans avoir égard ni à la fatigue des voyages durant l'*Hiver*, ni à l'austerité du Jeûne pendant l'*Été*.

Outre les révolutions de tems *Solaires* & *Lunaires*, qui sont marquez dans ces *Tables Astronomiques*, & les *Fêtes Civiles*, il y a aussi les *Fêtes de Religion*, comme nous avons les nôtres dans nos *Almanachs*. Je n'en ferai point mention en cet endroit, les ayant exactement observées, jour par jour, dans le Volume suivant.

Après les *Tables Astronomiques*, il y en a deux autres, qui sont les dernières, dont la première, qui est la *Figure* marquée huit, est une *Table* du mouvement prétendu, & imaginaire, de huit *Etoiles* inconnues à notre monde, & aux *Astronomes Persans* modernes; mais dont l'institution leur est venue des *Tartares*, de main en main, par une très-ancienne tradition. Des gens Savans en *Perse* m'ont dit, que ce sont les *Tartares* du *Cathay*, qui ont les premiers fait une *Table* de ces huit *Etoiles*;
& en

& en ont ensuite infatué les autres *Tartares*, voisins de la *Perse*. Soit que cette imagination vînt des *Chinois*, de qui ils sont si proches voisins, soit qu'ils l'eussent trouvée eux-mêmes : les noms de ces huit Etoiles sont, *Zouel*, *Katrib*, *Aatit*, *Aanim*, *Sermouch*, *Kelab*, *Zouzenab*, *Keid*, *Lebioni*. On les appelle communément *Sekis yeldous*, mots *Turquesques*, qui signifient les huit Etoiles. On dit qu'elles sont errantes, & qu'elles ne se voyent que fort rarement, & par hazard. Les *Tartares* comparent leur cours aux sauts & aux bonds d'un chameau en chaleur, qui va paissant çà & là, sans garder de route. Le chemin que la *Table* de leur mouvement leur fait faire, montre l'absurdité de leur *Theorie*, étant impossible naturellement que des *Globes* fassent en trois mois ce que la *Table* fait faire à ces Etoiles en un jour. Il est aisé de voir que les *Astrologues Persans* ne conservent cette ridicule *Table*, que pour multiplier leurs *Pronostics* & les enchantemens de leur *Science judiciaire*.

La neuvième Figure est la *Table* des Eclipses de l'année. Le mot d'Eclipse en *Persan* est *Kesouf*, qui signifie *caché*. Les *Almanachs Persans* ne marquent point au titre de la *Table* si l'Eclipse est *Solaire*, ou *Lunaire*, parce qu'on prétend que ceux qui regardent leurs *Ephemerides*, jugeront aisément par l'observation même, si les Eclipses, qui y sont prédites, sont de *Lune*, ou de *Soleil* : à cause que l'Eclipse de *Soleil* n'arrive jamais, que quand la *Lune* est nouvelle, & l'Eclipse de *Lune*, que lors qu'elle est pleine.

Pour ce qui est du *Pronostic*, je dirai franche-

chement, que d'abord je n'en faisois pas plus de compte que de tous les *Pronostics* de nos *Almanachs* : m'imaginant que les *Astrologues Persans* mettoient, comme les nôtres, des *Pronostics* à l'aventure ; mais je changeai d'avis, en apprenant la mort d'*Abas second*, âgé seulement de trente-huit ans, qui étoit au commencement de l'année, dans une parfaite santé ; car en effet ce Prince semble être montré au doigt dans le *Pronostic* : de même que la nature de la maladie dont il mourut, qui fut une apostume, causée par le mal venerien, laquelle lui perça le gosier, en sorte qu'il ne pouvoit rien avaler, tout sortant par cette ouverture, qui lui rendoit la bouche toute de travers ; chose non seulement extraordinaire, mais même surprenante en un Roi de *Perse*, qui a toujours son Serrail rempli des plus belles filles de son Royaume, qu'on lui envoie de toutes parts avant que d'avoir jamais vû d'hommes.

J'ai ajoûté aux *Tables* de l'*Almanach* deux *Tables* des *Arcs diurnes*, & une *Table* des *élevations* du *Soleil* sur l'*horison* d'*Ispahan*, ayant crû qu'elles seroient agréables & utiles aux gens curieux de *Mathématique*.

CHAPITRE X.

De la Divination.

LEs *Persans* appellent le sort *Nasib*, qui veut dire proprement le *destin*, la part de bien ou de mal, qui est assignée à chacun, & qui lui doit arriver immancablement. On a vû dans le Chapitre précédent, combien ils sont

sont curieux de l'*avenir*, combien ils sont persuadés que les *Astres* le découvrent, & que ces corps celestes sont tellement la cause, non seulement des accidens naturels, mais aussi des actions morales, qu'on peut prévoir par leur mouvement à quoi les hommes se porteront, & quelle sera leur humeur, & leur conduite envers les autres. Ils croient par un pareil égarement que *Dieu* révèle l'*avenir*, quand on en recherche la connoissance par le *sort*, quel qu'il puisse être; de manière, que ce qui passe chez les autres hommes, pour être toujours des *cas fortuits* & un pur *hazard*, tel que le *jet* des *dez* par exemple, ou le *jet* d'une *pièce* en l'air à *croix* ou *pile*, lors que cela est fait avec quelque préparation, & dans un esprit de Religion, que ce *sort*, dis-je, est un *Oracle* par lequel *Dieu* révèle & nous déclare sa volonté, & sur lequel on se peut fier & on peut agir. J'ai rapporté au Chapitre précédent les noms de leurs plus fameux Maîtres en cet art mensonger, dont le principal nous est connu sous le nom d'*Alkindas*. Ils vous font nombre d'Histoires, ou plutôt de contes des choses les plus sectetes qu'ils découvrieroient chacun en leur tems tout-à-fait miraculeusement, s'il est permis de s'exprimer, comme ils font.

J'en rapporterai un exemple de leur grand devin *Alkindi*; qui étoit *Juis* de Religion & qui professoit l'*Astrologie Judiciaire* à *Bagdad*, ville capitale de l'Empire *Mahometan*, située sur le *Tigre*. Sa réputation allant toujours croissant par les prodiges de son art, les Docteurs *Mahometans* se souleverent avec furie contre lui, le traitant de *Magicien* & *sortier*. Un des plus éminens
l'ayant

l'ayant pris un jour à partie en présence de l'Empereur de Bagdad, qui étoit le Calife Almamoum, il lui demanda arrogamment ; qu'est-ce qu'il savoit donc en *Astrologie*, plus que les autres Professeurs de cette Science, pour s'élever comme il faisoit & se faire courir ? Je sai, lui répondit Alkendi, ce que vous ne savez pas ; & vous ne savez pas ce que je sai. On convint d'en venir à la preuve, & que le Docteur donneroit à deviner à son antagoniste. Ils tirèrent leur cercle vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu duquel chacun se mit, avec ses livres & ses instrumens. Le Docteur après bien du grimoire, prit un papier blanc, passa assez long-tems la plume dessus, comme s'il y eût beaucoup écrit, & à la fin il le plia fort serré & il le donna à tenir au Calife. Alkendi se mit à son tour après son grimoire, & après beaucoup d'agitation d'esprit & de corps, il s'écria tout haut parlant au Docteur : Vous n'avez écrit que deux mots sur le papier, dont le premier est le nom d'une plante, l'autre le nom d'un animal. Le Calife ouvrant aussi-tôt le papier, trouva avec la plus extrême surprise, qu'il avoit rencontré juste ; les deux mots étoient, *Assa Mousa*, la verge de Moïse. Le bruit de cette merveille s'étant répandu jusqu'aux extrémités de l'Empire, un des Disciples du Docteur Mahometan, qui étoit allé étudier à Balc, grande ville de la petite Tartarie, renommée alors pour ses Ecoles d'Astronomie, fut si indigné contre Alkendi de l'affront qu'il avoit fait à son Maître, qu'il résolu fermement de le tuer ; & pour cet effet il se munit d'un bon poignard, il partit de Balc, & après quelques 400. lieues de chemin il

DESCRIPTION DES SCIENCES. 141

il arrive à *Babylone*. Il prit jour pour l'exécution de son noir dessein qu'*Alkindi* faisoit leçon publique, & il va à son Ecole en habit d'étudiant son poignard sous sa robe. *Alkindi* s'étant mis à le regarder fixement dès qu'il fut entré, lui dit d'un ton d'inspiré. *Je sais qui vous êtes, & ce que vous ferez, vous vous appelez Aboumasar, & vous deviendrez un des grands Astrologues du tems; mais il faut pour cela quitter le motif sanguinaire, qui vous amène, & jeter ici au milieu de l'Ecole le poignard que vous avez apporté pour me tuer.* Aboumasar frappé d'étourdissement de ces paroles, comme d'un coup de foudre, se jetta à ses pieds avec son poignard, & il se mit à étudier ardemment l'*Astrologie*, où il excella dans la suite selon la prédiction d'*Alkindi*. Il est connu à nos grands *Mathématiciens* sous le nom d'*Aboumasar de Balk*.

Comme les *Persans* sont extrêmement infatués de la *Divination*, il ne faut pas s'étonner s'ils ont autant de créance, aux *Conjurations*, aux *Amulettes*, aux *Talismans*, & à toute sorte de *Magie*, comme je le vais dire, parce que c'est comme une suite de cette superstition.

Ils appellent la *Divination* de deux noms differens, *Asterleb*, c'est-à-dire, *inspection des Astres*, qui est proprement l'*Astrologie*, & *faal*, mot qui signifie dans son origine *acte ou effet*, mais qui est proprement ce que nous disons la *Magie*, & ce que les *Romains* appelloient l'*Art des Augures*. Ils l'appellent aussi *Ramle*, & sous ce mot ils comprennent, l'*Art des sortilèges*, & de la *Conjuration*. Les Professeurs de la *Divination*, sont les *Astrologues* dont j'ai
parlé

parlé dans le Chapitre précédent, qui par l'érection du *Thème Celeste*, pronostiquent tout ce qui doit arriver. Les Professeurs de la *Magie* sont dits *Ramals*, nom qu'on tient venir de *Ramnis Roi d'Egypte*, qui étoit un fameux *Magicien*. Les gens d'Eglise approuvent communément ces professions, & en exercent diverses parties. Pour ce qui est des gens doctes, quoi qu'il y en ait assez qui connoissent l'illusion & la vanité de ces *Arts Mensongers*, ils ne laissent pas de s'y laisser aller eux-mêmes fort souvent, tant l'esprit humain, sur tout dans ces Pais-là, est porté à la superstition.

Simia est le nom commun dont ils se servent pour dire la Magie, & ce terme vient d'*Isim*, qui veut dire *nom*, parce que la Magie opere particulièrement par les nombres, & par des points & des lignes tirées sur le papier, ce qui est proprement la Géomantie. On appelle aussi *Simia* la Science des noms des esprits, & de l'invocation avec lesquelles ils veulent être attirez.

La première sorte des *Divinations Magiques*, les plus employées, est celle qui se fait par les livres & particulièrement par l'*Alcoran* : ils l'appellent *Este Kare*, c'est-à-dire *recherche ou consultation*, & ils l'expliquent ainsi, *mech vered ba Koda Kerden*, c'est-à-dire *se conseiller avec Dieu*. Lorsqu'ils sont en peine de quelque chose, s'il la faut faire ou non, si elle aura un bon ou un mauvais succès : ils s'adressent à un Prêtre ou Ministre Ecclésiastique, & le prient de *consulter* la chose, ce qu'il fait avec plus ou moins de préparatifs, selon la qualité de la personne qui *consulte l'Oracle*. Il se purifie par l'*ablution*, met des *habits*

DESCRIPTION DES SCIENCES. 143

babits nets, fait des *prieres*, puis il prend l'*Alcoran*, & l'ouvre *au hazard*, & si le verſet ſur lequel il jette les yeux, contient un *commandement poſitif*, c'eſt un bon *Pronoſtic*, il faut faire la choſe; mais ſ'il contient un *commandement négatif*, c'eſt le contraire, il la faut laiſſer. Les plus célèbres Docteurs ſont les plus recherchez pour cet office, le peuple ſ'imaginant que Dieu révèle l'*avenir*, plutôt aux hommes Doctes & purifiez, qu'aux autres.

Voici deux autres fortes de *Magie*; la première eſt dite *Kiabetin*, c'eſt-à-dire, le *ſort des dez*, parce qu'il ſe jette avec huit dez paſſez en deux *axes*, quatre en chacun: les *dez* ſont de laton, gros comme nos plus gros *dez* d'ivoire, & cet *axe*, ou ce pivot eſt auſſi de laton; du reſte ces *dez* ont ſix faces comme les nôtres. Le *Devin* les roule ſur une petite table, en *marmottant bas*, des *prieres* & des *invocations*, puis il *explique* le ſens des *dez* montrant la *fortune majeure*, & la *fortune mineure*, ſelon les termes de l'Art. La ſeconde façon s'appelle *Narrijatchetrin jat*, c'eſt-à-dire les *peines* & les *angoiſſes*, terme par lequel ils entendent un grand Livre *in folio*, contenant environ *cinquante figures*, remplies de *marmouſets*, les uns représentant les *Signes Celeſtes*, d'autres leurs *Prophetes* & *Saints*. C'eſt-là proprement le *Ramle*, ou la *Negromancie Perſane*, qu'ils appellent la *Science du Prophete Daniel*, qui eſt leur *Cabale*. Le *Devin* trouve-là dedans tout ce qu'on lui demande, & ſur tout l'*explication des ſonges*, montrant à chacun ſon *ſonge* dans quelque *Table*, & lui en diſant le ſens qu'il lui plaît. Il y a des
bu-

bureaux de ces *Devins* en toutes les grandes villes de *Perse*, & à *Ispahan* il y en a en plusieurs quartiers, particulièrement vers le Palais du Roi, où l'on voit toujours force *badoux*. Je m'y suis arrêté souvent pour avoir le plaisir de voir la gravité du *Jongleur* & l'admiration des *miais*, lors qu'après un *Marmottage* de trois ou quatre minutes, il leur ouvre son livre subitement, avec une contenance d'*Inspiré*, & en montrant ces *grotesques*, leur dit, *regardez votre songe* & son *interprétation*, ensuite de quoi il fait rapporter à leur *songe*, tout ce qui se trouve dans la page. Pour mieux filouter, il vient de tems en tems à la boutique de ces *Devins des fourbes Apostez*, qui leur demandent de *deviner*, ce qu'ils ont dans la main ou dans la poche, & qui font d'autres semblables questions, pour imposer aux *Idiots*, qui s'attroupent en ces lieux-là.

Pour la *Magie* noire les *Persans* croient qu'il y en a une, & ils assurent qu'il y a un livre parmi eux, qui enseigne à faire obéir les *Démons*, lequel a été composé par *Salomon*, car ils croient sur la foi de *Joseph* Historien des Juifs & des *Talmudistes*, que ce sage étoit un très-grand *Magicien*. Ils sont très-empressez après cette *noire Science*, dont vous pouvez encore juger, combien ils sont infatuez, par le soin qu'ils prennent tous à se garantir des *sortileges*; mais assurément ils n'y savent rien du tout, & tous ceux qui se mêlent de faire *retrouver* les choses perdues, sont autant de fourbes, qui *consultent* seulement la *Physionomie* des gens accusez ou soupçonnez, & qui par quelque adresse *découvrent la vérité*.

Ils

Ils appellent les *Sorciers* ou *Fascinateurs* *bedchechm*, c'est-à-dire *yeux mauvais*, parce qu'ils *enforcelent* par leurs regards.

Mais les *Persans* sont encore bien plus possédez de la manie des *Talismans*, & des *Amulettes* contre les *sorts* ou *enchantemens*, comme on voudra les appeller. Ils les nomment *Telefin*, c'est-à-dire, *contenu* ou *arrêté*, & c'est apparemment d'où est venu le mot Grec, *telemaï*, & ils les nomment aussi *Teminé* qu'on fait venir du mot *Tummin* des *Juifs*. Je n'ai pas vu d'homme en Perse qui ne portât sur lui des *Amulettes*, & il y en a qui en sont tout chargez; ils les portent aux bras & pendus au col: ils en mettent aussi au col des animaux, & en pendent aux Cages des Oiseaux. Enfin comme la superstition est sans bornes, ils en attachent par tout, & pour toute sorte de sujets. Ces *Amulettes* sont des *inscriptions* sur du papier ou du parchemin, ou sur des pierres, comme des *Onyx*, des *Agathes*, des *Cornalines*, & plus communément sur le *Jadde*, qui est une pierre tendre assez ressemblante au *Jaspe verd*, que les anciens Médecins mettoient parmi les remèdes simples comme salutaire contre diverses infirmités, faites avec de grandes circonspections par égard aux *astres*, au jour, au lieu, à l'ouvrage, & avec d'autres *Observations* semblables, & ils portent ces papiers pliez & enfermez dans de petits sacs, grands comme le bout du pouce. Ces *inscriptions* sont ou des passages de l'*Alcoran*, ou des sentences de Saints, ou Prophetes, ou des rebuts de la *Cabale*: par exemple, contre le mal des yeux, ils portent pour *Amulettes*, un papier contenant ce passage de l'*Alcoran*, le *Fascinateur des Infidèles*.

dèles est sur le point de te venir crever les yeux. Les Commentaires de ce Livre portent, que du tems de *Mahomed*, il y avoit un fameux *Enchanteur* à la *Mecque*, qui tuoit les gens de son regard, & qu'ayant fait dessein de traiter de même *Mahomed*, l'*Ange Gabriel* avertit le *Prophete* de la venuë de ce *forcier*, dans les termes de ce passage, lequel *Mahomed* repéta contre l'*Enchanteur*, en le voyant entrer & lui creva les yeux à lui-même. Ils ont un Livre qui contient trente méthodes différentes de composer des *Talismans*, entre lesquels il y en a qui servent uniquement pour évoquer les esprits, & pour l'usage qu'il en faut faire selon ses desirs: les *Persans* appellent ces méthodes *rouh tabaref*, esprit de connoissance.

Ils se servent beaucoup de ces *Remèdes Magiques* & d'autres semblables dans les maladies, durant lesquelles ils se voient non seulement à tous leurs *Saints*, mais aussi à des *Saints* de toutes Religions; ils s'adressent aux *Gentils*, aux *Juifs*, aux *Chrétiens*, à tout le monde. Les *Chrétiens* lisent sur les malades l'*Evangile de Saint Jean* qu'on dit à la Messe; & les *Missionnaires Latins*, encore plus que les *Chrétiens Orientaux*, font métier de lire cet *Evangile*, sur les hommes, les femmes, & les enfans; ce qui ne peut passer que pour un *Acte Magique*; car vous concevez bien que les *Persans*, n'entendent pas plus le *Latin*, que les *Europeans* entendent le *Persan*; mais de plus cela doit être regardé, comme une grande profanation, puisque les *Mahometans* ne croient point au *Verbe Eternel* annoncé dans cet *Evangile*, mais ils croient au contraire nôtre Religion la plus fausse & la plus damnable. Ce pen-

pendant quoi qu'on en fasse honte aux *Missionnaires*, ils ne s'abstiennent point de cette mauvaise pratique, à cause que presque tous-jours on leur donne quelque chose pour cet office, ou à cause que cela les rend plus considérables. Les *Persans* pratiquent aussi envers les malades la *superstition* de tourner & retourner une demie heure autour de la tête, sur un bassin plein d'alimens, ou d'argent en disant des prières: & entr'autres, que ceci soit le sacrifice expiatoire des péchez, de tel, ô Dieu fais que ceci en soit la victime & paye pour ses péchez, & puis ils donnent le bassin aux pauvres. Ils croient que le mal du malade est attiré par ce qui est dans le bassin, & que le malade ne s'en ressent plus. Les femmes steriles sont les plus *superstitieuses* de toutes, car comme la sterilité est le dernier malheur en *Orient*: il n'y a chose au monde qu'une femme ne fasse pour en être délivrée. J'en ai vu qui ne sachant plus à quel *Saint* se vouer, s'en alloient en pelerinage à des *Eglises Chrétiennes*.

Outre ces *Talismans*, & ces sorts *Magiques*, ils en ont de plus simples qu'ils nomment *doûa*, c'est-à-dire des prières, & ceux-ci consistent en un ou plusieurs de certains passages de l'*Alcoran*, qui contiennent les *Almeazims*, comme ils les appellent, c'est-à-dire les *Grands Noms de Dieu*, ou les *Noms Ineffables*; car ils tiennent que qui sait ces *Noms*, fait tout & peut faire tout, & que les *Miracles* sont opérés seulement par la connoissance de ces *Noms*: de manière que quand *Dieu* vouloit revêtir quelque *Prophète* du don des *Miracles*, il ne faisoit que lui révéler la connoissance de quelqu'un de ces grands *Noms*, & le *Prophète*

pour se servir de ce don ne faisoit qu'en prononcer quelqu'un. On voit dans les boutiques pendus de ces *sorts-là* en *sachets plats* de plusieurs grandeurs, quelques uns étant semblables aux pelotons que l'on porte à la ceinture. Les gens dévots en portent toujours sur eux, un ou plusieurs, selon leur entêtement, attachez sur la peau ou sur la chemisette.

Les *Persans* sont *superstitieux* encore sur les *tems*, & sur les *jours* jusqu'à l'extravagance ou à la fureur, la plupart dépendant des *Astrologues* & autres *Devins*, comme un enfant de sa nourrice: par exemple, quand le Roi est en voyage, les *Astrologues* le feront lever de nuit lorsqu'il dort le plus fort pour le faire partir, le feront marcher durant le plus vilain tems, ou le feront séjourner lorsqu'il en a le moins d'envie, lui feront faire le tour d'une ville au lieu de passer au travers, le feront détourner du grand chemin, & cent autres corvées pareilles pour éviter le *Nebouffet*, comme ils parlent, c'est-à-dire le *malheur* ou la *mauvaise étoile*. Je me souviens que l'an 1668. la résolution ayant été prise de mettre une flotte sur la *Mer Caspienne*, pour s'opposer aux *Cosaques*, qui s'étoient jettés sur ses côtes; on perdit un mois de tems à l'exécution de ce dessein, parce que la *Lune* se trouvoit dans le *Signe du Scorpion*. Le peuple du *Pais* crioit au secours, & on leur répondoit de sens froid *Kamerbe akrebest*, la *Lune* est en *Scorpion*, le Prophète a dit que c'est un *aspect malin*; durant lequel tout est dangereux, il faut suspendre tout, & se bien garder de rien entreprendre. Quant à leurs *jours noirs*, ainsi qu'ils les appellent, c'est-à-dire *malheureux*,
ils

ils en ont divers : le plus redouté est le *dermier Mecredi du mois de Sepbar*, qu'ils appellent *charambé soury*, c'est-à-dire, *Mecredi de malheurs* : mais en général Mecredi est un jour blanc, comme ils l'appellent, c'est-à-dire un jour heureux, & cela, disent-ils, parce que la lumière fut créée ce jour-là : aussi ne commence-t-on que ce jour-là toute sorte d'application à l'étude & aux lettres. Il ne faut pas oublier ici la crainte que les *Persans* ont des *imprécations*, comme produisant nécessairement un effet fatal ; j'ai vû en diverses requêtes présentées aux Ministres d'Etat, & au Roi même pour dernier argument ces mots *mebadé Kebé estbed donacheved* ; de peur que le refus n'attire quelque *méchante priere*, c'est-à-dire de peur qu'on ne fasse des *imprécations* contre vous.

CHAPITRE XI

De la Philosophie.

LEs *Persans* ont la *Philosophie* dans toutes ses parties de même que nous l'avons, & ils l'appellent comme nous du mot Grec *Philosofy*, mais plus communément *Hekmet*, c'est-à-dire la *Science par Excellence*. Ils divisent celle-ci en deux branches, la *Metaphysique* du Collège & la *Théologie* de l'Ecole, comme l'on l'appelle : ils donnent à cette Science ici le nom d'*Elm el Kelam*, c'est-à-dire la Science de la parole, parce qu'elle apprend à parler correctement de Dieu & de ses attributs, & c'est ici dessus que les *Théologiens Persans* different merveilleusement

entr'eux, & qu'ils se persécutent sur des matieres, qui ne sont que de pure spéculation. Ils tiennent pour certain que la Philosophie ancienne étoit divisée en deux sectes, l'une appelée Thebaion, qui ne reconnoissoit point de cause immatérielle: l'autre qui posoit pour principe un esprit moteur de la matière, & celle-ci étoit appelée *Elaioun*. A présent ils nomment la *Logique* ou *Dialectique*, *Elm-el-tekbir*, c'est-à-dire, la Science de l'Interprétation, la *Physique*, *Elm tebia*, c'est-à-dire, la Science de la Nature, & la *Metaphysique*, *Elm simabedeltebia*, c'est-à-dire, la Science par dessus la Nature. La Philosophie de tout l'Orient est la *Peripateticienne* généralement parlant. Les Arabes, ni les Persans, qu'on peut appeller leurs Disciples, ne connoissent que peu ou point *Platon* ni les autres Philosophes, qui l'ont précédé; cependant quoi qu'*Aristote* soit leur grand Maître en Philosophie, ils le lisent peu dans le texte, mais ils s'en servent avec la *Glose d'Avicenne*, qu'ils nomment *Aboufina*, qui est *Avicenne*, la *Glose* & le *texte* confondus & mêlez ensemble. Bien des gens en Europe croient qu'il y a des traites d'*Aristote* en langue Arabe, qui ne se trouvent plus en Grec, mais cette opinion est née comme je croi, de ce que nous prenons pour Ouvrages d'*Aristote*, ce qui doit être rapporté à ses *Commentaires*. On m'a montré des livres d'*Aristote* en Arabe traduits mot à mot sur le Grec, mais comme je l'ai dit-il y a peu de Gens qui les lisent dans l'*Original*: la plupart des gens Doctes les lisant mêlez avec des *Commentaires*. Il faut observer que presque tous les Arabes & les Persans, qui ont commenté

Aristo-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 171

Aristote, comme entr'autres *Avicenne*, & le fameux *Coja Nessir* dont j'ai parlé; (car pour ce qui est d'*Averroes* les *Persans* en ont fort peu de connoissance; il faut observer, dis-je, que ces Auteurs ne se sont pas attachez aveuglément à ses sentimens, ils en suivent souvent d'autres, & corrigent même ceux de cet Auteur, sous prétexte qu'ils ont été mal copiez ou mal traduits. Un Auteur, nommé *Abonsaied Aly*, a plus fait, car il a écrit contre divers passages de sa *Metaphysique*, & prétend prouver entr'autres choses, qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait plus de *sept Cieux*, comme *Aristote* le suppose.

J'ai dit que les *Persans* divisent toute la *Philosophie* en trois parties, la *Physique*, la *Metaphysique*, & la *Logique*. J'ajouterais ici qu'ils reduisent à ces trois parties, non seulement toute la *Philosophie*, mais aussi toutes les *Sciences*; par exemple, sous la *Physique* ils enferment les *Mathematiques* & la *Medecine*, sous la *Metaphysique* ils comprennent la *Théologie speculative & morale*, & la *Jurisprudence*, & sous la *Logique* ils reduisent la *Rhetorique* & la *Grammaire*.

La plupart de leurs Auteurs ont été, jusqu'à ces derniers tems, de l'opinion des Anciens, touchant l'inhabitabilité de la plus grande partie de la terre, pour me servir de ce terme; croyant qu'il n'y avoit point d'*Antipodes*, qu'il n'y avoit même que le tiers de la terre d'habité, & que la terre étoit dans la mer, & y nageoit comme un *Endioné* en un rond d'eau, qui est la comparaison dont ils se servent. *Endioné* est une *Pateque*, ou *Melon d'eau*. C'étoit là l'ancienne opinion des *Philosophes*,

VOYAGES DE MR. CHARDIN.

& sur tout des anciens *Chrétiens*. Cependant les *Persans* montrent les *Oeuvres* d'un vieux Auteur, d'environ huit cens cinquante ans, qui étoit d'opinion que le monde étoit habité tout à l'entour, & qu'il y avoit des *Antipodes*. Mais son opinion étoit tenue pour si extravagante, que ses écrits ne se fussent jamais conservez, n'étoit qu'ils sont excellens d'ailleurs, & sur tout pour les *Mathématiques*. Les voyages des *Europeans* en leur País, par le grand tour de l'*Afrique*, les a fait revenir à la verité de son opinion. Les *Persans* tiennent la pluralité des Mondes, & c'est à ce dogme qu'il faut rapporter le titre qu'on donne au Roi de Perse entre ses autres qualitez, savoir *Kebla gehom-vegehanion*: c'est-à-dire, Centre ou Soleil du Monde & des Mondes, pour dire, Les Mondes separez de celui où nous sommes.

La Philosophie d'*Epicure* & de *Democrise* n'est point connue en Perse, mais bien celle de *Pythagore*, qui est la grande & universelle Philosophie des *Indiens*, & de tous les Peuples *Idolâtres* de l'*Orient*. Cette Philosophie est enseignée entre les *Mahometans*, & sur tout entre les *Persans*, par une Cabale de gens, particulièrement qu'on appelle *Soufys*. C'est une Secte ancienne & célèbre, mais qui est pourtant peu connue, parce que sa doctrine est toute mystérieuse, & que ceux qui la professent se font une affaire principale, de n'en reveler le fonds que très-discretement, & de telle manière que la Religion ni la Philosophie du País n'en soit point troublée. Je rapporterai ici ce que je sai de cette fameuse Secte.

Le nom qu'elle porte est celui de *Soufy*, dont l'origine est fort contestée: il y a des gens

gens doctes qui prétendent que c'est le nom d'une *Tribu d'Arabes*, de laquelle l'Auteur de cette Secte des *Soufys* étoit originaire. Mais ils ne conviennent pas comment s'appelloit cette *Tribu*: les uns tiennent qu'elle s'appelloit *Alsonfa*, comme qui diroit *race dorée*; & d'autres disent qu'elle s'appelloit *Alsaphan*, c'est-à-dire, *la race des Purs*, parce que cette *Tribu* étoit tenue pour plus dévote & plus Religieuse que toutes les autres, à cause qu'elle s'étoit particulièrement consacrée au service du *Kaaba*, qui est une Chapelle à la *Mecque*, que l'on tient avoir été l'*Oratoire du Patriarche Abraham*. Ils ajoûtent que l'on donna ce nom à la Secte des *Soufys*, à cause de la ressemblance qu'il y avoit entr'eux, tant sur l'austerité de la vie, & sur la régularité du Culte, que sur l'affectation de sagesse & de pureté extraordinaire dont ils se revêtoient. D'autres Auteurs font venir ce nom d'un *Portique du Temple de Medine*, bâti par *Mabomed*, pour servir de couvert à certains dévots, qui ayant abandonné leurs maisons & leurs biens pour le suivre, se retiroient-là pour mieux étudier sa nouvelle Religion. D'autres disent que ce mot de *Soufy* vient de *Soû*, qui est le nom d'un *Bourg d'Arabie*, proche d'*Alep*, où l'on fabrique beaucoup de Camelot, & de *Fy*, qui est en *Arabe* notre préposition *Dans*; & qu'on nomme ainsi ces *Sectaires*, à cause de la simplicité de leurs habits, tous faits de laine. Quelques-uns encore dérivent ce nom d'un certain *Alsonfy*, Docteur célèbre, qui florissoit durant le troisième siècle de l'Ere *Mabometane*, & qui fut, disent-ils, l'Auteur de cette rigide & austère Secte des *Soufys*.

Mais les *Persans* ne conviennent pas de cette Etymologie, prétendant que la *Secte* dont je parle, étoit fondée dès le second siècle de cette *Epoque*. D'autres font venir le terme de *Soufy*, de *Saf*, qui veut dire *ordre*, *rang*, comme pour dire que ces gens-là tiennent le premier rang entre les *Sectes Religieuses*; & d'autres enfin le font venir du terme Grec *Sofos*, qui veut dire *Sagesse*, parce que ces *Soufys* étoient estimez les vrais *Philosophes*, ou les vrais *Sages* du *Mahometisme*.

Mais assurément les deux plus communes Etymologies de *Soufy*, sont les mots de *Safa*, qui signifie *pureté*, & de *Souf*, qui veut dire *laine*, ou plutôt *poil de chevre* (car il n'y a point de *laine* en *Arabie* :) l'une & l'autre Etymologie a beaucoup de vrai-semblance. Ceux qui tiennent pour la premiere disent, que les *Soufys* prétendant être plus reformez & plus purs que les autres dans leurs *opinions* & dans leurs *mœurs*, on leur donna le nom de *Soufys*, comme qui diroit *les plus purs*; & *Scaliger* entre les savans Critiques de notre *Europe*, est fort de cette opinion, se moquant de ceux qui tiennent pour l'autre. Mais si l'Etymologie qu'il approuve étoit juste, il faudroit appeller les gens de cette *Secte* *Scphis*, & non *Soufys*. L'opinion commune des *Orientaux* est pour l'autre Etymologie, disant qu'on nomme ces gens *Soufys*, à cause qu'ils renoncèrent publiquement à toute sorte de *lux*e & d'*aise* du corps, ne s'habillant que de *poil de chevre*, qui est l'étoffe ordinaire des habits en *Arabie*, & où l'on en fait de longues *robes* ou *vestes*, qu'on appelle *haba*, qui sont fort fines. Ce qui me fait croire que cette

Ety-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 155.

Etymologie est plus sûre que les autres, c'est que les *Mahometans* dévots, sur tout les gens d'Eglise, & les gens de Lettres, ne s'habillent que d'étoffes faites de ce *poil*, & que les plus grands Seigneurs même quand ils veulent faire leurs *prieres*, ôtent leurs habits précieux d'or & de soye, & se vêtent de ces *vestes* de *poil de chevre*. Les *Prophetes* sous l'Ancien Testament, & les *Hermites* & *Cenobites* des premiers siècles du *Christianisme*, se vêtoient apparemment comme font ces *Soufys*, & ils en faisoient gloire comme le font ces *dévots Persans*.

On est aussi en différent sur letems de l'origine de cette *Secte*; mais la plus commune opinion en marque la naissance à l'an 200. de l'*Hegire*, par un *Cheic Aboufahid*, fils d'*Abouelkbair*, qui eût beaucoup de *Sectateurs* & de *disciples*, parce qu'il étoit grand *Philosophe*; homme fort austère, & qui prétendoit à une plus étroite observance de la *Religion Mahometane* que tous les autres *Docteurs*.

Ils ont un Livre où tous leurs *sentimens* sont recueillis, tant sur la *Philosophie* que sur la *Theologie*, lequel on peut appeller leur *somme Theologique*. Ils le nomment *Gulchenras*, c'est-à-dire, *Parterre de Mystères*, pour donner à entendre que c'est une *Theologie mystique*. Cependant il ne laisse pas d'être très-difficile de savoir bien précisément les *sentimens* & la *discipline* de ces *Soufys*, comme je l'ai dit; car c'est une *Cabale* où l'on est difficilement initié, & où le secret est le premier & le plus important précepte. Ils disent sur cela, que la *vraye sagesse* ayant eu pour but le repos & la tranquillité de la société,

aussi-bien que celle de l'esprit : il ne faut point troubler cette tranquillité publique, en s'élevant contre les dogmes reçus. *Si vous ne doutez point*, disent-ils, *de l'opinion de vos Peres*, tenez vous y, elle vous suffit. *Si vous en doutez*, recherchez la vérité doucement, & sans inquiéter les autres. Ils disent, conformément à ce principe, que les sentimens des Sages doivent être de trois espèces : La première consistant dans les opinions du Pais, comme, par exemple, la Religion dominante, & la Philosophie reçue. La seconde, dans les opinions qu'il est permis de communiquer à tous ceux qui sont dans le doute, & qui recherchent la vérité. La troisième, dans celles qu'on garde pour soi, & dont on ne confere qu'avec les gens de même sentiment. Ils appellent le doute la clef de la connoissance, sur quoi ils alleguent cette Sentence : *Qui ne doute point n'examine point, qui n'examine point ne découvre point, qui ne découvre point est aveugle & demeure aveugle.*

Mais pour venir au fonds de leur Philosophie. On leur impute d'être du sentiment de Pythagore, & de croire la grande Ame du monde. On rapporte que leurs principaux Docteurs disoient, en parlant d'eux-mêmes, *Hackmenem*, je suis ce qui est, c'est-à-dire, l'Etre véritable ; ce que vous voyez est comme un habit qui couvre l'Essence Eternelle infinie, que l'on appelle Dieu. Les dévots Mahometans les accusent nettement d'être Athées, ne croyant point de Dieu, ni de resurrection, & ils font courir entr'eux ce Distiche, qu'ils disent être le mystère des Soufys.

Yek Vojouâ amed vely souret azar.

Kesret souret ne dared abtebar.

C'est-

C'est-à-dire :

Il y a une seule Essence, mais il y a mille formes ou figures.

La forme d'aucune chose n'a point de consistance ou de réalité.

Ce qui vaut autant à dire, que tout ce qui paroît à vos yeux n'est que des *figures diversifiées* d'une même *Essence immuable*. Je me souviens d'un Prédicateur à *Ispahan*, qui prêchant un jour dans une place publique, parla furieusement contre ces *Soufys*, disant qu'ils étoient des *Atbés* à brûler, qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre ; & que de tuer un *Soufy*, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Cinq ou six *Soufys* qui étoient parmi les auditeurs, se jetterent sur lui après le Sermon, & le battirent terriblement ; & comme je m'efforçois de les empêcher, ils me disoient, *Un homme qui prêche le meurtre, doit-il se plaindre d'être battu ?*

Ils se défendent cependant fortement de l'*Atbeïsme*, & se vantent au contraire de communiquer avec Dieu : & ils ne parlent continuellement que de *révelations* & d'*unions* avec l'*Etre suprême*, à la manière des *Enthousiastes*, ou des *Inspirez*. Ils s'assemblent les soirs pour faire les *Commémorations de Dieu*, comme ils parlent ; & voici de quelle manière ils font leurs *dévotions*. Ils se prennent par la main & tournent en branlant la tête, & criant de toute leur force l'un à l'autre, *Hou hou*, c'est-à-dire, *Dieu*, ou l'*Etre par soi*. Ils font cela jusqu'à ce qu'ils écument, qu'ils soient hors d'haleine, & qu'ils tombent à terre. Quand

158 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

ils font revenus à eux , ils se tiennent affis , & puis recommencent leur branlement de tête & de corps ; & leur *repetition* du nom de *Dieu*. Ils appellent cela se mettre en *extase* ou s'*unir à Dieu*. Ils disent qu'ils entrent encore d'une autre manière dans le *transport* ou le *ravissement* ; qui est de se tenir la tête droite inclinée , & de se regarder fixement le bout du nez ; cependant ils se servent plus communément du *Chant* , de la *Danse* , & de la *Musique* , disant qu'ils produisent plus sûrement leur *extase* , par laquelle il faut entendre un étourdissement , de même qu'en ces *faux Prophetes* , dont il est parlé au dixième Chapitre du premier Livre de *Samuël* , qui me paroissent tout-à-fait semblables aux *Soufys*.

Ces *Soufys* enseignent que par un entier détachement des choses de la terre , & par l'union spirituelle avec *Dieu* , on s'élève jusqu'à l'*extase* , on est inspiré comme les *Prophetes* , on connoît l'avenir , & on sent par intervalles les felicités du *Paradis*.

Entre tous les moyens qu'ils proposent pour s'unir à *Dieu* , ils recommandent le jeûne , & ils en font de si austères , qu'on peut dire qu'ils font sans exemple , car ils en font de cinq & six jours de suite à ne manger que des fruits secs ; d'autres de vingt-quatre heures , à ne manger rien du tout ; & enfin ils en font un tous les ans , qui dure quarante jours. Le tems de le faire n'est pas réglé , mais chacun le commence quand il lui plaît : & voici de quelle maniere ils l'observent. Ils s'enferment dans une niche durant ces quarante jours , s'empêchent de dormir tant qu'ils peuvent , & se reduisent enfin à si peu d'alimens,

DESCRIPTION DES SCIENCES. 159

mens, que les derniers jours ils ne mangent que douze amandes en vingt-quatre heures. Leur occupation durant ce long terme n'est autre chose que la méditation, penser à Dieu, & faire des actes d'amour Divin. Mais après tout, le fruit de cette austère retraite est de revenir remplis de mille chimères formées dans leur pauvre cerveau creux, qu'ils appellent des visions, en disant : *Dieu nous a dit cela, nous lui avons fait telle question, & il a répondu telle chose.* J'en ai vu qui me paroissent tout-à-fait extravagans, & qui se croyoient pourtant dans le meilleur sens du monde. Ils se vantent de savoir l'avenir, & même de connoître le cœur & les pensées des gens ; mais je n'en ai jamais vu d'expérience.

Lors qu'on leur objecte qu'il n'y a rien de sensé & de suivi dans leurs sentimens, & que leur secte est pleine de gens stupides ; ils répondent qu'il faut s'en prendre à notre incrédulité, que leur *Religion* se fait sentir mieux qu'elle ne se fait entendre, que c'est une lumière intérieure, qui est ineffable, quoi que fort claire ; & qu'en vain nous prétendons traiter de leurs *Mysteres* par la voye de nos *Sciences*, comme *Logique* & *Physique*, puisque ce sont toutes inventions humaines qui couvrent la lumière plutôt que de la découvrir.

Ils entendent spirituellement tout l'*Alcoran* & spiritualisent de même tous les préceptes, qui regardent le *culte* & la *Religion extérieure* ; & quoi qu'ils pratiquent les purifications corporelles comme les autres *Mahometans* : ils n'en font nul compte dans le fonds, disant que

que tout le *culte* de *Dieu* est interieur, & c'est particulièrement de ce *dogme* que naît la haine que leur portent les Gens d'*Eglise*.

Pour eux ils font profession d'aimer tout le monde & de ne maudire personne, regardant tous les hommes, comme des productions d'un Pere commun, & les diverses *Sectes* des hommes, comme les divers esclaves & serviteurs d'un même Souverain. Ils enseignent que les joyes du Paradis, consistent dans une connoissance intime de *Dieu*, & dans une union étroite avec lui; comme au contraire les peines de l'*Enfer* consistent en un regret d'en être séparé. Ils ajoutent que les sens néanmoins auront aussi leurs joyes ou leurs douleurs, par des objets que *Dieu* créera proportionnez à leur capacité.

Un *Capucin* qui a demeuré à *Ispahan* près de quarante ans, nommé le Pere Raphaël du *Mans*, m'a montré plusieurs fois un *Soufy*, qui avoit une si forte persuasion de la verité de sa *Religion*, & de la fausseté de toutes les autres: qu'il lui proposoit de faire preuve qui d'eux deux étoit dans le bon chemin, par qui se feroit le moins de mal en se précipitant ensemble du haut en bas de la maison. Raphaël, lui disoit-il, *montons tous deux sur la terrasse, & nous jettons en bas en nous tenant par la main. Si je me fais le plus de mal je serai de ta Religion, sinon tu te feras de la mienne.*

J'ai dit que les Gens d'*Eglise* détestent ces *Soufis*, les Magistrats leur font aussi la guerre, parce que leurs jeûnes & leurs extases les détachent trop du monde, & leur font négliger le soin des choses auxquelles on est obligé continuellement dans la société. Les hommes

DESCRIPTION DES SCIENCES. 161

mes par la pente naturelle qu'ils ont à la négligence, & à la paresse donnent aisément dans les Idées de Révelation, d'Union avec *Dieu*, d'extases, toutes choses opposées à l'application nécessaire aux besoins de la vie; c'est pourquoi on a intérêt que le monde ne s'entête pas de ces sortes d'*Opinions*, si contraires au bien de la société.

Cette *Secte* a produit divers Auteurs célèbres, & entr'autres un certain *el Fonaid*, qui a été surnommé le *Roi de la secte des Soufis*, non tant à cause de son grand savoir, qu'à cause de l'austerité de sa vie & de celle de ses Disciples; auxquels il enseignoit principalement le mépris du monde, comme le plus court & le plus sûr moyen d'arriver à cette contemplation, qui produit le commerce & la familiarité avec *Dieu*. Les Ennemis de sa *Secte*, l'accusoient de *sortilege* & l'appelloient blasphémateur, à cause de cette intime union qu'il prétendoit avoir avec *Dieu*, & que chacun pouvoit avoir aussi bien que lui par les mêmes moyens dont il se servoit.

Il y a plusieurs Ouvrages en *Prose* & en *Vers*, qui expliquent, commentent, & illustrent le livre de *Gulcbendras*, qui est, comme je l'ai dit, le *Code Sacré des Soufis*. Le plus estimé est le *Menavi*, gros Livre de *Théologie Mystique*, où d'une part l'*Amour Divin* & l'*union intime avec Dieu*, est décrit en termes *extatiques*; & de l'autre la *Vanité du Monde*, la *Dignité de la Vertu*, & l'*Enormité du Vice*, se trouvent vivement représentées. On y voit que la *vie intérieure* consiste en trois choses: la *Connoissance*, la *Purgation*, l'*Illumination*. On y lit qu'il y a trois marques de la *Vie de Dieu* dans l'homme :

me : le *Détachement du Monde*, le *Désir continu* de Dieu, la *Persévérance dans l'Oraison*. On y rencontre ces beaux *Préceptes* : N'engagez pas la conversation avec le premier venu ; mais tenez vous tourné vers Dieu en toutes rencontres. Ne cessez jamais de pousser des soupirs ardens vers Dieu, ni de publier sa Gloire & ses Graces. Ainsi vous posséderez pleinement la véritable vie en ce monde & en l'autre. L'ame éclairée des lumières du Ciel est le miroir où se découvrent les secrets les plus cachez. On trouve en ce *Commentaire* ces merveilleux *Transports*. O ardeur de l'Amour de Dieu, venez à mon secours, afin que nous nous brûlions sans cesse l'un & l'autre. Car il faut brûler ainsi pour dire l'état d'un cœur enflammé d'Amour. La source du parfait plaisir est dans le sein de l'objet aimable ; pour moi je ne travaille à autre chose qu'à me jeter à corps perdu dans cet abîme. O vous, qui me conviez aux délices du Paradis, ce n'est pas le Paradis que je cherche ; je cherche la face de celui qui fait le Paradis. Au reste, les Persans avoient que l'on a de la peine à distinguer, & à démêler parmi ces *Soufis* les *Asbées* ou *Malbed*, comme les Persans les appellent, d'avec les *El eltaricat*, qui sont les *Contemplatifs*, ou les *Fanatiques*, qui ressemblent aux *Illuminados d'Espagne*, aux *Molinofistes d'Italie*, & aux *Quietistes de France*. Il y a beaucoup d'apparence que cette *Théologie Mystique* des *Soufis* a passé d'Orient en Occident, par la voye de l'Afrique, & qu'elle a ainsi infecté l'Espagne premièrement, & puis le reste de l'Europe ensuite.

J'observe pour la fin qu'on distingue en Perse ces *Soufis*, d'avec d'autres *Soufis*, qui sont les

les gardes du Palais du Roi & de sa personne. On appelle ceux-là *Soufys tcherki*, c'est-à-dire *Soufys tourneurs*, de ce qu'ils *tournent* dans leurs dévotions pour entrer dans l'extase, comme je l'ai dit; & ceux-ci, *Soufys Seferie*, c'est-à-dire *Soufys de Soufy*, qui est le nom du Prince qui les établit, lequel est la souche de la Race Royale, qui régné à présent. Nous parlerons amplement de ceux-ci dans l'Histoire de *Perse*.

CHAPITRE XII.

De la Morale.

E*lm Fekké* est le nom que les *Persans* donnent à l'*Estbique* ou *Philosophie Morale*: & l'on peut dire non seulement que de toutes les *Sciences humaines*, c'est celle qu'ils cultivent le plus, mais aussi qu'il n'y a pas de peuple, qui s'y applique avec plus de succès: car généralement parlant, ils ont une vive persuasion de la *Divinité*, de la *Providence*, & d'une *autre vie*. Ils ont une parfaite résignation dans les fâcheux événements: & ils parlent de la mort & y vont avec un grand sang froid. On peut dire encore généralement parlant, que la plupart des *Vertus Morales*, font une grande impression sur leur esprit, comme la *Patience*, la *Force*, la *Temperance*: ils sont ennemis de l'*avarice*, ils pratiquent fort l'*hospitalité*, ils recommandent souverainement la *Justice*, & sur tout aux *Rois*, disant qu'*au jour du Jugement*, le procès des *Rois* s'*instruira uniquement sur le point de la Justice*.

Comme ce que j'ai rapporté des *mœurs* de ce

ce peuple, dans le Chapitre onzième du *Traité* précédent, & ce que j'observe çà & là de leur *genie* & de leur *conduite*, sert à donner l'idée en gros de la *Morale Persane* : je réduirai ce que j'ai à en dire dans ce Chapitre à trois points seulement. Le premier contiendra une partie de leurs *Sentences*. Le second leurs principales *Fables*. Le troisième quelques extraits de leurs *Discours de Morale*.

Mais avant que de les rapporter, il est bon d'observer, que les Peuples de l'*Orient* ont de tout tems renfermé leur *sagesse* dans des maximes courtes, pour être plus aisées à enseigner & à retenir, conçues dans un stile d'*Antitheses* pour avoir plus de sel, lesquelles on a appelé des *Proverbes* ou des *Sentences*. Ils enseignoient communément aussi par des *Fables* les plus graves maximes de la *sagesse*, & sur tout de cette partie de la *sagesse*, qu'on appelle la *Politique*, qui est la partie de la *sagesse* la plus importante; ce que je croi qu'ils faisoient pour deux raisons. La première parce que les exemples étant sensibles, ils ont une toute autre efficace pour convaincre & pour persuader, que de simples *dogmes*. La seconde à cause de leur Gouvernement Despotique; car de tout tems les peuples d'*Orient* ont été gouvernez, comme ils le sont encore aujourd'hui par des *Rois*, qui ont un pouvoir illimité, qui jugent sur le champ & sans procédure Juridique, qui d'un seul mot de leur bouche & sans autre forme, font perir ceux qu'ils condamnent, & dont les Ministres, & les Officiers agissent de même manière chacun selon l'étendue de son pouvoir. Il est donc dangereux de les choquer par des leçons;
&

DESCRIPTION DES SCIENCES. 165

& delà est venu qu'on enseignoit la *sagesse* par des Fables, & particulièrement qu'on donnoit les conseils, les exhortations, les refus, les justifications avec des Fables, lesquelles adoucissant la sévérité de la chose, & ne la disant qu'indirectement, évitoient d'irriter les personnes éminentes, que la *Moralité* de ces fables regardoit.

Sentences Persanes.

Les discours des *sages* se discernent d'avec les discours des *fols*, en ce que ceux-là tendent à la *paix*, & ceux-ci à la *dispute*.

Le commencement de la *sagesse*, est la *crainte* de Dieu.

Qui veut exceller en *sagesse*, doit éviter que les *femmes* n'ayent du pouvoir sur son *Esprit*.

L'*Experience* est une augmentation d'*Entendement*.

Un *ennemi sage* vaut mieux qu'un *ami Fol*.

Le vrai *sage* est celui qui *apprend* de tout le monde.

Trois sortes de gens ne tirent nul profit de converser avec trois autres sortes de gens, l'homme *Noble* avec l'homme *vil*, le *bon* avec le *méchant* le *sage* avec le *fol*.

Aimer à interroger les *sages*, c'est déjà la moitié de la *sagesse*.

Un homme merite de passer pour *sage* tandis qu'il recherche la *sagesse*, mais dès qu'il pense l'avoir acquise il est un *fol*.

Le *sage* n'est pas véritablement *sage*, jusqu'à ce qu'il ait dompté toutes ses passions.

Si

Si le *Fou* n'étoit pas étourdi, on ne connoitroit point la prudence du *sage*.

Ce n'est pas être *sage* que de tomber dans le défaut qu'on reprend.

Attachez vous à l'abondance & vous abonderez, c'est-à-dire, *conversez avec les gens de bien & vous deviendrez meilleur de jour en jour.*

Un *sage* interrogé de qui il avoit appris la *sagesse* répondit, je l'ai apprise des *aveugles*, qui ne remuent pas le pied qu'ils n'ayent tâté le terrain.

Un *Arabe* interrogé, comment il favoit qu'il y avoit un *Dieu*, répondit, comme je connois par les traces qui sont marquées sur le sable s'il y a passé un homme ou une bête.

La *Sagesse* & le *merite* sont des choses *mortelles*, si elles ne paroissent point.

L'*Honneur* consiste dans la *Vertu*, non dans les *Richesses*, & la *gravité* consiste en l'*Extemporément*, non aux *années*.

Le plus *sage* des hommes, est celui qui *médite sa fin*.

La *sagesse* consiste en trois choses; la *dévotion* dans la *Réligion*, la *patience* dans l'*adversité*, la *prudence* dans la *vie*.

La véritable *Science* est celle qui est cachée dans le sein & qu'on produit au dehors quand on veut.

Deux sortes de gens travaillent en vain, ceux qui amassent des *richesses sans en jouir*, & ceux qui acquièrent de la *Science* & ne la font pas paroître.

Le *Savant* connoît l'*Ignorant*, parce qu'il a été *Ignorant*; mais l'*Ignorant* ne connoît point le *Savant*, parce que jamais il n'a été *Savant*.

L'*Ignorant*

DESCRIPTION DES SCIENCES. 167

L'Ignorance est une *rosse* qui fait broncher à chaque pas celui qui la monte & qui rend *ridicule* celui qui la meine.

Le *Sot* (*Ignorant*) est *ennemi* de soi-même, comment pourroit-il être *ami* d'un autre?

Si l'Ignorant découvre en soi *une seule vertu* il croit en avoir cent, mais quoi qu'il ait *mille imperfections* il n'en apperçoit aucune; au lieu que s'il en aperçoit *quelcune* en un excellent sujet il lui semble en voir *mille*.

Le pire de tous les hommes est un *Savant* qui ne fait point de bien par sa *Science*.

Un homme docte interrogé comment il étoit devenu *si savant* il répondit, en demandant sans peine *ce que je ne savois pas*.

Deux sortes de *faim* ne s'assouvissent jamais, celle des *Sciences* & celle des *Richesses*.

La *faim* est un nuage d'où il sort une pluye d'*Eloquence* & de *Science*: la *fatieté* est un autre nuage d'où il sort une pluye d'*Ignorance* & de *grossièreté*: quand le ventre est vuide le corps devient *esprit*, mais quand il est rempli l'*esprit* devient *corps*.

La *Science* est le partage des gens *heureux*, la *misere* celui des *Ignorans*.

Un homme *sans érudition* est comme un corps *sans ame*.

Malheur à celui *qui ne fait pas*, mais plus de malheur encore à qui *ne pratique pas ce qu'il fait* en matiere de bonnes œuvres.

Le *sot* (*l'Ignorant*) se plaît en soi même.

Un *Savant banni* est plus estimable, qu'un *Ignorant entretenu*.

Recherche la *Science* depuis le *berceau* jusqu'au *sepulchre*.

C'est

C'est une *Science* très-difficile à l'homme de *se connoître soi-même*.

Qui se connoît *soi-même* connoît aussi *Dieu*, car la première réflexion de l'ame ne peut manquer de le convaincre qu'elle est un ouvrage, & conséquemment qu'il y a un ouvrier.

Un Savant qui ne *produit rien* est comme une *née sans eau*.

Un jour d'un homme *Savant*, vaut mieux que toute la vie d'un *Ignorant*.

La gloire du Marchand est en sa *bourse*, celle du Savant est en ses *livres*.

Qui fait des *questions*, veut *apprendre*.

Si vous possédez la *Science* de quoi pouvez-vous manquer.

L'homme *savant* ne doit jamais s'affujettir à l'homme riche, parce que le premier a vu *beaucoup de Dieu* & l'autre *peu*. Pourquoi donc voit-on souvent des gens *savans* aux portes des riches, & jamais de riches aux portes des *savans*? C'est que les *savans* connoissent l'*utilité* des *richesses*, au lieu que les *riches* ignorent pour la plupart le *prix* de la *Science*.

Celui qui travaille à acquérir la *Science*, tourne en *benediction*, la *malediction* qui condamne tous les hommes au travail.

Si vous voulez chasser loin de vous la *Concupiscence*, prenez le chemin de votre Cabinet, lors qu'elle vous attaque.

Qui s'estime *soi-même*, *Dieu* & les *hommes* le tiennent pour ignorant.

Un célèbre Docteur disoit toujours ces paroles après avoir donné une décision. Ceci est une *opinion*, & toute *opinion* est sujette à l'*Er-*

l'Erreur ; car il n'y a de *certitude* & de *verité* qu'en *Dieu*.

L'homme *honteux* ne sauroit bien *apprendre*, ni l'homme *culere* bien *enseigner*.

Ecoutez & vous apprendrez, tenez vous dans le silence & vous serez en paix.

Qui augmente ses *experiences* augmente sa *Science*, qui augmente sa *crédulité* augmente ses *erreurs*.

Il ne faut jamais interrompre les *Enfans* à l'*Ecole*, non pas même *pour éteindre le feu dans le voisinage*.

Un homme *Docte* dans sa *Patrie*, est comme l'*or* dans sa *mine*.

Donnez vous de garde de l'*homme Honoré* quand vous le *méprisez*, du *Fou* en joignant avec lui, du *sage* en l'*offensant*, du *méchant* quand vous serez joint d'*Amitié* avec lui.

Ne vous entretenez point avec le *Fou*, & n'ayez nul autre commerce avec lui parce qu'il n'a *bonte de rien*.

A six *Caractères* on peut connoître le *Fou*, à ce qu'il se *courrouce sans sujet*, qu'il parle *mal à propos*, qu'il se confie à *chacun*, qu'il change *sans raison*, qu'il recherche ce qui ne lui *importe pas*, qu'il ne distingue pas son *ami* d'avec son *ennemi*.

Apprenez à votre langue à dire, *je ne sais pas*, si vous ne voulez être bien-tôt convaincu de *mensonge*.

Un impertinent fit une question à *Aly* à laquelle il répondit *je ne sais pas cela*. L'autre répliqua que c'étoit là donner une marque d'*Ignorance*. *Aly* lui dit, ma réponse donne à connoître que *je sais des choses* & que *j'en ignore d'autres* : or il n'y a que *Dieu* qui *sache tout* & *n'ignore rien*.

Un Prédicateur avouant son *ignorance* en chaire sur le *sens d'un passage difficile* ; un étourdy lui dit comme il en descendoit : Le lieu d'où vous descendez n'est pas pour les *ignorans*. Il répondit, j'ai monté là selon la portée de ma *Science*, si j'étois monté à proportion de mon ignorance, je me serois élevé jusqu'au Ciel.

Le savant sçait & s'enquiert, l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquerir.

Un Arabe interrogé, comment il avoit retenu tant de choses il répondit en me faisant semblable au sable de nos deserts qui reçoit toutes les gouttes de pluie qui tombent dessus sans en perdre une seule.

Ce n'est pas l'*age* qui donne le *savoir*, c'est l'*expérience*.

Le *Fou* a le cœur sur la langue, mais le *sage* retire sa langue proche du cœur.

Parler peu est précieux comme l'argent : ne parler point est précieux comme l'or.

Si le parler vaut un gros d'or, le silence en vaut deux.

Si la parole est jamais meilleure que le silence, c'est quand elle est dite au besoin.

L'Ame trouve son repos en dormant peu, le cœur le trouve dans le peu d'inquiétude : la langue dans le silence.

Qui retient son secret obtient ce qu'il desire.

Il vaut mieux que vous gardiez votre secret qu'un autre.

Qui entasse paroles sur paroles, s'enfonce dans son égarement.

Un *sage* qui se tait vaut mieux qu'un *Fou* qui parle.

Votre secret est votre esclave si vous le gar-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 177

gardez, mais vous êtes son esclave si vous le déclarez.

Qui vous apporte quelque chose, en emporte autant de vous. *Cette sentence est contre les Rapporteurs & signifie, que comme les Billards vous revelent les secrets d'autrui, vous devez penser qu'ils ne celeront pas les vôtres.*

Tout secret confié à ses deux familiers amis est divulgué. *Les deux meilleurs amis signifient ici les deux levres, & cela veut dire que tout secret sorti de la bouche n'est plus secret.*

Tant que vous pourrez cacher votre secret à votre ami, faites-le.

Quand vous parlez à l'oreille contre un mur, prenez garde qu'il n'y ait une autre oreille derriere qui vous écoute.

Par deux voyes les hommes perissent, par l'abondance des Richesses & par l'abondance des Paroles.

Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, & vous serez bien riche.

Les richesses consistent à avoir la suffisance, non l'abondance.

Il y a deux sortes d'hommes miserables, celui qui cherche & ne trouve point, celui qui trouve & n'est pas content.

Il n'y a point de vertu comme la Prudence, point d'Abstinence, comme de s'abstenir de ce qui est défendu, point de bonté comme la bonté du Naturel, point de richesses comme le contentement.

Etre content de peu est la plus grande richesse.

L'Abstinence est un arbre dont la racine est le contentement, & le fruit le Repos.

Dix *Derviches* * dormiront sur un tapis, deux Rois ne sauroient durer ensemble dans un quart du monde.

Le trou d'une éguille est assez large pour deux amis, mais le monde ne l'est pas assez pour deux ennemis.

La félicité de ce monde & de l'autre, consiste à faire du bien à ses amis, & à souffrir le mal de ses ennemis.

A trois choses l'on peut connoître si un riche héritier dissipera le bien qu'il hérite; s'il s'habille ordinairement de couleur de pourpre, s'il se sert de vaisselle de Cristal, & s'il n'a point l'œil sur les ouvriers lors qu'il fait bâtir.

Quiconque jouit des biens de ce Monde, sans en rendre grâces à celui qui en est l'Auteur, fait comme s'il voloit *Dieu*.

Conduisez vous de telle manière que quand vous vous présenterez devant la porte du *Paradis*, vous ne soyez pas chargé de richesses; car au *Paradis* les pauvres sont mis au premier rang.

Le bien qu'on a de surabondant est autant qu'il faut diminuer de la masse, & le bien mal acquis consume celui qu'on a acquis justement.

Le sel des richesses est l'aumône, si vous n'en salez vos richesses, elles pourriront bien-tôt.

La Prosperité ne se doit pas demander par l'homme pieux, à cause qu'elle mène à l'apostasie.

L'Homme pieux qui ne laisse en mourant qu'une

* *Derviche*, homme qui a quitté le monde, & s'est consacré à Dieu, ne se réservant que le nécessaire.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 173

qu'une écritoire & des plumes pour tout héritage est assuré du Paradis.

Qui brûle en plein Midi des bougies² de senteur manquera bien-tôt d'huile à sa lampe la nuit.

S'habiller plus richement que l'on n'a le moyen de faire, c'est comme farder les joues que le chancre ronge au dedans.

Les Hommes consomment les biens du tems, mais le tems consume bien davantage les Hommes eux-mêmes.

Le Riche ne fait visite au Pauvre, que pour lui demander les Cens de son champ ou de son Jardin.

La méchanceté est la perpétuelle³ ennemie des Richesses.

La pauvreté vaut mieux que les Richesses mal acquises, & que le gain deshonnête.

Le vrai pauvre ne possède rien, & rien ne le possède: la pauvreté volontaire met donc un homme au dessus du monde.

La honte du pauvre empêche la libéralité du riche, c'est-à-dire, que qui de honte n'ose demander ce qu'il desire, est lui même cause de quoi il ne l'obtient pas.

Le plus grand mal de la pauvreté, c'est d'être méprisé.

La crainte de la pauvreté est une seure marque de la colere de Dieu sur celui qui en est saisi.

Le principal avantage des Richesses, c'est d'être considéré.

La

² Chamab Kafoury bougies faites avec de l'huile de canelle.

³ C'est-à-dire que les méchans détruisent leur fortune ou par leurs vices ou par leurs querelles.

174 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

La vie de l'Avare est toujours courte, celle du liberal est toujours longue.

Le don que fait un homme généreux est un vrai présent, mais le présent d'un autre est une demande.

La générosité est le sommaire de toutes les vertus.

Ce que vous mangez se tourne en pourriture, ce que vous donnez se tourne en joye.

Trois choses ne se connoissent qu'en trois lieux, la valeur qui ne se connoît qu'à la guerre; le sage qui ne se connoît que dans la colère; l'ami qui ne se connoît que dans le besoin.

Qui ne fait pas discerner le bien d'avec le mal doit être mis au rang des bêtes.

Le vrai ami est celui qui fait que ses amis se gardent du mal & qui les conduit au bien.

Qui veut être ami de deux hommes ennemis entr'eux, ne sauroit manquer d'être soupçonné par l'un & par l'autre.

L'ami n'est pas ami, s'il n'est pas une même chose avec nous.

Qui veut un ami sans défaut n'aura bien-tôt plus aucun ami.

Le mot d'ami est un terme sans signification.

Ou la mort, ou un ami.

Ce que vous sentez en votre cœur contre votre ami, croyez qu'il le sent dans le sien contre vous.

Un cœur sert de miroir à l'autre, vous verrez dans votre cœur si celui d'un autre est rempli d'amour ou de haine pour vous.

Qui fait la paix avec ses ennemis, fait injure à ses amis.

N'aye point pitié de ton ennemi affoibli;
car

DESCRIPTION DES SCIENCES. 175

car s'il reprend vigueur, il n'aura point pitié de toi.

Trois sortes de gens se haïssent mortellement, & pourtant se font civilité à toute heure, les Courtisanes, les Courtisans, les Disciples d'un même Maître.

La Patience est bonne en toutes choses, hormis en celles qui regardent nos amis.

La Patience est amère, mais son fruit est doux.

Un pauvre sans patience est comme une lampe sans huile.

Tu es homme & tu n'as point de patience.

Les Richesses ne demeurent pas plus dans la main d'un prodigue, que la Patience au cœur d'un amant, & l'eau dans un Crible.

La Patience est la porte de la joye, la Pré-
cipitation la porte du repentir.

La fin de la Patience est le commencement de la joye.

Qui est trainé dans le chariot de l'Espérance a la Pauvreté pour compagnon.

L'homme est de courte vie, mais de longue
Espérance.

L'Espérance est le pain des malheureux.

L'Ame ne perd l'Espérance qu'au moment
que la mort vient.

L'Espérance est une excellente compagne, si elle ne vous conduit pas où elle vous avoit promis, elle ne vous abandonne pas pour cela, & elle ne cesse jamais de vous caresser & de vous donner de bonnes paroles.

Si l'Ane de Christ alloit à la *Mecque*, il en reviendrait Ane encore.

Croyez si vous voulez qu'une montagne
s'est transportée d'un lieu à un autre, mais
H 4. quand

quand l'on vous dira qu'un homme a changé de naturel & d'inclinations n'en croyez rien. *Lucifer* étoit *Ange*, il ne laissa pas de se rebeller contre *Dieu*.

Les meubles les plus simples, valent mieux que la nudité de la maison.

La poule avallant grain à grain remplit enfin son jabot.

Au Roi juste le peuple sert de Gardes.

Un Roi sans Justice est comme un fleuve sans eau.

N'ayez jamais de querelle contre trois hommes à la fois, de peur qu'un ne se fasse partie, & les deux autres témoins.

Encore qu'un petit Chien soit nourri sur les genoux d'un homme, il sera un Loup à un Loup.

Les mœurs suivent le tempérament, & celui-ci ne se change point, quoi qu'on change d'âge & de país. Le naturel de l'homme se peut comparer à sa figure, car l'un & l'autre demeurent toujours les mêmes.

Le naturel & les mœurs des hommes en général se peuvent comparer aux métaux, lors que l'on les tire des mines, où l'argent, & le plomb se trouvent mêlez ensemble. Il y a des méchans parmi les *Fidèles* & des gens de bien parmi les *Idolâtres*.

Les proches ne sont plus proches dès que l'adversité se montre.

S'il est jamais excusable de mentir, c'est quand on est avec les *Menteurs*.

Les songes ne forment des choses en dormant, que dans le moule que les pensées ont fait en veillant.

La marmitte d'une Société n'est jamais ni
bouil-

bouillante ni froide : c'est-à-dire, *que chacun des membres d'une société fait quelque chose pour le bien de la société, mais n'en fait pas assez.*

Il faut penser à acquérir la Victoire, avant que de songer à se donner la Paix.

Entretien bien le soldat, afin qu'il mette sa tête pour toi.

La Pauvreté marche toujours à la queue du Pauvre. C'est-à-dire, *qu'un mal ne vient jamais seul.*

Dans la Mer il y a des biens sans nombre, mais si vous cherchez la sûreté, elle est sur le rivage.

Entretenez & cultivez votre fortune, comme si vous deviez vivre éternellement.

C'est être impie que de ne pas conserver les bonnes grâces du Roi, quand on le peut faire.

Ne vous fiez point à l'homme qui parle mal d'un autre en son absence, & n'allez point en sa compagnie.

Il y a quatre choses qui sont les meilleures de toutes, quand elles sont bonnes, & les pires quand elles sont mauvaises, le Vin, le Poisson, les Figues, & les Champignons.

Si un Roi cueille une pomme dans le jardin de son sujet, les Courtisans arracheront l'arbre jusqu'à la racine.

En la compagnie des Pierres précieuses, l'Ambre pâtit ; & la blancheur de la Cire n'a point d'éclat devant les rayons du Soleil.

Les Joueurs ne doivent être pris ni pour Juges ni pour témoins, parce qu'ils font leur plaisir de ce qui ne sauroit tourner au bien public.

Il se faut servir du jeu pour se délasser seu-

H 5

le 7

lement, comme l'on fait du sel pour relever l'insipidité.

Trois choses allongent la vie, de beaux habits, une belle maison, une belle femme.

La civilité d'un rustre est une pure gueuserie. C'est-à-dire, *Qu'elle n'est point sans intérêt.*

La raison pourquoi les Grands-peres aiment tant leurs petits enfans, c'est parce qu'ils sont les ennemis de leurs ennemis, en ce qu'ils souhaitent la mort de ceux qui souhaitent la leur.

Ne vous fiez pas aux protestations de reconnoissance des hommes à qui vous faites des graces, jusqu'à ce que vous leur en ayez refusé; car s'ils portent généreusement vòtre refus ils sont reconnoissans, s'ils s'en irritent ce sont des ingrats.

Il est plus facile de distraire le méchant de sa malice, que l'homme triste de sa tristesse.

Prenez garde à celui que vous ne connoissez pas.

Sur la tête de l'Orphelin le Barbier apprend à raser.

Tout ce que vous planterez dans la terre, vous apportera du profit, mais si vous plantez (*c'est-à-dire* élevez) un homme en terre, il vous déracinera.

Qui vous flatte vous abhorre.

Le serviteur du Roi est Roi lui-même; attachez vous à un tel Maître, vous serez honoré comme lui.

Servir *Dieu* par intérêt, est un service de *marchands*; par crainte; c'est un service d'*esclaves*; par amour & par reconnoissance, c'est un service d'*hommes libres*.

Qui,

DESCRIPTION DES SCIENCES. 179

Quiconque n'apprend pas une profession à son enfant, ne fait pas autrement que s'il lui enseignoit la flouterie.

Quand un homme est proche de sa fin, chacun empiète sur lui.

Si le monde étoit bien sage, le monde seroit abandonné.

Laissez-là l'yvrogne, car de lui-même il se détruira.

Pensez au voisin avant que de penser à la maison.

Cherchez un compagnon de voyage, avant que de chercher le chemin.

Faites du bien, si vous voulez qu'on vous en fasse.

Reprenez vous vous-même, pour pouvoir efficacement reprendre autrui.

Ce qu'il y a de plus atroce dans le péché, c'est de le diminuer.

C'est doubler son péché que de le diminuer.

La confession de sa faute est la plus forte des excuses.

C'est le propre des grands hommes de confesser leur propre faute.

Le commencement de la colère est la fureur, & la fin est le repentir.

Quand le pouvoir manque, l'effort est vain.

Il y a quatre sortes de gens qui ne sauroient long-tems subsister; l'homme querelleux, le tyran imprudent, l'usurpateur, & le prodigue.

La pitié envers les méchans est une cruauté envers tous les hommes.

Ne prenez jamais de maison dans un quartier,

180 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

tier, dont le menu peuple est tout ensemble ignorant & dévot.

La langue du muet vaut mieux que la langue du menteur.

Qui ne cultive qu'un jardin à la fois mangera des oiseaux.

Qui cultive plusieurs jardins à la fois les oiseaux le mangeront.

Avoir des sujets affectionnez vaut mieux qu'avoir de vaillans soldats.

On se trouve souvent entaché des vices, qu'on reprend le plus aprement dans son prochain.

Il n'y a point de freres pour les Rois, point de repos pour les envieux, point de faveur pour les menteurs.

Le mensonge est l'arme du méchant.

Qui se justifie sans être accusé, se fait lui-même criminel.

Les bienfaits mal colloquez, tournent également à la honte de celui qui donne, & de celui qui reçoit.

Les hommes suivent la Religion & les mœurs de leur Roi.

Qui loüe une action sale la commet.

Tout ce qui est au pouvoir du serviteur est dans la main de son maître.

Ne vous mettez point au rang des hommes, tandis que la colere vous domine.

Celui qui rend visite se soumet à la loi de celui à qui il la rend.

La trop grande frequentation produit toujours du mal à la fin.

Visitez rarement & vous en serez plus aimé.

Le Soleil est plus cher en Hiver qu'en Eté.
C'est-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 181

C'est-à-dire, *que moins il se montre plus on le désire.*

Qui honore son pere, ses jours seront prolongez.

Mon cœur est sur mon fils, le cœur de mon fils est sur une pierre. C'est-à-dire, *que les peres aiment fort leurs enfans, mais qu'eux le plus souvent n'aiment rien moins que leurs peres.*

Un sage donnoit ce conseil à ses enfans, en mourant; apprenez toutes les Sciences, où vos inclinations vous pourront porter, à la reserve de ces trois, l'Astrologie judiciaire, la Pierre Philosophale, & la Controverse; car la premiere ne sert qu'à multiplier les chagrins de la vie, la seconde à consommer le bien, la troisième à engendrer des doutes, & à faire perdre enfin la Religion.

Prenez garde qu'on ne fasse savoir vos querelles, ni à votre ennemi ni à votre ennemi.

N'entreprenez rien sans y avoir pensé.

Le Soleil ne tient pas à mépris qu'on lui donne un nom féminin, & la Lune ne fait pas la fière de porter un nom masculin. *Le Soleil & la Lune ayant divers noms dans les langues Arabe & Persane, chacun de ces Astres en a de genre masculin & de genre féminin.*

La liberalité en une femme, est de même nature que l'avarice en un homme.

Qui veut des perles qu'il se jette en la mer, & qui veut des grandeurs qu'il veille toutes les nuits.

Il est difficile d'être soupçonné d'une chose qu'on n'en soit coupable; car si on ne l'a commise toute entiere, on en a commis quelque

partie ; si l'on n'en a rien commis, on aura pensé à la commettre ; si l'on n'y a pas pensé, au moins, on l'a vû commettre, & l'on s'en est réjoui.

Si vous usez mal du vin, vous deviendrez un misérable ; si vous en usez bien, vous deviendrez un homme illustre.

L'os qui vous a été mis à la main est celui qu'il faut que vous rongiez.

Pour s'attirer de nouvelles faveurs, il faut remercier des anciennes.

Si la fortune vous manque, ne vous manquez pas à vous-même.

Ne jetez pas de la bouë dans la fontaine où vous avez puisé.

Il faut manger à sa table, comme on feroit à celle d'un Roi.

Un homme à qui tout vient à souhait, est comme une femme qui ne porte que des garçons.

La nécessité n'est pas une importunité.

Où vous vous plaignez de ne pas trouver d'hommes, faites qu'on se louë d'y en avoir trouvé un.

Ne faites faire par personne ce que vous pouvez faire vous-même.

S'il y a un homme dans une maison, une parole y suffit.

Si le serviteur plaît, tout ce qu'il fait plaira.

Si vous allez les mains vuides chez le Juge, vous ne verrez point son visage.

Qui entre en traité avec les Grands répand son propre sang.

Le commerce avec les méchans est une navigation sur la haute mer.

Les

DESCRIPTION DES SCIENCES. 183

Les gens que vous voyez ne sont pas tous des hommes, la plupart sont des bœufs & des ânes sans *Dieu*.

Selon que votre cœur est prévenu d'amour ou de haine pour chaque chose, il est sûr que selon cela vous y trouverez du bien ou du mal.

Un peu mis sur un peu fait une mer.

Ayez soin de cacher le malheur qui vous arrive, de peur qu'au lieu d'un malheur vous n'en ayez deux, savoir le malheur même, & de voir vos ennemis s'en réjouir.

Si vous ne jettez l'hameçon, vous ne prendrez point de poisson.

Il faut marcher de nuit pour arriver de jour à la traite.

La justice des Conseils d'un Roi est la fermeté de son Empire.

Caressez les pauvres, de peur qu'ils n'entraînent vos enfans dans leur gouffre.

L'Aumône sortant de la main de celui qui la faisoit, lui dit : j'étois petite, tu m'as fait grande ; j'étois mince, tu m'as multipliée ; j'étois ennemie, tu m'as rendu digne d'amour ; j'étois passagère, me voici domiciliée ; j'étois sous ta garde, tevoici sous la mienne.

Le plus grand des attributs de *Dieu* c'est la libéralité, parce que les bienfaits de *Dieu* se répandent sur toutes les créatures, & pénètrent intimement leur substance.

Toutes les fois que votre langue prononce contre votre pensée, vous meritez qu'on vous enfonce un poignard dans le sein.

Si vous ne prenez de la peine jusqu'à en être ennuyé, vous ne serez point délivré de la mélancolie.

Si

Si l'œuvre ne se commence , elle ne se finira jamais.

Le monde n'est aimé que des insensés.

Isa (*Jefus-Christ*) vit le monde en vision sous la figure d'une vieille , il lui demanda : Où est ton mari ? Je n'en ai point , répondit-elle. Combien en as tu eu ? reprit *Isa*. Sept , dit elle. Sont ils tous morts , ou quelqu'un t'a-t-il répudiée ? Non , répondit-elle , je les ai tous mis en terre ; mais je suis sur le point de me remarier. C'est une chose étonnante , dit *Isa* , qu'il y ait encore des gens si foux , que sans considérer comment tu traites tes maris , ils deviennent amoureux de toi , & cherchent à t'avoir.

Qui voit l'avengle s'aller jeter dans une fosse , sans l'en avertir , il est meurtrier.

Quoi qu'un *Guebre* (*Ignicole*) serve cent ans le feu , s'il tombe une fois dedans il ne laissera pas d'être brûlé.

Un peu de beauté vaut mieux que beaucoup de richesses.

Quand le jour paroît on éteint la chandelle.

Que sert-il au Berger de crier , quand le Loup emporte le Brebis ?

Quand le Loup a trouvé de la chair , il ne se met guères en peine , s'il est du Chameau du Prophete *Saleth* , (un des Patriarches ,) ou de l'Ane de l'*Antechrist*.

Qui a peur du Loup ne garde pas les Brebis.

Quand vous voulez parler du Loup , prenez un bâton à la main , de peur qu'il ne survienne à l'imprévu.

Craignez celui qui vous craint.

Le

DESCRIPTION DES SCIENCES. 187

Le Chameau mâle est devenu Chameau femelle. *On dit cela des gens qui se brouillent dans leurs discours.*

La Taupe s'est égarée de son trou. *Cela se dit aussi d'un brayillon qui se confond.*

J'entens le bruit de la meule, mais je ne voi pas la farine. *Cela se dit d'un vain babil.*

Tous les hommes se peuvent ranger en quatre Classes à l'égard de la *Religion* : les uns la recherchent & ne la pratiquent pas : d'autres la pratiquent sans la rechercher ; d'autres la cherchent & la pratiquent, & *ce sont les gens pieux* : les derniers ne la cherchent ni ne la pratiquent, & *ce sont les impies.*

Il y a quatre choses dont l'homme est toujours plus chargé qu'il ne pense, d'ennemis, de péchez, d'années, & de dettes.

La veritable Noblesse est d'exceller dans l'intelligence de la *Religion*.

Ce ne sont pas les paroles qui font le fondement, ce sont les œuvres.

La pratique d'une vertu attire une autre vertu, l'exercice d'un vice attire un autre vice.

Un Novice ayant dit à son Supérieur, qu'il ne pouvoit prier *Dieu* où il y avoit du monde. Il lui répondit : Vous êtes bien foible si vous songez encore au monde.

Celui-là est près de perir qui laisse maîtriser sa Raison par la concupiscence.

La pieté éteint la concupiscence.

S'abstenir de concupiscence, c'est être riche.

Rendre le bien pour le bien, est une action d'Ane. Rendre le mal pour le mal, est une action de Chien. Rendre le mal pour le bien, est

est une action de Demon. Rendre le bien pour le mal, est une action du Créateur.

La veritable force. consiste à dompter la concupiscence.

De même qu'à un malade le manger ne profite point, ainsi à une ame éprise de l'amour du monde les exhortations sont inutiles.

On recherche le monde ou par ses honneurs, ou par ses richesses, ou par ses plaisirs: vivez retiré du monde, vous acquerrez de l'honneur: contentez vous de ce que vous avez, vous voilà riche: méprisez le monde, & vous avez trouvé le veritable plaisir, qui est le repos.

L'amour du monde & des richesses est la source de tous les pechez.

Un Sage, interrogé quelle est la chose du monde la plus frivole & le plus à dédaigner? répondit, le monde même, excepté l'homme qui l'aime & le recherche, lequel est encore plus méprisable.

Penser à commettre un péché est pis que de le commettre.

S'humilier soi-même est une augmentation de noblesse, & un accomplissement de grace.

Faites vous terre si vous voulez porter du fruit. C'est-à-dire; *Qu'il faut être humble pour faire de bonnes actions.*

La Verité est un poids dont on ne peut jamais avoir ses balances trop chargées.

Le monde est un Echo, qui redit comme on lui dit; c'est pourquoi si nous voulons qu'on dise du bien de nous, il ne faut dire que du bien des autres.

Le prix d'un homme se compte par les choses

DESCRIPTION DES SCIENCES. 187

ses qu'il estime : s'il estime le monde, il n'est pas estimable, parce que le monde ne l'est pas : s'il estime l'autre vie, le Ciel est son prix : & s'il estime *Dieu* par-dessus tout, il est sans prix.

Amassez des biens que vous puissiez sauver avec vous, lors que le vaisseau (le *corps*) fera naufrage; car par mille aventures on perd les biens de la fortune, mais les biens de l'âme ne sauroient perir, ni sur l'eau, ni sur la terre, ni par le feu.

Si vous travaillez à une action vertueuse, le travail passe & la vertu demeure : si vous prenez plaisir à une action vicieuse, le plaisir passe & le vice demeure.

Il n'y a de vrai dévot que l'homme gai.

Il y a quatre marques de réprobation, la dureté de cœur, l'amour du monde, la confiance en soi-même & dans les creatures, & l'impudence. Il y a quatre marques d'élection : au contraire, la tendresse de cœur, le mépris du monde, la défiance de soi-même & des creatures, la pudeur.

L'homme méchant est mort, quoi que vous le voyiez parmi les vivans; l'homme de bien est vivant, quoi qu'il soit passé dans le séjour des morts.

La paresse & l'attention aux songes éloignent de *Dieu*, & mènent à la pauvreté.

Quiconque étant interrogé sur quelque vérité, la déguise; *Dieu*, au jour du Jugement, le reprimera d'un mors de feu.

Un riche sans libéralité est comme un arbre sans fruit.

Un pauvre sans patience est comme une lampe sans huile.

Un

Un jeune homme sans repentance est comme une maison sans couverture.

Une femme sans pudeur est comme une viande sans sel.

Le meilleur fruit de la pénitence est de pécher peu.

Malheur au navire qui se hazarde de sortir sans payer les droits , & malheur à l'homme qui part de cette vie sans y avoir senti d'affliction.

Les afflictions temporelles sont comme un flambeau dans la main de l'homme sur qui elles tombent , pour lui faire connoître en quel état il est avec *Dieu* son Créateur.

Les biens du Ciel ne doivent être prétendus que par ceux qui méprisent les biens de la terre.

Que la foule dont vous êtes environné ne vous trompe pas , vous serez seul quand vous mourrez , & seul à votre jugement.

Toutes les portes de l'Enfer se peuvent fermer par l'oraison , excepté la porte du larcin.

La parole de *Dieu* s'accommode au cœur de chacun , & donne la paix au cœur de l'homme simple.

Qui aime la félicité de son ame doit être vigilant à l'acquérir ; d'autant plus que le séjour perpétuel en cette vie est défendu , & que la sortie est commandée.

Pensez d'où vous êtes venu ; où vous êtes , où vous irez.

Le vieux verre rompu se peut réparer , pour quoi non le corps mis en pièces par la mort ?

Aujourd'hui c'est le monde , demain c'est l'éternité.

On trouvera dans le *Quatrième Livre de ce Volume* plusieurs autres *Sentences* non moins sen-

senfées, lesquelles j'ai vûes dans les grandes Maisons d'*Ispahan*, dont je fais la description dans ce Livre-là, mais il est fâcheux que la *traduction* leur fasse tant perdre de leurs *graces*, qu'elles ne me semblent plus la même chose.

Je viens aux *Fables Persanes*, lesquelles ne sont pas à beaucoup près de la force de leurs *Sentences*, mais je rapporte ici celles qui portent le nom du sage & célèbre *Locman*, qui est l'*Esopé* des *Orientaux*, ou *Esopé* même, au dire des gens savans de l'*Europe en littérature Arabesque*, qui prétendent que le *Locman* des *Orientaux* est l'*Esopé* des *Grecs*. Il est certain qu'à considérer la vie de ces Hommes illustres, telle que les Auteurs nous la donnent : on diroit que ce sont deux hommes differens ; mais quand on examine bien leurs *Fables*, il paroît que c'est le même Auteur ; & c'est là une des choses qui me persuade, que les *Grecs* ont originairement tiré des Peuples de la *haute Asie* leurs Sciences & leurs Arts, au moins que c'est d'eux qu'ils en ont tiré les premiers rudimens ; dequoi les *Grecs* demeurent eux-mêmes d'accord à l'égard des *Fables*, avouant de tenir cette érudition des *Orientaux*. Les *Persans* font *Locman* si ancien, qu'il doit avoir été contemporain de *Moyse* : quelques-uns même le font descendre de *Noé* à la troisième génération ; d'autres, qui ne le croient pas si ancien, disent, qu'il vivoit du tems de *David*, & c'est l'opinion de *Mircond*, Historien *Persan* très-fameux ; mais chacun convient qu'il a été le premier Philosophe célèbre dont le nom soit venu jusqu'à nous. Et comme *Mahomed* a parlé de *Locman* avec éloge dans son

son *Alcoran*, cela a porté les Auteurs *Mahométans*, à en faire plus de cas ; & quelques-uns d'entr'eux à composer de gros *Commentaires*, & de belles pièces de *Morale* sur ses *Apologues*. Quelques Auteurs *Arabes* prétendent que le Philosophe Grec *Empedocle* étoit son disciple. On rapporte qu'il vécut trois mille ans. *Sabdi*, célèbre Poète *Persan*, fait là-dessus ce conte ; que *Locman* à la fin de sa vie demouroit sur le bord d'un marais de roseaux, où il s'étoit dressé une cabane, dans laquelle il s'occupoit à faire des paniers d'osier. L'Ange de la Mort s'apparut là à lui, & lui dit : *Comment est-ce, Locman, que depuis trois mille ans que tu es au monde tu n'ayes su bâtir une maison ?* *Locman* lui répondit : *O Esrail*, (c'est le nom de l'Ange de la Mort) *on seroit bien fou, sachant qu'on t'a toujours à ses talons de se mettre à bâtir une maison.*

Comme j'ai dit que les *Fables* de *Locman* sont presque les mêmes que celles d'*Esopé*, j'aurois pu éviter de les rapporter ici, mais je l'ai voulu faire pour montrer de quelle manière *Esopé* les a tournées en les donnant aux *Grecs*, avec les autres qu'il y a ajoutées. Les voici dans l'ordre que les *Persans* les ont aussi bien que les *Arabes*.

Du Lion & de deux Taureaux.

Le *Lion* se mit un jour aux champs contre deux *Taureaux*, qui serrez l'un contre l'autre lui presentotent leurs cornes. Le *Lion* voyant qu'il ne pouvoit les rompre cessa de les attaquer, & leur promit de ne leur faire aucun mal, quand même il les trouveroit separez.

parez. Les *Taureaux* le crurent & se séparèrent , mais aussi-tôt le *Lion* les déchira l'un après l'autre.

Du Cerf.

Un *Cerf* étant venu boire à une fontaine se miroit dans l'eau: *ses pieds* lui parurent trop petits, & *ses jambes* trop delides, & il s'en affligeoit, mais il se tenoit fier de la *beauté* & de l'*étendue de son bois*: en même tems des Chasseurs s'étant mis à le courre, il se jeta dans une plaine où ils ne purent l'atteindre; mais l'ayant relancé dans un bois, il n'y pouvoit courir, parce que *ses cornes* l'empêchoient de passer entre le taillis. Comme ils l'eurent pris & qu'ils le tuoient, *Que je suis malheureux,* dit-il, *d'avoir méprisé ce qui faisoit mon salut,* & *d'avoir fait ma gloire de ce qui me perd!*

Autre Fable du Cerf.

Le *Cerf* étant tombé malade pria plusieurs bêtes, & des *Cerfs* entr'autres, de le venir garder durant sa maladie. Pendant qu'ils le gardèrent, ils consommerent les grains & les herbes, qu'il avoit amassez pour sa provision; comme il fut relevé il demanda à manger, mais il ne trouva rien & mourut de faim.

Le but de cette fable est d'enseigner, qu'il ne faut pas se charger d'un grand train, sans savoir comment le nourrir.

Du Lion & du Renard.

Le *Lion* étant un jour brûlé du soleil entra dans une caverne pour se mettre à l'ombre,

bro, & s'y endormit. Une Tarentule sauta sur lui & se promenoit sur son dos ; le *Lion* s'étant levé en sursaut , regarda de côté & d'autre tout effrayé & étonné. Un *Renard* qui l'apperçut ainsi effrayé de rien , se mit à éclater de rire. Le *Lion* lui dit, je ne me soucie pas de ce qui m'incommode, mais j'enrage de voir que l'on se moque de moi.

Du Lion & du Taureau.

Le *Lion* ayant envie un jour de déchirer un *Taureau* n'osoit l'attaquer ouvertement, craignant sa grande force: il résolut de l'avoir par finesse, & l'ayant rencontré il lui dit: cher ami, j'ai tué un agneau gras, je t'invite ce soir à souper avec moi. Le *Taureau* le lui promit, & étant venu chez le *Lion*, il vit bon feu allumé, & beaucoup de chaudières & de marmites; sur quoi il se mit promptement en fuite. Le *Lion* voyant cela, lui demanda en criant, pourquoi il s'enfuyoit après être venu jusqu'à sa porte? Le *Taureau* répondit. *C'est parce que je voi des apprêts pour faire cuire quelque chose de plus grand qu'un agneau.*

Du Lion & du Renard.

Le *Lion* étant devenu vieux & infirme, & ne pouvant plus prendre de bêtes par force, se résolut de vivre d'adresse; il feignit pour cela d'être malade, & se renferma dans sa Caverne. Plusieurs bêtes alloient l'une après l'autre pour le garder: il se jettoit dessus à l'improviste & les déchiroit. Le *Renard* y étant allé à son tour, s'arrêta à l'entrée de la Caverne

verne & le salua en disant, *comment te portes-tu, Prince des animaux courageux?* Le Lion lui répondit, *que n'entre tu, ô Pere de beauté; je me rendrois à une si douce invitation*, repliqua le Renard, *si je n'observois que les pas qui sont marquez à l'entrée de ton logis sont tous des pas qui vont dedans & qu'il n'y en a pas un qui vienne dehors.*

Du Lion & de l'Homme.

Le Lion & l'Homme s'étant un jour rencontrer, se mirent à disputer entr'eux de vigueur & de force. Le Lion loüoit la sienne par dessus toute autre, l'Homme pour réponse lui montra sur une muraille la figure d'un Homme déchirant un Lion. Le Lion répondit. *Si les Lions étoient peintres comme les hommes; ils feroient toujours que le Lion déchireroit l'homme dans leurs tableaux.*

Du Cerf & du Lion.

Un Cerf poursuivi par des Chasseurs se jetta dans la Caverne d'un Lion. Le Lion y étant entré le déchira. Le Cerf étant aux abois dit en lui-même, *belas miserable que je suis! d'avoir fui les hommes, pour tomber entre les griffes de celui qui est plus fort que les hommes.*

Du Cerf & du Renard.

Un Cerf étant alteré vint à un puits profond & y descendit; mais il n'en put remonter. Comme il s'efforçoit de le faire: le Renard l'aperçut & lui dit, *cher frere, tu devois pen-*
Tome V. I ser

ser comment tu remonterois avant que de descendre.

Des Lievres & des Renards.

La guerre s'étant un jour allumée entre les *Aigles* & les *Lievres* ; ceux-ci allèrent aux *Renards* leur demander assistance. Les *Renards* répondirent ; *nous vous donnerions volontiers du secours, n'étoit que nous vous connoissons, & que nous connoissons aussi ceux avec qui vous êtes en guerre.*

De la Femelle du Lievre & de la Lionne.

Une *Haze* ayant un jour rencontré une *Lionne* lui dit, tous les ans je fais plusieurs petits ; mais toi en toute ta vie tu n'en fais qu'un ou deux : Il est vrai, répondit la *Lionne*, mais mon petit vaut mieux seul que sept des tiens.

De la Femme & de la Poule

Une *Femme* ayant une *Poule*, qui faisoit tous les jours un œuf d'argent : elle dit en elle-même si je double le grain à ma *Poule* : elle fera deux œufs par jour : mais la *Poule* ayant le double à manger en étouffa & mourut. C'est-à-dire, que plusieurs pour être trop avides de gain perdent leur Capital.

Du Moucheron & du Taureau.

Un *Moucheron* s'étant posé sur la corne d'un *Taureau*, crût qu'il le chargeoit beaucoup, & il lui dit, Si je suis trop pesant, dis le moi

DESCRIPTION DES SCIENCES. 195

moi & je m'ôterai. *Je ne m'étois pas aperçû,* répondit le Taureau, *que tu te fusses posé sur ma corne, & je ne sais qui tu pourrois incommoder.*

De l'Homme & de la Mort.

Un *Homme* portant un jour une charge de bois sur ses épaules n'en pouvoit plus. Il se jetta à terre avec sa charge, & tout accablé il souhaitoit la *Mort*, jusqu'à l'appeller tout haut. La *Mort* vint, & lui dit : *Me voici, que veux-tu ?* l'*Homme* lui dit, *Je t'ai appelée pour m'aider à charger mon fardeau.*

Du Jardinier.

Un *Jardinier* arrachant un jour les méchantes herbes d'un parterre : on lui demanda pourquoi l'herbe sauvage paroissoit si belle, quoi qu'elle ne fût point cultivée ? C'est, dit-il, *qu'elle est élevée par sa mere, au lieu que l'herbe des jardins est élevée par sa marâtre.*

De l'Homme & de l'Idole.

Un *Homme* avoit dans sa maison une *Idole*, à qui il rendoit son culte, en lui offrant tous les jours une victime. Comme il y eût consumé la meilleure partie de son bien, l'*Idole* lui dit : *Ne consume point tes biens à me servir, pour aller en suite m'accuser auprès d'un autre Dieu, & blasphemer contre moi.*

Cette Fable est contre les gens qui dépensent leur bien dans la débauche & dans le péché, & qui après accusent Dieu de leur pauvreté & de leur misère.

Du Negre.

Un Negre se lavoit un jour plusieurs heures de suite dans une fontaine. Un Passant lui dit : *Cesse, mon ami, de troubler cette eau, car tu ne saurois jamais acquérir la blancheur.*

De l'Homme & du Poulain.

Un Homme étant en voyage monté sur une cavale pleine, elle mit bas sa portée en chemin. Le Poulain suivit sa mere quelque tems, mais n'en pouvant plus, il dit à son Maître : *O mon Seigneur, tu vois que je ne saurois suivre : si tu me laisses, je perirai ; mais si tu me prens avec toi, & m'élèves jusqu'à ce que je devienne fort, je te porterai sur mon dos où tu voudras.*

Cette Fable est pour enseigner, qu'il ne faut pas abandonner une œuvre glorieuse, à cause de la peine qu'elle fait à la poursuivre.

De l'Homme & du Pourceau.

Un Homme portoit au marché sur son Cheval une brebis, une Chevre, & un Pourceau pour les y vendre : la Brebis & la Chevre s'étoient en repos sans fatiguer le Cheval, mais le Pourceau se démenoit sans cesse & le harassoit. L'Homme, lui dit, *O le plus méchant des animaux ! ne te saurois-tu tenir en repos comme la Brebis & la Chevre, sans te démener si furieusement ?* chacun sait ses affaires, répondit le Pourceau : *On achète la Brebis pour sa laine, & la Chevre pour son lait : mais moi on ne m'achète*

chète que pour me manger & je suis sûr que du marché on m'enverra à la boucherie.

De la Tortue & du Lievre.

Une *Tortue* & un *Lievre* s'étant mis à disputer à qui marcheroit le mieux, ils firent gageure à qui seroit le plutôt à une montagne, qui étoit vis-à-vis d'eux. Le *Lievre* se confiant en sa legereté se mit à dormir en chemin. La *Tortue* connoissant sa pesanteur naturelle ne s'arrêta pas un moment, elle arriva à la montagne, comme le *Lievre* se réveillait, qui se voyant vaincu se repentit, mais trop tard.

Du Loup.

Un *Loup* emportoit un *Cochon* de lait : un *Lion* le rencontra & le lui ravit, le *Loup* étonné de l'aventure, dit en lui-même. *N'est-ce pas une chose surprenante que je ne puisse garder ce que j'ai pris.*

Cette *Fable* enseigne qu'on ne garde gueres le bien acquis injustement, & qu'on le perd ordinairement de la même manière qu'il a été gagné.

De la Ronce & du Jardinier.

La *Ronce*, dit un jour au *Jardinier*, si j'avois quelqu'un qui prit soin de moi, me transportant en bonne terre, m'arrosant & me cultivant ; certes les *Rois* me souhaiteroient dans leurs *Jardins*, & prendroient plaisir à mes fleurs & à mon fruit. Le *Jardinier* la crût, il la mit au milieu du *Jardin* dans la meilleure terre & la cultiva

soigneusement ; mais ses épines s'étendirent à l'entour & au dessus des arbres & couvrirent tellement tout le jardin qu'on ne pût plus y entrer.

La morale de cette Fable est que la peine qu'on prend sur un méchant naturel l'irrite, & que plus on honore & qu'on traite bien un méchant homme, plus il fait de mal.

Du Negre.

Un *Negre* se dévêtit un jour & se mit à prendre de la neige & à s'en frotter par tout le corps : on lui demanda pourquoi ? C'est, répondit-il, que peut-être je blanchirai. Un homme avisé lui dit, ne te tourmente point toi-même, car encore que ton corps noircisse la neige il n'en perdra pourtant rien de sa noirceur.

De l'Araignée & des Mouches à Miel.

L'*Araignée* dit un jour à la *Mouche à Miel* : si tu me prenois avec toi je ferois du Miel, comme tu en fais & même plus : l'*Abeille* la crut, mais comme elle vit que l'*Araignée* ne faisoit rien qui vaille, elle la piqua de son aiguillon. L'*Araignée* se sentant mourir dit en elle-même je merite bien la mort, moi qui ne pouvant faire de la poix, ai voulu faire du Miel.

D'un jeune Garçon.

Un *jeune Garçon* se jetta un jour dans un Fleuve sans savoir nager, où peu s'en fallut qu'il ne fût suffoqué. Comme il se noyoit il se

se mit à crier. Un homme qui passoit l'entendit, & s'étant approché se mit à lui faire des reprimandes : *Sauvez moi premièrement*, répondit le garçon, *puis reprenez moi.*

De l'Enfant & du Scorpion.

Un *Enfant* chassant un jour des sauterelles, il se jetta sur un petit *Scorpion* le prenant pour une grosse sauterelle; comme il avoit la main dessus il reconnut son erreur & se retira promptement: le *Scorpion* lui dit, *Si tu m'eusses pris avec la main tu te fusses assurément abstenu de chasser des sauterelles.*

La morale de cette Fable est d'apprendre à ne faire rien inconsidérément: de même que le sens de la suivante est pour prévenir les conduites précipitées.

De la Colombe.

Une *Colombe* pressée de soif, cherchant à se désalterer, vit de l'eau en peinture sur une paroi: elle la prit pour de vraie eau, & y vola si rudement le bec ouvert qu'elle se rompit la tête contre la muraille: elle dit en expirant, *Misérable que je suis! de m'être perduë moi-même à force de me bâter d'éteindre ma soif.*

Du Chat.

Un *Chat* entrant un jour dans la boutique d'un Serrurier trouva une lime à terre, il se mit à la lecher & la lechoit si fort qu'il mit sa langue tout en sang: le *Chat* croyant que ce sang sortoit de la lime, l'avaloit & continua jusqu'à ce que sa langue fût toute consumée.

La vérité de cette Fable se trouve dans le Prodigue qui dépense son bien sans besoin, sans y prendre garde, & même avec plaisir, jusqu'à ce qu'il se soit tout épuisé.

Du Forgeron & du Chien.

Un Forgeron avoit un Chien, qui dormoit pendant que son Maître travailloit, mais dès qu'il cessoit la besogne, & qu'il se mettoit à table avec ses Compagnons pour manger, le Chien ne manquoit point de se réveiller : le Forgeron, luidit, *méchant animal comment est-ce que le son des marteaux qui ébranle la terre ne t'éveille point, & que tu entends le mouvement des machoires qui fait si peu de bruit ?*

Le but de cette Fable est de corriger les hommes qui sont endormis aux exhortations, & qui ne se reveillent que pour satisfaire leur sensualité.

Des Chiens & du Renard.

Des Chiens trouverent un jour une peau de Lion & se mirent à la ronger. Le Renard les voyant faire leur dit : *Si le Lion étoit en vie vous verriez ses griffes encore plus longues que vos dents.*

La Moralité de cette Fable est contre ceux qui médisent d'un Grand homme après sa mort, & quand il ne se peut plus défendre.

Du Chien & du Lievre.

Un Chien ayant long-tems poursuivi un Lievre & l'ayant pris, il se mit à le mordre
vive-

vivement pour lui faire sortir le sang qu'il léchoit ensuite. *C'est une chose étrange*, lui dit le *Lievre*, que tantôt tu me mordes comme étant ton ennemi, & ensuite que tu me baïses, comme si tu étois mon ami.

C'est contre les ennemis cachez, qui déchirent en secret & caressent devant le monde.

Du Ventre & des Pieds.

Le Ventre & les Pieds dispuoient un jour ensemble savoir qui soutenoit le corps: les Pieds disoient: *C'est nous qui par nôtre force portons le corps.* Le Ventre dit, *Si je ne vous nourrissois vous n'iriez gueres loin avec ce que vous portez.*

Des Aigles & des Poules.

Les *Aigles* ayant appris que les *Poules* étoient malades, ils se couvrirent des plumages du *Pan* & vinrent les voir en leur disant: *Bonjour les poules comment vous portez vous?* Elles répondirent, *Nous nous portons bien quand nous ne vous voyons pas.*

Du Soleil & du Vent.

Le *Soleil* & le *Vent* dispuoient un jour ensemble à qui feroit plutôt quitter les habits à un voyageur: le Vent se mit à souffler impetueusement toute la nuit, mais l'homme sentant la force du Vent s'enveloppa de tous côtes & se ferra bien dans ses habits. Le jour venu, le Soleil commença de répandre doucement ses rayons, dont l'homme ne pou-

vant supporter l'ardeur, il ôta ses habits & les porta sous son bras.

Cette Fable enseigne que la douceur obtient plus que la violence.

De deux Cocqs.

Deux Cocqs se battant un jour ensemble, celui qui fut vaincu s'alla cacher dans un lieu écarté, l'autre se percha sur le haut de la maison, & se mit à étendre ses aîles, & à chanter sa victoire : un vautour l'aperçut, qui fondit sur lui & l'emporta.

Des Loups.

Des Loups cherchant la proie trouverent des peaux de bœufs, qui trempoient dans un canal sans qu'il y eût personne à les garder. Ne sachant comment les avoir, ils résolurent de boire l'eau du canal pour l'épuiser, mais avant que d'avoir pû en boire assez pour atteindre aux peaux, ils creverent.

De l'Oye & de l'Hirondelle.

L'Oye & l'Hirondelle ayant fait société alloient ensemble chercher leur vie. Il arriva que des Oiseleurs vinrent où elles étoient, l'Hirondelle les ayant apperçus, s'envola légèrement, mais les Oiseleurs prirent l'Oye & la tuèrent.

Voilà les *Fables* qu'on attribue à *Locman*, lesquelles les *Persans* ont en leur Langue, & qu'ils donnent à lire à leurs enfans, mais fort amplifiées par des raisonnemens, & par des
Dia-

Dialogues, propres à étendre & à fortifier les enseignemens de chaque Apologue : ils ont encore un Livre d'autres *Fables* de ce style diffus, dont voici quelques-unes.

De l'Homme & du Serpent.

Un *Homme* passant près d'un marais plein de roseaux, où l'on mettoit le feu, vit un *Serpent* qui y alloit être brûlé, il le tira avec un bâton, & le mit avec des roseaux dans un sac : ayant fait quelque chemin, il dit, *Je veux voir si la pauvre bête n'est point morte* ; il ouvrit le sac : le *Serpent* s'élançant dehors, dit à l'*Homme* : *Il faut que je te lance mon venin & que je te tue. Quoi, répondit l'Homme, pour me récompenser de t'avoir sauvé la vie tu me veux donner la mort ? rend-on ainsi le mal pour le bien ?* Oui, dit le *Serpent*, c'est la coutume, mais que m'importe-t-il, je te veux tuer, parce que cela me fera du bien. Un *Bœuf* survenant là-dessus, ils dirent : *Rapportons nous-en à ce que dira le Bœuf.* Il est vrai, dit le *Bœuf*, qu'on rend presque toujours le mal pour le bien ; j'ai servi long-tems & vigoureusement mon Maître, & j'ai vieilli à son service, mais dès que je n'ai plus été capable de travailler, il m'a chassé de chez lui. Il passa après un *Lion*, ils dirent : *Il faut que nous consultations aussi le Lion.* Est-ce la coutume, lui demanderent-ils, de rendre le mal pour le bien ? Oui sans doute, répondit-il, car je vis dans les bois & ne vais point chercher les hommes ; cependant ils ne cessent de me vouloir faire la guerre avec des pieux, des lances, & toute sorte d'armes, & me cherchent par tous pour me tuer. Comme le *Lion* parloit enco-

re, il survint un Renard. L'Homme dit au Serpent : *Consultons encore ce Renard, & puis je me rends.* Ils l'appellerent, & lui dirent : *Nous nous rapportons à toi, s'il est vrai que ce soit la manière des hommes de rendre le mal pour le bien ?* Le Renard fin & fourbe, répondit : *Cela est vrai, le Serpent a raison, c'est la coutume du genre humain ; mais contez moi le fait, parce que les circonstances peuvent avoir quelque chose de particulier.* Le Renard l'ayant entendu : *Je ne crois point, dit-il, que le Serpent ait été dans le sac : le Serpent est long d'une aune, & ce sac n'a pas deux pieds de long. Il n'y a pourtant rien de plus vrai,* répondit le Serpent, *& pour vous le faire voir, je vais m'y remettre.* Dès qu'il fut dans le sac, le Renard dit à l'Homme : *Liez vite le sac, & tuez le Serpent ; il ne s'en doit pas plaindre, puisque, selon sa maxime, on rend le mal pour le bien.*

De la Tortuë & des Moineaux.

Une Tortuë entra en société avec des Moineaux, & ils vivoient tous ensemble proche d'un marais. L'Été venu le marais se seicha, & les Oiseaux songerent à se retirer, ils le dirent à la Tortuë, qui leur répondit : *Que c'étoit rompre la société, & que ce seroit une chose bien deshonnête à eux de la laisser là, qu'il falloit donc qu'ils l'emmenassent avec eux.* La difficulté n'étoit pas petite, la Tortuë ne sachant point voler. Ils s'aviserent de prendre tous un long bâton par le bec, & se mirent à voler ; la Tortuë s'y tenoit attachée à belles dents. Ils passerent en volant au dessus d'un autre marais où il y avoit force Tortuës : elles

les apperçurent ce joli train, & toutes surprises s'écrierent : *Voilà une de nos sœurs qui vole.* La *Tortue*, qui étoit en l'air, toute enflée d'orgueil, vouloit s'applaudir, elle ouvrit la bouche pour répondre; mais à même tems elle tomba, & s'écrasa.

La moralité de cette Fable est contre les babilards.

D'un Tailleur.

Un *Tailleur* qui avoit beaucoup volé dans son métier, fut porté en songe au Jugement de *Dieu*, où on lui présenta une grande Enseigne, faite de tous les morceaux d'étoffe qu'il avoit volez : cela l'étonna fort, il cria miséricorde, promettant de n'y plus retourner. Le matin étant venu à la boutique il conta son songe à ses garçons, & la ferme résolution qu'il avoit faite de ne plus voler. *Mes amis*, leur dit-il, *si vous me voyez jamais mettre quelque pièce à côté, criez moi, Maître l'Enseigne.* Au bout de quelque tems sa peur se passa, il oublia & le songe & la résolution; & s'étant mis à tailler un habit d'une riche étoffe, il en prit un grand morceau : ses garçons lui crièrent incontinent, *Maître l'Enseigne.* Lui prenant la parole, leur répondit : *Taisez vous; j'y pensois moi-même, mais je me souviens fort bien qu'il n'y avoit point de cette sorte d'étoffe-là dans l'Enseigne.*

Je viens au troisième point de ce Chapitre, qui consistera dans l'extrait d'un des Livres de *Morale des Persans*, & ce Livre est le recueil des Oeuvres du fameux Poëte *Cheic Saby*. Je me suis attaché à en faire la tra-

duction d'une manière que ce fût tout-à-fait du *Persan* en *François*, afin de faire connoître à même tems le tour de la *Langue Persane*, & en quoi consistent ses graces.

Lettre d'avis aux Rois pour le bon gouvernement.

Loüange à celui qui suffit à tout, qui tient un compte pour toutes les créatures, & qui le tient selon ses miséricordes infinies, Je le prie de tourner sa miséricorde sur moi, qui confesse qu'il n'y a d'autre *Dieu*, que ce *Dieu* qui a été confessé d'ancienneté, qui confesse que *Mabomed* est le Serviteur & le Prophete envoyé en terre, & à present exalté au dessus des Cieux. Or après avoir donné au *Dieu* des Mondes la gloire qui lui doit être rendue, nous donnons nos loüanges à la plus intelligente & la meilleure de toutes les creatures vivantes, au ¹ Patron du Royaume, & Seigneur des Royaumes.

J'écris cet avis par l'ordre d'un de mes plus chers amis, & des plus relevez, qui a désiré un Cahier de ma façon sur ce sujet, dont le sens fût facile à entendre, & qui ne fût pas difficile à pratiquer, sans contenir de préceptes au dessus de la puissance humaine. J'ai fait réponse qu'à une bonne heure est arrivé ² l'enfant très-cher : que son ³ être soit toujours orné de toutes sortes de cultes pieux, & de bonnes œuvres.

Qu'on

- ¹ Le Roi régnant.
- ² La demande.
- ³ A mon ami.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 207

Qu'on sache que comme il convient principalement au Seigneur des Mondes de donner des conseils aux Rois du monde : il se trouve commandé dans le 4^e livre sublime & glorieux par ce *Dieu* très-haut , *exercez la justice & faites du bien*. Et il y a dans un autre endroit , *toutes les fois que vous faites des ordonnances , faites les en justice , & selon la droiture de Dieu*.

Ne dis pas, je m'en vais élever ma grandeur jusqu'au Ciel.

Di, je m'en vais abaisser ma face en toute humilité en la poussière.

Mets la tête en terre sur le seuil de la porte de *Dieu*.

Car c'est - là le commencement de la voye des hommes droits.

Si tu es l'Esclave de *Dieu*, incline la tête sur ce seuil.

Pose dessus la Couronne Imperiale.

Mais lors que tu fais ta dévotion , ne la fais pas en tes habits Royaux ; Revêts l'habit d'un pauvre ¹ *Dervich* , & dis en gemissant , O *Dieu*, Pere nourricier des hommes , c'est Toi qui es véritablement puissant.

Car tu nourris les puissans, & les misérables.

Je ne suis ni le Maître de cet Empire, ni le Gouverneur.

Je suis un des gueux qui ont la tête en terre à ta porte.

Que pourroit-il sortir de la main de mon habileté

Si

¹ *L'Alcoran*.

² Homme qui a quitté le monde, comme les *Cenobites* anciens.

Si la main de la grace ne me sert d'affocié ?
 Tu es le bras droit des gens bons & droits.
 Autrement que pourroit-il venir de la main
 de personne ?

La nuit sois en prieres, & fonds en larmes,
 comme un pauvre reduit à l'extremité.

Et le jour fais l'exercice de la Royauté.

Les grands Seigneurs les reins ceints, le
 bâton à la main sont debout devant ton Trône.

Toi presente toi devant *Dieu* dans un état
 semblable.

Il est convenable que celui qui est Seigneur
 de tant d'Esclaves, se mette en état d'Escla-
 ve devant *Dieu*.

C'est-là une des grandeurs du Roi d'être la
 nuit abattu aux pieds du Trône de *Dieu*, &
 d'exercer le jour la Royauté sur ses Peu-
 ples.

On fait un conte du Roi *Kasvin*⁶ *Mahmoud*,
 fils de *Soboukteknin*, que quand la nuit étoit
 venuë, il tiroit ses habits Royaux de dessus
 lui, il se revêtoit des haillons d'un *Derviche* ;
 puis à la porte du Trône de *Dieu* très-haut,
 il mettoit la tête en terre en toute humilité,
 & se couvrant le front de poussiere à force de
 se prosterner sur la terre en adorant, il disoit
 tout abattu : *O Seigneur du Royaume, le Royau-
 me est à toi, & moi pauvre Esclave, je suis ton
 esclave. Ce n'est point par la puissance de mon
 bras ni par les coups de mon épée qu'il m'a été
 acquis, c'est ton don gratuit. O Dieu, donne moi
 la force & la sagesse de le conduire.*

On
⁶ *Roi de Perse, qui vivoit dans le septième siè-
 cle.*

On en fait un autre de *Homer*, fils de *Heb-del baziz* (serviteur du bien aimé, c'est à dire, de *Dieu*,) qu'au point du jour dès qu'il étoit levé, après avoir fait les dévotions réglées envers *Dieu*, savoir les actions de grâces au Seigneur des humains, il prioit *Dieu* très-haut éternellement louable, qu'il pût maintenir son peuple en tranquillité, le gouverner en droiture, le faire vivre en abondance, & qu'il di-
soit entr'autres : *O Seigneur, la capacité de conduire un Royaume est une grace relevée. Tu as mis le Royaume dans les mains de ton Esclave, qui sont foibles : cette capacité est au dessus de ma capacité. Revêts moi de l'affabilité qui rend ton Trône gracieux, & que je fasse la charge qui m'est donnée, d'administrer la droiture, en marchant sur les pas de ceux qui sont droits en ton chemin ; donne moi la grace d'administrer la Justice en bonne conscience, & me garde d'iniquité & de cruauté. Garde moi d'être mal dans l'esprit de mon peuple, & que mon peuple soit mal dans mon esprit. Ne permets point que le cœur des pauvres [gens bons & simples] s'irrite contre moi, & qu'après ma mort on se plaigne de mon injustice.*

Fable sur le sujet.

On fait un conte d'un personnage éminent dans la *Religion*, de ces gens qui voyent la vérité d'un regard sûr & droit.

Qu'un jour ce docte Homme montoit un Tygre,

Qu'il menoit à l'amble ; se servant d'un Serpent pour fouet ;

Un Passant lui dit : *O homme qui es dans la voye de Dieu,*

Apprens

210 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

*Apprens moi à tenir la même voye que toi ;
Comment as-tu fait que l'animal déchirant s'est
soumis à toi ?*

*L'anneau enchanté * a été mis à ton doigt.
Il répondit : Je ne fais pas de cas du Tygre
ni du Serpent ,*

*Et quand tu me verrois monter l'Elephant ou
l'Aigle , ne t'en étonne point.*

*Ne retire point ton col de dessous le joug de
Dieu non plus que moi ,*

*Et nulle chose vivante ne retirera son col de
dessous ton joug.*

*Tant qu'un grand Gouverneur sera assidu
à observer les ordres du Ciel ,*

*Le Ciel sera son protecteur & son com-
pagnon.*

*La destruction & la mauvaise réputation
naissent de la tyrannie ,*

*Et celui que cet avis rend intelligent les
préviendra.*

*Fai du bien à tes sujets & à tes serviteurs
pour l'amour de toi-même ;*

*Parce qu'un homme à journée bien payé
est plus allegre , & fait plus d'ouvrage.*

*Il n'y auroit pas de conscience de faire mal
à quelqu'un ,*

De qui tu auras reçu beaucoup de service.

La sagesse sera utile à celui

*Qui voudra la rechercher dans les paroles de
Sahdy.*

*C'est la sagesse des Rois d'être favorables
aux pauvres , & de ne pas toucher aux biens
meubles & immeubles des riches. La felicité
de l'Etat dépend de la prudence & de la bon-
té*

• L'anneau de Salomon.

té du Souverain. La sûreté de son País dépend de la justice qu'il y exerce : la prospérité suit la sûreté : celle-là ne sera que par tout où sera celle-ci. Quand la sûreté sera ainsi dans un País, les négocians & les voyageurs seront aises d'y venir : les marchands s'y trouveront en grand nombre. Le gain s'y fera abondamment, & toutes les autres commoditez temporelles y abonderont aussi : or le Royaume abondant ainsi en tous biens, les trésors du Roi seront pressés ; [il n'y aura pas de place pour les contenir] ses troupes seront étendues [c'est-à-dire, il y en aura çà & là pour ne pas fouler le peuple, ou bien il y en aura par tout]. Le Monarque se créera une récompense finale, qui au dernier jour sera payée ; mais qui se conduira au contraire, le contraire lui arrivera.

Envisage la suite des crimes sortis de la main du méchant.

Le monde est demeuré : mais lui avec ses crimes s'en est allé.

Histoire.

Combien agréablement il fut dit par des Marchands, assiegez d'une troupe de voleurs la flèche à la main.

(Lors que les voleurs veulent agir vigoureusement,

Ils se jettent sur une troupe de soldats comme sur un troupeau de femmes.)

Le Roi qui laisse faire injure aux Marchands,

Ferme la porte du bien à ses peuples, comme à ses armées.

Com-

Comment les gens sages iroient-ils plus en ce lieu-là,

Où ils entendent dire que le gouvernement est mauvais ?

L'homme de bien doit aussi avoir une bonne renommée.

Fais du bien pour cela aux Marchands & aux Envoyez.

Que toujours l'étranger soit favorablement traité,

Afin qu'il emporte la bonne renommée de ton nom en son pays.

Ce Royaume-là tombera bien-tôt en ruine,

Où les cœurs des étrangers seront affligés.

Sois ami aux étrangers & aux voyageurs,

Parce que le voyageur porte ton nom par tout avec lui.

Augmente la grandeur de tes vieux serviteurs,

Parce que jamais tu ne seras trahi par de telles gens.

Lors que ton serviteur deviendra vieux,

N'oublie point le mérite de son long service.

Ta main soit toujours la main de miséricorde qui l'avoit pris à ton service.

Un Prince doit toujours avoir devant les yeux que le Règne appartient à *Dieu*, & que sa durée dépend de lui, toujours se souvenir que le Pays qu'il gouverne a été donné de *Dieu* au peuple qui l'habite, afin qu'il ne soit pas trompé par de fausses idées, dans ce lieu qui n'est qu'à loüage, en mettant son cœur sur un monde lequel ne dure que cinq jours.

On rapporte que le Calife *Aron Rechid* dit un jour au célèbre *Beloul* son frere : *Donnez moi*

DESCRIPTION DES SCIENCES. 213

*moi quelque bon avis. Il répondit : On n'em-
porte de ce monde en l'autre que les bonnes & les
mauvaises œuvres : là dessus vous avez la liberté.*

*Sur les bons & les mauvais , & sur
leur fin.*

Jamais ne puisse-t-il arriver de mal à l'homme de bien.

Jamais personne ne puisse-t-il faire de mal, afin que bien en arrive.

Celui qui fait du mal, trouvera du mal dans le mal qu'il aura fait,

Comme le Scorpion qui est obligé de se tenir caché dans les masures. C'est-à-dire, que personne ne le veut tenir en sa maison.

Si tu n'es pas enclin à bien faire de ton naturel,

Ton naturel & une pierre noire est tout un.

Je me suis trompé, ô ami de bon naturel,

Une pierre noire est meilleure, & un morceau de fer.

Or à un tel homme il est desirable de mourir de honte

De valoir moins qu'une pierre.

Un homme d'entendement vaut mieux qu'un homme de force,

Je dis non seulement un homme qui se jette sur les gens comme une bête féroce,

Mais aussi celui qui ne fait faire que manger & dormir,

Car ce n'est pas tout homme qui est meilleur qu'une bête féroce,

Au contraire une bête féroce vaut mieux qu'un homme méchant.

Ce *Beloul* étoit un fort savant homme, qui
pour

pour mieux se donner à l'étude, ne se voulut jamais marier. Le Calife son frere lui dit une autre fois : *Donnez moi encore , je vous prie , vos bons & salutaires avis , pour le gouvernement de mon Empire , & de ma conduite particuliere.* Il lui répondit : *Faites que les jugemens que vous prononcez soient selon les Loix , & non les Loix selon vos jugemens & volontez.* Puis il ajoûta : *Prévenez les demandes , donnez peu à qui demande , pensez à donner à qui ne demande point : les grands hommes demandent rarement , les autres demandent souvent ; mais les premiers sont dignes , & les autres non. Le Roi est la tête du peuple , lequel est le corps : si le Roi est ignorant ou inique , il déchire son corps avec ses dents.*

A ces premiers conseils il ajoûta ceux-ci :
 „ Que le Roi répande sa faveur sur les gens
 „ éminens dans les Sciences & dans la Reli-
 „ gion ; qu'il les fasse asseoir au haut bout dans
 „ les Assemblées , & qu'il se conduise par leur
 „ avis , afin que la Monarchie soit obéissante
 „ à la Loi écrite , & non que la Loi écrite soit
 „ soumise au Gouvernement.

„ Que le Roi sache que les Temples , les
 „ Hôpitaux , les Colleges , & les autres lieux
 „ de dévotion , les Edifices pour l'usage du pu-
 „ blic , les Ponts , les Chaussées , les Citernes
 „ sont des pièces importantes du Royaume
 „ dont il faut qu'il prenne grand soin.

„ Le Roi , homme d'esprit , doit faire gran-
 „ de attention au mérite & à la capacité des
 „ gens , traiter leurs œuvres chacune selon
 „ sa dignité , & ne pas prêter l'oreille aux de-
 „ mandes des solliciteurs , qui épuisent les
 „ trésors sans assouvir leurs desirs. Les grands

„ Hom-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 215

„ Hommes , sages & généreux , n'abaissent
„ pas les yeux de leur grandeur sur ceux qui
„ font leur éloge en se recommandant eux-
„ mêmes , ou qui avec artifice cherchent des
„ intercesseurs ; mais sans donner la peine de
„ le demander , ils donnent ce qui est conve-
„ nable & suffisant ; car les gens de cœur ne
„ demandent rien & encore qu'ils desirerent ,
„ ils ne viennent pas demander.

„ Qu'il n'établisse point pour Gouverneurs
„ du peuple des Hommes tyrans & violens ,
„ de peur qu'il ne fasse naître des impréca-
„ tions à cause de leurs excès.

„ *Aron Rechid* ayant trouvé qu'un de ses
„ domestiques lui avoit fait tort d'un ducat ,
„ le mit hors de son service : les gens de la
„ Cour au bout de quelques jours lui deman-
„ derent sa grace , en lui disant entr'autres
„ qu'un ducat étoit si peu de chose. Il répon-
„ dit : *Je le sai bien , & ce n'est pas pour la va-*
„ *leur de la chose que je l'ai mis dehors , mais*
„ *pour la conséquence ; car si à moi il fait tort*
„ *d'un ducat , il prendra le sang de mes sujets.*

Histoire.

Un Collecteur de tailles tomba dans un
lieu si dangereux ,

Que de crainte un Lion mâle seroit deve-
nu femelle.

(Le malfaiteur n'a jamais vû que du
mal ,

Il n'a pas vû de plus malheureux ni plus
ruiné que lui ,

Il ne dort aucune nuit , à cause des pleurs
& des cris des gens qu'il a oppressez.)

Quel-

Quelqu'un lui donna d'une pierre par la tête, & dit :

Toi as-tu jamais eu d'égard aux pleurs de personne,

Qui desires aujourd'hui qu'on ait égard à tes pleurs,

Et qu'à ton cœur blessé on mette une emplâtre,

Toi qui as fait tant de blessures que les cœurs en pleurent encore,

Tu me tendois continuellement des pièges pour y prendre mon pied sans faute :

Tu as toi-même donné sans faute de la tête en ce piège.

Deux sortes de gens creusent des fosses pour le peuple & pour les particuliers.

Les uns une bonne fosse, les autres une méchante ;

La fosse de ceux-là est un puits pour éteindre la soif des gens :

La fosse de ceux-ci est un trou pour faire tomber le monde.

Si tu fais du mal n'espère pas d'en tirer du profit,

Parce que jamais on ne cueille du raisin sur une ronce.

Je ne pense pas que toi qui as semé du mil en Automne,

Recueilles du bled au tems de la moisson.

Si tu cultives une racine amère dans ton cœur,

Ne pense jamais en manger du fruit doux.

Les Rois attendent ceci de leurs Successeurs, que le Fils conserve l'honneur des amis & des favoris du Roi son Pere & son Prédecesseur, & qu'il ne permette point qu'il leur arrive de mal,

Que

DESCRIPTION DES SCIENCES. 217

Que le Roi n'établisse sur ses sujets , ni ignorans , ni gens violens , de peur qu'il ne déchire son corps avec ses dents.

Les choses que le Roi voudra tenir secretes , il ne faut pas qu'il les dise à ses favoris & à ses amis , quelque intimes qu'ils puissent être : de peur que ceux-là ne les disent de même à leurs favoris & à leurs amis intimes , & qu'à la fin on ne les écrive [c'est-à-dire , qu'elles deviennent publiques.]

Ne dis pas toujours toutes choses à ton ami ,

Parce que ton ami ne fera pas toujours ton ami.

Qu'avec un visage rude le Roi ne jette pas les Grands hors de leurs emplois , mais qu'avec grace & agrément il parle à tout le monde , & qu'il écoute tout le monde , & que le Maître des commandemens leur assigne le pardon au bout d'un tems , afin que leurs bonnes qualitez & leur experience ne perissent pas par une perpetuelle disgrâce. Qu'il ne laisse pas aussi de pourvoir à leurs besoins , dans leur disgrâce selon qu'il sera convenable. Qu'il considere qu'un Roi n'est pas digne de sa qualité qui a l'action rude & le visage aigre.

Un Roi ne rendant pas de réponse à un pauvre qui lui demandoit justice ; le pauvre s'en alla en disant , celui-ci veut être plus grand que Dieu. Cela ayant été rapporté au Roi , il le fit appeller , & lui dit : *Pourquoi as-tu dit cela ?* Il répondit : *Dieu a parlé à Moïse avant qu'il fût fidelle , mais toi , tu ne veux pas parler au fidelle peuple de Dieu.* Le Roi fut touché de ce mot , & lui fit justice.

Tome V.

K

Le

Le Seigneur du Pais, Maître des Villes & de l'Empire,

Ne doit pas se courroucer pour des clameurs,

Le châtiment qu'il faut faire à celui qui impose des crimes à l'homme sans appui, doit être le même qu'on fait à son mortel ennemi, & doit durer tant que la justice soit faite selon le cœur de l'offensé, afin de servir d'exemple de la justice du Roi contre les méchans.

Que l'on envoie d'abord les gens d'affaires d'emploi en emploi, & de lieu en autre, chacun pour un certain tems, afin que s'ils sont de naturel à brouiller, ou à tromper, cela soit plutôt connu.

La reception des présens qu'on fait au Roi, comme fruits nouveaux, curiositez précieuses, & autres biens, doit être telle: il faut les prendre avec honnêteté & bon accueil, & avec reconnoissance, & il faut aussi-tôt récompenser le présent par l'octroi des demandes de celui qui le fait, sans le priver de la justice qui lui est due, par des difficultez ou des delais.

Il est convenable que le Roi fasse paroître devant les étrangers beaucoup de Majesté & de grandeur; mais dans le particulier avec les gens familiers, il est convenable qu'il ait un visage ouvert & riant, des manieres aisées, & la personne accessible.

Il ne faut point mettre dans le gouvernement d'un même lieu deux hommes liez d'amitié ou d'intérêt, de peur qu'ils ne concourent en malversation.

Le Roi prudent ne vexera point ses sujets, afin que quand les voisins ennemis lui feront de

DESCRIPTION DES SCIENCES. 219

de la peine il n'a point d'ennemi au dedans qui l'inquiete.

Lors que l'homme * à deux mains n'a point malversé,

Il ne faut pas établir de contrôleur sur lui.

Fais vivre dans la prospérité l'homme craignant *Dieu*,

Et non pas celui qui ne craint que toi seullement.

Les gens dans l'emploi doivent être retenus de mal faire par la considération de *Dieu*;

Non par celle des procès, de la disgrâce, ou de la mort.

Suppute, compte, & mets toi en repos.

Entre cent à peine en trouveras tu un fidelle.

Il ne faut point envoyer pour agir ensemble,

Deux hommes amis de longue main,

Car qui sait s'ils ne se donnent pas la main,

L'un volant, l'autre recelant.

Lors que les voleurs ont de la jalousie l'un contre l'autre,

La Caravane passera au milieu en sûreté.

Pardonne au bout de quelque tems à l'homme,

Que tu auras pour sa faute privé de son emploi.

Subvenir aux besoins d'un homme qui espere en toi,

Vaut mieux que de rompre les chaînes de mille esclaves.

K 2

Si

* Ils appellent gens à deux mains les gens d'affaires, soit parce qu'ils en font plus que les autres, soit parce qu'ils prennent de tous ceux qui leur donnent,

Si le Ministre, qui est comme une colonne
en ton Palais,

Tombe, il conserve pourtant toujours
l'esperance.

Un Roi juste ne se doit courroucer contre
ses grands Officiers,

Que comme un pere fait contre ses enfans,

Il les frappe quelquefois jusqu'à ce qu'ils en
soient malades;

Après il essuye les larmes de leurs yeux.

Si tu te comportes foiblement, ton ennemi
rehaussera son courage.

Si tu deviens colere, le monde s'ennuiera
de toi.

Il faut entremêler la rudesse & la douceur,
Comme le Chirurgien qui fait des incisions
& met des emplâtres.

Sois vaillant, affable en discours, & liberal.

Sache que comme on parle de tes Préde-
cesseurs on parlera de toi;

Lis leurs aventures, parce que tu y verras
comme on racontera les tiennes.

Celui-là n'est pas mort qui a laissé sur pied
après lui

Ou des ouvrages d'esprit, ou des Edifices
pour l'usage du public *;

Mais qui ne laisse rien après soi pour mé-
morial,

Ressemble à un arbre qui ne porte point de
fruit.

Si tu veux que ton nom reste en bonne
odeur dans le monde,

Ne laisse pas le nom des Grands caché &
sans réputation.

N'écou-

* Ponts, Chaussées, Caravanserais.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 221

N'écoute point avec plaisir le mal qu'on dit d'autrui ;

Et lors qu'on t'en fait rapport , examine s'il est vrai.

Ne néglige ou n'oublie la justification de personne.

Et comme chacun veut qu'on ait patience avec lui , aye là avec chacun.

Si un homme pécheur se vient jeter dans ton azile :

Il ne faut pas l'immoler pour son premier péché.

S'il n'a pas la première fois prêté l'oreille au conseil :

Il faut lui donner sur les oreilles & le mettre en prison.

Mais si le Conseil & la Prison ne font aucun effet :

L'arbre est méchant , arraches-en la racine.

Lors que les fautes de quelqu'un te mettent en colère ,

Pense à plusieurs supplices avant que d'en choisir aucun ;

Car le brillant rubis est aisément mis en pièces ;

Mais quand il sera rompu on ne peut plus le mettre en œuvre.

Pour se tirer sauf de la Mer de Perse :

Il faut avoir couru beaucoup de terres & de Mers.

Si un Ministre d'Etat par la confusion d'une faute , quoi que legere , s'enfuit de la présence du Roi , il ne faut point oublier le merite de ses services passez.

Aux Officiers qui ont rendu au Roi ou à ses prédecesseurs des services considérables ,

ou desquels les Peres ou les ayeuls l'ont fait , il faut pardonner beaucoup de fautes & d'iniquitez en cette considération.

Si quelqu'un des Ministres , ou des Domestiques a commis une faute digne de mort , il le faut faire mourir , mais il ne faut pas détruire sa famille , ni la déjetter ,

Il faut avoir soin des Enfans & des familles des Officiers , & des moindres Soldats de l'armée , qui sont les armes à la main en Pais ennemi , & n'être pas difficile à leur fournir leurs besoins.

Que le Roi ne fasse pas tant d'accueil & de civilité aux étrangers & à son propre Peuple , que sa dignité en souffre ; mais qu'il en fasse , tant qu'on l'aime.

Lors que le Roi veut pardonner des fautes , qu'il double toujours la peine de la reprimende , mais que les reprimendes soient faites de telle manière , que les Grands là présens , soient encouragés à interceder pour le Criminel ; sur quoi le Roi après sa remontrance , & après la pénitence du Coupable , lui remettra ses fautes.

Lors que le Roi envoie les Grands en Prison , qu'il ne retire pas pour cela sa clemence de dessus eux , qu'il leur fasse non seulement la faveur de les bien nourrir & vêtir : mais qu'il leur accorde aussi leurs femmes & leurs amis , parce que ce sont des choses également nécessaires pour la conservation de la vie.

Histi-

Histoire.

J'ai ouï conter que * Chapour sur le point
de † retirer sa langue,

Lors que le Roi Cosroës prenoit du dégoût
pour ses ouvrages,

Se voyant réduit en un misérable état :

Il composa ces Vers un jour qu'il se trouva
proche du Roi à la *Mosquée* :

O ! Roi qui as convert de ta justice la face de
la terre,

Quoi que je sois réduit à présent, tu demeureras
en prospérité,

Puis que je t'ai donné ma jeunesse.

Ne me rejette pas loin de toi au tems de ma
vieillesse.

Si un Etranger est querelleux & imperti-
nent,

Et qu'on le punisse, on ne le met pas après
hors de la ville,

Mais si c'est quelqu'un né dans le Païs &
qui ait sa famille,

Combien moins faut-il le chasser en *Arabie*,
ou en *Turquie*.

Je suis né dans ton Païs, j'y suis depuis le
matin jusques vers la fin du jour.

Pourquoi voudrois tu envoyer un malheu-
reux en un autre Païs ?

Où cela feroit dire, que perisse le Royau-
me

D'où il vient de telles gens que celui-ci.

K 4

Au

* Fameux Poëte, fort estimé du Roi *Cosroës*,
durant plusieurs années, puis disgracié.

† Cesser de composer.

Au lieu de foudroyer sur lui ta colere :

Laisse-le à son mauvais naturel , qui est un ennemi qui ne le quitte jamais ,

Si tu veux foudroyer quelqu'un , que ce soit le Puissant & l'Eloquent ;

Mais pour le miserable il ne merite pas la foudre du Souverain.

Lors que le miserable baisse la tête entre ses deux épaules ,

Tu n'en peux plus rien tirer que des larmes.

Entre tous les meilleurs avis qu'on puisse donner au Roi , il faut considérer celui-ci. De ne s'engager point dans des querelles avec un ennemi plus fort que soi , ni de donner la bataille à un ennemi plus foible , car l'un n'est pas prudent , & l'autre n'est pas glorieux.

Donner de la fâcherie à ses amis , c'est remplir les desirs de ses ennemis : punir cruellement les fautes des Grands de sa Cour , c'est battre son propre corps. Et traiter cruellement son Peuple , c'est se couper le col.

Un Roi est comme un grand & fort mur ; dès qu'il panche , & se détourne de la droiture , il est proche de sa ruine.

La première experience des sages est celle-ci. Que si ceux qui reprimendent & qui punissent leurs Inferieurs pour des fautes , commettent pourtant ces fautes eux-mêmes : leur reprimende & leur châtimement ne produisent aucun effet.

Sache que le moyen de bien conserver ton Royaume ,

C'est que le peuple t'obéisse , & que tu obéisses à *Dieu*.

Le Roi qui ne soumet pas son ame aux loix écrites de *Dieu* ,

N'est

DESCRIPTION DES SCIENCES. 225

N'est pas digne d'être Roi, & ses Ordonnances n'auront pas de durée.

On ne peut garder les loix de *Dieu* que par la Science, ni garder le Royaume que par la douceur, & avec cela il sera facile de s'abstenir de péchez ; mais si la crainte de *Dieu* ne plaît pas au cœur & s'en va : les crimes prendront l'Empire du cœur ; il faut alors tuer le mal par les bonnes œuvres & par les Aumônes, peut-être que par ce retour *Dieu* pardonnera à l'homme ses péchez.

Le Roi doit pardonner l'offense qu'on lui fait en disant du mal, soit de sa personne, soit de son règne.

Demain est le jour du Jugement, tous le craindront excepté ceux qui le craignent aujourd'hui.

Ne dis point qu'il n'y a de condition assurée que celle du Roi.

Car je vous dis moi, qu'il n'y a point d'Empire aussi bien établi que celui d'un *Dervich*.

Les *Derviches* attachés à des occupations toujours égales coulent le tems sans desirs.

Assurément qui porte le plus léger fardeau, court le plus vite & le plus gaiement.

C'est la vérité & les gens d'entendement le connoissent,

Que le *Dervich* de main laborieuse mange du pain,

Au lieu que les Maîtres du monde ne font que jetter des sauces & des ragoûts dans leur estomach.

Le pauvre qui travaille du midi au soir pour gagner son souper, le mange avec plaisir,

Et dort plus doucement que le Roi de Damas.

K 5

L'hom-

226 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

L'homme sérieux & l'homme rieur s'en vont tous deux hors du monde,

Et au jour de la mort tout s'oublie , tant la tristesse que la joye,

Tant la Couronne qu'on a en sur la tête ,
Que les fardeaux qu'on a portez sur son dos.

Soit le Roi qui est assis au haut bout du monde ;

Soit le miserable resserré dans les prisons ;

Lors que la mort donne sur la tête des deux ,

Vous ne pouvez plus distinguer l'un de l'autre.

Histoire.

On rapporte qu'un Officier , homme de bien & droit , fit un discours vehement contre l'orgueil devant *Alexandre* * de Grece , *Alexandre* lui dit : *Est-ce que tu ne me crains pas ?* Il répondit : *Non. Quiconque va droit ne craint pas le Dieu très-haut ; la crainte de ton serviteur ne pourroit venir que d'avoir fait mal , ou exercé quelque violence ; or ton serviteur est en sûreté de ces côtez-là.*

Histoire.

On rapporte qu'*Aron Rechid* ayant surpris un des Ministres du-Conseil qui commettoit une injustice assez legere , il lui ôta son emploi , & lui prit ses biens. Les Grands au bout de quelques jours intercederent pour lui , disant que c'étoit-là une trop petite faute pour être punie de la disgrâce , & de la perte de ses biens. Le *Calife* répondit : *Je ne suis pas de ces*

* *Le Grand.*

cet avis. Mais le disgracié étant venu à mourir : là-dessus le *Calife* revint à lui , & fut touché de grand regret , il versa des larmes , & ayant fait venir les enfans du défunt , il leur baïsa les yeux & la tête , & les ayant pris à quartier , il leur dit : *Je n'aurois pas la force de soutenir au jour du Jugement la severité que j'ai exercée contre votre pere.* Il leur rendit tous ses biens , & leur établit une pension jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'être mis dans l'emploi.

Que le Roi exerce toujours les actes de la liberalité , si ce n'est que sa dépense excédât son revenu ; parce que la prodigalité & l'avarice sont également détestables.

Conseil aux Rois sur la Beneficence & la Justice.

Ne donne jamais ton consentement à la mort de personne ,

Sans être touché auparavant d'un vif ennui de faire mourir ,

Et si tu découvres que la race de cet infortuné te porte une haine meurtrière ,

Pardonne leur , & leur fais du bien.

L'homme pécheur qui a fait le mal , est mort.

Quelle part a au crime la veuve & les orphelins ?

Quoi que tu sois vaillant , & que ton armée soit puissante ,

Toutefois ne te jette point fort avant dans le païs de ton ennemi ,

De peur qu'il ne se renferme en quelque château inaccessible ,

228 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Et que de dépit tu ne décharges ta colere
sur un peuple innocent.

O Roi ! examine avec soin les accusations
des prisonniers,

Parce qu'il peut être qu'il y en ait d'innocens entr'eux.

Si quelque Marchand étranger est mort
en ton païs,

Ne souffre pas qu'on porte sur son bien une
main dure & injuste,

De peur qu'après qu'il aura été fort pleuré
Par sa famille, & par ses parens, ils ne disent entr'eux :

Le pauvre homme est mort en païs ennemi,
Le bien qu'il avoit un homme violent l'a emporté.

Songe à faire du bien à l'orphelin sans appui ;
N'entre point dans la cause des soupirs qu'il jette pour ses pertes.

Il vaut mieux une bonne réputation durant
cinquante ans,

Que des trésors qui ruineroient la bonne
odeur de ton nom.

Ce sont des biens précieux que le bon renom éternel,

De n'avoir pas étendu sur le bien d'autrui
la main du pillage.

Si le Roi de l'Univers

Prend le bien des grands & des petits, c'est
un gueux.

L'homme de bien vit étroitement & meurt
pauvre,

Dédaignant de remplir son ventre à la table
du méchant ;

Chose qui est aussi basse aux yeux des grands
hommes,

Que

DESCRIPTION DES SCIENCES. 229

Que d'être vaincu par un Lutteur jetté plusieurs fois par terre.

N'allez pas de travers en marchant sur les pas des gens droits ; Et si vous recherchez la vérité , apprenez-la de Saddy.

L'homme de bien est toujours ferme , & demeure inébranlable ; mais les inéchans sont toujours étonnez & émus.

Quiconque veut être réputé homme de bien, ne doit pas souffrir que des gens sans conscience soient impunis dans leur iniquité ; car cela ne passeroit pas pour une action de conscience, mais pour une action de pauvre esprit.

La liberalité est louable, pourvu qu'elle soit faite avec retenue, & sans préjudicier à l'aïse des plus bas sujets, & il faut toujours répandre des dons, mais en telle mesure que la Cour & les armées n'en souffrent pas de retardement en leur paye.

La joye & les plaisirs sont nécessaires aux Rois ; mais non en telle mesure qu'on dise, que c'est une méchante habitude, & qu'elles leur attirent des maledictions ; comme aussi la conversation agréable & les bons mots conviennent fort bien à leur caractère ; mais non pas à un point qu'on en puisse justement les taxer de legereté d'esprit.

La pénitence & l'abstinence sont requises dans les Rois ; mais à un degré tel, que le soin de leur vie & le soin de leur peuple n'en soit pas diminué.

Que le Roi étudie si bien l'histoire des Rois ses dévanciers qu'il en retire de grands profits. Un de ces profits doit être de suivre & pratiquer leurs bonnes maximes ; un autre est de comparer leur tems avec le sien, & un au-

230 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

tre de considerer comment ils s'en sont tous
allez de suite, en laissant chacun une reputa-
tion conforme à leur conduite, afin que ses
grandeurs, sa gloire & sa puissance ne lui fas-
sent point d'illusion; mais qu'il agisse & qu'il
parle d'une maniere, que les gens pieux & les
gens sages soient forcez de le trouver bon.

Si un esclave de *Dieu* plie la tête sous le
poids de sa condition,

Et si un autre leve la tête au dessus des
nuées,

Les bons & les méchans s'en vont de mé-
me forte.

Il suffit de laisser un bon nom après soi.

Etabli des gens craignans *Dieu* sur le peu-
ple,

Parce que l'homme pieux rend l'état riche
& abondant.

Celui-là pense mal de toi qui tire le sang
du peuple,

Puisqu'il veut faire ton profit aux dépens
du bien public :

C'est un crime d'établir de tels Officiers,

Que par la dureté de leurs mains on leve
ses mains à *Dieu*.

Punis le mauvais Agent en lui prenant son
bien,

Parce qu'en ôtant la racine il faut que l'ar-
bre sèche.

Ne sois point lent à punir l'homme extor-
sionnaire,

Car aux bêtes grasses on arrache la peau.

Il faut d'abord couper la tête au loup,

Et non après qu'il a déchiré les hommes
comme des brebis.

Le jeu d'Echets, le Chant, la Musique, la
Dan-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 233

Danse, les Mimes, & toute sorte de représentations ne doivent point être à l'entour du Roi, parce que ces choses pervertissent le cœur; mais il pourra par accident s'en divertir une fois en chaque saison, soit en des occasions extraordinaires, soit pour dissiper quelque chagrin.

On raconte que *Cheic * Chably* étant entré en un Festin que faisoit le Roi, il le vit jouant aux Echets avec le grand Vizir, il les regarda en souriant, & leur dit : *On vous a établis pour agir tout de bon, & vous vous mettez à jouer.*

Le gouvernement d'un Empire est une affaire qui requiert un esprit attentif & recueilli, & un cœur qui tourne toujours les yeux vers le *Dieu* très-haut, & qui l'invoque continuellement pour de bons conseils, afin de bien conduire ses pieds, sa main, sa langue, sa plume, & tant que le Roi agira ainsi, *Dieu* lui fera la grace de lui conserver l'Empire & la Pieté.

*Conseil du Roi † Nouchirevon le Juste,
à son fils Ormons.*

J'ai appris que *Nouchirevon* prêt de rendre l'esprit,

Parla ainsi à *Ormons* son successeur :

„ Sois

* Homme célèbre pour son grand savoir, qui vivoit du tems de *Mahomed Jassersadek*, dans le troisième siècle du *Mahometisme*.

† Ancien Roi de Perse, surnommé *le Juste*, à cause de sa grande Justice, duquel la *Morale Persane* tire la plupart de ses amplifications & de ses exemples.

232 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

- „ Sois le Protecteur du droit des gens de
 „ bien ;
 „ Et ne convoite les biens de personne.
 „ Il n'y aura personne à son aise dans ton
 „ Empire,
 „ Si tu ne songes qu'à tes aises, comme si
 „ c'étoit assez ;
 „ C'est une chose qui ne plaira point à un
 „ sage,
 „ Qu'un berger endormi, & le loup man-
 „ geant les brebis.
 „ Va-t'en vite prendre soin du droit du
 „ pauvre peuple,
 „ Car c'est pour prendre soin du peuple
 „ qu'on a la Couronne sur la tête.
 „ Le peuple est les racines & le Roi le
 „ corps de l'arbre ;
 „ Le corps de l'arbre, mon Enfant, sub-
 „ siste par ses racines.
 „ Ne blesse point tant que tu pourras le
 „ cœur du peuple ;
 „ Car si tu le fais, tu arraches tes propres
 „ racines.
 „ Si tu choisis le chemin battu des gens
 „ droits,
 „ Appren que le chemin des gens pieux
 „ est entre l'esperance & la crainte.
 „ Que si tu trouves le Roi dans cet heu-
 „ reux milieu,
 „ Sache qu'il a trouvé la sûreté & la féli-
 „ cité de l'Empire.
 „ Les faveurs se font par des gens qui espe-
 „ rent
 „ Les faveurs, & le pardon de l'Auteur de
 „ toutes choses.
 „ On se fera une habitude de sagesse,
 „ En

- „ En esperant le bien & craignant le mal.
 „ Les injures des gens ne plairont point à
 „ celui
 „ Qui craint que son Royaume ne se rem-
 „ plisse d'injures,
 „ Et le Roi en qui cette crainte ne se trou-
 „ ve point,
 „ Verra que le repos ne trouve point de
 „ lit dans son pais.
 „ Si tu te rends esclave de *Dieu*, cela te
 „ réussira;
 „ Si non monte à cheval & fui où tu vou-
 „ dras.
 „ Ne crains point les gens courageux &
 „ graves;
 „ Crains ceux qui ne craignent point *Dieu*.
 C'est une vision que de croire qu'un Pais
 puisse être en prospérité,
 Dont le Roi se ruine dans l'esprit du peu-
 ple.

Qu'on ne donne jamais la commission des grandes affaires à gens non éprouvez dans les affaires, de peur d'employer quelqu'un qui prenne le bien des sujets sans remords, & qui repande leur sang sans s'en soucier.

Quiconque ne se tient pas assuré de vous, ne vous tenez pas assuré de lui, car un serpent, de peur que l'homme ne le touche, picque l'homme & le tue. Or tailler le pied d'un mur, puis dormir contre sans crainte, & tuer le petit d'une couleuvre & se tenir assis proche sans crainte, n'est pas une chose digne de gens d'esprit.

Ne vous fiez point à celui qui parle mal d'autrui en son absence, & ne le tenez point en votre compagnie.

Les

Les bons mots des Rois sont les Rois des bons mots ; mais il ne faut tenir pour de tels mots que ceux qui, étant redits par d'autres gens çà & là en conversation , les railleurs n'y trouveront rien à redire, & les gens sages en seront recreés.

Le *Dervich* de cœur Royal & genereux se connoît à ceci , qu'il ne languit pas dans son cœur après les dons ni les biens du Roi ; & le Roi de cœur gueux & misérable se connoît à ceci , qu'il languit après les biens de ses sujets.

Il n'est non plus honnête au Roi de faire violence à ses petits sujets :

Qu'à un Pelican d'aller prendre les grains de la fourmi.

La sagesse du Roi d'un grand Etat consiste entr'autres choses à ne laisser point prendre de force à son ennemi quelque petit qu'il soit , ni d'occasion avantageuse contre soi à son ami quelque attaché qu'il soit , de peur que s'il devient ennemi , il ne se serve de cette occasion pour nuire.

Il est d'un grand esprit de ne pas faire aujourd'hui ce qu'il ne faut faire que demain ; ni de renvoyer à demain ce qu'il faut faire aujourd'hui.

Le droit des grands sur les petits est de se faire servir par eux , & l'honneur des grands est de dire du bien de ceux qui les servent , & de recevoir leur service comme si c'étoit une faveur.

Si l'homme est doué de vertu ,
Que la vertu parle de l'homme , & non
l'homme de la vertu.

Les vieux serviteurs & domestiques que
l'âge

l'âge rend incapables de plus servir, doivent être payez & entretenus comme auparavant, sans exiger d'eux autre service que de se lever matin pour prier Dieu pour le Roi.

Que le Roi soit soigneux d'entretenir les anciens monumens de ses Ancêtres, afin que les monumens élevez sous son règne, soient aussi entretenus.

Qu'il prenne pour ses Ministres, & pour ses familiers amis, des hommes qui songent plus à l'honneur & à la justice du Roi, qu'à l'accroissement de ses biens, & qui prennent plus le parti des sujets du Roi, que le parti du Roi auprès des sujets.

*Conseil du Roi * Ormous à Chiroué son
Fils & Successeur.*

J'ai ouï conter que *Ormous* dit à *Chiroué*,
Au tems que le dernier sommeil lui alloit fermer les yeux :

- „ Quoi que tu fasses pense sur tout à ceci,
- „ De conserver chèrement la bienveillance
- „ de ton peuple.
- „ Il ne faut pas injustement écorcher le
- „ sujet,
- „ Lequel est la force & l'appui du Royaume.
- „ Fais des graces, en pensant que ce n'est
- „ pas par guerres & par querelles,
- „ Que tu ameneras le peuple sous le joug
- „ de ton commandement;
- „ Car si le peuple verse des larmes à cause
- „ de l'injustice du Maître :

„ Le

* *Fils de Nouchirevon le Juste*, Roi de Perse,
de la dernière race avant *Mahomed*.

„ Le fruit d'un tel arbre sera la mauvaife
 „ réputation.

„ En peu de tems celui-là détruira fon
 „ être,

„ Qui met fon être à faire de méchantes
 „ chofes.

„ La destruction que fait l'épée d'un puis-
 „ fant ennemi est grande,

„ Mais pas tant que la colere du cœur d'u-
 „ ne vieille femme.

„ La chandelle qu'une femme veuve a allu-
 „ mée,

„ A été fouvent le feu qui a mis une ville
 „ en cendres.

„ Il n'y a en ce monde plaifir ni intérêt pa-
 „ reil,

„ A celui d'un Roi qui vit & régne avec
 „ confcience,

„ Afin que quand le tems fera venu d'être
 „ † étranger en ce monde,

„ Les gens de bien faffent des prieres fur
 „ fa foffe;

„ Puisque le bien ou le mal qu'on a fait
 „ demeure, & qu'on n'en emporte que le nom :

„ Il vaut mieux emporter un bon nom qu'un
 „ mauvais.

„ Etabli fur tes fujets des gens craignant
 „ Dieu,

„ Car il n'y a que les gens pieux qui puis-
 „ sent être de bons Architectes du Pais.

„ C'est l'ennemi du Royaume auffi bien
 „ que le meurtrier du peuple,

„ Qui en cherchant de faire fon profit fait
 „ mal au peuple.

„ C'est

† mourir.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 237

„ C'est un grand crime de mettre la Ma-
„ gistrature en de telles mains,

„ Que pour leur dureté on leve les mains
„ à Dieu.

„ Celui qui entretient à son service des gens
„ bien faisans, ne verra point de mal ;

„ Mais si tu entretiens le mal, tu es enne-
„ mi de ton cœur.

„ Pille le concussionnaire comme il a pil-
„ lé les autres,

„ Parce qu'il faut arracher sa racine de
„ dessous la terre.

„ Ne donne point de lieu à l'iniquité d'au-
„ cun Officier,

„ Car c'est lors qu'il est gras qu'il faut lui
„ arracher la peau.

„ Il n'est pas permis de boire une tasse d'eau
„ sans le consentement de la Loi :

„ Mais avec sa permission on peut verser
„ le sang.

„ Ne tire pas, mon cher Fils, tes pieds du
„ droit chemin,

„ Et les peuples ne retireront pas leurs pieds
„ de la voye de ta puissance.

Le Roi est par l'institution de Dieu le pere
des orphelins, & il leur doit être un secoura-
ble * ami ; particulièrement à ceux qui sont
pauvres, afin qu'ils trouvent quelle différen-
ce il y a entre avoir pour pere ou un pauvre
ou un Roi.

On raconte qu'un homme ayant laissé un
fils unique, & beaucoup d'or & d'argent, le
Gouverneur du lieu envoya des gens dire au
tu-

* *Kamkour*, c'est-à-dire, *mangeur de déplaissirs* ;
parce que l'ami digere les déplaissirs de son ami.

tuteur, de lui apporter tout le bien de son pupile; le tuteur prit l'enfant, & lui attachant le bien à la ceinture & sur le corps, il le fit ainsi porter devant le Gouverneur, & lui fit dire: *Ce bien n'est pas à moi, il est à cet enfant. Si tu le veux prendre, prends-le de lui-même jusqu'au jour du Jugement.*

Il n'est pas permis aux Rois de se courroucer sans grand sujet, ni lors qu'ils se courroucent justement de sortir des bornes & d'exceder, parce qu'en excedant le tort se range-roit de leur côté, & la juste plainte du côté du prévaricateur.

Qu'on se comporte toujours envers les amis & envers les ennemis d'une manière bien fai-sante, parce que par ce moyen l'amour des amis augmentera, & la haine des ennemis di-minuera.

Le trésor doit être toujours rempli, & la dépense ne doit jamais en empêcher l'abon-dance; parce que les ennemis de l'Etat sont toujours au guet pour quelque occasion, & les malheureux accidens toujours en chemin.

Qu'en tous états on soit toujours en garde contre la tromperie & les méchans tours; & qu'on n'oublie jamais que les Princes sont plus souvent empoisonnez que les autres; c'est pourquoi il faut bien connoître la famil-le & les voyes de ses domestiques, & en être assuré de la plus forte manière, afin que les ennemis, les espions & les assassins ne trou-vent jamais de lieu à un mauvais coup.

Il faut établir des espions secrets autour des Grands de l'Etat & des plus privez Courti-sans, afin de connoître le bien & le mal de chacun, & afin d'éventer toute sorte d'intri-gues.

De

DESCRIPTION DES SCIENCES. 239

De tems en tems il faut commander aux Prévôts des Prisons d'exhorter les Créanciers à donner du délai à leurs Pauvres Débiteurs, & de leur quitter partie de la dette selon leur pouvoir; & si le Créancier & le Débiteur sont tous deux Pauvres, & que le trésor Royal soit plein, le Roi peut commander qu'on en prenne pour accommoder ces affaires; même quand cette sorte de bienfaits-là emporteroit quelque chose de considérable hors du trésor du Roi: il ne faudroit pas les discontinuer, parce qu'encore qu'il semble que la voye de conserver l'Empire, & la gloire soit les armes & les richesses; néanmoins dans la vérité ce sont les vœux des Pauvres, qu'on a secourus, qui en sont les moyens les plus efficaces.

Que le Roi s'informe particulièrement des malheurs, qui arrivent à ses sujets, comme des Caravanes volées, des vaisseaux peris, & d'autres pareils dommages. Qu'il plaigne les malheureux, & qu'il les secoure de ses biens, croyant que c'est-là une des grandes bénéfices qui lui est recommandée.

Les Administrateurs soit du Domaine Royal, soit des Entrées, & leurs Cautions, qui font paroître que leur Commission n'a pas tant produit qu'ils avoient promis de la faire valoir, doivent être considérez à la reddition de leurs comptes, & recevoir quelque faveur; ou bien il leur faut donner quelque Commission plus lucrative afin qu'au bout d'un long service ils se retirent avec profit.

Que les gens vertueux soient honorez, afin que ceux qui aiment l'honneur, sans aimer la vertu, soient desirieux de la vertu pour l'A-
mour

mour de l'honneur , & qu'ainfi le Royaume prenne le chemin de la perfection.

Le fujet qui étant tombé en faute, ou qui ayant été négligent dans fon emploi, a été puni par la difgrace: doit être rétabli au bout de quelque tems; c'eft affurément une meilleure action de rétablir des Difgraciez , que de délivrer des Prifonniers.

Employez les gens qui ont été fous la rude punition de la difgrace , parce qu'affurément la crainte de retomber dans ce misérable état les fera fervir avec plus d'application & plus de précaution.

Que le Roi faffe des graces de diverfes fortes à fa Cour , & à fes armées tour à tour , afin que comme les ennemis font toujours d'un avis pour faire du dommage à leurs ennemis: les amis concourent auffi à faire du bien à leurs amis.

Le Soldat qui au jour du Combat eft effrayé à la vûe de l'ennemi & s'enfuit , doit être tué , comme ayant dérobé le prix dont il avoit été acheté.

Il ne faut point avoir en fa Compagnie ordinaire des gens dont la pieté ne foit pas reconnue, de peur que leur libertinage ne faffe impreflion fur l'efprit , ou quand il n'en feroit pas, de peur de fcandale; car on ne peut pas honnêtement reprimer le Libertinage ou l'improuver , lors qu'on a des Libertins près de foi.

Qu'on ne donne jamais plus de créance aux rapports qui font faits , finon de faire examiner quelle en eft la verité , mais qu'on ne porte jamais de Jugement deffus , qu'après l'examen fait.

Qu'il

DESCRIPTION DES SCIENCES. 241

Qu'il n'y ait jamais d'intercession, qui fasse retarder la punition des Voleurs & la mort des Meurtriers.

Entretenir des gens de mauvaises mœurs à son service & des fornicateurs, c'est se rendre coupable des mêmes crimes, & se faire condamner à leur dernière punition.

Les Larrons sont de deux sortes, les uns volent l'arc & la flèche à la main sur les grands chemins, les autres volent subtilement parmi le monde, mais la destruction des uns & des autres est également commandée.

Le Roi * *Nouchirvan* surnommé le juste, qui vivoit du tems de l'*Infidélité*, apparut en songe à un des *Califes* l'air riant, le visage content & charmant: on lui demanda comment avez-vous fait pour obtenir une condition si agréable, que celle où vous paroissez être, il répondit, *je n'ai fait nulle grace aux Coupables, & nulle peine aux Innocens.*

Le Roi ne doit pas executer sur le champ tout ce qu'il conçoit être convenable pour le Royaume: mais premièrement il le doit examiner en lui-même, puis il le doit faire examiner au Conseil des gens les plus avisez, & s'ils l'approuvent il l'excutera au nom de *Dieu* très-bon & très-grand, & en lui en recommandant le succès.

Que le Roi prenne conseil avec les vieillards expérimentez, & qu'il aille à la guerre avec les Jeunes gens éveillez.

Que le Roi fasse Justice des gens violens, de peur que sa nonchalance n'enflame la fureur; car comme l'on a fort bien dit, le Roi qui n'extermine pas les voleurs des grands

Tome V.

L

che-

* Un des anciens Rois de Perse.

chemins, est celui-là même qui pille les Caravanes de sa main.

Le desir & l'attente des sujets touchant le Roi, c'est qu'il écarte les Loups d'autour des Brebis; mais si le Berger ne peut écarter le voleur [le Loup] que fera-ce, ou s'il le peut & qu'il ne le veuille pas.

Histoire.

Le Poète Loualnon du grand Caire, dit au Roi, „ j'ai appris qu'un tel que vous avez „ envoyé en Emploi dans le Pais, traite avec „ hauteur & dureté les sujets, & laisse passer „ journellement beaucoup de violences & „ d'injures. “ Le Roi répondit, *il viendra un jour que je le punirai sévèrement.* Il répondit, „ Oui vous attendrez qu'il ait pris tout le „ bien des sujets, & alors à grands coups vous „ le lui arracherez, & en remplirez vôte trésor, mais quel remède sera-ce aux maux „ de vôte pauvre & misérable Peuple? “ Le Roi en fut honteux & ordonna sur le champ la punition du Coupable.

Il faut couper la tête au Gouverneur aussitôt qu'il agit en Loup, non après qu'il a dévoré les sujets, comme des Brebis.

Le châtiment des Voleurs, & de toute sorte de méchans plaît merveilleusement au Peuple, lors qu'il est fait par le souffle de la bouche d'un Roi, qui s'abstient lui-même de toute sorte de violences.

Histoire.

Un Roi commanda d'aller mettre en pièces dans toutes les caves les vases dans lesquels

on

on gardoit le vin ; mais la nuit ne fut pas plutôt venue, qu'il commanda d'aller cueuillir du Raisin en tel lieu, & de faire du vin. Un sage qui étoit-là se mit à dire : *O vous qui défendez de mal faire ne faites pas de mal.*

Le Soldat qui reçoit la paye du Roi la reçoit pour prix de son ame, c'est pourquoi s'il s'enfuit dans l'occasion, que son sang soit répandu.

Que le Roi ne donne jamais d'offices, qui tendent à opprimer le Peuple, de peur que l'effet des imprécations qu'il fera ne passent jusques sur l'Auteur de leur mal.

Entre les choses sur lesquelles les Rois attendent que leurs successeurs leur fassent Justice, il y a celle-ci que le Roi régnant ne fasse tort ni peine aux Ministres, aux Officiers & aux particuliers amis du Roi son Prédécesseur ; & si le Roi agit ainsi, il sera Roi en ce monde & en l'autre, mais s'il agit autrement il sera misérable en tous les deux.

Le Roi qui ne fait pas Justice, & qui cependant aspire à une bonne reputation, ressemble à un Laboureur qui semeroit du mil, & voudroit recueillir du froment.

O toi ! qui aimes le Trône pour le plaisir, que donnent les grandeurs, sois civil, & sois généreux, parce qu'il n'y a point de grandeur, qui égale celle de faire du bien, & que la plus douce harmonie pour toi est de combler tes amis de bienfaits, & qu'eux te combleront de louanges.

Il vaut mieux avoir le ventre vuide, que le ventre plein, quand on se trouve en la compagnie des Pauvres.

Quoi que l'oye meure de faim,

L 2

Elle

Elle n'ira pas chasser des Moineaux pour se nourrir.

Vous êtes à la place de ceux qui s'en sont allez, & de ceux qui doivent venir : ne mettez pas votre application à établir un séjour ferme entre *deux néants.

La vraie vaillance ne consiste pas à prendre le monde entre ses bras, mais à le conserver : l'homme sage ne veut point du monde, l'homme fol le met sur ses épaules.

Que les Rois quand ils rendent Justice s'asscient si haut que s'il y a quelque voix, qui crie justice, ils la puissent entendre ; afin que ce ne soit pas toujours la voix basse des Ministres & Officiers, qui portent les plaintes des sujets à l'oreille du Souverain, mais que leurs cris y puissent arriver à droiture.

On rapporte que le Roi Nouchirevon le juste avoit deux Cloches ; l'une dans sa sale, & l'autre au chevet de son lit, dont les cordes passioient au travers des planchers, dans les galeries du Palais : quand quelqu'un avoit besoin de secours il sonnoit la cloche & le Roi le faisoit venir devant lui.

Les Rois d'*Arabie* alloient déguisez parmi le peuple pour observer ce qui se passoit, & pour apporter du remède à ce qui se faisoit de mal, & ils faisoient faire la même chose par des gens affidez dans les Provinces, & dans les villes, afin que si quelque oppression se commettoit, ils en fussent aussi-tôt informez, & qu'ils en fissent la punition.

Les hommes sans soin doivent être regardez comme des morts ; mais les hommes vigi-

* Le passé & le futur.

gilans , & justes quoi qu'ils meurent demeurent en vie.

La gratitude des Grands envers Dieu les oblige à pardonner aux petits leurs offenses , & le devoir de leur condition est d'empêcher qu'on n'opprime le Peuple.

Lors que vous êtes devenu Grand , comportez-vous de manière que si la Fortune change, vous puissiez endurer le même traitement que vous aurez fait endurer aux autres.

Les atteintes des gens de pauvre & basse condition doivent être plus appréhendées , que celles des Lutteurs dont le bras est le plus robuste.

On ne supporte jamais patiemment les tems fâcheux , c'est pourquoi en tout tems il faut faire Justice aux oppressez , & casser les dents des méchants. O toi ! qui jouis d'un doux sommeil , songe à ceux que l'oppression empêche de dormir. O toi ! qui marches allégrement , pense à ton Camarade qui ne sauroit suivre. O toi ! qui es à l'aise , fais faveur à celui qui est à l'étroit. Vous voyez ce que ceux qui vous ont devancé ont fait , & ce qu'ils ont trouvé. Ils s'en sont allez la tête chargée du pesant fardeau de leurs crimes , & de l'oppression faite aux Innocens. Assurément il vaut mieux s'en aller pauvre à sauveté , que Roi à la réprobation.

Les Ancêtres parlent à leurs successeurs en cette sorte :

Si vôtre esprit a des oreilles , nous lui dirons à l'oreille ,

Nous avons été des hommes comme vous , mais nous n'avons pas connu le prix du tems

L 3 de

246 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

de la vie, car nous l'avons enfoncée dans le trouble, & dans la confusion.

Si votre vie est emportée, comme la nôtre dans le trouble, & dans un mouvement excessif,

Retenez en souvent des momens pour considérer combien il s'en passe, & à quoi elle est employée.

Quiconque n'offense personne, ne craigne personne. Le Scorpion qui ne pique point, ne craint point, s'il s'enfuit c'est par l'impulsion de sa nature, mais il est en sûreté dans la maison tant qu'il n'y fait point de mal. Le Loup dans les Campagnes court aussi çà & là à cause de son inclination vorace & déchirante, mais dans les villes où il ne sauroit faire de mal il est en repos; & les Voleurs de même se tiennent cachez dans les vallées & dans les montagnes, à cause de leur méchanceté.

Quelque foible que soit votre ennemi ne le méprisez point, mais soyez en garde contre lui, de peur que si quelque accident, vous affoiblit & abat, il ne se jette sur vous dangereusement; car quoi qu'un chat soit un chetif animal, cependant s'il se jette à l'improvu sur un Lion, il lui arrachera les yeux de ses griffes avant que l'autre ait songé à se parer.

Qu'on fasse accueil aux petits aussi bien qu'aux Grands, & qu'on ne pense pas sottement, c'est moi qui protege, & qui suis Roi, parce que si un méchant ou un fou vous assassine, la vie ne vous sera pas rendue, encore que le Roi successeur fasse passer au fil de l'épée un des climats du monde pour venger votre mort.

Con-

Conduisez vous de sorte qu'on parle de vous par Justice en votre absence, comme on en parle par crainte en votre présence.

Efforcez vous durant votre vie d'être élevé au dessus des autres, en justice, en piété, en libéralité, parce que dans la mort les Mendians, & les Rois sont de même qualité, & si on ouvre le tombeau d'un Roi, ou d'un gardeur de Chiens: on n'y pourra trouver de différence, parce qu'il n'y en a point en la mort.

Si vous ne pouvez empêcher vos ennemis de se liguier ensemble: sachez qu'il en faut gagner quelqu'un en le contentant, comme il voudra: mettez aux mains entr'eux vos ennemis & vos envieux, afin que de quelque côté que soit le gain de la bataille, vous y gagniez ceci, que votre ennemi a été défait.

Ne laissez point votre ennemi s'élever, car si vous jettez un pion d'échecs parmi les figures, il ira à la tête & se fera renommer.

Histoire.

Que c'est agréablement qu'il a été dit

Par un Marchand voyageur assailli de Voleurs;

Si tu veux être demain un grand Seigneur,

Ne souffre pas ton ennemi s'élever au dessus de toi,

De peur que demain ne soit égal au grand Cefroës,

Un misérable qui auparavant ne valoit pas un grain d'orge.

Ne t'appuye point sur des secours impuissans,

L 4

De

248 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

De peur que ces appuis te manquant tu n'en fies honteux.

C'est un mal aux yeux des grands hommes sages,

D'être rebutté par de misérables affranchis de la Fortune.

Les grands personnages de cœur généreux , d'ame droite & d'heureux sort ,

Par leurs services humbles ont porté la Couronne, & se sont assis sur le Trône.

Ne va point de travers à la queue des gens qui vont droit ,

*Et si tu aimes le droit chemin apprends le de * Saddy.*

Favorisez les gens en de petites choses , afin qu'ils vous servent dans les grandes.

Quand les Rois què la débauche , & les plaisirs privent de connoissance , & de bonne conduite dans le Gouvernement du Royaume , s'en remettent sur les Ministres , il arrive que les Ministres à leur exemple s'exemptent de soin & d'application , pour s'adonner au gain & à la volupté ; mais il ne se passe gueres de tems que le Royaume ne soit détruit.

Ne vous mettez point en colere à cause des mauvaises langues qui parlent de vous , pourquoi ne seriez-vous pas toujours , comme ceux de qui on dit du bien ?

Lors que vôtre interieur est en émotion

Songez que les gardes d'une ville sont sous les armes en tems de guet , c'est-à-dire , *que c'est alors qu'il faut le plus prendre garde à soi.*

Avant que de vous réjouir de la mort de vos ennemis ,

Soyez

• L'Auteur de ce Traité.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 249

Soyez assuré que vous ne mourrez de longtemps.

Il faut manger quand l'appetit est devenu voracé, parler quand la nécessité en est grande, se coucher quand on dort debout, & s'approcher d'une femme, quand la passion d'Amour est au suprême degré.

Ne comptez pas pour peu de chose d'offenser un homme de basse condition, car un tas de fourmis mettent à bout le Lion déchirant, & une multitude de moucheron avec leur éguillon, réduiront l'Elephant à se jeter par terre.

Il faut se comporter d'une manière dans le Commandement, que s'il arrive qu'on soit renversé en bas du Théâtre, on ne reçoive de la part de personne, ni confusion ni peine, comme les frelons, qui quand on les trouve tombez à terre on met le pied dessus.

Que le Roi ne prenne pas plus de plaisir à la voix de la flatterie, qu'il en prend aux cris des affligés, des infortunés & des opprimés.

Le Sultan *Casvin* sur qui soit la miséricorde de Dieu, disoit, je n'ai pas tant de peur des Lances des hommes, que des queueuilles des femmes.

Il ne faut pas tant craindre les mauvais esprits qui sont sous la terre, que les mauvais esprits qui sont dessus.

Si vous voulez que les foiblesses humaines, ne prennent pas d'empire sur vous, prenez empire sur elles, avant qu'elles soient renforcées.

N'apprenez pas vos fautes par la bouche de vos amis, de peur qu'on ne vous dise demandez à vos ennemis, qui vous êtes, pour voir ce qu'ils en disent.

L 5

Lors

Lors que vous avez quelque grace à accorder , ne le faites pas avec des paroles rudes , car le fouët est pour les bêtes à quatre pieds , & lors que vous avez quelque Censure à faire , ne la faites point avec des paroles flatteuses ; car de donner du sucre à prendre au lieu de Medécine ne profite de rien.

On a dit sagement , lors que l'on a peur de celui qui commande , il faut faire grace à celui qui obéit.

Pensez toujours en vous-même , l'ennemi est à ma porte , afin que s'il arrive qu'il paroisse quand vous n'avez pas lieu de l'attendre , vous ayez lieu de le repousser. Ne mettez point vôte confiance en personne avant que de l'avoir éprouvé en divers emplois.

Il est nécessaire aux Maîtres des Empires , que lors qu'il survient de méchantes affaires , capables de troubler le País , eux , la nuit , quand le Peuple prend son repos , portent aux pieds du Trône de Dieu très-haut , leurs demandes pour le secours , & que par leurs prières , & par leurs larmes , ils implorent ses lumières & son assistance ; il est bon & convenable en cette occasion de demander grace , & aide en toute humilité , avec piété & dévotion véritable ; il est bon & à propos d'aller en pèlerinage aux nobles Tombeaux des Saints pour requérir l'assistance des ames pures ; il est bon & propre en cette occasion de juger la cause des oppressez , & de considérer les griefs des Pauvres , de mettre en liberté les Prisonniers les plus qualifiez : bon & propre de promettre à Dieu de faire des aumônes ; puis après il faut faire des libéralitez à ses Troupes , à toute sa maison , & à tous ceux qui sont ca-
pa-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 251

pables de porter les armes, & leur promettre dans un bon tems des récompenses qui les animent; puis il faut avec ses amis gens d'esprit, de sagesse & de Conseil, prendre les voyes de repouffer le mal qui se présente: & lors que les choses auront réussi selon leur desir, il en faut rendre gloire & loüange à *Dieu* très-haut, sans en rien attribuer à sa sagesse ni à sa force. Or quiconque après la victoire tient les promesses qu'il a faites, & rend les graces dûes: il s'ouvre le chemin à une nouvelle victoire, si l'occasion s'en présente, en attirant les cœurs à soi, & en gagnant tout le monde à son parti & pour sa conservation. L'homme heureux & plein d'esperance penchera l'oreille de son esprit aux Conseils de *Sabdy*, & se conduira par leur direction, & par la bénédiction de *Dieu* grand & glorieux. Sa mort lui sera & salutaire & heureuse: & sa Postérité fleurira, jusqu'à la fin des siècles, & comparoitra pleine de confiance au dernier jour.

CHAPITRE XIII.

De la Géographie & de l'Histoire.

LEs *Persans* appellent la *Géographie* *Elm Mesabat*, la Science de la délinéation, ou représentation. Ils ont divers Auteurs qui en ont écrit, cependant ils n'y connoissent que très-peu de chose, sur tout à l'égard de la partie de cet Art, qu'on appelle la *Carte*; ce qu'il faut rapporter sans doute à l'humeur sédentaire des *Persans*, qui est l'humeur générale de tout l'*Orient*. Il n'y a que les *Euro-peans* au monde qui voyagent par curiosité.

La raison s'en doit tirer , à mon avis , de la nature de nôtre climat ; car j'ai toujours recours au climat en cherchant la raison des habitudes , & des manières des hommes , & même de leur génie ; parce que j'y trouve plus de solidité qu'en toutes les autres causes qu'on en allegue. L'air de nôtre *Europe* nous expose par sa rigueur à plus de besoins , que les hommes des climats *Orientaux* ; il exige plus d'alimens , plus de vêtemens , plus de remèdes , & plus de préservatifs ; & comme nôtre air concentre davantage la chaleur naturelle , il rend le sang plus bouillant : ce qui communique à nos esprits ces mouvemens inquiets dont ils sont agitez. Or c'est à nos besoins d'un côté , & de l'autre à nôtre inquiétude naturelle , que je rapporte nôtre inclination à voyager , & de quelque beau nom qu'on la qualifie ; qu'on l'appelle loüable curiosité , envie de savoir , de connoître , & de se faire connoître : toutefois c'est mon sentiment que si l'on en recherche bien la source , on la trouvera dans nos besoins & dans nôtre inquiétude naturelle. Une des observations qu'on peut faire là-dessus , c'est qu'entre tous les Peuples de l'*Europe* , ce sont ou les plus nécessiteux , ou les plus inquiets qui voyagent le plus. Mais pour les *Orientaux* , à qui il faut peu de chose , parce qu'ils ont peu de besoins , & qui ont le sang moins bouillant , ils ne sont point poussez à aller courir le monde , & ils se soucient moins par conséquent de connoître ses divisions & ses routes , comment il est cultivé , par qui c'est , & généralement tout ce que les diverses parties de la *Géographie* enseignent.

Ils

Ils étudient la *Sphere*, & ils en ont d'assez bien faites; mais ils n'ont point de Globeterrestre ni maritime, ce qui vient de la longue erreur dans laquelle ils ont croupi, que le monde n'étoit habité qu'en une partie, & que le reste étoit enfoncé dans l'eau comme une Orange qui nage sur un bassin plein d'eau. Ils n'ont point aussi l'usage des *Cartes & Planispheres*, comme je viens de l'observer, & ils ne savent rien là-dessus que par routine.

Ils marquent communément la situation des lieux dans leurs *descriptions Géographiques*, & autres par *climats*, plutôt que par *degrez*; parce que cela est plus aisé, la latitude ou les élévations qu'ils prennent, leur faisant connoître juste en quel climat est chaque lieu, & aussi parce que les latitudes & les longitudes sont devenues fausses dans leurs Livres, par les méprises des Copistes, qui se sont si fort trompez dans leurs transcriptions; soit faute de connoître les figures ou nombres, soit faute d'y regarder d'assez près, & de comparer les Copies avec les Originaux; si bien qu'en plusieurs endroits on ne fait où on en est. Ils ne comptent que *sept climats* de la *Ligne* au *Pole*, au lieu de *douze* que nous faisons. Mais au lieu que nous ne distinguons les climats que vers le Midi & le Septentrion, les *Persans* les distinguent encore vers l'Orient & vers l'Occident, ce qui leur donne la connoissance de plusieurs lieux qui nous sont inconnus. Ils divisent le monde en autant de parties ou *degrez* que nous faisons, mettant la *Ligne équinoxiale* par les mêmes mesures, & ils comptent leurs longitudes des *Isles Fortunées*, comme nous faisons aussi, lesquelles ils ap-

pellent *Gezire Kraledat*, *Isles de l'autre Pole*. Ils prétendent par ce calcul qu'ils ont le centre de la terre habitable en leur Empire dans la Province de *Siston*, qui est le *Parapomisse* ou l'*Arachosie* des anciens Géographes, & dans la ville Capitale de la Province, qui est aussi appelée *Siston*, laquelle ils prétendent être à nonante degrez du *premier Meridien* susdit, & à trente-trois degrez d'élevation du Pole. C'est ce qui se trouve dans leurs Livres de Mathématique; cependant ma *Géographie Persane* & plusieurs autres que j'ai examinées, mettent cette ville dans le troisième *climat* à trente degrez trente-cinq minutes de latitude, & à huitante-sept degrez dix-huit minutes de longitude. Il n'y a que l'observation réelle qui pourroit faire connoître de quel côté est l'erreur.

Pour ce qui est de l'*Histoire*; c'est aussi une Science peu connue & cultivée chez les *Persans*; chose qui n'est pas difficile à imaginer, après ce que je viens de dire sur la *Géographie*; car s'ils ne savent pas quels sont les Peuples éloignés d'eux, beaucoup moins sauront-ils ce qui s'y est passé. On ne croiroit jamais que cette ignorance fût aussi outrée qu'elle l'est, & je ne l'aurois pu croire moi-même, si je ne m'en étois convaincu par un long usage: par exemple, il n'y a pas dix hommes en *Perse* qui sachent que la *Hollande* est une République; quoi que depuis quatre-vingt ans la Compagnie des *Indes Orientales* de *Hollande* soit établie en divers lieux du Royaume, & nommément dans la ville Capitale: ce qu'on ne peut imputer qu'à une très-grande ignorance de l'*Histoire*. Il est vrai que

DESCRIPTION DES SCIENCES. 255

que dans ce fait particulier il y a beaucoup de la faute de cette Compagnie, qui donne une fausse idée de son Pais à des Peuples éloignez de nous ; c'est que cette Compagnie sachant bien que les Gouvernemens de l'*Orient* sont trop arbitraires pour aimer les Républiques : & que ce Gouvernement Républicain est entièrement inconnu en *Asie*, n'y ayant jamais eu de République, ils ne font jamais mention des Etats Généraux, & quand ils envoient quelque Ambassadeur en *Perse*, la Lettre de créance est ou du Général de *Batavia*, ou du Prince d'*Orange*, ou en son nom, comme s'il étoit le Souverain du Pais. Les *Persans*, sans s'en informer davantage, croient là-dessus que la *Hollande* est un Royaume comme les autres. Il est certain qu'ils ne sauroient rien de tout ce qui se passe en *Europe*, n'étoit qu'il va chez eux des Ambassadeurs & des Marchands de plusieurs Etats *Europeans*, qui leur en disent quelque chose ; mais pour ce qui est de l'Histoire du Pais, & des Pais de leurs voisins avec qui ils ont des affaires, les Livres qui en traitent ne sont clairs & sûrs, & ne se suivent que depuis la naissance de la *Religion Mahometane* ; de manière qu'on ne se peut fier à rien de ce qui est rapporté des siècles précédens, sur tout en matière de Chronologie, où ces gens commettent les plus grossières erreurs, confondant les siècles, & mettant tout pêle-mêle sans se soucier du tems. Leurs principaux Historiens sont *Mirkond*, *Emir Kaurvend*, le *Chanabmé*, c'est-à-dire, le *Chant Royal*, qui est l'Histoire des Rois, & *Rouset elsapà*, c'est-à-dire, *Journal* ou *Diaire des Saints*, par où ils entendent les grands Hom-

Hommes , pour ne pas parler de quelques Auteurs modernes desquels je ferai mention dans mon quatrième Volume. Mais toutes ces *Histoires*, jusqu'au tems de *Mabamed*, sont des pièces ou fabuleuses ou Romanesques, remplies de mille contes où il n'y a rien de vrai-semblable , & sur tout la dernière, qui commence par des recits de ce qui se passa devant *Adam & Eve* ; car ils prétendent , comme je le dirai au discours de la Religion, que le monde a été créé un grand nombre d'années avant *Adam* , qu'il étoit premièrement habité par des Démons & Esprits , qui étant venus à se rebeller contre Dieu, furent précipités dans les Enfers : que Dieu mit à la place de ces Démons *Adam* & la race du genre humain. L'*Histoire Persane* est apparemment tirée des Livres ou des Recits des *Guebres*, qui sont les anciens *Perfes* : fort peu de gens la lisent , & il n'y en a presque point qui l'étudient pour en découvrir les fautes & pour les rectifier.

Le *Chanahmé* ou l'*Histoire des Rois* est en vers, & c'est une excellente pièce de Poësie estimée dans tout l'*Orient*, comme Homere & Virgile chez nous. L'Auteur s'appelloit *Ferdous de Tus*, ville de la *Bactriane* frontière de la petite *Tartarie Orientale*, qui a produit tant de savans hommes en toute sorte de Disciplines : il vivoit au commencement du cinquième siècle de l'Ere *Mabometane* sous le Règne de *Sultan Mabamed Kasnevvy*, qui étoit Prince Souverain de cette partie de la Perse. On dit qu'il fut quarante ans à composer cet Ouvrage, lequel contient soixante six mille vers, qui sont proprement des distiches, le
vers

vers *Persans* contenant deux vers ou lignes rimées, & que le *Sultan* lui payoit chaque distiche un gros d'or fin, ce qui étoit plus en ce tems-là que deux Pistoles en celui-ci.

CHAPITRE XIV.

De la Poësie.

LEs *Persans* assurent que dans les premiers tems les *Philosophes* de l'*Orient*, en étoient aussi les *Poëtes*, & qu'ils couchoient leur sagesse en *Vers* pour la rendre plus venerable, & plus aimable, & afin aussi de la faire apprendre plus aisément au monde. C'est presque la même chose aujourd'hui en *Perse*, la *Poësie* y étant toute morale, pour la plupart, & contenant tous les enseignemens de la véritable *Philosophie*.

La *Poësie* est le talent propre, & particulier des *Persans*, & la partie de leur Litterature où ils excellent; ils y ont un grand naturel, car leur génie est gai & ouvert, leur imagination vive & féconde: leurs mœurs sont douces & polies, leur tempérament est amoureux, & leur langue a la douceur propre & requise pour les vers. Un homme qui ne sait pas un mot de *Persan*, ne laissera pas en entendant reciter des vers *Persans*, d'être épris du son & de la Cadence, qui y est très-sensible. Ils appellent la Prose *Nesr*, & les Vers *Nesm*. Les *Persans* font entrer leur *Poësie* par tout, & leurs Ouvrages de Prose en sont mêlez, ou pour parler plus juste ils en sont remplis. Ils aiment fort aussi à faire entrer les *Vers* dans leur conversation; estimant que la *Versification* donne plus de grace à leurs poin-

pointes & à leurs belles pensées, & que c'est le moyen de les mieux imprimer dans la mémoire. Les peuples *Orientaux*, comme je l'ai observé au Chapitre de la Morale, ont de tout tems renfermé leur sagesse dans des Fables, & dans des Sentences & Proverbes, & ces Fables & ces Sentences étoient *rimées*, comme le sont encore aujourd'hui les Fables des *Persans*. Ils enseignoient aussi leurs *Sciences en Vers*, & c'est ce qui fit dire aux *Arabes*, que *Dieu* les avoit favorisés de quatre avantages, entr'autres, par dessus les autres peuples, savoir des Turbans avec lesquels on avoit meilleure mine, qu'avec les Tiars des Monarques: des Tentes qui étoient plus belles que des maisons: des Sabres ou Cimenterres, qui les défendoient mieux que les Châteaux des autres Peuples: & des Poèmes qui étoient plus excellens, que les Livres & les Pandectes des Nations d'alentour.

Un des moyens dont on se servoit dans les premiers siècles pour conserver la mémoire des grandes actions, étoit d'en composer des chansons, qu'on chantoit dans les assemblées & dans les festins, comme cela se pratique encore fort universellement en Perse. L'usage en commença en *Arabie*, & cela m'a fait penser plusieurs fois, que l'invention des anciens Auteurs *Grecs*, de décrire les Histoires amoureuses en *Vers Bucoliques*, & par des personnages de Bergerie, étoit venuë des *Arabes* & des *Tartares Orientaux*, qui vivoient à la Campagne, sans quitter jamais leurs grands troupeaux, qui font tout leur bien & toute leur subsistance. Vous voyez en *Orient* de ces Bergers pour parler à notre manière, qui marchent

DESCRIPTION DES SCIENCES. 259

chent tout-à-fait en Princes, dont le camp ressemble à une ville, y ayant de toute sorte d'artisans, & de toute sorte de denrées. Et comme les premiers Souverains de l'*Asie* vivoient de cette manière, leurs Histoires font toujours mention de leurs Troupeaux, à cause que c'est toujours par rapport à leurs Troupeaux, que tous leurs mouvemens se faisoient alors, comme à présent, ne changeant jamais de lieu que pour leur donner du paturage.

Les vers *Persans* sont composez de *ritbmes* & de *mesures*: il y en a de cinq sortes pour la *mesure*, laquelle consiste en *longues* & en *breves*, comme les *Vers Latins*, & la *césure* en est marquée fortement & pourtant fort doucement. Leurs pièces de *Poësie* sont de beaucoup d'espèces: ils ont le demi *Vers* qu'ils appellent *Kothé*, mot qui signifie proprement *pièce de terre*, le *Vers* qu'ils appellent *Mesre*, le *distiche*, le *quadrain*, le *sixain*, le *huitain*, le *dixain*, la *pièce de douze Vers*, & puis les *grandes pièces* où le nombre de *Vers* n'est pas observé; mais est limité & ne sauroit excéder. On les distingue en *Kasel* & *Kesidé*, dont le premier signifie *toutes sortes de pièces au dessus de douze Vers*, & au dessous de trente, la *débauche* & le *libertinage* sont le sujet ordinaire de ces pièces; mais il faut remarquer que des *Poëtes* plus sages, comme *Afex* entr'autres traite dans ses *Kasel* des plus sublimes matières de la *Théologie affective* sous les termes de *libertinage* & par *allegorie*. Le *Kesidé* est un petit *Poëme* qui doit être de plus de cent *Vers*, mais pas au dessus de deux cens: il est consacré à louer les hommes illustres & élevez. On y entremêle des Histoires, des recits & des

des contes. Une des beautez de ces pièces, c'est qu'elles soient sur deux rimes seulement ou jointes ensemble ou entremêlées. Les pièces de longue haleine sont rares chez eux, on n'en rencontre gueres dans leurs livres de plus de quatre vingt à cent *Vers* ; j'entens des pièces qui soient de suite & sans pause, ou interruption ; car d'ailleurs ils ont des Ouvrages de *Poësie* plus gros qu'aucune Nation, comme leur *Ghanomé* ou l'*Histoire des Rois*, qui contient *soixante six mille Vers*, ainsi que je l'ai rapporté ; mais ces Ouvrages sont coupés en une infinité de Chapitres. Ils appellent ces grands *Poëmes Divan*, mot qui signifie *assemblée de Sages* ou d'*Anciens*, ou de *Senateurs*, & qui en cet endroit veut dire *recueil*, parce que ce sont des assemblages de diverses pièces, qui contiennent des Conseils, pour la conduite de la vie.

Leur *Poësie* a des règles fort différentes des nôtres, comme par exemple ; un même mot finit deux *Vers* de suite & quelquefois plusieurs *Vers*, ce qu'ils appellent *Kasîé mokerer*, *rime d'un même mot* ; mais cette repetition fait toujours une grace dans la pièce. Bref leur *Poësie* est pleine de ces irrégularitez, qu'on appelle *licences Poëtiques*. Mais pour le reste elle est par tout noble, haute & relevée dans les pensées, douce dans les expressions, & juste dans les termes, qui sont toujours les plus propres : & qui peignent la chose à l'imagination aussi vivement qu'un Ouvrage materiel. Aussi disent-ils par *Métaphore* un *Poëte peintre*, un *Poëte sculpteur* pour exprimer la force de ses *Vers*. Cette *Poësie* prend souvent un vol si haut, qu'on la perd

perd de vûe , pour ainsi dire , à moins qu'on n'ait beaucoup de Science & une imagination vive , tant ses *pointes sont fines* , ses *allusions délicates* , & ses *figures hyperboliques*. Le nombre des figures , dont cette *Poësie Persane* se sert , est presque infini , mais cependant elles sont toutes sublimes : nôtre langue affecte trop de retenuë pour les représenter , aussi bien que leurs expressions vives & pompeuses ; d'ailleurs comme les comparaisons , dont ils se servent , sont prises de choses particulieres à leur País , cela fait que nous autres Etrangers avons grande peine à les entendre , & plus grande peine encore à conserver une partie de leurs graces dans la traduction , comme les gens doctes le savent très-bien.

Si l'on compare la *Poësie Persane* , qui est la plus estimée dans tout l'*Orient* , & qui y est si répandue , avec la nôtre , on trouvera que celle-ci n'est pas même de la *Prose* en comparaison. Les *Persans* se font entretenir dans leurs festins , & dans leurs autres divertissemens de ces grands *Poëmes* , dont j'ai parlé ci-dessus , particulièrement de celui de l'Histoire des anciens Rois : leurs *Musiciens* les récitent ou les lisent à plein chant. Je ne dois pas omettre qu'une des graces , ou des raffinemens de leur *Poësie* , c'est l'omission affectée de quelqu'une des lettres de l'*Alphabet* , dans tout le cours de la pièce , comme l'*A.* le *B.* ou autre : sur quoi l'on fait le conte d'un *Poëte* , qui lisoit à un Prince des *Vers* de sa façon , où il ne se trouvoit d'*A.* en aucun mot , comme il le faisoit observer au Prince pour exciter son admiration : lui tout au contraire lui répondit , vous auriez encore mieux fait de n'y met-

mettre pas les autres lettres non plus. C'étoit lui dire que sa pièce ne valoit rien.

Le sujet le plus commun de leur *Poësie* est la *Morale*, ensuite c'est l'Amour, qui excite le plus leur veine; mais comme on ne fait pas l'Amour en *Perse* à nôtre manière, à cause qu'on n'y voit, ni les femmes mariées, ni les filles à marier, & qu'on n'a de Commerce, qu'avec celles dont on est en possession ou avec celles qui sont communes à tout le monde: toute leur *Poësie Amoureuse* consiste, en jouissances, en plaintes de n'être pas aimé de ce qu'on possède, en descriptions de beautez. Et comme dans les Païs chauds, on a l'imagination plus échauffée, & les sentimens plus vifs, il ne se peut que la *Poësie* ne se sente beaucoup de ce feu d'imagination. Ils ont un *Poëme* entr'autres où toutes les passions sont poussées au plus haut degré, il porte le titre de *Tousouf Selica*, qui est le *Patriarche Joseph*, & la femme de *Potiphar*. Une chose en quoi elle est louable, c'est qu'elle ne recommande point le vin ni la bonne chere, & que la Crapule ne se trouve nulle part mentionnée dans ses *Vers* que pour la détester.

Il y a une Histoire des *Poëtes Persans*, composée par un homme illustre & Gouverneur de Province, nommé *Sami*; il en fait le nombre assez grand, mais comme ils ne sont pas de la même force, ils n'ont pas aussi la même réputation. Aujourd'hui les plus fameux *Poëtes Persans* sont *Afex* & *Sahdy*, le premier pour la beauté des *Vers*, le second pour la *pointe* & pour le *sens*. *Afex* est si estimé pour la *Poësie*, qu'on appelle par excellence les gens qui font bien des *Vers* du nom d'*Afex*.

Et

Et *Sahdy* l'est tant pour la sagesse, qu'on le fait lire à tous les jeunes gens, & que c'est leur principal livre de Morale. Ces Auteurs ne sont pas fort anciens, comme je l'ai observé ailleurs. Les œuvres du dernier furent compilées l'an 626. de l'*Hegire*, qui revient à l'an 1222. de notre compte. Au reste c'est dommage que les femmes *Persanes*, ne soient pas élevées à la *Poësie*, car étant beaucoup plus susceptibles de passion que les hommes, on apprendroit d'elles des choses tout-à-fait nouvelles, & extraordinairement vives; mais les hommes ont trop de peur de leur esprit pour leur laisser rien apprendre, & sur tout en matière de *Poësie*: il y a parmi eux, ce terrible proverbe sur ce sujet: *Si la Poule veut chanter, comme le Cocq, il lui faut conper le gosier.*

Comme j'ai mêlé ça & là en ce Volume, & dans le précédent, beaucoup de *Poësie Persane* traduite en notre langue, cela m'empêchera d'en mettre ici autant que j'aurois fait; mais je m'en vais en donner assez pour faire connoître, avec ces autres pièces, l'esprit de cette *Poësie*, ses graces & son tour.

Traduction des Vers, qui sont au commencement des Oeuvres de *Cheic Sahdy*.

*Au nom de Dieu Créateur des mondes,
Ce savant qui crée la parole sur la langue,
Dieu conducteur qui meine les hommes à ses dé-
pens,
Clement, pardonnant les péchez, se plaisant à les
voir confesser,
Doux; que si jamais à sa porte on n'a obtenu de
secours,*

On

*On ne trouvera de secours à la porte de personne. **

Chef sur le marchepied daquel les Têtes le plus glorieusement couronnées

Mettent la tête en terre aux pieds de son Trône ;

Qui ne surprend pas les Pécheurs sur le fait ,

Ni ne jette cruellement en terre les Pécheurs qui confessent.

Que s'il se courrouce contre ceux qui font mal ,

Dès qu'ils se sont retournés il efface leurs fautes du livre.

Les deux mondes sont comme une goutte dans l'Océan de sa Science ,

Il apperçoit tous les péchez , & il tire doucement le voile de dessus.

Si les Officiers du Roi font mal leur devoir ,

Le Roi Maître de ces Officiers les cassera ,

Et si l'Esclave de Sa Majesté ne court vite à ses ordres ,

Il ne le tient nullement pour son tendre ami ;

Mais encore que Dieu soit en haut , en bas , & aux côtes ,

Il ne ferme à nul des Pécheurs la porte de l'Office ,

La face de la terre est la Nape de ses Créatures ,

Et à cette table de largesse regarde t'on l'ami ou l'ennemi. †

Que si quelque malfaisant étoit saisi par sa main victorieuse ,

Qui est ce qui se tireroit sain & sauf de la main de sa colère ?

Sa

** C'est-à-dire, Que qui n'est aidé de Dieu , ne le sera point.*

a Lieu où l'on garde le manger.

† On reçoit tout le monde.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 265

*Sa haute Essence est hors de la supposition du pour
ou du contre,*

*Sa domination n'a besoin du service des Esprits
ni des Corps,*

Tous les êtres, vont paraisant ses ordres,

*Tant Fils des Hommes, qu'Oiseaux, Fourmis &
Mouches,*

*Et à la table de sa bénéficence à l'heure du
manger*

*L'Oiseau Simourg vient du mont de ^b Kaf pren-
dre sa refection.*

*Sa gracieuse misericorde qui est l'ouvriere de tou-
tes choses,*

*Est la Gardienne des Créatures & la Conserva-
trice du néant,*

De lui provient la grandeur & les loüanges,

*Son Royaume, est de tout tems, son Essence sans
besoin,*

Il pose à l'un une couronne de gloire sur la tête,

Il jette l'autre en bas du Thrône dans la poussiere :

Il pare l'un d'un manteau de felicité,

Il couvre l'autre d'un sac de malheurs,

*Il rend le feu dans lequel ^c Abraham est jetté un
rosier,*

*Il consume le peuple ennemi dans un feu ^d tiré
des eaux du Nil,*

*S'il fait le premier, c'est une manifestation de
son soin paternel,*

S'il

*^b Montagne au bout du monde, où leurs Fables
portent qu'il y a un Oiseau gros comme un chameau.*

*^c L'Alcoran porte qu'Abraham ne voulant pas
embrasser la Religion de Nembrotb, il le fit jeter
en un feu ardent, mais que le feu ne le toucha
point.*

^d Allusion à la septième playe d'Egypte.

Tome V.

M

S'il fait l'autre , c'est pour établir la main de son pouvoir.

Il perce pleinement le voile dont on couvre les actions mauvaises ;

Mais il étend dessus ces actions le voile de sa miséricorde.

Si pour réveiller sa crainte dans les ames il tire l'épée de sa justice ,

Les Anges qui en sont les Ministres ^e deviennent sourds & muets ;

Mais s'il profere un octroi de miséricorde :

Le petit ^f Hezazil crierà , j'en veux faire la proclamation.

Devant le Trône de sa grace & de sa gloire :

Les Grands mettent bas toute la grace de leur gloire :

A ceux qui s'abaissent dans la poussière sa grace est proche ,

Et à ceux qui crient en cet état , la demande est accordée.

Dans les choses qui ne sont point , sa connoissance est distincte ,

De celles dont on n'a jamais parlé son oreille est remplie.

Par sa force il conserve les choses hautes & basses.

Dieu est seul Roi & Juge au jour du Jugement ,

N'ayant besoin pour son service que le dos de personne ploye ,

Ni que pour observer ses saintes Loix on prenne à la main le Livre sacré.

De la plume de la prévision il trace les lineamens dans la matrice ,

Du

e N'écoutent point les plaintes des hommes.

f Oiseau plus petit qu'un Moineau , renommé en Perse pour son plumage & pour son ramage.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 267

Du bout du doigt il porte le Soleil d'Orient en Occident.

D'un soufflé il fait aller les grands navires sur les flots enfoncez.

La terre desobéissante & tremblante comme ayant la fièvre,

Il l'a cloûée ferme avec les montagnes enfoncées dans ses entrailles.

Il rend une goutte de semence une Nymphe Celeste,

Qui pourroit concevoir qu'on fit un corps solide avec de l'eau.

La masse des cailloux il l'a semée de Rubis & de Turcoises,

A des fils d'Emeraude il pend des Escarboucles.

Il prend deux gouttes d'eau, l'une dans la nuë qu'il lance en la mer,

L'autre dans le corps humain qu'il porte en la matrice,

De celle-là il fait le Globe brillant de la Perle,

De celle-ci une figure mouvante & raisonnée droite comme un Pin.

Quelle chose seroit obscure à sa connoissance,

Puis qu'à sa connoissance le taché & le découvert est tout un.

Il aprête la nourriture pour les serpens & pour les fourmis,

Et il la presente toute prête à ce qui n'a ni pied ni main ni mouvement.

Par sa force l'Etre a été tiré du Neant,

Qui peut hors lui faire quelque chose avec rien.

Il reduira ce qui est dans les espaces de ce qui n'est pas,

Et derechef de l'abyme du Neant il fera revenir dans les pleines de l'Etre :

M 2

Tout

g La rose attachée aux branches du rosier.

Tout le monde est d'accord sur sa Divinité, &
 qu'elle est,
 Tout le monde succombe sous l'idée de ce que c'est.
 On n'a rien apperçu au delà des bornes de sa
 gloire,
 On n'a rien senti au delà de l'étendue de ses bontez,
 Ni à sa haute essence peut arriver l'oiseau de la
 pensée,
 Ni la main de la conception atteindre au giron
 de son excellence.
 En cet Ocean mille navires ont coulé bas,
 Dont on n'a pas trouvé une planche sur le rivage,
 Quel profit de passer les jours & les nuits la
 tête inclinée sur cet abyme,
 Sa main me tire continuellement par la manche,
 en me disant, leve toi.

Suite du sujet.

Le contour de la terre entre dans la connoissan-
 ce de l'Ange,
 Mais il ne sauroit y faire entrer le contour de
 ta connoissance, ô Dieu!
 L'esprit ne peut être conçu par le corps,
 Ni ton Essence glorieuse par la pensée.
 On peut aborder l'éloquence de ^b Saëbon,
 Non l'Essence de l'incomprehensible mais très-
 loüable.
 Le cheval des particuliers amis de Dieu a poussé
 le plus avant en ce chemin de sa connoissance ;
 Toutefois [je ne puis ⁱ compter tes grandeurs]
 & ainsi chacun donne du nez en terre.

On

^b Nom d'un Arabe, célèbre pour son éloquence
 & pour sa science.

ⁱ Mot de *Mabomed*, avec quoi le Poëte veut dire
 que quoi que les *Prophetes* aient plus avancé que
 les

*On ne peut galoper par tout en cette apre carrière,
Ni il ne faut pas que le cœur jette par terre
le x bouclier qui le couvre.*

*S'il arrive à un homme pieux d'être tiré par l'a-
mour de Dieu à la connoissance de ses secrets :*

On ferme sur lui la porte pour ne pas l retourner.

*Et si en cette assemblée des mortels on m donne
à quelqu'un à goûter la coupe de délices,*

C'est après lui avoir fait boire un philtre ravissant.

*A un de ces oiseaux de Paradis, on couvre les
yeux comme à un Faucon,*

*Et à celui à qui on laisse les yeux ouverts les
ailes sont coupées.*

*Personne n'a trouvé le chemin pour aller au tré-
sor de ° Kaïoun,*

Car si quelqu'un l'a trouvé il s'est perdu.

*Je me sens enfoncer dans ces flots fameux en
naufrages,*

• Hors desquels nul n'a ramené son navire entier.

*Si tu pries Dieu à présent de passer cet espace
inconnu qui meine à lui,*

*Songe auparavant à trouver un cheval pour re-
venir.*

En-

*les autres dans la connoissance de Dieu, néanmoins
puis que Mabomed, qui est le plus grand de tous,
a dit cela ; c'est une marque qu'aucun d'eux n'est
arrivé au but.*

k La retenue.

l Il ne peut exprimer ce qu'il en sent.

*m Si quelqu'un est favorisé de la connoissance de
Dieu plus qu'un autre, il perd l'esprit en cette con-
noissance comme un homme enivré.*

*n Ceux qui ont vû Dieu ne reviennent point
pour en parler.*

*o C'est le Cresus des Mabometans, qui à leur dire
gardoit son trésor dans un Labyrinthe enchanté.*

*Envisage toi bien avant dans le miroir de ton cœur ,
 Tu y trouveras peu à peu les traits Divins ,
 La seule odeur de l'amour Divin t'enivrera ,
 Tu te souviendras de l'accord fait avec Dieu au
 commencement du monde ,
 Du pied de l'oraison élève toi à la contemplation ,
 Et là tu prendras des Ailes , qui te porteront
 à l'Amour de Dieu .
 La vérité déchirera à ton bord le voile des doutes ,
 Il n'y aura plus de voile étendu devant toi , mais
 tu seras frappé de la lumière .
 Et si le Cheval de l'Esprit se sent emporté ,
 Prends la bride tout surpris disant : arrêtons-nous .
 Sur cette Mer nul ne s'est embarqué , qui ne fût
 transporté d'Amour ,
 Et personne ne s'y est sauvé qu'en allant à la queue
 du Prophète ;
 Mais tous ceux qui ont couru hors de cette piste ,
 Ils n'ont fait qu'errer çà & là en gens égarez ,
 Si quelqu'un choisit un chemin autre que celui
 marqué par le Prophète ,
 Jamais il n'arrivera au gîte .*

De l'excellence du Prophète sur qui soit
 la grace de Dieu & sur sa Race.

*Magnifique en dons excellens & éclatans :
 Prophète des Créatures éclairées , Intercesseur du
 Peuple Fidèle ,
 Avocat de tous les humains , Médiateur en la Ré-
 surrection ,
 Guide de ceux qui montrent le chemin , Prési-
 dent du Jour du Jugement .
 Doyen des Prophètes & Apôtres , Premier des
 Guides infailibles*

De

¶ Quand tu le connoîtras , tu l'aimeras .

DESCRIPTION DES SCIENCES. 271

*Dépositaire des volontez de Dieu, Ambassadeur
dont l'Ange Gabriel étoit le Messager.*

*Intercesseur des Peuples, grand Prophete,
¶ Pardonnant les péchez, Elevé d'une hauteur
excellente, homme élu,*

*Sage, qui embrasse dans sa Science le cours des
cieux, & tous les mouvemens des Astres,
Dont les lumières de tous les hommes sont des
émanations de ses lumières,*

*Qui avant que l'Alcoran fût achevé,
A effacé les livres de mille sectes diverses,
Qui du mouvement de son doigt, en se fendant
la lune en deux,*

*A percé les cœurs de la crainte de Dieu, com-
me une épée flamboyante,*

*Qui à sa naissance a fait évanouir les choses re-
nommées de ce monde.*

*Le Palais du Grand ¶ Cosroës, les fondemens
de leur Empire,*

*Qui de la parole ¶ il n'y a, a renversé Lat &
les autres Idoles,*

*Et en étallant les beautez de sa Loi, a déponillé
¶ Hohzi de sa beauté,*

Et les a brisez, menu comme la poussiere.

*Mais c'est bien encore plus, d'avoir aboli la Loi
& l'Evangile.*

Qui

¶ Ministeriellement.

¶ Miracle prétendu de Mabomed.

*¶ Les Legendes Mabometanes portent, qu'à la nais-
sance de Mabomed le Palais Royal de Perse tomba
par terre d'un tremblement subit.*

*¶ C'est le commencement de la confession de foi
Mahometane, Il n'y a d'autre Dieu que Dieu.*

*¶ Lat & Hobzi, deux Idoles de la Mecque, ado-
rées avant la venue de Mabomed.*

M 4

Qui une nuit ayant mis le x pied à l'étrier monta à un lieu plus sublime que les Cieux,
 En gloire, en puissance, en splendeur, laissant
 les Anges beaucoup au dessous de lui,
 Qui dans ce voyage Celeste, fit sa première traite si longue,
 Qu'il ne s'arrêta pas, où l'Ange Gabriel a été
 contraint de s'arrêter.

Là lui dit le z Seigneur du Temple de la Mecque,
 Toi chargé de mes Oracles, que ne viens-tu encore plus près,

Puisque tu as acquis mon amitié parfaite?
 Pourquoi laches-tu la bride de mes conversations?
 Il répondit, il n'y a point de lieu plus outre où
 je puisse parvenir,

Je me suis arrêté, où mes Ailes ont plié sous moi.
 Si je vole plus haut seulement de la grosseur
 d'un fil,

Les rayons de la gloire éclatante, fondront
 mes Ailes.

Nul homme ne demeurera engagé par ses péchez,
 Qui a un tel Prophete pour Chef, le plus grand
 des Etres créez.

Quels éloges pourrois-je te donner qui fussent dignes de Toi.

Je te salue Prophete des humains :

La miséricorde de Dieu soit sur ton cœur,
 Et sur tes amis, & sur tes Sectateurs.

O Dieu

x Autre fable qu'on fait de Mahomed, qu'il monta au Ciel sur un Cheval nommé Borac.

y C'est à dire, que les Anges n'approchent pas si près de Dieu que lui.

z Dieu.

a Puisque tu connois que tu es mon parfait ami, pourquoi ne pousse-tu jusqu'à moi.

*O Dieu pour l'Amour du Prophete , & pour
 l'Amour de ^b Fatmé,
 Dirige la fin de mes discours dans la droite voye;
 Que si tu rejettes mes prieres , comme indignes
 d'être octroyées,
 Je me jetterai à corps perdu dans le sein de la
 famille du Prophete
 Quel dommage seroit-ce , O Pontife brillant de
 gloire?
 A ta grandeur élevée jusqu'au trône de Dieu :
 Qu'il y ait une poignée de pauvres gens à che-
 val derriere toi.
 Tous s'attendent à toi en ce monde , & au Jour
 du Jugement,
 C'est à Dieu à faire ton éloge, & il l'a faite ainsi,
 Qu'il a mis l'Ange Gabriel, au nombre de ceux qui
 mettent la tête en terre devant ton Trône.
 Les cieux les plus hauts , font soumission à ta
 gloire,
 Toi qui étois créé , lors qu'Adam étoit encore
 eau & terre.
 Tu es l'Origine de toutes les choses créées,
 Les Créatures sont les branches, & tu es la Racine.
 Je ne puis m'empêcher de parler de ta gloire,
 mais je ne saurois trouver de paroles pour le
 faire,
 Parce que tu es au dessus de toutes les paroles.
 L'éloge de ta gloire est parfaite dans le verset
^c Toulak,
 Et celui de ta bonté, dans le Chapitre ^d Faha
 & Yesim.*

Quels

^b Fille de Mabomed.

*^c Verset de l'Alcoran , où Dieu est introduit
 louant Mabomed.*

^d Chapitres du même Livre , où il est aussi loué.

M 5

Quels éloges après ceux-là oseroit faire Sahdy misérable mortel ?

La miséricorde de Dieu soit sur toi, ô Prophète & la paix.

Préface contenant le sujet du Livre.

*J'ai fait plusieurs fois le tour des parties du monde,
J'en ai considéré à loisir les divers Habitans,
Il n'y a point d'endroit où je n'aye fait quelque profit :*

*En chaque grange j'ai pris un épi pour l'apporter,
Mais je n'ai trouvé de gens bumbles & purs nulle
part comme à C Chyras.*

*La miséricorde de Dieu soit sur untel Territoire,
Pour les aimables gens de ce Territoire pur.*

*J'ai perdu l'affection que j'avois, pour le Grand
Caire & pour l'Asie Mineure.*

*Mais faisant réflexion sur les charmans parterres
de ce lieu,*

*J'ai senti de l'ennui d'y retourner les mains
vuides voir mes amis.*

*J'ai pensé que qui vient du Caire apporte du sucre,
Et qu'on fait présent à ses amis des choses rares,
des lieux où on a été;*

*Mais que si ma main n'étoit pas pleine de ce
sucre d'Egypte,*

*Elle le devoit être de choses plus douces que le sucre;
Non de ce sucre que les hommes gourmands
mangent en substance :*

*Mais de celui que les Maîtres de la Science,
portent enfermé dans le papier.*

Dès qu'à ce Palais Royal j'ai donné l'agencement,

Je

*e L'Auteur étoit natif de Chyras, & y finit ses
jours.*

f Le Livre.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 275

Je lui ai fait dix portes de belles sentences :

*La premiere, est la porte de la justice & du conseil,
Comment il faut conserver son Pais, & craindre Dieu.*

*La seconde, comment il faut traiter son peuple ;
Que les Puissans du monde doivent donner gloire
& louange à Dieu.*

La troisieme porte, est de l'amour & de l'ardente passion,

Non de l'amour, qui attache à soi-même, & qui le force.

La quatrième est, de l'honnêteté & de la civilité.

La cinquieme, de la resignation à la volonté de Dieu.

La sixieme, est l'éloge de l'homme content de peu.

La septieme, de la sagesse morale.

La huitieme, de la pieté, & de l'humilité dans la prosperité.

La neuvieme, est de la repentance & de la bonne voye.

La dixieme, des choses qu'il faut demander à Dieu, & c'est la fin

Du tems d'un vrai Homayon g, qui est une Epoque agreable,

En une année heureuse entre les deux Fêtes h,

La six cens cinquante cinquieme.

Ce livre, qui est un tresor de pierreries, a été achevé.

Aye du respect pour ce Livre, vertueux & integre Lecteur :

Je n'ai jamais oui dire qu'un homme vertueux fût inquisiteur des défauts d'autrui.

Il faut toujours qu'une robe soit garnie de cotton, Soit

g Un des anciens Rois de Perse.

h Corban & Rabmazan.

276 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

*Soit que l'étoffe soit de soye , soit qu'elle soit de laine.
Si une veste de laine ne te plaît pas :*

*Excuse, & couvre le cotton dont elle est garnie.
Je ne fais point le vain & le délicat sur ma ca-*

*pacité,
Je représente cet Ouvrage avec la contenance d'un*

*pauvre :
J'ai appris qu'au jour de l'esperance & de la crainte ,
Le clement Eternel fera misericorde aux méchans*

*comme aux bons.
Toi de même , pour toutes les fautes que tu trou-*

*veras en mes discours ,
Uses-en comme le Créateur du monde en use en-*

*vers nous ,
Et si une ligne te plaît entre mille :
Retire genereusement de dessus le Livre la main*

*de calomnie.
Crois qu'en Perse mes écrits n'ont pas plus de prix ,
Que le i Musc au grand Tybet en Tartarie ;
Ma réputation , comme le son d'un tambour , fait*

*au bruit au loin ,
Tant que j'étois enfermé chez moi sans paroître ,
mon incapacité étoit cachée.*

*Sahdy a aporté une fleur en un parterre k de
fleurs incomparable ,*

*Comme si quelqu'un portoit aux Indes du poivre
ou des singes.*

*Ma pensée n'est pas en cet Ouvrage ,
Qu'en instruisant les Rois , j'aye décrit leurs at-*

tributs.

Elo-

i Comme qui diroit que des pommes en Nor-
mandie.

k Allusion de son Livre , publié en un País de
Savans , à une fleur apportée à Chyras , qui est le
plus abondant País en fleurs.

Eloge * d'Aboubekre fils de Sahady.

*Le bonheur soit sur ses veilles & sur son repos.
Cependant j'ai fait des Vers au nom d'un grand
homme,*

*Afin que les gens d'esprit disent en les recitant :
Sahdy qui a enlevé la ^a boule de l'éloquence,
Vivoit au tems d'Aboubekre fils de Sahady.*

*Il est convenable que je fasse autant de bruit de
vivre du tems de son règne,*

*Que ceux qui vivoient du tems de ^b Nouchirevon.
Il est le Chef des Chefs, la Couronne des Rois,
Du tems de sa justice, le monde fait le glorieux
& le fier.*

*Si quelqu'un échappé de la violente oppression se
refugie sous son Sceptre,*

*Il trouvera qu'il n'y a de repos & de sûreté qu'en
son ombre.*

*Qu'il est doux de prendre son refuge au Sanctuai-
re de Dieu,*

*En ce ^c Palais, où il est dit, qu'on y vienne
de toutes parts avec vénération :*

*Il recherche le bien, il met sa confiance en Dieu,
Toi, ô Dieu ! conserve à jamais l'ombre de ce
Trône auguste.*

*Il a baissé vers moi humblement & courtoisement,
Cette Tête couverte d'une Tiare qui touche le
Ciel :*

*Qu'est-ce ? si un pauvre s'abaisse même jusqu'en
la poussière ;*

Mais

* Prince souverain de Cbyras.

^a Figure prise du Jeu de mail.

^b Ancien Roi de Perse très-renommé.

^c Comparaison du Temple de la Mecque au Pa-
lais du Roi.

278 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Mais un Grand qui s'humilie c'est un homme de Dieu.

*Les meilleurs discours se perdent & s'envolent ;
Mais la renommée de générosité court le monde.*

D'Homme comme lui, de grand génie, de sens droit, d'entière équité ;

Le monde depuis qu'il est monde, n'a de souvenir.

On ne voit de son tems craintes ni fâcheries,

Ni que personne gemisse sous les coups d'une main inique.

On n'a point vu tel naturel, telle droiture, telle façon d'agir,

Fereidon d'en son immortalité gloire n'en avoit une telle ;

C'est ce qui fait que son Etat est affermi devant Dieu,

*Parce qu'il fait que les mains foibles sont affer-
mies par sa justice.*

*Comme l'ombre des corps est répandue par tout,
De son tems e Zali ne se seroit pas soucié de
e Rustam.*

*De tout tems les hommes se sont plaints du tems,
& du sort, & du Ciel, & des Astres,*

*Mais de ton tems, ô Roi ! je voi le repos &
l'aise des creatures ;*

*Mais après toi, je ne sai comment les hommes feront,
C'est aussi un effet de ton bonheur si grand & si
étendu,*

Que le tems de Sahdy est de ton tems ;

*Car tant que le Soleil & la Lune dureront,
Ton*

d Roi de Perse de la première race.

*e e Personnages célèbres dans l'Histoire des pre-
miers tems de Perse, l'un petit comme un Pygmée,
l'autre grand comme un Géant. Le sens est, que
le petit n'a pas peur du grand.*

DESCRIPTION DES SCIENCES. 279

*Ton nom fera éternel en ce Livre,
Tous les Rois qui sont ornez de grands noms
Se sont formez sur l'exemple de leurs Dévan-
ciers,
Mais toi en la gloire de ton règne,
Tu emportes le prix de tous ceux qui ont été
avant toi.*

Continuation du même Discours.

*Le Prophete Alexandre avec son mur de mé-
tail & de pierre,
Arendu à f Yagoug l'entrée du monde impossible.
Les biens que Dieu t'a donnez sont un rempart
contre l'infidelité,
Plus précieux & plus fort que ce mur d'acier
d'Alexandre.
L'homme Eloquent qui parle de la Force & de
la Justice;
S'il en parle autrement que toi, il merite d'être
sans langue.
Je vois à plein les innombrables excellences de ce
Roi,
Mais ma bouche est un trop petit espace pour les
contenir.
Que si je voulois mettre en ce Livre ces excellen-
tes qualitez,
Il faudroit que je fisse après un autre Livre pour
mon sujet.*

Je

*f L'Alcoran fait une fable de Yagoug & Magoug;
qui doivent venir ruiner le monde, & le remplir
d'infidelité; & cette fable, qui a été composée sur
ce qui est dit de Gog & Magog dans l'Apocalypse,
porte qu'un Prophete Alexandre a fait un mur d'ai-
rain du côté qu'ils doivent venir, pour les empê-
cher de passer.*

Je demeure accablé sous la reconnoissance que je lui dois,

Pour tant de faveurs que j'ai reçues:

Au lieu d'ouvrir la bouche, je ferai mieux de lever les mains. &

Que le monde concoure à tes desirs, que le Ciel soit ton camarade,

Que tu sois conservé par la main qui soutient l'Univers:

Que ton Etoile soit un Soleil éclatant & éternel dans le monde;

Mais que les Etoiles de tes ennemis soient des Comètes qui se brûlent & se dissipent.

Que nul des accidens de ta vie ne te cause de déplaisir,

Que jamais il ne s'élève de poussière en ton esprit,

Que ton cœur soit en une ferme tranquillité, ton palais en une tranquille fermeté.

Que de tes Etats le trouble, & la crainte soient infiniment loin,

Que ton intérieur soit entretenu, assuré & gai, par les influences de Dieu.

Qu'en tout ton Empire on possède son cœur heureux, on exerce sa Religion joyeusement;

Car si dans le cœur du Roi il y a du chagrin & de l'ennui:

Le cœur du peuple sera misérable.

Que ta santé ne reçoive pas plus d'alteration que ta foi,

Et que qui a l'esprit si renversé, que de te vouloir du mal, ait le cœur de même:

Bref que le Créateur du monde étende sa miséricorde sur toi;

Et après cela que puis-je dire, qui ne soit vent & vanité;

Car

g Prier Dieu.

*Car c'est assez que Dieu très-grand,
 Esende sa grace sur toi par une continuelle aug-
 mentation.*

*Sahdy h fils de Zengui n'a pas quitté le monde
 avec douleur*

Ayant laissé un Enfant renommé tel que toi.

*O Dieu ! que sur son tombeau fameux,
 Ta bonté fasse pleuvoir la miséricorde en chaque
 saison,*

*Et si la mémoire de Sahdy, fils de Zengui, est
 si heureusement renommée.*

*Aboubekre fils de Sahdy, ait le Ciel pour son
 parfait ami dans tous les âges,*

*Et que l'ait aussi i Atabek Mahomed Prince
 heureux,*

Seigneur de la Couronne & du Trône.

**A la gloire du Prince Atabek Maho-
 med, fils d'Aboubekre.**

*Jennesse heureuse, brillante aurore, cœur généreux,
 Qui sur un visage jeune, portes une gravité an-
 cienne,*

*Qui joins un cœur brave à un esprit savant, &
 à un jugement formé*

*Jeune homme d'un bras vaillant, & d'un sens
 sage,*

*Que la terre est une bonne & heureuse mere,
 Qui a élevé un tel enfant sur ses genoux.*

De sa main liberale il a inondé le monde,

*Et en gloire & en grandeur il a passé k Soreia,
 C'est une merveille sans pareille, que ce regard
 Royal qui est sur ton visage :*

O Chef

h Sahdy, le Pere du Roi.

i Le Fils du Roi.

k Etoile de la premiere grandeur.

O Chef¹ des Grands Gouverneurs! élevez en
 puissance,
 L'huitre qu'on voit pleine de perles,
 N'a pas la valeur d'une seule perle;
 Mais toi tu possèdes cette perle unique & sans
 pareille,
 Qui est digne de faire la gloire de la Couronne.
 Conserve, ô Dieu! par ta bonté, ce jeune Prince,
 Contre le mal des mauvais regards,^m
 Rens le ô Dieu! le plus renommé Prince du
 monde,
 En Justice, en piété, en magnificence, en gloire.
 Environne-le de sûreté & de paix, & que pour
 Centre il ait la bonne conscience.
 Que ses desirs soient remplis en cette vie, & qu'en
 l'autre il soit au dessus des desirs.

Vœux pour le Roi.

Puisses tu ô Roi! ne recevoir jamais de déplaisir
 d'un odieux ennemi.
 Que les revolutions du monde ne te blessent jamais.
 Puisses-tu porter du fruit comme les ⁿ Arbres ce-
 lestes:
 Que du Pere célèbre en tous âges il sorte des en-
 fans renommés.
 Soit à jamais loin de bien & de secours,
 Qui médiera de cette noble famille.
 Merveilleuse est ta piété & ta sagesse, merveil-
 leuse ton équité & ta justice:
 Merveilleuses sont tes richesses & ta puissance,
 que tout cela soit perpétuel;
 Le nombre de tes faveurs, l'excellence de ta justi-
 ce ne se peut exprimer.

Quel

1 Le Roi.

^m Envie, jalousie, haine.

ⁿ Gens excellens.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 283

*Quel service te pourroient rendre les loüanges de
ma bouche ?*

*O Dieu ! prens soin de ce Roi , qui prend soin
des Pauvres :*

Que son Peuple soit heureux sous son ombre !

*Que cette ombre soit long-tems conservée sur leur
tête ,*

Entretien son cœur dans la grace de la Pieté :

*Que l'arbre de son espérance aille toujours croif-
sant :*

*Que par ta miséricorde sa tête soit toujours verte ,
son visage toujours blanc.*

*Ne te précipite point ô Sahdy ! à lui donner for-
ce conseils :*

*Si tu as quelque bon avis , dit le Roi , vien vite
me le donner ,*

Tu sais où il faut aller & le Roi est prudent ,

*Tu dis la vérité , & le Roi aime & entend la
vérité.*

*A quel bien ô Grand Roi ! mettrois tu les neuf
siens*

Sous les pieds de Kasel o Arsolan.

**La piece qui suit est du Poëte Afetz
& le reste du Poëte Sahdy.**

**Fable d'un homme pieux , & d'un crane
pourri.**

*J'ai ouï dire qu'un jour sur les bords du Tygre ,
Un crane pourri parla de cette sorte à un homme
pieux :*

J'ai été autrefois un grand Monarque

Qui me couvrois ma tête d'une couronne :

Le

*• Nom d'un premier Ministre célèbre chez les
Tartares ; c'est-à-dire , il faut gouverner soi-même.*

Le Ciel m'aidoit & la Fortune aussi.

Ayant conquis la Perse par mon bras puissant

Je desirai de devorer de même la Caramanie

Mais *les vers* devorerent ma Cerveille.

Ote le P. coton des oreilles de ton entendement,

Et le sage conseil d'un mort arrivera à tes oreilles.

La pointe de ce dixain consiste dans l'allusion du mot de Kirman qui signifie la Caramanie & aussi des vers.

P A B L E.

Un homme du Pais de Parthe proche Casbin,

M'est venu aborder monté sur un Tygre.

A cette vûe une telle crainte m'a saisi,

Que d'étonnement je ne pouvois ni fuir, ni me remuer :

Lui au contraire se mordoit les doigts pour s'empêcher de rire :

Puis il m'a dit, Ô Sahdy ! ne sois pas surpris de ce que tu vois,

Toi aussi ne retire point ton cou de dessous le joug de Dieu,

Es rien ne retirera son cou de dessous ton joug.

Tant que le Roi sera obéissant aux ordres de Dieu,

Dieu sera son conservateur & son aide.

La voye de régner c'est de ne point détourner ses pas de la voye Royale ;

Et alors tu auras l'accomplissement de tous tes desseins :

Ce-

p On met du coton en Perse dans les oreilles contre les maux de tête ; & par figure on dit, *ôter le coton de ses oreilles*, pour dire, *écouter*.

DESCRIPTION DES SCIENCES. 285

*Celui-là profitera beaucoup des conseils qui lui
sont donnez*

A qui les discours de Sahdy plairont

Le monde, mon ami, n'est permanent pour personne,

Fixe ton affection sur l'Auteur du monde & c'est assez.

*Ne t'endors point dans les bras caressans du
monde,*

*Car il en a engraisé beaucoup comme toi & puis
les a immolez.*

*Lors qu'une ame pure a dessein de s'envoler hors
du monde,*

*Qu'importe de prendre son vol de dessus le trône
ou de dessus le fumier:*

*Chaque feuille d'un arbre vert aux yeux d'un
homme éclairé,*

*Est le feuillet du livre qui enseigne la connoissance
du Créateur:*

*Les branches seiches de l'arbre venant à reverdir
à chaque Printems,*

*Donnent du Fruit de différentes couleurs par la
benéissance de Dieu.*

*Si l'on donne à un pauvre craignant Dieu la moi-
tié d'un pain,*

*Il en fera part de la moitié à un pauvre tel
que lui.*

Si un Conquerant s'empare d'un Royaume,

Le voilà saisi de convoitise pour un autre Royaume.

*La Née, les vents, la terre, le Soleil & le
Ciel sont occupez:*

*A te mettre le pain à la main, & t'exempter
de disette,*

*Tout est employé à ton service, en executant
ponctuellement les ordres donnez pour cela,*

*T'aurois-il de la conscience à toi, de n'exécuter
pas les ordres qui te sont donnez?*

Bon

*Bon & liberal Souverain qui aux splendides sa-
bles de ton Palais,
Reçois comme Pensionnaires les Infidèles, les Idola-
tres & les Athées,*

*Comment pourrois-tu en repousser rudement tes
chers amis :*

*Toi qui prens garde chaque jour qu'il y ait de la
place pour tes Ennemis.*

CHAPITRE XV.

De la Médecine.

LES Persans appellent les *Médecins Hakim*, mot qui vient du terme *Hebreu, Hakaym*, qui signifie *conservateur de la vie*, & ils ont estimé de tout tems l'art de la *Médecine*, par dessus tous les arts. Il ne faut pas douter que les *Orientaux* ne soient les premiers, & les plus anciens *Médecins* du monde ; cela paroît, entr'autres choses, aux noms ou termes des remèdes, qui sont la plupart *Arabes*, comme je l'ai déjà remarqué. Mais il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui de Pais dans tout l'*Orient*, où l'on estime plus la *Médecine*, que l'on fait en *Perse*, ni qui produise plus de *Médecins*. On dit communément en *Perse*, que les *Médecins* & les *Astrologues* devorent le Pais, & cela est vrai. Le Roi en a un grand nombre à ses gages, dont la dépense ordinaire est de plus de deux millions cinq cens mille livres, sans l'extraordinaire, qui consiste en présens, en charges, & en autres bienfaits. On a raison de joindre ensemble les *Médecins* & les *Astrologues*, puisque ceux-là dépendent fort de ceux-ci ; les *Persans* ayant un si

ri-

ridicule entêtement pour l'*Astrologie*, qu'à moins que l'*Astrologue* ne les assure que la constellation est bonne pour être saigné, ou pour prendre *Médecine* : ils n'exécuteront point l'Ordonnance du *Médecin*, quoi qu'il puisse dire. Mais si ces Docteurs se traversent ainsi durant la maladie, ils se rendent service en revanche à la mort des personnes éminentes, l'*Astrologue* l'attribuant à l'incertitude de l'art du *Médecin* ; le *Médecin* la rejetant sur ce que l'*Astrologue* n'avoit pas bien pris l'heure pour donner ses remèdes. Les *Astrologues* disent là-dessus assez plaisamment, que leur sort est bien rude au prix de celui des *Médecins*, parce que si l'*Astrologue* fait une faute (c'est-à-dire, s'il se méprend au calcul) le Ciel la découvre ; mais que si le *Médecin* fait une faute la terre la couvre, c'est-à-dire, qu'on met le mort dans la fosse sans qu'il en soit plus parlé. Les *Persans* font comme l'on voit de petits contes sur les *Médecins*, comme on en fait ailleurs : j'en rapporterai encore un. Les Cimetieres en *Perse*, sont la plupart hors des villes, cependant il y en a quelques uns deçà & delà dans l'enceinte des murailles & sur tout à *Ispahan*. Ils disent qu'il y avoit un *Médecin* de cette ville-là, qui ne passoit jamais par le Cimetiere de son quartier, sans se couvrir le visage de son mouchoir ; on lui demanda pourquoi il se cachoit ainsi ; c'est, répondit-il, qu'il y a ici bien des gens qui y sont arrêtez par mon Ordonnance, & j'ai peur que quelqu'un ne me reconnoisse, & ne me prenne au collet. Cependant il faut observer que quoi que la Médecine soit la Science la plus chérie & la plus recherchée en *Perse*, & en-

entr'autres celle qu'on appelle la *prophylactique*, ou la *conservation de la santé*; c'est néanmoins celle qu'on y acquiert avec le plus de difficulté, aussi bien que dans les autres parties de l'Orient; ce qui vient non seulement de ce qu'ils n'en font point de leçons publiques, non plus que de la Jurisprudence; mais aussi de ce qu'ils ne découvrent pas volontiers aux autres les connoissances qu'ils y ont acquises. J'ai joint ensemble la Jurisprudence & la *Médecine*, comme compagnes d'un mauvais sort. Il y a des Docteurs *Mahometans*, qui bien au contraire reduisent toutes les Sciences à ces deux-là, l'une pour l'ame, l'autre pour le corps, définissant la *Jurisprudence*, la *connoissance des choses dûes à Dieu, & dûes à l'homme*.

Ils jugent des maladies en tâtant le *poux*, ou seulement en observant les *urines*; car ils aprenent tous à traiter les maladies sans les voir, à cause du sexe féminin: les *Persans* ne laissant jamais voir leurs femmes pour quelque cause, & pour quelque occasion que ce soit. Quand le *Médecin* demande à leur toucher le *poux*, elles donnent le bras couvert d'un crêpe ou linge très-fin au travers d'un rideau, & il leur touche le *poux*. Les *Médecins Persans* font aussi des Consultes, comme on fait dans nos Païs, mais ils saignent beaucoup moins que nous, guerissant la fièvre qui est la plus ordinaire maladie du Païs, avec des émulsions & autres breuvages, dont ils font prendre jusqu'à quatre ou cinq pintes à diverses reprises dans une matinée, & puis ils rétablissent le malade par des confectons & par des cordiaux. Ils n'ordonnent jamais
ces

ces fortes de remèdes qu'on appelle des lavemens, quoi qu'ils sachent bien ce que c'est, & qu'il en soit parlé dans leurs livres; l'usage n'en est nulle part chez eux, ce qui vient, comme je pense, d'un excès de retenue à l'égard des parties du corps que la pudeur nous empêche de découvrir; car dans leur *Religion*, il est défendu d'être jamais découvert dans ces endroits-là, ni au bain, ni dans le lit même; ce qui fait qu'hommes & femmes couchent toujours avec le calçon. Une chose que je n'aurois pû croire, si je ne l'avois vûe, c'est l'assurance avec laquelle les *Médecins Persans* promettent la santé, & la promettent promptement dans les maladies même les plus desespérées & aux dernières extrêmités. Ils disent avec un grand sérieux aux pauvres mourans; *il n'y a nul danger, vous serez guéri dans deux ou trois jours, le remède que je vous ordonnerai vous tirera d'affaire incontinent.* C'est ce que j'ai appris par expérience dans une fièvre continue que j'eus dans la *Caramanie* *deserte*. Je ne pus arriver que le sixième jour en lieu, où il y eût des *Médecins*, & je croiois être prêt à mourir; mais le *Médecin* étant venu me voir le matin: il me dit gravement: *cela n'est rien, je vous ferai passer la fièvre dans deux heures.* Un Chirurgien François, que j'avois avec moi, regardoit ce *Médecin* comme un fol; mais la chose réussit tout comme il le disoit, comme je le raconterai dans le Volume suivant.

Leur *Médecine* est la *Galenique*, qu'ils exercent différemment selon les différens climats; mais toujours en suivant religieusement *Galien*. Ils appellent Galien *Galenous*, & ils en

raportent plusieurs contes fabuleux , comme entr'autres ils le font contemporain de *Jesus-Christ* ; quoi qu'il n'ait vécu que plus de cent soixante ans après , & ils prétendent qu'il y avoit beaucoup de Commerce entr'eux. Ce conte est pour appuyer une reverie des Théologiens *Mahometans* , qui porte que lors que *Dieu* envoyoit des Prophetes au monde, il leur donnoit entr'autres dons qui servoient de marque & de preuve de leur mission , celui de faire miraculeusement les choses , qui étoient les plus connues & les plus estimées dans leurs tems ; par exemple , disent-ils , quand *Moyse* vint au monde, la Magie étoit l'art auquel on excelloit & dont on étoit le plus curieux , & *Dieu* donna à *Moyse* le talent de produire naturellement les plus merveilleux effets de la Magie. Ainsi quand *Jesus-Christ* vint au monde l'art de la Médecine étoit monté au plus haut période, car c'étoit le tems de Galien, & à cause de cela *Dieu* donna à *Jesus-Christ*, entr'autres dons miraculeux, celui de guerir les maladies sur le champ. Les Légendes *Mahometanes* ajoûtent que *Galien* ayant ouï parler des guerisons que *Jesus-Christ* faisoit, dit, ce ne peut être là un homme naturel, ce doit être un Prophete, & que là-dessus il lui envoya son neveu avec une Lettre en ces termes : *Moi Galien homme très-vieux , Médecin des Corps , à vous le Médecin des Esprits. Ce que j'entends dire de vous & de vos œuvres me ravit d'admiration & m'est inconcevable : ne pouvant vous aller trouver à cause de mon âge, je vous envoie mon Neveu afin que vous lui disiez ce qui est pour mon bien & pour le bien du monde.* Ces Légendes assurent que ce Neveu

veu de *Galien* est *Saint Philippe*, lequel *Jésus-Christ* retint auprès de lui, & en fit un deses Apôtres.

Les autres grands Maîtres des *Persans* en Médecine sont *Hermes Trismegiste*, qu'ils appellent *Ormous*, *Avicenne* ou *Abou-sina* ce Grand & célèbre *Philosophe* & *Médecin*, le plus célèbre de l'*Asie*; ils ne connoissent guere *Averroës*, comme ayant vécu dans un pais trop éloigné d'eux, savoir en Espagne, où il fleurissoit à la fin du fixième siècle de leur Epoque. Leur grand cours de Médecine s'appelle la *Somme du Roi de Careشم*, Prince qui régnoit sur la partie Septentrionale de la *Perse*, où il composa son Ouvrage, il y a environ cinq cens ans.

Il n'y a presque point de Chirurgie chez eux: leurs Chirurgiens ne sont que de simples Barbiers, dont la plupart ne savent que saigner. Les raisons principales que l'on peut alleguer de ce que cet art est ignoré en *Perse* sont premièrement que l'on ne se bât pas en ce Pais-là, comme on fait en Chrétienté, qu'on y va fort rarement à la guerre, & qu'on s'y sert plus d'armes blanches que d'armes à feu. Secondement que la secheresse & la chaleur de leur air les exempte de ces maladies, qui naissent de fluxion, & de corruption d'humeurs, si communes dans nos Pais, & auxquelles il faut appliquer le fer & le feu; & en troisième lieu de ce que cet air par sa pureté guerit les playes de lui-même presque sans emplâtre & sans autres apareils. Je suis sûr qu'il n'y a pas un *Médecin* dans tout l'*Orient*, qui ait vu faire une dissection, & il seroit aussi fort difficile d'y en faire si ce n'étoit sur des

corps encore chauds , car la chaleur & la secheresse de l'air font qu'ils s'enflent , & qu'ils sentent mauvais tout aussi-tôt. J'ai pourtant vû chez les *Médecins* du *Roi* des Livres d'*Anatomie* , qu'ils me disoient être des Livres fort anciens , mais dont néanmoins les figures , qui étoient en assez grand nombre , étoient si mal faites , qu'on avoit peine à y rien comprendre ; je leur ai vû aussi des herbiers à sec , où ils aprennent à connoître les simples , & tous les *Médecins* en ont. Il y en a parmi eux qui ont connoissance de la *circulation du sang* , & qui m'assuroient qu'il y avoit long-tems qu'on connoissoit cela dans leur País ; je ne sai s'ils ne le disoient pas par un simple mouvement de vanité. Ce qui pourroit faire croire le contraire , c'est ce que j'ai remarqué dans tous leurs Casuistes , qu'en traitant des animaux purs & des impurs , ils apportent par tout la distinction de ceux qui ont le sang circulant , & de ceux qui ne l'ont pas.

Les *Médecins de Perse* sont aussi *Droguistes* & *Apotiquaires* , & ont chacun leur Boutique dans laquelle ils se tiennent , soit durant tout le jour , soit à certaines heures seulement , selon qu'ils ont plus ou moins de pratique ; ayant leur frater ou Compagnon Droguiste à côté d'eux. On leur mène-là les malades , qu'on porte sur un cheval dans les bras d'un homme monté en croupe pour les tenir. On connoît à cela en *Perse* qu'un homme est malade , & à une grosse toile blanche au cou qui passe sur l'estomach , s'attachant à la ceinture. Les gens des champs viennent en cette manière monter sur des Anes consulter le Médecin. L'on en rencontre tous les matins beau-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 293

beaucoup qui paroissent dans une extrême foiblesse & la plûpart moribonds. Le *Médecin* sans se remuer de sa place demande d'abord à voir l'*urine* ; car on en porte toujours une phiole : après il fait *tirer la langue*, ensuite il se lève & va tâter le *poux*, puis il s'informe du commencement de la *maladie*, des douleurs, & des autres symptomes ; & après il prend un morceau de papier de trois doigts en carré, & y écrit son *Ordonnance* ou *Noska*, comme ils l'appellent, laquelle il donne à son Compagnon Apotiquaire, qui met les drogues en divers cornets, & les présentant dit, *il faut tant*. Pendant que l'*Apotiquaire* pese les drogues le *Médecin* prescrit le regime, qu'il délivre aussi sur un morceau de papier, & donne sa bénédiction au malade, en ces mots, *Koda chasa midecd* ; c'est, *Dieu qui donne la santé*. On donne quelquefois cinq ou six sols au *Médecin*, pour son ordonnance, mais il ne demande jamais rien pour cela, parce que le paiement de son ordonnance se trouve dans la vente des remédes qu'il fait prendre à sa boutique, lesquels ne sont pas prêts à prendre, comme la plûpart de ceux de nos *Apotiquaires* : ce ne sont simplement que des Ingrédients ou drogues ; chacun fait les préparations de ces drogues chez soi, sur tout les pauvres gens & les gens du commun. Pour ce qui est des autres ils font venir le *Médecin* chez eux : les plus grands *Médecins* ont dix *chayets* pour la première visite, & la moitié pour les autres : dix *chayets* font environ *quarante cinq sols de nôtre monnoye*. Entre ces *Médecines* qui se préparent ordinairement chez le malade, comme j'ai dit, les plus chères reviennent

à six ou sept sols, & les communes à dix-huit deniers. C'est de cette maniere que les *Médecins Persans* exercent leur art, qui paroîtroit bien foible s'ils l'exerçoient dans un País, dont l'air fût aussi rude que le nôtre; mais l'air sec de ce País-là aide plus à rétablir & à conserver la santé que leur Science & tous leurs remèdes. J'oubliois à dire que les *Médecins*, qui ont des étudiants en *Médecine* les tiennent près d'eux à la boutique, comme des apprentifs, leur donnant à lire leurs ordonnances & la diete qu'ils prescrivent.

J'ai observé que les *Persans* saignent beaucoup moins que nous; cependant ils font si peu de cas de la saignée, qu'ils se font saigner d'eux mêmes & sans avis de *Médecin*, comme lors qu'ils se sentent quelque démangeaison, quelque altération, quelque pesanteur & quelque autre mal semblable. La saignée se fait sans façon parmi eux. J'ai rencontré mille fois dans les rues des gens que l'on saignoit. Le Barbier meine le malade contre la muraille; car comme je l'ai observé les Barbiers sont Chirurgiens: tous deux se mettent en bas le corps droit sur les pieds, & le Barbier tire une courroye de cuir, dont il lie le bras fort serré, & puis sans le froter ni chercher la veine, il tire sa lancette qui est grande trois fois comme les nôtres, ayant un manche gros, comme un manche de couteau, & il perce la veine adroitement & fort sûrement: il fait courir le sang à terre, & lors qu'il juge, qu'il en a assez tiré, il ôte la ligature & arrache d'un coin de sa veste un peu de coton, dont elle est garnie: il le met sur la playe, & prenant le mouchoir du patient il le lie dessus, & voi-

là

là la saignée faite, pour laquelle on donne ordinairement deux sols. On tient chez les *Mahometans*, comme chez les Juifs, que le sang est impur, & qu'il souille les personnes qui le touchent & les choses qui en sont tachées, & c'est peut-être la raison pour laquelle les *Médecins* ne le font jamais garder, & ne sont pas instruits à y faire des observations. J'avouë que j'eus grand peur un jour que je vis avec quelle lancette on me vouloit saigner; cependant la saignée se fait fort bien, & l'on n'entend jamais dire qu'il en arrive d'accident; ce qu'il faut attribuer peut-être à ce que ces gens saignent au grand jour, & que les vaisseaux sont plus apparens. Ces *Barbiers Persans* rasent à merveille & j'ai vû de leurs apprentifs agez seulement de dix ans qui rasent aussi bien que les Maîtres: ils ont la main si légère qu'on ne se sent pas raser, & ils n'y font pas plus de façon qu'à la saignée. Leur bassin à raser est un godet grand comme le creux de la main, ils en tirent l'eau qui est toujours froide dont ils se mouillent les mains, & en frotent la tête bien fort & assez de tems, & après cette friction ils rasent avec un rasoir qui est petit, comme je l'ai décrit ailleurs: on diroit qu'ils ne font que faire couler le rasoir, ainsi cela est fait dans un instant: ils rasent le visage de même manière, puis ils coupent les ongles des mains, après ils manient la tête & tout le corps tirant les bras & les doigts, comme s'ils vouloient réduire des dislocations, & puis ils présentent le miroir pour se regarder, tout cela pour deux ou trois sols. Ils font un conte d'un *Persan*, qui étoit rasé par un Barbier *European*;

pean; le *Persan* trouvant qu'il lui faisoit de la douleur baïffoit la tête tant que le Barbier en avoit encore plus de peine à le raser : il lui demanda pourquoi il baïffoit ainsi la tête & la retiroit ; *c'est*, dit-il, *que vous Européens rasez si adroitement que par reconnoissance je voudrois vous baiser les pieds.*

Quoi qu'il y ait beaucoup de *Médecins* en *Perse*, comme je l'ai observé, néanmoins à parler en général, c'est un País fort sain, de sorte qu'excepté les contrées maritimes, on y jouit par tout d'une aussi bonne santé qu'en lieu du monde. Je raporte cela à deux causes, l'une que l'air de la *Perse* est fort sec, & comme cette temperature est la meilleure pour la conservation de la santé, il s'ensuit qu'en ce climat-là, on doit être moins sujet aux maladies : l'autre est la sobriété de ce Peuple-là, & la tranquillité de leur esprit.

On ne connoît point en *Perse* cette maladie meurtrière que nous nommons la peste, ni ces douleurs si violentes qu'on appelle la *gravelle*, & la *pierre*, la *goutte*, & la *Sciastique*, le mal de *dents*, & le mal de *tête*, & tous les autres maux qui procèdent des mêmes causes ; & quant à ce fleau si universel dans nos País froids je veux dire le mal *vénérien*, il ne produit pas en *Perse* de si funestes effets que dans nos regions Occidentales. On n'y est point sujet non plus aux maladies de *poumon*, à l'*apoplexie*, au *mal caduc*, à la *petite verole* ; mais j'aurai plutôt fait de dire les maladies auxquelles les *Persans* sont le plus sujets. C'est premièrement l'*Eresipelle*, le *pourpre*, la *Colique*, la *pleuresie* & la *dyssenterie*, que les *Persans* appellent les *maux de l'Est*, & qui pro-

proviennent d'un excès de chaleur causé par l'usage immodéré de la glace : les Persans boivent non seulement à la glace, mais même la glace fondue & cela en Hiver comme en Eté. Secondement ce sont les *fièvres intermittentes*, & particulièrement celles qui commencent par frisson, qu'ils appellent les *maux de l'Automne*, étant à observer que l'*Eté* & l'*Automne*, sont les saisons les plus malades en *Perse*, & qu'il y a peu de malades l'Hiver & le Printemps. En troisième lieu il y a l'*Hydropisie*, la tigne aux enfans, & la *verole volante* à toute sorte d'âge, qui sont des *maux*, qui naissent aussi en toutes saisons. Outre ces maladies qui sont les plus communes, & qu'on peut dire universelles, il y a les maladies épidémiques ou *régionales*, comme les *vers aux jambes* le long du *Golphe Persique*, l'*Ictérie* ou la *jaunisse* le long de la *Mer Caspienne*, où cette maladie est assez générale : on l'appelle *jallon el bandon*, d'où peut être venu le mot de *yellow yander* que les Anglois donnent à ce mal.

La première maladie à laquelle les *Enfans* sont sujets est la *tigne*, qui les tient souvent jusqu'à dix ou douze ans, & qui leur arrive vrai-semblablement de ce qu'on leur rase la tête dès l'âge de six mois ; ou peut-être de ce que le rasoir des Barbiers n'étant pas assez net, à cause qu'ils rasent toute sorte de gens avec les mêmes instrumens, il excorie & enlève l'épiderme qui est tendre & délicat, dans un tel âge. On a raison de le croire ainsi, à cause que les enfans des *Armeniens*, à qui l'on fait la tête au Ciseau & non pas au rasoir, ne sont point sujets à ce mal ; on ne l'estime

298 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

pourtant pas honteux en *Perse*, parce qu'il est commun & que la secheresse de l'air empêche, qu'il ne soit infect & de mauvaise odeur. Cette même secheresse d'air aide fort aussi à sa guérison: on se sert pour celad'une calote de goudran qui s'ôte & se remet, comme un bonnet, par la même raison de l'air que je viens de toucher; mais ceux qui ont eu la tigne ont d'ordinaire la pelade après en être guéris; un grand nombre de gens contractent ce mal qui paroît l'Été en se découvrant la tête laquelle on aperçoit marquée de grandes taches blanches, qui est le signe de ce mal.

Les *fièvres* viennent d'indigestions d'estomach par l'usage immodéré des fruits, & c'est pour cela qu'il y en a beaucoup plus en *Autonne* que dans les autres saisons.

L'*Hydropisie*, qui est la maladie la plus mortelle du Pais, naît de trop de remèdes, & de trop d'alimens rafraichissans.

Quant à la vilaine maladie de la *Verole*, elle s'est si fort enracinée en *Perse*, que plus de la moitié du monde en est infecté, soit en touchant avec des femmes publiques, qui presque toutes en sont gâtées, soit par la fréquentation & par le commerce avec des gens infectez de ce mal, qu'on ne connoît pas si aisément que dans les pais, où les signes en sont si visibles. Cependant en buvant, & en mangeant avec eux, en se baignant ensemble aux bains publics, même en ne faisant que s'entretenir familièrement ensemble on gagne ce mal; tant il est subtil & actif, & toute l'habitude du corps disposée à le recevoir par la chaleur & par la secheresse de l'air. Comme ce mal est presque général en *Perse*

per-

personne n'en rougit : les gens disent sans honte, qu'ils ont pris la verole, comme ils disent qu'ils ont la fièvre : plusieurs jeunes garçons l'ont avant l'âge de huit ou dix ans, & personne n'en seroit exempt si l'air étoit moins sec, & moins pur qu'il n'est, cependant il est certain que ce mal devient avec le tems la racine de tous les maux.

Les *Persans* disent que c'est la vertu de l'arbre platane qui les exempte de la *Peste*, & Calife Sulton Grand Vizir de Sephy premier lui disoit souvent, comme je l'ai ouï compter, que c'étoit depuis que le Roi son Pere avoit fait planter tant de ces arbres dans la ville, & dans le territoire d'Ispahan que la Peste n'y venoit plus.

Ce sont là les principales maladies du Pais, qui est exempt comme l'on voit d'une infinité d'autres dont nos climats sont affligés, tant par la bonté de l'air du Pais, que par la sobriété qu'on y pratique, qui est fort grande & fort générale; car on ne boit communément que de l'eau en *Perse*, & on y mange fort peu, & toujours les mêmes alimens; Une marque de combien leur sobriété contribue à leur santé, c'est qu'on remarque qu'au lieu qu'on n'a jamais ouï parler de gravelle entre les *Persans* Mahometans, il y a des *Persans* Chrétiens, qui sont les *Armeniens*, lesquels sont sujets à ce mal; mais on ne le peut imputer qu'au vin qu'ils boivent, quel que ce soit le vin le mieux cuit du monde & qui a le moins de verdeur. J'ai observé ci-dessus qu'il y a peu d'impotens & d'estropiez en leur Pais, & j'en ai aussi fait remarquer la cause, qui est qu'ils ne se battent pas entr'eux,

eux, & qu'ils ne s'exposent pas aux coups de leurs ennemis.

Je viens aux remèdes dont on se sert. Ils ne sont pas en grand nombre, mais en échange ils sont pleins d'esprits & opératifs, comme pris sur le lieu: les principaux sont les semences froides & les simples: ils ont la *manne blanche* & la *jannâtre*, dont la meilleure se recueille à *Nichapour*. On recueille aussi à *Ispahan* une espèce de manne, que les Drogistes appellent *Sekenjamin*, plus douce que le miel & le sucre, dont on se sert fort en *Médecine*: elle croît durant le Printemps, & l'Été sur les feuilles d'un arbre, où elle se congèle assez dure, & où elle paroît, comme un parchemin étendu. La *Myrrhe* se trouve dans la Province de *Perse*: l'*Opium* en divers endroits, principalement autour d'*Ispahan*, la *Casse* & le *Sené* dans la Province de *Corasson*. Il croît aussi de la *Rhubarbe* en *Perse*; mais la plupart vient du Pais voisin, qui appartient aux petits *Tartares*. Ils ont la *noix Vomique* en beaucoup d'endroits du Royaume, qu'ils emploient en plusieurs remèdes, quoi qu'on dise que ce soit un prompt & assuré poison pour toutes les bêtes, selon la dose qu'on en donne. Quant au *reglisse* & au *fenu* Grec ils croissent dans les Campagnes, comme l'herbe chez nous. Les *Persans* emploient aussi le *Galbanum*, l'*Alkaly Végétale*, le *sel Ammoniac*, l'*Orpiment* & divers *Végétaux*, comme je l'ai observé plus amplement ailleurs. Ils se servent encore beaucoup de la *Mumie*, dont ils font prendre pour les fractures, les contusions & les humeurs froides, contre lesquelles on dit que les effets sont merveilleux.. C'est-

DESCRIPTION DES SCIENCES. 301

C'est-là la plus grande partie des drogues, dont les *Persans* composent leurs *médicamens*, outre ceux qu'ils employent dans la composition des Cardiaques, dont ils usent beaucoup, & qui sont sans doute meilleurs que dans les autres Païs, comme en ayant chez eux les principaux ingrédiens, tels que sont les perles & le Bezoar, ou les tirant des Païs voisins, comme les rubis & l'Ambre-gris. Leur *Bezoar* est le meilleur du monde & beaucoup plus estimé que celui des *Indes*, ainsi que je l'ai observé en un autre endroit.

Il y a beaucoup d'eaux minerales en *Perse*, comme il est aisé de le juger, puisqu'il y a tant de métaux & de mineraux dans le païs. Mais on ne parle pas plus de ces eaux que s'il n'y en avoit point du tout; les *Médecins Persans* se tenant à *Galien* & à *Avicenne* sans se soucier de nouvelles découvertes, ni de ce qu'on pratique dans un autre monde, ne font point la recherche de ces eaux, parce qu'ils n'en savent pas l'usage; peut-être qu'il n'est pas nécessaire dans un climat sec tel que le leur, & chaud en la plupart des lieux. J'ai vû de ces eaux tant froides que chaudes en *Georgie*, en *Parthide*, en la *Bactriane*, vers le sein *Perfique*, & à douze lieuës d'*Ispahan*. On observe deux choses fort singulieres dans ces *eaux minerales* proche d'*Ispahan*: la premiere que la terre y est si astringente, qu'en la mettant sur la langue elle s'y attache & la brûle pour ainsi dire: l'autre que ces sources d'eaux sont si pleines de serpens, qu'on n'en sauroit presque aprocher: c'est au reste par la même cause que je viens de rapporter qu'ils n'usent point de remédes chimiques, com-

me nos émetiques , d'Antimoine & d'autres.

Leurs *Médecines* sont de diverses sortes selon la disposition du malade & selon l'espèce du mal : les communes & ordinaires , soit pour préparer les humeurs , soit pour les purger sont composées de *semences froides majeures & mineures*, comme parlent les *Médecins*, de *fleurs cordiales*, de *graines pectorales* : la dose ordinaire des *Ingrédients* d'une *Médecine* est de *cinquante mescals*, qui sont près de demi livre, dont ils font une potion du poids d'environ trois livres, qu'ils donnent au malade & qu'ils appellent *jonchondé*, c'est-à-dire un *bonillon*, ou *Jalab*, c'est-à-dire *can bonillie*, mot d'où il y a assez d'apparence qu'est venu celui de julep, dont nous nous servons. Ils en donnent de cette manière non seulement plusieurs jours de suite; mais quelquefois deux & trois en un jour : ce breuvage opere plus par la quantité que par la qualité, & en effet il faut rendre la *Médecine* ou en crever. La vérité est que d'ordinaire ils tuent la fièvre tout d'un coup pour ainsi dire, & on croiroit alors ces *Médecins* des *Esculapes*, mais l'on en fait bien tôt un autre jugement; car on trouve qu'après avoir pris de leurs *Médecines*, les parties nourriffières ne font plus leurs fonctions accoustumées & demeurent sans vigueur, que les vaisseaux se remplissent d'un sang séreux, que les jambes font grand mal & s'enflent, que les tumeurs surviennent aux aines & ailleurs, & qu'enfin on tombe dans une *Hydropisie* qui acheve bien-tôt de perdre le pauvre malade, sur tout lors qu'il est un peu avancé en âge. Pour les jeunes gens qui échappent

pent l'*Hydropisie*, ils font un fort long-tems à se remettre, & il faut qu'ils usent de *cordiaux* plusieurs mois: j'en ai vû qui étoient longues années à guerir de douleurs de jambes qui leur étoient venues après des maladies. Les *Persans* donnent encore dans les fièvres des *émulsions*, qu'ils composent d'une manière à servir de remède & d'aliment tout ensemble. Ils purgent de plus avec des *Electuaires*, des *poudres*, des *pilules* & des *trochisques*, mais ils ne se servent que peu de *Scammonée*, de *Rhubarbe*, de *Sené* & de la *Casse*. Leurs derniers remèdes sont le *Bezoar* & la *decoction* de bois d'*Esquine*, dont ils se servent pareillement pour renouveler le temperament affoibli. C'est un remède fort universel en *Orient* & sur tout en *Perse*, que la decoction de ce bois, & une infinité de gens en prennent au Printems durant un mois de suite: quelquefois ils le font infuser au Soleil dans de l'eau de vie quinze jours durant, mais plus communément ils en font l'infusion au feu en mettant le poids de deux livres à la fois pour boire huit jours durant.

Quoi que la *Verole* soit un mal si commun chez eux, comme je l'ai observé, néanmoins personne ne la fait traiter & quiconque est affligé de ce mal le garde toute sa vie: il est vrai qu'il n'est ni douloureux, ni rongéant comme dans nos païs, les bains continuels l'empêchant de prendre si fort racine, & la sécheresse de l'air d'étendre son venin & de former des pustules sur la peau, mais le tenant pour ainsi dire enfoncé dans les os, où tous les changemens de tems le mettent en fermentation de même que dans nos Païs froids.

Ille

Ils se servent fort de *cantères*, de *ventouses* & particulièrement *du feu*, contre les maux de colique, & contre diverses autres *maladies*: on ne voit gueres d'hommes qui n'aient plusieurs brûlures aux bras, aux reins, aux jarrêts, & quelques unes au cou. C'est leur dernier remède contre les vents qui sont dans le corps: ils s'en servent aussi sur les bêtes, dont on voit la plupart incisées & brûlées par tout le corps & sur tout aux jambes: un des remèdes qu'ils emploient pour guerir la colique, c'est de donner à manger de la viande de cheval.

Les plus commun remède contre la *dyssenterie* est le *lait aigre*, avec du *ris* cuit dans l'eau égouté & tout sec mêlez ensemble: & le plus usité contre les *Hémorroïdes*, est l'*huile de naphée*, dont ils frottent la partie quand elles sont extérieures, & lors qu'elles sont internes, ils mettent dedans du *cotton*, qui en est trempé. Les *Persans* hommes & femmes se frottent les yeux & les sourcils tous les matins de *collyre* noir, & passent dans les paupieres un poinçon d'acier fin bruni, disant que cela fortifie la vûe, mais ce *collyre* est plutôt pour la bonne grace & pour la beauté, & ce sont aussi les femmes qui s'en servent le plus.

La *friction* est encore un de leurs grands remèdes, dès que quelqu'un se sent mal il s'étend tout de son long sur le dos, & le Barbier ou un serviteur qui se met sur son ventre le manie & pile par tout le corps, & sur tout au ventre, puis à l'estomach, puis aux membres, & il les frotte ensuite des heures durant, mêlant de tems en tems une onction d'huile de noix pour amolir & étendre mieux les nerfs.

Ils

Ils ne mettent gueres les malades au lait, excepté les *Hydropiques* à qui ils font prendre le lait de chamelle, je veux dire la femelle du Chameau.

Le régime qu'ils font garder aux malades est premièrement, de ne changer point de linge ni d'habits tant que dure la maladie, c'est-à-dire qu'on fait garder au malade les habits dans lesquels il est tombé malade, jusqu'à ce qu'il soit guéri. On peut juger delà que les malades doivent sentir bien mauvais, le país étant si chaud. Le pain leur est d'abord interdit: on nourrit les malades de ris cuit à l'eau liquide, & quand le mal diminue on y mêle du lait d'amende, & puis avec le tems on leur donne de petits poulets cuits au ris avec des herbes, y mêlant du poivre entier & de la canelle en quantité qu'on laisse succer, mais non pas avaler. On fait tout autrement sur les bords du sein *Persique*: on nourrit les malades de beaucoup de Citron & d'Orange, & des patèques ou melons d'eau autant qu'ils en veulent. Les *Persans* appellent les Oranges *nareng*, c'est-à-dire contre la bile ou la colère, car ces mots sont synonymes chez eux: ils ne défendent point aussi les confitures.

Comme les Bains sont un des grands remèdes des Orientaux contre la plupart des maladies, aussi bien qu'un moyen de conserver la netteté corporelle, j'en parlerai en cet endroit. L'usage des Bains non seulement est universel & fréquent en *Perse*, mais il l'est plus qu'en aucun autre lieu de l'*Orient*, car les peuples qui sont au *Septentrion*, & à l'*Occident* habitant un climat plus froid n'ont pas tant.

tant besoin d'aller au bain , & ceux qui sont à l'opposite ont les rivières & les marais , où ils se baignent. Ils vont au bain par trois motifs , pour la *Religion* , pour la *Santé* , & pour la *netteté*. La *Religion* prescrit à tout homme souillé de se laver le corps entier , ce qui se fait dans le lavoir du bain , & comme la *Cohabitation* charnelle est une des souillures légales , il y a des superstitieux qui vont au bain plus d'une fois le jour. A l'égard de la santé il faut concevoir , que le bain est fort nécessaire pour dissiper toutes les impuretez des humeurs , qui prennent cours par les pores de la peau , que la chaleur du climat & le bain tiennent ouverts. Il faut aller souvent au bain pour entretenir cette évaporation ; car quand elle est empêchée comme il arrive lors que les pores sont retrécis & bouchés , il vient d'insupportables démangeaisons , lesquelles on ne peut mieux représenter que par l'engourdissement du pied ou de la main : le remède prompt & assuré pour cela est le bain , & si un *Persan* étoit huit jours sans aller au bain , il seroit rongé de démangeaisons causées par ces vapeurs qui ne sauroient sortir autrement. Pour ce qui est de la netteté du corps on voit bien que les humeurs s'habituant à sortir par les pores , comme je le viens de dire , le corps se salit plus vite que dans les pays , où on n'évapore & ne sue pas tant.

Les Bains de *Perse* consistent en trois chambres bien fermées de tous côtes , qui reçoivent le jour par de petits carreaux de verre ronds au dessous de la voute ; la première est grande avec des estrades de bois autour , où l'on quitte & l'on reprend ses habits : la se-

seconde qui est ordinairement carrée est de six à huit pieds de diamètre, dans laquelle il y a une fosse de trois à quatre pieds en carré, couverte d'une platine de fonte au rez du plancher; c'est où l'on chauffe l'eau & par où l'on échauffe le bain par un feu qu'on fait au dehors avec des brossailles, mêlées de feuilles seches & de mottes faites de fumier mêlé avec de la terre. Il est défendu de faire le feu des bains avec du bois à cause qu'il n'y en auroit pas assez dans le país, mais quand il n'y en auroit point de défense on ne s'en serviroit pas davantage, parce qu'il est trop cher, & parce qu'il faut ici une chaleur continuelle, que les mottes entretiennent mieux. La troisième chambre est celle du lavoir. Le matin avant le jour un valet du Bain monte au dessus du logis & sonne d'une *conque* de mer pour avertir que le bain est prêt: on se déshabille dans la première chambre, & après avoir mis autour de soi un drap, qui couvre de la ceinture aux genoux, on entre dans l'étuve, où quelques moments après un serviteur vient verser de l'eau en abondance sur les épaules, & après prend à la main une mitaine de gros bouracan & frotte de la tête aux pieds si rudement que ceux qui n'y sont pas accoutumés croient qu'on va les écorcher. On appelle cela en *Persan*, *timar kerdén*, c'est-à-dire *étriller*: ensuite on rase la barbe & la tête si la personne le desire, on coupe les ongles des doigts & des pieds, on employe le *dépilatoire*, on manie le corps, on fait la *friction*, on étend les parties du corps, ou l'on les détire pour ainsi dire avec force un quart d'heure durant plus ou moins; & quand on a été

été ainsi bien frotté & manié, on se va plonger dans le lavoir, au sortir duquel on prend du linge blanc, & l'on retourne dans la première chambre où l'on reprend ses habits.

L'ordre qu'on observe au bain est que les hommes y vont depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir, & les femmes le reste du jour jusqu'à minuit; & lors que le bain est prêt pour elles, les serviteurs du bain s'en vont, & des servantes viennent en leur place. Chacun y porte son linge & sa toilette; les gens de considération y vont avec deux ou trois valets, tant pour les servir que pour garder leurs habits, quoi qu'il arrive rarement qu'on y vole. On donne du linge aux gens qui n'en apportent point, ce qui arrive fort rarement aussi, tant pour se couvrir le corps dans le bain que pour s'essuyer. Les femmes sur tout sont magnifiques au bain, c'est où elles étalent leurs toilettes, leurs parfums & essences, & leur plus grand luxe.

Le *dépilatoire*, qu'ils appellent *nouré*, est comme chez nous une composition de *chaux* & d'*orpiment*: il ne faut pas manquer de l'ôter aussi-tôt qu'il a fait son opération en lavant d'eau froide les parties qui en sont frottées, car autrement il enlève la peau & fait venir des gales qui ne se passent pas en deux mois.

Le lavoir du bain se nomme *collatin*, qui est toujours si grand que plus de dix personnes s'y peuvent laver à la fois & fort à l'aise; mais si l'on n'y va de bonne heure, on trouve la superficie couverte d'une graisse ou matière épaisse comme de l'écume de savon: cela vient de la crasse des corps qui se lavent,
&

DESCRIPTION DES SCIENCES. 309

& cela est fort dégoûtant , mais les *Persans* y sont accoutumés , & lors qu'ils veulent plonger la tête dans l'eau , comme ils y sont obligés , quand ils se baignent pour se purifier de quelque ordure légale : ils se contentent d'écartier cette ordure avec la main , & puis ils y plongent la tête. Comme toute sorte de gens se baignent là indifferemment , les malades comme les sains , les verolez , & d'autres infectez de maladies contagieuses : il arrive souvent que l'on contracte les mêmes maux à ce lavoir , & il y a plusieurs jeunes gens qui en ayant été infectez avant que d'avoir couché avec d'autres , ne peuvent être soupçonnez d'avoir pris de mal que dans ce lieu-là.

Les grands Seigneurs ont des bains pour eux dans leurs maisons : ceux d'un moindre rang en ont joignant leur logis , dont ils ont l'usage pour eux en particulier quand il leur plait : la dépense d'un bain chez soi est grande ; car on trouve que les bains sont mal sains si l'on n'y entretient le feu sans cesse. Les gens qui en ont ainsi proche de leur logis les loient d'ordinaire à condition de les entretenir toujours de feu ce qu'ils font aisément avec les mauvaises herbes qui croissent en leur jardin & le fumier de leur écurie.

Avant que de finir ce Chapitre , il faut dire un mot de la *Chymie* : les *Persans* l'appellent *Simiave kimia* , deux termes qui quoi qu'ils signifient des choses différentes , sont toujours mis ensemble parmi eux pour signifier la *Chymie* en général , qu'ils définissent une operation faite par le feu sur les plantes & sur les animaux , sur les métaux & les mi-
ne-

neraux. J'ai observé que *Simia* a un autre sens chez eux , qui est celui de *divination*. *Kimia* en a aussi un autre , qui est celui de science superstitieuse qui tire ce qu'il y a de plus subtil dans les corps terrestres , pour s'en servir aux usages *magiques*. Observez qu'ils font Cairoun qui est le Coré du *Pentateuque* , inventeur de cette noire science , qu'ils prétendent qu'il apprit de *Moyse*. On sait que la *Chymie* est ordinairement divisée en deux parties , l'une destinée à préparer les remèdes du corps , l'autre à chercher la *pierre philosophale*. A l'égard de la première , les *Persans* ne connoissent point les remèdes *chymiques* , & ne donnent pas même leurs *medicamens* en forme de *pilules* , ni des *poudres* , & quand nous leur parlons de la quantité de leurs *émulsions* , & de leurs *potions* qu'ils donnent à pleines terrines , & que nous leur opposons notre méthode , ils disent que notre climat est différent du leur , & que chaque país a ses manières.

Pour ce qui est de l'autre partie de la *Chymie* , les *Persans* la connoissent comme nous , & ils en sont encore plus infatuez ; mais la plupart s'y ruinent en *Perse* aussi bien qu'on fait en *Europe* , & on peut dire qu'ils n'y réussissent pas mieux que nous.

CHAPITRE XVI

De la Peinture.

C'Est particulièrement à cet Art qu'il faut rapporter ce que j'ai insinué dans ce Livre & dans le précédent , qu'en *Perse* les Arts tant Libéraux que Mécaniques sont en général

ral presque tous rudes & brutes , pour ainsi dire , en comparaison de la perfection où l'*Europe* les a portez , de quoi j'ai raporté les causes , au Chapitre qui traite du naturel des *Persans* ; car ils entendent fort mal le *dessain* ne sachant rien faire au naturel , & ils n'ont aucune connoissance de la *perspective* , quoi qu'ils ayent des Auteurs qui en ayent écrit , & entr'autres un *Ebne Henussein* Auteur *Arabe* , dont j'ai vû l'abrégé en *Persan* , mais c'est un Livre que personne n'étudie. La raison pour laquelle les *Persans* ont perdu la connoissance de la *perspective* & du *dessain* , eux qui ont été de si excellens Sculpteurs , dans les premiers âges du monde , & peut-être les premiers habiles en cet Art , comme on le peut juger par les anciens monumens du Pais ; la raison , dis-je , n'est autre que leur *Religion* , qui défend de faire des *portraits* des creatures humaines , & dont le scrupule est si grand parmi quelques Docteurs , qu'ils interdisent même la représentation de toutes les creatures animées. A présent ils n'exercent plus la sculpture , n'ayant chez eux ni *Statuaires* , ni *Fondeurs* : ils ne font rien du tout en bosse , & pour ce qui est de la *plate peinture* , il est vrai que les visages qu'ils représentent sont assez ressemblans , ils les tirent d'ordinaire de profil , parce que ce sont ceux qu'ils font le plus aisément : ils les font aussi de *trois quarts* , mais pour les visages en plain ou de front , ils y réüssissent fort mal n'entendant pas à y donner les ombres : ils ne sauroient former une attitude & une posture. Les figures qu'ils font sont estropiées par tout , tant celles des oiseaux & des bêtes que les autres , & leurs nuditez sur tout :

tout : il n'y a rien de plus mal fait , de même
 qu'il n'y a rien de plus infame que leurs *représentations* ; mais en échange , ils excellent
 dans les *moresques* , & à la *fleur* , ayant sur
 nous l'avantage des *couleurs* , *belles* , *vives* &
 qui ne passent point. Ils ne font rien à l'*bui-*
le , ou fort peu de chose , toute leur *peinture*
 est en miniature : ils travaillent sur du velin
 qui est admirable , c'est un carton mince plus
 qu'aucun autre que nous ayons , dur , ferme ,
 sec & licé , où la peinture ne coule point.
 Leur *pinceau* est fin & délicat , & leur *pein-*
ture vive & éclatante , il faut attribuer à l'air
 du Pais la beauté des couleurs : c'est un air sec
 qui resserre les corps , les durcit & les polit ,
 au lieu que nôtre air humide étend & dissout
 les couleurs , & répand dessus une certaine
 crasse qui en empêche l'éclat. Ils ont aussi
 la plupart des matieres pour la *peinture* plus
 fraiches & nouvelles , que nous ne les avons ,
 comme le *lapis lazul*. Ce *vernix* qu'ils ont
 si beau , & que nos Maîtres admirent tant ,
 n'est fait que de *sandarac* & d'*huile de lin* , mê-
 lez ensemble , & reduits en consistance de pâ-
 te ou d'onguent : lors qu'ils s'en veulent ser-
 vir , ils le dissolvent avec l'*huile de nasse* , ou
 au défaut avec de l'*esprit de vin rectifié* plu-
 sieurs fois ; cependant quoi que j'aye dit de
 leur *peinture* , il y a une sorte d'ouvrage que
 les *Persans* font mieux que nous ; c'est les *mo-*
resques ou la *taille de Flandres* , comme on l'ap-
 pelle , tant ce qui est sur le plâtre que sur la
 vaisselle d'émail.

Fin du Tome cinquième.

VOYAGES

DE

MR. LE CHEVALIER
CHARDIN,
EN PERSE,
ET AUTRES LIEUX
DE L'ORIENT.
TOME SIXIEME,

Contenant une Description du Gouvernement
Politique, Militaire, & Civil, des Persans.

*Enrichi d'un grand nombre de belles Figures en Taille-douce, re-
présentant les Antiquitez, & les Choses remarquables du Pais.*



A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.
M D C C X I.

THE END OF THE WORLD



VOYAGES

DE MONSIEUR LE
CHEVALIER CHARDIN,

Contenant

Une Description du Gouvernement Politique, Militaire, & Civil, des Persans.

CHAPITRE PREMIER.

Des sentimens des Persans sur le Droit du Gouvernement.



Les Persans, presque généralement, & sur tout les Ecclesiastiques, tiennent que le droit du Gouvernement appartient aux Prophetes seuls, & à leurs Lieutenans ou Successeurs directs: Ils disent, que de tout tems Dieu a gouverné le Peuple fidèle par des Prophetes, qui étoient les Juges & les Chefs supérieurs pour le Spirituel, & pour le

Tome VI.

A 2

Tem-

4 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Temporel tout ensemble , comme *Abraham* , *Moyse* , *Samuel* , *David* , *Salomon* , & enfin , *Mahomed* , que *Dieu* revêtit des deux glaires , comme il avoit fait ses autres grands *Prophetes* ; qu'ainfi , le Gouvernement du Peuple de *Dieu* n'appartient de droit , & selon l'intention de *Dieu* , qu'à un *Prophete* , ou au défaut de *Prophete* à des *Imans* , qui sont des *Lieutenans de Prophetes* , établis par le *Prophete* même , ou par ceux qui sont établis par lui successivement , comme *Ismael* & *Isaac* ; *Esaï* & *Jacob* ; *Joseph* , & les autres *Patriarches* , qui étoient les *Imans* d'*Abraham* ; comme *Josué* & les *Juges* ; qui étoient les *Imans* de *Moyse* ; & enfin , ajoûtent-ils , comme *Aly* & ses onze *Successeurs* , qui ont été les *Imans* de *Mahomed*. La *Surintendance* de la *Religion* & de l'*Etat* a été de même souvent rassemblée en un même sujet chez les *Romains* & chez les *Grecs* , témoin *Hipparque* à *Athenes*.

Tous les *Persans* conviennent de cette maxime , mais ils ne conviennent pas de même de la qualité de celui qui doit regner & tenir le siège du *Prophete* , lors que le *Prophete* vient à manquer , ou son *Successeur* légitime , sans avoir établi de *Successeur* en sa place ; & ils en disputent avec d'autant plus d'animosité , qu'ils se trouvent , disent-ils , en ce triste cas presentement : car ils croient que le douzième & dernier *Iman* ou *Successeur* de *Mahomed* , disparut soudainement l'an 296. de l'*Hegire* , (qui est , comme on sait , l'Epoque d'où l'on compte dans leur *Religion* , commençant à l'an 622. de *Jesus-Christ* ,) sans établir de *Successeur* , & qu'il fut enlevé de *Dieu* , & transporté on ne sait où : Qu'il n'est pas.

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. 5

pas mort pourtant , ni élevé dans le Ciel , mais qu'il est en quelque lieu inconnu dans l'Univers ; d'où au tems marqué de *Dieu* il reviendra parmi le genre humain , & en reprendra le Gouvernement. Il en convertira tous les Infidèles , & les amenera à la *Religion Mahometane* , telle qu'ils la professent eux-mêmes , & il sera *Monarque universel* , tranquillement , & sans opposition , jusqu'à la fin du monde. Les *Persans* sont donc partagez entr'eux , touchant celui à qui il appartient de tenir sa place , & d'être *Souverain* , tant pour le Spirituel , que pour le Temporel. Les *Gens d'Eglise* , & avec eux tous les Dévots , & tous ceux qui professent l'étroite observance de la *Religion* , soutiennent qu'en l'absence de l'*Iman* , le siége Royal doit être rempli par un *Mouchtehed Massoum* , termes qui signifient *un homme pur de mœurs , & qui a acquis toutes les Sciences à un si-parfait degré , qu'il puisse répondre sur le champ , & sans suggestion , à toutes les questions qui lui sont faites sur la Religion & sur le Droit civil.* Mais l'opinion la plus reçue , & qui a prévalu , c'est qu'à la vérité ce droit-là appartient à un descendant des *Imans* en droite ligne , mais qu'il n'est pas absolument nécessaire que ce descendant soit ni pur , ni savant , à un si grand degré de perfection , comme n'en étant pas moins le vrai *Lieutenant de Dieu* , & le vrai *Vicaire du Prophete* , & des *Imans*. C'est , comme je viens de le dire , l'opinion dominante , parce que c'est celle qui établit & qui affermit le droit du *Roi* regnant ; mais il est certain que *Cheic Sephy* , la source de la *Race Royale de Perse* , qui régne aujourd'hui , & le premier de cette

6 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

race qui ait porté le Sceptre, n'étoit pas lui-même de cette opinion. Ce *Prince* étoit Seigneur d'un petit Canton de *Medie*, proche de la *Mer Caspienne*, vers le milieu du quatorzième siècle. Il vivoit en réputation de sainteté, sans participer au luxe & aux voluptez du siècle ; mais sous ce feint détachement du monde, il aspirait à en avoir l'*Empire* : car, après qu'il eut préparé les choses pour ce dessein, il se mit à prêcher, que c'étoit un grand péché, de laisser les Fidèles sectateurs des *Imans* sous la tyrannie de gens, les uns voluptueux & cruels, les autres d'une secte hérétique, comme les *Princes Turcs* & *Tartares*, & tous sans aucune connoissance de la *Loi* ; Que le *Gouvernement* de leurs *Etats* appartenoit de droit à un descendant de ces *Imans* en ligne directe, qui fût pur à l'égard de l'observance cérémonielle de la *Loi*, & assez éclairé pour en résoudre tous les doutes ; & que comme il se trouvoit lui-même de ce caractère-là, au jugement des plus grands Docteurs du Pais, il étoit résolu de délivrer le Peuple de *Diem* de l'oppression où il gémissoit, & de prendre le siège de l'*Iman* absent, qui est ce *Mahamed Mehdy*, enlevé du monde, dont j'ai parlé au commencement de ce Chapitre. Ce faux Dévot, mais *Prince* habile, réussit si bien dans son entreprise, qu'il jetta les fondemens de ce vaste Empire de *Perse*, que ses descendants tiennent aujourd'hui.

Mais comme le droit des *Princes* ses descendants a été uniquement fondé sur leur naissance, sans prétendre comme lui, ni à la science, ni à la sainteté, ils font de leur naissance, ou de leur origine, le principal & le plus glo-

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. 7

glorieux titre de leur *Royauté*, ajoûtant à leur nom , par tout où ils le mettent , ces mots suivans , *de la race de Sephy*, (qui est ce *Cheic Sephy*, leur Ayeul & Devancier,) *de la race de Moussa*, *de la race de Heussen*, qui sont les Petits-fils de *Mahomed*, par *Fatmé* sa Fille unique, & par *Ali* son Neveu, que *Mahomed* de son vivant établit son *successeur* hereditaire, selon la créance des *Persans*. Ces Peuples tiennent donc communément leur *Roi* pour le *Lieutenant de Mahomed*, le *successeur des Imans*, ou *premiers Successeurs legitimes de Mahomed*, & le *Vicaire du douzième Imam*, *durant son absence*. Ils lui donnent tous ces titres, & de plus celui de *Calife*, par lequel ils entendent encore le *Successeur & Lieutenant du Prophete*, à qui appartient de droit le *Gouvernement universel du monde*, tant au Spirituel qu'au Temporel , durant l'absence de l'*Imam* seulement ; car ils disent, que dès que cet *Imam* enlevé reviendra sur la terre, le *Roi* sera obligé de lui remettre toute son autorité, & que s'il ne le faisoit pas sur le champ, on l'assommeroit : Qu'il sera le *Gelandar* de l'*Iman*, c'est-à-dire, *son Ecuyer*, & lui tiendra l'étrier. Les *Rois de Perse* ne se tiennent point offensez de cet article de Foi ; au contraire, ils y souscrivent eux-mêmes, se disant par honneur les *Lieutenans & Agens de l'Iman absent*, & ses *Esclaves*. J'ajouterais à cet article six *Remarques* dignes d'observation sur ce sujet.

La premiere, qu'encore que l'opinion dominante sur le droit du *Gouvernement*, soit celle que je viens de rapporter, qui donne ce droit aux *Descendans d'Aly* en droite ligne

masculine, sans examiner s'il est saint & savant au suprême degré, & qu'encore qu'il faille croire qu'il importe au *Gouvernement* que cette opinion soit universelle, on souffre néanmoins que les *Gens d'Eglise* enseignent assez ouvertement l'opinion contraire, qui est que le *Vicaire de l'Iman* doit être non seulement de sarace; mais qu'il doit aussi être sans tache, & être savant au suprême degré. *Comment seroit-il possible*; disent les gens d'Eglise, *que ces Rois* (*Namoukaied*, ou *impies*, pour user de leurs propres termes) *beuveurs de vin*, & *emportez de passion*, fussent les *Vicaires de Dieu*, & qu'ils eussent communication avec le Ciel, pour en recevoir les lumières nécessaires à la conduite du *Peuple fidelle*? comment peuvent-ils résoudre les cas de conscience & les doutes de la Foi, de la manière que le doit faire un Lieutenant de Dieu, eux qui par fois savent à peine lire? Nos Rois étant des hommes iniques & injustes, leur domination est une tyrannie, à laquelle Dieu nous a assujettis pour nous punir, après avoir retiré du monde le légitime Successeur de son Prophète. Le Trône suprême de l'Univers n'appartient qu'à un Mouchtehéd, ou homme qui possède la sainteté & la science au dessus du commun des hommes. Il est vrai que comme le Mouchtehéd est saint, & par conséquent homme pacifique, il faut qu'il y ait un Roi qui porte l'épée pour l'exercice de la Justice; mais ce ne doit être que comme son Ministre & dépendamment de lui. La première fois que j'arrivai en Perse, l'an 1666. on venoit de se défaire secrètement d'un *Molla*, ou *Prêtre Mahometan*, qui avoit long-tems enseigné ce dogme publiquement. Il se nommoit *Molla*
Ka-

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. 9

Kasem, & n'avoit été d'abord que Maître d'École. Il s'étoit retiré dans un petit hermitage au fauxbourg d'*Ispahan*, où vivant en réputation de sainteté, il attiroit un peuple infini à ses Sermons, Grands & petits, chacun y couroit. Le *Président du Divan*, qui est une des plus grandes charges du *Royaume*, étoit un des plus dévots de ce faux *Prêtre*, jusques-là qu'il lui envoyoit tous les jours à manger de sa cuisine. Cet homme s'emportoit en public contre le *Gouvernement*. Il disoit que le *Roi* & sa *Cour* étoient des abominables, des *infractionneurs de la Loi*; que Dieu vouloit l'*extermination de cette maudite branche*, & le rétablissement d'une autre branche pure des *Imans*. Il publioit cela hautement tous les jours, presque aux oreilles du *Roi* & de ses *Ministres*; & quand on lui demandoit où l'on trouveroit cette *branche pure*. Il répondoit qu'il falloit élire le fils du *Cheic Elislam*, qui étoit premier *Juge* du *Droit Civil* & *Canon*. Ce *Juge* étoit frere du *Grand-Vizir* alors dans le *Ministère*; & son fils, dont ce séditieux parloit, lui étoit né d'une fille d'*Abas le Grand*, qu'on lui avoit donnée en mariage, à cause de sa grande intégrité & de sa profonde Science; & par conséquent, c'étoit le Cousin du *Roi* régnant. Il étoit âgé de vingt ans. On ne lui avoit point arraché les yeux, ce qui passe encore pour une merveille en *Perse*; car on y arrache les yeux à tous ceux qui viennent du sang Royal, soit par les femmes, soit par les hommes; ou l'on les laisse mourir quand ils naissent, en ne les allaitant point, comme je le dirai ci-dessous. Ce jeune Seigneur avoit été exempté de cette coutume par l'Amour

singulier que le *Roi Sephy* avoit pour sa mere, qui étoit sa tante. On laissa plus de six mois, par négligence, ou par mépris, ce *Molla* publier & soutenir son opinion, qui étoit secrettement favorisée de tout le Clergé; mais la Cour ayant vû que cela alloit trop loin, on l'envoya prendre comme pour le mener prisonnier à *Ghiras*, & l'on fit commandement au *Cheic Elislam* de garder son fils prisonnier dans son Palais. Comme on n'entendit plus parler du *Prêtre*, après cet ordre, on crût qu'il avoit été précipité en chemin dans quelque creux de rocher, & pour le *Cheic Elislam*, il prit son fils avec lui au moment qu'il reçût l'ordre de le renfermer, & étant allé attendre le *Roi* à la porte du Palais, ils se jetterent à ses pieds l'un & l'autre, le Pere protestant de leur innocence, & priant le *Roi*, s'il en doutoit, ou s'il y avoit de justes soupçons contr'eux, de les faire mourir. Mais le *Roi*, au contraire, les renvoya chez eux, en leur faisant donner l'habit Royal, qui est la marque de ses bonnes graces. On ne fit pas la moindre recherche des Devots, ou fauteurs du *Prêtre* séditieux, ni même on n'en parla pas non plus au *Président du Divan*, qui avoit été son bienfaiteur déclaré & perpétuel. J'ai vû aussi des *Gens d'Eglise*, & des *Gens de Lettres*, & de fort élevez en dignité, tenir le même sentiment, le publier & le soutenir comme une opinion probable.

La seconde *Remarque* à faire, est que nonobstant ce que je viens de dire, les *Persans* ont une soumission sincere & qui vient du fonds du cœur, pour les ordres de leur *Roi* & plus grande peut-être qu'aucun autre Peuple qui
soit

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. II

soit sur la terre. Ils croient que les *Rois* sont naturellement violens & injustes, qu'il les faut regarder sous cette idée; & cependant, que quelques injustes & violens que soient leurs ordres, on est obligé d'y obéir, excepté les cas de la Religion, ou de la conscience; comme si le droit de la *Royauté* étoit de pouvoir commettre toute sorte d'injustice! Une de leurs manieres de parler est de dire *faire le Roi*, pour dire, *opprimer quelqu'un & violer la justice*. *Pad chai mikonet*, c'est-à-dire, *il fait le Roi*: & quand quelqu'un leur ôte leur bien, & les opprime d'une maniere bien tyrannique, ils s'écrient, *Maguer Pad chai ton? est-ce que vous êtes Roi?* & même devant les *Magistrats*, quand on veut se plaindre de quelque outrage excessif qu'on a reçu de quelqu'un, on crie pour comble d'aggravation; *il a fait le Roi avec moi*. Cependant, comme je le dis, c'est le Peuple du monde le plus soumis, & l'on n'a point ouï parler de soulèvement, ou de revolte, en *Perse*, depuis deux cens ans. J'attribue cette paisible soumission au temperament des *Persans*, qui ne sont pas bouillans, comme on l'est dans nos Pais froids, ainsi que je l'ai observé dans le livre précédent.

Ma troisième *Remarque* est que cette opinion si fortement établie, qu'il faut être pur de mœurs & savant au suprême degré, aussi bien que de la race des *Imans*, pour remplir justement leur siège, qui est le *Trône Impérial*; que cette opinion, dis-je, est la cause de la Politique dénaturée, dont je parlerai dans la suite, de faire mourir les enfans du *ang Royal*. On a peur que quelqu'un d'eux

12 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

ne s'érige en *Cheic Sephy*, & n'y réussisse comme lui.

La quatrième est, qu'il faut attribuer à cette prétention d'être le *Vicaire de Mahamed*, & en cette qualité le *Maître du monde*, à l'égard du droit divin, la haine que les *Empereurs de Turquie*, de *Perse* & des *Indes* se portent réciproquement, parce que chacun d'eux prétend être le vrai *Successeur* de ce faux *Propheste*. Chacun d'eux se donne ce titre, & ne le donne qu'à soi. Chacun d'eux ne traite les deux autres que du nom de *Valy*, qui signifie un *Substitut*, ou *Lieutenant d'un Souverain régnant*. J'ai ouï conter que du tems d'*Abas second*, un puissant *Marchand Persan* étant allé à la Cour du *Grand Mogol*, ce Prince lui demanda entre les autres choses *quelles nouvelles y a-t-il de votre País, que fait le Valy de Perse?* Le *Marchand*, soit qu'il n'entendît pas ce mot de *Valy*, soit qu'il feignît de ne le pas entendre, fit l'étonné & baissa la tête. Le *Roi* reprit, *Je vous demande ce que fait Abas, le Valy de Perse, le Grand de votre País, celui qui vous gouverne.* Le *Marchand* continuant de faire l'ignorant, répondit qu'il ne savoit ce que c'étoit; de manière que le *Grand Mogol* fut obligé de lui dire, *je vous dis celui que vous appelez le Roi Abas?* *Ab Sire*, dit-il, *j'entens à présent.* Le *Roi Abas* se porta bien, je l'ai laissé dans la ville capitale en bonne santé. Ce conte ayant été rapporté au *Roi Abas*, il en témoigna beaucoup de satisfaction à ce *Marchand*, lors qu'il fut de retour.

Ma cinquième *Remarque* est, qu'il y a beaucoup d'apparence que cette opinion *Mahométane*

sans touching le droit du *Gouvernement*, savoir qu'il appartient à un *Prophete* ou à son *Vicaire*: qu'un même homme doit être Chef pour le Spirituel & pour le Temporel, & que les *Rois* ne doivent être que les *Ministres* de ces *Prophetes*-là & de leurs *Vicaires*; qu'il y a beaucoup d'apparence, dis-je, que cette opinion étoit l'opinion générale dans les premiers âges du monde. On en voit de grandes traces dans les *Pais* les plus reculez de nous, tels que la *Cbine*, & le *Japon*, & chez les autres *Idolâtres* des *Royaumes* voisins. Comme leur *Religion* & leur *Gouvernement* subsistent depuis un tems immemorial, sans avoir été sujets aux mêmes revolutions que les autres, on peut tirer sûrement de leurs maximes & de leurs pratiques des consequences de ce qui s'est passé autrefois. Or il paroît dans leurs *Histoires*, & dans leur *Gouvernement* présent, que le *Grand-Prêtre* est le premier homme de leur *Etat*. C'est ainsi que cela se pratique au *Japon* & à la *Cbine*, où l'*Empereur* lui rend des hommages de Vassal. Les *Indiens* assurent que c'étoit la même chose chez eux avant les conquêtes des *Mabometans*; & chacun fait qu'il en étoit aussi de même chez les *Romains*, dont les *Empereurs* étoient aussi *Souverains Pontifes*, jusqu'au tems de *Gratien*. L'*Ancien Testament* nous enseigne fort clairement que cette maxime étoit la baze du *Gouvernement Judaique*, tel que *Moyse* l'institua. Mais le *Nouveau Testament* nous gouverne par d'autres principes, en nous enseignant que le *Régne de Jesus-Christ* n'est pas de ce monde, que ses *Successeurs* doivent porter la houlette & non le Sceptre, & que les

14 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Puissances Temporelles sont établies de Dieu immédiatement, & sans dépendance d'aucun homme mortel sur la terre, quelque titre magnifique qu'il puisse, ou qu'il ose se donner.

La sixième *Remarque* est, que les *Persans* croient que leur *Roi*, en qualité de *Successeur*, & de *Vicaire* des *Imans*, possède des Vertus surnaturelles, comme le don de guerir les maladies. J'ai vû des malades se trainer à ses pieds, & sur le chemin par où il passoit, qui tenoient une tasse d'eau à la main, & le prioient de tremper les doigts dedans, protestant à haute voix d'avoir cette foi, que l'eau recevrait par cet atouchement une vertu suffisante pour leur guerison. Je vis cela une fois l'an 1666. en *Hyrkanie*, où le *Roi* étoit. Il prit la tasse qui lui fut présentée par la main du *Grand-Portier*, qui est comme le *premier Maître d'hôtel*. Il y trempa les deux doigts de la main droite, les plus proches du pouce, & un peu après, il y mit le pouce, & remua l'eau; laquelle ayant été redonnée au malade, il la but avec avidité. Chacun n'est pas favorisé d'un pareil remède. Il n'y a que les gens de considération à qui l'on fasse la grace de l'accorder, & encore est-ce fort rarement.

CHAPITRE II.

De la nature du Gouvernement.

DEpuis l'abolition de l'ancienne *Monarchie Persane* par les *Mabometans*, jusqu'au règne du *Roi Abas*, ce qui comprend un espace de quelque neuf siècles, la *Perse* a été.

a été un País fort rempli de confusions & de desordres, & où l'on changeoit très-souvent de Maître ; & quand ce *Prince* fameux vint à la Couronne, c'étoit un *Empire* tout délabré, & en pièces, pour ainsi dire ; car il étoit partagé entre plus de vingt *Princes*, qui s'étoient rendus *Souverains* chacun dans ce qu'il avoit usuré, sur lesquels par conséquent il falloit qu'il conquît ce *Royaume*, comme si c'eût été un País étranger. Or jusqu'à ce tems-là, le *Gouvernement* de *Perse* étoit assez doux & assez juste. Les *Rois* n'y vivoient pas à discretion, pour parler ainsi, ou sans aucune retenue, comme ils le font à présent, sur tout à l'égard des *Grands*. L'armée les tenoit en échec, comme on voit qu'elle les y tient en *Turquie*, déposant souvent les *Souverains*, & quelquefois les faisant mourir. Mais *Abas* usa tout-à-fait du droit de Conquête ; car, sous prétexte d'empêcher que le *Royaume* ne se divisât de nouveau, comme il avoit fait par le passé, il résolut de l'asservir & le subjuguier entièrement, en détruisant d'un côté les vieilles Troupes, & de l'autre en ruinant les anciennes Familles du País. Ces Familles étoient toutes également de la race des *Courtches*, qui sont ces *Turcomans*, ou *Sarrasins*, si célèbres par leurs grandes invasions, & par leurs fameuses conquêtes ; & elles étoient fort unies ensemble pour leur mutuelle conservation : de maniere qu'on pouvoit dire que cette race des *Courtches* étoit la Maîtresse du *Royaume*. *Abas le Grand* se prit de cette maniere à l'abaisser. Il remplit sa Cour & ses Troupes de ces Peuples qui habitent aux extremités Sep-
 ten-

tentrionales de la *Perse*, qu'on appelle la *Georgie*, & l'*Iberie*, & aux autres Païs d'alentour, lesquels étant *Chrétiens* de naissance, haïssoient ces *Courtches* à la mort, comme de vieux & zelez *Mahometans*, quoi qu'étant natis d'un même *Empire*, ils fussent par conséquent leurs Compatriotes. Il attiroit ces Peuples *Chrétiens* par ses bienfaits, & en les avançant. Ceux qu'il mettoit dans les grands emplois étoient la plupart ses Esclaves, lui ayant été envoyez par présent, ou ayant été pris à la guerre. Il en élevoit aux charges tout autant qu'il s'en trouvoit de beaux & bienfaits, de gens d'esprit & courageux. Il fit plus, il en institua un corps de douze mille pour la guerre; & commençant en suite à lever le masque, il n'avançoit plus qu'eux dans toutes les charges de la Guerre, & dans celles du *Gouvernement* politique, où il n'étoit pas nécessaire de savoir la *Loi*, & le *Droit Canon*. Cependant, à mesure que le nombre de ces Etrangers grossissoit, il affoiblissoit les vieux & naturels *Persans*, cassant les uns, releguant les autres, donnant de l'emploi aux plus braves, & aux plus sages, aux extremités du *Royaume*, afin de les séparer, & de les disperser, & puis en faisant mourir tout autant qu'il osoit. Quand *Abas* eût ainsi mis le pied sur la gorge à cette race valeureuse, qui étoit comme la Noblesse de *Perse*, il se mit aussi à asservir les *Gens d'Eglise*, qui sont tout ensemble les *Gens de Judicature*; la *Religion* & la *Jurisprudence* n'étant qu'une même chose dans tous les Païs *Mahometans*. Et enfin, il vint au Peuple, qu'il abaissa aussi à son tour, premierement en le mêlant d'Etrangers & de

Gens

Gens de *Religion* tout-à-fait opposée ; & secondement , en détruisant les Frontières , & les rendant desertes , sous prétexte d'empêcher par ce moyen l'ennemi de les passer. Il en transportoit des Colonies de vingt à trente mille ames à la fois à deux ou trois cens lieus de leur País natal. Elles étoient presque toutes de *Chrétiens Georgiens & Armeniens*. *Abas le Grand* avança de cette maniere le *Gouvernement Despotique & Arbitraire* , mais il n'osa pas y mettre la dernière main , qui consistoit à faire mourir les plus éminens hommes du País , parce qu'étant engagé en de grandes guerres , il avoit besoin du secours des *Grands Seigneurs* ; mais *Sepby* , son *successeur* , le fit , en ôtant la vie aux gens les plus notables de l'armée , & du *Gouvernement civil* , dont il fit couler des ruisseaux de sang durant tout son règne. C'est ainsi que les *Rois de Perse* sont montez à ce point de puissance absolue , que je vais montrer , & où ils s'entretiennent sans grande peine , & sans grand art ; car les *Georgiens* , & les *Iberiens* , à qui l'on donne l'*Etat* à gouverner , étans presque tous Esclaves d'origine , & de véritables étrangers dans le *Gouvernement* , ils n'ont nulles liaisons , soit dans le *Royaume* , soit entr'eux-mêmes ; & la plupart ne sachant d'où , ni de qui ils viennent , il arrive d'une part qu'ils ne sont poussez d'aucun desir pour la liberté , & que de l'autre ils sont incapables de faire des Liges & des Conspirations. Car des hommes qui n'ont aucune relation entr'eux ne se rebellent pas les uns pour les autres , soit pour leur sauver la vie , soit pour les faire monter sur le Trône. Les derniers *Rois de Perse* continuant
 dans

dans la Politique de leur Ayeul, tiennent toujours cette ancienne Milice de *Perse* éloignée des Emplois, & entretiennent la naturelle & juste antipathie qui est entr'elle & la nouvelle Milice composée de *Georgiens*. Les vieux *Persans* particulièrement, haïssent mortellement ces Esclaves *Georgiens* nouveau-venus dans le Pais. Ils les appellent *Kara ogli*, comme qui diroit *race de Serfs*.

Pour le présent donc, le *Gouvernement de Perse* est *Monarchique, Despotique, & absolu*, étant tout entier dans la main d'un seul homme, qui est le *Chef Souverain*, tant pour le spirituel, que pour le Temporel, le Maître à pur & à plein de la vie & des biens de ses Sujets. Il n'y a assurément aucun Souverain au monde si absolu que le Roi de *Perse*; car on exécute toujours exactement ce qu'il prononce, sans avoir égard ni au fonds, ni aux circonstances des choses, quoi qu'on voye clair comme le jour, qu'il n'y a la plupart du tems nulle justice dans ses ordres, & souvent pas même de sens commun. Si-tôt que le *Prince* commande, on fait sur le champ tout ce qu'il dit, & lors même qu'il ne fait pas ce qu'il fait, ni ce qu'il dit, comme lors qu'il est yvre; excès dans lequel ces derniers Rois de *Perse* tombent fort fréquemment depuis un siècle. Rien ne met à couvert des extravagances de leur caprice, ni probité, ni mérite, ni zèle, ni services rendus, un mouvement de leur fantaisie, marqué par un mot de la bouche, ou par un signe des yeux, renverse à l'instant les gens les mieux établis, & les plus dignes de l'être, les prive des biens & de la vie; & tout cela, sans aucune forme
de

de procès, & sans prendre aucun soin de vérifier le crime imputé. Il s'en faut beaucoup que le *Grand-Seigneur* ne soit aussi absolu que l'est le *Roi de Perse*; & quoi qu'en général on puisse dire que le *Gouvernement des Turcs* & des *Persans* est à peu près le même, comme étant les uns & les autres de même *Religion*, & venant originairement d'une même souche; néanmoins l'autorité des *Souverains en Perse* & en *Turquie* n'est pas également indépendante, puisque, par exemple, l'*Empereur des Turcs* ne fait mourir aucune personne considérable, sans consulter le *Muphty*, ou *Grand-Pontife* de la *Religion*, & que celui des *Persans*, au contraire, bien loin de consulter personne, ne se donne pas seulement le loisir de penser la plupart du tems aux ordres de mort qu'il prononce. Cependant il semble qu'il en devroit être tout autrement, à cause que l'*Empire des Turcs* étant composé de parties moins unies & moins jointes ensemble, que celui des *Persans*, ils pourroient mieux prétexter de nécessité les promptes exécutions qu'ils feroient faire.

Ce que je viens de dire, que le *Roi de Perse* fait ôter les biens & la vie à ses sujets, sur le moindre caprice, doit s'entendre seulement à l'égard des *Grands* de sa Cour, & plus particulièrement de ses *Favoris*, & de ses *Mignons*; parce qu'autant que parmi les gens de ce rang, il arrive souvent des aventures tout-à-fait cruelles & sanglantes, autant en arrive-t-il peu parmi le commun Peuple, le caprice du *Souverain* ne s'étendant pas jusques-là. Je me souviens qu'un jour, un Seigneur, nommé *Rustan Can* m'étant venu voir au sortir de chez
le

le *Roi*, il entra d'un air gai, prit un miroir, se mit à ajuster son turban en souriant; & puis il me dit, *toutes les fois que je sors de devant le Roi, je tâte si j'ai encore la tête sur les épaules, & j'y regarde même dans le miroir, dès que je suis revenu au logis.* En effet, quand le *Roi* est en colere, ou dans le vin, personne autour de lui n'est sûr de ses biens ni de sa vie. Il disgracie *Ministres & Favoris* d'un moment à l'autre. Il fait couper les mains & les pieds, le nez & les oreilles, il fait mourir, tout cela au moindre caprice, & tel est la victime de sa fureur, à la fin de sa débauche, qui au commencement en étoit le plus cher Compagnon. Les *Persans* ont là dessus un *Distique* qui merite d'être raporté.

Qu'un souris que vous fait le Roi ne vous rende pas plus fier.

Ce n'est pas proprement un souris; c'est vous faire voir qu'il a les dents d'un Lion.

Mais après tout, hors du rang des *Courtisans*, & des plus *Grands Seigneurs*, je n'ai jamais vu, ni entendu dire, que le *Roi* ait fait aucun outrage personnel sur le champ, & sans procedure.

Cependant, en quelque danger que soient ces *Courtisans*, ils ne courent pas moins après la faveur que dans les *Païs* où l'autorité est moins absoluë & illimitée. Comme ils sont nez sous cette miserable servitude, ils la supportent comme on fait les autres miseres humaines, & sans la sentir davantage. Ce n'est pas qu'ils ne soient capables de connoître le prix de la liberté. Au contraire; quand les *Grand Seigneurs Persans* entendent parler de ces heureux *Païs* de l'*Europe*, où l'autorité des
Loix

Loix garentit la vie & les biens de chacun, contre toute sorte de violence, ils admirent & envient la felicité de ce Pais-là. Mais il en est d'eux comme de la plupart des gens à qui l'on parle de l'autre vie, qu'on ne sauroit pourtant détacher de celle-ci.

Au reste, il ne faut pas s'étonner que le *Gouvernement de Perse* soit *Despotique & Arbitraire*, puis qu'il est proprement Militaire. La *Perse* est depuis plus de mille ans un Pais de conquête, c'est-à-dire depuis la ruine de la *Monarchie Persane* par les *Mahometans*. Les *Arabes* la conquièrent peu après. *Mahomed*, les *Turcs*, ou *Tartares*, l'ont conquise ensuite, ceux qui la possèdent présentement sont partie originaires des *Arabes*, comme est le Roi, partie originaires des *Tartares*, comme l'ancienne Milice & les vieux habitans du Pais, partie originaires des *Georgiens*, comme la nouvelle Milice. Or chacun fait que les *Gouvernemens militaires* sont par tout arbitraires & absolus.

J'ai touché un mot ci-dessus de la pleine soumission du Peuple *Persan* à l'autorité Royale, & j'ai remarqué que c'est une soumission de conscience, le Peuple croiant qu'il faut obéir au Roi en toutes choses, hormis en celles qui attaquent la Religion, qu'il faut donner ses biens & sa vie au moindre mot prononcé par le Souverain, & s'imaginant que c'est Dieu même qui le demande directement par sa bouche. J'ajoute-ici, que conformément à cette étrange créance ils tiennent que les ordres du Roi sont au dessus du Droit naturel, & qu'ainsi, le fils doit être le bourreau de son pere, ou le pere de son fils, lors que
le

le *Roi* lui commande de le faire mourir. Mais ils tiennent d'une autre part, comme je l'ai touché, que ses ordres sont au dessous du *Droit Divin*, & que s'il arrive par conséquent que le *Roi* commande quelque chose contre la *Religion*, il ne faut point lui obéir, mais que l'on doit souffrir tout plutôt que de violer la *Loi de Dieu*. Le premier *Ministre* du *Royaume*, qui occupe dignement cette Charge depuis près de vingt ans, après avoir été plus de trente ans *Général d'armée*, & *Gouverneur* des plus importantes Provinces, s'est vu durant les premières années de son *Ministère* exposé à la persécution du *Roi*, à l'égard de la Conscience, sans jamais succomber. Le *Roi* vouloit l'obliger à boire du vin, lui disant, *pourquoi voulez vous seul à la Cour refuser de boire avec moi?* en effet, il étoit le seul qui résistât au *Roi* là-dessus, tous les autres Courtisans s'étant rendus à la réserve des *Gens d'Eglise* qui avoient été exceptez. Il répondoit, *Je suis Agy, c'est-à-dire, j'ai fait le Pelerinage de la Mecque, & je ne puis boire de vin, sans violer la Loi de Dieu*. Le *Roi* reploquoit, *mille gens, qui ont fait le Pelerinage comme vous, en boivent. Faites le par le Souverain commandement de votre Roi*. Mais ce sage *Ministre* persista toujours constamment dans les sentimens de sa *Religion*. J'ai vu quelquefois que le *Roi* le faisoit demeurer à table des six à sept heures de suite, à lui faire mille outrages. Il lui faisoit jeter du vin sur la tête, sur le visage, dans le cou de sa chemise, il lui en faisoit mettre par force dans la bouche. Tout cela se faisoit comme en riant & dans l'emportement de la débauche; mais

mais ce *Ministre*, sans s'étonner, repouffoit doucement ces excès, & refusoit toujours de boire. Il arriva deux ou trois fois que le *Roi* le menaça de la mort, alors chacun se jettant à ses pieds lui disoit, *Seigneur, ne vaut-il pas mieux boire une tasse de vin, que de se faire tuer.* Pour lui, il répondoit, *le Roi a droit sur ma vie, mais il n'en a pas sur ma Religion; c'est pourquoi j'aime mieux qu'il me fasse mourir que de me faire boire:* Ce sage *Ministre* fut disgracié, & suspendu de sa charge, diverses fois; mais enfin, son zèle pour sa *Religion* l'emporta sur la fureur de son Maître. Il fut rétabli glorieusement, & avec l'estime, tant du Public, que du *Souverain* même: & après cela il ne fut plus sollicité de boire du vin.

On appelle communément chez nous, & avec beaucoup de raison, les *Gouvernemens Orientaux*, des *Gouvernemens Tyranniques*, & particulièrement celui de *Perse*, & celui de *Turquie*. Je ne parlerai point de celui-ci, mais pour l'autre, il l'est assurément beaucoup moins, & je m'en raporte à ceux qui liront cette Relation. Je dirai cependant, qu'à mon avis, ce qui est principalement cause qu'on a traité le *Gouvernement Persan* de *Gouvernement Tyrannique*, est la coutume qu'on y a de passer par dessus les formes de Justice dans les procédures contre les *Gouverneurs* & les *Intendans des Provinces*, & d'autres *Officiers* de l'*Etat*. Mais le *Gouvernement* prétend qu'il ne s'en dispense que dans certains cas, où il y auroit du danger pour l'*Etat* d'agir avec les formalitez & les procédures régulières, comme lors qu'on envoie executer sur le lieu un *Gouverneur de Province*, aux
Fron-

Frontieres du *Royaume*: ces *Gouverneurs* se trouvant à la tête d'un corps d'armée, à trois ou quatre cens lieuës de la Cour, il seroit dangereux de les accuser, & de les citer, dans les formes, parce que ce seroit leur donner le tems de se revolter ou de s'enfuir: La Politique du Pais soutient que la vaste étendue de l'*Empire*, demande de promptes executions, & dont on n'ait pas le tems de donner de secrets avis, parce qu'autrement il seroit comme impossible de punir les méchans *Ministres*, & de prévenir les soulevemens. Quand on n'est pas sûr du crime dont on accuse un *Gouverneur*, ou un *Intendant*, on envoie d'ordinaire le prendre prisonnier, & on lui fait son procès à la Cour; mais quand on croit en être sûr, on le condamne sur l'accusation, & on l'envoie executer sur le lieu où il est. Hors des cas extraordinaires, le *Gouvernement Persan* se régle par les *Loix* du *Droit civil*, & observe ses coutumes, auxquelles les Sujets prétendent qu'il se tient constamment attaché; exceptez-en néanmoins, comme j'en ai dit & rédit, ce qui arrive par les emportemens du *Souverain* contre les *Gens de sa Cour*, avec lesquels il ne croit pas être obligé d'agir par les voyes ordinaires, les regardant moins comme ses sujets, que comme ses *Esclaves* achetez. C'est autant en *Perse* qu'en aucun autre Pais du monde, que la condition des *Grands* est la plus exposée, & celle dont le sort est le plus incertain, & souvent le plus funeste; comme au contraire, la condition du Peuple y est beaucoup plus assurée, & plus douce, qu'en divers *Estats Chrétiens*.

CHA-

CHAPITRE III.

De l'Economie Politique.

LA *Politique* de *Perse* n'a point de methode assurée. Tout y est réglé selon les circonstances, & chaque grande affaire se décide par une raison propre & particuliere. C'est afin de tenir toujours les *Ministres* dans la dépendance de l'*Oracle* souverain.

Il n'y a point de *Conseil d'Etat* en *Perse*, établi, & réglé, comme dans les *Gouvernemens* de l'*Europe*. Le *Roi* agit ordinairement selon la direction du premier *Ministre*, & des principaux *Officiers* de l'*Etat*. Mais dans les occasions de guerre, soit pour en commencer, soit pour en soutenir une importante, le *Roi* assemble ses principaux *Officiers* de tous les ordres, & l'on consulte d'abord le Livre nommé *Karajamea*, c'est-à-dire, le *Recueil des Révolutions futures*, (Livre, qui est aux *Persans*, ce qu'étoient autrefois les *Oeuvres des Sybilles* parmi le peuple Romain,) afin d'y trouver des lumieres pour les occurrences présentes. Ce livre est gros de neuf mille vers, chaque vers comprenant une ligne de cinquante lettres. Il a été composé par le célèbre *Cheic Sepby*, l'ayeul de la *Race Royale*, qui porte présentement la Couronne; & on croit fortement en *Perse* que ce livre contient une partie des principales Révolutions de l'*Asie*, jusqu'à la fin du monde. Il est gardé dans le *Tresor Royal*, avec très-grand soin, comme un *Original* dont il n'y a point de copie, ni de double; car on ne permet

Tome VI.

B

pas

pas que le peuple en ait la connoissance. Ce Conseil général s'appelle *Icbengui*, comme qui diroit *Conseil de guerre*.

Mais, quoi qu'il n'y ait pas de *Conseil* fixe & régulier, les *Grands* ne laissent pas de conférer des affaires ensemble, ce qui se fait journellement soir & matin à la porte du *Serrail*, dans un appartement destiné à cela, qu'on appelle *Kechic Kane*, c'est-à-dire *la maison de la Garde*. Les *Grands* s'y rendent, attendant que le *Roi* sorte du *Serrail*, ou que l'heure qu'il a coutume de sortir se passe, qui est entre onze heures & midi; & là ils confèrent de tout ce qui arrive d'important, & à quoi il faut que le *Roi* donne ordre. Le *Roi* envoie-là d'ordinaire les *Requêtes* qu'il a reçues, afin d'avoir l'avis des *Ministres* sur ce qu'on y doit répondre, & les *Mémoires* des affaires sur lesquelles il veut aussi avoir leur avis.

Ce qui fait le plus de peine aux *Ministres* de *Perse*, c'est le *Serrail*, qui est le *Palais des femmes*, où il se tient une manière de *Conseil privé*, qui l'emporte d'ordinaire par dessus tout, & qui donne la loi à tout. Il se tient entre la mere du *Roi*, les *Grands Eunuques*, & les *Maîtresses* les plus habiles & les plus en faveur. Si les *Ministres* ne savent bien accorder leurs *Conseils* avec les passions & les intérêts de ces personnes chéries, & qui, par manière de parler, possèdent le *Roi* plus d'heures, qu'eux ne le voyent de momens, ils courent risque de voir leurs *Conseils* rejettez, & souvent tournez à leur propre ruine.

Le *Royaume* est *successif*, & ne va qu'aux enfans mâles, mais nez indifferemment par les
bom-

hommes, ou par les *femmes*; c'est-à-dire qu'on a le même droit au *thrône*, étant sorti du *sang royal* par une *femme*, que par un *homme*; ce qui est fondé sur ce que la *succession* de *Mahomed* est venue par les *femmes* : car les *fil*s de ce faux *Prophete* moururent jeunes & sans enfans, & il ne lui resta qu'une *fil*le, nommée *Fatmé*, qu'il maria à *Aly* son neveu, dont sont descendus les douze *Imans*, ou *Successeurs* du *Prophete*, comme les *Persans* les appellent. Mais ce qu'il y a de très-singulier dans le *Droit Persan*, c'est que la *Loi* de l'*E*-*tat* porte qu'il ne faut point élever sur le *Trône* d'homme aveugle. Cette *Loi*, que plusieurs soutiennent néanmoins qu'il faut entendre dans un sens moral, a servi de fondement à la coutume qui régné en *Perse* d'aveugler les *Enfans mâles* du *sang Royal*. Et comme j'ai dit que ceux qui naissent par les *femmes* sont aussi habiles à succéder, que ceux qui viennent par la *branche masculine*, cette cruelle politique s'étend également sur les enfans des *femmes* de la *Race Royale*. On les prive de la vue, à quelque âge que ce soit, & cela se fait de cette façon. Le *Roi* donne un *ordre* par écrit d'aller aveugler un tel enfant, & cet *ordre* se donne au premier venu (car en *Perse* il n'y a point de *Bourreau* en titre d'office.) Il va à la porte du *Serrail* où est cet enfant, & dit qu'il vient de la part du *Roi*, pour voir & pour parler à un tel jeune Prince pour son bien. L'*ordre* porté dans le *Serrail* y est bien-tôt compris, & il y excite des pleurs & des cris; mais enfin il faut laisser aller l'enfant. Les *Eunuques* l'ameinent au cruel mesfager, qui leur jette l'*ordre*, ou, comme

18 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

vous diriez , la *Lettre de cachet* ; & puis se mettant en terre , il saisit l'enfant , l'étend de son long sur ses genoux , le visage tourné en haut , en lui serrant la tête du bras gauche. Puis d'une main il lui ouvre la paupiere , & de l'autre il prend son poignard par la pointe , & tire les prunelles l'une après l'autre , entieres , & sans les gâter , comme on fait un cerneau. Il les met en son mouchoir , & va les porter au *Roi*. Le pauvre enfant cependant est reporté dans le *Serrail* , où on le pense le mieux qu'on peut , avec des poudres caustiques , ou des cauterés ; & quand l'opération , & la cure , sont bien faites , les trous des yeux ne coulent point , mais autrement ils pleurent toute la vie ; ce qui est une grande incommodité , qui les oblige , étant en Compagnie , de sortir de tems en tems , pour s'aller essuyer , & pour mettre un bandeau net. Le bandeau que ces *Princes* aveugles portent devant les yeux , est un mouchoir de soye , plié en doubles , de deux pouces de largeur , ou seulement un taffetas vert.

Ce n'est que depuis le *Regne d'Abas second* qu'on aveugle ainsi , en ôtant la prunelle. On se faisoit auparavant , en passant une lame de cuivre rouge ardente devant les yeux ouverts ; ce qui n'éteignoit pas si entierement la faculté de voir , qu'on n'aperçût bien la lumiere ; & quelquefois l'opération étoit faite si favorablement , qu'il restoit encore plus de vûe. Il arriva pendant le *regne* de ce *Roi Abas second* ; qu'un des freres de ce *Prince* étant allé voir sa Tante , & ses Cousins , dont le *Palais* est joignant le logis des *Hollandois* , il leur prit envie d'aller se divertir
chez

chez ces Etrangers. Ils le firent favoir & on les invita d'y aller passer une après diné, & d'y souper. Le frere du *Roi* y mena avec lui plusieurs autres *Princes* aveugles; & comme on apporta les flambeaux on remarqua qu'ils les appercevoient. On leur demanda s'ils voyoient quelque chose, le frere du *Roi* répondit que *oui*, & que *quelquesfois il voyoit assez pour aller sans bâton*. Malheureusement cela fut entendu par un de ces espions de Cour, dont on se sert pour observer toutes les démarches des *Grands*, selon la coutume de ces gens-là, il en fit au *Roi* un rapport malin, & tel qu'il le falloit pour irriter le *Souverain*. Comment, dit-il, ces aveugles se vantent de voir. J'y mettrai bon ordre; & aussitôt il leur envoya ôter les yeux de la maniere que je l'ai dit.

Le *Droit de succession* appartient au *filz aîné*, à moins qu'il ne soit aveugle. Mais le *Roi* fait d'ordinaire passer le *sceptre* dans les mains de qui il veut en faisant aveugler ses freres aînez. Les histoires rapportent que *Chah Ismael Codabondé* avoit été aveuglé avec une lame ardente. Mais c'est une erreur, provenue de ce qu'il avoit effectivement la vûe tendre, & qu'il étoit chassieux; sur quoi les *Turcs* firent courir le bruit qu'on l'avoit aveuglé avec un fer chaud, & que c'est ce qui lui faisoit couler les yeux. Les *Persans* croient que leur politique envers les *enfants du sang Royal* est humaine, & fort loüable, de ne faire que les aveugler, au lieu de les faire mourir, comme font les *Turcs*. Ils disent qu'il est licite d'ôter la vûe à ces *Princes*, pour assurer la paix de l'*Etat*; mais qu'il ne les faut

pas faire mourir , pour deux raisons : la première, c'est que la *Loi* défend de répandre le sang innocent ; la seconde, qu'il pourroit arriver que les survivans vinssent à mourir sans enfans ; & s'il n'y en avoit point d'autres , la race légitime défaudroit.

Les *Enfans* du *sang Royal* sont tenus dans une perpetuelle Captivité, sur tout les *mâles*, qui ne voient jamais d'autres hommes que leurs parens enfermez avec eux, & les *Eunuques* qui les gardent. Les *Enfans* sont élevez sous les yeux de leur Mere, & instruits par les *Eunuques*, jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans. Alors on leur donne un appartement separé, une belle fille à leur choix, & des Domestiques, qui ne sont autres que des filles & des *Eunuques*. C'est tout ce que j'en ai appris ; & je suis sûr qu'on n'en peut savoir davantage, plusieurs *Grands Seigneurs*, avec qui je parlois fort librement tous les jours, m'ayant dit qu'ils n'en savoient rien eux-mêmes que par conjectures. Leurs femmes qui vont quelquefois faire visite dans le *Serrail* n'approchent pas seulement des lieux où ces *Princes* ont leurs appartemens. Ainsi, ce sont des secrets impenetrables, que tout ce qui se passe dans le *Serrail* sur ce sujet. On ne fait jamais ce que le *Roi* fait de ses enfans, ni de ses freres, ni de leurs enfans.

Une chose qui à peine est croyable, & qu'on assure pourtant généralement, c'est qu'on ne dit point au *fils aîné* du *Roi*, qu'il est l'*héritier présomptif* de la *Couronne*. Quelquefois même on ne lui dit point qu'il est *fils* du *Roi*, mais seulement qu'il est du *sang Royal*. De maniere qu'il ne fait jamais à quoi le Ciel l'a desti-

destiné, que lors qu'il lui met le sceptre à la main. On peut juger de là si l'éducation qu'on lui donne est digne de sa destinée. On apprend à ces jeunes *Princes* à lire, & à écrire, les prieres, & le Catechisme. On leur apprend à tirer de l'arc, & à faire quelque chose de la main; mais pour les Sciences, & les Arts liberaux, ils n'en apprennent que ce qui regarde la *Religion*, c'est-à-dire ce qui sert à l'explication de l'*Alcoran*. *Abas second* savoit tourner, dessiner, & écrire assez nettement. Son fils *Soliman*, qui lui succeda n'avoit rien appris de particulier, à ce qui me parut. Pensez maintenant quelle capacité, & quelle experience ces *Rois de Perse* apportent au *Gouvernement* de leur *Empire*, n'ayant jamais eu occasion de former leur Jugement, ni d'apprendre le monde, élevez comme ils le sont dans la sensualité, sans correction, & parmi une douzaine de femmes & d'*Eunuques* qui n'ont jamais vû que le *Serrail*, où ils sont enfermez. Ces nouveaux *Monarques* entrent dans le monde comme tombez des nues; & comme ils se trouvent malheureusement environnez aussi-tôt d'esclaves flatteurs, qui les idolatrent, pour ainsi dire, en applaudissant à toutes leurs actions, quelque injustes, & quelque extravagantes, qu'elles puissent être, il ne faut pas s'étonner s'ils vivent déréglément, & s'ils se conduisent avec tant d'inégalité, comme je l'ai rapporté. Le plus grand mal est que ne connoissant point le prix de la vertu & du merite, ni le merite même, ils n'y ont nul égard en donnant les emplois.

Pour ce qui est des *Princesses du sang Royal*,

lors qu'elles sont assez bien dans les bonnes grâces du *Roi*, pour qu'il se porte à leur donner un Epoux, on les marie à un *Ecclesiastique* bien fait, & de bonne famille; mais jamais à un *homme d'épée*, ni à un *homme d'Etat*, de peur que cette grande alliance ne lui fit former des desseins contraires au *Gouvernement*. L'on en use aussi de cette maniere, parce que ces *Princesses* étant élevées dans un esprit de fierté, & de domination, un *homme d'Eglise* se soumet mieux à leur humeur impérieuse. On donne à cet *Ecclesiastique* la plus considérable charge de l'*Eglise*, comme celle de *Pontife*, si elle est vacante, afin qu'il ait du bien convenablement, & la *Princesse* est envoyée à son *Palais*, avec des millions de bien. Le sort de ses *enfants mâles* dépend de la volonté du *Roi*, comme je l'ai dit; & par cette raison, on s'afflige chez elle lors qu'elle met des *garçons* au monde, & l'on en est plus affligé qu'on ne l'est ailleurs quand on n'a point d'enfans. Dès que la *Princesse* est accouchée, l'on en va porter la nouvelle au *Roi*, en lui demandant ce qu'il lui plaît qu'on fasse de l'*enfant*, & le *Roi* en ordonne selon la considération qu'il a pour les Parens, ou selon l'humeur où il se trouve. *Sepby premier* aimoit si tendrement sa Tante, qui étoit mariée au premier *Magistrat Ecclesiastique*, qu'on appelle l'*ancien de la Loi*, qu'il ne fit aveugler aucun de ses fils : J'en ai vû trois, dont l'ainé avoit au contraire une telle aversion pour la sienne, qui étoit la sœur unique de son Pere, qu'il défendoit de donner le lait à tous ses *enfants*, soit *filles*, soit *garçons*, que cette malheureuse Mere n'avoit jamais la

con-

consolation de voir vivans, & pour la mortifier davantage, il commettoit cette cruauté envers ses *enfans*, quoi qu'ils fussent ses *Cousins Germains*, à même tems qu'il laissoit la vie & la vûe à d'autres enfans du *sang Royal*, qui ne lui étoient pas si proches.

Quand le *Roi* vient à la Couronne, il commence d'ordinaire par s'assurer de la personne de ses *freres*. Il les fait resserrer, ou aveugler, ou mourir, comme il lui plaît, eux & leurs *Enfans*. C'est à quoi on n'a garde de mettre d'obstacle, puis qu'on ne fait point quand la resolution en est prise, ni quand elle s'exécute; & que même on ne fait presque jamais combien le *Roi* a de *fils*, de *freres*, ni de *sœurs*.

Le *Pais de Perse* se divise en *Pais d'Etat*, & *Pais de Domaine*, ce qui s'appelle sur les lieux *Mokoufat*, & *Kasseh*; c'est-à-dire le *Général* & le *Particulier*. Le terme de *Mokoufat* veut dire, *serré*, *mis à part*, & celui de *Kasseh*, veut dire *propriété*. On appelle aussi le *Pais d'Etat*, *Memalec*, c'est-à-dire les *Royaumes*. La différence consiste en ce que le *Pais d'Etat* est sous l'administration du *Gouverneur*, qui est comme un petit *Roi* dans sa *Province*, & qui en consume le principal revenu; lui, ses *Officiers*, & particulièrement les *Troupes* qu'il entretient, n'en donnant au *Roi* qu'une petite partie en présens, & pour le paiement de quelques droits, comme je le dirai; au lieu que le *Pais de Domaine* est sous l'administration du *Vizir*, ou *Intendant*, qui en reçoit les revenus pour le *Roi*. Cette distinction étoit inconnue avant le règne de *Serby premier*, il n'y a gueres que quatre vingts ans.

B f.

Soni

54 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Son *Grand Vizir Saroutaky*, qui étoit *Eunuque*, homme habile & sage, mit le premier cette politique en usage. Il représenta au *Roi*, que le feu *Roi* son Pere, s'étant trouvé engagé dans de grandes guerres durant tout son règne, il avoit fort bien fait de maintenir dans toutes les *Provinces* des *Gouverneurs*, qui en dépensassent le revenu à entretenir quantité de Troupes, parce qu'il en faisoit beaucoup à l'*Etat*; mais que lui n'ayant point de guerre à soutenir, ni de dessein d'en entreprendre, il pouvoit s'exempter de faire consumer le bien de son *Empire* par des *Gouverneurs*, qui avoient chacun une Cour aussi nombreuse que celle d'un *Roi*. Cette Politique fut approuvée; & parce que le *Gouvernement* de la *Province* de *Persé* étoit d'un côté le plus considérable de l'*Empire* en étendue & en richesse, & de l'autre celui où il étoit moins nécessaire d'entretenir des Troupes, comme étant presque au cœur de l'*Etat*, on confisqua ce *Pais* au *Roi* pour parler ainsi: c'est-à-dire qu'on le donna à un *Intendant* pour le regir; ce qui augmenta le revenu du *Roi* de plus de huit millions, à ce qu'on assure. *Abas*, son fils, se tenant à cette même politique, abolit les *Gouverneurs* des *Provinces* du dedans du *Royaume*, & de toutes celles où l'on ne craignoit point la guerre, comme *Gasbin* en *Parthide*; *Guilan* & *Mazenderan*, qui font l'ancienne *Hyrkanie*; *Tezd* & *Kirman*, qui font partie de la *Medie Atropasienne*; le *Corasson*, qui est la *Bactriane*; *Azerbeian* ensuite, qui est la *Medie*. J'ai vu tous ces *Pais* sans *Gouverneurs*; & j'y en ai vu remettre ensuite, lors qu'il y a eu quelque crainte de

de guerre ou d'irruption de voisins, comme au commencement du règne du *Roi Soliman*, en 1668. & 1669. Les *Casaques* étant venus, au nombre de quatre à cinq mille, se jeter sur les bords de la *Mer Caspienne*, on envoya promptement des *Gouverneurs* dans les deux parties d'*Hyrkanie*. Les *Turcs*, & les *Tartares*, ayant donné lieu de craindre de pareilles irruptions, on établit des *Gouverneurs* sur la *Medie*, & sur la *Bactriane*; & parce qu'on crût qu'il falloit remettre le *Royaume* tout entier en état de défense; on établit aussi un *Gouverneur* sur la *Perside*; mais la tranquillité publique ayant été rétablie peu d'années après; on se remit à pratiquer la Politique de *Sephy premier*.

Les *Persans* trouvent cette Politique fort mauvaise, disant que les *Intendans* sont des sangsues insatiables, qui épuisent les Sujets pour remplir le *Trésor Royal*, & qui pour cet effet négligent les plaintes des Peuples sur l'oppression qui leur est faite, prétendant que l'intérêt du *Roi*, ne leur permet pas d'y avoir égard, comme ils le voudroient, quoi qu'en effet ils ne pillent que pour s'enrichir eux-mêmes; au lieu que les *Gouverneurs*, regardant la *Province*, comme si c'étoit un *Royaume* qui leur appartient; ils y consomment ce qu'ils y levent, en entretenant quantité d'*Officiers*, & une nombreuse Cour. Les *Persans* disent de plus, que cette conduite-là énerve & affoiblit l'*Empire*, parce qu'elle empêche qu'il ne s'y élève plus tant de bons soldats, & qu'il n'y ait plus tant de *Grands Seigneurs* entretenus, parmi lesquels on trouvoit dans le besoin de braves *Chefs*, & bien instruits dans la discipline

ne militaire ; ce qui est exposer le *Royaume* aux premières incursions de leurs ennemis ; au lieu que les *Gouverneurs* en étoient la défense & la force. Enfin, ils disent que cette conduite nouvelle appauvrit aussi le *Royaume*, parce qu'elle porte dans les Coffres du *Roi* l'argent qui devoit circuler dans tout le *Pais* ; ce qui est la même chose que si on l'enfouissoit de nouveau dans les entrailles de la terre. Lorsque la *Perfide* avoit un *Gouverneur*, cette *Province* valoit un *Royaume* ; & *Ghiras*, la ville Capitale, étoit belle, riche, & peuplée comme une capitale de *Royaume*. Mais depuis le changement de *Gouverneurs* en *Intendants*, les habitans sont diminuez de plus de quatre-vingt mille ames.

Les *Gouverneurs* de *Province* s'appellent *Caans*, ou *Khans*, (car on l'écrit de deux façons,) mot dérivé du terme qui signifie *Force*, *Puissance* ; & qui est le titre ancien des *Souverains* de l'*Asie Majeure*. On peut voir dans *Quinte Curce*, Livre neuvième, deux *Rois* des *Indes*, qui portoient ce titre, *Portican* & *Musican*, mettant le titre non pas devant le nom, selon la pratique de notre *Occident*, mais après le nom, justement comme on fait aujourd'hui dans tout l'*Orient*. Les *Souverains* de toute cette vaste étendue de terre, qui est depuis la *Mer Caspienne*, jusqu'à la muraille de la *Chine*, portent aussi ce titre de *Can*. On dit le *Cacaan*, ou le *Grand Caan*, qui est l'*Empereur* de la *Tartarie australe* ; le *Caan* de *Balke*, de *Samarcande*, de *Bochora*, qui sont les *Tartares Tuzbecs*. On dit aussi les *Caans* des *Hordes Tartares*, qui sont ces *Tartares* voisins de *Pologne*. Les *Caans* ont toute autori-
té

té dans leur *Province*. Ils y sont comme de
 petits *Rois*, car leur *Province* est gouvernée de
 la même manière que le *Royaume* entier l'est ;
 ayant jusqu'à des *Chambres des Comptes*, &
 ayant tous les mêmes *Officiers* que dans la
 Cour du *Roi*, & sous les mêmes noms, sans
 autre différence, que dans le nombre, & dans
 les appointemens. Ils ont aussi dans leurs
Palais des ateliers, ou des galeries, pour
 toute sorte d'arts & d'ouvrages, comme le
Roi en a. C'est sans doute quelque chose de
 grand & de beau à voir que la Cour d'un *Caan*
 de *Perse*, & de passer trois ou quatre Cours
 si magnifiques, & si nombreuses, avant que
 d'arriver à celle du *Roi*. Le *Can*, ou *Gou-*
verneur, s'occupe particulièrement à bien en-
 tretenir les troupes de sa *Province*, qui sont
 des milices dont la paye est assignée sur des
 terres de la *Province*, & qui vivent chacun
 chez soi, comme je le dirai dans la suite,
 prenant garde que chaque soldat ait des armes
 luisantes, & un bon cheval, & qu'il s'entre-
 tienne aux exercices de la Guerre. Les *Gou-*
verneurs des *Provinces* y sont mis à vie, &
 s'ils se conduisent si bien qu'ils ne soient point
 déposés, leurs enfans sont mis en leurs pla-
 ces, soit après leur mort, soit quand ils par-
 viennent à de plus grands emplois.

Ces *Gaans* sont distinguez en *Grands*, & en
Petits. Les *Grands* portent le titre de *Begler-*
bec, c'est-à-dire *Seigneur des Seigneurs*, parce
 qu'ils ont un rang au dessus des autres *Gaans*,
 qu'ils regardent comme subalternes, & qu'ils
 appellent entr'eux *Koulombec*, c'est-à-dire
Seigneur des Esclaves. On donne aux grands
Gouverneurs dans les occasions de guerre, le

titre de *Serdar*, ou *Général d'armée*, parce que leur Emploi consiste en partie à assembler les Troupes des autres Gouvernemens avec les leurs & de les commander toutes. Les *Gouverneurs* des *Provinces* frontieres sont la plupart des *Beglerbec*, ou *Seigneurs des Seigneurs*. Ainsi le *Can d'Armenie* est *Seigneur des Seigneurs*, & dans les occasions de guerre les *Caans* de *Cars*, de *Maraga*, & d'autres, reçoivent ses ordres, & sont obligez d'amener leurs forces sous ses Enseignes. Le *Caan d'Esterebat*, Pais à l'Orient de la *Mer Caspienne*, est aussi *Seigneur des Seigneurs*, & il a sous sa dépendance les *Cans* de *Simoon* & de *Mon-gam*. Il y a une singularité à observer sur ce sujet ; c'est que le *Gouverneur* de la *Province* de *Siston* est honoré par privilege special d'un titre encore plus grand que celui de *Seigneur des Seigneurs*, & ce titre est celui de *Valy*, qui signifie un *Lieutenant absolu & plenipotentiaire*.

Outre les *Gouvernemens* des *Caans*, qui sont proprement des *Vice-Royantez*, il y a de petits *Gouvernemens* dont les *Chefs* sont appelez *Sultons*, & qui d'ordinaire, & selon les maximes de l'*Etat*, sont dépendans du *Gouverneur* de la *Province* ; mais quelquefois le *Roi* les rend independans, & les fait relever de lui immediatement, sans aucune relation au *Can*, ou *Gouverneur* du Pais le plus proche, si ce n'est pour les affaires de la Guerre. Tels sont les *Gouvernemens* de *Bander-Rhigne* sur le *Golphe Persique*, & de l'*Ile de Bbarin*, qui est proche de ce lieu-là, lesquels relevent du *Can* ou *Gouverneur* de *Behebon*. Ce titre de *Sulton*, que nous prononçons *Sultan*, ne se donnoit autrefois qu'aux *Souverains*, & même aux plus
Grands

Grands, comme le *Grand Seigneur*, qui le porte par distinction, & qui n'a pas de plus illustre titre. Le *Roi de Perse* en est aussi quelquefois qualifié, & cependant c'est le titre commun des *Gouverneurs* inférieurs de son *Royaume*.

Il y a en chaque *Province*, avec le *Gouverneur*, trois *Officiers* mis de la main du *Roi*; un *Lieutenant du Caan*, qui a le titre de *Jamitchin*, c'est-à-dire *Vice-gerent*, ou seant en la place d'un autre, lequel est toujours dans la *Capitale* de la *Province*; & toujours proche de la personne du *Gouverneur* pour éclairer sa conduite; un *Vizir* ou *Intendant du Roi*; un *Vakanuviez*, ou *Secrétaire*, dont l'office consiste principalement à rendre compte à la *Cour* de tout ce qui se passe. Ces *Officiers* sont pour observer les actions du *Gouverneur*, & aussi pour s'opposer à ce qu'il pourroit entreprendre contre le bien de l'*Etat*.

Outre ces grands *Officiers* des *Provinces*, tous Indépendans l'un de l'autre, les *Fortresses* & les *Villes* ont leurs *Gouverneurs* particuliers qu'on appelle *Daroga*, mot qui signifie *Recteur*, & qui revient à ce qu'étoit la charge de *Preteur* parmi les *Romains*. Ils sont mis par le *Roi* directement, & chacun a un *Lieutenant* qui est mis aussi par le *Roi*, indépendamment de ces *Gouverneurs* particuliers. C'est la même politique que le *Royaume* gardoit autrefois de nommer ainsi aux *Gouverneurs* des *Villes*, de même qu'à ceux des *Provinces*, & de ne donner jamais à un même sujet le *Gouvernement* d'une *Ville*, & le *Gouvernement* de la *Fortresse* qui y étoit bâtie. On garde encore plus de circonspection au-
jour-

jourd'hui dans ce *Pais*, puisque par tout on met avec le *Gouverneur* plus de deux personnes qui en sont indépendentes; & c'est sans doute ce qui fait qu'on voit si rarement arriver des soulevemens, & des trahisons, dans ce *Royaume*-là, parce qu'un *Gouverneur* trouve toujours une prompte & forte opposition à tous ses desseins criminels. C'est non seulement dans les *Gouvernemens* des *Villes* & des *Provinces*, qu'il y a des *Controlleurs* préposés par le *Roi*, il y en a même dans tous les *Offices* & dans tous les *Emplois* de l'*Etat*. Les *Ministres*, les *Généraux d'armée*, les *Magistrats* grands & petits, ont chacun un *Lieutenant*, ou *Intendant*, mis par le *Roi*, pour veiller sur leurs actions, & pour les controller dans l'occasion. Il faut qu'ils donnent communication de toutes les affaires importantes, de manière que si un *Grand* se laisse entraîner dans quelque malversation, il s'aperçoit d'abord qu'il a à ses côtes un homme qui le retient, & l'empêche; mais hors les crimes d'*Etat*, & particulièrement la trahison dont on n'a presque pas de connoissance en *Perse*, l'*Officier*, & son *Lieutenant*, ou *Controlleur*, sont toujours de bonne intelligence, & s'accordent si bien, que le *Roi* n'est pas moins volé ou trompé que s'il s'en raportoit à un seul homme. On appelle un *Traître*, en *Perse*, *nemec baram*, c'est-à-dire, voleur du sel qu'on a mangé, comme pour dire qu'on a dérobé ce qui étoit donné pour salaire au lieu de le gagner. C'est une injure des plus atroces, & qui veut dire proprement *ingrat*.

Les *Magistrats* des *Villes* sont distinguez en *Grands*, & en *Petits*. Les *Grands Magistrats* sont

font le *Daroga*, ou *Gouverneur*; le *Vizir*, ou *Intendant*; le *Vakanenis*, ou *Secrétaire*, qui a un *Substitut*, nommé *Mocaib*, c'est-à-dire *Ecrivain des rolles*. Les *petits Magistrats* sont le *Cazy*, qui est comme en France le *Lieutenant Civil*. Il y a toujours des *Cazy* dans les armées, qu'on appelle, pour les distinguer, *Cazy lasker*, le *Juge de l'armée*; le *Maire* ou *Prevôt des Marchands*, qu'on appelle *Meliceltoujar*, c'est-à-dire, le *Roi des Marchands*; le *Chevalier du Guet*, qu'on nomme *Atas*; le *Chef de Police*, qui a le titre de *Naib*. Dans les *Bourgs*, & les *grands Villages* il n'y a d'autre *Juge & Magistrat* que le *Cazy*, outre le *Chef du lieu*, qu'on appelle *Reys*, qui est comme un *Baillif*. Les *Scribes du Cazy*, qui sont comme nos *Notaires*, ont titre de *Catib*. On appelle en *Perse* les *Sergens*, *Muzir*, c'est-à-dire *Citateur*. Le *Roi* met les *grands Magistrats* par tout, & les *petits* dans les *Pais de Domaine*, excepté les *Cazy* de la *Campagne*, qui sont mis par le *Cedre*. Les *Reys* & *Baillifs* des *Bourgs*, & des *grands Villages*, sont aussi mis directement par le *Roi*; & tous ces *Magistrats*, & *Officiers*, tant des *Villes*, que de la *Campagne*, ont des *appointemens assignez*, suffisans pour soutenir leur rang.

Les *Gouverneurs* des *Villes* sont aussi la charge de *Lieutenans Civils*, & *Criminels*, & leur *Tribunal* est la première Justice de la *Ville*. Le *Gouverneur* juge & décide comme il lui plaît, ne prenant conseil de personne que de son *Vizir*, ou *Lieutenant*, qui d'ordinaire est mis aussi par le *Roi*, & il peut infliger toute sorte de peines, hormis celle de mort. On fait rarement mourir les *Criminels* en
Per-

Perse pour quelque cause que ce soit , & nul *Tribunal* n'a droit de vie & de mort. Il faut que l'arrêt en soit prononcé par le *Roi* même. La punition ordinaire est l'amende , & les amendes sont toujours applicables au *Roi* toutes entieres ; mais cependant , le *Roi* n'en retire rien , parce que les *Gouverneurs* , & leurs *Controlleurs* prennent les amendes à bon compte de leurs appointemens , car encore qu'ils reçoivent trois fois plus qu'il ne faut , ils sont néanmoins si bien leur compte que le *Roi* leur est toujours redevable au bout de l'an. Par exemple , le *Gouverneur d'Ispahan* a trois cens *tomans* d'appointemens , qui sont treize mille cinq cens livres , & le *Controlleur* cent *tomans*. Il arriva l'an 1676. que les *Banquiers Indiens* établis à *Ispahan* donnerent une requête contre lui , en laquelle ils montroient , article par article , qu'il avoit fait payer deux cens mille écus d'amende en cinq ans de tems aux gens de leur nation.

On donne aux *Gouverneurs* , aux *Intendans* , & aux autres *Ministres* qu'on envoie dans les *Provinces* , une instruction qui contient la nature de leur office , la qualité du lieu , les ménagemens qu'il est obligé d'avoir , la methode selon laquelle il se faut comporter. Cette instruction s'appelle *Destourel bamel* , c'est-à-dire , *Règle de conduite*. Si c'est pour un *Gouverneur* , par exemple , l'instruction contient de plus , une ample description de l'étendue du *Gouvernement* , du revenu qu'on en a tiré durant les tems précédens , jusqu'à l'année courante , la maniere dont il doit traiter les *Peuples* , & chaque ordre de gens ; & ces instructions sont fort étendues. On en donne

ne aussi aux *Ministres* dans les grandes charges de la Cour. Ces instructions furent toutes composées de nouveau durant le règne d'*Abas le Grand*, tant parce que la politique changea beaucoup sous son règne, que parce que les *Prédécesseurs* n'avoient qu'un petit *Etat* à gouverner en comparaison du sien.

Lors qu'un *Grand* de l'*Etat* vient à la Cour, ce que vous jugez bien qu'il ne fait qu'avec ordre, ou avec permission expresse, c'est la coutume qu'il s'arrête à l'entrée du lieu où est le *Roi*, sans oser y entrer. Il fait dire par quelcun de ses amis qu'il est à la porte du *Palais*, attendant l'ordre de Sa Majesté, pour venir se jeter à ses pieds. On lui envoie dire d'entrer; mais comme quelquefois on ne le mande à la Cour que pour lui ôter la vie plus aisément, c'est-à-dire, à moins de frais, & à moins de risque, la réponse que l'on fait à son message, c'est en un mot qu'on lui va envoyer couper la tête.

La Politique *Persane* a encore un autre moyen d'ôter la vie facilement & sans résistance aux *Grands* qui sont dans les *Provinces*, c'est en leur envoyant un *habit royal*, qu'on appelle *Calaat*, accompagné d'une épée, & d'un poignard, enrichis de pierreries. On donne ordinairement ce présent à porter à quelque Courtisan considérable, qui mène avec lui six ou sept Domestiques, & lors qu'il est arrivé à une journée du lieu, il envoie en poste en donner avis à l'*Officier* à qui le présent est envoyé, ou bien il y va lui-même *incognito*, pour lui donner la bonne nouvelle, laissant le présent dans les mains de ses gens à quelque village prochain. On convient du
tems

tems qu'on viendra recevoir ce present Royal qu'il faut toujours aller recevoir hors de la ville. On consulte pour cela les *Astrologues*, afin de prendre le moment d'une favorable constellation. Alors l'*Officier* à qui le present est destiné, soit le *Gouverneur*, ou l'*Intendant* de la *Province*, qu'autre, vient le recevoir avec un grand cortège, dont tous les *Magistrats* du lieu font partie, afin qu'orné de cet habit il rentre après dans la ville en Cavalcade, & comme en Triomphe. Il met pied à terre à une maison destinée à cet usage, où il entre avec ses valets, se deshabile, & revêt l'*habit royal*; & alors, s'il y a un ordre du *Roi* de le faire mourir, l'*Envoyé*, avec son monde tirant son ordre qu'il jette au milieu de la salle, ils se jettent à même tems sur lui, & ils l'exécutent sans résistance.

Comme la reception de ces *Calaats*, ou *habits Royaux*, est une des principales occasions dans lesquelles la pompe & le luxe des *Persans* éclatent le plus, je la décrirai un peu plus en détail. L'endroit où on les va recevoir est à trois ou quatre milles de la ville, & c'est partout une maison avec un jardin bâti exprès pour ce sujet, qu'on appelle à cause de cela, la maison des *Calattes*. Quand c'est pour un *Officier* du lieu que le present est envoyé, on fait publier dans la ville qu'il est venu une *Calatte* pour un tel, & que chacun ait à se trouver à la reception, qui sera à une telle heure. Mais quand le present est pour un particulier, comme un *Grand Seigneur*, soit à la *Cour*, soit dans la ville Capitale, il en fait seulement avertir tous ses amis. Les *Danseuses*, qui sont des femmes publiques, magni-

gnifiquement vêtues, y font particulièrement mandées au nombre de quinze à vingt, auffi bien que des Joüeurs d'instrumens. Les *Magistrats* s'y trouvent, tous les principaux *Molla*, ou *Prêtres*, & les autres *gens d'Eglise*. Quand le *Seigneur*, pour qui la fête se fait, est entré dans la *Maison des Calattes*, il s'affied dans une sale tapissée exprès, où l'on sert la collation à la Compagnie; & au moment marqué par les *Astrologues* pour le bon succès de l'action, l'Envoyé apporte le *présent Royal*. Chacun se leve, ce *Seigneur-là* le premier, qui fait une inclination jusqu'à terre, & puis se met à genoux, & toute la Compagnie avec lui, pour prier *Dieu* pour la santé & pour la prospérité du *Roi*. La priere faite, qui ne dure que quatre à cinq minutes, il se deshabille & revêt l'*habit Royal*, & pendant cela il ne fait que louer *Dieu*, qu'exalter le *Roi*, qu'admirer le bonheur qu'il a d'être ainsi dans le souvenir du *Souverain*, & d'en recevoir de si glorieuses marques. Dès qu'il est habillé, il se rassied, & alors chacun vient lui dire, *Moubarec bached. Seigneur que ce présent vous tourne en bénédiction*. Il les reçoit chacun fort civilement, & selon son rang, s'efforçant de paroître transporté de joye. Cependant les *Astrologues* viennent lui dire qu'il faut partir, sur quoi il monte à cheval. Ce n'est qu'au retour qu'on est obligé de faire cortège, & ainsi tout le chemin est bordé de Peuple, & la foule grossit à mesure qu'on approche de la ville. Dès que la troupe y entre les *Canons* tirent, les *Compagnies de Soldats* font des décharges, la maison des *Instrumens de Musique* fait retentir l'air de ses

ses trompettes, & tymbales. Il y a une autre bande de Musiciens qui marchent à la tête du cortège, & qui est suivie de la troupe des Danseuses lesquelles en sautant, & faisant cent sortes de gestes, chantent à pleine voix les loüanges du *Roi*. Les ruës sont arrosées d'eau, & semées de fleurs. Si les femmes avoient part à ces fêtes on peut juger que les ruës seroient incomparablement plus belles; mais on fait que les femmes ne sortent point en *Perse*. Toute la Troupe va droit à la maison du *Roi*; car le *Roi* en a une dans la plupart des grandes villes, ou à la grande Mosquée; & là, la personne pour qui se fait la fête met pied à terre, baise le seuil de la porte, & fait debout une priere éjaculatoire pour le *Roi*, puis remonte à cheval, & va à son Palais, où les principaux de la troupe entrent & sont régalez magnifiquement. La Fête se termine par le diner; ou par le souper, selon le tems que l'entrée s'est faite, & le reste du jour se passe à recevoir les complimens des gens qui n'ont pû se trouver à l'entrée. Ces complimens sont, comme je l'ai déjà rapporté, *que ce présent vous tourne en bénédiction*; & puis on se met à admirer, & à louer le présent. Le soir, le logis est orné d'illuminations du haut en bas, dedans & dehors. Quand on reçoit *Calaat* à la Cour, on va en remercier le *Roi*; & si le *Roi* est dans le *Serail*, de manière qu'on ne le puisse voir ce jour-là, on va baiser le seuil de la porte. La même chose se pratique aussi à *Isfahan*, quand le *Roi* est en voyage. Ce seuil est une grande pierre de porphyre, verte, épaisse de six pouces, qui traverse la porte. C'est un lieu

lieu sacré sur lequel on n'ose mettre le pied.

Le nom de *Calaat*, qu'on donne à ces *habits Royaux* signifie *entier*, ou *parfait*, parce que ce doit être, & que c'est quelquefois un *habit complet*; mais quelquefois aussi ce n'est qu'une simple veste. Le *Calaat* est communément de quatre pièces, une *Robe de dessous* & une de *dessus*, qui est longue comme une robe de chambre, une *ceinture*, & un *Turban*, le tout de cinq ou six cens livres de valeur. Les *Calaats* des *Grands Seigneurs*, comme des *Gouverneurs de Province* & celles des *Ambassadeurs*, valent le double; & si la casaque est doublée de *martre*, le prix en est beaucoup plus grand, car les belles fourures de *martre* valent cinq à six cens pistoles. Ces *Calaats* des *Grands Seigneurs* contiennent aussi d'ordinaire un *sabre*, & un *poignard*, qui sont des pièces grandes & lourdes, d'or massif, & garnies d'ordinaire de pierreries, & on y joint aussi en diverses rencontres un *Cheval* avec le *barnois* d'or. On estime ces beaux *Calaats* complets six ou sept mille écus.

Nonobstant ce que j'ai rapporté, que l'envoi de ces *présens* peut toujours couvrir quelque ordre funeste, & qu'il en couvre en effet quelquefois, les *Grands* ne laissent pas de les rechercher avec soin, & même avec dépense, & par de gros *présens*; ce qu'ils font pour trois raisons. La première pour faire leur Cour au *Roi*, par cette ardeur qu'ils témoignent pour les marques publiques de sa bienveillance. La seconde, pour la réputation que ces faveurs donnent dans le *Royaume*. La troisième, pour se rendre par là plus considé-

rables & plus redoutez aux sujets de la *Province*. Mais à ceux-ci ces présens déplaisent extrêmement; car comme ceux qui les reçoivent les payent cherement par d'autres présens qu'on est obligé d'envoyer peu de tems après au *Roi*, & aux *Ministres*; & qu'il faut de plus récompenser magnifiquement l'Envoyé; le Peuple fait bien qu'il en fera les fraix, tôt ou tard, & il arrive toujours qu'on le vexé & pille davantage, selon qu'on reçoit plus de ces faveurs de la Cour. Il ne faut pas grand crédit pour s'attirer un *Calaat* du *Roi*. Il n'y a qu'à lui faire un présent bien à propos, quand il ne vaudroit pas cent pistoles, on obtient le *Calaat* en récompense. Je parlerai en un autre lieu des droits qu'il faut payer pour ces habits aux *Officiers* qu'ils portent.

Tous les *Gouverneurs*, & les autres *grands Officiers* qui sont dans les *Provinces* sont obligés d'entretenir un *Agent* à la Cour. On appelle ces *agens*, *Vikil*, c'est-à-dire *Commis*; nom qui est le même que les *Marchands* donnent à leurs *Facteurs*. Ils sont-là pour rendre compte de ce qui se passe de considérable dans le *Gouvernement* de leur *Maître*, lors que la Cour demande d'en être informée, pour recevoir les ordres qui leur sont donnez sur de petites choses dont on ne se veut pas donner la peine d'écrire exprès, & pour solliciter les affaires du *Gouverneur*, & de la *Province*. Ces *Seigneurs* entretiennent aussi d'ordinaire à la Cour un ou plusieurs de leurs enfans, ou de leurs Parens, ce qui sert au *Souverain* de gage certains de la fidélité des Peres; & ces jeunes *Seigneurs* de leur côté se font connoître par cette voye, entrent dans les affaires, & ta-
chent

éhent de se rendre capables & dignes de la survivance. Le grand but est d'être aux écoutes, pour donner avis aux gens qu'ils servent de ce qui se dit à la Cour, tant sur leur conduite particulière, que sur ce qui se passe dans le *Gouvernement*. C'est aussi pour leur apprendre qui sont les Favoris le plus en crédit, & à qui il faut faire des présens; & enfin, c'est pour faire évanouir les plaintes qui sont aportées contre leurs Maîtres ou leurs Parens, soit en fermant la bouche par quelque présent, ou en promettant toute sorte de satisfaction sur les lieux, soit en donnant aux plaintes, qu'ils ne peuvent empêcher d'être présentées, un air de mutinerie & d'impatience.

Voilà quelle est l'Oeconomie politique du *Pais d'Etat*; & pour celui de *Domaine*, il est gouverné par des *Intendans*, comme je l'ai dit, qui sont proprement des *Oeconomies*, & *Administrateurs*, dont le but est de grossir le revenu, & d'amasser de l'argent pour le *Roi*. On les appelle d'un nom général que nous prononçons *Vizir*, & eux *Vazir*, terme qui signifie *porte-fardeau*, comme pour marquer qu'ils sont les *Atlas Persans*. Ces *Intendans* des petites *Provinces* n'ont pas d'autre titre; mais pour ceux des grandes, on les appelle ordinairement *Afesh*, terme qui signifie *Grand*, & qui est le nom que les *Mahometans* donnent par excellence au *Secrétaire de Salomon*. Comme on ne craint d'eux aucune entreprise contre l'*Etat*, on ne leur donne pas des *Lieutenans* pour les contenir, mais on met auprès d'eux un *Controlleur*; qu'on appelle *Nazir*, ou *Surveillant*, & un *Vakanuviez*, qui est ce

Secrétaire d'Etat, qui tient registre de tout ce qui se passe d'important, & qui en donne avis à la Cour. Le *Roi* met de plus des *Daroga*, ou *Prévôts* pour *Gouverneurs* dans toutes les villes, & dans les autres places considérables de la *Province* qui administrent la Police, & des *Officiers* sous le titre de *Bek* ou *Seigneur*, pour avoir inspection sur la Milice. Les uns & les autres ont leur commission indépendamment de l'*Intendant*, mais il ne laisse pas d'être par dessus eux, & d'agir comme il lui plaît; car, par exemple, quand quelqu'un est dans les mains du *Gouverneur* de la ville pour quelque procès, ou pour quelque crime, l'*Intendant* l'en tire s'il veut, envoyant dire que cet homme-là est le débiteur du *Roi*, qu'il a des affaires avec lui, & qu'il l'emploie actuellement: c'en est assez pour avoir le Prisonnier. On n'entre point en conflit avec l'*Intendant*, parce que tant qu'il fait bien les affaires du *Roi*, on lui donne toujours le droit à la Cour, & toujours le tort aux autres; outre qu'il n'y a jamais de sûreté à contester avec le *Chef* de la *Province*.

Le *Gouvernement* de ces *Intendans* est tenu en *Persé* pour très-dommageable au *Royaume*, comme je l'ai déjà observé, & capable de le ruiner avec le tems par les exactions insupportables dont ils accablent les *Provinces*, se comportant par tout en gens que rien ne peut assouvir. Ils obtiennent leur emploi à force de présens aux *Ministres d'Etat*, aux *Eunuques*, aux *Favorites*, & particulièrement à la *Mère du Roi*, entre les autres, & en s'engageant à faire valoir la recette de la *Province*, plus qu'auparavant. C'est par ces engagements qu'ils

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. 5

qu'ils y entrent , & quand ils y sont parvenus il faut tenir sa parole , entretenir ses Patrons à la Cour , & puis travailler pour soi. On a fait des avances , qui sont la plupart du tems d'emprunt , & à gros intérêt, desquelles on veut s'aquitter ; & puis il faut s'enrichir & amasser pour soutenir l'orage de la disgrâce , dont on court toujours le risque ; mais comme c'est au Peuple de la *Province* à fournir à tout cela , on se met à le piller de telle manière qu'il n'y a point de véxation qu'on ne se hazarde de faire , & personne sur qui on ne l'étende. Cependant les plaintes en sont bien-tôt portées à la Cour , mais le *Roi* est souvent long-tems sans les entendre , tous les accès sont bouchés indirectement aux plaignans , par l'artifice des *Ministres* , qui ont part au butin. Il y a pourtant cette bonne Politique dans le *Gouvernement Persan* , qu'on ne refuse les requêtes de personne , & que les *Gouverneurs* , ou les *Intendans* , n'oseroient empêcher hautement qui que ce soit d'aller se plaindre à la Cour ; mais quand ils voyent que les *Contrées* , ou *Cantons* , veulent envoyer des *Députés* à la Cour , ou que des particuliers y veulent aller , ils leur font parler sous main. On leur représente qu'ils feront un voyage long & de dépense qui non seulement n'aura point de succès , mais qui encore irritera l'*Intendant* & le portera à faire pis. Mais si cela ne peut retenir ceux qui sont opprimez d'aller porter leurs plaintes , l'*Intendant* écrit & fait écrire en sa faveur à la Cour , pour prévenir les *Ministres* , afin qu'on arrête les plaintes qu'on est allé porter contre lui , sans qu'elles parviennent jusqu'au *Roi* , ou afin

52 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

qu'on les rende inutiles. C'est aussi ce qu'on s'efforce de faire à la Cour contre ces pauvres opprimez. On essaye de les renvoyer avec de bonnes paroles, & beaucoup de promesses. On leur dit que l'*Intendant* a beaucoup d'amis, que le *Roi* le chérit, que s'ils donnent leurs requêtes au *Roi* elles n'aboutiront qu'à des reprimendes, qui rendront leur *Intendant* ennemi irréconciliable ; au lieu que s'ils suppriment leur requête, & se retirent, il leur en sera obligé, & ils s'en trouveront mieux traités. Voilà comme se passent les premières années du *Gouvernement* des *Intendants* ; mais si l'oppression devient si insupportable, qu'on ne puisse appaiser, ni retenir, les plaintes, on leur écrit de la Cour de ne faire pas tant crier le Peuple, qu'on ne pourra les défendre, & que le *Roi* est déjà fort irrité. Il arrive quelquefois, que le *Vizir* s'étant enrichi, agit avec plus d'équité, & qu'ainsi les plaintes sont étouffées ; mais si au contraire, elles viennent à redoubler, sans qu'on puisse y mettre d'obstacle, alors on change l'*Intendant*, & s'il arrive que l'on soit mécontent de lui jusqu'à le vouloir perdre, on le mande pour venir rendre compte ; c'est autant que si on lui disoit *vous êtes perdu* ; car on lui saisit ses papiers, & ses effets, jusqu'à ce que les comptes soient rendus, & c'est ce qu'il ne peut jamais faire par les raisons que je vais rapporter.

Quoi que je vienne de dire des vexations des *Intendants*, il ne faut pas croire qu'il ne s'en fasse que dans les *Provinces* qu'ils gouvernent seuls. Il s'en fait aussi dans celles qui sont régies par des *Gouverneurs* & des *Intendants*

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. 53

dans tout ensemble ; mais il s'y en fait beaucoup moins , & l'on en peut donner ces trois raisons. La première , c'est que l'intérêt d'un Gouverneur étant que la Province soit dans l'abondance , à cause que c'est son domaine particulier , au lieu que l'intérêt d'un Intendant est d'en tirer tout ce qu'il peut , sous prétexte de faire le profit du Roi , ces intérêts opposés servent de contrepoids l'un à l'autre. La seconde raison est que les Gouverneurs ne sont pas engagez à envoyer tant de présens à la Cour , ni à faire aller en augmentant d'année en année le revenu de la Province , pour faire valoir leur service , comme font les Intendants. La troisième , que le Roi souffre moins les vexations des Gouverneurs que celles des Intendants , parce qu'il ne revient aucun profit de celles-là au Tresor Royal.

J'ai voulu savoir diverses fois à quoi pouvoit monter le nombre des plaignans qui se trouvoient à la Cour , & l'on m'a assuré une fois qu'il y en avoit plus de dix mille , & qu'il y en a toujours sept à huit mille. Beaucoup de ces plaignans y viennent , moins dans l'espérance d'obtenir justice sur ce qu'ils demandent , que pour arrêter la persécution qui leur est faite ; car tant qu'on est à la Cour à demander justice sur une procédure du Gouverneur , ou de l'Intendant , ils n'oseroient pousser l'affaire plus loin , sans une permission expresse de la Cour , ou à moins que leur agent ne leur mande de la part du premier Ministre , ou du Surintendant , que le Roi n'écouterait point le plaignant , chose qui arrive fort rarement , sur tout lors que les plaignans ont de quoi dépenser , ou quelque ami puissant ,

ou lors que le *Ministre*, de qui l'on se plaint a quelque ennemi à la Cour, ou qu'on a quelque vûe sur sa charge; car en tous ces cas-là ces plaignans sont écoulez & on leur fait justice selon la nature de la plainte.

Les plaintes des particuliers se font par des requêtes qu'on fait présenter au *Roi* par quelques *Ministres*, & si l'on est assez miserable pour ne trouver personne qui veuille s'en charger on la porte soi même au *Roi*, lors qu'il va par la ville, ou à la promenade. Pour ce qui est des plaintes que font les Peuples contre leurs *Gouverneurs*, comme une *Corporation*, un *Bourg*, un *Canton*, elles se font par des Troupes de plusieurs centaines de personnes, & quelquefois de mille qui vont à la porte du *Palais* la plus proche du *Serrail*, parce que c'est où le *Roi* se tient le plus souvent; & là, ils se mettent à jeter des cris horribles, à déchirer leurs vêtemens, & à jeter de la poussière en l'air en demandant justice. Si la plainte est touchant quelque affaire qui regarde les rentes ou revenus du *Roi*, comme quand on veut faire payer à des *Païsans* autant de rente dans une méchante année que dans une bonne, & qu'on ne veuille pas leur accorder les rabais qu'ils demandent; ils portent avec eux des branches d'arbres pour faire voir qu'ils sont dessechez, ou que les insectes ont mangé le verd. Le *Roi* entendant ces cris, envoie s'informer du sujet. Le Peuple donne sa requête par écrit, & le *Roi* leur envoie dire qu'il remettra leur affaire à tel ou tel. La dernière fois que je vis faire cette plainte, l'an 1676, c'étoit contre le *Mirab*, ou *Prince des eaux*. Un *Canton* à sept lieues d'*Isfa-*

d'*Ispahan* lui avoit donné neuf mille livres pour avoir de l'eau dix jours de suite, mais il ne leur en avoit fourni qu'un jour durant. Les Païsans vinrent demander justice, portant des branches d'arbres à la main. C'étoit pour faire voir qu'en effet tout mouroit faute d'eau. Le *Mirab* fut mis à l'amende. Un autre *Roi* l'auroit fait mourir.

Les punitions des *Intendans* vont fort rarement à la mort. On les change quand il n'y a qu'une vexation excessive dans leur cas, en les exhortant d'agir plus doucement. Mais, s'ils ont trompé le *Roi*, on les mande pour rendre leurs Comptes, ou on les envoie prendre prisonniers, & le carcan au cou, selon le degré de leur malversation. Aussitôt, ceux qui ont été trop foulez se mettent à les poursuivre, & leurs *Intendans*, & autres *Officiers* pour leur faire rendre ce qu'ils leur ont pris injustement. Cependant, comme cela les ruineroit entierement n'ayant pas d'ordinaire le moyen de rendre le quart de ce qu'ils ont pillé, parce qu'ils l'ont dépensé en présens à la Cour; la Cour fait proclamer que personne n'ait à leur rien demander, ni à leur *Intendant*, ni à aucun de leurs Domestiques, sans avoir premièrement prouvé la justice de leur prétention devant le *Président du Conseil*. Pour ce qui est des *Gouverneurs*, lors qu'ils sont coupables de crime d'*Etat* on les fait amener le carcan au cou, comme je le dis, ou on leur envoie couper la tête.

Quand le *Roi* envoie prendre la Tête d'un *Grand*, soit à la Cour soit dans les Provinces, il fait expedier un ordre pour cela, par le *premier Ministre*. Le sceau du *Roi* y est mis,

celui du *premier Ministre*, & celui d'un des *Magistrats Civils*, ou *Ecclesiastiques*, & on en charge le premier venu. D'ordinaire c'est un des *Couloms*, qui est chargé d'exécuter l'ordre. On appelle ainsi les *Georgiens* de naissance, ou de race, qui sont établis à la Cour & dans les Troupes. Il prend la poste, & quand il est arrivé, il va chez le *Lieutenant de Roi*, ou chez le *Secrétaire d'Etat*, ou au premier de la ville, selon qu'il juge plus à propos. Il lui fait voir en particulier l'ordre qu'il a du *Roi*, afin qu'il le reconnoisse, & qu'il en autorise l'exécution par sa présence, & il l'emmeine avec lui chez le Proscrit, où étant arrivé, il met pied à terre. & tout botté, va droit à lui, & tirant du sein son ordre, il le donne à l'officier qu'il a été prendre. Il tire son sabre, il se jette sur le *Gouverneur* en criant *par l'ordre du Roi*, & il lui abat la tête du mieux qu'il peut. Si le condamné est dans le *Serrail* à l'arrivée du Courier, on lui envoye dire qu'il est venu un Exprès de la Cour. Il sort à l'instant; car ce seroit un crime d'y manquer, & il vient dans la salle, où l'ordre s'exécute de la manière que je le rapporte. Il ne serviroit de rien de faire résistance; ce seroit tout de même que si un *Grand-condamné* en *France* à avoir la tête tranchée se vouloit défendre sur l'échafaut; car à la vûe de l'ordre du *Roi* tout est contre lui. On ne le regarde dans sa maison que comme un malheureux qui va être exécuté à mort. Il y a pourtant des exemples de *Gouverneurs* qui ont ou retardé, ou empêché, de ces exécutions. Ils avoient eu avis qu'on avoit résolu de les perdre de cette manière, & ils avoient mis
des

des gens en embuscade pour enlever le Courier, ou pour lui prendre l'ordre du *Roi*, en le volant. Mais les exemples de ces coups hardis ne sont pas en grand nombre, & ces ordres de mort s'expedient si brusquement, & si secretement, que les amis du Condamné n'en savent rien; & souvent, pour le mieux surprendre, on lui envoie huit jours auparavant un *habit Royal*, qui est la marque ordinaire des bonnes graces du *Souverain*.

Toute disgrâce en *Perse* emporte infailliblement avec soi la confiscation des biens, & c'est un revers prodigieux & épouvantable que ce changement de Fortune; car un homme se trouve dénué en un instant si entierement qu'il n'a rien à lui. On lui ôte ses biens, ses Esclaves, & quelquefois jusqu'à sa femme, & ses enfans. Tout cela est mis à l'instant en sequestre dans un coin de son *Palais*, & lui est enfermé dans un autre seul, & sans autres hardes, que ses propres habits qu'il a sur le dos, non pas même une chemise à changer. Toute la nature, pour ainsi dire, se souleve contre lui; car souvent on lui refuse une pipe de tabac, & quelquefois un verre d'eau, sous prétexte que l'on ne fait pas encore si le *Roi* veut souffrir qu'il vive. Son sort s'adoucit dans la suite. Le *Roi* déclare sa volonté sur son sujet. On lui rend presque toujours sa famille, partie de ses Esclaves, & ses meubles; & d'ordinaire, on lui laisse assez de bien pour vivre & assez souvent il revient au bout d'un tems à être retabli dans les bonnes graces de la Cour, & à rentrer dans les emplois. Mais lors qu'on ne lui veut faire grace que de la vie, on permet au bout de quel-

ques semaines à ses Parens & à ses amis de l'assister.

Une chose fort remarquable dans la Politique de *Perse*, c'est qu'elle n'a point de jalousie des sujets qu'elle met dans les plus grandes charges. Elle donne le *Gouvernement* d'un *Etat* conquis, à celui qui en étoit le Maître & en possession. On employe de nouveau les *Grands* que l'on a ruinez, accablez, traitez avec la plus outrageante indignité, sans rien apprehender de leur ressentiment. On y donne même de l'emploi aux Princes Etrangers qui viennent se refugier dans le *Royaume*, quoi que de *Païs* voisins, & d'ordinaire ennemis. Ainsi, j'ai vu des *Princes Tusbecs* faits *Gouverneurs & Sultans de Province*; & dans ces derniers tems, le Fils du *Grand-Mogol Orangzeib*, à present sur le trône des Indes, s'étant enfui en *Perse*, le *Roi* lui a donné un des plus grands *Gouvernemens*. La Politique *Persane* n'en craint point d'inconvenient, pour deux raisons. L'une, que l'on met ces Sujets là en des *Païs* si éloignez de ceux où sont leurs habitudes, qu'ils ne pourroient pas y lier ni entretenir de correspondance quand ils le voudroient. L'autre, c'est que quand ils projetteroient quelque trahison, les gens que l'on met autour d'eux l'auroient bien-tôt découverte. On trouve dans l'ancienne *Histoire de Perse* que l'on agissoit à cet égard avec la même confiance, mais aussi avec la même précaution; comme par exemple, quand *Cyrus* eut conquis l'*Empire de Perse* sur *Darius*, qui étoit son parent, & qu'il eut sa personne en son pouvoir, bien loin de l'enfermer dans quelque Donjon, il lui

lui donna un des principaux *Gouvernemens* de l'*Etat*; mais c'étoit celui de *Caramanie*, vers le fleuve *Indus*, c'est à-dire, dans la partie du *Royaume* la plus éloignée de la *Medie*, le Païs de *Darius*.

La *Perse* n'entretient point d'*Ambassadeurs* residens dans les Cours des *Rois* voisins, & il n'y en a point aussi de tels à la Cour de *Perse*. Les *Rois* de l'*Asie* s'entr'envoient même très-rarement des *Ambassadeurs*, parce que ces *Rois* ne se donnent pas reciproquement les titres qu'ils prétendent; mais le *Gouvernement* permet en échange aux *Cans*, ou *Gouverneurs* des *Provinces* frontieres, d'entretenir commerce directement avec les *Gouverneurs* voisins de la Domination limitrophe, de leur envoyer des *Ambassadeurs*, avec des presens; d'en recevoir d'eux, & de traiter ensemble de ce qui concerne leurs *Provinces*. J'ai vû des *Ambassadeurs Turcs* à *Kirmoncha*, en *Chaldée*, & à *Irvan*, en *Arménie*; & j'ai vû aussi à *Babylone* des *Ambassadeurs Persans*, envoyez par le *Can* de *Kirmoncha*, & par *Manoutcher Can*, *Gouverneur* de *Loureston*. On peut bien penser que ces députations ne se font jamais sans les instructions expresses de la Cour, quelque permission en général qu'elle donne de les faire.

Par une pratique, qui paroît opposée, les *Ministres d'Etat* n'écrivent jamais sur les sujets sur lesquels le *Roi* écrit lui même; & quand il leur arrive de faire réponse à une Lettre qui leur a été rendue par quelque *Ministre* étranger, qui en ait apporté au *Roi*, c'est avec un très-profond respect pour la *Majesté Royale*, ne s'attribuant jamais la moindre part

dans l'affaire , mais donnant l'honneur , & rapportant la conduite de tout au *Roi* , à qui ils présentent d'abord la Lettre qu'ils ont reçue , avant que de l'ouvrir , lui demandant la permission de la lire , & celle d'y répondre ; & après lui portant la réponse pour en avoir l'approbation. Lors qu'*Abas second* me donna des Lettres patentes de *Marchand du Roi* , qui est un titre considérable en *Orient* , & me chargea de diverses commissions pour l'*Europe* , je ne pus jamais obtenir du grand *Sar-Intendant* des Lettres de recommandation pour les *Gouverneurs des Provinces* par où je devois passer , quoi qu'il eût beaucoup de bonté pour moi , & que j'en eusse obtenu diverses faveurs. Il me répondoit : *Que voulez-vous faire des Lettres d'un Esclave du Roi , ayant celles du Roi même ? Votre demande seroit punie en la personne d'un homme du Pais.* Je lui fis entendre que c'étoit par respect pour les Lettres patentes du *Prince* , afin de n'être pas obligé de les déplier à toute occasion : Mais il repartit qu'il en faudroit faire une Copie authentique. Cependant , comme je n'étois pas encore content , il me satisfit à la fin , mais ce fut en me donnant sa recommandation par forme de certificat , portant que c'étoit pour déclarer que j'étois chargé des ordres du *Roi* par des Lettres patentes , qui ordonnoient à tous les *Gouverneurs , Intendants , & Receveurs de Droits* , de n'en exiger aucuns de moi , mais de m'honorer & de me secourir au contraire en tout ce que je requerrerois.

Il n'y a point de noblesse en *Perse* , non plus que dans tout l'*Orient* , & l'on n'y porte de respect qu'aux charges , aux dignitez , au mérite

rite extraordinaire, & particulièrement aux richesses. On a quelque considération pour les gens sortis du sang de *Mahomed*, & des *Imans*, qui portent par distinction d'honneur un *Turban vert*, & à qui l'on donne des noms fort relevez, comme *Seyd*, & *Mir*, termes *Arabes*, qui signifient *Noble*, & *Prince*; d'où les *Espagnols* ont fait leurs mots de *Cid* & d'*Amiral*. Mais comme ce sont presque tous des gens sans bien, & sans emploi, le nom qu'ils portent est presque le seul avantage qu'ils retirent de leur naissance.

Les Courtisans de *Perse* font leur Cour avec autant & plus d'affiduité qu'on la fait en aucun endroit du monde. Ils vont à la Cour soir & matin, quoi qu'ils n'esperent pas la plupart du tems de voir le *Roi*, parce qu'il est quelquefois plusieurs jours de suite sans sortir du *Serrail*. Les *Grands* tiennent nuit & jour un valet de pied à la porte du *Palais*, afin de les venir avertir promptement des moindres choses qui arrivent, & sur tout quand le *Roi* sort de l'appartement des Femmes, ce qu'il fait quelquefois fort inopinément, tant la nuit que le jour.

J'ajoute encore ici en passant, que le *Gouvernement Républicain* est tout-à-fait inconnu en *Perse*, de sorte que les *Persans* ne savent pas qu'il y ait au monde de tel *Gouvernement*, & qu'ils ne peuvent pas même comprendre quel il peut être. Cela fait que quand les *Hollandois* envoient des *Ambassadeurs* au *Roi de Perse*, ils agissent ou au nom du *Général de Batavie*, ou au nom du *Prince d'Orange*, comme je l'ai déjà observé ci-dessus.

C H A P I T R E IV.

Des Forces du Royaume, & de la Discipline militaire.

J'Ai observé au commencement de ce Livre, que la *Perse* n'étoit pas peuplée à proportion de son étendue, de maniere que ce *Royaume* manque de ce qui fait la plus considérable force des *Etats*. Il n'est pas muni non plus de Places fortes, sur lesquelles il se puisse reposer. On peut dire au contraire que la *Perse* est ouverte de tous les côtez; car la Forteresse de *Candabar*, qui est son boulevard du côté du *Nord* contre les invasions des *Indiens*, ne peut défendre qu'un seul passage; & pour les autres Fortereses du Pais, comme celle d'*Erivan*, en *Arménie*, celle qu'on appelle les *Portes Caspiennes*, celle de *Lar*, en la *Caramanie* deserte, & quelques Châteaux vers la *Bactriane*, & la *Medie*, ce sont de méchantes fortifications à l'antique, & qui ne sont considérables la plupart que pour être situées sur des éminences. Il en est de même dans toute l'*Asie*, où l'on ne connoît point du tout l'*Art des Fortifications modernes*, & où l'on ne rencontre aucune Place forte qui soit considérable, hors celles que les *Portugais* y ont construites dans le tems de leurs conquêtes. Cependant, la *Perse* est un *Empire* considérable par sa vaste étendue, par sa situation, & par la qualité de ses voisins. J'ai parlé de son étendue, qui est de quelques sept cens lieues en carré. Sa situation est ce qui fait sa principale force, car de tous côtez ses frontières

tieres sont remparées, pour ainsi dire, ou de mers, ou de deserts, ou de hautes montagnes, qui en rendent l'entrée fort difficile; & pour ce qui est de ses voisins, il n'y a que les *Turcs* que la *Perse* ait sujet de craindre. Les *Indiens* sont des ennemis qu'elle méprise, les ayant toujours battus. Les *Tartares* sont divisez en plusieurs *Principautez* separées, & ne font la guerre que par des courses sans se mettre jamais en état de donner bataille. Il y a même ceci à dire à l'égard des *Turcs*, qu'ils ont trop d'affaires avec les Peuples *Chrétiens* pour se tourner contre les *Persans*. Il est vrai que les *Turcs*, & les *Persans*, se sont fait la guerre plusieurs années de suite, jusques vers l'an 40. du siècle passé, que ceux-ci ayant perdu *Bagdad*, ou *Babylone*, leurs querelles finirent, & la paix se fit entr'eux, laquelle a duré sans interruption jusqu'ici. Mais, comme on peut dire que cette *Ville* étoit la pomme de discorde entre ces deux grands Peuples, les *Persans* sont assurez de n'avoir rien à démêler avec les *Turcs*, tandis qu'ils leur laisseront *Babylone*. Cette *Ville*, qui est une des plus belles de l'*Orient*, & des plus abondantes, est fort difficile à conquérir pour les *Persans*; car elle est éloignée de trente lieues de toute habitation du côté de la *Perse*, & il faut passer ce desert pour y aller, au lieu que les *Turcs* peuvent y aller & y porter facilement toutes choses par le fleuve du *Tygre*, sur lequel cette fameuse ville est bâtie.

Les *Persans* sont naturellement braves & belliqueux, l'honneur & la fleur, pour ainsi dire, des Peuples *Asiatiques*, les fondateurs de la *Monarchie* la plus ancienne, & la plus

étien-

étendue , car elle étoit dans ses commence-
mens la Maîtresse de tout l'*Orient* , comme
cela se prouve par le quatorzième Chapitre de
la *Genese* , où il est dit que les *Rois* qui fai-
soient la guerre à *Kedor Labomer* , avoient été
ses vassaux. Les conquêtes d'*Abas le Grand* ,
un des derniers *Rois* de *Perse* , sur tous les
Peuples voisins , sans le secours d'aucunes
troupes étrangères , font voir que la *Perse* est
capable de faire de grands progrès par la puis-
sance & par le courage de son peuple ; mais
la longue paix dont elle jouit depuis la mort
de ce grand Roi , arrivée il y a plus de 80.
ans , & le Gouvernement sanguinaire de ses
successeurs , ont fort abatardi ce courage , &
presque anéanti cette puissance. Le luxe , la
sensualité , & l'oïveté , d'une part ; l'étude ,
& les Lettres , de l'autre , ont été aussi des
moyens pour effeminer les *Persans* , si j'ose
ainsi parler. Mais rien n'y a plus contribué
que cet esprit de jalousie & de domination ar-
bitraire , qui trouvoit toujours des prétextes
pour verser le sang des *Grands* du *Royaume* les
plus distinguez , soit pour leur valeur , soit
pour leur sagesse. Ce fameux *Roi Abas* avoit
été élevé parmi les Troupes , & c'est où il
avoit si bien pris le génie de la guerre , & y
étoit devenu si habile ; mais sa politique le fit
agir tout autrement dans l'éducation de ses
Enfans. Il les faisoit élever parmi ses fem-
mes , apprehendant que les *Courtches* , ce corps
de Troupes qui renfermoit toute la Noblesse
du Païs , & la meilleure partie de l'armée ,
n'en élevât quelqu'un à l'*Empire* , pour le pré-
venir dans le dessein qu'il avoit formé dès
qu'il se sentit affermi sur le Trône , de dé-
truire.

truire entierement ce puissant Corps , afin de régner plus absolument , quoi qu'il fit accroire à ses favoris qu'il étoit menacé d'en être détruit lui-même. Cette jalousie lui fit mettre à mort son Fils aîné , parce qu'un jour qu'il l'avoit fait venir hors du *Serrail* , il s'aperçût que la plûpart des *Grands* jettoient les yeux sur lui avec plaisir : action exécrable , dont il eût ensuite beaucoup de remords , comme il le témoigna durant tout le reste de sa vie , & particulièrement à sa mort , en disposant de la Couronne en faveur du fils de ce Prince infortuné. Les *Rois de Perse* ont eu tous depuis la même jalousie de leurs Enfans , de maniere que ceux qui sont destinez au Trône reçoivent , comme je l'ai déjà observé , l'éducation la moins Royale , & la moins noble , que l'on puisse imaginer ; & lors que ces Princes y parviennent , après la mort de leurs Peres , il arrive d'ordinaire que leurs femmes , & les *Eunuques* qui les ont élevez , les obsèdent & les gouvernent toute leur vie. Ces personnes qui ne connoissent autre chose au monde que le *Serrail* où ils sont renfermez , tenant pour un grand malheur de perdre le *Roi* de vûe , seulement pour quelques heures , s'opposent de toute leur puissance à toute sorte de projets de guerre qu'on pourroit former ; & pénétrant par milles artifices dans le cœur du *Prince* , ils en arrachent promptement les sentimens de gloire qu'ils y voyent naître , & le *Ministre* qui a le courage de lui en inspirer , est bien-tôt immolé à la jalousie de ces ames foibles. Cependant , quoi que l'esprit de la guerre se soit presque tout-à-fait perdu entre les *Persans* , le *Royaume* ne laisse pas d'entre-

te-

tenir de grandes forces , comme je vai le dire.

Mais il faut observer auparavant , que dans les siècles précédens , jusqu'au règne d'*Abas premier* , les *Rois de Perse* n'entretenoient point de *Troupes* à leurs propres dépens. Ils n'en avoient point d'autres que celles du *Royaume* , qui sont entretenues par les *Provinces* , & chaque *Province* en entretient un nombre réglé , à proportion de son étendue , de ses habitans , & de ses richesses. *Abas le Grand* , ce Conquerant célèbre , leva deux *Corps* de *Troupes* nouvelles , par le motif dont j'ai fait mention au Chapitre premier , pour être entretenus à ses dépens. L'un de ces *Corps* est composé de *donze mille Fantassins*. On l'appelle *Corps des Mousquetaires* , parce qu'au lieu de l'arc & de la flèche , qui étoient alors les armes ordinaires des *Persans* , *Abas* leur donna des mousquets ; & comme ce fut le premier *corps d'Infanterie* qu'on eût vû en *Perse* , où , comme dans le reste de l'*Orient* , la guerre ne se faisoit auparavant qu'à cheval , ce fut aussi le premier *Corps* qui se servit d'armes à feu. *Abas* établit cette *Infanterie* pour l'opposer aux *Fanissaires Turcs* , dont il éprouvoit souvent que l'*Empire Ottoman* se servoit avec grand succès. Il pensa que comme les *Turcs* avoient trouvé nécessaire dans le cours de leurs Conquêtes , de former ce grand *corps d'Infanterie* , auquel ils donnerent le nom de *Tenguitchery* , ou *Fanissaires* , qui en *Turquesque* signifie *nouvelle Armée* , ou *nouvelles Troupes* , il pouvoit en former un semblable pour leur opposer. Les *Troupes d'Infanterie* ne sont pas plus anciennes en *Perse* que le règne de ce Prin-

Prince-là; ce qui ne monte qu'à quelque six-vingts ans. Les Païs qui sont au delà de la *Perse* n'en ont point encore pris l'usage, comme par exemple les *Tartares*, parmi lesquels il n'y a point de *Fantassins*. L'autre *Corps de Troupes* qu'*Abas le Grand* forma pour être entretenu à ses dépens, est un *Corps de Cavalerie* de dix mille hommes; & ces deux *Corps* sont toujours complets & beaucoup au delà.

Les *Troupes de Perse* sont à présent divisées en *Troupes de l'Etat*, & en *Troupes du Roi*. L'*Etat* paye & entretient les unes, & le *Roi* les autres. Les *Troupes de l'Etat* se divisent encore en deux ordres, les *Milices réglées*, & les *Troupes réglées*. Les *Milices réglées* sont les *Troupes* que les *Gouverneurs de Province* sont obligés d'entretenir, & qu'ils entretiennent effectivement; & les *Troupes réglées* sont le *Corps* qu'on appelle les *Courtches*, qui par la réduction qu'en fit *Abas le Grand*, doit être encore de trente mille hommes, presque tout *Cavalerie*, & qui n'est jamais de moins; mais qui durant les siècles précédens alloit au double, & quelquefois si fort au delà, qu'on assure que ce Prince en avoit jusqu'à quatre-vingt mille durant ses plus fortes guerres.

Les *Courtches*, ainsi appelez d'un mot qui veut dire *chasser*, & *écarter*, sont donc encore le plus puissant *Corps* de la *Perse*, quelques échecs qu'il ait souffert. Les *Troupes* de ce *Corps* sont des *Turcomans*, ou *Tartares* originaires, une vieille race de bons soldats, gens robustes & économes, qui vivent à la campagne entr'eux, sans se mêler avec les autres hommes, & qui sont ces *Pastres* ou *Bergers*
Sar-

Sarrasins, qui ont tant de fois changé l'Etat de la *Perse*, & qui lui ont toujours été redoutables, jusqu'au commencement de ce siècle, beaucoup plus que les *Janissaires* ne le sont en *Turquie*. Ce sont eux proprement qu'on appelle *Kefil bachs*, ou *têtes rouges*, ainsi nommez, depuis qu'ayant aidé *Gheic Sephy*, le premier Prince de la race Royale dans ses Conquêtes, il leur donna pour recompense cette marque d'honneur de porter un bonnet de velours rouge, d'une forme particuliere, comme il le portoit lui-même, qu'on appelle le *Tag*, ou la *Gourronne*; ce qui fut l'institution d'une maniere de *Chevalerie* à l'honneur de la Religion d'*Aly* & des *Imans*. La pointe de ce bonnet, dont on voit la forme dans la figure d'un *Cesil bach*, que j'ai fait mettre à côté, est cousue de maniere qu'elle fait douze petites pointes, grosses comme un pepin de coin. Ces *Kefil bachs* demeurent sous des tentes, en tems de paix, comme en tems de guerre, s'entretenant du bétail qu'ils élèvent & vendent. Le secours qu'ils donnerent à *Gheic Sephy*, aussi bien que leur zele pour la Religion *Imamique*, leur ayant acquis une grande autorité, ils eurent les premieres Charges de la Cour, & la conduite de la guerre, & c'est d'eux que tous les soldats *Persans*, & ensuite toute la Cour, & par abus tout le peuple *Persan*, a été appelé *Kefil bach*, nom formidable aux *Turcs*, aux *Indiens*, & aux *Tartares*, dans le siècle passé. C'est par ce Peuple aussi que la Langue *Turquesque* s'est si fort introduite dans la partie Septentrionale de *Perse*, & sur tout à la Cour, qu'on y parle beaucoup plus *Turquesque* que *Persan*. Ces

Ke-



d
t
b
e
a
n
n
q
n
k
n
Z
d
h
c
g
c
z
d
n
g
&
C
A
g
g
g
e
P
n
p
n
I
b



Kefils-bachs ont continué à tenir le premier rang dans le *Royaume*, jusques vers la fin du règne d'*Abas le Grand*, qui entreprit leur ruine, à cause de leur puissance, & à cause qu'ils s'opposoient à sa maniere de gouverner violente & arbitraire, quoi qu'il prît pour prétexte qu'ils s'étoient rebellez contre son Pere, qu'ils avoient ôté la vie à des *Princes* de son sang, & qu'ils projettoient de lui faire le même traitement. Ce grand Roi, leur mortel ennemi, après avoir érigé les deux autres *Corps de Troupes* pour leur opposer, & pour les tenir en échec, les abâtît peu-à-peu, autant que l'état de ses affaires le lui permit, en privant ces braves *Turcomans* des charges; & enfin, il les reduisit sous le joug, en faisant couper la tête à leur *Général*, & en les envoyant par pelotons en divers endroits du *Royaume*. Ces Troupes servent à cheval, portant pour armes offensives l'arc & la flèche, l'épée & le poignard, la lance, & une hache sous la cuisse, passée dans la sangle du cheval, & pour armes défensives, un bouclier sur le dos, & le pot en tête, avec des pièces de maille qui tombent sur les joües. Il y a quelques *Regimens* qui portent des mousquets, & ceux-là servent à pied, quoi que dans la marche ils aillent à cheval comme les autres: on les tient encore aujourd'hui, tout affoiblis qu'ils sont, pour les meilleures *Troupes* du *Royaume*, & pour les vieux *Persans* nobles & courageux. Ils combattent toujours à part sous le commandement de leurs propres *Officiers*. Leur *Général* s'appelle *Courtchibachi*, *Chef des Courtches*. Il est toujours pris de leur corps; car ils n'obéiroient pas à un autre.

Les

Les *Courtches* ; & les *Milices réglées*, qui sont dans les *Provinces* ; ont leur solde en Terres de la Couronne, qui passent d'eux à leurs enfans mâles , à moins qu'ils ne refusent de porter les armes. Ils doivent se rendre sous leurs enseignes à douze heures d'avertissement, & tous les ans ils passent en revue générale devant un *Député* de la *Cour*, ou du *Gouverneur* de la *Province*, selon le lieu de leur ressort.

Les *Troupes du Roi* sont les *Mousquetaires*, & les *Coular*, ou *Esclaves*, dont les *Généraux* s'appellent *Tufingtchi agasi*, & *Coular agasi*. Les *Tufingtchi*, ou *Mousquetaires*, servent à pied, mais ils vont à cheval. Ils sont élevez à la campagne, parmi les gens les plus laborieux, & les plus robustes. Ils portent le sabre, le poignard, & le mousquet. Leur bandolière est à leur ceinture, à la manière *Turquesque*. Ce *Corps* est de douze mille hommes, & comme ils sont levez la plupart à la campagne, on leur donne congé d'y demeurer & de faire le labour lors qu'il n'y a point de guerre.

Les *Coular* servent à cheval, armez presque comme les *Courtches*, excepté qu'ils portent un mousquet à la place de la lance. Ce nom de *Coular* signifie *Esclave*, non que ces hommes ne soient aussi libres que les autres *Persans* ; mais parce qu'ils sont originaires des Pais d'où l'on tire les *Esclaves*, comme la *Georgie*, la *Circassie*, l'*Iberie*, la *Moscovie*. Ainsi ils sont originaires de *Chrétiens*. Les uns sont envoyez au *Roi* en présent, étant encore jeunes, les autres sont descendus des Peuples de ces Pais-là, qui se sont ha-

habitez en *Perse*. Comme ils embrassent presque tous la *Religion Mahometane*, ce sont tous des *Renegats*, ou des enfans de *Renegats*. On les peut fort bien comparer aux fameux *Mammelucs* d'*Egypte*, qui furent les Maîtres de ce *Royaume-là*, durant près de trois cens ans. Les *Mammelucs* (nom qui signifie aussi les *Esclaves du Roi*;) composoient le Corps de la *Garde* des derniers *Rois Mahometans* de l'*Egypte*; & c'est peut-être sur leur modèle que ces *Coular Persans* ont été établis, car il se trouve beaucoup de rapport, entre les uns & les autres, comme par exemple, que ces *Mammelucs* étoient tous des *Renegats Chrétiens*, qu'on ne mettoit qu'eux dans les charges, & qu'ils avoient été instituez pour balancer la puissance des Troupes *Arabesques*, qui dépoisoient à leur gré les *Princes*, & les *Ministres* de l'*Egypte*, & les faisoient mourir, quand il leur plaisoit, de la même manière que les *Janissaires* le font dans le *Gouvernement Ottoman*. *Abas le Grand* avoit une affection particulière pour ce Corps d'*Esclaves*, & il n'y mettoit que des gens d'élite. Il l'appelloit ses *Janissaires à cheval*. Ce sont en effet tous gens bienfaits, braves & courageux, & sur qui le *Royaume* compte le plus pour le service, & le *Roi* pour la fidélité; car comme ce sont gens sans intérêt, & sans liaisons entr'eux, la plupart ne se connoissant pas l'un l'autre, il n'y a point à craindre qu'ils s'unissent pour former une rébellion. Le sang des *Georgiens* s'est fort répandu dans la *Perse*, non seulement à cause que les plus belles femmes en viennent, & que chacun en veut avoir, mais parce qu'*Abas le Grand*, & ses Successeurs,

seurs, ont pris plaisir à mettre les *Georgiens* dans les Emplois; & que depuis qu'ils ont conquis la *Georgie*, ils en ont tiré une infinité de gens, qu'ils ont si bien avancez qu'à présent la plûpart des Charges sont dans la main de gens originaires de la *Georgie*.

J'observerai sur le nom d'*Esclave* que ces *Troupes* portent, que c'est un nom dont on se fait honneur en *Perse*, & que c'est proprement un titre. *Rayet*, qui est le terme qui signifie *sujet*, est au contraire un terme bas, qu'on ne dit que des *Païsans*, & de gens qui sont encore moins qu'eux. On dit *Coulomcha*, un *Esclave du Roi*, comme on dit en *France* un *Marquis*; & c'est parce que tous ces *Esclaves* du Roi sont poussez dans les Emplois. Ces *Troupes d'Esclaves* sont la même Fondation que celle des *Enfans de Tribut*, en *Turquie*; mais ces *Esclaves* ne sont, ni en si grand nombre, ni élevez en commun, ni si bien. Le *Roi* n'en a guères que mille ou douze cens, qu'on distribue chez ses principaux *Ministres*, chez les grands Officiers de guerre, & parmi les ouvriers du *Palais*, chacun étant appliqué à des emplois differens, selon sa capacité & son genie. Ils portent la qualité de *Tabouna*, c'est-à-dire *serviteur*, on dit tel, *Esclave du Roi*, & *serviteur* d'un tel Seigneur. A mesure qu'ils viennent en âge, on les tire de service, ou d'apprentissage, pour les mettre en des emplois selon leur capacité; & on met de nouveaux venus en leur place. •

Outre ces *Corps*, il y en a deux autres, qui sont beaucoup plus petits, l'un fort ancien, qui est celui des *Souphys*, ordonnez à la Garde de la personne du *Roi*, institué par *Cbeic Se-pby*.

phy. Ce Corps n'est que de *deux cens hommes*, qui portent le bonnet de *Sophy* en tête, & pour armes, le sabre, le poignard, & une hache qu'ils portent sur l'épaule.

Le second Corps s'appelle les *Ziezairi*. Il est de *six cens hommes* tous grands, bienfaits, jeunes, & vigoureux, institué l'an 1654. par *Abas second* pour la *Garde* de sa personne. Le *Roi de Perse* n'avoit point avant ce tems-là de *Gardes*, ni quand il sortoit, ni au dedans de son *Palais*. Ceux-ci furent établis à l'occasion d'une querelle entre le *Grand-Vizir*, & le *Président du Divan*, lesquels ayant entrepris de se ruiner reciproquement, le *Grand-Vizir* fit lever ce *Régiment* en secret, & un jour qu'il savoit que le *Roi* devoit sortir, il le posa en haye aux avenues du *Palais*. Le *Roi*, qui étoit encore assez jeune, fut fort surpris de voir ces nouvelles *Troupes*, il demanda ce que c'étoit, & pourquoi elles étoient posées en cet endroit. Le *Grand Vizir* lui répondit qu'il l'avoit fait pour assurer sa personne sacrée contre les perfides machinations du *Divan begui*, de qui tout étoit à craindre, sans exception. Ce *Régiment* a subsisté depuis; & c'est l'honneur des *Troupes de Perse*. Ils portent des bonnets de drap en pointe, semblables à des capuchons, de larges ceintures de drap rouge, garnies de plaques d'argent, dans la doublure desquelles ils serrent leur petit pécule, & ce qu'ils ont de plus précieux. Leurs armes consistent en un mousquet, dont le Canon est d'un calibre bien plus gros que les Mousquets des autres *Fantassins*. Le canon tient au fût par des bandes d'argent; & leur sabre, & leur poignard, en sont aussi gar-

nis, de même que leur boîte à poudre. Lors qu'ils sont en haye, ils n'ont pas le mousquet sur l'épaule, mais appuyé en terre sur la croise, ayant à la bouche du canon une petite banderole, comme celle qu'on met sur les pains-benits, dans l'Eglise Romaine. Quand ils marchent autour du *Roi*, ils portent le mousquet sur l'épaule, avec cette banderole aussi au bout. On leur donne ces belles armes en entrant au service. Le Corps de *Ziezairi* est sous le Commandement du *Colonel Général des Mousquetaires*. Il y en a toujours un petit détachement en garde à la porte du *Palais des Femmes*; à cause de quoi on appelle aussi ce Corps, *Kéchiitchis*, c'est-à-dire, *Gardes du Palais*. On comprend toutes les *Troupes de Perse* sous ces deux noms, *Coul*, *Cortchi*, c'est-à-dire, *Esclaves & Pastres*, par où l'on entend les *vieilles & les nouvelles Troupes*. On use de ces termes lors qu'on convoque généralement tous ceux, qui par quelque titre que ce soit, sont obligés de porter les armes, de même que nous disons *Ban*, & *Arrière-Ban*. Ces quatre *Corps de Troupes* du *Roi* ont leur solde en argent, assignée d'ordinaire sur le *Domaine*, ou sur les revenus du *Roi*. La paye d'un *Coular* est de huit à neuf *Tomans*, qui fait trois à quatre cents livres. Celle des *Mousquetaires* est de la moitié. On donne les armes aux *Troupes*, & comme ce sont des armes de choix, faites aux ateliers du *Roi*, elles ont toutes la marque de l'atelier, & une autre marque qui empêche que les Soldats ne les puissent changer; mais on ne leur donne point d'habits, chacun s'habille comme il lui plaît; ce qui vient, à mon avis, de ce qu'en

Per-

Perse, ni dans tout l'*Orient*, on n'a point l'usage des livrées.

J'ai vû abolir sous le règne d'*Abas second* un *Corps de Troupes*, qui étoit encore fort considérable; c'est celui de l'*Artillerie*, qui du tems de son ayeul, *Abas le Grand*, étoit de douze mille hommes. On appelloit son Chef, *Topchi bachi*, c'est-à-dire, *Chef des Canoniers*. Ce *Corps* alla toujours en diminuant, depuis la perte de *Babylone*; & le Chef, qui étoit un vieux Seigneur de grand courage, & d'une honnête reputation, nommé *Hossein couli Can*, étant mort l'an 1655. de nôtre compte, sans laisser aucuns enfans, on n'a donné sa charge à aucun autre.

Les *Troupes* sont commandées par des *Officiers*, qui prennent leur nom du nombre de gens sur qui ils sont préposez, les Colonels sont nommez Chefs de mille hommes, les Capitaines Chefs de cent hommes, les Sergens Chefs de dix hommes: ils disent en *Persan*, *min bachy*: *yuz bachy*: *on bachy*.

L'*Armée Persane* a été bonne & bien entretenue jusqu'à la fin du règne d'*Abas le Grand*. On assure qu'elle étoit forte à sa mort de six vingt mille hommes effectifs; & c'est ce que j'ai souvent ouï dire à plusieurs Seigneurs *Persans*, qui s'en souvenoient fort bien. Les trois *Corps* de *Troupes* du Roi faisoient cinquante mille hommes. Les *Troupes des Provinces*, soixante dix mille hommes, sans compter la *Maison du Roi*, qui alloit bien à dix mille hommes. Cette grosse armée diminua beaucoup sous le règne suivant, & elle déperit encore davantage sous le règne d'*Abas second*. Ce Prince voulut faire une revue générale en 1666. mais il re-

connut que les mêmes armes, les mêmes chevaux, & les mêmes hommes aussi, repassoient dix à douze fois devant lui, ce qui l'obligea d'y mettre ordre; & comme l'esprit de la guerre lui étoit venu, il auroit rétabli l'armée, s'il eût vécu plus long-tems. Les incursions qui survinrent les années suivantes sous son fils *Soliman*, fit qu'on y travailla encore au commencement de son règne; mais ces incursions ayant bien-tôt cessé, les *Soldats* sont tout-à-fait retombés dans leur première mollesse. Ce n'est pas que le Roi & l'*Etat* ne payent l'armée tout de même que durant la guerre; mais, c'est que les *Soldats*, qui n'ont jamais fait ce métier, & qui ne s'imaginent pas que de leur vie il se trouve occasion de le faire, reçoivent cette paie comme une gratification pour laquelle on n'est pas obligé de servir; & moyennant un petit présent aux *Commissaires* qui ont l'inspection sur eux, on les souffre tels qu'ils sont, & tels qu'ils veulent être.

On enrôle les Enfans, dès l'âge de deux ans. On les couche d'abord sur l'état pour *deux Toman* par an, qui est vingt deux livres dix sols; & cela va en augmentant d'une année à l'autre. Quand on veut entrer au service, on se fait présenter au *Général*, qui donne les places vacantes; mais s'il n'y en a point, il faut être présenté au *Roi*, qui crée une paye exprès, & elle dure à perpétuité pour soi, & pour ses descendans; ce qui éclaircit l'observation que j'ai faite ci-dessus, que les *Corps* sont toujours complets; car dès qu'un *Soldat* meurt, un de ses Parens entre en sa place, pour avoir sa paye, & par dessus cela, le *Roi* crée, de tems à autre, de nouvelles pla-

places. Le luxe est la principale cause de la destruction des *Troupes Persanes* ; car bien qu'on ne donne aux *Cavaliers* qu'environ quatre cens livres de paye , ils en dépensent le double en habits seulement.

Il ne faut pas s'imaginer que la *Discipline Militaire* soit observée parmi ces *Troupes Persanes* , comme elle l'est dans nos Païs : car faction , sentinelle , corps de garde , exercice , évolutions , tout cela , & presque tout ce qu'il y a de plus recommandable dans ce grand art de la guerre , est inconnu en *Orient*. Les *Soldats* demeurent chacun chez soi , & quand on en fait la revue , ce qui arrive seulement tous les six mois , ou tous les ans , on les mande au rendez-vous , où chacun se trouve avec ses armes & son cheval. On les fait passer un à un devant un *Commissaire* , en faisant voir leurs armes pièce à pièce , & puis ils s'en retournent chez eux : ainsi , tout l'exercice Militaire de ces *Troupes Persanes* durant la Paix , consiste à passer en revue , comme je l'ai dit. Il se fait tous les trois ans une revue générale en chaque *Province*.

Ces Peuples font la guerre en voltigeant autour de l'Ennemi , en se jettant inopinément par Troupes sur ses Quartiers , en lui enlevant les vivres , en lui coupant les eaux , & quand il est bien fatigué ils se jettent dessus. Mais si l'Ennemi leur fait tête , ils fuient , & retournent après sur les plus avancez , & les combattent. C'est ce que les *Histoires* rapportent des *Parthes* , qu'ils ne combattent qu'en fuyant , & qu'ils tirent leurs fleches par dessus l'épaule. Ce n'est pourtant que contre les *Turcs* , que les *Persans* combattent ainsi , &

contre les *petits Tartares* ; car ils sont plus résolus contre les *Indiens*. Les *Armées en Perse* ne savent ce que c'est que de camper dans des camps retranchés. Leur retranchement est, ou une montagne, ou un passage couvert, ou un long défilé. Pour les sièges, leur art est de les avancer par tranchées, & de prendre la place par mines. Je croi qu'il n'y a pas de Peuple au monde qui sache mieux miner & faire des chemins sous terre. La ville d'*Irvan*, capitale d'*Arménie*, que les *Turcs* avoient prise sur les *Persans*, après la mort d'*Abas le Grand*, fut reprise ainsi sur eux à la sape. La ville en fort peu de tems se trouva toute minée.

Quand on mène les *Troupes à la Guerre*, il faut qu'elles se pourvoient de vivres. On ne leur en donne point, ni aucune autre assistance. On ne les fournit que de munitions de guerre, comme poudre, mèche, & armes. Il n'y a point de vivandiers entretenus dans les armées, mais il n'y manque pourtant jamais rien, parce qu'on a soin d'y faire aller volontairement une infinité de vivandiers qui vendent tous les jours dans le Camp toute sorte de denrées.

Lors que les *Persans* sont à la veille de quelque grande invasion, leur methode est d'enlever tout le peuple qui se trouve sur la frontiere menacée, & de faire le dégât eux-mêmes, d'une si étrange maniere, que l'ennemi n'y trouve pas un brin d'herbe, pour ainsi dire: les Païsans enferment auparavant leurs grains, leurs fruits, leur fourage, & la plupart de leurs ustenciles, dans des fosses écartées, & qu'ils savent si bien couvrir, qu'il est im-

impossible de les reconnoître. Comme l'air du País est sec, tout cela se conserve fort bien un an & plus dans la terre : c'est même-là leur maniere ordinaire de garder les grains. Le dégât se fait si entierement, que non seulement on brûle tout, mais qu'on déracine même les arbres, & qu'on détourne les ruisseaux & les fleuves. L'armée aiant ainsi ruiné un país à huit journées d'espace, elle se campe en deçà, divisée en divers petits Corps sur les passages de l'Ennemi, & épie l'occasion de ruiner ses partis. Ces petits Corps tombent de nuit sur le *Camp ennemi* tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & tachent ainsi à le deffaire, & s'il arrive qu'il avance malgré tous ces obstacles, l'armée se retire toujours au dedans du País, en chassant le peuple devant elle, & faisant le dégât tel que je le dis. C'est ainsi que les *Persans* ont détruit les plus grandes armées des *Turcs*. Lors que l'Ennemi s'est retiré, les Païsans retournent incontinent chacun chez soi. J'ai vû une de ces desolations de Campagne en 1665. & 1666. que l'armée *Turquesque* fut à la prise de *Basra*, ville à l'embouchure des fleuves de *Tygre* & d'*Euphrate*, dans le *Golphe Persique*. Dès que l'armée fut proche, & que le *Souverain*, nommé *Hossein Pacha* n'eut plus d'esperance d'éloigner la perte de son País, il fit publier qu'on eût à se retirer dans trois jours de tems hors de la ville Capitale, & à tout emporter, parce qu'il y mettroit le feu, ce qu'il executa selon sa proclamation, en reduisant la ville en cendres, & se retirant en *Perse* avec le Peuple du País, qui au bout de six mois retourna sur le lieu & se mit sous la protec-

tion du *Tars*, comme il étoit auparavant sous celle de *Houssein Pacha*. Les *Persans* fondent cette étrange Politique sur ce dilemme; ou l'ennemi vient en grand nombre, ou il vient en petit nombre. S'il vient en grand nombre, il faut qu'il perisse faute de vivres & de fourrage; car on n'en sauroit porter pour long-tems pour une grande armée; s'il vient en petit nombre, nous le battons, & le détruisons entièrement.

Les *Persans* se servent adroitement de l'Arc & du Mousquet pour tirer plus sûrement du Mousquet, ils attachent au fût, à un pied du bout, une fourchette de buis, de deux pieds & demi de long, recourbée en dehors, qui va en s'élargissant jusqu'aux bouts, & qui tourne sur un pivot. Quand ils veulent tirer, ils abaissent vers la terre cette fourchette, sur laquelle le Mousquet se trouve élevé de terre de quelques vingt pointes, & de cette manière ils tirent leur coup.

Leurs *Enseignes* sont coupées en pointes, comme nos *Guidons*, & faites de toutes couleurs, & de toutes sortes de riches étoffes. Ils n'ont point d'autres *Enseignes*, tant pour la Cavalerie, que pour l'Infanterie. Ils y mettent pour mot & comme pour devise, ou leur *Confession de foi*, ou quelque passage de l'*Alcoran*, ou le sabre à deux pointes d'*Aly*, ou un *Lion*, avec un *Soleil* levant sur son dos. Un des principaux *Offices Militaires* de la Perse est celui de *Grand-Enseigne*, qu'ils appellent *Ahemdar bachi*, c'est-à-dire, *Chef des Porte-enseignes*.

Jusqu'au regne précédent il y a eu un Généralissime en Perse portant le nom de *Sepé*
Sa-

Salaar. Celui qui avoit cette charge, étoit d'ordinaire *Can*, ou *Gouverneur de la Médie*. Mais dans ce siècle pacifique, on a aboli cette grande charge. Lors qu'il survient quelque occasion de faire la guerre, on crée un *Serdar*, qui est *Généralissime* durant la guerre, mais il n'exerce la charge que lors qu'il est présent à l'armée, & encore ne le fait il que dans le *Corps* où il se trouve. Il y a ceci d'admirable dans le *Gouvernement Militaire de Perse*, que les soldats ont une bonne solde, & qu'elle ne passe point par les mains des *Officiers*; car soit les *Generaux*, soit les *Officiers* principaux, ou les subalternes, soit les *Soldats*, *Cavaliers* & *Fantassins*, chacun reçoit sa paye également par une assignation particulière que donne la *Chambre des Comptes* sans passer par les mains de payeurs de l'armée, ou par celles des *Officiers*. La paye des *Officiers* est grosse. Celle des *Generaux des Mousquetaires* & des *Conlar*, qui est la *Cavalerie nouvelle*, ont mille *tomans* de paye chacun, ce font quinze mille écus; mais comme cette paye est assignée sur des Terres qui ont été évaluées fort bas, il arrive que leur paye monte à quatre fois davantage.

La seconde fois que je retournai en *Perse*, qui étoit l'an 1673. je trouvai que l'on faisoit une revue generale par tout le *Royaume* par des *Commissaires Députés* dans les *Provinces*. Un d'eux, qui étoit fort de mes amis, homme curieux & savant, me disoit: nous avons une belle armée pour les revues, mais nous n'avons qu'une méchante armée pour la guerre. Il vouloit dire que les *Troupes* n'avoient point l'air de *Soldats*. Il ajoûtoit que les *Troupes* payées

D 5

payées dans les *Provinces*, & par le *Roi* montoient à quatre vint mille hommes, & que la *Maison du Roi* en faisoit dix mille dans le besoin. Ce que j'ai vû de toute l'armée c'est seulement la *Maison du Roi*, & les *Troupes* de la frontiere du côté du *Turc*, qui me paroïssent toutes fort bonnes. Celles du *Gouverneur de Chaldée*, dont la residence est à *Kirmoncha*, Pais proche de l'*Arabie*, vers *Babylone*, montoient à six mille hommes, dont mille étoient sous un *Colonel* tout au bord de la frontiere. Celles du *Gouverneur d'Armenie* montoient à environ cinq mille hommes, & celles du *Gouverneur de Georgie* à pareil nombre. Comme ces *Troupes* sont tenues en action beaucoup plus que les autres, tant par diverses corvées que par les courses des *Peuples Voisins*, par exemple du côté de *Chaldée*, que les *Arabes* se jettent sur la frontiere avec des *Bandes* de cinq à six cents hommes à la fois, il n'est pas possible qu'elles ne soient bonnes & bien aguerries. Du côté de *Corasson*, qui est l'ancienne *Bactriane*, il y a jusqu'à huit mille hommes pour garder la frontiere contre les courses des *Tartares*; & de plus, il y a l'armée de *Candabar* aux Frontieres septentrionales de l'*Inde*, qu'on dit forte aussi de huit mille hommes. C'est là ce qu'il y a de *Troupes* en *Perse*, sur lesquelles on puisse compter. Les autres frontieres n'ont point d'hommes agueris, comme toute la côte du *Golphe Persique*, la frontiere vers le fleuve d'*Indus*, & les bords de la *Mer Caspienne*; ce qui s'est vû trop funestement pour eux l'an 1667. qu'une troupe de *Cosaques*, qui n'alloit pas à douze cents hommes, ravagea cette côte avec tant de facilité, &

avec

avec si peu d'opposition , qu'ils s'arrêtoient des deux & trois jours à piller de bonnes villes.

Le *Commissaire* , dont j'ai parlé ci-dessus , me disoit sur ce sujet , que la destruction de l'armée *Perse* venoit entr'autres causes de la sotte superstition de la Cour pour l'*Astrologie Judiciaire*. Les *Astrologues* , me disoit-il , sont des gens que leur profession rend timides & sans cœur. Ils savent qu'à la guerre il faut consulter l'occasion , & non pas leurs *Almanachs* , sans quoi la fortune ne manque pas de démentir leurs heureux pronostics. De plus , ils ne se soucient que de leurs aises & que d'amasser de grands biens , ainsi , ils dissuadent de la guerre tant qu'ils peuvent. Leurs prédictions portent toujours que la guerre aura de mauvais succès ; & c'est ce que les femmes & les Eunuques insinuent aussi de tout leur pouvoir , haïssant par dessus tout les entreprises militaires , par la crainte qu'ils ont que quelqu'un des hazards de la guerre ne leur enleve leur *Prince* , dont la perte les priveroit de bien & de joye pour jamais.

C'est là l'état auquel étoit l'armée de *Perse* à mon départ , l'an 1677. Le luxe qui y regne achevera de la ruiner ; car d'un côté leur paye qui n'est que d'environ deux cens cinquante francs pour un soldat , & d'environ quatre cens francs pour un Cavalier , est diminuée d'un quart par les friponneries de ceux qui gouvernent les Finances ; & de l'autre la dépense qu'il faut faire pour subsister , & pour paroître , va toujours en croissant. Cela fait , que depuis quelques années , les hommes de

merite, Soldats & Officiers, se mettent à desertter, cherchant parti ailleurs, ou abandonnant le métier, en contrefaisant les invalides ; ce qui leur est facile de faire, les Troupes ne logeant point par Compagnies en des Quartiers, comme je l'ai dit ; & au lieu d'élever leurs enfans dans le service, & de les y faire enrroller, ils en font des gens de métier. La Cour, d'où l'esprit de la guerre s'est envolé, pour ainsi dire, & que le luxe & la débauche pervertissent, regarde cette desertion comme un gain, croyant sauver une dépense superflue & ne se souciant presque plus d'avoir des Soldats. On peut juger de là, si c'est le moyen de former de grands Capitaines. Ces vieux Braves *Persans* sont tous peris, & il ne s'en élève point d'autres à la place, sous un Roi qui ne se signale qu'à boire par excès, & à faire ensuite des outrages, & des indignitez, à ceux de sa Cour, qui ne veulent pas se laisser entrainer dans ces excès, ni le flatter, ou lui applaudir.

La *Perse* n'a nulles forces maritimes, quoi qu'elle soit comme flanquée de deux grandes mers, & que du côté de la *Mer Persique*, qui est une des riches & des fécondes mers de l'Univers la Côte soit de plus de trois cens lieues. Le Roi n'a pas un bateau à lui sur ces mers-là, ni pas un seul Officier de Marine, que je sache ; & cependant, j'ai été d'un bout à l'autre sur l'une & sur l'autre mer. On a commencé, il y a quinze à vint ans, d'équiper des barques sur la *Mer Caspienne*, pour s'opposer aux *Cosaques* ; mais cela ne merite nullement de porter le nom de flotte, ni d'Escadre ; car dès que le danger est passé, on démonte la
flotte

flotte & les barques, & l'on congédie les gens de mer qui ne sont que des Pêcheurs louez par mois. Les *Persans* n'ont point le genie de la Navigation : leurs voyages de mer se font tous sur la *Mer Caspienne*, où ils sont seuls à naviger, sans qu'aucune autre nation s'en mêle, mais sur le *Golphe Persique*, ils n'élevent point de matelôts. Les vaisseaux qui en font le commerce sont ou *Europeans*, ou *Indiens*, ou *Arabes*. Les barques qui font le trajet de *Perse* en *Arabie* sont aussi *Arabes*; & il n'y a d'autres bâtimens *Persans*, que les bateaux qui servent à charger & à décharger les navires. C'est la raison pour laquelle les *Portugais* ont tenu avec si peu de forces l'Empire du *Golphe Persique* durant plusieurs années, lequel ils n'ont perdu que par les *Anglois* & par les *Hollandais*, qui détruisirent la puissance *Portugaise* en cette mer-là, pour en partager entr'eux la dépouille. Je trouve deux raisons principales pourquoi la *Perse* n'a nulles forces sur mer. La premiere, est le manque de ports en bon air, & en bon pais. Ses Côtes de mer en général sont en des Pais où l'air est mauvais; si non en tout tems, du moins durant l'été, que les Chaleurs les rendent inhabitables, jusques-là que la plûpart du monde s'en retire. Même les Côtes qui ont les meilleurs Ports, sont dans l'air le plus mauvais. La seconde raison, c'est que tous les ports de *Perse* ne sont proprement que des rades. Ce Royaume n'a point de havres où l'on puisse mettre en sureté les vaisseaux. Les *Portugais* tenoient la Côte *Persane* sous le joug, par le moyen des retraites qu'ils avoient dans l'*Arabie heureuse*. Il faut observer aussi

que les *Persans* ne se soucient point du Commerce de mer, disant qu'ils ont le commerce par terre avec les *Indes*. Il est vrai que cette voye est beaucoup plus courte pour eux, mais en échange elle est de fort grande dépense, & si l'on prend garde aux richesses immenses qui se sont amassées dans leur País depuis leur commerce avec les *Indiens*, par la voye de la mer, on trouvera qu'il n'y a que leur mole paresse jointe à une excessive vanité qui les fasse parler de cette maniere.

Les Barques de la *Mer Caspienne*, sont fortes. Elles sont faites de bois, & de fer, à cause que cette mer est orageuse & rude, & parce qu'ils ont là le bois & le fer dans la plus grande abondance, mais elles sont pesantes & mal bâties, faute de bons Charpentiers, & mal enmatées, faute de connoissance de la Navigation. Les Barques du *sein Persique*, au contraire sont très-legeres, & sans fer. On n'y met pas un seul clou; & c'est par cette raison, à mon avis, qu'on fait si peu d'usage de fer, & qu'il y a si peu de forgerons tout le long du Golphe, où l'on manque aussi de bois pour bâtir de grandes barques. Les Charpentiers joignent les aix ensemble par une couture de cordes, faites d'une maniere de chanvre, qui se tire du *Cocos*, que nous appellons la *noix d'Inde*, avec quoi ces barques ne laissent pas d'être assez fortes, & de resister à la mer dans leurs plus longs voyages, qui sont d'un bout du Golphe à l'autre, & de *Perse* en *Arabie*, & jusqu'au fleuve *Indus*. La couture des aix est si juste, & si serrée, que ces bâtimens se passent de goudron, & ne font point eau. La premiere fois que je fus dans ces

ces Barques, j'avois un bon gros matelot, qui me dit fort plaifamment un matin, *Seigneur, il faut aller à terre recoudre le navire ; il a le ventre tout déconfu.* On dit communement que les *Indiens* bâtiffent avec l'arbre qui porte cette noix-là un vaisseau tout entier, & le mettent en mer. Je ne fai ce qui en est, n'ayant rien vû de semblable en aucune part, & le bois de ce noyer me paroiffant trop poreux, trop leger, & trop étroit, pour en faire des planches propres pour le bâtiment d'un vaisseau. Mais je conçois bien que cela se pourroit faire avec un autre arbre ; car dans ces Barques *Persanes* tout est de bois. Les cordages en font, comme je le dis ; & l'on en fait les voiles, qui paroiffent comme de très-fines nattes. Leurs rames ne font pas tout d'une pièce, comme chez nous ; mais elles font faites d'une perche, avec un aileron de deux pîeds de long, en forme de cœur, attaché au bout, ou cousu, comme le reste, avec cette ficelle de noyer. Ce qui m'a fort plû dans leur Navigation sur l'une & sur l'autre mer, c'est que tout l'équipage est plein non seulement d'honneteté, mais de dévotion à leur maniere. Ils ont toujours à la bouche le nom de *Dieu*, & les noms des Prophetes, en les reclamant ; & ils se traitent les uns les autres avec beaucoup de civilité & d'humanité. Les Patrons de leurs Barques s'appellent *Reys*, terme *Arabe*, qui signifie *Prince*, & aussi le *Grand*. C'étoit le nom que portoit autrefois le Souverain Sacrificateur des *Samaritains*. Ce titre est encore aujourd'hui fort distingué & fort éminent en *Turquie*, où le Grand Chancelier est appelé *Reys-quitab*, c'est-

c'est-à-dire *Prince des livres* ; mais en *Perse*, c'est un titre bas , que l'on ne donne qu'aux Baillifs de Village , & à ces Patrons de Barques.

CHAPITRE V.

Des Charges.

LEs *Persans* ; comme autrefois les *Romains*, sont élevez indifferemment à toutes sortes de charges de l'épée , & de la plume , & employez ensuite indifferemment au Gouvernement tant Civil & Politique , que Militaire ou Ecclesiastique. On prend des Grands-Vizirs parmi les Docteurs de la Loi , & j'en ai vu un qui étoit auparavant Cedre, ou Pontife. On en prend aussi parmi les Généraux d'armée , & parmi les Gouverneurs de Province. Celui qui étoit en charge lors que je quittai ce Pais-là , étoit actuellement Gouverneur de *Chaldée* , quand on l'appella au premier Ministère. Il en est de même des petites charges : On observe toutefois ordinairement de ne mettre les charges Ecclesiastiques & Civiles , que dans les mains des anciens *Persans* , au lieu que les autres sont plus communement données aux gens originaires de *Georgie* , & des Pais voisins , qu'on appelle les *Esclaves du Roi*.

Le Roi est le Maître des Charges & des Gouvernemens sans exception , & il les donne à qui il veut ; ce qu'il fait d'ordinaire sans aucune considération de la naissance , à laquelle les *Persans* n'ont point d'égard. Cependant il observe là-dessus les réglemens établis par

par ses ancêtres, & les Contracés qu'ils ont faits avec quelques Païs, ne mettant point dans les Emplois de gens qui en soient exclus par ces Contracés. Par exemple, les Gouvernemens de *Loureston*, & de *Georgie*, ne peuvent être donnez qu'à des gens originaires du Païs : les charges de Grand-Vizir, & de Général des *Courtches*, ne peuvent être mises que dans les mains d'anciens Persans, & le Gouvernement de la ville d'*Ispahan* doit toujours être dans les mains d'un fils du Gouverneur de *Georgie*, & né en *Georgie*.

Les Charges se briguent & s'achettent là, comme ailleurs, par des presens secrets, mais le trafic n'en est pas autrement permis ; parce que les charges sont regardées comme des offices, & non comme des benefices. Elles sont héréditaires, & cependant, c'est un grand bonheur de jouir de son emploi jusqu'à la mort, parce que les Favoris, & les Ministres, pour avancer leurs creatures dans les emplois, en mettent dehors le plutôt qu'ils peuvent ceux qui les possèdent. Avec tout cela, j'ai vu deux grands Seigneurs en Perse qui tenoient leurs charges de pere en fils depuis deux cens ans. Lors qu'un fils, qui est en bas âge, est mis à la place de son pere, soit que le pere monte à une plus haute charge, ou qu'il meure, le Roi nomme quelque homme d'âge sage & habile pour être le Tuteur du jeune Officier, & pour exercer la charge, & regir conjointement avec lui, jusqu'à ce qu'il ait acquis l'âge qu'il faut pour l'exercer lui seul.

La maniere d'être investi des grandes charges est telle. On en fait expedier la commission sur un papier long de deux à trois pieds,
écrit

écrit en des caractères fort beaux, mêlez d'or & de couleurs, qu'on envoie dans un sac de brocard d'or à l'Officier nommé, avec le *Ca-lat*, dont j'ai parlé ailleurs, qui est un habit magnifique, depuis la tête jusqu'aux pieds; & si c'est une charge d'épée, on y joint un sabre, & un poignard, garni de pierreries. Le nouvel Officier va au Palais revêtu de cet habit Royal, la première fois que le Roi y tient sa séance, il y fait l'adoration accoutumée, qui est de se mettre à genoux aux pieds du Roi, à quelques pas de distance, & se prosterner trois fois la tête en terre, puis il se leve & va prendre sa séance selon le rang de sa nouvelle dignité. Quand il s'agit de faire un premier Ministre, le Roi lui envoie de plus une écritoire d'or, garnie de pierreries, longue de sept à huit pouces, & large d'un pouce & demi, laquelle il passe dans sa ceinture.

Quand au contraire on disgracie ce Ministre, on lui envoie demander le seau dont il contrescelloit les expéditions. On fait la même chose à l'égard du *Nazir*, ou grand Surintendant, & de tous les Ministres, qu'on appelle *Sabeb calam*, & *Sabeb bokkam*. *Sabeb calam* signifie *Seigneur de plume*, par où l'on entend les Officiers que nous appelons gens de Robe, comme sont nos Présidens à Mortier. *Sabeb bokkam* signifie Maître de seau, par où sont entendus les Ministres, dont le seau (qui dans l'Orient tient lieu de signature) est nécessaire pour le Gouvernement de l'Etat, & pour disposer du bien du Roi. A l'égard des autres grandes charges, on les ôte de cette manière. Un Officier vient dire,
Sei-

Seigneur, le Roi vous mande que vous êtes passé.
 Alors il faut demeurer chez soi patiemment, se tenant enfermé dans son Serrail, sans se montrer, ou que fort rarement, jusqu'à ce que le Roi envoie un message de grace & de bienveillance, ce qui se fait d'ordinaire cinq ou six jours après; car au bout de ce tems-là, un des amis du disgracié, ou le premier Ministre, prie pour lui, & le Roi répond toujours en décidant de son sort. Quelquefois on trouve que le disgracié merite encore plus qu'une simple disgrâce; & en ce cas-là, ou l'on le relegue, ou l'on envoie lui fendre le ventre, ou lui couper la tête. Mais au contraire, si l'on veut le traiter favorablement, le Roi lui envoie dire qu'il peut sortir & vaquer à ses affaires, ou bien il lui envoie le *Calat*, ou habit Royal, avec quoi il va au Palais, de la maniere dont je l'ai déjà représenté, & il va se ranger ensuite parmi les aspirans aux emplois. Lors qu'on fait mourir un Grand, ou qu'on l'arrête seulement, on arrête sa famille & ses parens, & l'on saisit leurs biens, lesquels on confisque toujours si ces gens-là sont trouvez coupables; mais s'ils ne le sont pas, on les relache, & on leur rend leur bien en tout, ou en partie, plus ou moins, suivant leur qualité, & suivant leur crédit. La perte des biens est toujours jointe à celle de la vie dans les crimes d'Etat.

La premiere charge du Royaume est celle du premier Ministre, que les *Persans* appellent *Athemadeulet*, terme composé, qui signifie la confiance de l'Empire, & aussi la colonne, & l'appui de l'Empire. *Amad Emad*, ou *mad-car*, on le prononce différemment, venant d'un

d'un verbe qui signifie *s'appuyer, espérer, soutenir*. On fait que les *Orientaux* sont fastueux & magnifiques en grands titres, & qu'ils en sont fort libéraux envers ceux qui les servent. Vous voyez comme ils appellent leur premier Ministre, pour lui faire honneur. Ils appellent par la même raison les Gouverneurs de Province *Reichwe deules*, c'est-à-dire, *les vains de l'Empire*. On donne à ce premier Ministre dans les Requêtes qu'on lui présente, ou en parlant à lui, les qualitez de *Vizir azem*, ou *grand Vizir*. J'ai observé que le mot de *Vizir* signifie *porte-faix*, ou *porte-fardeau*, venant de *Vezar*, mot Arabe, qui signifie *porter, soutenir*, duquel les Espagnols, qui ont adopté tant de mots Arabes, ont fait celui d'*avizar*, & les Anglois celui de *wizard*, pour dire un homme qui donne conseil aux gens simples & non entendus. Le mot d'*azem* veut dire *grand*, ce qui marque que ce Ministre porte le grand fardeau de l'Etat. On lui donne encore l'épithète fastueux d'*Iran medari*, ou *Pole Persan*, & plusieurs autres semblables qualitez. La dignité, l'étendue, la puissance de la charge de Grand Vizir sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en faire un long recit; c'est en un mot, comme un Agent, ou Vicegerent Général du Roi dans toutes les affaires du Roi & du Royaume. Nul acte du Roi, à quelque seau qu'il soit passé, n'est valide qu'avec le contre-scel du Vizir.

Les Empires Mahometans ont en de tout tems des Grands-Vizirs, & n'ont jamais pu s'en passer. Il y en a deux raisons entre les autres: l'une que comme ces Empires étoient fon-

fondez par des peuples guerriers & conquérans, que leur Religion, aussi bien que leur inclination, portoit à la guerre, il étoit nécessaire que lors que le Souverain alloit à des expéditions éloignées, avec une partie de son Pais, pour ainsi dire; car c'est la maniere de l'*Orient* de mener sa famille avec soi quand on va à la guerre; il laissât un Viceroy à sa place, lequel eût la même autorité que le Souverain, tant pour entretenir le repos de l'Etat, que pour mieux prévenir les desordres, ou pour y remédier. La deuxième raison, c'est que les Souverains Mahometans étant élevez dans des Serrails avec des Femmes & des Eunuques, ils sont si peu capables de régner, qu'il faut pour le bien des Peuples, & pour la sûreté de l'Etat, qu'on mette quelqu'un sous eux pour gouverner en leur place. Ainsi, l'on peut dire que les Rois en Perse, & dans le reste de l'*Orient*, sont des Rois pour la montre, & que leurs Grands Vizirs sont comme de vrais Rois pour avoir soin des affaires; & comme ces Rois de l'*Orient* ne songent d'ordinaire qu'aux plaisirs des sens, il est d'autant plus nécessaire qu'il y ait quelqu'un qui pense à la conservation & à la gloire de l'Empire. Ce sont là les principales raisons du pouvoir extrême des Grands Vizirs; & si l'on remonte plus haut que le Mahometisme, & jusques aux premiers tems, on trouvera que les Rois de l'*Orient* avoient tous leurs Grands Vizirs, comme les Rois d'Egypte leur *Joseph*, ceux de l'Assyrie leur *Daniel*. Les Grands Vizirs de Perse ont une excellente prérogative, c'est qu'on les fait mourir rarement. Lors qu'ils tombent dans la disgrâce du Sou-

verain , on les relégué en quelque ville , où ils achevent leurs jours ; mais cette charge est à l'opposite fort difficile à exercer , à cause des secretes cabales & des traverses des Courtisans , & particulièrement des Eunuques & des Femmes du Serrail , qui fort souvent détruisent en une nuit les plus fines trames du Ministre. Après tout , le sort des Grands Vizirs de Perse est beaucoup plus doux que celui des Grands Vizirs de Turquie , en ce qu'on ne les fait pas mourir d'ordinaire , comme je le dis ; mais s'ils ont le malheur d'encourir la disgrâce du Roi , on leur ôte leurs biens , ou partie ; & on les relégué en quelque lieu , & quelquefois on ne fait que leur donner leur logis pour prison , d'où il arrive souvent qu'ils rentrent une autre fois dans les affaires , sur tout lors que l'Etat vient à changer de Maître. Le Grand Vizir a un Contrôleur qui porte le titre de *Nazir* , ou Surveillant , lequel est mis par le Roi , & qui sert à ce Ministre de premier Secrétaire. Les autres grandes charges en ont aussi un de même.

La Charge de *Divan Beghi* , est la seconde charge de l'Etat. C'est le premier Magistrat du Royaume , & le Souverain Chef de la Justice. Ce terme de *Divan Beghi* , signifie *Seigneur du Conseil de justice* ; car *Beg* veut dire *Seigneur* , & *Divan* , un Conseil , un Senat , ou une Assemblée de gens à qui l'administration de la justice est commise. Ce grand Magistrat juge en dernier ressort toutes les causes civiles & criminelles , & comme il n'y a que le Roi au dessus de lui , on ne peut aussi appeler de lui qu'au Roi dans l'administration de la justice. On appelle à lui au contraire de toutes les

Les parties du Royaume, & en quelque lieu qu'il se soit commis un crime notable, il a droit d'évoquer la cause, & de contraindre les parties de venir à son Tribunal. Il tient ses séances d'ordinaire dans son Hôtel, & de tems en tems il les tient au grand Portail du Palais du Roi, soit à Ispahan, soit ailleurs. A Ispahan, il y a au devant du Palais Royal deux grands Pavillons, un de chaque côté, dans l'un desquels le premier Ministre, & dans l'autre le *Divan Beghi*, expédient à certains tems, les affaires de leur ressort. Les Rois de Perse se trouvoient autrefois fort assiduellement aux séances de ce Magistrat suprême, pour examiner ses Jugemens; mais *Sephi* dernier du nom, & son fils *Abas second* négligerent peu à peu cette louable coutume, & je n'ai ni vu, ni ouï dire, que les Rois qui ont régné depuis, se soient jamais donné la peine de s'y trouver.

Après ces deux charges, le rang appartient aux Généraux d'armée. Le premier au Généralissime, s'il y en a; le second au Général des Troupes, qu'on appelle *les Courtchis*; le troisième à celui des Mousquetaires; puis à celui des Esclaves ou *Coular*; puis au Grand Maître de l'Artillerie.

La Charge qui a le rang après, est celle de *Vaka Nuviez*, titre qui signifie l'*Ecrivain des choses qui surviennent*. On l'appelle aussi *Vizir tchap*, c'est-à-dire le *Ministre de la main gauche*, parce qu'il est un second du Vizir, & qu'il agit en son absence. Mais particulièrement c'est l'Inspecteur sur sa conduite, étant établi pour en donner les informations nécessaires. Sa fonction est de rendre compte
 au

au Roi & aux Ministres de tout ce qui arrive de considérable dans l'Empire, d'en tenir registre, & de viser aussi tous les actes Royaux. Il y a des *Vaka Nuvoiez* dans toutes les Provinces. Le Grand *Vaka Nuvoiez* est comme le Chef & le principal de tous les autres, à qui ils adressent leurs Lettres & Mémoires. C'est lui à qui la Cour s'adresse pour savoir comment on doit agir dans toutes les importantes occasions; comment en user avec les Ambassadeurs; quels sont les traités qu'on entretient, ou qu'on a faits avec les Princes, & les Etats alliez. Tous les Etrangers qui viennent pour affaires d'Etat ressortent à son Bureau; & par cette raison il garde leurs Lettres & leurs Mémoires dans le Bureau. Il y enregistre le tems & la cause de leur venue, & celui de leur séjour; le succès de leur Ambassade; & leur expédition. Il reçoit du premier Ministre les Requêtes qu'on présente au Roi sur ce sujet, il les lit au Roi même, & il écrit sa réponse à la marge.

La dernière charge de l'Etat est celle de *Mirab*, c'est-à-dire *Prince des eaux*, qui revient à la charge qu'on appelle en France de Grand Maître des eaux & forêts. Chaque Province a son *Mirab* particulier, qui distribue l'eau des rivières pour abreuver les terres, qui en reçoit les droits, tels que je l'ai marqué, en parlant de l'agriculture.

Ce sont-là les Charges du Royaume, outre les Militaires dont j'ai fait le détail, & les charges Ecclésiastiques & civiles dont je traiterai dans la suite. Je passe à celles de la Maison du Roi.

La première est celle de Surintendant Général

néral de sa Maison, qu'on appelle *Nazir*, terme Arabe, venant de *Nesret*, qui signifie *regard, vue, observation*: ainsi *Nazir*, selon le sens du mot, signifie *surveillant*. C'est donc ce Ministre-là même que nous voyons appelé dans les anciens Auteurs qui ont écrit de la Perse, *le voyant du Roi*, & aussi *les yeux du Roi toujours ouverts*. Le *Nazir* est le premier Ministre ou Officier du Souverain, le Surintendant de ses Finances, le grand Oeconome de son Domaine, de ses revenus, de ses biens meubles & immeubles, de tout ce qui entre dans son trésor, & de tout ce qui en sort. Sa Fonction principale consiste dans une très-particulière inspection sur tout ce qu'on appelle le Domestique du Roi, c'est-à-dire sur les dépenses de sa Maison, sur les Officiers de sa table, & de ses garderobes, sur les gages & sur les Pensions.

Il est le Surintendant de ses Manufactures, de ses ateliers & Galleries, & des ouvrages qu'on y fait, & le Chef de tous les gens qui sont entretenus aux dépens du Prince, soit dans les Sciences, soit aux arts, soit à la Mécanique.

Il a dans son département les affaires des Etrangers qui ne viennent pas pour celles d'Etat; comme par exemple, toutes les affaires des Européens qui négocient en Perse par mer & par terre, & dont les intérêts ne sont que de pur Commerce. Il règle le défray de tous les Ambassadeurs, leur assignant le logement, l'entretien & la dépense; & il prend soin aussi des présens que le Roi ordonne de leur faire. Il casse les bas Officiers du Palais, & remplit leurs places comme bon lui semble; & à l'é-

VOYAGES DE M^r. CHARDIN.

gard de ceux qui sont dans les hautes charges, leurs fortunes dépendent aussi beaucoup de sa faveur, parce que c'est d'ordinaire sur le témoignage qu'il rend que le Roi les reçoit à son service, ou qu'il les en met dehors. C'est aussi sur son rapport que le Roi règle ordinairement les appointemens des plus grands Officiers de sa maison, & les hausse, ou les baisse, car cela n'est jamais fixe en Perse, mais dépend de la faveur. Comme ce Ministre entre avec le Grand Vizir dans les affaires de l'Etat, à cause de l'intérêt du Roi, qui y est toujours mêlé, le Grand Vizir entre aussi avec lui dans les comptes que lui rendent les Intendans des Provinces, les Administrateurs du Domaine, les Commis du Roi, & tous ceux généralement qui manient les biens du Prince dans tout le Royaume; & ces deux Ministres reçoivent ces comptes conjointement l'un avec l'autre. La raison pour laquelle le premier Ministre assiste à la reddition de leurs comptes, c'est le soulagement du Peuple; de peur que les Intendans ne l'écorchent, & ne l'accablent, sous prétexte de tirer les droits du Roi. En un mot, le *Nazir* est, pour ainsi dire, l'esprit qui anime tout ce grand corps de Domestiques & d'Officiers qui composent la Maison du Roi.

Cependant, il ne faut pas croire que ce Ministre puisse disposer de toutes choses comme bon lui semble. Il y a des Officiers auprès de lui, qui étant mis de la main du Roi pour lui aider, & à même tems pour éclairer sa conduite, empêchent qu'il ne fasse rien qui tourne au dommage du Prince. Le premier est son propre Vizir, ou Intendant, dont la char-

charge est principalement de connoître de ce que le Roi doit, & en tenir compte. Le second est nommé *Erbab Tabvil*, qui est un Contrôleur général des dépenses, lequel estime & apprécie tout ce qui se fait, & qui s'achète pour le Roi. *Erbab* est un terme Arabe, qui vient de *Rabi*; mot Hebreu qui signifie *Maître*; & *Tabvil* veut dire *acquisition*, & plus proprement tout bien en coffre; & ce nom se prend pour dire *Seigneur de la mise*, ou *dépense*. Tous les comptes de dépenses qui ne seroient pas autorisez de son sceau, seroient des crimes d'Etat pour le *Nazir*. De plus les biens du Prince sont en divers départemens qui ont chacun leur Intendant & leur Contrôleur particulier. Le premier Ministre, comme je l'ai déjà insinué, est encore par dessus tout cela un Contrôleur du *Nazir* pour les affaires du domaine, comme le *Nazir* est un Contrôleur du premier Ministre pour les affaires de l'Etat. Comme ces deux Ministres sont les premiers & les plus puissans de la Perse, j'ai vû que le feu Roi les entretenoit dans un esprit d'émulation & de jalousie; & que suivant qu'ils étoient plus ou moins habiles ils étendoient leurs droits, & empiétoient sur la charge l'un de l'autre. Durant presque tout le règne de ce Prince, qui étoit *Abas second*, le *Nazir* qui avoit le bonheur d'être aussi son Favori, avoit tant usurpé sur la charge du premier Ministre, que celui qui l'exerçoit, homme à la vérité désintéressé & fort équitable, ne prenoit pas connoissance de la moitié des affaires qui en dépendoient. Enfin, parce qu'il ne sort rien du Trésor que par des assignations contrô-

lées en divers bureaux, & scellées du sceau du Prince & des sceaux du premier Ministre, du *Nazir*, du Chancelier, & des deux principaux Officiers de la Chambre des Comptes, il est aisé de concevoir que la Concussion, la malversation & les autres fraudes ne sont pas si faciles à faire dans le Royaume de Perse à ceux qui ont la Surintendance des biens du Souverain.

Pour garder plus d'ordre dans le dénombrement des charges de la Maison du Roi, il faut mettre ici de suite celles qui sont sous la Jurisdiction du *Nazir*, & du ressort de son Emploi, quoique ces Charges ne soient pas aussi importantes que les autres dont je ferai mention, & même qu'elles ne donnent aucun droit de séance devant le Roi.

Il y a premièrement le *Tuchmal Bachi*, comme on l'appelle en Persan, c'est-à-dire, le *Chef des Intendans de Cuisine*. C'est comme le premier Maître d'Hôtel du Roi de Perse. Il a la Surintendance des Cuisines du Roi, & de tout ce qui en dépend. Sa charge est importante, à cause du grand maniement qui y est attaché. Cet Officier marche à la tête de la viande du Roi, depuis la Cuisine, jusqu'à la table où il la fait servir. Il ne se peut jamais dispenser de ce devoir, même quand le Roi est dans l'appartement des femmes. Il faut qu'il conduise le service jusqu'à la porte du Serrail. Quand le Roi mange en public, ce même Officier fait l'essai des viandes qu'on lui sert. Cet essai se fait en Perse beaucoup plus exactement qu'ailleurs; mais il se fait à l'entrée de la salle, & non proche de la personne du Roi. Le premier Maître d'Hôtel se

se tient debout au milieu de la sale durant tout le repas ; & lors qu'on dessert , il ne manque jamais d'user du droit qu'il a d'enfoncer son couteau à son choix dans l'un des plats qui ont été servis devant le Roi , l'envoyant où il veut. L'exactitude avec laquelle il se conserve ce droit , est un effet de la créance qu'ont les Persans , que leurs Rois ont des dons surnaturels , que ce qu'ils touchent est beni , & que leurs mains influent des vertus particulières , comme celles de la guerison , par exemple , dans les choses bonnes à boire & à manger qu'ils touchent. La plupart des gens de Cour ne sont pas infatuez de cette opinion , mais ils font semblant de l'être , sur tout dans les actions publiques & dans tout ce qui se passe sous les yeux du Souverain.

A propos de ce droit du *Tuckmal Bachi*, il faut remarquer que plusieurs Officiers ont de pareils droits sur la plupart des choses , qui servent à la personne du Roi. Ainsi , son Barbier a de droit les dix habits de deuil qu'il met un chaque jour durant les dix jours de la fête du Martyre de Hossein , qui est une des plus solennelles fêtes de la Religion Persane.

On ne fait la Cuisine qu'une fois le jour pour la Maison du Roi , & pour le Serrail ; mais on la fait deux fois le jour pour sa bouche , ou pour son plat particulier , & pour les femmes grosses du Serrail. Le Roi mange toujours à une table à part , lors qu'il fait manger les Grands de sa Cour avec lui. La dépense de sa bouche est réglée chaque jour , à deux moutons , quatre agneaux , & trente poules , pour son plat de midi , comme on parle en ce Pais-là , & à moitié moins pour son sou-

per, sans conter la menue volaille, le gibier & le poisson. Les Plâts se portent en les desservant aux lieux assignez, & la plupart dans le Serrail.

Secondement, il y a le Chef des garde-napes, nommé en Persan, *Sophrat chi bachi*, qui est le Chef de tous ceux qui ont la charge de mettre la nape. C'est lui-même qui l'étend devant le Roi, soit qu'il mange en public, soit en particulier, en quelque lieu que ce puisse être, excepté dans le Serrail; & puis il se tient près du Roi, jusqu'à ce qu'il se retire. C'est une chose fort remarquable en Perse, où les Fortunes sont si variables, que les Charges d'Intendant des Cuisines, & de Chef des garde-napes, sont depuis long-tems dans une même famille, avec celle de Surintendant général de la Maison du Roi, & de l'une on monte à l'autre. Le grand Surintendant défunt avoit été Chef des garde-napes, puis Surintendant des Cuisines. Le grand Surintendant d'à présent a exercé de même ces deux charges & je l'ai connu lors qu'il exerçoit la dernière.

En troisième lieu, il y a la charge d'*Am-bardar bachi*, c'est-à-dire le Chef des Garde-magazins: car il faut observer que les Provinces fournissent la Maison du Roi, chacune de ce qu'elle produit de plus exquis, qu'on amasse dans des Magazins differens, qui ont tous leur Chef particulier. Ce Chef des Garde-magazins est sous le Commandement du Surintendant des Cuisines, & le grand garde-nape a sous le sien le *Teberektchi bachi*, ou le Chef du pain, le *Zebzitchi bachi*, ou le Chef de ceux qui servent les salades vertes.

Je

Je place en quatrieme lieu les autres Grands Officiers servans pour la bouche du Roi, qui sont immediatement sous le Grand Maître, ou Surintendant, & qui sont au nombre de quatre: Le *Halvatchi bachi*, ou chef des Confituriers, qui a l'Intendance sur tous ceux qui pourvoient la table du Prince, & le Serrail, de confitures sèches & liquides; le *Teherbetchi bachi*, ou chef de ceux qui pourvoient de sorbets & de toutes sortes de syrops & de liqueurs douces, lequel a sous lui le *Turchi chi bachi*, qui est le chef des Magasins de salades d'hiver, de tous les fruits confits au vinaigre & avec le vinaigre & le sucre, & de toutes sortes de liqueurs aigres douces; le *Ghirachi bachi*, ou chef des Officiers commis sur le vin; & le *Tchinikefy tchi bachi*, ou chef de la vaisselle, qui sont commis sur les differens Magasins où l'on garde le vin, & sur tous ceux où l'on garde la vaisselle de Buffet. Cet Officier-là possède un emploi de beaucoup d'autorité & de beaucoup de profit, car il est le Surintendant des maisons où l'on fait & où l'on garde du vin pour la bouche du Roi dans tout le Royaume; & le Directeur de tous ceux qui y sont employez; & comme le vin est défendu par la Religion du Pais, il reçoit de gros presens pour donner le pouvoir d'en faire sous son nom.

Enfin il faut mettre encore sous la Juridiction du Nazir, ou Surintendant de la Maison du Roi, les charges suivantes. L'Intendant de tous les Edifices qui appartiennent au Roi, de ses Palais, de ses Jardins, de ses Maisons de plaisir à la Campagne, & d'une infinité de maisons à la ville. On l'appelle *sahab yeman*

beyoutat ; & on appelle *Serdar* son substitut , ou Lieutenant , qui fait presque tout sous lui. En troisième lieu , le Général des Monnoyes , qu'on appelle *Mayer bachi* , c'est-à-dire *Chef des Essayeurs* , qui est aussi Chef des Orfèvres grossiers ou argentiers dans tout le Royaume. En quatrième lieu , le Chef des Orfèvres metteurs en œuvre , & des Joüalliers , qu'on appelle *Lerguer bachy*. Les Chefs des Metiers qui servent par corvées , c'est-à-dire à certains tems seulement sans en être payez. Enfin les Chefs de tous les ateliers du Roi , chacun separement ; car comme je l'ai déjà observé , le Roi de Perse par une magnificence sans exemple entretient à ses gages , & en titre d'office , des Maîtres en toute sorte de sciences , & des ouvriers & artisans en tous les arts liberaux & mécaniques , qui sont payez , logez , & nouris , toute leur vie , soit qu'on les fasse travailler , soit qu'on ne leur donne rien à faire. Ils sont distribuez dans des ateliers ou galleries différentes , selon leur profession , chacune sous un Directeur particulier , qui est le Chef de tous ceux qui travaillent dans cet art ou dans ce Métier dans tout le Royaume. Ce sont des emplois considérables & lucratifs , comme on le pourra voir dans ce que je vai rapporter des émolumens de la charge de Chef des orfèvres , qui servira d'exemple pour toutes les autres. Il est Intendant de tous les ouvrages de pierreries , & d'or & d'argent , qui se font pour le Roi & des ateliers où l'on y travaille. Il est Chef & Juge de tous les Orfèvres & Joüalliers entretenus par le Roi. Il leur donne les ouvrages à faire , & les reçoit lors qu'ils sont faits.

On

On lui rend compte de tous ceux qui se font
 pour le service du Roi & il y met le prix, de
 même qu'à tout ce qu'on vend de pierrerie
 & d'orfèvrerie dans le Palais Royal. Tous les
 Jouvailiers, & tous les Orfèvres d'Ispahan, &
 tous ceux qui suivent la Cour, sont sous sa
 dépendance. Il a droit de prendre deux pour
 cent sur toute la pierrerie qu'on vend à la
 Cour, & un pour cent sur celle qui se vend
 dans la ville. Mais il est fort mal payé de ce
 droit; car à la Cour il faut qu'il se contente
 de ce qu'on veut lui donner; & à la ville les
 gens font leurs affaires secrètement & à son
 insçu. Ce qui lui vaut le plus, c'est l'impôt
 sur l'or & sur l'argent qu'on transporte hors
 du Royaume, dont il est le receveur. Cet
 impôt est de cinq pour cent; & comme
 le transport de l'or & de l'argent est grand en
 Perse, la recepte de ce droit donne beaucoup
 de profit & beaucoup de crédit à la personne
 qui en a la charge. Le Chef des Orfèvres a
 droit d'entrée au Palais aussi libre que nul
 Grand du Royaume, mais il n'a point le
 grand honneur du Palais, qui consiste à s'as-
 seoir aux assemblées où le Roi se trouve.

Je reviens à la description des grandes char-
 ges de la maison du Roi. La première en
 dignité, après celle de Nazir ou Surintendant
 Général, est celle qu'on appelle *Ichisagasi ba-*
chi. Le mot d'*Ichic* marque la partie ante-
 rieure du Palais, parce qu'on distingue le Pa-
 lais en deux parties, *Ichic* qui est celle-cy, &
Haram qui est le ferrail. Ainsi ce titre en
 François veut dire *Chef des Maîtres de la Cour*,
 & revient à peu près à l'office de Grand Maî-
 tre de la maison du Roi. Il commande à

E 5

tous

tous ceux qui ont des charges, & qui servent au Palais Royal, Portiers, Huissiers, Gardes, Maîtres des Ceremonies, & autres. On trouve dans l'histoire de France, sous le regne de Charles le Chauve, qu'un des principaux Officiers de la Couronne étoit appelé *Caput boſtiariorum*, le Chef des Portiers, (ce qui est le même titre que cet Officier Persan,) & que le frere de la Reine Richilde, femme de Charles le chauve, avoit cet office. Il commande aussi dans l'occasion les *Koroktchis*, qui est un détachement des Mousquetaires, qu'on poste pour garder les avenues des lieux où sont les femmes du Serrail du Roi, lors qu'elles vont en Campagne, ou à la promenade, & pour empêcher d'en approcher. Ce Seigneur fait porter devant lui un gros bâton d'or couvert de pierreries long de cinq pieds, qui est la marque de sa dignité, & quand le Roi sort du Serrail, il prend ce bâton à la main, & se tient toujours debout devant lui, à quelques pas de distance, les yeux continuellement attachez sur le visage du Prince, pour y découvrir sa volonté. Dès que le Roi le regarde il s'avance, & dès qu'il conçoit sa pensée, il met bas son bâton, à l'endroit où il est, & court l'exécuter ou la faire exécuter, & après il revient reprendre son bâton & se remet en faction. Ainsi ce Seigneur n'est point assis dans les assemblées, & dans les fêtes Royales, quoi que sa charge l'élève au dessus de tant d'autres qui y sont assis; mais il ne laisse pas d'y avoir sa place, laquelle par honneur demeure toujours vuide, comme je le dirai dans la suite. Il reçoit d'office toutes les requêtes qu'on presente au Roi, & les lui

lui met entre les mains, & souvent c'est lui qui en fait la lecture, ou le raport, selon l'ordre qui lui en est donné. Un des devoirs de sa charge est de coucher toutes les nuits à la Porte du Palais; mais il est toujours dispensé de cette grande sujétion: On se contente qu'il y vienne poser les Gardes. Il ne faut pas s'imaginer que ces Gardes y soient en faction la nuit comme le jour, de la manière qu'il se pratique dans l'Europe; bien loin de là, ils dorment tous profondement, du soir au matin, & même sans fermer la porte du Palais, n'y sans se soucier qu'un seul homme y veille. Le Grand Maître de la Maison a un Lieutenant, mis par le Roi, qu'on appelle *Petit Chef des Gardes du Palais*, mais à qui le *Grand Chef* de ces Gardes laisse si rarement aucune fonction considérable à faire; qu'on n'entend presque pas parler de lui. Les Grands Officiers d'Etat en Perse ont une application particulière à faire chacun sa Charge, ce qui vient entre les autres raisons, de ce qu'en ce Pais-là l'élevation & l'abaissement; & même les arrests de vie & de mort partent du Trône Royal aussi subitement que la foudre du Ciel, si j'ose ainsi parler, ce qui fait que personne ne veut se mettre au hazard d'en être écrasé, en négligeant sa charge, ou en la donnant à faire à un autre.

Le Grand Maître de la Maison a dix pour cent de droit de tous les presens qu'on fait au Roi, ce qui lui produit un gros revenu, parce que les presens sont sans nombre. Les presens payent quelques uns dix huit pour cent de droit comme ceux de chevaux; d'autres seulement onze pour cent, dont dix sont

E 6 pour

pour le Grand Maître d'Hôtel , & le reste pour les Officiers du lieu, ou du Magasin, où chaque chose est portée, lesquels distribuent entr'eux cette portion, chacun selon son droit. Par exemple, si l'on fait présent d'un cheval au Roi, on en fait l'estimation qu'on couche sur le Registre du Receveur des presens, & d'ordinaire on fait l'estimation juste, pour éviter également de payer beaucoup de droits, ou de trop avilir le present. Dix pour cent sont, comme je dis, pour le Grand Maître de la Maison, & le reste est pour les Officiers de l'Ecurie. Il en est de même des étoffes, des raretez, des bijoux, & de l'argent dont on fait present, mais ce qui est tout aussi vilain, & également surprenant, c'est qu'il faut de même payer les droits des presens que le Roi fait, lesquels droits sont aussi, partie pour le Nazir, ou grand Surintendant, partie pour les Officiers des Magasins, ou des lieux dont les choses sont tirées. Il arrive quelquefois que le Roi fait grace de ces droits-là à des Etrangers, mais c'est fort rarement; & j'ai vû presque tous les Ambassadeurs étrangers obligés à les payer.

Ce Seigneur, dont je décris la charge, n'a point d'inspection dans la partie du Palais qui meine droit de la rue au Serrail, laquelle a un grand Portail séparé, qui n'est pourtant pas à beaucoup près si grand que l'autre, ni proche des entrées du Serrail. Il y a un autre Grand Maître qui y commande, lequel a le même titre. On l'appelle *Grand Maître des Portiers du Serrail*, pour les distinguer; & quoi que celui-ci ne soit pas d'égale dignité, à beaucoup près, il ne laisse pas d'avoir beaucoup

coup d'autorité, & bien du credit, parce qu'à ces avenues du Serrail, où il commande, les Ministres & les gens de qualité viennent faire leur Cour, quand le Roi est au Serrail. Ce grand Portier du Serrail a l'Intendance sur tous ceux qui en gardent les entrées & les avenues, sur tous ceux qu'on employe à exécuter les ordres qui partent du Serrail, & sur tous ceux qui y portent les choses nécessaires. C'est d'ordinaire un homme d'âge, & grave, qu'on met dans cette charge. Il a un Lieutenant sous lui, qu'on appelle aussi *petit Chef des Gardes de la porte du Serrail*.

Je mets ici de suite les offices du Palais les plus importants, qui sont sous la Juridiction du grand Maître de la Maison. Il y a les *Tassaouls*, lesquels sont comme les Huissiers, qui servent à porter les ordres du Roi; & il y a les *Sobet assaouls*, comme qui diroit les Huissiers de délices, ou d'honneur, qui sont des gens de bonne Maison, & d'ordinaire des fils de Seigneurs. Ces Officiers portent le jour de leur fonction, des bâtons peints & dorez. Les Chefs de leurs corps en portent un différent pour être reconnus. Ces Officiers font la fonction de Maîtres des Cérémonies par tout où est le Roi, & y sont garder l'ordre & le silence, selon les occasions, lesquelles néanmoins sont fort rares, chacun étant toujours dans une espee de frayeur devant la personne du Roi, quelque carresse & quelque accueil qu'il fasse. Ils vont prendre les Ambassadeurs à l'entrée du Palais, & les introduisent. Ils font aussi passer devant le Roi leurs présens, & tous les autres qu'on lui envoie. *Les Tassaouls* ont mille livres d'ap-

pointement, & les *Sobet assaouls* deux mille livres, & bouche en cour.

Comme le Grand Maître de la Maison est le Chef de tous ceux qui servent dans le Palais, il faut dire ici quelle est la maniere d'entrer dans les charges du Palais Royal. On s'adresse premierement au Grand Maître, & quand on a son agrément, & la parole d'en être recommandé, on presente sa requête au Roi. Le Grand Maître qui est toujours present prend le papier, en dit la teneur au Roi, & d'ordinaire il y ajoûte les merites & le Caractere du suppliant. Si le Roi en est satisfait, on fait venir le suppliant devant lui, où il se met à genoux, fait trois adorations, & puis se tient à genoux la tête baissée attendant l'ordre de se relever. Si le Roi le trouve à son gré, il fait signe au Grand Maître de le recevoir, lequel le touche trois fois de son bâton sur le dos. C'est-là son entrée au service, dont l'installation ne consiste en autre chose qu'à être mis ainsi publiquement sous la Juridiction du Grand Maître de la Maison. Quand le Roi est retiré, ce Seigneur répond à la requête à la marge, de la maniere que le Roi le lui a commandé; marquant les gages qui sont ordinairement annexez à cette charge, & il rend la requête au nouvel Officier, qui la porte à la Chambre des Comptes, où son nom est inferé dans les registres. Mais s'il n'y a point de gages specifiez sur la requête, comme cela arrive quelquefois, la Chambre lui donne ce qu'il y a communement d'annexé à l'emploi.

La troisième charge de chez le Roi est celle de Grand Ecuyer, qu'on appelle *Mirakour bachi*,

DESCRIPT. DU GOUV. POL. &c. III

bachi, c'est-à-dire, *Chef des Maîtres des Ecuries*. Le Roi a des Haras en plusieurs lieux du Royaume, & il a des Ecuries extraordinaires & de reserve dans toutes les grandes villes, comme à Ispahan, qui est la ville Capitale. Les écuries sont distinguées en trois Classes ou rangs, selon le prix des Chevaux. Dans la première on ne met point de Chevaux qui ne soient estimez soixante Tomans, qui est plus de deux cens cinquante Louis d'or. Dans la deuxième on n'en met point qui ne soient au-dessus de cinquante Louis d'or. Et dans la troisième on met tous ceux qui sont au dessous. Le Roi a de plus, dans toutes les Provinces, des Haras & des Ecuries pour les autres bêtes de charge. Le grand Ecuyer en est le Surintendant Général, & d'un nombre presque infini de gens établis pour en prendre soin. Il a l'Intendance encore sur tous les Equipages; cependant il ne faut pas croire qu'il agisse sans Contrôleur, & en Propriétaire. Il y a un Nazir, ou surveillant des Ecuries, lequel contrescelle toutes ses ordonnances, & il y a un Bureau dont ce surveillant est le Chef, où l'on passe la dépense de l'Ecurie. L'importance de la Charge de Grand Ecuyer consiste dans les Emolumens qui y sont attachez, & qui reviennent à plus de cinquante mille écus, comme on me l'a assuré. Le plus liquide de ces émolumens se tire du droit sur les presens de chevaux qu'on fait au Roi, & de ceux que le Roi fait, qui sont en grand nombre. On paye ce droit selon la qualité des chevaux. Quelquefois on paye dix pistoles pour le droit d'un cheval. De plus, comme le Roi monte ses Officiers,

ses

ses Domestiques, & ses Artisans même, ne refusant jamais de cheval à quiconque lui en demande étant à son service, le grand Ecuyer peut obliger une infinité de gens de toutes conditions, & cela lui apporte beaucoup de profit & à toute sa maison.

Il y a diverses charges sous la direction du Grand Ecuyer, c'est à savoir le *Gelacedar bachi*, c'est-à-dire, le *Chef de ceux qui mènent les chevaux de main*. C'est comme le premier Ecuyer. Il suit toujours le Roi, & chaque jour, dès le matin, il fait mener à la porte du Palais cinq à six chevaux pour la personne du Roi, dont il y en a toujours deux de bridez pendant que les autres sont au ratelier, harnachez & prêts à monter, à la reserve de la bride. Le *Zindar-bachi*, qui est le Chef de ceux qui ont la garde des harnois & des équipages des chevaux. Le *Ozengocourtchi bachi*, le Chef de ceux qui tiennent l'étrier, & c'est comme le sous-Ecuyer. Il marche toujours le premier derrière le Roi, & tout contre. Il y a sous lui dix Ecuyers, ou *Ozengocourtchi chi*, qui ont chacun quinze cens écus de pension, & bouche en cour. Le Grand Ecuyer est aussi le Maître des Valets de pied du Roi, qui sont au nombre de trente.

La quatrième Charge de la Maison du Roi est celle de Grand Veneur, que les Persans appellent *Mirchekar bachi*, c'est-à-dire le *Prince* ou le *Maître de la Chasse*. Le Roi de Perse entretient par tout des Chasseurs en titre d'office; & on dit qu'il y a plus de mille Officiers de la Vénerie dans le Royaume. Ils dépendent de ce grand Officier, lequel est aussi Grand Maître des Forêts, & de tous les autres

tres lieux où l'on va à la chasse. Les équipages de chasse sont grands dans cet Empire-là ; car on y fait la chasse comme en Allemagne. Et quand le Roi va en campagne, le Grand Veneur mène environ cent hommes qui ont la paye réglée. On y mène aussi des Lions, des Unces, des Pantheres, & d'autres bêtes des bois, apprivoisées, dont les gardiens sont pareillement sous le commandement du Grand Veneur. Mais ce qui rend sa charge fort considérable, c'est que le Grand Fauconnier, & le Chef des meutes, en relevent. Le premier s'appelle *Taous cane agasi*, le *Chef de la maison des oiseaux de proye*. Comme le vol de l'oiseau est fort aimé, & fort pratiqué en Perse, la Fauconnerie y est tout-à-fait belle & grande. Cet Officier suit toujours le Roi quand il sort à cheval, conduisant sept à huit chasseurs portant l'oiseau sur le poing. Le Chef des Meutes s'appelle *Segban bachi*, c'est-à-dire, *Chef des Valets des chiens*. C'est ainsi qu'ils appellent ces Chefs ou Capitaines. Les Meutes en Perse ne sont ni si grosses ; ni si belles qu'en Europe, à beaucoup près, à cause de l'horreur que les Mahometans ont pour les chiens, dont ils tiennent que l'attouchement rend souillé. L'on en mène pourtant toujours six ou sept en laisse à la suite du Roi, après les oiseaux de proye.

Les premiers Medecins, & ensuite les premiers Astrologues, ont le rang après les charges dont je viens de faire mention. Ce sont des gens d'importance en Perse, dont la dignité est fort relevée, & dont les richesses sont encore plus considerables. Le Roi a plusieurs Medecins entretenus, & jusqu'au nom-

nombre de douze à seize ; mais il y en a trois entre les autres , qu'on peut dire qui sont comblez d'honneurs & de biens. On les appelle l'un *le Chef des Médecins*, l'autre *le grand Médecin*, & le troisième *le petit Médecin*. Ils ont tous trois droit de séance devant le Roi ; & lors qu'ils y sont assis , on voit debout derrière eux les Médecins ordinaires au nombre de deux ou trois. Quand le Roi mange , le Chef des Médecins se leve , & va se poster à côté de lui assez proche pour répondre aux questions que le Roi lui peut faire , & pour dire son avis sur ce qu'il mange ou doit manger. Les Astrologues du Roi sont en pareil ou plus grand nombre encore , & il y en a trois dont les titres sont distinguez , de même que ceux des premiers Médecins. J'ai parlé de leur grand crédit aux Chapitres du Livre précédent , qui traitent de la Médecine & de l'Astrologie Persane.

Voilà toutes les Charges de la Couronne qui donnent rang & droit de séance devant le Roi. Les autres qui suivent n'ont pas cette prérogative.

La première de ce rang est le *Chef des porteflambeaux* , qu'on appelle *Mechel dar bacbi*. C'est pourtant un Officier considérable en Perse. Il a le commandement de tous les gens commis au soin des lampes , des bougies , des chandelles , & des falots qu'on brûle la nuit , au dehors & au dedans du Palais Royal. Quand le Roi va de nuit , cet Officier-là porte lui-même le falot sur l'épaule devant le Prince. Les falots servent de flambeaux dans tout l'*Orient*. Ils sont fort pesans ; car le bas est fait en pieu , pour les pouvoir

voir enfoncer en terre ; & au dessous du fal-
lot il y a un grand bassin rond , pour recevoir
le suif & la graisse qui en tombe.. Ceux qu'on
porte devant le Roi sont d'or massif. Ceux
qu'on fait brûler dans les cours du Palais sont
d'argent. Cet Officier-là a soin aussi de tout
le chauffage du Palais : cela lui vaut beaucoup,
à cause de la cherté du bois en plusieurs en-
droits de la Perse , particulièrement à Ispa-
han ; cependant , pour rendre sa charge enco-
re plus lucrative & plus considérable , on y a
annexé depuis long-tems la Surintendance de
tous les lieux de débauche , où demeurent , &
où se prostituent les femmes publiques , cel-
les des Joieurs d'instrumens , de Marionettes ,
de tours de passe-passe , celles des Danseurs
de corde , & généralement de tous ces gens
de néant qui font métier de divertir le peuple
par des tours d'adresse , & par des recits bouf-
fons. Le *Mechel dar bachy* est le Protecteur
& le Juge de toute cette canaille. Il reçoit
le tribut dont elle est chargée , & lui-même la
charge d'avanies au double. Il leve aussi les
amendes imposées sur les vagabonds qu'on
trouve jouant de l'argent dans les rues. On
peut juger de quel profit tout cela peut être ,
en remarquant seulement qu'il y a toujours
dans Ispahan onze mille femmes publiques ,
dont l'on tient registre. On fait monter à plus
de quinze cens le nombre de celles qui ne
sont point enregistrées , & qui font leurs affai-
res plus secrètement. C'est de celles-ci que
le *Mechel dar bachy* tire son plus grand profit ;
car comme elles ne sont point couchées sur
le Registre , il ne rend point compte de tout
ce qu'il en tire , & qui se monte à beaucoup ,
ces

ces femmes étant les plus belles , & vendant cherement leurs faveurs.

La seconde charge dans le rang que je décris est celle d'Introducteur des Ambassadeurs, qu'on appelle *Mebeman dar bachy*, c'est-à-dire proprement *Chef de ceux à qui on commet la garde des hôtes du Roi*. Les fonctions de sa charge sont, premierement, d'aller recevoir hors la ville les Ambassadeurs, les Envoyez, les Etrangers de qualité & de considération; de les amener au logis qu'on leur a préparé; de les fournir d'un *Garde-hôte particulier*, comme on l'appelle en Perse; de les conduire à l'audience du Roi, lors qu'ils y sont admis; & outre cela, de les visiter souvent; d'avoir soin que rien ne leur manque; de leur faire donner les choses nécessaires; de porter leurs messages au Roi & aux Ministres, & tout ce qu'ils ont à faire savoir. Il traite aussi souvent les Négociations des Ambassadeurs par cette voye d'entremise, particulièrement quand ils ne se soucient pas d'en traiter eux-mêmes. Cet Officier est le Chef de tous ceux que le Roi de Perse employe pour *Mebeman dars*, c'est-à-dire *Gardes-hôtes*. Ces *Mebeman dars* sont comme en France les Gentilshommes ordinaires de chez le Roi. On en donne aux Ambassadeurs & aux Etrangers considérables qui viennent à la Cour. Le *Garde-hôte* est toujours proche de la personne qu'on lui donne en garde pour le faire servir au nom du Roi, & pour lui faire porter du respect par tout, & aux gens de sa suite. Il l'accompagne en tous lieux, & a soin de faire délivrer ponctuellement ce que le Roi a réglé pour son entretien. Il met ordre aussi que tout le Quartier

tier où l'Ambassadeur est logé lui rende de l'honneur dans les occasions ; & particulièrement que son train n'y reçoive point d'insulte. Enfin , on le trouve toujours prêt à faire tous les services qu'on peut exiger de lui. Le Roi ne manque jamais d'envoyer le *Mehemdar* à un Ambassadeur avant qu'il soit arrivé à la Cour ; mais si quelqu'un à qui l'on en veut donner le refuse , on ne le presse point de recevoir un honneur qu'il fait paroître lui être à charge.

Le Chef des Gardes-hôtes est fort soigneux dans les visites qu'il fait aux Ambassadeurs , de s'informer s'ils sont contents de leurs Garde-hôtes particuliers. Il les change au moindre signe qu'ils font paroître du contraire ; & il observe toujours de donner un Garde-hôte qui soit le plus propre à plaire dans le lieu où il est employé. Ainsi quand il s'agit d'un Européen , son Garde-hôte est toujours quelque Cavalier de bonne chere , aimant le vin & la débauche ; en un mot , un de ces gens commodes , à qui la Religion ne fait faire scrupule de rien , parce que les Persans se sont mis en tête , qu'en général les Chrétiens Européens sont grands mangeurs & grand beuveurs , autant qu'eux sont sobres & temperans. Pour revenir à l'Introducteur des Ambassadeurs , il a en recompense du service qu'il rend aux Etrangers , un droit de trois & demi pour cent sur tous les presens qu'ils font au Roi.

La troisième des petites charges est celle de *Kechik navids* , c'est-à-dire , celui qui tient le registre de la Sale de la Garde particuliere , laquelle est tout joignant la porte du Serrail.

Il y a là trois petits corps de logis chacun d'une sale, qui n'a pas trois toises en carré. On les appelle *Kecbik cané*, la maison de la garde. La sale la plus proche du Serrail est toujours remplie d'Eunuques. Il n'y peut entrer que le Chef de la porte du Serrail, lequel est toujours, comme je l'ai dit, quelque grave vieillard. L'autre d'après est le lieu où se fait la garde la nuit; & la troisième est l'appartement du Capitaine de la porte du Serrail, où les Ministres d'Etat s'assemblent les matins. La garde se fait dans cette sale, non seulement la nuit, mais aussi le jour par les Grands de l'Etat tour à tour. Ils y envoient leur lit le soir, & s'y tiennent depuis le commencement de la nuit jusqu'à la pointe du jour. Le *Kecbik moud* commande cette garde, tenant le rôle de ceux qui s'y sont trouvez durant la nuit & durant le jour; & il envoie ce rôle tous les matins dans le Serrail, où le Roi ne manque point de le voir. Il est aisé de juger que ceux qui briguent des charges sont les plus assidus à cette garde: lors qu'on n'y peut aller on l'envoie dire au Capitaine de la porte, en lui demandant congé de s'absenter. Il ne le refuse jamais; mais comme on le fait savoir au Roi, il faut être bien empêché pour ne pas s'aquiter de cette fonction, lors qu'on est de tour. Cependant on peut dire qu'à l'égard de la sûreté, il importe peu que les Grands Seigneurs aillent à la garde; car d'un côté ils dorment là toute la nuit, & de l'autre, la personne du Roi est si sacrée en Perse, & ses sujets si habituez à ne savoir pas ce qui se passe dans le Gouvernement & à laisser aller les choses, qu'il n'y a jamais lieu de craindre ni assassinat, ni mutinerie. La

La quatrième charge est celle de *Jebbedaer bacby*, le *Chef de ceux qui ont le soin des armes*. C'est le premier Maître de l'Arsenal, ayant l'Intendance sur toutes les armes de la Couronne, sur toutes celles qu'on envoie au Roi de quelque part que ce soit, sur tous les Magasins où on les garde, sur les Ateliers où on les fait, & sur les Artisans qui y sont employez; il est aussi le Commandant de l'Artillerie, depuis qu'il n'y a plus de Grand Maître.

La cinquième & dernière charge est celle de *Peskis nuviés*: *Peskis* signifie *don*, *présent*: *nuviés* est le Participe du Verbe qui signifie *écrire*. C'est le Receveur des presens qu'on fait au Roi de quelque part, & de quelque valeur que ce puisse être; il les enregistre sur les livres avant que de les présenter au Roi, & c'est lui qui les lui présente, conduisant la marche de ceux qui les portent, & allant à la tête. Quand il a une fois enregistré le présent de quelque Ambassadeur, ou de quelqu'autre personne que ce soit, il n'y a plus moyen de le diminuer ou de le changer; & si par hazard le nombre ou le poids des choses qu'on donne ne se trouvoit pas tel en le délivrant que cet Officier l'a couché sur ses registres, il faut suppléer ce qui manque, ou en l'espece même, ou par la valeur de la chose. J'ai vu plusieurs exemples de ce que j'avance, & particulièrement d'un Envoyé de la Compagnie Française l'an 1673. Il y avoit une boîte d'Ambregris dans son présent, au poids de laquelle on se méprit, je ne sai comment, en le faisant enregistrer par le Receveur des presens. Cependant lors qu'il fut question d'évaluer ce
pre-

présent, après qu'il eut été délivré, comme c'est la coutume qu'on l'évalue, cette boîte fut pesée & trouvée plus légère qu'il n'étoit porté sur le registre, on demanda le supplément à l'Envoyé; mais comme il n'avoit point d'Ambre-gris, il fut obligé de payer ce qui manquoit, à raison de vingt-sept écus l'once.

Voilà toutes les Charges considérables du Royaume, à la réserve de celle du grand Chambellan, que je n'ai pas mise au rang des autres, à cause qu'elle est toujours tenue par un Eunuque blanc. On appelle cette charge *mehter*. *Meh* en Arabe signifie grand, *ter* en Persan est la marque du comparatif comme *Teros* en Grec. Les Eunuques sont de deux espèces, les blancs, & les noirs; les blancs ne vont jamais parmi les femmes, ou du moins fort rarement au lieu que les noirs ne sortent guères du Palais. Les Eunuques blancs accompagnent le Roi lors qu'il sort, & le Chambellan est toujours un vieux Eunuque blanc. Il n'a pas la liberté d'entrer dans les chambres du Serrail, je veux dire dans les appartemens particuliers des femmes, sans y être appelé, ou mené par le Roi; mais à cela près, son autorité est grande, car il est établi sur tous les Eunuques du Palais. Il ne quitte presque jamais le Roi, & c'est lui qui est toujours le plus proche de sa personne, soit aux assemblées, soit par tout ailleurs. Il le sert à table, les deux genoux en terre, & fait l'épreuve des viandes une seconde fois après qu'elle a été faite à l'entrée de la sale. Il l'habille, & deshabille. Il commande aux gens de la petite garde-robe, ayant de plus le maniement de tout ce que le Prince met jour-nel-

nellement de pierreries & de bijoux , & de son argent comptant. En un mot, il ne quitte presque jamais le Roi, que quand il le voit prêt de s'engager avec quelque femme. Il porte, attaché à la ceinture, un coffret d'or, garni de pierreries, fait en façon de gondole, dans lequel il y a deux ou trois mouchoirs blancs, qui sont si fins & si petits, qu'on les mettroit dans la cocque d'une noix, du cachou, de l'opium, des parfums, & des cordiaux, dont il sert le Roi quand il lui en demande. Ce petit coffret est la marque de la dignité du grand Chambellan, de même que dans les principales Cours d'Europe les baguettes blanches & noires, & les clefs d'or. Comme cet Officier se trouve le plus souvent seul auprès du Roi, il a non seulement le moyen de rendre de bons ou mauvais offices, comme il lui plaît, mais aussi d'inspirer au Roi les choses de la plus grande importance : il est fort craint & fort courtoisé, tant dans la Cour que dans le Serrail.

L'ordre voudroit que je passasse présentement à donner la Relation des revenus du Roi, mais il sera plus à propos de traiter auparavant des Fonds de terre, comment on les acquiert, & comment on en tire la rente, parce que cela fera mieux connoître en quoi consiste le revenu du Roi. & de quelle manière on en fait la levée. C'est une matière dont les Relations ne disent rien, ou si peu de chose, & si obscurément, que le Lecteur n'y sauroit trouver de quoi se satisfaire.

CHAPITRE VI.

Des Fonds de terre & des rentes.

LEs Terres en Perse se divisent en Terres en usage, & en Terres hors d'usage, par où l'on entend les terres que l'on cultive, & celles qui ne sont ni cultivées, ni habitées.

Les Terres en usage sont de quatre sortes; les Terres de l'Etat, les Terres du Domaine, les Biens d'Eglise, & les Fonds des particuliers.

Les Terres de l'Etat, qui contiennent la plus grande partie du Royaume, sont en la possession des Gouverneurs, lesquels en retiennent une partie pour en avoir le revenu, & laissent l'autre pour les gages de leurs Officiers, & Domestiques, & des Troupes; car même jusqu'à un simple Soldat, chacun a sa paye assignée sur un village, ou sur quelque autre fonds de terre.

Les Terres de Domaine sont le bien propre & particulier du Roi. Une partie sert d'apanage à des Charges. Sur une autre sont assignez les gages de la plupart des Officiers & Domestiques de sa Maison, & la paye des Troupes que le Roi entretient. Une autre partie est aliénée par des Donations à tems, ou à vie, qui continuent quelquefois de pere en fils à plusieurs générations. Le surplus est en Oeconomie, ou regie, dans les mains des Vizirs, ou Intendants, qui font valoir le bien du Roi, chacun en sa Province. Le Pais de Domaine embrasse les Provinces suivantes. La Parthide, la Perside, partie de la Cara-

1710-

manie, l'*Hyrcanie*, partie de la *Medie*, *Estebonatz*, qui comprend plus de la moitié de la *Chaldée* ancienne. Le reste du Royaume est Pais d'Etat.

Les Terres qui appartiennent à l'Eglise sont des Donations des Rois, ou des Particuliers. Le Bien d'Eglise est sacré en Perse. Le Roi ni les Donateurs n'ont aucun droit réservé dessus. Il n'est point sujet non plus à être confisqué, pour quelque crime que les Donateurs puissent avoir commis même avant la Donation; mais ce qu'il y a de fort injuste, c'est que quand on auroit donné à l'Eglise quelque fonds mal acquis, ou sur un faux titre, un an de possession rend la Donation incontestable.

Les Terres qui appartiennent aux Particuliers sont à eux pour quatre vingt dix neuf ans, & jamais plus, durant lequel tems, ils les vendent & en disposent comme il leur plaît, sans qu'on puisse leur en rien ôter, à moins qu'ils ne tombent dans quelque crime qui emporte la privation de leurs biens. Quand les quatre vingt dix neuf ans sont échus, on prend un nouveau bail pour pareil terme, en payant le revenu d'un an. Les fonds de terre des Particuliers s'appellent *Tessarnous*, c'est-à-dire *propriété permanente*. La plupart sont chargés d'un petit tribut annuel envers le Roi, qui ne va pas à quarante ou cinquante sols par *girib*, ou *arpent*: les autres ne payent rien du tout.

Pour ce qui est des Terres hors d'usage, elles appartiennent ou à l'Etat, ou au Roi, selon le Pais dans lequel elles sont enfermées. Mais parce que le Roi est le Maître

du bien de l'État, & qu'il le peut rendre bien de Domaine quand il lui plaît, au lieu que les Gouverneurs des Provinces n'en sauroient disposer qu'avec les Intendans, qui sont les Receveurs du Roi; on peut dire que toutes les Terres qui ne sont pas tenues & occupées actuellement, ou qui ne sont pas en état de l'être appartiennent au Roi, en quelque endroit de l'Empire que ce soit.

On dispose des Terres hors d'usage de la maniere suivante. Si quelqu'un veut du terrain pour bâtir une Maison dans un lieu qui ne soit actuellement possédé de personne, ou dont personne ne puisse montrer d'acte de possession, on demande ce terrain au Gouverneur & à l'Intendant, s'il est situé en Païs d'Etat; mais si c'est en Païs de Domaine, il le faut demander au Roi directement, ou aux Vizirs, ou Intendans de Province. La Donation, laquelle s'obtient sans peine, se fait ou simplement, & sans condition; ou avec condition de payer tant par an, ou de faire un usage de ce terrain qui rendra du bénéfice au Roi. La Donation se fait pour cent moins un an, selon les termes exprès de leur Code civil, au bout duquel tems il faut payer un droit, qui est une maniere de renouvellement de bail pour un pareil terme; & s'il arrive durant ce tems-là qu'on vende la terre, il faut en faire passer les contrats devant l'Intendant des lieux, & payer un petit droit comme on diroit en France les Lots & ventes, & alors le terme de quatre vingt dix neuf ans recommence à courir du jour de la date du Contrat.

Voilà quel est le droit de la propriété des
Ter-

Terres. Je viens à l'usage qu'on en fait, qui est la maniere d'en tirer le revenu.

Il n'y a rien de plus juste & de plus humain que la Police de Perse touchant les Terres. On en afferme fort peu, & seulement ce qui est aux environs des grandes villes, & qui porte des legumes; car comme à ces Terres-là il ne peut pas arriver des accidens qui en fassent perdre le revenu, tels qu'il en arrive aux terres qui portent des grains, dont la recolte est souvent diminuée par la secheresse, ou par la grêle, & autres injures du tems, les Païsans les prennent à forfait, à tant par an. Celles qui sont autour d'*Ispahan*, par exemple, rendent jusqu'à trente écus & plus, *le girib*, qui est moins d'un arpent; mais pour toutes les autres, on en fait une maniere de société avec le Païsan. Le Seigneur donne la terre & quelquefois il fournit aussi le fûmier & l'eau, ou bien tout se fournit à moitié selon l'accord. Le Païsan la laboure, l'ensemence, & fait la recolte; le tout à ses dépens, & puis l'on partage les fruits selon l'accord. Quelquefois le Seigneur a la moitié, quelquefois il n'a que le quart selon la nature de la terre, & du lieu où elle est située: mais d'ordinaire il a le tiers pour sa part, après qu'on a levé 'préféablement la semence nécessaire pour l'année suivante; & s'il arrive que la recolte soit si mauvaise, qu'on n'en tire pas même ce qu'il faut pour la semence, le Païsan est obligé à la fournir de nouveau. C'est-là la maniere de donner ses Terres aux Païsans par tout le Royaume, tant pour le Roi, que pour les Particuliers.

Cet accord, qui paroît un marché de bon-

ne foi, & qui le devroit être, se trouve néanmoins une source intarissable de fraude, de contestation, & de violence, où la justice n'est presque jamais gardée; & ce qu'il y a de fort singulier, c'est que le Seigneur est celui qui a toujours du pire & qui est lésé; les Grands Seigneurs plus que ceux de moindre condition, & le Roi par dessus tout le reste de son Royaume. Voici de quelle maniere cela arrive.

La Perse est sujette à avoir ses moissons dégâtées, par la grêle, par la secheresse, ou par les insectes, soit sauterelles, soit petits insectes, qu'on appelle *Sims*, qui sont de très-petits pucerons blancs qui s'attachent au pied de l'épi, le rongent, & le font mourir. Il est rare que quelqu'un de ces fleaux ne tombe pas une année ou l'autre sur les champs labourés, & sur les jardins, & les Païsans ne manquent pas d'en prendre occasion de soutenir que la terre n'a rien rendu, ou qu'elle a rendu seulement ce qui est nécessaire pour la semence. Or comme ces Païsans ont des ruses impénétrables pour soustraire une partie des fruits, & pour les faire paroître moindres qu'ils ne sont, quelques surveillans qu'on envoie dès le commencement de la moisson pour y prendre garde, ils font savoir de bonne heure de quel fleau la Campagne est affligée, & quand le mal est assez grand pour être aisément apperçu, ils vont avec des branches d'arbres & des poignées d'épics, marquer de ce fleau, au logis du Seigneur ou de l'Intendant, pour le disposer par avance à en passer par où ils diront, quand la moisson sera faite. Il faut observer qu'il y a une ancienne estimation

tion faite de ce que les terres raportent, c'est-à-dire que tant d'arpent, en tel lieu, semez de tel grain, doivent rendre tant au Seigneur pour sa part; laquelle estimation est à un taux bas, faite sur un pié commun des bonnes & des mauvaises années. Quand la recolte est meilleure que l'estimation, nos Païsans Persans ne se plaignent pas; mais si elle ne fait simplement que l'égaliser, ils commencent à se plaindre, & si elle ne produit pas ce que l'estimation porte, ils jettent les hauts cris, prétendant qu'ils ne recueuillent presque rien.

Comme les biens des particuliers sont plus sous l'inspection de leur maître, & qu'ils ne sont pas si chargez d'impôts & de corvées que ceux du Roi, & ceux des grands Seigneurs, les païsans qui font valoir leurs terres sont de meilleure foi, & n'usent pas de tant d'artifices: mais pour les terres du Roi, les païsans qui les tiennent étant sujets à beaucoup de vexations, & à des charges extraordinaires, tachent à s'en dédommager par la soustraction des fruits, & en fraudant le Seigneur le plus qu'il leur est possible. J'ai observé ceci dans tout l'*Orient*, & particulièrement dans les lieux où la tyrannie est la plus rude, que la violence, & la ruse, y sont toujours aux prises l'une avec l'autre, & que là où l'on traite les sujets avec plus de violence, c'est où il se commet plus de friponneries & plus de faussetez, comme étant le seul recours contre l'oppression. Les païsans, qui ont des terres du Roi, vont en corps à l'Intendant, ou au Receveur dont ils relevent, & en faisant de grandes lamentations, accompagnées de cris & de larmes, demandent qu'on enre-

gîte leurs plaintes, & les dépositions qu'ils viennent faire pour leur servir en tems & lieu. Souvent il arrive que tout un village vient à la porte de l'Intendant, & quelquefois ils y amènent même leurs femmes, & leurs enfans, selon que le cas est grief; protestant de ne retourner point chez eux, & de laisser-là les terres. Mais presque toujours ils viennent chargez de branches d'arbres, ou d'épics secs, & rongez, comme j'ai dit, pour preuves de ce qu'ils avancent, ou ils apportent des attestations qu'ils ont fait faire par les Juges des lieux. On a égard à leurs plaintes, selon que le dégât paroît considérable; mais il y a bien encore à disputer, pour en régler le plus ou le moins. Lors qu'il s'agit des biens du Roi, l'usage ordinaire des Intendans est de donner des Commissaires aux villages pour examiner l'affaire sur les lieux, & c'est justement ce que les Païsans demandent, car ils ne manquent pas de gagner le Commissaire, & de le faire parler à leur avantage. Mais il arrive souvent néanmoins que les Intendans n'ont aucun égard à ces plaintes, répondant qu'ils ne sauroient accorder les diminutions que l'on demande: qu'ils sont établis sur les Provinces pour recevoir les biens du Roi, & non pour les donner, que l'on en peut aller porter ses plaintes à la Cour.

On aura peine à croire qu'un Intendant qui fait cette rude réponse la fait souvent de concert avec les complaignans. Cela est vrai pourtant, & en voici la raison & le mystère; c'est que l'Intendant qui trouve bien mieux son compte dans les méchantes années, que
dans

dans les bonnes, à cause que dans celles-ci on fait précisément ce qu'il reçoit, sans qu'il en puisse rien détourner; au lieu que dans les méchantes années, il tire de gros presens des Païsans pour les faire décharger, l'Intendant, dis-je, trouve à propos de les rebuter à son audience, & de les renvoyer à la Cour, leur faisant dire sous main en même tems, qu'ils y obtiendront ce qu'ils demandent. Les Païsans vont donc en Corps à la Cour, avec toutes les preuves qu'ils peuvent donner de la Calamité du Païs, qui sont celles là même que j'ai dit qu'ils portent aux Intendans, des branches d'arbres rongées, des épics grêlez, des fruits gâtez, avec des attestations des Juges des lieux, & s'assemblant à la porte du Palais, ou attendant le Roi dans la rue selon qu'on leur conseille de le faire, ils se mettent à crier de toute leur force, en jetant leurs turbans par terre, en déchirant leurs habits, & en élevant de la poussière en l'air. Ils poussent quelquefois leurs cris si haut, qu'on les entend d'une demi-lieuë. Le Roi ne manque pas d'envoyer demander ce que c'est. Nos Païsans donnent aussi-tôt leur requête, & pour peu que la réponse tarde ils recommencent leurs cris plus fort qu'auparavant. L'Intendant cependant a mandé à la Cour, qu'il y avoit renvoyé les Païsans de tel Canton, n'osant pas leur accorder de son autorité les grosses diminutions qu'ils demandent, remettant aux Ministres à en juger sur les informations qu'il envoie: mais ces informations sont toujours dressées d'un tour favorable à la Requête. La Cour lui envoie d'ordinaire la requête répondue en ces mots,

accordez selon l'exigence du fait ; ou bien elle donne un ou deux Commissaires pour l'examiner sur les lieux ; mais en l'un & en l'autre cas , c'est toujours le Roi qui fait les fraix de ce manège , c'est-à-dire toute la dépense du voyage des Païsans , & celle des présens qu'il leur faut faire pour corrompre tant les Commissaires de la Cour , que l'Intendant de la Province & ses Officiers , & c'est-là la rouë d'iniquité de ces Gouvernemens Orientaux. Les Grands oppriment les petits à force ouverte , les petits tirent raison des Grands par fourberie. Ainsi ces Rois Asiatiques , tout absolus qu'ils sont , ne sauroient empêcher que les sujets ne violent les droits du Prince , à proportion que le Prince viole ceux de ses sujets.

Si les Païsans trompent leur Seigneur de cette maniere , il s'en dédommage par les corvées dont il les accable. Il les employe à des ouvrages qu'il fait faire sur les lieux , Edifices , jardins , & autres ; ou bien il faut que le village lui donne par jour tant de gens sans aucun salaire. Il se fait donner des voitures pour rien par ses Païsans. Il se fait nourrir par eux tant de jours quand il est sur les lieux , & quelquefois il convertit la nourriture en argent. Ses Receveurs , ou les Intendans qu'il envoie , sont traitez de même , & il met encore d'autres taxes semblables.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer ici en passant , que ç'a été-là l'économie des fonds de terre en Perse de tems immemorial , & les conventions reciproques entre les Seigneurs & les Païsans : on découvre cela clairement dans les plus anciens Auteurs. *Herodote* , qui
en

en est un, nous dit, parlant des Peuples habitans le long de la Mer Caspienne, à qui l'on avoit ôté l'eau dont ils arrosent leurs terres : les hommes & les femmes allerent trouver les Perses, & jetterent de grands cris devant la porte du Palais. C'étoit sans doute pour se faire alloüer des diminutions de rente, de la maniere dont je viens de le rapporter.

Pour savoir à present qui souffre le plus dans ce commerce de fraude & de vexation, je pense qu'on n'en sauroit autrement juger, qu'en envisageant la condition des Païsans Persans. Ils vivent assez à leur aise, & je puis assurer qu'il y en a d'incomparablement plus miserables dans les plus fertiles Païs de l'Europe. J'ai vû par tout les Païsanes Persanes avec des carcans d'argent, & de gros anneaux d'argent aux mains, & aux pieds, avec des chaînes qui leur pendent du cou sur le nombril, où sont passez tout le long des pieces d'argent & quelquefois des pieces d'or. On voit les enfans parez de même, avec des colliers de corail au col. Ils sont, hommes & femmes, bien chauffez & bien vêtus. Ils sont bien fournis de vaisselle & de Meubles; mais en échange de ces aises ils sont exposez aux injures, & quelquefois à des coups de bâton de la part des gens du Roi & des Vizirs, quand on ne leur donne pas assez-tôt ce qu'ils demandent, ce qui s'entend des hommes seulement; car pour les femmes & les filles, on a des égards pour elles par tout dans l'Orient, & il n'arrive jamais qu'on mette la main dessus.

Le partage des fruits se fait en nature, on l'on convient avec le Païsan à quel prix il

prendra la part du Seigneur, & comment il en fera le paiement. On confond tous les grains ensemble dans l'appréciation, bled, orge, ris, poix, lentilles. On dit, il y a tant de mille *mans*, lequel à tant le *man* fait tant d'argent. Les fruits des arbres se partagent plus avantageusement pour le Seigneur, que ne font les grains, parce qu'il n'y a pas tant de fraix à faire. Il en a ou la moitié, ou les deux tiers.

C'est presque la même chose pour le revenu du Bétail que pour les terres labourées. Le Seigneur a le tiers de la toison & de la portée; mais les Bois sont bien d'un meilleur revenu pour le Seigneur. Il en a les deux tiers; l'autre est pour le Païsan, qui d'autre part est obligé d'en faire la coupe & la vente.

Voilà en general la maniere dont les Particuliers font valoir les terres, & dont on fait valoir aussi celles de l'Etat, & celles du Domaine, à quoi je n'ai trouvé qu'une exception; c'est à l'égard des arbres qui portent les Dattes, fruit délicieux, qui ne croît nulle part si bon qu'en Perse. J'ai vû en plusieurs endroits les Païsans payer tant par pied de Dattier; & l'on m'a dit qu'ils en font de même par tout le Royaume. La raison de cette difference, à mon avis, c'est que ce fruit se recueille annuellement dans une mesure plus égale, ce qui peut venir de ce que cet arbre étant quatre fois plus haut que les autres, il n'est pas si exposé aux insectes. A Jarron, place de la Perfide où l'on cueille les meilleures dattes du Royaume, le Dattier paye un mamoudy le pied, ce qui fait neuf sols.

CHA.

CHAPITRE VII.

Des Revenus du Roi.

JE diviserai ce Chapitre en deux parties. La première touchant la qualité de ces revenus, c'est-à-dire en quoi ils consistent ; la seconde, à combien ils se montent.

Les revenus du Roi coulent de deux sources différentes, du Païs d'Etat, & du Païs de Domaine.

Quant au Païs d'Etat qui sont les Grands Gouvernemens de l'Empire, comme je l'ai expliqué au chapitre précédent, le Roi n'y a point de fonds en propre. Les revenus qu'il en tire sont principalement des Contributions qu'on appelle *Rassom*, c'est-à-dire *droit ou redevance*. On les distingue en ordinaires & extraordinaires. Les ordinaires consistent en une taxe ou quantité réglée de fruits les plus excellens de chaque Province, desquels le Gouverneur est obligé d'envoyer des Convois au Roi de tems en tems, & des sommes d'argent selon le pouvoir de la Province. La Province de *Curdestan*, par exemple, qui est une partie de la Chaldée, produit le meilleur beurre, le Gouverneur en envoie tant de charges chaque fois. Celle de Georgie produit du vin excellent, des fruits exquis, les plus belles personnes de l'un & de l'autre sexe : elle est obligée d'envoyer le plus qu'elle peut de chaque chose. On appelle ces Convois *Bar Kane cha*, le *Convoi Royal*. Les Contributions extraordinaires consistent en des présens de ces mêmes denrées & des choses les plus ra-

res que les Gouverneurs puissent reconvrer, & dans les Etreues ou presens du nouvel an. Quoi que ces Contributions soient appellées extraordinaires, ce n'est que parce qu'elles ne sont pas imposées, que la qualité & quantité n'en sont pas prescrites, & qu'on n'en tient pas registre à la Chambre des Comptes, car d'ailleurs, la coutume les a rendues ordinaires, & on les enregistre à un Bureau d'un Officier qu'on appelle *Pech Kes nuviez*, c'est-à-dire *rôle ou livre des presens*. Il ne se peut dire à quoi ces tributs là se montent tous les ans. La maison du Roi en est entretenue, & toute cette foule d'Artisans à qui l'on donne la nourriture en espece. Il paroît par les anciens Auteurs que cette maniere de subsidie a été la premiere sorte de revenu des Rois de Perse. Herodote, entre les autres, le dit formellement dans ce passage, *Durant le regne de Cyrus, & de Cambyse, on n'avoit point encore imposé de tributs en Perse, mais on faisoit tous les ans de certains presens au Prince*. Les Persans estiment cette Oeconomie pour deux raisons; l'une que le Roi & toute sa maison se trouvent nourris de tout ce que l'Empire produit de plus délicieux; l'autre que les Provinces ne sont pas si sujettes à être foulées, parce que chacune fait son present selon ses moyens, & des choses qu'elle a en plus grande abondance.

Quant au Pais de Domaine c'est le fond propre du Roi. Il en est le Seigneur, tout le revenu lui en appartient; c'est-à-dire le tiers des fruits de la terre de quelque sorte qu'ils soient, comme je l'ai observé au Chapitre précédent.

Après

Après les Contributions des Provinces, & le Domaine, les revenus du Roi de Perse viennent de ses droits Seigneuriaux, entre lesquels il faut mettre premierement le droit du Bétail, lequel produit un gros revenu, quoi que le droit du Bétail ne soit pas moitié si haut que celui des fruits de la terre; car il n'est que d'un sur sept, tant pour la toison, que pour la portée. Le Roi a peu de Troupeaux en propre. Les Troupeaux de Perse sont élevez par ces Riches Pastres que les Orientaux appellent *Saranet chin*, d'où nous avons fait le mot de *Sarrafin*, c'est-à-dire *Habitant de Campagne*, parce qu'ils habitent sous des pavillons, toujours loin des villes. Ils vivent en Troupes de deux à trois cens personnes chacune. J'en ai vû qui étoient grosses de deux mille personnes. On peut s'imaginer quels grands Troupeaux ils meinent avec eux. Il y en a qui couvrent les Campagnes à perte de vûe: j'en ai rencontré de si nombreux, que j'étois deux à trois heures à les traverser d'un bout à l'autre. Le Roi a donc un de sept du rapport du Bétail, comme je dis, & ce droit se leve par un *Ichou-ban hachi*, ou Chef des Bergers, que les Vizirs ou Intendans entretiennent dans chaque Contrée, ou en chaque Troupeau. Le Bétail de Perse consiste particulièrement en Chèvres, en Moutons, en Anes, en Mules, & en Chameaux. Il y a peu de Bœufs. Quant au revenu des Haras il est aussi considerable; car le Roi leve le tiers de la valeur des Poulains; cependant on les évalue si bas, qu'un Poulain ne paye d'ordinaire que dix à douze francs.

Se-

Secondement il y a le revenu de la soye & du Coton, dont l'on tire pour le Prince le tiers de tout ce qui s'en recueille dans tout le Royaume, ce qui monte à de fort grandes sommes.

En troisième lieu, les mines de Metaux & de pierreries appartiennent au Roi seul, & la pêche des Perles; mais on en leve le tiers preferablement pour les fraix ou la dépense.

En quatrième lieu, les monnoyes rendent au Roi deux pour cent, sans ce qu'on leve pour les gages des Officiers, & pour les fraix.

En cinquième lieu il faut mettre le revenu de l'eau qui est fort considerable; car comme tout vient à force d'eau presque dans toute la Perse, il n'y a pas un filet d'eau de perdu, & qu'on ne vende. J'ai ouï assurer que les eaux d'autour d'Ispahan produisent quatre mille Tomans par an, qui font soixante mille écus.

En sixième lieu, il y a le tribut que payent les habitans, tant natifs, qu'étrangers, qui ne sont pas de la Religion du País. Ce tribut est d'un ducat par tête, & c'est pour se rachetter de l'interdit auquel la Loi de Mahomet condamne ceux qui ne veulent pas se faire Mahometans.

En septième lieu, il y a la taxe des Boutiques, qui est de dix sols par chaque boutique d'Artisan, & vint sols par boutique de vendeurs. On appelle cette taxe *Bonitché*, c'est-à-dire un impôt des Métiers. J'en parlerai encore dans la suite.

Il faut ranger ensuite les Peages & les Douanes. Quant aux Peages qui sont les droits imposez premierement pour entretenir la sûreté

reté des chemins, on les paye par charge de chameau, ou de Cheval, mais fort différemment d'une Province à l'autre ; car dans quelques lieux on ne prend qu'un sol par charge, & en d'autres on prend cinq ou six livres.

Quant aux Doüanes, ce revenu, qui par tout ailleurs est la plus considérable partie des Finances, ne rend pas beaucoup en Perse, par la considération particulière que l'on y a eu de tout tems pour le négoce. Il n'y a que les Doüanes du sein Persique où l'on paye selon la valeur des Marchandises ; mais à toutes les autres entrées du Royaume, généralement on paye par charge, tant par chameau, tant par cheval, ou mule, tant par bœuf ou par âne ; l'on n'examine pas beaucoup ce qu'elles contiennent ; au contraire, on y regardoit fort légèrement jusqu'à ces dernières années. J'observai encore ces grandes facilités aux Doüanes de Perse au premier voyage que j'y fis l'an 1666. on ne visitoit point les hardes aux entrées, ni aux sorties. Elles étoient libres, quoi qu'il fallût quelquefois cinq à six chameaux pour les porter, & que souvent plus de la moitié consistât en choses de prix. D'ailleurs c'étoit la coutume de donner sur dix charges de marchandise une charge franche. Les Marchands faisoient à leur arrivée un présent au Chef de la Doüane, qui le récompensoit dix fois au double, & régaloit continuellement les Marchands. Les Doüanes & les entrées se levoient par commission, comme elles ont fait de tout tems. C'étoient assurément les Doüanes où l'on étoit plus doucement traité qu'en lieu du monde. Et à voir d'un autre côté la fortune
que

que les Officiers & Administrateurs y faisoient en peu de tems, on eût dit que le Roi en donnoit l'administration, moins pour conserver ses droits, que pour enrichir ceux qui les levoient; car dans une année de commission de la Douane des Ports d'*Abas* & de *Congue*, qui sont les deux grands Ports du Golphe Persique, & les plus proches de l'Isle d'*Ormus*; le Chef ou l'Intendant de la Douane gagnoit trois à quatre cens mille livres par an, le Contrôleur ou Surveillant cinquante mille livres, les autres Officiers autant tous ensemble: & quoi qu'il n'entrât pas plus que cela dans les coffres du Roi, on passoit pour bien honnête homme, de n'avoir fait que partager avec le Souverain par moitié. C'étoit même la coutume dans ces tems-là, que quand on vouloit relever quelque famille tombée, on lui donnoit la regie d'une Douane pour deux ou trois ans. Cela rétablissoit entierement ses affaires, comme j'en ai vû beaucoup d'exemples.

Pour faire mieux entendre de quelle maniere on faudoit le Roi, je dirai premierement que le Magasin de la Douane est fermé & scellé du seau du Chef de la Douane, du Vizir ou Contrôleur, & du premier Ecrivain, qui sont tous commis par le Roi, pour veiller l'un sur l'autre: & secondement, que dans l'*Orient*, & sur tout aux *Indes*, & aux autres Pais qui en sont les plus proches, tout se traite par tierces personnes; comme, par exemple, dans le Commerce on se sert de Courtiers, qui sont gens fins & fourbes, les plus insinuans & les plus patiens hommes du monde, & qui se rebutent le moins. Quand donc un Vaisseau étoit arrivé & déchargé dans les

Ma-

Magasins, le Doüanier, & les gros Marchands, s'entre rendoient visite avec des presens & des régal's réciproques. Cependant les Courtiers traitoient secretement avec les Chefs des Doüanes : *Vous aurez tant*, disoient-ils, *pour laisser passer tant de marchandises qui sont parmi le bagage*. Il faut remarquer que comme les équipages qu'on a en ces Pais-là sont toujours gros, parce qu'il faut porter un menage entier avec soi, on peut faire passer bien des choses parmi les hardes, & c'étoient toujours les plus riches marchandises qu'on y mettoit. Après deux ou trois jours, le Doüanier, avec les autres Officiers, alloient faire ouvrir le Magasin où étoit la charge du Vaisseau, & sous le nom d'équipage, ou bagage, laissoit emporter le plus fin de la Cargaïson. Cependant, l'Ecrivain ou Marchand du Vaisseau donnoit son livre ou regître de chargement, qui ne contenoit qu'une partie de la verité, & les Marchands donnoient leurs déclarations conformément à ce regître. Ensuite le Courtier retournoit aux Agens de la Doüane, leur disant, *Vous aurez une telle somme pour laisser passer tant de fines toiles parmi les grosses*, & cela s'exécutoit ainsi de bon accord : chacun y avoit sa part. Le premier Commis de la Doüane enregîtroit tout de la maniere dont l'on étoit convenu : les livres des autres Officiers étoient accommodez de la même sorte ; le double étoit envoyé à la fin de l'année à la Chambre des Finances ; & l'on comptoit ainsi sur toutes ces belles pièces. J'ai vû dans ce tems-là que les Chefs de ces deux Doüanes, & de quelques autres Ports du Sein Persique, avoient leurs Correspondans aux Indes, & dans les

gran-

grandes Villes de Perse, qui offroient à l'envi meilleur parti aux Marchands pour passer par leurs Ports, de même que si c'eût été de différens Etats, & que ces Ports n'eussent point du tout appartenu à un même Maître.

Comme la fraude alloit toujours en augmentant, & à un tel excès, que les six & sept premières années du Roi *Soliman*, qui avoient commencé en 1666. les *Doïanes* de ces deux principaux Ports du Golphe ne raportoient que quatre à cinq cens mille livres, au lieu que du tems du Roi son Pere elles raportoient environ onze cens mille livres : les Ministres prêterent l'oreille à des propositions qui leur furent faites, par des gens instruits des méthodes de l'Europe, de mettre les *Doïanes* en Ferme : ces gens-là offrant de donner douze cens mille livres de celles du Sein Persique. On fut long-tems à la Cour à se déterminer à ce parti, parce qu'on voyoit bien que les sujets en seroient vexez ; mais enfin, on l'accepta l'an 1674. & depuis ce tems-là on n'a plus trouvé les mêmes facilitez qu'auparavant.

Je passe au casuel, que les Persans estiment la partie la plus claire & liquide, de même que la plus importante des revenus du Roi, & qu'ils disent venir par deux sources. La première contenant les confiscations, qui montent l'année à de grandes sommes, & l'autre contenant les présens que les particuliers font au Roi de toutes parts, en tout tems, & particulièrement au nouvel an. On lui envoie en présent plus qu'il ne peut employer en étoffes, en chevaux, en bêtes de charge, en drogues, en harnois, en armes, & en tout ce qu'il

qu'il faut pour les besoins , & pour les plaisirs de la vie. On lui envoie des filles & des garçons , qu'on choisit dans tout ce que l'*Orient* produit de plus accompli , & enfin on lui envoie de l'or & de l'argent , des pierres , des parfums , & de tout ce qui se peut recouvrer de riche & de curieux.

Il faut mettre entre les revenus des Rois de Perse , de certaines grosses dépenses dont il se décharge sur ses sujets , & qu'il leur impose soit en les faisant travailler sans payer , soit en leur faisant payer ce qu'il faudroit qu'ils payassent eux-mêmes , & qui leur coûteroit une infinité d'argent. Voici les principales de ces impositions. Premièrement , la taxe des métiers , dont j'ai parlé ; sur quoi il faut remarquer qu'il n'y a de métiers taxez que ceux qui ne sont pas sujets aux corvées , c'est-à-dire , à fournir des ouvriers en toutes rencontres pour le service du Roi , sans en recevoir de paye , comme les maçons , les charpentiers , & tels autres , qui se trouvent bien plus chargez que ceux qui payent leur droit en argent ; car lors qu'il y a quelque chose à faire pour le Roi , les Chefs des Métiers sont obligez de fournir des ouvriers par corvées , & c'est une épargne fort grande pour le Roi ; car par ce moyen il ne dépense rien en mille choses qui d'ordinaire emportent l'argent le plus clair. En bâtimens , par exemple , & en reparations , il ne coûte que les matériaux. Secondement , les taxes appelées *havarez Divan* , impôts du Conseil , dont il y a de diverses sortes , mais qui toutes ensemble ne montent pas à une grande somme. Ces impositions sont des extraordinaires , comme par exemple , le

le défrai d'un Ambassadeur, sa nourriture & les voitures qu'on lui fournit, qui sont aux dépens des lieux par où il passe, les illuminations dans les solennitez, qui sont aussi aux dépens des lieux. Ce sont des aubaines, que ces impôts ou taxes, pour les Regens ou petits Magistrats qui les levent; car sûrement ils levent au moins une fois plus qu'il ne faut pour payer la dépense.

En troisième lieu, il y a une sorte d'imposition qui ressemble à ce qu'on appelleroit en France une taxe sur les Aisez, & qui est d'un grand soulagement pour les Finances du Roi. Ce sont des gratifications qu'il fait payer par les Intendans, les Gouverneurs de Province, les Officiers & les Ministres de l'Etat. Par exemple, quand on fait qu'un Gouverneur, ou un Intendant, a bien fait ses affaires, le Roi lui envoie un présent par la personne qu'on a dessein de gratifier, ou de récompenser de quelque service. Ces présens consistent ou en un habit, ou en un faucon, ou en un cheval. La commission de porter ce présent tient souvent lieu non seulement de récompense, comme je le dis, mais aussi de payement de gages; car le Roi prescrit la somme que le Gouverneur donnera à l'envoyé, avec quoi il ne faut pas laisser de lui faire encore un présent proportionné à son emploi, à la qualité de sa famille, & à la faveur qu'il a à la Cour.

Voilà, autant que j'en ai pu connoître, toutes les sources du revenu du Roi de Perse; dont il faut remarquer que rien n'est affermé, non plus que les fonds de terre, bétail, denrées, monnoye, peages, casuels extraordinaires.

res. Tout est par commission, & en regie; & généralement tous les biens du Roi sont en regie, à la reserve de certains fonds, dont le revenu est toujours fixe & certain; comme celui d'un *Marché*, d'un *Caravanferai*, d'un *Bazard*. Mais pour tous les biens dont le revenu est casuel, comme, par exemple, celui des terres, lequel est different selon les bonnes ou mauvaises années, celui des *Doïanes* qui rend plus ou moins, selon l'étendue du trafic, & tous les autres fonds, en un mot, dont le produit est inégal d'une année à l'autre; pour tous ces biens-là, dis-je, on ne les afferme point, ce qui donne moyen aux sujets de vivre assez à l'aise, malgré la severité des exactions & des corvées, à quoi j'ai rapporté qu'ils sont exposez; car un Intendant ne se soucie gueres, après tout, que le Roi tire plus ou moins de revenu, pourvu qu'il ait ses présents ordinaires, & que sa commission rende autant de profit dans un tems que dans un autre.

Il n'y a point de taxes sur les personnes, elles sont libres par toute la Perse, & la taille y est entierement inconnue; sur quoi je remarquerai que cette exemption de taille générale en *Orient*, m'a souvent fait penser que c'est peut-être la raison de ce qu'on n'y connaît point la difference de Noble & de Roturier. Il n'y a point de taxe pareillement sur les denrées, à la reserve du Tabac seulement: les terres non plus ne payent rien au Roi que ce petit droit de redevance, dont j'ai parlé au Chapitre précédent. Quant aux droits d'entrée, l'on n'en leve en aucune partie du Royaume sur aucunes des choses qui servent
à la

à la nourriture ordinaire. Enfin, on ne leve rien, ni sur le sel, ni sur le vin.

La même économie qui se garde dans la perception des revenus du Roi, se garde aussi dans celle des revenus de l'Etat, que j'ai remarqué qui sont destinez pour la subsistance des armées, des Officiers de l'Etat, & des Gouverneurs de Province; & comme le Roi reçoit de toutes les Provinces du Royaume des Convois pour la subsistance de sa maison, que les Gouverneurs & les Intendans lui envoient, les Gouverneurs de même reçoivent de pareilles contributions de chaque Canton de leur Province, de quoi partie sert à composer les Convois qu'ils envoient à la Cour, & partie à l'entretien de leur maison. C'a été là de tout tems une des manieres de l'*Orient* que les maisons des grands Seigneurs soient pourvûes de ce qu'il y a de plus exquis dans tous les endroits du Royaume, qui leur est envoyé en chaque saison, sans qu'il s'achette presque rien pour leur fable. On voit dans l'histoire Grecque, que quand *Themistocle* s'engagea au service de *Xerxès*, ce Monarque lui assigna sa subsistance sur les lieux qui rapportoient les plus excellentes choses, l'un devoit entretenir sa maison de pain, l'autre de vin, l'autre de viande. C'est cela même qui se pratique encore aujourd'hui en Perse, & non seulement à l'égard de ce qui sert à la nourriture, mais aussi pour les vêtemens, chaque sorte d'étoffe étant tirée de differens endroits du Royaume, ou chaque pièce de vêtemens, comme des turbans, des souliez, des ceintures, ce qui est encore tout-à-fait semblable à l'économie des anciens Rois de Perse, comme

me on le peut voir dans l'endroit d'*Herodote*, où il parle d'*Anthylle* ville d'*Egypte*. Depuis, dit-il, que l'*Egypte* est sous la domination des Perses, *Anthylle*, qui est une ville célèbre entre les autres, est particulièrement donnée à la femme de celui qui régne pour sa chaussure. C'est la même chose dans tout l'*Orient*; ainsi, la dépense du Grand Seigneur pour sa personne, tant pour la nourriture, que pour le vêtement, se tire uniquement du revenu de ses jardins.

Je viens à la seconde partie de ce Chapitre, qui regarde la supputation des revenus du Roi de Perse. Il est comme impossible de dire précisément à quoi ils se montent : les Ministres de l'Etat même n'en étant pas pleinement informez. Tout ce qu'ils en sauroient dire, est seulement ce qui est entré dans le trésor Royal d'or, d'argent, de pierreries, & de précieuses marchandises, durant le cours d'une telle année. Les Intendans des Provinces ne sauroient dire non plus à quoi se monte au juste le revenu de leur Province, puisqu'il y a je ne sai combien de villages, de terres, & d'autres biens du Roi, qui sont assignez à des Officiers pour leurs gages, & sur lesquels les Intendans n'ont point d'inspection. Il faut remarquer que les Persans ne sont pas aussi curieux de savoir à quoi vont les revenus de leur Roi, ni des grands Seigneurs du Pais, & cent autres curiositez semblables, que nous le sommes dans nôtre Europe; ce qui fait qu'il est impossible d'apprendre rien d'eux sur ce sujet qui nous puisse satisfaire entièrement. J'ai tâché plusieurs fois, durant le long séjour que j'ai fait à la Cour de Perse, d'apprendre à

quoi se montoit au juste le revenu du Roi, & quelles étoient les forces de l'Etat. Je n'ai pas épargné les présens pour le découvrir, & j'ai mis souvent sur cette matiere des Intendants de Province, & des Ministres d'Etat, avec lesquels j'avois assez d'habitude, & qui me traitoient avec quelque confiance; mais j'ai toujours eu lieu de croire qu'ils ne le savoient pas eux-mêmes. Chacun fait ce qui est de son département, & gueres davantage. Ils répondoient naïvement aux demandes que je leur faisois, *Dieu le fait; il y en a beaucoup; cela est sans compte.* Mais ils ne disent jamais rien de plus positif.

La difficulté de supputer avec exactitude les revenus du Roi de Perse vient principalement de deux causes, comme je crois l'avoir déjà insinué; la première de ce que les fonds & les droits qu'il leve ne sont pas affermez, mais sont en régie; ce qui en rend le produit inégal d'une année à l'autre. La seconde raison est que plusieurs des revenus du Roi sont comme alienez, parce qu'ils sont assignez à des Officiers pour leurs gages.

Cependant je ne laisserai pas de faire ici un petit détail de ce que j'ai pû apprendre sur ce sujet de plus juste & de plus véritable.

Le Païs d'Etat rapporte au Roi en argent comptant quelques cent mille francs l'an par Province; ce qui peut monter à environ deux millions en tout.

Le Païs de Domaine lui rend environ quatorze millions en tout. La ville de *Recht*, qui est la Capitale de la Province de *Gilan*, en produit seule presque la sixième partie. Le ressort de la Province de *Mazenderan*, qu'on tient

tient avec le *Guilan* être l'ancienne *Hyrkanie*, rend six cens mille livres. La Province de *Parthe* est mise à quatre cens cinquante mille livres. Celle de la *Perfide* à huit cens mille. C'est le compte que j'en ai entendu faire en gros à des Officiers de ces Provinces-là. Ce qui fait que celle d'*Hyrkanie* produit plus de revenu qu'aucune autre, est le produit de la soye qui s'y fait en plus grande abondance qu'en lieu du monde.

On fait monter à soixante mille Tomans, qui font environ trois millions, les Peages & les Doüanes de la Perse, desquelles il est bien certain qu'on pourroit tirer le double, si l'on y regardoit d'aussi près & avec autant d'exactitude qu'on le fait en plusieurs parties de l'Europe.

Les Etrennes valent au Roi cinq à six millions.

Les Entrées du Tabac vont à environ quinze cens mille livres. Celles de la seule ville d'*Isfahan* rendent vingt mille écus.

Sans entrer davantage dans le détail, j'ai vu des gens en Perse faire monter à sept cens mille Tomans tout le revenu du Roi, c'est-à-dire tout ce qu'on lui paye de Droits, & tout ce qu'on lui fait de présens de quelque nature que ce soit. Cela revient à environ trente deux millions de notre monnoye. Je ne garentis pas ce calcul, mais quoi qu'il en soit on peut dire que les Richesses du Roi de Perse sont immenses, ce qui ne vient pas de l'abondance de ses revenus; car à cet égard les richesses du Grand Seigneur, & du Grand Mogol vont bien au delà, mais c'est parce que ce Prince ne dépense pas la vingtième

partie de ce qui entre dans son Trésor. Il est nourri & défrayé ; généralement parlant, sans presque rien déboursier, de manière qu'il ne paye rien en argent comptant. Tout ce qu'il doit est payé en assignations sur quelques uns de ses revenus. Ses Troupes, sa Maison, les Artisans qui sont à ses gages, & les choses même qu'il achète pour le plaisir, & pour la magnificence, sont payées en assignations comme les autres, à moins que par faveur spéciale on n'obtienne d'être payé du Trésor. Il ne faut pas oublier un autre moyen que le Roi a de payer ce qu'il achète, outre des assignations ; c'est à savoir de donner des Marchandises en paiement, & c'est ce que ses Ministres proposent toujours dans l'occasion, & qu'ils tâchent par tous moyens de faire accepter. J'entens seulement de grosses sommes qui sont dûes, & les Marchandises qu'on offre le plus communément sont des Turcoises, de la soye, des brocards d'or, des Tapis d'or & de soye, du lapis Lazul. Le Roi a de pleins Magazins de tout cela ; car comme il n'affirme point ses biens, & qu'il fait travailler la soye qu'il reçoit pour son droit, ses Magazins regorgent toujours de telles nippes.

Si l'on fait réflexion sur tout ce que je viens de dire, on trouvera, qu'à le bien prendre, le Roi de Perse est le plus riche Monarque de l'Univers, & qui vit dans la plus grande abondance de biens, puis qu'il entretient ses Troupes & sa Maison sans mettre la main à la bourse. Une autre chose qu'on peut encore assurer touchant ses grandes richesses, c'est qu'il a autant de revenu lui seul que tout le

le

le reste de son Royaume, & que ce revenu s'augmente journellement par le moyen des confiscations.

CHAPITRE VIII.

De l'Oeconomie des Finances.

J'Ai fait voir dans le Chapitre précédent quelle étoit la nature des revenus du Roi, qui consistent la plupart en denrées, & en choses nécessaires aux hommes, & particulièrement aux Rois, & en précieuses Marchandises, plus qu'en argent. Il en est de même, ou à peu près, dans l'emploi qu'on fait de ses Finances; c'est-à-dire, qu'au lieu de payer en argent, le Roi paye en assignations sur les Provinces, comme je l'ai observé au Chapitre précédent. La raison pourquoi l'on en use de cette manière en Perse, c'est à cause que les biens ne sont pas affermez, mais administrez & en régie; & à cause aussi de ce qu'il n'y a ni assez de commerce, ni assez de mouvement dans le País pour reduire aisément tout en argent. L'on en découvrira encore d'autres raisons dans la suite de ce Chapitre.

Les assignations sont de deux sortes, les unes en terre, les autres en des comptes; c'est-à-dire qu'on assigne des terres aux Officiers pour la valeur de leurs gages, ou qu'on leur donne à la place des comptes de ce que les villages ou Cantons doivent, lesquels ils envoient recevoir par qui il leur plaît.

Quant aux assignations en terre, on les appelle *Tyoul*, mot qui signifie *perpetuel*, d'autres disent au contraire qu'il signifie *éloigné*,

parce que ces assignations se donnent sur des lieux éloignez. Il y en a de deux sortes ; car ces terres sont ou l'apanage de la Charge, les grandes Charges ayant toutes des terres qui y sont annexées, pour le payement des gages ; & qui demeurent attachées à la charge à perpétuité : ou elles sont assignées au gré de la Chambre des comptes, pour y recevoir les gages ou salaires tous les ans. Par exemple, le Roi prenant à son service un Officier à cinq cens francs de gages, la Chambre des Comptes, lui assigne cette paye sur un village qui de tout tems est compté pour produire cinq cens francs de rente par an. Il se trouve presque toujours un fond revenant à la paye assignée ; ou à ce défaut l'Intendant de la Province, sur laquelle est l'assignation, fournit ce qu'il en manque ; ou bien il lui donne une assignation de plus de cinq cens livres, dont l'autre lui rapporte le surplus ; c'est-à-dire que si l'assignation est de cinq cens cinquante livres, au lieu de cinq cens, il faut qu'il paye au terme cinquante livres à l'ordre de l'Intendant. L'estimation du revenu de ces lieux ainsi assignez est établie de tems immemorial, mais l'interêt du Roi y est beaucoup lezé ; car j'ai ouï affurer que des Cantons qui n'étoient couchés dans les Registres de la Chambre des Comptes, & donnez en payement que pour mille livres de rente, en rendoient cinquante mille ; chose que j'avoué moi-même être très-difficile à croire. Cependant la vérité est que communément ces sortes d'assignations rendent trois & quatre fois le prix pour lequel on les donne. La raison de cette grande augmentation est, que depuis le tems des ap-
pré-

préciations, ces lieux-là ont beaucoup profité, soit par l'augmentation des Habitans, soit par le passage des Caravanes, qui y est plus fréquent, soit par la découverte de quelques nouvelles sources d'eau, soit enfin par quelqu'autre changement heureux. Lors que quelque Canton est ainsi amélioré, celui à qui il est échu en partage ne va pas dire qu'il en tire plus que ses gages; mais au contraire, si ces lieux déperissent, on présente aussitôt requête au Roi, ou à la Chambre des Comptes, pour avoir un autre fonds, ou pour faire réduire l'estimation de celui-là à ce qu'il rapporte précisément. Ainsi ces sortes de biens du Roi diminuent toujours infailliblement d'une année à l'autre; car ceux qui ont en partage les fonds qui vont en augmentant, les gardent pour le prix accoutumé, & ceux qui ont les autres demandent des dédommagemens. Il faut observer que les terres, qui sont assignées pour paiement de gages, ne sont pas sous l'inspection des gens du Roi, Elles sont comme propres à celui à qui elles sont données. Il traite comme il veut des revenus avec les habitans du lieu, & c'est de même que nos bénéfices en Europe.

Le Grand Vizir *Cheic Aly Can*, Ministre éclairé, droit, & integre, que j'ai vu dans le Ministère, depuis la seconde année du règne de *Soliman*, a plusieurs fois été sur le point de reformer l'étrange abus de ces *Tyouls*, ou assignations perpetuelles, en donnant de nouvelles assignations à chacun, selon le taux de ses gages, ce qui feroit revenir au Roi une infinité de bien, dont on ne lui tient aucun compte, & qui n'est qu'au pillage; mais il y

a toujours trouvé des obstacles invincibles. Tous les grands Seigneurs s'y opposoient secrètement pour leur intérêt, parce qu'ils ont tous de ces assignations, & qu'il y en a parmi eux qui eussent été réduits par cette reformation, à un quart de leur revenu, & même à moins. Les Maîtres, ou pour mieux dire ceux qui ont la jouissance de ces Terres, d'assignation, si je puis les appeler ainsi, y ont deux droits considérables; le premier que lors qu'ils y veulent aller passer quelque tems, le País les doit nourrir. Le second est leur Droit Seigneurial, qui s'appelle en Persan, *Pursi el nezah*, c'est-à-dire *taxation des querelles*, ce qui leur raporte considérablement; parce qu'en Orient presque toutes les peines qu'on inflige sont des amendes. Les Habitans de ces sortes de terres sont les plus doucement traitez de tous ceux de la Perse; car comme les charges sont d'institution héréditaires dans cet Empire-là, chacun regarde le lieu de son assignation comme son bien propre à perpétuité, parce qu'on espere de demeurer dans son emploi toute sa vie, & qu'on s'y comportera si bien, que les enfans en auront la survivance.

L'assignation en billets ou comptes s'appelle *baraat*, c'est-à-dire, *billet de change*, ou de permutation, & elle est aussi de deux sortes. L'une incertaine & non réglée, c'est-à-dire qui se fait tantôt sur ce lieu-ci, tantôt sur celui-là: l'autre, qui est fixe, & sans alteration. Les Persans l'appellent *bame saleb*, c'est-à-dire *annuel & perpétuel*, qui est ce que les Turcs disent *Salianeb*, en leur langue, *annuelle*, ou *perpétuelle*. C'est quand on est af-

assigné pour toujours sur une même personne, ou sur un même fonds; & c'est la meilleure assignation des deux, parce qu'elle est la moins pénible, & parce qu'elle oblige à moins de fraix.

Les Intendans des Provinces envoient tous les ans à la Chambre des Comptes l'état du revenu de la Province, avec les rôles, ou comptes, à part, de chaque village, de chaque Canton, & de chaque sorte de revenu, réglez & arrêtez par le *Reys*, ou Prévôt du lieu, & scellez du Prévôt & des principaux habitans. Les rôles de chaque lieu, & de chaque chose sont envoyez à part, tant ceux des villes, que de la Campagne; de sorte que dans ce pénible détail, il arrive qu'un Intendant envoie quelquefois plus de cinq mille rôles, chacun bien réglé, & en bonne forme, dont il faut qu'il garde par devers lui un double tout pareil. L'Intendant envoie ces comptes au tems accoutumé; & ces comptes-là ainsi arrêtez, & scellez, sont des obligations, ou comme des billets au porteur, que la Chambre des Comptes donne en paiement à chacun autant qu'il lui en faut, pour ses gages. Mais comme il reste beaucoup de ces obligations après le paiement fait des gages; & des autres dépenses assignées sur la Chambre, elle envoie recevoir le reste qui se porte au Trésor Royal; ce qui se fait non par des Receveurs en titre, mais par des gens qu'on prend exprès, qui sont ordinairement des Favoris des Ministres, parce que ce sont de grandes gratifications que ces receptes, à cause de l'utilité qu'on en retire comme je vais le rapporter.

G 5

C'est-

C'est-là l'ordre , ou , pour ainsi dire , le manège , avec lequel on fait aller & venir les Finances en Perse , où l'on peut remarquer qu'en general il se remet peu de chose en deniers comptans des Provinces au tresor Royal.

Les revenus des Provinces sont administrez avec une œconomie semblable. Un Gouverneur , par exemple , distribue partie du revenu de sa Province parmi les Troupes qu'il est obligé d'entretenir , les Officiers & les Magistrats de la Province , & les Domestiques de sa Maison ; assignant à chaque Officier , & à chaque Soldat même , le lieu où il doit recevoir sa paye ou ses gages ; & l'autre partie du revenu , il le reserve pour ses besoins , & il en fait faire la perception en la même maniere que l'on retire les revenus du Souverain.

La Chambre des Comptes fait la distribution de toutes les assignations , tant celles des Terres , que celles des Comprans ; & selon les amis qu'on y trouve , on reçoit une assignation plus ou moins favorable , suivant les circonstances.

Il y a trente ou quarante ans que l'on commettoit un étrange abus dans cette distribution ; c'est que la Chambre payoit quelquefois les petites sommes par des assignations en differens endroits du Royaume , dont on ne savoit que faire , & sur quoi il falloit perdre la moitié. Mais Abas second reforma cet abus , & ordonna qu'on ne donneroit d'assignations sur des lieux differens , que pour une somme au dessus de deux mille cinq cens livres. Chaque Soldat , chaque Artisan , chaque Officier , peut.

peut avoir son assignation en particulier, & l'aller recevoir lui-même, ou l'envoyer recevoir par un valet, ou par qui il veut; mais d'ordinaire on reçoit les assignations par Corps. Une Compagnie de Soldats ensemble aura son assignation en une masse. Un atelier de même, & ainsi de tout ce nombre de gens que le Roi entretient à ses gages. On aime mieux avoir son assignation ainsi par Corps; parce qu'autrement on ne sauroit que faire d'une assignation sur un lieu éloigné quelquefois de trois à quatre cens lieues. Il faudroit la négocier avec des gens qui en prendroient le quart pour payer d'avance, ou qui n'en rendroient l'argent de long-tems, & peut être jamais. Quand les assignations sont retirées du Bureau, un nombre du Corps, des plus honnêtes hommes, qui se fait nommer ou choisir pour cela par le Prevôt du corps; avec la permission du Général, ou premier Chef, est chargé de les aller recevoir; & quand il est de retour, il distribue à chacun la somme qui lui appartient, en prenant auparavant un droit pour ses fraix, & pour sa peine.

Les Receveurs des deniers publics s'appellent *Ibassildaar*, terme moitié Persan, moitié Arabe, qui signifie chargé de l'acquisition, & aussi ayant la recepte du provenu des acquisitions, de *bassil*, acquisition, d'où est venu le mot de *baceldam*, employé par St. Mathieu Chapitre 27. ver. 8. au sujet du champ acheté de l'argent donné à Judas pour livrer N. S. Jesus-Christ. L'emploi est fort brigué, parce qu'il est fort lucratif; & il faut avoir non seulement bien des amis, mais encore donner bonne caution pour l'obtenir. Le droit de recepte est de

cinq pour cent, quand l'affignation est sur la ville d'Ispahan, & sur la ban-lieuë, & de dix pour cent, quand l'affignation est à plus d'une journée de chemin, dont les Receveurs se payent par leurs mains; & ce même droit se prend également sur ce qui se reçoit pour le Roi, comme sur ce qui se reçoit pour les Particuliers. Vous observerez que les Receveurs de la Chambre des Comptes sont d'ordinaire chargez de cinq ou six cens mille livres de recepte. Quand c'est le Roi qui donne une recepte à un Courtisan, il lui fait donner son droit d'avance en pareilles assignations, & quelquefois il lui fait donner double droit, moyennant quoi le Receveur paye net ce qu'il reçoit. Le droit de Commission est donc plus ou moins gros, suivant la distance des lieux. Il est aussi quelquefois selon la difficulté de la recepte. Par exemple, celui qui est chargé de recevoir des Hollandois six cens mille livres, pour la soye qu'ils prennent du Roi tous les ans dans la ville d'Ispahan, n'a que deux & un quart de commission, parce qu'il n'y a ni risques, ni fraix, ni peine, à recevoir cet argent.

Mais ce n'est pas là tout le profit de ces Receveurs. Ils en font bien encore autant, avant que de se défaire de l'argent; car premierement, dès qu'ils sont sur le lieu de la recepte, il faut les traiter grassement avec leur train, leur payer cinq pour cent de droit, & leur faire un petit present par dessus. Quand l'argent est prêt, ce sont eux qui sous divers prétextes remettent à le recevoir; & il faut leur faire un autre present afin de les y obliger pour en être plutôt déchargé. Mais si
l'ar-

l'argent n'est pas prêt, ils se font payer le retardement sur le pied de l'intérêt du Pais, qui est de demi pour cent la semaine, en cette sorte de négoce ; & pendant qu'on prépare l'argent, ils vont ailleurs faire leur recepte. Dès que ces Receveurs ont amassé une somme considerable, ils cherchent les moyens de la donner à intérêt, ou de la mettre en négoce, & comme ils sont quelquefois jusqu'à dix huit mois dans leur voyage, selon l'étendue de leur Commission, ou la distance des lieux, ils tirent beaucoup de benefice de cet argent-là : Enfin, ils sont plus ou moins de tems à en vuider leurs mains, suivant les amis qu'ils ont à la Chambre des Comptes, & suivant qu'ils sont bien à la Cour. Il y a encore d'autres petits profits que ces Receveurs se procurent dans leurs commissions, comme de faire passer de riches marchandises avec leurs Equipages, parce qu'ils sont francs de peages.

Les assignations les plus favorables sont celles qui sont proches du lieu de la residence accoutumée, celles qui sont sur de bons débiteurs ; celles qui sont toutes en même lieu, & non deçà & delà. Quand les Ministres n'ont point d'affection pour quelqu'un qui se mêle de recepte, on lui donne de vieilles assignations en des lieux éloignez, & écartez, & sur de méchans débiteurs, après lesquelles le Receveur étant long-tems à se tourmenter, & quelquefois ne tirant que partie des assignations ; on fait un raport si desavantageux au Roi de l'exécution de sa Commission, comme par exemple, qu'il a fait fuir les débiteurs par la rudesse de son procédé, qu'il a

pillé la Province, & autres accusations semblables, que le malheureux Receveur tombe dans la disgrâce, & perd sa faveur. Quelquefois on fait une autre grâce aux Receveurs, c'est lors qu'on assigne des gens fureux; car ils prennent encore cinq pour cent sur telles assignations données sur eux, pour leur droit d'avance, comme s'ils n'avoient pas encore l'argent dans leurs mains.

Je ne croi pas nécessaire de rapporter que les Officiers de la Chambre des Comptes ont leur bonne part de ces pilleries: on leur fait des presens pour toutes choses. Les gens qui sont à gages leur en font pour avoir de bonnes assignations, & dans des lieux proches; & les Receveurs leur en font pour avoir beaucoup de commissions, & pour en avoir d'aisées & d'utiles; & on leur en fait encore davantage tant pour n'être pas pressé de vider les mains au trésor, que pour tirer d'eux les décharges nécessaires.

Les Soldats, qui n'ont qu'environ deux cens francs de paye, & les bas Officiers, ou serviteurs, qui n'en ont que trois ou quatre cens, souffrent le plus de cette volerie ordinaire; car pour avoir leur argent comptant, quand ils en sont pressés, il faut, comme je l'ai dit, qu'ils en donnent presque le quart; autrement il faut qu'ils attendent des sept à huit mois, & quelquefois davantage. J'ai vû des Officiers, & des Artisans du Roi, qui avoient deux années de paye dans les recettes: les Receveurs leur gardent leur argent; & ils en sont quittes pour un present aux Chefs du Corps à leur retour, avec quelques reprimandes qui ne touchent gueres quand

quand elles sont faites par des gens qu'on a corrompus. Du tems d'Abas le Grand, les Soldats étoient mieux assignez; mais il y a tant d'années qu'on n'a nul besoin d'eux, qu'on ne se soucie gueres de les bien payer.

Les Intendans accordent quelquefois aux Villages la grace de payer dans la ville où ils résident, ce qui les sauve de l'oppression des Receveurs; & alors c'est dans le propre Palais de ces Intendans qu'on décharge les assignations. Mais d'ordinaire ils envoient des gens avec les Receveurs, ce qui se fait autant pour les contenir, que pour les servir dans leur recepte, afin que les Païsans n'en soient pas trop vexez. Le Receveur va mettre pied à terre au logis du *Reis*, ou Prevôt du Village, qui le mene au Caravanserai, ou au *Mehman cané*, c'est à-dire à la maison des Hôtes. Il y en a toujours une ou deux en chaque Village, particulièrement en ceux où il ne se trouve point de Caravanserai. Il faut observer que c'est toujours le Prevôt que l'on presse & maltraite, afin qu'il hâte la levée. La fonction de ces Receveurs demande beaucoup d'art & d'expérience; pour user prudemment de violence ou de douceur, suivant les occasions; sans quoi les Païsans désertent tous pendant la nuit, ce qui met un Receveur dans un grand embarras; car il ne lui est pas permis de faire de la peine aux femmes, ou aux enfans, comme je l'ai observé, ni de mettre la main sur rien qui soit dans la Maison.

La chambre des Comptes tient Registre des Tributs des Provinces; & si un Intendant manque d'envoyer les comptes du revenu, la chambre

bre donne des assignations sur lui à bon compte de ces tributs, dont il est déchargé après les avoir payez en espece. Mais un Intendant se laisse rarement pousser à cette extrémité ; tant parce que cela produit un mauvais effet auprès du Roi ; qu'à cause qu'on
 o lui évaluë les denrées qu'il a reçues pour les droits du Prince, sur le pied de leur valeur à Ispahan.

L'Argent qui reste de net est porté au Trésor Royal, qui est un vrai gouffre ; car tout s'y perd, & il en sort très-peu de chose. Je n'en ai jamais vû rien tirer que pour des presens que le Roi fait sur le champ ; mais il est très-rare que l'on en tire pour autre chose ; les payemens se faisant par assignations, si ce n'est en des cas extraordinaires, & en faveur de quelque Etranger de país éloigné. Ainsi l'an 1666. le Roi Abas second me fit payer de cette maniere cinquante mille écus de bijoux que je lui avois vendus, sur une requête que je lui presentai, dans laquelle j'exposois qu'étant Etranger une assignation me donneroit bien de la peine, & de plus que S. M. m'ayant donné des Commissions, il étoit nécessaire que je partisse incessamment pour les executer. Le Grand Maître me donna le conseil de presenter cette requête, qui fut reponduë comme je le desirois.

On paye dix pour cent de droits au Trésor de tout ce qu'on y reçoit, à moins que le Roi n'en exempté expressement ; chose qui n'arrive gueres : mais quelquefois, on fait grace de la moitié, & c'est de cette maniere que l'on me traita.

Le Trésor est sous la garde d'un Eunuque,

que , & tous les Officiers que l'on y fait entrer sont des Eunuques aussi. La Chambre des Comptes , ni le premier Ministre , ne prennent point connoissance de ce qui y est renfermé. C'est un bien hors de leur inspection. La Chambre fait à la vérité ce qu'on y porte par an de la recepte des Provinces ; mais elle n'est point informée de ce qui y entre provenant des présens. Le premier Ministre le pourroit bien savoir , mais comme il n'a pas commission de le faire , il ne s'en donne pas le soin. Le *Nazir* , ou Grand Intendant de la Maison du Roi , est Contrôleur du Trésor , il doit savoir tout ce qui y entre , & tout ce qui en sort , mais il ne lui est pas permis de mettre le pied dans les sales où il est réservé. J'y ai été une fois avec lui par ordre du Roi (car aucun ne se peut présenter à l'entrée , s'il n'est mandé expressement.) C'étoit pour faire faire des habits d'hommes à l'Europeane , avec quoi je m'imaginai que quelques Femmes du Serrail vouloient faire une Mascarade , je fus bien une heure à la porte avec le Grand Maître à attendre le Roi. L'Eunuque Chef du Trésor alloit & venoit pendant tout ce tems-là dans les sales , me montrant des bijoux sans nombre & sans prix , ce qui me fit croire que c'étoit par ordre du Roi ; car quand je fus sorti le Grand Maître me dit , *on ne fait point une telle grace à personne.* Je demandai à voir un Rubi que j'avois déjà vû l'an 1666. la Cour étant en Hircanie , ce que le Chef du Trésor m'accorda d'autant plus volontiers qu'il me connoissoit dès ce tems-là , & m'avoit montré aussi alors les plus beaux bijoux de la Couronne

bonne par ordre du Roi. Ce Rubi est un cabochon, grand comme la moitié d'un œuf, de la plus belle & de la plus haute couleur que j'aye jamais vû. On a gravé vers la pointe le nom de *Cheic Sephy*, sans se soucier de gâter la pierre, & l'on ne me pût dire si ce fut *Cheic Sephy* lui-même, ou ses Successeurs, qui le firent faire. On me montrait les choses si fort à la hâte que je n'avois pas le loisir de les regarder. Les plus beaux bijoux du Roi consistent en Perles. Il y en a des filets au Trésor de demie aune, & de trois quartiers de long, pour porter en chaines, & dont les Perles sont de plus de dix à douze carats, parfaitement rondes & vives, mais dont l'eau est dorée, comme sont toutes les Perles d'Orient. On me fit voir, entre les autres, une quantité infinie de pierres de couleur, & beaucoup de Diamans de cinquante à cent carats. Pour l'or & l'argent, je croi qu'on n'en sauroit supputer la quantité, & je n'en saurois rien dire de positif. Le grand Intendant, & d'autres Seigneurs, me répondoient là-dessus, comme sur les revenus du Roi. Quand je les mettois adroitement sur ce sujet, pour leur donner lieu d'en parler, ils me répondoient, *Il y a beaucoup de richesses; Dieu seul en fait le compte; personne ne se voudroit donner la peine d'en lire le registre; cela est infini.* Lors que j'étois au Trésor, on tira un rideau de devant un mur que je vis tout couvert de sacs, rangez l'un sur l'autre, jusqu'à la voute. Il y pouvoit avoir quelques trois mille sacs, que je jugeai à leur forme être des sacs d'argent. Ces sacs d'argent contiennent cinquante *seman* chacun, qui sont sept cens cinquante écus.

deus de notre monnoye. On me disoit que les murs par tout étoient couverts de cette maniere; & il faut observer, que de tems en tems, on change l'argent en ducats le seul or qui vienne en Perse. Le lieu du Trésor est tout joignant le Serrail, grand d'environ quarante pas en carré, divisé en plusieurs chambres: celles du dedans étant sans fenêtres le Roi y vient souvent avec les Dames du Serrail, sur tout quand il y a quelque chose de nouveau à voir; mais il en coûte toujours au Roi par les présens qu'il leur faut faire. Le Garde du Trésor s'appelle *Aga Casour*. C'est le plus brutal, le plus rude, & le plus laid personnage qu'on puisse voir, toujours grondant, toujours en fureur, excepté en présence du Roi. Il y a plusieurs coffres dans le Trésor dont il n'a point le maniment, & qui sont scellés du sceau que le Roi porte pendu à son col.

Je viens présentement à la maniere dont on tient le compte de l'administration des biens de l'Etat & du Domaine. On le tient dans deux grands Bureaux, dont l'un s'appelle *Defter Kane casseb*, *Chambre des registres du Domaine*; de *kas*, terme Arabe, qui veut dire favori, particulier, propre, special; l'autre, *Defter Kane memaleck*, *Chambre des registres des Royaumes*, par où l'on entend l'Empire en général. Le mot *Defter* est un terme Hebreu & Arabe, qui veut dire carte, ou *tablette imperiale*, parce qu'anciennement, avant l'usage du papier, on se servoit de tablettes. Les Grecs disent *Diftera* dans le même sens; & aujourd'hui ce mot de *Defter* signifie dans tout l'Orient un registre & un livre de compte.

Le

Le Bureau des Regîtres du Royaume est le premier en rang , mais l'autre a plus d'autorité à cause de l'étendue de son ressort. Chacun consiste en trois grands Bureaux principaux , qui sont composez de soixante Clercs avec les Officiers , dont je parlerai dans la suite. Le premier Bureau s'appelle *Dester cané cola seh*, mot qui signifie *meilleur , plus parfait*, & qui en cet endroit veut dire le plus assuré , parce que ce Bureau est comme le journal du Domaine. C'est le lieu des regîtres de la recepte & de la mise journaliere, & c'est où les billets d'assignation se gardent. Le second Bureau s'appelle *Dester cané Tauxieh*, c'est-à-dire *le regître des Economes , ou de ceux qui font la dépense*, parce que c'est dans ce Bureau que ces billets-là se delivrent pour le payement des gages & pour les autres dépenses. On y tient de plus un regître général des revenus du Roi , en forme d'état , ou de journal ; car on trouve là dedans le revenu du Roi établi en détail , le lieu où il est situé , en quoi il consiste , & qui en sont les possesseurs , ou les administrateurs, &c. On y trouve les augmentations & les diminutions qui arrivent au revenu chaque année : les débiteurs & le compte de chacun en particulier avec les assignations données sur chacun d'eux : de sorte qu'il se peut dire que l'on tient dans ce Bureau tous les grands livres du Domaine. Le troisième Bureau se nomme *Dester cané lesker nuvis*, c'est-à-dire, *la Chambre du rôle des Domestiques*. Les Persans ont un même mot pour signifier Armée & Cour, qui est celui de *lesker*, pour exprimer par là quelle est la grandeur de la Cour du Roi. On tient
dans

dans ce Bureau le rolle de tous les Officiers du Roi grands & petits, dans quelque emploi qu'ils soient, leur qualité, leur paye, le tems de leur entrée au service; sur quoi il faut observer que les gages des Domestiques du Roi ne commencent de courir que du tems qu'on a fait enregistrer son nom au Bureau. L'on y tient de même le rolle des Troupes entretenues par le Roi; homme par homme; car c'est un usage constant que lors que quelqu'un est reçu au service du Roi, on enregistre son nom & son office à la Chambre; quand il n'auroit qu'un sol de paye par jour.

On donne à ce troisiéme Bureau encore un autre nom, outre celui de Chambre du rolle des Domestiques. On l'appelle *Dester serkar*, c'est-à-dire, *Registre du premier Office*, par où l'on entend la Maison du Roi, parce que c'est où se fait l'enregistrement des Officiers & des Domestiques de la Maison du Roi sans exception.

Ce sont là les noms des Bureaux principaux des Chambres, avec le surnom de *casseb*, c'est-à-dire *Domaine*, ou de *memalek*, c'est-à-dire *les Royaumes*, ou *l'Empire*, que l'on ajoûte à chaque nom pour distinguer une Chambre de l'autre; car les Bureaux des Chambres de l'Etat, ou de l'Empire, ont le même établissement, & les mêmes noms, ainsi que pareil nombre d'Officiers, sans qu'il y ait de différence considérable. Ainsi l'on appelle, par exemple, le troisiéme Bureau de la Chambre de l'Etat *Dester serkar memalek*, *Registre du premier Officier de l'Empire*, parce que c'est où l'on tient les rolles des Officiers & des Troupes qui sont dans les Provinces entretenues par les Provinces même. Cha-

Chacun de ces Bureaux a son Chef particulier, qui porte le nom de *Sach*, ou *Maître & Seigneur*, par exemple le Chef du premier Bureau qui s'appelle *Sach Tauxieh*. Outre cela il y a les Officiers généraux de la Chambre qui ont également l'autorité sur les divers Bureaux de leur Chambre, & qui sont au nombre de trois, l'un appellé *Daroga*, ou *Prevôt*, à qui il appartient de citer les comptables, & d'exécuter les ordonnances du Président : l'autre nommé *Nazir*, ou *Surveillant*, qui est proprement le Contrôleur de la Chambre; & le troisième, nommé le *Moustophy*, c'est-à-dire, *élu & constitué*, qui est le Président, ou premier Chef de toute la Chambre, & pour ainsi dire le premier mobile de cette grande machine; & c'est aussi par conséquent celui de tous qui a le plus d'occasions de piller & de s'enrichir.

Il y a encore deux observations générales à faire dans la relation de ces Chambres; l'une que dans la méthode qu'elles suivent, le Royaume tout entier est divisé en quatre départemens seulement, comme en quatre classes, dans lesquelles les autres Provinces se trouvent comprises. Ces quatre départemens sont *Arac*, *Fars*, *Azerbeyan*, & *Corasson*, qui sont les Provinces que nous nommons la *Perse*, la *Perfide*, la *Médie*, & la *Bactriane*. L'autre observation est, que les Chambres des Comptes ont une Epoque particulière dont elles font les dattes conjointement avec l'année de l'Hégire, savoir cette Epoque de Tartarie, qui est une révolution de douze années, qui portent des noms de Bêtes, comme j'en ai traité amplement en parlant de l'Astrologie;

gie ; & selon cette Epoque , l'année commence à l'Equinoxe de l'Automne.

Ces deux grands Bureaux sont tout-à-fait distincts l'un de l'autre , comme l'on voit , ayant leurs Officiers à part , & l'un ne doit point empiéter sur l'autre. Mais parce que l'interêt du Roi est grand dans toutes les Provinces , les Ministres du Roi prennent souvent connoissance de ce qui se passe dans le Bureau de la Chambre de l'Etat. Le premier Ministre a inspection sur toutes les deux.

Dans la Chambre des Comptes de l'Etat on tient registre des Officiers & des Troupes de chaque Province , ce que chacun y a de paye , ceux qui meurent , ceux qui entrent au service , les terres qui sont assignées à chacun , les droits de chaque office , le provenu de chaque chose , les taxes des Doilanes & des Peages , enfin ce qu'il y a de biens de l'Etat , & de revenus du Roi dans la Province.

Dans le Bureau du Domaine on tient les mêmes comptes que dans celui de l'Etat ; ainsi la Chambre du Domaine fait tout ce qu'il faut payer à chacun , & combien chaque corps d'Officiers , de Domestiques , de Soldats , & d'Artisans doit recevoir par an ; & sur cela elle délivre à chaque corps entier les assignations nécessaires , après avoir reçu du Chef de ce Corps un rolle contenant non seulement les membres qui le composent , mais aussi ceux qui sont morts depuis la dernière montre. La Chambre de l'Etat tient compte pareillement de toute la dépense qui est faite en chaque Province , jusqu'au moindre article , les Vizirs , ou Intendans , étant obligés d'en envoyer un état en détail tous les ans à la

la fin de l'année. Tout homme qui est dans quelque emploi que ce soit est comptable à ces Bureaux, soit à celui de l'Etat, soit à celui du Domaine.

C'est un labyrinthe dont on ne sauroit sortir que ces Chambres des Comptes. J'ai été bien des années avant que d'en connoître les détours, & je croyois souvent que je n'en viendrois jamais à bout, après toutes les peines & toute la dépense que j'y avois employées. Mais c'est bien pis pour ceux qui y ont des affaires, car on n'en voit jamais le bout, & l'on s'y consume en fraix. Chaque Officier qui manie les biens du Roi est obligé d'y rendre compte, comme je l'ai observé, & il est obligé de plus d'en prendre des décharges à la fin de sa commission, outre celles qu'on lui donne chaque année, après qu'il a envoyé l'état de l'année échue. S'il arrive que la Chambre n'en soit pas satisfaite, elle mande simplement qu'elle les a reçus, & qu'elle passe en credit les remises envoyées avec le compte, mais elle ne donne point de décharge; au lieu que quand elle est satisfaite, elle mande *qu'elle a reçu les revenus de l'année échue, conformément à l'institution*, avec quoi on demeure déchargé.

C'est à ces Chambres que l'on attend les Vizirs concussionnaires, & tous les Officiers qui ont usé de malversation, pour leur faire rendre gorge; & comme les procédures de la Chambre des Comptes sont infinies, tout homme à qui elle demande compte de sa commission, est perdu sans ressource, car quand il auroit amassé six millions, il n'en pourroit pas payer les dommages, dont on le charge,
par

par les raisons que je vais dire ; mais la Chambre ne demande un compte général que quand un sujet se trouve si chargé de concussion, que l'on soit résolu de le pousser à bout , & de le perdre.

La peine de rendre compte ne vient pas par erreur de parties, ou par défaut de netteté ou d'exactitude dans les livres ; mais parce qu'on conteste les faits au comptable. Il mettra, par exemple, qu'un tel Canton, qui dans les bonnes années a coutume de rendre tant, n'a rendu que tant en telle année, parce, dit-il, que l'année a été mauvaise, parce que les païsans s'en sont fuis, parce que les terres ont été long-tems sans labourer, & par d'autres raisons qu'il allègue. La Chambre répond en un mot que cela n'est pas vrai, qu'on fait fort bien que l'année étoit bonne, & que ce Canton a rendu, ou dû rendre, comme auparavant ; en sorte que d'une manière ou d'autre c'est lui qui aura volé le reste. La différence se trouve bien grande alors ; car d'ordinaire la Chambre est moins équitable dans ce qu'elle lui impose que lui ne l'étoit dans le compte qu'il y donnoit, & c'est en cela que les discussions sont sans fin, de même que les preuves vont à des frais immenses ; car les Commissaires qu'on envoie sur les lieux pour l'examen d'un fait, seront quelquefois six mois à revenir ; & quand le Comptable met des preuves en avant, & fait comparoit des Témoins, la Chambre lui en oppose d'autres, faisant venir des Païsans de dessus les lieux pour déposer contre lui. Or l'on peut s'imaginer combien ceux qui déposent en faveur du Roi sont favorablement écou-

tez. Pendant qu'un Comptable est en contestation avec la Chambre tous ses biens & ses papiers sont saisis, ce qui rend sa défense & sa justification la plupart du tems impossible. Le moyen ordinaire pour finir ces malheureuses revisions de compte, est de gagner par de gros présens, ou les Ministres, ou les Femmes, ou les Eunuques du Serrail; & la manière de se tirer d'affaire, est d'avoir une abolition du Roi, ou d'obtenir une nouvelle Commission avec quoi tout le passé demeure comme aboli. Le plus sûr est toujours d'accommoder promptement les affaires que l'on a dans la Chambre, car autrement le moins qu'il en puisse coûter à un Comptable, est la perte de tout son bien, ou de la plus grande partie, qui est confisquée au profit du Roi.

Quant à la manière de proceder dans ces Chambres, la voici en détail. Premièrement, on doit observer que lors que l'on a quelque don à demander au Roi, ou qu'on demande justice sur quelque grief, cela se fait par une requête, que les gens présentent eux-mêmes, ou qu'ils font présenter par quelque Grand du Royaume. Le Roi de Perse reçoit toutes les requêtes qu'on lui présente, sans en refuser jamais aucune, soit dans son Palais, soit ailleurs. Comme il ne sort qu'à cheval, il les envoie prendre d'un signe d'œil par un valet de pied; & comme le Roi va toujours assez doucement, chacun a le tems de délivrer sa requête. Le Grand Portier lequel est comme le Grand Maître de la Maison du Roi, est chargé d'ordinaire des requêtes, parce que c'est lui seul qui agit dans

la

la présence du Roi , & qui va & vient pour l'exécution de ses ordres.

Le Roi se fait lire la Requête, ou sur le champ, ou à la première occasion, & d'ordinaire c'est par le premier Ministre, ou par le grand Intendant, & donne la réponse que le Ministre met à la marge , & après elle est rendue à celui qui l'a présentée , pour faire exécuter l'ordre du Roi ; ou bien on la remet dans les mains du Ministre , ou principal Officier à qui l'affaire est renvoyée , ou que l'affaire regarde directement : ou bien enfin , on l'envoie aux Secrétaires d'Etat, pour faire les expéditions ordonnées. Lors qu'il s'agit d'une affaire importante, comme lors qu'il faut expédier des Lettres patentes du Roi , le Secrétaire d'Etat envoie la requête & l'expédition à l'*Ecrivain de l'Empire*, qui la reforme selon son sens, la met au net, & puis la délivre au premier Ministre. Celui-ci l'ayant approuvée , l'envoie au *Vaka nuviez* qui est le premier Secrétaire d'Etat, pour en prendre copie , lequel met le titre de l'expédition de sa main , selon les lieux pour lesquels elle est destinée ; par exemple, si c'est un ordre du Roi pour tout l'Empire , il met de sa propre main dans le blanc au dessus de la première ligne ces mots. *Commandement auquel le monde doit obéissance* , & puis il renvoie l'acte au premier Ministre , qui le porte au Roi, en présence duquel le sceau y est appliqué. L'Acte revient ensuite devant le premier Ministre, qui le contrescelle de son sceau, & le donne à son Secrétaire, qui est aussi son Contrôleur. Celui-ci contrescelle l'acte, s'il est expédié au petit sceau (car il ne contrescelle

pas ceux qui sont expédiés au grand sceau ,) & puis il écrit aussi au dessus du sceau de son Maître ces mots , *par l'ordre exalté & inexprimable de la bouche de la haute Majesté* , & ensuite les expéditions sont renvoyées aux Ministres qui ont présenté les requêtes.

C'est là la manière dont on obtient les Lettres patentes , & les commissions du Roi ; & lors que ces commissions se donnent pour mettre quelqu'un dans le Gouvernement de l'Etat , ou dans l'administration du Domaine , & dans le maniment des biens du Roi , il faut les faire enregistrer à la Chambre des Comptes de l'Etat , ou du Domaine selon le ressort de l'Emploi obtenu. On porte pour cela les Lettres patentes ou telles autres pièces conjointement avec l'original de la requête réponduë , ou avec la minute de la patente ; lors qu'il n'y a point eu de requête présentée. On porte ces pièces , dis-je , au *Moustophy* , ou Chef de la Chambre , à qui la connoissance de cette affaire appartient , lequel écrit ces mots au revers , *qu'il soit enregistré*. Delà elles sont portées au bureau du registre des Officiers , où l'enregistrement s'en fait , de quoi le certificat est mis sur les Lettres patentes en ces mots : *Il a été inséré dans les Registres du Palais* ; mots au dessous desquels le Chef du bureau appose son sceau. Delà on porte cet acte au Prévôt de la Chambre , qui l'examine , & le confronte avec la requête ou la minute , & met ces autres mots dessus , *il est droit* , & son sceau à côté. Ensuite on le porte au *Nazir* , ou *surveillant de la Chambre* , qui y met aussi son sceau , & écrit , *il est venu à notre vue*. Puis on le porte

an



au *Defter Tanzié*, ou *bureau de la dépense*, dont le Chef, après l'examen & l'enregistrement, y met son sceau auprès des autres sceaux, & ces mots, *il a passé sous la plume*. On le porte après au bureau qu'on appelle *Cholaseh*, qui est comme le journal de la chambre, dont le Chef le scelle pareillement, & met à côté, *il a été noté*; & puis enfin, on le rapporte au premier Président de la Chambre qui y met encore son sceau, un peu au dessus des autres, avec ces mots, *il a passé par les registres*. Il faut observer que dans tous les bureaux par où l'acte est passé, on en prend copie, & que les enregistrements se font au Bureau de l'Etat, de la même manière qu'à celui du Domaine. J'ai fait mettre ici la figure pour montrer de quelle façon ces actes paroissent en Persan, après avoir passé par tant de mains. Les sceaux dont les Ministres se servent dans les fonctions de leurs charges ne contiennent que leurs noms comme on voit en ceux de cette figure, dont j'ai gardé aussi la juste grandeur.

On fait enregistrer les actes Royaux par deux raisons; l'une pour servir en cas qu'ils se perdissent, l'autre parce que l'enregistrement est une forme nécessaire pour leur validité: il arrive d'ordinaire que quand l'acte est à l'honneur & au profit de l'Etat, ou du Roi, on le donne tout enregistré, mais autrement il le faut faire enregistrer soi-même à ses propres dépens. Les frais d'enregistrement sont toujours grands, mais plus ou moins pourtant, selon l'importance de l'acte. On peut s'imaginer ce que coûte l'enregistrement d'un acte de conséquence, puisque l'enregistrement de ceux qui ne regardent que les moindres

choses , comme l'engagement d'un Soldat, ou d'un artisan , coûte environ vingt cinq écus. Lors qu'on veut une copie authentique de sa Commission , ou de ses Lettres patentes, afin de n'être pas obligé de les montrer à toute heure , on la fait faire chez le Juge Civil pour vingt sols.

Voilà quelles sont les méthodes des deux Chambres des Comptes, qui pourront paroître pleines d'embaras. Je confesse que les voyes en sont bien longues, mais ce que je puis assurer aussi , c'est que tout y est tenu si exactement & dans un si grand ordre, qu'on y peut avoir en tout tems un compte net & exact de ce que l'on aura fait avec le Roi en quelque tems que ce soit.

Les Persans tiennent leurs comptes non pas dans des livres reliez comme nous , mais dans des rouleaux ou des feuilles volantes : c'est la manière ancienne , & c'est d'où nous est venu le mot de *Volume*, qui veut dire *rouleau*. Les Orientaux roulent leurs papiers au lieu que nous le plions, parce que leur papier est cassant , & qu'il se met en pièces quand il est plié. Ces rouleaux sont quelquefois longs de vint aunes ; & ainsi un rouleau fait tout un livre. On le grossit tant qu'on veut , en collant les feuilles bout à bout , lesquelles d'ordinaire ne sont écrites que d'un côté. Pour ce qui est des livres de comptes, qui sont composez de feuilles volantes , les feuilles en sont un peu plus longues , mais pas si larges que nos *in quarto*, écrites des deux côtez , & marquées par nombres. Elles sont rangées l'une sur l'autre & liées entre deux tablettes de bois , couvertes de cuir , épaisses comme les cou-
ver-

vertures de nos vieux livres , rebordant de demi doigt , de manière que quand cela est lié , le papier ne s'y gâte jamais. On pourroit s'imaginer que les fraudes seroient bien plus aisées & plus communes avec ces feuilles volantes , qu'avec nos livres reliez , cependant les exemples en sont fort rares , & même cela n'arrive point , & ne sauroit arriver , parce que toutes les feuilles importantes ont plusieurs sceaux , ce qui fait qu'il est impossible de les changer. Ils usent d'une autre précaution pour empêcher qu'on ne puisse rien ajouter à ce qu'ils ont écrit ; c'est de mettre à la fin le mot de *blanc* pour signifier qu'il n'y a rien d'écrit au delà. Les Persans enferment aussi fort communément leurs papiers dans des sacs , & particulièrement les rouleaux.

CHAPITRE IX.

Des Secretaires d'Etat & des Sceaux.

Après avoir traité , dans les Chapitres précédens , des principales Charges de Perse , & des Officiers de la Couronne , & avoir expliqué au long la méthode des Chambres des Comptes ; il faut à présent traiter des emplois principaux des autres Ministres de l'Etat , qui sont trois Secretaires , lesquels servent à dresser les patentes , deux Gardes des Sceaux , & un *Chef de l'écriture* , ou *Donadar* ; comme ils parlent , lequel est toujours près du Roi , avec une écriture à la ceinture , & un rouleau de papier en son sein pour écrire sur le champ tout ce que le Roi lui commande. Le premier

mier de ces Secrétaires s'appelle , *Mouchyel memalek* , c'est-à-dire *l'Ecrivain du Royaume* , & son office est d'expédier ces sortes de patentes , & d'autres actes , qui doivent passer au grand sceau , lesquels regardent l'Empire en général , ou le pais d'Etat en particulier. Le second se nomme *Ragam Nuviez* , ou *Ecrivain des ordres du Roi* , pour les affaires d'Etat seulement ; & le troisième *Hokom Nuviez* , c'est-à-dire *l'Ecrivain des Ordonnances* , lequel dresse toutes les expéditions qui passent au petit sceau , tant pour les affaires d'Etat que pour celles du Domaine.

Il y a trois Gardes des sceaux , dont l'un est Eunuque & demeure dans le Serrail auprès du Roi. On les appelle en Persan , *Mohor-dar bachi* , c'est-à-dire *Chef des Gardes-Sceaux* , par où il faut entendre seulement qu'ils apposent le sceau ; car ces Gardes-sceaux n'en ont point en effet ni la garde , ni la disposition. Il y en a un des trois qui ne scelle que les commissions des Troupes , & des affaires de la guerre , qu'on appelle par distinction *Mohor-dar Kochoor*. Les grands sceaux sont gardés dans le Serrail dans un Coffre , fermé par un cordon de soye , qui passe en deux pitons , & qui est noué & cachetté de cire mole , où le cachet que le Roi porte à son cou est appliqué. La mere du Roi est d'ordinaire la gardienne du Coffre. C'est la manière des Orientaux de serrer ainsi les choses les plus précieuses. On les lie dans un mouchoir , ou dans un sac ; & puis on les enferme dans un coffre comme je viens de le représenter. Les bouts du cordon sont entourez de cire mole , & on apporte le coffre ou le paquet ,

au-maitre, qui tire son Cachet de son sein, ou de son doigt, & l'imprime sur la cire; & lors que l'on veut ouvrir le coffre, celui qui l'a en sa garde, l'apporte & le présente au maitre, afin qu'il reconnoisse que le Cachet est entier. Cette maniere est sure & fort commode : on n'est pas obligé d'avoir toujours ses poches pleines de clefs, & l'on n'est pas sujet non plus aux inconveniens qui suivent la perte qu'on en fait. On peut observer en passant que c'est là à mon avis une des raisons pourquoi les serrures sont si mauvaises dans l'Orient, & qu'on n'en fait pas un si grand usage que dans l'Occident.

Le Vendredi est le jour ordinaire du grand seau, & ce jour là on envoie à la porte du Serrail les sacs des expéditions prêtes à sceller, cachettez par les Ministres, au bureau desquels elles ont été expédiées. Si le Roi sort en public, on apporte le coffre des seaux, lesquels on lui présente pour en reconnoître le scellé & pour le faire rompre, & c'est ce que fait le Garde des seaux, lequel les tire hors du Coffre, & à mesure qu'on lit au Roi les expéditions, il prend le seau propre à chacune, le prépare en le frottant d'encre, prend l'expédition & la prépare aussi, en la mouillant légèrement avec le bout du doigt, à l'endroit où il faut appliquer le seau, & en cet état il les présente au Roi, qui met le seau lui même, ou lui fait signe de l'appliquer, comme il arrive le plus souvent. L'encre dont on trempe les seaux en Orient est plus épaisse que celle dont on écrit, & pour la maniere de mouiller le papier, c'est seulement de le rendre moite à l'endroit du seau,

H 5

soit

soit avec la langue, soit avec le doigt mouillé sur la langue : ainsi on scelle en Orient proprement comme on imprime chez nous. Si le Roi ne sort pas du Serrail, on remet au jour suivant, ou bien le Roi fait venir les expéditions, & les fait sceller par l'Eunuque qui a la garde des seaux.

Chacun fait à mon avis que les Orientaux n'ont point la pratique de rendre les Actes valides par des signatures, comme on l'a en Occident ; cela n'est ni pratiqué, ni même connu chez eux. Ils apposent leur seau, ou cachet, au lieu que nous mettons nôtre nom ; & il ne faut pas penser qu'il soit aisé de prendre leur seau, car ils le portent pendu au cou par un cordon de soye entre la chemisette & la robe, ne le quittant jamais que dans le bain. On ne doit pas penser non plus qu'il soit aisé de le contrefaire ; car au contraire, il est fort sûr que cela arrive beaucoup plus rarement chez eux, qu'il n'arrive parmi nous de contrefaire la signature. D'autres gens portent leur seau au doigt en façon de bague. Ces seaux sont ordinairement des Agathes ou cornalines ovales, ou quarrées, de la grandeur d'un denier, sur lesquelles est leur nom, ou quelque sentence de l'Alcoran ; car les Orientaux n'ont point non plus l'usage de ce que nous appelons *les armes*. Quelquefois l'inscription du cachet est un vers ou deux, au lieu d'un nom, comme je l'ai vu dans celui de la Tante du Roi regnant, qui se nomme *Mariam Begum*, ou la *Princesse Marie*, dont les mots étoient tels :

Dared Ommid Belutff Alla.
Chazadé Begum Bent Seficha.

Ce



Ce qui signifie

Elle ne met sa confiance qu'en la grace de Dieu cette Princeſſe Royale qui eſt fille du Roi Sephy.

Et dans celui du Premier Miniſtre du Roi de Colconde, qui s'appelloit *Seid Monſapher*, c'eſt-à-dire, *Seigneurs Victorieux*, il y avoit ces mots :

Monſapher es Kemaly du ve Aklas

Suied Morbcha es jouni Kademi has

Le Victorieux par la perfection de la Religion & de la Juſtice

Et de tout ſon Cœur le Serviteur ſpecial du grand Morbcha [Ali.]

Le Roi a cinq ſeaux differens, trois grands, & deux petits. Voici la representation de quatre. Le cinquième, à ſa figure près, qui eſt tout à fait ronde, reſſemble entierement au premier. L'inſcription du dedans des grands cachets eſt de même dans tous les trois contenant ces mots Perſans : *Bendé Cha Velayet Soliman eſt. 1080* c'eſt-à-dire *L'Eſclave du Roi du Païs eſt Soliman l'an 1080*. J'ai déjà obſervé que les Perſans croient que l'Empire du Monde apartient de Droit, & par inſtitution de Dieu, aux Prophetes & aux Successeurs des Prophetes établis par eux ; & en l'abſence de ces Successeurs, à ceux qu'ils mettent en leur ſiège : que le douzième Successeur de Mahomed venant de lui en ligne directe par ſa fille, nommé Mahomed Mehdy a disparu, qu'après lui il n'y a plus en au Monde de Monarque legitime, veritablement & de Droit, & qu'il n'y en aura plus

qu'à son retour. J'ai encore remarqué qu'ils croient qu'il n'est pas mort, mais que Dieu le garde dans un lieu inconnu aux hommes : qu'il doit revenir au Monde, pour en reprendre le Gouvernement, & qu'il peut revenir à toute heure. Les Persans croient cela si fortement, qu'il y a à Ispahan, & en deux autres Villes de Perse, une écurie vouée à ce Mahomed Mehdy, qu'on appelle *Tavilé Sabeb el Samon*, c'est-à-dire l'écurie du Maître des tems, qui est le titre que les Persans donnent à ce Saint, pour exprimer qu'il est hors de l'atteinte du tems, c'est-à-dire en un mot qu'il est immortel. On tient toujours dans ces écuries, tant la nuit, que le jour, des chevaux sellés & bridez pour être prêts au moment que le saint paroîtra. Les Rois de Perse qui se disent, par honneur, descendus de sa famille par son trisayeul, se disent aussi ses Lieutenans, ou ses Vicerois, protestant de n'avoir point d'autre Droit sur l'Empire, sinon d'en tenir les rênes en son absence; & c'est pour marquer mieux leur dépendance & leur respect, qu'ils se qualifient par tous ses *Esclaves*, comme on voit qu'ils le font en leurs sceaux. J'ajoute même que ces Princes font de cette servitude, leur titre d'honneur, en même tems qu'ils se donnent les plus sublimes & les plus pompeux Epithetes, que l'on ait jamais entendu, & qu'il n'y a que le feu de l'imagination de ces Peuples Orientaux qui pût concevoir. Le mot Persan qui signifie *esclave*, est *bendé*, lequel vient de *bend*, qui veut dire *lien*, & *charme*. L'inscription des petits Cachets est un peu différente, car il y a le mot de *din*, qui signifie la Religion, au lieu

lieu de *valaïet*, qui veut dire le Païs; mais c'est la même chose dans le sens Persan; car ils croient que le Souverain Pontife du Spirituel, est aussi le Souverain Monarque du Temporel; les Prophetes & leurs Successeurs devant porter les deux glaives. Pour rendre bien ces mots en François, il faut mettre *Soliman est le Lieutenant Souverain du Roi du Monde, selon la loi véritable*. La date de 1080. est celle de l'année que le Roi se fit recouronner, après avoir été Roi trente mois revenant à l'année 1668. de nôtre supputation.

Le tour du grand Cachet est un quatrain en vers hexamètres, dont on voit le sens dans la traduction: sur quoi il faut observer qu'*Aly* est le premier des Imans, ou legitimes Successeurs de Mahomed le faux Prophete, & de plus son gendre, & son Cousin germain; & comme c'est aussi l'Auteur de la secte Persane, ayant donné le sens de l'Alcoran de la maniere que les Persans le suivent, & ayant établi le culte comme ils le pratiquent, les Persans n'ont que lui à la bouche. C'est leur Idole, l'objet de leur amour & de leur veneration. Quoi que très-peu de gens entendent la langue Persane je ne laisserai pas de mettre ces quatre vers en Persan, parce qu'ils serviront au moins à faire voir la mesure & la cadence de la Poësie Persane.

Erke janibé ali né ni coust

Aguer amjoun bachet men ne darem doust

Erke téhoun Kak nist bé derre hou

Aguer em ferichté Kak ber serby hou.

On peut voir dans la traduction de ces quatre vers deux figures fort communes dans l'Ecri-

ture fainte, l'une & l'autre; en ces termes que j'ai traduits, *mettre la tête en terre à la porte d'Aly*, mais qui signifient mot à mot *se faire terre à sa porte*. La porte pour dire l'Empire, le trône, la Majesté, la puissance, est une de ces figures comme on le peut voir dans ce même sens au livre de la Genèse; au 22. Chapitre, verset 17, & au Chap. 24. verset 60. *Se faire terre devant quelqu'un*, pour dire *s'humilier* est l'autre figure; & c'est une phrase qui est souvent dans la bouche des Prophetes en parlant à Dieu, *je ne suis devant toi que poudre & cendre*. La dernière moitié du quatrième vers est un terme proverbial *Kak ber Serby bon*, que la terre soit sur sa tête, pour dire *qu'il meure*.

Le tour de l'autre grand seau contient le nom des douze premiers Califes ou Successeurs de Mahomed, à commencer par Aly; & ceux que j'ai dit que les Persans appellent *les douze Imans*, c'est-à-dire les vrais Lieutenans & vrais Successeurs; dont la race Royale se disant Originaires; c'est comme si l'on mettoit sa généalogie dans ses seaux.

Les grands seaux sont gravez sur des turquoises épaisses, qui servent depuis Abas le Grand. On n'a fait qu'effacer le nom du Roi décedé, & la date. Le petit seau quarré est un beau Ruby. Le quatrième dont j'ai fait graver l'inscription en Persan, est d'une Emeraude:

Des grands seaux, le quarré s'appose aux Commissions pour le pais du Domaine. L'autre sert pour toutes les affaires de l'Empire, comme pour les traitez, les Missives pour les Etrangers, les commissions, les Lettres pa-
ten-

tentes. Le troisième, qui est tout à fait rond, sert pour les affaires de la guerre. Les petits seaux servent pour les expéditions des Finances, pour les brevets des charges, & offices de la Maison du Roi, & de ses troupes, & pour tous les actes qui concernent les biens Royaux. Le seau quarré est le plus considéré, & celui auquel on obéit le plus régulièrement, c'est proprement le seau ou le sein du Roi, car il le porte à son col; & ses ancêtres, depuis Abas le Grand, en ont fait de même. On appelle les grands seaux *Homayon*, du nom d'un Roi de Perse des plus célèbres, & les petits *Hokom geon monta*, c'est-à-dire *commandement auquel le monde doit obéir*, parce que les actes auxquels ils s'apposent commencent d'ordinaire par ces mots-là, à cause qu'ils sont adressez aux Intendans & administrateurs qui doivent executer, à peine de la vie, tout ce qui y est contenu. L'autre petit seau est en dépôt dans les mains du Garde du trésor Royal, qui est un Eunuque, dont le pouvoir & la faveur est encore au dessus de la charge.

J'ai déjà observé qu'on n'a pas la pratique en Orient de signer les écrits pour les rendre valides, mais seulement celle d'y mettre le seau : mais il faut ajouter que cela ne se doit entendre que des Mahométans ; car pour les Gentils au contraire ils n'ont pas l'usage du seau : sur quoi je dirai en passant que c'est-là une de ces choses qui me persuadent que les Sciences ont pris leur naissance dans les Indes, & non dans la Chaldée, & dans l'Arabie ; car comme il est vraisemblable que l'usage du seau a été inventé pour suppléer à l'igno-

l'ignorance de l'écriture, il en faut conclurre que l'art de l'écriture étoit moins connu dans les païs où l'on se servoit de seaux. Les gens doctes de Perse sont tous de même avis, ajoutant qu'anciennement dans l'Arabie l'écriture étoit un art renfermé parmi peu de gens, qui servoient de Scribes au public, & qu'au défaut de savoir écrire, chacun imprimoit une marque, ou un seau, pour confirmer l'écrit qui se faisoit en son nom. Mahomed en usoit d'une maniere encore plus grossiere; car il trempoit seulement sa main dans l'encre, & l'appliquoit sur le papier, à l'imitation de quoi les Empereurs de Turquie mettent au haut de leurs Lettres patentes l'empreinte d'une main en noir, comme étant les armes & l'écusson Imperial de la Monarchie Ottomane, dont les Sultans de Constantinople se glorifient de tenir le siège.

Je finirai ce Traité du Gouvernement de Perse en rapportant le jugement que j'en ai fait, après avoir demeuré beaucoup d'années dans le Païs. Il m'a donc semblé qu'il y a beaucoup d'humanité dans toutes ses loix, & dans toutes ses pratiques, & bien au delà de ce qu'on pourroit s'imaginer d'un Gouvernement despotique, & d'une puissance Arbitraire. Par exemple, y a-t-il Empire où l'on soit moins chargé de tailles & d'impôts? les sujets n'y payent rien par tête, & les denrées les plus nécessaires à la vie y sont franches de droits. Y a-t-il rien de plus humain & de plus doux que le traitement que l'on fait aux Païsans? On peut dire que c'est une véritable société contractée entre le Seigneur & le sujet, où la perte comme le profit sont également par-

partagez , & dans laquelle les plus pauvres
 sont toujours ceux qui souffrent le moins.
 N'est-ce pas une voye fort douce de lever des
 droits que de les donner en Regie, sans obli-
 ger des Fermiers à les faire valoir un certain
 prix, qui est proprement commettre les vexa-
 tions dont ces sortes de fermiers accablent le
 peuple pour la *manutention* de leurs fermes ?
 N'est-ce pas un ordre merveilleux que celui
 qu'on tient parmi les Troupes ? Comme on
 peut assurer qu'il n'y en a nulle part de si
 heureuses & de si riches qu'en Perse, puis que
 d'un côté elles font si peu de fonction, qu'el-
 les ne connoissent pas même leurs propres
 Officiers, & que de l'autre elles ont de bon-
 nes payes : il n'y a point aussi de Troupes
 dont les Peuples soient moins chargez : à pei-
 ne en sont-elles connues ; & bien loin qu'el-
 les soient à charge aux autres hommes, elles
 portent elles-mêmes leur part des charges qu'il
 y peut avoir. N'est-ce pas un ordre admira-
 ble que de payer les Soldats & les Officiers
 chacun à part, sur des attestations si authenti-
 ques & si diverses qu'il ne s'y peut commet-
 tre de fraude ; car par-là il n'y a point de
 morte-payé, ni de passe-volant, & les Offi-
 ciers ne sauroient faire de tort aux Soldats.
 En un mot, les Loix de Perse sont très-bon-
 nes & très-avantageuses pour les Sujets ; &
 lors que sur le Trône de cet Empire-là, il
 se trouve un Roi juste & vigilant, qui fait ob-
 server ces Loix en empêchant les vexations
 tyranniques de ses Ministres, on peut dire que
 c'est l'Empire le plus heureux & le plus flo-
 rissant du Monde. Cela paroît dans le règne
 d'*Abas le Grand*, qui quoi qu'il trouvât son
 Royau-

Royaume presque tout usurpé sur lui , enforte qu'il n'étoit pas reconnu à vingt lieues autour de sa ville Capitale , & que par cette raison tout son règne ne fût qu'une suite continue de guerres , néanmoins il laissa la Perse riche & très-florissante , & fréquentée par les Négocians de toutes les parties du monde , que lui-même y avoit attiré. Un moyen qui me paroît sûr pour bien juger de la douceur d'un Gouvernement , c'est de jeter la vue sur la condition des sujets , particulièrement sur ceux du plus bas rang. Ceux de Perse , soit à la campagne , soit dans les villes , sont bien nourris & bien vêtus , ayant tous les ustenciles nécessaires , quoiqu'ils ne travaillent pas à moitié près de ce que font les nôtres. Les plus misérables femmes parmi eux portent toutes des ornemens d'argent aux bras , aux pieds , au col , & quelques-unes y portent des pièces d'or , comme je l'ai dit ailleurs ; de manière que je ne sai ce qui peut avoir fait concevoir le gouvernement de Perse comme barbare & tyrannique , si ce n'est deux choses. La première , les exécutions que le Roi fait faire sur les Ministres sans forme de justice , & sur le champ. Or j'avoue , qu'à l'égard des Grands qui sont dans l'emploi , le gouvernement est excessivement rigoureux , parce qu'il agit avec précipitation dans ses condamnations , & que chacun court risque d'en être accablé dans un instant ; mais cela ne regarde pas le peuple , avec lequel , comme je l'ai déjà observé , l'on n'agit jamais de cette manière. La seconde chose sont les vexations des Gouverneurs & des Ministres , qui exécutent leurs voleries sans beaucoup de formalité.

Cette

Cette conduite arbitraire surprend d'abord un voyageur Européen , & lui fait penser que les sujets de Perse sont , pour ainsi dire , à l'écorcherie ; mais quand on examine la chose de près , on trouve que le mal qu'il y a n'est pas si grand que le bruit qu'on en fait. Une autre idée que nous nous faisons de la Perse , qui n'est pas moins fautive que les autres , c'est que les sujets y sont esclaves. Je n'ai rien remarqué sur quoi on puisse appuyer ce jugement : ils vont & viennent où ils veulent , sans permission , ni passeport , se retirant du Royaume avec leurs familles & leurs biens , quand il leur plaît. Mais un avantage inexprimable que ces Peuples ont par-dessus les Chrétiens , c'est qu'ils ne sont point vexés pour la Religion. Les Ecclesiastiques n'y sont ni en grand nombre , ni fort opulens , & d'ailleurs ils ne sont pas assez intriguans , ni assez munis d'autorité , pour tourmenter les sujets sur les actes de Religion. Je n'entens pas pourtant que les sujets aient la liberté de se former un Culte nouveau , ni de se faire Chrétiens , ou Idolâtres , publiquement , & à leur gré. Je veux dire seulement qu'ils ne sont point inquiétés ni recherchent pour leur Culte , s'ils vont aux Mosquées , ou non , s'ils croient comme leurs Prêtres dans tous les points , ou s'ils tiennent les opinions de quelques Sectes contraires. Chacun est là-dessus en pleine liberté , & croit ce qu'il veut ; & pourvu que l'on ne renie pas l'*Alcoran* publiquement , il est permis à chacun d'en expliquer les mystères comme il l'entend.

CHAPITRE X.

De la Magnificence de la Cour.

Après avoir donné le détail des revenus immenses du Roi de Perse, & du Gouvernement de ses Finances, il ne sera pas mal à propos de parler de la pompe de sa Maison & de l'éclat de son train, ce qui paroît particulièrement en trois occasions : dans ses Fêtes, soit à la ville, ou à la campagne; dans ses voyages; & dans la reception des Ambassadeurs.

Les Fêtes du Roi se font d'ordinaire dans de grandes Sales ouvertes à divers étages; c'est-à-dire, l'une plus haute que l'autre, comme on les verra représentées dans la description d'Ispahan. La plus grande Sale du Palais Royal est celle qu'on appelle *la quarante colonnes*, qui est à trois étages; & voici de quelle manière la Fête s'y passe. On y fait aller les invitez par des Jardins, & entre les autres par une allée de grands arbres, sous lesquels on voit douze chevaux qui font une des principales magnificences des Fêtes du Roi. Ces chevaux, qui sont toujours les plus beaux qu'on puisse voir, sont posez à quelques pieds de distance l'un de l'autre, six de chaque côté, & attachez à une grosse corde de soye & d'or, tendue à terre avec de gros cloux d'un pied de long, & gros à proportion, aussi d'or, fichez en terre jusqu'à la tête, dans laquelle passe un fort gros anneau, & on attache les chevaux à cette corde par un licol de soye & d'or à deux rênes; de manière

re

re que le cheval est tenu des deux côtez. On leur passe aux pieds des entraves faites de cordons semblables aux licols, qu'on attache pareillement à un clou, comme ceux dont je viens de parler, dont on pourra voir encore mieux la figure dans la planche suivante. On met devant eux des sceaux si lourds & si grands, qu'un homme n'en sauroit porter un, quand il est plein, & quatre gros marteaux. On y étalle aussi tous les ustenciles d'une écurie; tout cela de pur or massif, sceaux, marteaux, cloux, étrilles, caparassons avec des chaines, comme l'on en met aux chevaux furieux; tout est d'or fin, de même que toute la vaisselle de la Maison du Roi. Les harnois des chevaux sont de pierreries, & l'un est assez différent de l'autre. Le premier est tout de Diamans: le second de Perles: on y en voit de fort grosses qui pendent sur le poitrail: le troisième est de Rubis: les quatre suivans sont d'Emeraudes: le huitième est de Saphirs: les deux suivans de toutes ces pierres-là mêlées ensemble, & les deux derniers sont garnis de Turcoises. Les selles sont devant & derriere d'or massif couvert de pierreries. Les étriers sont de même, & sur les selles on jette de grandes housses de tissu d'or & de soye legeres pour garder le harnois contre la poussiere.

Le Trône du Roi est au fonds de la premiere Salle: il est fait en carré, d'environ huit pieds de diametre, haut de deux à trois pouces, couvert d'une étoffe blanche, laquelle est brodée de perles à l'entour, & d'or & de soye au milieu très-richement. Un gros & haut traversin, tout couvert de pierreries,

 fert

sert de dossier , ayant deux petits coussins à côté , aussi couverts de pierreries. Cette couverture du Trône est tenue sur le devant par des pommes d'or massif , qui en sont pareillement garnies , de même que des crachoirs qu'on met entre deux. Le Roi est couvert des plus belles pierreries du monde , & de la valeur de plusieurs millions , la plupart pierres de couleur ; car ce sont celles qu'on estime le plus en Perse. Derrière lui sont rangez neuf ou dix petits Eunuques de dix à quatorze ans , les plus beaux enfans que l'on puisse voir , richement vêtus , qui font un demi cercle derrière lui , & qui semblent être de vraies statues de marbre , tant ils sont immobiles , tenant les mains sur l'estomach , la tête droite , & les yeux arrêtés. Il y a derrière eux des Eunuques plus âgés , ayant des mousquets sur l'épaule , garnis d'or & de pierreries. A la droite du Roi est le premier Eunuque , qu'on appelle le *Mebter* , ou le *Grand* , qui est le grand Chambellan du Roi , ayant à la ceinture un petit coffre d'or plein de mouchoirs & de parfums , pour en servir le Roi à sa demande. Aux côtes de la Sale sont assis les premiers Officiers du Royaume , savoir au côté d'honneur , le *Grand Vizir* , le *Général des Courtches* , le *Général des Esclaves* , près duquel il y a une place vuide , qui est celle du *Grand Surintendant* , lequel est debout d'ordinaire à côté du Roi , à quatre pas de distance , ou environ , pour recevoir ses ordres. Après sont assis de suite , le grand Secrétaire d'Etat , le grand Ecuyer , le premier Médecin , & deux ou trois autres premiers Médecins ; après lesquels il y a deux ou trois places vuides , & en-

ensuite sont assis les Gouverneurs de Provinces, & les Intendans de ces Provinces où il n'y a point de Gouverneurs, comme sont toutes les Provinces annexées au Domaine. A l'autre côté sont les *Cedres*, ou grands Pontifes, qui, comme on voit, sont à la main gauche en ce Pais-là, pour marquer que le Gouvernement Politique est le supérieur. Après il y a une place vuide qui appartient au grand Maître d'Hôtel: puis est placé le Général des Mousquetaires, le grand Veneur, le grand Astrologue, & deux ou trois premiers Astrologues, le premier Magistrat du Droit Civil, les grands Gouverneurs s'il y en a à la Fête. La place du grand Maître d'Hôtel est vuide par honneur, comme je l'ai déjà dit; car il ne s'assied jamais devant le Roi, il est à côté du Roi vis-à-vis le grand Surintendant, tenant un long & gros bâton, comme les bourdons de nos bedeaux, duquel la partie d'en haut, dont une grosse pomme fait le bout, est couverte de pierreries. C'est la marque de son commandement dans la Maison du Roi; & c'est lui qui en fait exécuter les ordres. Lors qu'il y a des Ambassadeurs à la Fête, on les place parmi ces Grands-là, leur donnant un rang élevé, selon le lieu d'où ils viennent, & selon le train avec lequel ils sont venus.

Dans la Sale de dessous sont assis des *Sultans* & d'autres Gouverneurs de Places, le *Daroga*, ou Gouverneur de la ville d'Ispahan, des Colonels, des gens éminens en dignitez, Seculiers, & Ecclesiastiques; & sur les aîles, c'est-à-dire derriere eux, on voit une foule de jeunes Courtisans, tous gens de qualité, & enfans de Seigneurs, qui sont déjà à la paye du

du Roi, & qui sont là debout dans la contenance la plus respectueuse du monde, & la plus craintive. Il y en a de même dans la Sale d'enhaut, & il faut observer que dans l'une & dans l'autre, il n'entre que ceux qui sont à la paye du Roi. Dans la Sale d'embas sont assis les Officiers de moindre rang; & tout au bout, en face du Trône, on place les Danseuses, & les instrumens de Musique. Au milieu de cette Sale d'embas, on voit debout les Maîtres des Cérémonies, les Huissiers, les Portiers, & les autres Domestiques du Palais, chacun tenant à la main le bâton qui est la marque de son office.

Il fait fort beau voir cette Cour aussi nombreuse, & aussi pompeuse qu'elle est, sur tout les jours des Fêtes solennelles, que les Grands ont sur la tête le bonnet qu'on appelle *Tage*, qui est une manière de couronne, lequel est paré d'aigrettes, de plumes de Heron, & tout couvert de pierreries, dont il y en a qui valent deux à trois mille francs.

Lors que le Roi est entré, & après le signal qu'il en donne, la Musique commence, & les Danseuses suivent, puis on sert devant chacun *l'avant repas*, (comme parlent les Italiens,) sur des Napes de brocard d'or. Il consiste en un service de quinze ou seize assiettes d'or & de porcelaine entremêlées, pleines de fruits verts & secs, selon la saison, de confitures seches & liquides, de dragées, de massépains & de macarons, pendant ce tems-là, la Musique joue toujours, au lieu que les Danseuses font des pauses, dansant ou dans le bas étage, ou dans le second, selon qu'il plaît le plus au Roi; quand on sert du vin au Festin,
le

le Roi en boit le premier, & en envoie à l'assemblée, commençant d'ordinaire par les Ambassadeurs, lors qu'il y en a au Festin; & alors, les Cedres, ou Pontifes, & les autres gens d'Eglise se retirent, parce que le vin étant défendu, ils commettroient un péché de s'arrêter dans un lieu où l'on en boit, & quelquefois même ils se retirent aussi-tôt que la symphonie joue; parce que les instrumens sont défendus par la Loi Mahometane, mais non la Musique, ni la danse. L'un de ces jeunes Seigneurs qui sont là debout, ou l'un de ces beaux Eunuques sert d'Echanson. Il ne donne à boire qu'à ceux que le Roi ordonne, & après avoir donné la coupe à tous ceux que le Roi lui a marquez, il recommence à verser à la ronde sans s'arrêter que lors que le Roi lui en fait signe; cela va pourtant assez lentement, quoi qu'on n'ose poser la coupe en bas. Les bouteilles sont rondes, à long col, faites d'or émaillé, ou convertes de pierrieres: la taille est de même. Quand l'heure que le Roi a marquée pour le repas est venue, on l'en fait souvenir, & il fait signe de servir. Alors on dessert les fruits, on leve les Napes, & on en étend d'autres qui sont aussi larges que la Sale, faites de fine toile peinte, ou de taffetas à fleurs d'or, sur lesquelles on sert une infinité de ragouts, qui consistent en roti sec & de haut goût, en poisson sec ou enfumé, avec bien des fausses de toutes sortes. Nous appellerions cela un entremets; car ces ragouts ne sont servis que pour exciter l'appétit. Chacun a quinze ou vingt petits plats devant soi, avec de grandes porcelaines ou écuelles d'or entremêlées, qui tiennent environ

deux pintes de sorbets , y ayant en chacune une cueillere de buis , qui tient un petit verre , & qui a un manche long de quatorze à seize pouces. Ce service dure quelquefois trois ou quatre heures , & quand on a bien bû & que le Roi veut se retirer , il fait signe d'apporter le dernier service. Alors on dessert ces entremets : on leve ces napes , & l'on en met d'autres qui ne sont pas moins belles , & on apporte le dernier service , qui consiste en potages , en mets bouillis , en ragouts , & principalement en ris de cent sortes d'apré , qu'on appelle *les Pilo*. Ce service ne dure guere que demie heure , & dès que le Roi a mangé , on lui presente à laver , & à la Compagnie , en de grands bassins creux , d'or uni , ou émaillé , avec de l'eau de senteur tiede , & aussitôt il sort , & chacun se retire. Lors que l'on ne boit point de vin à la Fête elle dure beaucoup moins ; car on ne sert point d'entremets , & la viande est servie une heure ou deux au plus tard après les fruits.

Quand la fête se fait de nuit les sales & les dehors sont élairez de la manière suivante , & qui est la même chose que je vis lors que je fus présenté au Roi de Perse en *Hyrcanie* l'an 1666. On apperçoit dans la sale de présence , c'est-à-dire celle où est le Roi , quatre rangs de lampes de cinq à chaque rang , & dans les sales des côtez , qui sont ouvertes sur la sale de présence , dix flambeaux à deux branches. Ces lampes ont un pied , qui a vingt pouces de diametre ; & vingt-quatre à vingt-six pouces de hauteur , dont le godet est grand comme les deux mains , & haut de six doigts , entretenant quatre grosses mèches , ce qui fait une
fort

fort grande lumière. Les flambeaux sont encore plus hauts que les lampes, mais ils ne pèsent que cinquante marcs, au lieu que les lampes en pèsent soixante. Ce service-là est tout d'or fin, & pèse deux mille quatre cents marcs. Les lampes & les flambeaux sont grands de cette manière en Perse, parce qu'on les met à terre dans la sale où l'on va & vient : Or s'ils étoient plus bas, on ne verroit pas la lumière, & s'ils étoient moins pesans, ils seroient sujets à être renversés ; comme aussi il en pourroit tomber de la graisse sur les tapis, si le pied étoit moins large. Le dehors des Apartemens est éclairé par des fallots d'argent fichés en terre. On ne sauroit rien voir de plus grand & de plus magnifique, ni de plus belles illuminations. Elles font une clarté comme celle du jour en plein midi.

J'ai trouvé cinq choses admirables aux fêtes Royales qu'on appelle *Megelez*, terme qui signifie *assemblée*, & qui se prend quelquefois pour *un Conseil*, & communément pour un festin.

Premièrement, la nombreuse Cour & la magnificence : Il y a toujours deux cents cinquante à trois cents personnes à ces fêtes, & tous y sont très-lestes & très-richement vêtus, quoi que plus ou moins, selon leurs emplois.

Secondement, la Majesté & la gravité de l'assemblée, où le silence régné de telle manière, qu'on y entendroit respirer. Chacun y tient une contenance grave, depuis le commencement jusqu'à la fin ; ce qui fait que les voix & la Musique y sont entendues très-distinctement : il faudroit être témoin de ce silence pour le bien comprendre.

Troisièmement, la promptitude merveilleuse avec laquelle le service se fait, qui n'est pas moins incompréhensible. J'en étois charmé; il me sembloit que c'étoit-là une pièce de théâtre où tout est parfaitement concerté; car dès que le Roi demandoit quelque chose elle paroissoit à l'instant; quand il demandoit à manger, il étoit servi aussi-tôt qu'on pouvoit aller en porter l'ordre aux cuisines & en revenir; & cependant on apportoit les plats aussi chauds que si l'on eût attendu qu'ils eussent été préparés.

Quatrièmement, l'ordre du service; l'on n'y remarque pas la moindre confusion, ni le moindre bruit, l'on n'y entend point remuer les gens: l'on sert par un côté & l'on dessert par un autre. Ce bon ordre vient comme je pense de trois choses qui sont particulières aux Orientaux: la première que ceux qui servent sont déchaussés & marchent sur des tapis, ce qui empêche le bruit: la seconde que tout ce qui se sert à ces fêtes jusqu'aux moindres choses est apporté d'un office particulier; par exemple les fruits verts, & les fruits secs, qui ont chacun leur office à part: les confitures seches, & les liquides, le pain, le vin, les napes, les sorbets, les salades, & ainsi du reste: le Chef de chaque office vient faire sa fonction devant le Roi, & puis se retire excepté le Chef de la cuisine qui se tient à côté du Roi, un peu loin, jusqu'à ce que la viande se desserve. La troisième est que le nombre des Officiers du Roi est fort grand: ainsi l'on se donne les plats de main en main. On ne manque de rien à ces fêtes, les Officiers examinant sans cesse jusqu'à la contenance de cha-

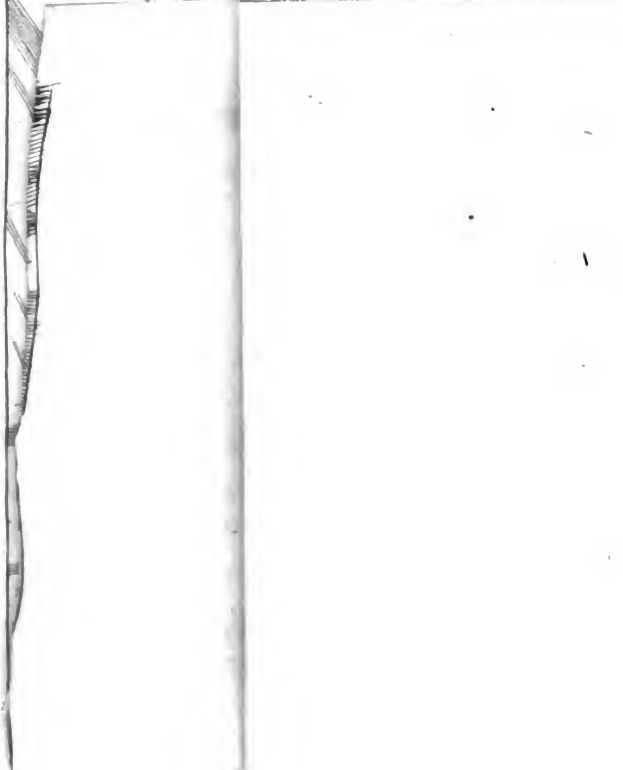
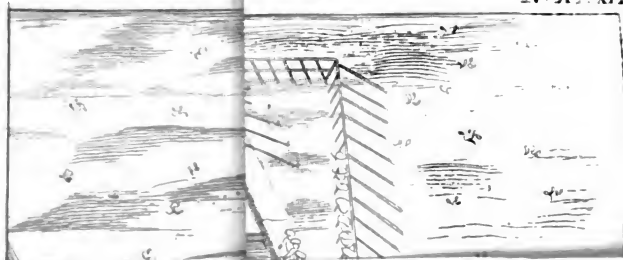
chacun pour voir s'il a besoin de quelque chose, & pour la donner aussi-tôt.

Le Roi y est servi par de beaux petits Eunuques qui sont à genoux devant lui : ils reçoivent les plats du Chambellan, & les servent : il faut observer que tous les plats qu'on sert devant la Compagnie ne sont que comme des assiettes, & comme les portions qu'on donne dans les Couvents. On apporte les grands plats au milieu de la sale, où des écuyers tranchans, qui sont à genoux, assis sur leurs talons, les servent dans ces assiettes ou petits plats, qui sont portez à la Compagnie.

La cinquième chose est la richesse du service, ou de la vaisselle : Tout est d'or massif, ou de porcelaine, & il y a chez le Roi une sorte de porcelaine verte, si précieuse, qu'un seul plat vaut cinqu cens écus. On dit que cette porcelaine découvre le poison par un changement de couleur, mais c'est une fable ; son prix vient de la beauté de la matière, & de la finesse, qui la rend transparente, quoi qu'épaisse de plus de deux écus. On fait monter à trente deux millions la vaisselle d'or du Roi de Perse. Je me souviens de l'avoir ainsi supputé à peu près l'an 1660. La Cour étoit alors en *Hyrcanie*, & j'y trouvai heureusement un Gentilhomme du Roi de France, & un Député de la Compagnie François, envoyez pour les affaires de cette Compagnie-là : Nous vécûmes toujours ensemble, & comme on leur donnoit leur ordinaire de la Cuisine du Roi, & que le Grand Maître par l'ordre du Prince me faisoit souvent faire le même honneur, j'eus l'occasion de pouvoir

peser chaque pièce de vaisselle. Les grands plats avec leurs couvercles, qui sont fort hauts, pesoient quatre vingt deux marcs chacun. Un homme n'en portoit qu'un sur sa tête avec peine; car outre cette pesanteur le plat contenoit toujours environ vingt cinq livres de viande & de ris. Quelques voyageurs ont rapporté qu'il y avoit mille plats de cette grandeur chez le Roi, ce qui monteroit à trente cinq millions. Pour moi je ne tiens pas qu'il y en ait le quart. J'ai ouï évaluer à quarante huit millions toute la vaisselle. J'ai vû aussi qu'on ne la faisoit monter qu'à la moitié; mais après tout, je croi que tout ce que le Roi a de vaisselle, & de meubles d'or massif, monte à plus de cinquante millions. C'est l'or le plus fin qu'il y ait: j'en ai eu une fois un morceau d'un plat en payement pour douze mille francs de la Sœur du feu Roi, les Changeurs des Indes où je le portai me le prirent au plus haut titre. Il y a encore une infinité de vaisselle & de meubles d'or dans le Serrail, comme les Eunuques m'en ont assuré, & qui n'en sort jamais; mais on seroit sujet à se bien méprendre en rapportant ce qu'ils en disent; car outre qu'ils sont fort menteurs sur ce sujet, la plupart n'en savent pas le compte. Cependant, je croi qu'on peut avancer sûrement que le Roi de Perse est le Prince du Monde, qui a le plus riche service de vaisselle, & qui a de l'or & des pierreries pour un prix infini, de quoi j'aurai occasion de parler encore dans la description d'*Ispahan*.

Quand le Roi fait ses fêtes à la Campagne c'est toujours dans le même ordre. Les Ten-
tes



tes sont divisées en sales, comme le sont les bâtimens. La seule difference c'est que tout n'y est pas si magnifique & qu'il ne s'y trouve pas tant de Monde ; mais en échange les Tentes sont entourées de Troupes sous les armes, & fort lestement vêtues. Voici à côté comme la Tente d'audience paroît, comme j'en fis prendre la vûe un jour que le Roi donna audience à un Ambassadeur Hollandois en *Hyrkanie*, dans le tems que j'y étois. Cette Tente étoit longue de soixante pieds, sur trente cinq de large, & sous trente de hauteur, soutenue par cinq pilliers ronds, gros à proportion du poids qu'ils soutiennent, lesquels s'emboîtent en trois endroits dans des garnitures, dont quelques unes étoient d'or massif, & d'autres étoient d'argent. Les bouts des pilliers, qui passaient au travers de la couverture, étoient surmontez de pommes d'or massif, fort grosses ; & c'est la marque à laquelle on reconnoit de loin les tentes du Roi. Le dedans de cette tente étoit tout de brocard d'or, & à côté il y en avoit une plus petite d'environ les deux tiers, mais du reste toute semblable à la première. Les tapis étoient tenus à terre par des pommes d'or, du poids d'environ dix marcs chacune, posées par rang de quatre en quatre pieds. Celles qui tenoient la courtépointe qui couvre le Trône du Roi, étoient plus grosses, & toutes garnies de pierreries, de même que les carreaux. Les Tentes du Roi sont tendues en croix Grecque, sans que l'une soit ouverte sur l'autre, quoi que pourtant il y ait par tout de la communication des unes aux autres.

Quand le Roi va à la Campagne, son train
 I 4 est

est tout à fait magnifique & nombreux, & la suite si grosse, que souvent il fait *Couron*, comme on parle, c'est-à-dire *défense de le suivre*, à moins d'être mandé. Comme les Persans, & tous les autres Orientaux aiment fort la Campagne, & à y passer le Printems, le Roi en prend aussi le plaisir avec beaucoup d'apré et d'attirail.

Premièrement on donne le soin des Quartiers à un grand Seigneur, qui est créé Maréchal pour le Voyage. Il fait venir les Ingenieurs, & leur dit le lieu où le Roi veut aller. C'est d'ordinaire vers l'*Hyrcanie*, par la voye de *Casbin*, (parce que l'*Hyrcanie* est un país de Chasse, & que durant le Printems c'est un véritable Paradis terrestre,) ou dans la *Bactriane*, & ils marquent ensemble les journées du Roi, & chaque endroit de sa traite. Ces Ingenieurs vont choisir la place, qui est toujours quelque charmante prairie, arrosée d'eaux claires, proche de quelque agréable Valon, ou à quelque pié de Montagne, observant sur tout que ce soit en bon air, & dans un endroit de Chasse. Ils dressent un plan de ce lieu-là, & une Relation fort ample, traçant les Quartiers de la Cour, & quelquefois ils prennent l'élevation de trois ou quatre lieux differens pour une même traite, afin que le Roi choisisse. Dès que le lieu est marqué, on fait partir le *picb Kand*, c'est-à-dire la maison de devant, par où l'on entend le gros équipage qui sert à dresser l'appartement à l'endroit marqué, afin que tout soit prêt à l'arrivée. Ce gros équipage part toujours sept jours précisément avant le Roi, quand il est dans quelque ville.

C'est

C'est un furieux train que tout cet équipage; car il faut observer que le Roi en a deux tout semblables; afin que son appartement soit toujours dressé avant son arrivée. Les Grands en ont aussi deux, de la même manière. Les tentes des Grands de Perse sont comme de spacieuses Maisons: tous les offices y sont chacun à part comme dans une maison. Il y a la sale à recevoir les visites, les bains, le Serrail; & le Quartier d'un grand Seigneur contient quelquefois cinq cens pas en quarré. On fait passer l'eau devant les tentes du Roi, & quelquefois au travers, en faisant des canaux & des bassins d'eau dans les tentes, avec des tables de plomb qu'on met en terre, au haut desquelles on attache des lames d'or en demi rond, pour servir de rebord. Il y en a toujours de cette sorte dans la tente d'audience de parade, autour de laquelle on plante aussi des fleurs. Tout cela paroît un enchantement, quand on fait réflexion que vingt quatre heures auparavant cet endroit-là n'étoit qu'une simple prairie, ou un champ tout nud. On peut juger quel train c'est que ces équipages de Campagne par le nombre des Chameaux entretenus pour les porter, lequel est de mille Catars: un Catar fait sept Chameaux. Les Persans comptent ainsi leurs bêtes de charge pour savoir combien il leur faut de monde à en avoir soin; car un homme seul meîne & pense un Catar.

Le Camp est toujours disposé en manière de ville. Le quartier du Roi en fait l'un des bouts, dont le Serrail est tout à l'extrémité, de sorte que vous ne voyez point de Tentes au delà. Les Tentes d'audience

sont au dedans, & au fonds d'une esplanade de cent cinquante, à deux cens pas d'espace, & en deçà est le *Kechiokané*, c'est-à-dire, la *Maison de la garde*, qu'on appelle aussi l'*appartement du Grand Maître d'Hôtel*, ou du *Capitaine des Portiers*, comme les Persans le nomment en leur langue. Cet appartement est encore du quartier du Roi; c'est où l'on fait la garde jour & nuit, & où les Grands se rendent deux fois le jour attendant que le Roi sorte du Serrail, ou qu'il les mande à son appartement, ou bien qu'il leur envoie ses ordres, & c'est où ils conferent des affaires & les expedient. Les jours d'assemblée, les Gardes sont rangez en haye depuis le corps de garde jusqu'à la tente du Roi. Les Quartiers sont entourez de Tentes qui servent de Murs, ou d'enceintes, hautes de huit pieds, & qui sont attachées si droites, & si fermes, que les plus gros vents ne les ébranlent pas. Elles sont faites de toile rouge doublées par dedans, les unes de toile peinte, les autres de taby, les autres de satin, les autres de brocard d'or, selon les appartemens, autour desquels elles sont tenduës. Le milieu du camp consiste en marchez, qui sont disposez en longues rües droites; & l'ordre y est tel, qu'on fait toujours où trouver ce dont on a besoin, & dans quel endroit du camp est ce qu'on cherche, tant le monde que les denrées.

La marche du Roi se fait de cette maniere. Une troupe de *Ziezairi*, qui sont les Gardes du Corps, fort lestes, & au nombre de cent-cinquante, ou deux cens, marchent les premiers. Après vient un des petits Ecuyers, ou *Jelandars*, conduisant sept à huit chevaux
de

de main ; menez comme en leſſe par des Officiers de l'Ecurie. Le harnois de ces chevaux eſt aux uns garni de pierreries, & n'eſt aux autres que d'or ſimple. Après, marche le grand-Enſeigne, ou *Alemdar bachi*, c'eſt-à-dire *Chef des Porte-Enſeigne*, portant la grande Enſeigne, qui eſt un Guidon, coupé comme une flamme de Navire, accompagné de cinq ou ſix autres guidons dont les cornettes ſont plus petites. J'ai vû une fois le Grand-Enſeigne porter devant le Roi, au lieu de ſon Guidon, une maniere de paraffol d'écarlatte fermé, dont le manche étoit fort haut. Enſuite vient le Grand Veneur, ſuivi de ſept ou huit fauconniers, l'oiſeau ſur le poing, puis le Chef de Meute, qui fait mener autant de chiens en leſſe par des Cavaliers, tout cela à quelque diſtance l'un de l'autre. Après on voit paſſer des Capitaines, dont le nombre doit être toujours de quatre au moins. Ils portent ſur le dos une arquebuſe paſſée en bandoliere, dont le fût eſt garni d'or & de pierreries. Puis marche le Grand Portier, avec cinq ou ſix Cavaliers autour de lui. Enſuite le *Mebter*, ou Grand Chambellan, qui eſt Eunuque, avec ſept ou huit Eunuques, qui tout laids qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'avoir grand' mine, parce qu'ils ſont vêtus magnifiquement, & avantageuſement montez ; & particulièrement à cauſe de leur contenance fiere & effrontée. Tous ces Seigneurs ont un nombre de Valets de pied marchant à la tête de leurs Chevaux. Après eux viennent deux grands Eunuques, qui marchent immédiatement devant le Roi, dont l'un porte l'Arquebuſe du Roi, couverte de pierreries,

& l'autre son arc, & ses fleches, en deux carquois, qui sont aussi couverts de pierreries. Le Roi marche seul, entouré de huit ou dix valets de pied, fort lestes, avec des pennaches, ou aigrettes, sur le devant de la tête, & des grelots à la ceinture, gros comme des balles de longue paume. Leur Chef est toujours près de l'étrier droit du Roi, pour y mettre la main, lors qu'il veut mettre pied à terre sur le champ. Ces grelots servent aux valets de pied à les tenir toujours éveillés; le corps en est taillé, comme les dents d'un peigne, ce qui rend un son moins aigu. A vingt pas de distance, marche le Grand Vizir, le Grand Surintendant, & les autres Grands Seigneurs, dont il y a toujours quelqu'un que le Roi appelle pour s'entretenir avec lui, soit d'affaires, soit de choses indifferentes. Après eux marchent trois ou quatre Officiers de la garde-robe du Roi; un Officier de la Cuisine, & un de la Sommelierie; ceux-ci faisant porter à boire dans deux petits Coffres sur un Cheval, & ceux-là tenant des toillettes pleines des habits les plus nécessaires en voyage. Après, suit tout le train, c'est-à-dire les Domestiques des Seigneurs, qui les servent à la chambre, parmi lesquels sont des *Kaimédar* du Roi, comme on les appelle, qui portent des tentes légères avec eux pour le besoin, en cas que le Roi s'arrête, & des *Sakab*, ou porteurs d'eau, qui vont à pied, chacun un gros outre d'eau sur le dos, passé de la même manière que les gens de métier portent leur sac en voyageant.

Le Roi ne fait d'ordinaire que deux lieues par jour; & quoi qu'il ait les plus belles & les

les plus magnifiques Tentes que Prince du Monde puisse avoir, néanmoins il trouve sur sa route, de traite en traite, de petites maisons de plaifance, accompagnées de jardins qu'on enferme dans son quartier & qui servent pour son logement particulier.

Quant à la reception des Ambassadeurs, c'est en quoi la Perse étale une de ses plus grandes magnificences. Toute sorte d'Envoyez sont appelez *Eltchy* en Perse, c'est-à-dire *Ambassadeur*. Il n'y a que ce terme pour les dénommer; & du moment qu'un Ambassadeur met le pied sur les terres de l'Etat, il est appellé l'*Hôte du Roi*, & est traité comme un hôte dans un Logis. Le Gouverneur, & l'Intendant du lieu s'empresrent & à le servir, & à le bien regaler. On lui donne un *Mebriandar*, ou *Garde-hôte*, qui est sans cesse à ses côtez, & qui doit répondre de lui sur sa tête. On le loge dans la Maison du Roi, s'il y en a une dans le lieu, ou dans un autre endroit à son choix. Là on le defraye generalement de tout. Tous les Grands le viennent voir, & lui font des régales, & des presens. On le meine ainsi, de traite en traite, aux dépens des lieux où il passe jusqu'à la Cour, où il est toujours logé & defrayé, & d'où on le reconduit de même hors du Royaume. C'est la pratique de l'Orient de tems immemorial, comme cela se voit dans les plus anciens Auteurs. Il la faut rapporter, à mon avis, à ce qu'il se fait peu d'Ambassades en Orient, & à ce qu'on n'y connoit point cette habitude, qui est si universelle dans l'Europe, de voyager par curiosité, ou par une espece de faineantise. Ainsi il ne faut pas douter que

cette pratique de faire tant de dépense pour le traitement des Ambassadeurs, & des Etrangers de considération, se perdrait dans l'Orient, si l'on y devenoit inquiets, ou légers, comme nous sommes. Il y a des Ambassadeurs, comme, entre les autres, ceux qui viennent de l'Europe, lesquels refusent le défrai, ou par un esprit de générosité ou pour n'être pas à charge au peuple qui fait les fraix, & non pas le Roi; mais pour les Ambassadeurs de l'Orient, aucun n'en fait ni refus, ni compliment même, parce que c'est l'usage ordinaire parmi eux. Vous remarquerez que par un motif de magnificence, & de grandeur, on laisse attendre les Ambassadeurs long-tems à leur donner audience, nonobstant leurs sollicitations, quoi qu'on sache qu'ils la desirerent avec ardeur, parce qu'ils n'osent sortir de leur logis avant que de l'avoir eüe, étant comme des prisonniers d'Etat, que l'on n'ose aborder. Les Persans croient que c'est bien caresser un Ambassadeur que de le retenir fort long-tems : & ils disent que si l'on en usoit autrement, un Ambassadeur auroit sujet de croire qu'on est las de lui, & qu'on ne se met en train de l'expedier, que parce qu'on est bien aise d'en être débarassé. Pendant ces longs délais, la Cour s'informe par la voye du *Mehmandar*, ou Garde-hôte, quel est le sujet de la venue de l'Ambassadeur, afin de concerter le traitement & la réponse qu'il lui faut faire. Après qu'il a bien sollicité l'audience, soit par des requêtes par écrit, soit par ses Agens, on lui envoie dire le jour de l'Audience. Le Roi la lui donne dans toute la pompe de sa Cour; & quand l'Ambassa-

bassadeur a fait son salut, il délivre ses lettres, & va prendre séance dans la salle Royale, où il est regalé tout le jour.

Je vis à la Cour de Perse, la première fois que j'y arrivai, un Ambassadeur du Grand Mogol, avec un aussi grand train, à mon avis, qu'aucun Ambassadeur ait eu jamais. Le Grand Mogol n'avoit point encore envoyé d'Ambassadeur au Roi de Perse, quoi que le Roi de Perse lui en eût envoyé un à son avènement à la Couronne des Indes, l'an 1660. Cet Ambassadeur étoit arrivé en Perse l'an 1663. avec un train de huit mille hommes, de quatre mille chevaux, & de huit mille bêtes de charge, presque tous Chameaux. Il fut six mois en chemin, depuis les frontières jusqu'à la Cour, & neuf autres mois avant que d'avoir audience; & durant tout ce long-tems, il étoit logé & défrayé. C'étoit un vieillard grave & sage, nommé *Terviet-Can*. Le sujet de son Ambassade étoit pour redemander la Ville & la Forteresse de *Candabar*, qui dans ces derniers siècles est la matière de contestation perpetuelle entre les Persans & les Indiens, comme Babylone l'est entre les Persans & les Turcs. Il sembloit, que dans cette Ambassade, les deux Rois prissent à tâche de contester à l'envi, tant sur la fierté que sur la magnificence. L'Ambassadeur avoit apporté pour quatre millions de presens pour le Roi & pour ses Ministres, moitié en argent, moitié en étoffes & en pierreries, & deux millions pour sa dépense. Le Roi de Perse par cet esprit de grandeur, dont j'ai parlé, fit que l'Ambassadeur fut conduit fort lentement dans sa marche,

&

& qu'il languit si long-tems après son audience; & pour montrer encore que sa dépense ne lui étoit pas à charge, il n'accepta pas la moitié des presens du grand Mogol, refusant, entre les autres, tout l'Argent comptant; & le jour d'après son audience de congé, il lui envoya un present de cinq cens mille écus, les deux tiers en Argent, que l'Ambassadeur refusa aussi. Le reste consistoit en pierreries, en brocards, en tapis, & en une grande quantité de choses précieuses qu'on porte de Perse aux Indes, & particulièrement en quarante chevaux de grand prix. Cela eût paru bien plus magnifique si les deux Rois eussent été en bonne intelligence: mais l'Ambassadeur ne pouvoit avoir reçu de plus indignes traitemens qu'il fit à l'égard de son caractère; de quoi voici la raison. Le Message dont il étoit chargé étoit fort desagréable en soi-même, puis qu'il contenoit la demande d'une des principales Places de Perse; mais d'ailleurs, il étoit conçu en des termes durs & arrogans; & le Roi son Maître prenoit des titres dans sa Lettre de créance, que le Roi de Perse prétend ne convenir qu'à lui, comme par exemple le titre de *vrai Vicaire du Prophete*. C'est ce qui porta le Roi de Perse à faire à cet Ambassadeur diverses indignitez. Je me souviens qu'étant allé le voir par l'ordre du Roi, il se plaignoit fort aigrement en ma présence, en parlant à son Gard-hôte. Je dirai en passant que le Roi ne m'y avoit envoyé que par un pur motif de vanité; c'étoit pour faire voir à ce Ministre Etranger, que des Marchands venoient du bout du Monde lui en apporter les plus précieux

ue-

tresors. Cet Ambassadeur se plaignoit, entre les autres choses, qu'on lui avoit pressé, & tenu la tête contre terre, à son Audience, pour lui faire adorer le Roi plus long-tems que l'on n'a accoutumé : que le Roi l'ayant mené à la promenade, lui avoit fait suivre son cheval à pied dans un boubier : qu'il l'avoit pris par la barbe en signe du dernier mépris : qu'il avoit devant lui traité le Roi son maître, *de Roi de Negres, de Parricide, Fratricide, Cbien*, & de telles autres injures. Abas second retint encore cet Ambassadeur par une raison de politique, c'est qu'il savoit que le Mogol n'attendoit que son retour pour assiéger la ville de Candahar ; & lui de son côté, se préparant à l'aller défendre en personne, tâchoit à gagner du tems pour se mettre mieux en état. Cet Ambassadeur, trois jours avant son départ fit une chose qui donna de l'horreur aux Persans. Il avoit ramassé durant son séjour en Perse les plus beaux chevaux qu'il avoit pû trouver, pour les emmener avec lui. On voulut l'obliger à prendre un passeport, en lui faisant entendre qu'on ne pouvoit autrement les laisser sortir du Royaume, ni aucuns autres chevaux, que ceux dont le Roi lui avoit fait présent ; c'est ce qu'il ne voulut pas faire, prétendant que sa qualité d'Ambassadeur le dispensoit de cette formalité. Mais voyant que cela ne servoit de rien, il fit un soir mener ses chevaux qu'il avoit achetés au nombre de soixante ou soixante & dix, à quelques pas de son camp, & leur y fit couper les jarrets ; ce qui parut tout-à-fait barbare à tout le monde, sur tout les premiers jours, avant qu'ils fussent expirez.

Quand

Quand l'Ambassadeur a eu audience , on examine ses Lettres , aussi bien que ses propositions , & ses demandes ; & cela se fait dans un festin que le premier Ministre donne à l'Ambassadeur , & si l'on ne s'accorde pas sur le champ , le traité se poursuit après , & se conclut par l'intervention du *Grand Mebmandar* , ou Garde-hôte , & de l'Interprète , ou du Secrétaire de l'Ambassadeur. Quand cela est fait , on lui prépare ses dépêches , & on lui envoie l'habit Royal avec quoi il va prendre son audience de congé. C'est-là où on lui donne la réponse du Roi , & son expedition : & c'est de cette maniere en général qu'on traite les Ambassadeurs en Perse. Je n'en fais pas un plus grand détail , parce que j'aurai occasion d'en reparler dans la suite de ces Relations. Je remarquerai seulement deux choses singulieres sur ce sujet.

La 1. que la Calatte qu'on leur envoie est d'ordinaire une matiere de different & de chagrin pour eux , de même que dans l'Europe les formalitez des audiences ; car on fait ce présent à l'Ambassadeur de plus ou moins de pièces , & ces pièces sont plus ou moins riches , selon le rang que leur Maître tient dans le monde ; & c'est sur quoi on n'est jamais content. Les Persans ont pour cela un Cérémoniel fort exact , où ils voyent de quelle manière il faut donner le *Calaat* à toutes sortes de gens , & particulièrement aux Ambassadeurs des Princes. Le *Calaat* est compté entier & accompli lors qu'il est composé d'un cheval harnaché , de l'épée , du poignard , & de l'aigrette ensemble , & de deux habits complets ,

plets, un d'Été & un d'Hiver. Les Persans le donnent de cette sorte aux Ambassadeurs du Grand Seigneur, & du Grand Mogol ; mais ils ne donnent à ceux d'Europe que l'épée ou le poignard, avec le cheval tout nud, outre l'habit.

La seconde singularité sur ce sujet, est que les Persans comptent pour une grande malhonnêteté, & pour une insolence même, de toucher aux Lettres des Rois. Ils enferment celles de leur Roi dans des sacs de broderies de Perles, ou autrement, de peur que les mains ne les touchent ; & si on leur en présente des Potentats de l'Europe sans être dans une boîte d'or, les Ministres les rejettent, & refusent de les présenter au Roi, en disant que ce sont des Lettres supposées, & que nos Rois n'enverroient pas de cette manière un simple papier cacheté, à un aussi grand Monarque qu'est le leur.

La réponse qu'on rend à la Lettre d'un Ambassadeur contient toujours par préambule la substance de celle qu'il a apportée, & de ce qu'il a proposé & demandé. On commence la Lettre par les qualitez de la personne à qui elle est écrite, & puis on dit, il est venu ici tel ou tel avec vos Lettres, portant telles & telles choses, selon lesquelles il a fait telle & telle demande, & nous avons ordonné de telle ou telle manière. Si le sujet de l'Ambassade demande quelques ordres exprès du Roi à ses Gouverneurs, Ministres, & Intendants, le préambule est aussi le même, après quoi le Roi mande qu'il a donné ordre de faire ce que l'exposé requiert.

Je finirai ce Chapitre de la Magnificence
de

de la Cour de Perse par deux articles. L'un touchant toute sa dépense en général, l'autre touchant ses Ateliers en particulier :

Pour le premier, ce que j'en ai appris de plus vrai-semblable, c'est que la dépense de la Cuisine, & de la petite Garderobe du Roi, monte à environ trois millions : celle de ses Ateliers, ou Galleries, à quatre millions : celle de sa Maison, & tout son train, à dix millions : celle des Troupes qu'il paye à treize millions : son Serrail lui peut dépenser aussi environ quatre millions : dont je compte que la fixième partie n'est pas payé en argent comptant, le reste étant payé sur des terres assignées, & par des denrées. Les Persans ont en commun proverbe que leur Roi fait mille *tomans* de dépense par jour, & qu'il en a douze cens de revenu. Mille *tomans* font quinze mille écus, & cela feroit seulement environ seize millions & demi de dépense ; mais apparemment ils n'y comprennent pas le payement des Troupes.

Quant au second article, qui regarde les Ateliers du Roi de Perse, dont l'établissement a quelque chose de si grand, je ne m'étendrai pas beaucoup dessus, à cause que j'en ai traité amplement dans la description d'*Isfahan*. Ces Ateliers sont appelez *Carcané*, ou Maisons d'Ouvrage. Ils sont au nombre de trente-deux, tous en differens endroits. On est enrollé dans ces Ateliers de cette manière. L'ouvrier va se presenter au Chef du Corps auquel il veut se ranger : si c'est un Artisan, il s'adresse au Chef de l'Atelier de son métier, avec une pièce de sa façon à la main, qui est d'ordinaire son chef-d'œuvre, & une

re-

requête où il expose ce qu'il demande : si le Chef d'Atelier l'agrée, il le meine au *Nazir*, qui est le grand Intendant de la Maison du Roi, avec ses ouvrages & sa requête; & selon que ce Ministre trouve qu'il est habile ouvrier, il le meine devant le Roi avec ces ouvrages-là, ou il se contente de les lui faire voir; & selon que le Roi les agrée, il règle les gages & la subsistance de l'ouvrier. Mais c'est toujours sous la direction du grand Intendant, ce qui se doit entendre seulement pour les arts; car pour les métiers, de même que pour des serviteurs dans les petits offices, le grand Intendant les reçoit au service du Roi de sa propre autorité, & sans en consulter qui que ce soit.

Quand le tems est venu pour recevoir la paye, les ouvriers sont payez par des assignations, comme tous les autres domestiques & serviteurs du Roi. Les Chefs & les Officiers de chaque Corps, ou Atelier, en font la revue, & en dressent la Liste qu'on va présenter au Général & Surintendant duquel on ressort, lequel le porte au *Nazir*, ou grand Intendant de la Maison du Roi. Il met au bas du Rolle que ceux qui y sont nommez ont fait leur service durant l'année, & qu'ils méritent d'être payez pour l'année échüe, selon les gages qui leur sont fixez. L'Intendant, le Contrôleur, & les autres Officiers, attestent de leur fein la même chose, & ce Rolle apostillé, qui s'appelle *Tesdic*, c'est-à-dire Verification, se porte à la Chambre des comptes, qui délivre des assignations sur les Provinces, ou sur les Receveurs des biens du Roi, comme je l'ai déjà rapporté. Tous ces Ateliers s'appellent

Ser-

Sercaar, mot composé, lequel signifie principes d'actions; & ce terme se dit d'ordinaire des Magasins d'un Grand, & de ses Trésors, parce que les biens sont le premier mobile & la première rouë.

CHAPITRE XI.

Des Titres du Roi.

LE titre ordinaire du Roi de Perse est *Cba*, ou *Padcha*, terme qui dans la langue du Pais veut dire *faire les partages*, ou *distribuer*. C'est le plus grand titre qu'on puisse donner en Asie, répondant au titre d'Empereur en Europe. On donne encore au Roi de Perse la qualité de *Sultan* & celle de *Kan*; sur quoi il faut observer qu'anciennement cette dernière étoit un titre d'honneur incommunicable à tout autre dans son Empire. Le titre de *Kan* est le titre de tous les Rois Tartares, que les Mahometans appellent *Katay*. On dit *Kan*, & *Kahan*. Le titre de *Sultan* est le titre particulier du Grand Seigneur. Les Peuples de l'*Orient* disent qu'il n'y a au monde que quatre grands Potentats; le *Kan*, qui est le Grand Tartare; le *Fasfour*, qui est l'Empereur de la Chine; le *Cba*, qui est le Roi de Perse; & le *Kayser*, qui est l'Empereur de Turquie: & comme leurs Historiens ne mettent souvent que les titres de ces Princes, lors qu'ils parlent d'eux, sans y ajouter leurs noms, on a quelquefois beaucoup de peine à découvrir de qui ils veulent parler, à moins qu'on n'entende bien ces titres-là. Mais tel est l'usage des Orientaux, de tems immémorial; d'où

d'où vient que dans l'Ecriture même vous trouvez que les Rois , hors ceux des Juifs , sont nommez presque toujours par des noms generiques , qui sont ces titres affectez aux Souverains de chaque Païs. Les anciens Rois d'Egypte sont appelez *Pharaon* : ceux des Amalekites *Agag* : ceux de la Palestine *Abimelek* : ceux de Syrie *Adad* : & ainsi de plusieurs autres qu'on pourroit ajoûter à ces exemples. La même chose se pratique encore aujourd'hui en Asie , & en Afrique , & cela vient principalement de ce que les Rois ne mettent point leur nom à la tête de leurs Déclarations & Edits , ni aux ordres qu'ils font expédier. Par exemple , les Ordonnances de Perse ont ces mots seulement pour titre , *Hokm gebon moutab chud* , c'est-à-dire , *un Commandement est sorti de celui à qui l'Univers doit obéir*. J'ai parlé des titres propres & particuliers du Roi de Tartarie , & du Grand Seigneur. On donne aussi aux Rois Mahometans de l'Afrique des titres differens. Celui de Maroc & de Fez est appellé *Mirelmoumenin* , c'est-à-dire , *le Prince des Fidèles* : celui de Tunis est appellé *Dey* , mot qui vient de *Daye* , c'est-à-dire *nourrice* , & aussi *pere nourricier* ; d'autres sont appelez *Cberifs* , qui est le titre commun des Princes Arabes , & signifie *Noble*. Les premiers Empereurs de la Religion Mahometane s'appelloient *Calife* , c'est-à-dire *Lieutenant* , ou *Successeur* , ou *Vicaire* , pour signifier qu'ils tenoient le siége de leur Prophete *Mahamed*. Mais pour revenir au Roi de Perse , voici les qualitez qu'il prend dans ses Lettres patentes : *Soliman* , *Roi victorieux* , *Seigneur du monde* , *Prince très-vaillant* , *descen-*
du

du de Cheic Sephy, de Moussa, de Hassen. Mais les qualitez que ses sujets lui donnent sont bien autres : les voici.

*Le plus relevé des hommes vivans : Source de la Majesté : Source de la grandeur, de la puissance, & de la gloire : Egal au Soleil : Chef des grands Rois, dont le Trône est l'étrier du Ciel : Agent du Ciel dans le monde : Centre du globe de la terre : Objet des vœux de tous les hommes mortels : Dispensateur des bons & des grands noms : Maître des Conjonctions * : Chef de la plus excellente Secte de l'Univers : Seant sur le siège Imperial du premier Etre † temporel, le plus grand & le plus resplendissant : Prince des Fidèles, né & sorti du Trône qui est l'unique Trône de la terre : Roi du premier ordre : Monarque, des Sultans & des Commandans de l'Univers : Ombre de Dieu très-grand, répandue sur la face des choses sensibles : Premier Noble, & de la plus ancienne Noblesse : Roi, Fils de Roi, descendant des plus nobles Rois : Souverain, Fils de Souverain, Enfant des plus anciens Souverains, Empereur de tous les tems, & de tous les êtres corporels : Seigneur des révolutions & des mondes : Pere des victoires : Très-heureux Sultan, SOLIMAN PADCHA, descendant de Sephy, de Moussa, de Hassen : Prince de la souveraine puissance : Distributeur de Couronnes & de Trônes.*

Quelquefois les titres du Roi tiennent une page, & ces titres ne sont pas, comme l'on voit, pris des divers Etats & Royaumes qu'il possède, comme il se pratique parmi nous ;
mais

* Le sort, la destinée, la fortune.

† Mahomed.

mais ce sont des noms de vertus & de dignitez. Le titre ordinaire que ses sujets lui donnent en lui parlant , est *Veli neamet* , c'est-à-dire , le *Lieutenant de Dieu* : celui par lequel Dieu fait la distribution de ses graces aux hommes.

J'ai observé ci-dessus qu'en Perse chacun prend comme il veut les plus grands titres, les mettant après son nom : mais il faut observer ici qu'il n'y a que le Roi qui les puisse mettre devant son nom ; & c'est la distinction qu'il y a entre le Prince & le sujet. Ainsi plusieurs gens portent le nom de *Sephy Sultan*, d'*Abascan*, de *Soliman chae* : mais quand on parle des Souverains qui portent ce nom, on transpose en disant *Sultan Sephy*, *Chae Soliman*. Il y a pourtant une exception à faire , à l'égard des plus communes qualitez qu'on prend dans le País, qui est celle de *Mirza*, & qui signifie *Fils de Prince*. Les personnes du sang Royal se font reconnoître en mettant ce titre après le nom, au lieu que les autres le mettent devant. Par exemple, 'on dit *Mirza Ibrahim*, *Mirza Aly* ; mais si c'est une personne du sang Royal, on dit *Ibrahim Mirza*, *Aly Mirza*.

CHAPITRE XII.

Du Palais des Femmes du Roi.

LEs Persans appellent *Haram*, ou lieu sacré, les apartemens des Femmes, auxquels les Turcs donnent le nom de *Serrail*, qui signifie un Palais, un grand logis. Ce mot de *Haram*, qui est Hebreu, se trouve en cent

endroits des livres de *Moyse*, où il signifie *illite, prohibé, interdit, abominable, exécration, excommunication*. On l'a donné en Perse à cette partie du logis que les femmes occupent, pour dire que l'accès en est interdit à tous les hommes, excepté le Maître; & que c'est un lieu sacré, où il n'est permis d'entrer à aucun homme.

On dit ordinairement que le Roi entre quand il lui plaît dans le Serrail de ses sujets sans exception. Je ne sais ce qui en est, car il n'y en a que peu ou point d'exemple. J'ai vû dans des Fêtes, que des grands Seigneurs lui donnoient, qu'il y entroit. On m'a assuré que c'étoit après qu'on l'en avoit prié, & qu'on avoit disposé les choses pour cela. On fait un conte d'un Capitaine de la porte du Serrail, chez le fameux *Iman couli can*, Gouverneur de la Province de Perside, Généralissime des armées de Perse, un des plus puissans sujets dont on ait jamais ouï parler en aucun País; C'est que le Roi *Abas le Grand*, dinant un jour chez lui, comme il y venoit fort librement, & sans l'en avertir, & ayant beaucoup bû, de même que toute la Compagnie, il voulut aller faire la siesta dans le Serrail. Ce Capitaine se mit au devant de la porte, & dit au Roi, *qu'il ne se tireroit à quartier que pour son Maître, & n'y laisseroit point entrer d'autre moustache que la sienne*. Le Roi lui dit, *comment ne savez-vous pas qui je suis?* *Oui*, dit-il, *je sais que vous êtes le Roi des hommes, mais vous n'êtes pas le Roi des femmes*. *Abas le Grand* trouva cela fort bon, & le lendemain *Iman couli can*, qui avoit sù la chose après avoir été desenyvré, s'étant allé jeter
aux

aux pieds du Roi, en lui disant, *Sire, je vous demande pardon pour ce malheureux, il a mal fait, & dès à présent je le mets hors de mon service.* Abas lui répondit, *point du tout, il a bien fait; mais je consens que vous lui donniez congé; ce sera à moi à le récompenser;* sur quoi tout aussi-tôt il lui donna un de ces petits Gouvernemens, qu'on appelle une *Sultanie*.

Les femmes sont plus étroitement gardées en Perse qu'en aucun endroit de la terre. On peut dire que les Serrails des Turcs, & celui du Grand Seigneur comme les autres, sont des lieux publics en comparaison. J'en rapporte la cause à la luxure, qui est naturelle au climat Persan; & à la Religion du Pais, qui permet de jouir de toutes les femmes qu'on peut avoir, pourvu qu'elles ne soient pas liées à un autre; car comme le climat est généralement chaud & sec, à ce degré auquel on ressent plus les mouvemens de l'amour, & auquel on est plus capable d'y répondre, la passion pour les femmes y est extrêmement violente; & par conséquent, la jalousie y est aussi plus forte que dans la plupart des Pais voisins, dans lesquels il paroît manifestement que l'amour se fait moins sentir; comme par exemple, les Pais de Turquie, & des Indes; parce que dans la plupart de ceux-là la chaleur y est moindre, & que dans ceux-ci au contraire, elle est si excessive qu'elle va jusqu'à épuiser la vigueur. Je trouve toujours la cause, ou l'origine des mœurs, & des habitudes des Orientaux dans la qualité de leur climat; ayant observé dans mes voyages, que comme les mœurs suivent le tempérament du corps, selon la remarque de Galien, le tempé-

rement du corps suit la qualité du climat ; de sorte que les coutumes ou habitudes des Peuples , ne sont point l'effet du pur caprice , mais de quelques causes , ou de quelques nécessitez naturelles , qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche. Les Persans fondent leur jalousie sur d'autres raisons : ils rapportent que leur Législateur à l'agonie , leur dit pour la dernière chose , *gardez votre Religion & vos femmes*. Paroles que ses sectateurs , animez de leur furieuse jalousie , ont citées depuis comme un commandement qui autorise la cloture de leurs femmes dans ces Serails , ou Harams , dont les Murs sont non seulement fort élevez , mais quelquefois doubles & triples ; & comme les mœurs des peuples tirent leur origine en partie des dogmes de leur foi , on a appris aux hommes en Perse qu'il y alloit de la gloire de Dieu , & de leur salut , de souffrir qu'on jettât seulement les yeux sur les logis où leurs femmes sont enfermées , & de regarder eux-mêmes vers l'endroit où sont les femmes de leur prochain. Je me suis trouvé plusieurs fois en voyage , logé avec des femmes , soit en même camp , soit en même *Caravanserai* , & j'y ai remarqué que c'est toujours la coutume de se détourner pour ne passer pas devant l'endroit où elles logent ; & si par mégarde quelqu'un passe auprès , ou en approche de quelque autre manière , on crie aussi-tôt pour le faire détourner , ce qu'il ne manque point de faire bien vite ; car s'il ne se retiroit pas promptement , on se jetteroit sur lui , sans en être repris , ni blâmé. Quand on rencontre des femmes sur les chemins , il faut aussi se dé-

tour-

tourner , quoi qu'elles aillent dans des ber-
 ceaux couverts & fermez de toutes parts.
 Leur jalousie va encore plus loin, car quand
 ils enterrent les femmes, ils tendent un Pa-
 villon autour de la fosse, afin que les assistans
 ne puissent pas voir le corps enseveli que l'on
 y descend. C'est-là la manière dont on accou-
 tume les hommes à fuir les femmes d'autrui.
 Pour ce qui est des femmes, on leur apprend à
 faire consister leur honneur, & leur vertu, non
 seulement à ne pas désirer le commerce des
 hommes, mais même à n'en avoir jamais vû, &
 à n'en avoir jamais été vûes, surquoi on leur
 enseigne qu'en Paradis, *les hommes auront les*
yeux sur la tête, afin de ne pas voir les bien-
 heureuses qui appartiendront à d'autres. Les
 Mahometans ont pour régle générale, *qu'une*
femme ne doit point voir les hommes qu'elle peut
épouser; par conséquent qu'elle ne peut pas
 même voir ses cousins, ni les freres de son
 mari, non plus que les autres. Or comme
 en général les femmes de considération, &
 celles qui ne sont pas du dernier ordre, ne
 voyent jamais d'autre homme que leur Epoux,
 & leurs fils, & rarement leurs propres freres,
 il est difficile de savoir jusqu'où elles portent
 la passion qu'elles ont pour les hommes; mais
 il faut croire que le tempérament leur en ap-
 prend plus qu'il ne seroit à désirer pour leur
 repos, dont tout ce qui s'entend dire d'elles
 est un puissant indice.

Il est donc très-difficile de savoir rien de
 certain de ce qui se passe dans les *Haram*, ou
 Appartement des femmes, que l'on peut appeler
 un monde inconnu, particulièrement ceux
 du Palais du Roi. Je m'en suis toujours cu-

ricieusement informé pendant les douze ans de tems que j'ai fréquenté en Perse, où je croi avoir eu, si je l'ose dire, plus d'habitudes qu'aucun autre European avant moi, mais je n'ai pû apprendre autre chose sur le Gouvernement ou la police du Serrail du Roi, que ce que je m'en vai rapporter, qui aussi à mon avis est à peu près tout ce qu'on en peut savoir; car je puis assurer que même les grands Seigneurs n'en savent pas davantage. Il est vrai que les Eunuques en disent quelque chose aux Officiers du Palais, suivant que l'occasion s'en présente, mais outre que c'est peu de chose, ces Seigneurs gardent chacun si secretement ce qui leur en est confié, & ils sont si discrets qu'on ne les en entend jamais parler que dans quelque pressante occasion.

J'ai observé dans quelque endroit de ce volume que l'appartement des femmes est d'ordinaire le lieu le plus magnifique, & l'endroit le plus voluptueux des Palais de Perse; parce que c'est-là où le Seigneur du lieu est le plus souvent, & où il passe la plus grande partie de sa vie, dans le sein de sa famille. Pour ce qui est de la Police du lieu, j'ai appris qu'on a dans le *Haram* les mêmes offices que dans la Cour; c'est-à-dire qu'il y a des filles revêtues des mêmes titres que les Officiers de la Maison du Roi, & destinées aux mêmes fonctions. Il y en a qui font l'office de Grand & de Petit Ecuyer, qui portent les armes du Roi: d'autres qui font celui de Capitaine de la porte, de Capitaine des Gardes, de Garde du Corps: d'autres qui ont le titre d'Huissier, de Gentilhomme servant, en un mot qui exercent toutes les charges qu'il

y a

y a chez le Roi. On m'a assuré même qu'il y a des offices de guerre, un Général des Mousquetaires, & les autres; mais je ne le sai pas aussi précisément que ce que je rapporterai dans la suite. Ce qui est de certain encore, c'est qu'il y a des filles qui font les Offices Ecclésiastiques, comme la priere publique, & qui enseignent comment il se faut acquitter des devoirs de la Religion. On s'imagine bien que ce ne sont ni les plus jeunes, ni les plus nouvelles venues. Il y a de plus des offices pour toutes les choses nécessaires à la vie, comme des tailleuses d'habits, des cordonnières, des Maîtresses de Métier, il y a aussi des vieilles filles qui exercent la Médecine, & qui préparent les remèdes. Il y a *Mosquées* & *Cimetière* dans ces lieux-là; il y a tout ce qui est dans une ville. En un mot, un *Haram*, est en grand, tout ce que le plus grand Couvent de Nonnes est en petit.

On donne de trois sortes de Titres aux personnes du Serrail. Les filles qui y naissent sont appelées *Begum*, terme qui est le féminin de *Bek*, qui veut dire *Seigneur*; c'est le titre des Princesses du sang Royal. Celles dont le Roi a des Enfans, celles qui sont ses Maîtresses, & celles qui sont dans les hautes charges, sont traitées de *Kanum*, qui est le féminin du mot de *Kan*, qui signifie *Duc*, & qui est le titre des Gouverneurs de Province. Les autres, qui sont d'un moindre rang, ont le titre de *Katun*, c'est-à-dire *Dame*. Les autres sont toutes traitées du nom d'Esclaves.

Le *Haram* du Roi est séparé en divers corps ou Palais, qui n'ont nulle communication l'un avec l'autre. Quand le Roi meurt, cel-

les qui ont été comme ses femmes ; sont mises dans un quartier à part , & recluses-là pour le reste de leurs jours. Ordinairement on met à la porte de leur quartier une garde d'Eunuques , qui empêchent qu'il n'y entre que ceux qui sont destinez à faire les Messages , & à procurer aux Dames leurs besoins personnels. C'est ce qui fait que quand le Roi meurt , la nouvelle en jette le Serrail dans le plus affreux desespoir , & y fait pousser des cris qui percent les nuës , ce qui ne vient point du tout de l'amour qu'on lui portoit ; mais de ce que ses Maîtresses sont privées de l'esperance de sortir jamais de ce lieu-là , & qu'elles vont être enfermées pour toute leur vie. Le principal Eunuque d'une des Tantes du Roi me disoit en 1675. que le Serrail de *Sephy premier* , Grand-pere du Roi régnant , étoit encore en état , au nombre de dix-huit ou vingt personnes , séparé , & enfermé dans un Canton du *Haram*. Quand le Roi a un Fils , ou un Frere en âge de faire l'amour , il lui donne une Maîtresse à son choix , ou plusieurs , selon la complaisance qu'il a pour lui , & les Domestiques nécessaires , Filles & Eunuques , avec un logement à part dans un quartier du *Haram* , où il est relegué. Sa Mere s'y retire ordinairement , avec tout son train , pour lui tenir compagnie , & ils n'ont plus de commerce avec le reste du *Haram* , que par la permission spéciale du Roi. Ce pauvre Prince captif est là observé , sujet , & contraint , comme un Novice de Convent , & bien plus ; car on lui fait entendre , qu'il lui importe de la vie de se conduire au gré du Roi , & comme il y va encore plus de cel-

le

le de sa Mere , & de l'Eunuque qui gouverne sa maison , il n'y a point d'homme sur la terre qui soit moins émancipé , & plus contraint. Il n'ose regarder seulement les Filles dont on ne lui a pas permis la jouissance , & si l'on le surprenoit en intrigue avec quelqu'une , quand ce ne seroit que d'œillades , l'intrigue seroit fatale à toute la maison , particulièrement à l'amante. J'ai ouï dire qu'il en coute souvent la vie dans ces rencontres , & qu'on enterre des filles toutes en vie , pour s'être laissé regarder amoureusement sans en avertir. Pour ce qui est des filles du sang Royal , lors qu'elles ont atteint l'âge où l'on est propre au mariage , leurs Meres employent leur crédit pour les faire marier , ce qui dépend du pouvoir qu'elles ont sur l'esprit du Roi , & de son inclination pour les Princesses ; mais ordinairement on ne les marie qu'après avoir passé le feu de la jeunesse afin qu'elles soient plus sages & qu'elles vivent mieux avec leur mari.

Chaque quartier du *Haram* a son Gouverneur particulier , comme je viens de l'insinuer , & tout le Serrail entier est sous le Gouvernement d'un Eunuque auquel on donne la qualité de *Daroga* , ou Prévôt , qui est le titre des Gouverneurs des grandes villes. Cet Eunuque est toujours quelque vieux Esclave , difforme & fantasque , sous la conduite duquel vous pouvez penser à quel point de jeunes beautés vivent dans le Martyre. On dit que l'ordre , le silence , & l'obéissance du *Haram* est incompréhensible. Quand le Roi est hors de la ville , il y a encore un Lieutenant de Roi dans le Serrail qui commande sur tout le Palais tout le tems que le Prince est absent.

& même sur ses Enfans , & sur ses femmes. L'Eunuque qui étoit de mon tems Gouverneur du Palais , se nommoit , *Aga Chapour*. J'ai eû plusieurs fois à faire à lui : Il étoit savant , & depuis qu'il eut reconnu que j'avois quelque littérature , il me faisoit un accueil plus favorable qu'à la plûpart de ceux qui approchoient de lui. Sa charge le rendoit fort respecté & craint dans la ville ; & une recommandation de sa part valoit bien un ordre du premier Ministre.

Le *Haram* du Roi de Perse est incomparable eu égard à la beauté des femmes qu'il renferme ; car on y envoie continuellement les plus belles personnes du Royaume. Il n'y entre que des Vierges. Quand on en fait quelqu'une parfaite en beauté , en quelque endroit que ce soit , on la demande pour le *Haram* , & cela ne se refuse point. On se sent trop heureux au contraire d'avoir quelque chose qui soit agréable au Roi , & sur tout quand c'est une fille de qualité , parce que la famille est bien aise d'avoir une parente qui puisse appuyer leurs intérêts auprès du Souverain. Lors qu'une fille entre dans le Serrail , on fait un présent à son plus proche parent , & on lui donne une pension Viagere. La moindre est de deux cens cinquante francs : les plus hautes de trois mille écus : les ordinaires sont de deux mille cinq cens livres. Si la fille entre dans les bonnes grâces du Souverain , ou comme confidente , ou comme Maîtresse , la pension augmente , & si le Roi en a des Enfans qui vivent , on fait de ce Parent qui a la Pension , un grand Seigneur , & l'on avance tout le
reste

reste de sa famille. Il y a des filles de Gouverneurs de Provinces, & des plus grands Seigneurs du Royaume dans le Serrail, mais le plus grand nombre sont Georgiennes, Circassiennes, Iberiennes, & autres personnes de ces Provinces d'alentour, où il semble que la beauté répande ses charmes avec plus de libéralité qu'en aucun autre endroit du Monde.

Le Serrail du Roi est communément une prison perpétuelle; dont l'on ne sort que par un coup de hazard; à peine une fille entre six ou sept peut parvenir à ce bonheur. Les femmes qui ont eu des Enfans n'en sortent jamais, si l'enfant a vécu quelque tems; car dès qu'il est au Monde, la Mere & l'enfant sont pourvus d'un appartement séparé, & l'on leur fait un train selon le sexe de l'enfant, & selon aussi que le Roi a plus ou moins d'enfans.

Mais ce n'est pas ce qui se passe de pire dans ces Serrails que la privation de la liberté. On rapporte en général qu'il s'y commet des abominations les plus horribles du Monde, des grossesses étouffées, des avortemens forcez, la vie ôtée à de petites créatures nouvellement nées, en leur refusant le lait, ou d'une autre maniere. Entre toutes les femmes qui deviennent grosses, il n'y a que celle qui porte le premier fils, qui ait sujet de benir son sort, parce qu'elle aura un jour le rang, l'autorité, & le bonheur de Mere de Souverain; mais pour les autres, elles sont reléguées dans un coin du Serrail, chacune avec son Enfant, où elles vivent toujours dans les tranfes de les voir priver de la vie, ou de la vûe par l'ordre du Souverain, soit

qu'il soit le pere, ou le frere de l'enfant, ce qui est un malheur qui ne manque presque jamais de leur arriver. Delà vient que toutes ces Favorites appréhendent d'avoir des enfans, dès que le Roi a un fils. Le but, ou le bonheur où elles aspirent toutes, est d'être mariées, & c'est à quoi elles parviennent par d'affidus & par de longs services qu'elles rendent à la Mere du Roi, ou à la Mere du fils aîné, ou au Roi même. La Mere du Roi a toujours des intrigues avec la plupart des Ministres, & Officiers de l'Etat, plus ou moins importantes, selon son genie & son crédit. Ils ne manquent presque jamais de lui demander *une fille du Haram* pour eux, ou pour quelqu'un de leur fils, comme étant un moyen de gagner ses bonnes grâces, & d'entrer plus avant dans la faveur. Quelquefois on donne de ces belles Captives aux grands Seigneurs, sans qu'ils y pensent, comme une grace insigne qu'on leur veut faire : ainsi la première fois que je fus à la Cour de Perse, le Roi envoya une fille du Haram au grand Surintendant de sa Maison, & son favori, au point qu'il n'y pensoit pas, & qu'il ne s'en soucioit gueres, comme il y a de l'apparence ; car il étoit âgé & accablé du poids du Ministère. Cependant, soit par politique, & par complaisance, ou autrement, il fut trois jours sans sortir du Haram pour aller voir le Roi, passant tout son tems auprès de cette nouvelle Maîtresse. Heureuse est celle qui est donnée de cette manière à un grand Seigneur ; car elle devient femme légitime, & Maîtresse de la Maison, & elle est honorée & traitée comme si elle étoit fille du Roi.

On

On marie aussi de ces filles du Serrail pour en décharger le Palais , lors qu'il y en a trop grand nombre , & alors on les donne aux Officiers d'armées , & aux *Tessaouls* & *Capigis* , qui sont comme en France les Gentils-hommes ordinaires , & les Huissiers du Cabinet. Cependant , comme il n'arrive jamais qu'on donne en mariage des femmes qui ont des enfans vivans , & qu'on donne rarement aussi de celles qui en ont eu , ou qui seulement ont été grosses , cela fait que la plupart de ces filles craignent plus les faveurs du Roi qu'elles ne les desirent , & qu'elles sont au desespoir lors qu'elles en sentent l'effet. Les artifices qui s'employent d'un côté pour éviter la grossesse , & les énormitez qui se commettent de l'autre pour prévenir l'enfantement , sont la matière de mille contes que l'on fait sur ce sujet. J'ai ouï assurer que le feu Roi Abas. second fit un jour brûler vive une de ces belles filles , seulement pour s'être aperçu de cette crainte. Il lui envoya dire une nuit qu'elle étoit de garde d'entrer seule. Elle fit réponse qu'elle avoit son incommodité de femme , & qu'elle n'osoit approcher de sa personne en cet état. Le lendemain il la fut trouver dans sa chambre , elle le voyant entrer , se jeta à ses pieds pour l'empêcher de la toucher incommodée comme elle l'assuroit qu'elle étoit. Le Roi , que son amour rendoit soupçonneux , la fit visiter , & apprit que ce qu'elle disoit étoit faux ; de quoi étant outré de colère , il la fit attacher dans une cheminée , & ayant fait mettre du bois à l'entour elle fut brûlée toute vive.

Comme on marie de ces belles personnes

K 7 pour

pour récompense de leurs bons services, ou par faveur envers ceux à qui elles sont données, l'on en marie aussi quelquefois par chagrin, pour les punir, & à dessein de les rendre malheureuses. On les donne pour cela à des gens de basse condition, soit dans la ville Capitale, soit dans la Cour. C'est de ces femmes-là qu'on apprend des nouvelles du Serrail beaucoup plus aisément que des Eunuques. J'ai su pour moi la plupart de ce que je rapporte par l'Eunuque de la Tante du Roi, qui avoit été long-tems dans le Serrail au service de sa Maîtresse. J'avois contracté quelque amitié avec lui par la rencontre des affaires que j'avois avec cette Princesse, dont il étoit le principal agent. J'avois quelque occasion de le faire discourir sur ce sujet, & comme je lui avois fait concevoir que ma curiosité n'avoit d'autre principe que le dessein d'informer le peuple d'Europe des manieres Persanes, qui y étoient si inconnues, il me parloit sur le sujet avec plus de facilité & plus de confiance, qu'il n'auroit fait pour toute autre chose.

On fait encore des nouvelles de ce lieu si réservé par des Matrones, qu'on y fait venir, quand les enfitemens sont difficiles, ce qui n'arrive pas souvent, car comme les accouchemens sont très-aisés en Perse, de même que dans les autres Païs chauds de l'Orient, il n'y a point de sages femmes. Les Parentes âgées, & les plus graves, font cet office, mais comme il n'y a gueres de vieilles Matrones dans le Haram, on en fait venir de dehors dans le besoin. Enfin, on fait des nouvelles de ce lieu par les nourrices; car les en-

fants

fans du Roi ne sont jamais allaittez par leurs Meres. Les Medecins du Roi ont le soin de trouver des nourrices, & l'on observe soigneusement qu'elles soient jeunes, grandes, déchargées d'embonpoint, avec des cheveux noirs, & qu'elles n'aient pas eu de longues maladies.

La garde du Serrail est composée de trois corps differens. Celui des Eunuques blancs est le premier : ils gardent le dehors sans approcher des femmes, ni aller assez avant dans le Haram pour en être vûs. On est jaloux d'eux malgré leur impuissance, & cette jalousie est fondée sur cette raison entre les autres que les Dames du Serrail pourroient juger par le teint de ces Eunuques, qu'il y a des hommes plus beaux que celui à qui elles appartiennent, & sur cela n'avoir pas tant d'amour pour lui. Je passe sur ce qu'on dit que les Eunuques, quoi qu'ils soient entierement coupez, ne laissent pas d'être encore capables de donner & de recevoir du plaisir dans le commerce des femmes ; parce que la pudeur ne permet pas qu'on se souvienne seulement de ce qu'on a entendu sur un tel sujet. Le second Corps est celui des Eunuques Noirs, non pas les Noirs d'Abissinie & d'Ethiopie, mais de la côte de Malabar, où le teint est gris brun, plutôt que noir. Ils ont leurs logemens autour de la seconde enceinte, où ils se tiennent, & d'où ils sont mandez suivant le besoin que l'on en a. On prend les vieux & decrepits pour approcher les femmes, & pour faire leurs Messages : les autres sont employez au dehors, c'est-à-dire à aller & venir, à porter & à travailler. Le troisième Corps

Corps des Gardes est celui des filles, comme je l'ai dit : les favorites du Roi, & ses Maîtresses, sont de ce Corps de Gardes ; & il y en a toujours six en faction nuit & jour, qui servent à tour de rôle une fois la semaine, avec une vieille fille, qui leur tient lieu de Mere, pour les gouverner. Les Filles sont logées séparément, ou tout au plus deux dans une chambre, une jeune & une vieille, sans pouvoir se visiter d'une chambre à l'autre, que par permission. Elles ont chacune leur pension payée en argent & en étoffes, leur plat cuit & préparé, & un certain nombre de Domestiques qui va quelquefois jusqu'à quatre & cinq servantes, & deux Eunuques, âgés d'au dessous de dix ans, ou d'au dessus de cinquante. La pension est différente, selon leur emploi, selon leur faveur, & selon la qualité de la personne qui les a données : du reste elles sont traitées toutes de même manière. On les observe de fort près, de peur, dit-on, qu'elles ne fassent des intrigues, ou des complots, contre leurs Rivaux, ou qu'elles ne deviennent amoureuses les unes des autres. Les femmes Orientales ont toujours passé pour *Tribades*. J'ai ouï assurer si souvent, & à tant de gens, qu'elles le sont, & qu'elles ont des voyes de contenter mutuellement leurs passions, que je le tiens pour fort certain. On les empêche d'y satisfaire tant qu'on peut, parce qu'on prétend que cela diminue leurs appas, & les rend moins sensibles à l'amour des hommes. Les femmes qui ont été dans le Serrail rapportent des choses surprenantes de la passion avec laquelle les filles s'y font l'amour, de la jalousie qui y entre, com-

comme aussi de celle que les Favorites ont l'une contre l'autre jusqu'à la fureur, de leurs haines, de leurs trahisons, de leurs méchans tours. Elles s'entr'accusent & découvrent réciproquement leurs fautes. Celles qui sont dans les bonnes grâces du Roi, comme celles qui lui plaisent le plus par le chant, par la danse, ou dans la conversation, sont la butte de l'Envie & de l'aversion des autres. Chacune a ses rivales, & les emportées comme je dis sont celles qui n'espèrent plus de sortir du Haram, & qui ainsi sont réduites par désespoir à rechercher les faveurs du Roi, comme le seul & unique bien qui leur reste dans la vie. Ces jalousies produisent les plus cruels effets du Monde, car le Roi qui ne trouve parmi toutes ces femmes perfides, ni amour ni attachement sincère, en dégrade les unes, changeant ces Favorites en Esclaves, qu'on envoie servir aux plus bas emplois, & dans les quartiers reculés du Serrail: il en fait châtier d'autres à coups de verge & de bâton, il en fait tuer, il en fait même brûler les unes, & enterrer les autres toutes vivantes.

Ce que j'ai le plus ouï dire du Haram ou Serrail du Roi de Perse & des Grands Seigneurs, c'est que les femmes s'y servent de beaucoup de sortilèges, par lesquels elles prétendent faire haïr leurs rivales, ou les rendre stériles, ou se faire aimer, & captiver l'esprit du Seigneur du lieu, & en avoir des enfans. Il est certain qu'en beaucoup de Serrails le Maître, durant certains tems, se trouve comme enforcé d'amour pour une Esclave noire, ou malfaitte, au milieu de plusieurs per-
son-

sonnes admirablement belles. Les Juifs passent pour de grands Sorciers, & comme ils sont par tout rebuttez de tout le Monde, ils gagnent leur vie du mieux qu'ils peuvent, & s'attirent quelque faveur par ces sortes de moyens. Je croi qu'ils sont fâchez de n'être pas aussi bons sorciers qu'on les croit, car ils en seroient bien plus à leur aise. Leurs femmes vont dans les Harams sous prétexte de vendre des nippes, ou des parfums, ou de rendre d'autres services, & y donnent des breuvages, des receptes, & des avis à toutes les jeunes filles amoureuses auprès desquelles elles peuvent s'insinuer; mais les Eunuques, qui se moquent de ces Philtres, les veillent de près, & il y a grand' peine à gagner ces sortes de gens, qui sont d'ordinaire comme autant de vieux Argus, sans aucune complaisance, & de très-méchante humeur. Les Maris se tiennent aussi en garde tant qu'ils peuvent contre ces noires fourberies, mais les femmes sont si dissimulées, & si adroites, qu'elles les trompent toujours, nonobstant toutes leurs précautions.

Je me trouvai l'an 1672. au mois d'Octobre, avec le grand Surintendant de la Maison du Roi, au Magazin des étoffes d'or & d'argent. Le Roi alloit partir pour un long voyage, & je croi que le Surintendant étoit occupé à donner ce qu'il falloit d'étoffes au Serrail pour l'hiver qui approchoit. On mettoit des piles d'étoffes à part, & les Eunuques en emportoient vers le Serrail tant qu'ils en pouvoient porter. Le Surintendant me parut être en colere, & je pense que c'étoit de

de ce que le Chef Eunuque du Serrail, qui étoit-là, en demandoit plus qu'il n'avoit envie d'en donner : j'entendis qu'en se parlant bas, l'Eunuque disoit, *le Roi a déjà eu soixante Enfans vivans*. Ce que je viens de rapporter, & ce que j'ai entendu dire d'ailleurs du Haram du Roi, m'a fait croire que de tems en tems, on diminue le nombre de ces enfans, lors qu'il est devenu trop grand. La Reine Mere préside d'ordinaire sur ces actions barbares, dont l'horreur & les remors sont étouffez par la coùtume. Elle est comme la Surintendante absoluë des Maîtresses & des Favorites de son fils, leur sort & celui des enfans qu'elles mettent au Monde est entre ses mains, & l'on ne peut sans sa bienveillance se conserver long-tems les bonnes graces du Roi. Au reste les Rois de Perse n'épousent jamais de femmes par contract de mariage, comme font leurs sujets. Ses Maîtresses sont ses Esclaves, & tout ce qui entre en son *Haram* est à sa discretion pour en faire ce que bon lui semble.

Ce que je viens de rapporter du nombre des Enfans du Roi est tout-à-fait surprenant, & je ne l'eusse pû croire, si je ne l'eusse entendu de si bonne part ; car j'ai ouï assurer en d'autres rencontres que le Roi n'a pas beaucoup de Maîtresses à la fois, & que d'ordinaire, il est durant un long-tems attaché à une seule. Quoi qu'il en soit, la même fécondité ne se trouve pas dans les autres Serrails. On observe généralement, tant en Perse, que dans tout l'Orient, que la multiplicité des femmes ne peuple pas le monde davantage, & même d'ordinaire les familles sont moins

moins nombreuses en Perse , qu'en France. Cela vient , dit-on , de ce que les hommes & les femmes se mettent trop tôt ensemble , & avant l'âge meur , & que bien loin de ménager leur vigueur , ils l'excitent par des remèdes qui les consomment à force de les échauffer : les femmes cessent aussi fort vite d'enfanter en Orient , savoir dès l'âge de vingt-sept ou de trente ans. L'histoire d'*Amurath troisième* , Empereur des Turcs , rapporte comme un cas fort extraordinaire qu'il eut cent deux enfans.

Quand on fait réflexion sur la coutume des Persans de tenir les femmes enfermées hors du commerce du monde , & dans des Regions séparées , si je puis ainsi parler , on trouve aisément la cause de la différence qu'il y a entre la Perse présentement , & ce qu'elle étoit du tems de *Darius* , & des autres Monarques de ce tems-là , à l'égard des richesses , & de la splendeur ; & il y a lieu de s'étonner de ce qu'il s'y trouve tant d'opulence , d'aise , de politesse , & d'autres agrémens qu'il y a aujourd'hui. Les Persans disent *que les femmes ne servent que pour le plaisir & pour la génération* , & ils n'en font aucun cas pour leur adresse , pour leur esprit , & pour leur application à toutes sortes d'ouvrages ; aussi ne se mêlent-elles communément de chose au monde , ni même du ménage non plus que du reste : elles passent leur vie dans la nonchalance , l'oisiveté , & la mollesse , étant tout le jour ou étendues sur des lits à se faire gratter & frotter par de petites esclaves , ce qui est une des plus grandes voluptez des Asiatiques , ou à fumer le Tabac du país , qui est si doux que l'on

l'on en peut prendre du matin au soir sans s'entêter ni s'en sentir : les moins vicieuses s'appliquent à des ouvrages à l'éguille qu'elles font très-bien : on leur donne leur nourriture toute apprêtée, & quelquefois leurs habits tout faits, comme on feroit à des enfans.

Les Femmes du *Haram* du Roi ne vont jamais en visite hors de leur Palais, & en général les plus grandes Dames de Perse sont celles qui sortent le moins. Elles font venir les autres chez elles. La manière dont elles vivent n'est pas propre, comme il paroît, à faire beaucoup de connoissances, ni à faire de grandes courtes. Une sœur va voir l'autre, une nièce sa tante, dans des occasions extraordinaires, comme pour des nœces, pour des accouchemens, & aux Fêtes solennelles, mais non autrement. Les visites qu'elles se font durent d'ordinaire sept à huit jours : une femme meine avec elle la plupart de son train, filles & Eunuques, & est accompagnée de plusieurs surveillans, Eunuques & femmes, que son mari lui donne pour cette occasion, dont le nombre est plus ou moins grand, selon la défiance qu'il en a. Les Princesses Royales font tous leurs efforts pour être souvent mandées au *Haram*, & elles n'en sont pas plutôt revenues qu'elles recommencent quelques intrigues pour y retourner, quoi qu'elles y demeurent des huit ou dix jours de suite, parce qu'outre le divertissement, elles en rapportent toujours de riches présens. Les maris souhaitent aussi avec ardeur de voir retourner leurs femmes dans ces lieux-là, parce que c'est la voye de faire dire au Roi secrètement tout ce qu'ils veulent, & d'avancer leurs

leurs fortunes. Les femmes, qui ont servi dans le Serrail, aiment fort aussi par la même raison à y faire des visites ; mais comme il faut être mandées , ces visites sont peu fréquentes. Pour les Femmes des Grands qui n'y sont pas connues, on les y fait venir rarement. On dit que le Maître du Haram ne va point voir sa Femme tandis qu'elle a des visites, à moins que ce ne soient des femmes qu'il a déjà vûes, ou qu'il peut voir, comme sa mere, sa sœur, ou sa tante.

CHAPITRE XIII.

Du Courouc, ou de la défense d'approcher des Femmes.

Après avoir dit de quelle maniere on garde les Femmes dans le logis, il faut dire comment on les garde quand elles vont en voyage, ou qu'elles rendent des visites.

Lors que les Femmes de qualité sortent du logis & vont à la ville, ce qui n'arrive guère que de nuit, un nombre de Cavaliers marchent cent pas devant, & un autre nombre cent pas derriere, criant *courouc, courouc*, mot Turquesque qui signifie *défense, abstinence*, & qui dans cet usage veut dire *que le monde se retire, & que personne n'approche*. Cette voix fait peur en Perse, & l'on ne se le fait pas dire deux fois : Chacun fait comme si un Lion étoit déchainé. Des Eunuques, aussi à cheval, avec de longs bâtons à la main, marchent entre ces Cavaliers & les Femmes, pour donner sur ceux qui ne se sont pas retirez, ce qu'ils font avec plus ou moins de fureur, suivant

vant la qualité de la Dame qu'ils conduisent. Mais, comme je le dis, il est rare que les grandes Dames sortent avant minuit, soit qu'elles aillent faire des visites, soit qu'elles en reviennent. Le *couron* qui se fait pour les Femmes du Serrail du Roi est tout-à-fait terrible; car il y va de la vie à tout homme de se trouver sur leur chemin, ou dans l'espace qu'on interdit, qui est toute l'étendue dans laquelle on pourroit appercevoir les chameaux qui portent ces belles femmes-là. Si c'est dans la ville qu'elles passent, on défend la rue par où se fait la marche, & les rues les plus proches à droit & à gauche, lesquelles avec cela on environne de *canaat*, qui sont ces tentes droites dont on enferme les quartiers & les pavillons à la campagne, comme si c'étoient des murailles: & cela, afin que quelques gens, par inadvertence, ne se trouvent dans l'espace défendu, & qu'il ne leur en coûte la vie; mais si elles vont à la campagne, on chasse tous les hommes des villages à une lieue à l'entour de leur route, un demi jour avant qu'elles passent. Il y a un Régiment du corps des Mousquetaires destiné particulièrement à cette fonction, qu'on appelle *Koroktschi*, & c'est le Général des Mousquetaires qui lui donne les ordres, lesquels lui sont portez par le Capitaine de la porte du Serrail, qui les reçoit des Eunuques. Ils vont le jour précédent battre l'estrade; & avertir les hommes qu'à telle heure ils ayent à s'enfuir chacun de chez soi, parce que les Femmes du Roi doivent passer, & si quelqu'un faisoit de la résistance, ils le tueroient sur la place, & en feroient fort loiez. Deux heures avant que le

le Serrail sorte, ces *Koroktschi* retournent aux mêmes lieux, & d'abord font des décharges de mousqueterie pour avertir de se retirer incessamment, ce qu'ils continuent de faire sur la route & aux environs, afin que ceux qui seroient dans les montagnes ou dans les trous fussent avertis; car ce signal du mousquet est connu comme le sont ceux du canon ailleurs. Une heure après les Eunuques blancs se mettent en campagne, & battent aussi l'estrade, & s'ils rencontrent quelque homme dans l'espace défendu, ils le mettent à mort. Il y a plusieurs exemples de cette cruauté, & l'on dit, entre les autres, du Roi *Abassecond*, qu'étant en voyage, il arriva qu'un de ces valets qui tendent les pavillons se sentant las, se jeta sous un des pavillons qu'il avoit aidé à dresser pour le Serrail, à dessein d'y reposer, jusqu'à ce que tout le reste fût fait, & qu'il fallut se retirer; mais s'y étant endormi pour son malheur, & les Eunuques qui sont l'avant-garde étant arrivez au camp, & faisant la ronde, trouverent ce miserable couché de son long & endormi. Ils le roulerent dans le tapis sur lequel il dormoit, & l'enterrentent vif. Dans une autre rencontre, un Cavalier qui s'étoit aussi endormi dans un endroit de montagne, la nuit, au tems que ces signaux se donnoient, se rencontra le matin à la vue du Serrail du Roi. Il se douta de ce que c'étoit, trouvant le chemin desert, & aussi-tôt il descendit de cheval, s'envelopa la tête de sa casaque en plusieurs doubles, & se jeta en terre étendu sur la face; mais cela ne lui servit de rien, les Eunuques le mirent en pièces. Du tems de *Sepby premier*, un pauvre vieillard qui

qui n'avoit pû avoir justice d'une sentence injuste du Président du Conseil, par laquelle il perdoit tout son bien, résolut de prendre le tems que le Roi devoit passer par son quartier avec ses Femmes pour lui présenter sa requête. Il s'imaginoit que sa grande vieilleffe le devoit faire passer pour Eunuque, mais il se trompa, *Sephy* le perça lui-même de deux coups de flèche. Je me suis trouvé à la Cour dans un tems où le Serrail sortoit presque tous les jours. Le Roi, jeune, & nouvellement venu au monde, par maniere de dire, ayant été enfermé toute sa vie dans un Palais sans en sortir, & sans y voir d'autre homme vivant que son Pere, avec sa Mere, & ses Maîtresses, donnoit aux Dames qui avoient été ses compagnes de prison, & qui avoient eû leur part de ses frayeurs, tous les plaisirs qu'elles demandoient. On peut juger aisément que les principaux étoient de courir la ville & les champs. Ces divertissemens me firent deux fois coucher hors du logis, & m'en firent une fois sortir à minuit subitement; car quand l'envie en prend aux Dames, on fait sortir de cette maniere les gens de leur logis, & de leur lit, pour s'enfuir où bon leur semble, pourvû que ce soit hors de l'enceinte de la route marquée pour le Serrail. Qu'il neige, qu'il pleuve, ou qu'il gèle à pierre fendre: qu'il faille passer des bourbiers jusqu'à mi-jambe, c'est à quoi l'on n'a aucun égard; & il faut que tous les hommes fûient, depuis l'âge de sept ans, malades ou non: on laisse la maison à la garde des femmes, s'il y en a, ou bien on la ferme à la clef. Il y a des vieillards qu'on hazarde de garder couchez parmi

Tome VI.

L

les

les femmes, & des malades alitez, & pourvu qu'on n'en sache rien il n'en arrive pas d'accident. La ville d'*Ispahan* en fut quitte pour deux semblables corvées durant le tems dont je parle; mais pour les fauxbourgs, & sur tout pour *Julfa*, on lui donnoit ces desagréables serenades tous les dix ou douze jours, pendant deux années, qui furent les premières du règne de ce Roi, après quoi cette furieuse passion d'amour qui le faisoit condescendre à toutes les fantaisies de ses Maîtresses, se ralentit, & peu à peu le Serrail n'eût plus la liberté de courir hors de son enceinte ordinaire.

Quand le Roi est à la campagne, les ordres pour le passage du Serrail sont aussi proclamez une demie journée devant, & quand l'heure de sortir du camp est venue, chacun monte à cheval, fait tomber son pavillon à bas étendu sur le bagage, & s'enfuit: & lorsqu'on sait que le Serrail est passé, on retourne chacun à son quartier, où tout se trouve dans l'état qu'on l'a laissé; mais pour l'ordinaire, on fait aller les Femmes de nuit par une route éloignée du grand chemin, afin de ne pas fatiguer la Cour, & c'est comme je l'ai vu pratiquer à *Abas second*.

Durant le règne de son Successeur on introduisit aussi pour les Femmes la défense de se trouver à la rencontre du Serrail, à dessein d'empêcher qu'il ne s'en trouvât quelqu'une qui donnât de l'amour au Roi. Les Chrétiennes Armeniennes ont été cause de cette défense, parce que quand le Roi se promenoit par le bourg de *Julfa* avec son Serrail, elles se presentoient toutes au Roi dans les plus

plus superbes ajustemens , les unes avec des requêtes en faveur de leurs maris , les autres sous prétexte de voir ; mais en effet , cherchant à être vûes , & à plaire. On conte qu'*Abas second* fut ainsi touché par les agrémens d'une Armenienne , femme d'un des principaux de *Julfa* , & dont le pere , nommé *Cojavattan* , en étoit le Prevôt. Le mari étoit en voyage depuis deux ans , lors que le Roi alla chez lui avec ses Femmes , pour voir les beautés de son logis. La femme en étoit avertie , qui reçût le Roi si galamment , & le traita avec tant de grace , qu'il en devint amoureux , & l'enleva. On assure que c'est là le seul exemple qu'il y ait que les Rois de Perse aient enlevé des femmes mariées. J'ai ouï conter qu'un jour , avant cette défense à l'égard des Femmes , celles de *Julfa* se mettant ainsi à courir après le Roi , parées & ajustées de leur mieux avec les affecterries de femmes qui veulent toucher , une des Dames du Serrail leur cria tout haut : *Coquettes effrontées , ne vous est-ce pas assez d'avoir chacune votre homme , sans que vous veniez vous mêler parmi nous qui sommes quatre cens après un seul , pour nous l'enlever ?*

Lors que les Femmes du Roi vont avec lui , elles montent toutes à cheval , ce n'est d'ordinaire que pour la promenade , mais quelquefois on va aussi chez les Arméniens cherchant les belles filles : ceux qui en ont à marier les cachent ; mais comme c'est la coutume entre les Arméniens de marier leurs enfans dans le plus bas âge , & souvent au berceau , le Roi n'en trouve gueres qui soient propres à enlever ; car on a du respect pour

celles qui sont fiancées , & l'on n'y touche point. Ces recherches dont je parle , servent souvent d'occasion à des crimes énormes parmi ces mauvais Chrétiens ; c'est que souvent ils se rendent délateurs les uns contre les autres , en déclarant que tels ou tels ont caché leurs filles qui sont belles , & en découvrant même le lieu où elles ont été cachées.

CHAPITRE XIV.

Des Eunuques.

LEs Persans appellent les Eunuques *Coja* , mot qui signifie *vieillard* , *ancien* , soit parce qu'ils conduisent & gouvernent les affaires Domestiques , comme font les vieillards , soit parce qu'ils ne peuvent non plus user de femmes que les plus vieilles gens. Il y en a un grand nombre dans tout le Royaume de Perse , & on peut dire en quelque manière qu'ils le gouvernent , & qu'ils en sont les Maîtres , parce que dans toutes les grandes Maisons , & dans celle du Roi , plus qu'en nulle autre , ils ont la confiance du Maître , la garde de son bien , & le maniment de ses affaires. Les femmes sont particulièrement sous leur inspection , & comme sous leur tutelle. Ils commandent l'entrée & la sortie du *Haram* , qui est l'habitation des femmes , ou pour mieux dire leur prison , & ils les accompagnent par tout , c'est-à-dire au bain , & en visite. Ils n'ont pas la liberté néanmoins d'entrer dans leur chambre , quand elles y sont seules. Les Eunuques dans les grandes Maisons sont aussi les Précepteurs & les Gouver-

verneurs des Enfans. Ils leur apprennent d'abord à lire, à écrire, les principes de leur Religion, & les Elemens des Sciences; & lors que leurs pupiles ont besoin de plus habiles Maîtres, ils leur servent de Gouverneur, les accompagnant par tout sans les perdre de vûe. Les fils du Roi, qui ne sortent jamais du Palais des femmes, que pour monter sur le Trône, n'ont point d'autres Regens, ni d'autres Maîtres.

J'ai vû des Eunuques fort savans, & il faut qu'il y en ait dans le *Haram* du Roi qui soient habiles dans les Arts Mécaniques. Le feu Roi savoit dessiner & peindre dès sa jeunesse. Il me le montra dans des modelles de grands bijoux qu'il me donna peu avant sa mort, qu'il avoit faits de sa main, comme il me le fit dire, & qui étoient au pinceau, & aussi bien faits que de la main d'un peintre. Il entendoit bien aussi à tourner en bois, & en pierre; choses qu'il ne pouvoit avoir apprises que des Eunuques. Cependant ils ne sont propres que dans les grandes & riches Maisons, n'ayant pas assez de vigueur de corps pour les services Mécaniques. Les Eunuques coûtent beaucoup à acheter & à entretenir. Ceux qui sont âgés de huit ans, jusqu'à seize, se vendent depuis mille francs jusqu'à deux mille, selon qu'il est bien fait, selon son Esprit, & selon son Education. On n'en veut guere au dessus de cet âge, parce qu'on les coupe jeunes, c'est-à-dire entre sept & dix ans, après quoi ils sont aussi-tôt vendus, & ils ne changent gueres de Maître, parce que quand ils sont une fois entrez dans une Maison, on les range à leur devoir par des châtimens

severes s'il en est besoin, avec quoi on les forme à l'humeur de ceux qu'ils servent ; & comme ils voyent bien d'un côté que leur bonheur dépend de leur Maître , puis qu'ils sont ses Esclaves, & qu'il est l'arbitre de leur sort ; & de l'autre qu'ils ne peuvent prétendre à sa bienveillance, & à sa confiance, que par un bon service, ils se rendent capables de le lui rendre tel de tout leur pouvoir, & ils y réussissent d'ordinaire si bien qu'ils manient & gouvernent tout.

Les Eunuques viennent tous des Indes , la plupart de la Côte de *Malabar*, où le teint est gris entre le noir & le blanc. Il en vient aussi du Golphe de *Bengale*, où le teint est olivâtre. Il y en a peu de *Negres*, soit d'*Afrique* & d'*Éthiopie*, & encore moins de blancs de *Georgie* & de *Circassie*. Le Roi seul en peut avoir de blancs, & les personnes à qui il en donne, comme les Princesses de son sang. Je n'en ai pas vû à d'autres. Le nombre des Eunuques dans les Maisons des plus grands Seigneurs est d'ordinaire de six à huit. Dans celles des Seigneurs de moindre qualité, il est de trois à quatre, & dans les Maisons des gens simplement riches, il y en a une couple. On en compte jusqu'à trois mille au service du Roi, la plupart dans son Palais, & quelques uns dans les Maisons que le Roi a deçà & delà. C'est la jalousie que les hommes ont pour les femmes en Orient qui a produit cette invention cruelle & dénaturée de faire des Eunuques ; mais quoi qu'ils ne fussent destinez d'abord qu'à garder les femmes, on les a trouvez propres pour d'autres services, & pour les plus grandes affaires.

res. En effet, les Eunuques étant par l'état où on les met, beaucoup moins sujets aux passions de l'amour & de l'ambition, les grandes sources des desordres de la vie civile, ils doivent être moins emportez que les autres hommes; & comme ils ne sont chargez ni d'enfans, ni de femmes, ni de parens même, puisqu'outre qu'ils sont tous nez de gens de néant, ils ne savent la plupart de quel país ils sont, & qu'ainsi ils n'ont à songer qu'à la subsistance de leur corps uniquement; il est évident qu'ils doivent être attachez à leurs fonctions plus fortement que les autres hommes. On peut ajoûter que les Eunuques n'ont pas même les rélations de l'amitié, à cause que de la manière dont ils vivent ils ne trouvent gueres ni les occasions, ni le tems de faire des amis. Ce que je raporte des Eunuques est sur tout vrai de ceux de Perse, comme étant des Esclaves amenez d'un autre monde; de manière que tous leurs desirs, & toute leur étude se raporte uniquement à leur Maître: aussi trouve-t-on dans le País, qu'ils sont sans exception plus rusez, plus secrets, plus retenus, plus fidèles, & même plus prudents que les autres hommes; mais en échange ils sont cruels, vindicatifs, impitoyables, diffamulez, lâches. Il est assez rare de leur trouver de vrai courage, quoi que la Cyropédie dise que les Eunuques sont plus fidèles, & aussi courageux que les autres hommes. Quelques gens assurent, comme je l'ai déjà remarqué, qu'il y a des Eunuques qui ressentent la passion de l'amour, & qui recherchent le commerce des femmes: l'on en donne pour preuves que lors qu'ils parviennent au Gouverne-

ment de l'Etat (chose qui n'arrive que fort rarement pourtant) ils ont tous un Serrail. Je ne saurois dire ce qui en est; car pour cette preuve, elle ne me paroît pas convaincante, puis qu'il y a tant de commoditez à avoir un Serrail, parce que parmi les Persans, c'est un lieu retiré & sacré, où personne n'ose entrer; que l'on ne peut être à l'aise, ni goûter aucune douceur dans la vie sans en avoir. Ce que je puis dire de certain, c'est qu'on assure généralement en Orient, que les femmes haïssent les Eunuques à la mort, comme des argus qui veillent sur toutes leurs actions. J'observerai pour la fin que la coupe des Eunuques est une operation qui cause la plus vive douleur; mais qu'on fait assez sûrement sur les jeunes Enfans: elle est très-dangereuse dès qu'ils ont quinze ans passez; un en quatre en réchape à peine, & il faut six semaines de tems pour guerir la playe.

CHAPITRE XV.

Du Corps Ecclesiastique.

J'Aurois intitulé ce Chapitre *du Gouvernement Ecclesiastique*, si les Ecclesiastiques Mahometans, avoient un Gouvernement séparé; mais leur juridiction est toute entiere dans la main du Magistrat, ou pour dire mieux la chose, la Magistrature est composée d'Ecclesiastiques, parce que les Persans croient que la puissance Ecclesiastique a originaiement le droit d'exercer la justice, & que c'est elle seule qui par l'institution de Dieu en doit être revêtuë, comme je l'ai fort
am-

amplement expliqué au commencement de ce livre ; ce qui fait que parmi eux le Droit civil est un & même avec le Droit canon , comme je le dis en traitant du Droit civil.

Le Corps Ecclesiastique est composé du *Grand Pontife*, de *l'Ancien de la Loi*, du *Cazi*, & du *Moufty*, qui sont aussi les Magistrats du Droit Civil , & les Juges ordinaires , comme dans le Gouvernement des Juifs. Je commencerai par leur dignité , & par leurs fonctions.

Le grand Pontife s'appelle *Sedre*, terme Arabe qui signifie *la partie antérieure du Corps*, & particulièrement celle que nous nommons la *poitrine*, mais qui dans l'usage veut dire *haut & éminent*, comme *Sedre Nechin*, assis au haut rang ; *Sedre el moutchi*, le septième Ciel , qu'ils tiennent le plus élevé de tous , ou plutôt le plus haut lieu de Ciel. On s'en sert aussi pour dire *cuirasse*, & en ce sens même l'allusion est assez raisonnable , le *Sedre* étant défenseur de la Religion. Il a chez les Persans tout le pouvoir , & même plus grand , que le *Muphty* a chez les Turcs. Les titres ordinaires qu'on lui donne sont *Roi du Droit* & de la Religion : *Chef de l'Eglise véritable* : *Substitut de Mahoméd*, & *Lieutenant des Imans*, qui sont les premiers *Caliphes*. Les gens d'Eglise, & tous les Dévots de la Perse, tiennent que la domination des Laïques est un établissement violent & usurpé , & que le Gouvernement Civil appartient de droit au *Sedre*, & à l'Eglise. La principale raison dont ils appuient cette créance , est que *Mahoméd* étoit Prophète & Roi tout ensemble , & que Dieu l'avoit constitué sur le Spirituel & sur le

Temporel ; mais l'opinion la plus généralement reçue est que la Royauté, telle qu'elle est dans la main des Laïques, tire son institution & son autorité de Dieu : que le Roi tient la place de Dieu, & des Prophetes, en la conduite des Peuples ; & quant au *Sedre*, & à tous les gens de Loi, qu'ils ne se doivent point mêler du Gouvernement Politique : que leur Jurisdiction est soumise à l'autorité Royale ; même dans les choses de la Religion. Cette dernière opinion prévaut, au lieu que l'autre n'est tenue que des Ecclesiastiques & de ceux qu'ils obsèdent, auxquels le Roi & les Ministres ferment la bouche comme il leur plaît, & qu'ils sont obéir en tout. De cette manière, le Spirituel est aujourd'hui tout-à-fait soumis au Temporel ; au lieu que dans les premiers siècles du Mahometisme le Temporel n'étoit que le Ministre du Spirituel : c'étoient les Pontifes qui portoient la Couronne & le Sceptre, & il n'y avoit d'autre Code que l'*Alcoran* seul. On a joint depuis à l'*Alcoran*, l'interprétation qui en a été faite par les *Imans*, les douze premiers descendans de *Mahomed* en ligne directe de Pere en Fils : de manière que l'*Alcoran*, & cette Interprétation des *Imans* est présentement le corps du Droit Civil & Canon des Persans, leur Code & leur Digeste ; & de manière aussi que la Théologie & la Jurisprudence sont chez eux inseparables, & une même profession.

Le *Sedre* est le Juge suprême dans toutes les matieres Ecclesiastiques, & dans toutes les Causes Civiles qui ont quelque rapport avec le spirituel, & le Chef de tous les biens consacrés au culte de la Religion, & à l'entretien
de

de ses Ministres. Il ne dispose pourtant pas à son gré de ces biens-là, y ayant une Chambre des Comptes de l'Eglise qui intervient dans l'administration & dans la distribution qui s'en fait; mais il en est pourtant le Chef. Il avoit ci-devant la Collation des Bénéfices seul, ou son Lieutenant en sa place, lors que le Roi n'en avoit pas repris la disposition; mais cette pratique avoit introduit beaucoup d'abus, parce que la faveur ou le caprice, les présens ou les promesses étoient les moyens ordinaires pour obtenir les Collations. Le Roi *Abas second* remédia fort à cet abus; & comme il ne pouvoit goûter le grand pouvoir & le grand maniment du *Sedre*, il forma le dessein d'abolir cette charge, & pour cet effet il la laissa vacante durant les dix-huit derniers mois de son règne, ayant pris le *Sedre* pour en faire le premier Ministre de l'Etat. Le Roi son fils, loin d'abolir la charge, suivant le projet de son Prédecesseur, l'a séparée en deux comme elle avoit déjà été autrefois, faisant deux *Sedres*, l'un qui est le Surintendant des biens leguez par les Rois, qu'on appelle *Sedre Kasseb*, ou *privé*, & *particulier*, l'autre qui est le Surintendant des biens leguez par les particuliers qu'on appelle *Sedre Aam*, c'est-à-dire *Pontife Universel*. Ce partage a fort diminué l'éclat & la puissance de ce Pontificat, & ce qui y est assez remarquable, c'est que le Pontife particulier prend son rang devant le Pontife Universel. Avant que la charge fût séparée, le grand Pontife s'appelloit *Sedre Moukonfat*, mot qui vient de *Vakse*, qui signifie à la lettre *forain*, & *étranger*, & qui se prend aussi pour *carté*

& *aliené* & pour *arrêté* & *fixé*, c'est-à-dire qui n'est plus sujet au changement ordinaire des choses du Monde, ce qui dans l'usage veut dire *legué* à l'Eglise ou consacré. Ces deux Pontifes ont chacun leur Tribunal séparé, égal en autorité, mais le *Sedre* du Domaine a le rang de la manière que je dis, & son administration est plus considérable, parce qu'il manie les Legs Royaux, qui sont en plus grand nombre. Le *Sedre privé* tient le second rang entre les Grands du Royaume, il est à la gauche du Roi dans les séances où il se trouve, le premier Ministre étant à la droite, & au dessous de lui est le *Sedre Universel*. Ces Pontifes vont toujours prendre séance aux assemblées Royales, mais ordinairement ils n'y demeurent gueres; car comme la Religion Mahometane défend sévèrement le vin, & qu'elle interdit aussi la Symphonie, ils se retirent dès qu'ils voyent que le Roi fait venir du Vin, ou que les instrumens de Musique vont commencer. Le Roi se prive quelquefois de ce plaisir à leur considération, ou bien il le diffère de quelques momens, pour retenir ces Pontifes plus long-tems, afin de leur faire plus d'honneur.

Quant au troisième Magistrat, qu'on appelle *l'ancien de la Loi*, les Persans le nomment *Cheic-el-islam*, terme composé de deux mots Arabes, *Cheic*, qui est le nom qu'on donne aux Chefs de Communauté & aux personnes qui ont de la direction dans les matieres spirituelles: & *islam*, qui signifie *le consentement* & *la deference que l'on rend aux ordonnances divines*, en s'y assujettissant de l'esprit & de la volonté. Ce terme s'employe aussi pour dire

La

la Religion, ce qui est au fonds la même chose. Ce Magistrat, nommé *Cheic-el-islam*, est juge de toutes les causes civiles, & de toutes les autres qui ont quelque connexion avec le Civil. Sa charge fut créée autrefois pour être subordonnée à celle de *Cazy*, qui est le premier Juge Civil dans tous les Pais où la Religion Mahometane domine, & qui a tant de pouvoir & d'autorité en Turquie; mais par le crédit que les *Cheic-el-islam* avoient à la Cour, ils ont attiré tant de sortes d'affaires à leur Tribunal, qu'il est aujourd'hui fort élevé au dessus de l'autre, & qu'on le considère comme le premier & le plus Juridique Tribunal. Les limites des Juridictions sont très-mal marquées en Perse; cependant il n'arrive jamais entre les Tribunaux aucun conflit de Juridiction, parce que les Juges les plus en faveur tiennent les autres en sujettion, & les gouvernent comme ils veulent. La Cour, bien loin de remédier aux desordres qui se commettent là-dessus, en est le premier mobile, & leur donne sous-main tel mouvement qu'il lui plaît. Elle ne veut pas qu'il y ait d'autorité qui ne dépende absolument d'elle, & qu'elle ne puisse étendre, ou resserrer comme bon lui semble; cela fait que les Juridictions Ecclesiastiques & les Civiles, empiètent les unes sur les autres à toutes occasions. On en voit un grand exemple au *Cheic-el-islam*, & au *Cazy*; car quoi que d'institution leurs charges soient simplement Ecclesiastiques, ils se sont emparez toutefois des Tribunaux civils, & sont à présent les Administrateurs absolus de la Justice dans les matières civiles. Le moyen dont ils se sont si heureuse-

ment servis pour y parvenir, est d'avoir fait entendre que tout le *Droit positif* avoit sa source. & son fondement dans l'*Alcoran* : que l'*Alcoran* est le *Forcoon*, c'est-à-dire, le livre qui distingue le bien d'avec le mal, ce qui est juste, d'avec ce qui ne l'est pas : que les *Mahometans* ne pouvoient recevoir d'autre *Droit écrit* que celui qui se trouve couché dans ce divin livre, & que nul ne le pouvoit mieux entendre, ni en mieux expliquer les ordonnances que les *Ecclesiastiques*. C'est sous cette couleur, que les *Sedres* ou grands *Pontifes*, pareillement font de si puissans efforts pour attirer à leurs Tribunaux autant de causes civiles qu'ils peuvent. Au reste, il y a rarement appel de l'un de ces Tribunaux à l'autre, mais il y en a d'eux tous au *Divan beghi*, qui est le Souverain Chef de la Justice civile & criminelle, dans ce Royaume, son tribunal étant qualifié *Divan ali*, le tribunal haut, c'est-à-dire Souverain.

Pour ce qui est du *Cazy*, mot qui veut dire *arbitre*, & *décidant*, c'étoit anciennement le premier & l'unique Magistrat du *Droit Civil*. La Loi Mahometane l'a ainsi établi ; & chez les Turcs, où il conserve presque toute son autorité, il est le grand Juge, & le Souverain Jurisconsulte : mais il n'en est pas de même en Perse. Le *Cazy* y a peu de pouvoir depuis quelques siècles, qu'on a pris à tâche de l'abaisser, afin qu'il ne fût plus d'ombrage à l'autorité politique, comme il faisoit auparavant. Le moyen qu'on a employé pour cela a été de créer les charges de *Pontife*, & d'*Ancien de la Loi*, dont je viens de parler, qu'on a autorisées aux mêmes fonctions

tions que la charge de *Cazy*, mais qui sont en plus haute considération, à cause du credit auquel ceux qui en sont revêtus parviennent ordinairement par la grandeur de leurs alliances ; car d'ordinaire le *Sedre*, & le *Cheït-el islam*, épousent des filles du sang Royal, & cela arrive ainsi depuis long-tems. Les Mahometans scrupuleux & zelez pour leur Loi préfèrent toujours le Ministère du *Cazy* à celui des autres Juges, sur tout pour certains actes, comme les Testamens, les Contrats de mariage, & les actes de repudiation ; mais dans les procès ordinaires, les autres Magistrats ont la main plus longue, & ils les font presque tous venir à leur Tribunal ; cependant il n'appartient pas moins de droit au *Cazy*, comme je le dis, de juger des différens qui arrivent sur les Contrats qu'il passe, que de les passer, & de juger aussi des torts que les particuliers se font les uns aux autres, sur ce qu'on appelle *le mien & le tien*.

A l'égard du *Moufty*, dont le caractère est si grand, & la puissance si reverée dans les Etats du Grand Seigneur, il ne s'attire que du respect en Perse, sans y avoir aucune autorité. Ce mot de *Moufty*, qui signifie un *Oracle*, un *homme qui décide absolument*, veut dire à la lettre *Ouvrant*, & *Déliant*, à cause qu'il est le Chef de la discipline Ecclesiastique. C'étoit à lui à résoudre les cas de conscience dans les premiers siècles du Mahometisme, à imposer les peines & les penitences des pechez contre la Loi, & à en donner l'absolution : mais les Mahometans s'étant divisez en plusieurs sectes dès que leur Instituteur fut

fut mort, celles qu'embrasserent les Persans & les Turcs, qui sont les principales, affectèrent des pratiques différentes, afin d'être mieux distinguées, & d'empêcher un nouveau mélange; & quoi qu'au fonds ils aient gardé les mêmes règles de Justice, la même forme de Droit, & les mêmes fonctions de Judicature, ils leur ont partagé différemment les rangs & les fonctions; car parmi les Turcs c'est le *Musty* qui est le grand Magistrat de la Loi, aux Indes c'est le *Kasy*, en Perse c'est le *Cheic-el-islam*. La fonction de *Musty* de Perse est reduite aujourd'hui à resoudre les cas qu'on lui propose, & à donner son avis sur les consultations des Juges, lesquels ils suivent ou rectifient comme il leur plaît, & à cause de cela, c'est d'ordinaire un homme fort savant qu'on met en cette charge. Le Roi le nomme, & on le choisit le plus accommodant & le plus facile qu'il se peut, afin qu'il ne soit pas trop ferme dans ses décisions; car comme je l'ai dit, si la puissance Souveraine ne tenoit la bride, par maniere de dire, à ces fougueux Ecclesiastiques, ils ne voudroient souffrir d'autre Religion que la leur, & un Etranger ne pourroit vivre un seul jour avec eux: en un mot ils voudroient donner la Loi à tout le monde.

Ces Magistrats ne jugent pas en corps en même lieu: chacun a son Tribunal à part, & quiconque a un procès, choisit celui des Magistrats qu'il veut, selon l'accès qu'il a auprès de lui, ou pour quelques autres raisons particulieres, il s'y adresse, & y est jugé de la maniere que je le rapporterai au Chapitre suivant.

Les

Les autres Dignitez & offices Ecclesiastiques, n'ont point de Juridictions : & il n'y a nulle autorité attachée à leurs fonctions, & même on a peu ou point de déference pour ce qu'ils peuvent dire en matiere civile; ce qu'il faut rapporter à ce que j'ai remarqué ci-dessus, que le bras seculier tient l'Eglise dans la sujettion & dans la dépendance, à cause des prétentions qu'elle a sur la Souveraineté, & de divers autres principes si contraires à l'autorité Royale : ainsi je ne parlerai point de ces offices en cet endroit, remettant à le faire en celui où je traiterai de la Religion.

Je parlerai présentement des biens de l'Eglise Persane, qu'on peut appeller immenses. Quelques gens m'ont voulu faire accroire qu'ils montent à huit cens mille Tomans, qui font trente six millions; & divers Magistrats des plus éminens m'ont assuré que les fondations Royales vont à dix-huit millions de nôtre monoye. La Verité est que les autres fondations reviennent à beaucoup moins, à ce que la plupart du Monde dit, mais on assure aussi qu'il y a beaucoup de fondations qui ne passent pas à la Chambre des comptes de l'Eglise. Pour montrer qu'il y a de la vrai-semblance, dans ce que l'on rapporte de ces grandes richesses de l'Eglise chez les Persans, je dirai qu'on lit dans la vie du Roi Abas second, qu'à son retour de la conquête de la Ville de *Candabar*, qui est le boulevard de la Perse du côté des Indes, étant à *Metched*, ville Capitale du Corasson, qui est la Bactriane, ou la Choromithrene des anciens, où il y a une des belles Mosquées de
l'A-

l'Asie, consacrée à *Iman Reza*, un des douze premiers Successeurs de Mahomet, qui y est enterré ; Abas second y étant, dis-je, il voulut savoir au juste à combien montoit le revenu de cette célèbre Mosquée. On lui en donna un compte tout à fait faux, & qui ne contenoit pas les deux tiers du revenu réel, & toutefois il le trouva encore si excessif, qu'il en retrancha cinq mille Tomans qui sont deux cens vingt cinq mille livres : on peut juger du revenu de cette Eglise sur un tel retranchement.

Les biens d'Eglise sont sacrez parmi les Mahometans ; & si un Seigneur, dont on confisque les biens, donne un jour seulement auparavant quelques biens à l'Eglise, soit une terre, soit une Maison, le Roi n'y peut toucher : ces biens consistent la plupart en terres, en rentes foncières, en maisons, en édifices publics, comme des boutiques, des Caravanserais, & des Bains, & en fondations à perpétuité ; & c'est dans ces fondations que consiste le revenu le plus clair de l'Eglise. Je parlerai au long dans la suite des scrupules qu'ont les Persans sur la nature des biens dont ils jouissent, apprehendant qu'ils ne soient mal acquis, & que ce défaut n'empêche le mérite de leurs bonnes actions, & ne les tiennent plongez dans une souillure perpetuelle. Pour y remedier, ils leguent leurs biens à l'Eglise, & lui en font la rente. Abas le grand avoit legué de cette maniere tous les biens attachez à sa personne, son Palais, sa garderobe, & jusqu'à ses chevaux : il payoit une certaine somme par an de chaque chose, afin, disoit-il, de s'en pouvoir servir légitimement.

ment. Depuis lui l'Ecurie Royale est leguée au douzième & dernier Iman, qui s'appelle *Mahomed Mehdy*, comme au vrai Roi & Monarque de l'Univers, dont le Roi de Perse n'est que le Lieutenant jusqu'à ce qu'il revienne au Monde. La rente que le Roi en paye est appliquée à la Mosquée Cathédrale : le Palais Royal est aussi legué comme je le dis, & tous les Palais & Jardins de l'allée Royale d'Ispahan. La fondation est sous letitre des *quatorze pairs*, qui sont Mahomed, sa Fille, son gendre & ses Successeurs, jusqu'à Mahomed Mehdy.

La Chambre des Comptes, qui est le grand Bureau de tous ces biens, s'appelle *desfer mokoufat*, mot qui vient de *Vakfe*, qui signifie *bien legué*, ou *donné à l'Eglise*, comme je l'ai remarqué. J'ai dit aussi que les *Sedres* en sont les Chefs. Le Controlleur, qui est mis par le Roi, est qualifié *Moustanfi Mokoufat*, c'est-à-dire *surveillant des biens leguez*, qui est un Lieutenant des *Sedres*, faisant leur fonction en leur absence, comme je l'ai vu pratiquer à la fin du regne d'Abas second. Cette Chambre, qui est établie à peu près comme les Chambres des comptes de l'Etat & du Domaine, est séparée en deux Bureaux : l'un pour les biens *Casseb*, ou legs Royaux, l'autre pour les biens leguez par les particuliers.

Les benefices sont les uns à vie, les autres précairement, & ce sont comme des pensions qu'on retranche quand on veut. Les benefices à vie sont dans des fonds de terre : les autres, qui sont proprement des pensions, consistent en assignations qu'on appelle *baraat*, comme les assignations des gages qu'on délivre

vre une fois l'an à la Chambre, pour les aller recevoir sur le lieu. Tous ceux qui jouissent des bénéfices en matière de pensions vont à la Chambre au tems accoutumé prendre leur assignation, & si ce sont des gens considérables, ils vont auparavant chez le *Sedre*, ou bien chez les Vicaires du *Sedre* qui sont dans toutes les Provinces, y présentent leurs bulles, au bas desquelles on met une manière de *Visa*, & là-dessus ils obtiennent leurs assignations à la Chambre. Quand on est mécontent d'eux on retient leurs bulles, & c'est autant que si on les privoit du bénéfice, parce qu'ils n'ont plus de titre nécessaire pour recevoir. Ceux qui ont leurs bénéfices en terres par actuelle possession, sont obligés d'en faire ratifier ou renouveler les bulles tous les cinq ans, ce qui est un ordre merveilleux, sur-tout à l'égard des bénéfices de pension; car comme le *Sedre* ou la Chambre peut retenir leurs bulles, & que les Ecclesiastiques ne sont que précaires dans ces bénéfices, ils en sont plus retenus dans leurs mœurs & dans leur doctrine.

Un nombre infini de gens vivent de biens d'Eglise, mais il n'y en a pas qui en soient fort riches, à la réserve des *Sedres*, de leurs Contrôleurs, & de ceux qui sont les administrateurs des biens, & qui les distribuent aux autres. A la réserve de ces Officiers, dis-je, il ne se trouve gueres d'Ecclesiastiques qui aient plus de onze à douze mille livres de bien d'Eglise annuellement. Les *Sedres* ont chacun deux mille *tomans* de droits de leur charge, qui font trente mille écus de notre monnoye, mais comme cela leur est assigné

CR.

en terres qui valent beaucoup plus que le prix auquel elles sont taxées, & qu'ils ont des bénéfices d'ailleurs; on fait monter leur revenu à soixante mille écus. *Abas second* reforma, entr'autres abus touchant les biens d'Eglise, celui d'en donner en si grande quantité à un seul homme. Il prit un état de tous les bénéfices du Royaume, & trouvant qu'il y avoit des gens qui en avoient pour vingt-cinq à trente mille livres de rente, il en fit une nouvelle distribution. Il convoca les Sedres, les Magistrats, les plus renommez Ecclesiastiques, & leur dit qu'il trouvoit étrange que la Loi de Dieu portant de si grandes maledictions contre ceux qui vivent splendidement avec du bien d'Eglise, il y eût tant de gens néanmoins qui en avoient pour cinq ou six cens *tomans*. Depuis cette réforme on n'en a donné gueres plus de la moitié à une seule personne. Les Persans croient effectivement que c'est un péché mortel d'avoir du bien d'Eglise, quand on peut gagner sa vie par quelque moyen honnête; & leurs livres de dévotion prescrivent à ceux qui ne s'en sauroient passer, d'en prendre si modiquement, *qu'il n'y en ait que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim*: ce sont leurs termes. Il y a force gens que ces conseils rendent scrupuleux, & qui pouvant bien avoir des bénéfices n'en veulent point du tout, ou n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut pour entretenir leur vie. Ils ont là-dessus cette sentence de *Mahomed* toujours à la bouche: *La plus saine nourriture est celle qu'on s'acquiert par le travail*. La *Glose* des *Imans* sur ce passage porte: Les Prophetes & les hommes religieux ont toujours

vécu de leur labour. *Adam* étoit laboureur, *Seth* tisserand, *Enoch* tailleur, *Noé* charpentier, les Patriarches bergers, de même que *Moyse*, *Jethro*, & *Mahomed*, après tous. *David* étoit cuirassier, *Elie* muletier, *Lozman* couturier, *Job* écrivain, ou pelletier, *Jesus* Médecin; & une infinité d'autres.

La distribution des bénéfices vacans se doit faire devant le Roi; une fois l'an; c'est ce qui est prescrit; mais cela ne s'observe pas fort exactement: au lieu de la faire devant le Roi, l'on en dresse la liste devant le *Sedre* ou Pontife, ou devant son Vicaire, laquelle ensuite est portée au Roi, qui la régle; & puis l'expédition s'en fait à la Chambre des comptes de l'Eglise.

Les meilleurs bénéfices sont les administrations des revenus des Mosquées. On appelle ceux qui les regissent *Montevely*, comme qui diroit Agent du Curé, parce qu'ils n'ont soin que du Temporel, & point du Spirituel. Ce sont comme des Intendans de la Fabrique; car outre la distribution, & l'administration du revenu, ils ont soin des réparations, dépenses, fournitures &c. Ce sont seulement les grandes Mosquées, & dont les revenus sont considérables, qui ont des *Montevely*, ou administrateurs: les autres n'en ont point. Il y a des Mosquées en Perse riches de quatre cens mille francs de revenu; même la Cathédrale de *Mesched*, dont j'ai parlé ci-dessus, en a davantage, à ce qu'on assure. Il est vrai que les Mosquées aussi riches que cela ne sont qu'en fort petit nombre.

Il y a une sorte de bénéfices héréditaires, qu'on appelle *Ziurgal*, qui sont dans des familles,

les, de gens d'Eglise, éminentes & illustres, d'une génération à l'autre, depuis longues années: ce sont des terres d'Eglise, dont on les laisse jouir de pere en fils, avec une manière de prescription. On ne les leur ôte qu'au défaut de sujets qui ayent quelque mérite, ou qui veuillent suivre la profession des lettres, laquelle ne differe pas beaucoup en Perse d'avec la profession du Ministère Ecclesiastique, car il n'y a point de consécration parmi le Clergé Mahometan, comme dans l'Eglise Chrétienne, ni de mission, ni de vocation, comme je l'observerai plus au long au Traité de la Religion Persane. Ces biens *ziurgical* sont comme alienez du reste des biens Ecclesiastiques, & lors qu'ils sortent d'une famille, c'est pour rentrer dans une autre, à même titre héréditaire.

CHAPITRE XVI.

De la Justice, & du Droit Civil.

LA Jurisprudence ne differe guere chez les Persans d'avec la Théologie pratique, non plus que chez les autres Mahometans, qui ont tous la science du Droit Civil mêlée avec celle du Droit Canon. *Mahomed* a fait en cela comme les grands Legislatteurs anciens, qui pour obliger plus fortement les hommes à observer leurs réglemens politiques & civils, en fondonient les principes sur les dogmes de la Religion qu'ils professoient, afin qu'on crût que ces Loix ne venoient pas moins de Dieu, que les préceptes mêmes de la Religion; mais il faut croire que ce faux Prophete avoit parti-

ticulierement en vûe dans cette institution les Loix du peuple Juif, dont le volume sacré, & particulierement le livre du Levitique, contient les Loix Civiles & les Cérémonielles mêlées ensemble. Les Persans n'ont même qu'un terme pour signifier le Droit Civil & le Droit Canon, qui est le mot de *cherbay*, qui veut dire *legal*, *licite*, venant de *chera*, qui signifie la Loi, par excellence, c'est-à-dire la Loi Divine; & les mêmes hommes qui leur prononcent le Droit Canon, sont aussi leurs Juges pour le Droit Civil, comme je l'ai observé ci-dessus. C'est la suite de ce grand principe des Mahometans, dont j'ai déjà si amplement parlé, savoir que selon le Droit Divin, un même homme doit porter d'une main le glaive Temporel, & de l'autre le glaive Spirituel, être Roi & Pontife tout ensemble, faire la Guerre & administrer la Justice, aussi bien qu'expliquer les dogmes de la Foi, & régler la discipline; comme ils prétendent que les Patriarches des Juifs l'ont fait, & comme le Patriarche de leur fausse Religion en a usé, & ses successeurs après lui, durant près de cinq siècles. C'est la cause pourquoi les Rois de Perse prennent si fastueusement le titre de *Caliphe*, comme un des plus glorieux, qui veut dire *successeur du Prophete*, & *son Lieutenant & Vicaire*. Si l'on en vouloit croire les Ecclesiastiques de Perse, le Magistrat civil ne seroit que son Sergent & l'exécuteur de ses arrêts, mais la Puissance séculière les retient là-dessus, ne leur donnant d'autre part dans l'administration de la Justice, que de proposer le texte de la Loi sur les affaires difficiles, & cela quand ils en sont requis,

quis, ce qui arrive particulièrement lors que le *Divan bequi*, qui est le premier & suprême Ministre de la Justice, la rend à la porte du Palais du Roi, dans un lieu destiné à cet office, qui est, par maniere de dire, le propre Siége & Tribunal du Roi. Le *Grand Pontife*, & l'*Ancien de la Loi*, qui est le plus considérable Magistrat civil, s'y trouvent toujours, & sur chaque cas qu'on consulte l'un ou l'autre, il répond, *il est ainsi écrit dans l'Alcoran. Dieu commande de cette façon. Les Imans ont décidé en cas pareil en prononçant ainsi*; de quoi le suprême Magistrat fait l'application, telle qu'il trouve à propos de le faire. Mais le *Divan bequi* ne fait plus guere de ces Assemblées solennelles, afin d'être plus le Maître des procès. Je ne l'ai vû pratiquer que rarement, & c'étoit pour juger des Gouverneurs de Provinces.

Les Persans ont un livre du Droit, qu'ils appellent, comme je l'ai dit, *Cberaïet*, qui contient les Loix de leur Droit civil & criminel; mais elles y sont couchées en termes si obscurs, ou si équivoques, que les Juges en les interprétant comme ils veulent, leur donnent pourtant une interprétation spécieuse. Ce livre n'est qu'un ramas de jugemens ou d'opinions des plus éminens personnages de leur Loi, sur les cas litigieux les plus extraordinaires. C'est là tout ce qu'ils ont d'écrit sur la Jurisprudence. Leur grand livre de Droit est l'*Alcoran*: ils y recourent d'abord; mais s'ils n'y trouvent point de décision claire & nette sur les cas contestez, ils recourent au livre des *dits & faits de Mabomed*, puis au livre des *dits & faits des Imans*, & en dernier lieu à ce livre de Droit.

Tome VI.

M

Le

Le Droit Civil des Persans se distingue aujourd'hui en *Cheray*, & *Ourf*; & c'est une chose fort remarquable que cette distinction de Justice. *Cheray* est, comme je viens de le dire, le Droit Civil fondé sur l'*Alcoran*, & sur les Commentaires qui ont été faits dessus par les douze premiers Successeurs de *Mahomed*. *Ourf* signifie proprement *violence* & *force*, & il se prend ici pour la force opposée au Droit, c'est-à-dire, pour la raison du plus fort, comme nous disons. Ce nom vient de ce que cette Justice *ourf* est fondée sur la seule autorité Royale. Les dévots Persans, & sur tout les Ecclesiastiques, regardent ce Droit *ourf* comme une espèce de tyrannie, & ils s'écrient sur la plupart des actes de Justice qui procèdent des Tribunaux du Gouvernement politique, *ourfést*, *cheray nist*, c'est-à-dire que *c'est une sentence de violence & non pas juridique*; cependant ce Droit *ourf* n'est que le Droit naturel bien entendu. Les Magistrats de ce Droit *ourf*, ou de l'autorité souveraine, sont le Président du *Divan*, le *Vizir* ou l'*Intendant*, le Gouverneur de la ville, son Lieutenant, & le *Prevôt* qui fait la ronde de nuit; lesquels dans le sens de l'Eglise Persane, comme je l'ai diverses fois rapporté, sont regardez comme des Ministres d'une Puissance tyrannique, fondée sur la force seulement. Ces Tribunaux *ourf* évoquent souvent à eux les causes qui sont pendantes devant les autres Tribunaux, & s'en rendent les Maîtres, sans que ceux-ci puissent entrer en conflit de Jurisdiction avec eux, la puissance suprême décidant toujours en leur faveur. N'étoit l'autorité de ce grand Tribunal, il se commettrait mille injusti-

justices en Perse, & il n'y pourroit avoir de commerce dans ce Pais. Par exemple le Droit porte, que tout écrit qui n'est pas fait devant la Justice est *batel*, ou *passé*, & aboli, comme ils parlent, c'est-à-dire, comme non venu. Mais comme il ne seroit pas possible que les Marchands allassent devant le Juge à tous les billets qu'il faut faire dans le Négoces; la methode entr'eux est de les faire attester devant témoins, qui y mettent leur sceau; & c'est aussi toute la certitude qu'on y doit demander. Cependant le Tribunal de la Loi civile ne condamne point un débiteur là-dessus, mais celui de l'autorité suprême le fait, tenant un tel billet pour aussi obligatoire, que s'il étoit passé devant tous les Juges civils. J'observerai en passant que ce Droit Civil à l'égard des billets & promesses, donne lieu de croire que du tems de *Mahomed* il falloit qu'il y eût si peu de permutation & de commerce entre les Arabes, & par conséquent si peu d'écrits à passer, que ce n'étoit pas une grande peine d'être obligé à les faire passer devant les Juges; parce que l'occasion ne s'en presentoit pas souvent. Mais le bien principal, qui provient de la Justice que rend l'autorité suprême, en évoquant les causes à son Tribunal, est à l'égard des gens d'une autre Religion, qui ne pourroient pas sans ce secours demeurer en Perse, ou n'y faire que passer seulement; car par exemple, lors qu'il s'agit de faire exécuter des Mandemens du Roi, donnez en faveur des Chrétiens, comme de les établir dans quelque ville, où il n'y en avoit pas eu auparavant, de leur bâtir des Eglises, de les protéger contre les violences des Ma-

hométans : les Ministres de la Loi commune refusent toujours de reconnoître ces Commandemens-là, disant que ce sont des ordres *ourfi*, ou tyranniques, donnez contre la Loi, & qui n'ont point d'autres fondemens que la force; mais les autres Tribunaux font ponctuellement exécuter l'ordre de la Cour, sans avoir égard à cette opposition. S'il s'agit de même de punir un Mahometan du meurtre d'un sujet, ou d'un étranger, qui ne soit pas Mahometan, les Tribunaux Ecclesiastiques ne condamnent le meurtrier à autre chose qu'à avoir le bout du petit doigt de la main gauche coupé, à l'endroit de la jointure, disant que *Mahamed* n'a pas ordonné de plus rude supplice à un fidèle pour avoir tué un infidèle. C'est ainsi qu'ils qualifient, comme chacun fait, les Mahometans, & ceux qui ne le sont pas; mais les autres Tribunaux font meilleure Justice, ordonnant le plus souvent que le meurtrier, tout Mahometan qu'il est, soit mis à mort. Dans les faits Civils pareillement, si les Constitutions Mahometanes étoient suivies, les Persans Mahometans auroient bien-tôt dépouillé de leurs biens tous les Chrétiens, tous les Juifs, & tous les Gentils du Royaume, à la faveur de cent interprétations fausses & cruelles, que les *Imans*, ou premiers Successeurs de *Mahomed*, ont données aux passages de son *Alcoran*, qui traitent de ceux qui ne le recevront pas; mais la suprême autorité empêche que ces interprétations, quoi qu'elles soient tournées en Loix, ne soient exécutées.

Par exemple, les *Imans*, pour la plupart, & après eux plusieurs Docteurs éminens dans
la

la secte Mahometane, que les Persans embrassent, ont enseigné que l'on n'étoit pas obligé de garder la foi aux gens d'une autre Religion que la leur, & que l'on pouvoit même s'emparer de leur bien; & il y en a encore aujourd'hui parmi eux beaucoup d'assez méchans pour donner dans cette opinion si injuste; mais c'est sans oser pourtant le faire paroître, parce que le Souverain reprime avec sévérité ceux qui s'efforcent de la favoriser. Je me souviens qu'un frere du grand Surintendant, qui avoit beaucoup de bénéfices, & qui affectoit une grande Sainteté selon leur Loi, m'ayant acheté quelques bijoux dont je ne pouvois être payé, je lui dis que je m'en plaindrois au grand Surintendant, ce que je fis aussi. Je croi que ce Seigneur lui en parla en particulier, & que l'autre n'y eut point d'égard; car un soir que j'étois à souper chez le Surintendant, où son frere étoit aussi, il me demanda si l'on me devoit encore quelque chose à la Cour. Je lui répondis en tournant la tête vers son frere, qu'il n'y avoit plus qu'un Seigneur qui me dût. Il jugea que c'étoit lui que je marquois, & le regardant d'un œil de colere il se mit à dire d'un ton ferme. *Il n'est pas permis de retenir le bien des Infidèles. Ceux qui pensent le contraire dans le cœur, sont des chiens maudits, qui font du Prophete de Dieu, un voleur de grands chemins, & de sa Religion, un brigandage.* Deux jours après je fus payé. Après tout c'est la vérité, quoi que quelques Ecclesiastiques puissent, on ose dire au contraire, que les Persans tiennent en général qu'on doit garder la foi à toute sorte de gens également, & ils le pratiquent ainsi, tant dans

le Gouvernement public, que dans toutes les affaires particulieres.

J'ai observé qu'encore que ces Tribunaux differens , savoir celui de la Loi écrite, & celui de l'autorité suprême, soient si opposez dans leur Droit & dans leurs maximes, il n'y a jamais de conflit de Jurisdiction entr'eux. Le droit *Ourph*, comme le plus fort, l'emportant sur l'autre, sans la moindre resistance. Chacun a son département separé. Le Magistrat de la Loi se mêle particulièrement des contractz & des écritures, d'affaires de Mariage & de succession, de tout ce qui est de discussion ou litigieux, & où le droit est embarrassé: & le Magistrat de l'autorité suprême se mêle des affaires qui sont claires & qui se peuvent juger sans tant de consultations. On a plus volontiers recours à son Tribunal, parce qu'il juge & finit les procès promptement. J'ai vû quelquefois des gens plaider les uns contre les autres aux deux Tribunaux en même tems, & sur le même fait; celui qui étoit appellant à l'un, étant appelé à l'autre; mais cela n'arrive pas souvent, & est bien-tôt décidé, à cause que le plus fort des deux met promptement fin au procès, en obligeant sa partie à subir le Jugement, laquelle ne gagneroit gueres à en appeller au Tribunal de la Loi; puisque quand ce Tribunal voudroit juger l'affaire autrement que l'autre n'a fait, ce qu'il n'oseroit pourtant faire par respect & par crainte, il n'auroit pas le pouvoir de faire executer son Jugement.

J'ai traité des Charges des grands Magistrats de la Justice dans les Chapitres précédens, à la reserve de celle de Prévôt de la nuit, qui est

est ce que nous appellons le Guet, ou la Patrouille: Je vais dire quel est son office, & puis je parlerai des petits Magistrats, après avoir remarqué auparavant que ce sont les Persans qui font la distinction des Magistrats, en *Grands* & en *Petits*, qu'ils comprennent en ces deux mots *Vozara ve Homals*, termes qui signifient tous deux *porte-faix*; mais avec cette difference que celui-ci est le nom ordinaire des porte-faix, ou crocheteurs, au lieu que l'autre ne se prend jamais que dans le sens figuré. Ces petits Magistrats sont au nombre de trois: le Prévôt de la ville, le Juge de police, le Chef des Crieurs, & puis il y a les *Rich sefid*, & les *Kedcoda* des quartiers, comme qui diroit des Commissaires & des Dixeriers. Ce terme de *Kedcoda* est composé de deux mots tirez de l'ancien Persan *Ked*, qui signifie habitation, & *Koda*, qui signifie Seigneur. C'est aussi le nom qu'on donne à Dieu. On appelle les Baillifs & Chefs des Villages de ce nom de *Kedcoda*.

Le Prévôt de la nuit s'appelle *Ahtas*: c'est comme le Chevalier du Guet à l'égard de la fonction; mais pour l'autorité, elle est bien plus grande que celle de Chevalier du Guet; car il met en prison, & il inflige les petites punitions, qui sont l'amande & les bastonnades; & quand on est tombé entre ses mains, il y faut souffrir la peine meritée, à moins que l'affaire ne soit criminelle, comme d'avoir tué, ou blessé à mort, auquel cas la cause & les prisonniers vont devant le Divan bequi. Les Persans appellent ce Prévôt *Padcha cheb*, le Roi de la nuit, à cause que c'est le tems de sa Juridiction, & qu'il est respon-

sable des vols, & des autres desordres qui se commettent la nuit. Il fait poser des sentinelles aux bouts des marchez, & au milieu, selon leur étendue, pour garder les boutiques dans les lieux où ce n'est pas la coutume de faire coucher personne. Comme les marchez en Orient sont des rues couvertes, ou proprement des galeries, on les éclaire aisément avec de petites lampes. Lors qu'il y entre quelqu'un, la Patrouille crie de toute sa force *Cabardar*, prenez garde, & comme on n'a pas droit de s'arrêter-là dans la nuit, on seroit saisi comme si l'on avoit quelque mauvais dessein, à moins que l'on ne passe son chemin en diligence. Outre ces sentinelles, la patrouille fait la ronde, s'arrêtant sur tout aux lieux où d'ordinaire il y a plus de desordre. On prend tous ceux qui marchent sans flambeau, à moins qu'ils ne parlent en allant, & qu'ils ne satisfassent promptement aux interrogatoires qui leur sont faits par ces Sergens.

Les Prévôts de ville s'appellent *Kelonter*. Leur charge revient à celle de *Maire*, si connue en France, & en Angleterre; & elle étoit autrefois aussi considérable en Orient qu'elle l'est toujours en Angleterre. L'Étymologie du mot est la même, *Kelonter* & *Maire* signifiant l'un & l'autre le plus grand. La charge est aussi originairement la même pour ses fonctions, savoir pour maintenir les droits & les avantages des Bourgeois & habitans de la ville; à cause de quoi les Persans appellent aussi leur Maire *Cheberyar*, c'est-à-dire camarade ou associé de la ville. La charge de Tribun du Peuple chez les Romains étoit à peu près la même. Le

Le Juge de Police s'appelle *Motheseb*, c'est-à-dire celui qui fait la supputation : son office consiste à faire observer un prix réglé & garder le poids dans la vente des denrées. Il a par conséquent l'inspection sur les marchez, sur les boutiques de toute sorte de denrées, & sur les corps des Métiers, sur lesquels il leve un droit qui fait l'appanage & la paye de sa charge.

Le Chef des Crieurs publics, ou *Tartchi bachi*, comme les Persans le nomment, est obligé entr'autres choses de faire publier toutes les semaines le prix auquel les denrées sont taxées : il a un grand nombre de Commis sous lui, parce que comme on n'a pas en Perse l'usage des affiches, les Crieurs y sont beaucoup plus nécessaires, & plus employez.

Il faut parler à présent des Loix du Droit Persan dans les plus communes affaires de la vie civile,

Premièrement, à l'égard des Mariages, l'égalité de condition, ni le consentement des Parens, ne sont point nécessaires en Perse, pour les rendre valides. Dès qu'un Jeune homme est en âge il peut prendre une femme à son gré ; & s'il l'épouse par contract, elle devient sa femme de quelque condition qu'elle puisse être d'ailleurs. A la vérité ces Mariages inégaux n'arrivent pas communément, parce qu'on donne de bonne heure à un Jeune homme une Esclave, ou une Concubine, en attendant qu'on le marie. Comme tous les Mariages sont valides chez eux, tous les enfans aussi sont légitimes, soit qu'ils soient nez avant, ou après le Mariage, soit qu'ils soient nez d'u-

ne femme épousée selon les rites ou coutumes, soit qu'ils soient nez; d'une Esclave ou d'une Concubine. Il n'y a point de bâtards en ce Pais-là. Le premier né est l'héritier, quoi que ce soit le fils d'une Esclave, quand même son Pere auroit d'autres fils d'une fille du Roi dans la suite. On fait seulement quelque difference là-dessus dans le monde, lors que le fils aîné est né d'une Esclave Indienne, mulatre, ou bazanée; car comme son teint & son air s'en sentent beaucoup, on dit c'est le fils d'un tel, né d'une Esclave Negre; cependant le droit n'en fait nulle difference sur le point de la succession.

Les enfans d'un pere n'ont point de droit sur son bien tandis qu'il est en vie; mais après sa mort, le fils aîné prend les deux tiers du bien, & l'autre tiers se partage entre le reste de ses enfans, de telle maniere que les filles ne prennent que la moitié de ce qui revient aux garçons. C'est-là la Loi, & c'est la coutume ordinaire; cependant comme les principaux biens en Persa sont des biens mobilières, un Pere qui a des enfans de les partager à ses enfans, en donne à chacun ce que bon lui semble. Observez qu'un Testament doit être fait 40. jours avant le décès, autrement il est invalide.

La Loi déclare les filles en âge à neuf ans, & les garçons à treize ans & un jour, comme chez les Juifs; & même elle émancipe plutôt les garçons dans le cas d'affaires importantes, comme de mort de Tuteur par exemple; alors on va chez le Cazy, qui commence l'examen par une question fort plaisante, mais qui paroît avoir du raport à ce qui se
pra-

pratiquoit dans le Droit Romain. Il demande , *le Diable vous a-t-il sauté sur le corps ?* C'est comme si l'on disoit , *vous sentez-vous capable des fonctions du Mariage ?* On répond d'ordinaire *oui* , & plusieurs fois. Les grands Pontifes qui prétendent parler avec plus de modestie demandent seulement *ab meni dari* , avez-vous de l'eau d'homme sur vous , & si l'on répond *oui* , ils font délivrer un acte de Majorité. Les Persans appellent l'émancipation *balic* , & disent qu'on en est capable , même dès qu'on peut discerner ce qui est utile , d'avec ce qui est dommageable ; ils nomment l'acte d'émancipation *rechid* , & alors ils disent que l'on est aussi obligé à l'observance de la Loi cérémonielle.

On marie les filles sans dot. On leur donne seulement des bijoux , des hardes , & des meubles , selon la qualité de la personne : mais après la mort du Pere , elles entrent de part dans le tiers de son bien. Les femmes n'ont qu'un doüaire par contract , & dans les séparations , ou divorces , elles ne peuvent demander que ce doüaire , ni emporter davantage de chez leur mari , que ce qu'elles peuvent mettre sous leur bras , sans en excepter leurs habits & leur linge. Il faut qu'elles retirent leur doüaire , avant que de passer une nuit hors du Logis ; car si elles couchent une fois dehors , elles n'y peuvent plus revenir , ni jamais rien demander.

Les enfans mineurs ont de grands privilèges en ce Pais-là , car on ne peut saisir leur hoirie , ni y toucher pour les dettes du deffunt. La Loi porte qu'il faut les laisser venir en âge ,

& que leurs Tuteurs ne peuvent ni répondre, ni payer pour eux.

Les Tuteurs ont aussi un grand pouvoir dans le droit Mahometan ; car ils font du bien des mineurs comme du leur propre, & quand on est en âge de leur faire rendre compte, la Loi leur accorde tant de délais, qu'on ne peut avoir prise sur eux qu'au bout d'un fort long terme. Le fils aîné est toujours le Tuteur de ses freres mineurs lors qu'il est en âge. Je ne dois pas oublier qu'il y a en Perse une Cour fiscale, qui a des Commissaires en tous lieux, pour assurer le bien des gens qui meurent sans tester & sans héritiers. On appelle cette Cour *Beitbel mal*, la maison du bien irreclamé. Ce Fisc a ses Officiers & sa juridiction dont le Prévôt est appelé *Beitb el malgi*, le Président du Fisc.

Les Banqueroutiers, & les gens qui s'enfuyent en se soustrayant à la Justice, sont trop protegez en Perse. On n'ajuge aucuns de leurs biens aux Créanciers, soit meubles, soit immeubles. La Justice appose le sceau sur tout ce qui se trouve être à eux, comme si l'homme étoit mort, & répond aux Créanciers *amenez nous votre débiteur, ou son héritier, nous en ferons justice* ; mais si l'homme absenté envoie représenter dans le tems qu'on est chez lui, qu'il est encore vivant, la Justice ne mettra le scellé ni à son logis, ni sur ses effets. Elle ne peut non plus les ajuger à qui que ce soit, ni forcer le débiteur à les abandonner ; leur maxime étant *qu'on ne peut jamais prendre le bien d'un homme sans qu'il y consente, quoi qu'il avoue ses dettes*. Il en est quitte pour dire à la Justice ; *il est vrai que je*
dois

dois au demandeur ce qu'il dit, mais je lui demande aussi; j'ai des comptes à faire avec lui, il faut les arrêter. Cependant il garde tout ce qu'il a, & c'est-là l'esprit de la Loi civile, & ce que le Droit prescrit. Mais en ces cas-là, on fait intervenir bien vite le Magistrat politique, ou *ourf*, qui ordonne tout autrement, car si la dette est bien claire, & que le debiteur n'ait rien de bon à alleguer, le Magistrat adjuge son bien aux Créanciers, & le leur fait delivrer.

Quand le Debituer ne paye pas, soit par malice, soit par impuissance, on le livre entre les mains du Creancier, ou à sa merci. Le Creancier a deux droits sur lui, l'un de le prendre, & d'en faire ce qu'il lui plaît, soit en l'enfermant chez lui, & en le maltraitant de la maniere qu'il veut, pourvu qu'il ne le tue, ni ne l'estropie, soit en le promenant par la ville, & le faisant battre comme un chien dans quelque quartier qu'il lui plaît : l'autre de vendre son bien, & de le vendre lui même, & sa femme, & ses enfans; mais l'on en vient si rarement à ces dernieres extremitez, qu'en onze ans, & plus, que j'ai été en Perse, je n'en ai vu aucun exemple.

Dans cette Loi Mahometane de Perse tout roule sur les Témoins : tout dépend d'eux : rien n'est valide s'il n'est fait devant des Témoins, mais le texte de la Loi porte *qu'il faut appeller jusqu'à soixante & dix témoins irreprochables, s'il s'en peut trouver autant, afin d'obliger un homme qui doit à payer* : mais comme on prétend qu'il ne s'en trouve jamais autant, un, deux, ou trois suffisent.

part, l'on ne manque point de faux témoins en Perse, non plus qu'en beaucoup d'autres païs.

La prescription n'a point de lieu dans le Droit Persan. On est toujours reçu à réclamer son droit. Les actes même ne mettent point à couvert de la recherche, & quand il y auroit mille écrits, les plus authentiques que la Justice puisse faire, on n'en est pas plus assuré dans la jouissance d'un bien; car on est tiré en cause nonobstant tout cela, & la partie dit en présence des Juges. *J'ai été trompé, ma promesse est nulle, la Loi commande point qu'on souffre de tort.*

Lors qu'il n'y a point de témoins dans une affaire, on fait prêter serment par celui qui nie la chose, & si dans son serment il persiste dans la Négative, on le renvoie déchargé & absous. Ils jurent sur l'Alcoran, non pas en mettant la main sur le livre fermé, comme on fait en Europe, mais sur le livre ouvert. Le Juge envoie querir le livre par un de ses Clercs, ou Serviteurs : on le lui apporte enveloppé dans une toilette. Chacun se leve par respect, & le Juge même, qui prend le livre des deux mains, fort humblement, le baise de la bouche, & du front, & puis l'ouvre & le présente à l'accusé, qui le baise comme le Juge a fait, & puis met la main dessus, & dépose. Il n'y a point de chapitre affecté pour jurer dessus; c'est à l'ouverture du livre. Mais quand ce sont des gens d'autre Religion, à qui il faut faire prêter serment, on les envoie, avec un homme du Juge, chacun devant les Ministres de sa Religion, les Chrétiens chez leurs Prêtres, les Juifs chez leurs

Ca-

Cacans, les Gentils Indiens à leurs Bramens, les Guebres, qui sont les anciens Ignicoles, chez les leurs, où ils jurent à leur manière, qui sont fort différentes. Les Gentils & les Guebres ne jurent pas sur des livres sacrez, comme les autres peuples; mais ceux-là sur la vache, & ceux-ci sur le feu, qui leur sont plus sacrez que des livres; & puis ils vont déposer chez le Juge. La raison de ce procédé est non seulement, parce que ceux qui ne sont pas Mahometans, pourroient ne se soucier gueres de jurer faussement sur un livre pour lequel ils n'ont ni foi ni révérence, mais aussi parce qu'ils le profaneroient; car il est défendu de le toucher, ni la couverture même, à moins d'être pur de la pureté légale, comme ils parlent.

Le Président du Divan, qui mourut durant le regne d'Abas second, émût une grosse dispute sur cette pratique de faire jurer chacun sur les livres de sa Religion. Il vouloit qu'on fit jurer tout le monde sur l'Alcoran: il disoit pour sa raison que les livres des Gentils & des Guebres, & les autres choses sur lesquelles ils juroient, n'étant que des imaginations fausses & suggerées par le Diable contre le vrai culte de Dieu, & les livres des Juifs & des Chrétiens ne pouvant être regardez comme des Livres divins, c'étoit une grande erreur de faire jurer dessus, parce qu'on jure sur la vérité contenue dans le livre qu'on tient à la main: or ceux qui jurent sur un livre qui ne contient pas la vérité, ne jurent point, mais ils prononcent en l'air des mots vains & sans réalité. Ce Ministre d'Etat s'échauffoit là-dessus, & vouloit faire chan-
ger

ger l'usage. On lui répondoit qu'un serment étoit l'attestation d'une vérité crüe, où il ne falloit pas avoir égard si la chose étoit véritable en soi, ou si elle ne l'étoit pas, mais seulement à l'opinion de celui qui l'attestoit; qu'ainsi ce seroit profaner le livre de Dieu, & détruire la Justice, que de donner à jurer sur la vérité qui y étoit contenuë, à des gens qui ne croient pas qu'il contient la vérité, & qui par conséquent jureroient dessus, de même maniere qu'eux Mahometans pourroient jurer sur d'autres Livres. Comme on discutoit la chose, on conta à ce Ministre ce qui étoit arrivé en Mazenderan, pais sur la mer Caspienne, entre deux Juifs, qu'on avoit fait rendre Mahometans à force d'argent. Ils étoient devant le juge pour un procès, l'un demandant, l'autre défendant. Le Juge fait venir l'Alcoran pour faire prêter le serment au défendeur. Ce faux Mahometan jura résolument dessus qu'il ne devoit rien. Le Creancier, qui s'étoit bien douté de cela, tira aussi-tôt de dessous sa robe le Pentateuque, & dit au Juge *Seigneur, c'est un fourbe mandit. Il jure bien sur votre livre qu'il ne me doit rien, mais ordonnez lui de jurer sur celui-ci, & je m'en irai satisfait.* Le Juge regardant ce faux Mahometan, lui dit : *eh bien, frere, après que tu as juré sur le livre de Dieu, tu jureras bien sur ce livre aboli.* Mais le faux Converti n'en voulut rien faire, & par-là fut convaincu & condamné à payer. Le Président du Divan fut un peu ramené par le récit de ce fait, mais il ne laissa pas pourtant de mourir dans son erreur.

Le serment se prête encore devant le Juge,
à la

à la requisition des parties , de la maniere qu'elles le demandent , quoi que le plus souvent ce soit sans nécessité pour le fonds , & seulement par malice & par fureur. Ainsi lors que quelqu'un repete quelque chose comme sienne , il demande d'abord que le serment soit prêté par sa partie , & aussi-tôt que cela est fait , il s'écrie : *Seigneur , je m'en vais prouver que ma partie est faussaire , & qu'elle me doit ce que je demande.*

La facilité de plaider est la plus grande du Monde , en Perse , & de plaider sans fin , soit au même Tribunal , soit devant les autres , & à plus d'une douzaine tour à tour.

Lors qu'on veut intenter un procès , on va donner requête au Juge , dans laquelle on expose le fait tel qu'on veut. Le Juge écrit à la marge qu'on amene la Partie , & donne un valet de son Logis , qui fait l'Office de Sergent , lequel va querir le défendeur. Il lui dit *Monsieur , un tel vous demande , venez avec moi ,* & il se fait suivre sans autre forme ni assignation. Lors qu'ils sont en chemin , le valet se fait payer sa peine , qui est de cinq , dix , ou quinze sols , plus ou moins , selon l'affaire , & selon les gens , n'y ayant rien de prescrit pour ce salaire. Les Parties sont présentées devant le Juge , ayant leurs Témoins à leurs côtez , elles plaident leur cause elles mêmes , & sans l'aide d'aucun conseil. Si ce sont gens de consideration , le Juge les fait asseoir près de lui. Sinon ils demeurent debout devant lui , & chacun allegue ses raisons , sans secours d'Avocat , ni de conseil , ce qui se passe d'ordinaire avec tant de bruit , &

& de clabauderies, que le Juge est quelquefois si étourdi, qu'il est contraint de prendre sa tête entre ses mains, comme pour se parer du bruit. Quelquefois, il se met en colere, & leur crie trois ou quatre fois de toute sa force, *ganmicouri*, c'est-à-dire *vous machez de l'ordure*, à traduire la chose modestement; *cargan*, est le mot sale qui veut dire l'excrement qui sort du corps humain. Quand ce sont des gens tout à fait de néant, qu'on ne sauroit faire taire, le Juge ordonne qu'on les frappe; ce qui se fait sur le champ par le valet qui a assigné les parties, lequel leur donne à chacun un grand coup de poing sur le chignon du cou & sur le dos. Quand chacune a tout dit, le Juge prononce, & il arrive rarement qu'on appointe les parties, si ce n'est pour produire des Témoins. Les femmes plaident pour elles, comme les hommes, mais encore bien plus tumultueusement. Elles se tiennent toutes ensemble dans un coin & voilées, sans se mêler parmi les hommes. Les affaires les plus ordinaires qui les mènent à l'audience sont pour demander la répudiation, & la dissolution de leur contract de mariage; & la raison la plus ordinaire qu'elles en rendent, c'est l'impuissance; ce qu'elles font entendre en ces termes *ba resai man ne miaa, il n'en vient pas à ce qui me plaît*. Elles font souvent un bruit si horrible avec leurs cris, que le pauvre Juge à qui il n'est pas permis de les faire battre comme les hommes, ne sait où il en est, & crie à son tour à plein gosier *elles me tuent*. Les affaires sont bien-tôt finies, comme je vous ai dit. Car en une ou deux seances le Juge prononce, & selon que le cas le

re-

requiert, le même Garde, ou Sergent, fait executer la sentence; ce qu'il fait en ne laissant point aller le condamné qu'il n'ait donné satisfaction. .

Il n'y a point de lieu affecté à l'administration de la Justice. Chaque Magistrat l'exerce dans sa Maison, dans une grande salle, ouverte sur une Cour, ou sur un Jardin, laquelle est élevée de deux ou trois pieds de terre. Le bas de la salle est séparé du reste, en maniere d'alcove, fermé avec des chassiss faits en jalousies assez larges. C'est où les femmes se rangent. Le Juge est assis à l'autre bout, avec un air grave & majestueux, à la maniere Orientale, ayant un écrivain ou homme de Loi, auprès de lui, sans autre Assesseur, & sans conseil, hormis quand il vient des gens au Tribunal assez considerables pour les faire asseoir auprès de lui, ce qu'alors il ne manque point de faire. Il donne Sentence à la premiere ou à la seconde seance. Quand on veut gagner la Justice, comme on tâche toujours de le faire en Perse, ou avoir prompte expedition, on va à quelqu'un des principaux Domestiques du Juge, & on lui fait, ou on lui promet un present. D'ordinaire on en porte un au Juge même, en lui faisant la plainte, & chacun le fait selon son état & sa profession. Les gens de plus basse condition donnent un agneau, ou un mouton, ou du fruit, ou des poulets. Les autres des confitures, ou du Caffé, ou des étoffes, les autres de l'argent; mais les gros présens se font toujours en particulier. On n'inflige point d'autres peines corporelles aux Tribunaux du Droit civil que les coups de bâton, encore n'est

n'est ce qu'à ceux qui résistent impudemment aux termes exprès de la Loi, ce qui arrive fort rarement.

Les Droits de la Justice sont peu considérables, parce qu'il n'y a point d'écritures dans les procès, & qu'on obtient sentence à la première ou seconde comparution; mais comme il y a de l'abus en toutes choses, quelque bien ordonnées qu'elles puissent être, il arrive souvent que cette brieve Justice n'est autre qu'une prompte injustice, & qu'il se commet tout autant de fraudes & de pillages à proportion, que dans les Pais où elle se rend avec lenteur. Lors que j'arrivai à Ispahan, il venoit de mourir un *Cazy*, qui sur le procès d'un moulin d'environ cinq cens francs de valeur, reçut trois mille cinq livres des Plaidiers. Il y a pourtant de très-sévères ordonnances contre ceux qui prennent des presens pour l'administration de la Justice, car elles portent peine de mort tant contre ceux qui les font, que contre ceux qui les acceptent. Après tout, quoi que les procès se puissent commencer avec grande facilité, & à peu de frais, ils ne sont pas pourtant si ordinaires en Perse que dans les autres Etats, parce que les procès vont à la prompte ruine des plaideurs, tant à cause de ce qu'il faut donner pour gagner les Juges, que parce qu'on n'est pas sûr après que les procès sont finis, qu'on ne soit pas dès le lendemain tiré en cause à un autre Tribunal pour les mêmes affaires. Au reste, la Justice en Perse ne condamne jamais aux dépens, & cela ne se demande point aussi, parce qu'il n'y en doit avoir que de très-petits, selon les ordonnances.

Il n'y a point dans ce País de Notaires publics en titre d'office, quoi que les actes sous sein privé ne soient pas valides en Justice, on les fait légaliser chez les Magistrats civils, & plus il y a de sceaux, & plus l'acte a de force. Le premier chez qui l'on va pour cet effet est le *Cazy*, ou le *Cheic-el-islam*, ou le *Cedre*, selon la réputation & l'autorité dont ils jouissent, & aussi selon la nature des actes. On les fait authentifier pareillement par le Président du Divan, & par le Gouverneur de la Ville. J'ai vû des Docteurs éminens en la Loi, & des Prêtres, qui tendent à parvenir à ce degré qu'on appelle *Mouchtebed*, c'est-à-dire ceux qui *savent toutes les Sciences*, lesquels s'attribuoient aussi le pouvoir d'authentifier des pièces. Leurs actes passaient en Justice par respect pour leur personne, ou pour leur mémoire. Les Juges disoient, *c'est un saint homme & doût de grandes lumieres, il n'auroit pas voulu faire un faux acte*. Quand les Ministres de la Justice ont signé l'acte, les parties le portent quelquefois aux principaux du lieu, pour y faire apposer leurs sceaux, lesquels voyant ceux des Magistrats y mettent les leurs de bonne foi, & sans savoir autrement quel est le contract; de sorte que quelquefois on verra des actes qui ont soixante à quatre-vingt sceaux.

Comme il n'y a point de Notaires, il n'y a point aussi de Greffe, ou Regître public, pour garder les contracts des particuliers. Toute la précaution qu'on prend est de faire tirer diverses copies authentiques. J'excepte de cela un regître des contracts de Mariage, qui se garde chez le *Cazy*, où chacun a la liberté de faire

faire enregistrer son contract. Ils appellent cela *zabt kerden*, comme qui diroit *écrouer un contract*, & cela se fait pour dix ou vingt sols d'ordinaire.

CHAPITRE XVII

De la Justice criminelle.

LA Justice criminelle s'exerce toute entière indépendamment du Droit Canon, parce qu'elle est entre les mains du Magistrat *ourf*, ou *de la force*, comme je l'ai dit, qui juge selon le Droit naturel, & selon le Droit des gens; & comme le Magistrat civil ne condamne presque jamais à de plus grands supplices qu'à l'amende, & à être battu sur les fesses; il n'assiste point aux procès des gens qu'on juge à mort. Ce Magistrat *de la force* est composé, comme je l'ai rapporté ci-dessus, d'un Président du *Divan*, du Gouverneur de la ville, & du *Nazir* du Roi. Ils se règlent par des maximes fondées sur des coutumes constantes, c'est-à-dire, qu'à tel ou tel crime, il faut infliger tel ou tel supplice, ce qu'ils mettent en usage ensuite selon l'occasion; & c'est ainsi qu'ils exercent la Justice. Quand j'arrivai en Perse, je pris d'abord les Persans pour des barbares, voyant qu'ils ne procedoient pas méthodiquement, comme nous faisons en Europe, à la punition des criminels. J'étois surpris qu'ils n'eussent point de prisons publiques, point d'Assemblées pour examiner les criminels juridiquement, point d'Exécuteur public, ou Bourreau, point de place de supplice, point d'ordre, ni de méthode dans les exécutions.

Je

Je pensois que c'étoit faute d'être aussi poli-
 cez que nous le sommes, nous chez qui les
 exécutions se font avec un grand circuit de
 formalitez ; mais après avoir passé quinze ans
 en Orient, j'ai raisonné d'une autre manière,
 & j'ai trouvé qu'il en étoit de cela comme des
 autres accidens rares de la vie, où l'on ne se
 fait pas des routes sûres & certaines, parce
 qu'ils ne surviennent pas frequemment ; au
 lieu que dans nos Pais où les crimes énormes
 & signes de mort sont toujours nombreux,
 on s'est habitué à supplicier les gens par ré-
 gle & par compas, pour ainsi dire. Ainsi j'at-
 tribue la police que l'on tient, dans les exéc-
 tions en Europe, à la grande quantité de sce-
 lerats qui s'y trouvent ; comme au contraire
 le peu de régularité qu'on observe en Orient,
 dans le Jugement, & dans l'exécution des cri-
 minels, aux mœurs de ce Pais-là, qu'on peut
 dire humaines & douces, en comparaison des
 nôtres : en effet l'on est si dépravé chez nous,
 que si l'on ne traitoit pas les coupables plus
 rudement qu'en Perse, les villes & la cam-
 pagne deyiendroient autant de coupe-gorges,
 où, comme en Mingrelie, chacun par la crain-
 te qu'il a de son voisin, seroit obligé de cou-
 cher demi vêtu, & son épée entre ses bras.
 On n'entend parler presque jamais en Perse
 d'enfoncer les maisons, d'y entrer à vive for-
 ce, & d'y égorgier le monde. On ne sait ce
 que c'est qu'assassinat, que duël, que rencon-
 tre, que poison. Dans tout le tems que j'ai
 été en Perse, où j'ai fait tout mon séjour à la
 ville Capitale, ou à la suite de la Cour, ou
 bien en d'autres grandes villes, je n'ai vû exé-
 cuter qu'un seul homme ; de manière, qu'à
 ce-

celui-là près, tout ce que je puis rapporter des supplices de ce Païs-là n'est que par ouï dire. J'ajouterais encore qu'il n'y a que le Roi seul qui puisse donner sentence de mort, & lors que le *Divan bequi* trouve à la Cour, ou que la Justice trouve dans les Provinces un homme digne de mort, on présente l'information au Roi, qui décide de la vie de ce criminel. C'est-là une coutume constante, & elle conclut à mon avis, que ces Peuples-là ne sont pas aussi méchans qu'on l'est en Europe. ●

J'ai observé qu'il n'y a point de prison publique en Perse : il n'y a point non plus de corps d'archers : chaque Magistrat, revêtu d'une charge de Judicature criminelle prend quelques valets de plus qu'il n'avoit auparavant, & il choisit d'ordinaire ceux qui servoient son prédécesseur dans la charge, comme stiles au métier, lesquels avec ses premiers valets lui servent d'archers. Plus il en prend & plus de profit il lui en revient ; car bien loin de donner des gages à ces valets, ils lui payent une rente par an, pour leur charge, à cause du profit qu'ils en retirent. Il assigne à ces gens-là un appartement de trois à quatre chambres sur le devant de son logis ; c'est où ils gardent les criminels qui ne sauroient donner caution suffisante, & le portier du logis en est le geolier. Les portes de ces chambres, comme les autres du Païs, sont d'ordinaire si foibles qu'on les enfonceroit d'un coup de pied. Cependant on ne peut non plus s'enfuir de là que des plus grosses tours, & l'on y souffre plus que dans un cachot ; car les criminels y sont mis les uns sur les autres, & ce portier tient ces chambres sales & puantes exprès, afin que

que les prisonniers achettent plus cher & plus vite la liberté de prendre l'air & d'être mis ailleurs. On n'entend jamais dire qu'un homme se sauve de là , les valets & le portier étant autant d'argus qui le gardent à vûe. Si quelqu'un est surpris voulant s'évader , on le charge sur le champ d'un si grand nombre de coups de bâton (ce qui se fait par l'ordre du geolier seul) qu'il n'a pas envie de songer davantage à la fuite.

Ces archers n'ont pour toute arme en Perse , les uns qu'une épée & un bâton , & les autres un bâton seulement. Lors qu'il faut aller prendre quelqu'un en campagne , on envoie un cavalier du Gouverneur , ou de l'Intendant. Il y a toujours , comme je l'ai observé , un nombre de cavaliers du corps des *Coulom* ou *Esclaves* , qui ont la solde du Roi , attachés à ce service des Gouverneurs & des autres Grands de l'Etat , pour être prêts aux occasions ; & selon qu'un Seigneur a plus d'occasions d'employer des gens , il s'en met un plus grand nombre à son service. Quelque capture qu'on veuille faire , on n'envoie qu'un Sergent ; son ordre lui suffit pour se faire prêter main forte , & dès qu'il a joint son homme , quand il auroit vingt personnes à sa suite , il l'amène. Car outre que par tout on lui prête main forte , ceux mêmes qui sont de la suite de l'accusé , se tournent contre lui s'il en est besoin. Ces archers , tant à pied , qu'à cheval , payent , comme je dis , la rente de leur emploi , dont le droit ne consiste qu'en ce qu'ils peuvent attraper , ils sont ardens au possible à l'exécution des ordres , & ils trouveroient l'homme accu-

fé , se fût-il , pour ainsi dire , caché sous la terre.

La procédure commence à ce Bureau-là comme au Bureau civil. On fait sa plainte , & le Magistrat donne un de ses gens pour aller querir l'accusé : il l'amène dès qu'il l'a trouvé , & quand le fait va tant soit peu au criminel , le prisonnier reçoit en entrant un nombre de coups de bâton sur la plante des pieds , plus ou moins , selon la nature de l'accusation ; & puis il est conduit devant le Magistrat , qui , après l'avoir interrogé , le remet à ses gens jusqu'à une autre fois. Lors qu'on est pris en querelle & batterie , ou en faisant quelque insulte , les gens du Gouverneur accourent & se jettent sur la foule du peuple , en injuriant fortement , & donnant de grands coups confusement comme des aveugles. Malheur à ceux qui se trouvent sous leur main ; car ils frappent sans distinction. Ceux qui sont les plus engagez dans le tumulte sont pris , tout autant qu'on en attrape , & menez chez leur Maître , où en entrant on est traité , comme je viens de le dire , à grands coups de bâton , agresseurs & agressez , pêle-mêle , sans connoissance de cause , le tout sous la direction du Lieutenant du Gouverneur , ou d'un autre de ses Officiers , le premier qui se trouve ; après quoi tous ces malheureux sont menez devant le Gouverneur , ou devant son Lieutenant , qui demande d'un grand sens froid à ces gens rouiez de coups , & pâmez à force de crier : *Qui êtes-vous ? qu'avez-vous fait ?* Chacun crie d'ordinaire *au meurtre , à la violence , Seigneur vous me faites tuer , moi qui n'ai commis aucun mal.* Les valets qui les ont pris sont

sont là avec des témoins. On discute le fait, & on le punit selon l'exigence; & d'ordinaire celui qui a battu, & celui qui l'a été, sont presque également traités: l'un & l'autre payent l'amende; tous deux sont mis de plus sous le bâton.

J'oubliois à dire que ces archers ôtent d'abord la ceinture à ceux qu'ils prennent, & leur en lient les bras, & durant tout le chemin ils leur disent mille injures, les poussent de côté & d'autre, & les frappent. Il est inutile de dire qui l'on est. Les Sergens n'ont égard qu'à l'argent qu'on leur glisse dans la main. On leur dit tout bas en leur graissant la pâte, *Cher ami, mon frere, mes yeux, pourquoi me tues-tu de cette sorte, moi qui suis innocent? j'ai tant dans mon sein, ou dans ma poche, prends-en la moitié, & en donne l'autre au portier, afin que je ne sois pas mis sous le bâton.* Si la somme est grosse, le valet fait si bien que le coupable est détaché, & n'est plus mené que comme témoin. Mais qui n'a rien est battu à outrance. Les Persans disent que c'est pour donner de la crainte au peuple, & pour rendre les gens sages. En effet, on ne peut manquer d'avoir peur de former des querelles, puisque quelque raison qu'on ait, il faut payer l'amende, & être battu. La procédure va aussi vite au criminel qu'au civil, tout est fini dans une ou deux séances, sur tout là où il n'y a rien à gagner, à cause de la pauvreté des prévenus; mais quand ce sont gens qui ont du bien, ils ne sont pas si-tôt libérés, ou il faut payer bien cherement.

Les criminels d'Etat sont mis & gardez au carcan, qu'on appelle *cron doucha ké*, c'est-à-

dire, *colier à deux pointes*. On en voit la figure à côté : il est fait en triangle, de trois morceaux de bois, qu'on cloue l'un contre l'autre. Le cou passe dedans sans se pouvoir tourner. La pièce de derriere, & celle du côté gauche, sont de dix-huit pouces de longueur. Celle du côté droit est longue presque au double, & l'on y attache le poignet au bout, dans un morceau de bois demi rond, où il est comme pendu au croc; & parce qu'on a bientôt le bras las jusqu'à la douleur, on permet au prisonnier de le soutenir avec un bâton qu'il tient de la main gauche. Cette machine est grossiere, & sans art. On donne le criminel d'Etat, attaché ainsi au carcan, à garder à quelque Seigneur qui l'emmeine chez lui, & qui en répond. C'est une grande fauteur qu'être le geolier d'un tel prisonnier, parce que comme on en est le maître, l'on en tire tout ce qu'on veut. Lors que l'on prend un prisonnier de par le Roi, celui qui le prend lui donne un grand coup sur le corps, à l'endroit qu'il lui plaît, en lui disant, *par ordre du Roi*; puis il le lie de sa ceinture, qu'il lui détache du corps. C'est un méchant signe que d'être ainsi lié quand on est pris; car cela marque que le criminel court risque de la vie. Lors que l'on va prononcer à quelqu'un sentence de mort, le Juge commence par le charger d'injures & de maledictions, & dit après, *allez lui ouvrir le ventre*. C'est leur supplice ordinaire, comme on diroit chez nous, qu'on lui coupe la tête, ou qu'on le pende; & à l'instant, les valets de ce Juge l'emmenent & l'exécutent à la premiere place qu'ils trouvent.

Dans



D.
I
veul
s'ag
roug
quel
Cett
le v
Prin
dre
sa v
que
van
les
mie
mé
rou
mo
se.
des
cri
voi
me
dre
que
mé
le
bit
re
les
se
Ju
m
re
&
tic

Dans les cas extraordinaires , où le Roi veut faire justice lui-même , comme lorsqu'il s'agit des Grands de l'Etat , il s'habille de rouge , & cet habit est un signe certain que quelque grand Seigneur sera executé à mort. Cette pratique est fort ancienne. On dit qu'elle vient d'un Roi de Perse avant *Mahamed*, Prince integre , & naturellement porté à rendre la justice , lequel étant devenu sourd dans sa vieillesse , ordonna que ceux qui auroient quelque grande plainte à faire , vinssent devant son Trône habillez de rouge , afin qu'il les discernât , & qu'il les fît venir les premiers. On dit que c'est pour en conserver la mémoire , que ses Successeurs s'habillent de rouge , lors qu'ils veulent faire justice.

Les crimes & les desordres jusques aux moindres , sont très-sévèrement punis en Perse. On punit ordinairement par des amendes pécuniaires , applicables à l'offensé , les criminels coupables de mutilation , ou d'avoir estropié quelqu'un. L'yvrognerie même est un crime puni , & le moindre desordre qui se commet chez les femmes publiques. Pour ce qui est du meurtre , le Roi même ne le sauroit pardonner. J'ai dit dans le Chapitre de la Justice civile , que les Débiteurs sont livrez aux Créanciers pour en faire à leur gré ; il en est de même du meurtre , les Persans , & tous les autres Mahometans , se conforment là-dessus absolument à la Loi Judaïque , remettant à la fin du procès , le meurtrier entre les mains des plus proches parens du deffunt , suivant ce que porte la Loi ; & cela lors que l'on ne peut obtenir de la partie en aucune manière que ce soit de lui don-

ner la vie. Voici comme la chose se passe lors que quelqu'un a été tué. Ses Parens s'en vont à la Justice avec des cris horribles, & traînent après eux le plus de monde qu'ils peuvent pour émouvoir davantage. Le Juge leur demande *que voulez-vous ? à quoi ils répondent : Nous demandons l'observance de la Loi : le sang d'un tel, qui a tué un tel, notre parent.* Le Juge est obligé sur le champ de le leur promettre positivement. Cependant, si le meurtrier est capable de racheter sa vie, il fait traiter avec les parties, à qui l'on dit : *C'est un malheur, le coupable veut se faire Dervich, ou Moine par penitence le reste de ses jours, que ferez-vous du sang d'un misérable chien, demi mort de douleur : il veut donner tout ce qu'il a au monde, il vous offre tant.* En même tems qu'on traite avec la famille, on traite aussi avec les Magistrats. Mais quand les parties persistent à vouloir que le meurtrier meure, elles redoublent leurs cris chez le Juge, lequel dilaye & élude autant qu'il le peut, afin que le tems calme la chaleur de leur ressentiment, de sorte que dans ces cas de meurtre, qui sont fort rares, l'on s'en tire d'ordinaire pour de l'argent, partie aux parens, partie à la Justice ; mais quand les Parens ne veulent point entendre à composition, on leur livre le meurtrier.

J'ai ouï conter là-dessus, & sur le lieu même où la chose s'étoit passée, proche de Chirras, ville Capitale de la Perside, que des Païsans de cet endroit-là, étant allez demander justice au Gouverneur contre un procédé du Grand-Maître des Eaux du Pais, il députa son Favori pour y mettre ordre. C'étoit un jeu-

jeune débauché : il rencontra à la première
 traite un jeune Seigneur de sa connoissance,
 & de son âge, qui chassoit, & il lia partie
 pour souper avec lui. Le repas fut grand,
 & chacun s'y enyvra. La Compagnie s'étant
 retirée, le Député plein de vin, & encore
 plus d'une brutale passion de luxure, s'en va
 au logis de l'autre, au village, à dessein de
 faire violence à sa personne. Celui-ci s'en
 défendit d'abord doucement; mais voyant que
 l'autre persistoit dans cet infame dessein, il le
 voulut pousser hors du Logis. Le lâche agres-
 seur se voyant repoussé, tire son poignard,
 & en tue ce Seigneur. C'étoit un nouveau
 marié: sa femme, son pere, sa mere, &
 toute sa famille, qui étoit nombreuse, & con-
 sidérable, furent au Gouverneur avec de
 grands cris, demandant le meurtrier. Le
 Gouverneur fut obligé d'envoyer des gens
 pour le prendre. Il s'étoit retiré dans les mon-
 tagnes, ne sachant où se cacher. Quand on
 l'eut amené à la ville, le Gouverneur offrit
 aux parties une grosse somme d'argent, & fit
 les derniers efforts pour sauver son Favori;
 mais tout étant inutile, il leur dit qu'il y avoit
 des circonstances dans le fait qui l'empê-
 choient de prononcer; qu'il enverroit le Cri-
 minel au Roi, ce qu'il fit. Le Roi vouloit
 aussi obliger les Parties à se satisfaire autre-
 ment que par le sang du meurtrier, offrant
 telle somme qu'il leur plairoit; mais comme
 elles persistoient à vouloir son sang, on leur
 livra le meurtrier. La femme, la mere, &
 la sœur du defunt le percerent à coups de
 poignard, & recevant son sang dans des va-
 ses, en porterent chacune à la bouche pour

étancher cette soif que rien n'avoit pû éteindre.

Quand la punition se fait de cette manière, les valets du Juge amènent devant lui le Criminel lié, & le Juge dit aux parties : *Je vous livre votre meurtrier, selon la Loi, payez vous du sang qu'il a répandu ; mais sachez que Dieu est connoissant & clement.* Les valets reçoivent alors l'ordre des parties, qui disent l'endroit où il le faut mener. Elles marchent devant lui, ou à ses côtez, hommes & femmes, le chargeant d'injures, de maledictions, & de coups. C'est un spectacle épouvantable, & dont l'horreur augmente dans le chemin ; car dans toutes les ruës où passe ce misérable, on l'accable de même d'injures, d'imprécations, & de pierres. Lors qu'ils sont tous sur le lieu, les parties disent aux gens du Juge : couchez-le de telle, ou telle manière, & puis lui arrachent elles-mêmes la vie de leurs propres mains, ou ordonnent à ces gens de Justice de le faire. Mais s'il arrive que les parties laissent le Criminel pour mort, sans qu'il le soit en effet, elles ne peuvent plus revenir à l'exécution. J'ai vu cela à Surat, aux Indes, où la même Justice s'exerce. Un Chrétien de race Portugaise & Indienne, sur un soupçon de jalousie assez légèrement conçu contre sa femme, la vint trouver un matin dans le lit, où elle étoit couchée & grosse, & lui donna trois coups de poignard dans le ventre dont elle languit trois ou quatre jours, & puis mourut. Son pere & sa mere ne voulurent jamais pardonner au criminel ; & comme il refusa de se faire Mahometan, ce qui auroit été un moyen de le sau-

sauver ; parce qu'en ce cas le Gouverneur au-
 roit dit qu'il le falloit envoyer au Roi pour
 le juger , il le livra aux parties. On le fit
 mener sur le bord de l'eau , & quand il fut
 couché à terre , le beau-pere se mit sur sa tête ,
 comme s'il eût voulu égorger un bœuf ,
 & la belle-mere avec un couteau lui coupa la
 gorge. Comme le sang en sortoit à gros bouil-
 lons , elle le crut mort , & se leva , après a-
 voir bû de son sang ; mais comme ils étoient
 à quinze ou seize pas le malheureux remua ,
 & la foule s'écria , il n'est pas mort. L'hom-
 me & la femme voulurent revenir pour ache-
 ver , mais les gens de la Justice les en empê-
 chèrent , disant : *Vous en avez fait ce que vous*
avez voulu : on n'y retourne pas une seconde fois.
 Les Capucins le firent emporter chez eux , où
 il vécut environ quinze jours , mais il n'y eut
 pas moyen de le guerir.

Quand la Justice elle-même est Partie ,
 comme pour la punition des voleurs de grands-
 chemins , ou d'autres crimes publics , le pre-
 mier qui se rencontre est l'exécuteur. L'an
 1667. un Officier du Roi , frere d'un Capi-
 taine de ses gardes , tua un des Sophis , ou
 Gardes du Corps , dans la Place du Palais du
 Roi. On le prit sur le champ , & on le me-
 na prisonnier au Palais. Le Roi étant sorti
 du Serrail sur le midi , on lui conta le fait.
 Il ordonna qu'on fit mourir le meurtrier , &
 le Grand Maître de la Maison ayant jetté les
 yeux sur deux Capitaines des Gardes , qui
 étoient au dehors de la sale , ils prirent ce
 regard pour un ordre d'exécuter la sentence ,
 & coururent au Prisonnier , lui lièrent le bras
 droit avec sa ceinture , & l'emmenèrent sans

N 5

lub

lui rien dire. Quelques uns de ses parens & amis, qui étoient accourus auprès de lui, au bruit du coup qu'il avoit fait, se doutant de l'ordre donné se mirent à le suivre en criant *Hossein, Hasséin*, qui sont les principaux Saints des Persans, comme pour reclamer leur assistance. Ce bruit fit suivre la Canaille par devant le logis où je logeois alors, & entendant du bruit je courus sur une terrasse. J'arrivai comme un des Capitaines tiroit son poignard, ce que le Criminel voyant, il lui cria: *Frere, au nom de Dieu, tire moi de ton épée, afin que je ne languisse pas.* L'autre Capitaine l'entendant, tira la sienne promptement, lui en donna un coup au milieu du corps, & le fendit presque en deux, ce qui lui fit sortir les boyaux plutôt qu'on ne s'aperçût du coup. L'autre Capitaine lui donna à même tems un autre coup sur le col, dont il lui renversa la tête sur l'estomach, ne tenant plus qu'au gosier; & puis les deux essuyant leurs épées ou sabres aux habits de ce malheureux, qui étoient de brocard d'or, ils monterent à cheval sans faire paroître la moindre émotion. Le soir le Roi permit qu'on enterrât le corps, ce qui fut fait au même endroit, & dans ses habits.

Je passe aux supplices accoutumés, & j'observerai d'abord qu'ils ont d'ordinaire du rapport avec le crime, ou avec la qualité du Criminel. J'ai déjà parlé de la peine de l'amende qui entre dans toutes les punitions, & qui est presque l'unique pour ceux qui ont le moyen d'en payer. On ne va jamais devant le Juge Criminel pour quoi que ce soit, quand même ce ne seroit que pour être témoin, qu'il

qu'il n'en coûte quelque chose. Les Valets des Magistrats ne relâchent point un homme assigné qu'après en avoir reçu quelque argent.

Pour les peines corporelles, la première & l'ordinaire, c'est la Bastonnade sur la plante des pieds, comme je l'ai déjà dit. On jette le patient sur les fesses, & on lui attache les pieds l'un contre l'autre avec une corde, qu'on guinde au haut d'un arbre, où à un crochet, & avec de longs bâtons, deux hommes le frappent sur la plante des pieds, à longs intervalles, & par mesures, mais fortement. La règle est de ne donner pas moins de trente coups, ni pas plus de trois cens. Le Patient crie les hauts cris, les pieds lui enflent & noircissent, & quelquefois les ongles en tombent. Le remède dont on se sert pour guérir ceux qui ont été battus de cette sorte, c'est de les mettre dans le fumier, jusqu'à la moitié du corps, & de les-y tenir huit jours durant. Après on les traite trois semaines avec des fomentations d'esprit de vin, & d'autres drogues fortes. La peine destinée aux parjures & aux faux témoins, mais de laquelle on se sert fort rarement, c'est de leur verser du plomb fondu dans la bouche, environ un quarteron : on leur bouche auparavant le gosier avec deux tampons de linge, dans les deux tuyaux du gosier, qui empêchent que le plomb n'entre dedans. On n'en meurt pas, la salive faisant figer le plomb avant qu'il ait trop pénétré, l'on n'en perd pas même la parole, mais elle en devient fort embarrassée.

Les Voleurs des villes sont punis différemment,

ment, selon le crime, car les filoux sont marquez d'un fer chaud au front, mais ceux qui enfoncent, ou qui rompent les portes, & les maisons, ont le poing droit coupé.

Cette même peine du poing coupé est aussi appliquée aux faux monnoyeurs, la première fois qu'ils sont pris; & s'ils recidivent, on leur fend le ventre. On auroit de la peine à croire qu'ils pussent retomber dans le même crime, ayant le poing droit coupé, cependant on a beaucoup d'exemples du contraire en Perse: ces misérables se font attacher le marteau au coude, & s'en servent de la même manière qu'ils se servoient auparavant de la main.

Le genre de mort le plus commun est de fendre le ventre à l'endroit du nombril d'un côté à l'autre. Le Criminel est attaché par les pieds sur un Chameau au haut du bast, la tête pendante presqu'en terre. On lui fend le ventre si large que les boyaux en sortent, & lui pendent sur la tête. On le promène ainsi par toute la ville, un Sergent qui marche devant, criant à haute voix quel est le crime de l'Exécuté; & quand on l'a promené par la ville, on le pend à un arbre au bout d'un faux bourg. Il y demeure quelquefois quinze & seize heures avant que d'expirer. Pour pendre un Criminel par les pieds on lui passe une corde entre la Cheville & le grost tendon, comme les Bouchers pendent les moutons à leurs étaux.

Les autres genres de mort sont d'empaler, couper les pieds & les mains, & laisser mourir les coupables dans cette langueur, les encaçonner entre quatre murailles jusqu'au men-

menton, avec du plâtre fin dissous, qui venant à se sécher au bout de quelques jours empêche la respiration en pressant la poitrine, & fait qu'ils étouffent enragez & dans les plus cruelles douleurs du Monde : & enfin, de les mettre nuds sur un Chameau, comme ils seroient à cheval, les-jambes liées par dessous le ventre du chameau, & les bras liez de toute leur longueur à un gros bâton, qu'on attache aussi au cou de la bête, afin que le patient ne puisse se remuer. Lors qu'on l'a mis en cet état, on lui fait des trous par tout le corps, où l'on enfonce de petites mèches allumées, qui s'entretiennent de la graisse du corps. On le promène par la ville, & on le laisse brûler à petit feu, avec des tourmens inconcevables. L'on m'assuroit à Ispahan qu'il y avoit plus de trente ans qu'on n'avoit pas mis ce supplice en pratique. Il y en a un autre qui étoit fort commun autrefois, mais dont on ne se sert plus, c'étoit de faire précipiter les Criminels du haut d'une tour, & comme ils étoient en pièces les faire manger par les chiens : l'on en avoit exprès pour ces sortes d'exécutions, lesquels on accoutumoit à ce carnage, en les nourrissant de têtes de bœuf & de mouton concassées & toutes sanglantes. On dit que ce supplice étoit particulièrement pour les femmes, & que le Roi Sephi en fit exécuter ainsi une qui avoit prostitué sa propre fille dans une rencontre qui avoit donné lieu à une batterie, où il étoit arrivé beaucoup de malheur. Les Persans font fort rarement mourir les femmes, disant que le sang des femmes attire du malheur sur un Pais, & qu'il n'y a qu'à les bien garder sans

en venir à cette extrémité ; mais lors qu'il y a occasion d'en punir quelqu'une de mort , on garde toujours envers son sexe la pudeur que la Loi prescrit qui est *de ne point dévoiler la femme d'autrui*, soit que ce soit une femme mariée, ou une fille. On la fait monter au haut d'une tour, d'où on la précipite en bas, enfermée dans son voile, comme elle le porte d'ordinaire.

Lors que l'on pratique tous les effroyables supplices dont je viens de parler, il faut que ce soit en la personne de quelque insigne voleur de grands chemins, qui est le crime le plus atroce dont on entende parler en Perse. Il y a d'autres supplices particuliers, qui ne sont pas moindres, destinez à ceux qui pèchent contre la police en causant la cherté, ou en vendant à faux-poids, ou au dessus du taux, ou de quelqu'autre manière : les rotisseurs sont embrochez & rotis à petit feu, les Boulangers sont jettés dans un four ardent. J'en ai vu d'allumer pour ce sujet dans la place Royale d'Isphahan, au tems de la cherté qui arriva l'an 1668. C'étoit pour effrayer les boulangers, & pour les empêcher de se prévaloir de la calamité publique.

Les Persans ont la Torture en usage ; mais ils s'en servent fort rarement. Ils l'appellent *chekenid*, c'est-à-dire *brisure*. La plus commune est la bastonnade sur la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles tombent : les autres sont de presser le ventre dans une presse ordinaire, & de tenailler avec des tenailles ardentes ; mais je n'ai pas su que cette question y eût été donnée du tems que j'étois dans le Pais ; mais pour la première, je m'y suis ren-

con-

contré assez souvent étant en visite, ou en affaire chez des Gouverneurs. On donne la question aux femmes, non pas comme aux hommes, mais en enfermant de jeunes chats dans leurs caleçons, qu'on excite par dehors avec des houffines, comme les faiseurs de theriaque font les Vipères : si l'on ne confesse rien à la question, on est renvoyé absous.

CHAPITRE XVIII.

De la Police.

LA Police est bien ordonnée en Perse, mais elle n'est pas également bien gardée en tous points : la fraude s'y glisse, comme dans les autres Païs, & elle y regne avec excès en beaucoup de choses importantes.

Les Métiers sont unis en Corps sous un Chef, à qui le Roi donne une grosse pension, & qui dès qu'il est reçu en charge, ne tient plus boutique, mais met sur pied un train honnête. Ce Chef de métier, selon l'ancienne coutume doit être le Doyen, ou le plus ancien du corps, mais souvent ces Chefs de Métiers font recevoir leurs enfans en leurs places, sous prétexte de leur âge avancé, ou de quelque maladie. Ils sont les Juges de la police de leur métier, dans les petites choses ; & les Chefs des métiers qui sont sujets aux Corvées, sont beaucoup plus autorisez, à cause du pouvoir qu'ils ont de faire plaisir dans toutes les occasions, où ils prétendent qu'il s'agit du service du Roi. Le grand Surintendant de sa Maison envoie dire au Chef du métier qu'il faut faire tel ou tel ouvrage : le
Chef

304 VOYAGES DE MR. CHARDIN.

Chef en va faire la visite avec les experts ou notables du corps, & mandes ouvriers. Le service va par tour, mais comme ce Chef demande toujours une fois plus d'ouvriers qu'il ne faut, ceux qui ont le moyen de lui donner de l'argent sont exemptez de la corvée.

Presque tout se vend au poids en Perse, & presque rien par nombre, ou par mesure. Les fruits & les legumes se vendent au poids, les grains, la paille pilée pour la nourriture des chevaux, le charbon, & même le bois dans les lieux où il est le plus rare; cependant il n'y a rien de plus grossier que leurs balances & leurs poids. Ce ne sont d'ordinaire que des pierres & des cailloux, & ceux qui sont de métal ne sont pas marquez. Chacun à son poids chez lui, pris & fait sur celui de son voisin. Les Juges de Police n'en font point la revûe; & s'il arrive quelque plainte sur le poids de quelque vendeur, on l'examine sur le poids de la Monnoye. Comme presque tout s'achete au poids, tout le monde a ses balances au logis où il repese ce qu'on lui vend.

Ce qu'il y a de loüable, & de fort commode, dans cette methode de vendre au poids, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer au marché des Domestiques connoisseurs. Un enfant va au marché & à la boucherie. On repese ce qu'il apporte, & s'il y manque du poids, ou qu'il y ait quelque défaut dans la qualité de la denrée, on le renvoye en prendre d'autres, ou se faire rendre son argent, ou demander le surplus. C'est-là l'usage du Pais: il n'arrive gueres de contestation à personne là-dessus, sur tout dans son voisinage. Le vendeur est toujours obligé de reprendre, à moins

à moins que sa marchandise n'ait été altérée. Ainsi, on peut rendre du drap, des étoffes, & toute autre chose, dans quelque tems que ce soit après l'achat, pourvu qu'elle ne soit pas payée. Il ne serviroit de rien de dire qu'elle a été coupée, qu'on l'a gardée long-tems, que la vente en est perdue: c'est-là l'usage ordinaire, même dans des achats d'importance, passez par écrit, & devant témoins. On a beau alleguer le dommage qu'on reçoit du refus ou du retardement, l'acheteur répond simplement, *que fait tout cela, la Loi n'ordonne point qu'on souffre de tort*, & effectivement elle prononce toujours à la décharge de l'acheteur.

Ce qu'il y a de fort mal réglé dans leur police, c'est ce qui regarde la matiere de l'usure ou de l'interêt. On ne le permet pas dans la Religion Mahometane, qui a réglé sa police à cet égard sur celle des Juifs, & qui l'a établie encore plus severement, en défendant de prêter à interêt à l'étranger, aussi bien qu'à son prochain. Le Tribunal politique, qui consulte principalement le droit commun, la raison, & l'équité naturelle, ne passe d'interêt en aucun cas, non plus que le Tribunal civil mais bien loin que ce règlement soulage le pauvre peuple, il l'accable au contraire; car il a produit une autre sorte d'usure très-onereuse. Il est vrai qu'elle est particulièrement pratiquée par les Gentils Indiens, & par les Juifs qui sont les Changeurs & les Banquiers du Pais; mais les Mahometans s'en mêlent aussi, tant que leurs moyens le leur permettent. L'interêt courant est d'un pour cent par mois, parmi les Marchands :
les.

les gens de la moindre sorte en payent deux couramment. L'intérêt se paye par avance & separement, parce qu'au tems échu, il suffiroit d'en refuser le payement pour en être quitte, mais s'ils conviennent de payer l'intérêt avec le principal, on fait venir des Témoins, l'emprunteur leur montre l'argent, & leur dit *voilà tant*, quoi qu'il s'en faille ce dont ils sont convenu pour l'intérêt, *je le reçois en bonne monnoye, & je promets de le payer suivant l'accord contenu dans ce billet.* Les témoins le signent sur cet énoncé. Une autre maniere d'exercer leur usure, qui est romgeante au delà des bornes de la raison, & de la justice, c'est de prêter à payer par jour. Ils disent à l'emprunteur, tu n'auras jamais le moyen de payer toute la somme à la fois, c'est pourquoi tu me donneras tant par jour, jusqu'à fin de payement, après quoi ils commencent dès le lendemain à reprendre leur argent quoi qu'ils s'en soient fait payer l'intérêt pour six mois.

D'autre côté, il y a une Police incomparable dans ce Royaume-là pour la sureté des grands chemins, & contre les vols. Si l'on est volé, soit de nuit, soit de jour, soit à la Campagne, soit dans l'hôtellerie, le Gouverneur de la Province doit retrouver le vol, ou en faire payer la valeur. Cela a été fort fidèlement pratiqué jusque vers la fin du règne d'Abas second, auquel tems y ayant eu plusieurs vols fort considerables faits sur les grands chemins on a usé de chicanes & de délais à en restituer la valeur; mais toujours la Loi subsiste : on l'observe presque en toutes rencontres, particulièrement quand on a des amis,

amis, car quand on n'en a point, ou que l'on ne se donne pas assez de mouvement, ou que l'on a trop d'impatience de continuer son voyage, l'effet de cette Loi est éludé par les délais & par d'autres amusemens de Cour, & l'on ne recouvre rien, ou seulement ce qu'il y avoit de moins important dans ce que l'on a perdu. Le Magistrat prend un droit sur tout ce qu'il fait retrouver, ou qu'il fait payer, lequel droit est communément d'un, sur cinq, en quelques lieux plus, en d'autres moins; & quand le vol ne se trouve point c'est une bonne aubaine pour les Magistrats du Pais; car il faut que le Pais trouve le Voleur, ou qu'on paye le vol; & quand ce vient à faire la levée sur le Peuple, les Magistrats la font deux ou trois fois plus forte qu'il ne faut; mais c'est aussi ce qui contribue le plus à la sûreté des chemins & des Villes, chacun pour son intérêt donnant la chasse aux Voleurs avec la plus grande ardeur. La Justice est bonne & prompte contre les larrons, lesquels sont exécutez d'ordinaire sur le lieu où ils ont commis l'action.

Comme je me suis trouvé deux ou trois fois en compagnie de gens volez, je rapporterai un peu plus au long comment le vol se poursuit. Premièrement, s'il a été commis à la Campagne on en envoie promptement donner avis aux *Rabdars* du lieu le plus proche, qui sont des Gardes des grands chemins, comme des Archers de Prévôté. Il y en a par tout le Royaume, dans tous les Villages, & dans tous les Caravanserais; & comme l'on dit en Perse, il y en a par tout où il y a de l'eau. Ceux-ci courent aussi-tôt en donner avis aux
Re-

Regens du Canton, qui se transportent sur le lieu, ou y envoient leurs principaux officiers, dresser le procès verbal du vol, ce qui est fait en un moment, les procédures n'étant pas longues en Perse, comme en Europe. Des copies en sont envoyées avec la même diligence à 15. ou 20. lieues à la ronde, de sorte que le vol y est sù d'un jour à l'autre, & que les Archers se trouvent incontinent à la queue des Voleurs. C'est une maxime dans le Pais, qu'on n'y vole point sur les grands chemins, que par la faute de ces Archers. Le vol y est d'ordinaire recouvré au bout de quelques jours; autrement, on recourt au Tribunal du Gouverneur de la Province, où l'on commence par prouver que l'on a été volé de tant, & c'est ce que l'on fait par le premier procès verbal, puis par serment, & par ses livres; sur quoi le Gouverneur envoie des gens sur le lieu demander le vol & les Voleurs; au défaut de quoi il en renvoie d'autres au bout de quelques jours prendre l'Hôte du logis ou du Caravanserai, où le vol s'est commis, & les Gardes des chemins qui sont obligés de payer la valeur du vol, ou leurs Cautions à la place; car ils en donnent d'ordinaire, & cependant on les roue de coups tous les jours; mais si tous ensemble n'ont pas le moyen de satisfaire, c'est aux Lieux les plus proches du vol, Villes ou Villages, d'en être responsables. Les Habitans en sont saisis, & il faut s'assurer qu'on leve d'ordinaire le double du vol, & quelquefois le triple, comme lors qu'outre le vol, il y a eu du sang répandu; tellement que ces sortes d'accidens tournent au profit d'un

d'un Gouverneur ou de tous ses Officiers; car d'un autre côté, ceux qui ont souffert la perte, sont obligés de faire des présens pour avoir justice, & lors qu'on leur rend ce qui a été volé, ou qu'on le leur paye, il faut qu'ils en donnent vingt-cinq pour cent au Gouverneur & à ses Officiers. Quand le vol s'est fait dans une ville, c'est le quartier où il est arrivé, qui en est responsable, & le Chevalier du guet est chargé du recouvrement & du paiement; & si le vol a été fait secrettement, c'est au grand Prévôt à le faire trouver.

Il arriva, la première fois que je fus en Perse, que le Gouverneur de Jaron, petite ville sur le chemin de Chiras à Laar, fit payer un Armenien de treize mille livres qui lui avoient été volées au passage d'une montagne qui en est proche, six jours après le coup fait. Les Gouverneurs rendoient alors bonne justice à ceux qu'on avoit volés, & ils supplioient au bout du compte qu'on n'en fit rien savoir à la Cour; mais aujourd'hui, c'est un grand malheur que d'avoir à poursuivre le recouvrement d'un vol, parce que les Gouverneurs n'ont plus tant de peur de la Cour. On a beau y aller, & tirer des Lettres de cachet, & des ordres par écrit du Roi, cela n'avance de rien. Les Gouverneurs renvoient à leurs Officiers: les Officiers renvoient aux Regens des lieux, avec quoi on épuise la patience d'un malheureux, & on le contraint d'abandonner sa poursuite. Le Gouverneur cependant ne laisse pas de faire payer le vol tout du long à ceux qui en sont responsables; car c'est un droit qu'il ne laisse pas perdre; mais il n'en fait point de part à ceux qui ont été volés, à moins qu'ils ne

ne soient gens de considération, capables de faire savoir à la Cour le traitement qui leur a été fait.

La sûreté des chemins, qu'il y a en Perse, vient de la nature du Pais, des sévères Loix, & du bon ordre qui a été établi pour entretenir cette sûreté; c'est que comme le Pais généralement est peu habité, qu'il y a peu de villes & de villages à proportion de son étendue, qu'il est montueux, & qu'il manque d'eau en cent endroits, il n'est pas facile de s'y cacher. Ajoutez qu'il n'y a point d'hôtelleries hors des grands chemins, & hors des lieux fréquentez. Ces Gardes des grands chemins donnent tous bonne caution en entrant en office, comme je l'ai observé. Ils ont un Prévôt qui doit aussi répondre de leurs personnes, & comme ils ne font qu'un corps en chaque Canton, ils se connoissent tous. Du reste ils subsistent par la levée d'un petit droit sur les marchandises. Ces Archers, ou Gardes, ont une certaine adresse à connoître le monde, laquelle est comme inconcevable. Ils découvrent en un moment qui l'on est; & lors qu'ils se défient de quelqu'un, ils l'interrogent de tant de manières qu'un voleur ne doit nullement faire compte de leur échapper: que s'il se retire dans un village, c'est encore pis, à cause qu'à par cela même qu'il sort du grand chemin on l'arrête sans autre motif. Il m'arriva un jour de me perdre allant de Laar à Bandar-abassî. C'étoit dans les grands jours de l'Été: je m'étois mis en chemin à quatre heures du soir, à dessein d'arriver au pîte à minuit; & m'étant mis à lire, dès que je fus à cheval, je m'attachai tant à

ma

ma lecture, que je me séparai insensiblement de mes valets, & me perdis dans une montagne. Je ne pus jamais retrouver le chemin, & la nuit étant venue, je pris le parti de la passer au pied d'un arbre. Le matin venu, je montai sur une butte, & j'aperçûs à une lieue environ un camp de Pasteurs, vers lequel je me mis à galoper. Je fus aussi-tôt environné d'une troupe de ces Gardes: je leur dis que j'étois Européen, & que je m'étois égaré du chemin. Ils le crurent à ma mine & à mon langage, toutefois ils me donnerent deux hommes pour m'accompagner, avec ordre de ne me quitter point, qu'ils ne m'eussent remis entre les mains des Gardes du lieu où je voulois aller. Cependant les Gardes de ce lieu-là voyant arriver des valets & du bagage sans Maître, crurent ce qu'ils leur dirent que je m'étois égaré, ou firent semblant de le croire; & tout aussi-tôt quatre se mirent à me chercher, dont l'un me rencontra à deux heures de chemin de ma traite. On peut juger par cette aventure s'il est facile de se cacher en Perse proche des grands chemins.

La punition est prompte & sévère en ce Pais-là pour ceux qui violent la Police. Ceux qui vendent à faux poids sont mis à une manière de Pilon ambulante. On leur passe le cou dans une grosse planche de bois comme celle de nos piloris. Ils portent cette planche sur les épaules avec une clochette au devant. On leur met sur la tête un haut bonnet de paille, & on les promène ainsi par la ville, & sur tout dans leur quartier, où la canaille les charge de mille huées. On appelle ce supplice *takte-cola*, c'est-à-dire *bonnet d'escabelle*, à cau-

à cause de sa hauteur, mais tout cela n'est que pour satisfaire le peuple, & pour l'exemple; car la véritable punition & la plus ordinaire est de faire payer une grosse amende, & quelquefois des coups de bâton sur la plante des pieds; sur tout lors que le coupable n'a pas de quoi s'en racheter. J'ai dit au Chapitre précédent que les Boulangers qui vendent au delà du taux, ou à faux poids, encourent la peine d'être jettés dans un four ardent. On fait crier de tems en tems par les Crieurs publics le taux du pain & des autres denrées, particulièrement quand il y a des plaintes de cherté; mais comme les Persans font cuire presque tout leur pain dans leurs maisons, & que les Boulangers ne servent gueres que les Etrangers, ils prennent plus de liberté de sur-vendre, croyant toujours qu'au pis aller ils en seront quittes pour de l'argent.

Le Juge de Police a trois Assesseurs, pour consulter, & pour décider avec lui, & l'ordre est que tous les Jeudis les petits Magistrats des villes, avec le Juge de Police, & ses Assesseurs, s'assemblent pour régler le prix des denrées, & que le Samedi on le publie à cri public; mais cela ne s'observe plus gueres que dans les tems de cherté, & la Police s'achette comme les autres parties de la Justice; ce qui a donné lieu à ce Quadrain Persan : *La corruption s'établit par tous Pais, Et la sincerité en déloge : les Juges de Police sont corrompus par présens; les gens de Loi sont des bonches beantes, de qui on ne reçoit ni bien ni profit. Tous ces gens sont attendus dans l'Enfer, pour y être traités suivant leurs merites.*

CHA

CHAPITRE XIX.

Quelles Religions sont souffertes en Perse.

UN des maximes de la Religion Mahometane, c'est la tolerance de toutes sortes de Religions, moyennant un tribut annuel : aussi n'y en a-t-il aucunes dont elle ne souffre la profession & l'exercice ; Chrétiens, Juifs, Idolâtres, & de toutes sortes de Sectes. La Religion de *Mahammed* enseigne qu'il y a un grand mérite à convertir les Infidèles, qu'on est obligé d'y travailler avec application, & avec zele, mais qu'il ne faut pas pour cela leur faire de violence, & que pourvu qu'ils payent le tribut imposé, il leur faut garder la justice, & les traiter humainement. Ce tribut, qui est d'un gros d'or par an pour chaque mâle, depuis qu'il est devenu majeur, s'appelle *Jessieb*, c'est-à-dire, *le rachat de la vie* ; parce que selon l'institution de *Mahammed*, ses Sectateurs sont obligez de poursuivre les Infidèles à outrance, & de ne leur faire aucun quartier, à moins qu'ils ne se soumettent à leur domination, & que pour marque de soumission ils ne payent ce tribut. Je parlerai plus au long dans le Livre suivant de l'opinion que les Persans ont des autres Religions, en traitant de la leur propre. Je dirai seulement dans ce Chapitre quelles gens il y a dans leur Empire professant une autre Religion.

Il y en a de cinq Religions : 1. Celle des Guebres, ou anciens Persans, que nous appelons Ignicoles, ou adorateurs du feu :

Tome VI.

O.

2. Les

2. Les Juifs , qui sont aussi très-anciens en Perse : 3. Les Sabis , ou Chrétiens de Saint Jean : 4. Les Chrétiens de Jesus-Christ : & 5. Les Gentils des Indes. Je traiterai des Guebres , ou Ignicoles , dans la suite de mes Relations , dans la description des ruines de Persepolis.

Il y a de deux sortes de Juifs en Perse , les uns originaires des Tribus Samaritaines , descendus de ces misérables captifs que les Assyriens emmenèrent de Judée , l'an neuvième du règne d'Ozée , Roi d'Israël , & qui furent dispersés dans la Médie & dans le Pays des Parthes ; les autres sont originaires de la Tribu de Juda , descendus de ces autres pauvres captifs transportés en Babylone , dont partie se répandit tout le long de l'Euphrate après le départ d'*Esdras* & de *Nehémie* , & de là le long du Sein Persique. Cette race de Juifs est répandue aujourd'hui dans la Médie , dans l'Hyrcanie , au Pays des Parthes , dans les deux Caramanies , le long du Golphe Persique , & en quelques autres endroits , faisant en tout environ le nombre de neuf à dix mille familles. Ils sont pauvres & misérables partout. Je n'en ai point vu une seule famille dans tout le Royaume qu'on pût appeler riche , & qui au contraire ne vécût dans la bassesse. Une partie de ces Juifs consiste en artisans , mais la plus grande partie vivent d'intrigues , revende , usure , courtage , à vendre du vin , & à produire des femmes. Ils se mêlent aussi beaucoup de Médecine Chymique , & Magique , en divers endroits , & c'est à quoi ils gagnent le plus ; car leurs femmes se glissant dans les Serrails , font accroire aux sottes

tes & simples créatures qui y gouvernent par les charmes de leur beauté, qu'ils savent prédire l'avenir, & qu'ils leur prédirent ce qui leur arrivera : qu'ils composent des breuvages pour se faire aimer, pour faire haïr leurs rivales, pour faire avoir des enfans, & pour empêcher d'en avoir : & par telles ou semblables illusions ils se font bien payer. Mais à quoi que s'appliquent cette misérable race de gens, & à quoi qu'on les emploie, ils s'y comportent sans bonne foi ; de sorte qu'à la fin on trouve toujours que l'on en a été trompé. Les Juifs étoient les grands usuriers du Pais avant la venue des Gentils Indiens, qui se trouvant bien plus riches, & bien plus accommodans, leur ont fait perdre cet injuste commerce, qui leur valoit plus que tous les autres.

De tout tems les Mahometans ont fait ce qu'ils ont pû, en gardant les apparences de quelque équité, pour rendre Mahometans ces misérables Juifs, & l'on voit bien qu'ils en seroient venus à bout s'ils avoient voulu y employer aussi la force. Comme c'est en Hyrcanie que le nombre en est le plus grand, c'est là aussi qu'on les a le plus tourmentez. *Abas le Grand* donnoit jusqu'à quatre cens francs à chaque Juif mâle qui abjuroit sa Religion, & trois cens aux femmes, & il en gagna beaucoup ainsi. *Abas second* fit la même chose cinquante ans après, à la persuasion de son premier Ministre, nommé *Mabammed Bec*, homme zélé sans être bigot dans sa Religion ; ni ennemi des autres Religions, comme le sont les faux dévots. Il donnoit ainsi de l'argent pour faire changer ce peuple ;

mais à la fin il abandonna-là toute cette affaire de Religion, ayant appris que les Juifs convertis par argent, & par artifices, demouroient toujours Juifs dans le cœur, & Judaïsoient en secret. En effet, quand on disoit à ces Juifs qui avoient changé pour de l'argent qu'ils étoient Mahometans, moi, répondoient-ils, *Mahometan? point du tout, je suis Juif: il est vrai qu'on m'a donné deux tomans pour faire un faux serment.* C'est effectivement ce que le premier Ministre faisoit donner, & qui revient à trente écus de notre monnoye. Je me souviens qu'étant en Hyrcanie l'an 1666. au tems que les Juifs de Turquie faisoient si grand bruit du faux Messie nommé *Sabatai Levi*; je me souviens, dis-je, que ceux d'Hyrcanie, croyant aussi bien que les autres que le Libérateur qu'ils attendent vainement étoit venu, ils abandonnoient leurs maisons, se jettoient à la Campagne, & couverts de sacs & de cendres, jeûnoient & prioient pour la manifestation du Messie. Le Gouverneur de la Province leur envoya dire, *que faites-vous, pauvres gens, d'abandonner ainsi le travail, au lieu de songer à payer votre tribut? Le tribut, Seigneur,* répondirent-ils, *nous n'en payerons plus; notre Libérateur est venu:* cependant ils convinrent avec le Gouverneur de la Province, afin qu'il les laissât faire leurs dévotions en repos, que si dans trois mois ce Libérateur n'étoit en Perse avec main forte, ils payeroient deux cens tomans, ou neuf mille livres d'amende; ce qu'ils payerent fort ponctuellement en effet au terme accompli.

Ces Juifs de Perse sont les plus ignorans de tout le monde, ils sont pourtant fort dif-

fe-

ferens d'opinions entr'eux sur les points du jeûne & de l'impureté légale. Ils ont le Pentateuque qu'ils lisent assidûment dans de petites Synagogues. A *Ispahan* ils en ont une principale & plusieurs petites, & ainsi dans les autres villes, à proportion de leur nombre. Ils ont aussi leurs Cimétieres à part, comme chaque Religion a le sien. On leur fait porter par tout quelques marques pour les distinguer, comme des bonnets de couleur particuliere, ou une pièce carrée à leur veste, à l'endroit de l'estomach, d'autre couleur que la veste: outre cela il ne leur est pas permis de porter des bas de drap à *Ispahan*.

Les Chrétiens de Saint Jean, qu'on appelle autrement Sabis, sont une sorte de secte, qui s'est si fort diminuée, que l'on ne trouve presque plus personne par qui l'on puisse en bien apprendre la créance & les opinions. Ceux qui en font profession aujourd'hui, sont des pauvres gens, Ouvriers & Laboureurs, en fort petit nombre, dispersés dans l'Arabie, & en Perse, la plupart le long du Golphe Persique. Ils ont pris leur Origine dans la Chaldée, & l'on tient que les anciens Sabis étoient Disciples de Zoroastre: en effet, ils en retiennent beaucoup d'opinions. Ces Sabis reçurent le Baptême de Saint Jean Baptiste, qui se répandit le premier dans le monde, à la Naissance du Christianisme. Ils firent un mélange de doctrines Judaïques & Chrétiennes, à quoi ils ajoutèrent depuis des réveries des Mahometans; ce qui a fait un composé étrangement ridicule, où il ne se trouve aucune suite ni liaison.

On tient communément qu'il faut distin-

guer deux sortes de Sabis , les uns qui sont les Chrétiens de Saint Jean , dont je parle, & les autres qui sont Païens , à cause que tous les Auteurs Persans disent que Sabi se prend pour un Idolatre ; & c'est ainsi en effet qu'il se prend dans l'Alcoran. Ces Sabis Païens habitoient , à ce qu'on prétend , la partie de la Chaldée la plus proche de l'Arabie , & gardoient beaucoup de Rites tirez des Juifs. On veut même que ce soit delà que le nom de Sabi leur ait été donné, ce mot venant de *Sabieh*, qui en Hebreu veut dire *changeant la Religion*. D'autres prétendent que le mot de Sabi vienne de *Saba*, qui est un nom de peuple & de País, & que ce soit ce País-là même d'où étoit cette *Balkis*, que l'Ecriture Sainte appelle *la Reine de Saba*, qui alla voir Salomon , & qui se maria avec lui , & en eut des Enfans , à ce que disent les Mahometans & les Juifs. Mais les Auteurs Persans appellent cette Reine *la Reine de Tayman*, qui est un Canton de l'Arabie heureuse ; & le mot de *Saba* dans l'Histoire de Salomon ne signifie , comme je croi , que la partie du monde d'où cette Reine vint par raport à Jerusalem , c'est-à-dire qu'il dénote l'Orient ou le Midi. Ainsi les Persans disent , *Bad-Saba* & *goul Saba*, *vent du matin*, & *fleur du matin ou de l'Orient*. Les Auteurs Mahometans disent , mais pourtant avec peu de certitude , que les Sabis Païens subsistent encore , & qu'il en reste quelques uns sur les rivages de l'Euphrate & du Tygre , que leur créance & leur culte sont les mêmes que la créance & le culte des anciens Chaldéens : qu'ils reconnoissent un premier & suprême Etre , qu'ils prient trois fois le jour , sa-

savoir au lever du Soleil, quand il est au Zenit, & quand il se couche; & qu'ils se tiennent tournez vers le Septentrion en priant; qu'ils invoquent les Astres, & particulièrement le Soleil, & la Lune: qu'ils ont trois Carêmes, un de sept jours, un de neuf, & un de trente, & qu'ils s'abstiennent de plusieurs sortes d'herbages, & de quelques fruits. Ils ajoûtent que la Théologie de ces Gentils-là est remplie de sentences des anciens Philosophes, la plupart des points & des questions roulant sur les vertus intellectuelles: qu'ils tiennent qu'il y a un Paradis & un Enfer, & que les Damnez après de longues peines obtiendront leur pardon par la miséricorde de Dieu. C'est ce que disent les Persans touchant ces Sabis Gentils, mais quand on examine ce qu'ils en content, on trouve que tout cela n'est fondé que sur une vieille tradition, qui apparemment est fausse; car quoi que j'aye voyagé avec assez de curiosité dans ces Pais-là, & fait du séjour dans les principaux endroits, je n'y ai point ouï parler de ces Idolâtres prétendus.

Pour les Sabis Chrétiens, qui sont plus connus, leurs principales Colonies sont sur la côte du Golphe Persique, & particulièrement au Pais d'*Havize*, qui est une partie de la *Susiane* des anciens, appelée aujourd'hui *Chusistan*, à six jours de *Basra*. On compte-là environ quatre vingt familles de ces Sabis. Il y en a aussi aux Indes, à ce qu'on assure, répandus entre le Fleuve Indus, & le Golphe de Cambaye; mais je n'en ai vu aucun en tous les endroits des Indes où j'ai été, ni à Cambaye même. Quelques Auteurs appellent ces

Sabis ici *Chrétiens Syriens & Babyloniens*, soit parce qu'ils entretenoient communion avec le Patriarche des Nestoriens, qu'on appelle le *Patriarche Chaldéen*, parce qu'il tient son siège à Babylone. Ils ont rompu cette communion depuis plus de deux cens ans: leur pauvreté & leur petit nombre les ayant fait mépriser par le Patriarche. Les Mahometans généralement les appellent *Sabi*, nous les appellons *Chrétiens de Saint Jean*, parce qu'ils font Jean Baptiste l'Auteur de leur créance, de leurs Rites, & de leurs Livres, & eux-mêmes se donnent le nom de *menday yaya*, c'est-à-dire disciples ou Sectateurs de Jean, qui est Jean Baptiste, ne connoissant point d'autre Saint de ce nom: c'est de même que ces Chrétiens répandus dans les Indes Orientales, le long des Côtes qui aboutissent au Cap de Comorin, surnommez *Chrétiens de Saint Thomas*, parce qu'ils ont été instruits dans le Christianisme, par l'Apôtre Saint Thomas, sans pourtant s'être formez sur le modèle des Chrétiens Orthodoxes. Les Sabis semblent tirer l'origine de leur Discipline de ces Juifs qui reçurent le Baptême de Jean Baptiste, car ils reçoivent tous ce Baptême tous les ans. Jean Baptiste est leur grand Saint, comme je le dis, ils n'en ont pas même d'autre que lui, & son pere & sa mere. Ils disent que son sepulchre est proche de *Chuster*, ville Capitale de la Province de *Chusistan*, où j'ai dit que le plus grand nombre des Sabis se sont retirez, & où ces bonnes gens prétendent que se trouve la source du Fleuve du Jordain. On ne peut pas au fonds les appeller Chrétiens; car ils ne connoissent pas Jesus-Christ pour fils
de

de Dieu : ils le connoissent seulement comme fait l'Alcoran pour Prophete & pour l'Esprit de Dieu , & il est vrai-semblable , que c'est-là qu'ils ont appris ce qu'ils en disent. La raison pour laquelle on les a nommez Chrétiens , c'est le respect qu'ils ont pour la figure de la Croix , qu'ils reverent jusqu'à l'Idolatrie , & dont ils font mille contes superstitieux & ridicules ; par exemple , *que le monde est la croix , parce qu'il est divisé en quatre parties , & autres sottises semblables.* Les Prêtres Sabis portoient autrefois , à ce qu'on dit , une croix sur leurs habits Sacerdotaux. Pour moi je ne leur ai vû aucun habit avec des Croix. Leur habit Sacerdotal n'est qu'une chemise blanche , avec une manière d'Etolle rouge. Ils ont perdu leurs anciens Livres sacrez , qui étoient en Syriaque. Le seul qu'ils aient aujourd'hui , est une Rapsodie de Fables , composée de contes des Juifs & des Mahometans. Ils l'appellent *Divan* , qui est le nom que les Mahometans donnent à leurs Recueils & à leurs ouvrages de Morale. C'est le Livre de leur Doctrine , & de leurs Mysteres.

Ce Livre fait *Dieu Corporel* , ayant un fils qui est *Gabriel* , & il fait aussi les *Anges* & les *Démons Corporels* de l'un & de l'autre sexe , comme les hommes ; ajoutant qu'ils s'alient & qu'ils engendrent. Il porte que *Dieu créa le monde par le Ministère de l'Ange Gabriel* ; qu'il se fit aider de cinquante mille *Démons* ; qu'il posa le Monde dans l'eau comme un ballon qui flotte , que les *Spheres Celestes* sont entourées d'eau ; & que le soleil , & la lune voguent , tout autour , chacun dans un grand navire , ce qui est une réverie qu'on dit avoir été enseignée de

la même maniere par Manés. Ce Livre fabuleux raconte de plus, *que la terre étoit si fertile au moment de la Création, que l'on cueilloit le soir ce qui étoit semé le matin; que Gabriel enseigna l'agriculture à Adam; mais qu'ayant péché, il oublia ce qu'il en avoit appris, & ne pût en retrouver que ce que nous en savons.* Ils enseignent pour ce qui regarde l'autre vie, *que c'est un Monde comme celui-ci à l'égard de ce qui s'y voit, & de ce qui s'y fait; mais infiniment plus charmant & plus parfait: qu'il y a un jugement final, où deux Anges pesent les actions de tous les hommes; & qu'à l'égard des enfans, qui meurent avant l'âge de discretion, il y a un lieu de délices où ils sont gardez jusqu'au jour du Jugement, & où ils croissent jusqu'à la perfection naturelle pour pouvoir rendre compte à Dieu.* Ce Livre promet un pardon final aux Sabis, les assurant qu'ils seront sauvez un jour après avoir souffert les peines de leurs péchez. Ce qu'ils ont de plus ressemblant aux Rituels des Chrétiens Orientaux, c'est le Caractere de Prêtre & d'Evêque, dont leurs Ecclesiastiques sont revêtus. Leurs Prêtres & leurs Evêques viennent par succession. L'Evêque présente son fils au peuple, qui l'élit, & qui ensuite le présente à son pere pour le consacrer. Le Prêtre de même présente son fils pour être Prêtre, & le peuple le meine à l'Evêque pour lui imposer les mains. D'autres qu'eux ne sauroient recevoir l'ordination, qui consiste en prieres, qui se font durant sept jours sur celui qui doit être ordonné, lequel doit jeûner tout ce tems-là. Les Prêtres & les Evêques sont obligez de se marier, mais ce n'est qu'avec des filles, & il faut être bien sûr,

sur, quel ce soit une fille vierge; car autrement le fils qui naitroit d'une femme qui auroit connu d'autre homme que son pere, perdrait le droit de succeder à la Prêtrise après le pere. Ils gardent le Dimanche comme un jour sacré, sans toutefois s'abstenir des choses nécessaires & pressantes, quelles que ce soit; & ce jour-là est le jour du Bâtemepour ceux qui ne l'ont pas reçu cette année-là; car ils le réiterent tous, une fois tous les ans, dans une fête qui dure cinq jours. Le Prêtre, qu'ils appellent *Cheik*, mot Arabe qui veut dire l'*ancien*, & qui est le nom que les Mahometans donnent aussi à leurs Ministres sacrez; le Prêtre, dis-je, va avec eux sur le bord de quelque Fleuve, ou d'un ruisseau courant, & les y bâtise, soit par aspersion, ou par immersion, selon que le tems le permet. Le Bâteme se fait au nom de Dieu seul, parce qu'ils ne connoissent, comme j'ai dit, ni le Fils, ni le St. Esprit. Des Missionnaires Carmes, qui avoient été long-tems à Basra, m'ont assuré de leur avoir ouï dire la Messe. *Ils prennent, me disoient-ils, un petit gâteau, petri avec du vin & de l'huile, alleguant que comme la farine represente le corps, & le vin le sang, l'huile qui est le symbole de la Charité, represente le peuple: ils font de longues prieres sur ce gâteau, ils le portent après en procession, & puis ils le mangent. C'est-là ce que ces bons Peres appelloient dire la Messe.*

Le principal office de leur Religion, c'est le sacrifice d'une Poule. Le Prêtre seul la peut immoler. Il va sur le bord du fleuve, revêtu d'habits sacerdotaux, il prend la Poule, & la lave dans l'eau pour la purifier, & puis

puis il se tourne vers l'Orient, & lui coupe le cou, qu'il tient toujours ferme jusqu'à ce que la dernière goutte de sang en soit sortie, ayant cependant les yeux au Ciel & disant plusieurs fois cette prière: *au nom de Dieu que cette chair soit nette pour tous ceux qui en mangeront.* Il n'y a que les Prêtres qui puissent tuer des Poules, en quelque lieu que ce soit, cela est défendu aux autres hommes, & encore plus aux femmes, qui sont tenues pour impures dans cette Religion-là.

Ils font, une fois l'année, un sacrifice d'un Bellier, qu'ils immolent dans une Cabane, bâtie de grandes branches de palmier, laquelle ils purifient auparavant avec de l'eau, de l'encens, & des prières. Ils ont des Jeûnes, mais non pas en si grande quantité que les Chrétiens Orientaux. Ils sont scrupuleux sur l'immondicité, & sur la purification, autant presque que les Juifs & les Mahometans, tenant pour souillées les chairs que les Mahometans tuent, & les vases dont ils se sont servis, lesquels ils cassent s'ils sont de terre, de peur qu'on ne s'en serve après eux. Ils tiennent aussi que le cuir est impur, parce que les Mahometans ont tué les bêtes dont il est tiré, aussi ne se servent-ils point d'outres, ni ne boivent dans aucun vaisseau de cuir.

Ils disent que leurs Ancêtres firent alliance avec Mahammed, qui leur promit de les laisser vivre dans leur créance, de quoi il leur fit expédier un Contrat, que ses premiers Successeurs observerent, mais dont les suivans n'ayant point fait de compte, mais au contraire s'étant mis à les persécuter, ces Sa-
bis

bis furent contraints d'abandonner leur païs, & de se retirer vers l'embouchure des Fleuves du Tygre & de l'Euphrate; c'est pourquoi ils détestent les Mahometans par dessus tous les peuples des autres Religions, & parce que le vert est la couleur sacrée des Mahometans, eux la foulent aux pieds, comme pour la profaner autant qu'ils le peuvent.

Le Mariage se fait de cette maniere-ci parmi ce Peuple. Le Prêtre, & les parens de l'Epoux, vont demander à l'Epouse si elle est vierge. Si elle répond qu'elle l'est, on l'en fait jurer, la femme du Prêtre la visite, & va déposer après de la Virginité de la fille. Ensuite, on la meine au Fleuve avec le futur Epoux. Le Prêtre les y bâtise, & les reconduit au logis de l'Epoux. Lors qu'ils en sont à cinquante pas, l'Epoux prend l'Epousée par la main, la meine à la porte de la maison, & puis la remeine au même endroit où il l'avoit prise, & ainsi sept fois de suite, après quoi ils entrent dans la Maison. Le Prêtre les fait asseoir l'un près de l'autre, & leur joint la tête l'un contre l'autre, il lit cependant un long office. Après, il prend un livre de Divination, qu'on appelle *Eaal*, c'est-à-dire *sorts*, ou *bazards*, afin d'y trouver le moment heureux pour la consommation du mariage, laquelle étant faite, les Parties vont à l'Evêque, où le Mari affirme qu'il a trouvé sa femme Vierge. Alors l'Evêque les marie lui-même en leur mettant des anneaux aux doigts, & en les bâtisant de nouveau. Mais s'il arrive que l'Epoux ne fasse pas serment d'avoir trouvé son Epouse pucelle, il ne les marie point, il n'y a que le Prêtre qui en fasse la Ce-
re-

remonie; & c'est la dernière infamie que de n'avoir pas été mariés par un Evêque; car cela veut dire qu'on a pris une femme deshonnête. Ils ont plusieurs femmes, & n'en peuvent prendre que de leur race & Tribu. Leurs veuves ne se peuvent remarier; mais aussi les hommes ne jouissent pas du privilège de pouvoir repudier leurs femmes.

Les Chrétiens, ainsi proprement dits, qui habitent en Perse, sont partagez en différentes sectes. Les principaux sont les Géorgiens, ainsi appelez du País de leur naissance, qui est l'Iberie des anciens, nommée à présent la *Georgie*, dont la créance est conforme au Rituel Grec, à quelques petites différences près. Les Georgiens sont renfermez presque tous dans leur País natal, & ils n'ont point d'exercice de Religion ailleurs.

Après eux viennent les Arméniens, ainsi nommez du nom du País, dont ils sont originaires, qui est l'Arménie majeure & mineure. Ils sont répandus dans toute la Perse, & ils exercent leur Religion publiquement dans les Provinces d'Arménie, de la haute & de la basse Médie, de la Georgie, de Mazenderan, qui est l'Hyrcanie, & de la Parthide. On tient qu'il y a quatre vingt mille familles d'Arméniens dans tout le Royaume. Il y en avoit davantage au siècle précédent, mais le nombre en diminue toujours.

Il y a vers Babyfone des Chrétiens Nestoriens, & Jacobites, mais en fort petit nombre, & pour des Catholiques Romains, il n'y en a pas dix familles, si je ne me trompe, dans tout le Royaume de Perse, lesquelles ont quitté le Rite Nestorien & Jacobite, pour se ran-

ger

ger à celui des Missionnaires de l'Eglise Romaine. J'en dirai quelque chose dans la Description d'Ispahan, sur le sujet des Missionnaires qui y résident.

Il y a en Perse, outre tous les Chrétiens dont je viens de parler, des Protestans Européens, qui sont des Artisans engagez au service du Roi, mariez à des femmes du País, sans compter les Compagnies d'Angleterre & d'Hollande, desquelles j'aurai occasion de parler dans la suite. Chacun de ces Etrangers, comme tous les autres, servent Dieu chez eux à leur maniere en toute liberté; & généralement dans toute l'Asie il y a cela de raisonnable, de juste, & de pieux, dans toutes les Religions dominantes, & sur tout dans la Mahometane, qu'elles ne forcent personne de se rendre aux Eglises du País, & qu'elles permettent à chacun de suivre les mouvemens de sa conscience, & de faire ce qu'il veut chez soi en particulier, suivant les principes de sa Religion.

Pour ce qui est des Gentils qui sont établis dans la Perse, ce sont des Indiens natifs. Il y en a presque par tout le Royaume. L'on en compte dans la seule ville d'Ispahan environ vingt mille. On leur laisse pratiquer leur culte avec liberté. Ils ont celle de brûler les morts, sans en être empêchez en aucune maniere, ils ont aussi un Cimetiere pour ceux d'entr'eux de qui la croyance ordonne qu'on enterre les morts au lieu de les brûler. Ils ont pareillement des Chapelles autant qu'ils en veulent pour leur culte. Ces Indiens sont attachez uniquement à la Marchandise, à la banque, & à l'usure, à laquelle ils s'ap-

s'appliquent avec tant d'avidité , qu'en dix-huit ou vint mois , ils tirent le double de ce qu'ils ont prêté. C'est pour cela qu'Abas le Grand n'avoit jamais permis qu'ils s'habituaissent dans le Païs , les connoissant beaucoup plus fins & rusez que tous ses sujets à la banque & au trafic ; mais son Successeur *Cba Sephy* , gagné par leurs présens , & seduit par ses Ministres , qui avoient aussi été gagnez par la même voye , leur permit de s'établir dans le Royaume , ce qui pourra être avec le tems une des causes principales de sa ruine ; car ces Indiens , comme de vraies sangsues , tirent tout l'or & tout l'argent du Païs , & l'envoyent dans le leur , de maniere que l'an 1677. que je partis de Perse , on n'y voyoit presque plus de bon argent ; ces usuriers l'avoient fait entierement disparoître.

Fin du Tome sixième.



